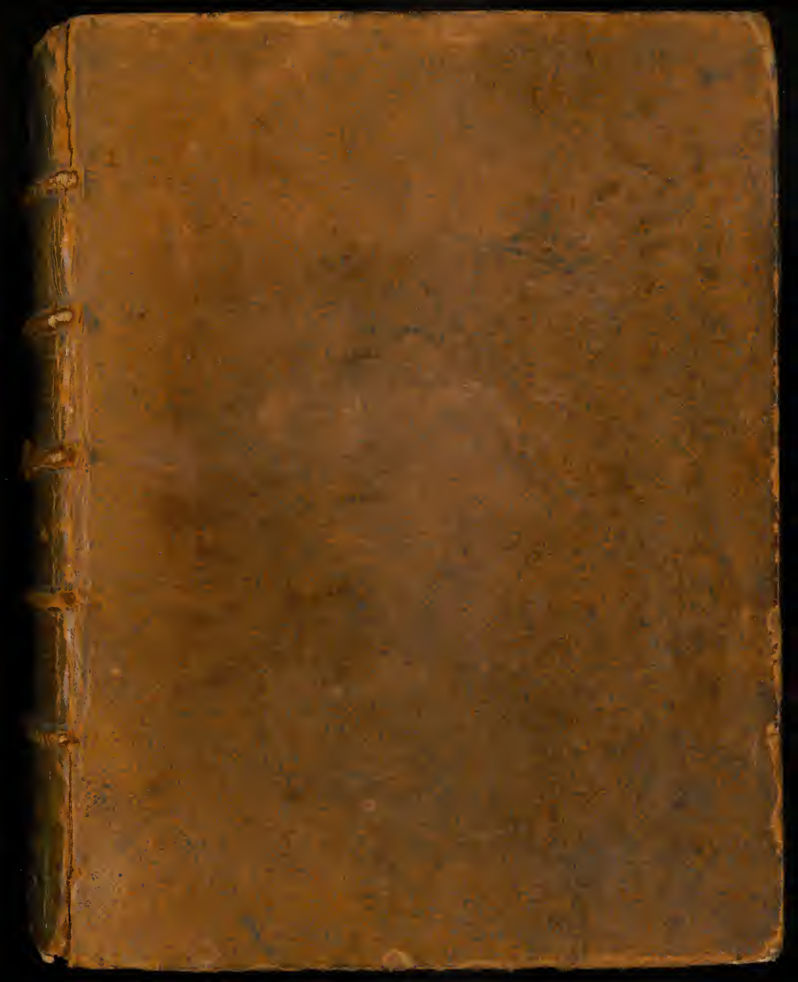


5144
PARFAIT




0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10


Le Parfait Mareschal
Par
Le Sr. De Solleysel
Ecuyer du Roy
1723



LE PARFAIT MARESCHAL,

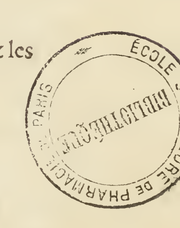
QUI ENSEIGNE A CONNOISTRE LA BEAUTE', LA BONTE' ET LES DEFAUTS DES CHEVAUX.

Les signes & les causes des Maladies ; les moyens de les prévenir ; leur guérison, & le bon ou mauvais usage de la Purgation & de la Saignée. La maniere de les conserver dans les Voyages, de les nourrir, & de les panser selon l'ordre.

La Ferrure sur les desseins des Fers, qui rétabliront les méchans pieds, & conserveront les bons.

ENSEMBLE,

Un Traité du Haras, pour élever de beaux & bons Poulains ; & les Préceptes pour bien emboucher les Chevaux. Avec les Figures nécessaires.



NOUVELLE EDITION.

Par le Sieur DE SOLLEYSEL, *Escuyer.*



A PARIS,
Chez JEAN MARIETTE, ruë Saint Jacques, aux Colonnes d'Hercules.

M. DCC. XXIII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.



AVIS AU LECTEUR.

VOICY la nouvelle Edition du *Parfait Marêchal*, où j'ai mis de nouvelles découvertes, qui sans doute la rendront préferable aux précedentes. J'ai changé beaucoup de choses pour la distinguer des autres, qui ont été contrefaites par quelques Libraires de Lyon & des Pays Etrangers, accoûtumez à tromper le Public par des Editions défectueuses, où ils mêlent honteusement la negligence avec la mauvaise foi. Ils ont alteré dans mon Ouvrage le nom des Drogues, & les ont renduës méconnoissables : Ils ont falsifié la dose, & fait par consequent le remede pire que le mal.

Depuis ce temps-là les experiences & les reflexions que j'ai faites m'ont donné de nouvelles lumieres, dont je veux faire part au public, & répondre à l'attente de plusieurs Etrangers, qui ayant déja traduit ce Livre en differentes langues, & se preparant à de nouvelles traductions, seront bien aises de le voir plus exact qu'auparavant. En beaucoup d'endroits j'ai retranché des remedes entiers, qui me semblent moins bons que ceux que j'y mets en place,

J'avois laissé par un esprit indulgent en faveur de beaucoup de Marêchaux & de quelques esprits opiniâtres, cer-

tains Remedes dans mes Editions précedentes, ou plutôt certaines vieilles routines qu'un long usage a si fort autorisées, que je ne croyois pas les pouvoir entierement detruire. Presentement je banis cette tolerance, & quoique je me mette au hasard de soûlever contre moi cette foule de gens entêtez de leurs fausses opinions, je me declare absolument contre ces routines inveterées & méprisables; & pretends, en les suprimant, y substituer des remedes salutaires. Par exemple entre les differens remedes que j'avois indiquez pour la forbure, j'avois glissé la routine de se servir des Jarretieres pour des raisons que j'expliquerai dans le Chapitre de la forbure. Si j'eusse passé cette routine sous silence, on m'eût accusé d'avoir voulu faire l'esprit singulier, ou d'avoir ignoré une pratique qui de temps immemorial est enracinée parmi les Marêchaux. Maintenant je sors de cette circonspection, & je prouverai qu'il faut abolir les Jarretieres, & que si elles ne sont entierement inutiles, elles font plus de mal que de bien. Je ferai voir cela clairement à ceux qui ont un peu de bon sens.

Il en est de même de ce qui se pratique ordinairement sur un Cheval qui a souffert un effort d'épaule ou de hanche: car plusieurs Marêchaux prevenus de la vieille routine, font nager le Cheval à sec, si l'effort est l'épaule, ou lui font tirer l'épine si l'effort est à la hanche. Ce qui n'est autre chose que redoubler le mal d'une partie déja trésincommodée; & c'est comme si un homme qui a fait un effort de jarret, ou de hanche, cherchoit à se soulager en sautant à cloche pied sur la méchante jambe.

Mais en cette occasion ils n'en demeurent pas là, car ayant fait nager le Cheval à sec, ou fait tirer l'épine, dans ce moment ils le saignent aux Ars, ou au Plat des cuisses;

ce qui eſt un contre-temps & une imprudence exeraordinaire, parce que tout le ſang du Cheval étant agité par le mouvement violent de nager à ſec, &c. il ne s'en évacue que la partie qui eſt la plus pure & la plus remplie d'eſprits animaux : Ainſi la nature demeure affoiblie & bien moins capable de rétablir l'épaule ou la hanche qu'on veut guérir, outre que c'eſt y attirer l'humeur en ſaignant aux Ars, & que par une plus judicieuſe pratique, on en pourroit faire revulſion, & la détourner en ſeignant au col.

Ne tombent-ils pas encore dans un défaut contre le bon uſage, lorſqu'ils ſoupçonnent un Cheval de morve, parce qu'il eſt glandé & qu'il jette? Car alors ils commencent par l'églander, comme ſi les glandes étoient la cauſe de la morve, au lieu qu'elles n'en ſont que l'effet; & un Cheval n'en eſt pas moins morveux pour être églandé, même le Cheval qui jette peut n'être que morfondu, quoiqu'il paroiſſe morveux. Leur abus va plus loin, car s'ils voyent que le Cheval jette après avoir été églandé, ils lui donnent quelques cordiaux à leur maniere, qui ne guériſſent point le Cheval & n'empêchent pas qu'il ne jette: De ſorte que pour derniere reſource ils le purgent & repurgent : Ce qui eſt le grand abus & le vrai moyen de rendre le mal incurable, étant une choſe très évidente qu'en cette rencontre la purgation produit un effet pernicieux, car elle broüille & confond la nature en lui faiſant prendre une autre voye que celle qu'elle auroit choiſie d'elle-même pour ſe décharger. Ils préviendroient ces accidents s'ils étoient capables d'un peu de ſpeculation : Mais ce n'eſt pas pour eux qu'eſt fait cet axiome, *Medicus eſt inſpector Naturæ*; car enfin il faut s'accommoder à la nature & non pas la contrarier.

Je pouſſerois plus loin cette Critique, & raporterois

quantité d'autres exemples ; mais je renvoye le Lecteur à la premiere Partie de cet Ouvrage, qui l'inſtruira de tout ce qui appartient à la connoiſſance des Chevaux, & lui fera faire de ſerieuſes reflexions ſur la cauſe & ſur les ſignes de leurs maladies. Il les y trouvera définies avec tant de ſoin, que mal-aiſement en pourroit-il prendre ailleurs des idées plus nettes. Que s'il y veut joindre un peu de pratique, & s'attacher à la compoſition & à l'application des remedes, il ſera hors du danger d'être entraîné par les méchantes routines de quelques-uns de nos Marêchaux, & d'une autre eſpece de gens qui ne ſont pas moins à craindre. J'entens parler de certains *demi Savans*, qui n'ayant que des notions ſuperficielles de ce que nous expliquerons, penſent ébloüir tout le monde par un grand fracas de paroles, & gardent un honteux ſilence quand on leur demande des effets. Je dis ma penſée avec beaucoup de liberté, mais encore plus de bonne foi & de ſincerité, & chacun ſçait que mes paroles & mes actions ſont dépoüillées d'un bas intereſt, & que je n'ai point d'autre motif que celui d'obliger genereuſement le Public, & particulierement ceux qui aiment les Chevaux. Je finis en diſant qu'on tirera des Impreſſions heureuſes & utiles de cette matiere, en liſant avec application la Methode pour dreſſer les Chevaux, de Monſieur le Duc de Nievvcaſtle Seigneur Anglois, que j'ai traduit de ſon Original, & le Livre des Arts de l'Homme d'Epée du ſieur Guillet, qui apprend par ordre Alphabetique (en forme de Dictionnaire) les Termes & les Définitions du Manége, des Fortifications & de la Marine. Et ces deux Livres contribuëront beaucoup à former l'eſprit & le corps des jeunes Gentils-Hommes.



LE PARFAIT MARESCHAL.

PREMIERE PARTIE.

DES MALADIES DES CHEVAUX, & de leurs Remedes.



CEUX qui aiment les Chevaux, seront bien-aises que j'aye travaillé pour faire voir ce Livre avec toute la perfection dont je suis capable. Dans toutes les nouvelles Impressions qu'on en a vûës jusques icy, j'ai fait part au Public des connoissances que j'ai acquises non seulement de nouveaux remedes, mais encore de plusieurs experiences & remarques pour l'application desdits remedes. J'espere que cette derniere Edition éclaircira tous les doutes qui m'ont été proposez, & qu'on y trouvera dequoi se satisfaire. Je suis dans une continuelle pratique, & je vois une infinité de Chevaux malades ; ainsi tous les jours j'apprens & je découvre des choses qui m'étoient ou douteuses ou inconnuës, j'ai toûjours essayé d'y trouver des remedes faciles & capables de rétablir & de remettre les chevaux en état de servir ; j'y ai réüssi quelquefois : & dans cette nouvelle Edition, si vous prenez la CHAP. I.

CHAP. I. peine de la lire, vous vous appercevrez que j'aye ôté quelques remedes trop difficiles à pratiquer, que j'en ai substitué de plus faciles & aussi bons; que j'ai corrigé des défauts qui étoient dans les autres, & enfin que j'ai mis les choses en tel état, que je crois que les Curieux avouëront qu'il faut avoir beaucoup travaillé pour avoir mis ce Livre au point où il est à present. Je n'y propose aucun nouveau remede qui ne soit bien experimenté, & pour la commodité de ceux qui l'ont souhaité, je l'ai reduit en deux Volumes.

Vous aurez une grande facilité pour trouver tous les remedes qui sont dans ce Livre, ils sont tous dispensez & tous prêts à s'en servir dans une boutique d'Apoticaire à Paris; ceux qui sont à la campagne n'ont qu'à lui écrire, il envoyera les compositions toutes faites; je puis repondre de sa fidelité, de sa capacité, & de plus qu'il n'est point interessé, & qu'il se contente d'un gain modique: Il loge ruë des deux Ponts, Isle Nôtre-Dame, il se nomme Monsieur Baron; il a toûjours les meilleures drogues.

Ayant à traiter des maladies des Chevaux, je croi qu'il n'est pas necessaire de s'attacher à une speculative inutile: le plus grand secret est de tâcher à connoître la maladie, *morbum nosse, curationis principium*; ensuite de choisir les remedes qu'une longue experience a fait connoître pour les plus propres, & les appliquer en temps & lieu. J'ai lû nombre d'Auteurs qui ne croiroient pas avoir bien parlé d'une maladie, s'ils n'en rapportoient une curieuse definition, s'ils ne donnoient raison du nom, s'ils ne faisoient un long denombrement de tous les signes qui peuvent faire connoître le mal; ils examinent ensuite toutes les causes en détail, qui contribuent à produire la maladie qu'ils se proposent de guerir; ils en établissent un pronostique avec regularité, ils tirent des indications qui font tous les chefs de leur pratique, & seroient bien fâchez d'oublier aucun remede qu'un Auteur ait proposé, pourvû que ce soit un remede universel; car pour des particuliers ils n'en veulent point, ayant banni tous les specifiques de la Medecine, & l'ayant réduit à ce seul point d'en bien parler: sans offenser les braves gens, & les sçavans Medecins, dont il y a grand nombre par toute la France, je dirai de quelques autres, ce qu'Hipocrate en a dit, *Medicinam vocat omnium artium nobilissimam, sed propter ignorantiam eorum qui eam male exercent, esse omnium vilissimam.* Ainsi je trouve qu'il n'y a que de l'ostentation dans cette maniere, & tout ce grand preparatif n'aboutit souvent qu'à une bagatelle; une definition ajustée selon les preceptes de l'art, embarasse ordinairement celui qui l'a faite, & ne donne gueres

d'éclairciſſement à celui qui l'entend. Il eſt juſte de donner à connoiſtre le mal qu'on traite, & de l'expliquer nettement ; mais quelque ſoin qu'on prenne de s'énoncer, ſçachez que l'œil & la pratique vous en apprendront plus que tous les Livres : & je croi plus utile de s'attacher à chercher de bons remedes que de beaux diſcours ; au contraire des Medecins dont je viens de parler, qui ne cherchent que les beaux diſcours, & jamais de bons remedes : pourvû que vous ayez quelque fondement dans les principes, & que vous n'alliez point à l'aveugle, ayant de bons remedes, comme aſſurement il y en a beaucoup dans ce Livre, vous y réüſſirez. Je ne laiſſe pas de donner toute la lumiere que je croi neceſſaire, pour faire comprendre la nature du mal que je propoſe, j'en donne les marques les plus familieres ; & ſans m'attacher aux cauſes inutiles, je propoſe des remedes que j'ai éprouvez avec ſuccès. Et d'autant que nous avons peu d'Auteurs en François, qui ayent expliqué la maniere de compoſer les remedes, ayant ſuppoſé que tout le monde ſçavoit le mêlange & la coction des drogues, j'ai tâché autant qu'il m'a été poſſible, d'en donner les moyens les plus faciles, & leur juſte doſe. CHAP. I.

J'ai écrit dans ce Traité pour toutes ſortes de perſonnes : pour les plus ignorans & qui n'ont pas la moindre teinture de Medecine, *quæ maxima turba eſt*, j'ai mis des remedes aiſez & faciles. Pour ceux qui ſçavent, ou qui en ont oüy parler, & même ont pratiqué quelque choſe dans la Medecine, il y a des raiſonnemens qui les peuvent ſatisfaire ; je croi même que les habiles y verront quelques endroits où ils pourront trouver de quoi s'occuper pour quelques momens. Je ne ſuis ni Medecin ni Docteur, je n'aurai pas peine à le perſuader à ceux qui me connoiſſent ou qui liront ce Livre, ou qui ſçauront la profeſſion que je fais : Neanmoins pluſieurs Medecins ou ſoy-diſans, ont dit plus d'une fois, que j'avois fait compoſer ce Livre par un Medecin : mais pour déſabuſer ces Meſſieurs, s'ils ſont encore dans cette erreur, je leur dirai qu'il n'eſt pas poſſible à un honnête homme de ſçavoir la theorie de la Medecine ſans en faire profeſſion, & que j'avouë franchement que ſans frequenter leurs Ecoles, j'ai lû & relû leurs meilleurs Auteurs, & que ſans cette étude je n'aurois pas pû ni inventer des remedes, ni raiſonner ſur leurs effets, & j'avoüe encore que je connois très-bien que tout ce que j'ai dit eſt trés-imparfait ; mais ſi on prend la peine de bien examiner certains remedes, on les trouvera bons &

CHAP. I. methodiques, & même pour les hommes, si on sçait proportionner la dose.

Avant de venir à nôtre sujet, j'avertirai le Lecteur que s'il y a dans ce Livre nombre de remedes pour une même maladie, c'est pour son soulagement que j'en ay usé de la sorte. On me dira là-dessus qu'un remede assûré pour chaque maladie, n'eût point tant embarrassé celui qui n'en sçait pas faire le choix parmi cette multitude. Premierement ils sont tous bons, & tous éprouvez, & comme le temperament des Chevaux, & le climat où ils sont élevez & nourris, est fort different l'un de l'autre, un remede réüssit par fois à l'un qui ne réüssira pas à l'autre, ainsi un remede ayant manqué, l'autre ne manquera peut-être pas. De plus j'ai écrit pour tout le monde, on se peut trouver dans un Village, dans un Château, à l'armée, éloigné des endroits où l'on peut avoir des drogues commodément, n'est-il pas bien satisfaisant de choisir le remede qu'on trouvera le moins composé, & duquel on trouvera sur le lieu ce qui entre dans sa composition? De plus, il y a des remedes plus difficiles à dispenser les uns que les autres. Que celui qui ne sçait point le mêlange des drogues, choisisse le remede le plus facile à composer; Outre qu'il y a des maladies où il faut presque toûjours commencer par un remede, dans le progrés du mal en prendre un autre, & dans la fin encore un. Ainsi vous voyez que plusieurs remedes au lieu de nuire, profitent, & sont d'un grand soulagement à ceux qui ont des Chevaux: car enfin ils n'ont qu'à choisir celui qui leur agrée le plus, ou qui est le plus facile, puisqu'ils sont tous bons, quoique les uns le soient plus que les autres, cela ne se peut autrement.

Pour agir avec conduite dans la guerison des maladies, il faut établir quelques maximes generales qu'on doit toûjours observer: les unes regardent le sujet qui souffre, les autres le mal qu'on traite, d'autres les remedes qu'on ordonne, & il y en a même pour celui qui les met en execution.

Pour le sujet, qui est le Cheval malade, il faut autant qu'il se peut en connoître le naturel, l'âge, les forces, & ce qui lui peut avoir donné occasion de tomber malade: Il y a des Chevaux qui sont d'un naturel delicat & difficile aux remedes, comme sont quelques Chevaux de Manege, s'ils sont trop jeunes ou trop âgez, s'ils ont dissipé leurs forces par le travail, ou par le manquement de nourriture: enfin, s'ils ont fait quelques excès; toutes ces circonstances ôtent la liberté de faire de grands remedes, ou du

moins en diminuent la quantité ; il ne ſeroit pas raiſonnable de ſaigner & de purger un Cheval, & de le tourmenter avec des médicamens, l'orſqu'il n'aura beſoin que de repos, & de bonne nourriture.

Pour ce qui regarde le mal, il ne faut pas croire qu'un remede leger & foible puiſſe guerir une grande maladie, s'il n'eſt uſuel : ce ne ſeroit pas une moindre faute que de s'aſſujettir à de grands remedes & de longue haleine pour une legere indiſpoſition.

L'on doit auſſi prendre garde à ne vouloir pas guerir une maladie particuliere durant que tout le corps ſouffre, ce ſeroit une entrepriſe vaine de vouloir guerir un pied malade, tant que la jambe, & même toute l'habitude du corps ſera pleine de mauvaiſes humeurs ; c'eſt vouloir tarir un ruiſſeau ſans en arrêter la ſource, en quoi péchent certains Marêchaux : il y a auſſi des maladies qui nuiſent à la guerison des autres, on les doit traiter les premieres ; il faut encore prendre garde s'il y a du venin & de la malignité dans le mal, car une morſure d'une bête enragée ou venimeuſe, eſt d'une autre conſequence qu'une playe ordinaire.

Touchant les remedes, s'il eſt queſtion de quelque operation, il faut qu'elle ſoit executée adroitement : s'il eſt queſtion de drogues, il faut qu'elles ſoient bien choiſies, bien preparées, & bien apliquées. Tenez pour aſſûré que les drogues les plus rares, les plus difficiles à préparer, & les plus cheres ne ſont pas les meilleures : deffiez-vous d'une drogue dont on vous demandera beaucoup d'argent, & ne mépriſez pas les herbes qu'on foule tous les jours aux pieds. L'on a vû l'or, les perles, les pierreries, la corne de Licorne, & le Beſoüart, ſouvent employez avec beaucoup de frais, & toûjours ſans profit : de ſorte que dans les maladies qui donnent du temps, il vaut mieux tenter les remedes les plus doux, les plus aiſez, & à meilleur marché, que d'aller d'abord aux extrêmes. Arnauld de Villeneufve l'a fort bien remarqué dans ſon Livre, où il a dit, *ubi in promptu habentur ſimplicia, dolum eſt ſi quis compoſitis utatur* ; c'eſt dans ſon Traité ſur les Aphoriſmes. Vous devez encore ſçavoir que ſi je propoſe pluſieurs remedes, dont je fais une longue liſte, mon deſſein n'eſt pas qu'on les employe tous, ſans en oublier aucun, mais il eſt à propos d'en expoſer un grand nombre, afin que l'on ne ſoit pas en peine d'en trouver une partie ; car je ne crois pas que la multitude des drogues ſoit plus avantageuſe qu'un choix de quelques-unes en petit nombre : il y a pourtant certaines compoſitions particulieres pour des maladies de conſequence, où je ne voudrois pas qu'on obmît la moindre circonſtance.

CHAP. I. Je suis persuadé que c'est un assez grand bonheur d'avoir des Marèchaux experts & adroits dans son voisinage, il n'en manque pas dans les bonnes Villes, sur la conduite desquels l'on peut se fier, & qui peuvent executer avec hardiesse, sans présomption, & avec assurance sans embarras, toutes les operations qui sont necessaires dans la guerison des maladies, telles que je vous les propose. Mais comme tout le monde ne peut pas avoir cette commodité, le plus sûr est de sçavoir les choses, & de ne negliger aucune occasion de s'instruire; & d'autant qu'il y a des remedes dont les compositions sont assez difficiles, il est absolument necessaire d'avoir recours aux Apoticaires, qui doivent être fideles dans le choix des drogues qu'ils vous fournissent, adroits pour les bien preparer, & raisonnables pour le prix.

J'ose me promettre, pourvû que vous ayez de l'inclination pour les Chevaux, qu'avec un peu d'application à ce que je vais vous enseigner, vous réüssirez dans la parfaite connoissance des maladies, & dans leur entiere guerison.

Pour donc traiter un Cheval de quelque infirmité ou maladie qu'il soit atteint, il faut la connoître & ses causes; cette connoissance est très-difficile dans les Chevaux qui sont privez de raison, & de l'usage de la parole; il faut en la plûpart de leurs maux deviner, & par des indices assez legers, tirer des consequences necessaires pour user des remedes qui sont les plus considerables à leur mal: ainsi il est necessaire en ce mêtier d'avoir de l'experience, de l'étude, & sur tout beaucoup d'application, puisque de deux chefs dépend la guerison quand on a connu la maladie, du choix du remede, & de son application.

Si le Cheval en vaut la peine, il faut demeurer derriere lui attentif pour remarquer jusques à ses moindres actions, pour se déterminer aux remedes qu'on veut pratiquer.

C'est en quoi la plûpart des personnes réüssissent mal dans la cure des maux interieurs, parce que ne voyant un Cheval qu'un moment, il leur est impossible de le deviner s'il est un peu extraordinaire: Et comment lui ordonner des remedes convenables & les appliquer à temps? Car quoiqu'on soit attentif derriere lui à épier jusqu'à ses moindres actions, pour en tirer quelque indice, souvent avec tous ces soins, on réüssit mal; ce qu'Hipocrate nous enseigne, disant: *Occasio præceps, judicium difficile, experimentum periculosum:* l'experience nous fait connoître tous les jours que le jugement des maladies est difficile à l'égard des hommes, n'est-il pas encore plus difficile pour les Chevaux dont

les maux ne ſont pas ſi connus ? Perſonne n'ayant employé pour eux une étude ſi particuliere que pour les hommes : & de plus ils n'expliquent pas leurs infirmitez.

Le commun des Marêchaux de la Campagne, ont ſeulement une routine ou experience de Pere en Fils, de Maître à Valet, ou de Compagnon à Compagnon, laquelle n'a pas toûjours le ſuccès qu'on pourroit eſperer, & faute de connoiſſance & d'étude, les maladies qui ſe pourroient guerir dans le commencement ſont renduës incurables, faute d'en avoir découvert & trouvé la cauſe.

Ces Meſſieurs dont j'ai parlé, qui paſſent pour ſçavoir quelque choſe, quoiqu'ils ne connoiſſent que les maladies exterieures, & qu'ils ne ſçachent qu'operer de la main, tellement quellement, ont peu de fonds dans cette ſcience. *Si conſtitutionem ab initio non cognoſcet, & id quod in corpore dominatur, non poterit ea quæ animali conducunt, offerre :* Ces deux mots Latins que j'ai tiré d'Hipocrate, expriment très-bien ce que je viens de dire ; ceux qui l'entendront ſeront de mon ſentiment.

Une cauſe eſſentielle pour laquelle quelques ſçavans Marêchaux ne réüſſiſſent pas dans la cure des Chevaux, eſt qu'ils épargnent les drogues, craignant qu'on ne payera pas la juſte valeur d'icelles ; par exemple, s'il ont donné un remede à un Cheval, qui coûteroit cinquante ou ſoixante ſols, on ſe moqueroit d'eux s'ils en demandoient ce prix ; comme auſſi des remedes cordiaux qu'on doit donner aux fiévres, qui ſeront chers, & coûteront trois ou quatre francs pour un ſeul breuvage, on n'eſt pas accoûtumé à leur voir donner de pareils remedes, & ainſi qui voudra les payer ? C'eſt pourquoi ils compoſent leurs breuvages avec de vieilles drogues, qu'ils ont à bon compte : les cordiaux de même, leſquels échauffent & enflamment plus un corps qu'il ne le ſoulage, & pourvû qu'un Cheval vuide beaucoup par le purgatif qu'ils ont donné, ſans s'attacher à la qualité de la matiere qui doit être évacuée, c'eſt aſſez pour contenter ces gens qui diſent que leur Cheval a été très-bien purgé contre toute bonne methode. Hipocrate dit, *Si talia purgantur qualia purgari oportet, confert, & leviter ferunt ; ſin minus contra :* Mais en ce cas, c'eſt plûtôt par avarice que manque de capacité ; neanmoins depuis que je vois des Chevaux malades, je n'en ay vû aucun avec une fiévre continuë, ſans intermiſſion de deux fois vingt-quatre heures, en échapper, quoique les plus habiles les ayent traitez & medicamentez : c'eſt en verité que les Medecins & les autres ſont bien empêchez à traiter

CHAP. I. ces fiévres, car on n'y voit gueres clair, la nature ſeule n'en peut venir à bout, & l'on ne la peut aider toutes les fois qu'on le veut.

Je ne me vante pas de vous enſeigner à guerir la fiévre continuë, il n'y a gueres de remedes qui le puiſſent : neanmoins il en échappe, y donnant remede de bonne heure, & conſervant le cœur ſain ſans l'enflammer, comme font la plûpart des cordiaux qu'on donne aujourd'hui. Car les Marêchaux compoſent leurs cordiaux avec tout ce qu'il y a de plus commun & à meilleur marché. Propoſez-leur la poudre cordiale ci-après décrite, ils s'en donneront bien de garde : elle eſt trop chere, diſent-ils, & cependant les Chevaux ne gueriſſent pas avec ces cordiaux communs, car un remede cordial doit fortifier par une vertu ſpecifique, non par une grande chaleur qui enflamme, puiſque tout cordial pour les Chevaux doit être compoſé de ſimples, qui fortifient ſans emflammer : Les eaux cordiales de ſcorzonere, de chardon benit, de ſcabieuſe, de roſes, & autres ſont admirables, elles humectent & fortifient, mais il en faut trois chopines à un Cheval, avec quelque bonne confection, comme eſt celle de jacinthe & d'alkermes, ſans muſc, ni ambre, qui ne ſont pas ſi cheres comme on le croit, ou avec demi-dragme de garance, qui eſt la graine d'écarlate : les racines de zedoaire, le contra-jerva, l'énula-campana, les cubebes, &c. L'eſſence de vipere eſt la baſe des bons cordiaux, & celle qui peut conſerver le cœur du venin & du feu étranger de la fiévre continuë ; & ſi d'abord qu'on la découvre on en uſe, le Cheval qui a la fiévre en ſera ſoulagé : ces cordiaux & la ſaignée ſont des remedes pour ces fiévres, comme nous dirons en ſon lieu. J'ai ſouvent éprouvé que le feu de la fiévre a été éteint par un plus grand feu, lequel étant conforme à la nature eſt aidé par elle-même pour détruire ce feu étranger, qui travaille à la conſumer. Ce qui n'eſt pas dans les hommes, qui ſont d'un temperament bien different. Le ſel theriacal des viperes eſt auſſi un excellent cordial, & finalement toutes les parties de la vipere ſont admirables pour préſerver le cœur des Chevaux de toutes les malignitez que la fiévre y pourroit cauſer ; mais comme l'action en doit être prompte, les cordiaux qui ont leur eſſence en liqueur, ou qui ſont compoſez de ſels volatils, ſont les plus excellens, car d'abord ils penetrent & font leur effet dans le moment qu'on les donne.

Pour les maux de tête, j'en ay preſervé une infinité avec un mineral, ou avec une poudre qui eſt inſerée dans ce Livre ; pour la gueriſon on n'a point de remede ſi aſſuré ; le mal ayant gagné ils

ils réüssissent & manquent souvent, & jusqu'à present personne ne se peut vanter d'en avoir un assuré, quoique j'en aye proposé de bons, mais comme ces maux changent & ne sont plus les mêmes, il faut inventer d'autres remedes. CHAP. I.

Remarques & observations pour connoistre tout Cheval malade.

LES connoissances nécessaires pour réüssir dans la cure des maladies des Chevaux, sont outre l'idée generale qu'il en faut avoir, de le considerer attentivement, pour découvrir l'infirmité particuliere qui l'afflige: le premier signe qu'il vous donnera de sa maladie, sera le dégoût; lors il faut voir s'il a l'œil agart & farouche, l'œil du Cheval est le vrai miroir de son interieur; s'il a l'oreille froide, la bouche échauffée, pâteuse ou baveuse, le poil herissé aux flancs, & lavé aux extrêmitez plus qu'à l'ordinaire, c'est-à-dire, déteint, ayant accoûtumé de l'avoir vif; si la fiente est dure & noire, ou verdâtre: s'il urine clair, c'est à sçavoir, une eau claire & cruë; que l'œil lui pleure, qu'il ait la tête pesante & basse, qu'en cheminant il chancele, qu'ayant accoûtumé d'être vigoureux, on le voit tardif & pesant, qu'étant vicieux aux autres Chevaux, il ne leur dit rien, qu'il se leve & se couche souvent dans l'écurie, regardant son flanc, que lesdits flancs lui redoublent, que le cœur lui batte, ce qui se connoît, appliquant la main platte entre l'épaule & la sangle au côté gauche, qu'il se neglige sans se soucier quoiqu'on lui fasse, & plusieurs autres signes que les Chevaux nous donnent de leurs maladies, desquels nous parlerons de chacune en particulier en son lieu. CHAP. II.

Lorsqu'un Cheval a été long-temps malade, & qu'il ne se campe plus pour pisser, même qu'il ne tire pas, mais simplement laisse dégouter l'urine de dedans le fourreau, c'est presque toûjours un signe mortel, s'il ne pissoit pas de la sorte étant en santé; mais si se portant bien, il laissoit dégoutter l'urine de dedans le fourreau, comme cela arrive quelquefois, on ne pourroit en tirer aucune conjecture s'il pissoit de même étant malade.

C'est encore un signe presque toûjours mortel, lorsque la queuë & le crain s'arrache avec beaucoup de facilité.

C'est un signe de maladie dangereuse, lorsque le Cheval ne se couche point étant malade, ou s'il se couche qu'il se releve d'abord, ne pouvant respirer à son aise étant couché; que si au contraire au

CHAP. II. declin d'une maladie le Cheval se couche, & demeure long-temps couché, c'est un trés-bon signe.

Lorsqu'un Cheval malade montre le blanc de ses yeux au haut, c'est signe qu'il souffre de la douleur, & que sa maladie sera longue.

De ces signes vous pourrez conjecturer que vôtre Cheval est malade, il faut tâcher de connoître ensuite sa maladie en particulier pour y donner remede, un mal connu est à demi guéri, *morbum nosse curationis principium.* Nous commencerons par les maux qui viennent à la tête, & suivrons en cet ordre tout au long du corps du Cheval, jusqu'aux moindres infirmitez, & donnerons les remedes aprés avoir donné une legere définition de la maladie & de ses causes, & l'avoir fait connoître autant qu'on le peut sur le papier.

Du Lampas ou Féve.

CHAP. III. LE lampas est une grosseur ou croissance de chair environ comme une noisette, qui croît dans le Palais auprès des pinces, & surpasse les dents, aux uns plus, & aux autres moins. Le Cheval voulant manger l'avoine ressent de la douleur en cette partie, de sorte qu'il quitte le manger : cette incommodité est ordinaire aux jeunes Chevaux. Ouvrant leur bouche, on voit d'abord si le palais est plus haut que les dents, nous l'appellons le lampas ; le remede est de l'emporter avec un fer rouge fait exprès : le moindre garçon de Marêchal sçait faire cette operation ; mais il faut prendre garde qu'ôtant le lampas, un mal-adroit qui aura trop fait chauffer son fer, & qui ayant coupé la grosseur qui fait le lampas ou la féve, s'il brûle l'os en y retouchant avec le fer chaud plusieurs fois, il faudra qu'il en tombe une esquille, ce qui cause un grand désordre qui peut avoir des suites fâcheuses, qu'il faut éviter en coupant le lampas du premier coup, sans y revenir lorsqu'il est coupé.

A Paris ils font difficulté de brûler le lampas aux jeunes Chevaux dans le temps qu'ils ont encore des dents de lait dans la bouche, & je croi assurément qu'il ne le faut ôter qu'à ceux qui ont mis toutes les dents, s'il ne porte pas de préjudice & ne les empêche pas de manger.

Des Barbes ou Barbillons.

C'est une petite croissance de chair de peu d'importance, qui vient dans le canal sous la langue, de même figure qu'on en voit aux Barbeaux, elles empêchent le Cheval de boire, on les voit en tirant la langue du Cheval de côté : Pour y remedier, il les faut couper avec des cizeaux le plus près qu'on peut, frotter de sel, & sans autre mystere elles se guérissent d'elles-mêmes.

Du Ticq.

Nous expliquerons & ferons connoître dans le Chapitre XXV seconde Partie, ce que c'est que le Ticq ; les remedes qu'on y peut apporter ne réüssissent pas toûjours. On fait faire une courroye de cuir, large de trois doigts, avec laquelle on serre le col du Cheval prês de la tête, en sorte neanmoins qu'il puisse avoir son haleine : tant que le Cheval aura le gosier serré de cette maniere, il ticquera peu ou point.

D'autres font couvrir les bords de la mangeoire avec des lames de fer ou de cuire, le Cheval trouvant ce fer, n'ose appuyer les dents dessus pour ticquer, & ainsi il demeure quelque temps sans avoir ce divertissement ; mais il y en a de si attachez à ce caprice, qu'ils ticquent sur le fer & sur le cuivre.

On peut facilement dans les commencemens qu'un Cheval ticque, frotter la mangeoire avec quelque herbe fort amere, comme aussi avec de la fienre de vache ou de chien, quelques-uns couvrent les bords de la créche, sur lesquels il ticque avec une peau de Mouton la laine en dehors ; il sera quelque temps sans ticquer dessus.

Le plus assuré moyen pour les ticqueurs, est de les faire manger en lieu où il n'y ait point de créche ou mangeoire, qu'il y ait seulement un ratelier, & attachant les Chevaux à une boucle contre le mur, leur donner leur avoine dans un havre-sac, qui est un sac qu'on leur pend à la tête avec une corde, comme font les Cavaliers à l'armée, & les Chartiers sur les ports à Paris.

J'ai vû des Chevaux guérir absolument de cette incommodité par l'un de ces moyens, qui avoient même plus de huit ans passez, & dont le défaut par consequent étoit inveteré.

Des Sur-dents.

Chap. IV.

ON appelle des Sur-dents, lorſque les dents mâchelieres viennent à croître au dehors ou en dedans, en ſorte que voulant manger, les pointes des dents qui ſont cruës plus hautes que les autres pincent la chair ou la langue, & font douleur, & l'empêchent de manger.

Cette incommodité, quoique de petite conſequence, ne laiſſe pas d'embarraſſer. Quand on le voit perdre le manger, ſans aucune cauſe manifeſte, qu'il a l'œil & le poil bon, qu'il eſt gay, que neanmoins il amaigrit, ne pouvant manger ; il faut manier les dents mâchelieres. Si l'on rencontre tout au travers des lévres, les pointes qu'on appelle ſur-dents, ou dents de Loup, on prend un pas-d'Aſne, qui eſt un fer que tous les Marêchaux ont, avec lequel on fait tenir au Cheval la bouche ouverte, & on voit les ſur-dents, on les rompt avec une gouge (tous les Marêchaux en ſont pourvûs) on frappe ſur la gouge adroitement ; car autrement on ébranle une bonne dent au lieu de la ſur-dent, & même toute la mâchoire : Pour éviter cet inconvenient, qui peut aiſément arriver ; au lieu d'abbattre les ſur-dents avec la gouge, l'ont fait mâcher au Cheval une groſſe lime, que les Serruriers appellent un carreau ; il rompra de lui-même les ſur-dents qui ſurpaſſent ſi elles ſont petites, ſans aucun riſque d'ébranler les groſſes dents ; il faut lui faire mâcher ce carreau pendant un quart d'heure de chaque côté.

J'ai eu un Mulet qui avoit une dent mâcheliere de deſſous d'une extrême longueur ; comme la dent de deſſus étoit tombée, celle de deſſous monta dans ce vuide, & perça le palais de l'épaiſſeur d'un doigt, ce qui lui faiſoit grande peine quand il beuvoit. J'ai apporté cet exemple comme extraordinaire, & pour faire voir que les dents quand une fois elles débordent, & qu'elles ne s'uſent pas les unes & les autres en mâchant, croiſſent extrêmement juſqu'à percer le palais, comme je l'ai dit.

J'ai vû un vieux Cheval qui avoit une des groſſes dents de deſſus cruës de travers, & ſi longue qu'elle ſortoit de l'épaiſſeur d'un doigt, du rang des autres mâchelieres ; il falut abbattre le Cheval pour lui caſſer cette ſur-dent avec la gouge, ce que nous fiſmes avec bien de la peine ; mais la mâchoire en fut ſi fort ébranlée, qu'il ne mangea de quinze jours qu'avec bien de la peine ; enfin il ſe

remit & mangea trés-bien, ce qu'il ne pouvoit faire ayant cette sur-dent qui l'en empêchoit. Chap. IV.

Les jeunes Chevaux rarement ont des sur-dents, elles n'arrivent qu'aux vieux, comme le lampas n'arrive qu'aux jeunes; puisqu'au contraire le palais se décharne & desséche à mesure que les Chevaux croissent en âge.

Il faut remarquer que pour ôter le lampas, barbes & sur-dents, l'on ouvre la bouche du Cheval avec un pas-d'Asne, qu'il faut envelopper à l'endroit où il appuye sur la barre, de quelque vieux linge usé, de crainte d'entamer les barres: J'ai vû beaucoup de Chevaux avoir la bouche offensée, faute de cette précaution.

De la bouche blessée ou entamée.

Lorsque la bride porte trop rudement sur les barres, soit par la faute de la main du Cavalier ou autrement, les barres s'en trouvent offensées ou rompuës, il faut si la blessure est petite & que l'os ne soit pas rompu, frotter cette partie avec du miel rosat, huit ou dix fois par jour. Chap. V.

Si l'os est rompu, & qu'en passant le doigt sur la blessure, on trouve quelque pointe qui vous pique, ou qu'il y ait ulcere formé, prendre un peu de cotton, que l'on imbibe avec de l'esprit de Vitriol ou de l'esprit de sel, on introduit ce cotton dans le trou de la barre, & on le laisse agir pendant qu'on tient la langue d'une main, & de l'autre la bouche ouverte : Car de faire tomber des gouttes d'esprit de Vitriol, ou autre sur l'ulcere, il en tomberoit facilement ailleurs, ce qui cauteriseroit peut-être, & feroit du mal où il n'y en a pas : Le lendemain & tous les jours suivans, frotter le mal avec du miel rosat ou miel commun, l'escarre tombera, & l'esquille d'os aussi d'elle-même; l'escarre étant tombée mettez-y souvent de l'eau-de-vie ou du sucre, l'ulcere guérira, s'il y a un trou dans la barre avec pourriture & puanteur, ce qu'on connoît en mettant le doigt dans le trou sans trouver esquille, & retirant le doigt on le trouve fort puant & infect, il faut remplir ce trou avec du sucre pilé, trois ou quatre fois le jour, bien-tôt ce sucre aura nettoyé la partie, & continuant, le trou se bouchera, & la barre guérira ; mais il faut mettre au Cheval un canon simple, ou autre embouchure qui ne le blesse plus, & lui ôter absolument le mors qui l'a blessé, sur peine de perdre la bouche sans ressource : si la langue étoit blessée, il faut changer le

mors, & lui en donner un qui ait la liberté de la langue, elle guérira d'elle-même sans autre chose.

L'os de la barre est quelquefois rompu si étrangement, qu'il est éclatté jusqu'au dessous sous la peau de la barre, la matiere s'y forme qui carie l'os, & comme la nature cherche à se défaire de cette matiere corrompuë, elle pourrit la peau à l'endroit de la barbe; il s'y fait une enflure ou tumeur avec ulcere, pour donner issuë & évacuer une partie de cette matiere. Pour y donner ordre, il faut introduire la sonde par le trou qui est à la barbe, & consider jusqu'où il penetre: j'en ai fait traiter où la sonde penetroit jusques dans la bouche. Le mal sondé & bien reconnu, il faut faire ouverture pardessus la barbe avec le coûteau de feu tranchant, de haut en bas, & fendre le cuir jusqu'à l'os, lors il faut encore sonder, aprés passer un bouton de feu dans l'os jusqu'où vous conduira la sonde, & y revenir à plusieurs fois, jusqu'à ce que vous ayez bien brûlé & penetré tout l'os carié: afin de l'obliger à plutôt esquiller, frottez tout l'endroit que vous avez brûlé avec de bonne huile de laurier, & y en mettez de six en six heures pendant deux jours.

Mais comme il faut que le Cheval mange pour vivre, le mouvement de la mâchoire & la partie où est situé le mal qui est fort humide, fera croître la chair excessivement, qui pourroit boucher le trou que vous avez fait à la barbe, & empêcher les esquilles de tomber, il faut prendre soigneusement garde au trou qui est à la barbe, & brûler avec le fer rouge ces chairs qui croissent trop: & souvent on est obligé de les brûler trois & quatre fois en differens temps: on peut aussi au trou qui répond à la barbe où la chair croît par trop, y mettre du sublimé en poudre pour éviter d'y mettre si souvent le feu; car dedans la bouche sur la barre, il n'y faut mettre que du sucre dans le trou, l'esquille de la barre tombe assez facilement; mais à la mâchoire l'esquille qui doit sortir par le trou qui est sur la barbe, sera fort difficile à se détacher, & c'est l'endroit où la chair croît si fort. Finallement les esquilles tombées, on met dans le trou qui est dans la bouche du sucre pilé, & sur les playes de la barbe, on les lave avec eau-de-vie, & de l'alun brûlé ensuite, & on continuë jusques à guérison.

Du Cheval dégoûté.

UN Cheval eſt dégoûté lorſqu'il mange moins qu'à l'ordinaire, ou qu'il mange plus mollement, ou bien qu'il refuſe abſolument le manger de l'avoine, la rebutant tout-à-fait : Le dégoût peut provenir de diverſes cauſes, dont les unes ſont trés-faciles à connoître & à guérir ; les autres incertaines, particulierement dans le commencement d'une maladie dont l'évenement eſt douteux.

Nous rapporterons pluſieurs cauſes de ce dégoût, avec leurs remedes : Il y a des Chevaux naturellement délicats, leſquels pour peu de choſe ſe dégoûtent ; une ordure qu'ils trouveront dans leur avoine, un brin d'herbe moiſi, une vetille & un rien les empêche de manger ; mais comme ils ſe ſont dégoûtez facilement, tout auſſi facilement ils recommencent à manger. Il vient des cirons au dedans des lévres des Chevaux deſſus & deſſous, qui leur cauſent de la demangeaiſon ; ils ſe frottent continuellement les lévres contre la mangeoire, & perdent le manger ſans autre indiſpoſition : il faut renverſer les lévres, ſi l'on y voit quantité de petites éleveures, ce ſont des cirons.

Le remede eſt de couper la premiere peau au dedans des lévres à l'endroit où ſont les cirons, avec un biſtouris ou coûteau bien affilé : on frotte enſuite ces inciſions avec du ſel & du vinaigre par tout le dedans des lévres, le Cheval recouvre d'abord l'appetit.

Si vous ne connoiſſiez point la cauſe pour laquelle vôtre Cheval eſt dégoûté, je croi qu'il eſt à propos au matin de lui donner un coup de corne, ou bien le ſaigner au palais, avec la lancette (ce qui eſt la même choſe) en cette maniere ; on choiſit le milieu du palais entre les deux crocs, ou bien ſi c'eſt une Jument au troiſiéme ou quatriéme ſillon, & l'on perce cet endroit avec une lancette ou avec une corne de cerf bien pointuë, l'un & l'autre ne ſont pas bien difficiles, & c'eſt ce qu'on appelle un coup de corne : on donne incontinent au Cheval deux picotins de ſon moüillé, pour lui arrêter le ſang.

Si pourtant aprés avoir mangé le ſon, le Cheval ſaignoit encore, il faut lui lever la tête avec la corde, comme qui lui voudroit donner un breuvage, & d'abord le ſang s'arrêtera.

Et ſi l'ayant tenu levée long-temps, & la baiſſant enſuite le Cheval ſaignoit toûjours, on peut ſans lever la tête au Cheval, lui arrêter le ſang facilement, avec une coque de noix vuide, l'appliquer ſur la ſaignée, la preſſer & la tenir là quelque temps : la coquille s'y attache & arrêtera le ſang avec plus de facilité, que beaucoup d'autres remedes bien difficiles à pratiquer. Si je pouvois guérir un Cheval malade

Chap. VI.

avec une bagatelle, je prefererois cette bagatelle à toutes les drogues des Indes les plus précieuses.

On peut faire cette saignée en toutes occasions, dans l'incertitude des maux, car elle ne peut nuire, & souvent elle profite beaucoup.

En Allemagne elle est si usitée, que la plûpart des cochers ont une corne penduë à leur ceinture, tant parce qu'ils croyent d'en être bien parez & ornez, que pour saigner leurs Chevaux au palais : D'abord qu'ils paroissent tristes, dégoûtez, ou étonnez, tout aussi-tôt on leur donne un coup de corne, & l'instrument n'est pas loin pour le faire, puisqu'ils l'ont toûjours avec eux.

Si aprés ce coup de corne, il continuë à être dégoûté, il le faut tenir au mastigadour pendant une couple d'heures, l'ôter & le remettre de temps à autre, & lui donner de bons lavemens qui ne peuvent nuire, & tâcher par les observations de ce que nous avons dit, à découvrir la cause de son dégoût.

Quelque cause qui l'ait dégoûté, quand même il seroit malade (ce qui arrive assez souvent) il faut lui faire mâcher une plotte, que j'appelle gourmande, enveloppée dans un linge, & attachée au filet ou mastigadour, le tenir deux heures bridé, en le débridant il mangera : La pilule ou plotte se trouvera décrite dans ce Chapitre sur la fin.

Si l'on est au temps des raves, qu'on crie à Paris si communément, il en faut prendre une bonne quantité, & lui en faire manger feüilles & racines : La rave remet les Chevaux en appetit, & les fait pisser ; le remede est facile, & les Chevaux dégoûtez y prennent goût, comme aussi aux bettes-raves cuites, & souvent ils recouvrent l'appetit. La presle, en Latin, *Claudia Equina* ou *Equisetum*, verte ou séche remet en goût les Chevaux & leur décrasse les dents ; c'est une herbe qui croît dans des lieux humides, on s'en sert pour nettoyer la vaisselle & la dégraisser.

Une demie once d'Assa fœtida, & autant de Sabine en poudre mise dans un noüet, & attachée au mastigadour, le laissant une couple d'heures lui redonnera l'appetit ; il faut continuer tous les jours plusieurs fois, le même noüet servira long-temps.

On peut remarquer si le Cheval n'a point de chaleur étrangere dans le corps, ce qui se connoît par le battement de flanc : s'il n'en a point, il est bon de lui donner dans du vin rouge ou blanc, une once de theriaque bien délayé, au défaut de theriaque, l'orvietan est passable, il consommera les cruditez restées dans l'estomac, & fera recouvrer l'appetit.

S'il

S'il n'a pas perdu abſolument le manger, comme nous parlons ſeulement des Chevaux dégoûtez, on ſuppoſe qu'ils mangent, mais peu & mollement, on peut chercher d'un arbriſſeau qu'on nomme de la Sabine, qui a la feüille comme le Ciprés, & en mettre tremper dans de l'eau, dont il faut moüiller ſon avoine & ſon ſon, même en humecter le foin, cela le fera mieux manger. Il faut continuer cette methode quelque temps. CHAP. VI.

Communément on fait le remede ſuivant, & tout le monde le pratique; mais pour ne rien omettre de ce qui peut ſervir, il faut préparer dans un pot du verjus, ou du vinaigre, environ une couple de verres, ſept ou huit gouſſes d'ail concaſſées, & deux onces environ de ſel menu, une demie-livre de miel, puis avec un bâton dont le bout ſera enveloppé d'un linge, lui frotter les gencives, les lévres & la langue avec cette compoſition mêlée enſemble, puis vous lui ôterez le maſtigadour, & infailliblement il mangera: mais s'il ceſſe trop tôt, il faudra recommencer à le frotter; quelques-uns mettent du miel roſat qu'ils démêlent bien avec toute la compoſition du miel commun; ſuffit, & il eſt très-bon.

Il eſt fort à propos avant que de frotter la bouche du Cheval avec ce remede de la lui bien laver avec une éponge imbibée d'eau fraîche, pour lui ôter la bave amere qui ſouvent le dégoûte plus que tout.

On peut auſſi concaſſer cinq ou ſix gouſſes d'ail avec une petite poignée de ſel, l'enfermer dans un linge, & l'attacher au maſtigadour, lui laiſſer dans la bouche une demie heure ou une heure.

Je me ſers ſouvent pour les Chevaux dégoûtez d'une once de bon Aſſa fœtida, que j'enveloppe dans un linge, & l'attache au maſtigadour pour le laiſſer une couple d'heures ronger; il faut qu'un Cheval ſoit bien dégoûté, s'il ne mange aprés: quand il ne mange plus, on lui remet le maſtigadour, & le même Aſſa fœtida ſert juſqu'à ce qu'il ſoit tout fondu.

Si après toutes ces précautions le Cheval reſte dégoûté, prenez une branche de bois de laurier de groſſeur mediocre, mettez-la entre les dents mâchelieres, & la laiſſez mâcher, puis frottez la branche avec du miel roſat, ou du commun au défaut, & la lui redonnez à mâcher, la frottant de miel; vous continuërez demie heure de la ſorte, il mangera aprés ſans doute.

Une branche de figuier pourra preſque faire le même effet.

Quand on a des Chevaux dégoûtez, il faut chercher toutes les inventions poſſibles pour les faire manger ſans contrainte, par de petits ſoins faciles, comme d'être ſouvent prés d'eux, ſur tout quand le dégoût vient par maladie, leur donner à manger avec la main un

Chap. VI. peu de foin : d'abord qu'ils le refusent, leur mettre le mastigadour une demi-heure, puis le leur ôter, leur presentant ensuite quelques morceaux de pain; s'ils le refusent, leur laver la bouche avec une éponge, leur donner ensuite un peu d'avoine dans la main : enfin, il faut chercher tous les moyens possibles d'empêcher un Cheval de perdre absolument le manger, & pour cet effet l'Armand qui suit fera merveille.

Le plus assuré de tous les remedes, est de mêler une once foye d'antimoine parmi du son moüillé, que le foye soit bien pulverisé, & continuer à lui en donner deux fois tous les jours; assurément il le fera bien manger, & lui profitera beaucoup à la santé. La description & la maniere de composer le foye d'antimoine se trouvera ci-aprés au Chapitre CXXV. On peut lui en faire manger aussi long-temps qu'on voudra sans rien apprehender de mauvais; au contraire, il ne s'en suivra que de bons effets, à moins qu'il ne voulût jetter sa gourme, car le foye d'antimoine rafraîchit, & il faut échauffer.

Je donnerai avis en cet endroit à ceux qui voudront se servir de mes remedes, qu'ils sont tous dispensez avec le poids de marc, qui est le poids dont les Orfévres se servent par-tout : car la plûpart des autres Livres dans leurs compositions, parlent du poids de Medecine, ou du poids de la Ville où ils pratiquent; mais dans ce Livre, il n'est fait d'autre mention que du poids de marc de seize onces à la livre, qui est le poids de Paris & de Bourgogne; car quoique dans quelques Villes de France il y ait seize onces à la livre, les seize ne valent que quatorze de Paris, puisque c'est le plus grand poids qui soit dans le Royaume.

Armand pour un Cheval dégoûté & malade.

Chap. VII. PRENEZ plein un plat de mie de pain blanc émiée bien menuë, moüillez-la avec du verjus, y mettant trois ou quatre pincées de sel; au défaut de verjus le vinaigre pourra servir, & suffisante quantité de miel rosat ou violat, & à leur défaut du miel commun : mettez cette pâte claire dans un pot, pour la faire cuire sur un petit feu un quart d'heure, pour en ôter l'humidité superfluë : puis vous y ajoûterez de la canelle en poudre, le poids de deux écus sols, qui sont deux gros, une douzaine & demie de clous de girofle battus, une muscade râpée, & demi-livre de cassonnade : remettez le tout sur un petit feu, & laissez cuire à feu lent un demi quart d'heure,

remuant de temps en temps avec une eſpatule de bois, pour bien mêler le tout, & faire incorporer les aromats avec le pain & le miel; mais il faut peu de feu, parce que la vertu des drogues aromatiques s'exhale promptement avec le moindre excés de chaleur. CHAP. VII.

Il faut avoir un nerf de bœuf, & mettre tremper le gros bout dans l'eau quatre ou cinq heures pour l'amollir, enſuite faites le ronger au Cheval avec les dents mâchelieres, qui l'applatiront un peu, ou applatiſſez-le avec un marteau, puis vous y mettrez gros comme une noix de l'Armand deſſus; & vous ouvrirez la bouche du Cheval, lui faiſant tenir la langue hors la bouche par le côté, afin qu'il ne la remuë point; vous introduirez vôtre nerf ainſi chargé le plus avant que vous pourrez; d'abord qu'il ſera dans la bouche aſſez profond, il lui faut lâcher la langue, & lui laiſſer mâcher le nerf de bœuf & l'Armand tout enſemble pendant quelques momens, vous lui en remettrez enſuite juſque'à cinq ou ſix fois, & le laiſſerez aprés l'eſpace de trois heures manger s'il veut, puis vous lui donnerez de l'Armand, & continuërez de la ſorte de trois heures en trois heures.

L'Armand eſt profitable à tous les Chevaux dégoûtez & malades, pourvû qu'ils n'ayent pas la fiévre; je m'en ſuis toûjours ſervi utilement; il nourrit & fait revenir l'appetit, il ne manque jamais, ſi on laiſſe avaler tout doucement le nerf juſqu'au fond du goſier ſans le pouſſer, & le tenant par le bout, il fait jetter au dehors quantité de flegmes ameres & bilieuſes, qui ſont cauſes ſuffiſantes du dégoût: Chaque fois qu'on retire le nerf du goſier, avant que de lui remettre, il faut le bien nettoyer & eſſuyer avec du foin.

Quoique ce remede ſoit ordinaire, aſſurément il eſt excellent, & ſi on le continuë, on verra qu'il fait de très-bons effets; car il nourrit, donne de l'appetit, & fortifie la chaleur naturelle.

L'Armand eſt encore bon pour déboucher le goſier d'un Cheval qui auroit avalé une plume, ou autre ordure arrêtée au goſier, le laiſſant avaler en mâchant tout doucement par pluſieurs fois le nerf chargé d'Armand juſqu'au fond, ſans le pouſſer rudement. Enfin, on éprouvera que l'uſage de ce remede ne fait aucune violence, & qu'il le nourrit & le remet en appetit; mais ſi le Marêchal pouſſoit le nerf, & qu'il ne fût pas amolli, il peut lui crever le goſier, & le faire mourir enſuite; mais cela n'arrive jamais, ſi on le laiſſe avaler au Cheval en mâchant le nerf ſans pouſſer beaucoup: de ma connoiſſance il eſt mort des Chevaux, faute de cette précaution.

Plotes gourmandes pour faire manger les Chevaux dégoûtez.

CHAP. VIII. IL n'y a rien au monde qui chagrine & qui embarrasse davantage un homme qui aime les Chevaux, que lors qu'ils ne veulent pas manger en faisant voyage. On est tous les jours en cette peine, & jusqu'à present je n'avois rien trouvé qui m'eût donné satisfaction entiere : j'ai experimenté le remede suivant plusieurs fois, & m'en suis si bien trouvé, que je n'ai pas voulu frustrer le Public d'une chose qui peut être si utile aux Chevaux, non seulement à ceux qui peuvent être dégoûtez sans être malades, mais encore pour ceux qui ne le sont effectivement par quelques maux que ce soit.

Ces Plottes lui feront vuider de la pituite salée, & des flegmes ameres, qui les dégoûtent & leur embarrassent le gosier ; ils feront l'effet d'un machicatoire, & purgeront le cerveau ; enfin, l'usage vous apprendra que le remede est trés-bon. Prenez une livre d'Assa fœtida, une livre de foye d'antimoine, demi-livre bois de laurier, & demi-livre bois de genévre, & deux onces racines de peretre ; le tout doit être mis en poudre grossiere l'un aprés l'autre, & pour cela il faut que les bois de laurier & de genévre soient secs avant de les piler ; puis mettez le tout dans un grand mortier avec de bon verjus de grain bien épuré, & à force de piler & de mêler on incorporera les matieres ; en sorte que le tout se puisse lier pour en former des Plottes, ce qui se fera aisément si on a mis le verjus peu à peu, & non tout à coup, on formera des pillules pesantes une once & demie qu'on fera sécher à l'ombre.

Pour s'en servir quand on a quelque Cheval dégoûté, on en prend une qu'on enveloppe d'un linge usé, & on l'attache au filet, puis on la laisse ronger & mâchonner au Cheval une couple d'heures le matin ; en le débridant, assurément il mangera : le soir il en faut faire autant & continuer de la sorte, en remettant une nouvelle Plotte lorsque l'autre est usée, jusqu'à ce que le Cheval ait recouvré l'appetit.

Ces Plottes font vuider quantité d'eaux & de flegmes, qui dégoûtent les Chevaux ; on peut s'en servir à la campagne, en attacher une à la bride du Cheval dégoûté, au long de la journée, en le débridant trés-assurément le Cheval mangera ; il faut continuer de la sorte jusqu'à ce que le Cheval mange trés-bien, ce qui sera bien-tôt, s'il n'est point malade d'ailleurs.

On peut se servir si on veut des Plottes cordiales, ou pilules the-

riacales : elles font l'effet à peu prés des plottes, & donnent appetit aux Chevaux si on les lie avec un morceau de linge au mastigadour, & qu'on les laisse mâcher deux heures le matin & autant l'après-dîné ; en débridant les Chevaux, assurément ils mangeront, & toûjours de mieux en mieux. Chap. VIII.

Pilules Stomachiques.

L'usage des Pilules Stomachiques est bon pour faire manger les Chevaux, mais on s'en sert d'une autre maniere que des Plottes gourmandes;car on fait avaler celles-ci:pour les Chevaux qui jettent,ou qui ont disposition à jetter, ces pilules ne leur font pas propres ; car il faut échauffer, & elles ne le font pas, ainsi les précedentes sont meilleures à toutes sortes de Chevaux : En outre il est plus aisé d'attacher une plotte à une bride, que d'en faire avaler, ainsi il y a plus de commodité aux autres qu'à celles-ci ; on les fait comme il suit.

Prenez une livre de foye d'antimoine, fait comme je l'enseignerai au Chapitre CXXV. pilez-le fort fin, ayant fait des mucilages de gomme adragan, vous en formerez des pilules pesantes chacune dix gros, & les laisserez sécher.

Vous en ferez avaler deux toutes entieres avec chopine de vin, laissant le Cheval bridé deux heures aprés ; on peut continuer tous les jours jusqu'à un mois, elles profiteront beaucoup aux Chevaux ; mais il n'en faut pas donner à ceux qui jettent par le nez ou qui veulent jetter, ni à tous les Chevaux qu'il faut échauffer, car elles rafraîchissent.

La nourriture des Chevaux qui ne veulent point manger étant malades.

IL y a des Chevaux malades qui perdent absolument le manger : il faut autant qu'on le peut les délivrer du mal qu'ils souffrent, par le choix des bons remedes, & par une juste & convenable application d'iceux, & sur toutes choses, essayer dans tous les remedes qu'on fera, à leur donner de l'appetit ; & que l'effet du remede soit non seulement pour les guérir, mais encore pour ne les pas dégoûter : pour y parvenir on doit examiner chaque maladie en particulier ; mais à present on n'en peut parler qu'en termes generaux. C'est une maxime très-bonne, qu'on doit faire tout son possible, quand on a un Cheval qui ne veut prendre aucun aliment, de l'obliger à en prendre par toutes sortes de voyes qui ne sont pas contraires à son mal, afin de n'être point contraint à lui en donner par force & avec la Chap. IX.

CHAP. IX. corne, comme c'eſt l'uſage ordinaire : car étant obligé d'en venir là, il lui faut lever la tête avec la corde, ce qui le contraint beaucoup ; & quand il a la fiévre, elle l'augmente, ne pouvant avoir librement ſon haleine. Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe faire avaler un breuvage à un Cheval ſans ſe ſervir de la corde ; mais les incommoditez que nous venons de dire, ou une partie, s'y trouvent toûjours.

Je ne puis approuver le procedé de ceux qui ayant des Chevaux qui ont perdu le manger depuis douze ou quinze heures, ſoit qu'ils ayent la fiévre ou non, leur donnent d'abord une ou deux pintes de lait avec des jaunes d'œufs : ils croyent avec cette nourriture bien retablir leurs Chevaux de tout le deſordre que les jeûnes precedens leur ont fait ſouffrir ; mais outre qu'il n'y a nul peril de laiſſer une couple de jours un Cheval ſans manger, cette nourriture eſt trés-peu convenable à leur eſtomac, elle eſt plutôt capable de leur faire du mal quand ils n'en auroient pas ; d'ailleurs le lait qui eſt d'une bonne & facile nourriture, a cela de commun avec tous les bons alimens, qu'il ſe corrompt aiſément dans un eſtomac dereglé, il ſe caille & donne de violentes tranchées, & s'il ne ſort pas par la bouche (ce qui ne peut arriver aux Chevaux qui ne vomiſſent point) il s'endurcit & fait des obſtructions de conſequence. Auſſi Hipocrate qui le conſeille dans pluſieurs rencontres, le défend avec raiſon dans les maux de tête, dans la fiévre & en d'autres occaſions : *Lac dare capite dolentibus malum, malum etiam febricitantibus.* Si Hipocrate l'improuve aux hommes, qui la plûpart l'ont familier dans leur nourriture, & qui vomiſſent, que ſera-ce des Chevaux qui depuis qu'ils ont quitté la mamelle n'en goûtent jamais ? Quand je l'ai voulu éprouver je n'en ai eu aucune ſatisfaction, particulierement aux Chevaux fiévreux. *In ſtomaco ægrotantium animalium acceſſit lac, ſed non imprimitur vitali caractere, propterea aciditas fit putrefactiva, quæ non nutrit ; ſed malum auget.* Si ces raiſons ne peuvent déſabuſer les gens de l'uſage du lait aux Chevaux malades, & qu'ils ne guériſſent pas, je les prie de n'en point chercher d'autre cauſe. Vous en pourrez être convaincu par une experience aſſez facile ; qu'une perſonne qui ſoit en ſanté boive à jeun du lait environ un verre, & qu'il faſſe en ſorte (comme il eſt facile) de le vomir tout à l'heure, il s'appercevra en le rejettant qu'il eſt aigri dans ſon eſtomac, & même qu'il ſera à demi figé & changé en fromage, à cauſe du ſuc acide que tous les animaux ont dans l'eſtomac, puiſque c'eſt une choſe trivialle que les acides figent & font cailler le lait, lequel ne peut que nuire dans l'eſtomac d'un Cheval malade, puiſqu'en cet état il eſt plus capable de corruption & de nuire que de nourrir, ſuivant la maxime Latine que je viens dal-

leguer. Veritablement cette experience ne se peut faire sur un Cheval qui ne vomit jamais, mais elle nous sert d'une preuve assûrée que le lait aux Chevaux malades leur est plus nuisible qu'utile.

Il y en a qui donnent aux Chevaux des consommez faits de bonnes viandes, ce que j'ai toûjours vû pareillement assez mal réüssir ; si l'on vouloit donner un consommé à un Cheval, il faudroit que ce fût un extrait de foin & d'avoine, qui font sa nourriture ordinaire ; car tout Cheval est si fort ennemi de la viande & du gras, que le boüillon est capable de le dégoûter, quand il ne le seroit pas. Tout le monde sçait qu'un Cheval qui se porte bien, auquel on frottera les dents avec de la graisse ou du suif, ne mangera point, que sera-ce d'un Cheval malade ?

Je sçai qu'on pourra ôter toute la graisse d'un consommé : mais ce sera toûjours une nourriture qui donnera du dégoût, & qui sera tout à fait étrangere à son estomac, ce qu'il faut éviter par tous les moyens, puisqu'on a des alimens plus familiers & meilleurs.

J'approuve le pain cuit, particulierement la mie, avec de l'eau & un peu de sel, en consistance fort claire ; c'est une bonne nourriture pour tous les Chevaux qui ne veuleut manger ni foin, ni avoine, ni son ; j'en ai vû le boire comme de l'eau, ce qui les a nourris fort long-temps ; s'ils ne le veulent boire, on les y peut contraindre avec la corne ; pour peu qu'ils en prennent, cela est capable de les substanter.

L'avoine gruée ou de l'orge mondée bien cuite, sans beurre ni graisse, simplement avec de l'eau, & passée pour en ôter les grains, & la donner tiede, nourrira le Cheval sans grande dépense, & fort facilement ; c'est un aliment qui a du rapport avec l'ordinaire nourriture qu'il prend, & qui ne donne rien de nouveau au Cheval : il n'y a que la coction ou préparation de l'orge ou de l'avoine qui ne peut être malfaisante à un estomac debilité par la longueur du mal ; ce procedé me semble raisonnable, & l'experience fera connoître ce qui est de plus profitable, le bon sens, s'il me semble, sera pour moi en ce rencontre.

A Paris on a cette commodité, qu'on trouve chez les Grenetiers de la farine d'orge ; on en prend une livre, qu'il faut tamiser pour en ôter le son, & ne garder que la farine fine, de laquelle on fait de la boüillie avec environ deux pintes d'eau ; on la fait cuire comme de la boüillie jusqu'à ce qu'elle soit épaisse suffisamment, l'ôtant du feu on y mêle demi quartron de sucre, & on la donne avec la corne ; cette quantité peut suffire pour le nourrir un jour naturel : de plus, elle humecte un corps desséché par l'ardeur de la fiévre ou autre cause : s'il a peu de fiévre, & que le dégoût vienne de quelque autre cause, on peut mêler parmi cette boüillie une once de poudre cordiale,

qui sera décrite ci-aprés, elle contribuëra beaucoup à lui faire recouvrer l'appetit, ou bien mêler parmi la boüillie une once de foye d'antimoine en poudre qui temperera la chaleur des entrailles, si elle est trop grande, & donnera appetit.

Il faut être fort circonspect à donner ou à laisser prendre de la nourriture aux Chevaux malades de fiévre ou de battemens de cœur, & autres maladies chaudes & violentes, qui ordinairement ne sont pas de durée. J'ai vû mourir nombres de Chevaux pour avoir trop mangé, & qui en seroient échappez s'ils eussent observé un regime convenable, c'est-à-dire peu : la quantité de foin est fort contraire aux Chevaux malades, la gerbée, quand on en a, est préferable ; on peut faire fond sur ce qu'il meurt peu ou point de Chevaux de faim, lorsqu'ils sont malades peu de temps, & quantité meurt de trop manger.

Quand on fait prendre de la nourriture aux Chevaux avec la corne, conduisez-vous selon les forces & la taille de vôtre Cheval, que s'il mange de lui-même, comme il arrive bien souvent, par l'usage de l'antimoine préparé & mis dans son son, qui lui excite l'appetit, faites lui observer la diette, car dés-lors que la chaleur naturelle est trop occupée à cuire & à digerer les alimens qu'il a pris ; elle ne pourra plus s'employer à consommer l'humeur qui cause le mal ; ainsi vous retarderez sa guérison.

C'est dans les maladies violentes que je recommande si fort cette diette, car elles ne sont pas de durée : si la maladie alloit en longueur, il faudroit prendre d'autres mesures, & nourrir son Cheval, de crainte qu'il ne se desséche si fort, que la chaleur étrangere ne soit augmentée, & qu'on ne le puisse rétablir ensuite.

Ce que j'ai dit ici pour la nourriture des Chevaux malades, ne sera point repeté dans tout le cours de ce Livre.

Avant que de m'engager plus avant dans la description des remedes, je donnerai avis à ceux qui aiment les Chevaux, qu'il n'y a rien au monde dont on fasse un plus grand abus que des loüanges en matiere des remedes, qu'on appelle communément secrets ; l'usage des éloges est si frequent, qu'il est trés-difficile de discerner si on les distrbuë avec justice, ou si c'est un vain desir de paroistre & persuader qu'on posséde des choses extraordinaires. Vous remarquerez sans doute, que ceux qui vous offrent des remedes, disent tout au moins qu'ils sont admirables, qu'ils guérissent tout ce qu'ils touchent ; enfin, c'est les offenser que de douter seulement qu'ils soient infaillibles, quoique dans leur description vous ne remarquerez ni methode, ni dose, ni même apparence de raison

raison ; ils veulent vous persuader que ces rares secrets en ont guéri une infinité. Je ne vous conseille pas de vous laisser abuser par des loüanges si mal appliquées : mais éprouvez, & vous connoîtrez que ceux qui ont de bons remedes, ne les donnent qu'après de longues sollicitations, & seulement aux bons amis. Je ne desire pas que vous traitiez les miens plus favorablement, communiquez-les aux gens sçavans : voyez ce qu'ils en diront, & là-dessus éprouvez-les, & en faites cas s'ils vous réüssissent. Tout ce que je puis vous assurer, est que je vous donne toute l'experience & le travail de plus de quarante années, ayant toûjours cherché & pratiqué des remedes pour les Chevaux pendant ce temps : j'ai étudié tous les Livres qui en parloient : j'ai conferé avec les Sçavans sur mes doutes : j'ai medité sur les differents effets des Simples ; & finalement je les ai experimentez, non pas une fois, mais cent.

J'y ai ajoûté ou diminué selon les effets que j'ai vû, & sans vouloir passer pour habile, le plus grand nombre de ceux que je vous donne sont de mon invention, & tous composez avec raisonnement & methode, sans en faire de mystere ni de secret, ne m'en étant pas reservé un seul, afin de faire joüir le Public de mon travail. Avant que je sceusse le peu que le temps & l'experience m'ont appris, je tenois les remedes qui m'avoient réüssi si chers & si cachez, que je ne les donnois que très-rarement : presentement je m'en suis désabusé. C'est une maxime que j'ai toûjours trouvé veritable, que dans tous les Arts ceux qui excellent n'ont jamais de jalousie contre ceux de leur profession : tout au contraire, les demi-sçavans ne peuvent souffrir qu'on loüe les autres, bien-loin de les loüer eux-mêmes, ils s'imaginent que c'est autant de rabatu de leur gloire. Je ne prétens point à la qualité ni au titre de sçavant ; mais j'ai tiré un trés-bon augure de ce que l'estime qu'on a fait de ce Livre a causé du chagrin à quelques personnes qui veulent qu'on les croye très habiles.

Du moment qu'il parut, la plûpart des fameux Marêchaux se déchaînerent contre la methode que je prescris, de traiter les maladies des Chevaux ; parce que je ne suis pas leur ancienne routine : depuis, quelques personnes de qualité qui ont confiance en moi, ayant eu des Chevaux malades, ont ordonné à leurs Marêchaux de suivre de point en point ce que j'ordonnerois, ils ont vû que la chose a réüssi en mille occasions : ils se sont rendus, & peu à peu ils ont lû mon Livre, & ont quitté en partie la vieille routine, & de l'un à l'autre ils y sont presque tous venus : de sorte que depuis quinze ou seize ans, presque toute la Medecine des Che-

Chap. IX. vaux eſt changée à Paris, & tous les jours les Marêchaux me viennent demander avis ſur les Chevaux malades qu'ils traitent, & par ce moyen ils ſatisfont leurs chalans, qui preſque tous liſent mon Livre, & veulent que leurs Marêchaux la ſuivent de point en point quand leurs Chevaux ont quelque infirmité. Si cela continuë de la ſorte, comme toutes les apparences y ſont, dans peu de temps la Medecine des Chevaux ſera en bon état, & les choſes ſe feront dans un meilleur ordre que par le paſſé. Ce Livre a produit cet effet, ce qui n'eſt pas peu de choſe.

De la Gourme.

Chap. X. LA Gourme eſt une incommodité de laquelle peu ou point de Chevaux nez en ce climat échappent & ſe ſauvent ſans en être attaquez : c'eſt une vuidange ou décharge des humeurs ſuperfluës contractées dans la jeuneſſe, qui ſe fait ordinairement par abſcés au deſſous de la gorge, entre les deux os de la ganache, ou par les nazeaux : nous ne pouvons la comparer mieux qu'à la petite verole des enfans, avec cette difference du lieu où la nature ſe décharge.

Je ſçai qu'il y a diverſes opinions ſur la cauſe de cette maladie, les uns veulent qu'elle tire ſon origine du ventre de la mere, & que le Poulain en apporte les ſemences, qui dans quelques années que la chaleur naturelle s'augmente viennent à pulluler, & à faire une agitation ou fermentation d'humeurs qui ſe jettent enfin ſur quelque partie, où elles ſuppurent pour l'ordinaire : Les autres veulent que le changement de nourriture, à ſçavoir de lait en alimens plus ſolides, faſſe une alteration notable dans le corps, tant dans les humeurs, que dans les parties qui s'en nourriſſent, & que de cette alteration il arrive une fermentation qui oblige la nature à faire un effort pour expulſer les reſtes de la premiere nourriture, qui ſervent de levain à cette maladie. Il y en a qui ſe perſuadent que toute liqueur ſe fermente & ſe purifie dans un certain temps ; ainſi le Vin, la Bierre, le Cidre, les Sirops viennent à boüillir, à écumer, & à ſe clarifier, les uns plutôt, les autres plûtard, ſelon la diſpoſition de la liqueur, & que le ſang des animaux a ſon temps inégal pour ſe purifier, d'où vient que la petite verole vient aux hommes en divers âges. Pour les Chevaux qui n'ont point le temperament ſi different entr'eux, la Gourme leur arrive ordinairement à trois ou quatre ans : mais de quelque ſource que vienne le mal, il eſt peu important pour la guériſon ; il eſt bien plus ne-

ceſſaire de ſçavoir la maniere dont la nature s'en décharge, c'eſt ſouvent par une tumeur ſous la gorge entre les deux os de la ganache, & par les nazeaux; quelquefois les Chevaux la jettent ſimplement par cette tumeur & groſſeur ſous la gorge, ſouvent auſſi elle ne vient point à ſuppuration, mais elle ſe réſout par inſenſible tranſpiration; ſi pourtant elle venoit à ſuppuration, la guériſon en ſeroit plus aſſurée.

Il y en a qui la jettent par diverſes parties, par une épaule, par un jaret, par deſſus le rognon, par un pied, enfin par l'endroit le plus foible qui eſt dans tout le corps du Cheval.

Il jettera ſa gourme par un endroit bleſſé, quand la nature eſt prête à ſe décharger & à chaſſer cette humeur ſuperfluë qui l'incommode au dedans, elle fait effort pour l'expulſer au dehors: Il n'eſt rien de plus certain que les parties les plus fortes ſe déchargent de leur fardeau ſur les plus foibles, ſi cette partie qui reçoit ce fardeau eſt froide, nerveuſe, ou de petite capacité, elle n'eſt pas ſuffiſante de ſe liberer entierement de cette abondance d'humeurs qui l'oppreſſe, & elle en demeure toûjours intereſſée & affoiblie.

Quand un Cheval a jetté la gourme imparfaitement, ſouvent il jette enſuite des fauſſes gourmes à l'âge de ſix, dix & douze ans, qui étant negligées dégenerent en morve: Si la fauſſe gourme a pris ſon cours par le nez (ce qui arrive rarement) ils en ſont bien plus malades: Il eſt trés-conſtant que le plus utile au Cheval, eſt de jetter ſa gourme par les glandes ou tumeurs ſous la gorge; car lorſqu'elle eſt percée, le Cheval eſt hors de peril; ceux qui la jettent par les nazeaux, en ſont auſſi fort ſoulagez.

Il eſt bien favorable aux Chevaux de jetter la gourme dans le temps qu'ils ſont poulains & nourris dans la prairie: car ayant continuellement la tête baſſe pour paître l'herbe, l'évacuation eſt en plus facile, & ils en ſont moins travaillez; outre cet avantage que l'herbe eſt une nourriture humide, qui détrempe mieux les humeurs, & les fait couler avec plus de facilité, leur procurant bien plutôt la guériſon. Il ne faut pas conclure de ce que deſſus, que l'herbe ſoit bonne pour la gourme, bien au contraire, à la gourme il faut échauffer, & l'herbe rafraîchit, mais les Poulains qui la jettent dans les prez, la nature a eu aſſez de chaleur & de force pour pouſſer & faire ſortir la gourme; ainſi il n'eſt pas beſoin d'échauffer, puiſque nonobſtant la fraîcheur de l'herbe, le Cheval a jetté ſa gourme, & la pouſſe au dehors; mais aux Chevaux qui mangent ſec, il n'en eſt pas de même, ſi on les mettoit au vert, on les refroidiroit trop, & peut-être on leur feroit venir la morve.

Tous les Auteurs Italiens & Eſpagnols qui ont traité des mala-

Chap. x. dies des Chevaux, n'ont rien dit de la gourme; il y a apparence que le Ruiny qui a si bien écrit de toutes les maladies, n'auroit pas obmis celle-là s'il l'avoit connuë. Mais dans les pays qui approchent du Midy, les Chevaux ne jettent presque jamais la gourme, ou si la nature s'en décharge, c'est par insensible transpiration. Pascal Caracciolo n'en a rien dit dans son Traité de la *Gloria del Cavallo*, qui est fort beau & ample, & digne de la Traduction de quelque bonne plume; c'est ce qui me donnera sujet de m'étendre plus au long sur cette maladie, comme étant de consequence en ce pays. J'infere de ce que dessus, que nous ne devons pas être surpris si des remedes que nous prenons des Livres étrangers, comme ceux des Italiens, des Anglois, & autres, ne réüssissent pas toûjours en France: les climats sont differens, les herbes, & les simples ont plus ou moins de vertus cueillis au Nord, ou au Midy, à l'Orient, ou à l'Occident: ainsi un remede qui aura réüssi dans un Pays pour lequel il a été composé, produira de méchans effets dans un autre climat auquel il n'a pas été approprié.

Ce n'est donc pas le tout d'avoir un remede qui aura réüssi en Angleterre, car en France peut-être il ne vaudra rien: Puisque nous nourrissons & traittons les Chevaux tout differemment d'eux; aussi les manieres de les traitter étant malades, doivent être differentes des leurs. J'en alleguerai ici un exemple sensible sur les hommes. L'hyver de l'année 1657. la Garnison du fort de Mardic près de Dunkerque, étoit composée de Soldats Anglois, & François: il y mourut deux mille Anglois de maladie, & pas un seul François, & si ils respiroient même air, se nourrissoient des mêmes alimens, & faisoient les mêmes fonctions; il faut que le temperament ait causé la mort aux uns, & conservé la vie aux autres. Cet exemple peut confirmer ce que j'ai dit des remedes tirez des pays étrangers, & dont le climat est absolument different. En Angleterre les Chevaux ont de certaines maladies qu'ils n'ont pas en France: & nous en avons en France qui ne sont pas en Angleterre, d'où nous pouvons conclure que les Livres d'Angleterre, quoique bien traduits en François, ne sont pas pour l'usage de tout le monde; il faut être sçavant pour sçavoir s'en servir, & tirer ce qu'il y a de bon, afin d'en faire l'application en France, ce qui est fort difficile: Ce que je dis pour l'Angleterre, je le dis pour l'Allemagne, mais plus fortement pour les Pays Meridionaux; & nous serions bienheureux, si en France beaucoup de gens qui sont capables d'écrire, vouloient nous donner des remedes justement appropriez à nôtre climat, à nôtre façon de nourrir les Chevaux & à leur temperament.

Ce que j'alleguerai ensuite confirmera ce que j'ai dit ci-devant : En Gascogne & en certains lieux de Bearn où le pays est chaud, & tient un peu du climat d'Espagne, les Chevaux y perissent presque tous de la gourme, pour la jetter très-imparfaitement, ils en deviennent aveugles, ou en meurent, & j'ai vû plusieurs Chevaux d'Espagne à Paris, qui pour n'avoir pû jettrer leur gourme, ont perdu leurs yeux. Pour revenir à la Gascogne & au Bearn, le pays n'y a pas assez de chaleur pour resoudre & dissiper entierement les humeurs qui causent la gourme : & comme le pays est dans un climat où les Chevaux la doivent jetter, il arrive qu'ils la jettent mal & à contre-temps, & s'ils ne sont puissamment assistez, le moindre accident qui en vient, est qu'ils perdent les yeux. En ces pays ici on n'est pas dans ces apprehensions pour les Chevaux qui y sont nez, parce qu'ils y jettent avec facilité, à cause du climat & de la temperature du pays : Ne voyons-nous pas à Paris que les coups à la tête n'y sont pas dangereux, & que les maux de jambes y guérissent rarement ; tout au contraire en Provence & Languedoc ; la même raison sert pour les autres maux. CHAP. X.

Remede pour la Gourme.

Pour bien faire jetter la gourme à un Cheval, il faut l'envelopper sous la gorge d'une peau d'agneau ou de mouton, la laine contre le poil du Cheval, le tenir chaudement, bien couvert, & hors des vents, frottant tous les jours la glande, & autour des mâchoires ou ganaches avec la composition suivante. Prenez huile de laurier, beurre frais, autant de l'un que de l'autre, & onguent d'Althea, le double de l'un des deux, mêlez le tout à froid dans un pot, & de cet onguent graissez la tumeur, il attirera & fera venir les glandes en maturité : lorsque vous appercevrez que la matiere y sera, si elle ne se peut percer d'elle-même, ce qui seroit à souhaitter, il faut appliquer à chaque tumeur un bouton de feu qui sera courbé de peur d'offenser le gosier, qui n'est pas loin de-là, l'escarre des endroits où vous aurez mis le feu étant tombée, appliquez dans le trou qu'elle aura laissé ouvert, une tente frottée de suppuratif, qui est du *Basilicum* commun, comme il est décrit ci-après.

Onguent Basilicum ou suppuratif.

Coupez en petits morceaux de la cire jaune, du suif de mouton, de la resine, & de la poix noire, de chacun demi-livre ; mettez dans

Chap. x. une baſſine ou grand pot, cinq livres d'huile d'olive, faites-les chauffer ſur un aſſez bon feu, l'huile étant bien chaude, jettez-la parmi la cire, le ſuif, la reſine & la poix, faites fondre le tout, & paſſez par un cannevas ou groſſe toile, & ajoutez à ce qui ſera paſſé une livre de therebentine, remuez juſqu'à ce que le tout ſoit froid, vous aurez un trés-bon Suppuratif, qu'on appelle *Baſilicum*.

On frotte avec cet onguent les parties qu'on veut faire ſuppurer, on en frotte les tentes pour le même uſage.

Cet onguent digere les matieres & en avance la ſuppuration, il diminuë les douleurs que le pus excite quand il ſe forme.

Si on mêle avec ce *Baſilicum* du vert de gris, & de la couperoſe blanche, tous les deux en poudre fine, il guérira une playe, & la conduira à cicatrice.

Si la chair croiſſoit trop, & bouchoit le trou par où doit ſortir la matiere, ou que la chair autour du trou fût ſeigneuſe ou baveuſe, il faut frotter les tentes avec de l'Epyptiac, qui eſt un onguent ordinaire pour deterger les playes, ou mêler avec du baſilic du vert de gris & de la couperoſe blanche.

Si le trou ſe bouche trop tôt, il n'y a qu'à y remettre le feu, qui fera retomber une ſeconde eſcarre.

Si le Cheval jette fort bien par les nazeaux, il ne lui faut rien faire, mais ſeulement le tenir chaudement, & le promener ſoir & matin; car depuis qu'il eſt débouché, il n'y a plus rien à apprehender. Mais s'il a les conduits du nez bouchez, par la matiere qui ſe congele & ſe séche, en ſorte qu'il ne jette qu'avec peine, & qu'il ne puiſſe avoir ſon haleine; il lui faut ſeringuer dans les nazeaux (avec une petite ſeringue) de la liqueur faite moitié eau de-vie & moitié huile d'olive battuës enſemble, le tout tiede, elle détachera les flegmes qui bouchent ſes conduits, & aidera la nature à mieux pouſſer au dehors: ce petit remede ſouvent réïteré donne grande facilité pour faire jetter.

S'il ne jette que peu, & que la nature ne s'évertuë pas aſſez, il faudra l'échauffer en lui donnant des plottes cordiales, ou des priſes de poudre cordiale, comme auſſi de l'opiate de Kermes, ou bien donner des priſes de la poudre du Lieutenant, décrite à la fin de ce Livre; ſi vous n'avez de l'une ni de l'autre, donnez-lui tous les matins une chopine de vin d'Eſpagne, & demie once de theriaque mêlez enſemble.

Il y a une herbe nommée Pervancée, en Latin, *vinca pervinca*, laquelle hachée menu, & donnée en bonne quantité parmi le ſon moüillé, fera jetter abondamment le Cheval.

On peut ensuite lui mettre des plumaceaux tous les jours en cette maniere : on prend deux grandes plumes d'oye, de celles qui sont au milieu de l'aîle, & on les induit de beurre frais fondu sur une assiette, & lorsqu'il est refroidi, l'on poudre le bout des plumaceaux avec un peu de poivre en poudre, ou du tabac en poudre; puis il faut mettre les plumaceaux dans les nazeaux du Cheval, & afin qu'ils y tiennent, il les faut attacher par le tuyau avec un bon fil qu'on liera au col, on le laissera de la sorte avec un mastigadour à la bouche pendant une couple d'heures : il faut continuer tous les jours de même; mais au troisiéme jour il faudra poudrer le bout des plumes avec de la poudre d'ellebore blanc, & continuer jusqu'à ce que le Cheval ne jette plus. CHAP. X.

Il est à propos de réïterer les plottes & la poudre cordiale, ou la poudre du Lieutenant, selon le besoin, ou l'opiate ci-après.

Il est bon de seringuer dans les nazeaux de temps en temps, quand le mal s'opiniâtre.

L'opiate de Kermes sera excellente en cette occasion, & la corruption qu'on remarque par la puanteur de la matiere sera surmontée par sa vertu.

Opiate de Kermes.

CETTE Opiate ne cederoit en rien pour les Chevaux, à la confection d'Alkermes; si au lieu des grains de Kermes secs qui n'est proprement que l'écorce, on employoit la vraye & precieuse moüelle qu'elle enferme, de consistance liquide, qui se reduit par sa maturité sans aucun artifice, en une poudre fort rouge, qui sort d'elle-même par le trou de son écorce ou enveloppe, du côté qu'elle adheroit au bois, ou à la feüille d'un petit arbrisseau, appellé *ilex baccifera*, où elle s'engendre; il faut éteindre cette poudre rouge si-tôt qu'elle commence à s'animer & se changer en petits vers fort rouges avec du suc de limons de flegmé d'un quart, & la pétrir entre les mains, & la faire sécher en petits trochisques; ainsi préparée elle vaut mieux que son écorce, telle qu'on nous l'apporte de Languedoc; si on a de ces petits trochisques que je viens de décrire, il en faut prendre quatre onces; que si on n'a que la graine, il en faut prendre une livre de la plus recente & belle quoique séche, & grains de genévre bien murs & secs, demi-livre; graines de cubebes & de bayes de laurier, de chacun six onces; racines de scorzonere d'Espagne, d'imperatoire, de zedoaire, d'iris de Florence, & de CHAP. XI.

CHAP. XI. rapure de corne de cerf & d'ivoire, de chacun quatre onces & demie, racine *d'enula campana* autant, écorce d'orange & de citron séchées à l'ombre, de chacune quatre onces, canelle demi-once, cloux de girofle & muscade de chacun deux gros.

Le tout doit être pilé & passé par le tamis fin, pour être pesé ensuite; si toute la dose y est, elle doit revenir à trois livres dix onces & deux dragmes de poudre, le tout poids de marc. Il faut mêler ces poudres avec onze livres de bon miel écumé & cuit en demi sirop, & les bien incorporer. Lorsque le miel est encore chaud, & la bassine étant ôtée de dessus le feu, on y ajoûtera peu à peu les poudres; & l'Opiate sera faite. On la laissera fermenter dans un pot pendant deux mois, avant de le donner aux Chevaux.

La dose sera d'un quart de livre dans une pinte de vin blanc, ou de deux onces dans une chopine de vin d'Espagne qu'on fera infuser toute la nuit pour la donner le matin au Cheval, qui doit être bridé deux heures avant la prise & autant aprés.

Quoique dans cette Opiate il n'y entre que des drogues dont nous composons les poudres cordiales, on trouvera qu'elle produira plus d'effet, parce que la fermentation ou coction qui s'en fait aprés sa composition, exalte les vertus des simples qui la composent, & le miel étant empreint de leur sel volatif, le communique à l'estomac, au poulmon & au cœur, & de-là par consequent dans toutes les parties du corps; d'où l'on peut juger qu'elle doit agir avec plus d'efficace & plus promptement que les poudres cordiales, à cause de cette coction ou fermentation, qui est un ouvrage fait, avant que d'être dans l'estomac. *Avicene* aprés avoir fait un grand discours, où il montre les bons effets qui resultent de la fermentation, & ayant apporté pour exemple la theriaque, où il fait voir que d'une infinité de simples de differentes vertus, la fermentation qui s'en fait produit une qualité, & des effets qu'on ne peut attribuer qu'à cette seule coction de tous les simples; *ait enim duplicatæ esse virtutis Medicinam, quæ fermentationem sit passa.* Cela se voit manifestement dans les choses naturelles, le moust par la fermentation se change en vin, l'eau cuite avec l'orge & le houblon devient de la bierre, d'où l'on tire un esprit ardent; & si le pain n'étoit point levé, il seroit fort mal sain, il ne devient leger & agréable au goût que par la fermentation. Le mêlange & la diversité des matieres est necessaires à la fermentation, ce qui se voit clairement dans l'esprit de vin, puisque tout seul il ne se fermente pas, mêlez neanmoins avec un peu d'huile de therebentine, les particules de cette liqueur s'élevent d'abord

avec beaucoup d'impetuosité, & font une ébulition considerable. Les deux principes de cette belle coction font que les corps subtils étant mêlez avec les plus grossiers les agitent, les dilatent, & excitent cette fermentation que Monsieur Thomas Vvillis celebre Medecin Anglois explique admirablement. Chap. XI.

Cette opiate est bonne pour les rhumes, ou morfondemens, pour la palpitation de cœur, pour les Chevaux dégoûtez, tristes, maigres, & finalement on la peut donner pour prévenir les maladies; car comme elle fortifiera la nature, elle aidera à pousser au dehors par les conduits ordinaires, & par le même mouvement de la nature, tout ce qui lui nuit & qui peut dégenerer en pourriture.

L'on ne doit pas apprehender la chaleur de ce remede, parce que les cordiaux comme celui-ci, n'enflamment point les parties & bien loin de cela, on détruit plutôt avec ce remede les mauvaises humeurs, qu'avec la purgation, à cause de la repugnance que les Chevaux y ont par le déreglement que la nature en souffre; veritablement ce n'est pas si-tôt que l'operation se fait, mais c'est avec moins de préjudice: car au lieu que la nature s'affoiblit par la purgation, dans cette opiate elle trouve une aide qui a de l'affinité avec elle, & qui la fortifie pour chasser les mauvaises humeurs & s'en défaire; & ensuite le sujet qui souffroit se trouve gaillard, & prêt à rendre de bons services à son Maître.

On peut réïterer plusieurs fois la prise de cette opiate, comme des autres cordiaux, que nous décrirons ci-aprés, & donner des billots au Cheval qui seront composez comme il suit.

Prenez du beurre gros comme un œuf, faites-le fondre, mêlez parmi de la canelle en poudre le poids d'un écu d'or, une grosse muscade rapée, sucre le poids de deux écus, mêlez bien le tout ensemble, puis y ajoûtez un demi-verre d'eau-de-vie, remuez le tout sur un petit feu, seulement pour l'incorporer ensemble, & mettez le tout ou moitié dans un linge, que vous lierez en rond, & attacherez au mastigadour pour le faire mâcher au Cheval trois ou quatre fois le jour, une demi-once d'Assa fœtida dans un linge attaché au mastigadour comme j'ai dit ci-dessus, fera presque la même chose, l'un & l'autre fait le même effet des billots.

Pour faire jetter les Chevaux par les nazeaux.

IL y a des Chevaux qui ne sont point dégoûtez, mais qui jettent leur gourme imparfaitement par les nazeaux, c'est-à-dire en petite quantité: cela étant de la sorte, il est à propos d'exciter la nature Chap. XII.

CHAP. XII. trop lente à pousser au dehors ce qui lui nuit. Ce que vous executerez avec le remede suivant.

Le remede est tel. Prenez gros comme un œuf de beurre frais, faites-le fondre dans un poëlon tant qu'il commence à roussir, mêlez avec ce beurre un demi-verre de fort vinaigre, un demi-verre d'huile d'olive, deux pincées de poivre, mêlez le tout ensemble dans le poëlon, & assez chaud le donnez au Cheval par les deux nazeaux avec une corne, la moitié de chaque côté, & d'abord qu'il aura pris ce remede, il faut le couvrir d'une couverture, le promener en main une demi-heure, pendant ce temps il lui prendra un battement de flanc comme s'il étoit prêt à crever; mais il ne s'en faut pas étonner, il passera une heure ou deux après, & le remettant à l'écurie, il jettera fort abondamment.

Le matin & le soir des jours suivans, promenez-le un quart d'heure à la fraîcheur si c'est en Esté, au Soleil si c'est en Automne, le laisser marcher avec la tête basse, & flairer la terre; il faut toûjours observer de le faire manger bas, afin de faciliter l'évacuation du cerveau.

Vous serez étonné que le Cheval avec ce remede jettera plus de flegmes & d'ordures dans un jour par le nez, qu'il n'en jetteroit en quinze jours par tous les remedes ordinaires; veritablement il en faut user avec retenuë, puisque si on le donne a quelque Cheval que ce soit, si sain fût-il, il le fera d'abord jetter par le nez, & pousser par ce conduit beaucoup de flegmes, qui assurément semblent humeurs corrompuës & gâtées: mais elles ne le sont, que parce qu'on les a tirées de leur lieu naturel, où elles n'étoient nullement humeurs nuisibles ni corrompuës, quoiqu'étant évacuées, elles le paroissent; c'est non seulement parce qu'elles sont hors de leur lieu, où la nature qui est sage en eût sçû faire un très-bon usage. Ainsi il faut seulement le donner à ceux qui sont ouverts, c'est-à-dire, qui ont commencé à jetter par le nez, ou qui font connoître que la peine qu'ils ont à jetter, procede de foiblesse, ou de manque de chaleur naturelle, comme il arrive souvent; & lors avec utilité & bon succés on peut le donner, parce qu'on suit le chemin que la nature nous trace, laquelle est toûjours plus sûre que toute autre voye.

Lorsque la nature nous fait connoître que le Cheval se doit décharger & soulager de ce qui lui nuit & l'empêche de faire ses fonctions, & que ce doit être par le nez, pour lors c'est prudemment agir de la suivre, de l'aider & de la fortifier, & sans doute le Cheval s'en trouvera soulagé, comme au contraire il se trouvera trés-mal, & mourra si on fait les choses à contre-temps.

J'ai pratiqué ce remede à des Chevaux hors d'âge & d'apparence de jetter, qui revenoient de l'armée fort fatiguez, maigres & harassez, qui ont jetté abondance de flegmes, & en ont été soulagez pour un temps, mais non pas sans peril de succomber sous cette violente évacuation ; & quoiqu'elle leur ait profité, je ne conseillerai jamais de la pratiquer, si les Chevaux ne vous font connoître par des signes manifestes qu'ils veulent se dégager par là, & jetter par les nazeaux, la nature est vôtre guide, & vous ne pouvez faillir, l'aidant à se débarrasser par la voye qui lui est la plus commode, qui se trouve en cette occasion par les conduits du nez ; mais si pour la commodité que vous avez à pratiquer ce remede, sans chercher des drogues qu'à vôtre cuisine, vous vous en servez sans consideration, assurément vous payerez la commodité, parce qu'il est toûjours perilleux de forcer la nature à s'évacuer par les endroits qui repugnent à la disposition presente où se trouve le Cheval. Chap. XII.

Une autre fois ayant doublé la dose de ce remede à un Cheval qu'on soupçonnoit de morve, pour le faire jetter extrêmement, il le dégoûta si fort, qu'il fut cinq jours sans manger, avec un très-grand battement de flanc, il échappa neanmoins de cette grande évacuation contre mon opinion, car je crûs qu'il en mourroit, à cause du grand battement de flanc qu'il lui avoit causé. Neanmoins j'ai experimenté toûjours qu'aux Chevaux morveux, pourvû qu'on n'excede pas notablement la dose, il n'en arrive jamais d'accident, & même on peut réïterer le remede plusieurs fois, en laissant un notable intervalle d'un remede à l'autre, parce que la nature a pris ce cours, & l'on ne fait que l'aider à se vuider de ce qui lui nuit. D'abord qu'on a donné le remede, les Chevaux font mine de vouloir mourir, par le grand battement de flanc qu'il leur excite ; mais cette bourasque est bien-tôt appaisée.

Il n'est pas à propos de donner ce remede aux Chevaux qui ont perdu le manger, ils ne sont pas en état de supporter sa violence ; il ne le faut pas non plus donner dans un grand froid, car le Cheval courroit risque d'en mourir ; les évacuations extraordinaires étant à craindre en ce temps-là, comme aussi dans une grande chaleur d'Esté.

Si vous donnez ce remede à un Cheval qui ait quelque partie noble offensée, il avancera sa mort : ce qui épargne la dépense & l'ennui que donne une longue maladie ; & puisque l'on doit perdre un Cheval, il vaut mieux que ce soit tôt que tard, ne pouvant long-temps subsister avec une partie noble gâtée & corrompuë.

Ce remede sera donné si on le peut commodément, plutôt

Chap. XII. au declin qu'au croissant de la Lune, parce que dans le croissant il fait plus de ravage, & renverse l'œconomie naturelle, en sorte qu'il faut un long-temps pour la retablir; mais au declin il ne fait pas si grand désordre : le jour aprés le plein de la Lune, il fait très-bien, & non le même jour qu'elle est dans son plein : quand on est le maître du temps, & qu'on agit par précaution, on peut s'attacher à ces observations qui sont très-bonnes.

De plus, à tout Cheval qui jette par le nez, on doit nettoyer avec du foin le plus souvent qu'il est possible, la matiere qui sort par les nazeaux, parce qu'il y trouve quelque goût, à cause que c'est une espece de sel, il le léche & l'avalle, & comme il est âcre & mordicant, il peut faire des ulceres dans les parties.

Il faut encore prendre soin que le Cheval qui jette sa gourme ne boive point d'eau cruë, mais bien de l'eau qui ait boüilli, dans laquelle il faut mettre du son, ou plutôt de la farine s'il la veut boire chaude, ce sera tant mieux, mais peu la veulent autrement que froide ou tiede.

Il est toûjours trés-à-propos de separer le Cheval qui jette, des autres : car non seulement ce mal se communique, mais un Cheval peut prendre la morve de celui qui ne jettera que la gourme, quand même il ne lécheroit point ce qui sort par le nez à son compagnon (ce qu'il fera s'il peut) l'odeur seule est capable de lui communiquer ce mal qui se peut prendre aussi en beuvant dans un même sceau.

Nous donnerons encore parlant de la morve, d'autres remedes pour faire jetter abondamment les Chevaux par le nez : vous y pouvez avoir recours, quoique celui-ci soit excellent lorsqu'il n'y a point d'ulcere dans les visceres.

Si en lui donnant ce remede, l'évacuation en étoit si grande, qu'il perdit le manger (ce qui arrive très-rarement) donnez-lui de l'opiate ci-devant, ou des poudres cordiales : si tout cela ne le remettoit point en goût, il faut lui faire mâcher les pilules gourmandes ci-devant.

De la fausse Gourme.

Chap. XIII. La fausse Gourme vient de ce que les humeurs n'ont pas été disposées pour produire cette fermentation, qui est la cause de la gourme dans le temps ordinaire où les Chevaux la jettent : ce défaut de fermentation peut venir ou de force, ou de debilité de la nature, & le plus souvent cette fermentation ou agitation des humeurs aura été imparfaite, & se sera faite librement, manque de secours par de bons remedes, ainsi le Cheval jettera im-

parfaitement ſa gourme, & partie du levain reſtera, qui dans ſon temps agitera les humeurs qui ſe trouveront diſpoſées, & lors cette fermentation s'achevera en quelque maniere, & la nature en étant oppreſſée, ſe décharge & pouſſe par les nazeaux, ou par d'autres endroits, les reſtes d'impuretez qu'elle n'avoit pû évacuer auparavant. Les Chevaux jettent auſſi par fois la fauſſe gourme par deſſous la gorge entre les deux os de la ganache; il s'y forme une tumeur de même qu'à la gourme; & le plus ſouvent aux vieux Chevaux, à côté de la ganache où l'on tire les avives par une fort groſſe tumeur qui perce & ſuppure, à l'âge de dix, douze ou quinze ans: il faut beaucoup aider ces Chevaux par de bons remedes, ils ont toûjours grand peine à pouſſer au dehors ce venin; je me ſuis ſervi en pareilles occaſions des pilules theriacales réïterées trois fois de ſuite, & ſouvent ſix & dix fois: & quelques lavemens émolliens quand on voit que les Chevaux ſe dégoûtent, car les lavemens ne gâtent jamais rien à quelque maladie que ce ſoit. Ces Chevaux ordinairement ne jettent rien par les nazeaux, & toute la malignité s'évacuë par la matiere qu'on fait ſortir de la tumeur, enſuite étant quittes abſolument de leur fauſſe gourme, je leur ai fait manger une couple de livres de foye d'antimoine en poudre, deux onces par jour dans du ſon pour les rétablir, leur fauſſe gourme les ayant fort amaigri & extenué

Quelquefois on connoît la fauſſe gourme au même ſigne que la gourme, qui ſont peu differens de la morve; hors que le Cheval dans la fauſſe gourme commence par une difficulté de reſpirer, tout le reſte eſt preſque pareil; hors que la morve ne commence guére par un grand battement de flanc & difficulté de reſpirer comme la fauſſe gourme. Et lorſqu'enſuite des remedes il paroît à côté de la ganache à l'endroit où l'on tire les avives, une tumeur, on peut conclure avec certitude que c'eſt une fauſſe gourme; puiſque rarement la fauſſe gourme aux vieux Chevaux, ſe jette par le nez, c'eſt preſque toûjours par cette tumeur à côté de la ganache; & quelquefois quand les Chevaux n'ont que ſix ou ſept ans, la tumeur ſe fait entre les deux os de la ganache, & lors ils jettent par le nez, leur âge fait connoître que ce n'eſt pas la morve.

Les Chevaux ſont beaucoup plus malades de cette incommodité que de la gourme, quelquefois ils en meurent, faute de ſecours, ou elle dégenere en morve, lorſqu'ils la jettent par les nazeaux, c'eſt pourquoi elle requiert un grand ſoin, qui conſiſte à les tenir chaudement; & à leur donner de bons remedes.

On peut lui donner de deux jours l'un des priſes de l'opiate de

Chap. XIII. Kermes, ou bien de la poudre du Lieutenant, de la poudre cordiale, des plotes cordiales, quelques lavemens, puis le ſeringuer & mettre des plumaceaux & des billots comme à la gourme : Que ſi le Cheval eſt dégoûté & qu'il mange peu, il ne lui faut point donner de poudres, ſur tout s'il a un grand battement de flanc, mais de bons lavemens émolliens; aprés quoi il lui faudra donner des eaux cordiales de Scorzonere, de Bugloſe, de Chardon benit, & de Roſes, de chacune demi-ſeptier, avec une once de confection d'Alkermes, ſans muſc ni ambre : ou d'opiate de Kermes, & un bon lavement avec un policreſte le ſoir du même jour qu'il aura pris les eaux cordiales, & de deux jours l'un recommencer; que s'il n'a point de battement de flanc ni de fiévre, & qu'il ſoit ſeulement dégoûté, il faut le traiter comme nous avons enſeigné au Chapitre VI. lui faire un noüet, avec Aſſa fœtida une once, & même lui faire avaler tous les jours une chopine de bon Vin d'Eſpagne, ce qui réüſſit très-bien à la fauſſe gourme.

Il faut enſuite, ſi le Cheval a des glandes, les traiter à ſuppuration; qu'elles ſoient ſous la gorge ou à côté, elles ſont plus difficiles à venir en maturité que celle de la gourme : ſi on n'y donnoit pas remede, elles durciroient & pourroient rentrer ou demeurer en cet état ou groſſiroient en ſorte qu'elles empêcheroient la reſpiration. Pour faciliter la ſuppuration, il lui faut donner deux ou trois priſes de pilules cordiales, qui feront beaucoup pouſſer au dehors. Si aprés ces priſes elles ne viennent pas en matiere, il faut encore lui donner trois priſes de pilules cordiales, & les faire avaler avec une chopine de vin d'Eſpagne, & une chopine d'autre vin chaque priſe, puis frotter le plus haut de la glande avec un retoire, & preſenter un fer rouge vis-à-vis pour faire penetrer le retoire, qui avancera extrêmement & fera venir la matiere. Si tout cela ne réüſſit, faut lui faire un remede pour reſoudre une glande, qui ſe trouvera à la fin du Traité de la morve Chapitre XX. lequel ſans doute étant fait avec ſoin reſoudra & fera fondre la glande.

Outre les remedes ci-deſſus ou autres, qui ne ſoient pas aſſez efficaces pour reſoudre ou pour faire meurir les glandes, & pour les attirer à ſuppuration, on peut brûler le poil avec une bougie ſur les glandes; y appliquer un grand emplâtre fait de l'emplâtre Divin, ou *Manus Dei*, ou de *Diachilum Magnum cum gemmis* : Tous les deux ſe trouvent chez les Apoticaires : il faut l'étendre ſur du cuir blanc délié, & l'appliquer ſur le mal, & ajuſter la peau d'Agneau par deſſus, qui doit envelopper une partie du deſſous de la tête, il faut laiſſer l'emplâtre tant que la matiere vienne dans les

glandes ; & pour lors il les faudra percer avec un bouton de feu, & y mettre des tentes, comme nous avons dit. Chap. XIII.

Si les emplâtres ne sont pas assez fortes pour attirer les glandes à suppuration, il faut se servir d'un autre retoire, par exemple l'onguent de scarabeus ou autre, ou bien il faut composer l'onguent suivant.

Onguent pour faire suppurer une Glande.

Cet onguent est bon non seulement aux glandes situées entre les deux os de la ganache, ou au côté ; mais à toutes les tumeurs qu'il est besoin de faire venir en matiere, en les frottant souvent & tenant la partie fort chaudement, l'onguent est tel : Prenez quatre onces *Basilicum*, faites-le fondre dans un poëlon, ajoûtez parmi une once de *Divinum* ou bien du *Manus Dei* qui est aussi bon : c'est un onguent que les Apoticaires ont toûjours, le tout fondu & mêlé ensemble, ôtez du feu & ajoûtez trois onces de vieille theriaque, la plus veille est la meilleure ; mêlez bien le tout ensemble, & vous servez de cet onguent, en frottant tous les jours la glande, ou la partie qu'on veut faire venir à suppuration, & bien-tôt vous en verrez les effets : si l'onguent est trop dur, comme il arrivera si le *Basilicum* est comme le demandent les Marêchaux à Paris, c'est-à-dire très-dur, & les Apoticaires pour les contenter y mettent fort poix-resine pour l'épaissir, ce qui n'augmente pas sa vertu : si donc vôtre onguent est trop dur, ajoûtez parmi le tout une once d'huile d'olive vieille, il sera de la consistance requise. Chap. XIV.

Il faut avoir recours au Chapitre de la Gourme, pour y observer la même méthode, & encore avec plus de soin, à cause que celle-ci est beaucoup plus dangereuse. Je vous y renvoye pour éviter les redites.

Du rhume ou morfondement.

Quoique ce mot de rhume soit un terme general qui s'approprie à toutes sortes de fluxions qui coulent d'une partie & se jettent sur une autre ; neanmoins à proprement parler, le rhume des Chevaux est une décharge qui se fait sous la gorge & sur les autres parties voisines, des humeurs cruës, pituiteuses & superfluës, qu'il a ramassées, ou par un grand froid, ou par indigestion, ou par quelques intemperies particulieres, ou par l'effumation des parties interieures. Chap. XV.

Les causes éloignées qui portent les Chevaux dans cette incommodité, sont de differente nature : ils s'enrhument lorsqu'ils passent tout

d'un coup d'une grande chaleur à un grand froid, comme quand par un travail extraordinaire au de-là des forces du Cheval, lui ayant échauffé non seulement les parties exterieures, mais encore les interieures, on le laisse surprendre par le grand froid, ou par la fraîcheur de la nuit en Automne, d'abord la fluxion occupe quelques parties interieures du corps, & en empêche les fonctions.

La même chose arrive lorsqu'un violent & long travail fait fondre & dissoudre les humeurs gluantes & visqueuses, qui se jettent sur le poulmon; elles y causent des obstructions qui font la difficulté d'haleine, ou si la nature est assez forte, elle s'en décharge par les nazeaux en matiere blanche ou verte, qui selon qu'elle est âcre cause la toux.

Souvent on a cru des Chevaux morveux, les voyant jetter par les nazeaux en abondance, qui n'étoient que morfondus.

Le rhume peut venir lorsqu'on laisse boire un Cheval qui a chaud, sans lui faire faire aucun exercice après avoir bû, ou s'il boit en Esté des eaux trop vives & trop avidement, ou de l'eau de neiges fonduës.

On connoîtra un Cheval enrhumé ou plutôt morfondu (ces deux termes aux Chevaux ne signifient qu'une même chose, & le mot de rhume n'est point en usage) lorsqu'on le verra triste & dégoûté, toussant & jettant par les nazeaux, on discernera le morfondement d'avec la gourme, en s'informant des excès qui le peuvent causer; & si le Cheval les a faits, on peut conclure avec certitude.

Un des grands signes pour connoître si le Cheval est morfondu, est lorsqu'il a le gosier sec & dur plus qu'à l'ordinaire.

On connoît facilement si le gosier est trop dur, en le maniant; cette dureté provient de la chaleur & de la sécheresse, qui sont des effets de morfondement.

Quelquefois les morfondemens sont si violens, qu'ils donnent la fiévre avec danger de mort; on leur tire du sang de la veine du col, & souvent on la réïtere. On se sert aussi de la saignée lorsque l'oppression de poitrine est si grande, qu'ils ne peuvent avoir leur haleine.

On sert aussi de la saignée aux Chevaux morfondus, lorsqu'il y a de l'esquinancie, qui est une inflammation du gosier, qui empêche le Cheval d'avaler: Voilà trois rencontres où l'on se doit servir de la saignée au morfondement.

Le morfondement est fort dangereux lorsqu'il prend le Cheval au croissant de la Lune, il lui cause de grandes oppressions de poulmon, par l'embarras des humeurs qui croissent avec la Lune, la fluxion occupe toutes les parties interieures du corps, & presque toûjours le mal est de longue durée, puisque c'est un mal de repletion. C'est une maxime assurée que dans tous les maux de repletion qui viennent au croissant

croissant de la Lune, les humeurs venant à s'augmenter par la force que la Lune leur donne en croissant, sont plus abondantes & plus capables de surcharger la nature, & de la troubler dans ses fonctions.

Que s'il prend le Cheval dans le declin de la Lune, le mal sera plus court & plus violent, car les humeurs diminuëront avec la Lune, & le Cheval sera bien plutôt soulagé.

Si ceux qui se mêlent de traiter les Chevaux ne font une attention particuliere sur ces observations, mal-aisément pourront-ils réüssir dans leurs pronostics, & dans leurs cures. J'en parle avec connoissance de cause.

On traite les Chevaux morfondus comme ceux qui ont des gourmes & des fausses gourmes, car il leur faut envelopper la gorge avec une peau fourrée, les tenir bien chauds; leur donner de l'opiate de Kermes, leur mettre des billots, avec de l'Assa fœtida, des plumaceaux, les seringuer, & du reste comme aux gourmes & aux fausses gourmes.

Lorsque le Cheval morfondu n'est pas tout-à-fait dégoûté, il est à propos de lui donner de la poudre cordiale de trois en trois jours, ou plutôt de l'opiate de Kermes: que s'ils ont perdu l'appetit, rien n'est meilleur que de leur donner l'opiate avec une chopine de vin d'Espagne de deux jours l'un, s'ils n'ont point de fiévre, ou s'ils ont de la fiévre les eaux cordiales précedées & suivies des lavemens.

L'Armand décrit au Chapitre VII. est trés-bon, on en peut donner cinq ou six fois le jour, & en attacher au mastigadour, vous le trouverez fort souverain.

Tâchez d'avoir de l'urine du Cheval morfondu, & toute chaude, mêlez-la avec autant de vin, environ chopine ou trois demi-septiers de chacun, & faites avaler le tout au Cheval, couvrez-le & le tenez bridé deux heures, réïterez plusieurs fois.

Si on peut avoir cette urine toute chaude, prenez une chopine de boüillon de viande sans graisse ni sel, autant de vin rouge, faites avaler le tout au Cheval, & continuez trois ou quatre jours, s'il ne suë pas à la premiere prise, mêlez parmi le breuvage une once de poudre cordiale, & couvrez bien le Cheval, continuez de la sorte quelques jours.

Pour Cheval morfondu qui tousse fort.

Prenez du miel rosat & du suc de reglisse de chacun quatre onces, fenoüil-grec, graine de Paradis, commin, canelle, girofle, gingembre, gentiane, aristoloche, anis, & coriandre, de chacun deux dragmes, il faut mettre en poudre ce qui peut être pulverisé, & le

donner au Cheval dans une chopine de vin blanc, & six onces d'eau de chardon benit.

Que ce remede n'étonne pas les gens qui ne parlent que de rafraîchir, car on ne doit pas rafraîchir les Chevaux comme les hommes: Aux morfondemens si on les rafraîchit trop, on les fait étouffer; ainsi il se faut désabuser des remedes purement rafraîchissans. Vous verrez l'effet de celui-ci où il y a beaucoup de simples qui échauffent, mais comme ils ont affinité avec la nature des Chevaux, ils n'enflamment pas, & n'échauffent que ce qu'il est besoin de fortifier, l'experience vous fera avoüer la verité de ce que j'ai dit, car le remede réüssira: ailleurs je ferai voir qu'il faut beaucoup de prudence pour rafraîchir un Cheval, afin qu'il lui profite.

Il faut aussi le promener souvent, si c'est en Esté au Soleil, & le traiter comme nous avons dit des Chevaux dégoûtez, Chapitre VI. & comme les precedens des gourmes & des fausses gourmes.

Breuvage pour Cheval morfondu qui a battement de flanc,

Rien ne profite davantage à un Cheval morfondu trés-malade avec la toux, & qui a un grand battement de flanc, & même palpitation de cœur, que de lui donner une couple de lavemens avant de lui donner le breuvage qui suit, dès le matin l'ayant tenu une couple d'heures au filet, on le lui fera prendre; il est composé des eaux de scorzonere, de chardon benit, de scabieuse, de roses & de chicorée amere, de chacun demi-septier, dans une pinte desdites eaux, il faut mêler une once de zedoaire, & deux dragmes de saffran, le tout en poudre fine sera donné au Cheval, & on reinsera la corne & le pot avec le demi-septier qu'on a reservé, & on fera avaler le tout au Cheval qui sera ensuite quatre heures au filet, & en le débridant il lui faut donner du son moüillé, & le laisser en repos manger s'il veut jusqu'au soir, qu'on lui donnera un bon lavement avec du policreste une once & demie.

On attachera à son mastigadour un noüet plein d'une demie once d'Assa fœtida, & autant de Sabine, le tout en poudre; tous les jours on lui laisse ce noüet, & le mastigadour pendant deux heures, on le débride autant, & on remet après encore le noüet, outre que ce noüet donne appetit au Cheval, il lui fait jetter une grande quantité d'eaux & de flegmes ameres, qui lui soulagent la tête.

Notez que vous pouvez mêler parmi les eaux cordiales une once de confection de jacinthe, à la place de la zedoaire, & du saffran; mais la confection ne doit avoir ni musc ni ambre: on peut réïterer

ce remede deux ou trois fois si on le juge à propos pour le soulagement du Cheval, au cas que le premier breuvage l'ait soulagé; car ce qui soulage peut guérir à la fin, s'il est continué. Chap. xv.

Le principal à un Cheval enrhumé est de lui donner des lavemens ramolitifs, avec bon policreste, un tous les jours, & même deux selon le besoin.

Lavement ramolitif.

Prenez feüilles de mauves, de violette, de mercuriale, & parietaire, de chacune trois poignées, semence d'anis une once, ou une poignée de fenoüil en vert (si c'est en Esté) faites boüillir le tout pendant une demie-heure dans un grand pot ou chaudron, mettant trois pintes d'eau pour un petit Cheval, & quatre pour un grand, & une once & demie ou deux onces de scories de foye d'antimoine en poudre fine, puis laissez refroidir vôtre decoction à demi, & la coulez, ajoûtez à la colature quatre onces de lenitif commun, un quarteron de beurre frais, donnez-le au Cheval ayant vuidé les excrémens contenus dans le gros boyau; remettez-le ensuite dans l'écurie bridé pendant une demie heure.

Ou le mal sera très-violent, ou le Cheval recevra du soulagement de ces remedes appliquez avec prudence, sans précipitation & sans negligence, lorsque besoin y est.

Poudre cordiale universelle.

PRENEZ sassaffras, zedoaire, enula campana, gentiane, carline, angeliques, cubebes, scorzonere d'Espagne, imperatoire, altea, de chacun demi-livre. Chap. xvi.

Aristoloche ronde & longue, bayes de laurier, écorce d'orange & de citron, & sabine, de chacun quatre onces.

Cardamome, reglisse, mirrhe, raclure de corne de Cerf & d'ivoire, semen-contra, coriandre, carvi, commin, anis, & fenoüil, de chacun deux onces.

Canelle une once, girofle, muscade, & saffran du Levant, de chacun demi-once : il faut avoir soin en choisissant les drogues susdites, qu'elles soient recentes & cueillies dans leur temps; une racine cueillie en Esté ne vaut rien, on les prend au Printemps quand elles commencent à paroître, ou aux Avents avant les gelées.

Si vous ajoûtez sur le tout une livre de graine de Kermes, la poudre en sera beaucoup meilleure; mais comme étant gardée, elle perd une

CHAP. XVI. partie de ſa vertu, elle réüſſit mieux mêlée parmi les plottes, où elle ſe conſerve dans ſa force.

Il faut piler le tout à part, & paſſer par le tamis de crin pour faire de la poudre groſſiere, mêler enſuite bien exactement, & peſer au poids de marc.

Pour trouver le poids il ne faut pas peſer les drogues, qu'elles ne ſoient pilées & tamiſées à part.

Il faut garder cette poudre dans un ſac de cuir, qu'elle ſoit fort preſſée & foulée dans le ſac, le ſac bien fermé, elle ſe conſervera long-temps en ſa bonté.

Cette poudre eſt ſi univerſelle, que tous ceux qui ont des Chevaux doivent toûjours en avoir chez eux, & particulierement en voyage & à l'armée, où l'on n'a pas la commodité de la faire faire; car avec cette poudre on ſauve ſouvent ſes Chevaux de pluſieurs infirmitez bien conſiderables.

La poudre cordiale diminuë de ſa vertu étant gardée trop long-temps, ainſi on eſt obligé de n'en pas faire en ſi grande quantité, afin de l'avoir toûjours recente: j'ai trouvé depuis peu une methode qui m'a bien réüſſi, pour la conſerver trente ans en ſa bonté, la rendre portative & augmenter ſa vertu, qui ſont des avantages bien grands, je la réduits en plottes aſſez dures que l'air ne peut penetrer, ni par conſequent les alterer: elles ſe portent dans la pochette, dans une valiſe ou ailleurs. Et quand j'aurai expliqué la methode de les faire, vous avoüerez que la vertu de la poudre cordiale eſt augmentée.

Plottes cordiales ou Pilules Theriacales.

CHAP. XVII. PRENEZ un boiſſeau de graines de genévre meures & noires, cueillies entre les deux Nôtre-Dame d'Août & Septembre, pilez-les & les mettez dans un chaudron avec huit à neuf pintes d'eau pour faire boüillir le tout, remuant quelquefois; lorſque le tout s'épaiſſira paſſez au travers un linge, preſſez & reſervez le boüillon, paſſez le marc au travers un tamis comme on paſſe la caſſe, jettez les grains & écorce qui ne pourront paſſer, & remettez la poulpe qui aura paſſé avec le boüillon ci-deſſus reſervé: faites boüillir le tout à feu clair, remuant par fois juſqu'à ce que le tout ſoit réduit en conſiſtance de boüillie, lors ôtez du feu & à demi-froid mêlez toute la doſe de la poudre cordiale ci-devant avec ladite boüillie dans le mortier, & ajoûtez une livre de graine de Kermes en poudre, formez des pilules peſant dou-

ze dragmes, que vous ferez ſécher ſur des tamis renverſez, ces plottes durciront fort & diminuëront; il faut faire cette compoſition en Eſté, car elles ſont trés-difficiles à ſécher, & moiſiſſent l'Hiver, ſi elles ne ſont dans une étuve, ou poële; étant ſéches elles ne perdent pas leurs facultez, & l'addition des mucilages du genévre, qui ſert de liaiſon à la poudre augmente de beaucoup ſa vertu; car le genévre contient ſeul des vertus admirables: il eſt pectoral, ſtomachique, & diuretique, c'eſt le theriaque des Allemans. On peut ſans ſe ſervir de mucilages pour faire liaiſon des poudres & former des plottes, prendre de bonne eau cordiale, de ſcorzonere ou d'autre, & mettre toutes les poudres dans un grand mortier, puis y mêler de l'eau cordiale, piler & mêler le tout avec un pilon, remettre encore un peu d'eau, & ainſi peu à peu piler & mêler, & ajoûter ſuffiſamment de ces eaux juſqu'à ce que le tout ſe puiſſe lier & en former des plottes, comme cidevant.

Ces ſortes de plottes ſeront plutôt ſéches que les autres, & ne ſeront pas difficiles à faire ſécher; mais comme les mucilages de genévre donnent beaucoup de vertu aux plottes, il faut ajoûter à toute la compoſition demi-livre de genévre qui ſe pilera avec le reſte de la compoſition, dans le temps qu'on les mêle & bat pour les faire lier, & ſi on y ajoûte ſur le tout une livre de graine de Kermes comme je l'ai ordonné, elles ſeront meilleures; quand vous en voulez donner il faut piler les pilules, car ſi on les donnoit entieres, le Cheval les rejetteroit peut-être entieres comme il les a priſes; on les pile groſſierement, on les fait infuſer ſi on veut toute la nuit, ou on les mêle avec le vin d'abord qu'on les veut donner.

La doſe eſt de deux pilules, & on s'en ſert à tous les uſages où l'on employe la poudre cordiale; je m'en ſuis ſervi fort utilement, & trouve une grande commodité pour les porter, & pour la doſe qui eſt toûjours peſée.

Je les ai nommé pilules theriacales, parce qu'elles ont la vertu de la theriaque, & quelque choſe de plus, puiſqu'il n'y a aucun mélange de miel, & qu'elles ſont compoſées de ſimples qui fortifient la nature ſans l'enflammer; ils reſiſtent à la corruption & conſomment cet acide ſuperflu, qui eſt l'origine de toutes les maladies quand il eſt trop abondant; car il cauſe une fermentation qui ne ſe peut abaiſſer & détruire que par les Alcali qui ſont dans les ſimples qui la compoſent, ainſi l'uſage fera voir que ſans trop échauffer elles rétabliront la ſanté.

Pour les tremblemens qui prennent aux Chevaux aſſez ſouvent pour avoir bû trop frais, une pilule pilée & mêlée avec une chopine de bon

CHAP. XVII.

vin les arrête d'abord, si c'est du vin d'Espagne, encore plutôt.

Pour les Chevaux en voyage qui se dégoûtent, donnez-leur une couple de pilules pilées dans une pinte de vin, tenez-les deux heures bridez, ils mangeront en les débridant. On peut en donner par précaution pour prévenir les maladies : elles égalent en vertu la poudre du Lieutenant. Si bien des gens avoient ce secret, ils ne le donneroient pas au Public, & en feroient un grand mystere.

La dose de la poudre cordiale sera de deux onces, & comme la quantité ne peut nuire, si on n'a pas de balances, la prise sera de trois pleines cueilleres d'argent pour les grands Chevaux, & de deux pour les petits : on l'infuse à froid toute la nuit dans une pinte de vin rouge, & le matin on la donne au Cheval qui doit être bridé quatre heures avant la prise, & deux heures après : il faut reinser le pot & la corne avec encore un demi-septier de vin qu'on donnera au Cheval pour lui reinser la bouche.

On peut infuser les pilules ou les donner d'abord qu'on les a mêlées : on peut donner des plottes ou de la poudre trois & quatre jours de suite, tous les matins ; pour un Cheval morfondu qui jette ou qui tousse, on peut donner ou les plottes, ou la poudre cordiale dans une chopine de vin d'Espagne, elle fait fort bien : & ne craignez pas qu'il échauffe, car ce qu'on appelle chaleur aux Chevaux ne provient que de ce suc acide, qui est trop abondant dans l'estomac, qui sortant de là trouble les digestions & coctions qui se doivent faire dans chaque partie ; ainsi lorsqu'il est hors de son lieu naturel, il est le principe de la corruption de la chaleur, & il n'y en a point d'autre aux Chevaux ; il faut donc le détruire parce qu'il est trop abondant, & cela par des sels alcali (comme le sçavent très-bien les sçavans Chymistes) la composition des poudres précedentes est toute pleine de simples qui abondent en alcali doux, & qui détruisent cet acide, qui est le principe de la chaleur que nous voyons aux Chevaux ; outre qu'ils le détruisent, ils fortifient le cœur & toute la nature, qui facilement ensuite se décharge par les conduits ordinaires de ce qui lui nuit. Je prouverois facilement que ce suc acide qui est penetrant & dissolvant, & qui fait faire la digestion dans l'estomac, est la cause de toutes les maladies qu'on appelle chaudes, quand il est trop abondant, & qu'il sort de son lieu propre, qui est l'estomac ; mais ce seroit plutôt vous ennuyer que vous instruire ; le peu que j'en ai dit suffit pour les sages. C'est assez d'assurer que la chaleur contre nature qu'on voit aux Chevaux, vient ordinairement de ce suc acide trop abondant, qui sortant de l'estomac ; est le principe de la corruption de la chaleur, & de beaucoup de maladies, Revenons à nôtre sujet,

Cette poudre, comme aussi les plottes, sont bonnes pour faire jetter la gourme à un Cheval lorsque la nature est paresseuse à pousser au dehors ce qui lui nuit. Cette poudre ou les plottes réïterées trois ou quatre fois consecutivement réveilleront la nature, la fortifieront, & feront qu'un Cheval jettera toute l'humeur qui causoit la gourme, & ensuite il n'y aura que la fausse gourme, comme il arrive lorsque le Cheval a jetté imparfaitement. Elle est bonne aussi pour une chaude abbreuvure, pour un tremblement, pour un Cheval qui bat du flanc, qui est sujet aux tranchées, pour les avives, pour les Chevaux dégoûtez par l'abondance des flegmes & cruditez, pour celui qui est morfondu & qui tousse, pour la gourme, & pour plusieurs autres indispositions, comme nous l'ordonnerons en temps & lieu. Il y a peu de maladies où elle ne soit bonne & les plottes aussi, & même lorsque les Chevaux reviennent de l'armée, ou d'un grand voyage, qu'ils sont hors de cœur, maigres & harassez, qu'ils ont le poil mauvais & herissé, & qu'ils ne peuvent engraisser, quelque nourriture qu'on leur donne.

Une cueillerée ou une plotte pilée dans l'avoine, à chaque fois, guérira une vieille toux, & donnera bonne haleine.

Cette poudre ou les plottes contribuëront à faire jetter par les nazeaux les Chevaux qui y auront disposition; son ordinaire effet est d'évacuer par les urines, ou par insensible transpiration & de fortifier la nature, en sorte qu'elle puisse chasser ce qu'il y a d'impur, & qui lui nuit, & la charge, & cela sans purgation; à laquelle les Chevaux ont de la repugnance.

Il y a quantité d'autres descriptions des poudres cordiales qui sont aujourd'hui en usage; mais ou elles sont trop chargées, ou trop peu; les simples qui composent beaucoup d'autres poudres ne sont que des herbes desquelles il faut peu attendre d'effet aux Chevaux; car ils en mangent tous les jours dans le foin en plus grande quantité qu'on ne leur en donneroit en six prises de poudre, aussi n'en voit-on pas grand effet. Les racines & semences où la vertu des simples est concentrée font mieux: Cette poudre est dispensée en sorte qu'elle n'est pas trop chere, & quantité d'autres poudres cordiales lui sont de beaucoup inferieures en vertu, qui coûtent davantage: l'usage vous fera connoître combien elle est utile. Il n'y a que les cubebes qui soient cheres, parce qu'elles sont apportées de loin, mais on s'en peut passer en triplant la dose du genévre; quoiqu'à dire le vrai les cubebes sont admirables en leurs effets, il n'y a que la seule Isle de Java dans les Indes qui en produise; Ce fruit vient comme le polvre soûtenu de quelqu'autre arbre, & en grappe comme le raisin: & les Javans ne souf-

Chap. XVII. frent pas qu'on porte du plan ailleurs pour se le conserver à eux seuls, quoiqu'il soit à trés-bon marché sur les lieux ; il fortifie l'estomac, netoye la poitrine, & réjoüit le cœur languissant.

Comme il est bon & presque necessaire d'avoir plusieurs remedes pour un même but, & que la poudre cordiale est un de ceux qui viennent le plus souvent en usage ; je vous en donnerai une peu composée, quoiqu'elle fasse de bons effets ; je m'en suis servi fort souvent au défaut de l'universelle, & l'ai trouvée fort bonne.

Poudres cordiales.

Prenez bayes de laurier, gentiane, aristoloche ronde, myrrhe, Iris de Florence, rapure de corne de cerf, enula-campana, de chacun quatre onces, zedoaire, anis & cumin, de chacun deux onces, & sabine autant, canelle demi-once, cloux de girofle deux dragmes, & deux onces de fleur de quoquericot séches, qui est le papaver Rheas en poudre.

Le tout pilé à part & passé par le tamis de crin, bien mêlé ensemble, & gardé dans un sac de cuir bien bouché & pressé.

La prise est de deux onces dans du vin, infusé toute la nuit.

On en peut donner seulement une once dans chopine de vin d'Espagne, elle réüssira trés-bien.

Il n'y a qu'à voir ci-devant les effets & l'usage de la poudre cordiale ; celle-ci a les mêmes effets, hors qu'elle lui est de beaucoup inferieure.

La poudre cordiale des Marêchaux est composée d'anis, fenoüil, cumin, reglisse, bayes de laurier, & rapure d'yvoire, parce que le tout est à bon marché ; veritablement elle est bonne ; mais il y a à dire cent pour cent qu'elle puisse faire les mêmes effets que la nôtre, outre qu'ils n'en donnent qu'une prise à un Cheval, & souvent il en faut donner cinq ou six jours de de suite : ils l'appellent un breuvage cordial, l'experience fera voir la verité de ce que j'avance ; les Marêchaux appellent les quatre poudres cordiales, l'anis, le fenoüil, coriandre & reglisse, ils en donnent de chacun demi-once, jugez si cela peut faire l'effet des nôtres ci devant.

De la Morve.

Chap. XVIII. COMME la Morve est une maladie froide, elle a quelque affinité avec la vraye & la fausse gourme, & avec le morfondement, je l'ai mise ensuite.

La

La Morve est un écoulement par les nazeaux d'une grande quantité d'humeurs flegmatiques, visqueuses, blanches ou rousses, jaunâtres, ou verdâtres, qui par fois ont leur origine de la rate, presque toûjours des poulmons, peu souvent du foye ou des roignons, lesquelles parties envoyent par la veine celiaque, ou par les conduits de la respiration les humeurs les plus subtiles, & par le gosier aussi les plus épaisses de ces humeurs qui s'arrêtent dans le petit reservoir entre les os de la ganache, & de-là poussent & s'élargissant du lieu où elles sont contenuës, forment & nourrissent les glandes que nous voyons paroître; la matiere qui reste s'écoule par les nazeaux, qui nous fait connoître la maladie. Chap. XVIII.

Souvent la cause prochaine de la Morve est quelque ulcere dans les poulmons, & rarement dans les roignons, lequel envoyant des vapeurs subtiles & malignes au cerveau, en altere la substance par leur acrimonie, cette humeur subtile venant à s'épaissir par la froideur naturelle du cerveau, en empêche les fonctions, & fournit une humeur comme de l'eau-forte, qui par son acrimonie irrite les parties & augmente l'ulcere, qui ensuite produit cet écoulement importun d'humeurs qui paroissent aux nazeaux. Et comme les deux veines jugulaires fornissent & communiquent une très-grande quantité de sang au cerveau déja alteré par les vapeurs malignes qu'il reçoit continuellement de la veine celiaque comme un chapiteau d'alembic, ce sang au lieu de se perfectionner suivant l'ordre établi par la nature, se corrompt, & de-là descendant dans les poulmons, les échauffe; & bien-loin de les nourrir & de les rafraîchir, il y augmente les ulceres qui y sont déja.

Les causes éloignées ou exterieures sont presque les mêmes que de la morfondure.

Les signes pour la connoître sont quand le Cheval hors d'âge de pousser la gourme, sans tousser, jette grande abondance de matiere par les nazeaux, & lorsqu'entre les deux os de la ganache, on trouve une ou plusieurs glandes attachées à l'os qui sont douloureuses; & à peine le Cheval veut souffrir qu'on y touche; & quand elles ne seroient pas attachées, si elles sont fort dures ou fort douloureuses, c'est presque toûjours un signe de morve.

Si le Cheval qui jette, & qui a une glande attachée, ne tousse point, ce n'est pas un morfondement, puisqu'il est ordinairement accompagné de toux, & la morve est souvent sans toux; outre que les Chevaux morveux ne jettent ordinairement que d'un côté, & les morfondus presque toûjours des deux.

Il y en a qui jettent dans l'eau de la matiere qui sort par les na-

Chap. XVIII. zeaux ; si elle surnage, ils croyent que ce n'est pas morve, & si elle va au fond, que c'est une marque de morve.

Cette épreuve fait distinguer le pus qui est proprement matiere d'ulcere & d'apostume, d'avec le flegme qui sort des vaisseaux, & qui n'est pas si pernicieux, puisque le pus va au fond de l'eau ; & le flegme surnage ; cette épreuve n'est pas si certaine qu'on y puisse faire fond : Si la matiere qui sort par les nazeaux s'y attache & s'y colle fortement, comme feroit de la glu, c'est une mauvaise marque ; & c'est toûjours matiere de morve quoiqu'elle surnage.

Si l'haleine ou la matiere qui sort du nez de celui qui a la morve est puante, la cure en est presque toûjours incurable ; cette mauvaise odeur procedant ou de quelque ulcere, ou d'une humeur corrompuë : cette corruption dénote tout au moins que la cure sera trés-longue : si dans le progrés de la morve, ce qu'il jette par les nazeaux, est changé en matiere comme de l'écume, & que cela continuë, ordinairement la maladie est incurable, & le Cheval meurt bien-tôt.

J'ai vû des Chevaux morveux n'être pas glandez, ou s'ils l'étoient, la glande étoit mouvante & petite, & ils en sont morts quoiqu'on ait sçû faire : La seule connoissance qu'on avoit que c'étoit morve, étoit la matiere fort gluante, s'attachant fortement aux narines, & se congelant facilement dans les conduits, & qui ne coulant pas d'elle-même, faisoit peine au Cheval à respirer ; quand on l'avoit seringué & débouché, il respiroit plus facilement, mais il y avoit des fibres sanguinolentes, qui dénotoient que la matiere procedoit de quelque ulcere, qui rendoit la morve incurable.

Quelques-uns ont voulu dire que le siege de la morve étoit dans le cerveau ; mais assurément il est dans le poulmon, rarement dans les roignons, dans le foye, ou à côté de la ratte, & jamais dans le cerveau ; je parle de cela comme l'ayant bien reconnu, & le raisonnement que j'ai fait ci-devant est fondé sur un principe du quel je ne me départirai point, qu'on ne m'ait fait voir le contraire.

Cette maladie se communique plus qu'aucune autre, parce que non seulement les Chevaux qui sont prés de celui qui en est attaqué la prennent ; mais l'air se corrompt & s'infecte, en sorte qu'il est capable de la communiquer à tous ceux qui sont sous le même toict : c'est pourquoi il faut d'abord les séparer, & ne les point laisser boire dans un même sceau ; particulierement certaines sortes de morves malignes ; mais toutes ne sont pas de même, & ne se communiquent point si facilement, mais il y a toûjours du danger.

Que la morve vienne de cause froide, je n'en doute pas, je ne doute pas non plus qu'elle ne soit de trés-difficile guérison, toute la

différence se peut prendre du plus ou du moins de malignité : & tous ceux qui disent avoir guéri des morves se trouveront avoir guéri ou de fausses gourmes, ou des morfondures ou des morves qui n'avoient guéres de malignité ; car assurément on n'en guérit guéres, quand je dirois point du tout, peut-être que je dirois vrai. CHAP. XVIII.

Toute morve a son siege par un ulcere qui est dans le poulmon, peu souvent ailleurs, laquelle s'augmente & consomme peu à peu tous les lobes du poulmon, & finalement le Cheval meurt ; & comme *à privatione ad habitum non datur regressus*, si l'on ne prend ce mal dans le temps qu'on peut fortifier la nature pour l'obliger à consolider le poulmon & guérir cet ulcere malin, jamais on ne guérira le Cheval morveux : Que si elle est située dans la ratte, elle ne guérira jamais, puisque c'est une partie qui resiste fort aux remedes. Pour commencer la cure, on peut par une maniere de précaution barrer les deux veines du col, deux doigts au dessous de l'endroit où l'on saigne, & y proceder en cette maniere ; coupez le cuir, découvrez la veine, détachez-la avec la corne de chamois, puis la liez avec de la soye double cirée, sans couper la veine ; pour le peril qu'il y a qu'elle n'échappe de la ligature, quand le Cheval mange & remuë la mâchoire, avec laquelle une des branches de cette veine a communication : emplissez la playe de sel, & en faites autant de l'autre côté de l'encolure. Cette barrure de veine est encore trés-profitable pour les yeux foibles ou attaquez de fluxion ; ces veines étant barrées arrêteront le sang qui seroit porté avec impetuosité au cerveau : il y en aura moins ; ainsi l'abondance de l'humeur âcre qui tombe sur le poulmon diminuëra, & l'ulcere pourra plutôt être guéri, tout au moins on est sûr que ce barrement de veine ne peut nuire s'il ne profite : Je n'ai pas ordonné de couper la veine entre les deux ligatures, à cause que j'ai vû mourir des Chevaux parce qu'on n'a pû ratrapper la veine qui étoit échappée, la ligature ayant coulé quand le Cheval a mangé & la veine sera aussi-bien arrêtée que si on l'avoit coupée.

Il ne faut donner au Cheval morveux que du son moüillé, lui faire faire un exercice moderé sans le laisser croupir au coin d'une écurie : & pour sa boisson il faut fondre deux livres de soufre dans une cueillere de fer, & tout boüillant le jetter dans un sceau d'eau, retirer le soufre, le faire fondre une seconde fois, & le jetter encore dans la même eau qui sera destinée pour la boisson du Cheval morveux : le sel doux & balsamique du soufre qui est le baume des poulmons, demeurera dans l'eau & contribuëra beaucoup à les guérir. La morve quoiqu'incurable ne va pas promptement, mais insensiblement ; l'acrimonie de la matiere s'augmente à mesure que l'ulcere

Chap. XVIII. s'agrandit, & la partie dans laquelle elle a son siege, se consomme, les plus proches en souffrent, la maigreur saisit le corps & quelque nourriture qu'il puisse prendre, il ne profite plus. Et comme il y a des Chevaux qui repugnent à boire de cette eau où le soufre a été jetté, on peut prendre la pâte d'un pain blanc d'un sol, prête à mettre au four, c'est-à-dire comme elle est lorsqu'il n'y a qu'à la faire cuire, & délayer cette pâte dans l'eau où l'on aura jetté le soufre fondu, l'aigreur de la pâte corrigera le mauvais goût du soufre, & empêchera le Cheval de s'en dégoûter, outre qu'elle réjoüit l'interieur du Cheval, & le nourrit d'autant.

Si l'ulcere est au poulmon, en s'agrandissant & le voisinage du cœur sera cause d'une fiévre étique qui desséchera tout le corps, & les morves finissent ordinairement par-là; & au bout de six mois ou d'un an, le Cheval meurt. Comme il est incertain si le Cheval a veritablement cette morve, de laquelle ils meurent presque tous, je croi qu'il faut tenter quelques remedes pour s'en rendre certain, & dans l'operation qu'ils feront, vous découvrirez s'il y a apparence de guérison ou non; en tout cas la boisson que nous avons ordonnée, ne peut que lui profiter, quelque morve qu'il ait, particulierement à celle qui s'attache au poulmon, qui est trés-méchante, étant enveillie: Et pour marque qu'il n'en faut pas desesperer d'abord, il s'en voit qui se sont guéris d'eux-mêmes dans l'écurie; mais à ceux-là il n'y avoit point d'ulcere, la matiere n'ayant pas été assez âcre pour ronger & consommer la partie; mais on n'en étoit pas certain.

Souvent par les bons remedes qu'on pratique aux Chevaux morveux, on les met en chemin de guérison, & si le poulmon n'étoit pas consommé, on en viendroit à son honneur; mais il n'y a que Dieu qui puisse rétablir une partie consommée: J'ai traité un Cheval morveux un mois entier, lui faisant avaler tous les matins trois chopines de vin émetique, dans lesquelles je mettois deux onces de poudre cordiale, les soirs je lui seringuois les nazeaux avec un demi-verre de vin émetique, cela fit fondre la glande qu'il avoit entre les deux os de la ganache, & le faisoit bien manger; il avoit l'œil bon, jettoit moins, & toutes les apparences du monde étoient qu'il devoit guérir; je le purgeai, & laissai ensuite agir la nature toute seule; le Cheval peu à peu devint de plus maigre en plus maigre, & mourut: Je le fis ouvrir, & lui trouvai le poulmon tout pourri, & je fis très-mal, comme je l'ai connu depuis, de l'avoir purgé pendant qu'il jettoit; car s'il jette, la purgation est capable de le faire devevir morveux s'il ne l'étoit pas, comme je l'ai experimenté plus d'une fois depuis.

J'en ai traité un autre que j'ai fait jetter abondamment avec le remede ci-aprés, le lui donnant par deux fois; je le purgeai, ensuite je lui donnai trois prises de plottes cordiales dans du vin, trois jours de suite, huit jours aprés trois autres prises de même que les premieres, il ne jetta plus du tout. Je le fis promener, & pour mieux procurer l'entiere guérison, comme je le croyois pour lors, je réïterai cette purgation dix jours aprés, & finalement je le fis églander & lui ôter une grosse glande fixe, la playe bien consolidée, je lui tirai du sang, & le renvoyai à un ami à qui il étoit, le croyant guéri: au bout de six mois il recommença à jetter, & à jetté plus de six ans; il servoit à marcher le pas, & travailloit fort bien: enfin il devint fort maigre & mourut. Chap. XVIII.

J'ai voulu vous rapporter ces deux exemples entre cent que j'ai traité, pour vous instruire & vous faire connoître que lorsqu'on croit un Cheval morveux guéri, souvent il est plus mal que jamais. Ainsi quand un Marêchal ou un autre se vante de guérir vôtre Cheval morveux, ou il ne l'est pas veritablement, ou il ne le guérira pas facilement.

Une maxime incontestable est qu'il ne faut jamais purger les Chevaux qui jettent, & s'ils n'étoient pas morveux, la purgation pourroit les faire devenir: il faut suivre la nature dans les maux, & ne lui pas faire prendre un chemin tout opposé comme est celui de la purgation. La plûpart des Marêchaux suivent cette methode; mais elle trés-pernicieuse, & j'en suis pleinement convaincu.

Le vin émetique ne purge pas les Chevaux quand on en donneroit deux ou trois pintes, il agit par insensible transpiration, & c'est un très-bon remede: La description en sera au Chapitre XXIII.

Remede pour faire jetter.

NOUS mettrons ici les remedes pour cette maladie, étant juste d'essayer si le mal est désesperé; & s'il y a esperance, vous en verrez bien-tôt de bons effets. Chap. XIX.

Avant tout remede, il faut remarquer si le Cheval que vous voulez entreprendre de traiter est grand mangeur; car s'il est délicat, assurément vous n'y trouverez pas de satisfaction, puisqu'une partie des remedes que vous serez obligé de lui donner le dégoûteront davantage, ainsi vous aurez autant de peine à le remettre en goût, & vous y perdrez autant de temps, comme à le traiter de sa morve, & finalement vous y échoüerez; ainsi la premiere chose qu'il y a à considerer, est que si le Cheval que vous voulez traiter, mange très-bien,

Chap. XIX. il lui faut ôter l'avoine, puis mettre une chopine d'eau-de-vie, & une chopine d'huile d'olive dans un pot, broüiller & mêler bien le tout, & l'en seringuer tous les jours cinq ou six fois dans les nazeaux (avant de prendre de cette composition avec la seringue, il la faut mêler ensemble, afin que l'un ne surnage sur l'autre.) Cette maniere de seringuer guérira de petits ulceres, que la matiere âcre & maligne aura fait dans les nazeaux, & facilitera la descente desdites matieres qui se figent & se séchent dans les conduits, & empêchent ensuite la respiration: il faut seringuer de cette maniere, non seulement avant qu'on donne un remede pour faire jetter, mais encore après qu'on aura donné le remede; cela facilite cette évacuation, & le Cheval en est d'autant soulagé.

Prenez ensuite quatre cueillerées de fort vinaigre, autant de bonne eau-de-vie, dissolvez dans le tout une dragme de theriaque, qui ait plus de deux années, & y ajoûtez un scrupule d'ellebore blanc en poudre, qui est le poids de ving-quatre grains & deux grains de poivre long en poudre; mêlez le tout, & le donnez au Cheval morveux par les nazeaux, la moitié de chaque côté, puis le promenez au pas une heure, étant couvert, & le laissez flairer la terre, il jettera infailliblement beaucoup; le remede le pourra dégoûter, d'où il ne faut pas s'étonner, car bien-tôt aprés il mangera, que s'il a quelque partie noble offensée comme nous avons dit, il mourra dans peu de temps; s'il ne meurt dans ce temps, il y a quelque espérance: il faut avant que de donner ce remede tenir le Cheval bridé quatre heures; & deux heures aprés seulement; outre cela il faut le soir & le matin le promener une heure: quoique le Cheval ne meure pas de cette évacuation, & qu'il n'ait aucune partie noble consommée, je n'assure point qu'il guérisse de la morve, s'il y a grand ulcere: mais il ne mourra pas si-tôt.

Si au bout de huit jours il continuë à jetter, il faut réïterer ce remede, & tâcher de faire venir en matiere la glande par le moyen des retoires, emplâtres ou cataplasmes propres à cela, comme est l'onguent décrit au Chapitre XIII. de la fausse gourme, ou la faire tomber par un cautere actuel ou potentiel: Le cautere actuel ou le bouton de feu n'est autre chose qu'un fer ardent qu'on applique sur la partie qu'on veut faire tomber: comme le cautere potentiel est ce que nous appellons vulgairement une pierre de cautere; quelques-uns l'appellent caustic, qui brûle insensiblement la partie, de laquelle ensuite il tombe une escarre.

Au lieu du cautere potentiel (qui est la pierre de cautere) prenez une lancette, ouvrez la glande jusqu'au milieu, puis laissez saigner

le trou, & mettez dedans gros comme une féve d'arſenic, enveloppé avec du papier; mettez-le juſqu'au fond, bouchez le trou avec du cotton: au bout de cinq ou ſix jours la matiere commencera à ſortir, & paſſé neuf ou dix, il tombera une eſcarre, qui ſera comme le cerneau qui ſort d'une noix; s'il y reſte de l'impureté ou de la chair baveuſe, tenez le trou ouvert avec de l'Egyptiac, dans lequel vous mêlerez du précipité rouge, ou reagal, & tiendrez le trou ouvert le plus que vous pourrez. CHAP. XIX.

Si la glande par les remedes ne vient pas en matiere, il faut tâcher à la faire reſoudre, appliquant deſſus de puiſſans reſolutifs, comme ſeroit le vinaigre, la leſſive, les cendres de ſarment, l'alun, le nitre, l'huile de petrole, d'euforbe, & autres qui ont la vertu d'attenuer & de rendre la matiere ſubtile, volatile & aiſée à diſſiper.

L'onguent d'althea, le reſomptif, l'emplâtre de melilot, ſont bons pour amolir & pour reſoudre: vous pourrez compoſer un cataplaſme avec les racines de courges ſauvages, en Latin *brionia*, la racine d'iris, le miel, & la craſſe ou la lie d'huile de lin.

J'ai mis tous ces reſolutifs ci-deſſus pour contenter & inſtruire les curieux; mais il y a bien du hazard ſi une glande fixe & attachée à la mâchoire, & de plus, fort dure, cede à ces remedes, outre que comme l'endroit eſt incommode pour les appliquer, l'on n'en a pas aiſément le ſuccés qu'on attend; je croi donc qu'il n'y a rien de meilleur que de ramolir & d'avoir recours au bouton de feu, ou au cautere potentiel, qu'on fera avec un morceau d'arſenic ou du ſublimé, ou quelqu'autre cautere.

Quoique les ramolitifs ordinaires ne faſſent pas grand effet, il y en a qui ſont plus propres au ſujet les uns que les autres; vous pouvez avec confiance pratiquer le ſuivant, lequel dans les commencemens avant que la glande ſoit parvenuë à une extrême dureté la pourra reſoudre; je puis vous aſſurer qu'il m'a bien réüſſi.

Pour reſoudre une glande.

PRENEZ demi-livre de lin battu & mis en farine fine, démêlez-le avec une pinte de fort vinaigre, pour en faire comme une boüillie, qu'il faut faire cuire ſur petit feu fort clair, en remuant ſans ceſſe: lorſque la compoſition s'épaiſſira, mêlez parmi ſix onces d'huile de lys: le tout bien mêlé ſera appliqué chaudement ſur la glande, & une peau d'agneau par deſſus comme on pratique pour la gourme: appliquez de nouveau ce cataplaſme tous les jours; dans deux CHAP. XX.

CHAP. XX. ou trois applications la glande sera fonduë. On peut pratiquer ce remede aux gourmes & fausses gourmes ; & s'il ne réüssit pas à la glande d'un Cheval morveux, c'est un mauvais signe.

Quand on traite un Cheval morveux avec dessein de le guérir, les remedes qu'on donne interieurement joints avec ceux que je viens d'ordonner, doivent faire fondre & resoudre en partie la glande, ou l'amener à suppuration ; & lors on conclud que le remede a bien operé, & qu'il a attaqué la cause du mal, puisque la glande a diminuë ou est plus mouvante, & de grosse & dure qu'elle étoit, est plus petite, ou est ramolie, ou s'est détachée ; car c'est toûjours un bon signe lequel des trois il arrive, qui marque que le remede a fait de bons effets : il ne faut pas se méprendre & se flatter en traitant cette maladie, car au declin de la Lune souvent les glandes diminuent d'elles-mêmes sans remedes ; mais on est bien éloigné de son compte lorsqu'au croissant prochain elles reviennent en leur état, & par fois plus dures & plus attachées qu'elles n'étoient ; c'est pourquoi aprés la diminution au declin, laissez passer le croissant qui suit avant de rien conclure de bon.

Quoique la glande ne soit pas la cause de morve, mais seulement un effet ; & que lorsqu'on l'a ôtée on n'ait pas guéri un Cheval : neanmoins comme tout le monde ne songe qu'à faire églander les Chevaux morveux, & que les Marêchaux ne vous proposent autre chose, ce qui est un abus, car c'est commencer par où il faut finir : j'ai fait églander jusqu'à trois fois un même Cheval, sans avoir pû le guérir de cette maladie, quoique je lui eusse fait prendre de bons remedes.

Pour l'églander il faut l'abbattre, & ayant ouvert la peau qui couvre la glande, on y attache deux fils bien forts de chaque côté, pour tenir la playe ouverte pendant qu'on fait l'operation en cette sorte ; il faut avec le pouce sans aucun ferrement décerner la glande, & la détacher peu à peu de la ganache, parce qu'elle est abbreuvée & nourrie par beaucoup de petite veines, qui étant coupées, on ne pourroît si-tôt arrêter le sang : si elle est si fort attachée que le pouce ne puisse pas la séparer de la ganache, & que vous voyez quelque veine qu'il faille necessairement couper, il la faudra lier bien fort avec un fil avant de la couper, pour arrêter le sang, & continuer de la sorte à décerner, jusqu'à ce que la glande soit détachée absolument, lors on lie fortement ce qui la tenoit & ce qui la nourrissoit, puis on coupe toute cette glande, qui en contient une infinité de petites, qui toutes ensemble faisoient cette grosse ; L'operation finie, il faut bien essuyer l'endroit, ôter tout le sang, & toute l'humidité, puis avec un pinceau

pinceau passer de bonne huile de vitriol par tous les endroits que vous avez coupez, afin de resserrer toutes les fibres & petites veines coupées, qui ont abbreuvé, nourri, & fait grossir la glande : cette huile brûlera les orifices ; & arrêtera par ce moyen leur communication, car elle fera comme une croute, laquelle tombant il s'y fera une cicatrice capable de tout arrêter pour un temps ; ainsi la glande ne reviendra pas si-tôt. Vous emplirez ensuite le vuide qui est sous la ganache avec de la filasse frottée de bon & fort égyptiac, & lierez l'appareil avec les fils qu'on a ci-devant attachez quand on a fendu la peau, & continuer à toûjours manger la chair ; car d'abord le vuide s'emplira d'humeur, ou plutôt de chair baveuse ou spongieuse, qui sera toûjours capable de former des glandes, ou tout au moins elle comblera la ganache, si continuellement jusqu'à guérison vous ne tenez le lieu ouvert avec de la filasse frottée d'égyptiac mise comme par force, afin de conserver le vuide entre les deux os de la ganache, si même il s'emplissoit trop contre vôtre gré, refrottez avec le pinceau tout l'endroit avec de l'huile de vitriol, ce n'est pas avec l'esprit de vitriol, c'est de l'huile qui est beaucoup plus caustic & qui fera plus d'effet : Et tous les jours pansant le mal, il le faut laver avec du vin tiede avant d'y mettre la filasse, & le mal guérira ; ainsi n'ayant pû dissoudre la glande, vous la couperez. J'en ai vû ôter une si dure, qu'une coignée ne la pouvoit mettre en deux, quand on l'eut ôtée de l'endroit où elle étoit attachée.

Il y a des Chevaux morveux qu'on a églandez plusieurs fois, & la glande est toûjours revenuë comme auparavant ; si cela vous arrive, tenez-le pour dit que vôtre églandement ne guérira pas vôtre Cheval, & que si vous n'attaquez le dedans, pour avoir ôté la glande, vous ne l'avez pas guéri de la morve ; que si après l'operation vous avez frotté toute la playe avec de l'huile de vitriol, comme je l'ai enseigné ci-devant, & pris soigneusement garde qu'il ne soit pas resté la moindre partie de la glande, qui est capable d'en faire revenir une aussi grosse que la précedente : ne concluez rien de positif voyant une glande extirpée, car ce sera le declin de la Lune qui fera cet effet ; si ensuite dans le croissant elle ne revient pas, lors vous pouvez conclure que vôtre remede a bien operé ; comme la glande est causée par la matiere qui sort par les nazeaux au declin de la Lune, elle est moins abondante, & ainsi les glandes diminuent, & tout au contraire au croissant : j'ai déja expliqué que la matiere qui coule par les nazeaux, ne vient pas immediatement du cerveau ; mais des poulmons, du foye, ou de la ratte, & monte par le gosier ou par le conduit de la respiration, & se rend dans un espace comme un

Chap. XX.

petit reſervoir, qui eſt entre les deux os de la ganache; & de-là ſi elle eſt trop abondante & qu'elle ne puiſſe ſortir toute par les nazeaux, elle pouſſe de l'endroit où elle eſt arrêtée, & forme les glandes plus ou moins groſſes, ſelon que la matiere eſt plus ou moins abondante. Il eſt aiſé de conclure de ce raiſonnement, qu'il eſt aſſez inutile d'églander les Chevaux avant qu'on ait vû qu'ils jettent moins, & qu'ils ſoient en voye de guériſon par les remedes qu'on leur a pratiqué; qu'il ſoit veritable que la matiere vienne d'en-bas, & qu'elle ait le reſervoir que j'ai dit entre les os de la ganache, l'anatomie du Cheval le perſuadera ſans avoir lieu d'en douter; outre qu'il eſt impoſſible que le cerveau puiſſe fournir cette quantité de matiere qui s'écoule continuellement par les nazeaux; mais on oblige la nature à la pouſſer des parties baſſes, par les conduits que j'ai dit en fourniſſant cette humeur âcre & claire qui tombe ſur les parties affectées & déja alterées par la chaleur étrangere, ou par l'ulcere qui eſt en icelles: ainſi en guériſſant ces parties elles n'envoyeront plus au cerveau ces vapeurs malignes qui ſe changent en eau, & qui de-là retombent & cauſent le déſordre que j'ai dit: Ce raiſonnement chagrinera quelqu'un qui ne cherche qu'un remede aſſûré pour guérir ſon Cheval, & non pas un ſi long diſcours. A celui-là, je dirai que ſi je le ſçavois je lui en ferois part, mais juſqu'à preſent il m'a été inconnu. Les ſuivans peuvent réüſſir ſi on les fait avec ſoin, mais je ne ſuis garant d'aucun.

Autre remede pour la Morve.

Quoique le Cheval ſoit églandé, il peut arriver que n'étant pas entierement guéri, quoiqu'on l'ait fait jetter avec cet autre remede, lequel a fait ſeulement ſortir de la matiere qui eſt en voye & en branle ſans ôter la cauſe: je vous en donne ici un autre qui eſt plus efficace, & qui apportera la guériſon, ſi le mal eſt en état de recevoir du ſecours; mais il me ſemble trés-raiſonnable de commencer par le premier, puiſqu'il peut arriver que lui ſeul pourra guérir le Cheval, ſi le mal n'a point tant de malignité.

Avant toutes choſes, faites barrer les deux veines du col, deux doigts ou environ au deſſous de l'endroit où l'on tire du ſang aux Chevaux, j'en ai donné la methode ci-devant; puis prenez du tabac de Breſil coupé menu, comme on le prépare pour fumer, une once, mettez-le tremper dans une chopine de bonne eau-de-vie l'eſpace de ſix heures, coulez au travers d'un linge ſans l'exprimer bien fort, jettant le tabac comme inutile: faites tenir vôtre Cheval morveux bridé au matin pendant quatre heures, donnez-lui par les deux nazeaux

un demi-verre de ce remede, & le promenez ensuite un quart d'heure en main la tête basse, & le laissez ensuite bridé deux heures. Chap. xx.

Si vôtre Cheval n'est point dégoûté de ce remede, & qu'il mange son ordinaire comme de coûtume, il faut le lendemain l'ayant encore tenu bridé quatre heures, lui en donner un demi-verre, la moitié par chaque nazeau, & le promener comme auparavant; de-là à quelques jours vous augmenterez peu à peu la dose jusqu'à ce que vous jugiez qu'elle soit assez grande pour le faire bien vuider; & continuërez tous les matins, ou de deux jours l'un, ou même de trois ou quatre jours l'un, s'il jette en abondance, ou qu'il ait grand battement de flanc, ou qu'il soit trop dégoûté, jusqu'à une entiere guérison qui sera dans un mois ou cinq semaines; Je suppose toûjours que le Cheval ne se dégoûte point: car s'il se dégoûte, il ne faut pas lui en donner le lendemain, mais attendre qu'il ait repris le manger pour recommencer à lui en donner par les nazeaux.

Si vôtre Cheval morveux a été trop tourmenté du précedent remede, & que vous voyez qu'il lui cause trop d'agitation, il faut cesser & infuser dans chopine d'huile d'olive deux onces de tabac sur les cendres chaudes toute la nuit, & le lendemain en couler un verre pour lui en donner la moitié par chaque nazeau, la liqueur étant tiede; cela adoucira l'acrimonie des humeurs, & sera plus supportable au Cheval, & le fera jetter quelque quantité de matiere, & continuer observant toutes les circonstances que nous avons dit pour le manger & pour le battement de flanc.

Enfin il faut user de jugement pour augmenter ou diminuer la dose, selon que vous verrez que le Cheval mangera bien, ou perdra le manger, & qu'il jettera plus ou moins.

Souvent la nature guérit les ulceres internes, qui sont la source ordinaire de ces vilaines matieres qui sortent par le nez, lorsque par une grande évacuation elle est delivrée de quantité d'humeurs âcres & malignes qui entretiennent le mal: pour guérir un ulcere il n'est besoin que de le nettoyer ou mordifier, la nature fait aisément le reste.

Ce remede fera jetter une quantité prodigieuse de matiere; il y a des Chevaux qui le supportent gayement sans être dégoûtez, & même la glande se fondra au declin de la Lune; mais si au croissant elle revient de nouveau, il faut continuer le remede.

Que si après un long usage d'icelui le Cheval jette moins, & qu'il y ait apparence qu'il ne veüille plus jetter, cessez pour quelques jours le remede: & s'il ne jettoit plus du tout, comme il arrive quelquefois, donnez-lui trois prises de poudre cordiale trois jours de suite; chaque prise dans une pinte de vin blanc ou rouge, & peut-être

CHAP. XX. que la glande ne reviendra plus, & qu'il guérira.

J'ai donné ce remede à des Chevaux qui n'en ont pas eu le moindre battement de flanc, & qui n'en ont jamais perdu un coup de dent; ceux-là en ſont guéris pour un temps; mais enſuite quelques-uns ont été en état de recommencer.

Lorſque le poulmon qui eſt le ſiege ordinaire de cette maladie eſt fort intereſſé, qu'il y a une notable pourriture, les Chevaux n'en guériſſent pas, & le remede précedent avancera leur mort; mais lorſqu'ils n'en peuvent réchapper, parce que le poulmon eſt conſommé, il vaut mieux en être dépêtré tôt que tard.

Je vous donne avis que ſi vous avez deſſein d'eſſayer à guérir un Cheval morveux, il faut avant toutes choſes, quelque remede que vous ayez deſſein de pratiquer au croiſſant, fortifier & aider la nature à pouſſer au dehors ſans l'irriter; à cela les priſes de poudre cordiale, la theriaque, l'opiate de Kermes, & les pilules cordiales réïterées feront fort bien; dans tout le declin leur donner les remedes qui font jetter par le nez & les ſeringuer; ſi on obſerve cette methode on en aura plus de contentement, quoique je ne ſois garant de rien.

Les parfums ſont peu profitables aux Chevaux morveux, quoiqu'ils les faſſent beaucoup jetter & ſans violence; mais ils les dégoûtent, les amaigriſſent & les deſſéchent trop.

Parfum pour faire jetter.

CHAP. XXI. PRENEZ betoine, verveine, armoiſe, veronique, melice ſcabieuſe, aigremoine, abſynthe, mente, hyſope, ſauge, ou toute ou partie, faites-les brûler ſur un réchaut, & par le moyen d'un ſac percé, faites recevoir au Cheval la fumée par les nazeaux elle l'obligera à jetter abondamment, s'il reçoit cette fumée pendant un quart d'heure.

La vigne ſauvage ou viorne qui croît dans les hayes, coupée menu toute verte, & concaſſée enſuite, jette une odeur qui a la vertu de faire jetter abondamment. On dit qu'elle nuit à la vuë; mais l'experience vous fera voir le contraire: elle a plus de vertu lorſqu'elle eſt en fleur. A dire nettement mon avis, je n'ai pas trouvé grand ſoulagement aux parfums, je les ai pourtant voulu mettre ici pour contenter tout le monde, mais ſeringuant un Cheval on a l'effet des parfums, & même des plumaceaux, & on ne les dégoûte pas; mais comme les parfums ſont en grande recommandation aux Marêchaux, & qu'ils vous les propoſent ſans ceſſe, j'ai donné la deſcription du meilleur qu'on puiſſe faire, & le meilleur n'eſt pas grande choſe, & je ne conſeille à perſonne de s'en ſervir.

Pendant que vous pratiquez tous ces remedes, il faut nourrir le Cheval d'alimens qui humectent; car on facilite les évacuations qu'on est obligé de faire : quelques-uns désaprouvent le son moüillé, & veulent donner de l'avoine : pour moi je me suis toûjours trés-bien trouvé de ne leur donner que du son, car l'avoine occupe trop la nature pour la digerer. CHAP. XXI.

J'ai vû des Chevaux jetter par les nazeaux six années entieres, qui ne laissoient pas de servir & de courre à la chasse, de fatiguer, & de manger comme les autres; mais enfin cette maladie les emportoit, on n'y faisoit plus de remede, & on laissoit faire la nature les nourrissant comme les autres.

J'en ai vû d'autres qui ne sont point guéris pendant qu'on leur faisoit ces remedes; & qui quelque temps aprés, lorsqu'on n'esperoit plus de guérison, ont été parfaitement guéris, mais le nombre en est petit.

Autre remede pour la Morve.

PRENEZ un pot capable de contenir cinq chopines ou trois pintes, emplissez-en le tiers avec la seconde écorce d'aune vulgairement appellé verne, c'est un arbre qui croît le long des eaux, qui sert à faire des sieges, des échelles, & autres meubles de bois de peu de valeur, le bois tire sur le rouge quand il est écorcé : rapez ou coupez menu cette écorce, mettez dans ce pot deux pintes d'eau, faites boüillir à petit feu, jusques à consomption de la moitié, remuant par fois, ainsi il ne doit rester qu'une pinte de liqueur, remettez encore une pinte de nouvelle eau, & la faites consommer une troisiéme fois, puis passez le tout, & mêlez parmi la collature une demi-livre d'huile d'olive; & le tout tiede, séparez-en demi-septier, faites avaler le reste au Cheval, & le demi-septier il le lui faut faire avaler par les nazeaux, puis promenez vôtre Cheval bien couvert une demi-heure : ce remede fera jetter abondamment, & quoique le Cheval ne jette que d'un côté, il le fera jetter des deux; si huit jours après avoir pris le remede il n'est guéri, réïterez comme auparavant, peut-être guérira-t-il, & j'en ai guéri & manqué plusieurs fois, mais il n'y a aucun peril à le pratiquer; que s'il est guéri, barrez-lui les deux veines du col : ensuite faites-lui avaler quatre prises de pilules cordiales, une prise chaque jour sans intermission, il guérira, ou il ne guérira pas. CHAP. XXII.

CHAP. XXII.

Autre remede pour la Morve.

Prenez castoreum de Levant une once, concassez-le grossierement, gentiane, & sabine, de chacun une once & demie, coupez menu la sabine & concassez la gentiane, faites boüillir le tout dans cinq chopines de fort vinaigre, & réduire à force de cuire à trois chopines qu'on laissera refroidir, puis passer par un linge & l'exprimer fortement.

Bridez le Cheval trois heures, puis lui donnez une chopine de ce breuvage, couvrez-le; & le mettez à l'écurie, il sera fort malade, battra du flanc, & même il lui prendra quelquefois un tremblement par tout le corps, mais c'est le remede qui agit: s'il se couche, laissez-le coucher, il se relevera quelque temps après: deux heures aprés la prise du remede, promenez-le une demi-heure en main, s'il jette par la bouche quelque morceau de son poulmon, comme il arrive quelque fois en toussant, vôtre Cheval est incurable, & vous le pouvez ôter en toute sûreté: mais s'il ne jette que par le nez, pourvû qu'il ne jette pas vert, ni du sang; il n'y a rien de désesperé; d'abord que vôtre Cheval aura repris appetit qui sera après un jour ou deux, quelquefois trois, donnez-lui une autre chopine le matin, observant toutes choses comme à la premiere prise, & quand il mangera bien, donnez-lui la troisiéme chopine avec les mêmes précautions que la premiere: après tout cela il le faut promener tous les jours une demi-heure en main; s'il doit guérir, insensiblement il jettera moins, & finalement il ne jettera plus, & sera peut-être guéri: que si après l'une des prises la matiere qu'il jette est verdâtre, c'est un très-méchant signe, & apparemment le Cheval est incurable.

Cette recepte en a guéri que l'on croyoit morveux, elle en a manqué beaucoup, & en a fait mourir quelques-uns qui avoient le poulmon tout pourri, & par consequent qui ne pouvoient pas vivre lontemps, ainsi on étoit bien-heureux d'en être défait.

La morve & le farcin ont grande affinité, les farcins incurables dégenerent en morve, & cette sorte de morve est absolument incurable.

Vin Emetique.

CHAP. XXIII.

LE Vin Emetique donne bon appetit aux Chevaux dégoûtez, il produit de bons effets étant donné fréquemment à ceux qui sont malades, & il fait des merveilles lorsqu'on le donne avec les purga-

tifs ; car quoique de ſoi il ne purge point, il fait mieux agir les purgatifs en débouchant, juſques-là qu'il fait uriner exceſſivement, lorſque la nature a beſoin de cette évacuation. Il eſt auſſi très-excellent pour les lavemens. Il faut avoir cinq ou ſix morceaux de verre d'antimoine du plus beau, les piler bien menu, & les mettre tremper toute la nuit dans une pinte ou cinq demi-ſeptiers de vin blanc ou rouge, le lendemain on retire la poudre de verre d'antimoine, & on la laiſſe ſécher pour une autre fois, & le vin eſt émetique ; vôtre poudre durera un an à cela ; & ſera toûjours fort bonne.

On peut avoir un gobelet de regule d'antimoine, dans lequel on met tremper du vin, en vingt-quatre heures il eſt rendu émetique ; & cela continuellement, pourvû qu'on ait ſoin toutes les fois qu'on a mis infuſer du vin dans le gobelet, de le bien ſablonner avec de l'eau, pour ôter toute la lie & la craſſe qui s'eſt attachée aux parois du gobelet.

On peut auſſi faire du Vin Emetique en pilant du foye d'antimoine, & en mettre une couple d'onces dans une bouteille de trois chopines, l'emplir de vin blanc ou rouge, au bout de vingt-quatre heures en ôter cinq demi-ſeptiers, & remettre de nouveau du vin dans la bouteille, en ôter tous les jours & en remettre, vous aurez un an entier de bon vin émetique de cette façon, & ſans autres frais que ceux du vin. On peut mettre auſſi dans une bouteille deux onces d'algarot, & du vin par deſſus, il ſera de fort bon vin émetique.

La poudre Angelique ſera le même effet, & beaucoup mieux que toutes le préparations d'antimoine, il en faut une once ſur une bouteille de trois chopines. Vous voyez qu'il n'y a pas beaucoup de frais pour avoir du vin émetique, & il produira aſſurément de bons effets.

L'uſage du vin émetique continué purifie le ſang, reſiſte à la corruption, donne bonne haleine, car il débouche & deſobſtruë les conduits du poulmon, ce qui fait la difficulté de reſpirer, & il maintient le Cheval en ſanté prevenant les maladies.

Il eſt à remarquer que dans le Pays où la bierre eſt en abondance, & où le vin eſt rare, on peut mettre de la bierre ſur toutes les préparations d'antimoine où j'ai ordonné de mettre du vin : elle ſe rendra émetique & ſera de bons effets ; & pour les lavemens, il n'y a point de meilleure décoction que de la bierre émetique, à laquelle on ajoûte ce qu'on veut, de même qu'aux autres décoctions.

Je finis ce Traité de la Morve par une obſervation qui eſt bonne. Il faut remarquer que ſi vôtre Cheval engraiſſe & amende en le traitant, & lui donnant des remedes, ce ſera un très-bon ſigne, le poulmon ne ſera pas deſſéché ; car aſſurément il amaigriroit au lieu d'en-

CHAP. XXIII. graisser; le poulmon n'étant pas desséché & prenant nourriture, on aura quelque esperance de le guérir; mais ne vous ennuyez pas, car ce mal ne guérit pas en peu de temps, deux ou trois mois sont bien tôt écoulez, & on ne les a pas guéri pour cela.

Si tous les jours vous donnez au Cheval morveux que vous avez long-temps traité une pinte de vin émetique ou de bierre émetique avec la corne, & par les nazeaux un demi-septier de plus dudit vin ou bierre, & continuez trente jours, vous pourrez guérir vôtre Cheval.

Si pendant ce temps il jette par les yeux en abondance de la même matiere que du nez, assurément son mal est incurable, particulierement s'il continuë huit ou dix jours à jetter par les yeux.

Si pendant que vous traitez vôtre Cheval de la morve, il lui pousse quelques boutons de farcin; quoique les boutons se guérissent facilement, & qu'il n'y ait point de corde ni aucune malignité au farcin, le le Cheval est incurable.

Il ne manqueroit autre chose à ce Traité de la morve, qu'un remede asûré, c'est que je n'ai jamais trouvé & qu'on ne peut trouver; mais on soupçonne souvent de morve les Chevaux qui ne l'ont pas: quand je dis morve, j'entends celle qui est incurable, & on ne peut être asûré si elle l'est qu'on n'ait pratiqué de bons remedes, lesquels s'ils ne réüssissent pas, on peut conclure que la morve est incurable; & on n'a pas le chagrin d'avoir abandonné des Chevaux de prix qui auroient pû se sauver, & cela souvent sur le rapport de gens qui les ont condamné faute de les connoître.

Des maux de tête causez d'humeurs bilieuses.

CHAP. XXIV. EN France on appelle maux de tête aux Chevaux toutes les maladies mortelles qui sont inconnuës aux Marêchaux. Il y a des maux de tête qui sont comme la jaunisse aux hommes; mais funestes & très-pernicieux. Et pour en donner une particuliere connoissance, il faut sçavoir que ces sortes de maux de tête proviennent d'un épanchement de bile qui regorge abondamment de tous côtez, & qui afflige toutes les parties principales du corps: celle qui flotte dans l'estomac, ôte d'abord l'appettit, & détraque la digestion: celle qui est dans les veines & arteres cause la fiévre, qui emporte bien-tôt le Cheval: celle qui se transporte à la tête en trouble toutes les fonctions, ce qui fait que le Cheval a peine à marcher, & qu'il est morne & tout entrepris de ses membres.

Si l'on tire du sang au Cheval dans cette maladie, d'abord qu'il est figé il devient jaune en sa superficie, & l'eau qui le surnage est toute

toute rousse & jaunâtre, marque asſûrée que la bile s'y eſt gliſſée en trop grande abondance. Chap. XXIV.

Les lévres du Cheval ſont pareillement jaunes au dedans, même les yeux participent de cette douleur.

C'eſt ce qui a fait nommer cette maladie aux Allemands *gelbeſucht*, qui veut dire la maladie jaune. Comme ils l'ont mieux connuë que nous, ils ont inventé un remede qui a été vendu cherement par un Medecin de Chevaux Allemand à un François, qui me l'a communiqué : l'ayant éprouvé je l'ai trouvé bon ; car dans le temps que je l'ai éprouvé, on ne connoiſſoit point d'autres maux de tête que ceux-là. Depuis le mal a changé de nature ; comme il a d'autres cauſes, il a fallu chercher d'autres remedes ſouvent aſſez inutilement. Le Cheval attaqué de ce mal, mange mollement, tient la tête baſſe, l'oreille abbattuë, l'œil triſte, les nazeaux ouverts, & chancelle en marchant : s'il n'a pas ces ſignes, le remede ci-après ne lui ſervira à rien ; car tous les maux de tête ne proviennent pas d'une même cauſe, & on ſe peinera inutilement à le lui faire, s'il n'a ſon orige d'un épanchement de bile. Comme les maux qu'on appelloit maux de tête, les années 1660. & 1661. & ceux des années 1669. & 1670. & ſuivantes, qui ont fait mourir beaucoup de Chevaux, n'avoient point la cauſe que nous venons de décrire, le remede n'y a pas réüſſi ; & on n'en a point trouvé de bon, puiſqu'il en eſt mort beaucoup, & plus qu'il n'en eſt guéri. Neanmoins j'ai donné un remede avec le thé, qui en a guéri un très-grand nombre depuis peu, de ces derniers maux qu'on appelloit maux de tête, leſquels étoient fort contagieux ; le remede pour l'épanchement de bile en eſt tel.

Prenez quatre pintes d'eau de fontaine ou de riviere, & en faites leſſive avec de la cendre de ſarmant environ un demi-boiſſeau : Pour faire cette leſſive il n'y a qu'à faire boüillir l'eau & la jetter ſur les cendres de ſarmant. Repaſſez ladite leſſive boüillante quatre fois ſur les mêmes cendres, puis mêlez une livre de bonne huile d'olive, & un quart de livre de bayes de laurier en poudre avec ladite leſſive.

Il faut brider le Cheval dés le ſoir juſqu'au matin : il lui faut tirer du ſang en abondance des flancs, & deux heures aprés lui donner par les nazeaux deux verres de cette compoſition bien mêlée : laiſſez-le encore bridé deux heures aprés la priſe, puis le débridez, lui donnez à boire de l'eau blanche, & à manger du ſon moüillé, du foin, du pain, & de ce qu'il voudra : il le faut laiſſer manger pendant un quart d'heure, puis il le faut rebrider ; ayant demeuré encore deux heures bridé, faites-lui prendre de cette compoſition encore un verre de chaque nazeau, comme il a été dit : laiſſez-le enſuite deux heures bri-

CHAP. XXIV. dé, aprés quoi vous le débriderez, & le laisserez boire & manger un quart d'heure, comme nous avons dit.

Continuez ainsi de lui en donner deux verres de quatre heures en quatre heures, en le débridant toûjours un quart d'heure entre les deux prises, jusqu'à ce qu'il ait pris toute la composition.

Ce remede fait jetter de l'eau & de la morve par le nez, & assoupit le mal sans ôter la cause; parce que le sel fixe de la cendre qui est dans la lessive detruit l'acide qui fait tout le désordre, & causoit la chaleur, n'étant arrêté par aucun frain; l'huile y contribuë beaucoup aussi; ce qu'on peut manifestement remarquer en la fabrique du savon: il faut ensuite laisser le Cheval dans un lieu obscur avec bonne litiere, sans bruit ni d'hommes, ni de Chevaux, afin qu'il dorme; car en cet état le seul repos contribuë à son retablissement.

Lorsque le Cheval aura absolument recouvert l'appetit, promenez-le en main sept ou huit jours un quart d'heure chaque fois à la fraîcheur & au petit pas; aprés quoi vous le purgerez par le remede que nous donnerons ci-aprés.

Autre remede pour les maux de tête.

CHAP. XXV. COMME les maux de tête d'aujourd'hui n'ont pas leur cause dans cet épanchement de bile qui regorge de tous côtez & qui afflige toutes les parties, quoiqu'on ait peu d'esperance, on ne veut pas abandonner les Chevaux qui ont ces maux-là; il y a quelque satisfaction de tâcher à leur donner du soulagement, quoique ceux qui en réchappent souvent valent trés-peu le reste de leur vie. D'abord qu'on soupçonne un Cheval d'avoir ce mal, il est à propos de lui donner une prise de la poudre du Lieutenant. ou des plottes cordiales, cela souvent resiste au venin qui les suffoque, & dans la suite les guérit absolument. Ceux qui sont guéris de cette maniere n'en valent pas moins, & sont aussi capables de servir qu'ils l'étoient auparavant: De plus, par précaution il faut donner de la même poudre à tous vos Chevaux, ou des plottes cordiales, & trois jours après recommencer; & asûrément ceux qui auront pris de la poudre n'auront point de mal: il faut parfumer ensuite l'écurie, & changer de sceau, de pêle, de fourche, d'étrille, & de tout ce qui est utile dans l'écurie. Mais comme il est bon de tenter d'autres remedes, s'il y a quelque temps que le Cheval est malade, vous pourrez faire ce qui suit, car la poudre n'est bonne que tout au commencement du mal, & n'a plus d'effet du moment que le Cheval a supporté son mal seulement vingt-quatre heures.

Prenez de bon élebore noire gros comme un feret d'éguillette, fen-

dez la peau devant la poitrine du Cheval, mettez ce morceau d'ele-bore entre cuir & chair, en sorte qu'il puisse aisément y rester : il fera enfler la partie gros comme un chapeau, & attirera la fluxion en cet endroit, & pourra divertir l'humeur qui se transporte au cœur, & de-là au cerveau. CHAP. XXV.

Remede pour le mal de tête, nommé le mal de Feu.

Si-tôt que vous appercevrez que vôtre Cheval quitte l'avoine saignez-le des deux veines du larmier, c'est-à-dire aux temples, & ensuite préparez le remede qui suit; Prenez une poignée de l'herbe nommée *morsus diaboli*, autant de fumeterre, en Latin *fumaria*, une once semence de cumin, demi-once Assa fœtida, mettez le tout avec une pinte de bonne bierre, ou vin blanc, dans un pot bien couvert avec une vessie de pourceau & du papier par dessus, & le couvercle du pot sur le tout; ajustez vôtre pot au bain-marie, c'est-à-dire qu'il le faut placer dans un chaudron, & un tortillon de paille sous le cul d'un pot, entre le fond du pot & le chaudron, puis mettre de l'eau à un pouce prés du haut du pot, dans le chaudron faites boüillir l'eau une heure à gros boüillons, puis laissez refroidir vôtre pot en l'ôtant du chaudron, débouchez le pot & coulez, & faites boire tiede à vôtre Cheval ce qui étoit dans le pot deux ou trois heures après la saignée, laissez le Cheval bridé quatre heures après la prise, & sur le soir donnez-lui un lavement avec le policreste & tout le reste à l'ordinaire.

Le lendemain matin bridez vôtre Cheval; & remettez une pinte de bonne bierre ou de vin blanc, avec vôtre marc qui est resté dans le pot, couvrez-le comme la premiere fois, puis le faites chauffer à petit feu, en augmentant peu à peu le feu jusqu'à ce qu'il commence à boüillir, entretenez-le en cette maniere pendant une heure à feu nud, & non au bain-marie comme la premiere fois, laissez à demi refroidir, coulez & exprimez fort; & ensuite le donnez au Cheval, jettant le marc, & le tenant bridé quatre heures après la prise, puis lui donnez du son moüillé & de l'eau tiede à boire, & sur le soir un lavement, comme il suit.

Lavement pour les maux de tête ou mal de Feu.

Faites une bonne décoction à l'ordinaire avec le policreste, ou prenez cinq chopines de bierre, mêlez parmi dans un coquemar une once policreste en poudre, faites boüillir un demi quart d'heure, avec

Chap. xxv. une once de colloquinte coupée menu, coulez & ajoûtez demi-livre de miel violat, donnez le tout tiede en lavement au Cheval & le réïterez deux jours de ſuite, toûjours au ſoir.

Noüets pour faire manger au Cheval.

Comme vôtre Cheval ne voudra pas manger, prenez demi-once d'Angelique en poudre, demi-once Aſſa fœtida en poudre, mettez le tout dans un noüet de toile & l'attachez au maſtigadour, mettez-lui ce maſtigadour deux heures, puis lui ôtez, & le laiſſez manger une couple d'heures, remmettez encore autant le maſtigadour & continuez de la ſorte, le Cheval jettera une infinité de glaires, qui lui déchargeront la tête, & il en mangera mieux.

Ce même noüet eſt trés-excellent pour tous les Chevaux malades ou dégoûtez.

Remede pour prévenir les maux de tête.

Je propoſe ce remede pour les maux de tête, dont il s'en voyoit encore quelques-uns l'année 1672. il réüſſira aſsûrément ſi vous prenez le mal dans ſon commencement, mais pour peu que le mal ait fait de progrés, il ne cedera pas à ce remede : d'abord que vous avez le moindre ſoupçon que le Cheval eſt atteint du mal, faites-lui le remede, il vaut mieux le faire quatre fois inutilement, que de manquer une fois à le bien faire : car vous êtes aſsûré qu'il ne peut jamais faire que du bien.

D'abord donc que vous appercevrez le moindre ſigne qui pourra vous perſuader qu'il eſt atteint de ce mal, comme lorſqu'il ſera triſte, peſant, & qu'il aura refuſé ſon avoine : donnez-lui une once d'alun brûlé en poudre, une once de ſel de verre ou *axungia vitri*, & du ſucre-candi deux onces, dans une chopine de vin blanc : lorſqu'on peut avoir du vin d'Eſpagne, il eſt encore meilleur ; laiſſez enſuite le Cheval bridé une couple d'heures, puis le débridez & le traitez à l'ordinaire, & aſsûrement pour cette fois il n'aura point de mal.

Quoique vôtre Cheval n'eût point de mal de tête, ce remede lui profitera, car il conſommera les flegmes contenuës dans l'eſtomac, & le fera bien manger ; ainſi il préviendra tout au moins le dégoût.

Charge pour maux de tête.

Tirez à vôtre Cheval malade du ſang de la veine du col environ deux livres, recevez-le dans une vaiſſeau propre, & le remuez avec la main

pour empêcher qu'il ne se coagule ou se fige : mettez-le ensuite sur le feu, le remuant continuellement avec une espatule de bois, & y ajoûtant trois quarts de livre d'huile d'olive, deux verres de vinaigre, faites cuire jusqu'à ce qu'il soit reduit en forme d'onguent ou émmiellure, duquel mediocrement chaud vous chargerez la tête du Cheval, en sorte qu'il ne lui reste que les yeux libres, cette charge fera fondre & couler les matieres amassées dans les conduits, & resserrera les parties pour empêcher la fluxion de tomber dessus. Chap. xxv.

Il faut donner souvent au Cheval des lavemens, comme j'ai enseigné pour les maux de tête pour attirer l'humeur ailleurs, & faire revulsion, on en doit donner un pour le moins tous les jours, & on appliquera l'élebore noir, & le réiterer deux jours aprés s'il n'a point causé d'enflure à la premiere application.

Remedes très-bons pour le mal de tête, qu'on nomme mal d'Espagne.

JUSQUES à present on a peu pratiqué de bons remedes pour les maux de tête, qu'on nomme, je ne sçai pourquoi, mal d'Espagne; on le connoît en ce que le Cheval chancelle en cheminant, par le transport des vapeurs, ou l'effumation qui monte au cerveau & qui étourdit le Cheval; en sorte qu'il ne peut marcher droit en avant; il est fort dégoûté, la bouche brûlante, un grand battement de cœur & de flanc, & quand on considere le Cheval avec soin, facilement on connoît qu'il souffre beaucoup, & que sans un prompt soulagement il est mal-aisé qu'il en échappe. Chap. xxvi.

Prenez un de ces verres à bierre fort jaunes & fort grands, pulverisez-le, & le passez par le tamis fin, ou plus à propos prenez quatre onces *axiungiæ vitri*, qui est du sel de verre, qu'on trouve chez les Epiciers, il est blanc, pilez-les fort menu, il fera tout un autre effet que le verre pilé, pilez ensuite une poignée du sel, mettez le tout avec trois chopines d'eau cordiale dans un pot, faites chauffer le tout jusqu'à ce que le sel soit fondu, c'est-à-dire, ce qui se pourra fondre, le sel commun ouvrira le sel de verre, & fera penetrer l'eau cordiale, pour le faire dissoudre, *Salia non agunt nisi dissoluta*, coulez & faites infuser dans cette eau toute boüillante deux onces de bon thé du plus recent, l'espace de six ou huit heures, & que l'eau soit toûjours tiede en infusant, coulez & jettez le thé comme inutile, & gardez l'eau chargée des sels, & cela de la teinture du thé : donnez-lui à boire tout ce breuvage avec la corne, couvrez le Cheval & le mettez dans l'écurie bridé trois heures.

Chap. xxvi. S'il ne guérit point pour la premiere fois qu'il prendra ce breuvage, réïterez au bout de vingt-quatre heures; il faut donner tous les jours un lavement fait avec deux pintes de bierre émetique ou de bierre ſimple, dans laquelle vous mettrez une once de ſel policreſte, une once de colloquinte coupée menu, & deux gros d'anis pilé, faites infuſer le tout ſur les cendres chaudes ſix heures, & avant de l'ôter du feu, faites prendre un boüillon au tout, puis paſſez & mêlez parmi un quarteron de beurre frais, pour le donner tiede au Cheval.

Comme cette maladie a beaucoup de malignité, parce qu'elle eſt jointe à une chaleur étrangere qui détruit & ruine la chaleur naturelle, ſouvent avant qu'on ſe ſoit aviſé qu'il faut faire ce remede, il y aura quelque partie noble ſi fort enflammée, que le feu ne s'en peut éteindre, & il conſomme la partie, ce qui peut arriver pour avoir tardé vingt-quatre heures: Ainſi ſi le Cheval meurt, ce n'eſt pas la faute du remede qui eſt bon & methodique, mais la faute de l'application à temps. Comme les ſels qui le compoſent, ſont purement fixes, ils arrêteront la ſubtilité, & pour ainſi dire la grande volatilité des ſels âcres & ſubtils, qui ſe tranſportent au cerceau par leur legereté, & qui par leur maligne & veneneuſe acrimonie bleſſent & alterent la ſubſtance: Et comme un fixe, s'il eſt en plus grande quantité & plus fort, peut rendre fixe & joindre à ſoi un volatil; les deux ſels qui compoſent ce remede, fixeront ces eſprits ſalins qui montent avec les vapeurs & cauſent ce grand ravage, qu'on connoît aux Chevaux qui ſont atteints de ce mal. L'apparence y eſt; j'expliquerois cela plus au long, mais il faut connoître un peu la Medecine ſpagyrique pour goûter ce raiſonnement. Outre ce que j'ai dit de l'effet de ces ſels, qui eſt trés-veritable, ils ouvriront le thé & feront que l'eau ſe chargera de ſon ſel eſſentiel, & ainſi en tirera toute la vertu: perſonne ne doute de l'effet du thé pour fortifier le cerveau affoibli par les ſels volatils, âcres & malins, dont je viens de parler, ainſi ce remede guérira ſans doute le Cheval, ſi le mal n'eſt inveteré: il faut enſuite traiter le Cheval malade avec de bons lavemens, eau boüillie pour ſa boiſſon, lui donner peu à manger, & s'il ne mange pas, avoir recours au Chapitre VI. Je ne demande rien à perſonne pour avoir rendu ce remede public, quoique je puiſſe aſſûrer que c'eſt le ſeul pour guérir les maux de tête, & je vous le donne comme bien éprouvé & trés-bon, car il éteint & arrête cette grande chaleur, qui conſomme le Cheval malade.

La cauſe pourquoi les Chevaux qui ſont rechappez des maux de tête, ne valent rien enſuite, eſt que l'on n'a pas le ſoin de les purger pour ôter la matiere ou le levain qui a cauſé ce grand déſordre;

quoique l'humeur ſoit aſſoupie, il reſte un levain qui a toûjours de fâcheuſes ſuites, ſi on ne l'évacuë par de bons medicamens ſolutifs, comme ſera le ſuivant.

Purgation pour les Chevaux guéris des maux de tête.

Prenez caſſe mondée quatre onces, agaric deux onces, ſcamonée belle & lucide trois gros, qui eſt le poids de trois écus ſols, rhubarbe en poudre deux dragmes, qui eſt deux gros, que vous arrouſerez d'un peu d'eau-de-vie juſqu'à deux ou trois fois à meſure qu'elle ſéche, ſémence de coriandre, poudre de fleurs de camomille Romaine, de chacune une dragme, & un ſcrupule de Maſtic : ce qui ſe peut réduire en poudre le doit être.

Mettez le tout avec deux livres de beurre frais, & en faites des pilules groſſes comme des balles de jeu de Paulme, & les faites avaler au Cheval, qui doit être bridé huit heures avant la priſe, & ſix aprés.

Il faut lui reinſer la bouche quand il a avalé les pilules, avec une chopine de vin émetique ſi vous en avez, ſinon du vin ordinaire, & le promener une demi-heure.

Au bout de vingt-quatre heures qu'il commencera à ſe puger, il le faut promener de deux heures en deux heures, un quart d'heure ou demi-heure chaque fois, pour le faire mieux purger.

On le pourra purger avec des pilules qu'on appelle *Cephalicæ minores Galeni*, environ deux onces dans une livre de bon beurre frais.

Si le Cheval n'a pas été aſſez purgé par la medecine précedente, il faut lui donner un lavement quand il ceſſera de purger, composé comme je l'ai enſeigné ci-devant avec ſel policreſte, &c.

Aprés ces purgations réiterées une couple de fois, il y a apparence que le Cheval ſe remettra en état de rendre ſervice, ſi vous l'accoûtumez peu à peu au travail, & que vous donniez le temps à la nature de ſe remettre & gagner le deſſus, & ſi vous lui faites uſer dans du ſon un mois entier une once de foye d'antimoine en poudre chaque jour, ce qui achevera de conſommer le reſte des mauvaiſes humeurs; & rafraîchira les parties auſquelles il ſeroit reſté quelque intemperie ou chaleur étrangere, & purifiera le ſang.

Comme cette maladie attaque la plûpart des Chevaux qui ſont ſous un même toît, quand on en a quelques-uns qui ont commencé à l'avoir, d'abord qu'on en voit un autre qui perd le manger, pour prévenir le mal il faut lui faire avaler une once d'alun brûlé en poudre, une once de ſel de verre, en Latin *axiungiæ vitri*, & deux onces de ſucre ſcandi, comme je l'ai enſeigné dans ce même Chapitre, ou bien

Chap. XXVI. si vous voulez, il faut le faire jeûner pendant six heures, & ensuite lui donner une prise de poudre du Lieutenant, décrite au Chapitre LXIV. de la seconde Partie, ou deux plottes theriacales en poudre, & tâcher de faire recouvrer l'appetit au Cheval, par les moyens que nous en avons donné au Chapitre VI. sans doute il guérira pour cette prise, si elle est donnée d'abord qu'on connoît que le Cheval se dégoûte.

J'ai déja dit en passant qu'on peut donner de la poudre du Lieutenant ou des plottes de précaution, pour empêcher les Chevaux de prendre ces maux de tête; cela est si certain, que des personnes de qualité à Paris & ailleurs peuvent être témoins comme leurs Chevaux ont été preservez par là, & que depuis qu'ils ont pris de cette poudre ou des plottes, & qu'on a parfumé les écuries, jamais il n'y a eu de mal de tête là-dedans, & auparavant ils les perdoient tous par ce mal dangereux. Il n'y a autre chose à observer que de leur donner une prise de poudre du Lieutenant, ou deux plottes theriacales en poudre, & trois jours aprés encore une prise; asûrément c'est le meilleur preservatif qu'on puisse trouver pour ces maux, contre lesquels ayant peu de remedes curatifs qu'on puisse dire trés-asûrez, c'est quelque chose d'en avoir un asûré conservatif.

Préparation de la Scammonée.

Chap. XXVII. COMME la Scammonée preparée entre dans beaucoup de remedes, en voici la veritable préparation, & qui vaut mieux que celle qu'on appelle diagrede; on peut la donner avec sûreté aux Chevaux, puisque les hommes s'en servent familierement: préparée de la sorte,

Il faut pulveriser subtilement la Scammonée, & l'étendre sur du papier gris, puis jettant du soufre sur un rêchaut, en sorte que la vapeur ou fumée aille contre le papier, sur lequel est la Scammonée en poudre, il la faut remuer continuellement avec l'espatule, afin qu'elle ne s'attache pas au papier, & continuer à jetter toûjours du soufre peu à peu dans le rechaut pendant un quart d'heure, prenant garde que la Scammonée ne s'attache pas au papier gris; car ce seroit signe qu'il y a trop de feu dans le réchaut: du moment que la Scammonée aura changé de couleur, elle sera préparée. On se sert de cette sorte de préparation pour composer la poudre de cornachini, c'est le seul solutif qui y entre.

Presentement qu'on trouve avec grande facilité de belle & bonne Scammonée, je ne prends pas la peine de la preparer à la vapeur du soufre,

ſoufre, & je n'ai pas remarqué qu'elle ait fait le moindre déſordre l'ayant donné dans des choſes onctueuſes & graſſes, comme l'huile, la graiſſe, ou le beurre qui l'empêchent de s'attacher & cauſer du dégoût aux Chevaux : ce n'eſt pas que ſi on la veut preparer, elle en vaudra beaucoup mieux. Chap. XXVII.

Si donc vôtre Cheval n'a pas ſeulement fienté mol pour l'action du remede que vous lui avez donné, vous pouvez augmenter ſa doſe ſans peril & de beaucoup, & toûjours augmenter les drogues qui ſont en plus petite doſe, comme étant les plus violentes, & celles qui pouſſent les autres : Et il purgera une ſeconde fois, ſi vous lui donnez ſon medicament au declin de la Lune, comme il le faut toûjours faire : Tous ceux qui purgent les Chevaux ne ſçavent ce qu'ils haſardent ; on tient que la ſaignée aux Hommes eſt la plus hardie operation qu'on faſſe ſur le corps humain, & je croi que la purgation aux Chevaux eſt la plus difficile & la plus hazardeuſe operation qu'on puiſſe faire, & on ne la doit pas hazarder ſans une grande neceſſité, ſur ce principe certain, que le mouvement ou l'action d'un purgatif eſt un mouvement contraire à la nature, qni la détruit eſſentiellement, & ne lui profite que par accident. Outre que par cette évacuation il ſe fait une étrange diſſipation d'eſprits qui l'affoibliſſent bien fort : car quoiqu'on n'évacuë que les mauvaiſes humeurs, la diſſipation d'eſprits l'accompagnera ſans doute ; & ſi on peut guérir les Chevaux ſans ſe ſervir de purgatif, on fera trés-bien, car il n'en eſt pas des Chevaux comme des Hommes, puiſque par le moyen des cordiaux on fortifie la nature, & on l'aide à pouſſer & à chaſſer ce qui lui nuit, par les conduits ordinaires ; au lieu que ſi on ſe ſert aux Hommes des cordiaux, quand ils ont des impuretez dans les entrailles, d'abord ils font fermenter les humeurs, qui par leur boüillonnement cauſent des déſordres aſſez grands pour exciter tout au moins de l'émotion, & ſouvent la fiévre ; mais il n'en eſt pas ainſi aux Chevaux dont le temperament eſt abſolument different, car ſans purgation par l'uſage des cordiaux bien appropriez on fait le même effet que feroit le purgatif, mais bien plus avantageuſement, car par cette methode on fortifie la nature, & par l'autre on la détruit.

Des maux des yeux

LES Chevaux peuvent avoir des maux aux yeux ou par fluxion ou par accident, c'eſt-à-dire, ou par cauſe interne ou externe. Chap. XXVIII.

La fluxion eſt une inflammation de l'œil qui ſurvient en cette partie par le tranſport & l'envoi des humeurs âcres & piquantes ; qui

Chap. XXVIII. échauffent & font de la douleur ; ce que vous connoîtrez en ce que les yeux seront pleurans, chauds, rouges & enflez : Et comme la fluxion ne vient pas pour l'ordinaire tout d'un coup, vous pouvez tous les jours remarquer les progrés du mal.

Lorsque les maux des yeux sont causez par un coup, heurt ou blessure, bien-tôt après l'accident arrivé, le mal est presque au plus haut point où il puisse aller, de plus on connoît au dehors de l'œil qu'il y a écorchure ; le plus sûr est d'être averti du coup reçû, qui dénote que le mal est fait par cause externe : le mal qui provient d'un coup a les mêmes signes que celui de la fluxion, il est pourtant moins dangereux, en ce que la mauvaise disposition du corps ne s'y rencontre pas.

Lorsqu'on s'est apperçû que le mal est causé de fluxion, il faut tâcher de découvrir si elle est sympatique ou idiopatique : la fluxion sympatique est celle qui se fait par la sympatie de la partie malade avec une ou plusieurs parties, qui le seront aussi, & celles-ci cessant & étant remises en bon état. la premiere le sera : Par exemple, si le foye ou autre partie est fort chaud, & qu'il fasse un sang extrêmement subtil & boüillonnant, ce sang pourra causer chaleur & fluxion sur l'œil, quoique d'ailleurs l'œil soit sans mal en soi, mais il en souffre par la sympatie avec le sang qui est trop chaud & trop subtil pour la nourriture & l'entretien de l'œil, & ainsi des autres parties : si elle est idiopatique, ce sera lorsque l'œil dans sa propre substance sera affligé, ou manque de formation, ou manque d'esprits pour l'animer, ou finalement par quelque dissipation ou perte de substance, & ceux-ci sont plus dangereux & sont presque sans remede, car les fluxions par sympatie se guérissent avec de bons remedes, mais quand le mal est dans l'œil même, & qu'il est grand, il y a peu de remedes : c'est en quoi les maux qui ont leur augmentation ou diminution attachée au cours de la Lune sont prespue toûjours incurables ; ceux-là sont sympatiques & idiopatiques : sympatiques avec le cours de la Lune, idiopatiques, en ce qu'il y a dans l'œil le principe qui a causé cette sympatie.

Mais comme il ne faut pas tant de raisonnemens à biens des gens, qui demandent seulement une prompte guérison, sans s'attacher à tout ce que j'ai dit, s'il vous semble trop difficile, le progrés vous fera connoître la nature du mal par le peu de soulagement que les remedes, quoique bien appliquez, y apporteront.

Du moment qu'on veut traiter un Cheval des maux d'yeux, quels qu'ils soient, il faut lui ôter absolument l'avoine, lui donner seulement du son moüillé, ne le point travailler, ne le point tenir dans une écurie trop chaude, la grande chaleur de l'écurie augmente fort le le mal des yeux, comme aussi le grand froid ; si c'est une fluxion, il

ne lui faut point tirer du ſang, car on lui feroit perdre les yeux; c'eſt en quoi la maniere de traiter les Chevaux eſt bien differente de celle des Hommes, car on guérit les fluxions aux yeux des Hommes par la ſaignée faite au commencement du mal, & aux Chevaux elle les fait devenir aveugles. Il faut enſuite lui barrer les veines au larmier en cette ſorte; on ouvre le cuir ſur la veine, on la détache avec la corne de chamois, & on la lie ſans la faire ſaigner ni la couper; il ſuffit d'avoir détourné cette abondance de ſang qui ſe porte à l'œil, par cette veine qui l'échauffe en le nourriſſant trop, & lui cauſe ſouvent les accidens que nous voyons. CHAP. XXVIII.

J'ai trouvé le moyen de barrer la veine au larmier, ſans inciſion, & cela réüſſit trés-bien: je mets une corde à ſaigner autour du col pour faire enfler les veines; & avec une éguille courbée & faite en demi-cercle, je perce le cuir au deſſus de la veine, & fais paſſer l'éguille par deſſous ladite veine, & ſortir en perçant le cuir un peu plus bas: l'éguille eſt enfilée d'un bon fil avec quoi je noüe la veine, & un peu de cuir avec un double nœud, je fais cela en deux endroits au larmier à un bon doigt l'un de l'autre, & autant à chaque larmier ou temple: cela fait un peu enfler le larmier, mais le frottant avec de l'eau-de-vie tous les jours, l'enflure diſparoît; l'eſcarre ou plutôt le fil qui lioit la veine tombe, la playe ſe conſolide & la veine ſe trouve barrée ſans qu'il y paroiſſe, & on barrera plus de veines par cette methode en deux heures que par l'inciſion en un jour, & la veine ſe trouve auſſi bien barrée; j'ai fait faire cette operation cent & cent fois, & toûjours avec ſuccés: mais ſi on a deſſein de couper le nerf qui eſt au deſſous de la veine, on ne peut ſe ſervir de l'éguille courbée pour barrer la veine, & il faut néceſſairement faire inciſion; mais ſi les Marêchaux n'oſent pas hazarder de faire cette operation du nerf dont je parlerai tout à l'heure la croyant perilleuſe, il faut barrer la veine avec l'éguille courbée, & ſi en paſſant l'éguille courbée par deſſous la veine, il ſort du ſang par les deux trous que l'éguille a fait, il ne faut pas s'en étonner, car d'abord qu'on aura ôté la corde qui ſerre le col, le ſang s'arrêtera.

Il y a au deſſous de la veine du larmier, un nerf qui eſt auſſi gros que la veine qu'on peut chercher, & le détacher avec la corne de chamois, pour le couper, parce que ce nerf a communication avec le nerf optique qui fournit les eſprits viſuels, qui font la faculté de voir, ce qui cauſe en partie les fluxions, & même la Lune, parce que le nerf optique ſe relâche, s'amollit, & n'eſt pas tendu; ainſi les eſprits qui étoient portez à l'œil, ne le pouvant penetrer, ſont retenus & ſe diſſipent ailleurs: & l'œil ne profite point; il s'échauffe & pour peu qu'il

Chap. XXVIII. ſe joigne quelque autre choſe, comme intemperie, chaleur ou pourriture dans le ſang, d'abord la fluxion ſe forme, qui augmente ou diminuë ſelon les cauſes qui l'entretiennent; quand on a coupé ce nerf du larmier, d'abord le nerf optique avec lequel il a communication par le relâchement de celui-ci, ſe tend & ſe roidit, & auſſi-tôt les eſprits prennent leur cours, & pour peu qu'on applique des remedes à l'œil, auſſi-tôt il guérit, & reprend ſes fonctions; mais peu de Marêchaux hazarderont cette operation, la croyant perilleuſe, ce qui n'eſt aſſûrément pas.

Ceux qui voudront ſçavoir ſi je dis vrai, n'ont qu'à prendre un méchant Poulain, duquel on peut lever le cuir de la tête tout en vie, & voir ſi ces deux nerfs n'ont pas communication, & l'on verra qu'ayant coupé celui du larmier, le nerf optique ſera plus tendu qu'auparavant; il ne faut pas s'abuſer en cela, car le nerf qui eſt au deſſous de la veine du larmier eſt bien profond & approchant de l'os, mais il eſt aſſez aiſé de le trouver, & comme on ſe peut paſſer de cette operation, on ſe contente de barrer la veine au larmier.

Je ſuis aſſûré que vous ne trouverez cette remarque dans aucun Auteur, je la croi trés-bonne, l'experience eſt jointe au raiſonnement, puiſqu'elle a trés-bien réüſſi aux fluxions & à la Lune: ſi le Cheval a mal aux deux yeux, il en faut faire autant de chaque côté.

Je croi que le plus ſouvent les yeux periſſent par trop de nourriture, & trop peu d'eſprits viſuels: on a travaillé à donner cours aux eſprits en coupant ce nerf qui eſt ſous la veine du larmier: on retranchera la nourriture non ſeulement en barrant les veines du larmier, mais encore ſi l'on barre les deux veines jugulaires, qui ſont les veines du col, la vuë du Cheval en recevra du ſoulagement, & plus prompte guériſon.

Dans les fluxions il faut donner quelque choſe qui puiſſe rafraîchir le ſang du Cheval; pour cela une once de criſtal mineral en poudre dans du ſon tous les jours, temperera cette chaleur, & diminuëra la fluxion; mais s'il affoibliſſoit trop l'eſtomac, & qu'il l'empêchât de manger, donnez-lui du foye d'antimoine juſqu'à ce qu'il ſe ſoit remis en appetit; recommencez aprés l'uſage du criſtal mineral juſqu'à guériſon.

J'ajoûterai ici une choſe aſſez extraordinaire, mais fort veritable; un Cheval avoit les yeux ſi bons, que perſonne n'y pouvoit trouver à dire; étant ſous ſon Maître à la campagne, il fit un ſi grand coup de tonnere, que ſes yeux ſe perdirent dans l'inſtant, & depuis il a toûjours été aveugle. Je parle de cela comme l'ayant vû.

Remede pour les fluxions sur les yeux

Si l'œil du Cheval est rouge, enflé, chaud & fermé, il faut d'abord mettre un restrainctif tout autour pour arrêter le cours des humeurs. Vous le composerez en cette maniere : Prenez du bon commun en poudre, démêlez-le avec du vinaigre & deux blancs d'œufs pour en faire comme une pâte, que vous appliquerez autour de l'œil, large d'un demi-pied ; réïterez l'application soir & matin, & mettez dans l'œil de l'eau-de-vie, ou de l'eau que vous composerez, en prenant un œuf frais, que vous ferez durcir dans l'eau, ôtez-en la coque, fendez-le en deux, tirez le jaune, introduisez à sa place gros comme une noix de couperose blanche, réünissez les deux moitiez de l'œuf, la couperose demeurant à la place où étoit le jaune, & l'enveloppez d'un linge blanc & fin, mettez-le tremper dans un demi-verre d'eau-rose pendant six heures ; après quoi jettez l'œuf bien égouté comme inutile, & vous servez de l'eau pour en mettre huit ou dix gouttes dans l'œil du Cheval avec une plume soir & matin, le Cheval sera bien-tôt guéri : Si vous vous servez de l'eau-de-vie, il en faut emplir une petite éponge fine, avec laquelle vous moüillerez l'œil malade cinq ou six fois le jour, & asșûrement vous ne pouvez pratiquer un meilleur remede, aux coups & aux fluxions : l'experience vous en convaincra.

Si le mal presse en sorte qu'on n'aït pas assez de temps, vous ferez la composition suivante plus promptement.

Prenez la glaire d'un œuf frais, autant d'eau-rose que de glaire, gros comme une noisette de couperose blanche en poudre subtile, agitez bien le tout avec une espatule de bois, & étant mis dans l'œil il détournera la fluxion, & ôtera la chaleur.

Ces eaux ne se conservent en leur bonté que sept ou huit jours au plus, aprés quoi elles sont trop âcres : leur effet est d'ôter le feu & d'arrêter l'humeur qui coule dans les yeux ; elles causent pour un moment quelque cuisson ; les hommes s'en servent fort utilement.

Si la fluxion étoit si forte & le mal si grand, que cette eau ne pût remettre l'œil en son état, & en ôter la chaleur, il faut se servir de l'eau suivante.

Il est fort à propos de choisir un bon remede pour les maux des yeux, mais il ne le faut pas changer facilement, & rien ne retarde plus la guérison que le changement de remede aux yeux des Chevaux : chacun croit avoir le bon ; quand vous aurez commencé avec un, & que vous voyez de l'amendement, tenez-vous-en là & continuez.

Chap. XXVIII.

Eau pour les yeux des Chevaux.

Prenez du lierre terrestre qui croît en des lieux ombrageux ; il est tout different du lierre commun, sa feüille est plus petite, moins luisante & moins épaisse, mais plus forte en odeur ; il meurt en Hyver, ce que le rampant ne fait pas, car il résiste au froid ; & ceux-là se trompent qui prennent du lierre qui s'étend sur la terre, qu'on dit lierre terrestre : ce n'est pas asśûrément de celui-là : prenez donc quatre poignées du terrestre & les pilez dans un mortier de marbre, en même temps faites durcir six œufs, & en pilez les blancs avec le lierre, ajoûtez-y un demi-septier de vin blanc fort clair, & la moitié moins d'eau-rose, du sucre-candi, & de la couperose blanche, de chacun une once & demie ; le tout sera mis en poudre dans un mortier avec le reste, & mêlez bien ensemble avec le pilon, saulpoudrant toute cette composition d'une once de sel menu : mettez-le dans un mortier couvert à la cave, & quand il y aura demeuré l'espace de cinq ou six heures, versez toute la composition dans une chausse comme à faire de l'hypocras, qui soit de serge blanche & nette, recevez dans un vaisseau l'eau qui tombera au travers de la chausse, que vous garderez dans une fiole pour en mettre dans l'œil du Cheval avec une plume, tous les jours soir & matin.

Il y a peu de fluxions que cette eau ne guérisse, mais il peut rester une pelicule blanche sur l'œil, qu'il faut faire consommer avec des poudres, comme nous enseignerons.

Autre eau pour les yeux.

Prenez l'une des eaux suivantes qui sont toutes excellentes pour les fluxions sur les yeux, les eaux de plantain, de fenoüil, d'eufraise, de rhuë, de roses, d'éclaire, de queuës de roses, & de chevrefeüille, & même au défaut de celles-là de l'eau commune ; mettez dans une desdites eaux un morceau de vitriol bleu, ou vitriol de Chypre, lequel étant infusé quelque temps donnera une couleur verdâtre tirant sur le bleu à ces eaux, lesquelles seront très-bonnes pour les maux des yeux, parce que le vitriol communiquera à l'eau son sel volatil, qui est anodin, doux, balsamique & astringent ; par consequent fort bon pour les inflammations & rougeurs des yeux : & il ne peut lui nuire par sa substance qui participe du cuivre, car il est trop serré pour qu'une simple eau, qui n'est pas une veritable menstruë le puisse penetrer.

Les pauvres gens peuvent avec sûreté se servir de ce remede pour les maux des yeux, il est bon & à peu de frais. En même temps que vous vous servirez d'une des eaux précedentes, vous pouvez vous servir aussi de l'onguent suivant.

Onguent qui empêche la fluxion de tomber sur les yeux.

Prenez un onguent nommé *album rasis* une livre, sel de Saturne, comme il sera décrit ci-aprés en faisant l'huile de plomb une demi-livre en poudre fine, mêlez exactement le tout avec *album rasis*; & si vous n'avez point de sel de Saturne, prenez-en de celui qu'on trouve communément chez les Chimistes, à la place de l'autre, & de cet onguent graissez-en un demi-pied autour de l'œil, sans en mettre dedans, & réiterez matin & soir l'onguent long-temps, il contribuëra beaucoup à la guérison du mal des yeux: car il détournera la fluxion & combattra la chaleur étrangere. Tous les astringens ne valent pas cet onguent, on s'en sert aussi long-temps qu'il y a chaleur & fluxion dans l'œil, auquel d'ailleurs il faut mettre de bons remedes.

Le plantin & l'éclaire concassez & appliquez sur l'œil ôteront pareillement la chaleur & le dessécheront.

Pour bien lier quelque chose sur l'œil d'un Cheval, il faut lui envelopper tout le haut de la tête, faire un trou à la toile pour passer les oreilles, & troüer aussi le linge à l'endroit de lœil sain & par ce moyen on arrêtera ce qu'on voudra sur les yeux du Cheval; c'est le seul bandage qu'on puisse faire en ces endroits-là.

Charge pour détourner la fluxion sur les yeux.

Prenez trois ou quatre pommes de reinette cuite sous les cendres, & après avoir ôté les pepins pilez-les dans un mortier de marbre, arrousez ces pommes d'eau-rose ou de laituë, ou de chicorée, puis avec de la filasse appliquez-les sur l'œil du Cheval, réiterant souvent: les pourries sont aussi bonnes que les saines, & on n'a pas la peine de les faire cuire ni les piler. Cette charge est excellente, car elle ôte la douleur & l'inflammation, elle pallie en quelque façon le mal pour un temps: puis à loisir on attaque la cause & on tâche de l'ôter en barrant la veine du larmier, ou coupant ce nerf qui est au dessous pour tendre le nerf optique, afin de donner cours aux esprits visuels, comme je l'ai enseigné ci-devant.

La mie d'un pain blanc toute chaude mise dans du lait de vache pour l'en laisser bien imbiber, puis l'appliquer sur l'œil en forme de

Chap. xxviii. cataplasme encore chaude, ôte la douleur & la chaleur.

Vous pouvez aussi faire griller une croûte de pain, l'imbiber avec bonne & forte eau-de-vie, l'appliquer sur l'œil, renouveller ce remede de douze heures en douze heures, il réüssira trés-bien, & rétablira l'œil en son naturel, en ôtant la chaleur qui appelle la fluxion dans la partie.

Je n'ai pas experimenté le remede suivant : l'on fait sécher un gros crapaut, étant sec on l'applique sur l'œil du Cheval, on asſûre qu'il appaise la fluxion & ôte la chaleur étrangere qui est dans l'œil.

Les huiles & les graisses qui entrent dans l'œil l'incommodent, parce qu'elles s'y attachent, & qu'elles obligent à un continuel mouvement de paupieres, qui cause de la chaleur : ainsi ne pratiquez jamais aux maux des yeux quels qu'ils soient, coup ou fluxion, aucun remede où il entre quelque chose de gras, ni même d'onctueux.

Il y a des fluxions si legeres, qu'il n'y a qu'à bassiner l'œil avec de l'eau fraîche cinq ou six fois le jour.

Il y a des Chevaux qui n'ont ni fluxion ni coup, mais ils sont tendres & pleurent facilement, même souvent l'eau qui en sort est si âcre, qu'elle corrode la superficie du cuir où elle touche ; il faut bassiner ces yeux-là avec de l'esprit de vin ou de l'eau-de-vie, en moüillant tout le tour de l'œil par en haut & en bas soir & matin, ce qui est assez pour le guérir.

Pour un coup sur l'œil.

Chap. xxix. POUR les coups, heurts & morsures, il faut observer avant d'appliquer les remedes, comme aussi dans la suite du mal, pour juger de sa grandeur, & de l'esperance qu'on doit raisonnablement concevoir de sa guérison, & selon cela changer de remedes forts ou foibles, suivant l'importance de la maladie : si l'œil est fort gros & enflé, & qu'il en sorte de la matiere ou apostume, le mal sera long, puisqu'infailliblement le coup ou la morsure ont meurtri & corrompu quelque partie autour de l'œil en dedans, laquelle se change en matiere ; que si cette matiere continuë trop long-temps à paroître, par exemple l'espace de douze ou quinze jours, le Cheval est en danger de perdre l'œil, hors qu'il jette sa gourme par les yeux, ce qui se fait sans que l'œil en soit endommagé.

Quand le Cheval commencera à ouvrir l'œil, si la vitre qui sera obscurcie du coup, est toute couverte d'une nuée de couleur tirant sur le verd, c'est mauvais signe ; s'il paroît sur la vitre des rougeurs comme du sang figé & resté là-dessus, c'est un mauvais signe en soi,

c'est-

c'eſt-à-dire que le coup eſt grand, & qu'il y a eu grande contuſion, mais c'eſt une marque que la nature eſt forte, & chaſſe au dehors ce qui nuit & afflige l'œil, & que le mal ſera de longue durée. CHAP. XXIX.

Si la vitre paroît offenſée en quelque endroit, comme il arrive preſque toûjours à ces grands coups, il court grand riſque, tout au moins qu'il lui reſtera une tache blanche ſur l'œil, plus ou moins grande, comme une lentille ou comme un pois, qui eſt comme un calus que la nature fait en cet endroit pour boucher le trou que le coup a fait.

C'eſt un très-mauvais ſigne, lorſque dans le cours d'un mal long & ennuyeux, la ſubſtance de l'œil ou le globe devient plus petit, car l'œil eſt perdu ſans reſſource : mais il ne faut pas ſe méprendre, car le mal diminuant, l'enflure diſparoît, & l'œil que vous aviez accoûtumé de voir gros & enflé vous ſemble plus petit, ce qui n'eſt pas ſouvent ; auſſi par la quantité des remedes aſtringeans la paupiere de deſſus & deſſous s'eſt reſſerrée, qui fait paroître l'œil plus petit, quoiqu'il ne le ſoit pas.

Quand le deſſus eſt déſenflé, quoique le deſſous reſte enflé, c'eſt ſigne que le mal eſt dans ſon declin, & que le deſſous déſenflera bien-tôt.

Si le coup eſt petit, d'abord qu'il eſt donné l'on doit fendre l'épaiſſeur d'une piece de trente ſols, le bout de l'oreille du même côté, en la preſſant tout du long pour en faire ſortir le plus de ſang qu'il ſe pourra : le remede eſt preſent & fort facile, car le Cheval ouvre l'œil incontinent.

Si vous voulez voir le dedans d'un œil malade d'un coup ou de fluxion, quoiqu'il le tienne fermé, il n'y a qu'à lui boucher l'autre œil avec la main, & le faire cheminer au pas, il ne manquera pas d'ouvrir l'œil autant qu'il le pourra, & dans le temps que le Cheval chemine, on peut voir en quelque maniere la nature du mal.

Si le coup eſt grand, il faut auſſi-tôt ſaigner le Cheval du larmier ou du col en abondance (à la difference de la fluxion, à laquelle jamais il ne faut ſaigner) cette ſaignée empêchera tous les accidens ; ôtez l'avoine, ſeulement du ſon moüillé, peu de foin, ne le point travailler, que ſon écurie ne ſoit pas trop chaude, qu'il ne ſouffre point de froid ; le ſerain, l'Eté & l'air de la nuit ſont bons aux maux des yeux, ils temperent leur chaleur ; puis vous appliquerez un reſtrinctif autour de l'œil ou l'onguent ci-devant décrit avec l'*Album raſis*, & le ſel de Saturne, comme nous avons dit, ou bien mettre dans l'œil de l'eau où vous aurez fait fondre du *Lapis Mirabilis*, celui-là ſeul eſt le plus aſſûré, & qui a du *Lapis Mirabilis*, ne doit pas chercher d'autre remede. Notez qu'aux maux d'yeux il ne ſe faut pas laſſer,

Chap. XXIX. souvent ils sont bien longs, mais enfin ils guérissent si on continuë à les traiter.

Si vous n'avez point du *Lapis Mirabilis*, mettez dans une fiole un demi-septier d'eau d'eufraize, ou de fenoüil, de plantin, ou de roses, ou le tiers de chacune, & au défaut de tout cela l'eau toute pure y est bonne; mêlez parmi cette eau une once & demie de couperose blanche, & le poids de deux écus d'iris de Florence en poudre fine, laissez infuser le tout à froid une heure, puis en lavez l'œil de vôtre Cheval deux ou trois fois tous les jours, le remede est très-bon.

Si après une ou deux applications vous voyez que l'œil souffre trop de cuisson, c'est signe que l'eau est trop forte, mettez encore un demi verre d'eau dans la fiole; faites cas de ce remede, comme étant très-excellent & à peu de frais, & qui produit de bons effets & pour les fluxions & pour les coups, je m'en sers souvent avec utilité au défaut du *Lapis Mirabilis.*

Les remedes que nous avons décrits pour les fluxions, étant tous fort bons vous les ferez pour les coups, la seule difference est de la saignée.

Quand vous aurez pendant quelques jours appliqué des restrinctifs ou des charges sur l'œil, & que le mal est au plus haut point qu'il puisse monter, pour lors prenez du lierre terrestre, & feüille d'éclaire, pilez & exprimez le jus, laissez-le rasseoir, ensuite le passez au travers d'un papier gris, puis en mettez dans l'œil matin & soir: ce remede déterge, desséche & éclaircit l'œil qui seroit demeuré chargé.

Lapis Mirabilis.

Chap. XXX. La Pierre admirable l'est autant par ses bons effets que par son nom: pour la composer prenez de la couperose blanche deux livres, alun de roche trois livres, bol-fin ou d'armenie demi-livre, litarge d'or ou d'argent deux onces: le tout en poudre, mettez-les dans un pot de terre neuf vernissé, dans lequel vous ajoûterez trois pintes d'eau pour le faire cuire fort lentement sur un petit feu sans flamme, jusqu'à ce que l'eau soit absolument évaporée, il faut que le feu soit également tout autour du pot, il se fera au fond une matiere, qui étant séche & sans aucune humidité, le pot sera ôté du feu & on laissera refroidir le tout, & la matiere qui est au fond doit être dure, & de plus en plus elle durcira si vous la gardez long-temps.

La dose de cette pierre est de demi-once, que vous jetterez dans quatre onces d'eau, elle se dissoudra dans un quart d'heure, & mouvant la fiole l'eau blanchira comme du lait, de laquelle on moüillera l'œil du Cheval soir & matin.

Cette eau composée de la sorte se peut conserver vingt jours. CHAP. XXX.

Il y a des Apoticaires qui ont de cette pierre dans leurs boutiques, & s'en servent pour les hommes : Pour moi je m'en sers aux Chevaux, je ne cherche plus d'autre remede pour les fluxions, pour les coups, ni pour la Lune : tout homme qui a des Chevaux en doit toûjours avoir, elle se conserve long-temps ; & asſûrément il y a peu de remedes pour les yeux qui ne lui cedent.

Notez qu'il ne faut pas mettre de cette pierre en poudre pour la jetter dans l'œil malade de coup, ou autrement, car toute seule elle cause trop de cuisson, quoiqu'elle produise ensuite de bons effets ; je ne conseille à personne de s'en servir qu'étant mêlée avec l'eau, car elle lui pourroit causer du désordre.

Cette pierre est bonne si vous en mettez deux dragmes dans trois onces d'eau pour les playes & les ulceres, elle en ôte le feu & les desséche, lavant deux fois le jour la playe ou l'ulcere, & y appliquant un linge moüillé dans cette eau.

Elle est très-bonne pour les fluxions & pour les Chevaux lunatiques : il faut mettre de cette pierre gros comme une noix dans une fiole capable de contenir un verre ordinaire ou demi-septier ; & s'en servir comme je viens de dire ; vous pouvez aprés remplir la fiole d'eau claire, afin qu'elle demeure toûjours pleine jusques à la guérison, l'eau ne sera point si forte à la fin du mal qu'au commencement, aussi n'en est-il pas besoin ; avant de mettre l'eau dans l'œil, il faut remuer la fiole.

Si le coup donné sur l'œil a été si grand que l'œil en soit demeuré couvert & blanc, il faut après que toute la chaleur en sera ôtée & qu'il ne pleurera plus par les remedes précedens, pour ôter la blancheur, moüiller l'œil avec du vin, & immediatement après faire ouvrir les deux paupieres de l'œil malade par quelque personne adroite, & ayant chargé vôtre pouce de farine de froment, l'introduire delicatement dans l'œil ; cette methode de mettre les poudres dans l'œil avec le pouce, est beaucoup meilleure que la maniere ordinaire de tous les Marêchaux, qui est de souffler les poudres dans l'œil du Cheval avec un tuyau de plume ; car quand on a soufflé trois fois dans l'œil d'un Cheval, mal-aisément vous y pouvez revenir, il l'apprehende si fort, qu'il fait des désordres étranges pour l'éviter ; & par le moyen du pouce, quoique les poudres excitent grande cuisson, le Cheval ne s'apperçoit point d'où lui est venuë la douleur si-tôt que de l'autre maniere.

Cette farine réïterée souvent dans l'œil mangera la blancheur ; que si vous voyez qu'elle n'ait pas assez d'effet, il faut y mettre de la couperose blanche ou du christal mineral, autrement appellé salprunelle,

CHAP. XXX. qui est excellent étant réduit impalpable, car il consommera la blancheur, & même la taye, & n'échauffera point l'œil : ce qui n'est pas ordinaire aux autres poudres.

Pour dissiper une blancheur dans l'œil du Cheval.

Outre les remedes que je viens de proposer pour manger la blancheur dans l'œil d'un Cheval, il n'y a rien d'égal au sel armoniac pilé fin & mis dans l'œil, continuant jusqu'à guérison. Il arrive fort souvent que cette blancheur dure douze ou quinze jours, il ne faut pas s'en étonner & continuer.

Celui-ci est très-aisé : à jeun mettez du sel dans vôtre bouche, quand il est fondu moüillez avec vôtre salive l'œil du Cheval la faisant entrer dedans, continuez neuf jours, peut-être que cela mangera la blancheur.

Si vous voulez piler du sel commun fort fin, & le mettre dans l'œil du Cheval, il n'y a aucun remede qui le vaille hors le sel armoniac, & on le trouve par-tout.

Le sel de plomb qu'on appelle le sel ou magistere de Saturne, est très-bon pour manger la blancheur dans l'œil du Cheval ; si cette blancheur succede à une fluxion, car il est peu mordicant, & par sa froideur il repousse la chaleur que la fluxion avoit causée, il est facile à faire. Si vous en desirez voir la description, ayez recours aux Elemens de Chimie de Beguin, Livre second, feüillet 344. qui donne le moyen de le faire. Glazer dans son Traité de Chimie a fort clairement enseigné au feüillet 99. & suivans, à faire le sel cristalisé, & autres préparations du Saturne très-bonnes pour les yeux des Chevaux.

Du Cheval lunatique.

CHAP. XXXI. ON appelle un Cheval lunatique celui qui a une fluxion sur les yeux, laquelle paroît en un temps de la Lune, & lui obscurcit l'œil, & en d'autres temps laisse l'œil assez beau, & auquel on ne jugeroit aucune fluxion. Le temps où la fluxion fait le plus de désordre est ordinairement au decours des Lunes, quelquefois au commencement, & les Chevaux souvent en deviennent aveugles : Il y en a qui sont six mois sans être frappez de la Lune, d'autres trois mois, & d'autres l'ont tous les deux mois.

Dans la seconde Partie, en traitant de la connoissance nous parlerons des signes pour connoître un œil lunatique.

Lorsqu'actuellement la fluxion y est, on voit à l'œil du Cheval de la chaleur, de l'enflure, & des larmes qui en tombent, l'œil est ob-

ſcur & couvert, qui ſont les mêmes ſignes de la fluxion; mais la plus aſsûrée marque de la Lune, eſt lorſque les yeux ſont par le deſſous de la prunelle de couleur feüille-morte, dans le temps de la fluxion ſeulement: car paſſé ce temps on ne s'apperçoit plus qu'il y ait eu cette couleur feüille-morte.

Jamais on ne doit ſaigner un Cheval lunatique, quelque mal qu'il ait, ſi une très-preſſante neceſſité ne vous y oblige, comme ſeroit la fiévre, ou des tranchées, & pour lors on peut ſaigner aux flancs.

J'ai vû des Chevaux lunatiques, qui ayant été ſaignez pour les guérir du farcin, ſont devenus aveugles peu de temps après.

Il ne faut pas donner au Cheval lunatique aucune ſorte de grain pendant qu'il a l'œil trouble, & que la fluxion y eſt actuellement; mais outre le foin & la paille on lui pourra donner du ſon moüillé. On peut faire un ſeton au haut de la tête entre les deux oreilles; pour faire ce ſeton on perce la criniere d'outre en outre avec un fer pointu & rouge, à l'endroit où la patelette de la bride porte, & on y paſſe une corde tiſſuë moitié crin, moitié chanvre; il faut graiſſer cette corde de baſilicum ou de vieil oingt, la tourner & retourner tous les matins pour faire ſortir la matiere qui ſera ramaſſée pendant vingt-quatre heures; d'autres mettent un anneau de plomb au lieu de corde pour faire tenir le ſeton ouvert.

Ce ſeton ſervira à divertir l'humeur qui tombe ſur les yeux, & par cette évacuation les ſoulagera en quelque façon.

Il y a des perſonnes qui mettent deux ſetons, un au devant du front à la criniere, & l'autre au défaut de la bride au derriere où porte l'extrêmité de la palette, & au bout ils en ont eu peu de ſoulagement.

Si c'eſt dans le beau temps, il faut faire coucher le Cheval lunatique au ſerain de la nuit hors de ſon écurie; ſi le temps eſt trop froid, il le faut tenir dans une écurie qui ne ſoit pas bien chaude, car la chaleur de l'écurie nuit fort aux yeux des Chevaux ſujets aux fluxions lunatiques.

Je trouve très-à-propos aux Chevaux lunatiques de leur barrer la veine au larmier, mais on ne doit faire cette operation que lorſqu'il n'y a plus de fluxion ſur les yeux, & qu'on trouve un Marêchal aſſez habile; il eſt à propos auſſi de leur couper ce nerf qui eſt au deſſous de ladite veine, comme je l'ai enſeigné, mais quoiqu'on ne coupe pas ce nerf, il faut neceſſairement barrer la veine au larmier, ce qu'on fera facilement avec l'éguille courbée, comme je l'ai enſeigné parlant des fluxions ſur les yeux: on peut auſſi barrer les deux veines jugulaires, ce qui profite beaucoup aux yeux malades, foibles, ou lunatiques: ſi on veut, on peut pratiquer ce qui ſuit.

Chap. XXXI. Il eſt très-bon de faire aux Chevaux lunatiques, pour tâcher de leur donner quelque ſoulagement, deux orties aux côtez des yeux ſur le plat de l'os de la ganache, pour divertir l'humeur qui prend ſon cours ſur les yeux, & particulierement pour évacuer celle qui eſt déja tombée.

L'ortie ſe fait en cette maniere : on fend la peau en travers à l'endroit où on la veut faire avec un biſtouris ou razoir, puis avec le manche de l'eſpatule on détache la peau d'avec la chair, en remontant en haut de la hauteur de trois doigts, & on introduit là-dedans une lame de plomb large d'un doigt & haute de deux ; on détache un peu la peau au deſſous de la fente faite avec le biſtouris, pour y introduire la lame de plomb, afin qu'elle n'échappe : On laiſſe les orties ouvertes douze ou quinze jours en faiſant ſortir la matiere deux fois tous les jours : ce qui ſe fait en preſſant mediocrement de haut en bas. Pour guérir la playe faite avec l'ortie, il faut ſeulement ôter la lame de plomb, de même l'on doit ôter la corde du ſeton ; ces ouvertures ſe guériſſent d'elles-mêmes : on peut au lieu de la lame de plomb mettre dans l'ortie de la paille, un morceau de ſavatte, ou bien de la racine de gentiane. Aprés ces précautions on pourra ſe ſervir de l'eau de rhuë.

Eau de Rhuë, bonne pour les yeux lunatiques.

Chap. XXXII. COMME l'eau de rhuë eſt un des ſpecifiques pour les yeux des Chevaux, & qu'on n'eſt pas toûjours en lieu pour en avoir, j'ai mis ici une trés-bonne methode pour la faire : Coupez aſſez menu trois ou quatre poignées de l'herbe nommée rhuë que vous mettrez entre deux plats d'argent, ou de terre verniſſée ſans aucune liqueur : faites chauffer doucement ces plats ſur un réchaut, & de temps à autre ôtez le plat qui couvre celui qui eſt ſur le feu, & avec une plume faites tomber l'eau qui eſt attachée au haut du plat, & tout à l'entour : remettez encore de même les plats l'un ſur l'autre, & quelque temps aprés ramaſſez l'eau, & quand vous en aurez une bonne quantité, par exemple un petit verre, faites diſſoudre dedans gros comme une noix mediocre de couperoſe blanche, & baſſinez l'œil ſoir & matin ; ſi cette eau n'opere pas aſſez, il faut enſuite ſe ſervir de la Pierre admirable ci-devant décrite. Et au cas qu'elle ne faſſe pas l'effet que vous prétendez, comme il peut arriver que l'œil ſera fort enflammé, il faut avoir recours à l'huile de Saturne qui eſt une huile tirée du plomb avec methode, & en mettre ſept ou huit gouttes dans l'œil tous les jours, vous verrez un effet ſi beau & ſi extraordinaire, qu'il n'y a remede au monde qui le vaille.

L'huile de Saturne est specifique pour les fluxions sur les yeux, & particulierement pour celles qui suivent les mouvemens de la Lune, & si vous en usez quelque temps avant que la Lune doive causer la fluxion, il n'en aura point de ressentiment, & l'œil demeurera beau; si vous continuez à vous en servir, & à en mettre seulement deux gouttes tous les jours avec une plume, vous conserverez des Chevaux lunatiques des années entieres, sans qu'il paroisse aucune apparence de Lune sur les yeux de vôtre Cheval, qui resteront beaux & clairs. Chap. XXXII.

Si le Cheval est frappé actuellement de la Lune, il faut en mettre tous les jours deux fois dans les yeux, dans peu de temps vous en verrez un bon effet.

Je l'ai souvent éprouvé avec beaucoup de satisfaction, & vous pouvez vous en servir avec asûrance.

Huile de Plomb, oleum Saturni.

LA maniere de composer cette huile est décrite par differens procedez dans tous les illustres Chimistes anciens & mordernes. Quoiqu'ils ayent nommé cette liqueur huile; ce n'en est pas une à proprement parler, parce qu'elle n'est inflammable; s'il y a faute à le nommer ainsi, c'est aprés des illustres, qui sont Paracelse, Crollius, Zuvelfer & autres; entre toutes leurs differentes methodes de le composer, je me suis attaché à la suivante l'ayant trouvée avec moins d'embarras: si vous n'êtes pas expert, il faut vous adresser à quelque Artiste qui vous le fasse methodiquement; quoique la description suivante soit assez claire, pour peu que vous ayez de lumiere dans la distilation. Chap. XXXIII.

Prenez six livres de ceruse, grattez-la sur un tamis de crin renversé, pour la réduire en poudre, & la mettez dans une terrine de grais, & dix pintes de vinaigre distillé par dessus; il faut laisser digerer le tout sur le bain du sable, à chaleur mediocre, pendant trois jours naturels qui font trois jours & trois nuits, en remuant souvent le fonds de la matiere avec une espatule de bois, filtrez le vinaigre distillé, qui sera chargé du sel de plomb, évaporez ensuite: il vous restera aprés l'évaporation de toute l'humidité, un sel de Saturne veritable & fixe, vous mettrez ce sel dans une Cornuë de verre, que les deux tiers de la Cornuë demeurent vuides, vous adapterez la Cornuë au feu de sable avec son recipient, les premieres deux heures le feu fort doux, puis vous augmenterez le feu jusques à ce qu'il ne sorte plus rien de la Cornuë. Pour lors laissez refroidir les vaisseaux, & la liqueur qui est dans le recipient sera l'huile que vous cherchez, que

vous pouvez rendre plus fort si vous voulez, en évaporant le tiers du flegme qui est dans ladite huile; mais il est assez fort pour l'usage que nous en voulons faire, c'est-à-dire pour les yeux lunatiques, sans rien évaporer.

Ce qui reste au fond de la Cornuë est un excellent sel de Saturne bon à plusieurs usages. On l'applique seul ou mêlé avec differens onguens, comme je dirai en son lieu, pour resister à la fluxion ou temperer la trop grande chaleur; mais il est plus fort que celui qu'on vend ordinairement chez les Artistes, qui pour le rendre plus agreable le cristalisent; je ne voudrois pas me servir de celui-ci interieurement, ou il faudroit le dissoudre dans l'eau, le filtrer & évaporer jusqu'à pellicule, puis le mettre cristaliser à la cave, &c.

Si vous vous adressez à quelqu'un qui sera peut-être persuadé d'être Chimiste, & qui ne le sera pas en effet, il vous dira que cette operation ne se peut faire, comme quelques-uns m'ont dit, mais il s'est trouvé, ou qu'ils n'avoient pas de vaisseaux propres, ou qu'ils étoient ignorans. Tout homme qui aura la moindre teinture de Chimie verra bien qu'elle n'est pas fort difficile; je l'ai faite & l'ai fait faire.

On peut se servir du sel de Saturne pour les yeux, non seulement des Chevaux lunatiques, mais encore de ceux qui sont attaquez de fluxions: car n'ayant aucune acrimonie en soi comme tous les sels en ont, il ne causera ni cuisson ni douleur, mais temperera admirablement toute la chaleur étrangere de l'œil, y rétablira la naturelle, & ainsi il divertira la fluxion; on appelle ce sel sucre de Saturne, à cause qu'il est doux au goût. Il faut dissoudre deux gros de ce sel dans une once d'eau de morelle, d'éclaire, ou d'eufraize, & de cette eau laver l'œil & en faire penetrer dedans.

Un Auteur moderne a écrit que ce sel tombe en *deliquium* ou défaillance, c'est-à-dire que par l'attraction de l'air il se resout en liqueur; je ne suis pas tout-à-fait de ce sentiment, il en attirera veritablement un peu, mais non pas suffisamment pour le réduire en liqueur: le sel est plus aisé à trouver que l'huile, mais il a moins de vertu.

Ceux qui veulent détruire la Chimie, & rendre ses operations suspectes, disent qu'il n'y a aucune apparence d'employer le sel de Saturne, puisque ce n'est que le Saturne même calciné, comme en effet si on le fond dans un creuset avec du nitre ou avec du sel de tartre, il retournera en plomb, mais sans détruire aucunement les vertus du sel de Saturne, qu'on voit par les experiences journalieres, de même que le Mercure en quelque façon qu'on le déguise, reviendra toûjours en Mercure courant, & cela n'empêche pas qu'on ne l'applique

à

à beaucoup d'usages, parce qu'il est ouvert & rendu ou familier ou capable de causer inanition à la partie où on l'applique, & auparavant il étoit dans sa nature compacte & liée, incapable des operations qu'il produit tous les jours, étant preparé. Il en est de même du plomb lequel est ouvert & joint à cet esprit acide du vinaigre qui le dissout; il est capable de rafraîchir merveilleusement l'œil, mais lorsque ce sel est joint avec le sel du tartre ou du nitre dans la fusion, l'esprit du vinaigre est détruit par l'acidité du sel de tartre, ainsi le sel de plomb n'étant soûtenu de rien, reprend sa premiere nature & retourne en plomb en petite quantité. CHAP. XXXIII.

Quelquefois la fluxion est si abondante, que l'huile ne la peut arrêter: pour lors on peut se servir d'un frontail afin d'aider à couper chemin à cette fluxion.

Frontail pour divertir la fluxion.

Prenez de l'encens fin, du mastic, & du bol d'Armenie, autant de l'un que de l'autre, mettez-les en poudre, & les démêlez avec de la glaire d'œuf & du suc de joubarde, en Latin *semper vivum majus;* cette herbe croît sur les toîts, semblable à des petits artichaux; il faut étendre le tout sur du cuir pour l'appliquer au Cheval d'une temple a l'autre, & le lier par dessus avec un linge, renouveller le frontail une ou deux fois tous les jours selon que le fluxion sera plus ou moins grande.

Methode pour dégraisser les yeux par en bas.

LORSQU'IL n'y a plus d'apparence de fluxion sur les yeux, & qu'il a les yeux autant clairs que son infirmité le peut permettre, on peut faire une operation de la main, qui a réüssi assez souvent à des Chevaux lunatiques, elle a manqué à d'autres; ainsi quand le Cheval aura la vûë si affoiblie par la fluxion, qu'elle sera presque perduë, il ne faut pas croire que l'operation la puisse rétablir: mais tout ce qu'on peut raisonnablement esperer de cette operation est qu'elle maintiendra les yeux en l'état qu'ils seront lorsqu'on la fera, & empêchera qu'ils ne se perdent tout-à-fait. CHAP. XXXIV.

On doit faire l'operation, si on peut au declin de la Lune; il faut abattre le Cheval pour avoir plus de facilité, & avec un sol marqué qu'on applique au coin de l'œil entre l'onglée, qui est un cartilage que tous les Chevaux ont à l'œil, on a le moyen d'enfiler avec une éguille & du fil ladite onglée, & ce sel marqué que j'ai ordonné d'appliquer entre l'œil & l'onglée, fait qu'on peut la piquer & enfiler sans crainte de blesser l'œil; étant enfilée de la sorte, on ouvre la paupiere

CHAP. XXXIV. d'en-bas avec le doigt, & on tire le fil qui eſt attaché à l'onglée, laquelle ſort, & tire après ſoi un morceau de chair glanduleuſe. On la tire doucement coupant peu à peu avec un biſtouris ce qui la retient par les côtez, & tirant l'onglée, le morceau de chair ſuit qui lui eſt attaché, on coupe tout doucement juſqu'à ce qu'on en ait ôté gros comme le pouce, & long comme la moitié du doigt de chair glanduleuſe, & de temps en temps en faiſant l'operation, on lave l'œil avec de l'eau pour en ôter le ſang qui empêche de voir ce qu'on fait; le morceau de chair coupé à tous les deux yeux, on barre la veine au larmier: puis ſoir & matin on lave l'œil avec de l'eau-de-vie, ou de l'eau toute pure où l'on aura diſſout du *Lapis Mirabilis*; le Cheval ne doit point manger d'avoine, mais ſeulement du ſon moüillé, & au bout de quinze ou vingt jours il peut travailler ſans danger, & manger de l'avoine.

Cette operation a été trouvée par un raiſonnement fort naturel. De même qu'il y a des émunctoires ou receptacle des mauvaiſes humeurs dans certaines parties du corps, il y en a au deſſous des yeux en forme de chair glanduleuſe & ſpongieuſe, qui eſt comme l'égout de ce receptacle de ce que le cerveau pouſſe d'indigeſte, de crud, & d'âcre ſur l'œil: cette humeur fume & envoye des vapeurs chaudes & brûlantes à l'œil, qui le piquotent, l'irritent, & appellent enſuite tout ce qu'il y a d'impur dans les parties voiſines; auſſi voyons-nous toûjours l'œil plutôt attaqué des vapeurs & de la chaleur par en-bas que par en haut, particulierement de la Lune: car dans le temps qu'elle ſe fait connoître ſur l'œil, il eſt feüille-morte par le bas, & preſque jamais par le haut: Cela étant veritable, ſi on ôte cette glande, on ôtera le reſervoir de la fluxion, & les humeurs prendront un autre cours, tomberont ſur les parties prochaines, comme ſont les chairs, où la nature les digerera, les cuira, & ſera en état, n'ayant plus rien à défendre des parties delicates comme l'œil, qu'elles ne lui pourront nuire. Par tout ce raiſonnement on peut juger que cette operation peut ſeulement maintenir l'œil en l'état qu'elle le trouve, & non pas le remettre au plus haut point où il puiſſe être. L'on peut en barrant la veine au larmier, couper le nerf qui eſt au deſſous; il contribuëra à rétablir l'œil, par les raiſons que j'ai expliquées.

L'on dégraiſſe l'œil par deſſus, comme nous l'avons preſcrit par deſſous; on fait l'operation en cette maniere: il faut fendre la peau avec le biſtouris au milieu de la ſaliere, & avec le crochet on tire de la graiſſe qui eſt contenuë en cet endroit, cette graiſſe ſe détache aſſez facilement, on en tire gros comme une noix, puis on lave la playe avec du vin chaud, on emplit le trou vuidé avec de la filaſſe enduite

d'égyptiac, on empêche que le vent ne donne sur le mal, ce qui est fort dangereux ; on attache deux fils à la peau qu'on a coupée pour tenir l'appareil, & on panse le mal tous les jours, le lavant avec du vin chaud & le plumaceau frotté d'égyptiac jusqu'à guérison. Je n'ai pas trouvé que cette operation fasse un bon effet pour les yeux, & autant que j'estime l'autre, je fais peu de cas de celle-ci. Chap. XXXIV.

Comme tout le monde n'est pas d'humeur à faire joüer des coûteaux, je prescrirai ce qui reste des remedes ordinaires aux Chevaux lunatiques, entre lesquels est la purgation, qu'on ne doit pratiquer que lorsqu'il n'y a plus du tout de fluxion sur les yeux : car autrement elle nuiroit plus qu'elle ne serviroit.

Pilulles pour les Chevaux lunatiques.

Prenez deux onces d'aloës fin, ou aloës lucide, agaric demi-once, des trochisques d'Alandal (qui est la colloquinte préparée) trois dragmes; si le Cheval est mediocre, cela le purgera ; mais s'il est grand, il faut augmenter la dose d'une dragme des trochisques d'Alandal; mettez toutes ces drogues en poudre grossiere, & les mêlez avec demi-poignée de feüilles de betoine pilée & une livre de beurre frais, pour en former des pilulles grosses comme une balle de jeu de longue Paulme, que vous donnerez au Cheval, avec chopine de vin, & le promenerez demi-heure après la prise.

Sans prendre la peine de composer une Medecine exprés, servez-vous des pilulles dorées, ou Lucis, & en donnez deux onces au moins, les faisant prêcéder par un lavement purgatif donné le jour auparavant; & comme l'Aloës est le vrai purgatif des Chevaux, & qu'il entre dans toutes les pilulles ci-dessus, en voici une préparation assez bonne, quoique commune.

Préparation d'Aloës.

Prenez du meilleur Aloës, qui est le lucide, qui est plus fin que le Succocitrin ou Soccotrin, en poudre quatre onces, faites infuser quantité de feüilles de roses pâles dans de l'eau pendant vingt-quatre heures, puis coulez, & ajoûtez de nouvelles feüilles de roses jusques à trois fois; de cette infusion arrousez vôtre Aloës, puis le laissez secher à lombre, réimbibez-le trois fois, & l'Aloës étant sec, sera préparé & sera très-bon ; il sera encore meilleur de l'imbiber avec du suc de roses de Damas, l'un & l'autre lui donne le nom d'Aloës rosat.

L'Aloës ainsi préparé aura plus d'effet dans une mediocre quantité pour purger; il fortifie le ventricule en le purgeant, & par affinité il purge le cerveau, il resiste à la corruption des humeurs; c'est ce qui

Chap. XXXIV. oblige d'en faire ordinairement la base des pilules.

Quoique l'Aloës soit plus actif, & beaucoup meilleur par cette preparation, je l'ai proposé en faveur des Curieux, car pourvû qu'on cherche de bon Aloës, bien lucide & fin, assurément il purgera bien vos Chevaux, sans leur nuire, & je ne sçache guéres de meilleur purgatif que celui-là, ni si ami de la nature des Chevaux.

L'Agaric étant en trochisque, est corrigé des deux défauts qu'il a, sçavoir de sa trop grande legereté, qui l'empêche de tomber dans le fond de l'estomach, & de son operation tardive : neanmoins aux Chevaux on le donne fort souvent tout simple.

On le prépare avec la Malvoisie & le Gingembre.

Après la purgation, il faut attendre le vingtiéme de la Lune pour lui donner le feu, en cas que les yeux soient assez clairs & beaux.

La maniere de donner le feu au dessus des yeux d'un Cheval.

Chap. XXXV. LE vingtiéme de la Lune ou environ, tirez une raye de feu depuis le dessous d'une oreille jusqu'à l'autre, passant sous le frontail de la bride, afin de cacher cette raye, qu'on fait avec un coûteau de feu, qu'il faut repasser jusqu'à ce que la raye soit de couleur de cerise, puis sur les veines du larmier faites une étoile de feu sans percer le cuir, car les cicatrices paroîtroient toûjours. Si le cuir avoit été percé avec le feu, il faut frotter les endroits brûlez avec de l'eau de-vie mêlée avec du miel, tous les jours matin & soir : l'escarre étant tombée il faut bassiner la playe avec de l'eau-de-vie, quoiqu'on n'y mette ni poix ni bourre, il y reste très-peu de cicatrices, & le feu fait autant d'effet.

J'ai vû quantité de Chevaux qu'on a garantis de la Lune pour quelque temps avec le feu donné de cette sorte, & le pis qu'il en puisse arriver est, qu'on en conserve tout au moins un en crevant l'autre. Si les deux yeux sont atteints de ce défaut, les esprits visuels de celui qui est crevé, passeront dans l'autre & le fortifieront, & on conservera encore les yeux quelque temps en état de servir, si on barre les deux veines du col, qu'on appelle veines jugulaires.

Tous les Chevaux lunatiques à la fin deviennent aveugles, à moins d'apporter les précautions que nous avons dit, & d'en crever un, ce que l'on fait avec une éguille enfilée avec du fil de laquelle on perce le mechant œil, & on fait ressortir l'éguille tout contre où on l'a piqué en entrant dans l'œil, & on y laisse le fil pendant sept ou huit jours, & continuellement cet œil qui est enfilé jette de l'eau & se desseche ; on ôte le fil & avec le temps, les esprits visuels qui passent à l'autre œil le

fortifient, & le conservent de la Lune, & l'œil piqué se desseche. J'ai vû un Cheval auquel on avoit mis un œil d'émail, ou de verre, pour cacher la difformité d'un œil qui s'étoit absolument desseché, quand on l'eut crevé pour conserver l'autre. La Lune est une maladie hereditaire qui passe aux Poulains, ainsi il faut avoir grand soin que les Estalons ayent de bons yeux; le mal peut arriver aussi lorsque les Poulains mangent de l'avoine avec leur mere dès l'âge d'un an & avant, ils font effort pour la macher, & s'étendent les veines qu'ils ont sur les yeux & à côté du larmier, & les font grossir, & ainsi ils attirent trop de sang en ces parties, qui ensuite nourrissant trop l'œil s'échauffent & y causent la fluxion, ou celle qui suit le mouvement de la Lune ou l'autre, ce qui perd & consomme les yeux; c'est une pensée que j'ai tirée d'un Livre qui traite des Chevaux, fait par un nommé *Jean Taquet*: Il dit expressément que ce n'est pas l'avoine par sa substance qui fait perdre les yeux aux Poulains en les échauffant trop; mais seulement par l'effort qu'ils font en la mâchant: & pour empêcher ce désordre, il conseille qu'on fasse moudre l'avoine pour les Poulains, & que la mangeant de la sorte ils seront plus forts & plus robustes sans que jamais elle leur cause fluxion, ni mal aux yeux: Comme je n'avois jamais vû cette observation en aucun Auteur, je vous l'ai voulu donner, & vous laisser la liberté d'en faire le jugement qu'il vous plaira. Chap. xxxv.

Il y a des Chevaux qui deviennent lunatiques à l'âge de huit ou dix ans, qui avoient toûjours eu les yeux beaux: c'est un heritage que l'Estalon leur a laissé. Le Tonnerre & les éclairs dans les grands orages, quand les jeunes Chevaux en sont attrapez en campagne, peuvent les rendre lunatiques, ou tout-à-fait aveugles.

Si on travaille beaucoup un Cheval atteint de la Lune, il deviendra plutôt aveugle qu'il n'auroit fait, la chaleur & les grands froids lui sont contraires; enfin c'est une maladie dont peu de Chevaux sont attaquez sans perdre les deux yeux, ou tout au moins un: car les remedes ne reüssissent pas en tous les sujets, & souvent il ne faut pas blâmer les remedes pour ne pas guérir des maux d'yeux, il suffit qu'ils puissent profiter en plusieurs rencontres.

De l'Emorragie.

L'Emorragie est une perte de sang par le nez ou par la bouche, causée par une abondance de sang parmi lequel il s'est glissé quelque liqueur pleine d'esprits & de sel, qui l'aura fait boüillir & fermenter, en sorte que les vaisseaux destinez à le contenir n'en Chap. xxxvi.

seront pas capables, ainsi il se rompra quelque veine qui fournira ce sang que l'on voit sortir par le nez du Cheval, & cette liqueur a été poussée dans le sang par un excès de chaleur causée par les fatigues extraordinaires dans les grandes chaleurs. La cause peut venir aussi lorsque le sang est échauffé & subtil, soit par la nourriture precedente donnée en trop grande abondance, ou qui peche dans sa qualité, ou des fatigues qui le font boüillonner, ce qui ouvre quelques veines, d'où il sort avec impetuosité, tantôt par les nazeaux, tantôt par la bouche. Qu'une liqueur pleine d'esprits & de sel, fasse boüillir & fermenter le sang, l'experience le peut faire connoître; si dans le sang tiré des veines, quand il est encore tout chaud, on mêle de l'esprit de vin, il s'ensuivra une ébulition étonnante; la même chose arrivera si on y mêle les esprits de vitriol ou de corne de cerf, ou de suye de cheminée; tout au contraire le sel de tartre & la dissolution d'alun troublent & précipitent le sang : qu'il n'y ait de ces liqueurs pleines de sels & d'esprits dans le corps des Chevaux, c'est de quoi on ne doutera pas, si on sçait un peu la maniere dont la nature agit dans leur interieur.

Si on n'apporte du soulagement à ce mal, les Chevaux en peuvent mourir ou devenir trés-foibles, parce que la nature est épuisée par cette excessive évacuation qui a fait la dissipation des esprits. Aussi sont-ils long-temps hors d'état de rendre service; mais rarement ils en meurent, si ce n'est que la fiévre y soit conjointe, ce qui n'est pas ordinaire.

Comme cette maladie n'arrive que dans les grandes chaleurs, il y va de la prudence du Cavalier qui monte un Cheval fort gras, ou plutôt fort ardent & plein de feu, qui n'est pas en haleine, de le ménager au commencement, & de le travailler avec prudence, en sorte qu'il ne lui puisse causer ce desordre, ou quelqu'autre encore pire; dans ces occasions le plus prompt remede est le meilleur pour arrêter cette grande perte.

Et du moment qu'on voit un Cheval perdre du sang en abondance par le nez ou par la bouche, ou par tous les deux, il faut le saigner des flancs, ou des plats des cuisses, ou plutôt du col si on ne lui en a pû tirer abondamment d'ailleurs, puis prendre d'une herbe nommée de la traînasse, ou renoüée, en Latin *Centinodia*, parce que lorsqu'elle est dans sa parfaite croissance elle a cent nœuds en une seule tige; c'est un specifique pour arrêter le sang, il en faut prendre une bonne quantité, la concasser bien fort, en emplir les nazeaux, en lier sur les larmiers, & sur les roignons, qui sont au défaut de la selle, & même sur les testicules, si c'est un Cheval entier.

Si vous ne trouvez pas de cette herbe, quoique fort commune,

broyez bien fort de l'ortie pour vous en ſervir tout de même.

Si vous pouvez, vous mettrez le Cheval dans l'eau juſques au flanc, & l'y laiſſerez une couple d'heures ſi c'eſt en Eté, qui eſt le temps où les émorragies arrivent le plus ſouvent à cauſe des grandes chaleurs.

Si vous n'êtes pas en lieu commode pour le mettre dans l'eau, il lui faut couvrir la tête avec un drap moüillé en ſept ou huit doubles dans de l'oxicrat, & tout le dos de même, lui tenir la tête haute dans l'écurie, ne le point laiſſer coucher, & ſouvent jetter de l'eau fraîche aux teſticules ou au fourreau, réïterer la ſaignée dès le lendemain & lui donner des lavemens rafraîchiſſans; il y a des Chevaux qui ont eu cette perte de ſang ſix & ſept jours; mais moins violent à la fin qu'au commencement, & ils ont été guéris par les remedes précédens.

Lavemens.

Le lavement ſuivant eſt en partie capable d'arrêter ce boüillonnement de ſang, étant aidé par la ſaignée.

Prenez mauves, guimauves, de chacune une poignée, plantin, deux poignées, chicorée, laituë & pourpier, de chacun une poignée: faites du tout une decoction dans deux pintes & chopine d'eau avec une once & demie de ſel policreſte en poudre; dans la colature vous mettrez un quarteron de l'onguent *populeum* ſans mêlange de vert de gris comme quelque fripons y en mettent pour lui donner une belle couleur verte. Si vous vous en défiez, prenez un quarteron d'onguent roſat veritable, & non de ſimple graiſſe, lavée en eau-roſe pour lui donner l'odeur des roſes & teinte avec l'orcanette: donnez le tout au Cheval aprés l'avoir vuidé de ſa fiente.

Si aprés avoir rendu ce lavement le ſang ne s'arrêtoit pas, il faut faire ce qui ſuit: Mettez des feüilles de plantin pilées & mêlées avec une once des poudres ſuivantes, encens mâle, aloës ou myrrhe pour introduire le tout dans les nazeaux, lui tenir le nez haut comme ſi on lui donnoit un breuvage, & un drap moüillé d'oxicrat, & plié en cinq ou ſix doubles ſur la tête, ſur le col & ſur les reins, comme j'ai ci-devant enſeigné, & lui moüiller ſouvent avec de l'eau fraîche le fourreau ou les teſticules s'il y en a.

Les pertes de ſang par les nazeaux ſont quelquefois ſi violentes, qu'on ne peut les arrêter ſi-tôt. On peut ſe ſervir d'une poudre pour les arrêter, qui eſt fort facile à faire, particulierement aux Marêchaux. Il faut laiſſer ſécher à l'ombre de la fiente d'Aſne qui ne ſoit pas châtré, en ſorte qu'on la puiſſe mettre en poudre, & avec un tuyau de verre, une ſerbacane, ou un autre canon, on ſouffle abondam-

Chap. XXXVII. ment de cette poudre dans les nazeaux du Cheval qui ſaigne, & bientôt aprés le ſang s'arrête.

La même poudre eſt admirable aux hommes qui ſont ſujets à ſaigner du nez, il n'y a qu'à porter de cette poudre dans une tabatiere, & en prendre comme du tabac par le nez, d'abord le ſang s'arrête. J'en ai ſouvent vû l'experience; & la poudre ne ſent que l'herbe ſéche: quelque délicat ſe recriëra qu'il aimeroit mieux mourir que de prendre de cette poudre. Je conſens qu'il n'en prenne point, & ne trouve pas mauvais qu'il n'approuve pas un remede ſi vilain, mais s'il en prend ſans le ſçavoir? Et de plus; qui aſſurera ce Monſieur le delicat que ſon Apoticaire ne lui a pas fait avaler quelque choſe de plus mauvais, qui peut-être l'aura guéri de quelque maladie de contrebande? Mais comme je ſuis complaiſant, je mettrai ici un remede pour l'émorragie des Chevaux, qui peut ſervir pour les hommes: Prenez, ſi vous pouvez, ou achetez un liévre pris & tué au mois de Mars, écorchez-le, & ſans le larder, mettez-le en état d'être mis à la broche, ſans pourtant l'embrocher: faites-le ſécher au four, en ſorte que toute la chair ſe puiſſe réduire en poudre, ſoufflez de cette poudre dans les nazeaux du Cheval en abondance, elle arrêtera le ſang qui ſort par le nez, comme auſſi celui des playes. Voilà un remede trés-facile & trés-bon, & qui ne ſent point la fiente d'Aſne.

Celui-ci eſt encore trés-bon, & on peut le preparer commodement en tout temps. Prenez des écorces de grenade ſéche, vitriol Romain, & alun de chacun quatre onces, mettez le tout en poudre, & le mêlez, & vous en ſervez au beſoin. Ce remede arrête le ſang par tout le corps: cette poudre ſe conſerve long-temps en ſa bonté, elle eſt excellente pour arrêter le ſang de toutes ſortes de bleſſures.

Le mal de Cerf ou du Cerf.

Chap. XXXVII. LA maladie qu'on nomme mal de Cerf aux Chevaux, peut avoir tiré ſon nom de ce que les Cerfs ont un pareil mal. Si cela eſt, je n'en ſçai rien, mais je ſçai fort bien que ce qu'on appelle mal de Cerf aux Chevaux eſt ſouvent & preſque toûjours mortel. C'eſt un rhumatiſme qui leur tient les mâchoires & le col ſi roides, qu'ils ne peuvent les mouvoir, non pas même pour manger. Les yeux leur tournent en montrant le blanc en haut par un mouvement convulſif de temps en temps comme s'ils alloient mourir; par intervalle ils ont des battemens de flancs & de cœur ſi grands, qu'on les jugeroit ne pouvoir vivre deux heures, mais ils ceſſent & recommencent, ſans regle, tantôt plus tard, quelquefois plutôt; quand on leur manie le col,

on

on le ſent roide & fort tendu, la peau eſt ſéche & aride, & outre cela ils ont ſouvent le corps tout roide, & le derriere auſſi empêché que le d vant, & lorſque le rhumatiſme occupe le derriere comme le devant, il n'en réchape guéres, particulierement ſi la fiévre eſt continuë, comme elle eſt preſque toûjours.

Le mal de Cerf n'eſt pas abſolument une maladie mortelle, lorſque ce n'eſt pas un rhumatiſme univerſel répandu par tout le corps, & que les Chevaux ſe le ſont procurez eux-mêmes: en tirant avec violence contre le licol, les longes reſiſtent, ils font effort aux muſcles du col, & ſe les allongent, ſur leſquels enſuite il ſe fait une fluxion; mais preſque toûjours le mal vient de chaud & de froid ſoufferts à contre-temps, ou d'avoir paſſé d'une grande chaleur à un grand froid, dans un moment; ce prompt changement a émû les humeurs qui ſe ſont trouvées en trop grande abondance, & ont fait nombre d'obſtructions qui empêchent le mouvement des parties malades, & cauſent une grande douleur non ſeulement à ces parties, mais à celles qui leur ſont voiſines, ou qui ont communication avec elles, la chaleur cauſée par la douleur appelle ou attire la fluxion qui cauſe le deſordre qu'on voit & qu'on connoît aux ſignes que j'ai donné.

Quoiqu'il y ait grand battement de flanc & de cœur, s'il y a de l'intervalle conſiderablement, le Cheval reprend des forces pour reſiſter au mal. Ce qu'il y a à craindre eſt que ſouvent la fluxion eſt ſi grande ſur les mâchoires, que ne les pouvant mouvoir ils meurent de faim. La chaleur naturelle, manque de nourriture pour s'employer, s'échauffe ſi fort qu'elle peut enflammer le ſang, augmenter la fiévre & faire mourir le Cheval; le remede eſt de leur donner des lavemens ramolitifs ſoir & matin, leur tirer ſouvent du ſang, & même de deux jours l'un, juſqu'à ce qu'on voye de l'amendement. C'eſt un tres-bon remede: mais comme il le faut ſouvent réïterer, une demi-ſaignée chaque fois ſuffit.

Pour ſa nourriture il faut détremper du ſon avec beaucoup d'eau auſſi clair que de la boüillie, & le laiſſer devant lui pendant tout le jour; il le remuëra avec les lévres, & dans ſes bons intervalles il tâchera d'en avaler quelque peu; pour du foin, & de la paille, il n'en peut guéres ou point manger, ne pouvant deſſerrer la mâchoire; on lui donne de l'eau tiede à boire: aprés la ſaignée & les lavemens, il faut prendre égale partie d'eſſence de therebentine & d'eau-de-vie, les mettre dans une fiole & les bien battre enſemble, lorſqu'ils ſeront bien mêlez, en frotter tout le col ſur les muſcles & autour des mâchoires, & bien frotter avec la main pour faire penetrer le tout dans le col, afin d'échauffer les muſcles qui ſont refroidis, & occupez par la

Chap. xxxvii. fluxion, & deux heures après frotter encore tous les mêmes endroits avec de l'onguent d'althea, & bien frotter pour le faire penetrer dans le col ; le tout échauffera la partie & pourra faciliter le mouvement de la mâchoire & déroidir le col ; ensuite on frottera tous les matins avec l'onguent d'althea les mêmes endroits, & les soirs avec de l'eau-de-vie ; de plus, il faut lui envelopper le dessous de la gorge avec une peau d'agneau, comme on fait à la gourme.

Si le Cheval est entrepris de tout le corps, il faut lui frotter les reins avec l'onguent d'althea, de l'esprit de vin, un drap moüillé dans de la lie de vin chaude par dessus, & la couverture par dessus le tout, réïterer ce frottement & fomentation tous les jours ; que le Cheval soit établé dans une écurie chaude, & peut-être que par le soin qu'on en aura, il guérira s'il a des intervalles sans fiévre.

Il ne faut pas obmettre de bons lavemens émollians, & en donner trois ou quatre tous les jours ; & si le mal presse, on en peut donner un le matin, avec deux pintes de lait, huit jaunes d'œufs, & deux onces de sucre pour sustanter & assouvir la faim animale des parties qui ont communication avec le gros boyau, & les autres doivent être des lavemens émollians & rafraîchissans.

Quelques-uns percent le col à ces Chevaux tout au travers avec des boutons de feu prés la criniere en trois ou quatre endroits, d'autres les énervent. Non seulement je ne le conseille pas, mais je le desapprouve beaucoup ; les Chevaux ont déja assez de mal sans leur en faire davantage, & sans esperance d'aucun soulagement.

Si on leur pouvoit faire avaler quelque chose, on leur donneroit de temps en temps des prises de poudre cordiale ou des pilules puantes, ou enfin ce qu'on jugeroit à propos ; mais on ne leur peut faire que des remedes topiques, c'est-à-dire exterieurs ; aussi presque toûjours ils en meurent.

Lorsqu'on voit les choses en état de hazarder, ou que le Cheval ne pouvant prendre de nourriture court risque de mourir plutôt de faim que de son mal, s'il a souvent de grands intervalles sans fiévre, il faut prendre le temps qu'il n'a point de fiévre ; prendre une livre de farine d'orge fine, & la démêler avec suffisante quantité d'eau, comme si on vouloit faire de la boüillie, & la laisser cuire jusqu'à ce qu'elle s'épaississe, & alors y ajoûter gros comme un œuf de sucre en poudre, & faire avaller le tout par les nazeaux, moitié par un & moitié par l'autre, le tout moderement chaud.

On s'étonnera peut-être de ce que je fais difficulté de donner cette nourriture au commencement du mal, puisque le Cheval en a besoin, qu'il n'en peut prendre par la bouche, & que les conduits du nez ré-

pondent dans la bouche ; mais j'en uſe de la ſorte, parce que tout ce qu'un Cheval prend par le nez le tourmente & le fatigue extrêmement, & qu'il eſt dangereux que cette nourriture, quoique rafraîchiſſante comme eſt l'orge, ne lui augmente la fiévre, s'il l'a, & ne la lui donne s'il ne l'a pas. Mais comme cette fiévre eſt accidentelle, elle n'eſt pas ſi fort à craindre ; neanmoins il eſt perilleux de donner de la nourriture par le nez, c'eſt pourquoi je n'ordonne pas d'en donner que lorſque le Cheval court riſque de mourir de faim ; en cet état il vaut mieux hazarder de le ſauver en lui donnant de la nourriture que de le laiſſer mourir de faim : Peu de Chevaux échapent de ce mal, lorſque le rhumatiſme eſt univerſel, & qu'il y a fiévre continuë ſans aucune intermiſſion. Chap. XXXVII.

Les Avives.

On dit fort improprement que le Cheval a toûjours les Avives, parce qu'il a toûjours les parties où ce mal a ſon ſiege ; & où il paroît dans le temps de ſon accès. Ce ſont des glandes proche du goſier, qui étant d'une ſubſtance molle & ſpongieuſe, ſont tenuës pour les émonctoires des parties voiſines ; elles ſont ſujettes à une inflammation, qui faiſant une enflure, bouche le goſier, & empêche la reſpiration, qui eſt ſi neceſſaire à la vie, que ſi le Cheval n'eſt promptement ſecouru, il court riſque d'être étouffé, & le travail que cette difficulté de reſpirer lui cauſe, fait qu'il ſe veautre, qu'il ſe couche & ſe leve ſouvent, qu'il ſe débat & s'agite étrangement, croyant par ces divers mouvemens ſe défaire de la douleur qui l'oppreſſe & qui le ſuffoque. Chap. XXXVIII.

On peut comparer ce mal fort à propos à l'eſquinancie qui vient aux hommes, les marchands de Chevaux l'appellent étranguillon.

L'on croit que les Avives ſont toûjours accompagnées de tranchées, parce qu'on apperçoit les mêmes ſignes.

La cauſe la plus ordinaire des Avives eſt lorſque le Cheval paſſe d'une extrêmité à l'autre dans un moment, principalement d'un grand chaud à un grand froid ; par exemple, quand on fait boire les Chevaux trop échauffez d'abord après le travail, cela émeut les humeurs, les fond, & les fait tomber en trop grande abondance ſur ces glandes, ce qui les fait enfler & cauſer ce déſordre.

Elles arrivent auſſi pour avoir ſurmené un Cheval, c'eſt-à-dire, l'avoir travaillé au de-là de ſa force & de ſon haleine, ou qu'après un grand travail on le neglige à l'arrivée, ſans le couvrir ni le promener ; un Cheval peut auſſi les avoir, pour avoir mangé trop d'avoine,

Chap. XXXVIII. ou même trop d'orge, de froment, ou de ſeigle, elles peuvent encore être cauſées par pluſieurs manieres, & c'eſt preſque toûjours par la faute, & par l'indiſcretion de ceux qui ont le ſoin des Chevaux, ou qui les montent.

Remedes.

Pour remedier aux Avives, il faut porter ou piler l'oreille en bas, à l'endroit où arrivera ſa pointe ſur le goſier près de la ganache, c'eſt l'endroit où l'inflammation cauſe la tumeur : ſi le poil quitte facilement cet endroit, & s'arrache aiſément, c'eſt une marque de maturité, & qu'il eſt temps de reſoudre, ou au pis aller, d'évacuer la matiere contenuë dans cette tumeur. Pour lors, il faut prendre toute la glande qui eſt en cet endroit, avec les tenailles d'un Marêchal, qu'on appelle Triquoiſes, & battre la tumeur tout doucement avec le manche du brochoir, juſques à ce que vous la jugiez ſuffiſamment corrompuë ; ou bien, broyez les glandes ou tumeurs avec la main aſſez long-temps pour corrompre les Avives, afin d'en ôter la dureté, & en faire ſortir les eſprits flatteux par inſenſible tranſpiration : Enſuite de quoi ſans doute l'enflure ſe diſſipera. Ce moyen eſt aiſé & le plus certain.

Tous les Marêchaux ouvrent les Avives avec une lancette, à l'endroit de la tumeur ou glande, & en tirent certaine matiere, comme de la graiſſe de bœuf, mais plus dure, & enſuite bouchent le trou avec du ſel : quelques autres obſervent de tirer les Avives au milieu du dedans de l'oreille, diſant que la même matiere qui eſt contenuë dans les glandes qui ſont le ſiege des Avives, eſt auſſi contenuë en cet endroit de l'oreille : mais c'eſt une pure charlatanerie.

Je croi qu'il eſt plus à propos de corrompre les Avives que de les ouvrir, parce que les ouvrant les, Chevaux ſont plus ſuſceptibles de ce mal. Les Marêchaux vont au plus ſûr, ce ſemble, qui eſt de les ouvrir : mais j'aimerois mieux les corrompre ſeulement par les raiſons que je vous en ai dit, à moins qu'elles ne fuſſent ſi groſſes, qu'il y eut apparence que le Cheval en dût être ſuffoqué : alors il faut les ouvrir pour donner plutôt du ſoulagement au Cheval.

Après avoir corrompu les Avives, ou à l'extrêmité les avoir ouvert, l'on ſaigne ſous la langue, on lave la bouche avec du ſel & du vinaigre, on ſouffle de ce vinaigre dans les oreilles, puis on les broye rudement pour le faire penetrer, ce qui appaiſe trés-puiſſamment la douleur communiquée à la mâchoire par le voiſinage qu'elle a avec le ſiege des Avives.

Il faut enſuite prendre deux poignées de graine de chanvre ou de

chenevis, les piler & mêler avec une pinte de vin, deux muſcades ra- Chap. XXXVIII.
pées, & ſix jaunes d'œufs, le tout enſemble, le faire avaler au Cheval qui a des avives; le promener après la priſe du breuvage une demi-heure au pas. S'il n'eſt guéri pour ce remede, ce qui peut arriver, donnez-lui un bon lavement avec du policreſte; il faut réïterer le premier remede avec de la graine de chenevis, s'il n'eſt guéri, & ne point s'ennuyer de le promener: car l'exercice excite la chaleur naturelle, & la met en état de reſiſter à ſon ennemi. Je vous recommande ce remede comme étant trés-bon & très-aſſuré, outre qu'il coûte peu, & ſe peut faire par-tout.

J'ai remarqué pour un remede très-preſent, de percer au travers des nazeaux du Cheval deux ou trois doigts au deſſus de leur ouverture, avec un poinçon ou avec une aléne de Cordonnier, il en ſortira du ſang qui s'étanchera de lui-même après avoir jetté plein une coquille d'œuf de ſang de chaque côté.

On ſaigne le Cheval qui a les avives en même temps des flancs & de la langue, mais des flancs en grande abondance; enſuite il faut le vuider en lui ôtant les excremens qu'il a dans le fondement; ce qu'on fait en graiſſant la main d'un valet qui l'aura menuë, avec de l'huile ou du beurre, puis allongeant & ſerrant les doigts tous enſemble, il l'introduit par le fondement juſques au coude, pour en tirer à pleine poignée la fiente contenuë dans le gros boyau: ou pour agir avec plus de ſûreté, puiſqu'il eſt dangereux de donner un coup d'ongle dans le gros boyau, quand on eſt mal-adroit; il faut mettre dans le fondement une groſſe chandelle de ſuif, ou plutôt un morceau de ſavon, qui venant à ſe fondre fera bien-tôt vuider tous les excremens qui ſont contenus dans le gros boyau.

Quand on a tiré les avives, ou qu'on les a corrompuës, & une heure après le breuvage, il eſt à propos de donner un lavement au Cheval pour détourner la fluxion & en faire l'entiere revulſion: le lavement ſera compoſé comme il ſuit.

Lavement ou Clyſtere pour les Avives.

Prenez cinq chopines de bierre & une once & demie de policreſte en poudre fine, faites-le boüillir un gros boüillon, ôtez du feu & ajoûtez deux onces d'huile de laurier, & donnez le tout tiede au Cheval en lavement; on prend moitié vin & moitié eau quand on n'a point de bierre pour faire ce lavement.

Autre.

Prenez des cinq racines apertives, de chacune une poignée, con-

Chap. XXXVIII. cassez-les grossierement, faites-les boüillir un quart d'heure dans trois pintes d'eau, ajoûtez-y les herbes émollientes, mauves, violettes, mercuriale, parietaire, de chacune une poignée, faites encore boüillir autant, puis coulez, mettez-y une chopine de vin émetique ou de l'infusion de *Crocus metallorum* autant, miel mercurial demi-livre, beurre frais quatre onces, huile de rhuë décrite au Chap. CXXXII. sur la fin, deux onces : faites un lavement pour le donner tiede après avoir vuidé la fiente, ou bien avec une décoction commune, dans laquelle vous ferez boüillir pendant un demi-quart d'heure à gros boüillons deux onces scories de foye d'antimoine en poudre fine : puis bien passer le tout & ajoûter demi-livre de miel, & un quarteron d'huile, vous ferez un bon lavement.

Autre remede pour les Avives,

Donnez à vôtre Cheval une once d'Orvietan, ou de Theriaque encore mieux, dans une pinte de vin rouge, ou dans une chopine d'eau-de-vie si le mal presse, & en même temps faites un lavement avec les herbes émollientes, & une once & demie de scories de foye dantimoine en poudre, ajoûtant à la colature deux onces d'orvietan ou autant de theriaque, avec un quartron de beurre frais, donnez le tout au Cheval ; ainsi on lui fera avaller de la theriaque par la bouche, & on lui en donnera par le fondement ; il n'y a gueres d'avives qui ne guerissent par ce remede.

Il y a au Chapitre XLVIII. un remede composé avec esprit de nitre, & esprit de vin distillez ensemble jusqu'à leur union qui reüssit bien ; donnés-en comme il est ordonné audit Chapitre.

Tous les Chevaux ont au dessus des genoüils, & au dessous des jarets, une chateigne qui est à fleur de peau, dure comme de la corne, coupez-en un peu, & la mettez sur un réchaut, pour en faire recevoir la fumée au Cheval par les nazeaux, avec un sac bien ajusté pour cela, & d'abord la douleur que les avives causoient, cessera.

Des Tranchées qui surviennent aux Chevaux.

Chap. XXXIV. LEs tranchées sont des douleurs excitées dans les boyaux par l'acrimonie des humeurs qui boüillonnent & se fermentent dans les entrailles, par quelque liqueur pleine d'esprits & de sel qui s'y est glissée, quelquefois ce sont des vents ou quelques matieres cruës qui ne peuvent être digerées par la nature, qui causent ces accidens.

On connoît qu'un Cheval en est travaillé lorsqu'il se débat ; qu'il se couche & se leve ; quoiqu'il puisse avoir des tranchées sans avoir les

avives, neanmoins les avives ne paroiſſent jamais ſans tranchées, & elles font à peu près aux Chevaux ce que font aux hommes les differentes eſpeces de coliques. Chap. XXXIX.

Cette maladie eſt de conſequence, & les Chevaux en meurent; c'eſt pourquoi il eſt à propos de s'étendre ſur ce ſujet; les lavemens ſont très efficaces pour ces maux-là; il y en a d'une ſorte qui eſt admirable, de laquelle nous parlerons ci-aprés.

Pour plus d'intelligence, je diviſerai les tranchées en pluſieurs eſpeces, ſelon qu'elles procedent de differentes cauſes, & après chaque eſpece, je donnerai les remedes; le tout pour me rendre plus intelligible; *qui bene diſtinguit, bene docet.*

De la premiere eſpece de Tranchées.

LES Chevaux, pour avoir trop mangé de grain, ont ces ſortes de tranchées; l'eſtomach ne le pouvant digerer, il y cauſe des cruditez qui ſuffoquent, pour ainſi dire, la chaleur naturelle; comme elle fait effort de ſurmonter ces cruditez, il s'en éleve quantité de vents, qui ſe jettans dans les inteſtins, ou ſéjournant dans l'eſtomach, y cauſent de grandes douleurs & des tranchées; peu de Chevaux meurent de cette indigeſtion, à moins qu'ils ne fuſſent ſi goulus, qu'ayant trouvé du grain à leur diſcretion, ils en euſſent mangé juſqu'à crever, comme il eſt arrivé quelquefois. Chap. LX.

Le ſeigle en quantité, s'il n'eſt pas boüilli, cauſe facilement cet accident, car il eſt flateux; le froment eſt moins dangereux, n'étant pas ſi difficile à digerer; les févrolles qu'on donne aux Chevaux pour les engraiſſer, cauſent auſſi cet accident, ſi elles ſont priſes en trop grande quantité; comme auſſi la trop grande abondance d'avoine donnée tout à coup.

Le remede pour cette ſorte de tranchées, conſiſte à aider la digeſtion en fortifiant la nature; ce que vous ferez après avoir vuidé les boyaux par un lavement; car pour des vomitifs, il n'en faut pas parler aux Chevaux; puiſqu'au lieu de les ſoulager, ils renverſent toute l'œconomie naturelle, & ne font jamais vomir; le lavement ſera d'une décoction émolliente & carminative, où vous ajoûterez une pinte de vin émetique, ou l'infuſion de *Crocus Metallorum.*

En même temps il faut diſſoudre dans une chopine d'eau-de-vie, une once de theriaque, ou d'orvietan, & une pincée de ſaffran, & vous ferez avaler le tout au Cheval, d'abord qu'il aura rendu ſon lavement.

Si par ces remedes vôtre Cheval ne guérit, il le faut bien prome-

CHAP. XL. ner, le couvrir, & empêcher qu'il ne se couche, l'ayant remis à l'écurie, vous lui passerez une bassinoire pleine de braise au dessous du ventre, pendant un quart d'heure ou demi-heure, & le tiendrez bien couvert. Comme on ne trouve pas toûjours de l'orvietan, j'en donnerai la description : il le faut faire dispenser par un habile Apoticaire, il est bon aux hommes, au bétail à corne, & principalement aux Chevaux : en voici la description fort fidelle.

De l'Orvietan.

CHAP. XLI. PRENEZ sauge, rhuë, romarin, galega, de chacun un manipule, chardon benit, dictame de Crete, racine d'imperatoire, d'Angelique de Boheme, bistorte, aristologe ronde & longue, fraxinelle, galanga, gentiane, costus amer, calamus aromatique, semences de persil, de chacune une once, bayes de laurier & de genévre, de chacune demi-once, canelle, girofle, noix, muscade, de chacun trois dragmes, terre sigillée préparée en vinaigre ; & theriaque vieille, de chacune une once, poudre de viperes quatre onces, noix séches & mondées, mie de pain de froment desséchée, de chacun huit onces, miel écumé sept livres, soit fait électuaire selon l'art.

Il faut hacher les noix mondées, & les piler avec la mie de pain desséchée, puis les faire passer par le tamis renversé, à la façon des pulpes, & ajoûter les poudres & autres matieres : finalement le miel & la theriaque qui sera le levain pour faire plus promptement fermenter le tout.

Vous avez la veritable description de l'orvietan, je puis l'assurer de la sorte, puisque j'ai vû que c'étoit le même goût, l'odeur, la couleur, les effets & la consistance aussi de même que le bon orvietan ; vous pouvez donc le faire dispenser avec toute confiance, & vous en servir comme il suit, non seulement pour les Chevaux, mais utilement pour les Hommes ; ce qui est assez connu à Paris & ailleurs, où il se trouve tout composé.

Comme le galega, qui est la quatriéme drogue de cette composition, n'est pas extrêmement connuë hors Paris ; je vous donne avis qu'on la nomme autrement, *ruta capraria*, & lorsqu'on n'en trouve pas, on substituë le pentaphillon, mais le galega est meilleur.

Ceux qui le voudroient avoir excellentissime, pourroient avec les quatre onces de poudre de viperes, y mettre quatre onces de cœurs & foyes de viperes, mais ce seroit pour les hommes seulement ou pour des Chevaux de prix.

L'orvietan se conserve long-temps ; il est admirable en cent occasions,

ſions, & par tout où l'on ne craint pas d'échauffer, & que la chaleur eſt bonne : il profite beaucoup aux Chevaux qui ont l'eſtomac debile, & qui mangent peu ; à ceux qui ſont dégoûtez & ont mangé herbe, ou bête venèneuſe, ou qu'on ſoupçonne d'être empoiſonnez, par breuvages ou autrement. Il rétablira les Chevaux maigres, défaits, & extenuez, il détruira & fera mourir les vers qui s'engendrent dans le corps des Chevaux, & les amaigriſſent ; mais il ne doit être employé que trois mois après qu'il eſt fait, parce qu'il lui faut ce temps afin qu'il fermente & qu'il ſoit en état de perfection. Chap. XLI.

On le peut donner par précaution pour empêcher qu'ils ne ſoient attaquez de maladies contagieuſes, ayant été parmi ceux qui ſont infectez de pareilles infirmitez.

On s'en peut ſervir utilement aux bœufs qui ont des tranchées ; il les fait vuider & fienter abondamment, ils ſeront d'abord ſoulagez, & bien-tôt guéris ; comme auſſi quand ils ont avalé quelque araignée ou autre bête veneneuſe.

On donne l'Orvietan dans du vin, & l'ayant donné il faut couvrir le Cheval & le promener, il ſuëra peut-être, & guérira enſuite. L'Orvietan eſt bon pour la plûpart des tranchées, dont nous parlerons, & l'on ne peut guéres manquer en le donnant.

La ſeule poudre de viperes auroit plus d'efficace que l'Orvietan, mais elle eſt chere, on n'en trouve qu'en certains temps, qu'on l'apporte d'Italie, & au lieu où les viperes abondent, & il en faudroit demi-once pour un Cheval.

Ceux qui ne veulent ou ne peuvent faire la dépenſe de faire diſpenſer l'Orvietan, peuvent faire compoſer la theriaque diateſſaron ; j'en ai vû de très-bons effets, & je m'en ſers fort ſouvent ; vous trouverez ſa deſcription au Chapitre L.

Ceux qui ſçavent préparer la veritable Eſſence de viperes ſe paſſeront de l'Orvietan, elle a toutes ſes vertus, & ſi elle ne laiſſe aucune impreſſion de chaleur, purifie le ſang, reſiſte à la corruption, & conſume tout ce qu'il y a d'impur dans un eſtomac, qui eſt couper la racine des maladies ; ſon uſage continué guérira le farcin : mais peu de gens la ſçavent préparer, c'eſt-à-dire, que peu de gens veulent prendre le ſoin de la préparer : car ce n'eſt pas un ſi grand ſecret que ceux qui font myſtere de tout, nous le veulent perſuader, & pour faire connoître la verité de ce que je dis, en voici la deſcription.

Eßence de Vipere.

CHAP. XLII.

PRENEZ une livre de nitre depuré & une livre de ſel de terre bien net, qu'on trouve chez les Salpêtriers, deſſéchez le tout bien exactement, & les pilez finement, puis mêlez parmi le quadruple de terre à Potier tamiſée; mettez le tout à la cave trois ou quatre jours dans une terrine, partie du ſel & du nitre ſe fondra dans la terre à Potier, broyez bien la terre avec les ſels pour en faire comme une pâte dure, avec laquelle vous formerez des boulettes rondes & groſſes comme de petites noiſettes: que ſi vous ne pouvez former des boulettes manque d'humidité, ajoûtez une goutte d'eau: vos boulettes faites, laiſſez-les ſécher, puis les introduiſez dans une bonne cornuë de verre de Beauvais, & diſtillez comme on diſtille les eaux fortes; ce qui ſera dans le recipient ſera un diſſolvant capable de diſſoudre une vipere: & pour cela il faut mettre cette liqueur dans un matras, jetter dedans une vipere toute en vie, le matras ſur une chaleur moderée; il faut que la vipere meure dans le diſſolvant, & puis qu'elle ſe fonde comme une enchoye dans le beurre. On la peut faire de cette autre façon. Fixez du nitre avec la poudre de chardon, comme l'enſeigne le Febvre, qui l'a tiré de Glober, qui la nomme ſa liqueur d'Alquaeſt; faites reſoudre ce nitre fixe ſous l'équinoxe de Mars, afin qu'il attire cet eſprit univerſel qui eſt contenu dans l'air; le nitre étant reſout, faites diſſoudre la vipere toute en vie dans cette liqueur de nitre fixe, ſur une chaleur moderée, elle ſe diſſoudra entierement, excepté la graiſſe: il faut à l'un & à l'autre diſſolution; à la premiere qui eſt par la diſtillation, & à celle-ci par le deliquium laiſſer après la diſſolution de la vipere raſſeoir les matieres, puis verſer par inclination, & jetter le plus épais qui ſera reſté au fond du matras comme inutile, dans ce que vous aurez gardé. Vous pouvez faire diſſoudre encore des coraux, des perles, des racines d'imperatoires, d'angelique, de contra-yerva, & finalement juſqu'à ce que les diſſolvans ſoient aſſez chargez, & qu'ils ne puiſſent plus rien diſſoudre.

Puis on mêle le quart de cette diſſolution de viperes avec les trois quarts des eaux cordiales diſtillées, ſçavoir du ſcorzonere, ou du genevre, ou autres cordiales; on lui donne une belle couleur jaune avec deux ou trois brins de ſaffran: Et voilà cette Eſſence de viperes dont l'on fait tant de bruit, & qu'on vend ſi cherement.

La diſtilation eſt plus agréable au goût que le deliquium, qui a un goût lexivial, déplaiſant, & l'autre a une acidité agréable.

Si on verſe l'une de ces liqueurs ou diſſolutions ſur l'autre qui aura

fait la dissolution, il se précipitera après une forte ébulition, tout ce que la liqueur avoit dissoud au fond du vaisseau, en poudre impalpable; par exemple, si on fait dissoudre la vipere avec le dissolvant par distillation, en jettant dessus celui qui est fait par deliquium, il faut que la vipere dissoute tombe en poudre impalpable, & se précipite au fond du vaisseau: ce sera une poudre de viperes incorruptible; ce qui est à remarquer, qui vaudra mieux que toutes les poudres de viperes qui viennent d'Italie & d'ailleurs. CHAP. XLII.

Voilà une longue disgression peu utile à bien des gens, mais qui sera agréable aux curieux qui sont persuadez de cette verité; *Neminem Medicum absolutum esse posse, imò ne mediocrem quidem, qui in Chymia non sit exercitatus*, c'est Mathiole qui est de ce sentiment dans une lettre qu'il écrit à André Blau. Il me semble qu'il n'est pas necessaire d'apporter le témoignage des gens doctes pour faire voir la necessité de la Chymie, *Ipsa natura pro ea pugnat, quæ nequidem sine hac arte, seminis granum producere potest.*

De la seconde espece de Tranchées.

LES Chevaux ont une espece de tranchées causée par des ventositez; c'est la plus ordinaire de toutes, les Chevaux qui ont le Tic y sont fort sujets; car à force de ticquer ils s'emplissent le corps de vents, qui ensuite leur causent des tranchées; & presque toûjours un simple lavement carminatif emportera ces sortes de tranchées, si les Chevaux ne sont pas enflez. CHAP. XLIII.

Galien, qui est une des grandes lumieres de la Medecine, rapporte l'origine des vents qui s'engendrent dans le corps, à une mediocre chaleur qui est assez forte pour élever des vapeurs d'une humeur froide & visqueuse, mais qui n'est pas assez vigoureuse pour les dissiper aprés les avoir élevez: car une pure froideur ne peut produire des ventositez, d'autant qu'elle n'a pas la vertu ni d'attenuer ni de cuire, ni de dissoudre, & d'autre part une chaleur puissante agissant notablement par dessus la portée des humeurs les attenuë beaucoup plus qu'il ne faut pour engendrer des vents; aussi il y a quelque apparence qu'ils sont engendrez d'une chaleur défaillante, selon la doctrine de Galien.

Si ces vents sont en grande abondance, ils étendent par trop l'estomac & les intestins, & causent de grandes douleurs au Cheval, ils lui font enfler le corps comme s'il devoit crever, & c'est à cette enflure qu'on connoît plus particulierement que les tranchées sont causées par des vents, ayant cela de commun avec les autres tranchées que le

CHAP. XLIII. Cheval se débat & se tourmente extraordinairement.

Les vents peuvent causer une sorte de tranchées trés-douloureuses & trés-perilleuses, on les appelle *convolvulus*, qui est un mouvement des intestins contre nature de haut en bas; cela peut être causé par l'irritation des esprits, ou par la fermentation maligne des matieres retenuës: les remedes suivans donneront du soulagement au Cheval qui seroit attaqué de cette sorte de mal, mais il est presque toûjours mortel, & lorsque le Cheval en est mort, les Marêchaux disent qu'il avoit des tranchées rouges. On se sert à ce mal ici des mêmes remedes que pour les tranchées causées de vents, mais assez inutilement.

On remedie aux tranchées causées de vents, en saignant le Cheval aux flancs & sous la langue, & en le promenant beaucoup, d'autant que par la promenade la chaleur naturelle s'excite pour gagner le dessus, & chasser les vents.

On le promene en main, tantôt au trot, & tantôt au pas, bien couvert; si cela ne le soulage pas, il faut préparer le lavement suivant, que je prefere à beaucoup d'autres remedes.

Clystere pour chasser les vents.

Je puis asûrer ceux qui mettront en usage ce Clystere qu'il est admirable pour chasser les vents, j'en parle comme l'ayant éprouvé fort souvent: Prenez une livre de figues grasses, plus grosses que celles que l'on mange en Carême, coupez-les menu, & les faites cuire une demie-heure entiere dans trois pintes d'eau, ensuite mettez dans le même pot une couple de poignées de rhuë coupée menu, faites cuire encore un quart d'heure à gros boüillons, laissez à demi refroidir; passez, prenez deux pintes de plus clair, laissant l'épais qu'il faut jetter, & mêlez parmi cette décoction demi-livre d'huile d'olive, donnez le lavement tiede au Cheval, & le promenez avant de le remettre dans l'écurie, ce lavement attirera tous les vents dans le gros boyau, & delà ils sortiront: le Cheval gardera ce lavement fort long-temps, quelquefois deux & trois heures, & c'est d'autant mieux.

Lavement carminatif pour les Tranchées.

On pourra donner aussi le lavement suivant qui est fort bon pour les tranchées: faites boüillir dans trois pintes de vin rouge, une once de policreste & six ou huit poignées de sauge, jusqu'à la consomption du tiers du vin, coulez & mêlez parmi deux onces d'huile de laurier, & donnez le tout au Cheval.

Si le Cheval qui a des tranchées causées des vents ne guérit pas de ce lavement, il faudra une heure aprés qu'il l'aura rendu lui faire

avaler avec la corne une livre d'huile d'olive mêlée avec une chopine d'eau-de-vie, & le promener au trot pendant un quart d'heure bien couvert, puis un autre quart d'heure au pas. Chap. XLIII.

Lavement excellent pour faire sortir les vents.

Prenez cinq chopines de bierre, deux onces de scories de foye d'antimoine, mettez-les en poudre fine, faites-les boüillir un moment à gros boüillons, puis ajoûtez trois ou quatre onces de bonne huile de laurier, donnez ce lavement tiede au Cheval, & réïterez de deux heures en deux heures jusqu'à guérison, ce lavement est le meilleur remede qu'on puisse trouver.

Voici la description d'une huile specifique pour les tranchées caussées des vents; elle est bonne pour plusieurs autres maladies, car elle évacuë les impuretez du bas ventre, & donne lieu aux autres de descendre, ceux qui ont beaucoup de Chevaux peuvent tenir chez eux de cette huile, on la composé à peu de frais; elle est bonne pour porter à l'armée quand on a nombre de Chevaux, & elle se conserve long-temps.

Huile carminative & purgative pour les Clysteres.

PRENEZ les herbes suivantes, qui auront été séchées à l'ombre; à sçavoir, rhuë, calamant, origan, pouliot, de chacune une poignée, semences de pastenades, de cumin, de fenoüil, bayes de laurier, de chacune une once, huile d'olive deux livres, vin blanc une livre; mettez en poudre les semences, & concassez les herbes, le tout ensemble dans un pot de terre vernissé, mettant un autre pot par dessus un peu moindre que celui de dessous pour couvercle, lutant les jointures avec de la terre grasse ou de la pâte: faites cuire à feu lent jusqu'à la consomption de la moitié du vin; ce qui se fera environ dans six heures. Laissez-le refroidir à demi: passez l'huile, & la remettez avec quatre onces de poulpe de coloquinte dans le même pot, couvrez-le & lutez de même, puis le faites cuire pendant six ou huit heures à une chaleur moderée, ensuite faites boüillir à gros boüillons une demie-heure, & le laissez à demi refroidir, puis decouvrez le pot, coulez & exprimez; & gardez cette huile dans un vaisseau. Chap. XLIV.

Dans un lavement ordinaire trois ou quatre onces de cette huile feront trés-bien pour chasser les vents & entraîner les humeurs visqueuses; qui bien souvent & presque toûjours causent les tranchées: Cette huile est excellente pour les lavemens, elle fait plus que les électuaires qui coûtent bien plus cher; l'experience vous en fera connoître la bonté.

CHAP. XLIV. J'ai vû mourir des Chevaux par des tranchées causées de ventositez, ausquels tous les remedes précedens n'ont pû apporter de soulagement, quoiqu'on les ait pratiqué avec soin : comme on les a fait ouvrir étant morts, les boyaux se sont trouvées aussi enflez, que si on les avoit soufflez à dessein. De remede à cela je n'en sçache point d'autre que de bons lavemens, de promener incessamment le Cheval, & ne lui donner de repos que le moins qu'on peut ; lui donner deux pilules puantes, & une heure aprés encore deux, si le mal continuë, une troisiéme prise encore une heure aprés ; on peut donner des lavemens entre les deux prises de pilules, & par cette methode les vents pourront se dissiper. Il ne faut pas apprehender de donner trois prises de pilules en trois heures, elles n'échaufferont pas trop, & pourront guérir le Cheval.

De la troisiéme espece de Tranchées.

CHAP. XLV. LA troisiéme espece de tranchées, est plus difficile à connoître que les précedentes ; elle provient d'une sorte de pituite vitrée ou vitrefiée, qui s'attache aux membranes des intestins, & qui a de l'acrimonie, soit par pourriture & corruption, soit parce qu'elle est salée & mordicante : elle irrite la nature, qui s'en voulant décharger fait violence, cause des douleurs étranges, qui font des tranchées insupportables, lesquelles souvent font mourir les Chevaux ; ce qui n'arrive pas aux précedentes que trés-rarement. Cette maladie a du rapport au Tenesme des Hommes, qui n'est autre chose qu'une envie perpetuelle d'aller du ventre, sans le pouvoir faire. Le Cheval fait effort pour fienter & ne fait rien, il suë aux flancs & aux oreilles, & dans ces efforts s'il fiente c'est peu, & le plus souvent seulement quelques flegmes qui se détachent de ses boyaux avec douleur ; après quoi il a un moment de repos & on le croit guéri, mais bien-tôt son mal recommence.

Le Cheval qui a ces sortes de tranchées se couche & se leve souvent, il regarde son flanc & ne veut point manger ; si la fiévre survient avec toutes ces empreintes, le Cheval est en peril, si par des remedes bien appropriez, on ne fait cesser le battement de flanc.

Cette maladie est souvent précedée d'un flux de ventre pendant un jour, qui fait vuider tous les gros excremens que le Cheval a dans le corps, mais les humeurs gluantes & âcres ne s'arrachent que lentement, & en se détachant font de la douleur, & piquent les boyaux qui font effort de pousser au dehors ce qui leur est nuisible.

Remedes.

Il faut préparer un lavement avec deux pintes de lait ou de boüillon de tripes, quatre ou cinq onces d'huile d'olive, autant de beurre frais, une demi-douzaine de jaunes d'œufs, & deux ou trois onces de ſucre. Ce lavement adoucit l'acrimonie des humeurs : comme il n'ôte pas la cauſe, il eſt à propos de le réïterer au bout de trois heures, & y ajoûter deux onces de bon antimoine diaforetique pour fondre ces humeurs rebelles. Il ne faut pas penſer à lui donner des purgatifs par la bouche ; ils ne feroient qu'irriter les humeurs qui ſont déja trop émuës ; ils redoubleroient les tranchées, en arrachant evec violence les humeurs glaireuſes ; ils écorcheroient les boyaux, & donneroient une nouvelle affliction à une partie déja trop affligée ; ce ſeroit mettre le Cheval en danger de perdre la vie : un purgatif eſt preſque toûjours vingt-quatre heures ſans agir ; pendant ce temps il ſera ou mort ou guéri. Je ne voudrois donc conſeiller aucun medicament purgatif, contre l'opinion de quelques-uns, mais ſeulement l'uſage de force lavemens, donnant tantôt un anodin & ramolitif, quelquefois avec le diaforetique pour fondre les humeurs, enſuite un autre avec le lait ou boüillon de tripes, ſi le mal eſt long & de durée. Il eſt bon auſſi de lui donner par repriſes deux livres d'huile, moitié roſat, moitié d'huile commune, avec huit onces de ſucre fin, une chopine d'eau-roſe, mêler le tout & en donner un verre avec la corne de trois heures en trois heures. Ce remede familier débouchera les inteſtins, les nettoyera & inciſera ces humeurs craſſes, appaiſera les douleurs de la colique, & par ſa lubricité coulant & s'inſinuant dans les boyaux, adoucira ces humeurs âcres, & en temperera la chaleur : aprés chaque priſe il ſera trés-bon de promener vôtre Cheval au pas un quart d'heure en main, il ne le faut pas échauffer en le promenant, car on irriteroit trop les humeurs.

Lorſque vôtre Cheval ſera quitte de ſes humeurs, & qu'il ne ſe tourmentera plus, il le faut nourrir avec du ſon ſept ou huit jours, au bout deſquels vous le purgerez pour ôter les reſtes du mal ſeulement aſſoupi. Il faut donc lui ôter les impuretez qui ont cauſé les tranchées, qui ne viennent que dans un corps cacochyme. Vous préparerez l'huile ſuivante pour cet effet, car elle eſt ſpecifique pour vuider cette pituite vitrée, qui a cauſé le déſordre dans les inteſtins.

Huile purgative excellente.

CHAP. XLVI.

LA purgation étant trés-difficile à pratiquer aux Chevaux, j'ai cherché tous les moyens possibles pour en venir à bout avec succés; quelque soin que j'y aye apporté, j'ai toûjours trouvé beaucoup de difficultez & de repugnance au naturel des Chevaux, de ceder aux medicamens purgatifs, sans qu'il reste en eux après la purgation, un tel désordre en l'œconomie naturelle, qu'il faut beaucoup de temps pour les rétablir en un état temperé. Sans ennuyer le Lecteur des désordres que la purgation cause, je dirai que j'ai vû mourir plusieurs Chevaux par des purgations qui avoient heureusement réüssi à d'autres, & cela faute de les avoir préparez quelque temps, suivant la maxime d'Hipocrate, *Concocta medicamentis aggredi oportet & movere non cruda*: je parlerai de cette preparation en temps & lieu. J'ai vû des Chevaux devenir fourbus par des purgatifs, d'autres qui ont purgé dix jours & dix nuits, toûjours en danger de mort pendant ce temps-là, & qu'il a fallu nourrir avec la corne; & si je dis que j'en ai fait nourrir quelquefois, je dirai vrai. C'est ce qui m'a fait sage à mes dépens, & je ne purge jamais un Cheval sans crainte, quoiqu'on y soit souvent obligé, & qu'il faille le faire necessairement; mais quand j'y ai apporté les précautions necessaires il ne m'en est plus mesarrivé, & après avoir balancé toutes choses, je trouvé que *Van-Helmon* a trés-bien raisonné sur la purgation, & que toutes ces raisons sont mille fois plus pressantes pour en user à sa maniere aux Chevaux, que tout ce que nous avons vû faire jusqu'à present: mais comme je n'ai pas assez de capacité pour developper ces maximes, & les réduire en usage, & que ce n'est pas à moi d'entreprendre de détruire toute la pratique de Medecine, je suivrai le cours & l'usage ordinaire, remettant à quelqu'un plus éclairé que moi à bannir absolument les purgations, & nous substituer quelque puissant diaforetique qui puisse faire les effets que nous produit la purgation, ou bien en bannir la chaleur étrangere qui est leur ennemie; mais comme la necessité est au dessus de toutes considerations, il a fallu chercher des moyens les plus faciles pour purger les Chevaux: je croi que l'huile que je vous propose est entre les purgatifs un des plus aisez à émouvoir le Cheval sans grand désordre; la description en est telle.

Prenez trois livres d'huile d'olive & une chopine de vin rouge, cinq onces de poulpes de coloquinte, une once & demie de farine de lin, trois oignons de lys coupez en roüelles, guy de pomier pilé une once, une poignée de fleurs de camomille; mettez le tout dans un pot & le

couvrez

couvrez d'un autre un peu plus petit, que les deux pots se rencontrent justement; lutez bien la jointure des deux pots avec de la terre grasse démêlée avec un peu de bourre, & laissez sécher la terre grasse: puis faites cuire le tout à feu moderé jusqu'à ce que le vin soit consommé, qui sera dans dix ou douze heures: ôtez-le du feu, & le laissez refroidir à demi, passez par un linge, & exprimez, puis donnez la moitié du tout à vôtre Cheval, prenant garde que l'huile ne soit point plus que tiede: vous remarquerez que donnant la moitié de la composition, le reste sera pour purger un autre Cheval; ainsi toute la composition est pour purger deux Chevaux. Il se trouvera beaucoup de Chevaux difficiles à émouvoir, lesquels ne purgeront pas pour la moitié de cette dose, à ceux-là il en faut donner davantage, & augmenter jusqu'à ce qu'on ait fait vuider suffisamment; il vaut mieux revenir à deux fois que de lui donner la premiere fois une superpurgation, de laquelle il auroit peine à revenir. Cette huile se gardera dix ans en sa bonté, sans s'alterer ni se corrompre; vous en pouvez faire pour quatre Chevaux, ou pour six, ou pour un en une seule fois, & vous en servir même pour les lavemens, si le cas y échet. Chap. XLVI.

Il la faut donner dans une chopine de boüillon de tripes ou de têtes de mouton, ou d'autre boüillon de viande sans graisse neanmoins, puis promener le Cheval une heure, lequel aura été bridé six heures avant, & cinq aprés la prise. Ceux qui ont beaucoup de Chevaux, les Marêchaux même, peuvent tenir cette composition d'huile chez eux pour s'en servir au besoin; car on peut au lieu d'en faire seulement pour deux Chevaux, en faire pour la quantité qu'on voudra, doublant ou triplant les doses.

Quoique la coloquinte soit ennemie des intestins, & qu'il semble qu'elle doive être contraire à ce mal qui y a son siege, neanmoins étant préparée de la sorte, sa qualité âcre & veneneuse est temperée par l'huile, & se peut donner avec sûreté, particulierement dans le boüillon des tripes ou des têtes de mouton.

Cette huile peut servir à purger les Chevaux qui ont beaucoup souffert de fatigues, qui sans aucune incommodité apparente ne peuvent engraisser, quoiqu'ils mangent beaucoup.

De la quatriéme espece de Tranchées.

LA quatriéme espece de tranchées est causée par les vers, qui s'attachent aux parois de l'estomac & aux gros boyaux, qui causent de si grandes douleurs aux Chevaux, qu'ils en font des actions de desespoir, & se laissent cheoir à terre; y restans sans mouvement comme s'ils étoient morts. Chap. XLVII.

CHAP. XLVII. Ces vers qui donnent des tranchées sont pour l'ordinaire larges, gros & cours comme de petites féves, de couleur rouge ; il y en a qui sont longs & blancs, pointus par les deux bouts, mais ces derniers ne sont pas si mechans que les premiers, & causent peu souvent des tranchées. Ces petits vers rongent souvent les boyaux & les percent, c'est d'où procedent ces douleurs insupportables. Il faut bien remarquer que c'est des premiers vers que j'ai dit, que vient tout le mal, & même qu'ils percent l'estomac, & font mourir les Chevaux.

On connoît que les Chevaux ont des vers qui causent des tranchées, lorsqu'on en trouve de temps en temps parmi la fiente ; mais les rouges sont assez mal-aisez à discerner, étant presque de la même couleur que la fiente. On s'apperçoit aussi lorsque les douleurs pressent les Chevaux, qu'ils se mordent les flancs, & emportent souvent la piece du cuir comme s'ils étoient enragez ; ensuite ils se regardent les flancs, & suënt par tout le corps ; dans leur accès ils se jettent par terre, se levent & se debatent.

Je ne parlerai point ici de plusieurs sortes de vers ausquels les Chevaux sont sujets, j'en ferai un Chapitre particulier, ne m'attachant ici qu'à expliquer ce qui concerne les tranchées.

Quand un Cheval est tourmenté des vers, il faut mêler une demi-once de sublimé doux avec une once & demie de theriaque vieille, & du tout former trois pilules qu'on lui fera avaler avec une chopine de vin rouge. Une heure aprés ce breuvage, on lui donnera un lavement fait avec deux pintes de lait, demi-douzaine de jaunes d'œufs, & un quartron de sucre, cette douceur attirera les vers dans le gros boyau. Le meilleur sublimé doux ne doit coûter que quinze sols l'once. Vous pouvez voir le Chapitre CLVIII. où il est parlé au long du moyen de détruire les vers par toutes sortes de methodes ; comme sont purgations, poudres, breuvage & autres.

Un Gentilhomme de ma connoissance envoya querir dans une petite Ville, une demi-once de sublimé doux, l'Apoticaire veritablement lui en envoya une demi-once, mais c'étoit du sublimé corrosif, qu'il fit avaler de bonne foi à son Cheval avec une once & demi de theriaque, il en creva, on l'ouvrit, & on trouva le désordre du poison dans le gosier & dans l'estomac du Cheval, & le *qui pro quo* fut un peu fort en cette occasion : Pour n'y pas être attrappé comme celui-là, il faut faire goûter à l'Apoticaire qui vend le sublimé doux avec le bout de la langue, car il ne doit avoir aucune acrimonie, & ne pas piquôter seulement le bout de la langue, & moi-même je le goûte sans peril. Que si c'est du sublimé corrosif qui est un poison, il se donnera bien garde d'y goûter, & s'il le fait ce sera fort legerement.

On peut donner beaucoup de ſortes de poudres pour tuer les vers, desquelles nous parlerons en temps & lieu; mais le ſublimé doux fera plus d'effet que tout le reſte, car ſa ſeule vapeur tuë toute ſorte de vers: vous pourrez pratiquer d'autres remedes, ſi vous ne trouvez pas un bon effet au ſublimé, quoiqu'il ſoit ſpecifique pour tuer la vermine. Chap. xlvii.

Les lavemens qu'on voudra compoſer pour les Chevaux qui ont des vers, peuvent être faits avec du boüillon de tripes ou une décoction d'orge, dans laquelle aura boüilli aigremoine & pourpier, de chacun une poignée; on y diſſoudra demi-livre de miel, huit jaunes d'œufs, demi-livre de caſſonnade, & on donnera le tout tiede au Cheval, pour attirer par cette douceur les vers dans le gros boyau.

Poudre ſpecifique, pour arrêter les quatre eſpeces de Tranchées, ci devant décrites.

COMME il eſt très-mal-aiſé de diſcerner ſi promptement d'où viennent les tranchées aux Chevaux dans le temps de leurs accés, & que bien ſouvent on s'y peut méprendre, j'ai crû trés-à-propos de propoſer une poudre qui peut profiter à toutes les tranchées que nous avons décrites; on la peut donner ſans ſe méprendre, car elle eſt bonne pour les tranchées cauſées d'indigeſtion, puiſqu'elle aide à digerer les matieres qui flottent dans le ventricule du Cheval: elle eſt bonne pour diſſiper les vents, elle cuit, prépare & digere les flegmes cruds, & cette pituite vitrée, qui cauſe la troiſiéme eſpece de tranchées; & pour les vers elle fera un effet admirable, ſi vous y ajoûtez ce que nous dirons: elle fait auſſi uriner le Cheval, qui eſt la cinquiéme ſorte de tranchées. Il n'y a que celles qui ſont cauſées de matieres bilieuſes, auſquelles elle n'eſt pas propre, mais elles arrivent rarement: on peut ſe ſervir de cette poudre avec aſſûrance, elle produit de trés-bons effets, elle n'eſt pas chere, & il eſt bon d'en avoir toûjours. Chap. xlviii.

La deſcription eſt telle: prenez racines d'imperatoire; reſſorts avec ſes feüilles, ce ſont des raves à Paris, rhuë domeſtique, grande centaurée, & tanacet: faites ſécher le tout au Soleil en Eſté, & en Hyver au four moderement chaud, puis en prenez une livre de chacune: prenez enſuite germandrée qui eſt le *camedris*, petit pin qui eſt le *camepetis*, racine d'angelique, & *d'enula campana*, faites-les ſécher à l'ombre, & prenez de chacune demi-livre, coraline, aloës hepatique de chacun quatre onces, galenga, muſcade, criſtal mineral, de chacun deux onces, le tout réduit en poudre, chaque choſe à part, ſera bien mêlé & gardé dans un ſac de cuir ou une fiole bien bouchée:

Chap. XLVIII. pour les tranchées, il en faut donner une once aux petits Chevaux, deux onces aux mediocres, & deux onces & demi aux plus grands : il faut la mêler avec demi-once ou trois dragmes de therjaque vieille, ou une once de theriaque diatessaron ou de mitridat, puis faire avaler le tout avec chopine de vin blanc, & bien couvrir le Cheval & le promener.

Tous ceux qui conduisent un équipage, doivent avoir de cette poudre, non seulement parce qu'elle est parfaitement bonne, mais encore parce que souvent les tranchées viennent aux Chevaux, lorsqu'on est éloigné de tout secours, & à des heures incommodes.

Si vous avez soupçon que les tranchées soient causées par les vers, comme le sublimé doux peut faire peur à bien des gens, quoique sans raison, vous pourrez vous servir d'un remede qui fera le même effet, & que je donnerai après avoir enseigné l'usage du sublimé doux, ou comme l'appellent quelques-uns, mercure doux, il faut en mêler une demi-once, avec une once & demi de la poudre précedente, asûrément avec cela tous les vers qu'il a dans le corps mourront : que si vous avez trop de difficultez à recouvrer le sublimé doux, ou que vous l'apprehendiez, vous userez de la purgation suivante, mais plus de deux jours loin de l'accés & de la douleur des tranchées.

Purgation pour tuer les vers.

Prenez Aloës fin une once, coloquinte & agaric de chacun trois gros, turbit demi once, le tout en poudre grossiere, sera mêlé avec une once de la poudre précedente, dans un verre de fiel de bœuf, & une pinte de vin blanc, que vous ferez avaler au Cheval, puis le promenez bien couvert un quart d'heure ; elle purgera le Cheval & tuëra les vers qu'il a dans le corps.

Il faut huit heures aprés la prise du remede donner un lavement avec du lait de vache, ou du petit lait, ou du boüillon de trippes, y ajoûtant une demi-livre de miel écumé avec six jaunes d'œufs, pour attirer par cette douceur, les vers dans le gros boyeau.

Si le Cheval est délicat au manger, & que peu de chose le dégoûte, il se faut bien empêcher de lui donner cette purgation ; car elle n'est propre que pour les grands mangeurs, & si le Cheval a des tranchées causées de vers, il ne faut pas lui donner cette purgation dans le temps qu'il est travaillé des tranchées, mais seulement deux ou trois jours aprés.

Poudre pour les Tranchées.

Si vous n'avez point de la poudre précedente, donnez au Cheval,

une poudre composée de racines de persil séchées à l'ombre, deux livres, une livre de Maniguette, & autant de poudre d'écorce d'orange séche, demi-livre de fiente de pigeon séche, le tout pulverisé assez gros & mêlé, sera conservé dans un sac de cuir bien bouché, pour en donner une once, jusqu'à deux aux grands Chevaux, dans une pinte de vin. Ce petit remede est bon, & à peu de frais : le Cheval ayant avalé le remede, il le faut promener au pas bien couvert, il fera un bon effet. On peut faire cas de ce remede, il ne requiert pas un si grand appareil que le premier, & fait très-bien.

Remede pour les Tranchées.

Ceux qui ne plaignent aucun soin pour leurs Chevaux, trouveront ici un beau remede pour toutes les tranchées, mais il faut être curieux, & demi-sçavant pour prendre le soin de le préparer.

Prenez de l'esprit de nitre environ demi-livre, autant d'excellent esprit de vin, versez l'esprit de nitre sur celui de vin goute à goute pour éviter la grande ébullition, laquelle cessée, mettez le tout dans une cucurbite au feu de sable, distillez à feu moderé, avec son chapiteau & recipiant, cohobez par quatre fois ; c'est-à-dire redistillez ce qui sera passé dans le recipiant jusqu'à quatre fois, & les deux esprits seront unis ; si vous en goûtez, ils auront perdu leur acidité & seront doux.

Quand vous aurez un Cheval fort malade des tranchées, donnez-lui dans du vin blanc en même temps un gros & demi, ou deux, de cet esprit de nitre dulcifié, & une once & demi ou deux dans un lavement ordinaire, asſûrément le Cheval sera bien-tôt quitte des tranchées : ce remede ne coûte guéres ; il se conserve long-temps, & le moindre Apoticaire qui aura quelque teinture de Chymie le pourra préparer.

Autre pour les Tranchées.

Si vous avez essayé des remedes, par exemple, la saignée, les lavemens, la theriaque, ou l'orvietan & autres, & que vôtre Cheval ne soit pas guéri, donnez-lui deux pilules puantes avec une chopine de vin, & une heure aprés un lavement : si pour cette prise il n'est pas guéri, donnez-lui encore deux pilules avec une chopine de vin : & s'il est besoin une troisiéme prise, observant le même intervale que de la premiere, à la seconde ; notez qu'il ne faut pas commencer par ce remede, car j'en ai vû mésarriver, mais on s'en sert quand quelques-uns de ceux que j'ai enseigné, n'ont pas réüssi.

De la cinquiéme espece de Tranchées.

Chap. XLIX. IL y a d'autres especes de tranchées qui sont fort fréquentes, & qui surviennent aux Chevaux lorsqu'ils ne peuvent uriner : elles sont causées par des obstructions dans le col de la vessie & dans le conduit de l'urine, ou par l'inflammation de la vessie, & par du sable, quoique le sable ne soit pas ordinaire, & soit même très-rare aux Chevaux.

Cette maladie est perilleuse, si les Chevaux ne sont promptement secourus, ils meurent dans les grandes douleurs qu'ils souffrent par la suppression de l'urine : les signes de cette maladie sont lorsque le Cheval se couche & se leve, se débat, se presente pour uriner & ne peut, souvent le corps lui enfle, & quelquefois il suë aux flancs.

Il faut commencer les remedes par un lavement avec les cinq racines aperitives, & le policreste, comme nous l'avons décrit en la seconde espece de tranchées : Ou bien vous lui donnerez le suivant.

Lavement diuretique, c'est-à dire qui a la faculté de faire uriner.

Prenez une demi-livre de therebentine commune, délayez-la avec une demi-douzaine de jaunes d'œufs, & faites une décoction des cinq herbes émollientes, & d'une once de *melium solis* en poudre, faites cuire le tout & le passez ; que la décoction reste suffisamment chaude, dissolvez dedans ou délayez la therebentine ci-dessus, avec trois onces d'huile pour les lavemens décrits sur la fin du Chapitre XLIV. ou au défaut autant de catholicum commun, faites du tout un lavement que vous donnerez au Cheval, l'ayant promené demi-heure.

Si vous entreprenez de dissoudre la therebentine dans l'eau sans l'avoir délayée avec les œufs, elle durcira comme une pierre, & restera sans effet.

Sans prendre le soin de mêler les jaunes d'œufs avec la therebentine pour la faire délayer dans l'eau, si vous êtes en lieu pour avoir de l'esprit de therebentine qui est une drogue fort commune, prenez-en deux onces & les mêlez dans le lavement à la place de la therebentine, il fera plus d'effet pour provoquer l'urine.

Quand le Cheval aura rendu son lavement, donnez-lui deux onces de colophogne en poudre dans une chopine de vin blanc, & le promenez, il pissera sans doute.

On donne aussi aux Chevaux qui ne peuvent uriner, une pinte d'eau tiede ; dans laquelle on fait boüillir deux onces d'anis en poudre, & ensuite on y ajoûte le poids d'un écu de poudre de cloportes séches, ce remede est aisé & n'échauffe point.

Si tous ces remedes ne font rien, il faut lui oindre le fourreau & les testicules avec de l'ail concassé, & mêlé avec de l'huile d'olive. CHAP. XLIX.

Ce qui se fera en cette maniere : pilez cinq ou six gousses d'ail, & mêlez avec ledit ail pilé de l'huile d'olive, pour en faire comme un onguent, duquel vous frotterez le fourreau & les testicules ; si c'est un hongre, faites-lui tirer le membre tout doucement hors du fourreau, le bien laver avec de l'eau tiede pour en ôter toute l'ordure, puis frottez avec cette huile & ail mêlez, tout le dehors du fourreau ; cela lui donnera envie d'uriner s'il le peut faire : car il y a des Chevaux qui ont envie de le faire, & ne le peuvent.

Si cela ne le fait pisser, prenez des cloportes, ce sont des insectes qui se trouvent dans les lieux humides ; faites-les si bien sécher qu'elles se puissent reduire en poudre, sans se brûler ni mettre en cendre ; & avec cette poudre mêlée dans l'huile, oignez le membre du Cheval, il urinera : c'est de cette poudre dont j'ai parlé ci-dessus, pour mettre dans l'eau où aura boüilli l'anis.

Une pinte de vin blanc émetique, donné par la corne au Cheval, puis le promener au trot & au pas, asŝûrément le fera uriner : on trouvera la methode de faire ce vin émetique facilement & à peu de frais, au Chapitre XXIII. ci-devant : mais comme il n'est pas temps de préparer du vin émetique dans le moment que vôtre Cheval a la difficulté d'uriner, vous pouvez prendre du soufre auré d'antimoine, dont je vous donnerai la description ci-aprés, ou que vous trouverez dans le Traité de Chymie de Glazer, une once de ce soufre auré, une once de farine fine de froment, les bien mêler ensemble dans le mortier, puis mettez le tout avec une pinte de vin blanc ; cela poussera par les urines, & vaudra mieux que quelque vin que ce soit : on trouvera de ce soufre auré chez quelques Apoticaires curieux de leur art, l'invention est de Glober qui l'appelle sa panacée, c'est-à-dire un remede universel.

On peut mettre au bout de la verge du Cheval qui ne peut uriner, deux poux ou deux punaises, pour exciter la faculté expultrice endormie, à pousser l'urine au dehors.

Il est bon en même temps qu'on fait les remedes précedens, de faire au Cheval des fomentations sur les reins en cette façon : prenez de l'avoine environ deux boisseaux mesure de Paris, faites-la boüillir avec de l'eau & du vinaigre mêlez comme un occicrat, jusques à ce qu'elle creve sous le doigt, & la mettez dans un sac sur les reins du Cheval aussi chaud qu'il le pourra souffrir, il faut qu'elle soit appliquée à l'endroit où finit la selle sur le derriere ; si on manque d'avoine, il faut se servir de segle.

Chap. XLIX. Cette fomentation est trés-excellente pour faire uriner un Cheval, si neanmoins la faculté expultrice est paresseuse, prenez de l'yvraye, qui est une plante commune qui croît dans les bleds, pilez-la & la mêlez avec du vinaigre, faites-les boüillir ensemble, & en oignez la verge & les testicules du Cheval.

Introduisez la main dans le fondement pour vuider le Cheval, ensuite touchez la vessie en la pressant doucement avec la main, il est assuré que vous le ferez uriner toutes les fois que vous pratiquerez ce remede.

Si ces remedes ne suffisent pas, prenez au bord d'une riviere bien rapide de petits cailloux, les plus blancs sont les meilleurs, jettez-les dans la braise jusqu'à ce qu'ils soient tous rouges, puis les éteignez dans trois demi-septiers de vin blanc très-fort, réïterez jusques à ce que les cailloux soient tous en poudre; passez le vin au travers d'un double linge, & le faites boire au Cheval; le sel des cailloux est fort diuretique, il est resté dans le vin, & sans doute il débouchera, & fera couler l'urine.

L'usage du sel prunelle ou cristal mineral, sera bon pour déboucher & ôter les obstructions, qui empêchent l'urine de couler, mais ce remede n'aura pas assez d'action dans le temps même que le Cheval a la retention, il sera seulement pour prévenir ce mal à certains Chevaux qui se presentent souvent pour uriner & ne peuvent, par un principe de chaleur ou d'obstruction qui s'est formée dans les conduits de l'urine; à ces Chevaux il faut donner tous les jours dans du son moüillé, une once de cristal mineral & un gros de muscade, & continuer tant qu'ils en ayent mangé une livre.

Le cristal mineral rafraîchit les visceres, débouche les conduits & rectifie le sang, & l'usage en est admirable, hors qu'il refroidit trop l'estomac, & ainsi dégoûte le Cheval; c'est pourquoi j'ai ajoûté le gros de muscade qui sans beaucoup de chaleur conforte l'estomac; que si nonobstant cela le Cheval perd le manger, il faut discontinuer à lui en donner.

La fiente de pigeon séche & pilée fort fin environ quatre onces, & mêlée dans une pinte de vin blanc qu'on fera boüillir deux ou trois gros boüillons, puis passer le tout au travers d'un linge, jetter le marc & le faire avaler tiede au Cheval, puis le promener une demi-heure, il urinera s'il peut uriner; je sçai des hommes qui pour la colique ont avalé un gros de fiente de pigeon dans un verre de vin, & en ont été soulagez.

Un remede fort aisé & fort bon pour le Cheval qui ne peut uriner, est

est de le mener dans une bergerie, c'est-à-dire une étable à brebis, le débrider là-dedans, & le laisser sentir la fiente, & se veautrer dessus, infailliblement avant que d'en sortir, il urinera s'il est capable d'uriner, à cause d'un sel volatil, subtil, & diuretique qui exhale de la fiente de brebis, lequel frappe le cerveau ; & par la correspondance qu'il a avec les parties basses, oblige la faculté expultrice à pousser l'urine : une marque asûrée de la quantité de ce sel, contenu dans la fiente de brebis, est le salpêtre qu'on en peut tirer avec facilité, & en grande quantité : ce remede a été souvent éprouvé & est le plus certain de tous.

Comme il y a souvent des flegmes crasses qui bouchent les conduits de l'urine, qui auroient peine à ceder aux remedes précedens, vous pratiquerez le remede suivant qui operera sans doute.

Remede pour faire uriner.

Prenez une once de bois de sassafras avec son écorce, qui contient une partie de sa vertu, coupez-le menu & le mettez infuser avec une pinte de vin blanc, dans une grande fiole de verre bien bouchée, que deux tiers restent vuides, crainte que son sel volatil & subtil ne s'exhale, ayant infusé sur les cendres chaudes six heures ou environ, passez le vin & le donnez au Cheval avec la corne, & bien-tôt il produira son effet en faisant suer ou uriner, car il faut necessairement que l'un ou l'autre arrive : tout le monde sçait que la matiere de la sueur est la même que celles des urines.

Autre.

Un des plus asûrez remedes qu'on puisse pratiquer pour faire uriner un Cheval, est de lui donner plein une cueillere d'argent d'huile d'ambre jaune dans une chopine de vin blanc, & le faire promener.

Il est aisé de trouver de l'huile d'ambre, ou de carabé, il y a peu d'Apoticaires qui n'en ayent, ou qui n'en doivent avoir : il faut qu'elle soit faite sans addition & non rectifiée, elle est assez puante, mais il importe peu pourvû qu'on en aye de bons effets : Elle est si diuretique, qu'en la préparant, l'odeur qui s'évapore pleine des esprits subtils de l'huile, fait uriner extrêmement l'Artiste.

La préparation de l'huile d'ambre est facile, & si vous avez la curiosité de sçavoir comme elle se fait, ayez recours à Crolius *de Basilica Chymica*, fol. 234. ou bien à Hertmannus *Praxis Chymiatricæ*, fol. 428. & plusieurs autres Chymistes, qui en donnent tous la préparation, entre lesquels est Glazer tout nouvellement dans son Traité de Chymie, page 267. Sur tous les remedes précedens quoique bons, je vous

conseille, si vous pouvez avoir de l'huile d'ambre ou carabé, de vous en servir, car elle n'a presque jamais manqué.

Vous pouvez dans une difficulté d'uriner, pratiquer un remede fort facile, qui est de laver le membre du Cheval avec de l'eau tiede, puis le poudrer entierement avec du sel, & le laisser retirer à lui; si c'est une Jument, il lui faut mettre gros comme une noix de sel dans la nature.

Un autre remede assez bon, est de lui faire avaler une pinte de verjus dans un demi-sceau d'eau; que s'il ne veut pas boire de cette eau, ce qui arrive rarement, il faut mettre une pinte d'eau avec la pinte de verjus, & lui faire avaler le tout avec la corne, puis le promener, il pissera.

Quelque personne pourra dire qu'il vaudroit mieux avoir un remede asûré pour faire uriner un Cheval, que cette quantité qui embroüille les gens, ne sçachant lequel ils doivent choisir: je dirai là-dessus que je les ai tous éprouvez, que c'est à vous d'en faire le choix selon le lieu où vous serez, & la commodité que vous aurez de pouvoir recouvrer les drogues, car il y en a de plus & de moins composez; il y a aussi des maux plus rebelles, selon qu'ils viennent de differentes causes; un remede réüssira à un Cheval qui ne réüssira pas à un autre, c'est la raison qui a fait que j'ai proposé cette quantité de remedes, parce que ce mal est assez ordinaire à certains Chevaux qui en meurent quelquefois: ce n'est pas que je n'aye vû une infinité de Chevaux qui avoient des tranchées où l'on ne tâchoit qu'à les faire uriner, qui souvent étoient pleins de vents, & n'avoient aucune difficulté d'uriner, & le Cheval mouroit faute d'avoir connu son mal; & toutes les fois que les Marêchaux & les Palfreniers disent que leurs Chevaux ont des tranchées pour ne pouvoir pisser, il n'en est rien, & ils sont tous si entêtez de cela, qu'on ne peut leur persuader que ce n'est pas la cause de leur mal. Faites asûrément vôtre compte que toutes les fois qu'on se plaint qu'un Cheval ne peut uriner, & que les Marêchaux disent que son mal vient de-là, il n'en est rien le plus souvent, & son mal vient d'autre cause: en voilà assez sur cette matiere.

Dans une obstruction rebelle, ou dans une inflammation au col de la vessie, il n'est pas à propos de se servir interieurement de beaucoup de diuretiques qui charieroient encore des serositez & des flegmes dans la vessie, qui augmenteroient la douleur & l'inflammation, & qui étoufferoient la chaleur naturelle; mais mettez en pratique tous les remedes exterieurs que nous avons proposez.

On n'a pas connu jusqu'à present que les Chevaux fussent sujets à la gravelle, ni que le gravier ait causé la moindre retention d'urine qui

leur ait donné des tranchées, non plus que les Chevaux ayent eu la pierre: neanmoins en 1668. il mourut dans nôtre Academie un vieil Cheval d'Espagne, qui ne fut malade que quelques heures, suant uiversellement par tout le corps pendant tout son mal: j'envoyai nôtre Marêchal pour le faire ouvrir, & voir la cause d'une maladie qui l'avoit tué si brusquement, on lui trouva dans les reins une pierre du poids de quatre livres & deux onces, d'une couleur brune & luisante comme du marbre poli, de la forme d'un petit fromage de Hollande fort reguliere dans la forme, n'ayant pas un ligne d'épaisseur plus d'un côté que de l'autre: elle n'a rien perdu de sa forme ni de son poids, depuis ce temps-là: tout Paris l'a vû avec admiration, j'en fis present à Monsieur le Comte Bertholin, mon bon ami, qui fit faire un acte pardevant Notaire, où tous ceux qui ont vû tirer la pierre du corps du Cheval ont attesté la verité de cette Histoire. Il a entre ses mains ladite pierre, & il la fait voir à ceux qui l'en prient, j'ai rapporté cet exemple comme une chose extraordinaire.

Pour une disurie ou flux d'urine.

Au contraire des Chevaux dont je viens de parler qui ont difficulté d'uriner, il y en a qui pissent trop & qui rendent une grande quantité d'urine claire comme de l'eau, c'est-à-dire qui est cruë & indigeste, ce qui continuant fait mourir le Cheval: voyons la cause de ce mal & le remede. Le flux d'urine que les Medecins nomment disurie est causée d'un sang échauffé & âcre, & d'une inflammation dans les reins, qui comme une ventouse attirent toutes les serositez qui sont dans les veines qui se précipitent après dans la vessie, & tout ce qu'un Cheval boit, passe d'abord, & sort tout comme il est entré.

La cause de ce mal est le travail sans mesure & sans regle aux jeunes Chevaux, les pluyes froides du commencement de l'Hyver, l'avoine marinée, c'est-à-dire qui a été apportée sur la mer & étant de nature spongieuse, attire & s'imbibe d'un esprit volatile, salin, qui s'éleve de la mer, & cette même avoine étant donnée pour nourriture aux Chevaux, leur cause ce flux d'urine qui les fait enfin mourir.

Pour les guérir il faut les rafraîchir, premierement leur ôtant l'avoine, les mettre au son, & leur donner un lavement rafraîchissant, le lendemain leur tirer du sang: le lendemain de la saignée leur donner un lavement, le jour d'aprés encore une petite saignée, que les deux ne tirent pas plus de quatre livres de sang, deux livres chaque saignée.

Après ces deux lavemens & ces deux saignées, ayez du bol de Levant environ trois livres en poudre fine, faites boüillir une couple de

Chap. xlix pintes d'eau, & les jettez dans un ſceau d'eau commune, avec une bonne poignée du bol ci-deſſus pilé, bien mêler le tout enſemble, & le faire boire au Cheval, tiede s'il eſt poſſible, & qu'il ne boive point d'autre eau pour ſa boiſſon ſoir & matin.

Les Chevaux qui ont ce flux d'urine, boivent exceſſivement, & il y en a qui ſont ſi alterez & échauffez dans le corps, qu'ils boiront ſix ſceaux d'eau en un jour ; il leur en faut donner tout autant qu'ils en voudront, pourvû que l'eau ſoit accommodée avec l'eau boüillante, & le bol comme je l'ai preſcrit, tant plus ils boiront, plutôt ſeront-ils guéris.

Lorſque le Cheval piſſera à ſon ordinaire, & que ſon flanc & ſa fiente ſeront dans leur naturel, il faut leur donner peu à peu de l'avoine pour les remettre au travail moderé au commencement, & enſuite s'en ſervir avec diſcretion.

Du Cheval qui piſſe le ſang.

Chap. l. DANS les grandes chaleurs de l'Eté, lorſqu'on fait faire de trés-grandes courſes aux Chevaux, ou qu'on les échauffe trop par un grand travail, ils piſſent le ſang tout pur, & ſouvent en meurent; particulierement s'ils ont quelque veine ou gros vaiſſeau rompu qui ſe dégorge dans la veſſie. Il y en a quelquefois qui piſſent le ſang en abondance, & qui n'ont ni fiévre ni dégoût, ne donnant aucun ſigne de maladie, ſinon qu'ils piſſent le ſang; ceux-là ont ſeulement trop de chaleur aux reins, & ſont faciles à guérir, quoiqu'ils ſemblent par l'abondance du ſang qu'ils piſſent, ne pouvoir long-temps ſubſiſter : mais comme il faut peu de ſang pour teindre beaucoup d'urine on croit que toute l'urine qu'ils rendent, eſt du pur ſang, mais ſouvent il n'y en a pas la dixiéme partie, & ſi on donne le remede dans les premiers jours, aſsûrément ils guériront : je ne ferai point ici une longue déduction des cauſes & des ſuites de ce mal, en faveur de ceux qui ſont ennemis de la formalité, & qui ne cherchent que les remedes.

Tirez du ſang au Cheval, & lui donnez tous les matins trois chopines de vin émetique, fait avec du vin blanc dans une infuſion de *Crocus Metallorum*, ſans être lavé, ce qui s'appelle foye d'antimoine; ce vin, quoique blanc, ſera rougi à cauſe de la teinture que lui donnera le nitre, mais ce ſera ce qui le rendra très-excellent pour ce mal; car il détergera & conſolidera, qui eſt ce qu'il faut chercher. Tenez-le bridé quatre heures avant la priſe & autant aprés, & continuez tous les jours, dans ſix ou ſept jours vôtre Cheval ne piſſera

plus le sang, & sera en état de guérison, parce que le vin émetique a la force de pousser au dehors de la vessie ce qu'il y a d'impur & d'étranger, & de consolider la partie, qui est tout ce qu'on peut desirer à ce mal.

Que si avec ce pissement de sang, il y a chaleur & battement de flanc, comme il arrive souvent, donnez tous les soirs au Cheval de bons lavemens rafraîchissans, saignez-le une seconde fois s'il est necessaire, & mêlez dans les trois chopines de vin émetique que vous lui donnerez tous les jours, deux onces de policreste ci-après décrit, & continuant, le Cheval guérira.

Si ce policreste dégoûte le Cheval, donnez-lui dans le vin émetique une fois ou deux, une once de theriaque ordinaire, ou celui qu'on nomme diatessaron, & quand il aura recouvré l'appetit recommencez avec le policreste, mais n'en donnez qu'une once ou deux au plus; comme la theriaque diatessaron ne coûte guéres, & est trés-bonne pour les tranchées, dégoûts & autres choses, j'en mettrai ici la description.

Theriaque Diateßaron,

Prenez myrrhe, gentiane, aristoloche ronde, & bayes de laurier, le tout en poudre de chacun demi-livre, miel écumé six livres, & autant d'extrait de genévre, comme celui avec lequel on fait les plottes cordiales Chapitre XVII. soit fait un électuaire en cette maniere.

Mettez dans une bassine six livres de miel, & trois pintes d'eau, faites cuire lentement & écumez jusqu'à la diminution d'un bon tiers, laissez refroidir, & ayant mis vos drogues en poudre très-fine, nourrissez-les dans un mortier avec le miel peu à peu, & autant d'extrait de genévre que de miel, & mettez le tout dans un pot pour les usages ausquels vous employez la theriaque; car il resistera aux venins, consommera les humiditez superfluës, donnera appetit, & guérira les tranchées; la dose est d'une once jusqu'à deux, avec du vin blanc où clairet.

On nomme ce theriaque diatessaron, parce qu'il n'y entre que quatre sortes de poudre avec du miel, & l'extrait de genévre qui font une composition fort souveraine, & alexitere, qui vaut mieux que la theriaque que beaucoup de Marêchaux employent, qui ne leur coûte qu'un écu la livre; aussi n'a-t-elle que le nom de theriaque & non les vertus.

Si les remedes précedens n'ont pas guéri vôtre Cheval, faites celui qui suit, que j'ai souvent éprouvé.

CHAP. L.

Autre pour Cheval qui pisse le sang.

Prenez deux onces de theriaque d'Andromaque qui est la plus fine, au défaut de celle-là le diatessaron peut servir, miel commun quatre onces, cassonade fine autant, mêlez bien le tout dans un mortier, en bien incorporant les matieres, puis ajoûtez encore anis, coriandre & reglisse de chacun deux onces en poudre fine; mêlez bien le tout, puis délayez-le avec une pinte de vin rouge, & le donnez au Cheval qui doit être bridé trois heures avant & autant après la prise, tirez-lui du sang le lendemain.

Et le jour aprés la saignée donnez-lui un lavement avec deux pintes & chopine de petit lait de vache que vous ferez boüillir, y ayant mêlé parmi deux onces de scories de foye d'antimoine en poudre fine; d'abord que le tout boüillira à gros boüillons ôtez du feu, & mêlez parmi quatre onces d'huile d'olive, donnez le tout tiede au Cheval, si son mal continuë, ce que je ne croi pas, il faudroit réïterer tout ce procedé; avec ce dernier remede j'ai vû guérir plusieurs Chevaux sans avoir eu la moindre suite.

Remede pour les testicules retirez dans le corps, par la violence de la douleur.

CHAP. LI.

CE n'est pas ici l'endroit où l'on devroit parler de cette maladie; & quelques Critiques pourront le trouver mauvais, mais je me suis plutôt attaché à la chose & l'utilité qu'on en peut recevoir, qu'à la formalité, qui n'est souvent qu'une fadaise.

Un accident presque aussi fâcheux que le précedent, est qu'aux Chevaux entiers, les testicules se retirent dans le ventre, il se fait une contraction violente qui est causée par une extrême douleur; & quoiqu'ils fussent auparavant pendans & avalez, en se retirant de la sorte, ils causent une douleur insupportable, capable de causer la mort avant qu'on y ait donné remede, que s'il n'est promptement fait, les accidens redoublent, & les Chevaux se couchent & se levent, & se débattent furieusement.

Cette fâcheuse indisposition arrive ordinairement par l'inflammation du col de la vessie.

Lorsque vous appercevrez au Cheval cette incommodité, & que cherchant les testicules vous ne les pourrez trouver; que comme noyez dans le ventre, saignez vôtre Cheval aux flancs en abondance, puis donnez-lui un lavement ramolitif, faites cuire ensuite dans de l'huile d'olive, des mauves, guimauves, farine de lin, & feüilles de violet-

tes; quand les herbes seront bien cuites, mêlez de l'huile de lin à discretion, & ayant abbattu le Cheval sur un fumier, ou dans une prairie, oignez-lui bien le fourreau & les testicules de cette huile, & fomentez la partie avec ces herbes assez chaudes; d'abord que vous appercevrez que les testicules seront revenus, il les faut empoigner & les lier avec une courroye de cuir fort doux: faire ensuite lever le Cheval, sans doute il fientera & urinera, car cette fomentation adoucit l'inflammation du col de la vessie, & appaise la douleur des testicules.

Il faut tenir pour asûré lorsque la difficulté d'uriner vient d'inflammation ou d'obstruction rebelle au col de la vessie, & que les testicules se retirent dans le ventre, qu'il faut bannir tous les diuretiques comme très-préjudiciables; la saignée aux flancs, & même au col si le mal presse trop, & des lavemens ramolitifs, des fomentations dessus les reins, & sur le fourreau doivent être mises en pratique. Pour conclusion, je donnerois au Cheval desesperé, auquel tout ce que nous avons écrit, n'auroit point operé de l'antimoine préparé, nommé poudre angelique, une once & demie dans une plotte de beurre, avec du vin blanc ou autre vehicule, il fera plus d'effet que tout ce qu'on peut proposer: vous en trouverez la description ci-aprés dans ce Livre. Et ceux qui voudront un plus ample discours sur cette matiere, pourront avoir recours au Livre intitulé, *La Gloria del Cavallo Opera del Illustre Signor Pasqual Caraciollo*, imprimé à Venise, dans son neuviéme Livre, où il dit tout ce qui se peut écrire sur ce sujet, aussi-bien que sur toutes les maladies des Chevaux, dont il a parlé très-doctement dans tout son Livre.

Je ne vous propose point ici la poudre diuretique de la Reine, *pulvis diureticus Reginæ*, c'est un fratras d'ingrediens diuretics difficiles à trouver & chers à acheter, il n'y a point de Livre de Medecine qui ne vous en fournisse une longue & ample liste: mais il est de la prudence d'en choisir les plus propres. J'aurois pû grossir fort inutilement ce Volume de cent pareilles descriptions, plus pleines de paroles que suivies d'effet: c'est-à-dire nettement les choses comme je les ai éprouvées trés-souvent, lorsqu'on a lû les Livres de Medecine, on croit qu'on guérira toutes les infirmitez par les beaux effets qu'ils promettent des vertus des simples: mais quand on vient à l'experience on se trouve bien loin de compte; il faut donc ajoûter une foi bien circonspecte à tout ce qu'il promettent, la plûpart de ceux qui écrivent prennent d'un autre Auteur, & celui-là d'un autre, pas un n'aura mis en pratique ce qu'il debite, & cinquante l'auront dit l'un après l'autre dans leurs Livres, parce que l'autre l'a dit; j'estime plus une experience faite avec toutes les observations necessaires, que toutes les belles promesses en

Chap. L. l'air de beaucoup d'Auteurs : je ne veux pas dire que tous en usent de même, car il y en a qui n'écrivent que ce qu'ils ont experimenté, mais il y en a peu, & le choix en est mal-aisé.

De la sixiéme espece de Tranchées, nommées Tranchées rouges.

Chap. LII. Les Chevaux ont assez rarement une sixiéme espece de tranchées causées de matiere bilieuse, que les Marêchaux appellent rouges, il en réchappe peu de ceux qui en sont atteints.

Il est mal-aisé de discerner ces sortes de tranchées d'avec les autres, à moins que de connoître le temperament de vôtre Cheval. Tous les remedes précedens pour les tranchées sont chauds, & la cause de cette maladie venant de chaleur causée par une fermentation de la bile, si on la traite comme les précedentes, vous ajoûterez feu sur feu, qui par sa violence aura bien tôt détruit & étouffé la chaleur naturelle.

Si la connoissance de ce mal est difficile, la cure l'est encore davantage, parce que c'est une fermentation de la bile, qui ne se peut guéres moderer : Neanmoins pour y proceder avec conduite ; vous commencerez par la saignée du col, & une heure aprés, vous ferez celle des flancs ; aprés ces deux saignées il faut donner des lavemens avec du sang d'agneau tout chaud, ou du sang d'un jeune mouton ; & pour cela on amene un jeune mouton, ou on apporte un agneau ou deux, ou un veau dans l'écurie près du Cheval malade, on lui coupe la gorge, & on reçoit le sang dans une seringue qu'il faut avoir échauffée auprès du feu, afin qu'elle ne refroidisse pas le sang, & que les esprits qui sont contenus en icelui, ne se perdent pas, & ayant reçû tout le sang des agneaux ; du veau, ou du jeune mouton, il faut d'abord le donner au Cheval en lavement, après l'avoir vuidé de ses excremens ; il ne faut mêler avec le sang quoique ce soit, & le donner tout pur & tout chaud, comme il vient de l'animal que vous avez égorgé, afin que rien ne se perde ; cette sorte de lavement adoucira l'humeur âcre contenuë dans le gros boyau, & soulagera extrêmement le Cheval, car il ne rendra point, & la nature s'en accommodera, en sorte qu'il ne le rejettera qu'avec la premiere fiente au cas qu'il guérisse, & le sang pris en lavement sera comme des plottes.

Au défaut de ce lavement avec du sang tout chaud, qu'il ne faut pas omettre, si on peut, on en peut faire un si on veut avec une décoction de pourpier, d'oseille, de laituë, de chicorée, d'un demi-concombre (si vous êtes au temps qu'on en a) & une once & demie de scories de foye d'antimoine en poudre fine, faisant boüillir le tout

l'espace

l'eſpace d'un demi-quart d'heure ſeulement ; ayant coulé cette déco- ction, il faut diſſoudre dedans une once de miel roſat, afin d'aider la nature à dégager cette matiere. Chap. LII.

Aprés la ſaignée & les lavemens, ſi le Cheval n'eſt point ſoulagé & qu'il ſe tourmente toûjours, il faut l'abbattre & le coucher ſur le dos les jambes en haut, & moüiller quatre ſerviettes l'une aprés l'autre dans de l'eau tiede, & les étendre ſur tout le ventre du Cheval, ſans toucher aux flancs ni les moüiller que le moins qu'on pourra, & tenir de cette ſorte, un quart d'heure le Cheval, remoüillant dans l'eau tiede une couple de fois les ſerviettes pendant cette eſpace d'un quart d'heure ; quand les Chevaux ſe relevent, ils ſe trouvent guéris, quel-ques-uns ſoulagez, & d'autres ſont auſſi mal qu'auparavant & en meu-rent. Si on ne veut pas avoir la peine d'abbattre un Cheval, on peut faire ce qui ſuit.

Vous ferez baigner le Cheval ſi c'eſt en Eté, & le tiendrez le plus long-temps que vous pourrez le ventre à demi dans l'eau, le laiſſant boire tout ſon ſaoul. Si vous n'avez point de commodité pour le faire baigner, il faut diſſoudre dans ſa boiſſon quatre onces de criſtal mi-neral ſur un ſceau d'eau, & lui preſenter de cette eau. Sur tout il eſt neceſſaire de réïterer ſouvent les lavemens : car la bile fait dans peu de temps un ſi grand déſordre, que le Cheval eſt bien-tôt dépêché, ne durant avec cette maladie que trente heures au plus ; s'il commence à vouloir manger, ce ſera une marque que le mal ſe relâche ; mais il ne lui en faut point donner.

Je vous ai propoſé ces remedes, quoiqu'ordinairement peu ré-chappent de ce mal, qui n'attaque guéres que les Chevaux vigoureux ; & ils meurent nonobſtant ces remedes, accuſez-en la violence du mal.

Lorſque vous aurez tenté inutilement ces remedes, vous pouvez vous ſervir des pilules puantes, on en donne deux avec chopine de bierre, une demi-heure aprés, un lavement fait avec cinq chopines de bierre, une once & demie de ſcories de foye d'antimoine, faites boüillir cinq ou ſix gros boüillons, ôtez du feu & ajoûtez un quartron d'onguent de populeum, & donnez le tout tiede au Cheval en lave-ment ; que ſi vous n'avez point de bierre le petit lait ſupplera, & de-mi-heure aprés le lavement, une priſe de pilules, & continuer de la ſorte juſqu'à trois priſes & trois lavemens ; ſi quelque choſe doit ſauver & guérir le Cheval, ces pilules le feront : ſi aprés avoir donné des pilules comme je l'ai ordonné, vôtre Cheval meurt, ne les accuſez pas de l'avoir tué, mais accuſez-en le mal trop violent ; les Ma-rêchaux les appellent des tranchées rouges, ils appellent ainſi toutes

R

CHAP. LII. celles qu'ils ne connoiſſent pas, & qui ſont mourir les Chevaux : on pourra dire ſur ce ſujet que c'eſt ajoûter chaleur ſur chaleur, de donner des pilules puantes aux Chevaux qui ont des tranchées bilieuſes, & il ſemble que ce ſoit contre toute bonne methode, mais un boüillonnement ou fermentation comme celui-ci, ne s'appaiſe pas par les rafraîchiſſemens ordinaires de la Medecine, qui ſont ici inutiles, mais par les ſels alcali qui tuënt & détruiſent la liqueur acide qui a cauſé ce déſordre; cet acide eſt proprement l'origine de la chaleur qui fait le boüillonnement : or cette gomme d'aſſa fœtida contient beaucoup de ce ſel alcali, auquel l'acide s'aſſocie & s'en ſoule, & tous les deux ſe changent en un ſel ami de la nature & balſamique, qui ſe joint au foye d'antimoine pour la rétablir, car il eſt ami de la nature des Chevaux & fortifie extrêmement, il fixe même étant tout ſeul, & épaiſſit la bile qui fermente dans les inteſtins, & parce qu'il eſt plutôt froid que chaud, il tempere la chaleur des bayes de laurier, & ce mêlange de ces trois drogues donné dans la proportion qu'il le doit être, fortifie la chaleur naturelle, & détruit ce feu étranger qui eſt la cauſe des tranchées bilieuſes, par les raiſons que j'ai dit.

Du vertige des Chevaux.

CHAP. LIII. LES Chevaux ſont ſujets à une infirmité que nous appellons vertige, qui leur ôte tellement l'uſage des ſens qu'ils ſont preſque ſans connoiſſance; ce mal les fait chanceler & tomber, même ſe donner de la tête contre les murs.

Ce mal eſt cauſé par les vapeurs qui s'élevent des entrailles, qui ſont chaudes, âcres & ſubtiles, qui empêchent les fonctions & troublent le cerveau peu ou beaucoup, ſelon qu'elles ſont plus ou moins âcres, ou en moindre ou plus grande quantité.

Les cauſes de cette maladie, ſont le travail dans les grandes chaleurs, les mauvaiſes odeurs dans les écuries, les longues courſes, les piroüettes trop ſouvent réïterées, le trop manger; & ſur tout lorſque dans les chaleurs l'eſtomac ſe trouve plein d'humeurs âcres & chaudes, qui fermentent & boüillent hors de leur lieu naturel, par où toutes les digeſtions ſont détraquées.

Les ſignes de cette maladie ſont trés-faciles à remarquer, le Cheval chancelle comme s'il étoit yvre, il ſe donne de la tête contre la mangeoire, avec tant de violence, qu'à tous momens il eſt en danger de ſe tuer; il ſe couche & ſe leve : mais avec plus de violence qu'aux tranchées, car il ſemble qu'il ſe veüille tuer contre les murailles, & contre les mangeoires, & qu'il a perdu abſolument la vûë.

Pour donner remede à cette maladie, il faut saigner le Cheval des flancs & du plat des cuisses, & ensuite lui donner un lavement, avec deux pintes de vin émetique tiede, & un quartron d'onguent *populeum*, puis vous le laisserez en repos quelque temps. CHAP. LIII.

Il faut donner au Cheval qui a le vertige des lavemens très-souvent, & aprés que le premier aura été rendu, c'est-à-dire une heure ou deux aprés, selon qu'il l'aura fatigué, lui en donner un avec cinq chopines de bierre, deux onces de scories en poudre fine, faire boüillir cinq ou six gros boüillons, & ajoûter un quartron d'onguent rosat, donner le tout tiede en lavement & réiterer souvent, lui frotter fort les jambes avec des bouchons moüillez d'eau tiede pour faire revulsion, & lui donner pour ses alimens du son, ou du pain de froment; le promener de temps en temps en lieu temperé; & si la fiévre ne survient avec le vertige, le Cheval en échappera, pourvû qu'on y apporte les soins que nous avons dit.

Aprés avoir tenté les remedes ci-dessus, si le vertige n'est cessé donnez à vôtre Cheval une once de theriaque, ou de l'orvietan, ou du diatessaron, celui que vous trouverez le plus facilement, sera delayé dans une pinte des quatre eaux cordiales qui seront de scorzonere, buglose, chardon benit, & reyne des prez, ou autres cordiales, & en même temps vous préparerez un lavement avec les herbes émolliantes, & deux onces de policreste, & deux onces de la même composition, qui sera theriaque, orvietan, ou theriaque diatessaron, que vous délayerez dans deux pintes de bonne décoction & de policreste, pour en faire un lavement avec un quartron d'huile de l'herbe nommée rhuë, pour le donner tiede au Cheval d'abord que vous lui aurez donné le breuvage.

Les Chevaux ont une autre espece de tourment de tête, qui est moins à craindre que le précedent, & une seule saignée l'emporte; il vient de ce que le Cheval par l'abondance du sang, & par le trop de repletion ayant demeuré long-temps dans l'écurie sans sortir, quand on le veut tirer dehors, il se laisse tomber tout à coup, & se releve ensuite tout étourdi, ne pouvant qu'à peine se tenir debout, comme s'il avoit des vertiges.

La cause de ce désordre vient de la trop grande quantité de fumées qui s'élevent du sang, qui ne pouvant être reglée par la nature, oppresse le Cheval, & le fait balancer & enfin tomber.

On connoît que c'est un étourdissement, & non un vertige, en ce que le Cheval étant à l'écurie est gay & mange bien, & si on le tire dehors il tombe tout à coup; & au vertige il tombe aussi bien dans l'écurie que dehors, & avec grande violence, ayant les yeux hagards, & à celui-ci non.

Chap. LIII. Le remede à cet étourdissement, est de donner un lavement au Cheval, & ensuite de le saigner, & deux jours aprés réïterer la saignée. Pour prévenir cette maladie, il faut exercer le Cheval mediocrement, & le nourrir moins, afin que la nature ne produise que le sang qu'elle peut gourverner.

De l'effort d'épaule, de l'écart, ou du Cheval entr'ouvert.

Chap. LIV. CET accident étant très-commun à tous les Chevaux, il est à propos d'en examiner les circonstances, parce que faute d'avoir bien reconnu le mal, & de l'avoir traité methodiquement, on laisse des Chevaux estropiez, qui demeurent inutiles le reste de leurs jours; pour comprendre ce mal, il faut sçavoir que l'épaule du Cheval, comme des autres animaux à quatre pieds, n'est attachée à son corps par aucun gros os, mais seulement appliquée sur l'extrêmité des côtes, & retenuë en sa juste situation par les ligamens qui l'attachent en cet endroit; c'est ce qui fait que par un mediocre effort, dans une extraordinaire situation de la jambe à terre, un Cheval peut s'entr'ouvrir, c'est-à-dire se déjoindre quelque partie de l'épaule d'avec le corps, ce qui ne se peut faire que par une extension des ligamens de l'épaule: Dans toutes les parties qui se mouvent en tous les endroits du corps, il y a certaines eaux gluantes ou pituites, qui facilitent le mouvement des jointures. Ces eaux sortent du lieu où elles sont établies par la nature pour faire leurs fonctions, elles se répandent dans les endroits dilatez & ouverts par l'effort de l'épaule; ainsi elles sont hors de leur lieu naturel, & d'abord elles s'y épaississent & s'endurcissent, & bien loin de faciliter le mouvement comme auparavant, elles l'empêchent & y causent de la douleur qui fait boitter le Cheval, plus ou moins selon que l'effort est plus ou moins grand; la douleur peut provenir de l'extension des nerfs, & de ces glaires qui sont augmentées par les humeurs voisines qui se jettent sur la partie malade, & augmentent la douleur; il faudra tâcher d'attenuer ces humeurs, & ensuite les évacuer par insensible transpiration, & fortifier la partie pour la remettre en son premier état.

Ce mal est difficile à connoître, particulierement quand on n'a point vû faire l'effort au Cheval, & qu'il ne fauche point; c'est-à-dire, qu'en cheminant il ne porte point la jambe en tournant, faisant un demi rond avec le pied, au lieu de le porter droit en avant; car s'il fauche, c'est une marque presque infaillible qu'il a fait effort à l'épaule, ou qu'il est entr'ouvert: les Marêchaux disent qu'il a fait un écart.

Lorsque le Cheval ne fauche point, & que neanmoins il boitte, on le fait tourner & trotter en rond sur le côté malade assez court, & on observe soigneusement comme il pose son pied à terre, car si le Cheval a mal à l'épaule, il posera le pied à terre sans craindre, & tâchera de soulager son épaule, & c'est le plus certain en tournant court sur le côté malade, pour bien appercevoir son mal ; que si on ne le découvre point de cette sorte, on prend son bras, & on le fait aller en avant & en arriere, pour faire mouvoir l'épaule, afin de voir s'il ne feint point quand on lui fait faire ce mouvement, alors on juge au mouvement s'il y a de la douleur en cet endroit ; souvent le Cheval boittera du train devant, sans être entr'ouvert, pour avoir fait quelque leger effort, & s'être étendu quelque ligament, ce qui n'est pas un mal si considerable.

La maxime presque ordinaire pour connoître si le Cheval boitte de l'épaule ou du pied, quand on n'a point été present lorsqu'il a eu l'accident, est si le mal tient à l'épaule, il boittera moins quand il est échauffé à cheminer ; & quand le mal tient dans le pied, en cheminant il boittera davantage, que s'il étoit de séjour. En toutes les occasions où le Cheval boitte, il faut d'abord le faire déferrer, & lui faire parer le pied comme nous enseignerons parlant des encloüeures. Et si on ne trouve rien dans le pied, il faut manier le paturon, pour sçavoir s'il n'y a point quelque javar ou crevasse qui le fasse boitter, il faut passer la main ensuite tout au tour du boulet, pour voir s'il n'a point d'entorse, & puis au long du nerf, pour connoître s'il n'est point atteint & blessé ; & ensuite il faut manier toute l'épaule assez rudement, en la pressant bien fort avec la main seulement, & juger l'endroit où le Cheval feindra, ou témoignera avoir de la douleur.

Un Cheval peut boitter de l'épaule, non seulement pour être entr'ouvert en tout ou en partie, mais encore pour s'être heurté exterieurement en tombant, ou pour avoir reçû un coup de pied d'un autre Cheval, ou pour avoir été pressé de la selle aux épaules ; alors il faut le traiter comme s'il étoit épaulé ou entr'ouvert, dans le commencement du mal.

Il y a plusieurs autres observations pour connoître un Cheval entr'ouvert, mais il n'y en a jamais guéres qui ne fauchent un peu, & le plus sûr est de remarquer soigneusement quand on les fait trotter en rond, la maniere dont ils posent les pieds à terre, car de-là avec un peu d'application & de pratique, on juge d'abord si c'est de l'épaule ou non.

CHAP. LIV.

Remede à l'effort, ou à coup de pied, ou autre heurt à l'épaule.

Ayant reconnu que le Cheval boitte de l'épaule, s'il boitte peu & qu'on ne soit pas en temps froid, il le faut seulement mener dans l'eau courante ou autre, & le faire nager un demi-quart d'heure le matin & autant le soir, au sortir de l'eau lui frotter la partie avec de l'eau-de-vie, il guérira, si le mal est leger; par exemple, un Cheval en galoppant rencontrera une pierre qui lui roulera sous le pied, & lui fera faire une extension extraordinaire à l'épaule, qui le fera boitter, ou bien fera quelque leger effort d'épaule, en mettant le pied en faute; si cela est le Cheval ayant été saigné du col, guérira en le faisant nager soir & matin, & lui faisant frotter l'épaule d'eau-de-vie au sortir de l'eau, comme je viens de dire, supposé que le mal soit leger.

Si ce remede ne guérit, il le faut saigner du col; recevoir son sang dans un vaisseau, le remuer toûjours avec la main, afin qu'il ne fige, puis mêler avec ce sang un demi-septier de bonne eau-de-vie, & en charger l'épaule, en frottant fort avec la main, pour faire penetrer l'eau-de-vie au dedans du cuir, qui avec la qualité astringeante & corroborative du sang, souvent guérira le Cheval sans autre chose, mais il le faut tenir entravé, si on voit que le Cheval montre le chemin de S. Jacques de son pied malade.

S'il n'est pas guéri, c'est une marque que le mal est plus grand que vous n'avez crû; servez-vous de l'onguent de Montpelier en la maniere suivante, il est capable de guérir tout effort d'épaule & de hanche, quelque grand qu'il soit.

Le lendemain de la saignée & de la charge avec le sang & l'eau-de-vie, faites mettre un patin au pied contraire, s'il ne s'appuye pas sur son pied malade, & entravez les deux pieds de devant s'il montre le chemin de S. Jacques, puis frottez fort l'épaule avec de l'esprit de vin, & en mettez environ demi-septier à une seule fois, & ayant bien frotté avec la main pour faire penetrer l'esprit de vin, frottez toute l'épaule avec du savon noir environ une demi-livre pour le faire penetrer, & laissez le Cheval en cet état vingt-quatre heures, après quoi vous le frotterez tous les jours avec l'onguent de Montpelier ci-après décrit; le laissant entravé & avec le patin environ dix jours, si vous avez jugé qu'il en eût besoin, au bout desquels ôtez-lui le patin & le faites trotter doucement pour voir l'amendement: s'il boitte peu, continuez l'onguent de Montpelier tous les matins & les soirs sans rien ôter de l'onguent, frottez l'épaule malade avec de l'esprit de vin, & continuez jusqu'à ce qu'il ne boitte que peu, qu'on appelle feindre, lors faites un bain avec de bonnes herbes, de la lie de vin & du miel,

& en bâssinez & frottez tous les jours l'épaule, & quand il ne boittera plus, laissez-le de séjour assez long-temps pour se fortifier à l'écurie, sans le faire marcher ni promener, car autre chose que le repos ne le peut retablir; à tous les maux d'épaule, il faut du séjour, afin que la nature repare à loisir le désordre que l'effort a fait. CHAP. LIV.

Onguent de Montpelier.

Prenez du veritable onguent rosat, & non de la graisse blanche rougie avec orcanette, & lavée en eau-rose pour lui donner l'odeur, comme plusieurs Apoticaires en vendent pour onguent rosat, & qui ne l'est pas, mais l'onguent rosat est fait avec les roses, d'où il prend son odeur, & sa couleur est une chanson, puisqu'elle ne lui donne pas la vertu; la description est dans toutes les pharmacopées, ainsi je ne la mettrai point ici: prenez donc le veritable onguent rosat, le *populeum* aussi sans addition de vert de gris, comme les fripons en usent pour lui donner une couleur plus verte & le mieux vendre, prenez de bon *populeum*, l'althea & le miel, de chacun une livre, mêlez le tout à froid & le gardez dans un pot bien couvert; voilà la veritable description de cet onguent si renommé parmi les amateurs de Chevaux pour ses bons effets; car il fortifie sans chaleur, & sert pour tous les endroits où il faudroit se servir des charges ou emmielures.

Comme l'effort d'épaule peut être si grand, que ce remede ne le pourroit guérir, on peut se servir de celui qui suit, qui a plus d'efficace, mais qui est plus difficile à faire.

Onguent du Baron, pour les Chevaux qui ont fait effort d'épaule ou de hanche.

PRENEZ cire neuve, poix-resine & poix-noire, de chacun une livre, therebentine commune autant, huile d'olive deux livres, graisses de Chapon, de Blereau, de Cheval, de Mulet, & moüelle de Cerf, de chacun cinq onces, huiles de therebentine, de castor, de vers de camomille, de mille-pertuis, de lin, & de Renard, de chacun quatre onces, huile de gabian, ou à son défaut huile de petrolle deux onces. CHAP. LV.

Mettez l'huile d'olive dans une bassine sur un feu clair avec la cire, poix-resine, & poix noire concassée, laissez fondre en remuant sur un feu de flamme, le tout fondu, mêlez les graisses & la moüelle de Cerf, puis la therebentine, laissez bien mêler le tout sur un feu fort lent, puis ajoûtez les huiles, & remuez l'espace d'un demi-quart d'heure, ôtez du feu, remuez-le jusqu'à ce que le tout soit froid.

CHAP. LV.

Cet onguent eſt bon pour les Chevaux entr'ouverts, c'eſt-à-dire qui ont fait un écart, pour ceux qui ſont épointez ou éhanchez, pour effort de jaret & de cuiſſe, pour entorſes & mémarchures, pour jambes foulées & nerfs ferus; & finalement pour toute fluxion & foibleſſe dans une partie.

Pour l'appliquer, il faut fort échauffer la partie en la frottant avec un bouchon ou avec la main, puis frotter avec l'onguent tout chaud, & preſenter une peſle à feu toute rouge vis-à-vis pour le faire penetrer, & n'en mettre que de deux jours l'un juſqu'à ce que le Cheval ſoit guéri; ſi c'eſt à l'épaule il faut entraver le Cheval s'il eſt beſoin, & mettre un patin au pied qui n'a point de mal, ſi on le juge à propos, la partie enflera, mais on la deſenflera facilement avec de bons bains, quand la douleur ſera ôtée.

Quoique le mal ſoit envieilli, le Cheval guérira par cette methode, mais comme ſouvent on n'a pas cet onguent, on peut ſe ſervir des remedes ſuivans.

Ayant ſaigné le Cheval & chargé l'épaule avec le ſang & eau-de-vie, il faut le lendemain lui appliquer une charge faite de l'emmieleure, que nous décrirons au Chapitre ſuivant, & la réïterer chaque jour pendant trois ou quatre jours, le mal ſera grand s'il ne guérit; il ne faut pas s'étonner de ce que l'emmieleure fera enfler l'épaule, car c'eſt bon ſigne, & la douleur ſe diſſipe dans l'enflure, laquelle ſera facile à guérir par de bons bains, ou s'il ne boitte plus, ſeulement par la laveure d'écuelles; ſi le mal n'a point cedé au remede, il faut bien nettoyer l'épaule & l'échauffer à force de la frotter, enſuite on la frottera une fois avec les eſſences, qui ſont l'huile d'aſpic une once, de petrolle, & de therebentine de chacune deux onces, & trois onces d'eſprit de vin, on entravera le Cheval, & on mettra un patin au pied contraire.

S'il eſt neceſſaire, & deux heures aprés avoir bien frotté l'épaule avec les eſſences, il la faut charger avec une bonne emmieleure comme eſt la rouge ci-aprés décrite, deux jours après remettre de nouvelle emmieleure ſur la vieille, le tout pour concentrer dans la partie malade la vertu de l'eſſence & la faire mieux agir, ayant laiſſé quatre ou cinq jours l'emmieleure, préparez un bain comme je l'enſeignerai ci-aprés, & en frottez l'épaule pardeſſus la charge qu'on y avoit mis, quatre ou cinq jours. Puis ôtez les entraves & le patin, & faiſant aller doucement le Cheval, vous connoîtrez l'amendement qu'il y a, car preſque toûjours aprés l'application de ces huiles ou eſſences, la douleur eſt ceſſée, & le Cheval ne boitte plus; enſuite laiſſez le Cheval quelques jours en repos pour le laiſſer rétablir, car quoiqu'il ne boitte plus, la partie eſt encore foible, & ſi on ne donne du temps à la nature

nature pour reprendre ce qu'elle a cedé, asſûrément il boittera plus fort qu'au commencement, & ſera bien plus difficile à guérir que la premiere fois.

Il ne faut jamais faire nager le Cheval à ſec parce qu'on affoiblit une partie qui eſt déja affligée, on y cauſe de la douleur, & on la rend plus difficile à guérir, la douleur s'en augmente, & la fluxion par conſequent; c'eſt la vieille routine des Marêchaux, qui ſe détruit d'elle-même: On fait nager un Cheval à ſec en cette maniere, on attache le pied duquel il ne boitte point contre le bras du Cheval, enſorte qu'il ne puiſſe toucher à terre, & le contraignant à cheminer ſur trois jambes, les Marêchaux diſent qu'il s'échauffe l'épaule malade, & par ce moyen s'ouvre les conduits, tant du cuir que de la chair, afin que les remedes qu'on appliquera enſuite, puiſſent mieux penetrer au dedans, leſquels ont la faculté de diſſiper une partie de ces glaires, pituite, ou eau épaiſſies, d'ôter la douleur, & de guérir le Cheval.

Cela ſeroit ſupportable à un effort d'épaule que le Cheval auroit depuis long-temps, & où les remedes n'auroient rien fait, encore ne le faudroit-il faire nager à ſec, que deux jambes entravées enſemble, non d'une ſeule, afin de ne lui point tant faire de mal qu'il en ſouffre le faiſant à ſec ſur une ſeule jambe, mais la maniere ordinaire de faire nager un Cheval à ſec des Marêchaux, eſt le plus grand de tous les abus, & il faut n'avoir pas le ſens commun pour s'en ſervir.

Pour un effort d'épaule vous pouvez ſaigner du col, charger de ſon ſang mêlé avec de l'eau-de-vie, deux heures après frotter trés-bien toute l'épaule avec moitié eau-de-vie, & moitié eſſence de therebentine bien mêlées dans une fiole, il faut frotter avec cette eſſence ſans ôter le ſang, & deux heures aprés l'avoir frotté, graiſſer bien l'épaule avec une demie livre d'onguent de Montpelier le faiſant penetrer à force de frotter avec la main, le lendemain frottez encore l'épaule malade avec un quartron d'onguent de Montpelier, & le ſoir avec un verre de bonne eau-de-vie, faites ce même manege huit jours de ſuite (je ſuppoſe que le Cheval ne ſoit point couché tout ce temps-là) lors tirez le Cheval dehors, pour connoître s'il ne boitte plus le faiſant trotter, & ne boittant plus, laiſſez-le encore quinze jours de repos pour laiſſer fortifier la partie.

Que s'il boitte encore après les neuf jours que j'ai ordonnez, faites-lui donner le feu autour du gros mouvement de l'épaule, de la largeur d'une aſſiette, ledit mouvement ſera comme le centre de ce cercle, qu'on fera large comme une aſſiette, & on percera le cuir avec des boutons de feu, d'un pouce de diſtance d'une pointe à l'autre, qui occuperont tout cet eſpace contenu dans le rond, un bon ciroine

CHAP. LV. pardessus, & de la bourre sur le ciroine, en travers le Cheval, & un patin à l'autre pied, l'escarre tombée, on lavera tous les jours le mal avec de l'eau-de-vie; s'il boitte encore aprés que les playes seront guéries, il faut avoir patience, & donner le temps au feu d'agir, frottant tous les jours l'endroit brûlé avec l'onguent de Montpelier, & promener en main le Cheval. Que si tout cela ne guérit pas vôtre Cheval, il ne guérira jamais.

---

du Cheval entr'ouvert.

CHAP. LVI. LORSQUE l'épaule est entr'ouverte par quelque effort violent, ou que le Cheval boitte extrêmement par un vieux mal, il est à propos de lui pratiquer tout au commencement les remedes que je viens de dire, & ensuite de lui mettre une ortie, qui est ce qu'on appelle donner des plumes; comme ce remede est violent, on doit tenter tous les précedens avant de le pratiquer.

Il faut abbattre le Cheval sur un endroit mol; & le tenir en sorte qu'il ne se puisse mouvoir, puis lui broyer l'épaule avec un grais ou une brique, ou une pomelle de Corroyeur, si fort qu'on la meurtrisse, moüillant l'épaule avec de l'eau en la broyant: Il faut remarquer que si vous faites ce remede à un Cheval peu chargé d'épaule, comme sont ordinairement les Chevaux de legere taille qui ont peu de chair aux épaules, il ne faut pas broyer ni meurtrir l'épaule, mais seulement sans l'abbatre, s'il se peut, avec une espatule détacher toute la peau de l'épaule en passant l'espatule de fer (qui est faite exprès pour cela) entre chair & cuir tout autour dessus la peau de l'épaule, parce que comme les ligamens & les nerfs sont presque découvers, & qu'il y a peu de chair par dessus, on altere & on corrompt ces ligamens en broyant l'épaule, comme j'ai dit ci-devant, l'inflammation y survient, & quelquefois le Cheval en meurt, comme je l'ai vû arriver plus d'une fois: cette operation n'est donc bonne de broyer l'épaule, qu'à ceux qui les ont grosses & fort chargées de chair: quand on a donc broyé l'épaule, ou qu'on a seulement détaché la peau d'avec la chair avec l'espatule, un demi-pied à côté de l'endroit où touche le poitrail à l'épaule, & qu'on l'a soufflé par les deux ouvertures au bas de l'épaule, & trois doigts loin de la jointure, & l'autre contre le coude, au derriere de l'épaule contre les côtes, prenant garde qu'elles ne soient pas à l'endroit du mouvement où est la jointure, parce qu'on y attireroit de la matiere, ce qu'il faut éviter; supposons que la peau ait été détachée de l'épaule pour avoir été broyée, ou que sans l'avoir broyé on ait seulement déjoint la peau de la chair

avec l'eſpatule de fer ; & pour étre aſsûré ſi la peau eſt bien détachée, il faut introduire entre cuir & chair par l'ouverture faite au bas de l'épaule, la grande eſpatule de fer tout au long & au large de l'épaule pour voir ſi la peau eſt bien détachée juſqu'à la criniere, lors il faut introduire par les ouvertures de grandes plumes d'oyes frottées de Baſilicum juſqu'au haut, & les poſer en ſorte qu'elles ne ſortent point d'elles mêmes, & entraver le Cheval.

Trois jours & trois nuits aprés l'operation, il faut tirer tous les jours les plumes, & faire écouler la matiere, puis remettre les plumes frottées de vieil oingt, ou de graiſſe blanche, ou de Baſilicum, ce qu'il faut continuer quinze ou vingt jours ſelon la quantité de matiere, puis ôter les plumes, les playes ſe fermeront d'elles-mêmes ; quelques-uns croyent qu'il ne faut pas laiſſer une ortie plus de dix jours, d'autant, diſent-ils, que cela engendre des filandres, & qu'on fait un égoût en cette partie qu'on ne peut enſuite détourner ; mais il faut neuf jours pour digerer ces humeurs qui s'écoulent de la meurtriſſure. Si on ôte l'ortie dans dix jours, quelle utilité en pourra-t-on recevoir ? Il faut donc donner du temps pour écouler de l'épaule tout ce qu'il y a d'impur, & pour donner lieu à la nature d'évacuer cette pituite épaiſſe qui faiſoit la douleur dans le mouvement ; neuf jours peuvent ſuffire, lorſque le mal n'eſt pas envieilli, mais quand le mal a reſiſté aux remedes ordinaires, il faut laiſſer les orties plus de neuf jours.

Il ne faut pas apprehender qu'il ſe forme dans ces ouvertures des filandres, ni des duretez, quand on tient les plumes graſſes, les playes bien ouvertes, & qu'on en fait écouler ſoigneuſement la matiere.

Lorſque l'épaule eſt platte & décharnée, qu'il y a du peril à la broyer, il faut proceder comme il ſuit ; ſi le Cheval eſt difficile, chatoüilleux ou très-ſenſible, on l'abbat (ſi on peut faire l'operation ſans l'abbatre, il eſt encore mieux) on prend ſes précautions pour n'être point bleſſé du Cheval, puis on fait une ouverture au milieu du bas de l'épaule, & on introduit l'eſpatule de fer pour détacher la peau par toute l'épaule d'avec la chair juſqu'á la criniere, enſuite ſouffler toute l'épaule par l'ouverture qu'on a fait, puis introduire des tranches de lard gras, large de deux ou trois doigts, & fort déliées, & les faire couler entre cuir & chair juſqu'au haut de l'épaule, & en mettre environ ſix ou huit, puis graiſſer toute l'épaule avec de la graiſſe de porc, qu'on appelle ſain-doux, entraver le Cheval & lui mettre un patin.

L'épaule enflera beaucoup, il faut s'attendre à cela, & tous les jours faire couler la matiere par le trou & ôter les tranches de lard, pour en remettre de nouvelles à la même place, & toûjours graiſſer

CHAP. LVI. l'épaule ; au bout de dix jours, il ne faut plus mettre de tranches, mais seulement laver toute l'épaule avec du vin chaud & du beurre frais, fondus ensemble, ce'st la methode dont je me sers à present ; & je m'en trouve bien, les vieux maux se guérissent par cette methode sans aucun peril pour le Cheval.

Aux Chevaux entr'ouverts qui boittent depuis long-temps, & ausquels on a essayé plusieurs remedes inutilement, on se sert aussi d'un seton au lieu de plumes, lequel on fera par une ouverture au haut de l'épaule, & par un autre au milieu du bas de l'épaule ; on détache le cuir par toute l'épaule, & d'une ouverture à l'autre, ayant fait une corde moitié crin & moitié chanvre, on la passe au travers l'ayant graissée avec du Basilicum, l'on tire cette corde toutes les vingt-quatre heures de haut en bas, pour faire sortir la matiere, & dans quinze jours il en sort beaucoup, particulierement si on a bien détaché la peau d'avec la chair par toute la largeur de l'épaule.

Si aux orties & au seton l'épaule enfloit extraordinairement avec inflammation, qui causât de la fiévre au Cheval, il faut la graisser avec de l'huile rosat, pour ôter l'inflammation, ou avec du Cerat de Galien, & seringuer au dedans de l'eau-de-vie. Quand vous voudrez guérir le seton, il faut seulement ôter la corde, il guérira de lui-même.

Emmielure rouge, communément appellée Charge.

CHAP. LVII. LE remede que je vous propose sert à tant d'infirmitez. que si j'en voulois décrire toutes les vertus, un Chapitre seul n'y suffiroit pas ; je me contenterai d'en proposer les principales, & je dirai qu'elle est propre pour un Cheval foulé & las, pour un effort d'épaule & de hanche, pour les jambes usées, rondes & enflées, pour les pieds douloureux ou solbattus, pour les bleimes, pour effort de reins, pour entorces, nerfs ferus, pour faire tomber un corps fait par la selle, & pour resoudre une tumeur ou l'amener à suppuration : je ne sçache point de remede qui soit universel que celui-ci, je vous le recommande, vous asśûrant qu'il n'a jamais trompé mon attente toutes les fois que je l'ai employé, son usage vous confirmera mieux cette verité que toutes mes paroles.

L'emmielure est composée des drogues suivantes que j'ai mises en une liste pour les trouver avec facilité, puisque les prenant dans le raisonnement, & dans la composition de ce remede, vous en pouvez oublier quelques-unes, ce qui diminüëroit sa vertu, puisqu'il n'y a rien d'inutile.

I. Suif de Mouton qui ait été fondu, une livre & demie.

II. Graisse de Chapon, ou au défaut sain-doux ; ou graisse de Pourceau ou de Cheval, une livre.

III. Huile tirée des os de Bœuf ou de Mouton, ou à son défaut huile de lin, ou huile d'olive, demi-livre.

IV. Gros vin rouge le plus brun, deux pintes.

V. Poix noire, & poix de Bourgogne, de chacune une livre.

VI. Huile de laurier, quatre onces.

VII. Therebentine commune, une livre.

VIII. Sinabre en poudre, quatre onces.

IX. Miel commun, une livre & demie.

X. Cumin en poudre, quatre onces.

XI. Bonne eau-de-vie, un demi-septier.

XII. Bol fin, ou bol du Levant en poudre, trois livres.

XIII. Deux ou trois litrons de farine de froment pour épaissir le tout. La methode de mêler avec ordre toutes ces drogues suivra immediatement: que si elle ne vous agrée pas, & si vous voulez voir plusieurs descriptions d'emmielure, lisez la grande Marêchallerie, le Marêchal François, le Marêchal Expert, & les autres modernes, particulierement les Italiens, qui ont écrit plus exactement que les François sur les maladies des Chevaux, comme *Pietro Crescenzo, Giordiano Ruffo*, *& Paschal Caraciollo, Il Colombro*; & en Latin, *Vegetius & Absyrte*, & *l'Auteur de l'Ippiatrique*, qu'on a mis en un Volume, & plusieurs autres dans lesquels vous aurez de quoi satisfaire vôtre curiosité: mais souvent on a peine à choisir dans ce grand nombre de remedes. Le frequent usage m'a confirmé la bonté de celui que je vous propose, qui avec un mediocre nombre de drogues bien dispensées, fait autant que ces emmielures plus composées que la theriaque.

Pour composer l'emmielure, prenez un chaudron, une bassine, ou un pot qui tienne au feu, & mettez dedans le suif de Mouton, la graisse de Chapon, ou de Cheval, & au défaut le sain-doux, l'huile tirée des os de Mouton, au défaut celui de lin ou l'huile d'olive, & le vin rouge, faites cuire à petit feu au commencement ; puis augmentant le feu & remuant quelquefois jusqu'à ce qu'une partie du vin soit consommée, ce qui sera dans une couple d'heures; après mêlez-y les poix noire & poix blanche, qu'on appelle de Bourgogne, faites fondre le tout ensemble, puis mettez l'huile de l'aurier, ôtez le vaisseau du feu, & ajoûtez hors du feu la therebentine commune, & le sinabre en poudre, mêlez le tout pendant un quart d'heure, & la composition étant à demi refroidie, ajoûtez le miel commun, & remuez toûjours, mêlant ensuite le cumin en poudre, puis le bol pilé, qui doit être celui qui ne durcit pas dans la composition, mais qui

CHAP. LVII. s'incorpore avec le reste ; & quand le tout sera presque froid à force de remuer, mêlez un demi-septier de bonne & fine eau-de-vie, & lors il faut épaissir le tout avec suffisante quantité de fine farine de froment, jusqu'à ce que la composition soit à peu près comme de l'onguent : finalement il faut remuer jusqu'à ce que le tout soit froid.

Si cette emmielure est bien faite, les poudres pilées fort menuës & que toute l'humidité en soit bien évaporée, elle se conservera un an, ou deux, étant couverte & mise en lieu sec.

Si on avoit peine à trouver du sinabre, il faut prendre du Mercure courant, qui est l'argent vif, en mettre deux onces dans un mortier, avec deux onces d'huile de therebentine, vous éteindrez l'argent vif, en remuant sans cesse avec le pilon, puis vous mêlerez le tout avec la composition de l'emmielure, au cas que vous ne puissiez avoir du sinabre qui est meilleur de beaucoup, car il n'est pas si ennemi des nerfs que l'autre : vous pouvez aussi substituer deux onces de precipité rouge au lieu de sinabre : Lorsque vous voulez faire suppurer quelque tumeur, il faut ajoûter à l'emmielure avant de l'appliquer sur la tumeur, ou de la poix, ou de la resine, de la therebentine, de la fiente de Chévre, ou de Pigeon, ou de la semence de fenugrec. J'ai mis ce nombre de drogues, afin que vous vous serviez de celle que vous pourrez trouver le plus facilement, vous mettrez à discretion de l'un ou de l'autre.

Pour appliquer cette emmielure en Eté dans les chaleurs, il n'est pas besoin de la faire chauffer, mais l'appliquer toute froide ; si c'est en Hyver ou en temps froid, il en faut chauffer une portion dans un petit pot ; si elle est trop épaisse, il faut y mêler de la lie de vin ou du vin : si elle est trop claire, il faut y ajoûter de la farine pour la mettre avant l'application dans une mediocre consistance.

Pour la faire tenir aux endroits difficiles, comme aux hanches & au long des jambes, il faut mêler davantage de therebentine & de poix noire ; la plus chaude qu'on la peut appliquer sans brûler, c'est le meilleur : mais si on se sert de cette emmielure pour resoudre ou pour repercuter une enflure, l'addition de la therebentine ni de la poix n'y vaudroient rien, faisant un effet contraire à nôtre intention. Il est bon aussi de l'envelopper tant qu'on peut sans nuire à la partie par la ligature, il suffit qu'on y puisse passer le doigt sous la ligature ; si on la met dans le pied, il la faut toute boüillante : cette emmielure a assez de consistance pour se tenir quelque temps sur la partie où l'on ne la peut lier, & elle n'adhere point si fort qu'on aye beaucoup de peine à l'ôter lorsque la partie est guérie ; elle a cela de commode, que rarement elle fait tomber le poil (si on ne l'applique trop chaude) comme

ſont les autres charges & emmielures, & aſsûrément elle ſera plus d'effet qu'elles.

Au lieu d'huile d'olive, ſi vous pouvez avoir en même quantité d'une huile jaune que les Tripiers tirent des os à force de les faire boüillir dans de l'eau, aſsûrément elle feroit plus d'effet, puiſque celle-ci eſt plus anodine, plus penetrante, & plus capable de conforter les parties nerveuſes ; à ſon défaut prenez de l'huile de lin, plutôt que de l'huile d'olive commune.

On en trouve dans les Villes, elle coûte dix ou quinze ſols le demi-ſeptier chez les Tripiers, ils la vendent aux pauvres gens pour les meurtriſſures, chûtes & coups, elle eſt d'une couleur plus jaune que l'huile d'olive, & d'une odeur à peu près comme de la graiſſe, il en faut mettre la même quantité que de l'huile d'olive, ſi au lieu de ſain-doux ou vieil oingt, dont j'ai priſcrit une livre, vous pouvez trouver de la graiſſe de Chapon, qu'on leur ôte des tripes & de l'eſtomac, puis on la fait fondre & paſſer par un linge, cette graiſſe eſt anodine & reſolutive, à Paris chez quelques Rotiſſeurs, on en trouve en blanc de fonduë & prête à employer. La graiſſe de Teſſon en même quantité y ſeroit auſſi admirable, comme encore celle d'Ours, mais celle de Teſſon ou de Blereau n'eſt pas ſi rare, ainſi vous pouvez employer celle que vous aurez.

Autre Emmielure ſimple, nommée communément Remolade.

J'en uſe à l'égard de cette emmielure, comme de la poudre cordiale, il y en a une que j'appelle univerſelle, dont les effets ſont merveilleux, mais comme tout le monde ne peut ou ne veut pas s'embaraſſer d'une ſi grande compoſition, j'ai ajoûté une ſeconde poudre cordiale moins compoſée, qui ſert au défaut de l'univerſelle : De même auſſi la précedente emmielure eſt pour les grands maux, mais comme elle coûte quelque choſe, j'ajoûte celle-ci qui ne coûte pas tant à beaucoup près, & quoiqu'elle ſoit inferieure en vertus à la précedente, elle eſt neanmoins très-bonne, & on peut s'en ſervir avec toute confiance.

Prenez trois pintes de lie de vin de la plus épaiſſe, & une livre de ſain-doux, ou vieil oingt, faites boüillir le tout dans un pot juſqu'à ce que la compoſition ſe puiſſe lier, qui eſt pendant une demie-heure, lors ajoûtez une livre de poix noire, une livre de poix de Bourgogne concaſſées, & une livre de therebentine commune, & une livre de miel commun, mêlez ſur le feu en remuant juſqu'à ce que le tout ſoit bien incorporé, lors ajoûtez bol fin ou bol de Blois huit onces en poudre, & ôtez du feu, la charge ſera faite, mais il la faut remuer

CHAP. LVII. hors du feu un quart d'heure : au cas que cette emmielure ne fût pas assez épaisse, on la pourra rendre dans une bonne consistance, en y ajoûtant un peu de farine fine de froment.

Si elle est trop épaisse, il faut y ajoûter un peu de lie de vin ou du vin même.

Elle sert à tous les usages de la précedente; & on l'applique de même; ainsi tout homme qui n'aura pas de la rouge, peut se servir de celle-ci avec moins de dépense. L'onguent de Montpelier fera aussi un fort bon effet; & ceux qui vont à l'armée avec de grands équipages en devroient porter avec eux, il est décrit au Chapitre précedent; celui qui suit est trés-bon pour tous les efforts d'épaule de quelque nature qu'ils soient; mais comme il coûte & du soin & de la peine à le préparer, on ne s'en sert qu'aux grands maux.

L'Onguent Oppodeldoc pour les épaules séches, où la nature ne fournit plus de nourriture, & pour les écarts, efforts d'épaules & de hanches.

CHAP. LVIII. LES Chevaux épaulez ou entr'ouverts, qui ont été négligez ou mal traitez, deviennent dans une telle extrêmité par la longueur du mal, & par la douleur qui est en cette partie, qu'enfin l'épaule se desséche toute entiere ou en partie, la chaleur naturelle est détruite par un acide trop âcre qui est de la nature du feu, & qui consomme la partie où il s'est attaché, & la chaleur naturelle défaillante en cette partie, elle devient aride & comme privée de sentiment, & presque incapable de mouvement, le cours des esprits animaux est empêché, ainsi il semble que cette partie est morte sur un corps vivant: & à moins d'un puissant alkali, qui puisse éteindre & détruire ce feu étranger, causé par ce suc-acide dont j'ai parlé ci-dessus, la partie sera toûjours privée de ses fonctions; cela arrive aux Chevaux qui ont été blessez à un pied, ce qui les a empêché de le mettre à terre pendant un mois ou deux; l'épaule si c'est au devant, & la hanche si c'est au derriere, se desséche & devient aride & privée de nourriture, par le long-temps qu'elle est sans faire exercice, qui entretient la chaleur naturelle: il faut travailler à ce mal de la même methode qu'aux efforts.

Il semble que ce soit agir contre les principes, de vouloir rétablir cette partie, où la chaleur naturelle manque, & est suffoquée par le suc acide; neanmoins il y a encore assez de chaleur, si elle est aidée par quelque bon alkali, qui ayant détruit & consommé ce suc acide qui affligeoit la partie, il n'y aura ensuite qu'à la fortifier, & aider la nature

à reprendre ce qu'elle avoit cedé. Il eſt parlé en quelque maniere de ce remede dans Van-helmon, lorſqu'il décrit les proprietez & vertus du ſoufre doux de Venus, lequel eſt en partie contenu dans ce procedé; je n'ai obligation à perſonne de ſon invention, & qui l'examinera de prés le trouvera véritablement philoſophique, & d'une grande utilité pour les hommes.

Deſcription de l'Onguent Oppodeldoc.

Prenez racines ſéches de guimauves, de grande conſoude, de gentiane, d'ariſtoloche longue, & d'angelique, de chacune une once & demie, d'herbes vulneraires, qui ſont ſanique, pied de lyon *alkimilla*, oreille de ſoury, piloſelle, langue de ſerpent, pervenche *vinca pervinca*, de chacune une demi-poignée, feüilles de romarin, de ſauge & de lavande, de chacun une poignée & demie; ſi c'eſt au temps des fleurs, de celle de romarin, de ſauge & de lavande, prenez-en une poignée de chacune, graine de genévre deux onces, cumin une once, caſtoreum demi-once en poudre, & camphre quatre dragmes; concaſſez les racines, coupez menu les herbes vertes, & pilez groſſierement les ſéches, ſéparant des unes & des autres les gros côtons, pilez groſſierement le genévre, mettez les dans une cucurbite de verre, qui eſt le deſſous d'un alambic, & verſez deſſus trois chopines & demie, c'eſt-à-dire ſept demi-ſeptiers d'eſprit de vin, couvrez le tout avec un chapiteau d'alambic qui n'ait point d'ouverture, qu'on appelle un alambic aveugle, lequel eſt propre pour faire circuler les matieres. Il faut éprouver l'eſprit de vin en mettant un peu de poudre de piſtolet dans une cueillere qu'il faut emplir d'eſprit de vin, mettre le feu à cet eſprit, lequel doit brûler & mettre le feu à la poudre, pour faire connoître qu'il n'y a point de flegme, & que c'eſt tout pur eſprit de vin.

Pour bien préparer le remede, ſi vous n'avez point de cucurbite avec ſon alambic aveugle, il faut prendre un grand matras à long col au lieu de cucurbite, duquel les deux tiers doivent reſter vuides quand le tout eſt dedans, & au haut du matras faire entrer un autre petit matras le cul en haut, ce qui s'appelle un vaiſſeau de rencontre; dans ces vaiſſeaux l'operation ſe fera fort bien.

Luttez bien les jointures avec deux ou trois doubles de papier enduit de blanc d'œuf, & ſerrez le tout avec du fil; laiſſez ſecher le lut & mettez en digeſtion au bain-marie, en ſorte que vôtre matras ſoit attaché au milieu du chaudron, & qu'il ne puiſſe ſe mouvoir, un rond de paille entre le cul du matras & le chaudron, qui le tienne éloigné de deux doigts, & qu'il ſoit en cette maniere pendant dix heures; tenez vôtre eau du chaudron pendant huit heures ſi chaude, qu'à peine

vous y puissiez souffrir le doigt, & les deux dernieres heures plus chaude, neanmoins sans boüillir, les matieres qui sont dans le matras se digereront, & l'esprit de vin attirera & se chargera de la teinture de tous les simples, dans laquelle leur principale vertu est contenuë, par la circulation des esprits que la chaleur fait monter en haut, & lesquels retombant & remontant attirent cette teinture.

L'esprit de vin ayant attiré la teinture des racines, poudres & herbes, laissez-le refroidir, puis coulez le tout par un linge, remettez cet esprit dans le matras, & mêlez-y une livre de savon d'Espagne marbré, coupé en tranches fort menuës, remettez-le encore sur le matras, lutez les jointures, & remettez au bain-marie comme auparavant, & l'y laissez jusqu'à ce que le savon se mêle en sorte avec l'esprit de vin, qu'il fasse un onguent, puis vous ôterez vôtre matras du bain, & le laisserez refroidir : & c'est dans ce savon qu'est contenu une partie de l'alkali dont j'ai parlé, lequel alkali détruira & consommera ce suc acide, ou ce feu invisible, quoique réel, qui consommera l'épaule. Si vous avez bien observé les doses & la dispensation du remede comme je l'ai donné, il sera dans une consistance d'onguent, ni trop clair ni trop épais ; & pour connoître si vous avez bien fait, frottez-en le dessus de vôtre main, il doit si fort penetrer, qu'il ne reste sur la main qu'une couleur verdâtre, quoique la couleur naturelle de l'onguent soit brune.

Pour s'en servir, il faut bien échauffer la partie malade à force de la frotrer avec un bouchon de paille, puis la graisser avec cet onguent, & frotter encore avec la main pour le faire penetrer dans le cuir, remettez de l'onguent & refrottez avec la main jusqu'à trois ou quatre fois chaque application d'onguent, afin qu'il en entre suffisamment : Vous continuërez tous les jours la même application d'onguent, jusqu'à sept ou huit fois, aprés quoi il faut le lendemain avec un demi-septier de bon esprit de vin, frotter toute l'épaule malade, & mettre l'esprit de vin peu à peu, & bien frotter, en sorte qu'on employe tout le demi-septier en une seule application, & continuer quatre jours de suite chaque jour un demi-septier, afin que ce qui sera resté de l'onguent sur le poil penetre tout au dedans de l'épaule ; si l'esprit de vin en frottant fait de l'écume sur l'épaule, il ne faut pas laisser de frotter jusqu'à ce que vous ayez employé le demi-septier chaque fois : l'esprit de vin à l'épreuve de la poudre ne doit coûter que quarante sols la pinte, si le vin se donne au prix ordinaire : notez qu'aprés la premiere application dudit onguent, il faut entraver le Cheval des deux jambes avec un torchon de paille autour de chaque pâturon, & une corde d'un demi-pied & plus, selon la taille, pour attacher aux deux

ronds de paille ; qui a des entravers, peut s'en ſervir, ou bien un ſurfais : j'ai propoſé la paille, comme celle qui fait le moins de mal aux pâturons. Chap. LVIII.

L'onguent Oppodeldoc s'applique tout froid, & il eſt ſi penetrant que dans la largeur de l'épaule en une ſeule fois on fera penetrer toute la compoſition que nous avons faite, mais il en faut appliquer raiſonnablement chaque fois, afin d'aider la chaleur naturelle à vivifier la partie, comme je l'ai expliqué, & y rappeller la nourriture qui s'étoit diſſipée.

L'Oppodeldoc eſt excellent pour tous les efforts d'épaule, pour les heurts & les coups de pieds, même ſans emmielure, bain, ortie, ni ſeton, comme je l'ai éprouvé en un voyage fort long, ſans laiſſer ſéjourner le Cheval entr'ouvert : véritablement on le menoit en main, il fut guéri aſſez promptement par l'application de cet onguent : Si vous en voulez appliquer en des endroits où il y ait force chair à penetrer, comme aux épaules fort charnuës, avant que d'être ſéches, ou que le remede n'ait pas guéri vôtre Cheval ; il faut réïterer le tout, & même ayant mis un jour de l'onguent, on peut le lendemain frotter avec un demi-ſeptier d'eſprit de vin, le jour après de l'onguent, enſuite l'eſprit de vin, ainſi alternativement ſeize ou dix-huit jours ſans diſcontinuer, il ſera trés-bien.

Il y a bien des gens à Paris, qui peuvent rendre un fidele témoignage, que ce remede ayant été bien pratiqué, des Chevaux de ſelle & de carroſſe, qui avoient une épaule abſolument deſſéchée, pour avoir été mal-traitez d'un écart, ou autre effort d'épaules, & qui boittoient tout bas, ont été parfaitement guéris, & depuis ont très-bien ſervi, ſans s'être jamais reſſentis de ce mal : mais il eſt à noter que d'un mois & plus, ſelon la foibleſſe de la partie, il ne faut pas travailler un Cheval, & aprés ce temps-là, le promener en main ſur la terre un quart d'heure le premier jour, & augmenter peu à peu pour donner le temps à cette partie de ſe rétablir abſolument ; & ceux qui ont trop tôt fait travailler leurs Chevaux, les ont fait reboitter, & ſouvent les ont rendus inutiles par cette rechûte. Cet onguent ne fait pas tomber un poil de la partie où il eſt appliqué : il eſt excellent pour les jambes foulées, uſées, ou foibles juſqu'à broncher & tomber : Les effets que j'ai vû de ce remede ſont que je conſeille à tous ceux qui aiment les Chevaux de le pratiquer. Pour les hommes je le recommande aux Curieux.

Qui fait le plus, fait le moins ; ſi ce remede fait tout ce que j'ai avancé, comme il eſt très-aſſûré, il guérira ſans peine tous les écarts, efforts d'épaule, Chevaux entr'ouverts & éhanchez ou épointez.

CHAP. LVIII. Il y a des Chevaux qui ont été épaulez ou entr'ouverts, & qui ayant été guéris ne boittent plus, d'abord qu'ils ont un peu travaillé & fait une lieuë ou deux, ils recommencent à boitter, quand ils sont reposez ils ne boittent plus, & autant de fois qu'on les travaille un peu, ils recommencent à boitter, ensuite le repos les remet droits; les ligamens de l'épaule sont affoiblis par les maux que j'ai dit, si on ne les fortifie pour les retablir en leur naturel, le Cheval demeurera enfin estropié; il faut à cela un remede assez penetrant pour traverser toutes les chairs de l'épaule, & porter sa vertu sur les nerfs qui retiennent l'épaule contre le corps, & qui en font le mouvement, lesquels sont au nombre de sept; le remede qui le fera, est cet onguent. J'avance avec sûreté l'ayant éprouvé très-souvent.

Pour un leger effort d'épaule, au défaut de cet onguent, vous pourrez vous servir de celui-ci, qui est bien plutôt fait, mais qui n'a pas tant de vertu.

Mettez une chopine d'esprit de vin dans une cucurbite, ou dans une fiole de verre qui soit fort, les deux tiers vuides, mêlez-y une demi-livre de savon d'Espagne coupé fort menu, bouchez fort exactement la fiole, mettez-la sur les cendres chaudes, jusqu'à ce que le savon soit liquefié, puis la laissez refroidir toute bouchée, & vous en servez comme du précedent: il se conserve long-temps, & quoiqu'il se fasse une croûte au dessus, le dessous est très-bon.

Des jambes cassées, & des os rompus des Chevaux.

CHAP. LIX. LES Chevaux sont sujets à se casser les os des jambes & des cuisses, & la plûpart croyent que ce mal ne se peut guérir: ils les abandonnent entierement, disant que la moüelle de leurs os est liquide, pourtant je puis porter témoignage de l'entiere guérison qui a été faite à un Mulet & à un Cheval, suivant l'ordre & la methode qu'on observe aux hommes qui ont les os cassez; le Mulet avoit la cuisse cassée, & il chemina au bout de trois mois, & fut en état de rendre service dans quatre; le Cheval avoit l'os du bras cassé, avec une si grande playe, que l'os avoit faite, qu'il le falloit débander tous les jours pour panser la playe, d'où il sortit beaucoup d'esquilles, & il guérit entierement; il est vrai que le calus qui s'y forma le rendit difforme, sans pourtant l'empêcher de travailler comme auparavant, mais il boittoit un peu, j'ai vû le Cheval cent fois. Il est vrai que la situation est fort désavantageuse, & donne bien de la peine dans ces rencontres, mais les Chevaux s'appuyent sur trois jambes sans fouler sur la malade, comme firent ceux-ci en paissant l'herbe: je croi avec grande appa-

rence que la cure se feroit mieux, si le Cheval étoit suspendu dans l'écurie. *Philippo Scacco Datagliacozzo*, dans son Traité Italien *di Meschalzia*, a fait un Chapitre exprés dans ce Livre, qu'il a intitulé *Della Rottura dell'osso delle gambe*, où il enseigne à guérir ces ruptures : le *Segnor Carlo Ruini* dans son sixiéme Livre, Chapitre XV. enseigne la même chose, où l'on peut voir qu'ils étoient dans le sentiment, que les os des Chevaux peuvent se rejoindre & remettre : j'en puis rendre un fidele témoignage comme témoin oculaire ; & je croi de plus qu'on peut croire ces Auteurs celebres d'Italie, plutôt qu'un nombre d'ignorans qui debitent effrontement que les os des Chevaux ne se reprennent point : je compte pour rien le témoignage que j'en rends, quoiqu'il soit *de visu*. Celui qui a fait ces cures, n'étoit ni Marêchal, ni Balieul ; le Mulet & le Cheval en divers temps se casserent, l'un la cuisse, l'autre la jambe ; ils furent abandonnez près de sa maison qui étoit sur un grand chemin, il hazarda de leur mettre des éclisses & un bandage comme il en avoit vû mettre aux hommes, puis les laissa dans le pré ; je vis plusieurs fois le Cheval dans le pré marchant à trois jambes, qui finalement guérit, il ledébandoit tous les jours pour panser la playe ; il vendit cherement le Mulet après sa guérison ; & comme le Cheval avoit la jambe difforme, & qu'il boittoit un peu, il ne trouva pas à s'en défaire, mais il lui servit pour aller le pas, pendant plus de six ans ; il est venu souvent chez moi monté sur ce Cheval. CHAP. LIX.

Des jambes travaillées, foulées, ou usées.

DANS le Chapitre XXXII. de la seconde Partie, j'enseignerai à fonds le moyen de connoître les jambes fatiguées & usées, & je ne parlerai ici que de quelques remedes pour les rétablir. CHAP. LX.

L'emmielure rouge, & le bain ci-après décrit, sont excellens pour rétablir les jambes.

Autre remede.

Mettez une pinte d'esprit de vin, avec un demi-septier d'huile de noix, & une demi-livre de beurre dans un pot de terre vernissé, & le couvrez d'un autre pot qui soit moindre que l'autre, mais qui le couvre justement ; luttez bien les jointures avec de la terre grasse démêlée avec de la fiente de Cheval ou de la bourre, laissez sécher le lut, mettez vôtre pot sur un feu fort doux sans boüillir beaucoup, mais dans une chaleur assez forte pour tenir la liqueur en état de boüillir, pendant huit ou dix heures, puis l'ôtant du feu, laissez-le refroidir.

Chap. LX.

Pour l'appliquer il faut frotter bien fort le nerf de la jambe du Cheval, & l'échauffer avec la main, ensuite l'oindre de cette composition, puis frotter encore pour faire penetrer l'onguent : continuez tous les jours.

Autre.

Prenez huile de vers de terre que vous ferez en cette maniere. Lavez dans l'eau la quantité de vers que vous voudrez, & puis laissez-les dégorger dans de l'eau pure pendant six heures, ensuite mettez-les dans un pot de terre avec de l'huile d'olive, qu'elle surnage de deux doigts, & que le pot reste à demi-vuide ; couvrez le pot de son couvercle, luttez les jointures avec de la terre grasse démélée avec de la bourre, puis enterrez vôtre pot trois fois vingt-quatre heures dans du fumier de Cheval, & que le fumier soit chaud, qu'il soit tout enfoüi dedans ; au bout de ce temps retirez le pot & le laissez refroidir, puis l'ouvrez & évitez l'odeur puante, passez vôtre huile & vous en servez pour frotter les jambes de vos Chevaux, les ayant bien échauffées à force de les frotter, particulierement les nerfs, & tous les jours oindre tout le nerf, puis frotter sur l'huile avec un demi-verre d'eau-de-vie à chaque jambe avec la main seulement, pour faire penetrer le tout, & continuer une douzaine de jours. Si cette huile n'a pas assez operé, & que vous vouliez la rendre plus efficace, ajoûtez sur une livre de cette huile celle de castor, de renard, de camomille & de lys, de chacun une once & demie, onguent d'althea & populeum, de chacun deux onces ; mêlez le tout à chaud, y ajoûtant, si vous voulez, suffisante quantité de cire pour l'épaissir, afin qu'il soit moins sujet à se répandre. Notez que cet onguent fera tomber le poil de la jambe, mais ensuite il reviendra, & il n'y paroîtra plus, mais l'huile de vers & l'eau-de-vie seules ne feront pas tomber le poil.

Pour l'appliquer, il faut comme au précedent échauffer le nerf à force de frotter, puis en appliquer gros comme une noix à chaque jambe, continuer pendant dix jours, une fois tous les jours.

S'il est réduit en onguent, mais si on n'a point ajoûté de cire pour donner du corps à la composition, employez-en une demi-once. Si vous voulez sçavoir la composition des huiles & des onguens qui entrent dans ce remede, lisez la Pharmacopée de Bauderon, ou celle de la Framboisiere, de Renou, Joubert & Rondelet.

Pour fortifier & rétablir les nerfs des jambes.

Prenez une oye mediocrement grasse, prête à mettre à la broche, emplissez-lui le ventre des herbes de mauves, sauge, romarin,

thim, hiſope, lavande, armoiſe & autres, & beaucoup de grains de genévre verts concaſſez, en ſorte que le ventre de l'oye ſoit plein; couſez la peau du ventre, & la faites cuire au four dans une terrine de terre verniſſée, afin que l'ôtant du four vous puiſſiez ramaſſer la graiſſe dont vous frotterez les jambes fatiguées le ſoir, & le lendemain avec de bonne eau-de-vie par deſſus la graiſſe, & continuer de la ſorte ſept ou huit jours, & donner l'oye à manger à celui qui frottera, afin qu'il ait plus de courage. Chap. LX.

Autre.

Si c'eſt en Eté pendant la chaleur, il faut mener tous les jours deux heures entieres les Chevaux au courant de l'eau, juſqu'au deſſus du jarret; cela fera plus d'effet que beaucoup d'onguents.

Il eſt très-bon de les faire coucher à la roſée tout le mois de May, ou dans ce même mois s'ils ne couchent pas dehors, les mener tous les matins dans une prairie, avec une éponge ramaſſer de la roſée, & en bien baſſiner & frotter les jambes; cela les rétablira. L'eſprit de vin mêlé avec un peu d'huile de cire, fortifiera le nerf & diſſipera les duretez qui ſeront deſſus, ainſi le deſopilera, & par ce moyen facilitera le mouvement, mais il fera tomber le poil.

Pour les coups de pieds. & pour les jambes enflées ou gorgées par accident ou autrement.

AVANT de donner les remedes pour les jambes enflées par le travail, & par une longue fatigue, j'ai reſolu de parler des jambes gorgées & enflées, & des moyens de diſſiper toutes ſortes d'enflures cauſées par un coup, ou embarrure, ou par fluxion; comme auſſi les enflures qui viennent aux jeunes Chevaux dans les écuries, pour y ſéjourner trop; celles qui arrivent aux Chevaux après de grandes courſes, après de longs voyages, & finalement de toutes ſortes d'enflures qui viennent aux jambes des Chevaux devant & derriere, de quelque nature qu'elles ſoient. Chap. LXI.

Si l'enflure eſt cauſée par quelque grand coup de pied, par une chûte, par une embarrure ou autre choſe, il faut y mettre l'une des emmielures du Chapitre LVII. ci-devant, & en continuer l'application juſqu'à guériſon : s'il reſte quelque enflure aux jambes, aux boulets, ou ailleurs, on prendra celui des remedes ſuivans qu'on voudra.

Lorſque les jambes ſont enflées ou gorgées par de petits accidens, la ſeule lie de vin toute froide appliquée deſſus tous les jours les deſenflera, & encore mieux ſi on mêle le quart de bon vinaigre parmi la

lie de vin la plus épaisse : si cela ne desenfle pas les jambes, faites ce qui suit.

Remede pour un coup, & pour dissiper une enflure.

Prenez environ quatre pintes de lie de vin rouge, faites-les cuire sur un feu clair lentement, remuant incessamment, quand elle commence à s'épaissir, mêlez parmi deux livres de farine fine de froment, deux livres de miel, & une livre de savon noir, remuant incessamment, continuez à faire cuire jusqu'à ce que le tout soit épais & en état de charger l'endroit frappé, ou les jambes enflées.

Cette charge desenflera & fortifiera les jambes de vôtre Cheval, si vous en continuez l'application.

Ce remede peut servir aux enflures qui occupent tout le dessous du ventre, & qui même vont gagner jusqu'entre les jambes de devant ; mais l'onguent du Duc est beaucoup meilleur pour ce mal-là.

Pour desenfler une jambe.

Il y a des enflures qui sont envieillies, & par consequent endurcies, c'est-à-dire que l'humeur contenuë entre cuir & chair, pour avoir été trop cruë & indigeste, n'a pû être cuite par la nature ; c'est pourquoi il faut un remede penetrant qui puisse resoudre l'humeur & dissiper l'enflure, comme est le suivant.

Si on pouvoit avoir de l'urine d'un Cheval qui a l'enflure, ce seroit la meilleure ; mais comme il est assez mal-aisé, prenez une chopine d'urine de vache, mêlez parmi demi-once de fleurs de soufre, & une dragme d'alun, faites cuire le tout & reduire à un demi-septier, bassinez-en fort l'enflure, moüillez un linge usé là-dedans ; & en enveloppez l'endroit, & renouvellez soir & matin jusqu'à guérison. On aura facilement de l'urine de vache si on la fait lever lorsqu'elle est couchée dans l'écurie : car elle pisse d'abord qu'elle est levée, particulierement le matin quand on leur donne à manger.

Bain pour resoudre une enflure à une cuisse ou à une jambe.

Prenez dix livres de racines de mauves ou de guimauves fraîches, si c'est au Printemps, ou aux Avents, & en autre temps six livres de séches : concassez entierement les racines, & les mettez dans un chaudron, avec dix pintes d'eau, faites cuire & boüillir lentement deux heures, puis remettez dans le chaudron autant d'eau chaude qu'il s'en est évaporée & ajoûtez trois grandes poignées de sauge en feüilles ; faites encore boüillir le tout une heure & demie ou deux, ôtez du feu, & mêlez parmi la composition deux livres de miel, & une livre de

ſavon noir : mêlez bien fort afin que le tout s'incorpore, laiſſez refroidir à peu près que vous y puiſſiez ſouffrir le bout du doigt, lors ajoûtez au tout une pinte de bonne eau-de-vie, & baſſinez très-bien de cette compoſition chaude la partie enflée, & la frottez avec une poignée du plus épais de la compoſition ; puis le faites promener une demie-heure en main, & continuez de même tous les jours, dans ſept ou huit fois l'enflure ſera diſſipée, à moins qu'il n'y eût un abcès, & que la partie voulût aboutir & ſuppurer : ſi vous connoiſſiez cela par la chaleur de la partie ou par ſa dureté, il faut ceſſer ce remede, & ſe ſervir du baſilicum. Chap. LIX.

Le ſavon noir & le miel, de chacun une livre, & demi-ſeptier de bonne eau-de-vie, mêlez le tout à froid & en frottez l'enflure trés-exactement, cela deſenflera fort bien une jambe en promenant tous les jours le Cheval une demie-heure, puis le rechargeant avec cette compoſition autant de fois qu'il ſera neceſſaire.

Faites diſſoudre dans du vin de l'alun en poudre, & en baſſinez la jambe, cela la deſenflera, ſi l'enflure n'eſt pas grande.

Autre pour une enflure endurcie d'un coup, ou autrement,

Prenez une demie-douzaine de blancs d'œufs, battez-les avec un gros morceau d'alun, juſqu'à ce qu'ils ſoient reduits en groſſe écume épaiſſe, ce qui ſera dans un demi-quart d'heure : mêlez parmi un verre de bon eſprit de vin ; l'eau-de-vie n'y fera aucun effet, il faut de veritable eſprit de vin, agitez l'eſprit & l'écume pour les bien mêler enſemble, & enſuite une demie-livre de bon miel commun, que vous mêlerez avec le reſte pour les bien incorporer enſemble, & en chargez les jambes enflées trois ou quatre fois, puis les baſſinez & nettoyez la charge avec la laveure d'écuelles, qu'il n'y reſte aucune craſſe ; après quoi ſi les jambes ne ſont pas dégorgées, continuez à charger, & dans peu de temps l'enflure diſparoîtra : cette recette eſt très-bonne, je l'ai ſouvent éprouvé avec ſuccés, aux jambes de devant & de derriere.

Pour prevenir l'enflure des jambes.

Il y a des Chevaux qui aprés de longues courſes, d'autres aprés une grande journée au pas, ſe gorgent les jambes d'abord qu'ils ont été deux heures dans l'écurie, en ſorte qu'elles deviennent toutes rondes dans le repos : cette enflure ſe diſſipe, puis elle revient encore ; il faut pour la prevenir, d'abord que vôtre Cheval eſt arrivé, lui charger les endroits qui s'enflent, avec de la fiente de vache démêlée avec du vinaigre, elle empêchera les jambes de ſe gorger.

Ce remede eſt bon, non ſeulement pour prévenir l'enflure, mais auſſi pour la diſſiper.

CHAP. LXI. J'ai desenflé une jambe de derriere, l'ayant chargée sept ou huit fois avec de la fiente de vache démêlée avec de l'esprit de vin, & cependant l'enflure avoit resté à cette jambe presque tout un hyver.

Emmielure ou Remolade bonne pour un coup de pied, & pour dissiper nne enflure aux jambes.

CHAP. LXII. CETTE emmielure, quoique peu composée, est bonne, non seulement pour les coups de pied, pour les enflures de jambes devant & derriere; mais encore pour toute enflure en quelque endroit que ce soit, & pour les foulures & meurtrissures. Prenez bol fin deux livres (le meilleur vient du Levant) therebentine commnne une livre, du miel une livre & demie, poix de Bourgogne une livre.

Il faut prendre de la farine de froment une livre, que vous démêlerez avec du vin blanc, comme pour faire de la boüillie, laquelle vous ferez cuire à petit feu, remuant sans cesse quand elle commence à se lier: Il faut faire fondre dans un poëlon ou dans un pot à part la poix de Bourgogne, y joignant la therebentine & le miel, le tout fondu, mêlez-le moderement chaud avec la boüillie ci-dessus, ôtez le tout du feu, & y ajoûtez le bol en poudre: vous aurez une bonne charge qu'il faut appliquer chaude sur les enflures & grosseurs jusqu'à guérison.

Qui n'a qu'un remede est souvent embarrassé, pour ne pouvoir trouver par tout les drogues qui entrent dans sa composition; c'est pourquoi je proposerai encore les remedes suivans.

Autre remede pour enflure aux jambes, provenant d'un coup de pied.

Frottez bien fort l'endroit enflé avec de bonne eau-de-vie, puis chargez toute la jambe enflée avec du miel commun, le lendemain sans ôter le miel refrottez avec de l'eau-de-vie bien fort, si c'étoit de l'esprit de vin encore mieux, & rechargez avec du miel; continuez six ou sept fois, une fois tous les jours, puis envoyez vôtre Cheval à l'eau tous les jours deux fois, ou le lavez bien auprès d'un puis deux fois le jour, il guérira sans doute en peu de temps.

Celui-ci a souvent réüssi pour dissiper des enflures, sans beaucoup de mystere: prenez demi-septier de bon vinaigre, demi-livre de graisse blanche, & une once de fleurs de soufre, mêlez bien le tout ensemble, & graissez les endroits où il y a enflure, & continuez.

On peut aussi pour resserrer une legere enflure, mêler du bol commun pilé, avec du miel, & de l'eau commune, qu'on appliquera sur l'enflure.

Onguent du Duc, pour les enflures & contusions avec chaleur & même pour ôter l'inflammation de tous les endroits du corps.

CHAP. LXIII.

CE remede sera préparé en cette maniere : mettez dans un matras ou une fiole à long col, une livre d'huile de lin claire & nette, & quatre onces de fleurs de soufre, mettez le matras sur un feu de sable à mediocre chaleur, & l'augmentez une heure après, & continuez la même chaleur jusqu'à ce que les fleurs soient toutes dissoutes ; & pendant cette operation avant que l'huile de lin se refroidisse, car le soufre tomberoit en partie au fond du matras, faites fondre dans une bassine à part, une livre de graisse blanche, ou sain-doux de porc mâle, & deux onces & demie de cire blanche, si vous êtes en lieu où vous puissiez avoir de la graisse de Cheval, comme facilement on en trouve à Paris chez les écorcheurs, il en faut prendre une livre à la place du sain-doux ou graisse blanche, & quatre onces de cire blanche au lieu de deux & demie, parce que l'onguent seroit trop clair avec la graisse de Cheval, qui n'a pas tant de consistance que le sain-doux, & l'onguent en sera beaucoup meilleur : le tout fondu sans le faire boüillir, mêlez l'huile de lin ci dessus, ôtez du feu & remuez le tout avec une racine d'orcanette jusqu'à ce que la composition soit froide : vous aurez un onguent qui semblera celui qu'on appelle rosat, son odeur fera juger qu'il y a du soufre ; mais comme il est très-bien dissout, on aura peine à le deviner : on applique cet onguent à froid, il est anodin & resolutif : il n'y a point d'enflure en quelque endroit qu'elle soit, qu'il ne dissipe, quoiqu'elle soit accompagnée de chaleur.

Souvent le garrot, les jarrets & autres parties sont enflées par contusion, par un coup ou autrement ; si l'inflammation n'est pas ôtée la fluxion y appellera l'humeur, qui venant en matiere donnera bien des affaires ; cet onguent ôtera la chaleur & l'inflammation, & resoudra ce qu'il y a d'humeur : ainsi d'abord qu'un garrot est foulé en danger que la matiere s'y forme, au lieu d'y mettre les adstringens avec bol, &c. qui font plus de mal que de bien ; il faut frotter le garrot, avec cet onguent soir & matin, & le couvrir avec une peau d'agneau habillée en poil pour être plus douce, le poil de la peau contre le mal, continuer de la sorte ; souvent l'onguent resout l'enflure, sans qu'elle vienne en matiere, que si elle continuë avec plus grande inflammation à la partie, on l'évacuëra dans son temps avec un ou plusieurs boutons de feu, ainsi on guérira plus agréablement, c'est-à-dire avec moins de douleur & plutôt, *citò, tutò, & jucundè.*

CHAP. LXIII.

Pour le fourreau & les testicules enflez, quoique l'enflure s'étende par tout sous le ventre, l'épaisseur de deux doigts.

Tirez du sang au Cheval, & frottez d'onguent du Duc le fourreau, & l'enflure qui sera sous le ventre, tous les jours soir & matin, & le promenez une demi-heure au pas, & au bout de quelque temps, lavez l'enflure avec du vin chaud & du beurre, pour ôter l'onguent; laissez sécher, & appliquez de nouveau de l'onguent, & sur tout promenez le Cheval en main une demie-heure, & même une heure entiere; & quoique l'enflure monte entre les jambes de devant jusqu'au poitrail, il ne s'en faut pas étonner, car elle se dissipera..

Quelquefois nonobstant l'application de l'onguent du Duc, l'enflure veut venir en matiere, ce qu'on connoît si elle s'amollit, & que la pressant avec le doigt, le trou demeure dans l'enflure, comme si c'étoit du beurre en été; lors il faut mettre des pointes de feu, & percer le cuir ça & là par toute l'enflure, pour évacuer les eaux rousses, & frotter par dessus avec l'onguent, il empêchera l'inflammation, & finalement le mal guérira, si on promene le Cheval.

Quand il n'y a que le fourreau enflé, ce n'est pas une affaire; si c'est en été, il faut mener le Cheval à l'eau, & l'y tenir environ une heure tous les jours, l'enflure se dissipera; si c'est en temps froid, l'onguent du Duc, & promener le Cheval: la chaleur des écuries & le trop grand repos causent toutes ces enflures.

Vous pouvez pratiquer ce remede à toutes les enflures où il y a de la chaleur, car asûrément il resoudra l'humeur, & ôtera l'inflammation, pourvû que l'humeur ne soit pas endurcie, & ainsi trop difficile à resoudre.

Ce remede est admirable aux jarrets & aux jambes enflées par coups de pied, chûtes & autres maux, avec lesquels il y a toûjours chaleur par la douleur que les parties nerveuses souffrent dans les contusions.

Pour les coups de pieds au grasset ou muscle de la cuisse, ce qui cause de si fâcheux accidens, & des suites si mal-aisées à guérir, cet onguent du Duc asûrément contribuëra beaucoup à la guérison, & ôtera au moins la chaleur & l'inflammation.

Pour une vieille enflure de jambes, par une nerferure qui avoit été mal guérie.

CHAP. LXIV.

IL y a des Chevaux qui ont été nerfs-ferus & mal pensez, la douleur a été ôtée, en sorte que le Cheval ne boitte plus, mais les hu-

meurs qui se sont amassées sur la partie, ne sont pas dissipées, il y reste une enflure qui durcit, de maniere qu'il semble qu'on n'y puisse apporter d'autre remede que le feu : j'ai vû neanmoins en une pareille occasion que le remede suivant a guéri le mal : Prenez un litron de farine de lin, & autant de farine de fêves, trois demi-septiers de bonne eau-de-vie de la plus forte, délayez ces farines avec de l'eau-de-vie, cuisez-la à petit feu,, en mouvant sans cesse pour en faire comme de la boüillie, & y ajoûtez une livre de miel commun, & faites encore cuire le tout sur un feu moderé, remuant bien exactement : lorsque la composition sera liée, vous la retirerez du feu, & mêlerez parmi une demie-livre de graisse de Mulet, si vous en pouvez avoir, & au défaut, de la graisse de Cheval autant, démêlez bien le tout ensemble, ce qui sera assez aisé, car la graisse s'y fond facilement.

Il faut couper tout le poil sur l'enflure, frotter extrêmement la partie avec bon esprit de vin, sans le faire chauffer, puis charger l'endroit avec la composition susdite, & appliquer de la filasse par dessus, & une enveloppe de toile qu'il faut coudre, ce qui fera moins de mal que si on lioit avec la ligature; la coûture serre bien plus également & avec moins de douleur pour la jambe; laissez l'appareil deux jours, puis l'ayant levé, bassinez encore d'esprit de vin, & appliquez le remede ci-dessus tous les jours; dans cinq ou six applications le Cheval pourra guérir, & la jambe desenfler : ce qui est un assez bel effet, avec peu de peine & de dépense.

Pour les enflures des jambes si endurcies, que les remedes ordinaires n'y font rien.

Souvent les maux des jambes de devant sont si envieillies, & les enflures si endurcies, que les remedes n'y profitent point, & vainement l'on se peine d'en appliquer : il faut à ces sortes de maux donner le feu tout au long de l'enflure, les rayes de feu de haut en bas, en quille à un demi doigt l'un de l'autre, ou en travers, si on veut, prenant garde de ne pas percer le cuir, & sur tout une raye de chaque côté de la jambe entre le nerf & l'os, qui descende jusques dans le paturon, sans craindre de porter préjudice au nerf, car le feu n'y a jamais fait mal quand il a été donné sans appuyer lourdement, & seulement en couleur de cerise : au feu donné de la sorte il ne faut aucun ciroine, ni poix, ni cire par dessus; mais simplement laver les endroits brûlez avec de l'eau-de-vie mêlée avec du miel, & continuer jusqu'à ce que l'escarre soit tombée : lors il faut frotter les playes avec de l'esprit de vin seul; si la chair surmontoit, mettre de l'alun aux endroits; si ce-

la ne mange pas assez, prenez du Colcantum en poudre, & en mettez sur la chair qui a surmonté, & continuant vos soins, le Cheval sera bien-tôt guéri.

Si c'est aux jambes de derriere où il faut donner le feu en travers, & embrasser toute la jambe que les rayes se joignent sur le milieu du nerf au derriere de la jambe; mais d'embrasser tout l'os qui est sur le devant de la jambe, il est assez inutile.

Notez qu'il faut seulement donner le feu au declin de la Lune, & qu'il faut trois fois neuf jours au feu pour bien agir; neuf jours d'augmentation, neuf jours d'état, & neuf jours de diminution, & le Cheval ne doit pas travailler pendant ce temps.

Je vous donne beaucoup de très-bons remedes pour les coups de pied, les enflures, les contusions, & les autres accidens de cette nature, parce que ces maux-là arrivent très-souvent.

Autre remede pour les jambes foulées, & pour ôter la douleur & les enflures qui seroient restées de forbure ou autre maladie.

Prenez une demie douzaine de petits chiens de lait, faites-les cuire dans de la lie de vin rouge, jusqu'à ce que la chair se separe des os, puis ajoûtez mauves, guimauves, boüillon blanc, bourse de pasteur, hiebles, milles-feüilles, camomille, melilot, millepertuis, sauge, romarin, thim, lavande, hysope, herbe à la reine, marjoleine: quelques-unes suffisent, & j'en ai mis cette quantité, afin que vous puissiez choisir celles que vous pouvez avoir plus commodement, faites-les cuire avec les chiens environ trois heures, & remettez de la lie lorsqu'à force de boüillir elle diminuë, puis ôtez du feu, & ajoûtez à toute la composition, les huiles de lin, de lys & de vers, de chacun six onces, & une livre de therebentine commune, du miel deux livres, mêlez-bien le tout ensemble pendant que la composition est chaude, & en frottez les jambes du Cheval le plus chaud qu'il le pourra souffrir pendant quinze jours.

Si un reste de forbure qui est tombé sur les pieds, les a rendus douloureux, ce qui fait que le Cheval en marchant sur le dur, n'appuye que sur le talon, il faut avec ce remede pratiquer celui des pieds décrit au Chapitre CLV. immediatement avant le Chapitre de la gale.

Le precedent remede composé plus methodiquement.

Il faut ôter le chaudron du feu, lorsque les chiens & les herbes sont pourries à force de cuire, le laisser un peu refroidir sans y mêler les huiles ni le reste, puis ayant bien remué tout ce qui est dans le chaudron

pilez-le peu à peu dans un grand mortier, & passez ce qui est pilé au travers d'un tamis de crin renversé assez gros, afin d'avoir la poulpe du tout; ayant passé au travers le tamis ce qui peut passer, il faut jetter le marc qui n'a pû passer & remettre dans un pot avec la lie qui a resté dans le chaudron tout ce qui est passé par le tamis, & faire cuire, ajoûtant le miel & la therebentine, puis les trois sortes d'huiles, jusqu'à ce que toute la lie soit consommée; alors ôtez vôtre remede du feu; & l'appliquez chaudement autour des jambes comme un cataplasme avec de la filasse, & une enveloppe, & liez avec des lizieres de drap assez larges, faisant la ligature pour retenir les remedes sans trop presser, ou bien cousez l'enveloppe sans ligature. Chap. LXIV.

Chaque fois que vous débandrez la jambe, il faut la frotter avec l'esprit de vin, puis appliquer la composition chaude sur la vieille, ce remede rétablira les jambes ruinées d'un Cheval, s'il est jeune.

Bain pour les jambes, épaules & hanches.

POUR faire un bain, on peut prendre de toutes les herbes qui entrent dans le remede precedent pour les jambes foulées, & ajoûter les feüilles de violettes, la mercuriale, la parietaire, la branque-ursine, la bette, la menthe, la rhuë, l'absinthe, l'armoise, la veronique, la prime-vere avec ses fleurs, lina athritica, les somnitez d'anet, les bayes de laurier, & le genévre concassé.

Prenez une partie de ces herbes environ plein un chaudron, faites-les cuire dans la lie de vin rouge pendant deux ou trois heures; sur la fin ajoûtez-y en ôtant le chaudron du feu deux ou trois livres de miel; laissez refroidir jusqu'à ce que vous y puissiez souffrir la main, & pour lors prenez une poignée des herbes du bain,& en frottez les jambes, en renouvellant souvent la poignée d'herbes. Chap. LXV.

Ce bain adoucit, desenfle, ôte la douleur, & fortifie les jambes des Chevaux, il est d'un bon usage & coûte peu: il ne s'en faut pas servir lorsqu'il y a beaucoup de chaleur dans la partie enflée: mais la frotter avec l'onguent du Duc, jusqu'à ce que l'inflammation soit ôtée; ensuite pour faire dissiper l'enflure, on se sert du bain précedent qui réüssira trés bien, comme aussi pour faire les fomentations que j'ai ordonnées en plusieurs occasions. Vous pouvez ajoûter à tout le bain environ une livre de graisse de Cheval qui adoucira beaucoup.

Huile excellente pour les jambes usées des Chevaux.

Chap. LXV.

JE n'ai point trouvé de plus excellent remede pour rétablir le mouvement des jambes uſées par le travail, qui ſont roides & qui ont les nerfs endurcis ; que l'huile ſuivante, qui demande un bon artiſte pour la bien compoſer.

Prenez une vieille brique peſant une livre ou un peu davantage, il n'importe, faites-la rougir dans le feu, & ainſi rouge jettez-la dans l'huile d'olive ; étant refroidie, reduiſez-la en poudre, & l'humectez avec de l'eſprit de vin, mettez le tout à diſtiller dans une cornuë au feu de ſable, & reſervez l'huile qui en ſort, qu'on appelle huile de briques, ou l'huile des Philoſophes.

Prenez une livre de ſavon marbré du plus beau, rapez-le fort menu, & le mêlez très-bien avec une livre de chaux vive en poudre, vous mettrez le tout dans une cornuë à diſtiller au feu de ſable ; reſervez ce qui ſortira par le bec de la cornuë dans une fiole.

Prenez deux livres de vers de terre, lavez-les en eau froide, & enſuite jettez-les dans de l'eau pour ſe dégorger, cependant faites boüillir deux livres d'huile d'olive, avec ſix onces de ſel en poudre, juſqu'à ce que l'huile devienne toute noire, remuant toûjours le ſel, qui ne ſe fondra pas dans l'huile ; étant toute boüillante, jettez vos vers dedans, qui doivent être bien eſſuyez & ſecs, ils ſeront grillez en un inſtant, laiſſez à demi refroidir, jettez-y dedans une pinte de vin rouge tiede, faites évaporer le vin en boüillant, il vous reſtera une fort bonne huile de vers que vous coulerez, enſuite vous la mêlerez avec les deux autres, & mettrez le tout enſemble dedans une cornuë pour le rectifier à feu lent, il en ſortira cette huile excellente pour fortifier les nerfs : il en faut peu à chaque application, car rien au monde n'eſt ſi penetrant, ſon odeur forte & piquante le fera connoître, elle ſert trés-utilement aux Chevaux, & je ſçai bien des hommes qui en ont reçû beaucoup de ſoulagement, pour des goutes ſciatiques, pour des douleurs de jointures, pour des paraliſies de la moitié du corps, & pour tous les maux où il faut reſoudre les duretez, & fortifier. Il faut du ſoin pour compoſer cette huile, mais peu de dépenſe, on peut s'en ſervir à tous les uſages où les Marêchaux employent ce qu'ils appellent eſſences.

Pour vous en ſervir, aprés avoir fort échauffé le nerf de la jambe, & autour du boulet : il le faut graiſſer legerement, puis le frotter de nouveau avec la main, & y appliquer de cette huile à cinq ou ſix repriſes, cinq ou ſix goutes chaque fois que vous en uſerez, les parties frottées de cette huile enfleront, & il y aura beaucoup de cha-

leur au nerf: cela doit être de la sorte, afin que les humeurs endurcies puissent rarefier, pour être ensuite resoluës; mais il faut continuer & si l'enflure venoit à être trop grande, il faut frotter la partie avec l'onguent du Duc, la chaleur étant ôtée, se servir du bain precedent pour achever la cure. Ceux qui trouveront cette huile trop difficile à préparer, pourront à peu de frais la composer de cette maniere. Chap. LXVI.

Autre maniere de faire la susdite huile avec moins de peine.

Il faut rougir la brique, l'éteindre dans l'huile, & la mettre en poudre, puis mêler avec le savon la chaux, & prendre six vingts vers de terre lavez & dégorgez dans l'eau, & séchez ensuite avec un linge; mettez le tout dans une cornuë à distiller à feu de sable, il en sortira une huile qui servira aux mêmes usages que la précedente, mais qui lui est inferieure en vertu.

Finalement pour les jambes usées où les remedes précedens n'ont apporté aucun soulagement, ou si peu qu'on n'en est pas satisfait, il faut venir au dernier remede qui est le feu, & le donner en quille ou en travers tout au long du nerf, & dans un mois ou six semaines, les jambes deviendront belles & nettes, & serviront long-temps, car le feu fortifiera le nerf, & empêchera la chûte des humeurs, qui auparavant l'avoient ruinée.

Baume pour les jambes usées & travaillées.

Entre les deux Nôtre-Dame d'Août & de Septembre, prenez deux livres de grains de genévre verds, pilez-les dans un mortier de marbre ou de pierre pour les reduire en pâte, mêlez parmi ladite pâte dans le même mortier deux livres de beurre frais, & avec le pilon mêlez le tout fort exactement, & mêlez la composition dans un poëlon sur un feu clair; faites cuire à petits boüillons environ une heure, & passez au travers d'un linge assez fort pour l'exprimer ensuite à la presse, jettez le marc, & remettez dans le même poëlon, le beurre qui sera passé, ajoûtez-y parmi une livre de grains de genévre verds reduits en pâte, à force de piler; faites cuire à petits boüillons pendant une demie heure, puis passez & exprimez à la presse comme ci-devant; faites-en autant une troisiéme fois avec seulement demi-livre de grains de genévre verds pilez, que vous mêlerez dans le beurre, & l'ayant cuit & pressé comme ci-devant, vous le garderez comme le veritable Baume des nerfs. Chap. LXVII.

Lorsque vous voudrez vous en servir, il faut frotter la jambe foulée avec la main séche, jusqu'à ce que le nerf soit fort chaud, pour

Chap. LXVII.

y mettre gros comme une noix de ce baume, & par dessus le baume frotter avec un demi-verre d'eau-de-vie à chaque jambe pour faire penetrer le baume à force de frotter, & mettre peu à peu le demi-verre d'eau-de-vie à chaque jambe, quand on a étendu le baume au long du nerf, continuer pendant dix jours, puis laver les jambes avec de la lavûre d'écuelles pour les bien nettoyer.

Les jambes de roides & séches, deviendront belles & souples, & si dans le commencement ce remede les fait enfler, il ne faut pas s'en étonner, car la plûpart des remedes chauds & penetrans font enfler; mais on dissipera facilement l'enflure, & pourvû que la cause du mal soit ôtée, j'ai proposé dans les Chapitres précedens, d'assez bons remedes pour desenfler; presque toutes les jambes foulées deviennent enflées par le temps.

Beaucoup de gens qui ont lû ce Livre, m'ont dit qu'il leur étoit assez inutile, en ce que demeurant à la Campagne, il ne pourront jamais trouver les drogues qui sont necessaires pour guérir leurs Chevaux, qu'ainsi ils me prioient de leur dire comme quoi il en faut user pour ne pas être dans cet embarras; ces Messieurs qui voudroient bien tout sçavoir sans rien apprendre, quand ils entendent nommer les drogues les plus communes, croyent que c'est de l'Hebreu, & qu'on ne peut parvenir à la connoissance de ces ingrediens. Ma réponse a été que j'ai toûjours cherché les remedes les plus familiers, les drogues les plus en usage & les plus communes, qu'ils ne manquent pas de Droguistes & d'Apoticaires, pour les tirer de cet embarras, & que je me sers d'un Droguiste qui compose tous les remedes de ce Livre: son adresse est au premier Chapitre. C'est la methode que j'ai donné à ces Messieurs pour n'être pas dans l'embarras qu'ils se sont figurez, qui ne sera point pour celui qui a quelque connoissance des remedes. Si on pouvoit guérir les maux sans medicamens, ce seroit la meilleure & la plus belle chose du monde; comme cela ne se peut, ou apprenez à les connoître, ou plutôt ne faites rien du tout à vos Chevaux quand ils sont malades, ils guériront ou ils ne guériront pas très-asûrément, & vous n'aurez aucun embarras, sinon d'en acheter d'autres quand ils seront ruinez, estropiez ou morts; car de se former des difficultez où il n'y en a point: c'est justement se noyer dans un verre d'eau. Si je sçavois un autre chemin je l'enseignerois.

J'ai mis un baume ardent ci-après Chapitre XCV. qui est très-bon pour les jambes usées, foulées, ou douloureuses, si vous l'appliquez tous les jours, après avoir fort échauffé le nerf avec la main, il ne caussera aucune enflure, & ne fera pas tomber un poil de la jambe.

Des Malandres & Solandres.

LEs malandres ſont des maux qui paroiſſent au plis du genoüil par des crevaſſes, d'où il découle quelques eaux rouſſes, âcres & mordicantes; qui ſont douloureuſes & qui font ſouvent boitter le Cheval, ou du moins lui tiennent les jambes roides au ſortir de l'écurie : elles ſont aiſées à connoître, en ce que le poil eſt toûjours heriſſé en cet endroit, & qu'il y a ſouvent une eſpece de croûte plus ou moins groſſe, ſelon que le mal eſt plus ou moins grand.

Les ſolandres viennent au pli du jaret, de la même cauſe que les malandres, & ſe connoiſſent de même, mais elles viennent plus rarement, auſſi ſont-elles plus à craindre, car c'eſt une marque qu'il y a beaucoup d'humeurs dans le jarret, qui abreuvent continuellement les jambes des Chevaux, de mauvaiſes eaux qui les pourriſſent.

Il ne faut pas guérir entierement les malandres ni les ſolandres, il faut ſeulement uſer de remedes qui adouciſſent l'humeur, & qui en ôtent l'acrimonie, il faut des alkali qui puiſſent amortir & éteindre les acides trop âcres, car ſi on la deſſéchoit abſolument, ce ſeroit comme on dit enfermer le loup dans la bergerie. Il faut ſe contenter d'avoir ſoin de bien netoyer les ordures & gâles qui s'attachent au poil & au cuir, avec du ſavon noir qui eſt un alkali, frotter les malandres, puis laver la partie avec de l'urine, ou avec de la leſſive, ou bien du beurre fricaſſé juſqu'à ce qu'il ſoit noir, ou en oindre la crevaſſe.

Le plus aſſûré remede pour les malandres & les ſolandres, eſt de prendre de l'huile de lin, & mêler parmi autant d'eau-de-vie, bien remuer & agiter le tout juſqu'à ce que la matiere ſoit blanche, dont on graiſſera la malandre & la ſolandre tous les jours; ce qui deſſéche tant ſoit peu en adouciſſant, en ſorte que la malandre ne cauſera plus de douleur ni d'enflure.

Ce même procedé eſt excellent pour les Chevaux de caroſſe qui commencent à avoir des eaux, crevaſſe, & mules traverſieres, où il y a enflure & chaleur, cette ſorte de liniment les guérira.

Quelquefois les ſolandres cauſent une enflure qui durcit & empêche le mouvement du jarret : les remedes operent peu en cet endroit, on eſt obligé d'y donner le feu en forme de fougere; ce que j'ai vû trés-bien réüſſir à un Cheval d'Eſpagne, qui n'en eut enſuite jamais aucune incommodité, & l'enflure ſe diſſipa.

L'huile de noix mêlée & battuë avec de l'eau, eſt bonne pour graiſſer la malandre aprés qu'on l'a frotté de ſavon noir.

L'onguent de pied décrit au Chapitre LXXXV. y eſt auſſi trés-

Chap. LXVIII. propre, l'album rasis desséché lorsque la malandre est trop grande, ôte l'inflammation : l'onguent rosat est trés-bon aussi pour adoucir, pourvû qu'il soit fidele, la plûpart de celui qu'on vend n'est point fait avec les roses ; c'est purement de la graisse de porc fonduë, avec un peu de cire blanche pour lui donner corps ; on remuë le tout bien chaud avec une racine d'orcanette pour donner la couleur de rose, & ensuite on lave bien la composition avec de l'eau-rose pour lui donner l'odeur : la graisse blanche toute pure vaut autant que ce prétendu onguent rosat, qui n'est qu'une pure forfanterie, & qui se débite comme de bon onguent en bien des endroits.

Des Sur-os Fusées & Osselets.

Chap. LXIX. DANS la seconde Partie je parlerai amplement des sur-os, mais ici je dirai seulement que le sur-os, est une tumeur calleuse, dure & sans douleur, qui croît sur l'os du canon, & qui rend la jambe difforme lorsqu'il est gros.

La cause des sur-os la plus ordinaire, est lorsque les Chevaux en cheminant se heurtent l'os du canon, & offensent le perioste qui est cette pellicule qui couvre tout l'os, ensuite de quoi l'humeur s'amasse peu à peu en cet endroit, & y forme une grosseur dure qu'on appelle sur-os.

Les sur-os viennent aussi de ce qu'on travaille les Chevaux trop jeunes, qui n'ayant pas les jambes assez fortes ni les os assez fermes pour resister au travail, se forcent cette partie qui est sujette à la fluxion ; si l'humeur se glisse entre le perioste & l'os, elle y fait une dureté qui croît avec le temps, & qui tire sa nourriture de l'os, que j'ai vû souvent percé comme un crible en cet endroit, la nature défend la partie la plus foible de l'os en formant le calus au-devant, qui est le sur-os : si ce calus par le travail vient à grossir & monter dans le genoüil, il estropie le Cheval : le sur-os de cette façon est beaucoup plus difficile à guérir que le précedent.

Je conseille à ceux qui ont des Chevaux avec des sur-os, de ne les pas ôter avec des caustics violens, car on fait souvent esquiller l'os ou on altere le nerf de la jambe, on le desséche, & véritablement on a ôté le sur-os, mais on a si fort affoibli la jambe, qu'il vaudroit beaucoup mieux que le Cheval eut encore le sur-os.

Prenez soigneusement garde quand vous traiterez un sur-os, que si le Cheval est vieil vous aurez peine à le guérir, & vous ôterez difficilement le sur-os ; mais si le Cheval est jeune vous l'emporterez sans peine, & même un gros sur-os s'ôtera plus facilement à un jeune Cheval, qu'un mediocre à un vieil.

Vous ne parlerez pas à un de ceux qui se piquent d'entendre les Chevaux, qui ne fasse d'abord l'éloge d'une recepte pour le farcin qu'il dit avoir, & d'une pour ôter le sur-os sans qu'il se perde un poil; & quand on approfondit un peu l'affaire, on trouve que les effets sont bien éloignez des paroles.

Lorsque le sur-os vient de la propre conformation de l'os du canon qui s'avance trop, c'est plutôt une difformité qu'une maladie; on l'appelle en terme de medecine Apophise; aussi en vain y appliqueroit-on des remedes.

Remede pour les Sur-os.

Il faut couper le poil sur le sur-os, & le battre, & ce qu'on fait à petits coups du manche du brochoir, jusqu'à ce que le sur-os soit amoli, ou bien on le fourbit avec le même manche pour l'amolir, faire brûler ensuite cinq ou six bâtons de coudre qui soit en séve, recevoir l'eau qui en sort par les deux bouts, & chaude en sorte qu'elle ne brûle pas la partie, en frotter le sur-os, puis le bien fourbir avec un autre bâton de coudre & jetter sur le sur-os souvent de l'eau qui sort de vos bâtons, chaude, mais non brûlante, fourbir toûjours jusqu'à ce qu'il soit ramoli. Pour lors trempez un linge en cinq ou six doubles dans cette eau de coudre chaude à le souffrir contre la main, & l'appliquez sur le sur-os, le liez & l'y laissez vingt-quatre heures, tenant vôtre Cheval à l'écurie sans aller à l'eau pendant neuf jours; au bout desquels le sur-os sera fondu, & tout le poil reviendra dans quelque temps: Si le coudre n'est pas en séve, l'operation n'est pas tout à fait si bonne, quoiqu'on s'en puisse servir, mais il faut fourbir davantage.

Si aprés cette premiere operation, le sur-os n'étoit pas absolument fondu, & qu'il fût seulement diminué, il faut un mois aprés réïterer.

Autre remede.

Il faut raser le poil, battre le sur-os, le fourbir & l'amolir comme on a de coûtume, & mettre une coënne de lard peu grasse sur le sur-os, le gras en dehors, & appliquer un bouton de feu large & plat comme une piece de quinze sols, & durant que vous tenez le bouton sur le lard, vous en faites chauffer un autre que vous appliquez de nouveau sur un autre endroit de la coënne, & toûjours sur le sur-os; continuez cette operation jusqu'à ce que le sur-os soit fondu, mettez un ciroine par dessus, & la tondure de drap sur le ciroine, empêchez aprés que le Cheval n'y porte la dent.

CHAP. LXIX.

Autre remede pour les Sur-os.

Ces remedes ſont aiſez à pratiquer & preſque infaillibles : en voici un avec lequel j'ai guéri trois ſur-os à un ſeul Cheval, & dans le genoüil à un autre, dans un même matin.

Ramoliſſez le ſur-os par la methode ordinaire, puis ayant fait chauffer un fer rouge, enveloppez-le d'un linge moüillé, & le paſſez ſur le ſur-os trois ou quatre fois tant que tout le poil en ſoit ôté, & que l'eſpace demeure net comme la main, puis il faut piquer ſur le ſur-os avec un clou bien affilé, & le frotter avec du ſel menu.

Il faut enſuite piquer une gouſſe d'ail au bout d'un fer pointu, la tremper dans de l'huile de noix toute boüillante, & l'appliquer ainſi ſur le ſur-os & réïterer juſqu'à ce qu'il ſoit ramolli.

Vous pilerez de l'ail crud, & l'appliquerez ſur le lieu brûlé avec de la filaſſe par deſſus, l'enveloppant d'un morceau de toile, & banderez le tout afin qu'il ne gliſſe pas, & le laiſſerez l'eſpace de deux fois vingt-quatre heures.

Au bout de ce temps on ôtera le bandage, & on pourra ſix jours après mener le Cheval à la riviere, ſans le travailler avant que la playe ſoit fermée. Tous les jours au retour de l'eau vous baſſinerez la playe avec de l'eau-de-vie deux fois le jour. Ce remede comme le précedent laiſſe une cicatrice, ſur laquelle le poil ne revient plus ; mais le lieu eſt ſi petit, que le poil qui eſt auprès le couvre facilement.

J'ai vû aſſez ſouvent que l'os de la jambe a eſquille, ce qui eſt long & perilleux, non ſeulement pour avoir uſé de cauſtics violens, mais pour avoir mis le feu trop violemment, & avec trop de deſir d'ôter le ſur-os juſqu'au fonds ; il eſt tombé des eſquilles de l'os de la jambe ſous le ſur-os. Les remedes précedens ne cauſeront pas ce deſordre, car je m'en ſuis ſervi ſouvent avec ſuccés, en voici encore deux qui ſont aſſurez.

Pour ôter un Sur-os methodiquement.

Ramolliſſez le ſur-os par la maniere ordinaire, puis avec un biſtouri bien pointu, cernez-le avec une raye en penetrant environ la moitié de l'épaiſſeur du cuir de la jambe, & entourez tout le ſur-os & tout ce que vous voulez qui tombe avec cette raye, puis prenez de l'emplâtre nommé *Apoſtolorum*, faites-le fondre, & mêlez parmi de bonne couperoſe blanche, puis étant à demi froid, mais encore fort maniable, faites-en un emplâtre de la largeur du ſur-os, & le liez deſſus, le laiſſant douze heures ; enſuite ôtez-le & enveloppez l'endroit avec de la filaſſe ſêche, & un bandeau pardeſſus, pour empêcher le Cheval d'y porter la dent.

L'eſcare tombera comme un cerneau d'une noix ; il faut matin & soir baſſiner la playe avec de l'eſprit de vin juſqu'à guériſon. Chap. LXIX.

Autre remede pour ôter un Sur-os.

Il y a une plante qu'on appelle couleuvrée, en Latin *vitis alba* ou *Brionia*, qui eſt fort commune à Paris ; elle pouſſe une haute tige qui s'attache aux hayes comme la citroüille, & ſa racine eſt exceſſivement groſſe.

Prenez trois tranches de cette racine, épaiſſes comme un écu blanc, faites-en boüillir une tranche dans de l'eau un quart d'heure, puis la mettez dans un linge fin, & le tout chaud mediocrement, en ſorte qu'on le puiſſe ſouffrir ſur la main, appliquez le avec le linge ſur le ſur-os l'eſpace d'un demi-quart d'heure, puis l'ôtez l'ayant tondu auparavant bien ras, & ramolli ſelon la methode ordinaire ; le lendemain faites boüillir l'autre tranche encore l'eſpace d'un quart d'heure, la mettez dans un linge, & au travers le linge appliquez la tranche chaude comme auparavant, une ſeconde fois de même que la premiere, & continuez le lendemain à mettre de même la troiſiéme tranche, toûjours mediocrement chaude, & ſeulement au travers le linge, c'eſt-à-dire que la tranche ne doit pas toucher ſur le ſur-os ; il faut enſuite faire en ſorte que le Cheval n'y porte la dent, il ſuppurera des eaux rouſſes, il tombera une eſpece d'eſcare ; mais le poil reviendra, & il n'y paroîtra plus.

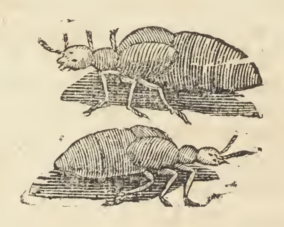
Paſſé les trois premiers jours, il faut tous les jours promener le Cheval en main, & au bout de douze jours s'en ſervir à l'ordinaire : ce qui fait l'effet en cette racine, eſt qu'elle a quelque choſe de cauſtic qui détruit le ſur-os ſans alterer le nerf.

Pour l'oſſelet, qui eſt un ſur-os dans le genoüil, je n'y ſçache point de meilleur remede que l'onguent des vers qui eſt ci-après ; & s'il n'y fait rien comme il arrive ſouvent, le meilleur eſt, ſans ſe ſervir des remedes cauſtics qui affoibliront la jambe en danger de l'eſtropier, d'y donner le feu, & le rayer entierement de même que l'on fait a un éparvin.

Onguent de Scarabeus pour les Sur os, Molettes, Veſſigons, & pour fondre une corde de Farcin, ſi groſſe ſoit elle.

AU mois de Mai & quelquefois en Avril, on trouve dans les terres labourées en lieu bas à l'abri, ou dans les bleds un eſcarbot, ou vers noir ; on ne le trouve que depuis dix heures du matin juſqu'à deux heures aprés-midi ; il a comme deux têtes l'une au bout de l'au- Chap. LXX.

tre ; il a une maniere d'aisles, qui sont jointes au corps comme deux rondaches, qui couvrent tout le devant des épaules ; mais il ne vole point ; son dos est en écailles, & il a le cul fort gras & comme bordé, il a six pieds, marchant fort lentement ; il y en a de fort longs, gros & gras, & le plus petit est long d'un petit pouce, il est froid au toucher, lorsqu'on le pose sur la main ; souvent il laisse couler une huile fort puante, en Latin on les appelle *Maii aviculæ*, ou *Scarabæi unctuosi*. Il faut en ramasser trois cens, & les bien broyer avec une livre d'huile de laurier. On peut laisser cet onguent de cette sorte, & il ne faut s'en servir que trois mois aprés qu'il est fait, mais il est mieux au bout des trois mois de le faire fondre, & le passer au travers d'un linge, jetter le marc, & garder le reste comme un très-précieux onguent pour les maux que je dirai ci-aprés.



Cet onguent fait l'effet de ce que les Italiens appellent feu mort, & les Marêchaux de Paris, retoire, & cela sans une enflure notable ; il attire toute la corruption & pourriture qui se trouve entre cuir & chair, & fait sortir des empoules pleines d'eau rousse, ausquelles succedent des galles, lesquelles étant séches tombent d'elles-mêmes, la place demeure nette sans perdre un poil, car tout celui qui tombe revient.

Pour l'appliquer, il faut seulement graisser la partie avec cet onguent, aprés avoir coupé le poil fort prés, presenter un fer rouge vis-à vis, & laisser agir l'onguent pendant neuf jours.

L'onguent s'applique froid, si c'est un sur-os, il le faut ramollir auparavant, comme c'est l'ordinaire.

Quoique les molettes ne soient pas toûjours douloureuses, elles le sont pourtant quelquefois & même dangereuses, en ce qu'elles se peuvent durcir, & ensuite estropier le Cheval, particulierement aux jambes de derriere quand elles sont sur le nerf. Ci-aprés je donnerai beaucoup de remedes pour les molettes, mais qui ne les resserrent

que

que pour quelque temps, au lieu que l'onguent de Scarabeus les ôte pour très-long-temps. Pour s'en servir, il faut raser le poil sur la molette, la graisser de cet onguent, & presenter un fer rouge vis-à-vis pour le faire penetrer, il fera d'abord enfler la jambe; mais au bout de neuf jours, l'eau-de-vie seule desenflera la jambe, & la molette sera absolument dissipée; vous pouvez faire fond là-dessus, puisque je l'ai éprouvé plus d'une fois, & que je fais profession de ne point débiter le beaume, mais de dire dans tout le cours de ce Livre, les choses avec beaucoup de sincerité. CHAP. LXX.

L'onguent sera trés-bon pour les enflures endurcies sur le nerf causées d'une vieille nerferure, & dont le Cheval ne boitteroit plus, mais l'enflure seule y seroit restée; si elle n'est pas bien dure, elle se dissipera par l'application de cet onguent, sinon une seule, au plus deux, attendant l'effet de la premiere avant la seconde application.

Si vous voulez fondre une corde de farcin, il n'y a qu'à graisser la peau par dessus la corde, ayant coupé le poil, l'onguent attirera les eaux rousses, ensuite les galles, qu'il faut laisser sécher, puis réappliquer de l'onguent, peu à peu toute la corde se dissipera par l'usage de cet onguent, & de même par un retoire.

L'onguent suivant n'est pas si caustic que le précedent, mais il agit pourtant assez bien sur les sur-os bien ramollis.

Onguent des vers pour les Sur os, Molettes, Vessigons, Louppes, & autres grosseurs.

CET onguent fait en quelque maniere l'effet du feu, sans faire perdre un poil; il est propre non seulement aux sur-os qu'il guérit en douze ou quinze jours, mais aussi aux autres maux des jarrets, comme vessigons, si on les peut bien ramollir, aux molettes, &c. il en fait distiller des eaux rousses, qui au bout du temps se forment en galle sur le mal, qui étant tombée laisse la place sans aucune tumeur, tout comme feroit un retoire. CHAP. LXXI.

Pour faire cet onguent, il faut au mois de Mai, ou sur la fin d'Avril, chercher dans les prez un petit insecte noir, qui a la forme longuette, & qui n'est pas plus gros qu'une petite féverole, il n'a point d'aîles, il se tient toûjours au pied d'une herbe nommée jaunet, ou bassinet, qui est l'une des renoncules, il a sa racine comme une bale de pistolet, & qui porte une fleur jaune à six feüilles, il y a des prez qui n'ont presque point d'autres herbes, & aux pieds de quelques-unes des plantes, & jamais au haut ni dans terre, il y a souvent un de ces vers, ou plutôt un grillet; car il ne rampe pas ayant des pieds pour

CHAP. LXXI. cheminer, & ne vole point, il est dur comme du bois, à peine le peut-on écraser entre les doigts, quand on en a ramassé trois ou quatre cens, on les met tout vivans dans un pot avec une livre de vieil oingt, on mêle le tout ensemble, & on bouche bien exactement le pot pour les laisser mourir, puis on broye bien les vers avec la graisse, & on la garde pour la necessité; plus cet onguent est vieil, meilleur il est.

Pour appliquer cet onguent, il faut, si c'est un sur-os, le tondre & le ramollir en le fourbissant avec le manche du brochoir, puis le piquer & appliquer dessus épais comme un sol d'onguent, & presenter une pelle rouge vis-à-vis, pour le faire penetrer dans le sur-os.

Il faut attacher le Cheval en sorte qu'il ne puisse porter la dent sur le mal, & le tenir ainsi neuf jours sans le mener à l'eau, il en coulera une eau rousse, & au bout de neuf jours il se fera une croûte en galle qui tombera d'elle-même, & emportera le sur-os, ou le diminuëra notablement sans ôter un seul poil, ni alterer le nerf.

Pour amollir une dureté.

CHAP. LXXII. SI vous avez dessein de guérir des vessigons & autres grosseurs, il faut les ramollir avant que d'appliquer l'onguent de vers, de Scarabeus, ou autre retoire; car à moins de les bien ramollir, ils ne feroient rien, ce que vous ferez en cette maniere: rasez le poil, puis avec les ramolitifs ordinaires, comme la gomme Ammoniac, le Galbanum, Bdellium & le Storax, faites-en des compositions avec l'huile de lys, de violettes & de lumbris; de lin, d'iris, l'onguent d'althea, le resomptif, l'emplâtre de mucilages & autres, dont vous en prendrez quelques-uns à vôtre fantaisie, & les appliquerez sur la partie, ou faites un cataplasme de cette façon.

Prenez racine de lys & de guimauves, de chacune deux onces, feuilles de mauves & de violettes, de chacune deux poignées, anet, origan, pouliot sauvage, de chacune une poignée, faites cuire les racines dans suffisante quantité d'eau, environ les trois parts d'huile; on les fera boüillir une heure, puis ajoûtez les herbes, & le tout bien cuit pilez-le, & tout chaudement l'appliquez sur la partie que vous voulez ramollir.

Si la dureté est calleuse ou dure, qu'il faille un puissant ramolitif, ajoûtez-y les semences de lin & de fenugrec, avec les huiles de lys & d'anet, comme aussi de la graisse d'oye; on peut encore ajoûter les gommes précedentes fonduës selon l'art & les limas rouges qu'on trouve dans un temps humide, lesquels étant hachez & pilez ensuite, puis appliquez sur la partie qu'on veut ramollir, contribuëront puissamment à la ramollir.

Lorſque j'ai dit de fondre des gommes ſelon l'art, c'eſt-à-dire qu'il les faut faire diſſoudre dans le vinaigre ſur une chaleur fort douce, puis paſſer & faire boüillir la collature juſqu'à ce qu'elle s'évapore, & que la liqueur demeure épaiſſe comme du miel : pour le bien faire, il faut remuer par fois ſur un feu clair. Chap. lxxii.

Si vous ne voulez pas prendre cette peine, ayez recours aux Apoticaires, & prenez de l'onguent d'althea, du reſomptif, autant de l'un comme de l'autre, ou bien mêlez de l'emmielure rouge, avec autant d'onguent d'althea, & autant de l'emplâtre Occicroceum ; faites fondre le tout enſemble, & l'appliquez bien chaud avec de la filaſſe, & une enveloppe pardeſſus : & toutes les vingt-quatre heures, appliquez de cet onguent tout chaud ſur le vieux, & le liez comme ci-devant pendant huit ou dix jours : vous pouvez auſſi employer à cela l'emplâtre de mucilages, qui eſt fort ramolitif ; car outre les mucilages de graine de lin & autres, les gommes y entrent qui donnent une grande vertu pour ramollir, appliquant cet emplâtre ſur la partie quelque temps, puis appliquez-y de l'onguent de Scarabeus : ou un retoire de vers, comme nous avons dit au ſur-os, il emportera le mal infailliblement ſans ôter le poil.

Des Molettes.

Quelques gens peu entendus appellent ce mal, des eaux, & tous les connoiſſeurs l'appellent molette, c'eſt une tumeur tendre & molle, groſſe comme une noiſette, plus ou moins, ſans douleur toutes fois, cauſée par des humeurs ſubtiles & ſereuſes ; ce mal eſt ſitué entre le nerf & l'os, au côté du boulet ſur le cuir, c'eſt une enflure en forme de bouteille ſituée au dedans & au dehors dudit boulet. Chap. lxxiii.

A côté du boulet au dedans de la jambe quelquefois en dehors, peu éloigné de l'endroit où vient la molette, mais plus bas & à côté, il y a ſouvent un petit os qui paroît être une molette, & ne l'eſt pas, car c'eſt un oſſelet qui choque la vûë, il arrive rarement que ces oſſelets faſſent boitter le Cheval ; pourtant j'en ai vû de boitteux aprés de longues courſes : il n'y a point d'autre remede que le feu, dont il faut rayer toute la partie, & deux doigts tout autour, appliquant enſuite un bon ciroine ſur le feu : le feu diſſipe les glaires & humeurs qui ſe ſont jointes à l'oſſelet, & qui font boitter, car l'oſſelet ſeul rarement fera-t-il boitter.

On guérira une molette avec de la leſſive chaude faite de cendre de ſerment deux parts, & une de cendre gravelée ; ſi on en lave fort le boulet, & qu'on applique deſſus les cendres, & qu'on les lie, ce remede reſerre la molette, & deſenfle les jambes gorgées : on diſſipera

Chap. LXXIII. une molette, si on la frotte souvent avec de l'esprit de vin; on la guérira radicalement avec de l'onguent de Scarabeus, comme je l'ai enseigné ci-devant, & avec un retoire que j'enseignerai ci-aprés. Ce mal, quoique leger, fait boitter un Cheval dans le temps des gelées, & c'est une marque asfûrée qu'il a beaucoup travaillé, ou qu'il a le paturon trop long, ou la jambe menuë & foible, qui ne peut supporter un corps trop gras ou trop chargé de chair.

Le repos guérit les molettes, quand elles sont récentes.

Le courant d'une riviere en y tenant le Cheval tous les jours jusqu'au genoüil le guérira, si revenant à l'écurie on y applique un restrainctif.

Prenez la mie d'un petit pain toute chaude, & l'imbibez entierement avec de l'esprit de vin, appliquez-la toute chaude sur la molette, mettez une compresse pardessus, & liez le tout avec une bande large qui fasse plusieurs tours; au bout de vingt quatre heures la mollette sera reserrée.

Il m'est arrivé qu'ayant pratiqué ce remede à un Cheval d'Espagne sur une petite molette qu'il avoit à une jambe de devant, ôtant l'appareil du pain imbibé d'esprit de vin, j'ai trouvé la jambe fort enflée, ce qui me surprit d'autant plus que je ne sçavois d'où pouvoit proceder cette enflure; j'y appliquai le remede décrit au Chapitre LXI. avec l'alun, les blancs d'œufs, le miel & l'esprit de vin, ce qui desenfla la jambe en trois ou quatre applications; la molette y demeura, & je ne travaillai plus à l'ôter, puisque j'y avois si mal réüssi pour le coup, quoiqu'avant cela j'en eusse resserré, & depuis même sans apparence d'enflure, cela me fit connoître qu'il n'y a point de remede qui ne manque quelquefois, & le plus sûr est d'y être toûjours préparé, & quand l'un a manqué d'avoir recours à l'autre: le restrainctif suivant est très-bon.

Prenez de la poudre de roses rouges & de mirtilles, de chacune le poids de deux gros, qui est deux dragmes, du bol fin en poudre, & de l'amidon de chacun quatre onces, jus de plantin & de cornes vertes: à leur défaut, suc de nefles de chacun une once, vinaigre rosat trois onces, mêlez le tout à froid, & faites un restrainctif; s'il est trop clair ajoûtez-y de la craye, & s'il est trop épais, mettez-y du vinaigre rosat.

Ce restrainctif servira non seulement à resserrer les molettes, qui ordinairement reviennent au premier travail violent; mais aussi à arrêter les fluxions: & resserrer ou repercuter les enflures aux parties où il y auroit du danger de laisser former l'apostume, comme aux parties nerveuses, sur le garot & aux roignons.

Pour ôter les molettes absolument à un Cheval, il faut se servir de l'onguent de Scarabeūs, ou des vers aprés quelque ramolitif : le feu mort que nous appellons retoire est en usage chez les Italiens, & en effet il est trés-excellent, aussi s'en sert-on fort à Paris ; il fait enfler la partie où il est appliqué, mais ce n'est pas une affaire.

Avant d'employer le feu mort, ou retoire, on peut tenter le remede suivant.

Pour resserrer une Molette, un Vessigon, ou autre tumeur molle.

Prenez une pinte de fort vinaigre, mettez parmi quatre onces de galbanum pilé, tenez le tout sur les cendres chaudes l'espace de vingt-quatre heures, en remuant quelquefois ; le tout étant dissout, ajoûtez une livre de therebentine commune, en faisant cuire à feu lent ; lorsque la composition aura cuit une demie-heure, mettez parmi du mastic en poudre trois onces, bol fin une livre, mêlez bien tout pour en faire une charge, que vous appliquerez chaudement sur la partie, & un papier pardessus, lequel en s'ôtant, le mal sera resserré, & il faudra ôter la drogue de dessus l'endroit où vous l'aurez appliqué, avec du savon noir, ou du beurre, ou de l'huile d'olive, car presque toûjours une seule application suffit, le remede est excellent.

Ce remede resserrera les vessigons dans leur commencement & dissipera toutes sortes d'enflures.

Pour ôter une Molette.

L'onguent de Scarabeus décrit ci-devant au Chapitre LXX. étant appliqué comme je l'ai enseigné, comme aussi un bon retoire, guérira les molettes, & les emportera absolument ; je l'ai éprouvé fort souvent, & le poil revient comme auparavant. Cette methode est beaucoup meilleure que de les desserrer, puisqu'on ôte la cause, & la molette est bien plus long-temps à revenir qu'avec le précedent remede, qui resserre seulement, mais ne resout pas, & ici le remede évacuë l'humeur qui causoit la molette.

Que celui qui se servira de l'onguent de Scarabeus, ne s'étonne pas, si après qu'il l'aura appliqué, la partie enfle, il doit être de la sorte, & l'enflure se dissipera d'elle-même peu à peu ; quelquefois, particulierement si on en met par trop, la jambe devient si enflée qu'on croit un Cheval perdu ; mais il faut seulement la laver avec du vin chaud, dans lequel vous aurez mêlé un peu de beurre, il dissipera l'enflure, ôtera la chaleur & la douleur.

Le dernier & le meilleur remede pour les Molettes est le feu, comme c'est un puissant resolutif, il dissipe la molette, & elle ne revient

Chap. LXXIII. plus; elle empêche que l'on ne vende le Cheval, mais pour le ſervice le feu eſt excellent, & je puis dire que c'eſt moi qui l'ai fait connoître à Paris, & qui l'ai rendu auſſi commun qu'il eſt à preſent: Et cela eſt ſi veritable, que j'ai vû ſouvent le Roy étant à la chaſſe monter des Chevaux qui avoient eu le feu aux quatre jambes.

Pour les molettes nerveuſes qui ſont ſituées ſur le nerf aux boulets de derriere, le plus aſſûré remede eſt de leur donner le feu bien vivement ſans percer le cuir, elles guériront ſi on les prend dans les commencemens; mais comme ſouvent on tarde trop à faire cette operation, la molette s'endurcit de telle maniere, qu'elle ne cede plus ſous le doigt, quand on la preſſe; elle groſſit & durcit, & ſouvent ſe rend incurable, les Chevaux en boittent tout bas, & quoiqu'on leur donne le feu, il ne fait ſon effet que ſix ou huit mois aprés, & même ſouvent au bout de ce temps le Cheval n'eſt pas droit; car comme la tumeur étoit trop endurcie, le feu ne peut ſi-tôt la diſſiper, & ſouvent ne la diſſipe point; c'eſt pourquoi quand on voit des molettes nerveuſes qui font boitter, il ne faut pas attendre qu'elles durciſſent & groſſiſſent, mais auſſi-tôt on doit donner le feu; c'eſt aux jambes de derriere dont je parle, car aux jambes de devant rarement on voit que pareils accidens arrivent, mais fort ſouvent à celles de derriere.

Des Retoires nommés des Italiens feu mort.

Chap. LXXIV. LEs Italiens appellent les retoires feu mort avec beaucoup de raiſon, puiſqu'il ſe peut comparer au feu non ſeulement par la chaleur qu'il introduit dans la partie; mais parce qu'il la détruit, ſi on ne s'en ſert avec moderation, ainſi c'eſt une eſpece de feu potentiel.

Les retoires ſont en conſiſtance d'onguent, compoſez de drogues fortes à peu prés comme les veſſicatoires pour les hommes, on les appelle veſſicatoires, parce qu'ils attirent des veſſies pleines d'eaux rouſſes ſur l'endroit où elles ſont appliquées. Les retoires font aux Chevaux le même effet: car ils attirent des eaux rouſſes de la partie où on les met. C'eſt un bon remede ſi un homme ſage s'en ſert; mais ſi un étourdi l'applique en trop grande quantité, ou ſur les endroits où paſſent les groſſes veines, par exemple ſur une variſſe, il cauſera autant de déſordre que ſi on s'étoit ſervi d'un cauſtic ou cautere: car outre l'inflammation & & la douleur, il fera tomber de furieux eſcares; il faut être ſage & bien aviſé pour ſe ſervir du retoire.

Le retoire eſt très-bon pour diminuer & reſoudre une tumeur, il la diſſipe par le moyen des eaux rouſſes qu'il attire, leſquelles étant écoulées la partie ſe trouve diminuée. On peut réïterer le retoire, & s'il

ne peut ôter la grosseur, c'est une préparation pour y donner ensuite le feu, qui achevera de l'ôter. Par exemple à un fort gros vessigon, il faut se servir du retoire & quand il aura fait son effet, qui est d'attirer les humeurs les plus sereuses, même de rarefier les moins épaisses, & les convertir en eaux rousses par sa chaleur, on peut remettre du retoire une seconde fois, le laisser agir, & son action faite, donner le feu sur le vessigon, qui diminuëra notablement par tout ce procedé.

On se sert du retoire pour faire venir à suppuration une glande sous la ganache, ou pour la dissiper, s'il n'y a aucune disposition dans la partie pour que la partie s'y forme; on s'en sert aussi fort utilement aux avantcœurs, ou ancœurs, pour les faire mourir & suppurer; on en fait le même usage aux tumeurs sur le garrot pour les faire venir plus promptement en matiere & à suppuration; on s'en sert encore très-utilement pour faire tomber les cors faits par la selle, ou le bas. Le retoire emporte les molettes, & l'onguent de Scarabeus est proprement un retoire. Pour appliquer les retoires, on en frotte la partie, on presente un fer rouge vis-à-vis pour le faire penetrer, prenant garde d'en metre peu épais, & qu'il ne soit que sur la partie, afin qu'il ne coule plus en bas, & faire cela deux jours de suite peu chaque fois, seulement graisser les parties dudit retoire, il fera fort enfler l'endroit où il est appliqué, mais l'enflure ne signifie rien, elle se dissipe d'elle-même quand il a fait son effet. Pour une molette, il n'en faut appliquer qu'une fois, car elles sont trop près des nerfs, pour en mettre deux jours de suite.

Si on veut dissiper une grosse corde de farcin fort dure, on la frottera de retoire deux & trois jours de suite pour attirer plus puissamment les eaux; ainsi il faut se conduire avec jugement selon la partie faite où on le met, & considerer si elle est plus ou moins grosse & dure. Dans la suite de ce Livre je parlerai encore de l'effet du retoire, en traitant des maux qui en ont besoin, reste à donner la description de deux ou trois bons retoires.

Retoire ou feu mort.

Prenez deux onces d'argent vif que vous éteindrez peu à peu dans un mortier avec deux onces de soufre en poudre, le tout étant amorti, sera mêlé dans le même mortier avec quatre onces de beurre vieil, ajoûtez-y une once d'eufforbe en poudre, une dragme de mouches Cantarides en poudre, & deux onces d'huile de laurier: mêlez le tout à froid & le gardez.

Pour se servir de ce remede, par exemple sur une molette, il faut raser le poil, & graisser le lieu avec cet onguent, & presenter un fer

Chap. LXXIV. tout rouge vis-à-vis, & sur tout il faut empêcher que l'onguent ne coule plus bas que la molette, car il feroit enlever le lieu où il toucheroit ; l'on doit attacher le Cheval en sorte qu'il n'y puisse porter la dent de neuf jours, & dans trois jours l'onguent aura fait son operation ; cependant le Cheval ne doit point sortir de l'écurie, ni aller à l'eau, ni se coucher.

Autre retoire.

Prenez quatre onces d'huile de laurier, deux onces d'eufforbe pilé, & une demi-once de mouches Cantarides, ces deux dernieres en poudre fine seront mêlées avec l'huile de laurier à froid, pour s'en servir comme du précedent.

On pourra faire un retoire sans y mêler aucune huile de laurier avec du basilicum un quarteron, deux onces de précipité rouge en poudre fine, & demi-once d'eufforbe, le tout mêlé ensemble & appliqué comme ci-dessus.

On peut composer des retoires de differentes manieres, chaque Marêchal a le sien particulier ; mais je crois que les descriptions ci-dessus suffisent, sans en chercher aucun autre : s'ils sont appliquez par un homme sage, ils réüssiront trés-bien.

Des Entorses, & Dislocations du Boulet.

Chap. LXXV. LA plûpart se mêlent de guérir ce mal avec des grimaces & des paroles ; mais il y a bien de l'abus dans ce procedé, il est souvent sans effet, & toûjours avec superstition.

L'entorse, ou mémarchure est lorsque le boulet se tourne à côté avec violence ; & quoiqu'il ne sorte pas de la place, neanmoins les nerfs & les ligamens qui le tiennent avec le pâturon, s'allongent ; elle arrive à un Cheval lorsqu'en cheminant, il met le pied à terre en un lieu rabotteux & inegal, il se donne une entorse, & si on laisse envieillir le mal sans y donner ordre, incontinent l'humeur étrangere s'y glisse & s'endurcit : ce qui foule ou meurtrit les nerfs, & les peut estropier dans la suite.

Il y a des entorses qu'on juge trés-rudes, qui ne font boitter le Cheval que cinq ou six pas, & qui guérissent sans remede, par le repos seul ; il y en a aussi qui estropient absolument des Chevaux pour le reste de leur vie, & souvent pendant qu'on traite le boulet malade, le pied contraire s'altere & se ruine pour supporter seul trop long-temps le fardeau du corps,

J'en

J'en ai vû aussi qui par une entorse sont devenus fourbus dans l'écurie, dont on ne s'est pas apperçû dans le temps, & ensuite la fourbure tombant sur les pieds, les a estropiez, quoique l'entorse fût en état d'être guérie; c'est une maladie qui n'est point à negliger, & le plutôt qu'on y peut donner remede, est le meilleur. Chap. LXXV.

Les entorses aux jambes de derriere sont bien plus dangereuses, & plus difficiles à guérir que celles des jambes de devant; la cure en est longue, le Cheval amaigrit, & difficilement en guérira-t il: étant guéri, souvent il faut y donner le feu pour fortifier la partie, & de plus le faisant ferrer, faites déborder le fer au dehors du pied environ un doigt de large, afin que cet avantage du fer soûtienne le boulet, & empêche les nerfs & ligamens du boulet qui ont souffert, & sont encore foibles, de fatiguer & travailler, ainsi on donne lieu au boulet de se remettre, cela est à remarquer.

Remede pour les Entorses.

Quand ce désordre est arrivé, le plus sûr est, si l'entorse est grande, de mener le Cheval en main, & aussi-tôt qu'on est en lieu de repos, sans laisser refroidir la partie, si cela se peut, car la guérison en sera bien plus prompte; prenez gros comme un œuf de couperose blanche, faites-la dissoudre à froid dans une pinte d'eau, moüillez un linge dans cette eau, & l'appliquez ainsi moüillé & mis en quatre doubles tout autour du boulet, & le liez dessus avec une enveloppe, le tout à froid sans le faire chauffer en façon quelconque; réïterez la même operation de six heures en six heures, & continuez jusqu'à une entiere guérison, ce qui sera en deux jours au plus si vous avez appliqué le remede avant que le boulet se soit refroidi; mais si vous avez trop tardé ou que l'entorse soit au boulet de derriere, il faudra beaucoup plus de temps. Si vous n'avez point de couperose, ou que le remede ne vous agréât pas, quoique trés-bon, il faut frotter avec de l'esprit de vin, ou de l'eau-de-vie tout autour du boulet, & faire chauffer de l'emmielure rouge, pour l'appliquer chaudement autour du boulet avec de la filasse en forme de cataplasme, & l'y laisser vingt-quatre heures: puis frotter de nouveau le boulet avec de l'eau-de-vie, & appliquer de nouvelle emmielure sur la vieille, & continuer ainsi jusqu'à entiere guérison: Si le Cheval ne guérit au bout d'une douzaine de jours, il faut prendre moitié d'eau-de-vie, & moitié d'esprit de therebentine; par exemple, une once de chacun, les mettre dans une fiole, battre le tout ensemble, & en frotter le boulet jusqu'à ce qu'il en soit bien penetré, mettre le Cheval à l'écurie attaché qu'il n'y puisse porter la dent; car cela lui causera de la douleur, & une heure aprés l'application, que

tout sera imbibé dans le boulet, enveloppez le même boulet avec une emmielure ou remolade, & renouvellez l'application de la remolade, non de l'essence, deux ou trois fois de deux jours l'un, & ordinairement le Cheval se trouve guéri au bout de ce temps.

Si après l'application de l'essence de therebentine, & l'eau-de-vie, vous n'avez point d'emmielure ni de remolade, faites la remolade du Boheme, qui seule est capable de guérir une entorse.

Remolade du Bohême.

Prenez du tare ou tarc, qui est du gaudron avec quoi on poisse les batteaux, & de quoi les Rouliers d'Allemagne graissent leurs aissieux de Charettes; prenez une livre dudit tarc, & chopine de très-bonne eau-de-vie, faites boüillir le tout à feu clair, remuant souvent pendant un quart d'heure, puis ajoûtez deux onces de bol fin en poudre, qui est un bol qui vient du Levant; épaississez le tout avec de la farine, & de cela chaudement sur de la filasse, appliquez tout autour du boulet & le liez; renouvellez tous les deux jours, il n'y a guére d'entorse qui ne guérisse en trois ou quatre applications, quand on a commencé par l'application de l'essence. La seule incommodité de ce remede est qu'il ternit & roussit le poil blanc ou gris, & la rousseur dure quelque temps; mais le remede est très-bon & facile, & aux Chevaux noirs il n'y paroît pas au poil. Ce remede est admirable pour les coups & enflûres aux genoux & aux jarrets; mais il ne faut point d'essence, il est préferable à quantité d'autres, en ce qu'il fait un très-bon effet & ne coûte guéres, qui est justement ce que tout le monde cherche. Vous pouvez aux entorses où il y a beaucoup de chaleur au boulet, vous servir de la remolade de Boheme, sans appliquer l'essence, souvent elle les guérit après plusieurs applications. Ou bien faites le remede qui suit qui est un bain fait avec des racines de mauves, de guimauves & de la grande consoude, concassez-les & les faites cuire dans de la lie de vin; quand elles commencent à s'amollir, ajoûtez-y les herbes de boüillon blanc, de sauge, d'ysope, de romarin, de thim, de lavande, & d'absinthe, chamépitis, & sommitez d'anet, bayes de laurier, & de genevre concassez.

Prenez celles que vous trouverez, mettez-les avec les racines à demi cuites, & faites cuire de rechef le tout deux heures, ajoûtez-y de la lie, si besoin est, lorsqu'à force de boüillir elle diminuë; quand le tout sera bien cuit, ajoûtez-y, un moment avant d'ôter le feu, les fleurs de camomille & de melilot, pilez le tout dans un mortier & si vous le voulez plus parfait, passez-le au travers d'un tamis de crin renversé, mais on peut s'en servir sans le passer, laissant à part la lie où il aura cuit.

Il faut ôter toutes les côtes & duretez ; & le tout étant exactement pilé, mêlez y la lie que vous avez separée & de la graisse de Tesson ou de Blereau, axunge de Mulet, ou à son défaut de la graisse d'oye, de chacune à discretion : faites cuire jusqu'à ce que la lie & presque toute l'humidité soit consommée ; aprés avoir frotté le boulet avec de l'eau-de-vie vous appliquerez cette composition chaude tout autour avec de la filasse, & une enveloppe pardessus ; au bout de vingt-quatre heures frottez de nouveau avec de l'eau-de-vie, & réïterez de cette composition sur la premiere, en continuant jusqu'à l'entiere guérison. Chap. LXXV.

Quand les remedes ordinaires ont manqué, & que la nature comme principale ouvriere n'a pas agi suffisamment pour dissiper & resoudre les humeurs que la douleur & la fluxion y ont amassées, & que s'y étant congelées & endurcies, elles n'ont pû se resoudre & dissiper, ce qui fait encore boitter le Cheval & tient la partie enflée ; il faut pour dernier remede y mettre le feu, entourant tout le boulet de rayes de feu sans percer le cuir, un bon ciroine pardessus, laisser tomber les escares, puis frotter les playes faites par le feu avec de l'eau-de-vie, & pardessus de l'écaille d'huitre calcinée & pilée fin, jusqu'à guérison. Comme le feu est un grand resolutif il dissipera la grosseur, fortifiera les nerfs & ligamens, & rendra le Cheval droit, ou il ne le sera jamais.

Souvent on croit que le Cheval n'a qu'une entorse, & pourtant l'os du boulet est demis étant sorti de sa place, ce que l'on pourra remarquer à la situation du Cheval ; si le boulet n'est pas en sa place, & que la douleur l'empêche de se situer & s'appuyer sur la jambe affligez ; il faut prendre le boulet dans vôtre main, & mouvant le pied de l'autre main, vous connoîtrez s'il remuë en sa place naturelle, ou s'il est démis : parce que le mouvement sera presque toûjours à côté, peu souvent en avant. De quelque maniere qu'il soit, il faut repousser l'os en sa place, comme les Bailleurs ont coûtume de faire, après ayant coupé le poil tout autour du boulet, on le frottera avec égale partie d'huile de therebentine, & de l'eau-de-vie battus ensemble dans une fiole, on frottera avec la main pour les faire penetrer, & on étendra sur du cuir fort doux l'emplâtre qu'on appelle *pro fracturis vel luxatione ossium :* dont on entourera le boulet, de la filasse épais d'un doigt pardessus l'emplâtre, & six éclisses fort minces, longues de quatre ou cinq pouces, larges de deux doigts, & entortillées de filasse de haut en bas afin qu'elles ne blessent point, qui seront posées au tour du boulet de haut en bas en égale distance, la ligature sera de ruban de fil, large d'un bon doigt, & long d'environ trois aunes ; le bandage doit être de deux chefs prés à près, qu'il faut commencer par en bas & finir par en haut & pardessus tout cela une grande en-

CHAP. LXXV. veloppe de toille qu'il faut coudre, afin que rien ne ſorte de ſa place.

Il faut frotter toute la jambe & l'épaule avec l'onguent du Duc; que ſi c'eſt un boulet de derriere, toute la cuiſſe, le jarret, & la jambe, ſuſpendre enſuite le Cheval, afin qu'il puiſſe ſoulager ſa jambe malade, & lui donner ſouvent des lavemens avec du policreſte, pour lui ôter le battement de flanc que la douleur cauſera; il lui en faut donner deux aux moins tous les jours les ſix ou ſept premiers jours, & ne point faire comme des Marêchaux qui mettent un patin au pied contraire pour faire appuyer la jambe malade à terre, afin que les nerfs du boulet ne ſe retirent pas, mais il y a déja aſſez de mal à la jambe, ſans en cauſer davantage, l'obligeant à s'appuyer deſſus; outre que les nerfs & les ligamens par les écliſſes demeurent en leur place, & les bons remedes qu'on y applique, non ſeulement empêchent qu'ils ne ſe retirent, mais les fortifient & aident la nature à ſe retablir.

Il faut laiſſer ce premier appareil neuf jours ſans y toucher, mais tous les deux jours il faut frotter la jambe & l'épaule avec l'onguent du Duc, & faire gliſſer quelque peu d'huile d'hipericum au long de la jambe pour penetrer juſqu'au boulet, afin d'humecter l'emplâtre & fortifier la partie.

Quelques-uns avant de rien faire au Cheval, le ſaignent en pince, & font très-mal, car c'eſt attirer la fluxion où elle eſt déja trop abondante; mais il faut ſaigner du col, parce que la ſaignée du col fait revulſion, & jamais il ne la faut obmettre dans le commencement de ces maux, & même avant l'application d'aucun remede.

Quand vous leverez le premier appareil, il faut frotter de même onguent le boulet avec de l'eau-de-vie, mettre un autre emplâtre de même onguent, ou *contra rapturam;* remettre les écliſſes, & frotter toute la jambe avec l'onguent du Duc, laiſſer l'appareil deux fois vingt-quatre heures, laiſſant toûjours le Cheval ſuſpendu, & continuer de la ſorte juſqu'à guériſon.

Et comme pareilles diſlocations ne peuvent arriver que l'épaule n'aye beaucoup ſouffert, & que l'os du mouvement ne ſoit relâché; il faut, ſi cela eſt, travailler à la rétablir, comme vous en trouverez la methode dans le Chapitre LIV. & ſuivans; vous connoîtrez ſi l'os eſt deſcendu, en maniant & comparant un os d'un côté avec l'autre, & voir s'ils ſont égaux: Il ne faut pas que cela vous étonne, car avec le temps l'épaule ſe retablira par les bons remedes.

Notez que les diſlocations ou entorſes ſe guériſſent aux jambes de devant avec le ſoin & les bons remedes, & les Chevaux ne s'en reſſentent pas; mais aux boulets des jambes de derriere, la cure en eſt longue & fâcheuſe, & ſouvent il ſe forme des abcès qui crevent dans

la jambe, dans le pâturon & ailleurs, & qui attirent l'humeur en si grande quantité qu'on ne la peut tarir ; & j'ai vû beaucoup de Chevaux estropiez, & d'autres qui en sont morts. Chap. LXXV.

Vôtre Cheval étant guéri, c'est-à-dire ne boittant plus : il faut y mettre le feu, comme je l'ai ci-devant marqué aux entorses, pour assûrer la cure & empêcher la rechûte, & quoiqu'il boitte encore, il faut y mettre aussi le feu pour le dernier remede & tâcher de le rendre droit.

Des Nerfs ferus.

CE mal arrive aux Chevaux pour l'ordinaire dans les courses violentes, & dans les mouvemens précipitez qu'on leur fait faire, comme aussi dans les chemins pleins de cailloux, ou dans les ornieres lorsqu'on les presse trop, ils s'attrapent des pieds de derriere, les nerfs de devant, ou bien des mêmes pieds de devant, il se fait une contusion au nerf qui est suivie d'enflure, de dureté, d'obstruction & de foiblesse, dont le Cheval est quelquefois estropié, il y a du moins la douleur qui le fait boitter plus ou moins selon que le mal est grand ou mediocre. Chap. LXXVI.

Si l'on n'a pas vû arriver l'accident, & qu'on n'ait pas remarqué l'endroit feru, il faut chercher le mal en apportant la main au long du nerf: si on y trouve de la dureté, de l'enflure & de la douleur, c'est assûrément le lieu de la nerferure, le poil y est souvent emporté par la violence du coup.

La nerferure étant recente, le meilleur remede est de frotter le mal avec de l'huile d'olive fort chaude, & presenter une pelle rouge vis-à-vis pour faire penetrer l'huile, en remettre à l'instant de nouveau, & continuer ce procedé pendant une demi-heure. La nerferure est presque toûjours guérie aprés cette premiere demi-heure, mais quoique la douleur soit ôtée, la foiblesse reste dans la partie qu'il faut laisser rétablir par le repos, & en frottant tous les jours l'endroit de la contusion avec de l'eau-de-vie.

Le remede suivant réüssit trés-bien, lorsque le mal n'est pas extrêmement envieilli : enveloppez l'endroit avec un linge moüillé, & passez un fer rouge vis-à-vis le linge moüillé, & fort près d'icelui sans le toucher : quand il sera sec, remoüillez le linge qui doit être en cinq ou six doubles sur le mal, & autour de la jambe, continuez à presenter le fer rouge l'espace d'un quart-d'heure, puis scarifiez l'enflure, c'est-à-dire, découpez la peau legerement en travers, & non en long, seulement pour faire sortir le sang meurtri, ne scarifiez guéres plus profond que si c'étoit pour donner des ventouses, puis fendez un coq

Chap. LXXVI. ou un gros poulet en vie, appliquez-le tout chaud sur le nerf blessé, & le liez dessus avec une enveloppe ou ligature : vingt quatre heures après vous l'ôterez & bassinerez six fois tous les jours la partie avec de bon esprit de vin & continuerez.

Pour guérir un nerf feru avec l'onguent des nerfs, lequel est trés bon pour les jambes usées & foulées, & pour tous les efforts envieillis.

Lorsqu'on a trouvé le lieu où le nerf est feru & blessé, il le faut d'abord frotter avec de l'eau-de-vie, & le traiter comme une entorse, il seroit inutile de repeter ici les mêmes choses : S'il ne guérit pour ces remedes, je voudrois y appliquer pour derniere resource l'onguent des nerfs, qui achevera ce que les précedens auront ébauché, ou à son défaut l'onguent Oppodeldoc.

Il est nommé l'onguent des nerfs, parce qu'il est specifique pour cela, la maniere de le faire est telle : Prenez les herbes de *Chamepitis* ou petit pain, marjolaine, romarin feüilles & fleurs, manthe & rhuë, feüilles & fleurs de lavande, fleurs de mille-pertuis, de camomille & de melilot, de chacun une poignée ; separez toutes les fleurs, c'est-à-dire qu'il les faut ôter de leur plante, & les mettre dans un matras qui est une bouteille à grandissime *col.* Verser sur les fleurs une pinte de bon esprit de vin, un vaisseau de rencontre pardessus, le tout bien lutté sera mis au bain-marie, aux cendres ou au sable, le tout assez chaud pour tirer la teinture de toutes ces fleurs, remuant par fois le matras, puis laissez refroidir, versez par inclination, & reservez à part.

Prenez outre cela deux onces de grains de genevre verd & les concassez, les bayes de laurier pilées, racine de piretre & mastic, de chacune une once, Benjoin demi-once, castoreum & Camphre, de chacun trois dragmes, pilez le tout à part, & le mettez dans un matras avec les herbes dont on a separé les fleurs, & les herbes aussi dont on n'a point separé les fleurs, & versez dans le second matras cinq demi-septiers d'excellent esprit de vin, couvrez d'un vaisseau de rencontre, luttez bien exactement le tout & mettez au bain-marie, ou au feu de sable assez chaud pour tirer la teinture de toutes ces drogues, & que l'esprit de vin dans la circulation s'en puisse charger : continuez de tenir le vaisseau à la même chaleur vingt-quatre heures, laissez refroidir & versez par inclination, ensuite vous mêlerez ce dernier avec celui que vous avez reservé ci-dessus, & les mettrez dans un matras, y ajoûtant une livre de savon marbré, coupez fort menu, remettez le vaisseau de rencontre, luttez & au bain ; faites dissoudre le savon dans l'esprit de vin, le tout viendra en consistance

d'onguent, qu'il faut garder comme une chose très-précieuse. Chap. LXXVI.

On applique cet onguent à froid, & on le fait penetrer en frottant avec la main : il ne cause ni enflure ni chaleur, il ne fait pas perdre un poil, & se conserve long-temps : le haut se durcit un peu, mais le dedans est aussi bon que le premier jour : c'est un des meilleurs remedes que je connoisse pour les nerferures, entorses, efforts d'épaule, de hanche, de jarret, & pour tous nerfs tressaillis, foulez, ou contus ; & si les hommes s'en servent pour les douleurs froides, Rhumatismes, Sciatiques froides, efforts de jarret & entorses, ils trouveront qu'il vaut mieux pour ces maux que tous les remedes Galeniques.

Autre, à peu de frais.

Quoique ce remede soit simple, il fait souvent autant d'effet que les remedes fort composez : il est bon particulierement pour les vieilles nerferures, car quoiqu'il soit resté une dureté à l'endroit du mal, & que le nerf soit fort gros & dur, il guérira par ce remede : faites fondre de la poix noire dans une grande cueillere de fer, quand elle boüillira, ôtez du feu, & ajoûtez peu à peu de la farine fine de froment, & remuez le tout pour épaissir la poix : quand elle vous paroîtra assez épaisse pour en faire l'application, laissez-là à demi refroidir, puis en faites un emplâtre sur un morceau de cuir bien délié, & ayant rasé le poil sur la nerferure, appliquez l'emplâtre tout autour du mal, & promenez le Cheval. Il faut laisser tomber de lui-même l'emplâtre, & si le Cheval n'est guéri, appliquez-en un second comme le premier.

S'il reste quelque enflure après que l'emplâtre de poix sera ôté, il faut se servir de l'onguent de Scrabeus, ci-devant décrit, qui emportera l'enflure en une ou deux applications ; il l'emportera en causant une nouvelle enflure, parce que les humeurs qui étoient congelées seront rarefiées, & seront plus capables de resolution ; & si tous ces remedes ne réüssissent pas, & qu'il y reste de l'enflure, le plus sûr est de donner sur la nerferure cinq ou six rayes de feu de haut en bas, & non en travers, & un bon ciroine pardessus : il ne faut pas donner le feu que la douleur ne soit ôtée, on connoîtra qu'elle est ôtée lorsqu'il n'y aura plus de chaleur à la partie.

Des Boulets enflez, ou gorgez.

POUR les boulets qui enflent par le travail, si l'enflure est mediocre, le meilleur remede est de se servir de deux parties d'eau-de-vie, & d'une d'huile de noix battuës ensemble, & d'en frotter les Chap. LXXVII.

CHAP. LXXVII.

boulets soir & matin, huit ou dix jours de suite.

Si l'enflure est si grande que cela n'opere point, il faut y appliquer la remolade du Boheme, ou l'emmielure rouge, & les bains ensuite desenfleront les boulets; s'il reste de l'enflure, il faut se servir du remede avec les blancs d'œufs, l'esprit de vin, le miel décrit au Chapitre LXI. ci-devant, qui sans doute les desenflera: mais comme l'enflure est quelquefois endurcie autour du boulet, & que l'humeur s'est congelée, il faut un puissant ramolitif, & ensuite resolutif; ce qui se trouvera au remede suivant.

Remede pour les Boulets enflez.

Hachez de la rhuë, que vous ferez boüillir avec du gros vin, & reduire comme en pâte, pour la lier en forme de cataplasme, autour des boulets enflez.

Les choux cuits & mêlez avec de la farine de féves, feront le même effet, & finalement tous les remedes décrits au Chapitre LXXIII. ci-devant, parlant des molettes, où il y a un remede sur la fin qui est excellent pour desenfler les boulets.

Quelquefois les jambes sont gorgées à l'endroit des boulets, & plus haut, ce qui vient du trop long séjour; les Chevaux chargez de chair y sont sujets; le meilleur & le plus prompt remede, est de faire de la lessive, avec des cendres de sarmant les deux tiers, & un tiers de cendre gravelée, & en bassiner extrêmement les boulets, & les autres parties gorgées, puis les charger avec les cendres qui sont au fonds, dés la premiere ou seconde fois les jambes doivent être dégorgées, c'est-à-dire desenflées.

Pour dissiper une grosseur qui vient à côté du Boulet.

Outre les enflures precedentes, il survient quelquefois sur l'os du boulet à côté une grosseur comme un demi-œuf de pigeon, qui devient plus grosse par le temps, si l'on n'y fait rien, elle n'est pas bien dure, & ne fait pas boitter le Cheval; j'ai souvent fait donner le feu à cette grosseur, mais comme il ya des remedes à essayer avant de pratiquer celui-là, faites ce qui suit.

Les emplâtres resolutifs réüssissent assez à ces grosseurs, entr'autres le suivant; s'il est appliqué long-temps sur le mal, asſûrément il le resoudra & le fera fondre.

Prenez deux livres de gomme ammoniac, faites-la dissoudre dans deux pintes de vinaigre trés-fort, faites cuire à feu clair remuant souvent, le tout commençant à s'épaissir, passez au travers d'un canevas à faire des tapisseries, jettez le marc, remettez dans le poëlon, & faites

tes cuire jusqu'à ce que le tout soit épais pour l'étendre sur du cuir ; & en faire un emplâtre, qu'il faut appliquer & lier sur la grosseur, ayant rasé le poil : il le faut tenir long-temps dessus, c'est-à-dire vingt-quatre jours, pendant lequel temps par insensible transpiration la grosseur se fondra : un même emplâtre sert huit jours sans y toucher ni le changer, il faut qu'il soit plus large que le mal environ un pouce tout autour, & la quantité que j'en ai prescrit, servira pour faire quatre emplâtres, qui sera pour trente deux jours ; car quelquefois on est obligé de le laisser ce temps-là, pour dissiper absolument la grosseur. CHAP. LXXVII.

Tout le monde n'a pas une si grande patience ; c'est pourquoi il faut se servir de l'onguent de Scarabeus, ou d'un autre bon retoire qui reduira la matiere en eaux rousses qui suppureront par les pores & guériront le mal.

Emplâtre de Noix pour resoudre les grosseurs.

PRENEZ des noix vertes cueillies huit jours avant & huit jours aprés la Saint Jean, c'est-à-dire si petites que les coupant elles n'ayent encore rien de dur, pilez-les exactement dans un mortier de marbre, & les passez sur un tamis renversé, comme on a de coûtume de passer la casse ; repilez ce qui ne sera pas passé, juqu'à ce que le tout soit passé, mettez-en deux livres dans un pot vernissé avec une livre de sel bien desséché, une livre & demie de therebentine commune : laissez le tout à la cave se fermenter pendant quinze jours, puis mettez sur un feu lent en remuant pour évaporer l'humidité, & reduire le tout en consistance d'emplâtre, qui est assez mal-aisé à mettre en œuvre, gardez-le dans un pot bien bouché, comme un excellent remede pour fondre les loupes, & toutes les grosseurs : il se conserve trente ans en sa bonté. CHAP. LXXVIII.

Comme le boulet est une partie fort éloignée du centre de la chaleur naturelle, il faut un puissant remede pour l'aider à fondre les grosseurs qui s'y forment ; celui-ci en viendra à bout s'il est appliqué soigneusement, remettant un nouvel emplâtre : de huit jours en huit jours, raser le poil sur l'endroit enflé, & continuer jusqu'à ce que le mal soit entierement fondu.

Les pauvres gens pourront se servir de ce remede quand il leur sera resté quelque partie enflée par la chûte des humeurs froides, ou aux bras, ou aux jarrets, & même aux mains, il resoudra les loupes au genoüil, & même toutes les loupes par-tout ailleurs ; mais ce sera en un mois, quelquefois en deux ou trois : d'autres ne guériront

Chap. LXXVIII. point du tout, ſelon la grandeur & la qualité du mal ; il faut changer d'emplâtre de quatre jours en quatre jours pour les hommes.

Pour une atteinte.

Chap. XXIX. LEs Chevaux s'attrapent les uns les autres, & s'emportent la piece ſur la couronne du pied, ils s'attrapent auſſi eux-mêmes les pieds de devant avec ceux de derriere.

Ces atteintes ſont aiſées à connoître par la playe : on voit la piece enlevée & le ſang qui en ſort, & ſouvent le Cheval en boitte.

Si la playe eſt pleine d'ordure ou de bouë, il la faut bien nettoyer & laver avec du vinaigre & du ſel ; s'il y a quelque morceau de chair qui ſoit détaché, il faut le couper, & enſuite faire durcir un œuf, le couper en deux ; le poudrer avec du poivre, puis tout chaud l'appliquer ſur le mal, & le bien lier ; ſi le Cheval n'eſt guéri pour la premiere application, il la faut réïterer le lendemain.

Les Chevaux au temps des gelées, lorſqu'ils ſont cramponnez avec des crampons fort longs, s'attrapent d'une jambe à l'autre avec un crampon, ou avec un clou de glace, & ſe font un trou au-deſſus de la couronne, ou dans le paturon, ce qui eſt aſſez dangereux : il faut d'abord laver le mal avec du vinaigre chaud, puis remplir le trou avec du poivre, & mettre un reſtrainctif noir par deſſus, qu'on fera avec de la ſuye de cheminée, du vinaigre & des blancs d'œufs, ou bien avec du bol & du vinaigre, ou beaucoup mieux avec la chaux mêlée & détrempée avec l'eau ſeconde : on réïterera le lendemain le tout, & ſans doute il guérira. Pour l'atteinte faite avec un crampon, lorſque le trou eſt ſur la couronne & qu'il eſt profond, pilez de la poudre à piſtolet, & la démêlez avec de la ſalive comme pour faire une amorce, empliſſez-en le trou de l'atteinte, mettez-y le feu pour faire brûler la poudre, & le lendemain réïterez la même choſe ; empêchez que le pied ni l'atteinte ne ſe moüillent, & de temps en temps lavez l'atteinte de l'eau-de-vie, elle guérira pour profonde qu'elle ſoit ; ſi le tendon n'eſt pas attaqué.

Que ſi on n'y voyoit pas aſſez d'amendement, on peut faire fondre un peu de l'emplâtre divin, avec de l'huile roſat dans une cueillere, & en bien imbiber du coton qu'on mettra dans le trou de l'atteinte, un emplâtre du même onguent pardeſſus, & penſer le Cheval tous les jours de la ſorte juſqu'à guériſon, qui ſera dans peu de temps, ſi le tendon n'eſt pas atteint. Si l'atteinte eſt profonde, & que nonobſtant les remedes ci-deſſus, le Cheval boitte toûjours, ou que la partie au-deſſus de l'atteinte enfle, & que la corne ſe reſſerre & le pied

s'étraiſſiſſe au-deſſous, il eſt bien à craindre que le tendon ne ſoit corrompu par l'atteinte précedente; il faut ſonder exactement, & ſi on trouve que le trou de l'atteinte aille juſqu'au tendon, il faut penſer le mal comme nous dirons aux javars encornez, ci-aprés. Que ſi l'atteinte a été negligée dans un voyage, quoiqu'un Cheval ne boitte guéres au commencement, la pourriture s'y engendre par le froid & par l'ordure, en ſorte que le mal devient une atteinte encornée; pour lors aprés une ou deux applications d'emmielure, on eſt obligé d'y mettre le feu, & le traiter comme nous dirons parlant des javars encornez: Et ſi le Cheval le léche, jamais il n'en guérira tant qu'il le lêchera; il faut donc envelopper le mal avec les remedes dont nous parlerons dans les Chapitres ſuivans. Chap. LXXIX.

S'il reſtoit de la pourriture au fond du mal, ſuppoſé que le tendon ne ſoit pas gâté, ce qu'on connoîtra avec la ſonde, lorſqu'elle ne peut penetrer juſqu'au tendon, pour empêcher que le tendon ne ſe corrompe, ſur-tout ſi le trou fait par le crampon ou autre choſe n'eſt bien net, & qu'il y ait de la pourriture au fond, ou qu'il faſſe de la matiere ou une enflure, une dureté ou une groſſeur au-deſſus, ou à côté du mal, lors lavez le mal avec du vin chaud, & appliquez l'onguent du Schmit dans le trou, & continuez; ſi le mal eſt de longue durée, que le Cheval continuë à boitter, que l'enflure durciſſe & augmente, ou que la matiere en ſorte, ayez recours au Chapitre des Javars encornez qui ſuit après celui-ci; car aſſûrément le tendon en eſt attaqué, & lors il faut qu'il ſoit extirpé, ou le mal ne guérira jamais.

Des Javars.

IL y a trois ſortes de javars, les ſimples, les nerveux, & les encornez: le javar ſimple eſt le plus ordinaire, c'eſt une tumeur engendrée par une humeur corrompuë, contenuë entre cuir & chair: il vient dans tous les endroits du paturon, & particulierement au derriere du paturon; le Cheval purge par cet égout l'humeur pourrie qui s'eſt amaſſée en cet endroit; le javar eſt au Cheval, comme un clou aux hommes, il fait douleur lorſqu'on le preſſe avec le doigt, & preſque toûjours fait boitter le Cheval avant qu'il aye ſuppuré, c'eſt-à-dire avant que le bourbillon en ſoit ſorti: Les javars ſont quelquefois des reſtes de gourme ou autres impuretez que la nature pouſſe au dehors, & ils viennent ſouvent par des meurtriſſures & des heurts, ou pour avoir laiſſé amaſſer de la craſſe dans le paturon, laquelle s'échauffant devient âcre, & cauteriſe le cuir; le javar ſimple eſt facile Chap. LXXX.

Chap. lxxx. à guérir & le Cheval n'en vaut pas moins, quand il en eſt quitte. Les javars nerveux ſont appellez nerveux, parce qu'ils ſont ou deſſous ou deſſus, ou à côté des nerfs ; il y en a de trois ſortes, les premiers ſont rares, & on en voit trés-peu.

C'eſt une tumeur qui ſe forme ſous un des nerfs du paturon, & qui étant couverte du nerf, ne peut pouſſer la matiere au dehors, & cauſent une ſi grande douleur au Cheval, qu'il lui donne la fiévre, & le fait boitter tout bas, parce que tous les ramolitifs, les anodins, ni aucuns remedes ne peuvent porter leur vertu ſur la tumeur, qui eſt comme enfermée ſous les nerfs & les tendons du paturon. La partie eſt éloignée du cœur qui eſt le principe de la chaleur, qui ne peut elle ſeule cuire & digerer cette humeur cruë, il faut donc que le Cheval ſouffre, & ſouvent qu'il periſſe : ce mal eſt plus dangereux que le javar encorné ; & la cure en eſt toûjours extrêmement difficile.

La ſeconde eſpece des javars nerveux, vient ſur un des nerfs du paturon, il fait enfler le paturon & la jambe, il fait extrêmement boitter, & ſouvent il en tombe une très-grande eſcare au lieu d'un bourbillon ; mais en chargeant la jambe, & appliquant un bon ramolitif ſur le javar, le bourbillon étant tombé, & l'eſcare étant faite, on le penſe avec l'onguent du Schmit, ou avec l'onguent qui ſuit, ſi on n'a point du Schmit. Prenez une livre de miel, deux onces de vert de gris en poudre fine, & de la farine de froment à diſcretion pour l'épaiſſir, puis ajoûtez-y un petit verre de trés-bon eſprit de vin : appliquez de cet onguent avec de la filaſſe ſur ces playes, & continuez à penſer tous les jours, & baſſinez la jambe, & particulierement le nerf enflé avec du vin chaud, dans lequel on met un peu de beurre, & par-là on guérira le Cheval.

Il y a une troiſiéme ſorte de javars nerveux très dangereux, qui viennent plus haut que le boulet à côté du gros nerf aux jambes de derriere. Souvent les Chevaux aprés avoir été traitez de ce mal ſept ou huit mois en demeurent eſtropiez, plus ils ſont ſituez ſur le nerf, plus ils ſont méchans & difficiles à guérir : ils ſont très-douloureux, car ils font boitter tout bas, perdre le manger, & cauſent la fiévre, & preſque tous ceux qui ont ces ſortes de javars, ſouffrent tant de douleur, qu'ils n'appuyent point le pied à terre & en meurent. Voilà les trois ſortes de javars nerveux expliquez, reſte à parler des encornez qui eſt la troiſiéme eſpece de nôtre premiere diviſion en javars ſimples, nerveux & encornez.

La troiſiéme ſorte de javars eſt l'encorné, celui-ci eſt encore dangegeux, car il ne tient point de la corne & de la couronne, il eſtropie

ſouvent le Cheval, parce qu'il l'oblige à faire quartier neuf : a-
près quoi un Cheval en vaut beaucoup moins ; & ce quartier ne vaut guéres.

Voilà les trois ſortes de javars, & pour les guérir nous propoſerons les remedes par le même ordre, que nous les avons expliqué.

Remedes pour les Javars ſimples.

Pour guérir un javar ſimple, il en faut faire ſortir le bourbillon, qui eſt un morceau de chair pourrie, qui eſt entre cuir & chair ; & quand il eſt dehors, le javar eſt guéri ; Pour cet effet, prenez gros comme un œuf de levain fait avec de la farine de ſeigle, deux ou trois gouſſes d'ail pilées, & une pincée de poivre, démêlez le tout avec du vinaigre, & le liez ſur le javar ; Ce remede aſsûrément eſt trés-bon, car en vingt-quatre heures il fait ſortir le bourbillon entier, ſans qu'il y reſte aucune impureté au fond du mal ; ſi vous ne pouvez trouver du levain de ſeigle, prenez du levain de pâte de froment, ou faites ce qu'il ſuit.

Prenez le blanc de deux ou trois poirreaux, au défaut des poirreaux, deux oignons blancs, pilez-les, puis mêlez parmi gros comme un œuf de vieil oingt, & une pincée de graine de moutarde, mêlez le tout & l'appliquez ſur la tumeur, & continuez cette application tous les jours, le bourbillon ſera bien-tôt ſorti ; enſuite baſſinez avec de l'eau-de-vie, & appliquez ſur la playe qui eſt reſtée, aprés que le bourbillon ſera ſorti, l'onguent que j'ai dit ci-devant avec du miel, du vert de gris, &c. & continuez de la ſorte, le Cheval ſera bien-tôt guéri : ſi le javar avoit fait une très-grande eſcare, comme il arrive quelquefois, il faut bien nettoyer la playe avec de la filaſſe, y appliquer l'onguent ci deſſus qui eſt trés-excellent, ou frotter le mal avec une herbe nommée *Chelidonia major*, en François de l'éclaire : elle vient toûjours à l'ombre, & ſon ſuc eſt jaune ; il la faut concaſſer, tirer le jus, & en frotter la mal, & lier le marc par-deſſus ; rien ne ſe deſſéche mieux que cette herbe : vous pouvez, ſi vous voulez, faire ce qui ſuit, pour faire ſortir le bourbillon du javar ſimple.

Hachez bien menu deux ou trois oignons, faites-les cuire dans de l'eau, avec une poignée de mauves, & autant de ſeneçon ; le tout étant cuit, écoulez toute l'eau & la jettez, ajoûtez une poignée d'ozeille cruë, & pilez le tout en pâte, mêlez parmi de la farine de lin pour l'épaiſſir, & en faites un cataplaſme, que vous étendrez ſur de la filaſſe, pour l'appliquer chaudement ſur le javar : Vous pouvez a-

CHAP. LXXX. vant que d'y mettre la farine de lin, si le javar est fort dur, y ajoûter de la graisse de porc, ou un peu de basilicum, pour l'appliquer comme dessus.

Dans une ou deux applications, si vous renouvellez toutes les vingt-quatre heures, le bourbillon sera dehors, & laissera un trou, que vous penserez comme nous avons dit.

Ce mal est commun & ordinaire aux jeunes Chevaux, les drogues suivantes y sont propres, vous en prendrez les plus commodes, l'huile vieille, le beurre, les graisses de geline, d'oye, de canard, de porc, les moüelles de cerf & de bœuf, l'on en fait des composez avec de la farine de seigle, ou de la mie de pain.

On peut se servir des emplâtres de dyachilon & des mucilages, ou du basilicum; mais comme on doit chercher les remedes les plus aisez à composer, & ceux des moindres frais, vous pouvez choisir un de ceux que j'ai donné qui sont tous trés-bons.

Remede pour les Javars nerveux.

CHAP. LXXXI. POUR la premiere sorte de javars nerveux, qui ne peuvent venir en maturité étant trop enfoncez, & sous les nerfs qui empêchent l'action des médicamens qu'on applique, les remedes ci-devant ordonnez feront peu de chose: l'emmielure blanche amollira mieux la partie, elle est décrite au Chapitre CLXXXIV. & y ajoûter de plus, la therebentine, & de la farine de lin, envelopper tout le paturon avec cette composition, & charger la jambe jusqu'au haut, avec de la lie de vin rouge toute froide pour empêcher la chûte des humeurs.

Si en quelque endroit il y a apparence que le javar veüille venir en matiere, il faut donner des boutons de feu autour de cet endroit, & percer le cuir, environ huit ou dix selon l'espace qu'il y a; on fait un cercle de boutons de feu autour du lieu qui paroît vouloir venir à suppuration, quelquefois on en donne encore au-de-là selon l'espace & l'apparence d'attirer la matiere par ces boutons qui doivent tous percer le cuir, & sur l'endroit où il a paru de la matiere, il faut y appliquer un plumaceau frotté de basilicum, & pardessus un bon cataplasme fait avec l'emmielure blanche, comme je viens de dire, tenir toûjours la jambe chargée avec l'onguent du Duc, ou avec de la lie de vin, & continuer à le penser tous les jours jusqu'à ce que l'escare des boutons de feu soit tombé, ou que le mal vous fasse connoître qu'il faut resserrer; par exemple, si d'un bouton de feu à l'autre vous connoissez que la peau se détache de la chair, & que la matiere

vienne en trop grande abondance, il ne faut plus mettre d'emmielure blanche, mais le remede ſuivant. Chap. LXXI.

Mettez une livre ou deux de therebentine commune dans un pot de terre, faites chauffer la therebentine peu à peu en remuant une eſpatule de bois, & l'épaiſſiſſez avec de la ſuye de cheminée fort fine, en remuant toûjours auprès d'un petit feu. Quand le tout ſera reduit en forme d'emmielure, lavez tout le mal de vôtre Cheval avec de l'eau-de-vie, & ayant mis de ce remede chaud ſur de la filaſſe, appliquez-le ſur le mal, & continuez cet appareil. C'eſt une maniere de reſtrainctif, qui ôte la douleur, & empêche les humeurs de fluer trop abondamment ſur la partie.

Toutes les fois que vous ferez chauffer ce reſtrainctif, il faut toûjours remuer auſſi long-temps qu'il ſera auprès du feu, car ſans cela, il ſe mettra tout en grumeaux.

Ne donnez point d'avoine au Cheval, mais donnez-lui du ſon moüillé: cette ſorte de javar ne doit pas être negligée; quoiqu'on y apporte tout le ſoin imaginable pour l'amener à ſuppuration, on aura bien de la peine à en venir à bout: je propoſerai encore quelques remedes pour les javars qui ſont ſur le nerf, & qui font boitter le Cheval, ſans qu'il y aye du peril; avant que le bourbillon ſoit ſorti; on pourra choiſir celui qui agréera le plus.

Remedes pour la ſeconde eſpece de Javars nerveux.

La ſeconde eſpece de javars qu'on appelle nerveux, qui viennent dans le paturon ſur un nerf, cauſent grande douleur, & font enfler la jambe, mais par les bons remedes on les guérit.

Premierement il faut tous les jours frotter la jambe enflée avec l'onguent du Duc, & enſuite faire ſortir le bourbillon par l'un des remedes précedens, comme celui de levain de ſeigle avec l'ail, ou celui des poirreaux avec le vieil oingt, ou bien par l'un des ſuivans.

Prenez beurre frais & huile d'olive de chacun quatre onces, faites-les chauffer avec une demi-livre d'eau commune, puis épaiſſiſſez-les avec deux onces de farine de lin, & cuiſez le tout comme ſi vous vouliez faire de la boüillie, y ajoûtant ſur la fin de la cuiſſon deux onces de fiente de pigeon en poudre, & appliquez chaudement ſur le javar, ayant auparavant raſé le poil avec des cizeaux.

Si ce remede ne fait pas aſſez d'effet, ſervez-vous de la compoſition ſuivante, qui ſera faite avec des feüilles de Paſdaſne, en Latin *Tuſſillago*, d'ozeille longue, & de mauves de chacune une poignée, faites-les cuire ſous les cendres; étant cuites, pilez-les, & les mêlez avec du beurre ſalé pour l'appliquer chaudement ſur le javar, il ſera

ſortir le bourbillon : ſi ce remede ne réüſſit pas, faites ce qui ſuit.

Faites cuire quatre oignons de lys ſous les cendres, pilez-les enſuite, y ajoûtant de la graiſſe de poule, ou autres, trois onces ; deux onces d'huile de lin, deux jaunes d'œufs durs ; mêlez bien le tout enſemble dans un mortier, & en appliquez ſur le javar chaudement avec de la filaſſe & une enveloppe.

Il faut toûjours charger le nerf de la jambe, s'il eſt enflé, & lorſque le bourbillon eſt ſorti, laver la jambe enflée avec le vin chaud, & le beurre, ou la frotter avec l'onguent du Duc.

Lorſque le bourbillon eſt ſorti, il faut mettre dans le trou un plumaceau frotté de baſilicum : le plumaceau eſt un morceau de filaſſe roulé en forme de tente, il fera ſuppurer le reſte de la chair pourrie qui eſt dans le trou, & il détergera : ſi dans le trou il y avoit de la chair baveuſe & pourrie, il y faut mettre un plumaceau ou une tente frottée d'égiptiac, il modifiera & fera tomber la chair morte.

Quand la chair ſera revenuë belle & nette, il faut ſe ſervir, ou de ſuc d'éclaire, & lier le marc deſſus, ou de charbon pilé, ou de la couperoſe brûlée, qu'on appelle *calcanthum*, qui eſt plus deſſicative, ou bien des cendres tamiſées : Il y en a qui lavent la playe ſeulement avec de l'eau-de-vie, ou de l'urine, & la poudrent avec de l'écaille d'huitre calcinée, c'eſt-à-dire brûlée, puis miſe en poudre fine ; ou avec de la vieille corde de batteaux ſechée & pilée.

Si la playe que le javar a fait, en jettant ſon bourbillon, eſt extrêmement grande, on la peut modifier avec le modificatif d'opium, puis la deſſécher avec l'onguent *martiatum*, ſi vous ne voulez pas prendre la peine de compoſer l'onguent avec du miel, du vert de gris, l'eſprit de vin & la farine.

Des Javars nerveux de la troiſiéme eſpece.

Reſte à traiter des javars nerveux de la troiſiéme eſpece qui viennent plus haut que le boulet, ſur le nerf ou à côté d'icelui aux jambes de derriere, & ſouvent vis-à-vis du mouvement du boulet, & lors la douleur en eſt plus grande, à cauſe que les ligamens qui ſont au tour du boulet en ſouffrent, aux autres qui ſont plus haut dans la jambe, il n'y a que les nerfs qui en ſont attaquez, ou ſur le hauts du boulet de la même jambe ; ils ſont ſi dangereux, & cauſent une ſi grande douleur, que non ſeulement le Cheval met peu ou point du tout le pied à terre, mais il en meurt, s'il n'eſt bien ſecouru ; & quoiqu'il le ſoit très-bien, il demeure ſouvent eſtropié.

Premierement pour le traiter, il faut ſaigner le Cheval au col ; le ſuſpendre, s'il ne s'appuye point ſur la jambe malade, & lui faire

bonne littiere qu'il puiſſe ſe coucher. Si on remarque qu'il ſoit aſſez vigoureux pour ſe pouvoir relever, car c'eſt une trés-fâcheuſe & trés-peu profitable methode de ſuſpendre les Chevaux, quand on peut s'en paſſer, & quand ils ſe peuvent coucher & relever, il n'en faut venir-là qu'avec grande raiſon ; enſuite appliquer ſur le javar & tout autour de l'emmielure blanche, pour attirer à ſuppuration, & frotter toute la jambe avec l'onguent de Montpelier, ou au défaut avec de la lie de vin toute froide, & continuer de la ſorte pour faire tomber le bourbillon, barrer la veine en haut de la cuiſſe, & au-deſſous du jarret avec une étoile de feu, ſi la jambe n'eſt point trop gorgée, ce qui arrêtera un peu le cours & la chute des humeurs, & mettre ou l'emmielure ou des émolliens pour faciliter la chute du bourbillon, s'il y en a à tomber ; lequel quoique tombé, le Cheval demeure ſouvent auſſi boitteux comme auparavant, c'eſt-à-dire à ne ſe pouvoir ſoûtenir ſur le pied ; ſi cela eſt, il faut donner autour du mal une douzaine de boutons de feu, & percer le cuir, & continuer à appliquer l'emmielure blanche tout autour du mal, comme j'ai déja dit. L'eſcare des boutons tombée, s'il n'y a point d'amendement, il faut ſe ſervir du coûteau de feu pour faire ouverture ; car le bourbillon qui eſt ſorti, ne laiſſe preſque pas de trou ouvert, mais une playe baveuſe, d'où ſouvent il diſtille des eaux rouſſes ou des matieres recuites qui tirent ſur le jaune, & qui toutes viennent du nerf, & vôtre Cheval demeure toûjours extrêmement boitteux, & même ne met pas le pied à terre. Ces matieres nerveuſes que je viens de décrire, ſont celles qui marquent la foibleſſe de la partie, la debilité des nerfs d'où le mouvement naturel eſt empêché, & on ne peut arrêter ces matieres & empêcher leurs cours, ce qui deſſeche, debilite, & affoiblit les nerfs, qu'en rayant toute la jambe dedans & dehors avec le feu, depuis le jarret en bas & un bon ciroine pardeſſus pour concentrer la chaleur naturelle. Chap. LXXXI.

Ces ſortes de javars donnent la fiévre au Cheval, le dégoûtent & le font mourir, ſi l'on n'en a un extrême ſoin, leur donnant ſouvent de bons lavemens avec du policreſte, le nourriſſant avec la corne, comme nous avons enſeigné tout au commencement, s'ils ne mangent point du tout, & les abreuvant avec de l'eau blanche, & les penſant tous les jours avec ſoin.

On feroit trés-bien à ces ſortes de javars de donner au Cheval dans du ſon moüillé, deux onces de foye d'antimoine en poudre, s'il le veut manger dans du ſon moüillé, & le lendemain une once de poudre cordiale dans du même ſon moüillé, puis le troiſiéme ne lui rien donner ; recommencer à lui donner le quatriéme jour, du foye

Chap. LXXXI. d'antimoine, le lendemain de la poudre cordiale, & le jour d'aprés ne lui rien donner, & continuer ce procedé jusqu'à guérison. Cette methode avancera beaucoup la guérison du javar, par la dissipation que cette poudre fera des mauvaises humeurs qui tomboient sur la partie affligée. Vous noterez qu'à ces sortes de javars, les Chevaux sont souvent vingt ou vingt-cinq jours sans mettre le pied à terre, & quoique le javar aye paru d'un côté de la jambe, il se fait un renvoi d'humeurs qui passent entre le gros nerf & l'os, & paroissent à l'autre côté, sans qu'il s'y fasse ouverture, mais seulement l'enflure avec douleur. Et comme il est besoin de faire une plus grande ouverture, vous ferez ce qui suit.

Ayez une sonde courbée pour sonder le javar, la sonde vous fera voir le fond du mal, qui penetrera sous le nerf; mais s'il va si avant sous le nerf, que la sonde vous fasse connoître que le trou du javar va dans les tendons, ou dans le mouvement du boulet, il ne faut pas hazarder l'incision, car on causeroit la fiévre, & peut-être la mort; il ne faut hazarder l'incision dont je parlerai ci-aprés, que lorsque la sonde entre droit jusqu'à l'os, qui de là va sous le gros nerf, & passe de l'autre côté de la jambe; mais si la sonde va dans le nerf, sondez toute la jambe, & la rayez toute des deux côtez avec le feu depuis le jarret en bas, les rayes de côté comme c'est l'ordinaire à demi doigt l'une de l'autre jusqu'au dessous du boulet; & à l'endroit où est le trou du javar, percer le cuir, & donner un bouton de feu fort large, & huit ou dix petits boutons autour du javar, qui tous perceront le cuir. Il faut prendre garde vis-à-vis du javar de l'autre côté du nerf, que sans doute il y aura enflure: sur cette enflure il faut donner cinq ou six boutons de feu & percer le cuir, barrer la veine avec une étoile de feu au haut sur le plat de la cuisse; & au bas, au dessous du jarret pour arrêter le cours des humeurs; appliquer sur le tout de la poix noire fonduë, pour en couvrir toutes les rayes de feu, c'est-à-dire toute la jambe; puis de la bourre pardessus, & une enveloppe sur le tout; on laissera les choses en cet état neuf ou dix jours, jusqu'à ce que les escares tombent. Le feu donné de cette maniere arrêtera le cours des humeurs qui se seroient jettez en trop grande abondance sur la partie malade, & les nerfs se desséchent, parce que l'humeur qui les nourrit, sort en matiere, & les rend incapabes de service après que le Cheval est guéri.

Il faut donner des lavemens avec du policreste pour lui appaiser le battemennt de flanc, que le feu lui aura causé, lui faire bonne litiere, ne lui donner que du son moüillé, & penser le mal ensuite comme une playe ordinaire avec l'onguent de Schmit. Et si dans le

cours du mal, il y a encore quelques boutons de feu à donner, pour faire couler quelque matiere enfermée entre cuir & chair, il ne faut pas hesiter & continuer avec beaucoup de diligence, car c'est ici un des plus grands maux que le Cheval puisse avoir. Chap. LXXXI.

Reste à parler de la maniere de traiter le javar nerveux avec l'incision qu'on fait avec le coûteau de feu, lorsque la sonde va droit à l'os, ou même en montant sans penetrer dans les tendons ou dans le nerf, ni dans le boulet même, lors il faut faire incision avec un coûteau de feu tranchant de haut en bas jusqu'au fond, c'est-à-dire jusqu'à l'os, faisant bonne ouverture, puis avec la sonde courbée vous trouverez que le mal traverse la jambe, & que la sonde répond de l'autre côté, passant sous le nerf près de l'os, il faut faire ouverture à l'endroit où la sonde aboutit, & couper encore de haut en bas jusqu'au fond du mal. Ces deux ouvertures faites, sondez par tout, pour connoître s'il n'y a point d'autre fond, car il faudroit couper & ouvrir jusqu'au fond toûjours avec le coûteau de feu; ensuite il faut rayer la jambe, & tout le boulet avec le feu à côté des ouvertures, & par tout plus bas & plus haut qu'icelles, afin de resserrer cette partie, empêcher la chute des humeurs, & barrer la veine sur le plat de la cuisse avec une étoile qu'on fait de cinq ou six rayes de feu & au bas & au-dessous du jarret autant; puis vous mettrez de l'huile de laurier dans les ouvertures faites avec le feu, de la filasse sur l'huile, le laisser de la sorte deux jours, remettre encore sur les incisions faites avec le feu, de l'huile de laurier en abondance, de la filasse pardessus & une enveloppe comme auparavant pour tenir le tout, & le laisser de la sorte encore deux jours: cette huile ôtera une partie de la douleur causé par le feu, car elle diminuëra la chaleur étrangere dans les quatre jours qu'elle aura été dessus; aprés quoi il faut penser les ouvertures comme des playes ordinaires avec l'onguent de Schmit ou autre, prenant garde soigneusement que la chair ne surmonte: ce qui arrivera si vous ne pensez vôtre mal tous les jours, & que vous ne vous serviez pas de l'onguent du Schmit, ou de celui du Docteur, qui est un vrai mondificatif; & à chaque fois qu'on leve l'appareil, laver toutes les playes avec de l'eau seconde, & l'onguent ensuite, vous tiendrez la playe belle & nette, qu'il faudra sécher finalement en la lavant avec de l'eau seconde, & pardessus de la vieille corde pilée.

Le Cheval aura sans doute des battemens de flanc par la douleur des incisions faites avec le feu, comme aussi des rayes, il lui faut donner de bons lavemens avec deux onces de policreste, le nourrir avec du son, dans lequel vous mettrez du foye d'antimoine en poudre deux onces tous les jours; que s'il ne veut pas manger le son avec le

CHAP. LXXXI.

foye d'antimoine, ne lui en donnez plus; mais de la poudre cordiale, de deux jours l'un, environ une once chaque fois.

Et comme les chairs peuvent ſurmonter, ſervez-vous pour les diſſiper du cauſtic ſuivant, qui eſt très-bon, non ſeulement à cela, mais pour faire tomber des eſquilles du petit pied par les cloux de ruë, ou autrement, comme encore pour les playes baveuſes & vilaines.

Cauſtic liquide excellent.

En penſant les playes faites par les inciſions, ſi la chair ſurmonte beaucoup, ou que les playes ſoient baveuſes & vilaines, il faut avant d'appliquer l'onguent du Schmit ou du Docteur, vous ſervir du cauſtic qui ſuit pour en laver les playes, aprés les avoir bien eſſuyées & de l'onguent pardeſſus, avec de la filaſſe ſur l'onguent: ce même cauſtic ſert auſſi lorſqu'il y a beaucoup de demangeaiſon aux playes ſur la fin de la guériſon, & que les Chevaux ſe frottent & ſe mordent; en les lavant tous les deux jours avec ce cauſtic, & de la poudre de vieille corde pardeſſus, les Chevaux n'y ſouffriront plus de demangeaiſon, non ſeulement à ces ſortes de playes, mais à celles du garrot & d'ailleurs.

Prenez deux onces de bon eſprit de ſel, autant de bon eſprit de nitre, mettez-les dans un matras, laiſſez paſſer l'ébulition, s'il s'y en excite, aprés ajoûtez deux onces de Mercure courant (qui eſt le vif argent) faites conſommer le Mercure par les eſprits, chauffant mediocrement le matras, lequel ne paroiſſant plus, ajoûtez deux dragmes de bon opium, le cauſtic ſera fait, il faut le garder dans une fiole.

Vous remarquerez que ſi cette ſorte de javar s'eſt fait connoître au croiſſant de la Lune, vous aurez grande peine à le guérir; que s'il a paru au declin, la cure en ſera plus aiſée.

J'ai fait traiter quelques Chevaux qui avoient de ces javars deux deſquels ont été boitteux & malades plus de ſix mois, & d'autres en ſont demeurez eſtropiez, d'autres en ſont guéris aſſez promptement lors particulierement qu'il a fallu faire l'inciſion.

J'ai fait traiter un javar nerveux qui fit des deſordres extraordinaires; je vous les décrirai, pour vous faire voir combien ce mal eſt difficile à traiter: D'abord je fis mettre ſept ou huit boutons de feu qui perçoient le cuir par tout, enſuite je mis une bonne emmielure tout autour, je fis charger toute l'autre jambe & la cuiſſe, de peur qu'il ne devint fourbu, car il ne ſe ſoûtenoit point ſur la jambe malade; je le faiſois penſer tous les jours, au bout de huit jours tout le

mal descendit sur le paturon, qui perça en cinq ou six endroits tout autour du paturon vers la pince, je fis d'abord dessoller le Cheval, & mis autour de la couronne des défensifs faits avec de la chaux vive en poudre détrempée avec l'eau seconde, parce que la couronne étoit enflée de plus d'un pouce, & j'eus peur que le sabot ne tombât; je faisois penser tout le haut avec l'emmielure rouge, & cette enflure sur la couronne qui étoit de deux ou trois doigts de large au long de la couronne, , avec le défensif ci-devant, qui assûrément est trés-bon, des éclisses entortillées de filasse pardessus l'appareil, & même sur la toile qui le tenoit, & encore de bonnes ligatures de ruban de fil pardessus les éclisses, je fus obligé de faire donner beaucoup de pointes ou boutons de feu dans le paturon, pour percer le cuir aux endroits où la matiere paroissoit, & même dans la suite de fendre le cuir d'un bouton à l'autre, pour mieux évacuer les matieres qui venoient en grande abondance, mais non pas trop mauvaises, c'est-à-dire demi-cuites & sanguinolentes. Chap. LXXXI.

Finalement voyant que le Cheval ne mettoit point le pied à terre depuis cinq semaines que je le faisois traiter, je jugeai qu'il falloit se servir de quelque sorte de défensif qui ôta mieux la douleur, en resserrant toutefois; je me servis donc de la therebentine environ deux livres, que je fis chauffer, & ensuite je mis peu à peu de la suye de cheminée bien pilée, en remuant toûjours, jusqu'à ce qu'à force de cuire, je fis une espece d'emmielure, dont je me servis, non seulement autour de la couronne, mais tout autour du boulet jusqu'au haut du mal, frottant toûjours bien la jambe avec l'onguent du Duc; & ce dernier défensif sur le bas, avec de la filasse pardessus, & une bonne enveloppe: & pardessus l'enveloppe, sur la couronne des éclisses, & encore une ligature pour tenir les éclisses en état; je n'eus pas continué de faire deux applications, que le Cheval s'appuya sur son pied, & finalement guérit par ce dernier remede. Etant guéri, pour ôter l'enflure qui étoit restée sur la couronne, & par tout où il y avoit eu du mal, & le pied desséché, je lui fis rayer toute la jambe avec du feu, depuis le dessous du jarret jusqu'à la couronne; ayant été dessolé quatre jours avant le feu, un bon ciroine sur tous les lieux rayez de feu, & de la bourre pardessus; les escares tombées, on les guérit par la voye ordinaire, & la solle de même; après quoi on promena en main le Cheval dans des terres labourées un mois entier, la chair & la nourriture revint à la hanche, les nerfs s'étendireut, & le Cheval servit ensuite, mais il fut quatre mois à guérir de ce grand mal que j'ai décrit, pour servir de modéle à de pareils maux.

Ce qui sauva ce Cheval, est qu'il se couchoit & se levoit très-bien

Chap. LXXXI. avec trois jambes, il ne perdit pas le manger, & d'abord qu'il avoit le battement de flanc, les lavemens ne lui étoient pas épargnez, non plus que les onguens du Duc, ou de Montpelier sur les cuisses & jambes, ni le *Crocus metallorum* en poudre dans le son; si le Cheval n'avoit été jeune, beau & bon, il auroit plus coûté à guérir qu'il n'eût vallu, il ne mangea d'avoine de trois mois entiers, mais seulement du son moüillé, de bon foin, de bonne paille, & de bonne litiere sans cesse, il étoit logé tout seul dans une petite écurie.

Des Javars encornez, & atteintes encornées.

Chap. LXXXII. Le javar encorné est une tumeur sur la couronne, qui est plus ou moins grosse selon que le mal est vieux ou nouveau; cette tumeur provient d'une matiere corrompuë, formée entre la corne & le petit pied, laquelle corrompt ou noircit le tendon qui est au-dessous de la couronne, ce qui attire les humeurs en cette partie d'où se forme l'enflure sur la couronne. Et comme cette pourriture est combattuë par la chaleur naturelle, qui tâche à se défaire de tout ce qui est corrompu ou étranger, il se fait ouverture de cette grosseur; mais qui n'est assez grande que pour évacuer une partie de la matiere corrompuë, & non pas pour faire sortir le tendon: c'est pourquoi comme la guérison de ce mal dépend de faire sortir ce qu'il y a de corrompu du tendon; il faut joüer du rasoir ou du coûteau de feu.

Ce mal est aisé à connoître & difficile à guérir: il faut introduire la sonde dans le trou de l'enflure, pour sçavoir où le mal penetre; s'il entre beaucoup dans la corne, & sous la couronne; le quartier qui est au-dessous de l'enflure se desséche, & se serre, & souvent le Cheval en boitte tout bas; mais si (comme il arrive quelquefois) le pied n'est pas desséché au-dessous de l'enflure, le Cheval n'en boitte que peu ou point.

Avant de parler de la guérison du javar encorné, ou de l'atteinte encornée, qui est la même chose, hors que l'un vient d'une cause interieure, & l'autre d'une cause exterieure: Je dirai qu'il y a assez avant sur la couronnne, entre le petit pied & la corne, un cartilage blanc qu'on appelle *tendon*, qui est insensible: il a environ un demi-pouce de largeur, & de longueur depuis les talons jusques prés du dernier clou de fer des pieds de derriere, & au même endroit aux pieds de devant: il y a deux tendons à chaque pied, l'un au quartier de dedans, & l'autre au quartier de dehors: ils commencent & finissent vis-à-vis l'un de l'autre, & à la pince, il y a plus de trois doigts du bout d'un tendon à l'autre. L'humeur ou la matiere du

javar étant formée prés de ce tendon, le noircit & le corrompt, toutes les parties voisines d'abord se déchargent des humeurs sur cette partie, ce qui forme la tumeur : ce tendon étant corrompu en l'une de ses parties, fait que la corruption suit la plus prochaine, ainsi le mal augmente tous les jours, & finalement le javar court & suit jusqu'au bout du tendon, si on ne l'arrête en coupant ou extirpant le tendon ; car l'humeur qui a commencé à le noircir & le corrompre, ne se peut arrêter : le seul remede est de couper ou de faire sauter ce qu'il y a de tendon corrompu, afin d'empêcher l'humeur de gâter ce qui en reste de bon & entier, & ainsi suivre jusques vis-à-vis du dernier clou du fer qui est le bout du tendon. Chap. LXXXII.

Les atteintes encornées viennent d'une cause exterieure, mais elles font le même effet ; le Cheval s'étant blessé sur la couronne avec un crampon de l'autre pied, ou bien de quelqu'autre chose, la blessure aura été fort près du tendon ; la chair meurtrie vient ordinairement en matiere, qui touchant le tendon le corrompt, ou même la blessure est venuë jusqu'au tendon qui sera noirci, & qui fera le même desordre que nous avons dit du javar encorné ; ainsi il n'y a nulle difference dans la guérison d'une atteinte encornée, & d'un javar encorné.

Souvent un Cheval aura eu une atteinte qui penetrera jusqu'au tendon qui guérira en apparence, & le trou se bouchera, & la playe, s'il y en a, se consolidera facilement, il n'en boittera plus, la playe consolidée & fermée, le Cheval étant droit on le croira guéri ; mais comme le tendon est touché, & qu'il est insensible à plusieurs Chevaux, il ne fait plus boitter ; mais l'humeur s'assemble en cette partie, & peu à peu en fait une grande atteinte encornée qui sera six mois à paroître, parce que le Cheval sera peu sensible, & que la matiere qui corrompt le tendon n'est ni âcre ni maligne pendant ce temps-là.

Les javars & atteintes encornées que l'on doit traiter de la même methode, sont plus dangereuses & difficiles à guérir au quartier de dedans qu'à celui de dehors, & plus profondement elles penetrent, plus la guérison en est retardée ; car il y a quelques Chevaux qui ont le tendon bien plus profond au-dessous de la couronne que les autres, & c'est à ceux-là que la sonde penetre fort avant, & si fort que bien souvent le mal passe au travers entre le petit pied & la corne, & a communication au quartier sous la solle, ce qui retarde beaucoup la guérison.

Il y a deux methodes de traiter les javars encornez, l'une avec le feu, & l'autre avec le rasoir & des cauteres ou caustics ; toutes deux

CHAP. LXXXII. ſont bonnes, mais lorſqu'un Cheval a ſupporté long-temps un javar encorné, ou une atteinte encornée, il n'y a pas à heſiter ; il faut travailler du raſoir, & ouvrir juſqu'au fond du mal, n'épargnant ni la corne, ni les chairs, mais faire inciſion & couper juſqu'à ce qu'on voye le fond du mal, & qu'on aye ſeparé tout ce qu'il y a de corrompu ſous la corne & ailleurs ; que ſi ce n'eſt pas un javar inveteré, on peut choiſir la methode qu'on voudra ; mais il faut ſçavoir que le feu difforme & gâte la forme du pied, ce qui eſt long-temps à ſe rétablir, & il y paroît toûjours, & ſouvent ne ſe rétablit point. Je commencerai par la plus aſsûrée & la plus commune preſentement à ceux qui l'entendent, qui eſt avec le raſoir qui fait moins de deſordre : quand on a un javar à traiter, qu'on l'a ſondé pour voir quel fond il a, il faut remarquer enſuite juſques où l'enflure s'étend en allant à la pince, car le mal ne courra jamais au talon, & on jugera de là que le tendon eſt corrompu juſqu'en cette partie où l'enflure finit : & pour la guériſon de ce mal, il faut d'une façon ou d'autre que ce tendon corrompu ſorte, comme étant un corps étranger dans le pied. Il faut remarquer avec la ſonde, ſi le mal eſt bien profond entre la corne & le petit pied, que ſi le trou conduit la ſonde bien bas, & bien avant entre le petit pied & le ſabot, il faut commencer la cure par deſſoler, qui ſera un grand acheminement pour la guériſon ; & ſi le tendon n'eſt pas bien profond, ce qui ſe juge en ce que la ſonde ne penetre gueres avant, lors on ſe peut paſſer de deſſoler, quoique à tous javars encornez, on ne fera jamais de faute, au contraire on fera très-bien de deſſoler, & quatre ou cinq jours aprés on ſonde le trou du javar encorné, & la ſonde ira juſqu'au tendon ; & pour le faire tomber & l'extirper, il faut environ un demi doigt plus avant que l'enflure, tirant vers la pince du pied, couper le poil ſur l'endroit où vous voulez attaquer le tendon, & pour cela faire ouverture avec un bouton de feu, penetrer juſqu'au tendon qu'il faut ſentir avec l'eſpatule courbée, ou avec le doigt encore mieux, & que le trou fait avec le bouton de feu ſoit aſſez ample pour y mettre le doigt du milieu ou le pouce, ſi le Cheval eſt grand, & que le bouton aille juſqu'au tendon, lors prenez ſix gros de bon ſublimé corroſif, deux gros d'aloës, le tout en poudre ſera bien mêlé, & vous prendrez un peu de cette compoſition que vous démêlerez avec de l'eſprit de vin pour en faire comme une boulette un peu dure, que vous introduirez juſques ſur le tendon au fond du trou fait avec le feu, & vous mêlerez encore de la compoſitiun ſuſdite avec du *baſilicum* ou autre onguent, & imbiberez trés-bien deux tentes de filaſſe au-dedans & dehors d'icelles, vous les introduirez dans le trou

que

que vous avez fait avec le feu, en sorte qu'elle le remplisse, & l'autre vous le mettrez dans le trou du javar jusqu'au fond; si le trou n'est pas assez ouvert pour y mettre une tente, ouvrez-le avec un bouton de feu, & allez rencontrer le tendon; c'est-à-dire penetrez jusqu'au fond, où la sonde vous a guidé, & y fourez ladite tente le plus avant qu'il se pourra, bien imbibée du cautere. Cela étant fait avec un bouton de feu beaucoup plus menu que le premier, donnez des pointes de feu, & percez le cuir à un pouce de distance l'une de l'autre, pour entourer & ouvrir toute la grosseur ou enflure que le javar a causé, sans toucher en aucune façon à la couronne. Toutes les pointes doivent percer le cuir, & penetrer un peu avant, puisque cela se fait sans peril à cause de l'enflure & mettre sur le tout une composition faite de therebentine, miel, & tare, parties égales, & le tout chauffé & mêlé ensemble; la composition se mettra chaude sur l'endroit brûlé, de la filasse pardessus, & une enveloppe sur le tout, & bien proprement avec le bandeau lier le tout, que le Cheval n'y porte la dent; & ne lui donner que du son moüillé, & y mêler du foye d'antimoine en poudre deux onces tous les jours. Ces operations causeront de la douleur au Cheval pendant cinq ou six jours, qu'il faut le laisser sans le penser, afin de laisser agir le cautere sur le tendon & les parties voisines, le saigner du col le lendemain du jour de l'application du cautere. Que s'il a du battement de flanc, donnez-lui sur le soir un bon lavement avec du policreste environ deux onces, & le réïterez même le lendemain, s'il est besoin.

S'il est delicat, il peut lui donner la fiévre, & un grand battement de flanc; si cela arrive, donnez-lui de bons lavemens; mais comme la fiévre ne provient que d'une cause exterieure qui est le cautere, quand il aura fait son effet; la cause étant cessée, l'effet cessera, & la fiévre disparoîtra.

Si le Cheval perd le manger, comme il arrive souvent, il faut mettre dans un linge usé une plotte gourmande décrite ci-devant, qu'on attachera au milieu de son filet, la laisser mâchonner deux heures le matin & autant l'aprés-diné, cela contribuëra beaucoup à le faire manger.

L'escare des pointes de feu sera fort ébranlée lorsque vous leverez l'appareil; pour le cautere, il sera attaché au tendon, & ne quittera prise de long-temps; mais il faut avoir la patience de le laisser agir. La nature travaillera à separer la partie atteinte par le cautere ou caustic & la separer du vif, comme étant un corps étranger privé de nourriture, si elle se trouve vigoureuse, l'escare tombera

CHAP. LXXXII. plutôt, ſinon il la faut laiſſer faire & ne rien preſſer ni ébranler; mais ſeulement continuer la premiere compoſition ſur les pointes de feu, & la renouveller tous les deux jours juſqu'à ce que les eſcares ſoient tombées, lors il n'y faut faire autre choſe, juſqu'à ce qu'elles ſoient guéries, que les bien laver avec de l'eau-de-vie, & ſur le tout de la filaſſe moüillée en eau-de-vie.

Pour les tentes qu'on a miſes ſur les deux bouts du tendon, lorſqu'elles auront fait leur effet, & que les eſcares ſeront tombées, il faudra ſonder s'il n'eſt rien reſté du tendon, & ſi le cautere l'a fait entierement ſauter, afin de n'être pas obligé d'y mettre un nouveau cautere comme celui qu'on a mis tout au commencement, & enſuite penſer les playes avec l'onguent du Schmit juſqu'à guériſon, brûlant la chair qui ſurmonte, ou la mangeant avec des poudres, comme on traite une playe.

Mondificatif, ou Onguent du Docteur pour les javars encornez.

CHAP. LXXXIII. FAITES fondre dans un pot une demie-livre de graiſſe blanche, lorſqu'elle ſera toute chaude, ajoûtez un quarteron de beurre frais, & d'huile d'*hipericum* autant, huile de laurier trois onces, ôtez du feu, & ajoûtez demie-livre de therebentine commune, quatre onces de *populeum*, & autant de couperoſe blanche, & quand il ſera à demi froid, mettez parmi le tout deux onces de borax en poudre fine, trois onces de vert de gris en poudre fine, & deux onces de reagal auſſi en poudre, & remuez bien le tout juſqu'à ce qu'il ſoit froid.

L'onguent du Docteur s'applique à froid ſur des plumaceaux ou des tentes, il déterge, deſſéche & conſolide, ſans autre remede, il guérira la playe que le cauſtic ou cautere aura fait ſur la couronne autour du javar encorné; que s'il y a quelque filandre, os de graiſſe, ou autre choſe à faire tomber, comme j'ai déja dit, ou quelque reſte de tendon, il faut appliquer ſur l'endroit qu'on veut faire détacher, du ſucre ou de la couperoſe blanche, & de l'onguent ſur le tout, ſi le mal n'eſt pas grand le ſucre ſuffit; mais ſi la choſe eſt fort attachée, il faut ſe ſervir de deux tiers de couperoſe blanche en poudre bien mêlée, avec un tiers de ſublimé en poudre.

Lorſqu'on veut faire détacher les os de graiſſe, les eſquilles d'os ou de filandres, il faut faire le contraire de ce que pratiquent les Marêchaux qui mettent du digeſtif, diſant qu'il ne faut pas rudoyer la partie; le digeſtif humecte & adoucit, & ne rudoye pas comme ils diſent, c'eſt-à-dire ne mange pas, ou plutôt n'eſt pas cauſtic, mais

aſsûrément il ne faut pas rudoyer de la maniere qu'ils l'entendent, mais il faut deſſécher pour faire détacher l'eſquille, l'os de graiſſe, ou filandre, car auſſi-tôt qu'il ſera deſſeché, il ſe détachera de la partie; & le digeſtif qu'ils mettent deſſus humecte trop, au lieu qu'il faut deſſécher.

L'eſcare étant tombée, toutes les fois que vous penſerez la playe, lavez-la avec de l'eau ſeconde, ou le cauſtic liquide décrit ci-devant, cela la tiendra belle & nette; s'il y a quelque trou qui penetre dans la corne, ou même qui paſſe au travers du pied: il faut y mettre des tentes couvertes de cet onguent, & l'orſqu'il ne ſortira plus de matiere du fond du mal, c'eſt une marque aſsûrée qu'il n'y a point de corps étranger, & que le Cheval eſt en voye de guériſon; & même lorſque la playe ne rend plus de matiere, c'eſt une marque de guériſon.

Si le javar eſt au quartier de dehors, quand le Cheval ne boitte plus, & qu'il n'y a plus de fond, il vaut mieux le faire travailler que de le laiſſer dans l'écurie; c'eſt en quoi le javar au quartier de dehors eſt plus aiſé à guérir que celui qui vient au quartier de dedans; car outre les raiſons que j'ai dit, on empêche plutôt le Cheval de ſe frotter & s'écorcher, comme ſouvent il fait avec l'autre pied.

Souvent en traitant ces maux, ſi on n'eſt fort ſoigneux de les penſer, la chair gagne & ſurmonte, en ſorte que la playe eſt plus haute que la corne & que le reſte du paturon; ce que vous empêcherez d'arriver, ſi vous lavez toûjours la playe avec de l'eau ſeconde, ou de l'eau jaune; mais ſi nonobſtant cela la chair a trop gagné, lavez la playe avec le cauſtic liquide: s'il ne ſuffit, il faut la couvrir entierement de reagal en poudre, & mettre de la filaſſe ſéche par-deſſus, & une enveloppe, & au bout de deux fois vingt-quatre heures qu'on ſera ſans y toucher, on mettra ſur le mal l'onguent Egiptiac ou *Apoſtolorum*, ou celui du Docteur ci-devant, afin de faciliter la chute de l'eſcare, qui ne ſe détachera pas de ſept ou huit jours, & vous aurez à lever une eſcare épaiſſe d'un écu blanc, & la playe au-deſſous ſera belle & nette, qu'il faudra peut-être ſeulement deſſécher avec des poudres deſſicatives, qui peuvent être de la couperoſe blanche, ou quelques-unes de celles que je donnerai au Chapitre CVIII. comme eſt le tartre, brûlé ou calciné, ou autre; ſi cela eſt, le Cheval peut travailler.

Souvent lorſqu'on croit le javar ou l'atteinte encornée guérie, qu'il n'y a plus de fond, ni de la matiere ſur les appareils, le Cheval recommence à boitter plus fort qu'auparavant; s'il n'y a point de creux ou de fond, & que le Cheval boitte fort, c'eſt une marque aſſu-

Chap. LXXXIII. rée qu'il reste quelque bout de tendon corrompu, & que l'incision n'a pas été faite assez avant au long de la couronne, allant à la pince, pour embrasser tout le tendon corrompu ; c'est pourquoi il faut recommencer, & faire ouverture avec un bouton de feu plus avant sur la couronne, comme vous avez fait au commencement du procedé que j'ai enseigné. Si en la premiere ouverture que vous avez faite, vous fussiez allé un pouce plus loin du trou du javar, vous auriez fait tomber tout le tendon ; mais comme il n'a pas été fait de la sorte, & qu'il est resté du tendon, il faut recommencer l'operation pour faire tomber ce qu'il reste de corrompu du tendon.

Mais je vous avertis que souvent quoique tout le tendon soit extirpé, neanmoins le Cheval boitte de nouveau tout bas, quoique le jour auparavant il fût presque droit, & toute la pince dans l'espace qui est d'un tendon à l'autre, devient à être enflé de la hauteur d'un doigt ; & il y a beaucoup de chaleur : cela est causé presque toûjours de ce qu'en pensant un javar encorné, lorsque le tendon a été coupé, si le Palfrenier qui tient le pied malade, le laisse aller rudement sur le pavé, comme ils n'y manquent jamais si le Cheval est difficile ; le sabot s'ébranle par cette secousse qu'il se donne, posant le pied rudement à terre, parce que le tendon qui le lioit est coupé, & cause le desordre que nous voyons paroître à la pince par l'enflure, & la chaleur qui y paroissent, & font boitter le Cheval tout bas : on peut prévenir ce desordre en faisant reculer deux pas au Palfrenier qui tient le pied avant que de le poser à terre.

Le remede à cette enflure d'abord qu'on s'en apperçoit, est de la graisser avec l'huile de laurier, de la filasse pardessus, & une enveloppe pour tenir le tout, le laisser de la sorte deux fois vingt-quatre heures, pour ôter la douleur & l'inflammation, ce que l'huile de laurier fera trés-bien, s'il est naturel & non sophistiqué. Les deux jours expirez, rayez de feu de haut en bas toute cette enflure, les rayes à un doigt l'une de l'autre, & même percez le cuir & penetrez dans la corne : vous percerez le cuir sans danger à cause de l'enflure qui empêche qu'on ne puisse rien gâter, graissez toutes les rayes que vous avez fait avec le feu, d'huile de laurier & de la filasse imbibée dudit huile que vous mettrez pardessus, & une enveloppe sur le tout : le lendemain remettez de nouvel huile de laurier sans le chauffer ni toutes les autres fois non plus ; & continuez jusqu'à trois fois de suite ; ce qui ôtera la douleur du feu, & dissipera l'enflure : puis mettez-y au bout de trois jours la composition de therebentine, miel & tare chauffez & mêlez ensemble, jusqu'à ce que les escares soient tombées, aprés quoi l'eau-de-vie seule achevera de guérir les

playes, comme il a été procedé aux pointes de feu données sur l'enflure causée par le javar encorné. Chap. LXXXIII

Lorsque le mal penetre bien avant au dedans du pied, & que le tendon est si profond au-dessous de la corne, qu'il est situé peu éloigné de la sole au-dedans du pied, il faut en ces occasions, la premiere operation ayant été faite, le cautere appliqué, & l'escarc tombée, si le Cheval continuë à boitter, & même d'avantage qu'auparavant qu'on y eût travaillé, il faut introduire la sonde qui vous conduit fort avant, & vous fait voir que le mal penetre au-dedans; on ne doit pas hesiter à dessoler pour le plus sûr, s'il ne l'a pas été d'abord, & foüiller où la sonde répond, qui est souvent près de la sole en dedans. Que si sans faire une trop grande incision, on ne peut aller de la sole jusqu'où aboutit la sonde par dedans le pied, & ainsi faire penetrer au travers du pied la sonde, pour donner issuë aux matieres par en bas, & ainsi faciliter la guérison par les injections & autres remedes, dont il seroit besoin de se servir pour faire détacher quelque esquille de l'os du petit pied, qui par le voisinage du tendon qui est corrompu, ne manque jamais d'avoir reçû impression du mal, & d'être noirci & corrompu en quelque partie, qu'il faut qu'il se détache pour guérir entierement ce mal qui seroit asśûrément de longue durée.

Supposons donc que le mal ne perce pas au travers du pied, & que la sonde rencontre le tendon situé en sorte qu'il a un pouce ou même un doigt de distance jusqu'au dedans de la sole; comme il n'est pas à propos de percer cette épaisseur, pour donner jour par en bas au mal, il faut donner du jour en coupant du sabot par dehors, avec un coûteau de feu tranchant jusqu'au dessous du tendon, & couper de la corne ou du sabot de haut en bas environ deux, trois ou quatre doigts de large, & la corne ou sabot étant ôtée, on voit le tendon à clair, & on le coupe avec le même coûteau de feu, puis on pense le mal avec l'onguent du Schmit tous les jours, ou tous les deux jours, jusqu'à guérison, lavant tous les jours la playe avant de la penser avec force eau de-vie, & ensuite l'onguent.

Notez qu'il faut bien se donner de garde de couper le sabot tout au travers au coin du talon depuis la couronne en bas, parce que cela feroit à peu prés le même effet, par maniere de comparaison, que si on ôtoit une pierre d'une arcade, qui la débanderoit, & feroit tout tomber en ruine; ainsi en arrive-t-il à peu prés à un pied qui étant debandé de sa forme naturelle, donne mille peines à rétablir.

Quoiqu'on ait coupé le sabot, comme je viens d'enseigner, pour attraper le tendon qui est très-profond dans le pied, souvent & pres-

Chap. LXXXIII

que toûjours, il arrive que l'os du petit pied a été noirci ou corrompu par le voisinage du tendon, il faut qu'une esquille en tombe, & quelquefois deux. Il ne faut point d'onguent à cela, mais seulement faire une poudre d'une once d'aloës, autant de mirrhe, & deux onces de sucre, le tout mêlé ensemble; on en prendra un peu qu'on mêlera avec l'esprit de vin qu'on mettra sur l'esquille, & de l'onguent du Schmit pardessus jusqu'a la chute de l'esquille, & que le Cheval ne boittera plus, il n'y aura plus qu'à traiter le reste comme une simple playe.

Sur la fin de la guérison, souvent la corne qui est au-dessous de la playe se desséche & serre la chair vive, & fait boitter le Cheval; lorsque cela arrive, il faut couper cette corne, desfécher les chairs & empêcher qu'elles ne soient meurtries par la corne qui est dure: on pourra prevenir cet accident en humectant cette corne par de bons onguens de pied.

La fin du mal est souvent la plus difficile, quand il reste quelque playe sur la couronne, qu'on ne peut desfécher avec les poudres, servez-vous de l'onguent suivant pour les playes sur la couronne, lequel est aisé à faire & à peu de frais; les Marêchaux veulent toûjours desfécher les playes avec des poudres, ce qui est long & ne réüssit pas souvent, je crois qu'il est plus à propos de continuer les onguens jusqu'à la fin de la guérison.

Onguent pour desfécher les playes sur la couronne.

Prenez un charbon de feu rouge & ardent, pilez-le en cet état dans un mortier, avec du sel suffisamment, c'est-à-dire, moitié autant que de charbon, le tout bien pilé & mêlé ensemble nourrissez-le tout avec de l'huile d'olive peu à peu, en remuant avec le pilon pour en faire comme un liniment fort noir, que vous appliquerez à froid avec de la filasse sur la couronne, c'est-à-dire, sur la playe de la couronne, l'onguent de la Comtesse fera à peu prés le même effet, bandez bien le tout, & continuez jusqu'à guérison: l'onguent desféche & resiste à la pourriture.

Maniere de traiter les Javars encornez, & Atteintes encornées avec le feu.

J'ai proposé la methode précedente de traiter les javars encornez, avec le cautere ou caustic, parce que le sabot aprés la guérison en est moins difforme que si on s'étoit servi du feu, & même le feu altere toûjours plus la corne; ces raisons ont fait quitter aux habiles

Marêchaux la maniere de traiter les javars & atteintes encornées avec le feu ; elle est neanmoins fort bonne, & même il y faut moins d'adresse que pour la maniere précedente.

Comme la guérison du javar encorné dépend de faire sortir ce qu'il y a de corrompu du tendon ; aprés avoir sondé le javar pour voir s'il penetre fort avant sous la corne, il faut rayer de feu toute l'enflure depuis le haut jusqu'au dessous de la couronne sûr la corne, les rayes près à prés, & si profondes qu'aprés avoir percé le cuir, elles aillent trouver & brûler le tendon qui est quelquefois plus & quelquefois moins avant dans le pied ; & si on ne brûloit que la moitié de l'épaisseur ou de l'aigreur du tendon, ce ne seroit rien faire, il faut le couper entierement avec le feu, & aprés qu'on a embrassé avec le feu toute l'enflure, & qu'on a coupé le tendon, il faut mettre sur le tout de l'onguent composé de vieil oingt, & de vert de gris, ou de therebentine, tarc & miel chauffez & mêlez ensemble, que vous appliquerez chaudement sur de la filasse ; sur le tout une enveloppe, & une ligature pour tenir l'appareil.

Cinq jours aprés, ou environ, on lave l'appareil, on nettoye bien le mal, & on met de la composition susdite ou du susdit onguent jusqu'à ce que l'escare soit tombée toute entierement ; mais comme à cette premiere operation, souvent le Cheval à cause de la douleur qu'il souffre, perd le manger & bat du flanc, donnez-lui quelques lavemens à l'usage du foye d'antimoine, comme je l'ai enseigné ci-devant, en parlant de traiter le javar encorné avec le cautere ; ainsi je ne le repeterai pas pour éviter les redites. Prenons le javar encorné dans l'état qu'il est, lorsque l'escare est tombée par le feu qu'on y a donné ; on sonde premierement le trou qui penetre sous la corne, pour connoître s'il n'y a point de tendon : que s'il n'y en a plus d'autant mieux, puisqu'il n'y aura qu'à traiter la playe du javar avec le mondificatif, ou onguent du Docteur, que je viens d'enseigner ci-devant, la lavant de deux jours l'un avec l'eau seconde ou l'eau jaune ; mais comme il y a presque toûjours un trou qui reste, on y met une tente avec le même onguent : si au bout de la tente, quand on la retire, il n'y a aucune matiere, le fond est bon, puisqu'il est sans corruption il n'y a qu'à continuer avec longuent *Apostolorum*, ou de Schmit, la guérison est prochaine; mais si nonobstant tout vôtre procedé, le Cheval boitte encore bien fort, c'est qu'asûrément on n'a pas brûlé tout le tendon corrompu, & qu'il y en a encore de reste ; ainsi il faut donner de nouveau des rayes de feu, en allant vers la couronne à l'extrémité de l'enflure, & penetrer jusqu'au tendon plus avant que la premiere fois, la sonde à la main pour connoître ce qu'on fait, appliquer

ſur les endroits brûlez de la compoſition ci-deſſus chaude, ou l'onguent fait avec le vert de gris & le vieil oingt, juſqu'à ce que l'eſcare ſoit tombée. Si le Cheval boitte encore bien fort après cette operation & l'eſcare tombée, mettez dans le trou du javar, s'il eſt profond, une tente frottée de l'onguent *Apoſtolorum* : s'il ſort abondance de matiere, le fond n'en vaut rien, & le mal vient de-là.

Il faut deſſoler ſans heſiter, ſi on n'a pas deſſolé d'abord, mettre l'appareil ſur la ſole, en la levant, il faut ſonder par le trou du javar, pouſſer la ſonde avec un peu de force, pour tâcher à la faire penetrer juſqu'au bas dans le pied, & en cas qu'on apperçoive l'endroit où le mal répond ſous la ſole, il faut paſſer un fer rouge au travers, afin de donner jour & iſſuë à la matiere; puis mettre une tente frottée de vieil oingt, mêlé avec du vert de gris en poudre, cela empêchera les chairs de pouſſer ſi fort à la couronne : l'eſcare du feu étant tombée, il faut penſer le trou avec l'onguent du Docteur ci-devant, ou l'Egiptiac ou l'*Apoſtolorum*.

Si nonobſtant ces précautions il venoit quelque corps étranger dans le trou comme os de graiſſe, filandre ou eſquille du petit pied, ou autre choſe, il la faut faire tomber en la touchant avec l'eau vulneraire, ou l'eſprit de ſel, & de l'*Apoſtolorum* pardeſſus, c'eſt-à-dire, en frotter les tentes qu'on met après l'avoir touché, ce qu'il faut continuer deux ou trois jours de ſuite; que s'il ne fait pas aſſez d'effet, & que l'os de graiſſe ſoit trop long-temps à tomber, il le faut toucher avec le bouton de feu, & enſuite l'onguent, bien-tôt aprés l'os de graiſſe tombera, & le Cheval ſera en état de guériſon.

Souvent on ne peut ni on ne doit hazarder de faire cette ouverture de haut en bas, & percer avec le feu, juſqu'à la ſole pour pluſieurs raiſons, dont en voici quelques-unes : pour y avoir trop d'épaiſſeur à percer, ou parce qu'on eſt trop près de l'os qui gouverne le petit pied, qu'on appelle le pivot, qui n'eſquillant point, s'il eſt noirci il le faudra ratiſſer, ce qui eſt une affaire; car le Cheval ſouffre beaucoup, & l'os a peine à ſe recouvrir, il vaut mieux en cette occaſion couper du ſabot avec un coûteau de feu ce qu'il en eſt beſoin pour voir le fond du mal, afin de pouvoir ôter tout le tendon avec le même feu, & qu'il y ait eſquille ou autre choſe à faire tomber, on y procedera comme je viens d'enſeigner.

Quand le Cheval ne boittera plus, qu'il n'y aura que la playe quelque grande qu'elle ſoit, il faut mettre deſſus de l'onguent du Schmit, avec des plumaceaux : que ſi la chair n'eſt pas belle, il faut la toucher avec l'eau vulneraire, ou avec le cauſtic liquide, l'onguent pardeſſus, ce qui ôtera la demangeaiſon; car c'eſt un très-grand embarras

barras d'empêcher les Chevaux de porter la dent à ces maux-là, quand ils commencent à guérir, & l'eau vulneraire ou le caustic le font en partie. Chap. LXXXIII.

C'est aussi une trés-bonne methode lorsque les escares sont tombées, de laver tous les jours la playe avec de l'eau seconde, elle empêche la demangeaison, & la chair de s'enfler & gonfler ; ainsi il ne le faut pas negliger, & jamais ne toucher ces playes avec de l'eau toute pure ; car elle leur nuit & empêche la guérison, pour trop entretenir l'humidité qu'on a grande peine à combattre aux parties qui sont près des jointures, parce qu'étant pleines d'humidité par une sage prévoyance de la nature, pour faciliter le mouvement des os, cette humidité se communique facilement aux parties voisines ; ainsi il faut toûjours dessécher pour détruire cette humidité superfluë.

Et comme l'eau seconde est d'un grand usage, non seulement aux playes des javars encornez, mais à toutes les playes ; je dirai ici, quoique je l'aye dit ailleurs, que l'eau seconde est l'eau forte de laquelle on s'est déja servi, qui devient verte lorsqu'on lui a fait dissoudre quelque métail : les Affineurs & Orfévres vendent cette eau à bon compte, comme étant inutile pour leur métier.

Pour dessécher les playes qui sont restées du javar lorsqu'il n'y a plus de matiere, mais encore de l'enflure, il faut faire une boüillie un peu épaisse avec de l'eau seconde, & du blanc d'Espagne pilé, l'appliquer sur les playes & enflures, & continuer à le penser tous les deux jours : elle dessèchera, resserrera & resoudra très-bien, particulierement s'il y a enflure, car c'est le meilleur astringeant qu'on puisse employer, principalement lorsqu'il n'y a pas grande douleur ; ce que les Marêchaux appellent du blanc d'Espagne n'est autre que la chaux vive, qu'on met quelque part en lieu sec, se reduire en poudre elle-même, ce qui arrive au bout de huit ou dix jours.

Des Formes

LA Forme est une grosseur qui vient sur le paturon, entre la couronne & le boulet, sur l'un des deux tendons qui sont en cet endroit : elle est dure, & le Cheval quand on le touche témoigne qu'il n'y sent pas grande douleur ; cette tumeur est calleuse, & fort attachée au paturon ; elle presse les tendons & ligamens qui sont sur icelui, & grossit, en sorte qu'étant prés de la couronne, elle arrête la nourriture, serre le pied & desséche le sabot, la nourriture qui doit l'entretenir demeurant à l'endroit où est la forme, lorsqu'elle est située près de la couronne ; plus un Cheval supporte une forme, plus Chap. LXXXIV.

Chap. LXXXIV. elle descend sur la couronne, & grossissant elle estropie, & ainsi plus une forme est près de la couronne, plus elle est dangereuse.

Les formes sont quelquefois hereditaires, mais le plus souvent elles viennent des efforts que les Chevaux font en travaillant, ou maniant aux airs, où il faut beaucoup de nerfs, ou sur les voltes extrêmement diligentes, & dans les courses violentes. Si l'on ne remedie à ce mal, ils en sont estropiez, lorsqu'elle est prés de la couronne; ce mal est peu ordinaire, mais il estropie beaucoup de Chevaux.

Elles viennent aussi quand le Cheval étant travaillé trop jeune on ne lui a pas donné le loisir de fortifier ses jointures; au commencement il y en a d'aussi petites qu'une féve, qui avec le temps deviennent comme la moitié d'une petite pomme plus ou moins; & ordinairement elles sont aux deux côtez du paturon, & dans le milieu entre les deux il y a peu d'enflure. Comme bien des gens ne connoissent pas les efforts du feu, & qu'ils les apprehendent, je proposerai le remede suivant: il faut commencer par dessoler, & ensuite couper le poil qui est dessus bien ras, & mettre sur toute la forme de veritable huile de laurier, de la filasse pardessus une enveloppe & une ligature, au bout de deux jours bien nettoyer toutes les croutes que l'huile de laurier a attiré, & en remettre de nouvelle sur la même filasse qui a déja servi, & continuer de la sorte; assez souvent on guérit les formes de cette maniere, si en dessolant on a fendu la fourchette pour élargir le pied, comme je l'ai enseigné, & qu'on tienne toûjours cette fente de fourchette ouverte en mettant les plumaceaux dans icelle par dedans le paturon, & seulement lorsque l'appareil sur la sole est mis & arrêté dans le pied avec des éclisses, puis on arrête l'appareil introduit dans la fourchette avec le bandeau qui sert à envelopper la forme.

Le remede ordinaire & le plus asûré pour guérir les formes quand elles sont grosses, est le feu: en cette maniere il faut commencer par dessoler le Cheval, puis en levant le second appareil au bout de six jours, on fait des incisions avec le bistouri de haut en bas, un doigt de distance de l'une à l'autre; les incisions embrasseront toute l'enflure de haut de en bas, sans entamer la couronne, & couperont tout le cuir jusqu'au calus qui cause la forme. Ces incisions étant faites comme le sang sort en abondance, appliquez dessus de la therebentine chaude avec de la filasse, un bandage & une ligature, laissez deux fois vingt-quatre heures: puis ayant levé l'appareil, il faut donner des rayes de feu avec un coûteau qui ne soit que rouge & non flambant, & avec ce coûteau legerement appliqué, c'est-à-dire, sans presser & appuyer trop; brûlez tout le calus ou la grosseur qui fait la forme, car sans

brûler la ſubſtance de la forme, vous aurez travaillé en vain; il faut donc à pluſieurs fois brûler & penetrer toute la groſſeur au travers des inciſions que vous avez faites au commencement, mettre ſur le tout de la therebentine, tarc & miel égales parties mêlées & chauffées, ou de l'onguent fait de vieil oingt & vert de gris, & de la filaſſe pardeſſus, bien envelopper le tout de la ſorte juſqu'à ce que les eſcares ſoient tombées. Lors il faut penſer avec l'onguent du Schmit, ou de l'Egiptiac, ou de l'*Apoſtolorum*, puis ne venant plus de matiere, les Marêchaux pour deſſécher mettent des poudres deſſicatives, lavent la playe avec de l'eau ſeconde avant d'y mettre de l'onguent ou de la poudre, & le plus sûr eſt d'envelopper toûjours ces maux, tant afin que les Chevaux n'y portent pas la dent, que pour preſſer la playe, & empêcher la chair de ſurmonter; car à moins d'un grand ſoin de bien penſer & d'envelopper la partie, il ſe formera une groſſeur ſur l'endroit où la forme a été, qui veritablement ne fera point boitter le Cheval, mais qui ſera difforme.

Je ne parle pas ici du ſoin qu'il faut avoir pour guérir la ſole, j'en ai fait un Chapitre exprès, mais ſur tout il faut être ſoigneux de bien penſer la forme, de ne point ſerrer trop la bande, crainte de cauſer une enflure exceſſive, & penſer le Cheval tout au plus tard de deux jours en deux jours, & il eſt fort à propos de le penſer tous les jours. Il m'eſt arrivé une fois que faiſant traiter un jeune Cheval d'une forme, l'ayant deſſolé & mis le feu à la forme, la gourme qui étoit prête à jetter ſans que j'en euſſe vû aucune apparence, ſe déborda ſi fort ſur la partie où étoit la forme qui étoit une jambe de devant, qu'il ſe fit une ſi furieuſe enflure à tout le canon, qu'il perça en deux endroits du boulet, d'où il ſortit extraordinairement de matiere; tout mon ſoin fut de mettre toûjours de bons reſtrainctifs faits de blanc d'Eſpagne & d'eau ſeconde autour de la couronne, pour reſoudre l'enflure qui s'étoit étenduë juſques-là, penſer les playes avec de bonne eau-de-vie, du miel & du blanc d'Eſpagne, bien mêlez enſemble; finalement le tout guérit; mais il fallut bien du temps à cauſe de cet accident.

Quelques perſonnes aſsûrent qu'on peut guérir une forme avant qu'elle ſoit groſſie, en lui donnant le feu ſans deſſoler le Cheval, ſi le pied n'eſt pas deſſéché & reſſerré, particulierement ſi on a le ſoin de barrer la veine au-deſſous du genoüil; mais l'experience m'a fait connoître qu'il faut toûjours pour bien traiter une forme, commencer par deſſoler, qu'on donne le feu ou non, pour attirer le mal en bas, & faire comme une revulſion; le feu ſeul ſans deſſoler, quelque ſoin qu'on prenne de le bien donner, n'eſt pas capable de reſou-

dre une forme ; l'experience m'en a rendu certain, car des Chevaux ayant été dessolez, le feu très-bien appliqué, le cuir percé, & ayant fait penetrer les coûteaux jusqu'aux calus, enfin le tout bien brûlé, les escares tombées, la playe en bon état, le Cheval boittoit tout comme avant toutes ces operations. Je l'ai fait dessoler une seconde fois, j'ai fait fendre avec le bistouri la fourchette jusques dans le paturon pour élargir les talons, aprés quoi le Cheval a été guéri ; j'ai été obligé d'en dessoler jusqu'à trois fois, & finalement ils ont été guéris. En ce temps-là je n'avois pas trouvé la methode de fendre la fourchette, pour élargir les talons, & ainsi je ne faisois que la moitié de l'ouvrage en dessolant ;, mais depuis que j'ai fendu cette fourchette, je n'ai jamais été obligé de les dessoler plus d'une fois, & pour faire connoître combien il est utile de dessoler à ces maux ici, j'ai guéri des formes à des Chevaux sans feu en les dessolant, & mettant dessus la forme de l'huile de laurier, comme je l'ai enseigné ci-devant, & le Cheval n'en boittoit plus & travailloit trés-bien, & la forme n'a pas passé outre de plus de trois années, aprés quoi il a fallu la traiter avec le feu.

Les incisions que j'ai ordonnées ci-devant avec le bistouri, afin de mettre le feu au travers lesdites incisions, ont été pour rendre la partie moins difforme, & faire une moindre cicatrice que si on perçoit le cuir avec les coûteaux de feu, parce que ce mal n'est pas comme les autres, où on met le feu simplement sur le cuir sans le percer, & on le donne en couleur de cerise ; mais aux formes il n'en est pas de même, non seulement il faut percer le cuir, mais il faut que le feu penetre toute la grosseur ou le calus attachée à la substance du paturon, & le fasse tomber ; ainsi il vous est libre de percer le cuir avec les coûteaux de feu, ou de fendre le cuir avec un bistouri, puis donner le feu au travers des fentes : cette derniere maniere ne fait point tant de cicatrices, & on voit mieux ce qu'on fait qu'en perçant le cuir avec les coûteaux de feu, & penetrant jusqu'au calus ; ce n'est pas qu'aux Chevaux ordinaires, sans façon je ne fasse donner le feu & percer le cuir en brûlant le calus qui fait la forme, sans prendre le soin de faire des incisions avec le bistouri, & je m'en suis bien trouvé ; mais il faut d'abord que le feu est donné, mettre sur le mal de la therebentine, du tarc & miel le tout chaud, de la filasse, & une bande ou enveloppe, & toûjours envelopper le mal jusqu'à guérison, & passé sept ou huit jours lorsque la matiere est formée le penser tous les jours.

Quelquefois l'escare du feu étant tombée, les chairs souflent & grossissent, on l'empêchera en lavant la playe avec de l'eau seconde,

l'eau vulneraire, ou le caustic liquide, & ensuite les poudres ou des onguens, comme celui du Schmit, ou le mondificatif des javars en cornez, tout aussi long-temps que la sole n'est pas revenuë, & qu'elle se forme au-dessous du pied, la chair ne surmonte guéres. Quoiqu'il en soit, s'il arrive, on peut la manger avec des poudres ou même la brûler avec un coûteau plat, car pourvû qu'on ne touche pas le cuir avec le feu, brûlez la chair tant que vous voudrez, il n'y paroîtra ni plus ni moins, & l'escare de feu étant tombée, la playe sera resserrée, belle & nette; la chair ne souflera pas si-tôt, si vous tenez toûjours la playe enveloppée avec de bons onguens, & le mal en guérira bien plutôt. CHAP. LXXXIV.

Des méchants Pieds.

ON peut mettre au premier rang des mauvais pieds, ceux qui ayant la forme du sabot assez belle, ont la corne si éclatante, qu'à l'endroit du trou que fait le clou, toute la corne au moindre heurt s'emporte, ce qui fait perdre le fer, & la perte d'un fer peut faire perdre le Cheval. CHAP. LXXXV.

Il y en a qui ont le pied dur sans être éclatant, on y peut aisément donner remede, & ce n'est un défaut que par accident.

Nous parlerons en la seconde Partie des pieds defectueux en leur forme, & nous donnerons les moyens d'y remedier par la ferrure.

Les Chevaux qui ont l'ongle ou la corne cassante, sont aisez à connoître à l'œil, car la corne est éclatée tout autour du fer; le meilleur remede est de les ferrer après le plein de la Lune & au-dessous, & jamais au croissant, contre l'opinion de plusieurs; & ensuite il faut les graisser tous les jours avec l'onguent de pied.

Dans la ferrure je parlerai amplement des pieds mal formez, plats, & en forme d'écaille d'huitre; mais comme tout le monde n'aura pas la curiosité de la lire, j'en dirai ici quelque chose.

La methode suivante retablira les pieds qui sont si plats, qu'il faut forger des fers voutez pour les faire cheminer, & qui presque toûjours au moindre gravier qui se met entre le fer & la sole, font que le Cheval boitte, & demeure sur la litiere pour quelque temps; il faut pour redonner au pied une bonne forme, barrer les veines dans les paturons en quatre endroits deux à chaque jambe; ou bien vous pouvez saigner abondamment le Cheval des quatre veines du paturon, & differer pour quelque temps de lui barrer les veines; ensuite ferrer ces pieds plats avec des fers à pantoufles, & qui sont propres pour élargir les talons. J'ordonne cette ferrure, parce que tous ces pieds plats ont

Chap. LXXXV. les talons ferrez, ces fers leur élargiront les talons, & contribuëront beaucoup à faire prendre au pied une bonne forme. Il est à noter que ferrant un pied à pantoufle, il faut laisser la sole extrêmement forte au talon, & ne l'affoiblir en aucune façon en parant le pied; car à moins de cela le Cheval boitteroit, & il le faut laisser quelques jours aprés qu'il est ferré sans le travailler, & lui tenir les pieds dans sa fiente bien moüillée, pour faciliter par cette humidité, que les pieds ferrez à pantoufle prennent l'habitude de porter ces fers. Il faut de plus ne point ouvrir les talons aux pieds qu'on veut ferrer à pantoufle, & parer la fourchette platte, parce que la parant autrement, un des côtez de l'éponge du fer à pantoufle porteroit sur la fourchette; c'est ce qui oblige de donner aux éponges des fers à pantoufle peu de largeur: ainsi ils porteront peu sur la fourchette, & quoiqu'ils portent quelquefois un peu sur la sole; comme on l'aura laissé forte, & la fourchette aussi, il n'en arrivera point de mal; le Cheval étant ferré de cette sorte, graissez le haut du pied prés du poil tous les jours; vous verrez le pied peu à peu prendre une bonne forme, lors vous pourrez barrer les veines comme j'ai dit ci-devant; car si cette saignée a profité, asûrément le barrement de veine achevera l'operation; & dans trois ou quatre mois vôtre Cheval pourra porter les fers tous plats, & peu à peu le pied reprendra une bonne forme.

J'expliquerai la raison de cette operation, parlant de la ferrure des pieds plats, que je ne repeterai point ici; mais comme l'onguent de pied est necessaire pour aider l'operation, vous en verrez ici la description.

Onguent de Plantin pour faire une bonne Corne, & la faire croître.

Prenez une livre de beurre frais, autant de suif de mouton fondu & separé de ses membranes, faites-les fondre dans une bassine avec quatre onces de cire blanche coupée par morceaux, autant de therebentine commune, & six onces d'huile d'olive, le tout étant fondu, ôtez du feu, & ajoûtez plein un plat de jus de plantin, qui est environ chopine de Paris, faites cuire à petit feu durant huit ou dix heures, ou jusqu'à ce que le jus de plantin soit entierement consommé, prenant garde sur tout qu'il ne boüille point. Pour l'empêcher, lorsqu'on le voit commencer à boüillir, il faut l'ôter de dessus le feu, puis l'y remettre, & continuer de la sorte, jusqu'à ce que le suc soit consommé; & quand il le sera, & que l'ayant ôté de dessus le feu, il commencera à se figer, y ajoûter une once d'oliban en poudre, puis incessamment remuer jusqu'à ce que le tout soit froid. Cet onguent desaltere la corne, & fait croître le pied sans introduire aucune cha-

leur étrangere, comme font les huiles & les graiſſes qui ne ſont point corrigées. Le ſuc de plantin modere ici la chaleur des autres ingrediens, & pour cet effet l'on ſe doit donner de garde qu'il ne boüille, ce qui le diminuëroit ſi notablement, qu'il détruiroit ſa qualité rafraîchiſſante. En hyver ſervez-vous de l'onguent fait avec du miel commun, du tarc & de la graiſſe blanche, autant de l'un que de l'autre, mêlez à froid, c'eſt un trés-bon onguent à peu de frais.

Onguent du Conneſtable pour faire croître la Corne. & la rendre douce & liante.

De tous ceux qui ſe mêlent de traiter les Chevaux, il n'y en a pas un qui n'aye ſon onguent de pied, & qui ne diſe qu'il a le meilleur de tous, qui fait croître le pied d'un pouce en huit jours de temps, ce qui n'eſt pas, ni ne ſera jamais; car outre la bonté de l'onguent; pour faire croître le pied il dépend de la ſaiſon, du temperament du Cheval ſec ou humide,, & de la nature du pied, ainſi je ne promets pas ces grandes merveilles; mais j'aſſûre que cet onguent eſt bien doſé, qu'il eſt methodique, que les ingrediens ſont propres & conformes à la nature de la corne, qu'ainſi il doit réüſſir, voilà pour la theorie; quant à la pratique, je vous aſſûre que je l'ai trouvé très-bon, Monſieur le Conneſtable s'en ſervoit dans ſon écurie, qui étoit la plus belle de ſon temps, que cela ſoit ou ne ſoit pas, l'onguent eſt bon.

Prenez cire neuve, ſuif de chévre, & au défaut ſuif de mouton, le plus nouveau eſt le meilleur, lard gras coupé en petits morceaux, & deſſallé vingt-quatre heures dans l'eau, la changeant trois ou quatre fois, de chacun une livre, faites fondre le lard avec le ſuif & la cire, puis vous jetterez parmi de la ſeconde écorce de ſureau une bonne poignée; & ſi c'eſt au printemps plein les deux mains de boutons de ſureau quand ils ſont gros comme le pouce, que vous laiſſerez boüillir à petits boüillons & à petit feu, avec ce que deſſus, pendant un demi-quart d'heure, en remuant par fois; vous paſſerez le tout au travers d'une groſſe toile, jetterez le marc, remettrez dans la baſſine ou pot ce qui ſera paſſé, & ajoûterez quatre onces de therebentine commune, autant de miel, & deux onces d'huile d'olive; ôtez du feu, & remuez juſqu'à ce qu'il ſoit froid; ſervez-vous de cet onguent pour graiſſer la corne un pouce de large tout autour du poil, & continuez tous les jours.

Il ne faut graiſſer les pieds que lorſqu'ils ſont ſecs, & qu'il n'y a ſur la corne ni poudre, ni bouë ſéche.

Les Livres de Marêchallerie ſont tous pleins de deſcriptions d'on-

Chap. LXXXV. guents de pied : chaque Marêchal compose le sien ; j'en ai essayé de cent sortes, j'en pourrois grossir ce Livre d'une infinité de façons, mais l'experience m'a fait arrêter à ces trois ; sçavoir, celui de plantin, celui du Connestable, & celui qui est composé de miel, de tarc & de graisse, autant de l'un que de l'autre mêlez à froid : le premier pour les pieds dont la corne est dure comme du verre, sur lesquels les onguents coulent sans penetrer ; le second & le troisiéme pour tous les autres pieds, quels qu'ils soient : le dernier coûte peu, & fait plus d'effet que tous ces onguents de pied fort chers & difficiles à préparer ; le surpoint ne doit pas entrer dans les compositions des onguents de pied, il est trop chaud & fait venir des cercles, ce que les auttes ne feront jamais.

Pour faire croître le pied à un Cheval fort promptement.

Ayant parlé des méchans pieds, j'ai jugé à propos de vous donner la methode de faire croître la corne, parce qu'un Cheval ayant marché pied nud, & s'étant usé le pied demeure souvent inutile, faute d'avoir assez de corne pour le pouvoir brocher ; il faut au lieu de suivre la coûtume ordinaire de graisser les sabots ou la corne tous les jours un pouce de large sur la couronne près du poil, étendre de l'onguent sur de la filasse suffisamment pour entourer toute la couronne sur le sabot, un pouce de large, une enveloppe & une ligature sur le tout, renouveller l'onguent deux fois la semaine sur la même filasse, & continuer ; cela fera plus d'effet que la methode ordinaire, parce que l'onguent séjournant toûjours sur la corne l'humectera, & ensuite la penetrera toute, ainsi la fera croître.

Vous prendrez l'un des trois onguents décrits ci-devant selon la nature de la corne, que vous voulez faire croître.

Des Pieds Solbatus.

Chap. LXXXVI. Le pied d'un Cheval est dit Solbatu, lorsque la sole est foulée, meurtrie & alterée, ce qui arrive lorsque la sole est trop desséchée, & comme privée de nourriture, ou lorsque le Cheval marche defferé sur le dur, ou lorsque le fer porte sur la sole : ce qui est aisé à connoître quand on defferre le Cheval, car ayant ôté le fer, on voit à l'endroit foulé, le fer qui est fort lis & plus usé qu'aux autres endroits.

Un Cheval peut être solbatu d'une encloüeure qu'on aura negligé de penser, le feu court sous la sole, qui attire la douleur & ensuite la matiere. Une bleyme peut causer le même desordre ; un pied peut

être encore folbatu, fans fortir de l'écurie que pour aller au manege, où le terrain étant doux, felon les apparences, ne le peut rendre folbatu, vû qu'il n'aura pas été pied nud, allant à la Campagne il peut auffi avoir cette incommodité fans avoir cheminé defferré ; cela vient de ce que le pied étant trop defféché, foule la chair qui eft entre le petit pied & la fole, la meurtrit & noircit ; ainfi le Cheval en boitte fort bas, & nonobftant les remedes que nous dirons, il ne recevra aucun foulagement, ou peu ; ainfi il faut deffoler, & vous trouverez que la fole étant arrachée, la chair fera toute noire & meurtrie ; puis le traitant à l'ordinaire, il guérira fans doute ; mais comme la folbature a d'autres caufes ; il en faut ufer pour les guérir, comme je dirai ci-aprés, avant de le deffoler, au cas qu'il en faille venir-là. Chap. LXXXVI.

Lorfqu'un Cheval qui a les pieds foibles chemine dans les païs fablonneux, pendant les ardeurs de la Canicule, ou du grand chaud, il s'échauffe tellement les pieds que la fole fe defféche abfolument, & enfuite elle meurtrit le petit pied : le Cheval folbatu a peine à fe foûtenir, car la chair qui eft entre le petit pied, & la fole étant meurtrie, lui caufe une extrême douleur ; il ne fera pas difficile de connoître un Cheval folbatu, puifque vous trouverez la fole féche, chaude & douloureufe ; & un Cheval qui fe portant bien d'ailleurs, aimera mieux fe coucher que de manger.

Le remede ordinaire des Marêchaux pour un pied folbatu, eft de le deffoler ; ce remede eft le plus afsûré, mais il y va de longue, & beaucoup de gens l'apprehendent, il y a d'autres remedes pour ce mal, qu'on doit tous effayer avant de deffoler ; je commencerai par les plus faciles.

Divers Remedes aux pieds douloureux & folbatus.

Quand le Cheval eft folbatu, pour avoir long-temps cheminé fans fer, il lui faut blanchir la fole avec le boutoir, & le referrer à quatre clous feulement, puis fondre de la poix noire toute boüillante, ou du tare encore mieux, le lui verfer dans le pied, & lui laiffer refroidir, puis appliquer autour du pied la Remolade fuivante.

Prenez une livre de vieil oingt, ou graiffe blanche à fon défaut, faites-le fondre dans un poëlon, ajoûtez-y une chopine de vinaigre, & épaiffiffez le tout avec du fon, appliquez chaudement autour du pied, & l'enveloppez. *Remolade*

La Remolade décrite au Chapitre LVII. ci-devant, eft trés-bonne pour toutes fortes de folbatures, la faifant chauffer, & ayant blanchi la fole, en emplir le pied & l'envelopper : on peut fondre dans le pied du vieil oingt.

CHAP. LXXXVI.

Si le fer a porté ſur un endroit de la ſole plus qu'aux autres, il faut parer tout le pied, mais il faut beaucoup parer cet endroit foulé du fer; & la ſole y paroît rouge & meurtrie, il faut beaucoup plus approfondir en ce lieu qu'aux autres avec la corne du boutoir, & ôter de la ſole preſque juſqu'au vif, puis y mettre de l'onguent pour les encloüeures, ou de l'huile de Merveille, ou de Gabian chauffée, r'attacher le fer à quatre clouds, & continuer à le penſer tous les jours, juſqu'à ce qu'il ne boitte plus, il faut enſuite emplir le pied avec de la Remolade, & ſi vous voulez la ſuivante, & la lier.

Remolade

Fricaſſez de la fiente de cochon, avec de l'huile de noix, & la mettez chaudement dedans, y mettant des écliſſes pour la bien tenir; le jour ſuivant il faut encore y mettre de l'onguent ou de l'huile de Merveille & la Remolade, & continuer tous les jours juſqu'à ce que le Cheval ne boitte plus; alors il faut remplir le pied avec du tarc, l'ayant ferré à demeurer.

Si vôtre Cheval a le pied échauffé, pour avoir cheminé dans des païs ſablonneux & chauds, il faut le defferrer, lui nettoyer le pied, fondre du tarc, pour le jetter tout chaud dans le pied, & le graiſſer tout autour d'onguent de pied.

Rien n'appaiſe mieux la douleur des pieds ſolbatus, que le vinaigre, dans lequel il faut mettre de la ſuye de cheminée pour en faire comme une boüillie en cuiſant, & de cela tout boüillant emplir le pied, qu'on aura bien nettoyé auparavant, de la filaſſe pardeſſus, & des écliſſes pour tenir le tout, dans deux ou trois applications, une tous les jours, le Cheval peut-être ne boittera plus.

Sur tous les Ports de mer où l'on palme les vaiſſeaux, & autres lieux où l'on ſe ſert de gaudron, on en peut fondre dans un pied, il ôte la douleur, & la retablit merveilleuſement ſi on le met bien chaud dans le pied; on l'appelle à Paris du tarc, & rien n'eſt meilleur; & afin que vous ſçachiez ce que c'eſt pour en faire où vous n'en trouverez pas, il faut prendre de la poix noire une livre, de la lie d'huile d'olive la plus épaiſſe, demi-livre, ou au défaut autant de fort vieille graiſſe de porc bien rance & pourrie, & faire fondre le tout enſemble: ce ſera ce qu'on appelle gaudron, ou tarc; les Roulliers d'Allemagne & de Flandres ne graiſſent leurs eſſieux de chariots & charettes avec autre choſe.

Si tous ces remedes n'apportent aucun ſoulagement, & que la chaleur & la douleur s'augmente; il faut deſſoler le Cheval, comme nous enſeignerons ci-aprés, & vous n'aurez pas perdu le temps ni vos remedes, car ils auront humecté la corne, laquelle on arrachera plus facilement, & avec moins de douleur, & le mal en ſera plutôt

guéri : & tout Marêchal qui entend son affaire ne dessolera jamais un Cheval qu'il ne lui aye auparavant ramolli le pied avec de bonnes remolades, ou emmielures, ou vieil oingt tout au moins. Chap. LXXXVI.

Des Seymes, & des pieds fendus, nommez pieds de Bœuf.

SEYME, comme nous dirons à la seconde Partie, est une fente depuis le poil jusqu'au fer aux quartiers, c'est-à-dire que le sabot se creve de haut en bas, presque toûjours au quartier de dedans, comme le plus foible ; la sécheresse & l'aridité en est la cause ordinaire, ce qui fait serrer les talons, ou tout au moins fait venir des cercles qui entourent le pied : Et comme le petit pied ne peut avoir sa place étant trop pressé, le sabot creve à l'endroit le plus foible, qui est au quartier de dedans. Chap. LXXXVII

Elle vient aux Chevaux, qui ayant le talon serré ou le poil desséché, sont contraints de faire chemin sur le dur, ou sur les sables fort chauds, ou bien en temps de grandes gelées ; elle creve même dans l'écurie, par l'encastelure ou la seule sécheresse & aridité du pied, sans cheminer.

Je croi cette incommodité aussi dangereuse qu'aucune qui puisse arriver aux pieds d'un Cheval, parce que la douleur le fait boitter, & le met hors de service.

Le Cheval en cheminant & posant le pied à terre, s'ouvre la corne à l'endroit de la Seyme & relevant le pied, la corne se resserre & pince la chair, qui enveloppe tout le petit pied au dedans de la corne : le perioste qui enveloppe cet os, est très-sensible, & cause beaucoup de douleur, même le plus souvent il en sort du sang.

L'on peut justement condamner un pied comme mauvais, y voyant une Seyme, puisque c'est une suite d'un pied alteré, desséché ou qui a les talons serrez ; outre qu'un Cheval qui est guéri d'une Seyme, si on n'a un soin continuel de le conserver, il en aura bien-tôt d'autres.

L'ongle se fend quelquefois aux pieds de derriere depuis le poil jusqu'au fer, au milieu de la pince : on appelle ces pieds fendus, des pieds de bœufs par la ressemblance ; ce mal n'est pas si à craindre qu'une Seyme ; il arrive plus souvent aux Mulets qu'aux Chevaux.

Et pour prévenir ces maux, il faut humecter la sole avec de la fiente de Cheval moüillée, empêcher par la ferrure que les talons ne serrent, & graisser la corne avec de l'onguent de pied, par ce moyen il n'y viendra point de mal ; la fiente de vache, contre l'opinion de bien des gens, sur tout des Marchands de Chevaux, rafraîchit & humecte la

CHAP. LXXXVII

ſole, & deſſeche la corne juſqu'à la brûler ; car quoique la corne & la ſole ſoient jointes immediatement, elles ſont de natures bien differentes ; l'une molle, l'autre dure ; on voit auſſi ſortir de chez les Marchands de Chevaux de carroſſe, des pieds ſi brûlez & deſſechez par la fiente de vache dont ils ſe ſervent continuellement pour faire croître les pieds aux Chevaux qu'ils veulent vendre ; que dans le ſervice tout le bas du pied s'emporte, ſe rompt & met le Cheval hors de ſervice, parce que tout le bas du pied a toûjours été dans la fiente de vache : veritablement cette humidité qui eſt contenuë dans la fiente de vache, fait croître la corne, mais le pied qui a crû de cette maniere, ne vaut rien, & du moment que vous ceſſez de les tenir dans la fiente de vache comme ils en ont été brûlez, la corne n'eſt pas en état de ſoûtenir les clous & ſe rompt comme de la citroüille : Les Marchands viſent à leur but, qui eſt de vendre leurs Chevaux, en faiſant paroître de beaux pieds ; comme ils ne les nourriſſent pas pour s'en ſervir, ils ſe ſoucient bien peu que les pieds ſoient brûlez pourvû qu'ils paroiſſent beaux.

Remede pour les Seymes.

Il faut appliquer une Remolade tout autour du pied pour deſaltérer la corne, puis le ferrer à pantoufle, comme nous enſeignerons au Chapitre de la ferrure, à la ſeconde Partie, & y obſerver tout ce que nous y preſcrirons, & ne laiſſer pas de vous ſervir du Cheval, s'il travaille ſur le terrain mol, & s'il n'eſt pas boitteux.

S'il ſort du ſang de la Seyme, il faut appliquer une Remolade au tour du pied, & ouvrir avec une renette la fente de la Seyme, faire une bordure autour de la fente avec de la cire jaune bien appliquée, & jetter de l'eau forte dans la fente de la Seyme : cette bordure de cire empêchera l'eau forte d'aller ſur le ſabot, & de le deſſecher ; & penetrant au travers de la fente, elle brûlera la chair vive, ou la pellicule qui cauſe la douleur, & le ſang qui en ſort. L'eau forte a la vertu de corroder & de conſommer, & par conſequent d'éteindre le ſentiment, qui eſt ce que nous cherchons : que ſi la Seyme ne ſeigne point, il n'eſt pas neceſſaire de ſe ſervir de l'eau forte, mais ſeulement lui mettre des eſſes de feu, comme j'expliquerai en ſon lieu : Après qu'on s'eſt ſervi de l'eau forte, comme je viens de dire, on peut mettre une eſſe de feu ſur la couronne, ſans percer le cuir, & une plus bas ; l'eſſe du feu n'eſt autre choſe qu'un fer fait en forme de la lettre S, qu'on fait rougir & qu'on applique juſtement ſur la couronne à la naiſſance de la corne, & une autre plus bas ſur la Seyme même ; enſuite une autre, & laiſſer tomber l'eſcare ſur la cou-

ronne, aprés quoi la Seyme se resoudra bien-tôt si on a le soin de tenir le pied humecté avec de la fiente de Cheval bien moüillée, ou une remolade. Cette esse n'a point ou peu d'épaisseur, & d'un bout à l'autre il n'y a qu'un doigt de longueur, cela est de la forme des marques dont on se sert pour marquer les tonneaux, & emmanché de même, notez qu'avec cette esse de feu qu'on met sur la couronne, il ne faut percer le cuir, parce qu'il soufleroit de la chair en cet endroit, que vous auriez peine à resserrer.

La Seyme étant sondée environ un pouce au-dessous du poil, il faut referrer vôtre Cheval, en sorte que le fer soit tourné pour jetter en dehors le quartier où est la Seyme & l'ouvrir, alors vous pourrez vous en servir sur le terrain mol, mais non sur le dur, ni sur les pierres; la methode de ferrer les Chevaux qui ont des Seymes, est au Chapitre XLI. de la seconde Partie: on peut aussi les ferrer à pentoufles.

Les Chevaux de manege faute de soin par la sécheresse, ou par la mauvaise ferrure, sont sujets à cette incommodité; à laquelle pour donner remede, on coupe le fer à l'endroit de la Seyme, & on l'appelle fer à lunette; comme nous enseignerons.

Quand le Cheval porte des fers coupez des deux côtez, c'est-à-dire que les deux éponges en sont ôtées, on lui laisse raffermir le pied dans l'écurie, jusqu'à ce qu'il ne boitte plus, après quoi on le travaille comme auparavant, mais toûjours sur le terrain mol.

J'ai déja parlé de mettre le feu avec un fer fait en S, aux Seymes, dont il sort du sang: on le peut aussi à toutes les Seymes sans toutefois percer le cuir à la couronne; mais il ne faut point donner d'esse de feu sur la couronne, si on n'a pas le temps de laisser séjourner le Cheval, jusqu'à ce que l'escare soit tombée & consolidée, quoique ce soit le moyen d'empêcher absolument la Seyme de revenir: que si la Seyme n'est pas fort grande, & que le Cheval n'en boitte pas, on n'est pas obligé de mettre l'esse de feu sur la couronne; mais on donne des esses de feu pour le plus sûr seulement au défaut de la couronne, & au long de la fente on en donne deux ou trois esses: elles assemblent & réünissent la fente, & contribuënt beaucoup à la guérison; d'abord le feu donné, il faut faire boüillir de l'huile de laurier, percer une gousse d'ail au bout du fer, la tremper dans l'huile boüillante, & toucher tout au long de la Seyme sur la corne, trempant souvent la gousse dans l'huile chaude, afin d'en bien imbiber la fente, dans deux ou trois jours on pourra travailler le Cheval, s'il ne boitte plus, & la Seyme s'avallera ensuite si on a soin de bien graisser le pied.

La meilleure précaution qu'on puisse apporter aux pieds des Chevaux de manege, est de leur abbattre toûjours le talon jusques prés du vif en les ferrant, sans ouvrir en aucune maniere les talons, de ne laisser jamais croître trop haut, & de leur graisser le tour du pied, fienter le dedans avec la fiente de Cheval bien moüillée deux ou trois fois la semaine: Je suis certain que par ce moyen on n'aura jamais de Seyme dans une écurie: j'en connois qui le pratiquent de la sorte; aussi l'on n'y voit point de Chevaux avec des Seymes, & par tout ailleurs on ne voit autre chose.

Il faut premierement parer le pied, en sorte que le fer ne porte point sur la corne, un pouce autour de la fente, & graisser par fois ces pieds-là. Que s'il continuë à boitter, & que la fente demeure fort ouverte, en sorte que le sable & la bouë y entrent, lors on peut donner un peu plus haut que le sabot quatre rayes de feu sur la couronne, sans toucher au sabot ni à la corne par consequent, & sans percer le cuir, mettre là-dessus de la poix noire fonduë avec un pinceau, de la tondure de drap, ou bourre pardessus, laisser tomber l'escare, en attendant entourer le pied avec bonne remolade ou avec therebentine & miel fondus ensembe, & continuer; l'escare étant tombée, dessecher avec de bon alun brûlé ou autre en poudre, & tenir toûjours le pied graissé de bon onguent de pied.

Quand le pied est fort fendu par le milieu, comme un pied de bœuf, on fait chauffer un poinçon ou aleine courbée: on la passe au travers & dans l'épaisseur de la corne, & on passe par le trou qu'on a fait, un petit fil d'archal de cuivre qu'on serre avec des pinces: on en a fait de même en deux ou trois endroits, selon que le pied est long, & ainsi on resserre la fente, en sorte neanmoins que les fils d'archal ne penetrent point dans le pied, mais seulement dans l'épaisseur de la corne, ensuite ou avant cela, on donne sur la couronne, trois ou quatre rayes de feu de haut en bas, sans percer le cuir; de la poix noire & de la bourre, comme ci-dessus; l'escare tombée, on desseche, & on se sert du Cheval ou du Mulet comme auparavant, aprés que la playe est guérie sur la couronne, la fente s'avale à force de tenir le pied gras, & ils se trouvent guéris. Cette methode réüssit trés-bien, mais il faut connoître l'épaisseur du sabot pour ne penetrer point trop, & ne pas prendre aussi trop peu de corne.

On ne doit pas apprehender de faire cette operation, car on n'y court aucun risque, puisque la corne est épaisse d'un demi-doigt, ainsi il y a bien du lieu à percer avec le poinçon ou l'aleine chaude avant d'aller jusqu'au vif. En Espagne on se sert tous les jours de cette methode,

Si on ne veut pas faire cette operation, on fait forger un morceau de fer fort étroit avec deux pointes qui relevent en haut, pointuës comme les cloux à ferrer; on met ce fer étroit pardessous le pied, en sorte qu'il serve pour serrer & tenir en état le pied qu'il ne se fende davantage, on broche ces deux bouts pointus comme deux cloux, & même on les rive; & pour mieux concevoir ce que j'ai dessein d'expliquer, on met un morceau de fer sous le pied, qu'on clouë par les deux bouts comme si on avoit dessein d'empêcher un ais de se fendre davantage; & ce morceau de fer est appliqué sur la corne, & ne touche nullement à la sole : il est fait comme le fer qui empêche un loquet de porte qu'il ne monte trop haut, & de descendre trop bas; mais il est infiniment plus petit & plus mince, car il ne le faut ni fort ni épais, que ce qui est justement necessaire pour tenir le pied en état qu'il ne se fende davantage. Cette invention est si bonne qu'elle a parfaitement bien guéri des Chevaux qui étoient toûjours boitteux, & absolument inutiles; pour avoir ces pieds de bœuf. Quand donc ce fer est bien appliqué, on ferre le Cheval pardessus comme si de rien n'étoit. Veritablement les Chevaux feignent quelques jours, parce que cela les contraint quand ils sont nouvellement ferrez; mais les laissant une couple de jours sans travailler, ils ne boittent plus. CHAP. LXXXVII

Quelquefois au pied de devant, l'ongle se fend au milieu de la pince : il faut ferrer ces pieds toûjours en sorte que le fer ne porte point ni sur la fente, ni autour, & les graisser, & même on peut donner deux ou trois rayes de feu au haut sur la couronne sans percer le cuir, un ciroine pardessus, & de la bourre sur le ciroine, laisser tomber l'escare, puis sécher la playe avec des poudres ou des onguens.

Des Pieds encastelez.

LES pieds sont encastelez lorsqu'ils ont les talons si serrez, que le Cheval en boitte : ces sortes de pieds ont presque toûjours la fourchette fort étroite, les quartiers sont plus étroits proche du fer qu'auprès de la couronne; ainsi le pied ne prenant pas le rond qu'il doit prendre au talon près du fer, le petit pied en est serré, la chair qui est autour de l'os du petit pied étant contrainte & trop pressée, cela fait boitter le Cheval. CHAP. LXXXVIII

Aux pieds encastelez il n'y a aucune rondeur aux talons, & les pieds semblent plutôt pointus & longs, que ronds comme ils doivent être, car ceux qui ont une plus grande rondeur au talon, sont ceux qui sont les moins sujets à s'encasteler.

CHAP. LXXXVII Un Cheval peut être encastelé d'un seul quartier, & ce sera presque toûjours de celui de dedans, qui est le plus foible, parce que la corne a moins d'épaisseur en dedans qu'en dehors : s'il l'est des deux quartiers ; il est encore plus difficile à guérir, quoiqu'il puisse boitter aussi fort, n'étant encastelé que d'un des quartiers, que s'il l'étoit des deux.

La mauvaise ferrure peut causer l'encastelure, & la bonne la guérit ; nous en parlerons amplement au Chapitre de la ferrure : l'encastelure est aussi causée par la sécheresse du pied, pour avoir la corne alterée & pleine de cercles, pour avoir ouvert les talons, & avoir affoibli les quartiers en creusant trop, ce qui est la ruine des pieds, comme aussi pour avoir laissé trop croître les talons.

Les Chevaux de legere taille y sont plus sujets que les Roussins ; les Chevaux Turcs, Barbes, ceux d'Espagne, & semblables doivent être ferrez dans les regles, il ne s'en faut point fier aux Marêchaux, s'ils ne l'entendent trés-bien, & peu sçavent menager ces pieds-là.

Il y a neanmoins des Chevaux fins, qui ont les pieds si excellens, & la corne si liante, qu'un Marêchal ne sçauroit les encasteler, comme aussi il y a des Roussins, des Coureurs & des Chevaux de carrosse qui y sont sujets, ausquels il faut beaucoup de soin.

Quand les fers à pentoufle, & les autres remedes pour l'encastelure n'ont pas rétabli les pieds, il faut dessoler, qui est le dernier remede, & souvent le plus prompt & le meilleur : d'abord qu'il est dessolé, vous fendez la fourchette avec le bistouri, & si vous voulez pour le mieux vous placez une éclisse de fer, qui sera si vous voulez un vieil coûteau d'étrille, & l'ajustez en sorte qu'elle ouvre, ou plutôt tienne les talons ouvers, un pouce ou deux plus qu'ils ne l'étoient avant d'avoir été dessolez. Les talons s'ouvrent avec cette éclisse, parce que la fourchette étant coupée ou fenduë, cede & s'ouvre dans le milieu ; même il m'est arrivé quelquefois de faire dessoler des pieds si fort encastelez, qu'il leur a fallu ouvrir la corne des talons avec les triquoises, & ensuite placer l'éclisse & la mettre avec force, afin qu'elle puisse tenir les talons fort élargis : aprés appliquez vôtre appareil sur la sole autour du pied pour l'humecter & la faire croître ; la sole étant revenuë, & ayant toûjours tenu cette éclisse de fer, le talon se trouvera élargi & aura pris sa premiere forme, c'est-à-dire la naturelle, car un talon encastelé rarement est un vice de nature ; mais il arrive par accident, ou de la méchante ferrure, ou de l'aridité du pied, & du peu de soin de l'humecter avec de bons onguens.

Lorsque dans une école on a un Cheval encastelé, le remede ordinaire est de le ferrer à lunettes ; ce remede est bon, mais je me suis

fort

fort bien trouvé outre cela, de lui donner cinq ou six rayes de feu depuis le poil jusqu'au fer, faisant penetrer le feu environ l'épaisseur d'un écu blanc seulement, & en faire autant à chaque côté du talon : ces rayes de feu ramolissent la corne dans ce moment, laquelle lâche & cede, ainsi le petit pied qui étoit trop pressé, reprend sa place, & en est soulagé ; ensuite il faut extrêmement humecter le pied avec des remolades, ou de bons onguents de pied, souvent réïterez. Chap. LXXXVIII

Comment il faut dessoler un Cheval.

DESSOLER un Cheval c'est lui arracher la sole : on pratique ce remede pour les formes, pour les Seymes, l'Encastelure, l'Encloüeure, Javars encornez, Fics, Solbature, Clouds de ruë, Chicots & pour plusieurs autres maux. Chap. LXXXIX.

La sole est au dessous du pied, appliquée presque comme une semelle à un soulier, & la corne qui est autour de la sole & du pied, aide à la tenir attachée contre le petit pied qu'elle couvre ; ceux-là se trompent qui croyent que dessoler un Cheval, c'est lui arracher tout le sabot : un Cheval bien dessolé n'en vaut pas moins d'un quart d'écu; mais quand il a fait pied neuf, il en vaut moins presque de toute sa valeur.

Il faut parer le pied qu'on veut dessoler, abbattant le tendon en rendant la sole mince, ensuite on ajuste un fer long d'un demi-doigt d'éponge plus que l'ordinaire, on r'attache le fer à quatre clouds, & on emplit le pied avec de bonne remolade chaude, de la filasse & des éclisses ; on renouvelle la remolade si le petit pied est extrêmement sec & aride, afin de nourrir le pied & de l'humecter, pour que plus facilement & avec moins de douleur, on puisse l'arracher, & sans cette précaution il ne faut jamais dessoler un Cheval : La sole étant donc bien humectée par les remolades ou le vieil oingt au défaut de la remolade, qui est l'ordinaire methode des Marêchaux, & qui n'est pas la meilleure, on ouvre les talons & avec la corne du boutoir, il faut décerner la sole tout autour de la corne à l'endroit où elle se joint, & ce que la corne du boutoir ne peut separer & déjoindre, on le fait avec la renette ; mais un Marêchal ne doit point se servir de renette en dessolant. S'il le fait, il est mal adroit ou ignorant. La renette est un instrument trés-commun que tous les Marêchaux ont, & même les Selliers s'en servent pour faire les rayes au cuir de Hongrie.

Ayant bien décerné toute la sole, il faut la détacher par la pince

avec un leve-sole, qui n'est qu'un boutoir tout usé, large d'un demi-pouce & plat par le bout: l'ayant déjointe par le bout avec les triquoises, la separer par le côté; & si quelque chose attache trop & empêche de la lever par le côté, coupez par dessous avec le boutoir, puis levez encore par l'autre côté avec les triquoises, & si quelque chose est trop attaché au talon & ne soit pas déjoint, coupez avec le boutoir; levez ensuite la sole par le bout avec le leve-sole, & lors prenez la avec les triquoises, vous l'arracherez facilement sans force & toute entiere. La sole toute levée, il faut si les talons sont serrez, quelqu'autre mal qu'il aye dans le pied pour lequel on l'a dessolé, fendre toute la fourchette par le milieu avec un bistouri, commençant depuis le dedans du paturon jusqu'à trois doigts du bout de la fourchette, puis remarquer s'il n'est point demeuré de la vieille sole pour l'ôter, & laisser saigner abondamment le pied: on peut ensuite arrêter le sang en liant le paturon assez ferme avec une corde, jusqu'à ce qu'il s'arrête & ne saigne plus, lors ferrez le pied dessolé à demeurer pour ne plus lever le fer, & lui laisser un sifflet à la pince pour égouter l'humidité qui seroit restée dans le pied, que s'il avoit quelqu'autre mal au-dedans du quartier, & que le fer le couvrît, il ne le faut pas ferrer à demeurer, puisqu'il faudroit lever le fer & le déferrer toutes les fois qu'on le panseroit, ce qui nuiroit au Cheval; il le faut seulement ferrer à quatre clous.

Le sang étant arrêté, il faut bien essuyer le pied avec de la filasse; & s'il n'y a point de mal dans le pied, on mêle de la therebentine avec du miel & du tarc autant de l'un que de l'autre sur le feu: on emplit le pied de cette composition assez chaude, avec laquelle on imbibe des rouleaux de filasse, qu'on appelle des plumaceaux, suffisamment pour couvrir toute la sole, & emplir une partie du vuide qui est au-dessous du pied, & le pied étant plein de ces rouleaux de filasse imbibez de la susdite composition par tout sous le fer, que je suppose qu'on a attaché au pied à demeurer, il faut mettre les éclisses de bois & une de fer en travers, ensuite par le pâturon il faut bien emplir la fourchette avec des rouleaux de filasse bien imbibez de la composition, & en mettre comme par force dans ladite fente, afin que la tenant bien ouverte, par ce moyen le talon se trouve fort large quand la sole sera revenuë: mettre un bandeau autour pour empêcher ces tentes de sortir de la fente de la fourchette. On peut aussi faire chauffer de la therebentine commune, & mêler parmi de la suye de cheminée en remuant toûjours, pour s'en servir à la place de la précedente composition, c'est un très-bon adstringent, car il ôte la douleur & resout.

Beaucoup de Marêchaux croyent qu'à force de presser, bander &

fort contraindre une sole, ils empêcheront la chair de surmonter; ce qui n'est pas assûrément; la serrant trop, on la fera plutôt surmonter par la douleur qu'on causera au Cheval, on fera venir la fluxion, ce qui attirera les desordres qu'on veut éviter; il faut seulement arrêter l'appareil sur le petit pied sans le bander ni le presser, & assûrément la sole en reviendra plutôt & plus belle, & ne surmontera nullement: on peut faire l'épreuve de que ce je dis, & on verra que la sole qui ne sera point pressée ni contrainte, viendra mieux & plutôt; c'est la seule methode qu'on doit tenir à un pied dessolé, & tout ce qu'on fait au contraire est mal; quand on a dessolé un Cheval pour quelque infirmité, comme sont des bleymes, clous de ruë & autres, il faut apporter toutes les précautions que j'ai dit en dessolant; mais s'il n'a point de mal dans le pied, comme il arrive souvent qu'on dessole pour des formes, encastelure & autres; lors il faut, ayant arrêté le sang, laver la sole avec de l'eau-de-vie, puis faire un sifflet à la corne sur la pince comme on fait aux Mulets. Le sifflet n'est autre chose que de parer le pied en pince de l'épaisseur d'un êcu blanc, qu'il ne touche pas au fer la largeur d'un doigt, pour égouter l'humidité qui seroit restée dans le pied, attacher le fer à demeurer, ensuite un appareil avec therebentine, miel & tarc; le tout chaud & force filasse, des éclisses sur le tout sans presser la sole: cinq jours aprés sans déferrer, ôter l'appareil & mettre seulement de la filasse moüillée d'eau-de-vie, & continuer de la sorte de deux jours en deux jours jusqu'à guérison, ce qui sera dans dix huit ou vingt jours au plus, s'il n'y a point d'autre mal dans la sole que de l'avoir ôtée.

Ce n'est pas que souvent lorsqu'on fait ouverture dans un endroit de la sole pour des clous de ruë, ou autre chose il ne faille fort presser cet endroit, pour empêcher la chair de surmonter; ce qui ne manqueroit pas d'arriver, car la sole étant seulement ouverte en un endroit, d'abord tout pousse-là, & il s'y fait une cerise, c'est-à-dire que la chair augmente de la grosseur d'une cerise ou d'une noix; mais ce n'est pas la même chose lorsqu'on a dessolé, car rien ne pousse & ne presse le petit pied, comme fait en cette occasion la sole par tout ailleurs, hors vis-à-vis de l'ouverture qu'on a fait; Et cet exemple fait bien voir qu'il ne faut point presser un pied dessolé, car ce qui fait pousser à l'endroit découvert est que la sole presse & contraint par tout ailleurs, hors en cet endroit ouvert, où l'on a mille peines d'empêcher de s'enfler; mais la sole étant ôtée, rien ne presse, rien ne contraint, ainsi rien ne poussera, & le petit pied demeurera en son naturel, au lieu que si vous le pressez, comme vous ne pouvez presser par tout également, il poussera & gagnera en quelque endroit.

CHAP. LXXXIX. Il faut appliquer autour du pied le reſtrainctif ci-devant, fait avec therebentine & ſuye de cheminée cuites enſemble, & toûjours remuer ſur un petit feu pour empêcher qu'il ne ſe mette en grumeaux, juſqu'à ce que le tout ſe ſoit mis en corps, & de la conſiſtance d'emmielure. Il faut couper le poil tout autour de la couronne bien prés, & trés-bien frotter la partie où vous voulez mettre le reſtrainctif, afin de l'échauffer, & ouvrir les pores du cuir afin que le reſtrainctif penetre. Ainſi une ſeule application profitera mille fois plus que ſix ne pourroient faire, ſi on n'avoit pas apporté cette précaution. La partie étant diſpoſée de la ſorte, il faut appliquer chaud autour de la couronne cet aſtringent qui reſſerrera ſuffiſamment, & nourrira le ſabot qui eſt toûjours trop deſſéché par les autres reſtrainctifs, aprés l'application de celui-ci, il faut de la filaſſe pardeſſus, & une enveloppe ſur le tout, & le lier avec du ruban de fil large d'un pouce.

Quand la ſole revient ſans être ferme, s'il y a des boüillons de chair qui ſoufflent, c'eſt-à-dire, que la chair ſurmonte en ces endroits; il faut appliquer deſſus des orties broyées ou pilées, puis l'appareil par deſſus, qu'on arrête avec des écliſſes; ſi c'eſt en hyver qu'on n'a point d'orties, il faut moüiller l'endroit qui pouſſe trop avec de l'eau-de vie, & de la couperoſe blanche pilée, ou de l'Egiptiac pardeſſus, & un plumaceau de filaſſe ſur la couperoſe, ou ſur l'Egiptiac, enſuite mettre l'appareil ſur le tout; on peut auſſi fort à propos ſe ſervir de l'onguent de la Comteſſe appliqué ſur un plumaceau, & tout l'appareil pardeſſus.

Si la ſole en guériſſant, eſt baveuſe en quelque endroit, & même que la chair ne ſoit pas couverte de ſole, le ſeul onguent de la Comteſſe donnera ordre à cela, en l'appliquant ſur toute la ſole, il la raffermira. Que ſi en un autre endroit la chair ſurmonte, un peu d'alun brûlé en poudre, & de l'onguent de la Comteſſe pardeſſus, & continuer de la ſorte juſqu'à ce que toute la ſole ſoit bien revenuë, & qu'elle ſoit ferme. A faute d'onguent de la Comteſſe, celui du Schmit fera aſſez bien.

Si la ſole demeure trop long-temps à revenir, & que le pied reſte avec la chair vive ſans que la ſole revienne, il faut y appliquer une herbe commune, dont les feüilles ſont trés-grandes, qui a des boutons qui s'attachent aux habits: elle s'appelle glouteron ou bardane, autrement oreille d'âne; on broye la feüille qu'on met ſur la ſole, puis l'appareil pardeſſus.

D'autresfois la ſole pour être trop humide ne ſe raffermit point; pour lors il faut y mettre de la filaſſe toute ſéche ſans autre appareil, ayant moüillé la ſole avec de l'eau-de-vie, car rien ne reſſerre & ne r'affermit mieux.

Par fois la sole vient trop aride & trop séche ; pour lors il faut y appliquer un appareil de remolade ; si la sole ne veut durcir, & qu'elle ne s'affermisse, mais danse toûjours sous le pouce quand on y touche, broyez de l'éclaire, en latin *chelidonia major*, & l'appliquez sur la sole: elle desséche extrêmement, dans deux ou trois applications toutes les vingt-quatre heures, la sole sera r'affermie: que si elle devenoit trop séche & trop aride, ce qui feroit boitter le Cheval, il faut fondre du tarc sur la sole, ou de la poix navale, qui est composée de deux tiers de poix noire, & d'un tiers d'olive fondus ensemble.

Il y a quelquefois des endroits sur le petit pied, ausquels la chair ni la sole ne veulent point venir, alors il faut y appliquer l'onguent composé comme il suit.

Incarnatif.

Prenez le quart d'une livre de therebentine de Venise, lavez la jusqu'à ce qu'elle devienne comme du coton, puis mêlez-y six jaunes d'œufs, deux dragmes de mirrhe fine & autant d'aloës, le tout en poudre très-fine, battez & mêlez bien le tout ensemble, & vous aurez un incarnatif, que les Marêchaux appellent un digestif. Il importe peu pour le nom pourvû qu'on s'entende ; il sera propre pour appliquer sur les endroits où on veut faire venir la chair, comme aussi l'onguent de Monsieur Curty, qui réüssit trés-bien à cela, en mettre un emplâtre tout froid sur l'os, & ne l'ôter que tous les deux jours ; il fera asûrément revenir la chair : empêchez que le Cheval dessolé ne se moüille le pied, & faites-le séjourner à l'écurie jusqu'à sa guérison, qui doit être dans trois semaines tout au plus, s'il n'y a point d'autre mal.

Si le sabot du Cheval que vous aurez dessolé se détache au poil, il le faut traiter comme nous dirons au Chapitre suivant, pour un Cheval que l'apostume a souflé au poil.

Il y a des Curieux qui se servent de certains fers qu'on applique sans clous avec une bordure autour, & une vis qui le serre & ouvre : cette invention est assez bonne pour un Cheval qui a le pied foible, ou qui ne donne pas le temps d'attacher le fer avec quatre clous, & qui secoüant le pied dans le temps qu'on le veut attacher, jette bien loin tout l'appareil ; mais ce fer dont la figure est dans Federic Grison, doit être fait exprès pour ce Cheval, & mieux fait que ceux qu'on voit communément.

Mais le plus asûré moyen est d'attacher le fer à demeurer, si on le peut, pour ne pas étonner un pied dessolé en le ferrant & déferrant si souvent ; car par exemple, s'il y a une bleyme au coin du talon, & que

Chap. LXXXIX

vous ayez dessolé le pied pour ce mal, coupez l'éponge du fer du côté du mal, & tirez vôtre appareil avec un éclisse de fer qui prendra sous la pince du fer, & l'arrêtez par l'autre bout avec la ligature : en un mot si on se peut passer d ôter & remettre le fer à un pied dessolé, c'est le meilleur, mais il y a des maux où l'on ne le peut, & où ayant dessolé un Cheval, il ne le faut ferrer qu'à quatre clous pour la facilité de le panser & de voir jusqu'au fond du mal.

Un jour dessolant un Cheval d'un pied de derriere pour une forme, il fit un effort, & eut le nerf du jarret étendu & forcé, en sorte que le Marêchal croyoit qu'il se fût cassé la cuisse, le mal du jarret n'empêcha pas de lever l'appareil qui étoit déja mis sur la sole, & le fer appliqué à demeurer; crainte de nuire au jarret, en levant le pied dessolé pour le panser, je laissai le tout six semaines entieres sans y toucher, au bout de ce temps la sole se trouva si bien rétablie, qu'on n'auroit pas crû qu'il eût été dessolé, & cela par un seul appareil de therebentine, miel & tarc égales parties. J'ai donné cet exemple pour désabuser ceux qui se font une affaire de guérir un Cheval dessolé, car asſûrément s'il n'y a point d'autre mal dans le pied, un seul appareil le peut guérir. Mais toutes les précautions que j'ai donné ci-devant, sont pour les pieds où il y a d'autres maux, pour lesquels on a ôté la sole.

Des Fics ou Crapaux qui naissent dans les pieds des Chevaux.

Chap. XC.

Un fic est une excroissance de chair spongieuse & fibreuse, quelquefois en forme de poireau : elle naît dans les pieds qui sont fort élevez & creux, & qui ont le talon large, & presque jamais aux pieds foibles, minces & plats; les fics viennent presque toûjours à la fourchette au haut, ou à côté, & s'ils paroissent ailleurs, c'est ordinairement par nôtre faute. Si on les laisse fort envieillir ou qu'on les desseche avec des onguens forts, on leur fait prendre une autre voye; ils coulent jusqu'au coin de la sole du talon, des quartiers ou de la pince. La même chose arrive quand on les panse mal; on les fait étendre & s'attacher au tendon ou au petit pied, lors ils soufleront ou monteront au poil, & paroîtront à la couronne, & toûjours avec pourriture & puanteur. Les fics sont abreuvez & nourris d'une humeur qui vient des nerfs; laquelle étant privée des esprits qui la maintenoient pendant qu'elle étoit dans le nerf, dégenere en une trés-grande pourriture, qui donne beaucoup de peine à vaincre, & cause cette puanteur, parce que d'autant plus qu'une matiere a été parfaite, quand elle dégenere de cette perfection, & qu'elle vient à se

corrompre, lors elle est infiniment plus corrompuë qu'une autre matiere qui auroit moins eu de perfection, & la difficulté de l'extirper est toûjours plus grande *corruptio optimi pessima*, en sorte qu'à moins que les remedes ne soient bien appropriez & appliquez à temps, le Cheval en demeure estropié.

Les fics qui paroissent dans les commencemens à la fourchette, rarement font boitter les Chevaux : mais s'ils sont mal pansez, desséchez, ou qu'on les aye laissé fort envieillir sans donner remede, ils s'étendront pardessous la sole & perceront le poil, s'attacheront au tendon ou au petit pied, lors ils seront douloureux, ce qu'ils n'étoient pas auparavant.

La cause des fics est la même que celle des poireaux, c'est-à-dire, ce suc nerveux dont j'ai parlai ci-devant, qui nourrit & engendre les poireaux.

Les fics paroissent comme j'ai dit, ou en forme de poireau, lorsqu'ils viennent à la fourchette, ou seulement sont dicernez par cette chair fibreuse & spongieuse qui paroît sous la sole, & en corrompt une partie pour avoir issuë, afin que la nature, qui est toûjours sage & prudente, puisse évacuer par cette ouverture une partie de la matiere qui lui nuit.

Les fics sont ordinairement l'égoût des humeurs corrompuës du corps du Cheval qui se jette avec abondance sur cette partie, lesquelles humeurs quoiqu'elles ne soient pas les mêmes qui ont engendré & fait naître les fics, ne laissent pas d'en augmenter la malignité : elles sont quelquefois en si grande abondance, qu'on n'en peut tarir la source, ni en détourner le ruisseau qui en coule, en sorte que les fics grossissent furieusement, ils infectent & corrompent tout, & même le petit pied s'en trouve souvent endommagé.

J'ai vû de grosses jambes pleines d'eaux & de poireaux, qu'on a travaillé à dessecher : quand on en est venu bout il a paru des fics dans le pied, on a travaillé à extirper les fics, la jambe a commencé à fluer de nouveau & avoir les ordures qu'on avoit eu tant de peine à guérir. A-t-on desseché une seconde fois la jambe, les fics ont germé, & sont reverdis tout comme auparavant, ce qui arrive particulierement aux vieux Chevaux qui ont les jambes rondes, gorgées & si endurcies, qu'on ne les peut en aucune façon desenfler; ou à ceux qui ont une grosse jambe d'un reliquat de farcin. L'humeur corrompuë de tout le corps a pris son cours sur cette jambe, & s'évacuë par-là, si on l'arrête & qu'on desseche cette jambe, l'humeur tombe sur le pied & forme les fics.

Quand un Cheval a supporté quelque temps un fic, le pied lui

CHAP. XC. élargit, & devient difforme, en sorte que le pied devient sensiblement plus large que les autres.

Les fics qui paroissent à la fourchette, & qui ne sont pas attachez au tendon, ni au petit pied, ne font pas boitter le Cheval tout aussi long-temps qu'ils ne touchent pas à terre en cheminant, aussi y est-on souvent attrapé faute d'y regarder, & à Paris les Marchands de Chevaux de carrosse n'achettent jamais de Cheval de service qu'ils ne lui levent les pieds pour voir s'il n'a point de fics, particulierement à ceux de derriere; & ils ne laissent pas d'y être pris, car il y a des Chevaux guéris des fics en apparence, ausquels trois mois aprés il en revient.

Remedes pour les Fics qui viennent aux pieds.

Avant que de traiter un fics, s'il y a des eaux à la jambe, il la faut guerir avec l'emmielure blanche, qui le desenflera, ôtera la douleur & la chaleur, dissipera les eaux qui abreuvent les fics, & qui empêchent qu'on ne puisse le guérir: Pour traiter les fics avec ordre, je commencerai par ceux qui viennent à la fourchette, pour lesquels il n'est pas toûjours necessaire de dessoler.

Parez bien le pied où il y a un fics, afin de vous donner facilité, avec vôtre bistouri ou feüille de sauge, de couper la sole tout autour du fics, tout aussi long-temps que vous trouverez du creux par dessous, car c'est où sont les racines; & si vous ne traitez que le haut des fics, vôtre cure sera imparfaite, car le fics court & s'étend; & quoiqu'il paroisse petit en dehors, il a de l'étenduë sous la sole, je suppose qu'il ne soit pas attaché au tendon ni au petit pied.

Ayant bien découvert le tout, prenez deux livres de miel, chopine d'eau-de-vie, six onces de vert de gris en poudre trés-fine, & passez au tamis de soye, six onces de couperose blanche pilée assez fin, quatre onces de litarge pilée trés-fin, & deux gros d'arsenic en poudre trés fine, & passez par le tamis fin, mêlez le tout avec le miel dans un pot de terre net, & faites cuire sur un trés-petit feu, en remuant souvent jusqu'à ce que la composition soit suffisamment épaisse, & lors l'onguent étant fait, mettez-en sur des plumaceaux, qu'ils en soient bien couverts, pour les appliquer sur le fics.

Si en cherchant les racines vous avez fait venir du sang, ce qu'il faut éviter autant qu'on peut, mettez pour premier appareil, le restraintif ci-devant décrit, fait avec la therebentine & la suye de cheminée, appliquez-le tout chaud sur tout le fics, & de la filasse

filaſſe pardeſſus, & bien bander & écliſſer pour arrêter le ſang, afin que deux jours aprés levant l'appareil, vous voyez bien toutes choſes. Le ſang étant arrêté, lors mettez un appareil ſur le fics avec l'onguent ci-deſſus à froid, ſur de la filaſſe en forme de plumaceau, & bien bander & écliſſer le tout bien ajuſté ſur de la filaſſe bien roulée, en ſorte que les tentes que vous mettrez à côté du fics le ſoutiennent, & ne le laiſſent pas élargir, ne laiſſant pas un recoin de la fourchette qui touche aux fics ſans y mettre des rouleaux de filaſſe pour bien appuyer le tout que rien ne ſurmonte.

Obſervez que la filaſſe dont vous vous ſervez ſoit bien ſéche; que les plumaceaux ou tentes ſoient bien roulées ou fermes avant d'y mettre de l'onguent, même il eſt neceſſaire qu'ils ſoient durs & bien ſerrez: que vôtre Cheval ſoit établé ſéchement; l'humidité nuit ſi fort à cette maladie, qu'elle en empêche la guériſon.

Ayant levé le ſecond appareil qui doit demeurer toûjours deux fois vingt-quatre heures, nettoyez bien le mal avec de la filaſſe ſéche, & voyez encore s'il n'eſt point reſté de fibres ou racines qu'il faille découvrir; puis lavez vôtre fics avec de l'eau ſeconde, & pardeſſus de l'onguent que je viens de décrire, que je nommerai onguent pour les fics; rebandez bien le mal, & écliſſez comme ci-devant avec de la filaſſe ſéche & nette, appuyant toûjours le fics des deux côtez avec des rouleaux & des plumaceaux, afin qu'il ne s'élargiſſe pas, prenant garde de bien écliſſer; car de l'appareil bien ou mal appliqué dépend une partie de la cure.

En levant les appareils avec l'eſpatule ôtez doucement les petits eſcares, ou plutôt les pellicules que les onguents ont fait, ſans faire que le moins de ſang que vous pourrez. Si aprés une ou deux applications d'onguent, le fics n'eſt pas aſſez reſſerré & qu'il reverdiſſe trop, mêlez avec la moitié de vôtre compoſition trois onces de très-bonne eau forte & mêlez le tout à froid, & le laiſſez agir l'une contre l'autre: enſuite ſervez-vous de cet onguent de même que vous avez fait de l'autre, & aſsûrément il reſſerrera le fics, & ne negligez pas de bien mettre & bander l'appareil, toutes les deux fois vingt-quatre heures. Aprés il faut lever l'appareil, & le fics eſt aſſez amorti, panſez-le avec le premier onguent, & dans la ſuite remettez du ſecond, ſelon que vous verrez qu'il faudra reſſerrer ou menager les chairs, ou ſimplement deſſecher; il faut en cela ſe conduire avec jugement & diſcretion & tout réüſſira bien.

Souvent il y a des endroits où la chair croît trop, il faut en ces lieux-là mettre l'onguent où l'eau forte eſt ajoûtée, & quand il ne faut plus que deſſecher, il ſuffit de l'onguent tout ſimple, & toûjours bien approprier l'appareil, & bien bander le tout avec des écliſſes,

CHAP. XC. Si le fics est attaché au tendon ou au petit pied, & qu'il ait communication avec lui, lorsque vous le croyez guéri d'un côté, il court, s'étend & va quelquefois depuis la fourchette jusques sous le quartier, qu'il faut souvent couper : le quartier étant coupé, les caustics ou cauteres en poudre ou en onguent, peuvent servir pour faire tomber le tendon, qui seront les mêmes que j'ai ordonné pour les javars encornez ; car sans l'ôter, on ne peut guérir les fics.

Si le fics est fort gros, comme il y en a quelques-uns gros comme de petits œufs de poule, je trouve trés-à-propos après avoir bien cherché tout autour pour connoître s'il n'y a point de vuide sous la sole, où les racines du fics sont cachées, & après avoir tout coupé & tout découvert avec vôtre feüille de sauge, qui est un bistouri qui coupe des deux côtez, & est courbé, prenez un bon boutoir bien tranchant, coupez tout le fics, & coupez tant que vous trouverez de la pourriture & méchante chair. Laissez ensuite bien saigner le Cheval, allongez les éponges du fer, & liez le paturon avec une corde, afin d'arrêter le sang : puis couvrez tout ce que vous avez coupé, de sel menu, & par dessus de la therebentine qu'on a fait cuire avec de la suye bien pilée, qu'il faut appliquer sur le coupé, avec de la filasse bien imbibée du tout. Si le sang vient trop abondamment, que vous ne puissiez poudrer de sel la playe, mêlez le sel avec la composition chaude, bandez bien le pied, & l'éclissez très-bien avec une éclisse de fer au travers, pour tenir l'appareil, ce même défensif autour de la couronne, & laissez vôtre Cheval de la sorte trois jours sans le panser, le tenant toûjours en lieu fort sec.

Si le fics est aux pieds de derriere, comme ils y sont presque toûjours, il faut avoir soin d'ôter incessamment la fiente que le Cheval fait de dessous ses pieds, afin qu'il n'attire pas l'humidité, qui est absolument contraire à ce mal.

Quand vous leverez l'appareil, vous nettoyerez bien le tout avec de la filasse séche & l'espatule fort doucement, puis mettez de l'onguent avec des plumaceaux, le tout bien ajusté & compressé avec l'éclisse de fer, il ne sera plus besoin de restrainctif autour de la couronne. Deux jours aprés ayant levé l'appareil vous verrez la couleur de la chair, qu'il faut laver avec de l'eau seconde, & selon qu'il sera besoin, si c'est de manger la mauvaise chair, l'onguent avec l'eau forte, & continuer quelques jours le même appareil, & sur les endroits où la chair est belle l'onguent tout simple.

Si le Cheval est delicat, il peut perdre le manger ; si cela arrive attachez à son filet une plotte gourmande, & lui donnez de bons

lavemens avec le policreste, & à manger du son moüillé, continuez de la sorte, le Cheval ne perdra plus l'appetit, qui est un grand point.

Si le fics est attaché au tendon ou au petit pied, le remede le plus assûré est de dessoler, comme je l'ai enseigné ci-devant, puis panser le fics de la maniere que j'ai prescrit; c'est-à-dire, en joüant du rasoir, s'il est necessaire, ou avec les caustics pour faire tomber le tendon ou l'esquille, mais par tout où je puis employer le rasoir, je ne me sers pas de cautere, parce qu'on voit ce qu'on fait, on va si avant qu'on veut, & on ne cause point tant de douleur; s'il y a esquille du petit pied à tomber, il faut y mettre un bouton de feu plutôt que des caustics: je me sers aussi pour faire tomber un esquille, de l'Egiptiac en ajoutant du sucre, ou de la couperose blanche; je me sers aussi du borax en poudre démêlé avec l'esprit de vin.

Les cauteres violens sont dangereux aux fics, car ils renvoyent les matieres & les font soufler au poil, & font bien du désordre, ils mordent l'os du petit pied, il en tombe des esquilles plus longues à se détacher, que le fics ne seroit à guérir.

Quand on veut guérir un fics, il est très-à-propos pour faire revulsion, de faire manger au Cheval tous les jours du foye d'antimoine dans du son moüillé, afin de consommer une partie des humeurs qui tombent sur le mal;, car comme il ne souffre rien d'impur, il dissipera tout ce qui peut engendrer cette humeur qui abreuve & nourrit le fics.

La cure achevée, pour plus grande précaution, quoiqu'on puisse s'en passer, il faut barrer les veines dans les paturons du pied qui a le fics; car comme ces deux veines du paturon fournissent une grande abondance de sang au-dessous du pied, & plus qu'il n'est besoin; fort souvent il se change en pourriture & en matiere: ainsi en barrant la veine on coupe chemin à la nourriture du fics, qui sera guéri sans retour, quoique sans ce barrement de veine la cure ne laisse pas d'être bonne.

Beaucoup de Marêchaux repugneront à cette operation, parce qu'elle ne leur est pas familiere, & vous dissuaderont toûjours de la faire, mais elle n'est pas perilleuse; veritablement le cuir est fort épais en cet endroit, mais on ne peut estropier un Cheval, à moins d'y tâcher tout exprés. Que si les Marêchaux, par de bonnes raisons à leur mode, vous veulent persuader, ou qu'il est inutile de barrer les veines, ou que cela peut nuire au Cheval; concluez que le Marêchal ne sçait pas faire l'operation.

Chap. xc.

Lorsque vôtre cure est faite, que la chair est belle & nette par tout, qu'il ne paroît ni racine ni pourriture, & qu'il reste seulement un grand creux dans le pied au droit de la fourchette, ou ailleurs, par la quantité de chair qu'on a coupé ou mangé, lors il faut hacher de la filasse ou vieille corde, & piler de la poix-resine, mêler ensemble, & de cela poudrer toute la playe: elle fera revenir la chair si on met de la filasse par dessus, & qu'on ne panse le pied que tous les deux jours; que si la chair venoit trop, comme il peut arriver aprés une ou deux applications, il la faut laver avec de l'eau seconde, & par dessus la filasse hachée & la poix-resine pilée, & sur le tout de la filasse & des éclisses, cette eau resserrera ces chairs qui gagnent trop.

J'ai vû souvent que les Chevaux qui avoient quatre fics, un à chaque pied, comme on les traitoit, il en guérissoit trois facilement, mais le quatriéme a été presque toûjours incurable, parce qu'on a repoussé l'humeur des autres, qui est toute aboutie à ce seul, ce qui le fait resister aux remedes.

Lorsque la chair est revenuë par tout, il n'y a qu'à sécher avec de la poudre de tartre calciné, qui fera une croute qu'il ne faut point ôter jusqu'à ce qu'elle tombe d'elle-même, puis mettre un restrainctif, lequel sera fait avec de la chaux vive en poudre démêlée avec l'eau seconde, ou l'eau de-vie, le tout réduit en pâte, ou au défaut un restrainctif noir sur tout le pied, ce qui fera revenir la sole & la fourchette, à laquelle par les ferrures on donnera la forme qu'elle doit avoir, & le Cheval sera bien-tôt en état de travailler: Il y a dans cette cure à observer la proprieté, l'exactitude, & le jugement, pour changer & appliquer le remede qu'il convient, selon que je l'ai ordonné.

On peut traiter les fics avec le feu, c'est-à-dire, aprés qu'avec le rasoir on a ôté tout ce qui est de gros & d'élevé, avec un coûteau de feu on brûle tout le fics, & on le mortifie en sorte que le sang s'arrête par la brûlure, puis on met sur le mal des plumaceaux avec de bonne huile de laurier pour ôter la douleur de la brûlure, on ajuste bien l'appareil, & on l'éclisse comme je l'ai enseigné: On laisse l'appareil de la sorte deux jours, & le lavant on nettoye bien le fics avec de la filasse séche, puis avec l'espatule on voit si on peut ôter l'escare, & on remet de l'huile de laurier comme auparavant; lorsque l'escare est tombée par deux ou trois appareils d'huile de laurier, on brûle de nouveau le fics tout de même qu'au premier coup; & si on ne la pas assez brûlé la premiere fois, on continuë de cette maniere jusqu'à ce qu'on voye la chair nette, belle & naturelle, pour lors il n'y a qu'à dessécher comme je l'ai enseigné.

Il y a des perſonnes qui approuvent plus cette methode que l'autre avec les onguens : il eſt vrai auſſi qu'elle va plus vîte, mais les fics reviennent & repouſſent enſuite, & le feu a tellement alteré le cartilage qui ſoûtient la fourchette, qu'on ne peut plus guérir les fics, ni avec le feu ni autrement : c'eſt ce qui m'eſt arrivé, & c'eſt ce qui m'a fait quitter l'uſage du feu aux fics, comme je l'avois enſeigné dans les précedentes impreſſions de ce Livre. Chap. xc.

Tout homme qui voudra traiter un fics avec des cauteres ou cauſtics violens, n'en viendra jamais à ſon honneur, il renvoyera l'humeur d'un côté à l'autre ; & quand il croira avoir extirpé le fics d'un côté, il le verra reverdir de l'autre côté du pied, & même le fera attacher au tendon, ou au petit pied, ce qui ne ſeroit pas arrivé, s'il s'étoit ſervi des onguents qui ſervent pour arrêter les eaux, deſquels il y en a pluſieurs dans ce Livre, ou autres, y mêlant de l'eau forte quand ils n'ont pas aſſez de force ; mais jamais ne vous ſervez des cauteres ou cauſtics, où aſſûrément vous ne réüſſirez pas.

Si le fics eſt attaché au petit pied : il faut faire tomber l'eſquille, enſuite le mondificatif du Docteur, ou l'onguent *Apoſtolorum*, dont vous vous ſervirez, & panſerez le mal par en bas, reſſerrant toûjours le haut. Je pourrois alleguer beaucoup d'exemples des choſes qui me ſont arrivées en faiſant panſer des fics ; mais ce que j'en ai dit ſuffit.

Des Encloüeures, Clous de ruë, Retraittes & Chicots.

UNE Encloüeure, qui eſt trés-peu de choſe, étant negligée, peut devenir un grand mal : avec de l'huile chaude on en guérira grand nombre, & avec beaucoup de remedes appliquez ſoigneuſement, on aura ſouvent bien de la peine à ſauver le pied d'un Cheval ; il ne faut donc jamais negliger une Encloüeure telle qu'elle ſoit. Chap. xci.

Par fois un Marêchal en ferrant un Cheval, le pique en ſorte qu'il s'apperçoit que le Cheval feint quand il frappe ſur le clou : le remede eſt d'arracher le clou, & quoique le ſang ſorte par le trou, il n'eſt pas à craindre ; il faut ſeulement n'en point mettre en ce poſte, & ne laiſſer pas de ſe ſervir du Cheval, car pour l'ordinaire il n'en boitte jamais.

Lorſque le Cheval a été nouvellement ferré, & qu'il boitte, il y a beaucoup d'apparence qu'il eſt encloué, c'eſt-à-dire, ou que le clou preſſe la veine, ou qu'il a touché le vif : pour ſçavoir de quel clou il eſt preſſé, on leve le pied qui boitte ; & on touche avec le brochoir ſur celui qui ne boitte point, pour connoître ſi le Cheval eſt turbulent, s'il remuë le pied de terre quand on touche deſſus, afin

qu'enſuite on puiſſe mieux juger quand on touchera ſur le pied boitteux, pour connoître ſi le Cheval y a du mal : enſuite on leve le pied qui ne boitte point, & avec le brochoir on frappe doucement ſur la rivure des clous du pied dont il boitte ; & lorſqu'on apperçoit le clou qui fait feindre davantage, on juge que c'eſt lui qui l'incommode ; ſi c'eſt au pied de devant, il ſera encloué au talon ; ſi c'eſt à ceux de derriere, ce ſera à la pince preſque toûjours.

Il faut déferrer le pied, & avec les triquoiſes preſſer tout autour, & quand on preſſera l'endroit où il eſt encloué, ſans doute il voudra retirer le pied, & feindra extraordinairement.

En déferrant le pied encloué, il faut remarquer aux clous qu'on tirera, s'ils ſont coudez, s'il y a quelque paille, & ſi le ſang, ou l'apoſtume ſort par le même trou : s'il étoit coudé, le coude pourroit preſſer la veine, & faire boitter ; s'il y avoit une paille détournée à côté, elle preſſe peut-être la chair, ou la veine, & par fois on connoît au clou que la paille eſt reſtée dans le pied ; ce qui eſt mauvais, car on a de la peine à la retirer, tant qu'elle eſt dans le pied, jamais le Cheval ne peut guérir ; ſi le ſang & l'apoſtume ſort par le trou, on ſçait où eſt le mal : Ayant connu l'endroit où eſt l'encloüeure, il faut avec la corne du boutoir foüiller & creuſer le plus avant qu'on pourra ; puis avec la renette ſuivre toûjours le trou, pour rencontrer l'extremité où le clou étoit rivé ſur la corne : ſi en creuſant, vous allez juſqu'à ce trou, ſans trouver le vif, & ſans qu'il y ait aucune douleur, il faut prendre un clou, & preſſer à côté au dedans du pied où eſt la veine avec la pointe du clou ; & ſi vous voyez que le Cheval témoigne ſentir de la douleur, quand vous preſſerez de la ſorte, il ne faut pas découvrir davantage, mais y appliquer le remede.

Si le Cheval ne témoigne point de douleur dans ce creux que vous avez fait, c'eſt une marque aſsûrée que ce n'eſt pas l'endroit de l'encloüeure, puiſque vous voyez l'entrée & la ſortie du clou, ſans y trouver ni douleur ni matiere.

Souvent les Chevaux qui ont le pied charnu, c'eſt-à-dire, la corne du ſabot déliée, ou le talon foible ou ſerré, boittent les jours qu'ils ont été ferrez ſi fort, qu'ils ont peine à ſe ſoûtenir, ils ſe rafermiſſent d'eux-mêmes. Les Chveaux Anglois ſont plus ſujets à cela que les autres Chevaux.

Ceux qui ont le talon ſerré, pour peu qu'ils ayent les cloux brochez haut, boittent. Ce n'eſt pas qu'ils ſoient encloüez, mais c'eſt que les clous ſont trop prés du vif, & le preſſant cauſent de la douleur : le repos les peut retablir

Souvent un clou pour être coudé dans un pied gras, fera boitter

un Cheval, quoiqu'il ne soit pas encloué; & si on tarde trop long-temps à ôter le clou, bien-tôt la matiere s'y formera, & il le faudra panser comme un Cheval encloué.

Si la matiere est formée on la fait sortir, puis on jette dedans de l'huile toute boüillante, dans laquelle vous aurez mis un peu de sucre, & l'on bouche le trou avec du coton; puis il faut rattacher le fer à trois ou quatre clous, & emplir le pied avec de la remolade; ce qui attirera la chaleur du pied dans la sole, empêchera la matiere de monter au poil, & ôtera la douleur & l'étonnement: de plus il faut empêcher que le Cheval ne se moüille le pied, appliquer un restrainctif autour qui sera noir, rouge, ou blanc, & l'on continuëra à panser le Cheval tous les jours jusqu'à ce qu'il ne boitte plus.

Le remede suivant est trés-bon aux encloüeures: d'abord que vous avez ouvert l'endroit piqué, jettez de l'eau vulneraire toute froide dans l'endroit, du coton par dessus: dans deux applications de vingt-quatre heures en vingt-quatre heures, le Cheval sera guéri; si vous n'êtes pas en lieu commode pour avoir de l'eau vulneraire ayez de l'onguent nommé Ponpholix, tous les Apoticaires en ont; faites-le chauffer & en mettez dans le trou de l'encloüeure: pansez le Cheval tous les jours, dans peu de temps il sera guéri, s'il n'y a que le seul mal fait par le clou; si vous n'avez ni l'un ni l'autre, prenez du *brunella* ou de mille-feüille, pilez-la, & la mettez dans une cueillere de fer avec du vinaigre, faites-la boüillir cinq ou six boüillons en la remuant deux ou trois fois, puis versez le vinaigre tout chaud dans le trou de l'encloüeure, & remettez le marc par dessus, & continuez jusqu'à guérison.

Je pourrois vous donner mille remedes pour les encloüeures, mais il n'y en a point de plus excellent que l'eau vulneraire, le Ponpholix, & l'huile de Merveille: ses vertus sont connuës pour guérir très-promptement toutes sortes d'encloüeures. Je n'en dirai rien ici, me reservant à en parler en donnant sa description, comme aussi l'usage de celle du gabian.

Il y a des Chevaux qui ont le talon bas, lesquels en marchant par les pays rudes, se foulent la fourchette, en sorte qu'ils boittent tout bas, & on est bien empêché à trouver le mal; car on ne croit pas que la fourchette aye posé à terre, & on cherche dans le pied, dans le boulet, dans l'épaule & ailleurs le mal qui est dans la fourchette, foulée & meurtrie par les pierres ou par les mottes, ou gasons trop durs: on connoîtra ce mal en ce que la fourchette branle, & la matiere se forme au dessous, laquelle il faut panser comme une encloüeure, faisant penetrer les medicamens par le talon, entre la four-

CHAP. XCI. chette & le petit pied, & sur la fourchette mettre de bons restrainctifs faits avec chaux & eau seconde, ou des restrainctifs noirs faits avec suye, vinaigre & blancs d'œufs, & continuer de la sorte sans arracher la fourchette, le Cheval guérira : la seule difficulté qu'il y a, c'est de connoître le mal, car ensuite il n'est pas mal-aisé à guérir.

Toutes les herbes vulneraires guériront une enclоüeure dans le commencement, par exemple, le curage, la sabine, la verveine, l'aristoloche, la veronique, l'agrimoine, la serpentine, le petit muguet, le zedoaria, l'ophioglosson, & quantité d'autres, il faut s'en servir comme je viens de dire du *brunella*, & du mille-feüille avec le vinaigre : J'en ai mis ici cette quantité, afin que d'abord que vous aurez une enclоüeure, vous en puissiez facilement recontrer quelqu'une ; si vous n'en connoissiez aucune, ayez des onguens propres à cela.

C'est une assez bonne methode, lorsqu'une enclоüeure est recente, que l'apostume n'y est pas encore formée, de découvrir le trou, comme nous avons dit, & y mettre dedans de l'esprit de vitriol tout froid, & boucher le trou avec du coton, & referrer d'abord le Cheval à demeurer : que s'il vient à reboitter, le déferrer & le panser encore avec l'esprit de vitriol, comme auparavant, & dans peu il sera guéri ; le Ponpholix est un très-bon remede pour les bœufs, quand ils sont blessez dans les pieds, comme il arrive que les Laboureurs mal-adroits fourrent la regle de leurs charuës dans les pieds de derriere de leurs bœufs, ce qui peut les estropier ; ils en seront garantis, si ayant ouvert le mal on le nettoye bien avec du vin chaud, & puis fondre du Ponpholix dedans & boucher le trou, continuer jusqu'à guérison.

Des Clous de ruë, ou Chicots.

CHAP. XCII. LE tracas des grandes Villes, fait qu'il y a beaucoup de vieux clous qui demeurent dans les ruës, & souvent les Chevaux se les enfoncent dans les pieds ; un cocher doit avoir soin d'abord qu'il voit boitter un Cheval, de mettre pied à terre pour lui arracher le clou & empêcher qu'il ne s'enfonce jusqu'à la tête, comme il arrive fort souvent.

Les chicots se prennent dans les tailles nouvelles, les Chevaux s'enfoncent dans les pieds des éclats de bois, qui percent la sole, & vont par fois jusqu'au petit pied : les uns & les autres causent souvent de très-grands maux & de longue durée.

D'abord que l'on apperçoit qu'un Cheval a pris un clou, ou un chicot : il le faut arracher, & s'il en sort du sang, c'est d'autant mieux, & s'il n'en sort point, il ne faut pas laisser de continuer vôtre chemin si

le

le Cheval ne boitte pas ; mais s'il boitte, le plus sûr est d'y mettre remede toute à l'heure, si on le peut, c'est-à-dire, tirer le clou ou le chicot, & fondre de la cire d'Espagne, & la laisser tomber dessus pour boucher le trou, afin qu'il ne penetre ni gravier ni bouë, & de cette sorte vous pouvez conduire sans peril vôtre Cheval, jusqu'à ce que vous soyez en lieu pour y mettre de l'eau vulneraire, ou de l'esprit de vitriol, & l'appliquer tout froid : que si vous n'en avez pas, vous pouvez y mettre du Ponpholix ; souvent il m'est arrivé que la seule application de la cire d'Espagne, a guéri le mal : si le Cheval boitte encore quand vous serez arrivé au logis, servez-vous des remedes ci-dessus, ou de bonne huile de Merveille, ou autre bon onguent, bouchez le trou avec du coton, une bonne remolade sur la sole, & si le clou est grand un restrainctif autour du sabot à la pince seulement, & continuez à le panser de la sorte jusqu'à guérison, si vous y donnez ordre au commencement du mal ; quand il boitteroit beaucoup, le Cheval pourra guêrir, si le petit pied ou le nerf ne sont pas piquez.

Si le mal est inveteré, il le faut découvrir avec le boutoir, puis sonder avec une plume trés-doucement pour en trouver le fond, sans meurtrir le lieu avec la sonde, car la plûpart font avec la sonde plus de mal qu'il n'y en a déja : ensuite faites chauffer dans une cueillere de l'huile de Merveille, dont nous donnerons la description, ou de celle de Gabian, ou quelque bon onguent chaud, & les jettez chauds dans le trou, puis bouchez-le avec du coton, & par dessus une remolade, de la filasse & des éclisses, & continuez à le panser de la sorte tous les jours, jusqu'à ce qu'il ne boitte plus.

Tous les jours lorsque vous panserez le mal, ayant débouché le trou, il faut obliger la matiere à sortir, s'il y en a, en pressant la sole tout autour du mal avec le pouce, & même le paturon au dessus des talons, puis appliquer de nouvelle huile ou autre chose.

La seconde fois que vous panserez vôtre Cheval, observez en lui débandant le pied, si la remolade est fort dessechée, ce qui dénoteroit grande chaleur, puis ayant ôté la tente, s'il sort des eaux rousses, au lieu de bonne matiere blanche bien liée, c'est une mauvaise marque; lors même que cette matiere est jaune, & se trouve congelée, puante, & dure comme de la graisse de bœuf, c'est une humeur nerveuse, qui ne dénote rien de bon, & presque toûjours le nerf est piqué. Comme cette matiere est fort puante, elle dénote une grande corruption : il faut sans hesiter dessoler, & mettre de bons restrainctifs à la pince, & aux quartiers seulement, & point au talon ; ou au contraire, il faut appliquer un morceau de vieil oingt ou de graisse, bien charger toute la jambe avec de la lie de vin, mêlée avec du vinaigre ou de l'on-

 guent du Duc pour empêcher la fluxion, ne point donner d'avoine au Cheval, mais du son; & si la matiere qui sortira de la playe, continuë à n'être pas comme il faut, c'est-à-dire si ce sont des eaux rousses, ou de cette apostume endurcie & congelée, qui est fort puante, & avec tout cela le pied ayant de la chaleur, & si la jambe enfle, lors il faut s'asûrer que le mal sera de longue durée & dangereux. Et ce sera un grand bonheur, si la matiere ne se forme pas en quelque partie du pied, qui fera ensuite peut-être dessouder le sabot à la couronne, & perdre le Cheval. Pour empêcher ce désordre, il faut outre le vieil oingt ou les remolades grasses qu'on a mis dans le paturon pour attirer les matieres en cette partie comme la moins perilleuse, donner dans le paturon au derriere d'icelui, jusqu'à un pouce prés de la couronne, environ une douzaine de pointes de feu, & percer le cuir, afin d'évacuer par là les humeurs, appliquer sur ces pointes une bonne remolade, ou bien de la therebentine, du tarc & du miel parties égales chauffées ensemble, de la filasse par dessus, asûrément cette operation soulagera le Cheval. Que si sans donner des pointes de feu, la matiere se forme dans le paturon, vous connoîtrez en ce que le paturon s'enfle & durcit, & le pressant, vous voyez sortir la matiere par le mal qui est dans le pied: si cela continuë & que la matiere paroisse au paturon, il faudra percer jusqu'à l'endroit où la matiere est formée, & passer un seton au travers, si vous pouvez: lequel pour le bien faire droit doit être de plomb, en emplissant bien les endroits avec de la filasse imbibée d'eau-de-vie, dans laquelle on aura mis de l'aloës pour resister à la corruption. On n'est pas toûjours obligé de passer un seton, particulierement lorsque tous les trous ne se rencontrent pas vis-à-vis l'un de l'autre, & qu'il y a du retour à faire: si cela est on panse les deux trous sans se servir du seton.

Lorsque le mal perce dans le paturon, il n'en est pas plus mal, au contraire, le pied en reçoit du soulagement: j'en ai vû percer en deux ou trois differents endroits, pourvû que ce ne soit pas à la couronne, il n'importe, & même la douleur du pied diminuë.

Notez que si le mal est grand, & qu'il y doive avoir un renvoi, c'est-à-dire, que la matiere doive paroître au poil ou au pâturon, il vaut mieux que ce soit au dessus du talon dans le paturon qu'ailleurs, parce que l'endroit n'est pas si dangereux de faire tomber le sabot. Et c'est pour cette raison que j'ai recommandé de n'y point mettre du restrainctif, & de n'en appliquer qu'autour de la pince, & des quartiers, & non au talon, afin de deux maux éviter le pire: ayez grand soin à ces maux, de laver la playe avec esprit de vin, mirrhe & aloës, pour empêcher la pourriture, ou la corruption qui gagne toûjours

trop, & c'eſt à quoi il faut beaucoup travailler.

Il eſt fort à propos lorſque vous avez panſé le Cheval pendant quelques jours, & que vous n'y voyez aucun amendement, de faire une bonne ouverture, elle ſoulagera le pied, & donnera lieu au remede de mieux agir; j'ai vû ſouvent par cette methode qu'on a beaucoup diminué la douleur que le Cheval ſouffroit; car quoique l'avantage ſoit aſſez grand de ne pas faire une grande ouverture dans le pied, & par le même trou qu'à fait le clou de panſer le mal, & le guérir comme on le pourroit faire, neanmoins il peut retarder quelquefois la guériſon, car ſouvent la grande ouverture étant faite, le Cheval n'a plus boitté par le ſoulagement qu'elle a donné au pied : on peut enſuite deſſecher la playe quand le Cheval ne boitte plus, avec de l'alun en poudre, ou un reſtrainctif, comme nous avons dit.

Si le clou de ruë ou chicot eſt en un endroit fort dangereux, comme au bout & à côté du bout de la fourchette, & perce dans le petit pied, il faut mettre un reſtrainctif autour du ſabot, & un morceau de vieil oingt au deſſus des talons, au pâturon, & la remolade dans la ſole, il faut charger toute la jambe & toute la cuiſſe, ſi c'eſt au derrire, avec de la lie de vin & du miel, ce qui ſe fait en cette maniere; on fait cuire la lie de vin, quand elle commence à s'échauffer, on l'épaiſſit avec de la farine, puis on y ajoûte une livre de miel ou plus, & du tout chaudement on charge la cuiſſe malade tous les jours, ou bien avec l'onguent du Duc, afin de fortifier cette partie, & empêcher la chute des humeurs, qui eſt une précaution trés-neceſſaire pour faciliter la cure; car d'abord qu'une partie eſt affligée, la nature ſe décharge ſur cette partie, & bien davantage lorſque la pente naturelle y eſt, comme elle eſt toûjours aux parties baſſes.

Il eſt trés-expedient aux grands maux de pied cauſez par les clous de ruë, de donner au Cheval dans du ſon moüillé deux onces de foye d'antimoine en poudre fine, un jour & le lendemain une once de poudre cordiale auſſi dans du ſon moüillé, & le troiſiéme jour ne lui donner ni foye d'antimoine ni poudre cordiale, pour laiſſer agir la nature, & ne la pas trop charger de remedes; le quatriéme jour recommencer comme nous avons dit par le foye d'antimoine, le lendemain la poudre cordiale, puis un jour de repos, & continuer cet ordre juſqu'à ce que le Cheval ſoit guéri, ces poudres qu'il prendra, contribuëront à diſſiper l'humeur qui tombe ſur le pied, en lui purifiant le ſang, & même elles donneront de l'appetit.

Il eſt toûjours bon d'appliquer des reſtrainctifs, quoiqu'avec ces eaux ou huiles on puiſſe facilement s'en paſſer, leſquelles ſouvent font ſortir des morceaux de fer reſtez dans la bleſſure, & guériſſent preſ-

 que toûjours, les maux, où le petit pied, ou le nerf ne sont point offensez, sans qu'on soit obligé de dessoler un Cheval; ce qu'il ne faut pas craindre de faire, lorsqu'il est fort necessaire.

Par exemple, si l'os du petit pied est piqué bien avant, la cure sera longue & fâcheuse, il faut presque toûjours qu'il tombe une esquille: le plus asûré est de dessoler, quoiqu'en faisant une bonne ouverture il puisse guérir. On se reglera pour cela au mal & à la douleur qu'on connoîtra que le Cheval souffre; si par exemple il n'appuyoit point le pied à terre, ou fort legerement, & seulement avec la pince, il ne faut pas hesiter à dessoler vingt-quatre heures aprés, car la matiere peut soufler au poil, & la fiévre y est toûjours par la douleur qu'il souffre avant qu'on l'aye dessolé. On juge aussi de la profondeur de la blessure par la longueur du clou, & celui qui l'arrache, sçait de quelle maniere il étoit entré, c'est-à-dire, ou tout droit, ou de travers: un peu d'application le fait juger aisément, souvent même aprés avoir dessolé on ne voit pas l'amendement qu'on avoit esperé, à cause que le clou a penetré ou a éclaté l'os du petit pied.

Il est certain que lorsque vous traiterez un Cheval d'un clou de ruë ou d'un chicot, qui se traite l'un comme l'autre, & que vous vous servirez de l'eau vulneraire, ou de l'huile de Merveille ou de Gabian, si au bout de dix jours il n'est guéri, sans doute il y a quelque corps étranger dans le petit pied, ou le même petit pied est blessé, c'est-à-dire, qu'il est piqué ou fendu & éclaté: vous le connoîtrez en ôtant la tente, la matiere vient d'abord: mais le sang suit en abondance, & cette quantité de sang est presque toûjours une marque qu'il tombera une esquille, si le petit pied ne tombe pas lui-même. Vous le connoîtrez encore mieux en sondant délicatement avec la sonde, vous trouverez le trous dans le petit pied; il faut d'abord faire une bonne ouverture, afin d'être le maître du mal & d'alleger le pied, le panser avec du sucre en poudre, de l'eau-de-vie & aloës: car lorsqu'il sort beaucoup de sang, en vain fondrez-vous des onguens & de l'huile, ils ne feroient aucun effet, il faut du sucre sur le mal avec ce que j'ai dit, & bander fort la playe pour empêcher la chair de surmonter & de trop croître: la seconde fois que vous panserez le Cheval, coupez avec le bistouri toute la chair, afin de voir le fond du mal; quelque abondance de sang qu'il vienne, il ne faut pas s'en étonner, mais bien bander l'appareil pour l'arrêter: mettre ce que j'ai dit ci-dessus sur le mal, & continuer tous les jours à panser, en resistant à la corruption le plus que vous pourrez, mettre de bonnes remolades sur la sole, & bien charger toute la jambe & la cuisse, comme je l'ai enseigné, une fois tous les jours.

En panſant un clou de ruë s'il vient du ſang abondamment, quoique vous ne faſſiez pas plier le boulet en tenant le pied, & que vous agiſſiez doucement en tirant la tente, je n'ai rien trouvé de meilleur, que de ne panſer le Cheval que de deux jours l'un : ſi au bout de deux jours en le panſant, il vient encore du ſang en aſſez grande quantité, panſez-le encore avec de l'eau-de-vie & du ſucre, & ſoyez trois jours à le panſer : s'il vient encore du ſang au bout de trois jours, ſoyez quatre jours ſans le panſer : & s'il vient encore du ſang au bout de quatre jours, ſoyez-en cinq jours, & vous verrez qu'il ne reviendra plus de ſang, aprés quoi vous le panſerez tous les jours ou tous les deux jours ſelon le beſoin : je me ſuis bien trouvé de cette methode pour empêcher que le ſang ne vienne ; car le ſang empêche les huiles, les onguens & les poudres d'agir, ainſi le plus qu'on peut l'arrêter, c'eſt le meilleur.

Il eſt bien plus aſſûré dans les maux de pied de couper avec le raſoir ou biſtouri, que de manger des chairs avec des cauteres, car outre la douleur qu'ils cauſent ſouvent, ils renvoyent la matiere & font ſoufler au poil ou dans le pâturon ; mais ayant coupé pour une fois ou à deux repriſes, comme vous le jugerez à propos, vous voyez le fond du mal tout d'un coup, car quoiqu'il vienne abondance de ſang : mettant deſſus de la therebentine chaude avec de la filaſſe, & bien bander le tout, le ſang s'arrêtera aſſez, puis levant l'appareil au bout de deux fois vingt-quatre heures, vous voyez le fond du mal, auquel vous agiſſez comme nous avons dit, ou comme nous dirons ci-aprés.

Il peut arriver qu'au lieu d'un trou où le mal ſera, il s'en fera deux & trois à côté de la fourchette, & même qui auront communication dans le pâturon : ſi cela arrive, il faut couper tout le cartilage qui forme la fourchette, & emporter juſqu'au fond du pied, afin de pouvoir voir le fond du mal, car ce n'eſt pas le tout d'avoir deſſolé, ſi le mal eſt au deſſous du bout de la fourchette juſqu'au petit pied, coupez ce bout de fourchette, ou la coupez toute entiere : car pourvû que vous puiſſiez voir le fond du mal, vous en viendrez bien mieux à bout ayant coupé, qu'auparavant ; quand donc vous ſerez obligé de couper le cartilage qui forme la fourchette, vôtre operation ſe fera mieux, ſi vous liez bien le pâturon pour arrêter les veines qui vous envoyent trop de ſang. Enſuite de quoi mêlez avec vôtre digeſtif, qui eſt fait de therebentine & de jaunes d'œufs, force ſel, & appliquez-le ſur tout l'endroit coupé, avec de la filaſſe, & ſur le tout un bon reſtrainctif noir fait avec ſuye de cheminée, vinaigre & blanc d'œuf, puis de la filaſſe par deſſus, & des écliſſes pour bien lier l'appareil, & s'il ſaignoit encore par l'endroit de la fourchette qui abou-

Chap. xcii. tit au talon, mettez de la filasse bien imbibée de therebentine chaude, & la pressez sur l'endroit, & une bonne ligature, & laissez l'appareil deux fois vingt-quatre-heures : quand vous le leverez, vous verrez le fond du mal, & vous vous y conduirez comme nous avons dit lavant le mal avec de l'eau seconde, & le pansant ou avec des digestifs, l'huile de Gabian, le sucre, ou autre onguent.

Du moment que l'esquille d'os ou quelque corps étranger que ce soit, a quitté le petit pied, le Chèval ne boitte plus, pourvû qu'il n'y en aye qu'une à tomber, mais les esquilles sont long-temps sans se détacher, il s'en est vû durer trente jours, quelques-unes vingt jours, dix-huit, quinze, selon l'endroit où elles sont ; mais il ne faut pas s'ennuyer, continuez & il guérira ; il est vrai que l'on est quelquefois obligé de tirer l'esquille d'os quand elle ne sort pas d'elle-même ; car il ne faut pas attendre de guérison tant qu'il en reste dans la playe.

La methode des Marêchaux pour faire détacher une esquille d'os, est d'y mettre un digestif, mais il ne desseche pas, & au contraire il nourrit, l'esquille ne se détache & ne quitte la partie qu'à mesure qu'elle se desseche ; & c'est pour cela qu'on doit plutôt se servir du sublimé en poudre mêlée avec l'Egiptiac qu'on applique dessus, ou de l'esprit de vitriol qui fera bien-tôt détacher l'esquille, & même souvent quand on le peut on y met un bouton de feu ; ce qui est très-bon, car le feu la fait tomber promptement ; je me suis bien trouvé de faire une composition d'aloës & d'euforbe en poudres, autant de l'un que de l'autre, & les démêler avec de bon esprit de vin pour appliquer sur l'esquille, ce qui la fait détacher plus promptement, si on continuë cet usage, la chaleur & l'acrimonie de l'euforbe est retenuë par l'aloës, & le tout est comme animé & rendu plus actif par l'esprit de vin, qui de lui-même desseche, & l'esquille tombe ou se détache plus promptement.

On peut aussi au second appareil, lors qu'on sent qu'il y a esquille à détacher, & qu'on peut placer le remede sur l'esquille, mettre les deux tiers d'opium, & un tiers de sublimé mêlez avec de l'esprit de vin, & en mettre peu, & un plumaceau frotté d'Egiptiac par dessus le tout, un restrainctif autour du pied, charger toute la jambe tous les jours, laisser l'appareil trois jours sans y toucher, car l'esquille se détachera bien tôt, & fera une bonne ouverture qui facilitera la guérison.

Lorsqu'il y a une esquille à détacher du petit pied, il faut avoir grand soin que la chair ne surmonte, & ne couvre pas l'ouverture par où l'esquille doit sortir, ce qui arrive souvent : mais on peut sans crainte lorsque la chair est surmontée, appliquer dessus du sublimé en poudre pour manger cette chair. Que si la premiere application n'a pas

assez operé, poudrez encore avec du sublimé en poudre la chair qui surmonte. Ensuite démêlez encore du sublimé pilé avec de l'Egiptiac & en mettez sur toute la chair surmontée que vous avez poudré auparavant, de la filasse par dessus, bien bander le tout & ne le panser de quatre jours, s'il n'y a quelque raison qui vous oblige à le panser plutôt ; car à tous les caustics, il leur faut toûjours donner trois ou quatre jours pour faire leur effet. Chap. XCII.

L'esquille d'os étant tombée, il ne faut pas mettre d'abord sur l'os aucune huile ni onguent;mais seulement un plumaceau de filasse moüillée d'eau-de-vie, & panser tous les deux jours de même l'endroit d'où l'esquille est tombée, jusqu'à ce que la chair aye recouvert l'os, & ensuite vous y mettrez ce que vous jugerez à propos : mais lorsqu'une esquille est tombée, il faut toûjours traiter l'os d'où elle s'est détachée de même que je viens de le dire.

Il y a des nerfs & des ligamens qui attachent l'os du petit pied au pivot, ou à l'os du pâturon. La guérison est retardée lorsqu'un de ces nerfs est piqué. Vous le connoîtrez en ce que le nerf de la jambe enflera, lors il faut dessoler sans hesiter, particulierement s'il sort de la playe des eaux rousses au lieu de matiere, ou bien si la matiere sort jaune, dure & puante, & si le Cheval ne met point le pied à terre, avec ces accidens, la cure sera longue. La plûpart de ceux qui se piquent de vouloir passer pour sçavans, qui se mêlent de panser des Chevaux, se sont persuadez ou tâchent de le persuader aux autres qu'ils ont de l'onguent qui guérira toutes les encloüeures & clous de ruë, parce qu'ils auront guéri tous ceux qu'ils ont pansé, dont le nombre sera réduit à cinq ou six pour le plus, qui étoient blessez legerement, ou même ont guéri des clous qui traversoient le pied, en des endroits peu dangereux ; mais lorsque le nerf du petit pied ou les tendons sont piquez par des clous de ruë, quoiqu'on panse le mal avec le meilleur onguent du monde, si l'on n'a beaucoup d'experience & de methode, on n'en viendra pas à bout, & le Cheval perira si on s'opiniâtre à le panser avec le seul onguent. C'est là où tous ces onguens tant vantez échoüent. Si le clou ou chicot a piqué un des nerfs du petit pied, ou le petit pied même, quoiqu'on dessole, & que même pour voir le fond du mal, on coupe la fourchette jusqu'au fond, & qu'on travaille avec soin & methode, on n'en peut venir que difficilement à bout, car la chûte d'une esquille est longue, la chair surmonte, ou il se forme dans le mal des filandres & des os de graisse, le pire du tout est que les ligamens dont je viens de parler, se relâchent & s'affoiblissent, l'os du petit pied branle, comme s'il étoit prêt à tomber (& j'en ai vû tomber plus d'un) tout homme

Chap. XCII de bons ſens peut bien juger que ſans deſſoler, changer de remede ſelon la neceſſité & chercher le fond du mal qui ſera grand & profond, les medicamens ne peuvent être portez ſur la partie malade, ainſi ne peuvent aider la nature à reprendre ce que la foibleſſe & la douleur l'ont obligé de ceder.

J'ai vû un de ces Meſſieurs qui n'avoit pas grande experience, & qui croyoit avoir un ſi bon onguent, qu'il ne voulut pas deſſoler un Cheval, quoiqu'il y eût dix ou douze jours qu'il ne mettoit pas le pied à terre par la douleur qu'il reſſentoit, & continuoit avec opiniâtreté de fondre de l'onguent ſeul dans le mal; je fus prié par cet honnête homme de voir ſon Cheval, lui qui m'avoit mille fois étourdi à force de me vanter ſon onguent, me diſant qu'il ne ſçavoit ce que c'étoit de deſſoler les Chevaux pour les clous de ruë, qu'il les guériſſoit infailliblement; mais que véritablement celui-ci l'étonnoit de n'y voir aucun amendement, depuis douze jours qu'il le faiſoit traiter avec ſon onguent: je lui dis que s'il vouloit ſauver ſon Cheval, il falloit le deſſoler: ce qui fut fait; & je trouvai tout le deſſous de la ſole noir & meurtri qui cauſoit la fiévre au Cheval par la grande douleur. Quatre jours après je fis faire une inciſion aſſez grande pour voir le fond du mal, & je vis qu'il y avoit une eſquille, laquelle ſe détacha, & ſortit environ vingt jours aprés, & pendant ce temps le Cheval ne s'appuya jamais ſur ſon pied. Finalement l'eſquille fut en état de s'ôter; elle étoit environ d'un pouce de longueur, & large d'un demi-doigt; jugez, je vous prie, ſi elle pouvoit ſortir ſans deſſoler & ſans ouvrir le mal juſques au fond, & ſi l'on ſe fût opiniâtré à le panſer avec cet onguent ſans operer de la main, le Cheval n'en ſeroit-il pas mort? car il falloit neceſſairement que cet eſquille ſortit pour ſa guériſon entiere: Seroit-elle ſortie par une petite ouverture au travers de la ſole? il ſeroit ridicule de le croire. J'alleguerai beaucoup d'exemples de ceux que j'ai fait traiter; & des Marêchaux de Paris qui ont agi par mon ordre en ſçavent la verité; même depuis peu une perſonne de qualité avec ſon onguent qui n'avoit jamais manqué aucun clou de ruë, à ce qu'il diſoit, laiſſa venir la gangrene dans le pied de ſon Cheval. Je le fis deſſoler & trouvai le pied gangrené: je le fis traiter & le guéris, pour peu qu'on eut tardé davantage à le deſſoler, c'étoit un Cheval perdu: voilà où aboutiſſent tous ces remedes infaillibles, à ceux qui n'ont aucune experience des grands maux; il faut agir ſelon l'occaſion & le temps, & quand un remede ne réüſſit pas, en prendre un autre, & même un troiſiéme ſi le ſecond ne profite pas; un bon remede vaut beaucoup, mais l'application à temps, vaut encore davantage, & ſouvent l'un & l'autre ſans l'operation de

la

la main, sont assez infructueux. Chap. XCIII.

Il est vrai aussi que les Chevaux sont moins chargez d'humeurs les uns que les autres, ou bien ils ne sont pas si sensibles à la douleur, & auront l'interieur mieux disposé : la saison y contribuë beaucoup aussi, car le froid est fort contraire, ainsi ces circonstances plus que les onguens contribuëront à la guérison de ces maux.

J'ai recherché avec soin & empressement toutes ces descriptions d'emplâtres & d'onguens qu'on vante tant par les cures extraordinaires qu'on dit qu'ils ont operé, mais venant à l'essai, ils ont réüssi aux maux ordinaires, & ont même guéri des clous de ruë qui sembloient étranges, car ils perçoient le pied de part en part jusques dans le paturon; mais c'étoit en des endroits peu dangereux, comme à la fourchette; & à d'autres blessures qui étoient beaucoup moindres en apparence, ils ont échoüé, parce que les nerfs ou le petit pied étoient piquez, il a fallu avoir recours à la methode que je viens d'enseigner : Et afin de vous témoigner que j'ai mis en usage de bons onguens pour les encloüeures, clous de ruë, &c. je vous en proposerai trois descriptions que j'ai choisies parmi plusieurs que j'ai eu, parce qu'elles m'ont semblé très-excellentes, & un baume vert qui est connu à Paris sous le nom de Madame Feüillet; soyez persuadé que l'application du remede est aussi considerable que le remede même : j'ai fait tout ce grand narré pour instruire ceux qui voudroient l'être : revenons aux clous de ruë.

Lorsque le Cheval ne boitte plus des maux où l'on n'a pas été obligé de faire une trés-grande ouverture, ni de couper beaucoup de chair, il faut mettre dans le trou qu'on a fait pour panser l'encloüeure, ou clou de ruë, de la graisse blanche, ou du suif de chandelle, & de la filasse par dessus bien pressée, & emplir le pied avec de la poix noire toute chaude.

Pour les retraittes qui sont une portion d'un clou restée dans le pied, quand on vient à poser un clou dans le même endroit où est la retraitte, il la presse & la pousse contre la veine, ou le vif, ce qui fait boitter le Cheval : on le traite comme une encloüeure, & quand on ne peut ôter la retraite & qu'on la sent, on dessole le Cheval, mais avant d'en venir là, il faut y mettre de l'eau vulneraire, ou de l'huile de Merveille, ou de Gabian, ou du Pompholix, qui peut-être donnera facilité à la retraite d'être arrachée, comme il est arrivé plusieurs fois.

J'ai vû des retraites qui ont été poussées par le clou qu'on mettoit tout contre, qui ont poussé la corne en dedans contre l'os du petit pied, en sorte que cette corne que la nature a formé raboteuse, &

Chap. xcii. pleine de petits sillons pour qu'elle se puisse lier & s'attacher avec la chair qui entoure l'os du petit pied; cette corne qui est poussée en dedans du sabot occupe plus de place qu'elle ne devoit occuper, & meurtrit la chair qui étoit en cet espace; la chair meurtrie se change en matiere, laquelle est long-temps à s'évacuer, & la partie à se consolider, ainsi le Cheval en boitte long-temps, & ces maux sont très-longs à guérir. J'ai gardé fort long-temps le sabot d'un Cheval où cela se voyoit clairement, il fut trois mois boitteux d'une retraite, & a servi long-temps ensuite. Etant mort je fis garder son sabot pour reconnoître la chose, où j'en fus finalement éclairci.

Je ne vous donnerai point ici une description de l'onguent de Villemagne, quoiqu'il soit très-bon pour tous ces maux; mais il ne penetre point si bien le fond d'une playe que l'huile ou le baume. Tous les livres imprimez depuis peu ont décrit cet onguent: Voyez la grande Marêchallerie du Sieur d'Epinay sur la fin; mais comme dans cet onguent, il y entre du baume du Perou: je soûtiens que ce seul baume fera plus d'effet pour une encloüeure, ou clou de ruë, que tout l'onguent ensemble; je n'ai pas donné non plus la description de l'onguent Ponpholix, elle est dans la Pharmacopée de Baudron & dans tous les autres: les baumes ardens sont meilleurs pour ces maux, que tous les onguens.

L'huile suivante est excellente pour clous de ruë, chicots, &c.

Huile de Gabian.

Chap. xciii. CETTE huile, ou plutôt bithume, vient sur l'eau d'une fontaine qui est prés de Beziers en Languedoc; on la ramasse continuellement, & on la dristribuë à ceux qui la mettent en usage pour diverses infirmitez: je m'en suis servi pour les encloüeures, clous de ruë & chicots, & l'ai trouvée excellente; il la faut appliquer chaude sans aucun mêlange, de la même maniere que j'enseignerai, de l'huile de Merveille, continuer l'application; & si le mal peut être guéri sans dessoler, cette huile le guérira asşûrément.

On la trouve à bon compte à Montpelier; celle qui est ramassée au mois d'Avril, May, Juin & Juillet, est la meilleure: celle qu'on prend aux autres mois est toûjours moindre, plus on s'éloigne du mois de May; & le plus est d'en avoir qui soit prise par des personnes fidelles qui ne la falsifient pas, quoiqu'elle soit si commune dans le Païs, que j'en ai vû brûler à la lampe: on la peut rectifier & la rendre plus claire, mais pour ces maux ici il n'y faut aucune operation.

Cette huile est si penetrante, comme son odeur le fait connoître,

que si une goutte est tombée sur de l'étoffe, jamais on ne la peut ôter, car elle s'insinuë jusques dans les moindres fils d'icelle. Chap. XCIII.

Elle est bonne aussi pour resoudre & faire fondre les tumeurs froides ou caleuses, car elle penetre & resout puissamment : elle fait beaucoup enfler la partie en rarefiant l'humeur, qui est ensuite capable de transpirer ; on s'en sert aussi interieurement à divers maux avec succès pour les Hommes.

Je croi que tous ceux qui ont des Chevaux ; & particulierement à Paris où les clous de ruë sont frequens, doivent toûjours avoir de l'huile de Gabian ; mais comme on n'en peut pas trouver facilement, lorsqu'on est éloigné de la source, je donnerai la description d'une huile qui suppléera à son défaut.

Les Medecins de Montpelier disent que le Gabian a les vertus du Petrolle, qui sont en nombre ; mais pour ces maux où il faut penetrer & resoudre, elle est admirable : je renvoye les curieux à un billet imprimé qui contient les vertus de cette huile ; on le donne avec l'huile à Montpelier.

Huile de Merveille.

Prenez de l'huile de therebentine & de mille-pertuis, qui est *l'hypericum* de chacune quatre onces, veritable huile de Petrole deux onces : mettez le tout sur les cendres chaudes dans une fiole, y ajoûtant le poids d'un écu d'or, racine d'or-canette penduë à un filet : faites chauffer le tout un quart d'heure, retirez l'or-canette, & gardez l'huile pour le besoin.

Si vous voulez y mêler un peu de cire, vous la ferez fondre avec les huiles, ainsi vous lui donnerez du corps, & la reduirez en consistance de baume ; mais elle ne sera pas si penetrante.

Pour l'appliquer il faut ouvrir l'endroit où vous la voulez mettre, en sorte qu'elle y puisse penetrer, faire chauffer cette huile, la jetter dedans, & du coton pour boucher le trou & le tenir ouvert, de la filasse par dessus & des éclisses sur le tout, continuer tous les jours de même jusqu'à ce que le Cheval ne boitte plus.

Vertus.

C'est un remede asûré pour les encloüeures, les clous de ruë, retraites & chicots : elle est trés-bonne pour les douleurs froides, coup, meurtrissures, entorses, goutte foide, sciatique & pour les jambes foulées, si vous la mêlez avec autant d'huile de vers, & deux fois autant d'eau-de-vie ; elle est bonne aussi pour un effort d'épaule & de hanche. Ce n'est pas la quantité des ingrediens ni leur prix qui

Chap. xciii. donne la vertu aux remedes.

Il y a mille remedes qui guériſſent une encloüeure dans ſon commencement ; par exemple, la therebentine ſeule, le ſuif fondu avec la gomme-elemi, le galbanum avec le beurre ou ſuif fondus enſemble, tous les baumes pour les playes, & beaucoup d'autres remedes.

Baume vert qui eſt fort eſtimé par ſes beaux effets.

Ce baume eſt celui qui eſt connu à Paris, ſous le nom de baume de Madame Feüillet. Il a fait de ſi grandes cures ſur les hommes, que j'ai crû qu'il devoit trouver place dans ce Livre pour ceux qui voudront s'en ſervir : je n'ai point mis ici la deſcription de l'emplâtre dont on ſe ſert avec ce baume, parce que le diapalma qu'on trouve communément par tout, ſert auſſi bien que l'emplâtre ſtiptic qui eſt le plus cher : l'emplâtre ne fait pas la cure, c'eſt le baume, & il ne ſert qu'à tenir l'appareil & empêcher que l'air ne nuiſe à la playe.

Ce baume eſt auſſi trés-bon pour les playes des Chevaux en quelque partie qu'elles ſoient, comme auſſi pour les encloüeures, clous de ruë, &c.

Prenez huile de lin, d'olives, & de grene de genévre de chacun deux onces, therebentine de l'Iſle de Chio, & au défaut therebentine fine deux onces, huile de laurier une once, huile de gerofle un gros, vert de gris pilé & paſſé par le tamis de tafetas trois gros, couperoſe blanche deux gros, le tout ſera mis à froid dans une fiole qu'on remuëra & mêlera en agitant la fiole pendant un mois de temps en temps, qu'on gardera enſuite pour s'en ſervir au beſoin.

Il faut laver la playe avec du vin chaud la premiere fois qu'on panſe une bleſſure ſeulement, puis on fait chauffer de ce baume qu'on applique avec du charpis, & une emplâtre pour tenir le tout, ſi la playe eſt profonde, on frotte la tente de ce baume, & l'emplâtre par deſſus.

On s'en ſert aux bleſſures des Chevaux, ayant bien ſeché le mal avec de la filaſſe, puis l'oindre avec le baume chaud ; & le poudrer avec de la vieille corde pilée bien menu, & continuer tous les jours ſans moüiller du tout la playe, qui ſera guérie en quelque endroit que ce ſoit. Pour les encloüeures, clous de ruë & chicots, il faut s'en ſervir comme de l'huile de Merveille ci-devant, & parce que les huiles & baumes ſont plus difficiles à porter à la campagne, que les onguens, je donnerai enſuite les deſcriptions que j'ai promiſes, leſquelles ſont bien éprouvées ; cette premiere eſt en grande réputation, & on l'a tenuë ſecrette fort long-temps.

Onguent de Maître Sicar pour les Encloüeures & clous de rue.

Mettez dans une baſſine ou dans un pot, ſur un trés-petit feu une once de gomme de pin concaſſée, & une once de gomme-elemi en poudre, faites fondre lentement en remuant, le tout fondu, ajoûtez neuf onces de cire rouge concaſſée, laiſſez fondre & incorporer le tout en remuant, puis ajoûtez trois onces de therebentine de Veniſe, le tout bien mêlé, toûjours ſur un trés petit feu, ôtez de deſſus, & tout d'abord ajoûtez ſang de dragon en larmes une once, & deux onces d'ariſtoloche longue en poudre trés-fine, & remuez juſqu'à ce que le tout ſoit à demifroid;lors verſez ſur le marbre ou ſur une table frottée d'huile d'amandes douces ou d'olives, ayant auſſi frotté vos mains d'huile, formez des rouleaux ou magdaleons de la groſſeur qu'il vous plaira, entourez-les de papier, & les gardez pour le beſoin : l'onguent doit être rougeâtre, s'il eſt bien fait.

Si vous ne trouvez pas de cire rouge, on la fait comme il ſuit.

On prend ſur une livre de bonne cire jaune, quatre onces de therebentine, une once d'huile d'olive, & une once de ſinabre broyé à ſec & fort fin ſur un marbre ; on fait fondre la cire & la therebentine & l'huile qui aide à fondre le reſte qu'on remuë bien, on laiſſe un peu refroidir, puis on ajoûte le ſinabre bien broyé, on mêle bien le tout, & on lui donne la forme qu'on veut.

Cet emplâtre nommé onguent, pour s'accommoder à la commune façon de parler, eſt meilleur vieil que le nouveau, il ſe garde trente ans en ſa bonté : on l'applique comme il ſuit.

Aprés qu'on a découvert le mal, comme je l'ai enſeigné ci-devant, il faut faire fondre de cet onguent dans une cueillere avec un peu de ſuif, ou de graiſſe, du beurre, ou de l'huile d'olive, & tout chaud l'appliquer dans le mal, & continuer juſqu'à ce que le Cheval ne boitte plus.

Notez que j'ai ordonné dans le précedent onguent du ſang de dragon en larmes, qui eſt la gomme d'un arbre, dont il y en a quelques-uns dans une des Iſles de Canarie : les larmes qui ſortent d'elles-mêmes ſont d'un beau rouge, & ſont le plus beau & le plus pur ſang de dragon, & la gomme qui ſort de l'arbre par les inciſions qu'on y a fait, eſt auſſi bien du ſang de dragon ; mais inferieur en vertu au premier. La plus grande partie vient des Indes Orientales, l'un & l'autre le plus rouge & le plus haut en couleur eſt eſtimé le meilleur.

Mais on doit rejetter comme inutile le ſang de dragon qu'on vend aux Marêchaux, qui eſt contrefait avec de la gomme arabique ou

Chap. xciii. autre commune qu'on fait diſſoudre dans l'eau, & on y donne la couleur avec du bois de bréſil rapé : ce qui ſe fait en faiſant boüillir le tout lentement juſqu'à ce que la gomme ait acquis une belle couleur, on la paſſe au travers une toile claire, puis on fait évaporer toute l'humidité, & on laiſſe refroidir : voilà la compoſition qu'on vend aux Marêchaux pour du ſang de dragon, parce qu'ils le demandent à trop bas prix, auſſi n'en a-t-il pas les vertus, puiſque ce n'eſt qu'une gomme de ceriſier, d'amandier, ou d'Arabie, qui n'en a pas plus de vertu pour lui avoir donné une teinture rouge.

Onguent de Monſieur Curty, pour les Encloüeures. Clous de rue, & pour les playes des Chevaux & meurtriſſures.

Chap. xciv. METTEZ dans une baſſine ou poëlon ſept livres d'huile d'olive, & mêlez parmi une livre de ceruſe, & une livre & un quart de litarge d'or ou d'argent (elles ont autant de vertu l'une que l'autre) avec une pinte d'eau, mettez le tout dans une grande baſſine large par le haut, & allant en cône par le bas, c'eſt-à-dire en forme de pain de ſucre, & l'on incorporera le tout à froid, les agitant avec une grande & forte eſpatule de bois un quart d'heure, puis ayant mis la baſſine ſur un bon feu de charbon allumé dans un fourneau propre à cela, on les fera cuire, les remuant ſans ceſſe, tant que les matieres après avoir été quelque temps élevées en boüillant bien fort, commencent à s'abaiſſer, non par la diminution de la chaleur du feu, qui doit être toûjours égale & forte, mais à cauſe de la conſommation de l'eau qui les tenoit élevées, les matieres étant tout-à-fait abaiſſées, ce qui ſera dans l'eſpace d'une heure & demie de cuiſſon à peu prés, ôtez la baſſine du feu, & ajoûtez une demie-livre de cire neuve coupée par petits morceaux, que vous incorporerez hors du feu, & enſuite deux livres de charpie de vieille toile blanche & nette, qu'il faut avoir pilée dans un grand mortier, la paſſer par le tamis fin, pour la mêler avec la compoſition ci-deſſus, & remuer juſqu'à ce que la compoſition ſoit à demi-froide, & y mettre enſuite une demie-livre de belle & bonne mirrhe pulveriſée, & deux onces de bon aloës, le tout en poudre trés-fine, remuez & mêlez bien le tout hors du feu juſqu'à ce qu'on juge qu'on en pourra former des rouleaux, & ayant huilé une table, jetter le tout deſſus, l'ôtant de la baſſine avec une cueillere de fer, il en faut former des rouleaux, qu'on appelle magdaleons, les envelopper de papier, les garder au beſoin : s'il eſt bien fait, il eſt noir & ſolide.

Cet emplâtre eſt admirable pour les playes & les contuſions des

hommes ; car il ôte l'inflammation, & conduit promptement à cicatrice. Chap. xciv.

On pourroit appeller ces compositions véritablement des emplâtres, puisqu'ils sont de la consistance d'emplâtre ; mais comme le mot d'onguent est le plus connu de tout le monde, je l'ai nommé onguent, quoiqu'improprement.

Pour s'en servir, il faut, ayant trouvé le mal dans le pied du Cheval, faire fondre cet onguent avec autant d'huile d'olive, ou de beurre pour empêcher que l'onguent ne brûle, & cela dans une cueillere, & tout chaud en mettre dans la playe, du coton par dessus, & continuer jusqu'à guérison. Cet onguent a cela de bon, qu'il ôte & empêche l'inflammation en deux ou trois applications, & ainsi la douleur cesse plutôt qu'avec les autres onguens, ou huiles tels qu'ils soient.

Cet onguent fera revenir la chair sur les os en deux ou trois applications, en quelque lieu que ce soit ; on le mêle avec une fois autant d'huile rosat ; on s'en sert de même pour les playes : quand il faut faire suppurer ; il attire tout ce qu'il y a d'impur dans une playe ; ensuite on peut se servir d'une onguent plus siccatif, ou de poudres.

Pour les playes des Chevaux, il faut mêler sur le feu un peu plus d'huile, ou de beurre que d'onguent, afin qu'il soit liquide, & de cela avec un pinceau on graisse la playe, l'ayant bien essuyée avec de la filasse, & on met sur le tout un peu de filasse fort legerement toutes fois, & seulement pour empêcher que l'air n'y fasse alteration, car tout autant qu'on peut couvrir une playe sans la meurtrir, c'est toûjours le mieux.

Il n'y a point de playe si profonde & si grande qu'elle soit, que cet onguent ne guérisse promptement.

Je prie le Lecteur de faire cas de cet onguent, j'en ai éprouvé beaucoup, mais ils sont inferieurs à celui-ci ; il ne coûte que trente sols la livre, quand on fait toute la dose, il se conserve toûjours. Il a cela d'admirable qu'il ôte toute la chaleur & inflammation d'une playe, & même des parties voisines.

Souvent j'ai vû des Chevaux, qui ont été guéris de grands clous de ruë qui avoient fait tomber des esquilles du petit pied, ou bien qui avoient piqué le nerf : ce qui a traîné la cure en si grande longueur, que les Chevaux ont été cinq ou six mois sur la litiere : finalement le pied bien consolidé, toutes choses remises en état, ils ont boitté plus de trois mois de ce pied-là, n'y ayant véritablement plus de mal ; mais la foiblesse y restoit si grande qu'il leur a fallu

Chap. XCIV. laisser r'affermir le pied, & y reprendre force, en les promenant tous les jours en main dans les terres douces où ils ne souffroient point en cheminant : car de les laisser dans l'écurie sans les faire marcher, ils auroient été encore plus long-tems à se remettre : S'il arrive un pareil accident à un Cheval de carrosse, on le peut faire herser ; aux autres il les faut promener en main dans les terres labourées, & peu à peu la force leur reviendra, & ils serviront comme auparavant : mais si on s'ennuye, on perdra absolument le Cheval au lieu de le guérir. Il arrive souvent qu'à ces grands maux causez par des clous de ruë, ou chicots, où un Cheval aura été deux & trois mois sans mettre le pied à terre ; quand on les croit guéris du pied, l'épaule se sera dessechée, ou la hanche se sera baissée plus que l'autre, en sorte que quand on a eu bien de la peine à guérir le mal, il en reste un plus grand ; car il est souvent incurable, comme est une hanche basse : pour l'épaule séche on y peut remedier ; ainsi le plus asûré à tous ces maux est de charger l'épaule ou la hanche, pour prevenir ces desordres.

Quoique je ne fasse pas consister une cure dans la possession d'un bon onguent comme la plûpart des gens font, étant une chose necessaire d'en avoir pour s'en pouvoir servir, j'en ajoûterai encore ici une description qui passe pour trés-bonne ; & asûrément j'en ai vû de très-grands effets, on pourra choisir ce qui agréera le plus : Lorsque quelqu'un vous dira qu'il a un onguent qui n'a jamais manqué de clou de ruë, vous pouvez lui répondre hardiment ayant l'un de ceux-ci, que vous en avez un aussi bon que le sien, néanmoins que vous n'êtes pas asûré de guérir tous les clous de ruë, & vous direz vrai.

Onguent de Barthelemy, pour les Encloüeures, Clous de rue & Bleymes.

Prenez une livre d'huile d'olive, demie-livre de sucre, pinte de gros vin rouge, feüilles de romarin, & feüilles d'orties grieches de chacune quatre onces, mettez le tout dans un pot de terre verni, que la moitié reste vuide, couvrez-le de son couvercle, & bouchez bien les jointures avec de la pâte, faites boüillir à petit feu de charbon six heures entieres, ensuite refroidir à demi, & passez au travers d'un linge, ajoûtez six onces de cire neuve coupez en morceaux, & laissez refroidir, si les herbes sont fraîches, l'onguent sera verd. Il s'applique chaud comme les autres onguents, & même en le faisant fondre, on y peut mettre dans la cueillere un peu d'huile

d'olive

d'olive ou du beurre, pour empêcher qu'il ne se brûle, & qu'on ne soit privé de l'effet.

Baume ardent pour les playes, meurtrissures, & douleurs froides; comme aussi pour les Encloüeures, Clous de rue &c.

PRENEZ une chopine d'excellent esprit de vin, demie-once de camphre en poudre, qu'il faut mêler parmi l'esprit de vin, mettez dans un grand matras capable de contenir trois chopines, & un vaisseau de rencontre au haut, le tout bien lutté; laissez circuler sur une chaleur du Bain-Marie, jusqu'à ce que le camphre soit dissout. Il ne faut pas que le bain boüille, mais le plus chaud qu'il se peut sans boüillir; le camphre étant dissout, ôtez du bain, & laissez refroidir le matras, délutez le rencontre & mettez dans le matras deux onces de carabé concassé; remettez le rencontre, luttez & remettez au Bain-Marie chaud sans boüillir comme ci-devant, pendant deux jours & deux nuits, laissez refroidir: le baume sera fait, & il le faut garder dans une fiole bien bouchée. CHAP. XCV.

Le carabé est l'ambre jaune, & plus l'ambre approche du blanc il est meilleur pour cette operation, car il est plus parfait.

Ayant bien ouvert le trou de l'encloüeure, ou clou de de ruë, versez dedans un peu de ce baume froid, bouchez le trou avec du coton, & continuez à panser le Cheval tous les jours, jusqu'à ce qu'il ne boitte plus, ce qui sera bien-tôt.

Ce remede est excellent pour les jambes foulées & travaillées, en les frottant tous les jours avec ce baume tout froid, ayant auparavant fort échauffé les nerfs, en les frottant avec un bouchon de foin: il est aussi très-bon pour toutes contusions & douleurs froides, pour les efforts de nerfs & pour les playes.

Ce baume est bon pour les Hommes, pour les playes recentes, il les guérit aussi promptement que le naturel; il est bon pour les debilitez & douleurs des jointures, pour les douleurs froides, pour les rhumatismes, sciatiques & efforts; enfin on peut s'en servir aux usages qu'on employe l'eau de la Reyne de Hongrie: celui-ci fera tout autre effet, & si je suis asûré que l'on n'en trouvera la description dans aucun Livre, si on ne l'a pris dans celui-ci; étant bien fait il est clair & jaune comme l'or, & rien n'est plus beau.

S'il y a une esquille, ce baume la fera détacher dans peu de temps, & pour cela il faut dessoler, puis panser, comme j'ai dit, ce baume à froid jusqu'à ce que l'esquille se détache; notez que plus l'esquille sera prés de la noix ou du pivot, plus il faudra de temps pour la faire tom-

CHAP. XCV. ber. Ainſi n'accuſez pas le baume, ſi les choſes vont en longueur : même il faut remarquer que ſi le pivot ou la noix qui eſt cet os qui ſe joint au petit pied, eſt piqué d'un clou ou autre choſe, qu'il n'eſquillera jamais, & le mal ſera très-long : car il faudra les ratiſſer pour en ôter la noirceur ; enfin qui voudra ſe ſervir de ce baume, trouvera qu'il eſt admirable à tout : Pour les hommes, c'eſt un ſecret rare pour les playes, pour les contuſions, douleurs froides, fluxions &c. que le Chirurgien curieux s'attache à découvrir ſes vertus, il les trouvera au de là de ce qu'il en croit, s'il le prepare bien.

Remedes quand l'apoſtume a ſouflé au poil.

CHAP. XCVI. IL y a des encloüeures negligées, dont l'apoſtume monte au poil, ce qui ſe fait quand la matiere eſt retenuë au bas dans l'encloüeure, & ne pouvant trouver d'iſſuë à cauſe de la dureté de la ſole, ou corne, elle monte entre le petit pied & le ſabot, & paroit ſous la coûronne, pour lors on dit que l'apoſtume ou matiere a ſouflé au poil : elle y peut ſoufler auſſi, ſi on neglige de panſer un Cheval encloué, ou ſi on le panſe mal, ſur tout aux Chevaux qui ont le pied foible : de quelque maniere qu'il arrive, il eſt aſſez dangereux, à cauſe que tout le ſabot ſe peut détacher du petit pied, comme il a commencé de faire en un endroit, ou bien l'apoſtume ou la matiere ſe congelera & durcira à la couronne : ce qui peut cauſer un aſſez grand déſordre, qui ſera de corrompre le tendon, non toutefois ſi grand que de deſſouder tout le ſabot. Il peut reſter des groſſeurs ſur la couronne, quoique le Cheval ſoit guéri, qui venant à s'augmenter, feront reſſerrer & deſſecher le pied au deſſous.. Nous donnerons des remedes pour cela à la fin de ce Chapitre.

Le remede ordinaire d'abord qu'on s'en apperçoit, eſt de deſſoler le Cheval ; mais avant d'en venir là, je voudrois tenter les remedes ſuivans, puiſque j'en ai vû guérir pluſieurs fois ſans deſſoler. Ce mal eſt plus à craidre aux Mulets qu'aux Chevaux, parce qu'ils ont le pied plus delicat.

Il faut bien parer le pied, pour donner jour & lieu à la matiere de ſortir par le bas, & de découvrir le lieu où eſt la matiere, en décernant un peu la ſole tout autour, puis appliquer dans le mal l'eau vulneraire ; ſi vous n'en avez pas, le baume ardent, ou de l'huile de Merveilles chaude, & autour de la couronne un reſtrainctif qui ſera fait avec de la chaux vive démêlez avec l'eau ſeconde, & appliquer particulierement ſur l'endroit où la matiere a ſouflé au poil : car rien ne reſſerre plus puiſſamment que ce remede ; vous pouvez, ſi vous vou-

lez, mettre un reſtrainctif fait avec la ſuye de cheminée, des blancs d'œufs & du vinaigre, pour repouſſer la matiere en bas, & bander l'endroit, afin d'aider d'autant à reſſerrer le mal. Chap. xcvi.

Si vous verſez l'huile bien chaude par le dedans du pied, elle paroîtra contre la couronne au haut du pied, & c'eſt le meilleur, puiſqu'elle guérira toute la playe, & la conſolidera juſqu'au fond, mais ſi après la premiere ou ſeconde application du reſtrainctif, le ſabot n'eſt pas reſſerré & reſſoudé au poil, ſervez-vous de l'onguent de la Comteſſe.

Onguent de la Comteſſe, pour reſſerrer les playes que la matiere a fait en souflant au poil.

Prenez un pot net & verni, mettez dedans un demi-ſeptier d'eau-de-vie & une livre de miel: faites cuire à fort petit feu le tout en remuant avec une eſpatule, juſqu'à ce que le miel ſoit bien penetré de la chaleur & l'eau-de-vie incorporée avec le miel: lors ajoûtez du vert de gris, noix de gales, & borax de Veniſe de chacune deux onces paſſées par le tamis fin, & deux onces de couperoſe blanche pilée: remuez bien le tout, & faites cuire à feu mediocre juſqu'à ce que tout ſoit bien incorporé, que vous garderez dans le même pot bien couvert.

Appliquez cet onguent à froid ſur un peu de coton, ou de filaſſe, & le reſtrainctif blanc, ou le noir, par deſſus l'onguent, & tout autour du pied; après la premiere ou la ſeconde application, la playe ſera reſſerrée, & le ſabot reſſoudé.

Le but qu'on doit avoir, quand on panſe le pied; duquel l'apoſtume a souflé au poil, eſt de repouſſer la matiere en bas, en reſſerrant le haut: ce que vous ferez appliquant au haut de l'onguent, & du reſtrainctif par deſſus, & mettant dans l'ouverture que vous avez fait de l'encloüeure dans le pied, de l'eau vulneraire, ou du baume ardent ou de l'huile de Merveilles ou du Gabian.

La matiere ayant souflé au poil, ſi on neglige de faire ce que je viens de preſcrire, l'apoſtume ſe congelera & s'endurcira, en ſorte qu'il ſe formera un gros calus ou dureté ſur la couronne qui arrêtera toute la nourriture du pied, qui par ce moyen ſe deſſechera & le mal ſera à peu près auſſi dangereux qu'un javar encorné, ſi le tendon eſt infecté & atteint, on peut le prévenir en pratiquant ce que j'ai dit, & ne laiſſant pas envieillir le mal: que s'il y a ſeulement une groſſeur, faites le remede ſuivant.

CHAP. XCVI.

Pour resserrer & resoudre les grosseurs & enflures sur la couronne, quoiqu'endurcies.

Si le tendon est atteint, il faut traiter ce mal comme un javar encorné (on connoît que le tendon est atteint, en ce que la matiere qui l'a corrompu, a fait une ouverture au cuir, & qu'en introduisant la sonde dans cette ouverture, elle penetre jusqu'au tendon) mais s'il ne l'est pas, & qu'il y ait seulement une grosseur mollé ou dure, qu'elle desseche le pied ou non, démêlez de la chaux vive en poudre avec de l'eau seconde, ou de l'eau-de-vie au défaut; mais l'eau seconde est meilleure; appliquez le tout sur de la filasse sur la grosseur, une plaque de plomb pour tenir en état la partie & l'appareil, & bien bander & serrer le tout fortement, pansant tous les jours le Cheval en cette maniere, dans huit jours le mal doit être resserré.

Si le mal ou la grosseur est endurcie, que le remede ne fasse rien, dessolez le pied où est la grosseur, fendez la fourchette pour élargir le quartier sous la grosseur, & quatre jours entiers aprés la dessolure, rasez le poil sur la grosseur autant que vous le pourrez: échauffez fort l'endroit rasé, le ratissant avec le dos d'un coûteau ou autre ferrement jusqu'à faire venir la peau trés-rouge sans la faire saigner, puis appliquez dessus de la meilleure huile de laurier toute froide, de la filasse par dessus, une enveloppe & une ligature: au bout de deux jours si l'huile de laurier a été bonne, elle aura attiré sur la partie comme de petites croutes que vous nettoyerez & ôterez doucement: ensuite remettez de l'huile de laurier sur la partie & la même filasse, & l'enveloppe & ligature comme auparavant, & continuerez jusqu'à guérison, c'est-à-dire que l'enflure soit dissipée.

L'enflure qui n'aura pas été dissipée & resoluë par ce remede, ne le sera asûrément que par le feu: donnez des pointes de feu qui percent le cuir, sur tout la grosseur à un doigt de distance l'une de l'autre sans approcher d'un demi-doigt de la couronne, & embrassant la largeur d'un demi-pouce au de là de la grosseur: mettez sur toute la partie brûlée, la composition faite de therebentine, de miel & de tare mêlez & chauffez ensemble, de la filasse par dessus: tous les quatre jours renouvellez sur la vieille filasse de la même composition jusqu'à ce que les escares soient tombées: lors il faut laver les playes avec de l'eau-de-vie, & les poudrer de vieille corde pilée.

Le Cheval doit avoir été dessolé, & la fourchette fenduë quatre jours avant de donner le feu, si ce n'est qu'on l'eût déja dessolé pour y travailler par l'application de l'huile de laurier, & cela depuis quinze jours ou trois semaines.

La chaux vive en poudre pour faire ce reſtrainctif, doit s'être miſe d'elle-même en poudre : laiſſant le morceau de chaux ſur une planche, ou dans un pot en lieu ſec, elle ſe mettra en poudre d'elle-même en attirant l'air à ſoi : il faut mêler cette poudre de chaux avec de l'eau ſeconde, ou au défaut de l'eau-de-vie ; il n'y a aucun remede qui reſſerre mieux que celui-là. Chap. xcvi.

Il eſt arrivé ſouvent qu'ayant deſſolé un Cheval, ou pour une ſolbature du fer, ou pour une encloüeure, que huit jours aprés lorſqu'on le croyoit guéri, la matiere a ſouflé au poil : il faut appliquer l'onguent de la Comteſſe ſur la playe qui eſt à la couronne, & le reſtrainctif que j'ai ordonné tout autour : au bout d'une, ou tout au plus deux applications, une à chaque jour, le Cheval pourra être guéri : on doit faire cas de ce remede, car il peut empêcher un Cheval de faire pied neuf : l'onguent de la Comteſſe eſt bon auſſi pour affermir une ſole baveuſe & mole.

Du Cheval qui fait pied neuf.

Faire pied neuf eſt lorſque tout le ſabot tombe abſolument, & que le petit pied demeure tout à nud attaché au pivot & à la noix du pâturon, par des nerfs qui le croiſent par deſſous & l'entourent, & on voit cet os qui eſt aſſez ſpongieux, couvert de chair. Nous nommons cet os le petit pied, qui eſt contenu dans le ſabot, ce ſont ces nerfs qui étant piquez par des clous de ruë cauſent de ſi grands maux aux Chevaux, que ſouvent ils en ſont eſtropiez : je puis vous aſsûrer que cet os du petit pied, qui eſt enfermé du ſabot, eſt tombé quelquefois en deux ou trois repriſes, ayant été éclaté par des clous de ruë qui l'avoient percé ; & finalement il n'eſt point reſté de petit pied, même il eſt tombé tout entier à deux autres Chevaux par des clous de ruë, leſquels ſont enfin guéris ; mais n'ayant plus de petit pied ils n'ont été propres qu'à labourer, ayant toûjours boitté. Je voudrois demander à ces Meſſieurs, qui ont des onguens qui n'ont jamais manqué clous de ruë ni autre, à ce qu'ils diſent, s'ils auroient guéris ces Chevaux, & s'ils auroient empêché la chûte de cet os, & s'il falloit neceſſairement qu'il ſortît, comme cela eſt ſans doute, puiſque s'étant deſſeché, & pour ainſi dire comme mort, il étoit comme un corps étranger dans le pied. Seroit-il ſorti ſans le deſſoler comme ils nous l'aſsûrent ? nous avons ces mêmes onguens qu'ils vantent ſi fort, & peut-être de meilleurs, cela ne ſuffit pas, il faut l'operation de la main, encore y ſommes nous fort embarraſſez : mais il faut excuſer ceux qui ſe vantent de la ſorte ; car ils n'ont jamais vû de grands maux, leſ- Chap. xcvii.

Chap. xcvii. quels on ne voit guéres ailleurs qu'à Paris, à cause du tracas des boües & de l'embarras des ruës : j'ai vû même une personne de qualité & de merite qui m'avoit fait si souvent l'éloge de son onguent que j'en étois fatigué, comme n'ayant jamais manqué clou de ruë ni autre. Cet homme de qualité ayant un de ses Chevaux blessé d'un clou de ruë, & le petit pied piqué bien avant, son onguent n'ayant pas réüssi selon son desir, car le Cheval boittoit comme le premier jour, il me vint prier de le voir. Je fis faire une grande ouverture, & connus qu'il y avoit une esquille à détacher ; je le fis panser avec l'eau vulneraire, & dans quelque temps le Cheval guérit. Et la recepte de cet onguent tenuë jusqu'alors si secrette fut communiquée depuis trés-facilement à bien des gens ; voilà où aboutissent toûjours ces grands secrets, entre les mains de ceux qui n'ont aucune experience des maux : la digression est un peu longue, mais elle désabusera peut-être quelqu'un qui croit tout guérir avec un secret. Tous ces secrets ne se rendent-ils pas communs à la fin du temps ? N'a-t-on pas sçû la composition de l'onguent de Strasbourg qu'on tenoit si secrette, & celles des pilules de Francfort ? l'orvietan & tous les bons secrets à la fin se divulguent, & pour moi je les communique tous au public, & je n'en ai pas moins l'usage pour cela : au contraire je ne puis les cacher comme il arrive à plusieurs ; car j'ai recours au livre où je les trouve à coup sûr.

De ces Chevaux qui ont fait pied neuf, il n'en échappe guéres sans être estropiez, & tous sont propres à rejetter comme inutiles, car avant que le sabot soit revenu, ils ont dépensé ce qu'ils valent, si la cure se fait à Paris où ils coûtent trop à nourrir, & au bout ne valent guéres : si pourtant ce malheur vous arrive, & que vous ayez dessein de voir ce qui en réüssira, je ne sache point de methode meilleure que celle *Del Signor Carlo Ruini* qui l'enseigne dans son Livre intitulé *Infirmata Del Cavallo*, *Philippo Scacco*, dans son Traité *di Mescalsia*, imprimé à Venise, il en donne aussi la methode. Aprés ces Messieurs particulierement le premier, je n'ai rien à ajoûter ; mais j'ai toûjours vû que tous ceux qui se sont engagez à la faire, ont plus dépensé que la valeur du Cheval, & au bout il l'a fallu condamner à labourer la terre. Neanmoins comme il y a de braves Chevaux qu'on ne veut pas absolument abandonner, & qu'ils peuvent servir pour estalons, s'ils sont entiers ; pour satisfaire tout le monde, je donnerai ici un trés-bon onguent qui fera revenir le pied en détergeant & consolidant, & asûrément en continuant vous en verrez de trés-bons effets.

Onguent du Schmit.

Faites fondre dans une baſſine de cuivre étamée ſur un bon feu une demie-livre de reſine concaſſée, avec une livre d'huile d olive, étant fonduë, ôtez la baſſine de deſſus le feu pendant un quart d'heure, ce temps expiré, hors du feu, ajoûtez oliban & maſtic pilez, de chacun une once & demie, remuez & mêlez pendant un demi-quart d'heure toûjours hors du feu, puis y ajoûtez une demie-livre de therebentine commune, remuez un moment pour incorporer le tout.

Dans une autre baſſine ou dans un pot mettez une demie livre de miel, & demi-ſeptier de bonne eau-de-vie, puis mettez le tout ſur un petit feu, & faites cuire lentement en remuant, juſqu'à ce que le tout fume: lors ajoûtez du vert de gris, & *Calcantum* en poudre très-fine de chacun trois onces, remuez & faites cuire lentement juſqu'à ce que le tout ſoit lié: lors ôtez du feu, & à demi froid verſez ce qui eſt dans cette ſeconde baſſine, dans la premiere où eſt l'huile qui doit être à demi froide auſſi, mêlez bien le tout enſemble, après quoi ſans perdre aucun temps, ajoûtez deux onces d'alun brûlé en poudre fine, & une once d'orpiment, remuez bien le tout, & d'abord que ces poudres ſeront mêlées, mettez parmi farines fines de lin & de fenugrec de chacun trois onces, remuez juſqu'à ce que le tout ſoit preſque froid; puis y ajoûtez deux onces d'aloës en poudre fine, & mêlez en remuant juſqu'à ce que l'aloës ſoit bien incorporé: l'onguent ſera fait, & on le gardera dans un pot: il approche de la couleur de l'Egiptiac, mais outre la cuiſſon qui eſt de conſequence, les poudres doivent être très-fines, & vous trouverez qu'il a des vertus approchantes de l'onguent de Straſbourg; & peut-être eſt-ce le même que Maître Floch Maréchal à Straſbourg vendoit dans des boëtes de fer blanc aux paſſans; peut-être auſſi que ce ne l'eſt pas, quoiqu'il en ſoit, il eſt bon, & on l'employe de même, & aux mêmes uſages, il fait d'aſſez bons effets.

Cet onguent déterge, empêche la pourriture, conſolide & fait une belle cicatrice; on peut s'en ſervir au lieu de mondificatif en toutes les playes, & même les plus grandes.

Quand on veut faire tomber une filandre, ou ôs de graiſſe, il faut mêler autant d'onguent que de ſucre, & l'appliquer tout froid ſur le mal avec de la filaſſe en forme de plumaceau.

Il faut en uſer de la même maniere, quand on a coupé un quartier.

Comme le ſabot ne ſe coupe pas toûjours tout à coup, mais un morceau aujourd'hui, & quelques jours après un autre, il faut appliquer de cet onguent à froid ſur de la filaſſe à tous les endroits qui paroîtront vifs, & où il y aura playe, & continuer: que ſi la chair croiſſoit trop

CHAP. XCVII. & qu'elle fût baveuse, il faut mettre le feu aux endroits trop élevez, puis l'onguent par dessus.

Ce même onguent est trés bon aux playes du garrot & à toutes autres playes pour grandes qu'elles soient, car il les maintient fort nettes, & par ce moyen prévient la gangrene.

Ceux qui ont des équipages a conduire à l'armée, ou ailleurs, doivent en porter avec eux, & si les Marêchaux en ont dans leurs Boutiques tous les jours, ils en découvriront les vertus, & se passeront d'Egiptiac d'*Apostolorum*, & de toutes les poudres à dessecher.

Lorsqu'on a mis le feu, ou des caustics sur des javars ou atteintes encornées, que les escares sont tombées, & qu'il ne reste plus qu'une playe, si on y applique de cet onguent legerement sur de la filasse elle guérira bien-tôt.

On peut appeller l'onguent du Schmit un trés-excellent Egiptiac, il est bon pour faire revenir la sole, lorsque la chair est trop humide, la sole ne la couvre que difficilement; lors la sole étant venuë, si elle ne se raffermit bien, continuez y à mettre le Schmit, & il réüssira très-bien.

Il guérira les eaux des jeunes Chevaux de carrosse, coupant le poil & appliquant dessus tous les jours l'onguent du Schmit: on s'en peut servir aux encloüeures & clous de ruë; mais comme nous avons d'autres excellens onguens pour cela, je les preferrcois au Schmit;enfin servez-vous-en par tout où on employe l'onguent de Strasbourg, hors à en faire avaler pour se purger comme le bon-homme Foch l'ordonnoit à Strasbourg; mais ce n'étoit qu'à des Suisses.

Il y a des Chevaux qui renouvellent un ou deux des quartiers, leur étant resté une partie de la corne entiere qui a aidé à soûtenir celle qui venoit; mais ce défaut est si notable, qu'à moins d'un rare Cheval, & qui ne doive jamais travailler que sur le terrain mol dans un Manége, on n'aura pas contentement de l'entreprendre, sur tout s'il change le tiers ou la moitié du pied. On pourra, si on veut, se servir de l'onguent du Schmit; si vous l'appliquez comme je l'ai enseigné, vous viendrez à bout de la cure, mais il y aura toûjours le défaut que je vous ai expliqué.

Faire quartier neuf, est lorsqu'on coupe le quartier à cause de quelque mal, qui y oblige, comme javars encornez, bleymes, clous de ruë, atteintes encornées, & autres maux qu'il faut traiter en particulier, selon la methode que nous en avons donnée.

Ce Chapitre desabusera ceux qui croyent que faire pied neuf, & être dessolé, est la même chose, & qui rebutent un Cheval quand on dit qu'il a été dessolé, croyant qu'il a fait pied neuf, & même il y en a qui

qui disent qu'un Cheval a fait pied neuf, lorsqu'il a été dessolé, ce qui est ridicule; puisque pour avoir été dessolé, il n'en vaut pas un sol moins s'il a été bien pansé; & pour avoir fait pied neuf, il n'est jamais bon à faire un grand travail. Chap. xcvii.

Des Bleymes.

LA Bleyme est une inflammation causée par un sang meurtri dans le dedans du sabot entre la sole & le petit pied vers le talon, où la matiere se forme & fait les désordres que nous expliquerons. Il y a de trois sortes de bleymes. Chap. xcviii.

Les premieres viennent aux pieds alterez & cerclez & aux talons encastelez, & viennent plutôt au quartier de dedans comme étant le plus foible. Les Chevaux d'école sont plus sujets à ce mal que les autres, à cause qu'ils n'ont jamais le pied humecté par aucune humidité, & que la poudre le leur desseche extrêmement, si on n'a le soin de leur curer le pied toutes les fois qu'ils sont de retour du manége.

Ce mal fait extrêmement boitter un Cheval, & souvent pour les guérir, il leur faut ou faire une trés-grande ouverture, ou dessoler, si on a negligé d'y donner remede à temps; d'abord qu'on s'apperçoit du mal, il faut bien parer le pied, ouvrir la bleyme jusqu'au vif, faire sortir la matiere qu'elle contient qui est presque toûjours brune, mettre dedans ou du baume ardent, de l'huile de Gabian ou de Merveilles, envelopper le sabot avec une remolade faite avec de la suye & therebentine, & par cette précaution la matiere ne souflera pas au poil, comme il arrive si on ne donne jour à la bleyme, & continuer de la sorte. Que si la matiere avoit souflé au poil, il le faut traiter comme je l'ai enseigné au Chapitre précedent, & se servir au haut de l'onguent de la Comtesse, au défaut on peut démêler de la litarge en poudre avec de l'esprit de vin, & l'applîquer sur de la filasse, pour mettre sur l'endroit où la matiere a souflé au poil.

Il y a des bleymes si dangereuses, qu'elles font faire quartier neuf, parce que la matiere a croupi trop long-temps, il s'est formé un ou plusieurs os de graisse, ou filandres, qui mangent & pourrissent la racine du quartier, lequel il faut couper jusqu'à la couronne; & si pour cela la bleyme n'en est pas guérie: pour y proceder avec methode, il faut ayant bien découvert & coupé la sole sur le mal, sonder au coin des quartiers quel fond ou quel creux il y a, où la sonde puisse penetrer avec facilité, & vous jugerez s'il y a seulement pourriture & matiere, il la faut évacuer, faire bonne ouverture avec le bistoury ou rasoir, & voir le fond du mal: que s'il n'y a point d'os

Chap. XCVIII. de graisse, panser le trou comme on feroit un clou de ruë.

Pour prevenir ces bleymes il faut tenir les pieds bien nets, & les graisser, pousser leur fiente sous les pieds de devant, la moüiller avec de l'eau, & leur laisser tous les jours cinq ou six heures les pieds de devant dans cette fiente moüillée : quand on les ferre, il faut leur abbatre le talon, cela remettra le nerf de la jambe ; en ce qu'il demeurera étendu, & non arqué, comme il arrive aux Chevaux qui ont trop de talon : de plus empêchera que les talons ne se serrent, & les bleymes viennent presque toûjours de ce que les quartiers de dedans sont serrez : Pour bien prevenir une bleyme le quartier de dedans étant serré, il faut ayant paré le pied, le ferrer à pentoufle de ce côté-là, laissant la sole forte : même si le quartier est fort serré, donner trois ou quatre rayes de feu sur la corne, depuis le dessous de la couronne jusqu'au fer & tenir le quartier fort gras : j'ai vû des Chevaux huit ou dix mois sur la litiere, pour des bleymes. Si on peut les prevenir, on évitera bien de la peine & de la dépense.

La seconde espece est differente de la premiere en ce qu'elle est encornée, c'est-à-dire qu'outre les accidens de la premiere, elle a infecté le tendon qu'il faut extirper tout comme à un javar encorné ; mais ce mal est infiniment plus dangereux qu'un javar encorné ; les bleymes encornées font souvent mourir les Chevaux, en estropient d'autres, & quelques-uns en guérissent, mais aprés un long-temps.

Une atteinte sourde peut former une bleyme encornée, car elle meurtrit la chair au dedans, sans qu'il paroisse rien au dehors : le sang meurtri se change en matiere qui court, & cherchant issuë noircit & gâte le tendon, & ne trouvant point de sortie, outre qu'elle gâte le tendon, elle s'endurcit & se congele, & fait ce qu'on appelle un os de graisse ; qui étant un corps étranger & dur, il faut qu'il sorte par l'ouverture qu'on fera par en bas, & le tendon par en haut, & par l'application des remedes que j'ai proposé.

Pendant que vous traitez un Cheval qui a une bleyme de cette nature, il faut au lieu d'avoine, lui faire manger du son moüillé, dans lequel on mêlera tous les jours deux onces de foye d'antimoine, afin de détourner la fluxion, & purifier le sang.

Pour traiter ces sortes de bleymes, outre ce que j'en ai dit, vous pouvez avoir recours au Chapitre qui enseigne la maniere de panser les javars encornez & atteintes encornées, où vous trouverez des remedes propres à ce mal.

Les bleymes de la troisiéme espece viennent de ce qu'il s'enferme de petites pierres ou du gravier, entre la sole & le fer, qui la foulent & la meurtrissent ; elles ne sont pas beaucoup à craindre & sont aisées à guérir.

Le fer mal posé, ou lorſque les clous ne le retiennent pas en ſa place, causera une ſolbature ou des bleymes : les pieds plats y ſont ſujets, car facilement le ſable ou le gravier s'enferme entre le fer & la ſole. CHAP. XCVIII.

Le remede à ces dernieres, ſera de parer le pied pour découvrir la bleyme, & d'ôter toute la ſole meurtrie, ſi la matiere n'y eſt pas encore formée : ſi elle y eſt formée, il faut l'évacuer, puis panſer le trou ou la playe comme une encloüeure : le mal dans ſon commencement ſera bien-tôt guéri ; s'il eſt grand, les remedes que nous avons propoſez en viendront à bout avec l'eau vulneraire, le baume ardent, ou l'huile de Merveilles, ou de Gabian quand on a donné jour à la bleyme par deſſous, le mal guérira bien-tôt, lequel étant negligé peut produire de fâcheuſes ſuites.

Des Teignes.

Lorſque la fourchette du Cheval tombe par morceaux, comme ſi des teignes l'avoient rongée, & que cela va juſqu'au vif, on l'appelle des teignes, la demangeaiſon y eſt ſouvent ſi grande, qu'elle fait boitter ; ce mal n'eſt pas ſi dangereux qu'il eſt douloureux. CHAP. XCIX.

On s'apperçoit que les Chevaux ont des teignes avant même qu'ils en boittent, en ce que les pieds ont une odeur de vieil fromage pourri, on ne ſçauroit approcher d'eux dans l'écurie qu'on ne les ſente ; ils frappent de temps en temps des pieds à terre dru & menu par la demangeaiſon qu'ils y ſouffrent, croyant par cette action de s'en défaire.

Pour guérir les teignes, il faut parer la fourchette avec le boutoir le plus qu'on peut, puis éteindre de la chaux vive dans du vinaigre, paſſer le vinaigre dans un linge, le faire boüillir, & tout boüillant le jetter ſur les teignes, c'eſt-à-dire ſur la fourchette, puis y appliquer un reſtrainctif fait avec de la chaux vive en poudre mêlée avec de l'eau ſeconde, ou le reſtrainctif noir fait de la ſuye de cheminée, vinaigre & blancs d'œufs, l'onguent de la Comteſſe guérit les teignes plus commodement en deux ou trois applications ; mais il faut écliſſer le pied pour tenir l'appareil.

Si les teignes reviennent ; il faut y appliquer l'onguent du Bouvier : ayant bien nettoyé les teignes, il les guérira : il eſt mal-aiſé d'ôter la cauſe interieure de ce mal, on peut ſaigner le Cheval à la pince de temps en temps. Tous les onguens pour ſécher les eaux des jambes pourries, ſont bons pour guérir les teignes, on les trouvera ci-aprés.

Pour les prevenir, il faut ſouvent parer la fourchette, frotter le

CHAP. XCIX. mal avec de l'eau ſeconde, elle conſommera une partie de la pourriture, & deſſechera la racine du mal, en ſorte que de long-temps il ne ſera en état de revenir, on en peut appliquer une ou deux fois, enſuite on peut auſſi faire l'eau ſuivante : Prenez une livre & demie d'alun, une livre & demie de couperoſe blanche dans quatre pintes d'eau, faites boüillir juſqu'à la conſomption de la moitié, c'eſt-à-dire, que le tout ſoit réduit en deux pintes, & de cette eau à froid baſſinez tous les jours les teignes ; enſuite lorſque vous n'appercevrez plus de demangeaiſon y fondre du tarc, ou de la poix noire : & leur tenir les pieds fort curez & nets de la poudre, & autre ordure qui les deſſeche ; ce dernier remede réüſſit trés-bien.

Des Peignes.

CHAP. C. LEs peignes ſont des gratelles farineuſes qui ſont cauſées par une craſſe aduſte, jaune & maligne, qui ſort par la racine du poil, & s'attache ſur le cuir par ſon acrimonie, elle le fait dreſſer à la couronne & au-deſſus ; & enfin le fait tomber abſolument.

On les connoît en ce que le poil eſt heriſſé ſur la couronne, & ſouvent les peignes occupent & tiennent tout le pâturon ; & à quelques-uns juſqu'au boulet, en maniant & touchant l'endroit on le trouve plein de craſſe farineuſe ; & la couronne eſt enflée par l'abondance des humeurs qui ſe jettent en cette partie, d'où le plus ſubtil s'exhalle & ſort au travers des pores, & rencontrant le poil s'épaiſſit & ſe congele en ſel, qui s'attache au cuir, & fait cette craſſe, que tous les Chevaux qui ont des peignes ont ſur la couronne : Il y a deux ſortes de peignes, des ſeches, qui ne rendent aucune humidité, & d'autres qui étant humides pouſſent par les pores des eaux puantes qui laiſſent l'endroit où elles ſont ſituées humide & puant : de plus au-deſſous de la couronne à la naiſſance du pied la corne s'éclatte & creve ſur la ſuperficie ſeulement, parce qu'elle participe à la ſéchereſſe & à l'acrimonie de l'humeur, qui eſt contenuë dans la couronne d'où la corne prend ſa nourriture.

Nous parlerons de ce mal dans l'achat des Chevaux, il n'eſt pas douloureux & ne les empêche pas de travailler, ſi ce n'eſt dans les pays humides ; car dans les pays ſecs, il ſe ſéche de lui-même ſans autre remede pendant l'Eſté.

Neanmoins l'humeur qui cauſe ce mal eſt par fois ſi chaude & ſi acre, qu'elle nuit beaucoup au Cheval ; & même les peignes occupent toute la jambe juſqu'auprés du genoüil & du jarret : les remedes communs qui ne font que les deſſecher, ne ſervent qu'à pallier le mal,

qui revient lorſqu'on le croit guéri ; les peignes ſont fâcheuſes quoique ſéches : car elles pouſſent continuellement de la craſſe qui ſe forme ſur le cuir & s'attache au poil, qu'il faut ôter tous les jours avec un peigne ſerré des dents, d'où elles ont pris leur nom. CHAP. C.

Le remede pour les ſécher, eſt de prendre de bon tabac de Breſil, une couple d'onces ; coupez-les trés-menu, ou bien enfeüillez-le, & le mettez tremper dans un demi-ſeptier de bon eſprit de vin, pendant douze heures, remuez le tabac d'heure à autre pour mieux faire penetrer l'eſprit de vin, & attirer toute la teinture & la force du tabac, après quoi frottez les peignes ſans les écorcher, & enſuite les frottez avec une poignée de ce tabac, qui a trempé dans l'eſprit de vin, & le faites bien penetrer dans le mal à force de frotter, & continuez de la ſorte tous les jours. Si ce remede ne ſuffit pas, & que les peignes reverdiſſent, ou ne ſoient pas ſéchées, faites le ſuivant.

Prenez du coton, imbibez-le d'eſprit de vitriol, moüillez-en toutes les peignes legerement, aprés avoir frotté le lieu avec un bouchon pour les échauffer, ſans les écorcher ni faire du ſang.

Si l'eſprit de vitriol ne les guérit entierement à la premiere application, réïterez-en une ſeconde, où vous le traiterez comme les eaux des Chevaux, que nous enſeignerons au Chapitre CLXXXII. ou de l'onguent du Bouvier.

J'ai eu une Barbe fort jeune qui avoit des peignes qui approchoient de la nature des mauvaiſes eaux, car elles étoient fort humides : j'y appliquai de l'eſprit de vitriol, meilleur & plus fort que je ne croyois, & qu'on ne le vend communément dans les Boutiques à Paris, en une ſeule fois trop abondamment, enſorte qu'il lui fit enfler le nerf, & toute la jambe, qui étoit ſi douloureuſe, qu'il ne pouvoit ſe ſoûtenir, j'eus recours à l'emmielure rouge pour ôter la douleur des jambes, & particulierement du nerf qui étoit furieuſement irrité, & ſur l'endroit où il y avoit des peignes ; qui avoit été atteint trop vivement avec l'eſprit de vitriol, j'y appliquai l'emmielure blanche qui adoucit le mal, & bien-tôt toute la couronne tomba ; enſuite quoique la chair & la peau revinſſent & les playes ſe ſoudaſſent, il y manquoit beaucoup de poil, & jamais il n'en revint ſur les cicatrices. Les peignes guérirent, & jamais il n'y en eut apparence, mais le Cheval fut deux mois ſur la litiere, & cette cure fut un peu violente : j'ai allegué cet exemple pour faire connoître la conſequence qu'il y a de trop appliquer pour un coup de l'eſprit de vitriol, s'il eſt bon ; car celui qu'on achette ordinairement à Paris, n'eſt pas ſi violent, & il vaut mieux y revenir à deux, même à trois fois, que d'en trop mettre la premiere.

Chap. c. L'esprit de sel fera le même effet que celui de vitriol, & presentement que je connois les effets de l'esprit de sel, je m'en servirois plutôt que de celui de vitriol, il est plus déterſif.

Le remede suivant pourra réüssir : faites dissoudre du sel ammoniac dans l'esprit de vin à discretion, c'est-à-dire, tout autant que l'esprit de vin en voudra dissoudre ; car dés-lors qu'il restera du sel au fond, l'esprit est assez chargé, il n'en faut pas davantage, bassinez-en les peignes, aprés les avoir bien nettoyées & frottées.

Beaucoup de gens qui croyoient guérir les vieilles peignes, n'en sont pas venus à bout, l'esprit de vitriol ou de sel en guérissent quelquefois qui ne reviennent plus, mais non pas toûjours ; & les poireaux & des maux aussi grands, sont plus faciles à guérir que les peignes, particulierement celles qui sont vieilles & malignes.

Des maux de la fourchette qui sont des boüillons de chair, ou des cerises que les ignorans prennent pour des fics.

Chap. ci. OUtre les maux qui viennent dans la fourchette par les clous de ruë, teignes & fics, il vient aussi des excroissances comme des boüillons de chair ou de cerises, qui souflent au côté de la fourchette, & paroissent grosses comme de petites noix, le plus ou moins : ces maux qui viennent de la chaleur du pied ou de l'écurie, paroissent plutôt à la fourchette qu'ailleurs, & ne sont pas dangereux, mais quelques-uns très douloureux ; quoique bien des gens les ayent pris pour des fics, ils se sont mépris ; car le fics est nourri & abreuvé par un suc nerveux, corrompu & alteré, qui fait toute la malignité du mal, & souvent il est attaché au tendon ; & celui-ci n'a point d'autre principe que la chair étrangere, ainsi le mal est sympatique, & non idropatique, ce qui est infiniment moins dangereux : ce n'est pas que souvent ils font boitter tout bas, & si on négligeoit d'y donner ordre, il en peut mesarriver, ces maux sont faciles à voir par ce que j'ai dit, il y en a de faciles à guérir, d'autres qu'il faut dessoler les Chevaux, & ensuite extirper la racine de ce mal comme on fait aux fics, ce qui va de longue ; mais cela arrive rarement.

Lorsque vous appercevrez ce boüillon ou grosseur de chair vive, qui paroît à côté de la fourchette, qui y est attaché & qui fait presque toûjours boitter les Chevaux, assez souvent tout bas, si c'est à un des pieds de derriere ; s'il est gros & beaucoup élevé au-dessus de la fourchette, il faut d'abord le couper avec un coûteau de feu, arrêter le sang avec le même feu, mettre sur le mal de l'onguent de

la Comteſſe, & continuer juſqu'à guériſon, ou au défaut, des poudres d'alun crud, noix de galles & couperoſe blanche, égales parties, & par deſſus un plumaceau de filaſſe, & ſur le tout; & même ſur toute la fourchette & la ſole un reſtrainctif, fait avec therebentine, ſuye & eau-de-vie, cuits lentement en remuant ſans ceſſe, juſqu'à ce que le tout ſoit lié; laiſſer l'appareil trois jours ſans y toucher, en le levant toucher le mal avec de l'eſprit de vitriol, puis appliquer l'onguent ou les mêmes poudres, & le reſtrainctif ci-devant, & continuant de la ſorte, le mal ſera bien-tôt reſſerré & en état de guériſon.

Souvent au lieu de reſſerrer par les remedes que je viens de propoſer, la chair pouſſe tout de nouveau, & ſemble reverdir autant que devant: ſi cela arrive remettez le feu, & ſur l'endroit brûlé, mettez l'onguent de la Comteſſe; quand vous leverez l'appareil, lavez la partie avec l'eſprit de vin, & enſuite l'onguent de la Comteſſe, & continuez ainſi juſqu'à guériſon, ce qui ſera bien-tôt. Vous pouvez auſſi pour reſſerrer, bien nettoyer & eſſuyer la partie, & toucher le mal avec l'eſprit de vitriol, & par deſſus de la couperoſe blanche, & un plumaceau ſur le tout, puis bien bander le mal avec des écliſſes.

Si aprés ces remedes le mal ne ſe reſſerroit pas & qu'il ſouflât de nouveau, comme il peut arriver, il faut attacher la fourchette, & panſer le mal comme j'ai enſeigné aux fics ci-devant; mais cela ne ſera pas ſi vous vous êtes ſervi de l'onguent de la Comteſſe.

Ce qui étonne à ces ſortes de maux, eſt que le Cheval en boitte ſouvent tout bas, en ſorte qu'on ne peut ſe perſuader que ce mal les puiſſe faire boitter de la ſorte; ſi cela eſt, n'y mettez du tout que l'onguent de la Comteſſe: panſez-le tous les deux jours, & il guérira ſi vous continuez.

Ces boüillons de chair paroiſſent auſſi au bout de la fourchette, des pieds de derniere, ils ſont ſi douloureux, que le Cheval en cheminant n'appuye que la pince à terte & même fort peu, & demeure toûjours couché, il ne faut pas s'en étonner, avec le ſeul onguent de la Comteſſe, il guérira le panſant de deux jours l'un.

La chaleur de l'écurie fait apoſtumer & venir en matiere la fente de la fourchette, en ſorte que le Cheval en boitte tout bas, & le pûs mêlé d'eau rouſſe deſcend juſques dans la fourchette: ce mal paroît quelque choſe, & n'eſt d'aucune conſequence, quoiqu'il ſoit douloureux, & faſſe boitter le Cheval: il faut pour le guérir nettoyer l'endroit, paſſant une eſpatule avec de la filaſſe au travers la fente de la fourchette par pluſieurs fois, juſqu'à ce qu'on faſſe ſortir de la filaſſe ſéche comme elle y entre; lors mettez dans cette fente de l'eſprit de vitriol, ou de l'eau ſeconde, & de la filaſſe moüillé de l'une deſdites

liqueurs dans la fente, & continuez de la ſorte juſqu'à guériſon, ce qui ſera dans cinq ou ſix fois ſans autre choſe.

Des demangeaiſons aux jambes des Chevaux & ailleurs.

On voit des Chevaux qui continuellement ſe frottent les jambes, en ſorte qu'ils s'emportent tout le poil : les vieux y ſont plus ſujets que les jeunes ; mais quand ces derniers ont beaucoup travaillé, & qu'ils ſont enſuite de ſejour, ces demangeaiſons leur viennent.

Pour y remedier, prenez deux onces d'Euforbe en poudre fine, mettez-la dans une pinte de vinaigre trés-fort, & l'y laiſſez tremper ſur les cendres chaudes pendant ſix heures, puis ayant trés-bien bouchonnée les jambes, frottez-les avec cette mixtion, il guérira tout au moins à la ſeconde application : il eſt bon enſuite de ſaigner le Cheval aux arcs ſi c'eſt devant, & du plat des cuiſſes, ſi c'eſt derriere.

Il croît dans les haynes une graine rouge qu'on appelle du ſtafis agre, autrement des bonnets de Prêtre, la graine eſt à trois quarrez, on s'en ſert pour faire mourir les poux aux oiſeaux de proye & aux bœufs, il faut prendre de cette graine une couple de poignées, la piler & mettre infuſer dans une pinte de bon vinaigre ſur les cendres chaudes, & en laver fort les endroits qui cauſent de la demangeaiſon aux jambes : on ne les aura pas baſſiné deux fois qu'ils ſeront guéris.

On trouve l'Eſté dans les montagnes au long des chemins creux une plante nommée helleboraſtre, dont les feüilles ſont fort longues & dentelées, les payſans s'en ſervent pour faire mourir les poux au beſtial: il en faut prendre une bonne poignée, & l'ayant un peu concaſſée, en frotter les endroits qui demangent aux Chevaux une ou deux fois ſeulement ; ſi on en frottoit trop, il tomberoit eſcare.

Le remede ſuivant eſt fort bon ; mettez quatre onces de couperoſe verte, alun brûlé autant, & deux poignées de l'herbe appellée du Curage, dans deux pintes de vinaigre, faites boüillir le tout juſqu'à diminution de la moitié;& après avoir bien bouchonné les jambes, frottez-les une couple de fois, elles guériront ſans doute.

Les Chevaux s'écorchent au pli de la feſſe, à la naiſſance de la cuiſſe, le poil s'emporte, & la place reſte pelée & rouge, ce qui fait connoître qu'il y a de la chaleur ; Il faut à ces maux piler quatre onces de ſcories qui reſtent quand on fait le foye d'antimoine, & les mettre dans deux pintes de fort vinaigre, faire boüillir bien fort, puis en frotter tous les jours l'endroit pelé, il le deſſechera, & le poil reviendra.

Ce même remede ôtera fort bien les demangeaiſons des jambes & de

de toutes les parties du corps, si on les en frotte souvent, & quand la demangeaison seroit universelle, il la guérira assûrément, pourvû qu'on rafraîchisse le Cheval, avec le foye d'antimoine dans le son moüillé, ou le cristal mineral, & continuer fort long-temps; on ne laisse pas de se servir du Cheval, comme je l'ai ordonné en plusieurs endroits, la saignée ayant precedé toutes choses. Chap. ci.

Pour attiter la vie dans un pied privé de nourriture par differens maux.

Les Chevaux pour avoir eu des maux aux pieds, aux hanches, aux jarrets, aux boulets, au pâturon, ou ailleurs dans les jambes, la nourriture ne se distribuë qu'avec peine dans le pied: ainsi il se desseche, se serre, diminuë de sa forme, & avec le temps devient si petit, qu'il se rend inutile. Chap. cii.

Ce mal est aisé à connoître; car le pied paroît à l'œil plus petit, quand on frappe dessus, il sonne comme s'il étoit creux, & souvent le Cheval en boitte.

Pour remede, il faut rayer tout le poil, faisant de grandes rayes avec le feu depuis le poil jusqu'au fer de haut en bas, sans approcher trop prés de la couronne, & aussi-tôt après entourer tout le pied avec la remolade ci-aprés: Pour faire ces rayes on prend un coûteau de feu, comme si on vouloit donner le feu sur une partie du corps, avec ce coûteau on fait des rayes au long de la corne comme si c'étoit une renette, & on penetre l'épaisseur d'un écu blanc.

La raison de cet effet du feu, qui semble devoir alterer davantage le pied au lieu de le soulager, vient de ce que les rayes de feu penetrent & attendrissent la corne, le pied qui étoit excessivement resserré par le sabot, ou par un quartier seul, reprend sa place, & par cette corne attendrie, il s'élargit dans l'instant & ne souffre pas tant qu'auparavant; la remolade qui est à la fin de ce Chapitre, penetre mieux dans la corne, que lorsqu'on y a appliqué la renette, qui ne fait qu'affoiblir un pied sans le soulager.

Cataplasme.

Prenez deux parts de fiente de brebis & une part de fiente de poule, mettez-les dans un pot avec du vinaigre & du sel: faites cuire le tout jusqu'à ce qu'il soit réduit comme en pâte.

Dans un autre pot, faites cuire des mauves avec de l'eau ce qu'il en faut, jusqu'à pourriture, étant bien cuites, mêlez de la graine de lin en poudre, & ayant encore un peu cuit, tirez-les du feu & les pilez

dans un mortier, avec la huitiéme partie d'ail crud, le tout bien réduit en pâte molle, sera incorporé avec le pot précedent, y ajoûtant un peu d'huile de lys.

Après avoir paré le pied vous appliquerez de cette composition bien chaude dans le pied que vous éclisserez, puis autour du pied vous mettrez la remolade ci-aprés seulement tiede, & réïtererez cinq ou six fois de deux jours l'un, faisant rechauffer le vieil cataplasme, & y mêlant seulement un peu de nouveau, le tout appliqué bien chaudement; s'il y a de l'amendement, vous pouvez cesser le cataplasme, sinon il faut continuer davantage.

Souvent il n'y a qu'un côté du pied qui se resserre, & se desseche si fort, que toute la nourriture tombe sur l'autre quartier, & c'est toûjours près des talons des pieds de devant, & au quartier de dedans où cela arrive, comme à la partie la plus foible, les Chevaux en boittent tout bas, parce que le petit pied est trop pressé par ce côté serré.

Donnez sept ou huit rayes de feu sur le quartier qui est serré, depuis la couronne jusqu'au fer, sans toucher le poil, mettez dans le pied le cataplasme ci-devant chaud & l'éclissez, & appliquez sur le quartier une remolade avec une demie-livre de poix de Bourgogne, quatre onces de therebentine commune, deux onces d'huile d'olive, & suffisante quantité de farine fine pour épaissir le tout, continuez quelques jours cette remolade tiede, le talon ou le quartier s'élargiront, & le Cheval ne boittera plus.

Si tous ces remedes ne font pas assez d'effet, particulierement pour le quartier de dedans qui est trop serré, dessolez le Cheval, fendez la fourchette dans le milieu avec un bistoury qui penetre jusques dans le paturon, emplissez cette fente avec beaucoup de plumaceaux, frottez avec tare, miel & therebentine égales parties mêlez & cuits ensemble; prenant garde qu'il ne faut pas mettre ces plumaceaux dans la fourchette, que lorsque l'appareil est mis sur la sole & éclisses posées, lors il les faut mettre dans ladite fente par le paturon, & bien emplir la fente pour la tenir large, ce qui fera tout un autre effet que si on l'avoit mis par dedans le pied. Cela élargira le quartier suffisamment, ensuite la sole venant à croître le fortifiera & le soutiendra si on le ferre comme on doit.

Des Playes des Chevaux.

Chap. CIII.

IL y a des playes si legeres, qu'il ne faut que les tenir nettes pour les guérir ; il y en a de douloureuses, qui étant negligées perdent entierement un Cheval, mais qui étant pansées avec soin, & methode, ne diminuent ni sa beauté ni sa bonté ; & il y en a de mortelles, qu'il ne faut pas entreprendre de traiter, ce seroit des soins mal employez : Il faut prendre garde à la nature des playes, les unes sont faites de coups de piques ou d'épée, & les autres de bale de mousquet ; celles qui sont dans les chairs, sont bien plus faciles à guérir que celles qui fracassent les nerfs, les tendons & les os, & principalement dans quelque jointure, qui ne guérissent presque jamais : Je ne conseillerois pas de traiter un Cheval qui auroit un coup de mousquet dans le corps qui lui perceroit la capacité ; car assûrément la cure en seroit de trés-grands frais, & au bout peut être on n'y réüssiroit pas. Les playes sont fâcheuses pendant les chaleurs, parce que les mouches y engendrent une grande corruption capable de faire mourir les Chevaux ; car souvent la gangrenne y survient, ce qui n'arrive pas dans le froid ; mais d'un autre côté le grand froid est contraire aux playes, & empêche leur réünion. Ceux qui s'attachent à une vieille routine, les font durer plus long-temps qu'elles ne devroient ; c'est ce qui m'oblige à discourir assez au long sur cette matiere. Pour y proceder comme l'on doit, il est necessaire d'établir des maximes sur lesquelles cette connoissance est fondée.

La premiere, est que la chair des Chevaux est fort sujette à corruption ; elle est baveuse : ce qui la touche trop rudement, la meurtrit & la corrompt, la chair meurtrie tarde d'autant la guérison ; car il faut qu'elle tombe avant que la playe se consolide ; ainsi il faut sonder une playe le plus legerement, & le moins qu'on peut : les sondes de bois aromatiques dont on a l'usage en Italie, sont trés-bonnes, par exemple de bois de genévre, de romarin & autres : il faut avoir preparé les sondes long-temps avant que de s'en servir ; afin qu'elles soient séches : celles d'argent & de plomb sont les meilleures pour les playes fort profondes, & celles de plomb pour passer dans un seton au lieu des cordes qu'on y met, car le plomb ne cause aucune chaleur.

La seconde maxime est qu'il faut toûjours tenir une playe nette & en ôter la méchante chair : On fait manger la méchante chair des Chevaux avec des poudres, ou quand elles surmonte trop, on la ressserre par des bandages, si le lieu le permet, quand elle n'est pas fer-

CHAP. CIII.

me de même ; que si on ne la peut resserrer, on la mange avec des poudres, ou on la brûle legerement ou fortement selon qu'il en est besoin ; si le mal n'est point trop près de l'os, il ne faut jamais apprehender de trop manger, & couper la chair qui est corrompuë & de mauvaise consistance, pourvû qu'on ne coupe ni nerf ni tendon ; car la chair de Cheval revient aisément & assez promptement ; quand elle vient trop vîte, elle est presque toûjours mauvaise : il est mieux de couper ou brûler la chair qui surmonte, que de la manger avec des poudres.

La troisiéme est, qu'aux grandes playes il faut toûjours faire revulsion au commencement, c'est-à-dire, qu'il faut divertir la fluxion, & l'empêcher de se jetter sur la partie blessée ; ce qu'on fera par la saignée sans peine & sans frais : elle tempere la chaleur des humeurs, elle en diminuë la trop grande quantité, elle en modere le cours & l'impetuosité ; & si les humeurs sont corrompuës & pourries, elle soulage la nature d'une portion du fardeau qui lui est nuisible, aussi la saignée fait plus d'effet au commencement des playes, que tous les restrainctifs & autres remedes que l'on pourroit ordonner.

Aux Chevaux blessez qui sont gras, la diette est excellente : on ne peut les nourrir trop peu, & pour les grandes playes, il leur faut ôter l'avoine, & même le foin, si on veut, & ne donner que du son moüillé & en petite quantité.

Comme la saignée réüssit bien dans le commencement des playes, il n'en faut pas abuser, & en ayant fait au plus deux ou trois, il en faut demeurer-là, le plus nuiroit beaucoup pour plusieurs raisons trop longues à décrire.

L'une des meilleures maximes pour les playes ; est de ne les laver que le moins qu'on peut avec de l'eau pure ; l'humidité de l'eau retarde beaucoup la guérison, en ce qu'elle entretient l'humidité naturelle qui est dans la chair, laquelle il faut dessecher pour la faire consolider : mais si on est obligé de laver, il faut que ce soit avec de l'urine, ou du vin chaud, ou de l'eau de la forge tiede, pour oter l'ordure & la crasse qui s'y attache.

Une trés-bonne methode est de laver les pieds avec de l'eau seconde, aprés qu'on les a bien nettoyées, comme je viens de le dire, l'eau seconde ôte un peu la demangeaison, elle amortit la playe en ôtant le feu, & empêche que la chair ne soufle pas si-tôt, ainsi elle se desseche plus facilement,

La quatriéme maxime est, qu'il faut empêcher un Cheval de se lécher, car la langue du Cheval est un venin pour ses playes, & jamais il ne guérira tant qu'il se léchera : de plus s'il frotte sa playe

contre quelque chose de dur, il meurtrit toûjours la chair qu'il faudra faire tomber ; ce qui retardera d'autant la guérison.

La cinquiéme maxime est, que toute humeur qu'on peut ou resoudre ou repercuter, jamais il ne la faut faire venir à suppuration, principalement dans les parties nerveuses, & pleines de ligamens & auprés des os, parce que la matiere se formant en ces endroits, affoiblit la partie qui est long temps à guérir, & laisse souvent une difformité ou une grosseur difficile à resoudre, & toûjours foiblesse ; si c'est prés des os, la matiere qui les touche en corrompt quelque partie, ensuite il faut qu'ils esquillent, c'est-à-dire, que ce qu'il y a de corrompu, ou d'alteré sur l'os se détache : Ainsi il faut toûjours tenter les repercussifs, que nous appellons restrainctifs, qui ont la faculté de resserrer & résoudre les humeurs qui accourent trop abondamment sur la partie blessée : les Medecins marquent quelques occasions où il n'en faut pas user, comme dans un tumeur critique qui vient d'un effort de la nature, qui soulage l'interieur aux dépens d'une partie moins considerable, ou quand la tumeur est aux émonctoires, ou si la tumeur est causée par une piqueure où il y a du venin, ou bien lorsque la matiere est crasse & visqueuse, quand elle est trop enracinée & collée à la partie ; dans ces rencontres il ne faut pas repercuter une tumeur, il faut encore tenter une résolution, & tâcher de dissiper la matiere, s'il se peut, par des remedes qui ayent la faculté d'attenuer, d'échauffer & de résoudre les humeurs, devant que d'en venir à la suppuration.

La sixiéme est, que les playes contuses, où il y a grande meurtrissure sont difficiles à guérir, car il faut que toute la chair meurtrie se pourrisse & tombe : le plus asûré à ces sortes de maux est de couper : le rasoir ou le coûteau de feu est plus asûré que les caustics, & on en est mieux le maître pour le conduire autant qu'on le veut.

La septiéme est, que les playes en rond sont difficiles à guérir & le meilleur moyen d'en venir à bout, est de les couper en forme longue, qui sera plutôt reprise.

La huitiéme est, qu'il faut tenir une playe couverte le plus qu'on peut, pour empêcher l'alteration que l'air y fait, ce qui retarde beaucoup la guérison, aux endroits qu'on peut les couvrir avec une peau d'agneau habillée en poil, il est trés-bon ; mais comme il ne se peut commodément en beaucoup de parties du corps, on met de la filasse par dessus, & pour mieux faire tenir la filasse, on la coupe, ou on la pile, afin qu'elle s'attache mieux.

La neuviéme maxime est, que les bords de quelque playe que ce soit ne se reprendront, & ne se réüniront jamais tant qu'ils seront cal-

Chap. CIII.

leux : ainſi pour y donner remede, il faut mêler de l'onguent *Aureum*, avec du beurre d'antimoine qui n'a point été precipité dans l'eau, car il eſt cauſtic, ce qu'il n'eſt pas étant lavé, & en frotter les bords de la playe, cela détruira les calus, enſuite la playe ſe conſolidera focilement, comme les calus ſont quelquefois ſi gros & ſi durs que cela n'y fait rien, il faut les couper ou plutôt taillader avec le biſtoury ou avec le coûteau de feu, aprés quoi la cicatrice ſe fermera plutôt.

Pour commencer à traiter une playe, il faut toûjours tondre le poil ras, environ deux doigts de large autour de la bleſſure, & tenir la place bien propre, nette & graſſe, afin de faire étendre le cuir pour plus facilement ſe rejoindre.

Les playes ſimples faites avec la ſelle ou autrement, qui ne ſont point profondes, ſe guériſſent en les nettoyant avec de l'urine ou du vin chaud, puis les poudrant avec de la vieille corde pilée, ou de la filaſſe coupée menu : ſi la playe eſt un peu grande l'eau ſeconde au lieu du vin chaud, ou de l'urine, fera encore mieux ; car elle ôte la demangeaiſon, & on viendra bien-tôt à bout d'une playe ſi on continuë : ſi la chair ſurmonte comme il arrive aſſez ſouvent, la couperoſe blanche en poudre, ou le colcotar qui eſt plus actif, la reſſerreront ; on appelle colcotar le vitriol brûlé juſqu'à ce qu'il devienne rouge.

Par fois la ſelle a fait une dureté qu'on appelle un cors : pour le faire tomber, les Marêchaux ſelon la methode & la routine ordinaire le font graiſſer avec de l'huile de noix battu avec autant d'eau, ou bien avec du vieil oingt, ou graiſſe blanche, juſqu'à ce qu'il tombe de lui-même, mais l'affaire va de longue, puis on lavera la playe avec de l'eau ſeconde, qui eſt l'eau forte dont les Orfévres ou Graveurs ſe ſont ſervis, qui eſt de couleur verte : au défaut on prendra du vin chaud, on la poudrera avec du ſon, & la playe guérira inſenblement.

Le cors tombera plus facilement ſi vous laiſſez tomber deſſus du ſuif de chandelle, en penchant en bas la chandelle allumée, le ſuif dégoutera tout boüillant ſur le cors, & le fera plutôt détacher : il faut enſuite laver la playe avec du vin chaud, de l'eau ſeconde, ou de l'urine, & la graiſſer avec du vieil beurre ſalé fort legerement & de la poudre de vieille corde, continuer à laver & graiſſer, ce beurre ſervira d'un bon déterſif pour tenir la playe nette, ce qui la conduira bien-tôt à cicatrice. J'ai vû mourir des Chevaux pour avoir negligé un cors, & la gangrene ſe trouver au-deſſous qui avoit gagné le dedans, & les Chevaux mouroient aſſez bruſquement.

La plus aſſûrée methode pour faire promptement tomber un cors,

est de le frotter avec l'onguent de scarabeus, ou au défaut avec quelque bon retoire, & l'en frotter trois jours de suite, presenter un fer rouge vis-à-vis du retoire d'abord qu'on l'a appliqué, & bien-tôt le cors tombera, & vous éviterez beaucoup d'accidens qui arrivent quand on manque de faire tomber promptement un cors: tous les onguens caustics sont bons pour cela, & une seule application suffit.

Si la playe est grande & profonde, en sorte qu'il y faille une tente, comme il arrive aux playes de la cuisse & du garrot & ailleurs, celles de lard salé gras y seront bonnes, si ce n'est qu'il faille tenir la playe ouverte: car pour éviter les grandes incisions difficiles ou dangereuses à faire, il faut au lieu de tentes se servir de l'éponge preparée, qui ouvrira la playe sans incision, & fera que vous verrez toûjours le fond: Cette methode est bonne dans les endroits où l'on apprehende de couper les nerfs ou les tendons, ou lorsque l'abondance du sang vous empêche de voir ce que vous devez couper.

Methode pour preparer l'éponge, pour ouvrir les playes.

Comme l'éponge preparée est fort utile dans beaucoup de playes, j'en donnerai ici la methode, lavez bien une éponge fine, serrez la avec une fiscelle le plus fort que vous pourrez, & l'enveloppez de papier moüillé, puis faisant une place au milieu de l'âtre, mettez vôtre paquet d'éponge sur l'âtre, & de la cendre chaude par dessus, de la braise sur la cendre, & laissez en cet état ce paquet un quart ou demie-heure: l'ôtant de là, l'éponge est séche & bien condensée & serrée, vous la laisserez refroidir; développez & coupez la avec un coûteau, de la forme que vous voulez, puis vous la frottez avec du suppuratif ou du digestif, afin qu'elle ne s'attache pas à la chair; l'ayant introduite dans le fond d'une playe, le lendemain vous la retirerez avec des pincettes, si fort grossie, qu'elle aura fait une aussi grande ouverture que vous pouvez souhaiter, sans blesser ni les nerfs ni les tendons, ce qui ne se pourroit faire par l'incision; & toutes les fois que vous voulez ouvrir une playe, il faut se servir de cette éponge preparée: si l'éponge preparée, comme je viens de la décrire, n'est pas assez puissante pour ouvrir une playe, ou qu'elle soit fort baveuse & non vive comme il est necessaire, pourvû que ce ne soit pas dans le dessous du pied, il faut faire fondre une demie livre de cire: étant fonduë, mêlez deux onces de sublimé en poudre, mêlez bien le tout ensemble, puis en imbibez fort des éponges fines, & les faites autant boire qu'elles en sont capables d'en contenir: ensuite serrez les éponges dans une presse, & les laissez dans la presse deux jours & deux nuits: vous pourrez aprés couper des

Chap. CIII. tentes de cette éponge preparée, elle ouvrira les playes, & servira d'une maniere de cautere; que si elle ne fait pas encore assez d'effet avec les deux onces de sublimé, mettez de plus une once d'arsenic en poudre fine, le tout dans la cire fonduë, cela fera un petit cautere trés-bon pour les javars & atteintes encornées, où il est besoin de faire tomber le tendon ou autre matiere corrompuë. Si le mal étoit au-dessous du pied, pour des cloux de ruë ou autres maux, il ne faudroit pas se servir de l'éponge où il y a du sublimé ou de l'arsenic: crainte que cela ne fit un renvoi des matieres à la couronne, ce qui feroit un très-méchant effet; mais on peut se servir de celle qui suit avec la cire toute seule. On prepare aussi de l'éponge en l'imbibant dans la cire fonduë, & l'éponge en ayant bû autant qu'elle est capable, vous la mettez dans la presse & l'y laissez refroidir pour en couper des tentes de la forme que vous voudrez; elle ouvrira une playe, mais comme il n'y a rien de caustic, elle ne fera pas une si grande ouverture, mais aussi elle ne causera pas tant de douleur, & n'offensera point les nerfs; cette derniere façon de preparer l'éponge, est très-bonne pour resserrer les chairs qui croissent trop dans le pied, parce que comme le pied est bandé & bien éclissé, l'éponge par sa chaleur & humidité grossit, & oblige la chair à se resserrer.

Vous pouvez, si la playe est assez ouverte, vous servir des tentes de lard; car elles détergent & consolident sans meurtrir la chair; soyez assûré que les tentes ordinaires, si elles ne sont très-bien faites, ne peuvent si bien réüssir, & ainsi retarderont la guérison.

Un excellent moyen qui est peu pratiqué, sera de traiter le Cheval blessé interieurement, afin que l'exterieur en aille mieux: quelques-uns purgent les Chevaux qui ont de grandes playes, & font trés mal, selon moi, car la purgation irrite & augmente le mal par la chûte des humeurs, qui ont été ébranlées, & non évacuées par le medicament, ainsi le contraire de ce qu'on s'étoit proposé arrive, mais faites le remede suivant.

Pillules de sinabre pour les playes, pour la galle, les vers, le farcin, & pour ceux qui se pelent la tête.

Chap. CIV. PRENEZ assa fœtida, du plus net & beau, des bayes de laurier de Provence, ou d'Italie, & du sinabre, de chacun une livre, mettez-les en poudre fine, l'un après l'autre, & les mêlez dans un mortier de fonte, avec de bonne eau-de vie très subtile, pilant le tout & l'incorporant bien, en sorte qu'on en puisse former des pillu-

les

les pesant chacun quatorze gros, que vous laisserez sécher.

Il en faut donner aux Chevaux blessez, de deux jours en deux jours, ou tous les jours une, jusqu'à ce qu'ils en ayent avalé huit ou dix selon la grandeur de la playe : Pour les faire prendre avec facilité, on donne une chopine ou trois demi-septiers de vin : le Cheval doit être bridé, ou au mastigadour, si vous en avez un, deux heures avant chaque prise & autant après.

Ces pilules se conservent vingt-ans, & disposent le corps ou la chair d'icelui à une prompte guérison, en purifiant le sang : Elles resistent à la corruption & à la pourriture, contribuent à la guérison de la gale & du farcin, & extirpent tous les vers qu'un Cheval peut avoir dans le corps : On doit faire cas de ce remede à l'armée, où il est de consequence de guérir promptement les playes des Chevaux, comme je dirai ci-aprés, & ces pilules l'avanceront au de là de ce qu'on en peut croire.

Il y a souvent des Chevaux si fort échauffez dans le corps, que la la tête & le col leur pélent, le poil tombe, & la place reste sans poil, enlevée en beaucoup d'endroits, ce qui marque une grande chaleur interieure. Le seul remede qu'on pratique à ces maux est de leur tirer du sang ; mais la saignée seule ne suffit pas, il faut de plus donner trois prises de ces pilules, trois jours de suite, & frotter les endroits pélez deux fois le jour avec de bonne eau de chaux ; si cela ne guérit pas le Cheval, il faut réïterer le tout, & ensuite lui faire manger de la fleur de soufre dans du son moüillé, peu au commencement, ensuite augmenter peu à peu ; finalement lui en donner jusqu'à une demie-poignée tous les jours : le Cheval peut travailler quoiqu'il mange de la fleur de soufre.

Pour ces roignes vives & fâcheuses gales, si opiniâtres & si difficiles à déraciner des crins & de la queuë, aprés avoir saigné & purgé un Cheval, donnez-lui trois ou quatre prises, chaque prise de deux pilules, & bien-tôt il guérira en le frottant d'eau de chaux tous les jours : si la gale est opiniâtre, réïterez le tout.

On peut se servir de ces pilules aux Chevaux qui ont des eaux aux jambes, des poireaux, des javars encornez, & autres maux difficiles à guérir, car coupant le chemin & détournant l'humeur qui faisoit ces maux, la cure en sera bien plus aisée.

Ayant donné la description des pilules de sinabre, comme étant d'une grande utilité pour les playes, j'ai été obligé d'en décrire les autres vertus ; ce qui a fait une matiere de digression, qui ne sera pas inutile au Lecteur qui veut s'instruire ; pour celui qui ne cherche qu'à redire & à mordre, je lui avouë de bonne foi que j'eusse pû pla-

Chap. cvi. cer la description de ces pilules peut-être plus à propos à la fin de ce Chapitre. Il trouvera bon, s'il lui plaît, qu'elles demeurent placées comme elles sont, puisqu'il faut se debarrasser le plus qu'on peut de la formalité.

Comme pour guérir toutes les playes, il faut se servir de tentes, & que celles de lard sont trés-bonnes, vous les ferez comme il suit.

Pour faire des tentes de lard on les coupe de long, & on les pousse dans la playe, elles s'y fondent à moitié; quand on les retire, on les laisse refroidir pour devenir fermes, & ensuite on les remet dans les playes, si elles sont assez longues.

Si la playe est sordide & vilaine, ou que la chair soit baveuse, l'usage de l'eau seconde, ou de l'eau jaune décrite ci-après, ne doit pas être oubliée toutes les fois qu'on panse la playe: mais si vous voyez qu'elle n'opere pas assez, & que les déterssifs ordinaires ne rendent pas la playe belle, ou que la chair surmonte, ajoûtez une once d'arsenic en poudre fine, sur toute la dose de l'eau de chaux que je décrirai ci-aprés. Si cela n'a pas assez d'effet, il faut y mettre le feu avec un fer plat bien rouge, pour brûler & piler toute la playe fort & ferme; pourvû qu'on ne touche point avec le fer au cuir, aux tendons, ni aux nerfs, il n'y paroîtra pas après la guérison. D'abord qu'on a mis le feu, il faut mettre de l'huile de laurier, & de la filasse par dessus, couvrir toute la playe, s'il se peut; & continuer à graisser ce qu'on a brûlé avec de l'huile de laurier chaude, jusqu'à ce que l'escare se détache & soit prête à tomber, lors le basilicum, après que l'escare paroît se vouloir détacher, sera plus propre, ou de la graisse blanche, jusqu'à ce que l'escare soit tombée, & la place demeurée nette; la chair sera belle au-dessous, & il ne restera aucune marque de feu; il n'y a ni poudre ni onguent qui le vaille.

Les deterssifs ordinaires sont peu propres pour les Chevaux, je les juge trop foibles. On les compose avec miel, vinaigre, farine de féves & d'orge, suc de plantin, d'aigremoine, racines d'iris, therebentine, resine, &c. On appelle ces remedes à l'égard des playes dont je viens de parler, *medicamenta levioris armaturæ*. Mais on peut se servir de l'Egyptiac, de l'*Apostolorum*, ou de l'onguent du Bouvier. Il ne faut point flatter les playes des Chevaux, l'onguent, *Aureum*, l'emplâtre *de Bretonica*, *& de gratia Dei*, ne sont pas suffisans, & c'est se tromper que de les mettre en usage; le vieil beurre salé sera meilleur pour tenir une playe nette: on lavera la playe avec de l'urine ou de l'eau jaune, ou l'eau seconde, & on graissera ensuite avec ledit beurre, & faut poudrer la playe avec de la corde pilée: que s'il y a beaucoup de chair pourrie & baveuse, il faut y appliquer de l'Egiptiac, & continuer.

Il ne faut point craindre que l'Egiptiac, qui est le déterſif ordinaire des Chevaux, leur cauſe trop grande cuiſſon, ils n'ont jamais a maigri pour leur en avoir appliqué : Et afin que vous puiſſiez ſçavoir ce que c'eſt, je vous en donne la deſcription. Chap. CIV.

Deſcription de l'Egiptiac.

Prenez une livre de miel commun, mettez-le dans un pot verni ou baſſine avec une chopine d'eau-de-vie, faites cuire à petit feu, quand il ſera bien penetré de la chaleur, & que l'eau-de-vie ne paroîtra plus pour l'avoir remué aſſez ſouvent avec une eſpatule de bois : ajoutez deux onces d'alun brûlé pilé fin, & quatre onces de vert de gris paſſé par le tamis de ſoye, remuez toûjours ſur un petit feu, enſuite mettez-y une once de ſublimé pilé trés-fin, remuez & cuiſez lentement, juſqu'à ce que le tout ſoit aſſez épais, ôtez du feu & remuez juſqu'à ce que l'onguent ſoit froid, que vous garderez dans un pot couvert pour s'en ſervir comme nous dirons.

J'ai donné ci-devant de l'onguent du Schmit qui déterge, & conſolide, je m'en ſers au lieu de l'Egiptiac quand je n'en ai point de fait.

Je l'ai donné à des Marêchaux, qui depuis qu'ils l'ont éprouvé, n'employent plus d'Egiptiac. L'onguent *Apoſtolorum*, comme auſſi celui du Docteur, ſont auſſi fort bons, & font à peu près les mêmes effets que l'Egiptiac ; hors que l'onguent du Docteur eſt plus fort.

Pour déterger plus puiſſamment, ſur tout lorſqu'on apprehende quelque pourriture ou gangrenne, il faut mêler dans l'Egiptiac une couple d'onces d'eau forte, & en appliquer ſur la playe. Que ſi on veut manger la mauvaiſe chair, & avoir un cauſtic qui n'agiſſe que ſur la pourriture, ſans offenſer ni nerfs ni muſcles, il faut mettre en uſage avec ſûreté celui que j'ai donné ci-devant, nommé le cauſtic liquide, & en mettre dans la playe avec du coton, laiſſer agir juſqu'à ce que l'endroit où il eſt appliqué paroiſſe tout amorti & blanc. Vous noterez qu'un cauſtic liquide ſimplement appliqué ſur la chair, ne fait pas grand effet ; mais s'il eſt preſſé ſur la playe & enveloppé, il fera un effet au double : on peut en remettre pluſieurs fois tout de ſuite, juſqu'à ce qu'on voye qu'il aye aſſez penetré, l'eſcare tombée, ſi elle n'eſt aſſez grande, on peut retoucher avec le cauſtic pour ôter toute la vilaine chair, & rendre la playe belle & nette ; pour n'être pas obligé d'en venir à l'uſage des cauſtics. Le plus aſſûré eſt toutes les fois qu'on panſe une playe de la laver avec de l'eau ſeconde, ou plutôt de l'eau de chaux dite eau jaune, ou ſi l'on veut le ſavon noir mêlé avec la chaux vive, qui fera une très-belle playe & détergera.

Chap. civ. Quand on est obligé de frotter les tentes avec de l'Egiptiac pour déterger le fond d'une playe, elles en sortent toutes vertes, ce n'est pas de la matiere de la playe, mais du verdelet qui est dans l'Egiptiac.

Il y a des playes negligées & envieillies, où la chair ne peut plus revenir sur les os, particulierement aux playes dans les pieds, l'os du pied demeure tout sec, sans que la chair veüille renaître dessus; alors il faut se servir de sarcotiques, qui sont l'aloës, la sarcocole & l'aristoloche; vous les pouvez appliquer en poudre sur la playe, ou mêlées avec de la therebentine, du miel rosat, ou quelque onguent familier & propre à cela. Rien ne fait mieux venir la chair sur les os que l'onguent de Monsieur Curty, décrit ci-devant, en le faisant fondre moitié huile d'olive & moitié onguent l'appliquer sur l'os: l'onguent fera revenir la chair sur les os, & par tout où elle manque, la poudre suivante réüssit bien aussi.

Remede pour faire revenir la chair.

Prenez du sang de dragon du veritable, & non du contrefait comme on en vend assez communément à Paris, du bol fin ou d'Armenie, de chacun demie-once, mastic, oliban, & sarcocolle de chacun trois dragmes, aloës, aristoloche ronde, & racine d'iris de chacun une dragme & demie; il faut du tout faire de la poudre, dont vous userez en la mettant toute seule sur la playe, mais plus à propos mêlée avec du sirop de roses, de la therebentine, ou du jus d'absynthe; cette composition fera revenir la chair, où il n'y avoit aucune apparence d'en faire renaître, celle qui est mêlée avec la therebentine réüssit mieux dans les pieds.

La playe étant belle & bien nette, il faut seulement la dessécher avec les poudres que nous dirons ci-après: sur tout il faut avoir grand soin de tenir les bords bien propres, nets & gras, & de couper le poil deux doigts tout autour bien ras. Mais comme il est important à l'armée de guérir promptement les playes, de peur que les mouches ne s'y mettent, ou que la corruption ne s'y engendre, qui font mourir un Cheval; rien ne le fera plus promptement que la poudre de sympathie. Les effets en sont tels que bien des gens ne les peuvent croire naturels, faute de les avoir examinez, ou d'être capables de cet examen.

Poudre de Sympathie.

Dans le mois de Juin ou Juillet, prenez la quantité que vous voudrez de bon vitriol commun, sans le piler: le Romain, qui en aura, est le meilleur, celui de Cypre n'est pas bon à cela, mais celui d'Al-

lemagne eſt aſſez bon, mettez-le dans une terrine de grais platte, le fond s'il ſe peut, & l'expoſez au Soleil le plus ardent qu'il ſe pourra, la retirant toûjours la nuit & dans le temps humide, & continuez juſqu'à ce que le vitriol ſoit calciné & reduit en chaux, la remuant avec une eſpatule de bois tous les jours, prenant garde de n'y pas toucher avec du fer, parce qu'il debilite, & fait perdre la force au vitriol, particulierement lorſque le Soleil l'a ouverte, & rendu en état d'être calciné: ce'quil faut continuer juſqu'à ce qu'il ſoit en parfaite blancheur, ce qui n'a point de temps limité: gardez cette poudre en lieu ſec pour vous en ſervir au beſoin, & c'eſt la veritable poudre de ſympathie.

Pour guérir une playe, il faut prendre du ſang qui ſort de la playe ſur un linge, le poudrer de cette poudre, mettre ce linge en lieu temperé, continuer de la ſorte tous les jours, & s'il y a de la matiere ou apoſtume ſur la playe, prenez ſur un linge de cette matiere & la poudrez de même.

Quand la playe a beſoin de ſuppuration, mettez vôtre linge en lieu humide, s'il faut deſſecher, en lieu ſec: ſi vous êtes obligé par la profondeur de la playe de vous ſervir de tentes; il faut les mettre nettes & ſéches dans la playe, & les poudrer quand on les retire, & continuer juſqu'à guériſon.

J'en ai vû aux Hommes de grands effets pour des entorſes, & des foulures de nerfs: on fait diſſoudre de cette poudre dans l'eau plutôt plus que moins: on en moüille un linge qu'on met en cinq ou ſix doubles pour l'appliquer deux fois le jour ſur le mal, & le bien bander: elle a guéri pluſieurs perſonnes fort promptement & en moins de temps qu'avec tous les remedes; quand ce ſeroit l'eau imperiale, angelique, celle de la Reine d Hongrie: tous les baumes, huiles & onguens; mais par cette methode ce n'eſt pas par l'effet de la ſympathie, il n'importe pourvû qu'on guériſſe, & aſſûrément on guérira.

Cette même methode rétablira aux Chevaux ces entorſes qui ſont ſi dangereuſes, & ces efforts de jarret qni tiennent les Chevaux hors d'état de ſervir, juſqu'à ce qu'après pluſieurs remedes, on eſt obligé d'y mettre le feu.

Mais comme tout le monde n'eſt pas dans le même goût, ou bien on n'a pas de cette poudre dans le temps qu'on en a beſoin, je vous donnerai la deſcription d'un onguent pour les playes, qui fera plus d'effet en un jour que les autres onguens en pluſieurs.

Chap. CV.

Onguent de l'Hermite, pour les playes des Chevaux.

PRENEZ des feüilles vertes d'ariſtoloche longue, de veronique & de ſauge, de chacun une poignée & demie, du ſanicle en Latin *ſanicula*, une poignée; racines de guimauves, & de grande conſoulde ſéchées à l'ombre, une once de chacune; coupez fort menu les racines, puis les mettez dans un poëlon avec une chopine de crême de lait, faites les cuire un quart d'heure, & ajoûtez enſuite les feüilles coupées menu, & cuiſez le tout tant qu'il ne demeure plus dans la poële que le pur beurre, que la crême aura produit en cuiſant.

Lors faites écouler ledit beurre dans un pot, & remettez dans le poëlon un quarteron de gras de lard nourri de gland, coupé par tranches, avec les herbes & racines qu'on y a laiſſées, faites bien cuire le tout, & étant bien fondu & cuit pendant un quart d'heure, coulez encore ce lard fondu dans le pot où vous avez écoulé d'abord le beurre.

Prenez enſuite deux onces d'huile d'olive, qu'il faut encore mettre dans la poële avec les herbes & racines, faites cuire encore un demi-quart d'heure, puis coulez dans le pot où on a mis le beurre & le lard fondu, & après l'avoir écoulé, preſſez bien les herbes & les racines pour en exprimer tout le ſuc & la graiſſe; & comme le tout eſt encore chaud, mettez-y une once de poix navale fonduë, c'eſt-à-dire du tarc ou du gauderon, & une once & demie d'alun brûlé en poudre, mêlez bien le tout & le remuez juſqu'à ce qu'il ſoit froid.

Pour vous ſervir de cet onguent, il en faut faire fondre dans une cueillere, & avec un pinceau bien doux en oindre ſeulement la playe tout chaud fort legerement, la couvrir de filaſſe fort legerement, ou de vieille corde pilée, continuer tous les jours & la playe ſera bientôt guérie; pourvû que la nature comme principale ouvriere, vous ſeconde, avec ſon baume naturel, & qu'elle conſolide, agglutine & entretienne, nourriſſe, conſerve & remette la partie en ſon état naturel.

Il faut outre l'application de cet onguent, bien conſiderer, s'il n'y a rien d'étranger: il le faut retirer, & s'il y a des boüillons de chair, ou qu'elle ſoit baveuſe, il faut y mettre le feu, ou de la couperoſe blanche détrempée avec de l'eſprit de vin, rien au monde ne reſſerre mieux les boüillons de chair; l'eſcare étant tombée, ou plutôt la chair étant reſſerrée; vous appliquerez de l'onguent; ſi la playe a quelque endroit où l'on ne puiſſe voir, & qu'il ſoit beſoin de le déterger, n'oſant y mettre le feu, pour être une partie nerveuſe qu'on craint d'of-

fenser avec le feu, il faut se servir de l'eau suivante, qui déterge fort puissamment.

Eau de chaux, dite Eau jaune.

Dans les termes de ceux qui sous de grands noms déguisent des bagatelles, on appelle cette eau Phagedenique. Pour la faire methodiquement, prenez deux ou trois livres de chaux vive nouvellement faite, mettez-la dans une grande bassine d'étain fin, & versez par dessus peu à peu cinq pintes d'eau de pluye, & les laissez ensemble durant deux jours, en les remuant souvent, puis laissez bien rasseoir la chaux, versez par inclination l'eau qui surnagera; & la filtrez, c'est-à-dire passez-la au travers du papier gris, & sur trois livres de cette eau, c'est-à-dire trois chopines, mettez un demi-septier de bon esprit de vin, une once d'esprit de vitriol, & une once de sublimé corrosif en poudre fine, mettez le tout dans une fiole pour vous en servir comme je l'ai prescrit.

Si vous voulez vous servir de cette eau aux endroits où vous voyez beaucoup de pourriture ou apparence de gangrenne, ajoûtez sur toute l'eau, ou à proportion autant d'arsenic en poudre, que vous avez mis de sublimé. Et comme je n'ai point encore parlé de la gangrenne, j'en dirai ici un mot.

De la gangrenne.

La gangrenne doit être considerée ou dans son progrés ou dans sa consommation: dans son progrés elle est un acheminement à la mortification; dans sa consommation, c'est une mortification achevée qu'on appelle sphacelle. Vous connoîtrez la gangrenne par la cessation soudaine du sentiment, & par consequent de la douleur, par la couleur livide qui vient à la partie, qui ensuite devient noire, par une vilaine odeur cadavereuse, & par la cessation entiere du sentiment. De plus on voit à la partie une molesse extrême après la dureté & tension qui y étoit: voilà les signes de la gangrenne, qui dans sa naissance & son progrès reçoit guérison, mais non pas dans sa consommation. Pour ôter la gangrenne d'une playe, il faut avec le bistoury la scarifier jusqu'au vif, puis la laver avec de l'eau marine, ou de l'eau salée, puis imbiber trés-bien des plumaceaux avec de l'eau de chaux la plus forte, & en mettre sur toute la playe qu'il faut panser deux fois le jour de la même maniere.

Eau detersive pour la gangrenne.

Vous pouvez à la place de l'eau de chaux, si elle n'a pas assez operé

Chap. CV. vous servir de l'eau déterſive que vous composerez avec alun crud une livre, de couperoſe d'Allemagne demie-livre, concaſſée groſſierement; & pilez trés-fin trois onces de vert de gris, faites boüillir le tout dans quatre pintes de fort vinaigre juſqu'à la diminution de moitié, mettez le tout dans une fiole la liqueur & la lie: pour vous en ſervir, il faut proceder tout comme à l'eau de chaux, & mêler toûjours la lie en broüillant la bouteille avant de vous en ſervir; & ſi l'eau n'eſt aſſez forte, ce que vous connoîtrez aprés la premiere application, ajoûtez parmi cette eau déterſive deux onces de bonne eau forte ſur chaque pinte & broüillez bien enſemble.

Autre eau déterſive.

Prenez une bouteille capable de contenir deux pintes: mettez dedans cinq demi-ſeptiers de vin blanc très-fort, un demi-ſeptier d'eau de vie, & deux onces d'eſprit de vitriol une heure aprés, & point plutôt, mettez-y deux onces de vert de gris en poudre fine, quatre onces de couperoſe blanche, une livre de couperoſe verte, ces deux dernieres en poudre groſſiere, bouchez trés-bien la fiole avec du liege, & veſſie de porc, laiſſez infuſer ſur les cendres chaudes vingt-quatre heures, broüillant la fiole de ſix heures en ſix heures, puis vous en ſervez, l'appliquant comme de l'eau de chaux ci-deſſus, ne l'appliquant jamais qu'on n'aye mêle la lie avec le tout; elle ſe conſerve trois mois en ſa bonté.

Pour les playes ſimples & ordinaires, il s'y faut conduire avec prudence: obſervant les maximes que nous avons établies: il n'y en a point que vous ne guériſſiez bien promptement, pour grande qu'elle puiſſe être.

On peut avoir des Chevaux bleſſez ſous la ſelle, avec leſquels on eſt obligé de faire voyage, nonobſtant la bleſſure; à ceux-là; il faut ôter un peu de la bourre du paneau à l'endroit de la playe, coudre un morceau de cuir blanc & fort doux ſur le paneau, & graiſſer ce cuir avec du beurre ſalé: & tous les ſoirs le nettoyer de toute ordure, le frotter pour en ôter la dureté, & le graiſſer de nouveau avec de la graiſſe au défaut du beurre.

Pour la playe, il faut tous les ſoirs la bien nettoyer avec de l'eau fraîche & du ſavon, puis la poudrer de ſel juſqu'au lendemain qu'on reſſelle le Cheval; en continuant de cette ſorte, il guérira.

Le Jonc marin, avec lequel on enveloppe les verres qu'on apporte de Veniſe dans les caiſſes, eſt merveilleux pour les playes des Chevaux quand on fait voyage, il faut en mettre une bonne quantité dans la chambre qu'on a fait dans le paneau vis-à-vis de la bleſſure, il

il la guérira si on continuë ; car ce jonc est fort doux au toucher, il ne foule point la chair, & étant salé comme il est, il guérira la playe.

Pour ceux qui voyagent en Carrosse, quand les harnois ont blessé les Chevaux au poitrail, & y font des duretez ou playes, ce qui arrive particulierement en temps de pluye ; il faut couper le poil fort ras autour de la dureté ou de la playe, puis prendre du savon noir ou autre au défaut, avec de l'eau, & bien savonner tout le devant du poitrail, & avec l'écume que fait le savon, frotter doucement pendant un quart d'heure : puis avec de l'eau salée, on lavera bien l'endroit où porte le poitrail, & on le laissera sécher ; s'il y a quelque chose de dur au cuir du poitrail qui ait fait le mal, on l'ôtera, ou bien l'on mettra des coussinets, pour empêcher que le harnois ne porte sur la blessure ; dans le temps d'automne, & en autre temps aussi, les pluyes frequentes si elles ne font écorcher la croupe & les endroits où portent les harnois, elles font enlever le cuir comme s'il y avoit de la gratelle ; il faut frotter ces endroits avec du savon noir, & un peu d'eau, & bien frotter avec la main pour faire penetrer le savon noir, & le mettre en écume, puis le laisser sécher, il guérira ces échauffemens du cuir que la playe a causé.

On peut pratiquer la même chose sous la selle quand il y a playe par la chûte d'un cors, car avec le savon & l'eau on en viendra bientôt à bout.

Pour arrêter le sang.

On voit des playes faites par un tranchement d'où il sort une si grande abondance de sang, qu'on ne le peut arrêter, pour avoir quelque vaisseau coupé ; il faut se servir de la poudre de sympathie que je viens de décrire ; si l'on n'en a pas, ou si on ne veut pas s'en servir, il faut chercher si l'on peut appercevoir l'endroit du vaisseau coupé, & le lier, si on le peut, ce qui sera le plus asûré remede : sinon, mettre à l'orifice du vaisseau un bouton de vitriol Romain, & si c'est en lieu capable de bandage, en faire un ; que s'il ne se peut, l'ordinaire remede est d'y mettre le feu, puisque rien n'arrête mieux le sang que le cautere actuel, qui est proprement l'application du feu ; vous avez encore d'autres remedes à tenter avant d'en venir au feu, si vous voulez : par exemple,

Prenez colcotar, encens & aloës en poudre, autant de l'un que de l'autre, démêlez-les avec des blancs d'œufs en consistance de miel, & y ajoûtez des poils de lievre coupés bien menu.

Si ce remede ne suffit, il faut y ajoûter le sang de dragon, le sang humain desséché, le plâtre & le vitriol calciné, tout ensemble, ou

Chap. c. partie, sans doute arrêtera le sang, si on en met suffisante quantité: si le lieu permet de faire une ligature, elle aide aussi à arrêter le sang: la façon de cette ligature, est celle que les Chirurgiens appellent bandage revulsif.

Si le sang est arrêté, il ne faut songer à la playe qu'au bout de trois jours, & voir si le vaisseau est bien bouché; les simples qui arrêtent le sang, sont les racines & les feüilles d'orties, l'écorce de grenade & de pin, les feüilles de plantin & de saule, les cormes, les gales brûlées, puis éteintes dans le vinaigre, la farine de fêves, l'amidon, la suye de cheminée, la litarge, la ceruse, le vitriol, le vitriol calciné en rougeur, qui est le colcotar, l'alun, l'éponge séchée & mise en poudre, & la coriande séche; mais dans un besoin fort pressant, il n'est rien de meilleur que les caustics ou cauteres, soit avec le fer rouge, soit avec des poudres, ou autres: qui fassent une escare & une croûte qui bouche le passage; j'y ai vû employer jusqu'à l'arsenic en poudre, qui fait une grande & prompte escare: il faut lorsque cette croûte vient à tomber, prendre bien garde qu'une nouvelle perte de sang ne survienne, il ne faut pas irriter pour lors la playe, ni par des remedes acres, ni avec la sonde.

De tous ces simples, il est aisé d'en composer des poudres, qui arrêteront le sang, comme sera la poudre d'écorce de grenade séche, le vitriol Romain, & l'alun, autant de l'un que de l'autre, mêlez & appliquez sur le mal.

Pour Cheval foulé sur le garrot.

Chap. cvi. AYANT parlé des playes simples, nous continuërons ici celles qui sont precedées par une tumeur & enflure.

Les Chevaux qui se sont battus & mordus les uns les autres sur le col, & souvent assez prés du garrot, s'ils sont entamez & blessez, pour les guérir il faut tenir la partie nette, & laver avec de l'eau de chaux ou l'eau-de-vie, ou la frotter avec de l'eau & le savon, comme j'ai dit ci-devant, ou la laver avec l'eau seconde, & la traiter comme une playe simple, s'il y a simplement contusion, l'eau-de-vie y sera bonne, si la playe est petite, la graisser avec de l'huile de noix battuë avec du vin rouge, le tout à froid, & continuer; la playe sera bientôt guérie.

Les Chevaux qui ont le garrot large & charnu, sont plus difficiles à guérir des playes qu'ils ont, que ceux qui l'ont sans chair, où il n'y a que la peau & les os; parce que cette abondance de chair fournit trop d'humidité, à cause qu'elle est prés du mouvement que la na-

ture remplit de flegme pour le faciliter ; cette humidité penetre les chairs, les fait surmonter, & empêche qu'on ne puisse dessecher la partie, ni la faire guérir que difficilement, & dans un très-grand espace de temps. Chap. CXI.

Le Cheval se blesse sur le garrot quand la selle a les arçons trop larges ou entr'ouverts, le foule & le meurtrit : les Marêchaux d'abord selon leur methode ordinaire, appliquent dessus un restrainctif, avec du bol en poudre, vinaigre & blancs d'œufs, j'approuve le suivant, & il guérira si le mal n'est pas grand.

Battez six blancs d'œufs avec un morceau d'alun gros à peu prês comme un œuf, pendant environ demi-quart d'heure sans intermission jusqu'à ce que le tout soit en écume fort épaisse, dont vous frotterez toute l'enflure, & ensuite vous la couvrirez du reste de l'écume, & la laisserez sécher ; dix ou douze heures aprés la premiere application vous pouvez réïterer la même chose, s'il y a encore de l'enflure, ou de la chaleur, le mal ne passera pas outre ; parce que la faculté du medicament repercussif astringeant ne doit pas être seulement de repousser l'humeur d'une partie à l'autre, mais elle l'en doit évacuer, & mettre dehors par les pores, en resserrant la partie qui s'étoit dilatée & élargie, pour faire place à l'humeur qui étoit sortie des veines.

Si le mal du garrot est grand, il faut commencer par saigner le Cheval du col, & deux jours aprés réïterer la saignée qui empêche les humeurs de se précipiter, & se jetter trop abondamment sur cette partie déja affligée ; si ce n'est qu'une petite enflure, la saignée n'est pas necessaire.

Si la selle a porté à plomb, & que l'arçon entr'ouvert ait meurtri la chair, & que l'enflure avec l'inflammation y paroisse, il faut commencer par frotter le mal avec l'onguent du Duc, & couvrir le garrot avec une peau d'agneau, & même avant de l'appliquer, bassiner très-bien le mal avec l'eau de chaux, où l'on n'a point mis de sublimé : elle ôte extrêmement l'inflammation : & s'il n'y a point de matiere formée, cette eau seule pourra resserrer l'enflure ; mais si elle n'a pas fait l'effet entier, servez-vous du susdit onguent du Duc, couvrez le mal avec une peau d'agneau habillée en poil, & continuez à le graisser trois fois le jour, ce qui est infiniment plus naturel que les deffensifs qui ne font pas un bon effet, si le mal est grand : & qu'il y ait beaucoup d'enflure & de chaleur precedée par une grande contusion : mais si l'enflure persiste avec chaleur, tension & pulsation, & que vous jugiez qu'il y doive avoir de la matiere formée ; ou qu'elle soit en chemin de s'y former, il faut changer de methode, & laver tout

le garrot pour en ôter l'onguent avec de l'oxicrat tiede, dans lequel il faut mettre une poignée de sel, le tout bien nettoyé; il faut laisser sécher, puis frotter encore la partie de l'onguent fait avec une demie-livre de populeum, un quarteron de miel, & un quarteron de savon noir, le tout bien mêlé à froid, puis y mettre de plus un verre d'esprit de vin, & de cet onguent graisser doucement pour ne rien meurtrir, il dissipera la fluxion en ôtant la chaleur trop grande, couvrir le tout avec une peau d'agneau pour faire mieux agir l'onguent; notez qu'il faut graisser tout au moins quatre fois tous les jours: & afin de détourner l'humeur & resister à la corruption, il lui faut faire avaler des pilules de sinabre décrites ci-devant, une prise, & le lendemain une autre l'ayant tenu bridé deux heures avant, & autant après la prise, elles aideront la nature à pousser au dehors, & cuire cette matiere contenuë dans le garrot; deux jours aprés redonner encore des pilules, & de temps à autre rëiterer des prises de pilules: elles avanceront merveilleusement la guérison de son mal, si on continuë jusqu'à ce qu'on sente la matiere formée.

Pour attirer & faire meurir une tumeur.

Si vous n'avez pas les onguens ci-dessus, & que vous connoissiez qu'il soit besoin d'aider la nature à cuire cette humeur, & faire venir à suppuration, faites ce qui suit.

Prenez du cumin en poudre, & de la farine de lin autant de l'un que de l'autre; faites-les cuire avec du lait de vache, y ajoûtant de la fiente de pigeon en poudre à discretion, plutôt plus que moins, & vous en ferez un cataplasme qui fera meurir la tumeur, & ôtera la douleur; ou bien prenez des racines de guimauves concassées, quatre onces, faites-les cuire dans de l'eau, ajoûtez-y ensuite des feüilles de mauves *brancaursina* de chacun une poignée, faites bien cuire le tout & pilez, ajoûtez de l'huile d'olive & du beurre de chacun deux onces, farine de fenugrec ce qu'il en faut pour épaissir le tout, & l'appliquez chaudement sur la partie.

Lorsque vous aurez amené la tumeur à suppuration, c'est-à-dire, que la matiere y sera formée & prête à sortir, il faut au bas de la tumeur faire un trou ou plusieurs, avec un fer gros comme le bout du doigt & tout rouge au travers le cuir, & évacuer toute la matiere, puis vous panserez ces ouvertures avec des tentes molles frottées de l'onguent du Duc, afin de ne rien meurtrir, & qu'elles tiennent mieux: cet onguent empêchera l'inflammation; on peut aussi y mettre des tentes de lard qui passent d'un trou à l'autre, & faire suppu-

rer autant qu'il ſera neceſſaire, & ſur tout il faut que les trous ſoient au bas du mal, & qu'il n'y ait point de ſac au deſſous, afin que toute la matiere ſe puiſſe évacuer; que ſi on apperçoit qu'il y ait de la matiere plus bas que les boutons de feu que vous avez donné, ou que la peau ſoit detachée de la chair, il faut d'abord donner un bouton de feu, & percer le cuir au bout de ce vuide. A moins de cette précaution le cuir ne ſe reprendroit pas, puis mettre des tentes molles frottées de l'onguent du Duc, d'un trou à l'autre, afin de faire évacuer les matieres; quand je dis des tentes molles, c'eſt-à-dire, qu'il ne les faut pas rouler bien fort, afin qu'elles ne meurtriſſent pas.

Ayant mis des tentes, il faut tenir toute la tumeur graſſe avec l'onguent du Duc pour ôter l'inflammation, continuer à panſer les trous, & renouveller les tentes juſqu'à guériſon, ſeringuant, s'il y a bien du vuide, avec les eaux d'arquebuzades décrites ci-aprés, ou avec l'eau jaune, s'il y a beaucoup de pourriture.

On guérit plutôt une tumeur ſur le garrot par cette methode, que par l'inciſion, la chair qu'on a coupée & touchée avec le raſoir, pourrit & tombe, la partie reſte difforme, & ſouvent d'une petite playe, on en fait une grande ſans neceſſité.

Cette methode eſt bonne lorſqu'on eſt aſsûré qu'il n'y a rien de carié ou de corrompu ſur les os, & que le fond eſt bon; mais s'il falloit faire tomber une eſquille d'os, ou qu'il y eût filandre, os de graiſſe, ou autre pourriture attachée à l'os, le plus aſsûré eſt de joüer du raſoir, couper tout ce qui eſt pourri, même la criniere s'il eſt beſoin, ſans toucher au nerf qui eſt au long d'icelle, & tout d'un coup voir le fond du mal, en coupant juſqu'au vif, ne laiſſant aucun bord élevé, mais coupant la playe en talus, & ſur tout lui donner un égoût, afin que la matiere n'y croupiſſe pas; prenant garde de ne pas couper le nerf de l'encolure, car on gâteroit le Cheval: mais il faut decerner toute la chair pourrie qui eſt autour dudit nerf, le tout bien nettoyé avec le raſoir; jetter ſur la playe des cendres toutes rouges, c'eſt à dire en ſortant du feu, & en mettre aſſez pour étancher le ſang; laiſſer les choſes en cet état juſqu'au lendemain, bien nettoyer la partie avec de l'eau de forge tiede, ou du vin chaud, ou de l'urine, ou de l'eau ſeconde, & remettre encore des cendres fort chaudes juſqu'à deux ou trois fois, de vingt-quatre heures, en vingt-quatre heures; aprés quoi vous trouverez la playe ſans enflure, ſans chaleur, ni aucun accident qui puiſſe retarder la guériſon, parce que le ſel contenu dans les cendres, eſt fondu par la chaleur, & par l'humidité de la playe: & étant une eſpece d'alkaly il détruit l'humeur acide, corroſif & méchant, que

CHAP. CVI. la fluxion avoit amenée en cette partie : cet acide étant détruit & adouci, l'enflure se dissipe, & la chaleur s'évanoüit. La methode des cendres chaudes est très-bonne, mais comme on n'en a pas toûjours de prêtes à l'armée, ou ailleurs, servez-vous de la maniere suivante : quand l'incision sera faite, faite dissoudre du vitriol, ou de la couperose verte dans de l'eau, ce qu'on appelle couperose d'Allemagne, qui est la moins chere, tout autant que l'eau en pourra dissoudre, & de cette eau bassinez bien toute la playe, puis appliquez sur tout l'endroit où vous avez coupé, de la filasse bien moüillée dans ladite eau, & bandez le tout fort proprement, & le mieux que vous pourrez, pour le laisser deux fois vingt-quatre heures ; aprés quoi s'il y reste de l'inflammation ou enflure, remettez encore de la filasse moüillée dans l'eau de vitriol comme auparavant, & asſûrément en levant la seconde application, il n'y aura ni enflure ni chaleur : ensuite de cela pansez la playe avec du fiel de bœuf en cette maniere : nettoyez bien la playe avec de l'eau où l'on éteint les fers rouges à la forge, faites-la chauffer, ensuite lavez la playe & la rendez bien nette, puis la lavez encore avec de l'eau seconde, ou de l'eau de chaux, dite eau jaune, puis oignez la playe avec du fiel de bœuf, & par dessus de la filasse fort legerement, ou de la vieille corde pilée fort fin, le lendemain vous ôterez cette filasse, ou corde pilée comme une emplâtre, elle laissera la playe nette & belle, lavez la encore avec de l'eau seconde, ou l'eau jaune pour ôter la demangeaison qui est un des empêchemens de la guérison du Cheval ; ensuite mettez du fiel de bœuf & de la corde pilée, ou de la filasse par dessus fort legerement ; continuez toûjours jusqu'à guérison : que s'il paroissoit de la chair baveuse ou meurtrie, appliquez dessus de l'esprit de vitriol, ou l'un des caustics ci-devant, ou le feu pour le plus sûr ; l'escare tombée, recommencez le fiel de bœuf, & continuez jusqu'à guérison. Pendant ce procedé s'il y a des chairs qui souflent & surmontent trop, & que vous n'ayez pas dessein de vous servir de caustics, comme il n'est pas toûjours à propos, appliquez sur la chair surmontée, de la couperose blanche en poudre : dans deux ou trois applications les choses seront retablies.

Si le fiel de bœuf ne faisoit pas assez bien ; vous pouvez vous servir de l'un de ces onguens ci-devant pour les playes, & particulierement de celui de l'Hermite, par fois de l'Egiptiac, de l'*Apostolorum*, ou bien du colcotar en poudre pour manger la mechante chair.

J'ai déja dit, & ne le puis trop dire, que d'abord que vous voyez de la méchante-chair dans une playe ou des boüillons de chair qui

s'élevent & poussent au-dessus de la playe comme des boutons, il faut avec un fer chaud les brûler, & par tout ailleurs où la playe n'est pas belle, où vous servir du colcotar en poudre qui n'est que le vitriol commun calciné en rougeur, & une trés-petite escare étant tombée, la playe restera très-belle & unie. Chap. CVI.

En pansant des playes du garrot & d'ailleurs, si la chair se hausse & se gonfle trop, servez-vous de l'eau vulneraire qui resserre, déterge & ôte la demangeaison, ce que l'eau seconde fait aussi: mais si les onguens n'operent pas assez, poudrez toute la playe avec de la couperose blanche & de longuent par dessus, & continuez de la sorte jusqu'à ce que les chairs soient assez resserrées.

Eau vulneraire pour resserrer la chair & la déterger.

PRENEZ une livre de bon esprit de vitriol, non de celui qu'on vend ordinairement, qui n'est que de l'eau forte, où l'on a mis de l'eau, & parce que l'eau forte mêlangée de la sorte teint le papier bleu en rouge, comme fait l'esprit de vitriol, on vous trompe par cette épreuve; mais il est plus sûr de prendre l'esprit de vitriol de ceux mêmes qui le distilent, & qui vous en donnent par fois de bon. Et pour le connoître, avec une plume neuve il en faut écrire sur le papier blanc, , le chauffer, & celui qui fera les caracteres les plus noirs, sera le meilleur esprit de vitriol; prenez-en donc une livre, une once de bon opium, coupé en menuës tranches & fort deliées, mettez-le dans la fiole où sera l'esprit de vitriol, & laissez-le dissoudre à froid pendant vingt-quatre heures, il se fera un limon au fond comme de la bouë, & l'esprit de vitriol deviendra de couleur brune; separez ce qui sera fort clair, & si bon vous semble jettez le plus épais, & gardez cette eau comme très-excellente. Chap. CVII.

Elle ne cause aucune inflammation, au contraire elle ôte le feu, & la chaleur d'une playe ne fait que peu de douleur; car l'opium endort le sentiment, & émousse l'acrimonie de l'esprit de vitriol; elle est parfaitement bonne pour les javars encornez, pour les pieds dessolez où la sole ne se raffermit pas assez, pour encloüeure, cloux de ruë, seymes & teignes, pour les grandes playes dans les pieds par des cloux de ruë, pour resserrer & empécher de surmonter, & enfin pour toutes les playes où les os ne sont pas découverts.

Avec cette eau les playes du garrot ou d'ailleurs ne causent guéres de démangeaison, ainsi on n'est pas obligé d'attacher les

CHAP. CVII. Chevaux si court qu'ils ne se puissent coucher pour éviter qu'ils ne se grattent ; usant de cette eau tous les jours, & de l'onguent par dessus, la playe guérira, & ne causera point de demangeaison, ce qui est très-avantageux pour guérir bien-tôt les playes.

Bien souvent dans ces grandes playes, il s'y forme des filandres qui les empêchent de guérir : il les faut brûler avec un bouton de feu jusques sur l'os, & du digestif pour faciliter la chûte de l'escare.

Si l'eau vulneraire ne déterge pas assez, imbibez un peu de coton du caustic liquide du Chapitre LXXXI. ou d'esprit de sel tout pur, & le mettez sur l'endroit de la playe que vous voulez faire tomber.

Mais comme les bouts des tendons & des nerfs peuvent avoir souffert, & être affoiblis par la contusion, & la meurtrissure qui a causé la playe, ou par la matiere qui y a trop long-temps séjourné en se formant : ou après être formée, les parties peuvent être encore affoiblies par les differens remedes violens qu'on a appliqué dessus, il faut les fortifier afin que la chair les découvre plus facilement, & cela arrive particulierement aux parties nerveuses où il pourroit rester quelque foiblesse qui pourroit rendre le Cheval moins propre pour le service. Pour y remedier, on peut en guérissant le Cheval de sa playe, lorsqu'il n'y a plus de méchante chair, prendre de l'esprit de vin une demie-livre, dans lequel vous mettrez deux onces d'aloës, & une once de mirrhe en poudre, dans un grand matras sur les cendres chaudes, le tout trés-exactement bouché, laissez attirer la teinture, avec laquelle toute froide vous moüillerez des plumaceaux de charpie ou de filasse que vous mettrez sur les tendons & sur les nerfs : elle ôtera la douleur ; facilitera la guérison, & détruira la pourriture, empêchant la gangrene ; on pratique ce même remede dans toutes les playes où l'on craint la gangrene.

La poudre de chaux & de miel que nous enseignerons, est trés-bonne ; elle incarne & desseche les playes, lesquelles étant prêtes à se réünir, s'il ne reste ni grosseur ni difformité ; vous frotterez les bords de la playe avec de l'onguent *Aureum*, dans lequel vous aurez mêlé de la poudre émetique ou poudre angelique lavée seulement une fois, l'onguent aidera fort à la réünion du cuir, lorsqu'il semble qu'il ne faut que laisser sécher le tout sans y mettre autre chose : je me suis fort bien trouvé de frotter la cicatrice qui se forme avec l'huile d'ypericum, & continuer ; il fait une belle cicatrice unie, sans difformité ni bords, comme l'on en voit souvent par l'ignorance de celui qui a traité le mal.

Si l'on n'a point de poudre angelique, il faut se servir en la place, du souffre auré d'antimoine, & le mêler avec *l'onguent Aureum*: si l'on ne peut recouvrer le tout, mêlez un peu de vitriol calciné en rougeur avec *l'onguent Aureum*, & en frotter les bords calleux, cela les dissipera & fera une belle cicatrice. Chap. CVII.

Notez que vôtre Cheval cherchera tous les biais possibles pour frotter sa playe quand elle commencera à guérir; pour cet effet, il passera sa tête sous sa longe pour se gratter; c'est pourquoi il y faut prendre garde trés-soigneusement, parce que toute la chair qu'il aura frottée, tombera: & ayant laissé la playe belle & nette, dans une heure vous la trouverez toute sanglante, meurtrie & vilaine pour s'être frotté, & il faudra recommencer.

J'ai eu un Cheval blessé sur le garrot, si industrieux à se frotter, qu'il le falloit attacher en sorte qu'il ne pouvoit du tout se mouvoir: il étoit lié par la tête & par la queuë, & de plus suspendu pour lui soulager les jambes: mais il étoit neanmoins sur ses quatre pieds, les bricoles étant assez longues pour cela, & par le mouvement de la peau du col, il empêchoit le garrot & le col de se souder; & si je ne lui eusse lié la tête fort basse, jamais il ne seroit guéri.

Quand les playes sont nettes & belles, on les desseche avec des poudres; les plus simples réüssissent bien, & sur tout celles-ci; prenez des vieilles cordes de batteau, qui ont été gaudronnées, faites-les sécher au four, qu'elles puissent se mettre en poudre dans un mortier, passez par le tamis de crin, & ayant bassiné une playe avec l'eau seconde ou de l'eau jaune, poudrez-la avec cette poudre, & ne repansez point le Cheval que les croûtes que la poudre a fait ne soient tombées d'elles-mêmes: relavez & poudrez, & continuez ce procedé jusqu'à guérison.

Le plus sûr est d'attacher le Cheval de maniere qu'il n'y puisse porter la langue, ni se frotter en aucun endroit; & même on peut le suspendre quand il seroit six mois sans se coucher, comme j'ai eu des Chevaux leur lavant tous les jours les jambes avec de l'eau fraîche, il n'en vaudroient guéres moins.

Souvent dans le commencement de ces grands maux de garrot, la matiere pour avoir croupi dans la partie, a corrompu la chair qui l'environnoit: la corruption s'est insinuée & a glissé entre le paleron, c'est-à-dire entre cet os plat & large de l'épaule & le corps, on le reconnoît avec la sonde; lors il faut tout découvrir & couper pour donner issuë à la matiere & pourriture, afin de ne point laisser de fond, puis guérir la playe aprés l'incision, selon la methode ordinaire que j'en ai enseignée; & comme le paleron ne peut se reprendre

Chap. cvii. au corps tant qu'il y a du mouvement à l'épaule d'où il est détaché, il faut que le Cheval ne bouge d'une place, l'entravers des deux jambes de devant, & le panser à l'ordinaire, comme j'ai enseigné parlant des playes; s'il y a bien du creux, servez-vous des eaux d'arquebuzades, dont je donnerai la methode, & seringuez deux fois le jour la playe; & si vous voulez avancer la guérison, traitez vôtre Cheval interieurement avec les pilules de sinabre.

Poudre pour dessecher les playes des Chevaux.

Chap. cviii. PRENEZ de la chaux vive, mettez-la en poudre, & la passez par le tamis: de cette chaux tamisée, prenez-en une livre, une livre de miel, mêlez le tout ensemble pour en faire comme une pâte que vous mettrez dans un pot sur un feu moderé, en remuant incessamment pour faire bien dessecher le tout & comme calciner, en sorte toutefois que la matiere se puisse piler & mettre en poudre fine, qui fera bien incarner & sécher une playe nette & vermeille. La seule incommodité de cette poudre est qu'en Esté elle attire les mouches. Il y a cent sortes de poudres pour dessecher les playes des Chevaux, les Livres en sont remplis, mais vous n'en trouverez guéres de meilleure que celle-ci pour le temps où il n'y a point de mouches: le charbon pilé, la savatte brûlée, les cendres tamisées, du romarin, ou de la sauge séchée & mise en poudre, & plusieurs autres choses y sont aussi très-propres.

Autres poudres à dessecher les playes.

Dans tous les endroits où l'on fait des eaux fortes, on peut commodément avoir de la matiere pour faire de la poudre à dessecher les playes, & empêcher que la chair ne surmonte, il faut prendre le *caput mortuum*, qui reste dans les cornuës après qu'on a tiré les eaux fortes, le piler & en mettre sur les playes: il vaut mieux que l'alun brûlé, que le vitriol calciné & autres; ceux qui font les eaux fortes, jettent ce *caput mortuum*, ainsi ils le donnent à bon marché; on en a pour dix sols la charge d'un Crocheteur, & commes les eaux fortes n'ont ôté que ce qu'il y a de plus spirituel & volatille, les sels fixes y restent, qui font l'effet que nous demandons; on tire de l'eau forte du vitriol & du salpêtre, ou de l'alun de roche & de salpêtre; ce qui reste dans la cornuë de la premiere, fait l'effet du vitriol calciné, ce qui reste dans la seconde, de l'alun brûlé: Ce n'est pas qu'on ne fasse aussi plusieurs autres sortes d'eaux fortes, mais outre que ces deux-ci sont les plus en usage

de quelque maniere qu'elles ſoient faites, & quelque matiere qui entre en leur compoſition, le *caput mortuum* eſt toûjours bon: par exemple, le ſel commun, le ſel armoniac, le ſel gemme, & le bol pour faire les eaux regales, ſont joints au ſalpêtre, & le tout laiſſe dans la cornuë une reſidence qui eſt très-bonne, étant miſe en poudre pour ſécher les playes, & empêcher que la chair ne ſurmonte. Cet avis eſt particulierement bon pour les Marêchaux, qui employent beaucoup de ces ſortes de poudres.

Je prefere à toutes les poudres pour deſſecher, celles qu'on fait du *caput mortuum*, qui reſte dans la cornuë des eſprits de vitriol, parce qu'on mêle du bol avec le vitriol pour l'empêcher de ſe fondre dans la cornuë: car s'il étoit en fonte, il ne donneroit pas ſon eſprit; ce bol mêlé avec le vitriol calciné, qui en ſoi a quelque choſe de balſamique, fait un mêlange qui empêche la fluxion ſur la partie, & deſſeche très-bien & promptement.

Le borax en poudre fine eſt excellent pour deſſecher les playes, & empêcher la chair de ſurmonter.

Le curage, en Latin *hydropiper*, ſéché & mis en poudre, eſt bon pour deſſecher les playes, tout vert broyé & mis entre la playe & la ſelle, guérira une petite playe.

Autre poudre pour deſſecher les playes.

Souvent il faut deſſecher les endroits, parce que tous les meilleurs onguens tiennent la playe humide, & font de la matiere; par exemple vous avez long-temps panſé un javar encorné, il n'y a plus de fond à la playe, c'eſt-à-dire, que la ſonde ne trouve rien de creux, la playe ne fait plus de matiere, on peut ſe ſervir des poudres, ſur tout ſi le Cheval travaille.

Celle que je vous propoſe, eſt très-bonne; car elle s'attache extrêmement, & un Cheval ne la peut ſecoüer par aucun mouvement; mais de plus elle fait une croûte ſur la playe, qui empêche la chair de ſe corrompre, & la croûte étant tombée, on trouve que la playe s'eſt cicatriſée tout autour; on la repoudre, & bien-tôt on guerit les maux par cet uſage, ce qu'on n'auroit pû faire d'une autre maniere.

La poudre eſt telle: prenez du bon tartre blanc, qui n'eſt autre choſe que de la lie de vin ſéche, qui s'attache au dedans d'un tonneau, faites brûler ce tartre dans un pot de terre qui eſt tout entouré de charbon, en ſorte que le pot rougiſſe, laiſſez refroidir, & pilez cette maſſe, qui eſt la poudre que nous demandons, qu'on appelle en termes de l'art, tartre calciné en poudre.

Chap. cviii.
Elle desseche toutes les playes, même du garrot & d'ailleurs, elle est bonne sur une sole baveuse qu'on ne peut dessecher ; quand on l'a appliqué sur une playe, elle fait une croûte qu'il faut laisser tomber d'elle-même, avant d'en remettre de l'autre.

Brûlez dans le feu des écailles d'huitre, jusqu'à ce qu'elles soient toutes blanches, lors ôtez-les du feu, & étant froides pilez-les bien, pour vous en servir sur les playes & ulceres : Elle réüssit très-bien, parce que c'est un véritable sel alkali, qui étant vuide par l'action du feu de tout son acide, d'abord qu'on le met sur une playe, il s'imbibe avec avidité de tout le suc acide qu'il est capable d'embrasser ; la playe étant delivrée de ce suc acide qui faisoit tout le desordre, comme est de causer de la douleur & de l'inflammation, de ronger la chair, de la faire soufler & gonfler, & en un mot d'en empêcher la réünion. La playe donc n'ayant plus de ce suc acide, & lui étant ôté par les frequentes applications de la poudre d'écaille brûlée ou calcinée qui est la même chose, la nature n'ayant plus cet empêchement travaille de tout son pouvoir à la réünion, c'est-à-dire à la guérison de la playe. Je connois peu de Marêchaux capables de goûter un pareil raisonnement, les plus spirituels se contentent de juger des causes par leurs effets sans penetrer plus loin ; les personnes qui sont travaillées des hemorroïdes externes, qu'ils se servent dans le temps de la fluxion de cette poudre passée par le tamis de soye, & appliquée sur les tumeurs des hemorroïdes, ou immediatement mêlée avec du beurre frais, ou quelqu'autre liniment, elle tuëra cet acide qui causoit la douleur & la chaleur.

Les coquilles de moules calcinées feront le même effet aux playes des Chevaux, & aux hemorroïdes des hommes, parce que c'est un puissant alkali qui absorbe les acides.

Les os de seche qu'on trouve communément chez les Droguistes, & dont les Orfévres se servent pour jetter les bagues en moule ; étant ratissez & mis en poudre bien fine ; ce qui se fera fort facilement, car ils sont trés-friables, feront presque tous les effets ci-dessus ; car ils contiennent en eux un très-bon alkali qui dessechera parfaitement toutes les playes.

Tous les os les moins condensez, c'est-à-dire les moins durs étant bien brûlez, jusqu'à ce qu'ils soient fort blancs & faciles à piler, seront très-propres, étant mis en poudre fine pour dessecher les playes, par la raison que ce sont des alkalis fixes, qui s'étant vuidez de leurs acides par la calcination, d'abord s'imbibent de l'acide contenu dans la playe, qui seul empêchoit la guérison.

Des playes sur le Roignon.

D'ABORD que vôtre Cheval est enflé sur le roignon, il y faut apporter autant de précaution que pour le garrot, le lieu est presque aussi dangereux : Il faut donc quand on s'apperçoit de l'enflure, prendre du fumier le plus chaud, ce qu'on appelle du crottin : & en mettre dans un sac pour l'appliquer sur l'enflure.

Si l'enflure n'est pas resserrée dans six heures, il y faut appliquer des blancs-d'œufs, agitez & épaissis avec le morceau d'alun, comme nous avons enseigné parlant des playes sur le garrot : Si l'on ne peut empêcher que l'enflure vienne à suppuration, il faudra agir comme aux playes du garrot, faisant toûjours un égoût à la playe, quand on devroit ouvrir jusqu'à l'os : puis continuer à traiter le mal, comme nous avons enseigné aux playes.

Si vous avez percé la tumeur avec le fer rouge, comme nous avons enseigné au garrot, ayant tiré les tentes deux fois le jour, il faut seringuer les trous avec les eaux d'arquebuzades, & frotter, ou plutôt enduire les tentes avec l'onguent du Duc, & frotter toute la nature avec le même onguent, la couvrir d'une peau d'agneau habillée en poil, pour tenir les playes hors d'état d'être alterées par l'air, ou enflées par le vent : Mais si la playe n'a point d'égoût, comme il arrive assez souvent, vous ferez une cure imparfaite. Ainsi il faut d'abord faire incision comme au garrot, couper jusqu'a fond, ôter toute la chair morte & pourrie, ayant ensuite bien essuyé le sang, appliquer sur la playe des cendres toutes rouges, c'est-à-dire sortant du feu, le lendemain laver le tout avec du vin chaud, de l'urine ou de la lessive, & r'appliquer des cendres chaudes ; continuer de la sorte trois ou quatre fois : puis panser la playe à l'ordinaire, comme nous avons enseigné au garrot.

Il faut prendre soigneusement garde que toutes les tumeurs, quand on ne les peut pas repercuter ou les dissoudre, & qu'on est obligé de les faire venir à suppuration, le meilleur est de frotter le plus bas de la tumeur avec un retoire, qui ouvre & qui attire des eaux rousses, & ensuite fait venir la partie promptement en matiere. Que si la premiere application n'a pas causé beaucoup d'enflure, mettez-en une seconde fois ; & si la premiere application a causé une grande enflure outre celle qui y étoit déja, une seule fois suffit. Si on n'a point de retoire, on fera une ouverture avec un bouton de feu au plus bas de la tumeur ou de l'abcés, si la matiere y est formée ; mais si la matiere qui sortira, est sanguinolente, ou de l'eau rousse, on a percé trop tôt la

Chap. cix. tumeur, ce qui causera du desordre; si elle est blanche, le mal se guérira de lui-même, la matiere tombant en bas : il n'y a qu'à tenir le trou ouvert, & renouveller le bouton de feu au cas qu'il en fût besoin. Il est souvent besoin, si la matiere a occupé un grand espace, de donner des boutons de feu en plusieurs endroits, afin de passer des tentes des uns aux autres, & donner lieu à la peau de se reprendre.

Mais si la matiere qui sort de la tumeur, est noire, la gangrenne est à craindre, il faut donc d'abord sonder l'abcés pour trouver le fond du mal : car asûrément cette matiere noire gangrenée vient de loin, & le plus asûré est de faire une bonne ouverture jusqu'au fond du mal avec le rasoir, & bien imbiber des plumaceaux de filasse, moüillez dans de l'eau vulneraire, ou de l'eau de chaux, avec du sublimé, & emplir la playe de tentes, frotter toute la partie exterieure avec l'onguent du Duc: & le lendemain, si la matiere qui sortira est fort puante, c'est une marque qu'il y a grande corruption: il faut avec le rasoir couper ce qui est au-dedans de corrompu, & venir jusqu'à la belle chair, & poudrer le mal avec du sel, puis encore de l'eau vulneraire pour le plus asûré, ou de l'eau jaune, comme ci-devant, & couper toûjours ce qu'il y aura à couper au-dedans; mettre l'onguent du Duc tout autour du mal, d'où l'on juge que la matiere est venuë, puis lorsqu'on ne verra plus de ces chairs mortes, poudrer le dedans de sel, & un détersif ensuite, comme seroit l'onguent du Bouvier pour la gale, ou bien de l'Egiptiac & eau forte mêlez ensemble, & lorsquelle sera bien vermeille, l'onguent du Schmit, ou du Docteur, prenant soigneusement garde à la gangrenne, si c'est en Esté; car en Hyver elle n'est pas si fort à craindre.

Le *Lapis Mirabilis* est bon pour resister à la corruption, comme aussi l'eau vulneraire décrite ci-devant, & au défaut l'eau jaune, l'esprit de vitriol, ou l'esprit de sel, sont meilleurs, comme encore quantité d'autres: Tous ces remedes doivent être employez lorsque le mal presse, ce qu'on reconnoît par cette matiere noire; qui est une des plus grandes marques de corruption.

Souvent aprés qu'on a ouvert ces abcés, on ne peut arrêter le sang, mais il n'y a qu'à brûler l'endroit d'où il sort en trop grande quantité, il s'arrêtera assez facilement, & l'escare qui tombera ensuite, facilitera la guérison: finalement quand il n'y aura plus qu'à guérir la playe, l'onguent de l'Hermite appliqué comme je l'ai enseigné, l'aura bientôt fait.

Digeſtif excellent.

Mêlez deux onces de therebentine fine, & deux onces de miel, avec quatre jaunes d'œufs, une demie-once de mirrhe, & une once d'aloës en poudre, le tout bien mêlé à froid, ſera un digeſtif qui empêchera la corruption des chairs, & ôtera la douleur cauſée par les remedes violens qu'on a appliqué auparavant.

Les Marêchaux pour leur digeſtif, ne prennent que la therebentine, qu'ils mêlent avec des jaunes d'œufs, juſqu'à ce que le tout à force de remuer, vienne en onguent, couleur de citron pâle, qui eſt bon, mais non pas comme le précedent.

Lorſque la playe eſt belle, qu'il n'y a plus qu'à la conſolider & fermer, on peut employer pluſieurs ſortes d'onguens; celui qui ſuit paſſe pour bon, & il l'eſt.

Onguent du Chaſſeur, pour les playes ſi profondes ſoient-elles.

Quoique nous ayons donné la deſcription de l'onguent de l'Hermite, qui eſt le plus beau remede pour les playes que nous ayons, & qui les guérit ſans accident avec une extraordinaire facilité; je vous donrai encore celui-ci qui réüſſit trés-bien, & coûte peu de peine à faire, & peu de dépenſe pour les drogues.

Mettez dans une baſſine du ſain-doux ou graiſſe de porc, & de l'huile d'olive de chacun une livre, faites fondre la graiſſe dans l'huile & boüillir un moment, enſuite mettez deux poignées de racine de parelle fraîche, concaſſée & coupée menu: on l'appelle en Latin *lupatum acutum*; faites cuire pendant une demie-heure, remuant par fois, puis y ajoûtez deux poignées de *Brunella*, laiſſez encore cuire demie-heure, puis exprimez le tout au travers d'un linge à la preſſe, jettez le marc, ajoûtez à vôtre expreſſion une livre de therebentine commune, remettez ſur un petit feu: quand il commencera à ſe bien mêler ajoûtez au tout quatre onces de vert de gris en poudre trés-fine, faites cuire à feu lent en remuant, puis ôtez du feu & ajoûtez encore du borax pilé fort fin deux onces, & ſix onces de chaux vive en poudre trés-fine, & remuez juſqu'à ce que le tout ſoit froid.

Cet onguent ſera beau & vert, d'une conſiſtance de cerat: pour l'appliquer, il faut à froid en oindre les playes, & les poudrer de vieille corde pilée, les tentes en doivent être couvertes.

Il déterge, guérit & conſolide, empêche la chair de ſurmonter, il ne rudoye point une playe, & la conduit bien-tôt à cicatrice; celui qui s'en ſervira, trouvera qu'il eſt excellent.

Chap. cx.

Des Eaux d'Arquebuzades, ou Portions vulneraires.

LEs Chevaux qui reçoivent des coups de fusils, de mousquets & de pistolets, ne peuvent toûjours être traitez avec de grandes incisions, particulierement dans les chaleurs à l'armée, où l'on n'a pas des lieux commodes pour mettre les Chevaux à l'abri du Soleil & à couvert des mouches.

Pour sçavoir le fond de ces playes, & en connoître la grandeur, il faut les sonder avec une longue sonde de fer, car on ne peut faire autrement: pour cet effet il faut les placer en la même posture qu'ils étoient, quand ils ont reçû le coup: Les mousquetades sont ordinairement si profondes, qu'on ne peut y porter ni onguent ni poudre jusqu'au fond: on a inventé à cette occasion l'eau qu'on appelle d'Arquebuzade, avec laquelle on fait injection dans la playe plusieurs fois le jour: on met une tente moüillée pour tenir la playe ouverte, on applique un linge moüillé sur l'ouverture comme on le peut, & on en fait boire une demie chopine au Cheval tous les jours; & ainsi l'on guérit les playes, qui sans ce secours feroient mourir un Cheval; ce n'est pas qu'il n'en perisse une fort grande quantité, mais quand on a fait ce qu'on a dû, il ne reste aucun regret, puisque ce n'est pas faute de soin.

S'il y a fiévre, il faut avoir recours aux lavemens avec des scoriès & se donner de garde de lui faire avaler de l'eau d'arquebuzade; car ces portions sont composées avec des simples presque tous chauds, qui augmentent le feu & l'agitation des humeurs, qui se précipiteroient vers la partie blessée; mais il arrive souvent que des Chevaux avec de grandes blessures, sont sans fiévre: ce n'est pas comme aux Hommes pour lesquels l'usage de ces eaux est presque aboli, hors parmi les Suisses, où elles ont encore beaucoup de credit.

Eau d'Arquebuzade simple.

Prenez un pot neuf vernissé, dans lequel vous mettrez trois pintes de vin blanc du moins violent, avec une once & demie d'aristoloche ronde rapée, puis mettez vôtre pot sur un petit feu moderé, & le faites cuire jusqu'à ce qu'il soit diminué d'une pinte, & avant que de l'ôter du feu, jettez dedans six onces de sucre fin en poudre, quand le sucre sera fondu ôtez-le du feu, & vous servez de cette eau, ou plutôt de ce vin pour en laver ou seringuer la playe deux fois le jour, & tous les matins en faire avaler au Cheval une demie chopine, après l'avoir passé au travers d'un linge.

Autre

Autre plus composée.

Prenez un pot neuf, dans lequel vous mettrez les feüilles des deux consoudes, la Veronique & le Ciclamen coupé menu, de chacun deux poignées, yeux d'écrevices quatre onces en poudre fine, quatre pintes de vin blanc du plus clair, couvrez bien exactement, & même luttez le couvercle du pot, & sur un feu moderé, laissez infuser pendant trois jours; puis faites boüillir une demie-heure, coulez & gardez cette eau, ou plutôt ce vin, pour en seringuer la playe & la laver, & y mettre des tentes moüillées de cette eau, s'il est besoin, & en faites avaler au Cheval tous les matins un demi-septier, le tenant bridé deux heures avant & deux heures après: cette eau est plus efficace que la precedente.

Autre eau d'Arquebuzade.

Prenez une grande bouteille de verre fort, qui ait l'entrée un peu grande, mettez dedans du macis, des yeux d'écrevisses, du zedoaria, de chacun une demie-once, mumie, galanga, de chacun trois dragmes, noix vomiques deux dragmes & demie, concassez le tout grossierement: ajoûtez trois pintes de vin blanc, bouchez legerement & laissez infuser pendant six heures à chaleur moderé, & sans couler: il faut en verser par inclination un bon verre, pour le donner au matin au Cheval, & en laver ou seringuer la playe deux fois en vingt-quatre heures.

Si cette eau est trop chere pour un Cheval, elle ne le sera pas pour les Hommes.

Vin composé pour guérir les playes des Chevaux.

Cette composition est plus facile à faire, & coûte moins que les precedentes: je vous donne le nom de beaucoup de simples vulneraires, afin que vous preniez ceux que vous trouverez facilement; plus vous en mettrez, plus le remede sera excellent: Le *ciclamen*, en François pain de pourceau, la sabine, la verveine, la grande consoude, la serpentaire, la consoude moyenne, en Latin *pulmonaria*, le *persicaria*, l'armoise, le muguet, le *zedoaria*, galanga, *vinca pervinca*, en François la pervenche, *centaureum minus*, *ophioclossum*, ou *lingua serpentis*, *pirola*, *sperma ceti*, la betoine, les aristoloches, la veronique, l'égremoine, les écrevisses séchées au four, la noix vomique, la momie, la terre sigillée, & le bol d'Armenie.

Pour tirer la vertu de ces simples, il faut en mettre le plus qu'on peut, dans un fort petit tonneau, l'emplir de vin blanc sortant de la

Chap. cx. cuve, & le laisser boüillir & s'épurer pendant deux mois : Ce remede est bon pour les hommes qui ont la force & la vigueur de le supporter, comme les paysans.

Il faut en laver la playe, la seringuer, si elle est profonde, & si on peut mettre des tentes moüillées de ce vin, c'est encore mieux, il faut en faire avaler au Cheval une demie-chopine, matin & soir ; si c'est un homme un demi-verre suffit.

Des playes sur le Boulet, & sur les parties nerveuses.

Chap. cxi. Le boulet est une partie fort considerable, en ce qu'elle est pleine de nerfs & de ligamens, & par consequent fort douloureuse, & les playes sur icelui dangereuses si elles sont profondes, & ont atteint tant soit peu les nerfs ou ligamens : on traitera les unes & les autres comme il suit.

Un Cheval venant à tomber, peut faire entrer quelque morceau de bois ou de fer qui ouvrira le cuir, & penetrera au dedans, & pour peu qu'il penetre, le nerf sera asſûrément offensé, souvent coupé, ou tout au moins il y aura contusion, & il y auroit du bonheur si c'étoit une simple playe, car elle seroit bien-tôt consolidée, mais les nerfs sont en trop grand nombre en cette partie, pour n'être pas facilement atteints & blessez. Les maux de nerfs sont dangereux, car pour peu qu'ils souffrent, le mouvement en est alteré, & toutes les parties voisines souffrent par la communication que les unes ont avec les autres.

D'abord que le Cheval s'est fait une playe au boulet, s'il en boitte bien fort, il faut lui tirer du sang au col, pour faire revulsion, & empêcher la chûte des humeurs sur la partie, ne lui donner que du son moüillé, point d'avoine, & lui charger toute la jambe avec une bonne emmielure rouge ; & si on n'en a pas, avec de la lie de vin cuite avec miel & farine, ou avec l'onguent de Montpellier, frotter le boulet avec de bon esprit de vin, appliquer sur le trou ou sur la playe un plumaceau de filasse, avec du diapalme fondu dans un peu d'huile rosat ; & par dessus le tout, tout autour du boulet, un bon cataplasme anodin & astringeant, que j'enseignerai ci-aprés, afin d'ôter la douleur de cette partie, & de faire en sorte que le Cheval s'appuye sur le pied.

Le lendemain il faut réïterer la saignée, car rien n'est plus profitable aux Chevaux blessez en cette partie, que la saignée réïterée deux ou trois fois au commencement de ces grands maux, elle fait revulsion des humeurs, ôte l'inflammation, & avance la guérison.

Vous panserez le Cheval de la sorte tous les jours, renouvellant la charge de la jambe ou l'onguent & le cataplasme: si la matiere se presente belle & blanche par l'ouverture de la playe, c'est bon signe, il n'y a qu'à continuer comme vous avez commencé, le Cheval sera bientôt guéri. Si la playe du boulet est au haut, & qu'avec la sonde on trouve qu'elle descende jusqu'au bas, il faudra au bout de deux ou trois jours donner un bouton de feu, pour percer le cuir au bas du mal prenant garde de ne percer le cuir pour donner égoût à la matiere qui croupiroit sur le boulet comme dans un sac, & y mettre une tente frottée de l'onguent du Duc, & panser le boulet comme je l'ai enseigné.

Si le gros nerf de la jambe est fort gorgé, enflé, dur & chaud, s'il sort de la playe au lieu de matiere bien cuite, des eaux rousses, qui sont eaux nerveuses, & que le Cheval n'appuye point le pied à terre, c'est un trés-mauvais signe, & il seroit bon de suspendre le Cheval, pour lui soulager les autres jambes: car s'il n'a pas l'invention de demeurer couché comme beaucoup font, qui mangent couchez, & qui ont assez de vigueur & de force pour se relever, d'autres sont gours naturellement & mal adroits, & ne se couchent pas dans l'apprehension qu'ils ont de ne se pouvoir relever: le Cheval qui sera fort boitteux, qui même n'appuyera pas le pied à terre, court risque de devenir fourbu, si on ne le suspend; quoiqu'il soit fâcheux d'être réduit à suspendre un Cheval, quelquefois on y est obligé; mais on ne le doit pas faire qu'à l'extrémité.

Outre les eaux rousses & nerveuses, qui sortent des playes du boulet, il en sort aussi une matiere jaune, gluante & comme de la colle, & beaucoup plus dure, quelquefoi glaireuses: c'est un très-mauvais indice, puisque c'est en quelque façon la moële du nerf, ou plutôt, la substance d'où il est nourri, de laquelle étant privé, il restera sec, sans nourriture, incapable de mouvement, & se retirera pour laisser le Cheval avec le boulet avancé, ce qu'on appelle bouleté: d'abord qu'on apperçoit cette matiere jaune, dure, & presque toûjours puante (avec les autres accidens que j'ai dit ci-devant, qui est le nerf de la jambe fort enflé, chaud, & ne point appuyer ou peu le pied à terre) il faut ôter la douleur avec de bonnes emmielures, & ensuite la douleur appaisée, d'abord donner le feu tout au long du nerf, & tout autour du boulet, les rayes fort près les unes des autres, sans percer le cuir, un bon ciroine sur les endroits où le feu a été, & de la bourre par dessus, ferrer le pied malade avec un fer qui déborde en pince environ deux pouces, comme un fer de Mulet, remettre le cataplasme anodin, & le plu-

CHAP. CXI. maceau ſur la playe comme auparavant ; & dès le jour même donner au Cheval un lavement avec du policreſte, pour appaiſer le battement de flanc que la douleur du feu lui aura cauſé, il faut continuer ces lavemens cinq ou ſix jours ; nottez qu'il ne faut pas donner le feu au long du nerf, pendant qu'il y a grande douleur à la jambe, il faut appaiſer la grande douleur avec les bonnes emmielures ou les onguens, puis on donnera le feu ; mais avant ces applications, il faut frotter ſouvent le nerf, & le boulet avec l'eſprit de vin.

On donne le feu pour arrêter cette humeur nerveuſe qui tombe, & quitte les nerfs, les privant de nourriture, car il n'y a aucun reſtrainctif aux Chevaux qui vaille le feu, & c'eſt le ſeul moyen d'empêcher le Cheval d'être eſtropié & bouleté.

Il eſt bon de continuer à traiter le Cheval de la ſorte juſqu'à ce que les playes du feu, & celles du boulet ſoient abſolument guéries : ſi vous avez ſuſpendu le Cheval, lorſque vous connoîtrez qu'il s'appuye ſur le pied, vous l'ôterez de la ſoûpante.

Si pendant tout ce procedé, le Cheval perd le manger, comme il arrive ſouvent, particulierement ſi le mal eſt au boulet de derriere, attachez à ſon filet une plotte gourmande que vous lui ferez mâcher tous les matins juſqu'à ce qu'il mange bien.

Pour empêcher le Cheval de devenir fourbu, comme il arrive ſouvent, non ſeulement à ce mal, mais à beaucoup d'autres, qui cauſent une grande douleur aux jambes ou aux pieds ; donnez-lui pendant cinq ou ſix jours, chaque jour une once d'*aſſa-fœtida* en poudre dans une chopine de vin, le tenant bridé deux heures avant la priſe & autant après, cela contribuëra beaucoup à la guériſon de ſon mal.

J'ai promis ci-devant un cataplaſme anodin & aſtringeant, c'eſt-à-dire qui ôte la douleur, & qui empêche la chûte des humeurs.

Cataplaſme Anodin.

Prenez une livre de farine de lin que vous démêlerez avec une chopine de vin rouge, pour la faire cuire dans un poëlon en remuant comme pour faire de la boüillie, quand la compoſition commencera à cuire, ajoûtez quatre onces de beurre frais, faites cuire en remuant juſqu'à ce que la boüillie s'épaiſſiſſe, lors mettez-y deux onces de bol du Levant en poudre fine, & remuez toûjours ſur le feu juſqu'à ce que le tout ſoit bien lié ; lors en ôtant du feu ajoûtez ſix onces de therebentine commune & remuez hors du feu ün demi-quart d'heure.

On l'applique chaudement ſur de la filaſſe pour le mettre autour du boulet, comme je l'ai preſcrit ci-devant. Chap. C I.

Ce cataplaſme a la vertu non ſeulement d'ôter la douleur, mais encore de deſenfler la partie, & d'empêcher la chûte des humeurs. Souvent les playes du boulet où le nerf eſt offenſé ſont ſi dangereuſes, que ſi vous oubliez la moindre des circonſtances que j'ai preſcrit, le Cheval demeurera eſtropié; & quoique vous n'y oubliez aucun ſoin, je ne ſçai ſi vous le guérirez, & j'en doute aſſez aux jambes de derriere, où les playes du boulet ſont infiniment plus dangereuſes qu'à celles de devant, & même aſſez ſouvent les Chevaux en meurent ou deviennent ſi maigres, qu'ils coûtent ce qu'ils vallent à rétablir.

Pour preſerver de la rage, tant les hommes, que toutes ſortes d'animaux.

COMME je ne vous pourrois rien donner qui fût approchant de ce que j'ai vû dans un petit Livret imprimé à Poitiers, je croi être obligé de le mettre ici mot pour mot, de peur d'y changer quelque choſe qui fût utile: voici les propres termes de l'Imprimeur au Lecteur: « Je vous decouvre un ſecret, autant utile & neceſſaire, qu'il « a été rare & inconnu juſqu'ici. Il contient & porte la guériſon infail- « lible d'un mal duquel chacun ſçait que la Medecine ordinaire n'a « point encore preſcrit de remede aſſûré: falloit un miracle, ou être « plongé dans la mer pour en être guéri; & il eſt des lieux ſi éloignez « de Saint Hubert ou de la mer, qu'il eſt ſouvent mal-aiſé d'y pouvoir « recourir. Voici un remede à ce mal, qui eſt d'autant plus utile & « ſouhaitable qu'il eſt aiſé à pratiquer; & que ſans avoir recours aux « Boutiques des Apotiquaires, on trouve par tout les ingrediens qui « en font la compoſition, ſi ce n'eſt un ſeul, qui n'y eſt pas abſolu- « ment neceſſaire, & lequel partout on peut encore avoir facilement « dans tous les jardins, ſi on a la curioſité d'y en planter ou ſemer. Ce « remede a été pluſieurs centaines d'années un ſecret enfermé dans « une Famille qui faiſoit gloire d'en communiquer gratuitement les « ſalutaires effets à tous ceux qui en avoient beſoin, conſervant pour « toûjours le ſecret comme un honorable heritage de la Famille: Mais « enfin il m'a été communiqué depuis peu par un Pere de la Compa- « gnie de JESUS, qui eſt de la même Famille; lequel pour obliger le « public, m'a permis d'en faire part à tout le monde: ce que je fais « d'autant plus volontiers, qu'il m'a aſſûré que ce remede eſt ſi expe- « Chap. CXII.

Chap. cxii.

« rimenté, & tellement reconnu dans tout le Païs où est sa Famille, « que quoiqu'elle ne soit éloignée que de sept petites lieuës de l'Ocean « duquel les eaux sont un remede salutaire & asſûré pour le même « mal; toutefois tous ceux de la contrée qui sont mordus de bêtes en- « ragées, recourent plutôt à ce remede qu'ils rencontrent dans sa Fa- « mille, que de prendre la peine d'aller jusqu'à la mer; qu'il ne s'est « jamais trouvé personne, ni aucun animal qui ait usé de ce remede, « qui n'ait été parfaitement preservé de la rage. Il a de surplus ajoû- « té, qu'il avoit appris depuis peu d'un sien proche parent, qu'il avoit « vû quelques personnes, lesquelles mêmes aprés un ou deux accès « de rage, en avoient été guéris par ce remede. Recevez donc ce ri- « che & précieux tresor, que je vous offre avec sa permission.

Je puis vous asſûrer de la bonté de ce remede, tous ceux à qui je l'ai vû pratiquer en ont eu contentement; & je connois une Famille considerable à trente lieuës de Paris, qui avoit ce secret, & communiquoit à ses voisins les bons effets d'icelui, & croyoient être les seuls qui avoient ce remede; mais l'ayant vû dans ce Livre, ils n'en ont plus fait de mistere, & ne l'ont plus refusé à ceux qui ont desiré de l'avoir, puisqu'étant imprimé, il s'est rendu public.

Remede infaillible contre la Rage.

« Si quelque personne, ou quelqu'autre animal a été mordu « d'une bête ou de quelque personne enragée, & qu'il y aye playe « entamée, il faut avant toutes choses bien nettoyer les playes, les « raclant avec quelque ferrement, non pourtant avec un coûteau « duquel on se doive servir pour manger sans rien couper neanmoins, « si ce n'est qu'il n'y eut quelque partie déchirée qui auroit peine de « se rejoindre aux autres; puis il faut bien laver & étuver les mêmes « playes avec de l'eau & du vin un peu tiede, dans quoi on a mis « une pincée de sel, autant qu'on en peut prendre avec trois doigts « dans une saliere.

« Les playes étant nettoyées de cette sorte, il faut avoir de la « rhuë, de la sauge & des marguerites sauvages qui croissent dans les « champs ou dans les prez, & feüilles & fleurs, s'il y en a, une pincée « de chacune, ou davantage, à proportion s'il y avoit beaucoup de « playes, ou plusieurs personnes à panser; mais pour une personne « & une playe, il suffit une pincée de chacune: on peut bien pren- « dre un peu plus de marguerites que des deux autres: Prenez encore « quelques racines d'églantiers ou de rosier sauvage des plus tendres,

à proportion ; & si vous avez de la scorzonere, dite vulguairement « d'Espagne, quoiqu'elle se trouve aussi bien & aussi bonne en France « qu'en Espagne, prenez de sa racine, & hachez ces racines, par- « ticulierement celle d'églantier bien menu ; ajoûtez à tout cela cinq « ou six bulbes d'ail, chacune de la grosseur d'une noisette. Pilez « premierement les racines d'églantier & la sauge dans un mortier ; « & ces deux étant assez pilées, mettez & pilez encore dans le même « mortier tout le reste, la rhuë, les marguerites, les aulx & la racine « scorzonere, avec une pincée de gros sel, ou un peu davantage de « sel blanc, mêlant bien le tout ensemble, & faisant un marc de « tout cela.

Prenez de ce marc, mettez-en sur la playe en forme de cataplasme ; & si la playe étoit profonde, il seroit à propos d'y distiler du jus de ce même marc, puis l'ayant mis sur la playe, il la faudra bien bander, & la laisser ainsi jusqu'au lendemain.

Cela fait, sur le reste du marc, qui sera bien de la grosseur d'un bon œuf de poule, vous jetterez un demi-verre de vin blanc, si vous pouvez en avoir, ou autant d'autre vin faute de celui là ; & ayant un peu mêlé le tout avec le pilon dans le mortier, il le faudra presser par un linge, & bien exprimer tout le jus, & le faire boire au patient à jeun & aprés laver la bouche avec du vin & de l'eau pour lui ôter tout le mauvais goût de cette potion, laquelle est necessaire pour empêcher que le venin ne se saisisse du cœur, ou pour l'en chasser s'il étoit déja arrivé : il ne faut ni boire ni manger autre chose que trois heures ou environ après cette potion.

Il n'est plus besoin les jours suivans de racler ou laver les playes comme le premier jour, mais il faut au moins neuf jours durant y mettre du marc chaque matin, & prendre tous les mêmes jours à jeun une semblable potion comme au premier jour, sans manquer à cela, pour le danger qu'il y a le discontinuer avant les neuf jours accomplies.

Si dans les neuf jours les playes ne sont pas entierement guéries, comme il arrive ordinairement, on les peut panser comme on feroit une playe simple, & au bout des neuf jours on peut converser avec le monde sans danger de personne, ce qu'il ne faudroit pas faire avant les neuf jours : particulierement s'il y avoit déja assez long-temps que la personne eût été morduë de bête enragée.

Pour les bêtes qui auront été morduës de quelqu'autre enragée, il faut entierement user du même remede : hors qu'on peut mettre du lait au lieu de vin, parce que les chiens le prendront plus facilement.

CHAP. CXII. « De tous les ingrediens ci-dessus il n'y en a pas un qui ne soit com- « mun, si ce n'est la scorzonere, qui est une espece salsifie ou barbe de « Bouc qui a l'écorce de la racine noire, & est trés-excellente contre « toutes sortes de venin, & specialement contre les morsures des viperes « & bêtes enragées ; mais elle n'est pas absolument necessaire, non plus « que la racine d'églantier, les autres ingrediens étant suffisans tous « pour combattre cette ennemie ; mais cette plante viendra aussi faci- « lement en nos jardins que les salsifies ordinaires.

« Cette même potion est un bon preservatif contre la peste, s'il ar- « rivoit qu'on eût pris ou humé quelque air infecté.

Autre remede facile pour la rage.

D'abord qu'on a été mordu d'une bête enragée, ou qu'on soupçonne de l'être ; pour empêcher toutes les suites fâcheuses sans être obligé d'aller se faire baigner dans la mer, faites brûler une écaille d'huître, seulement celle de dessous, laquelle bien calcinée, mettez-la en poudre, & avec quatre œufs faites-en une omelette que vous fricasserez avec de l'huile d'olive, faites-la manger au malade, & qu'il soit ensuite six heures sans rien manger : il faut être à jeun en la mangeant, il guérira : & pour plus de précaution, il faut réïterer le remede de deux jours l'un trois fois.

Pour les Chiens on leur fait manger la poudre d'écaille calcinée avec de l'huile d'olive, puis on les laisse jeûner : il leur faut faire prendre la poudre d'une écaille de dessous qui est la dose, celle de dessus étant inutile, & réïterer trois fois comme pour les Hommes.

Aux Chevaux, Bœufs & Vaches, il faut la poudre de quatre ou cinq écailles bien calcinées, comme j'ai dit, & leur faire avaler avec de bonne huile d'olive, & réïterer jusqu'à deux fois seulement de deux jours l'un, les ayant fait jeûner six heures avant & autant après.

Le plus de poudre ne peut nuire, ainsi il en faut faire avaler le plus qu'on peut aux Chevaux & autres bêtes.

Mais comme il y a bien des endroits où l'on ne pourroit pas facilement avoir des écailles d'huître, quand on est aux lieux où ils abondent, il en faut faire calciner, & les garder au besoin, car la poudre est incorruptible.

Pour les bien calciner, il faut en mettre une quantité sur la braise, les couvrir avec du charbon noir, qui s'alumant brûlera l'écaille, & la laisser dans le feu jusqu'à ce qu'elle soit toute blanche & se rompe facilement, ensuite les mettre en poudre & les garder au besoin.

L'eau theriacale eſt bonne pour les maux ci-deſſus, mais en vain cherchera-t-on à la theriaque l'effet qu'on trouve dans ſon jardin avec facilité.

Pour morſures de bête veneneuſe.

QUOIQUE j'aye donné ci-devant un bon remede pour guérir les Chevaux, & autres bêtes morduës de bêtes enragées, je propoſerai ici le moyen de guérir les morſures de certains petits animaux veneneux, faits comme des ſouris, qui ſont plus gris, & ont le nez plus pointu: mais dont la morſure eſt ſi dangereuſe que les Chevaux & les Chiens en meurent quand ils en ſont mordus, ſi le ſecours n'eſt prompt & bien ordonné; ſi même les Chats les mangent, ils meurent étiques enſuite, ſans ſe pouvoir garantir de la malignité que leur a cauſé cette petite bête, qui ſe trouve parmi la paille pourrie dans les granges & écuries. CHAP. CXIII.

Quand cette petite ſouris a mordu un Cheval au pâturon ou au boulet, le lendemain la partie eſt enflée, l'enflure monte juſqu'au jarret, & de là plus haut, gagne les bourſes & le fondement, qui s'enflent extraordinairement; & le Cheval meurt dans deux fois vingt-quatre heures, s'il n'eſt ſecouru.

Ces animaux mordent les Chevaux quelquefois ſous le ventre, & font enfler la partie extraordinairement; l'enflure monte au goſier, ou s'étend juſqu'au fourreau, & croît ſi exceſſivement que le Cheval en meurt.

D'abord qu'on apperçoit le mal, ſi c'eſt à la jambe, il faut mettre les jartieres avec du ruban de fil large d'un pouce, bien lier au deſſus de l'endroit, afin que l'enflure ne puiſſe paſſer outre, & battre la partie enflée bien fort avec une branche de grozelier blanc, juſqu'à ce que la partie enflée ſoit tout en ſang à force de battre, puis la frotter avec de l'orvietan ou du theriaque ſans l'épargner à cela, & en faire avaler au Cheval en même temps une once par la bouche dans du vin; & par là vous le garantirez. Le lendemain il faut frotter encore avec de l'orvietan ou du theriaque en abondance, & en donner une demie once au Cheval par la bouche, après quoi le Cheval ſera en état de guériſon.

Si vous n'avez ni theriaque ni orvietan, frottez la partie enflée d'opiate de Kermes, ou de Mitridat, ou de poudre cordiale mêlée avec de l'eſprit de vin, & faites avaler au Cheval du même dont vous frotterez.

Après la ſeconde priſe & la ſeconde friction de la jambe enflée

Chap. cxiii. il faut délier la jarretiere, bien frotter la jambe avec de l'esprit de vin, & mettre sur l'enflure un linge moüillé d'esprit de vin, & le coudre autour ; ensuite frotter la partie avec de l'onguent du Duc pour la desenfler.

Ce même remede peut servir pour les morsures de toutes les bêtes veneneuses, qui causent enflure, ausquelles toutes il faut toûjours garantir le cœur par de bons cardiaques.

Je ne l'ai pas éprouvé aux morsures de serpens, dont le venin est si subtil que d'abord il attaque le cœur : en ce cas l'essence de viperes que j'ai enseigné ci-devant seroit l'unique remede.

De la Pousse.

Chap. cxiv. JE donnerai en la seconde Partie des marques pour connoître un Cheval poussif.

La pousse est une difficulté de respirer, causée par l'embarras des poulmons, l'obstruction des veines & arteres, & particulierement du conduit & de l'égoût du poulmon qui se fait par le conduit des reins; le tout est accompagné d'un battement de flanc, de dilatation des narines, particulierement lorsque les Chevaux courent ou montent. Le siege de la pousse est dans le poulmon, & la causent vient de l'obstruction qui se fait dans les conduits, par des flegmes qui y restent & s'y épaississent. Il est à noter que le poulmon la partie de tout le corps qui consomme le plus de nourriture, ne vivant que du plus pur sang & du plus subtil, qui est un sang bilieux; il nous paroît évidemment aux animaux qui n'en ont point, car ils vivent de rien par maniere de dire : les poissons n'ont point de poulmon, aussi voit-on que pour peu qu'ils ayent à manger, d'abord ils sont très-gras; & même il semble que les reins ne soient faits que pour la décharge, & pour vuider le poulmon de ses impuretez, car les poissons n'ont point de reins comme ils n'ont point de poulmon : ordinairement un Cheval auquel il prend un flux d'urine, s'il dure quelques jours, il a d'abord la toux, parce que le poulmon se desseche. J'ai ajoûté ces remarques pour vous faire connoître que si vous avez des Chevaux poussifs dont le poulmon soit interessé, & qu'ils soient maigres, vous aurez bien de la peine à les engraisser, parce que le poulmon consommera une partie de la nourriture qui se changeroit en chair : de plus vous verrez tous les Chevaux poussifs pisser beaucoup quand on les traite, & qu'on tâche à guérir le poulmon, parce qu'une partie des impuretez s'évacuë par là. La remarque que j'ai fait, que le poulmon est une partie du corps, qui consomme la plus grande partie de la nourriture

que le Cheval prend, est très-veritable & fort curieuse; & de ceux qui ont écrit des Chevaux, soit François, Italiens, Allemans ou Latins, pas un n'en a fait mention.

Si on considere les vaisseaux & autres parties spermatiques qui entrent en la composition du poulmon, ils sont froids & secs: si on les considere en leur substance charnuë, molle & baveuse, on les croira chauds & humides; finallement si on les considere selon leur legereté & mobilité, on dira qu'ils sont de nature humide & froide.

Il faut sçavoir que c'est une partie divisée en plusieurs portions ou lobes qui entourent le cœur, & particulierement en deux, par une double menbrane, appellée aux hommes mediastin; ces lobes ou portions occupent presque toute la poitrine: cette partie est comme une éponge facile à se dilater, aussi elle se remplit d'air & le repousse, ensemble quelques fumées par les deux mouvemens de la respiration: elle est remplie de veines & d'arteres plus que toute autre partie du corps; c'est ce qui la rend si sujette aux inflammations & aux oppressions, selon que les humeurs sont ou chaudes & subtiles, ou grossieres & pesantes.

Plusieurs causes contribuent à former la pousse, quelquefois une legere obstruction dans le poulmon, dans les veines, ou dans quelque artere, causera la courte haleine, mais on la guérira avec de legers medicamens.

La pousse vient ordinairement de quelque humeur qui s'arrête dans les conduits du poulmon, dans les arteres, dans celui des reins, & qui ôte la liberté au sang de couler & de circuler, de sorte qu'il s'en amasse en grande abondance: ce qui presse les canaux de la respiration, qui ne se fait plus qu'avec peine. Si le sang est chaud & boüillant, il dégenere promptement en pourriture, & cause inflammation dans cette partie, qui est de consequence & qui a besoin d'un grand rafraîchissement.

Si cet amas est causé par des flegmes & de la pituite, le mal n'est pas si violent, & c'est le plus commun aux Chevaux, il ne laisse pas d'être opiniâtre; parce que les humeurs glaireuses & visqueuses ont de la peine à se détacher, il faut pour lors user de remedes incisifs & attenuans; mais comme le sang n'st pas libre dans son cours, & qu'il n'est pas assez agité & rafraîchi, parce que la circulation en est empêchée, cette sorte de pousse n'est pas long-temps sans donner des signes de chaleur & sans y avoir quelque espece de pourriture. Tout au moins nous en avons des signes qui semblent proceder d'un principe chaud, ce qui arrive rarement.

CHAP. CXIV.

Quoique la pouſſe dans ſon principe ſoit froide, elle témoigne & donne des ſignes comme ſi elle avoit une cauſe chaude, ce qui n'eſt pas, puiſqu'ordinairement elle eſt cauſée par des flegmes, & par une pituite lente qui bouche & obſtruë les conduits, & cauſe la pouſſe ou difficulté de reſpirer : c'eſt en quoi ceux qui donnent le vert aux Chevaux pouſſifs ſont bien ſurpris, les retirant de là pour les mettre au ſec, de les trouver plus oppreſſez qu'ils n'étoient auparavant ; cela vient de ce que le vert a augmenté ces flegmes par ſa froideur, & les a rendus plus viſqueux & peſans, & par conſequent plus capables de boucher & empêcher le cours du ſang & de l'air.

Que ſi le vert a profité quelquefois aux Chevaux pouſſifs, c'eſt l'abondance de ſang corrompu qui aura cauſé inflammation, qui a été temperé par la froideur & le rafraîchiſſement que le vert lui a cauſé, ayant humecté le poulmon, qui aura été ſoulagé tout auſſi long-temps que le Cheval mange l'herbe ; ainſi je croi que faiſant une regle generale de ne point donner le vert aux Chevaux pouſſifs, elle ſera bien fondée, puiſque le ſoulagement qu'ils en reçoivent n'eſt que pour le temps qu'ils en mangent actuellement.

La plus dangereuſe cauſe de la pouſſe provient par les efforts qu'on fait faire aux Chevaux dans les courſes violentes, qui cauſent ouverture de quelque veine, alors le ſang tombe dans la capacité de la poitrine, où il ſe pourrit & convertit en pus ; & n'ayant aucun conduit pour être évacué, il croupit autour du poulmon, & lui cauſe ulcere, & cette pouſſe eſt la plus mal-aiſée à guérir ; d'autant que l'ulcere de quelque cauſe qu'elle vienne, quand elle eſt grande, fait ſécher un Cheval & devenir ſi maigre qu il ne peut ni s'engraiſſer ni ſervir.

Une cauſe ordinaire de la pouſſe vient des aliments trop chauds dont on nourrit le Cheval : comme le ſain-foin vieil, le foin en trop grande quantité, & de pluſieurs autres ; & pour être trop long-temps de ſejour : car faute d'exercice, il ſe fait un amas de flegmes & d'humeurs ſuperfluës, qui ſurchargent tout le corps du Cheval & embaraſſent particulierement le poulmon.

La pouſſe peut venir auſſi pour avoir abreuvé un Cheval trop échauffé.

Les Chevaux heritent de leurs peres & meres de cette maladie : pour lors elle eſt incurable ; car ils ont en eux un principe d'un mal qui ne ſe peut corriger, quelque ſoin qu'on y puiſſe apporter, une foibleſſe naturelle du poulmon qui le rend ſuſceptible des mauvaiſes humeurs qui s'amaſſent dans le corps, ne ſe peut reparer par art, non plus qu'une mauvaiſe conformation, comme d'avoir le poulmon attaché aux côtes, ou de l'avoir trop preſſé.

Pour venir aux remedes, presque tous les Chevaux peuvent être gueris de la pousse dans le commencement du mal ; particulierement s'ils sont jeunes, & si la pousse n'est accompagnée de la toux. CHAP. CXIV.

Les purgations profitent peu aux Chevaux poussifs, comme poussifs, parce que les flegmes qui causent ordinairement la pousse, ne peuvent être évacuez du poulmon par les purgatifs : le poulmon ne souffre aucune évacuation que par les riens ou par les nazeaux, ou par la bouche ; celle qui se fait par en haut est contraire à la nature des Chevaux, il faut donc avoir recours aux remedes incisifs, attenuans ou diuretiques : cela soit dit en faveur de ceux qui entendent un peu l'œconomie interieure du Cheval.

L'on perdra le temps & les frais si l'on entreprend de guérir ceux qui prennent vent par le fondement, & qui partant ne guérissent presque jamais : lorsque la toux est séche & souvent réiterée, le Cheval est incurable ; si en toussant il jette des flegmes par les nazeaux & par la bouche, il est encore mal-aisé de le guérir ; ceux ausquels la respiration bat jusques sur la croupe sont absolument incurables.

Remede pour la Pousse.

Ceux qui pourront reconnoître que le poulmon d'un Cheval poussif est fort échauffé, choisiront entre les remedes que je leur propose, ceux qu'ils jugeront les plus temperez : si au contraire ils n'y remarquent aucune chaleur, ils se serviront des remedes les plus incisifs ; je tâche pourtant de les moderer tous, en sorte qu'ils puissent dégager & déboucher le poulmon, sans lui imprimer aucune ardeur ni chaleur qui seroit nuisible à ce mal.

Les plus doux les premiers, pour passer à ceux qui sont plus forts : on doit prendre le mal dés son commencement si l'on peut, commencer par ôter le foin, & puis faire les remedes suivans.

Prenez deux livres de plomb, faites le fondre dans un vaisseau propre à cela comme fera une cueillere à plomb, étant fondu, ôtez du feu & remuez avec un bâton jusqu'à ce que le plomb se mette en poudre, & d'abord sans discontinuer de remuer, ajoûtez deux livres de souffre en poudre, & remuez jusqu'à ce que le tout soit incorporé & bien mêlé ensembe, faites manger de cette poudre tous les jours une once dans du son moüillé ; elle soulagera, & peut-être guérira le Cheval poussif, s'il est encore jeune, & que le mal ne soit pas fort inveteré, si vous continuez l'usage de cette poudre, & que le Cheval ne mange point de foin.

Le policreste, dont je donnerai la description ci-aprés, pourra

Chap. cxiv.

guérir les Chevaux échauffez du poulmon, & qui battent extrêmement du flanc; mais comme il est trop rafraîchissant, il faut mêler parmi autant de genévre concassé, ou de muscade pilée; par exemple une once de policreste, & demi-once de graine de genévre, ou muscade, & les donner parmi du son moüillé, & continuer long-temps cette methode.

Que si le Cheval refuse d'en manger parmi le son, il faut lui donner le policreste, & la graine de genévre concassée, ou muscade rapée dans une pinte de vin, laisser infuser toute la nuit, le lendemain le faire tiedir, & donner le tout au Cheval, qui doit être bridé deux heures avant, & trois heures après la prise: continuez une quinzaine de jours. S'il lâche le ventre au Cheval, car souvent il fait vuider, c'est d'autant mieux, puisqu'il évacuëra les mauvaises humeurs, détrempera les flegmes qui font les obstructions, & ainsi débouchera les conduits, qui peuvent porter le rafraîchissement au poulmon, purifiera le sang, & resistera à la pourriture; ainsi le Cheval sera bien échauffé, si avec le temps ce remede n'y donne du soulagement, ce qui soulage peut guérir: il n'y a donc qu'à continuer, si on voit que le Cheval en reçoive du soulagement.

Ce remede avec le policreste est plus propre pour les jeunes Chevaux que pour les vieux, puisque les vieux n'ont guéres besoin de rafraîchissement, & souvent les jeunes en ont besoin.

Autre remede pour guérir la Pousse.

Il faut faire ce remede, lorsque les herbes ont toute leur vertu, c'est particulierement dans le temps que le genêt fleurit; mettez dans un chaudron de raisonnable grandeur, c'est-à-dire capable de contenir un sceau, les herbes de mauves, boüillon blanc, pas d'âne, pointes de genêt verd & nouveau de l'année, chicorées vertes, pointes de ronces, chicorées ameres, hysope, marhubbe blanc, de chacune trois poignées; hachez-les menu, faites-les cuire deux heures dans suffisante quantité d'eau, en sorte que le chaudron soit plein, puis les ôtez du feu, ajoûtez-y étant hors du feu, un quarteron de sucre de reglisse noir, concassé assez menu, & dix poignées de fleurs de genêt; laissez refroidir à demi, puis passez le tout, & y ajoûtez deux livres de miel, & ayez deux livres de soufre que vous ferez fondre dans une cueillere de fer, & ainsi fondu le jetterez dans la décoction que vous avez faite; ensuite faites fondre une seconde fois dans la même cueillere de fer, ce soufre qui a déja été fondu, & étant fondu jettez-le encore dans

la decoction : faites-en autant cinq ou six fois, reprenant chaque fois vôtre soufre au fond, & le faisant fondre afin qu'il laisse son sel fondu parmi la decoction. Puis ayant tenu le matin deux heures le Cheval bridé, faites-lui avaler avec la corne le quart de ce breuvage, & le promenez demi-heure au pas : & ensuite qu'il avale l'autre quart, promenez-le encore au pas demi-heure : le lendemain faites-lui avaler l'autre moitié du breuvage, & observant les mêmes formalitez de la promenade & de tout, donnez-lui ensuite un jour de relâche, & le jour d'après recommencez à lui faire avaler le breuvage en deux jours, puis un de repos, & continuez jusqu'à dix jours qu'il avalera ces demi-breuvages, & quatre de repos : dans les intervalles, il ne mangera ni foin ni avoine, mais du son & de la paille, pendant qu'il prendra ce remede ; & vous le trouverez absolument guéri, ou du moins fort soulagé : cela dépendra du plus ou moins de mal qu'il aura eu lorsque vous aurez commencé. Chap. CXIV.

Autre remede pour la Pousse.

Le remede précedent opere seulement en Esté, & si on est souvent obligé dans un autre temps de traiter les Chevaux poussifs, l'on pourra pratiquer le suivant.

Prenez boüillon blanc, ou molene, en Latin *Tapsus barbatus*, hachez-le menu, & en donnez au Cheval parmi son avoine qui sera moüillée : plus vous en donnerez ce sera mieux ; s'il ne veut manger de la paille de froment, il faut moüiller son foin, & pour sa boisson, il faut dans un plein sceau d'eau délayer une livre de miel, & ne lui faire boire matin & soir autre chose : au commencemenr il fera difficulté d'en boire, mais sur la fin il s'y accoutumera, & la boira facilement.

J'ai eu des Chevaux qui ont été cinquante heures sans vouloir boire, mais à la fin la soif les a contraints d'avaler l'eau dans laquelle il y avoit du miel.

Ce remede continué guérira le Cheval, ou tout au moins le soulagera, en sorte qu'il sera en état de servir : l'on donnera du boüillon blanc tout autant de temps qu'on le pourra, pour le miel un mois suffit selon l'opiniâtreté du mal : quand le Cheval use de ce remede, il peut travailler à l'ordinaire.

Chap. cxv.

Pour donner le miel aux Chevaux alterez de flanc & autres.

L'Usage du miel eſt excellent aux Chevaux maigres, qui ont le flanc échauffé, qui ont beaucoup fatigué, car il eſt ami du poulmon, il adoucit l'acrimonie des humeurs : mais comme il le faut donner avec methode, j'aï inſeré ici toutes les particularitez qu'il faut obſerver pour cela, parce qu'il y a des perſonnes qui donnent le miel dans l'avoine aux Chevaux alterez de flanc ou pouſſifs, ce qui eſt bon; mais il n'y a rien d'égal à faire manger chaud avec du ſon, au cas que le Cheval puiſſe s'y accoûtumer : car il y a bien des Chevaux qui n'en veulent pas de chaud : s'ils y ont trop de repugnance, il faut le laiſſer refroidir, ou le leur donner tout froid.

On mêle une livre de miel avec deux picottins de ſon, & on remuë & démêle bien le tout avec un peu d'eau tiede, en ſorte qu'il n'y en aye point trop pour faire couler le ſon.

D'autres font cuire dans un chaudron une couple de boiſſeaux de ſon avec du miel & de l'eau à proportion, & le donnent à leurs Chevaux : la methode en eſt bonne, & le miel donné d'une façon ou d'autre guérit la toux, & rétablit le flanc ; & de plus engraiſſe un Cheval, s'il eſt ſec & miſerable après de longues fatigues.

Cette façon de donner le miel eſt très-bonne, & on peut en faire manger au Cheval dans les commencemens une demie-livre, puis une livre, & enſuite deux livres tous les jours, une le matin & une le ſoir, ou d'une façon ou d'autre; c'eſt-à-dire ou ſimplement, démêlant une livre de miel parmi le ſon, & le moüiller avec de l'eau chaude ou tiede, ou le faiſant boüillir, comme j'ai dit, dans un chaudron avec le ſon.

Lorſqu'on veut bien donner le miel à un Cheval, il ne le faut point travailler, lui donner du ſon, mais point d'avoine, & continuer juſqu'à ce qu'il purge & ſe vuide beaucoup, & quoiqu'il ſe vuide copieuſement, ne point ceſſer de donner la même quantité de miel, auſſi long-temps que le Cheval vuidera, pourvû que cette évacuation ne paſſe pas ſix jours, que ſi elle continuoit juſqu'au ſeptiéme jour vous ceſſerez de lui donner du miel : on n'eſt guéres dans ces peines, car il ne ſe vuide jamais abondamment que trois ou quatre jours de ſuite, quoiqu'il mange toûjours du miel.

J'ai eu des Chevaux qui ont mangé juſqu'à cinquante livres de miel avant d'avoir bien vuidé, mais finalement ils ont vuidé & purgé des matieres fort puantes & infectes, & aprés ſe ſont fort bien engraiſſez, ce qu'ils ne peuvent faire auparavant; Cet exemple ne doit pas faire peur aux gens, car je l'allegue comme une choſe fort extraordinaire ; s'il

s'il en falloit autant à tous les Chevaux, aufquels on donne le miel, tout celui qui vient des Indes ne fuffiroit pas. Le feul defordre que peut caufer le miel, eft de nourrir les vers qu'un Cheval peut avoir dans le corps; par la douceur du miel ils fe font plus forts, & le tourmentent enfuite: Pour les détruire, la methode ordinaire eft du feigle qu'on jette dans l'eau boüillante, avant de le faire manger, on l'ôte du feu d'abord, laiffant refroidir l'eau, puis on le met égoûter fur une claye, & de ce feigle on en donne au lieu d'avoine à chaque repas au Cheval qui a mangé du miel, afin de détruire les vers qu'il pourroit avoir: mais fi on ne veut pas avoir de l'embarras, lorfqu'on a quitté le miel, on lui donne une purgation avec aloës qui tuë tous les vers qu'il a dans le corps.

On peut facilement tuer les vers fans purger, en la maniere qui fuit; donnez au Cheval tous les jours dans du fon moüillé une once de limaille d'acier, ou limaille d'éguilles fines, pendant huit ou dix jours; l'acier fe diffout dans l'eftomac du Cheval par le moyen de cet acide penetrant & diffolvant, étant diffout le vitriol & l'acier fe répand, & s'infinuë parmi la mangeaille: les vers en font empoifonnez, & en meurent: de plus, comme il eft merveilleufement aperitif, il débouche & defobftruë, ainfi le fang penetre mieux les parties pour les nourrir & engraiffer.

On connoîtra la bonne limaille d'acier, ou d'éguilles, qui eft la même chofe, puifqu'elles font faites d'acier, & on en trouve toûjours chez les faifeurs d'éguilles, on la connoît en ce que la jettant contre la flâme de la chandelle, elle prend feu comme de la poudre à canon.

On connoîtra la verité de ce que je dis, que le vitriol de la limaille d'acier fe diffout & fe fepare dans l'eftomac, pour fe mêler parmi les alimens digerez, en ce que les excrémens d'un Cheval qui en ufe, feront toûjours noirs, luifans & teints du vitriol de l'acier, & ils n'auront plus cette couleur quelque temps aprés qu'il ne mangera plus de poudre d'acier.

L'acier reduit en limaille eft un très-bon remede, fans préparation; lorfqu'on le prepare, on fait à peu prés comme dans la préparation des perles, defquels on détruit les bons effets au lieu de les augmenter: & la Chimie nous fait fouvent connoître que la nature fait beaucoup mieux ces fortes de préparations que l'art. Qui voudra éprouver fur les hommes, l'ufage de la limaille d'acier, une dragme tous les jours dans quelque conferve, il verra manifeftement que ce que j'avance eft fort veritable pour defopiler & tuer les vers, ce remede n'eft pas à méprifer aux filles qui ont les pâles couleurs.

CHAP. CXV. Vous pouvez aussi donner à un Cheval quatre onces de sinabre en poudre dans une livre de beurre frais, il n'y aura point de vers qu'il ne chasse & ne détruise : & même vous pouvez réïterer le sinabre, car il ne peut faire que du bien, comme aussi le sublimé doux s'il est bon, & qu'on donne le double de poudre cordiale que de sublimé doux, sçavoir une demie-once de sublimé & une once de poudre cordiale.

Poudre pour les Chevaux alterez de flanc.

CHAP. CXVI. LA poudre suivante réüssit très-bien aux Chevaux qui ont le flanc alteré & échauffé, & même qui commencent à se declarer poussifs, mais elle ne les guérit pas radicalement : il faut pour leur conserver le flanc frais, en donner tous les ans une vingtaine de jours de suite, j'ai maintenu un Cheval qui paroissoit être poussif : mais il ne toussoit pas beaucoup par l'usage de cette poudre, plus de six ans qu'il paroissoit avoir le flanc frais comme un poulain ; la poudre est telle.

Prenez bayes, ou graines de laurier d'Italie ou de Provence, mirrhe, gentiane, aristoloche ronde, de chacun huit onces, agaric quatre onces, saffran pilé deux dragmes : pulverisez le tout à part, puis le mêlez & passez dans le tamis de crin fin, & le conservez pour en donner une cueillerée d'argent tous les matins dans une chopine de vin blanc, & tenez le Cheval bridé une heure devant & autant aprés ; continuer jusqu'à ce qu'il ait avalé toute la poudre ; si vous n'avez pas la commodité de la faire avaler avec la corne, vous pouvez la donner dans du son moüillé quinze jours de suite ou plus.

Il peut travailler moderément prenant de cette poudre, mais il ne le faut guéres faire suer, ou point du tout si on peut : s'il a le corps fort cacochimes, c'est-à-dire plein de mauvaises humeurs, elles pourroient empêcher l'operation de cette poudre.

Comme l'usage de cette poudre vous fera connoître son utilité, pour les Chevaux alterez de flanc, avant qu'ils soient declarez poussifs, puisqu'elle leur remet le flanc absolument ; elle soulage les poussifs pour un temps. Je voudrois demander à ces Messieurs qui ne songent qu'à rafraîchir les Chevaux poussifs ; si cette poudre est fort rafraîchissante, & le leur demander quand ils en auront vû les effets ? Asûrément ils seront contraints d'avoüer que quoique le flanc alteré donne des signes de chaleur, le principe de cette alteration vient de cause froide, qui est ce flegme visqueux & pesant qui bouche les veines ou les conduits de la respiration ; ainsi quand on veut guérir une maladie, il faut avoir penetré ses causes & ses suites.

Les purgations travaillent fort les Chevaux pouſſifs, il s'en faut abſtenir, mais vous pourrez dans une grande neceſſité & non autrement, lui lâcher le ventre ſans émotion & ſans travail, de cette façon.

Pour lâcher le ventre d'un Cheval pouſſif.

Tenez vôtre Cheval deux jours ſans boire & lui donnez à manger à l'ordinaire ſans travailler, preſentez-lui un ſceau plein d'eau, & d'abord qu'il aura avalé la premiere gorgée, empêchez-le de boire davantage, & jettez dans l'eau deux livres d'huile d'olive de la meilleure, puis lui laiſſez boire le tout : cette huile lui lâchera le ventre, & adoucira la ſuperficie des inteſtins, quoique la chaleur cauſée de pourriture, s'il y en avoit les eût deſſechez. Ainſi les excremens & les mauvaiſes humeurs qui ſe trouvent dans les paſſages, ſortiront ſans troubler ni renverſer l'œconomie du corps, & le Cheval s'en trouvera fort ſoulagé, ſuppoſé que vous connoiſſiez par des ſignes évidens qu'il en a beſoin. Je crois que d'abord il eſt à propos de mettre peu d'huile ſur l'eau, car il y a des Chevaux qui n'en veulent pas goûter, quoiqu'ils ayent grande ſoif, par l'averſion qu'ils ont des choſes onctueuſes ; & ſi vous aviez mis toute l'huile elle ſeroit perduë ſi le Cheval ne la vouloit avaler, comme il arrive aſſez ſouvent : ainſi le plus sûr eſt de donner deux livres de bonne huile nouvelle & douce avec la corne, & qu'il ſoit bridé quatre heures avant, & autant après la priſe, ainſi vous ne ſerez pas obligé de le laiſſer ſi long-temps ſans boire, comme il faut faire quand on lui fait avaler l'huile avec l'eau : vous choiſirez la methode qui vous agréera le plus, mais la derniere eſt la plus ſûre. Après cette évacuation, vous pouvez réiterer la poudre précedente, dont elle fera beaucoup d'effet : ſi pourtant après avoir réiteré cette poudre, le Cheval n'eſt point gueri, ce ſera une marque d'une guériſon très-difficile, ou peut-être impoſſible.

Notez que ſi vous donnez les deux livres d'huile ſans que vous ayez de grands indices, & des ſignes fort évidens qu'il y ayt neceſſité de faire cette évacuation, aſsûrément vous ne ſerez pas ſans peur d'en voir crever vôtre Cheval ; car ceux qui ſont d'un temperament bilieux ou qui ont trop de feu, s'ils avalent cette huile, quand on les debridera, ils ne voudront point manger enſuite, ils enfleront huit ou dix heures après la priſe, comme s'ils alloient crever, mais ils n'en meurent pas, ſi on les promene en main, & après une demi-heure de promenade leur donner un lavement avec de la bierre & des ſcories, comme je l'ai décrit en pluſieurs endroits ; une demie-heure après le lavement les promener encore une heure en main, au retour encore un lavement comme le precedent, qui ouvrira vôtre

CHAP. CXVI. Cheval & le fera purger ; & dés-lors vous ferez quitte de la peur, & vôtre Cheval vuidera beaucoup, quelquefois vingt-quatre heures de suite, que s'il ne mange point pendant tout ce temps-là, il n'importe, il mangera aprés.

Ce desordre n'arrive point aux Chevaux d'un temperament humide, qui sont paresseux, chargez d'humeurs, à ceux-là l'évacution se fait sans peine, & fait un bon effet ; c'est à vous de prendre vos mesures là-dessus.

Poudre excellente pour les Chevaux poussifs.

CHAP. CXVII. PRENEZ trois livres de graines de lin, mettez-les dans une terrine de terre, en sorte que la graine de lin soit épanduë tout autour, & quand le pain sort du four, mettez la terrine dedans & bouchez le four, & d'heure en heure remuez cette semence de lin, continuez à la remettre au four à la sortie du pain jusqu'à ce qu'elle soit bien seche & friable, & que l'humidité en soit exhalée : prenez ensuite deux livres de reglisse rapée,ou plutôt substituez une livre de sucre de reglisse noire de Lyon ; ce qui sera plus commode en ce que la reglisse est fort difficile à piler, & le sucre fera asûrément plus d'effet, parce qu'il est dissolube, & ne coûte gueres davantage ; demie-livre d'anis, des feüilles & fleurs d'hysope seches, demie-livre, sauge autant, du fiel de terre, en latin *Centaureum minus*, fleurs & feüilles quatre onces, chardon beni quatre onces, feüilles d'aristoloche longue deux onces, veronique & sanicle de chacune deux poignées, racines d'enula campana quatre onces, grande consoude, racines d'althea ou de mauves, de l'une ou de l'autre deux onces, gentiane demie-once, guy de chêne deux onces, faites sécher le tout à l'ombre, pulverisez chaque chose à part, mêlez bien le tout & le conservez dans un sac de cuir bien bouché..

Il en faut donner au Cheval tous les matins deux petites cueillerées d'argent dans deux mesures de son de froment moüillé, & que le Cheval ensuite demeure sans manger une heure & demie à midi & au soir, il en faut donner une cueillerée dans son avoine qu'il faut moüiller, & ne lui point donner de foin, mais seulement de bonne paille de froment.

Si aprés ce remede pratiqué methodiquement, le Cheval n'est pas soulagé, tenez sa cure pour impossible.

Je n'ai rien dit de la toux, parce que les mêmes remedes guérissent la toux en guérissant la pousse, comme venant d'une même source ; ce n'est pas que la pousse ne soit toûjours plus facile à guérir sans toux, qu'avec la toux : la toux toute seule sans battement de flanc se

guérit facilement, le battement de flanc sans la toux se guérit de même ; mais l'un & l'autre mêlez sont très-difficiles à guérir.

L'effet de ces poudres m'a donné sujet de mediter pourquoi la pousse nous témoigne par ses effets qu'elle est accompagnée de beaucoup de chaleur, & neanmoins tous les remedes rafraîchissans lui profitent trés-peu, & le plus souvent lui nuisent, ce qui semble contre la maxime que les maux sont guéris par leurs contraires, & l'experience m'en a souvent convaincu : mais je crois, comme je l'ai déja dit, que le fond & l'origine de la maladie est presque toûjours le froid, puisque ce sont fort souvent des flegmes visqueux & pesans qui bouchent les conduits, non seulement des veines, mais encore de la respiration : que si nous voyons au dehors de la chaleur ; il en est de même que de l'eau qui est échauffée par le feu, laquelle pourtant est toûjours de nature froide, & sa chaleur n'est que par accident que le feu lui a communiqué : il en est de même de ces flegmes qui froids de leur nature, sont échauffez par la pourriture, qui fait fermenter & boüillir les humeurs, & donne au dehors des signes de chaleur quoique veritablement ils soient froids : si on donne quelque chose de rafraîchissant, il éteindra pour un moment ce boüillonnement ; mais ensuite le mal augmentera, puisque la pituite est accruë par le froid, en devénant plus crasse, & plus capable de boucher & d'empêcher le passage de sang qui doit nourrir & rafraîchir le poulmon qui manquant de secours devient sec & alteré. Par ce raisonnement si on rafraîchit simplement le poulmon on ne va pas à la cause qui est l'obstruction des vaisseaux, laquelle il faut combattre, & ce ne sera jamais par des remedes rafraîchissans ; mais par des incisifs & attenuans accompagnez des cordiaux sans lesquels ils n'auront point d'action ni de vertu, comme l'experience le fera connoître.

Tout cela étant très-veritable & connu par experience, pourquoi le foin qui est si chaud nuit-il aux Chevaux poussifs, en sorte qu'ils n'en sçauroient manger sans qu'on s'apperçoive que le flanc s'altere davantage, ou que la toux augmente ? Il faut que le foin par sa chaleur augmente le boüillonnement, & la fermentation des humeurs corrompuës qui accompagnent toûjours la pousse : de plus il produit plus de sang que la paille : ce sang n'a pas son passage libre, il se corrompt & augmente la fermentation, & le boüillonnement des humeurs; outre cela le foin est infiniment plus poudreux : les eaux qui débordent dans les prez, y laissent un limon subtil & acre, presque imperceptible à la vûë qui desseche le poulmon, & excite la toux : mais de plus le foin est plein de nitre penetrant, lequel est capable d'irriter le poulmon & le trop dessecher : ce qui n'est pas dans la paille, puisqu'elle est

Chap. cxvii. plus séche, elle n'a pas tant de substance, & abonde moins de ce sel nitre, qui se trouve en abondance dans la substance du foin, comme ceux qui en ont fait l'analise, peuvent le témoigner, je vous propose tout ce raisonnement, pour le soumettre à vôtre jugement: jusqu'à present l'experience ne m'a rien fait connoître qui le puisse détruire: je demeurerai dans ce principe jusqu'à ce qu'on m'aye fait voir le contraire, & conclûrai que les remedes purement rafraîchissans font plus de mal aux Chevaux poussifs qu'ils ne leur apportent de soulagement, & que ceux qui sont temperez, & même plus chauds que froids, sont ceux qu'on doit mettre en usage.

Chap. cxviii.

Pour guérir un Cheval poussif avec des œufs.

Comme il ne faut rien negliger de ce qui est propre pour guérir des Chevaux alterez de flanc ou poussifs, vous pourrez essayer les remedes suivans, quoique très-communs, ils sont asûrément bons.

Prenez une douzaine d'œufs frais, mettez-les dans de fort vinaigre, en sorte qu'il surnage sur les œufs de l'épaisseur d'un doigt, & les laissez tremper jusqu'à ce que toute la coque soit consommée, & qu'il ne reste que la pellicule qui enferme l'œil, puis ayant tenu vôtre Cheval bridé toute la nuit, vous lui ferez avaler tous les œufs les uns après les autres & tous entiers, & pour les lui faire avaler plus facilement, on lui donnera un peu du vinaigre dans lequel ils ont trempé en lui donnant chacun des œufs, en sorte qu'il avale tout le vinaigre avec les œufs. Après avoir pris le tout, il le faut bien couvrir & le promener au pas deux heures entieres, en le debridant lui donner du son moüillé au lieu d'avoine, & ne lui point donner de foin, ce vinaigre perd son acidité; j'en ai vû donner pour la fiévre quarte avec un succès prodigieux; aussi est-ce le vinaigre seul qui guérit la pousse & non les œufs, dont le sel de la coque est un vrai alcali, qui ayant émoussé & adouci l'acide du vinaigre, il se joindra à l'acide qui cause le desordre dans le poulmon, & s'étant uni à lui, il en resultera une matiere salée qui sera amie de la nature, au lieu qu'auparavant elle rongeoit & picotoit le poulmon par sa trop grande acidité, & ce vinaigre adouci ne sert que de vehicule pour porter le sel de la coque d'œufs, qui quittera bientôt le vinaigre pour se joindre & s'imbiber de l'acide duquel j'ai parlé; il faut conclure de ce que dessus, que ce remede est plus excellent que la matiere dont il est composé, ne témoigne. On peut réïterer ce remede, s'il est necessaire, & asûrément il n'y en a guéres de meilleur & qui coûte moins.

Poudre Emetique ou Angelique, bonne pour la Pouße.

La poudre angelique eſt une très-bonne preparation d'antimoine que les Chimiſtes appellent Algarot, beurre d'antimoine, huile glaciale, poudre émetique, ou aigle blanc. Je donnerai ſa préparation & enſuite ſes vertus : Pulveriſez & mêlez une livre de ſublimé corroſif, avec autant de bon antimoine crud en poudre, mettez-les dans une cornuë de verre, que les deux tiers demeurent vuides, placez la cornuë dans une terrine qui reſiſte au feu, empliſſez-la de cendre, en ſorte qu'il y ait pour le moins deux doigts d'épaiſſeur de cendres au fond de la terrine, entre le cul de la cornuë, laquelle doit être preſque toute dans la cendre, que le bec pende en bas, & que la matiere qui eſt dedans ne ſoit que l'épaiſſeur d'un pouce plus baſſe que le col de la cornuë, mettez la terrine ſur un fourneau commun, ou huguenotte, faites un très-petit feu au commencement & pendant deux heures : au bout de ce temps augmentez un peu le feu, & mettez un verre plein d'eau au deſſus du bec de la cornuë & aſſez éloigné, quand la cornuë commencera à diſtiller, les gouttes qui tomberont dans l'eau ſe changeront en poudre très blanche, ſi vous avez bien donné le feu, c'eſt-à-dire, fort doux au commencement : que ſi le feu a été trop violent, la poudre ſera griſe, & l'operation ne vaudra rien ; ſi donc la poudre eſt blanche, continuez à augmenter le feu peu à peu : il arrive quelque fois que la liqueur qui ſort par le bec de la cornuë, ſe congele dans le col & la diſtillation ceſſe, mais approchant un charbon rouge dudit col, & l'y tenant quelque temps & le ſouflant, le beurre ſe fond & coule goutte à goutte, & tombant dans l'eau, ſe précipite en poudre blanche, ſur la fin de l'operation donnez grand feu, qu'on appelle feu de chaſſe, puis la diſtillation ceſſée, laiſſez refroidir les vaiſſeaux, & jettez l'eau qui eſt ſur la poudre blanche, & en remettez de nouvelle juſqu'à ce que l'eau ſoit inſipide, lors faites ſecher la poudre & la gardez comme une des meilleures preparations d'antimoine.

Notez que dans cette preparation les eſprits acides du ſel & du vitriol, qui tenoient le mercure en forme de ſel criſtalin, qui eſt le ſublimé corroſif, quittent le mercure par l'action du feu, pour s'attacher à la partie reguline de l'antimoine, laquelle ils entraînent avec eux par le bec de la cornuë en forme d'une liqueur épaiſſe, & le mercure qui n'eſt plus arrêté, ſe joint au ſoufre de l'antimoine, & le ſublimé avec lui en ſinabre au haut de la cornuë : Venons à l'uſage.

Prenez une demie-once de poudre angelique, & la mettez dans une pinte de vin tremper toute la nuit, remuant deux ou trois fois le matin ; ſi vous verſez le vin ſans broüiller la poudre, vous aurez de très-bon vin émetique.

Chap. cxviii. Tenez le Cheval poussif deux heures bridé, & lui donnez la pinte de vin & la poudre angelique mêlez ensemble, puis rincez le pot & la corne avec encore un demi-septier de vin, qu'il ne reste rien du tout dans le pot, bridez deux heures ensuite, & continuez cette methode de deux jours l'un, jusqu'à ce que le Cheval soit guéri, qui sera dans un mois.

On peut donner plus facilement demie-once de cette poudre dans du son moüillé tous les matins pendant quinze ou vingt jours.

D'une maniere ou d'autre on doit promener le Cheval tous les jours au pas une heure ou deux, & même s'en servir, pourvû qu'il ne travaille pas trop, & qu'il ne suë point par excès.

La poudre angelique est trés bonne aux hommes pour toutes les fiévres intermitentes : la dose est de deux à six grains dans quelque vehicule, ou en donner du vin qui est rendu émetique par cette poudre : la dose est de deux à quatre onces de vin ; elle guérit la peste donnée en substance dans le commencement du mal, lorsqu'il y a encore des forces subsistantes.

Plottes jaunes pour guérir les Chevaux poussifs.

Chap. cxix. Ce remede est trés-bon, & il guérira un Cheval poussif, si on peut le guérir : pilez fort fin deux livres de verre d'antimoine fort transparent & de couleur citrine, & ayant mis tremper demie-once de gomme Adragan, avec chopine d'eau de pas d'âne, & une dragme de bon saffran de Levant en poudre, quand le tout sera bien enflé & qu'il se sera fait une gelée, mettez la poudre de verre d'antimoine dans le mortier, & mêlez peu à peu en remuant avec le pilon, mettant la gelée de gomme Adragan à mesure qu'elle s'imbibera avec la poudre, le tout reduit en pâte, en sorte qu'elle retienne dans vôtre main la forme que vous voudrez, formez-en des pilules qui peseront neuf dragmes, laissez-les sécher sur un tamis renversé, & les gardez dans une boëte : Ces pilules sont incorruptibles.

On fera manger une de ces plottes tous les jours dans du son moüillé, la mettant en poudre dans la main, avant de la mêler avec le son, on travaillera le Cheval à l'ordinaire ; s'il perd le manger, il faut cesser pour quelque temps de lui donner des plottes, & ensuite recommencer. Que si l'usage de ces plottes augmente le battement de flanc, au lieu de le diminuer comme il doit faire, c'est signe que le Cheval n'est pas en état de guérison, & que le poulmon est ulceré, ainsi il faut cesser l'usage des plottes, crainte de le faire mourir si on continuë.

On

On les peut donner aussi de cette maniere : il faut brider le Cheval, & deux heures aprés lui faire avaler une pilule avec chopine de vin blanc, le tenir encore bridé deux heures, & le nourrir à l'ordinaire; que si ces plottes données dans du vin augmentent le battement de flanc, au lieu de le diminuer, il faut cesser d'en donner, car assûrément le poulmon est ulceré, & le Cheval est incurable, & si on continuë on le tuëra; que si ce breuvage lui fait absolument perdre le manger, il faut cesser pour quelques jours, puis recommencer. S'il se remet à manger aprés avoir pris lesdites pilules, il faut continuer trente jours de suite, observant bien que si le battement de flanc augmente au lieu de diminuer, il faut absolument discontinuer : que s'il n'augmente pas, mais qu'il cause seulement un peu de dégoût sans lui faire perdre absolument le manger, il faut continuer & en donner toute la dose, & le promener tous les jours une heure ou deux : il n'y a point de pousse qui ne cede à ce remede, si elle est guérissable. Chap. CXIX.

Les premiers jours le Cheval peut-être amaigrira, mais ensuite il se retablira & deviendra plus gras qu'auparavant. Il ne faut pas entreprendre de donner ce remede aux Chevaux délicats & qui mangent peu, car quoique grands mangeurs, quelquefois ils se dégoûtent, & ne veulent ni son ni avoine. Si cela arrive il faut cesser, & si l'appetit leur revient, il faut recommencer à leur en donner; il y a beaucoup de Chevaux qui n'en ont jamais perdu un coup de dent : si le Cheval a le poulmon ulceré ou pourri, ces plottes le feront mourir si on continuë à lui en donner lorsqu'il en perd le manger; mais c'est un avantage de le perdre bien-tôt, puisqu'il n'est pas guérissable, & il ne l'est pas ayant le poulmon ulceré ou pourri.

On peut encore donner le verre d'antimoine par cette methode : on en pulverise de fort fin une demie-livre qu'on mêlera avec la pâte d'un pain de deux livres, & on petrit si bien le tout, que la poudre soit bien incorporée avec le pain : on fait cuire ce pain & on le laisse rasseoir deux jours, après quoi on en fait manger au Cheval le demi-quart tous les matins jusqu'à ce qu'il en aye mangé deux livres, s'il ne s'en dégoûte pas, ou que le battement de flanc n'en augmente pas.

Ce remede débouche puissamment, & rafraîchit le poulmon qui étoit échauffé manque d'air, à cause que les conduits étoient bouchez; le poulmon ayant repris son temperament fera ses fonctions, & le Cheval guérira.

Les deux livres de pilules ne doivent coûter que sept francs, & celui qui les fera gagnera encore assez pour la façon, car le verre d'antimoine n'est pas cher à Paris.

Teinture de soufre pour les Chevaux poussifs.

Comme le soufre est le baume des poulmons : la teinture étant la pure substance ou le sel essentiel d'icelui : il pourra sans doute apporter beaucoup de soulagement par son usage aux Chevaux poussifs. Cette maladie étant pleine de pourriture & d'humidité visqueuse & rebelle, a besoin de quelque puissant remede incisif comme celui-ci ; car les mineraux operent ce qu'on ne peut esperer des vegetaux ; le remede est tel.

Prenez une livre de soufre en poudre, autant de chaux vive en poudre, mettez-les dans une terrine vernissée capable de contenir quinze pintes, sur un fourneau plein de charbons allumez en remuant toûjours jusqu'à ce qu'à force de chauffer, la matiere soit en feu bleuâtre ce qui vient du soufre ; il faut avoir en même temps de l'eau boüillante environ douze pintes, que vous jetterez sur la matiere, remuant sans cesse pour empêcher la matiere de durcir : dans six ou sept ondées, que l'eau fera en boüillant, elle aura attiré la couleur du soufre, laissez boüillir un demi-quart d'heure, versez cette eau qui sera chargée de la teinture du soufre que vous garderez au besoin : Prenez deux pintes & demi-septier de cette teinture, faites-la chauffer dans un grand pot avec trois poignées de feüilles de passasne coupées menu, trois racines *d'enula campana* concassées, & trois branches de reglisse concassées : laissez boüillir l'espace d'un petit demi-quart d'heure ; puis mettez infuser toute la nuit sur les cendres chaudes, le matin faites chauffer le tout, coulez, jettez le marc, & faites avaller l'expression, ou ce qui sera passé, au Cheval, qui doit étre bridé deux heures avant, & autant aprés la prise, promenez-le ensuite une demie-heure au pas, & continuez de la sorte cinq jours de suite, puis le laissez deux jours en repos sans lui donner de breuvage. Recommencez encore à lui en donner pendant cinq jours comme ci-devant ; puis deux jours de repos & finissez par lui en donner encore cinq jours de suite, & après cela le Cheval sera fort soulagé, ou guéri, s'il est guérissable.

Si pendant l'usage de ces breuvages le Cheval se dégoûte, il faut cesser & recommencer, quand il aura recouvré l'appetit ; on peut donner la teinture toute seule, qui profitera beaucoup au Cheval poussif si on continuë.

Cette teinture de soufre passe pour un grand secret dans l'esprit de bien des gens : pour moi la rendant publique je lui ferai perdre le nom de secret : on peut remettre dans la même terrine douze pintes d'eau, & procedant comme auparavant on fera encore douze pintes

de teinture, & on peut continuer de même jusqu'à trois & quatre fois, mais il est assez inutile à moins qu'on n'aye trois ou quatre Chevaux à traiter, parce que la teinture ne se conserve que dix ou douze jours, aprés quoi le soufre quitte l'eau & se précipite au fond de la cruche. Chap. cxix.

On peut faire de la ptisanne de cette teinture de soufre en y ajoûtant la reglisse & les autres drogues appropriées, & cette ptisanne est très-bonne pour les astmatiques.

Quelque Cavalier impatient se chagrinera d'un si long procedé; s'il trouve quelque remede qui puisse guérir son Cheval sans prendre tant de soin; je consens de bon cœur qu'il le pratique.

De la Toux des Chevaux.

IL y a peu de Chevaux qui soient poussifs sans avoir la toux, mais il y a beaucoup de Chevaux qui ont la toux sans être poussifs. Chap. cxx.

La toux est un mouvement extraordinaire des parties qui servent à la respiration, par le moyen duquel la nature cherche à pousser au dehors ce qui lui nuit dans le poulmon.

Une des causes les plus ordinaires de la toux, vient des flegmes qui occupent les canaux de la tranchée artere, qui est le passage de l'air que nous respirons: plusieurs croyent qu'il tombe beaucoup de pituite du cerveau dans la poitrine; mais le poulmon des Chevaux est assez arrosé de vaisseaux, & assez grand pour fournir la matiere de la toux, sans l'emprunter d'ailleurs.

La nature pour se décharger de cette humeur qui l'oppresse, fait faire cet effort qu'on appelle la toux.

La toux provient aussi de ce que le Cheval a souffert un grand froid, pour avoir bû de l'eau trop vive; ou quand les conduits du poulmon sont dessechez faute d'humeur, ou irritez par quelque fumée ou par la poussiere, tant de la campagne, que de celle du foin & de l'avoine, ou pour avoir bû des eaux bourbeuses.

La toux peut être causée aussi quand le Cheval mange trop avidement, & qu'il coule quelque nourriture par le conduit de la respiration; mais cette derniere se guérit sans aucun médicament. On doute quand on voit tousser un vieil Cheval, s'il est poussif; mais il faut considerer & faire attention sur la maniere dont il tousse, car si la toux est humide & grasse, elle ne signifie point la pousse; mais si elle est séche & souvent réïterée; il faut considerer le flanc avec attention, il fera connoître aisément si c'est la pousse. La toux inveterée est souvent pire qu'une nouvelle pousse.

Quelquefois la toux demeure aux Chevaux d'un reste de rhume

ou morfondement : de quelque cauſe que vienne la toux, la poudre ſuivante y eſt trés-bonne.

Avant de parler de la poudre, je donnerai un petit remede aiſé & à peu de frais qui eſt très-bon ; mettez dans chaque oreille du Cheval qui touſſe, une demie cueillere d'argent d'huile d'amandes douces, & broyez bien l'oreille pour la faire penetrer, continuez cinq ou ſix jours; ſi la toux ne vient que de morfondement & de rhume, le Cheval guérira, & même quand le Cheval jetteroit, ce remede le peut guérir; on le peut faire quoiqu'on donne la poudre ſuivante : l'un ne nuit pas à l'autre.

Poudre pour la toux, vieille ou nouvelle.

Prenez les herbes de chardon-beni, d'hyſope, de paſdaſne, de boüillon blanc, la ſemence de fenu-grec, le ſuc de regliſſe de Lyon, de chacun ſix onces, bayes de genévre, racines d'*enula campana*, d'iris de Florence, de chacun cinq onces ; cardamome, gentiane, ariſtoloche longue & ronde, de chacune trois onces, anis, cummin, & fenoüil, de chacun une once & demie ; canelle & muſcade, de chacun demi-once ; & de ſoufre vif demie-livre.

Il faut piler le tout à part & le paſſer au travers le tamis de crin fin, puis mêler les poudres enſemble, & les garder dans un ſac de cuir bien preſſé & bien fermé pour que l'air n'y penetre pas.

Elle ſe conſerve long-temps, & il y a peu de poudres qui ne lui cedent en vertus.

Cette poudre eſt compoſée methodiquement, étant mêlée de cordiaux parmi les ſpecifiques pour le poulmon ; parce que la toux eſt cauſée par des flegmes qui ſont dans la tranchée artere, ſortant du poulmon, il faut quelque choſe qui aye la vertu d'inciſer, & d'attenuer leur viſcoſité, le tout eſt contenu dans cette poudre.

On donnera deux onces aux grands Chevaux dans une pinte de bierre tiede, aux mediocres une once & demie, & aux petits une once ; on laiſſe infuſer toute la nuit à froid la poudre dans la bierre ; le matin on la fait tiedir avant de la faire avaler : il doit être bridé deux heures avant, & autant aprés la priſe, & continuer une quinzaine de jours ; ſi vous êtes dans un païs où la bierre manque, prenez une chopine d'eau & une chopine de vin à la place. On en peut donner une once tous les jours dans du ſon moüillé le matin, & continuer.

Si le Cheval eſt fort gras, chargé de chair, ce qui dénote qu'il eſt flegmatique, il faut donner la poudre dans du vin pur, & non dans la bierre.

Comme il y a des Chevaux auſquels il eſt difficile de faire avaler quel-

que chofe avec la corne, & que de leur hauffer la tête, cela peut beaucoup leur exciter la toux, comptez qu'il n'eſt ni agreable, ni commode à tout le monde d'avoir des cornes; on peut donner cette poudre dans du ſon moüillé, peu au commencement, puis augmenter la doſe juſqu'à une poignée ou deux onces.

Les Chevaux repugnent quelquefois au commencement à manger de cette poudre, c'eſt pourquoi on leur en donne peu; mais enſuite ils en deviennent très-friands, & la poudre étant mêlée parmi les oblige à manger mieux leur ſon.

J'ai vû des Chevaux la manger toute ſeule dans la main.

Comme cette poudre eſt très-bonne, j'en ferai l'analiſe, pour enſeigner aux novices en ce métier, la vertu de chaque drogue en particulier. S'il ſemble à quelqu'un que cette deſcription ſoit auſſi ennuyeuſe qu'inutile, je lui conſeille de ne s'en point chagriner, & de l'obmettre ſans façon, puiſqu'elle n'eſt pas à ſon goût, quelque curieux la lira peut-être & en profitera.

1. Le chardon beni eſt une herbe très bonne, qui croît facilement dans nos jardins en la ſemant; elle eſt mediocrement chaude, ſa vertu eſt confortative & corroborative: elle rejoüit le cœur, & fortifie les parties nobles: elle pouſſe au dehors les humeurs nuiſibles par les ſueurs: elle reſiſte aux venins, appaiſe la douleur des reins & tuë les vers.

2. L'hyſope eſt une herbe fort commune, il eſt chaud au ſecond degré, il a la vertu d'attenuer les humeurs, & étant joint aux purgatifs, il augmente leur vertu: c'eſt un des ſpecifiques pour la poitrine, & pour faciliter la reſpiration, il fortifie la chaleur naturelle, & diſſipe les vapeurs de la tête: *Saladinus* a fort bien écrit de ſes facultez.

3. Le paſdaſne, en latin *Truſſillago*, croît dans les lieux humides, ſablonneux & froids, auſſi eſt-il froid & humide au premier degré; appliqué exterieurement, il eſt bon pour les inflammations; c'eſt le ſpecifique pour le poulmon deſſeché par quelque chaleur étrangere qui cauſe la toux. *Dioſcoride* décrit amplement ſes vertus.

4. Le boüillon blanc, ou comme le nomment quelques Anciens, la Molene, en latin T*apſus barbatus* ou *Verbaſcum*, croît dans les champs fort communement, c'eſt un ſimple trés-excellent, quoique fort commun, il jette une très-haute tige & des fleurs jaunes tout au tour; il eſt froid & humide au ſecond degré, il eſt bon au flux de ventre cauſé d'humeurs bilieuſes, excellent pour la toux, & pour appaiſer les ardeurs de la poitrine, & donné tout vert & recent, ou ſec & mis en poudre parmi l'avoine, il guérit la toux ſans autre remede.

5. Le fenugrec eſt une ſemence fort en uſage pour les Chevaux,

Chap. cxx. elle les engraisse : Hipocrate l'appelle Epiceras : elle est assez temperée, & ramollit les matieres trop endurcies, elle chasse les vents. Galien dit d'elle, (*Inflammationes minus calidas & magis duras degerendo curat*,) son odeur feroit croire qu'elle est fort chaude, quoique cela ne soit pas : elle provoque les sueurs, & donne facilité au Cheval de jetter par le nez les flegmes qui sont restez aux conduits du gosier & fait uriner.

6. Le suc de Reglisse se fait des racines de reglisse, qui sont presentement fort communes en France, il est temperé avec humidité, il est specifique pour la poitrine : il ôte l'acrimonie des humeurs & les adoucit, ainsi il aide la nature à les pousser dehors : En un mot, il est propre à toutes les incommoditez de la poitrine & des poulmons.

7. Le Genévre est assez connu dans tout le monde, c'est une graine admirable ; elle est deux ans sur sa plante avant d'avoir atteint sa maturité ; elle est chaude au troisiéme degré, & pousse fort par les narines, bonne pour l'estomac, & pour la poitrine, resiste aux venins & à la pourriture, & chasse les vents ; enfin on ne peut assez loüer cette semence, elle seule vaut plus qu'un grand embarras de drogues.

8. L'*Enula Campana*, vient communement dans le lieux sablonneux ; la feüille n'est d'aucun usage, & les racines seules servent en Medecine, elle est chaude au troisiéme degré, fort odorante & diuretique poussant par les urines : c'est un contre-poison ; elle est bonne pour la toux, pour la poitrine, pour fortifier le cœur, pour ceux qui crachent le sang, & pour la morsure des bêtes veneneuses.

9. La racine d'Iris qui vient de Florence est la meilleure, quoiqu'il en croisse abondamment par tous les lieux marécageux, mais elle a peu de vertu étant cueillie en ce pays : c'est une racine fort odorante, chaude au second degré, & capable de conforter la poitrine, d'en consommer l'humidité excrementeuse, & de purger les eaux si on la donne en quantité, , son odeur recrée le cerveau & le conforte, elle entre dans les eaux qu'on employe pour les maux des yeux, son usage est excellent pour l'interieur des Chevaux.

10. La Cardamome est une plante assez chaude, qui rejoüit les parties nobles, fortifie la chaleur naturelle, dissipe les vents, & aide à la coction des alimens.

11. La racine de Gentiane a été ainsi nommée par Gentius Roy d'Esclavonie qui lui a donné son nom, elle est loüée de tous les Auteurs, Jean Renou dit d'elle (*Gentiana est solemne pestifugum putredinis exitium, & veneni alexiterium*) elle resiste & détruit les venins, fortifie l'estomac, tuë les vers, resiste à la pourriture, & trés-bonne aux

morſures des bêtes veneneuſes : elle eſt chaude & ſéche au troiſiéme degré.

12. Les Ariſtoloches longues & rondes ſont dediées à la rate, elles en détruiſent les vapeurs, reſiſtent aux venins, échauffent & deſſechent l'humidité ſuperfluë, conſolident & guériſſent les ulceres du poulmon, & autres parties interieures : reſiſtent à la pourriture : & ôtent la douleur des reins.

13. L'Anis eſt une des quatre ſemences chaudes, lequel, ſelon Galien, eſt chaud & ſec au troiſiéme degré. Il chaſſe les vents, provoque l'urine, il reſoud ; & Dioſcoride au Chapitre LXIII. Livre III, dit de lui (*Nullum ex oleraceis ſeminibus ventriculo magis amicum.*)

14. Le Cumin échauffe & deſſeche au ſecond degré, il eſt bon pour les tranchées cauſées de ventoſitez, il détruit l'abondance du lait, & fortifie l'eſtomac : c'eſt une ſemence qu'on employe pour correctif aux medicamens purgatifs.

15. Le Fenoüil eſt chaud au deuxiéme degré : il fortifie l'eſtomac, & en chaſſe les vents, il diſſipe les vapeurs qui cauſent les maux de tête, & il eſt diuretique.

16. La Canelle eſt une écorce odorante fort en uſage : elle eſt aſſez chaude, elle réjoüit merveilleuſement le cœur : elle aide à la digeſtion, fait meurir les matieres viſqueuſes & lentes ; enfin ſa vertu eſt trop connuë pour en parler ici, comme auſſi de la muſcade.

17. Le ſoufre eſt un mineral gras, onctueux & inflammable, qu'on trouve dans les entrailles de la terre pur & mêlé, ou dans certaines eaux dont on le ſepare par artifice, on appelle le ſoufre vif celui qu'on trouve dans certaines mines, & enſuite on le purifie, & on en fait des rouleaux qu'on nous apporte, le ſoufre eſt le baume des poulmons, c'eſt un remede ſingulier, pour la toux & l'aſthme, le vulgaire le croit chaud à cauſe qu'il brûle facilement ; mais c'eſt une erreur, & même il purifie le ſang.

Si l'on veut examiner le détail des drogues qui entrent dans la compoſition de cette poudre, l'on trouvera que tout eſt ami de l'eſtomac, de la poitrine & du cœur, & qu'il y a de quoi pour attenuer les humeurs craſſes, & pour aider à la nature à diſſiper ce qui lui eſt nuiſible.

Si on veut conſerver cette poudre long temps, on peut la reduire en opiate, faiſant cuire ſix fois autant de miel qu'il y a peſant de poudre, & le faire cuire en demi-ſirop, puis mêler leſdites poudres avec le miel mediocrement chaud, & le laiſſer fermenter ſans le chauffer.

La doſe de cette opiate ſera quatre onces dans une pinte de vin ; on verra la methode de faire l'opiate dans la deſcription de l'opiate qui eſt ci-aprés.

CHAP. CXX. Lorſque la matiere eſt viſqueuſe & tenace, elle adhere par trop : ſi elle eſt trop craſſe, elle reſiſte trop long-temps, & quelqu'effort que faſſe la nature, elle deſcend toûjours par ſon propre poids, particulierement ſi les conduits par où la nature a de coûtume de ſe décharger ſont bouchez ; ainſi à moins que par un puiſſant remede comme celui ci, on ne tâche de la remettre, en diſpoſant les humeurs à lui obéïr, & par ce moyen de guérir le Cheval ; le mal ſera de longue durée, & menera le Cheval dans une difficulté de reſpirer, qui enfin degenerera en pouſſe.

Opiate pour la toux qui eſt cauſée de chaleur étrangere.

CHAP. CXXI. PRENEZ policreſte, & grains de genévre bien meurs de chacuns une livre, racines d'althea, d'enula campana, ſuc de regliſſe, & gentiane, de chacun demie-livre, zedoire, & ſaſſefras de chacun quatre onces, herbe de veronique ſéche deux onces, mettez les racines, herbes ſéches, & ſuc de regliſſe en poudre, le tout à part : puis mêlez le tout avec dix livres de miel qui aura été cuit en demi ſirop, avec quatre pintes de decoction faites avec les feüilles de paſdaſne, boüillon blanc, & politric en bonne quantité de chacune, qu'on fera reduire à quatre chopines à force de cuire avec le miel qu'on écumera toûjours en cuiſant, puis on mêlera les poudres avec le miel à demi-froid, & on les mêlera peu à peu avec un biſtortier juſqu'à ce que le tout ſoit bien incorporé, & on laiſſera fermenter le tout dans un pot à froid, au bout de vingt ou trente jours en Eſté, mais dans un temps froid il faudra plus long-temps : quoiqu'il en ſoit il faut prendre garde que l'opiate aye fermenté, & qu'elle ſoit propre & en état de s'en ſervir. Les opiates & confections ont plus de force que les poudres, parce qu'elles ſe fermentent. Ainſi la vertu des ſimples ſe concentre, & enſuite s'exalte, en ſorte que de cette coction il reſulte un composé qui a toutes les vertus des ingrediens qui entrent dans la compoſition: Avicene eſt fort de ce ſentiment, car il dit *Duplicata eſt virtus Medicinæ quæ fermentationem eſt paſſa* : de plus, elles ſe conſervent long-temps, on les fait avaler plus facilement, étant dans l'eſtomac, la chaleur naturelle les a plutôt attirées & reduites à ſon profit que les poudres: cette opiate tempere admirablement les eſtomacs trop boüillans & pleins de chaleur étrangere.

Auſſi elle eſt trop bonne pour les Chevaux de feu, vigoureux, ou ardents, qui ſont amaigris & deſſechez pour avoir trop été pouſſez & qui ne peuvent ſe rétablir ; qu'ils ayent la toux ou non ôtez-leur l'avoine, donnez-leur du ſon chaud, & leur donnez quinze ou vingt jours

jours de cette opiate tous les jours une prise, ils seront ensuite en état de se rétablir. Chap. CXXI.

Il est à propos pour satisfaire les curieux que j'explique en peu de mots ce que c'est que fermentation : elle a tiré son nom de *fermentum*, levain qu'on a ainsi appellé, comme si l'on avoit dit *fervimentum* de *fervere* être chaud & boüillant. On la definit en ces termes : la fermentation est un mouvement par lequel dans un different mêlange de matieres, celles qui sont les plus subtiles agitent & dilatent les autres : on voit des exemples de fermentation dans le pain, quand il est encore en pâte ; dans le vin quand il bout & dans plusieurs autres matieres.

Le politric est un des capillaires dont on fait le sirop qu'on nomme sirop de capillaire ; si on ne trouve facilement la racine d'althea qui est commune à Paris, on prend à la place le double de feüilles de pasdasne séches.

La dose est de quatre onces pour les Chevaux de carosse, dans trois chopines de bierre infusées toute la nuit, le matin faire tiedir le tout, pour le faire avaler au Cheval, qu'on tiendra bridé deux heures avant, & autant après la prise. Au païs où l'on ne trouve point de bierre, on prend moitié vin & moitié eau.

Elle a toutes les vertus de la poudre precedente, & de plus elle tempere la chaleur étrangere qui accompagne fort souvent la toux, mais la toux n'est pas toûjours accompagnée de chaleur, quelquefois elle est causée, comme j'ai dit, par des flegmes froids & visqueux. Et lorsqu'un Cheval a cette derniere toux, l'opiate le rafraîchit trop, & on le connoît dés la premiere ou la seconde prise, en ce qu'il perd le manger, ou il tremble, ou il a le poil herissé. Si une de ces choses arrive, il faut cesser & lui donner de la poudre precedente : mais si vous n'appercevez aucun de ces signes, continuez à en donner tous les jours, & il n'y a toux pour vieille qu'elle soit que cette opiate n'emporte.

Souvent aprés sept ou huit prises de cette opiate le Cheval purge & vuide comme s'il avoit pris une medecine ; il ne faut pas laisser de continuer d'en donner, c'est signe qu'elle opere bien.

Il faut donner au Cheval de cette opiate tous les jours jusqu'à ce qu'il ne tousse plus : elle est bonne particulierement pour les Chevaux qui ont le poulmon desséché par trop de chaleur, car elle humecte & contribuë à rétablir le poulmon.

Mais comme il y a des toux qu'on peut guérir à meilleur compte, je proposerai quelqu'autres remedes.

Autres poudres pour la Toux.

Prenez du fenu-grec & des fleurs de soufre, autant de l'un que de l'autre, donnez-en dans l'avoine moüillée.

CHAP. CXXI. Le soufre seul est bon donné dans l'avoine, les fleurs de soufre sont encore meilleures.

Le miel donné dans de l'eau, une livre délayée dans un seau, & donné au Cheval pour sa boisson ordinaire, est très-bon pour la toux, ou comme je l'ai enseigné.

Nous avons donné ci-devant une poudre cordiale, bonne pour guérir la toux.

La graine de chenevis mêlée parmi l'avoine au Cheval gras & chargé de chair, lui ôte la toux s'il en use long-temps, une petite poignée chaque fois.

Ou bien concasser ladite poignée de graine de chenevis, la faire infuser dans du vin blanc toute la nuit, le matin donner le tout au Cheval, & continuer.

La graine de genévre une poignée chaque jour, guérira la toux si on continuë.

Le bois & la feüille du tamaris pilez tous verts ou secs,& donnez dans l'avoine moüillée, ou dans du son moüillé, au commencement en petite quantité, puis augmenter tous les jours jusqu'à une grande cueillere, guérira la toux en continuant; le vert est meilleur que le sec.

Remede pour la Toux.

Prenez une livre de beurre, d'abord qu'il a été battu & avant qu'il soit lavé, & une livre de miel, deux onces de grains de genévre concassez: mêlez le tout ensemble, & en faites des pilules qu'il faut rouler sur la poudre de reglisse, pour faire avaler au Cheval avec une chopine de vin blanc ou trois demi-septiers:il doit être bridé deux heures avant, & trois heures aprés la prise. Ce remede guérira la toux, si on le réïtere deux ou trois fois, un jour ou deux d'intervale entre les prises.

Autre remede.

Prenez une chopine d'huile de noix nouvelle claire & belle, une livre de miel commun, & trente grains de poivre blanc concassez: mêlez bien le tout ensemble, & le faites avaler au Cheval; si pour la premiere prise, il ne guérit, il guérira à la seconde.

Rapez deux ou trois noix de muscades, & les faites avaler au Cheval avec un demi-septier d'eau-de-vie, elles ont souvent guéri la toux par une seule prise; si c'est un vieil Cheval on peut réïterer, ou faire ce qui suit.

Prenez plein une petite écuelle de fiente de pigeon séche, pilez-la & la mettez infuser toute la nuit dans une pinte de vin blanc; le matin faites boüillir un boüillon, puis coulez, jettez le marc & ajoûtez deux

onces de suc de reglisse noir pilé, & faites avaler le vin au Cheval, réïterez trois fois, un jour d'intervale d'une prise à l'autre, aprés quoi il y a apparence qu'il sera guéri. Chap. CXXI.

Pilules d'Angleterre pour la Toux, quoique trés-inveterée.

Lorsque la toux est inveterée, c'est assûrément une des maladies les plus difficiles à guérir; j'ai proposé beaucoup de remedes qui y ont réüssi assez souvent, mais non pas toûjours; celui qui suit en a guéri qui l'avoient eu six mois & même un an, sans que tous les autres remedes l'eussent pû emporter.

Prenez quatre onces de fleurs de soufre, deux onces d'anis vert pilé, quatre onces de reglisse séchée à l'ombre & pilée, quatre onces de bayes de laurier pilées fin, six onces de sucre candy roux pilé, quatre onces de bonne theriaque, huit onces d'huile d'olive, & deux onces de tarc qui est du gaudron, mettez le tout dans un mortier; pilez & mêlez jusqu'à ce que les matieres soient bien incorporées les unes avec les autres; lors prenez quatre œufs, blanc & jaune, jettez la coque: battez-les dans un plat comme pour faire une omelette, étant bien battus mêlez-les avec les matieres ci-devant reservées dans le mortier, & battez avec le pilon le tout jusqu'à ce que les matieres se lient, & que le tout soit comme une pâte dure: lors il faut en former des pilules, qui pesent dix gros chacune, que vous arondirez avec les mains, pour les faire sécher sur un tamis de crin renversé, à l'ombre.

Pour s'en servir, on donne à manger au Cheval à son ordinaire, & on lui fait avaler une pilule toute entiere dans une chopine de vin blanc ou rouge, il n'est pas absolument necessaire qu'il soit bridé avant la prise, il est pourtant mieux de le tenir bridé, ou au filet, une heure avant de lui faire avaler une pilule: & d'une maniere ou d'autre, il est necessaire de le faire promener, environ une heure aprés la prise, & même on peut le faire travailler à la selle, ou au carosse, selon le Cheval que c'est; s'il ne travaille pas, il le faut tenir bridé deux heures aprés la prise: continuez à lui donner une pilule tous les jours jusqu'à ce qu'il ne tousse plus: si la toux est fort vieille, il en prendra une vingtaine de prises avant d'être guéri.

On peut aussi donner ces plottes parmi du son moüillé, & pour lors il les faut piler.

On peut les donner fraîches, ou séches; elles se conservent longtemps & ne se moisissent pas, quoiqu'elles soient toûjours humides.

Quoiqu'un Cheval ne tousse pas, les jours qu'on le doit faire courre à la chasse ou ailleurs, on peut par précaution lui faire avaler une pilule avant de partir, ce qui est très-excellent.

La Courbature aux Chevaux.

CHAP. CXXII. LA courbature eſt une chaleur contre nature, cauſée par la fermentation des humeurs étrangeres qui ſont dans les inteſtins, & dans les conduits du poulmon ; ce qui donne les mêmes ſignes que la pouſſe, & même avec violence : Il y a cette difference, qu'on voit peu ou point de Chevaux pouſſifs à l'âge de ſix ans, & on en voit quantité de courbatus.

La courbature eſt cauſée ſouvent pour avoir ſurmené un Cheval, c'eſt-à-dire, pour l'avoir fait travailler, & courre plus que ſon haleine & ſes forces ne le peuvent permettre.

La courbature accompagne ſouvent la fourbure, la gras fondure, & même les grands maux de pied, lorſqu'on y a mis quelque violent cauſtic, ou le feu un peu fortement ; mais à ce dernier, elle n'eſt pas dangereuſe, car un ou deux lavemens avec du policreſte la guériſſent.

Quelquefois la courbature vient d'un reſte de maladie, lorſque les humeurs qui la cauſoient ne ſont pas entierement évacuées, & qu'elles pouſſent encore quelques vapeurs acres, chaudes & malignes, qui irritent & alterent le poulmon, & lui cauſent ce mouvement extraordinaire.

La courbature vient auſſi aux Chevaux pour avoir eu une mauvaiſe nourriture dans leur jeuneſſe, comme pour avoir mangé en hyver de l'herbe gelée dans les prez, qui ſe corrompt dans le corps, & enſuite fait un levain, ou pour la courbature, ou pour quelqu'autre mal.

Elle eſt cauſée par une obſtruction dans les conduits du poulmon, qui empêche la reſpiration ; & comme cette obſtruction eſt recente, ou d'une matiere chaude & ſubtile, elle eſt facile à guérir, parce qu'elle cede aiſément aux remedes, pourvû que la fiévre n'y ſoit pas conjointe, comme il arrive quelquefois, & lors elle eſt ſouvent mortelle.

Les remedes qu'on donne à la courbature, doivent être temperez, & plutôt tirant ſur le froid que ſur le chaud, afin d'appaiſer & fixer cette fermentation ou boüillonnement des humeurs ; au contraire de ceux qu'on donne aux Chevaux pouſſifs, où il faut plus de chaleur que de fraîcheur ; à ce mal ici ils doivent en quelque maniere aider à temperer cette chaleur qui fait ce boüillonnement, c'eſt pourquoi tous les remedes pour la courbature doivent être donnez dans des decoctions, & dans des liqueurs pour laver & temperer la chaleur des remedes : l'opiate pour la toux ci-devant fera trés bien aux Chevaux courbatus, & ſon uſage réïteré les guérira, ſi on le donne avec methode.

Le Foye d'antimoine en poudre donné tous les jours depuis une on-

ce jusqu'à deux onces, dans du son moüillé, est capable de guérir une courbature, si le Cheval mange bien, car s'il est délicat, ou dégoûté, il ne voudra pas beaucoup manger de son.

Si la fiévre n'est pas jointe à la courbature, & que le Cheval soit jeune, le plus facile, & le meilleur remede est de le mettre au vert dans les premieres herbes, & l'y laisser nuit & jour, à la rosée des mois d'Avril & de May, elle le purgera & lui débouchera les conduits, l'orge en vert est parfaitement bon, étant donnez, comme nous avons dit.

Si vous n'êtes pas au temps, ni dans un lieu commode pour donner le vert, faites les remedes suivans.

Clistere pour les Chevaux Courbatus.

Otez le foin & l'avoine au Cheval, & lui donnez de la gerbée de froment & du son, tirez-lui du sang des flancs en Lune nouvelle, & le lendemain lui donnez un lavement ramolitif & aperitif: pour cet effet faites une decoction avec les cinq racines aperitives concassées; qui sont *Graminis*, *Rubiæ*, *Eringii*, *Capparis*, *Onodinis*, de chacune une once, avec une once & demie de policreste en poudre, ayant boüilli dans deux pintes & demie d'eau pendant un quart d'heure, ajoûtez-y les cinq herbes émolliantes, mauves, guimauves, mercuriales, violettes & parietaire, de chacune une poignée, & faites cuire encore un quart-heure, puis coulez la décoction, ajoûtez demie-livre de miel Mercurial, & le soir donnez ce lavement au Cheval, & le réïterez cinq ou six jours de suite.

Décoction pour la Courbature.

Le lendemain du dernier lavement, prenez les herbes suivantes, boüillon blanc & pas-d'asne de chacun deux poignées, hachez-les & les mettez boüillir dans trois chopines d'eau pendant un quart-d'heure, avec une demie-once de policreste en poudre, ôtez-les du feu, & mettez dans le pot des fleurs de cocquericot, en Latin *Papaver Rheas*, trois poignées si elles sont fraîches, & demie-once si elles sont séches; couvrez le pot & laissez devenir tiede toute la composition; lors exprimez, & ajoûtez à la colature une once de suc de reglisse noir concassé fort menu, & faites avaler le tout au Cheval avec la corne, redonnez lui encore un lavement sur le soir, & le lendemain la décoction: continuez cette methode de deux jours l'un pendant une douzaine de jours; & si le Cheval se dégoûte pour la décoction, discontinuez jusqu'à ce qu'il ait recouvré l'appetit, que vous lui ferez revenir en lui faisant mâcher une plotte gourmande deux heures le matin & autant l'après dîner; vous pouvez empêcher qu'il ne se dégoûte en lui.

donnant outre les remedes precedens, tous les jours qu'il ne prend point de breuvage, deux onces de foye d'antimoine dans du ſon à midi : cela le maintiendra en appetit, & contribuëra à ſa guériſon.

Un Cheval qui a long-temps ſupporté la courbature, & auquel les remedes precedens ont peu apporté de ſoulagement, court riſque de reſter pouſſif : pour prevenir cela, s'il eſt d'un temperament flegmatique, plein d'humeurs, lent & pareſſeux : on peut lui donner le remede qui ſuit pour lui ôter les plus gros flegmes & quantité de glaires, qui le ſoulageront beaucoup; mais s'il eſt alezan brûlé, ou ardent & plein de feu, ne le lui donnez pas ſans vous attendre qu'il le rendra fort malade, mais une couple de lavemens avec policreſte au fort & dans l'accés de ſon mal, & beaucoup le promener dans ce temps-là, le tireront peut-être d'affaire. Il ne le faut pas donner non plus à un Cheval dans le commencement de ſa courbature, ni s'il avoit la fiévre conjointe ; car on lui purgeroit l'ame du corps.

Remede qui évacue & ſoulage un Cheval Courbatu.

Prenez deux ou trois livres de lard gras, coupez-le en tranches deliées, & le faites deſſaler dans cinq ou ſix eaux, les changeant de deux heures en deux heures ; pendant ce temps prenez des choux rouges non pommez, du boüillon blanc, deux grandes poignées de chacun, & une poignée de chardon beni, hachez-les bien menu, & mêlez-bien le tout enſemble, avec le lard deſſalé qu'on aura mis en pâte dans un mortier à force de piler : puis mêlez les herbes dans le même mortier, pour en faire des pilules groſſes comme des bales de Tripot ; qu'il faudra rouler ſur la poudre de regliſſe, afin qu'elle ne s'attache pas aux doigts de celui qui les lui fera avaler. Il faut quand le Cheval en aura avalé ſix ou ſept, lui donner un peu de vin avec la corne, ou même après chaque pilule s'il a peine à les avaler, & ayant pris toutes les pilules, lui rincer la bouche avec chopine de vin qu'on lui fera avaler, & parmi les pilules encore environ une chopine ; le Cheval doit être bridé quatre heures avant & autant après.

Si ce remede le ſoulage, il faut pour achever de le guérir, recommencer à lui donner des décoctions, le crocus, & les lavemens precedens, s'il le guérit, il ne lui faut plus rien faire ; mais ſi vous ne lui trouvez aucun amandement, ayez recours au remede qui ſuit.

Décoction pour Courbature.

Prenez des feüilles de choux rouges, prenant bien garde de ne point prendre des choux pommez, comme on voit chez les Arboriſtes à Pa-

ris, car ils ne valent rien pour la Medecine, au contraire ils ſont fort nuiſibles; prenez auſſi du chardon beni, de chacun trois poignées, boüillon blanc, ou *Verbaſcum*, & pas-d'âne, de chacun deux poignées, grains de genévre pilez une poignée: faites boüillir le tout dans deux pintes d'eau une demie-heure à gros boüillons, ôtez du feu & mettez dans la décoction toute boüillante, deux poignées de fleurs de coquericot frais, ou une poignée de ſéches, couvrez le pot & le laiſſez refroidir; étant preſque froid, coulez & ajoûtez à la colature aſſez de ſaffran pour la jaunir, & deux onces de conſerve de roſes liquides, qu'il faut délayer avec la décoction; & ayant donné un jour auparavant un lavement au Cheval il faut faire prendre ce remede, réïterer le même jour un lavement, & continuer ainſi une douzaine de jours, pourvû qu'il ne perde pas le manger: ſi cela étoit il faudroit diſcontinuer juſqu'à ce qu'il eût recouvré l'appetit. Chap. cxxii.

Au bout de douze jours, s'il n'a plus de battement de flanc il faut donner du temps à la nature pour agir ſans remedes, afin de ne la point accabler, & lui donner le temps de gagner le deſſus & vaincre ſon ennemi, que le remede aura affoibli.

Et comme il eſt difficile que la chaleur étrangere qui eſt le principe du mal, ne ſoit augmentée par les remedes qu'on aura pratiqués, & n'aye extenué & échauffé tout l'interieur du Cheval, pour aider à rétablir la chaleur naturelle, & détruire l'étrangere, & même pour déboucher ce qui reſteroit de bouché & d'obſtrué, il faut lui faire manger tous les jours, une once de criſtal mineral en poudre, & deux muſcades après dans du ſon moüillé, & continuer aſſez long-temps; que ſi le Cheval perd le manger par le trop grand rafraîchiſſement, il faut ceſſer, & lui donner tous les jours à la place du criſtal mineral, deux onces de foye d'antimoine en poudre, lequel ne le rafraîchira pas tant, & lui donnera très-bon appetit.

Remedes pour les obſtructions du poulmon, cauſées de Courbature.

UN jeune Cheval ayant le flanc ſi oppreſſé, qu'on le jugeoit pouſſif & entierement perdu, guérit parfaitement par le remede ſuivant. Chap. cxxiii.

Mettez dans un pot trois pintes d'eau, avec du chardon beni, & *pulmonaria querſina* coupez menu, de chacun une poignée, du guy de chêne concaſſé une once, racine d'althea concaſſée demie-once, autant *d'enula campana*, & deux poignées d'hyſope: faites cuire le tout environ deux heures; puis l'exprimez, & ajoûtez une demie-once de ſuc de regliſſe, & une once de regliſſe pilée, anis & fenoüil de

chacun demie-once, le tout bien pulverisé, un scrupule de saffran, une demie-livre de miel écumé, & une pinte de vin blanc, le tout bien mêlé ensemble, donnez-le en deux fois un peu tiede au Cheval, l'ayant tenu bridé six heures avant la prise, & le promenant une bonne heure après la prise, puis le laissez quatre heures bridé.

Il faut donner de cette décoction quatre jours consecutifs au Cheval & le laisser reposer ensuite trois jours, au bout desquels il faut lui donner encore quatre prises consecutives: ce remede le soulagera beaucoup, ou le guérira s'il est jeune.

Poudre pour la Courbature.

Si le remede precedent n'a pas guéri le Cheval, vous pouvez lui donner le remede qui évacuë & purge les Chevaux courbatus ci-devant décrit, observant toutes les circonstances que j'ai marqué avant de lui donner: ensuite vous lui ferez prendre la poudre suivante, qu'on peut donner aussi sans faire preceder aucune evacuation & elle réüssit assez bien.

Prenez trois livres de graine de lin séchée au four, comme nous avons déja dit dans une autre recepte étant pulverisée, ajoûtez-y de la gentiane trois onces, fenugrec deux onces, *enula campana* une once & demie, sauge & hysope de chacune trois onces, soufre, demie-livre, mettez le tout en poudre & le mêlez pour en donner au Cheval une couple de cueillerées le matin dans du son, laissez-le bridé une heure & demie après, & continuez jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de poudre: si le Cheval n'est pas guéri, donnez-lui un lavement comme nous avons dit qui ne le guérira pas non plus, mais qui lui donnera du soulagement s'il est souvent réïteré; & laissez agir la nature, qui par un regime bien reglé rétablira le Cheval.

Pour un Cheval Courbatu fort malade.

La plus dangereuse courbature, est lorsque la fiévre s'y mêle; ce qui se fait avec beaucoup de tourment, & le mal presse si fort, qu'on ne peut avoir le temps de lui faire les remedes précedens.

Il faut commencer par l'un de ces deux lavemens: prenez les herbes émolliantes, hachez-les, faites une décoction & laissez-la refroidir, & la passez ensuite, ajoûtez une demie-livre de miel, & donnez le tout tiede au Cheval: vous pouvez en donner un le matin & l'autre au soir si vous le jugez à propos.

Autre.

Faites boüillir un once de *Crocus Metallorum* en poudre fine dans cinq

cinq chopines de bierre pendant un demi-quart d'heure, laiſſez raſ- ſeoir, verſez par inclination, & coulez au travers d'un double linge, ajoûtez-y un quarteron de beurre, donnez le tout tiede au Cheval, & le lendemain le remede ſuivant. Chap. CXXIII.

Remede pour Cheval Courbatu qui a la fiévre, & eſt fort malade.

PRENEZ les eaux de chardon beni & de ſcabieuſe de chacun ſix onces, eau de racine des prez, en Latin *ulmaria*, & de canelle de chacune quatre onces, eau de chicorée quatre onces, conſerve de roſes liquides deux onces, confection d'alkerme ſans muſc ni ambre une once, demi dragme de theriaque, & ſix grains de ſaffran de Levant en poudre. Chap. CXXIV.

Il faut diſſoudre les choſes ſolides dans les eaux, faire avaler le tout au Cheval, & rincer la fiole, la corne, & la bouche du Cheval, avec encore des eaux de chardon beni, ſcabieuſe & chicorée, de chacune une once & demie; ainſi quand on preparera le remede, il le faut tout mettre dans une fiole, & dans une autre fiole les quatre onces & demie d'eau de chardon beni, ſcabieuſe & chicorée, pour rincer la bouche: cette quantité d'eau tempere la chaleur de la fiévre.

Le temps le plus propre pour donner ce remede, eſt à ſix heures du ſoir, lui donner un lavement dès les quatre heures, & le tenir bridé juſqu'à huit.

Le lendemain à pareille heure de quatre heures du ſoir, lui donner un des lavemens précedens, & à ſix le ſaigner des deux plats des cuiſſes, le tenir encore bridé deux heures; on peut réïterer ce remede deux & trois fois, mais non pas la ſaignée, ſans neceſſité: les Chevaux qui ont beſoin de ce remede, doivent peu manger de foin: il faut leur laver ſouvent la bouche avec du verjus, du ſel, & du miel roſat, & leur donner frequemment un des lavemens précedens. Comme j'ai vû des Apotiquaires qui ont fait payer extraordinairement ce remede, je donne avis à ceux qui en auront affaire, qu'il vaut au plus trois livres dix ſols, parce que la confection d'alkerme eſt ſans muſc ni ambre, ce qui l'encherit.

Ceux qui ont de bons Chevaux, doivent faire cas de ce remede, en moins d'un mois de temps j'en ai guéri quatre, tous Chevaux de prix, & tous hors d'eſpoir de guériſon.

Pour la boiſſon du Cheval courbatu, vous lui donnerez ſi vous voulez dans un ſceau d'eau, le febrifuge dont je donnerai la deſcription au Chapitre CXXXVI. & continuërez: il eſt compoſé de ſel de tartre, de ſel armoniac, &c. Au défaut vous lui délayerez dans un ſeau la

pâte d'un pain d'un ſol prête à mettre au four, elle rendra l'eau blanche, le rafraîchira & donnera quelque nourriture ; elle vaut infiniment mieux que la farine qu'on met dans la boiſſon.

Ce remede eſt bon aux fiévres ſimples, & preſqu'à tous les Chevaux qui ont de grands battements de flanc, dont le principe eſt une chaleur interieure, même je l'ai donné aux Chevaux morfondus qui ont grand battement de flanc, joint audit morfondement, & je m'en ſuis bien trouvé ; car quoiqu'il faille échauffer un Cheval en cet état pour fortifier la nature, & l'aider à pouſſer au dehors ce qui lui nuit ; comme la fiévre s'augmente par cette chaleur, il faut trouver un bon remede qui fortifie ſans beaucoup échauffer, ce que celui-ci fera aſſûrément.

Les Chevaux courbatus fort malades, & qui ont une fiévre violente, ne ſe couchent pas : s'ils ſe couchent, ils ſe relevent d'abord, n'ayant pas la reſpiration ſi libre étant couchez que debout ; mais ſi le Cheval courbatu qui a la fiévre, ſe couche & ſe tient couché long-temps, c'eſt un trés-bon ſigne, & quoiqu'il ſe plaigne plus en cette poſture que debout, ce n'eſt pas mauvais ſigne : car les Chevaux les plus ſains ſe plaignent quand ils ſont couchez ; & cette remarque eſt de conſequence pour tous les Chevaux fort malades, afin de mieux juger de leur mal.

Potion ou breuvage, pour le Cheval Courbatu, très-malade, avec la Toux ou ſans Toux.

Prenez cinq demi-ſeptiers des quatre eaux cordiales, de ſcorzonere, de raine des prez ou *ulmaria*, de chardon beni, & de ſcabieuſe, delayez parmi une once de confection de Jacinthe ſans muſc ni ambre, & une plotte theriacale en poudre, mêlez-bien le tout, & le matin donnez-le au Cheval, & rincez le pot & la corne avec un demi-ſeptier d'eau de chicorée amere que vous lui ferez avaler pour lui rincer la bouche ; tenez-le au maſtigadour trois heures avant le breuvage & deux heures après, & le ſoir donnez-lui le lavement ſuivant : Faites boüillir une once & demie de policreſte en poudre, & demie-once de coloquinte ſans graine, avec cinq chopines de bierre pendant un demi-quart d'heure, à gros boüillons, ôtez du feu & paſſez, délayez dans la colature un quarteron de bon *populeum*, & donnez le tout tiede au Cheval : Si pour ce remede il n'y a pas d'amendement, c'eſt aſſûrément un très-méchant ſigne, & le Cheval court riſque de mourir ; que s'il y a de l'amendement, il faut réïterer le lavement pluſieurs fois, & cela contribuëra beaucoup à ſa guériſon.

Aux Chevaux courbatus je me suis bien trouvé quelquefois de leur donner une prise de pilules puantes, d'abord elles augmentent le battement de flanc ; mais ensuite il s'appaise absolument ; d'autres fois ces plottes ne les ont pas guéri. Chap. cxxiv.

Décoction du Lieutenant pour Cheval Courbatu trés-malade.

Prenez chardon beni & hysope, de chacun une poignée, suc de reglisse deux onces, racines de gentiane concassées une once, faites boüillir le tout dans trois demi-septiers d'eau l'espace d'une demie-heure, l'ôtant du feu : versez dessus un demi-septier de vin blanc : passez le tout, & délayez une pincée de saffran, & le donnez au Cheval en une fois ou en deux, selon la repugnance qu'il aura à le prendre, ou selon sa force : le lendemain il le faut saigner des flancs ; & le tenir en un lieu temperé.

Comme le Cheval ne mangera que trés-peu en cet état, il le faut nourrir avec des orges mondez sans beurre ni graisse, ou du pain cuit s'il en veut, ou du son, comme nous avons enseigné aux Chapitres VI. VII. VIII. & IX. il le faut tenir souvent au mastigadour, & souvent le lui ôter ; puis lui presenter à manger.

Crocus Metallorum.

PRENEZ Antimoine crud du meilleur, c'est-á-dire, du plus aiguillé, les aiguilles les plus larges, & nitre ou salpêtre, autant de l'un que de l'autre, mettez-les en poudre, & les mêlez ensemble dans un creuset ou pot qui tienne au feu, mettez-y le feu avec une méche ou un charbon ardent, le tout s'enflammera : laissez refroidir, & renversez le pot, le foye d'antimoine sera au-dessus des scories. Chap. cxxv.

Separez le foye des scories, lesquelles sont bonnes à certaines choses, & pilez ce foye en poudre fort fine. Etant pilé, jettez le dans l'eau, rebroyant dans le mortier ce que l'eau n'aura pas dissout, & continuez jusqu'à ce que la matiere soit en poudre impalpable, & qu'elle passe avec l'eau, laissez-la reposer, & au fond vous aurez une poudre d'une feüille morte, sur laquelle vous verserez d'autre eau ayant ôté la premiere, jusqu'à ce que vous ayez ôté tout le sel du nitre qui est resté, & qui ne se sera pas enflammé.

Le *Crocus Metallorum*, est propre pour donner interieurement aux Hommes, & pour faire du vin émetique pour leur usage ; mais il n'est pas bon pour les Chevaux, & je me sers aux Chevaux du foye d'antimoine qui differe en quelque chose du *Crocus Metallorum* : on le prepare en la maniere suivante.

CHAP. CXXV.

Foye d'Antimoine.

Prenez six livres d'antimoine crud fort éguillé, pilez-le grossierement, prenez quatre livres & demie de salpêtre de la seconde fonte, le blanc & le rafiné est trop violent, & brûle tout, pilez fort le salpêtre, & mêlez-le avec l'antimoine dans un pot de fer ou mortier de fonte, en sorte que les deux tiers du pot demeurent vuides, mettez-y le feu avec un tison de feu ou une méche; d'abord que le feu a pris à la matiere, éloignez-vous du pot, parce que la fumée de l'antimoine dans le temps qu'il s'enflamme, ne vaut rien. Laissez boüillonner ensemble les matieres jusqu'à ce que le tout soit refroidi; il ne faut point d'autre feu pour cette preparation que celui qui est au bout de la méche, pour enflammer les matieres.

Quand il sera refroidi ôtez-le du mortier en le renversant, le foye sera au fond, & le salpêtre qui ne sera pas enflammé, sera au-dessus joint avec les impuretez de l'antimoine qu'on nomme scories; vous pouvez facilement separer les deux: car le foye doit être luisant comme du verre, mais fort opaque brun, s'il est autrement, il est mal fait, & s'il tire sur la feüille morte, il est brûlé & n'est pas bon pour les Chevaux.

Il ne faut point laver le foye d'antimoine, car on lui ôte beaucoup de sa vertu. Pour les scories vous les garderez pour d'autres usages, particulierement pour les lavemens, & par tout où vous trouverez dans ce Livre que j'ordonne du policreste dans les lavemens, vous pouvez ajoûter à la place du policreste la même quantité de scories, & assûrément elles produiront un aussi bon effet, & peut-être meilleur, car les scories sont un veritable policreste, fait avec le soufre d'antimoine & le nitre, mais outre cela, les scories sont impregnées de quelque vertu de l'antimoine qui les fait plus agir efficacement que le policreste ordinaire.

Vous donnerez de ce foye en poudre fine, deux onces dans l'avoine ou dans du son moüillé pendant un mois: il donnera bon appetit & fera bien manger les dégoûtez, il tuëra les vers, contribuëra à la guérison des playes, du farcin & de la gâle, purifiëra le sang desobstruant & débouchant les conduits, il engraissera les Chevaux qui ne peuvent se rétablir, il appaisera la toux, & donnera bonne haleine.

L'effet de ce remede n'est pas sensible au Cheval: il agit par insensible transpiration; rafraîchissant par reaction les parties interieures, ne les purgeant aucunement; & si la Medecine universelle des Chevaux est dans quelque remede, elle est dans celui-ci;

hors dans les occasions, où il faut échauffer, tous les jours son usage fait reconnoître de nouvelles vertus & proprietez. Chap. cxxv.

On peut remarquer qu'il agit par insensible transpiration, en voyant étriller le Cheval qui en use, car il aura dans les commencemens plus de crasse de moitié qu'il n'avoit auparavant, parce que l'usage de cet antimoine purifiant le sang, chasse au dehors par les pores du cuir les excremens de la troisiéme coction, qui sont ces fuligines ou vapeurs qui corrompent le sang; & cette plus grande abondance de crasse qui s'arrête sur le poil pendant l'usage dudit foye d'antimoine, & qu'il n'avoit pas auparavant, en est une marque assûrée.

Il n'y a pas long-temps qu'une personne qui avoit fait user à ses Chevaux du foye d'antimoine, me demanda ce que c'étoit que cet antimoine crud avant qu'on lui eût donné aucune autre forme: il me dit que je devois en avoir parlé pour satisfaire le Lecteur, ce que j'avois évité pour n'abuser pas de son loisir. L'antimoine est un corps mineral qui approche de la matiere metallique, il est d'un noir tirant sur le bleu, avec de grandes éguilles brillantes comme de l'étain poli; il est composé de deux sortes de soufre, l'un très-pur & fixe, & fort approchant de celui de l'or; l'autre qui est inflammable comme le soufre commun: il contient beaucoup de Mercure, plus solide & plus cuit que le commun, & un peu de terre crasse & salée. L'antimoine vient d'Allemagne, d'Hongrie qui est le meilleur, & de plusieurs autres lieux, il est à fort bon marché, & fort commun presentement qu'on en a decouvert en France beaucoup de très-bonnes mines.

Dans beaucoup de ses preparations il prendra la forme des sels, avec lesquels il est joint, & presque toutes les poudres les plus en usage qu'on en fait sont des atomes du regule d'antimoine déguisées, qui agissent diversement, selon la nature des sels ou des esprits corrosifs avec lesquels ils sont enveloppez; une marque de cela est qu'on peut reduire beaucoup de preparations d'antimoine, par le moyen du nitre ou du borax en regule, car il attire par l'action du feu l'enveloppe avec laquelle ils étoient retenus, & ensuite ils retournent en regule, & l'on fait ces differentes preparations pour ouvrir ce regule, & lui donner lieu, étant en plus petits atomes, d'agir en moindre quantité, & plus efficacement.

Pour faire du vin émetique, il faut infuser deux onces de foye d'antimoine en poudre fine, dans trois chopines de vin blanc; laisser l'infusion vingt-quatre heures à froid, puis en ôter une pinte par inclination, ensuite on peut remettre encore d'autre vin sur ce foye d'an-

Chap. CXXV. timoine jusqu'à cinq ou six fois : Il n'est point de Chimiste qui n'exhalte les vertus de ce remede ; & comme avant moi, on ne l'a point donné aux Chevaux, il n'est pas si connu qu'il devroit l'être ; c'est avec le *Crocus* que l'eau beniste de Rulandus est faite, vous en verrez les vertus dans les Auteurs qui en ont traité ; *Scroderus*, *Crollius & Quercetan*, rapportent de fort belles experiences du *Crocus Metallorum*.

Pour ôter tout scrupule à ceux qui ne sçavent pas les effets de l'antimoine pour les Chevaux, & afin qu'ils n'ayent aucune apprehension d'un si bon remede, je dirai encore une fois que de quelque façon qu'on le donne, il n'est pas purgatif aux Chevaux : que même le soufre-auré d'antimoine, qu'on tire des scories qui restent quand on a fait le regule, qui est le plus violent émetique qui se tire de ce mineral, ne purge en aucune maniere le Cheval.

Ne connoissant pas encore l'effet de l'antimoine preparé, & ayant vû des pilules perpetuelles de regule d'antimoine pour les Hommes, desquelles une seule pilule est capable de purger une Armée entiere, la faisant avaler à tous les soldats l'un après l'autre, ce qui est une affaire de fait qu'aucun Medecin n'ignore ; je fis faire deux pilules de regule de la grosseur d'une fort grosse noix : je les fis avaler à un Cheval, croyant de le purger, mais il les rendit au bout de deux jours & demi, comme il les avoit avalées, sans en fienter plus mol ni purger le moins du monde, je redonnai les mêmes pilules de regule à un autre Cheval qui au bout de deux jours en rendit seulement une, l'autre demeura dans son corps les sept dernieres années de sa vie, & l'écorcheur qui l'ouvrit, trouva la pilule dans un des replis des boyaux, & croyant que c'étoit une balle de mousquet, il me la vint montrer, admirant qu'une si grosse balle n'eût pas tué le Cheval du coup, & je vis par cette premiere & seconde épreuve que le regule, non plus que les autres preparations d'antimoine, ne purgent point les Chevaux.

On peut en sûreté donner l'antimoine preparé pour les incommoditez que j'ai remarquées ci-devant, & pour plusieurs autres : son effet principal est de purifier le sang, & toute la masse d'icelui, ce qui se fait par *Diaphoresim*, ou insensible transpiration, son usage consommera en partie les eaux superfluës, qui sont l'origine & la cause des maladies, puisqu'elles se corrompent, envoyent des vapeurs malignes au cerveau, font un limon qui bouche & obstruë les petits rameaux des veines, & finalement elles se mêlent parmi le sang, le corrompent, & le rendent incapable de donner une bonne nourriture.

Le foye d'antimoine desobstruë & débouche puissamment les veines & arteres qui sont l'origine de toutes les maladies ; & ce qui est de merveilleux en ce remede, est qu'il agit par irradiation, qui est une vertu infinie, contenuë seulement dans ce mineral preparé & réduit en medicamens par une duë preparation.

Ce remede previendra les maladies, si vous en faites user à vos Chevaux de temps en temps, il les guérira lorsqu'ils en seront atteints, hors les maladies froides où il faut échauffer, comme la gourme, la morve, & tout Cheval qui jette par le nez : Et je suis surpris de ce que tant d'habiles gens qui ont traité des Chevaux malades, ne se sont pas avisez de mettre en usage cet excellent remede.

La satisfaction qu'on a dans l'usage de ce remede, est qu'on est asûré qu'il ne peut faire de mal, parce qu'il est rafraîchissant : les anciens Medecins qui veulent détruire le credit de l'antimoine, disent qu'il est plein d'esprits arsenicaux qui corrodent & consomment les parties interieures, qu'ainsi les suites en sont fâcheuses, quoique d'abord on en voye d'assez grands effets : ces esprits arsenicaux ne sont que dans l'idée de ces Messieurs à l'égard des Chevaux ; car j'en ai fait manger à plusieurs quatre & cinq livres sans aucune intermission, deux, trois ou quatre onces tous les jours : s'il y avoit eu de ces esprits corrosifs dans l'antimoine, l'estomac & les boyaux de ces Chevaux auroient été percez de ces cribles, ce qui n'est pas, car on les a vûs amander tous les jours, être frais & gaillards & même de ceux qui avoient la peau attachée aux os se trés-bien retablir & devenir gras par l'usage de cette poudre, qui asûrément n'a rien de malin pour les Chevaux, mille personnes, qui en ont fait user, en peuvent rendre témoignage, & pour moi je suis si persuadé de cette verité, que je le conseille à tous mes amis : & pour les esprits arsenicaux je ne les crains non plus que les esprits dont on fait peur aux petits enfans.

Il ne faut point donner de foye d'antimoine aux Chevaux qu'il faut échauffer, puisqu'il rafraîchit en purifiant le sang, hors de ces occasions donnez-le à tout ; mais dans les commencemens qu'un Cheval mange du foye d'antimoine, particulierement les huit ou dix premiers jours, il ne lui faut point faire de course, ni de travail excessif, parce que comme il purifie le sang, il le met en mouvement, & dans le temps que ce sang est en mouvement & qu'il fait comme une espece de boüillonnement universel, si on travaille & fatigue trop un Cheval, il deviendra facilement fourbu, & ne le seroit pas devenu s'il n'avoit pas mangé du foye d'antimoine, puisque les humeurs, & particulierement le sang n'auroit pas été dans cette agi-

Chap. cxxv. tation & ce mouvement ; ce n'est pas que le travail moderé ne soit necessaire, car il oblige la nature de pousser par les pores ces vapeurs ou fuligines qui corrompoient le sang, mais les huit ou dix premiers jours il faut éviter l'excessif, & sur tout quand le Cheval a sué, le bien essuyer, & empêcher qu'il ne se refroidisse tout à coup, ce premier boüillonnement de sang étant appaisé, on n'a plus cette grande precaution à garder.

Du Cheval qui ne se peut remettre, pour avoir trop fatigué.

Chap. cxxvi. Les grandes fatigues des Chevaux, principalement de l'Armée, les mettent dans un état de langueur, dont ils ont bien de la peine à revenir : il ne faut pas s'en étonner, car tantôt ils ont de bon fourage ; tantôt ils sont obligez de manger du seigle, du millet, de mauvaises herbes, du foin corrompu ; & tantôt en abondance, & souvent trés-peu ou point du tout ; outre que les eaux sont ou mauvaises, ou prises à contre temps, sans parler des courses & du travail deregié ; à moins qu'un Cheval ne soit robuste & bien composé, il est difficile qu'il ne s'en trouve abbatu.

Il est mal aisé dans ces rencontres de s'attacher à une maladie particuliere ; mais l'on ne peut manquer en les traitant, si on se sert des remedes qui fortifient les parties interieures, qui délassent les exterieures, qui ôtent les mauvaises humeurs qui s'amassent chaque jour, soit par les saignées, soit par quelques purgations universelles ; & si l'on découvre quelque affection particuliere, il faut pour lors avoir recours aux remedes specifiques & propres à cette maladie.

L'on connoît ces Chevaux qui ont été mal-traitez à l'Armée, en ce qu'ils ont presque tous la corde : c'est-à-dire qu'aux défaut des côtes le long du ventre, quand le Cheval respire, il se forme un canal capable d'y loger une corde : ils ont le poil herissé & mal teint, la fiente séche & noire, & par fois on y trouve des vers, les yeux tristes, & quoiqu'ils mangent beaucoup, ils n'amendent point ; ils sont étroits de boyaux ; quand on les promene en main, vous les voyez mal contens : enfin ils sont privez de toute la gayeté que le repos donne aux Chevaux.

Si le Cheval qui revient de l'Armée ou de quelque long voyage ou qui a beaucoup fatigué à ces signes, avant de lui faire prendre aucun remede, il le faut saigner du col, & ensuite lui faire user de quelques poudres digestives, qui aident la coction des alimens & qui preparent les humeurs superfluës, pour être évacuées avec plus de facilité.

Le

Le foye d'antimoine en poudre servira de poudre digestive, si on en donne au Cheval deux onces tous les jours dans du son moüillé. Si le Cheval a de l'aversion pour le son, donnez-lui du soufre auré d'antimoine dans du vin, comme j'enseignerai au Chapitre CXXIX. lequel fera encore mieux qu'aucune preparation d'antimoine, & en peu de temps il rétablira le Cheval, deux ou trois prises de pilules puantes, laissant un jour d'intervale d'une prise à l'autre, prepareront fort bien le corps du Cheval. Chap. CXXVI.

Composez un lavement de la maniere suivante; faites boüillir les cinq herbes émollientes dans deux pintes de bierre, & une chopine ou trois demi-septiers d'urine de Vache, ou au défaut, de l'urine d'un homme sain qui boit beaucoup de vin, délayez dans la colature une demie livre de miel mercurial, & un quarteron de beurre frais, & le soir donnez-le tout tiede au Cheval en lavement, & continuez à lui donner du foye d'antimoine, tous les jours pendant quinze ou vingt jours, & ce même lavement de trois jours en trois jours.

Il faut moüiller le foin qu'il mangera, avec de l'eau où l'on aura dissout sur un sceau, deux ou trois onces de policreste, ne lui point donner d'avoine, & qu'il ne boive que de l'eau dans laquelle sur un sceau l'on aura délayé une livre de miel.

Au bout de vingt jours quittez l'usage des poudres & lavemens, & laissez reposer le Cheval sept ou huit jours, au bout desquels vous lui ferez les fomentations, sans interrompre le foin moüillé, & l'eau où le miel sera dissout.

Quoique ce ne soit pas ici le lieu pour décrire le policreste, neanmoins comme il entre souvent en usage pour les lavemens particulierement, je le mettrai en ce lieu, n'ayant pas d'autre endroit plus commode.

Policreste ou Soufre fusible.

LE bon sens fait connoître que tous les remedes fusibles font plus d'effet que les autres, celui qui rendra la scamonée fusible en fera un excellent purgatif, le tartre de même, & plusieurs autres: tout le monde tombe d'accord que le soufre, ou plutôt les fleurs de soufre, sont le baume du poulmon. S'il est rendu fusible, il sera plus puissant pour nettoyer, déboucher, purifier, & même lâcher le ventre, puisqu'étant dissous il penetrera plus facilement, & sera plus capable des operations qu'on lui attribuë, que s'il étoit indissoluble, & il demeureroit comme une terre pesante au fond de l'estomac: on le preparera comme il suit, Chap. CXXVII.

Chap. C.XVII. Prenez un creuset ou pot de fer, placez-le entre des charbons jusqu'au haut, allumez-les en sorte que le pot rougisse par tout, même le fond, & lors projettez avec une cueillere moitié soufre pilé, & moitié nitre fin, pilez & joints ensemble, une demie-once ou environ chaque fois : la matiere prend feu & s'enflamme d'abord qu'elle touche le pot ou creuset, laissez passer la flamme, remuez ce qui est au fond du pot, projettez toute la matiere cueillerée à cueillerée, & remuez avec une verge de fer la matiere qui est au fond du pot, afin que l'action du feu penetre mieux ladite matiere; ainsi quand vous avez projetté trois ou quatre fois, il faut cesser un moment & remuer la matiere, & continuer jusqu'à ce que la projection soit toute faite, & que tout soit dans le pot : lors couvrez-le & mettez du charbon pardessus, à côté & par tout, laissez refroidir de lui-même le tout, puis pilez la matiere qui sera rougeâtre, couleur de rose fort pâle, si vous avez fait bon feu, & que le salpêtre soit bien fin, sinon la matiere sera blanche comme neige,& sera bonne;ou grisâtre & elle ne vaudra rien. De quatre livres de matiere vous en aurez une livre & demie, qui fondra dans l'eau, & rougira dans le feu sans se consumer, qualitez contraires au soufre ordinaire, on l'appelle du *Policreste :* le blanc n'est pas si excellent que celui qui est couleur de rose. J'avouë que quoiqu'on fasse bon feu, qu'on aye d'excellent salpêtre & qu'on observe bien toutes choses, il y a un peu de hazard à trouver cette couleur de rose.

Cette poudre est fort rafraichissante, & souvent trop : car il ne faut que mediocrement rafraîchir les Chevaux, c'est pourquoi on ne la donne guéres toute seule, & même peu souvent par la bouche ; on la pourra mêler avec la graine de genévre, ou la muscade, une once de cette poudre, & demie-once de genévre pilé, ou une muscade rapée dans du son moüillé ; si le Cheval ne la veut pas manger, il la faut faire infuser toute la nuit dans une pinte de vin, le matin la faire tiedir & avaler au Cheval à jeun, vous connoîtrez à la premiere ou seconde prise, s'il n'a pas besoin d'être rafraîchi, en ce qui se dégoûtera, le poil lui herissera, sur tout aux flancs; si cela arrive, il faut cesser de lui donner du policreste, & tenir pour certain qu'il doit être plutôt échauffé par de bonnes poudres cordiales, que rafraîchi par ce policreste : la plûpart des gens croyent qu'on doit agir aux Chevaux comme aux Hommes qui ont besoin la plus grande partie d'être rafraîchis, parce que leurs passions & desirs dereglez joints à l'intemperance, leur échauffent le sang, & par consequent toutes les parties : Il n'en est pas de même aux Chevaux qui sont exempts des inquietudes & des chagrins des Hommes, & dont le sang & les humeurs ne sont pas si sujets à s'échauffer & s'enflammer, & par conse-

quent ont souvent besoin d'être rafraîchis. Chap. cxxvii.

Les lavemens dans lesquels on met une once jusqu'à deux de policreste, appaisent le battement de flanc, & temperent la chaleur des intestins, car après qu'on a donné trois ou quatre de ces lavemens à un Cheval, quoiqu'auparavant sa fiente fût cuite ou séche, elle change & redevient naturelle.

Ce remede est trés-bon pour les Hommes, ceux qui le mettront en usage, trouveront qu'il fait de bons effets aux Poulmoniques, aux galeux ou échauffez dans le corps, aux chûtes d'un lieu élevé, où l'on crache le sang; mais il faut preparer ce policreste; & outre ce que nous avons enseigné ci-devant, le dissoudre ensuite dans un assez bonne quantité d'eau, filtrer & faire boüillir jusqu'à la pellicule, & le mettre cristaliser à la cave dans un vaisseau de bois. Vous aurez des cristaux qu'il faut garder dans le verre bien bouché pour l'usage des Hommes, car aux Chevaux la premiere preparation suffit. La figure de ce sel est quarrée, approchante de nôtre sel commun. On s'en sert encore dans les obstructions du foye, de la rate, du pancreas & du mesentere; il détache les matieres visqueuses, & purge benignement par en bas: sa dose est depuis deux dragmes jusqu'à quatre, dans une pinte d'eau en cette maniere. Vous mettez dans une terrine quatre gros de sel policreste en cristaux avec un bâton de reglisse concassé, & deux pincées de roses de Provins séches ou fraîches, ou bien des fleurs de violettes à la place des roses, & vous jettez dessus environ une pinte d'eau boüillante, & laissez reposer toute la nuit. Le matin on en prend un grand verre, & une heure après un autre: il purge benignement sans chaleur, on en peut aussi faire une ptisane usuelle pour en boire à toute heure, même dans les repas; mais il faut sur une demie-once de ce sel mettre deux pintes d'eau. J'ai ajoûté ce remede pour les Hommes, contre le dessein que j'avois de ne me point mêler du métier d'autrui; mais les bons effets de ce sel m'ont obligé d'en dire un mot en faveur de ceux qui sont à la campagne éloignez des Medecins. Il y a dans ce Livre plus de cinquante remedes trés-excellens pour les Hommes à qui les sçaura approprier.

Fomentation pour Cheval maigre & harassé.

LES Chevaux qui ont la peau attachée aux os, ne peuvent profiter, ainsi outre les remedes interieurs ils ont besoin de fomentations, que vous ferez de cette maniere, pour leur détacher la peau de la chair & des os. Chap. cxxviii

Tirez du ſang au Cheval, le lendemain prenez les cinq herbes émollientes, & la dent de lion qui eſt une eſpece de chicorée ſauvage, la langue de cerf, l'abſinthe, l'aigremoine, l hipericum ou millepertuis feüilles & fleurs, ſi l'on eſt au temps, les feüilles de laurier, marjolaine, menthe, meliſſe, pouliot, romarin, rhuë, ſauge, ſerpolet, thym, les cinq petites racines aperitives, qui ſont *radices graminis, rubiæ, eringii, caparis, onodinis* : Mon deſſein n'eſt pas d'employer toutes ces plantes, mais j'en propoſe pluſieurs, afin que vous preniez celles que vous trouverez aiſément ; mondez les racines, puis les concaſſez, & en prenez une poignée de chacune, & des herbes en bonne quantité : mettez les racines dans un chaudron avec de la lie de vin, & les faites boüillir long-temps, enſuite ajoûtez-y les herbes ; le tout ayant cuit pendant trois heures, prenez une poignée des herbes & des racines autant chaudes qu'il ſe peut, c'eſt-à-dire, qu'on y puiſſe ſouffrir la main, & en frottez tout le corps du Cheval, en ſorte qu'il ſoit bien humecté : & d'abord après cela frottez lui les flancs, le ventre, le gozier, & tout le reſte du corps avec l'onguent de Montpelier : l'ayant graiſſé, il faût avec les mains bien frotter pour faire penetrer l'onguent.

Enſuite prenez une vieille nappe, ou un drap uſé, moüillez-le dans la lie du chaudron encore chaude, & le mettez en double ſur le corps du Cheval, en ſorte qu'il entoure tout ; puis mettez par deſſus une ou deux couvertures bien étoffées, & liez le tout avec un ſurfais ou deux ; vous pouvez même coudre les bouts de la couverture afin qu'elle tienne mieux : il le faut laiſſer de la ſorte vingt-quatre heures ſans y toucher, puis il faut recommencer les fomentations, encore deux fois, de la même maniere que la premiere.

On peut réchauffer la compoſition, & s'en ſervir tant qu'il y en aura, & la principale intention de ces fomentations, eſt d'attirer les eſprits, & la nourriture dans le cuir qui eſt trop deſſeché, ainſi l'obliger à ſe détacher du corps.

Après les fomentations, il faut laiſſer quelques jours le Cheval couvert de ſes couvertures pour qu'il ne ſe morfonde pas, car il a le cuir tendre : il faut enſuite lui donner un lavement qui eſt le dernier du Chapitre CXXIII. ci-devant, le lendemain lui lâcher le ventre comme il ſuit.

Pour lâcher le ventre d'un Cheval qui a beaucoup fatigué.

Prenez l'*Apatum Acutum*, en François de la Patience, ſéparez-la de ſes côtes : hachez-la menu, & en mêlez autant que vous pourrez avec deux livres de beurre frais, pilez le tout enſemble dans un grand

mortier & en formez des plottes grosses comme des balles de tripot, que vous ferez avaler au Cheval avec une pinte de vin. Il doit être bridé six heures avant la prise, & quatre aprés ; quatre ou cinq jours après donnez-lui la purgation suivante, pouvû qu'il ne soit point dégoûté. CHAP. CXXVIII

Purgation pour le Cheval fatigué.

Prenez aloës une once & demie, sené une once, agaric demie once, sublimé doux deux dragmes, scammonée preparée à la vapeur du soufre deux dragmes, anis & cumin une dragme de chacun, quatre clous de girofle, & deux ou trois pincées de canelle battuë, mettez le tout en poudre grossiere pour le mêler avec une pinte de vin émetique, ou dans la décoction comme de Medecine tiede, & la donnez sans la laisser infuser, mettant à part l'aloës, la scammonée, le sublimé doux qui iroient au fond, & à chaque prise vous le jetterez peu à peu ; faites prendre toute cette composition au Cheval, puis rincez la bouche, le pot & la corne, avec environ un demi-septier de vin émetique ou de décoction. Vous pouvez vous servir de l'huile purgative décrite au Chapitre XLVI. ou bien d'un bon remede pour purger les Chevaux, décrit au Chapitre CXXXVIII.

Avant que de donner quelque medicament purgatif au Cheval, il le faut laisser bridé pendant cinq heures, & quatre heures aprés pour le moins ; & d'abord qu'il l'aura pris, il le faut promener une demie-heure au pas.

Après ce remede donnez temps à la nature, & nourrissez le Cheval à l'ordinaire, & le travaillez aprés tout cela peu à peu : Il y a des Chevaux qui se remettent avec moins de soin ; il y en a aussi qui ont besoin qu'on y apporte toute sorte de precaution.

Vous connoîtrez que le Cheval est en terme d'amander, lorsqu'il mange & boit trés-bien, & qu'il ne se vuide point trop ; car les Chevaux ont beau manger, s'ils fientent beaucoup, & qu'ils fientent mou, ils n'engraisseront pas.

Comme il y a peu de gens assez soigneux pour faire ce que je viens de proposer pour remettre un Cheval, je donnerai ici un remede qui guérira le Cheval, s'il est capable de l'être quoiqu'il aye la peau collée sur les os.

Soufre-auré d'antimoine.

GLOBER nous a donné cette preparation en differens passages, mais on peut recueillir de divers endroits un morceau en chaque lieu de ses écrits, sa vraye methode est celle-ci. CHAP. CXXIX.

Chap. CXXIX

Il faut faire le regule d'antimoine avec antimoine crud deux livres, tartre une livre, & nitre fin demie-livre, pour avoir les ſcories, car le regule peut ſervir à de bons uſages dans la Medecine ; mais on ne tire le regule en cette operation que pour avoir les ſcories, dans leſquelles le ſoufré-auré que nous cherchons, eſt contenu ; ſeparez donc leſdites ſcories, qu'il faut mettre dans ſuffiſante quantité d'eau qu'on fera boüillir, & qu'on remuëra de temps en temps, il ſe diſſoudra une partie deſdites ſcories, laiſſez raſſeoir & verſez le plus clair par inclination, ou ſi vous voulez filtrez au travers d'un papier gris qu'on met ſur un blancher, & on verſe l'eau dans laquelle on a diſſout les ſcories ſans la faire rechauffer ſur la feüille de papier ; ce qui ne ſera pas paſſé, on le jette comme inutile, & on garde cette eau.

Faites boüillir dans d'autre eau du tartre en poudre, remuez & faites fondre le tartre qui a beaucoup de peine à ſe fondre, mettez vôtre eau ci-devant reſervée dans une terrine, & jettez cette derniere par deſſus peu à peu comme un filet, il exhalera une odeur forte & puante, & il ſe précipitera au fond une poudre brune qui eſt le ſoufre-auré d'antimoine : il faut le laiſſer ſécher le mettant ſur du papier gris, & le garder pour l'uſage ; la doſe ſera d'une demie-once juſqu'à une once, mêlée avec le double de farine de froment trés-fine, bien délayer le tout dans une pinte de vin, le faire infuſer toute la nuit, & le donner au Cheval tous les matins, le tenant bridé deux heures avant, & trois après, il faut continuer quinze ou vingt jours, & ſans autre remede, le Cheval ſe rétablira bien-tôt, car il diſſipera tout ce qui l'empêche de s'engraiſſer. Comme les Chevaux fatiguez & maigres n'ont pas le flanc bien frais, mais au contraire l'ont un peu alteré, ce remede leur remettra abſolument le flanc, en les engraiſſant, & quoiqu'en mangeant beaucoup de foin.

Que ſi vous n'êtes pas artiſte, vous ſerez embarraſſé à la preparation de ce remede, qui eſt pourtant fort aiſé, & à peu de frais. Le moindre Frater d'Apotiquaire qui ſera Chimiſte vous le preparera. J'ai mêlé la farine avec le ſoufre-auré, pour l'empêcher d'aller au fond du pot, & pour le maintenir parmi le vin, afin qu'il ſe puiſſe avaler plus aiſément.

Ce remede ne purge point les Chevaux : Glober l'appelle le panacée, & le prouve par les experiences qu'il en a faites ſur toutes ſortes de maladies aux Hommes : ce remede agit aux Chevaux comme toutes les preparations d'antimoine par inſenſible tranſpiration, il purifie le ſang, détache la peau des os, rafraîchit les parties interieures d'un Cheval, diſſipe les eaux, deſobſtruë & débouche

les conduits, resiste à la pourriture, & augmente la chaleur naturelle. Chap. CXXIX.

Il est bon non seulement pour rétablir les Chevaux maigres & harassez; mais il contribuë à la guérison du farcin, de la gale, de la toux, des commencemens de pousse, & des Chevaux qui se pelent la tête. Enfin l'on peut dire qu'il n'y a guéres de remedes pour les Chevaux qui puisse l'égaler: il est même très-bon pour les hommes.

Le soufre-auré d'antimoine rafraîchit le sang & le purifie, tempere l'ardeur des entrailles, & cela sans que le Cheval en soufre aucun préjudice, ce qui n'est pas dans une partie des rafraîchissemens qu'on donne aux Chevaux qui leur nuisent plus qu'ils ne leur profitent; car celui-ci rafraîchira sans dégoûter & sans rendre les obstructions des parties interieures rebelles, & produira tous les effets qu'on se promet des rafraîchissemens sans les dégoûter, les amaigrir, ni leur faire herisser le poil, comme font la plûpart des remedes rafraîchissans qu'on donne aux Chevaux à contre temps & mal-à-propos.

Du Cheval qui a trop fatigué.

Je ne conseillerois pas de faire tous les remedes précedens à un Cheval de prix mediocre; outre que beaucoup de gens n'ont pas assez de soin des Chevaux, soit qu'il ne s'y plaisent pas, ou que leurs facultez ne le permettent point. L'on pourra prendre une partie des remedes que je viens d'enseigner, ou bien l'on se contentera des remedes suivans.

Tirez du sang à vôtre Cheval de la veine du col, le lendemain faites lui prendre un lavement avec une once & demie de policreste, & le jour d'après faites-lui avaler avec la corne une livre & demie d'huile d'olive, le tenant bridé deux heures avant & autant après.

Quatre jours aprés la prise de l'huile, en comptant pour un jour celui auquel il l'a avalé, donnez-lui le breuvage suivant.

Breuvage purgatif & confortatif.

Prenez Electuaire diacatarmi, & Catholicum fin *Nicolai*, de chacun une once, deux dragmes de theriaque, conserve de roses rouges liquides une once, casse mondée deux onces, suc de reglisse demie once, sené en poudre une once; scamonée preparée à la vapeur de soufre deux dragmes, anis & cumin de chacun une dragme: mêlez le tout avec une pinte de vin blanc, & le donnez au Cheval,

Chap. CXXIX. qu'on tiendra bridé deux heures avant, & quatre aprés : quand il ne se purgera plus, donnez-lui encore un lavement purgatif pour emporter ce que la Medecine n'aura pû entraîner, ou s'il a beaucoup purgé, le lavement sera superflu.

Faites-lui manger du son moüillé, & point d'avoine ; si vous voulez lui donner du foin arosé, & de l'eau avec du miel, ce sera le meilleur.

Ensuite vous le laisserez quelque temps en repos, pour observer l'amandement qu'il y aura ; s'il ne profite pas comme vous le desirez, il faut avoir recours à la poudre cordiale, au soufre-auré & aux lavemens, & ensuite réïterer la purgation : Si ce breuvage purgatif & confortatif vous semble trop cher, comme en effet il l'est, il faut lui donner de l'huile décrite au Chapitre XLVI. qui est a bon marché, ou celle qui est dans le Chapitre suivant.

Chap. CXXX.

Methode pour engraisser les Chevaux.

Cette methode pour engraisser les Chevaux est très-bonne, facile & de peu de dépense.

Faites tirer du sang au Cheval, & moudre grossierement, ou plutôt rompre en morceaux bien menu comme de la farine grossiere, de l'orge la quantité que vous jugerez, mettez un demi-boisseau de cette farine dans un grand sceau que vous emplirez d'eau : remuez le tout avec un bâton assez long-temps, laissez bien rasseoir la farine au fond, versez toute l'eau dans un autre sceau, & que le Cheval ne boive point d'autre eau que celle-là, & qu'il mange la farine qui reste au fond du sceau, en trois fois, le matin, à midi, & le soir. Que s'il fait difficulté de manger de cette farine seule, mêlez un peu de son parmi, le lendemain mettez moins de son, & finalement n'en mettez plus du tout, car le son est seulement pour l'accoûtumer à manger de la farine, on peut même mêler de l'avoine pour l'obliger à manger la farine ; on diminuëra l'avoine peu à peu jusqu'à ce qu'il mange bien cette farine d'orge moulüe & moüillée.

Il ne faut moüiller de farine tous les jours que ce que vous en voulez donner ; car elle aigrit, après quoi les Chevaux n'en veulent plus.

Il n'y a presque pas de Chevaux que vous ne remettiez, si vous les nourrissez de cette maniere une vingtaine de jours.

L'orge moulu donné de cette façon purge les Chevaux, les rafraîchit interieurement ; mais le plus grand effet vient de l'eau qui surnage,

urnage, & qui a emporté tout ce qu'il y a de nourrissant & de bon dans la farine. Lorsque vous appercevrez que le Cheval se portera très-bien, & qu'il sera engraissé, il faut quitter cette methode peu à peu, donnant une fois le jour de l'avoine, & deux de farine; & après deux d'avoine, & ensuite trois, & continuer jusqu'à ce que le Cheval soit engrené. CHAP. CXXX.

Pendant ce temps on lui donne du foin, & de bonne gerbée si l'on veut, mais il ne faut pas qu'il travaille, seulement le promener au pas au milieu du jour pendant une demie-heure.

Lorsqu'un Cheval a mangé huit jours de cette farine, faites-lui avaler la purgation suivante, si vous jugez qu'il en aye besoin: Une once & demie d'aloës très-fin, une once d'agaric, & une once d'iris de Florence, le tout en poudre & mis dans une pinte de lait chaud trait s'il se peut: que le Cheval soit bridé six heures avant la prise, & quatre après, & ne discontinuer pas la farine ni la boisson: cette purgation fera un grand effet, parce que les humeurs seront preparées, le corps humecté rafraîchi; ainsi il ne restera aucune intemperie ni chaleur de la medecine, & le Cheval amandera à vûë d'œil. Aprés que la purgation a achevé d'operer, & que le Cheval ne purge plus, il faut qu'il mange encore huit jours de la farine d'orge moüillée comme au commencement.

Et si on le faisoit tous les ans aux Chevaux de prix qui ont du feu, & qui sont de temperament chaud & sec, asſûrément on previendroit bien des accidens qui leur arrivent: cette methode est admirable pour les Chevaux qui viennent de la guerre ou d'un long voyage.

Si dans les commencemens le Cheval se dégoûte, comme il arrive facilement, attachez à son mastigadour une pilule gourmande: & même vous pouvez continuer d'en mettre à son filet aussi longtemps qu'il mangera de l'orge; non seulement ces plottes lui feront revenir l'appetit, mais elles lui purifieront le sang, previendront les maladies qui pourroient lui arriver, & contribuëront à l'engraisser.

Des Chevaux fortraits.

LA maladie precedente a quelque affinité avec celle-ci; car un Cheval fortrait est celui qui par fatigue ou par quelque indisposition, comme d'une reste de courbature ou chaleur excessive dans le corps, devient étroit des boyaux: & les deux nerfs situez sous le ventre, qui vont depuis le fourreau jusqu'aux sangles, CHAP. CXXXI.

Chap. cxxxi. passant à l'endroit du ventre où le Cheval touche avec la cuisse en cheminant ; ces deux nerfs sont si durs & si roides, que la douleur fait perdre le corps au Cheval ; & comme ces nerfs sont retirez & secs, ils font qu'il reste étroit de boyaux : Pour y donner ordre il faut saigner du col, & le lendemain graisser ces nerfs avec cet onguent.

Onguent anodin.

Je dirai pour contenter les curieux que les remedes anodins sont ceux qui par une douce chaleur semblable à la naturelle, une humidité temperée, & une substance subtile s'insinuant dans la partie douloureuse, la relâchent, y fomentent la chaleur naturelle, & par ces moyens appaisent la douleur, dont l'on peut inferer qu'un remede anodin est celui qui ôte la douleur de la partie sur laquelle il est appliqué.

Prenez populeum, d'althea, & onguent rosat de chacun deux onces, mêlez le tout à froid ; au défaut de cet onguent, prenez de la graisse de poulets, de poules ou de chapons, celle qu'on leur ôte d'auprés les boyaux & de la poitrine, laquelle on fond & on passe par un linge, cette graisse seule est très-bonne au même usage que l'onguent. Graissez les nerfs avec l'onguent ou la graisse, depuis le fourreau jusques auprès des sangles ou plus avant, presentez une péle rouge vis-à-vis pour faire penetrer l'onguent ou la graisse.

Le lendemain ou quelques jours aprés, il faut prendre ces nerfs avec deux doigts, & les separer tout doucement tant soit peu du ventre : le jour aprés il faut encore graisser & tirer les nerfs, & continuer jusqu'à ce qu'ils soient allongez, ce qui fera cesser les douleurs ; & ainsi le Cheval prendra du boyau, & pourra s'engraisser n'ayant plus de douleur à ces nerfs.

Cependant vous ferez pisser un Homme sain, & qui boit son vin tout pur, sur deux jointées d'orge, vous laisserez tremper l'orge toute la nuit dans l'urine, & le matin vous écoulerez l'urine, & garderez l'orge qui est imbibé d'urine ; ensuite prenez une chopine d'eau parmi laquelle vous mettrez une poignée de graine de fenoüil vert ; & au défaut du sec, faites boüillir le tout à gros boüillons un quart-d'heure, & de l'écume qui sera au-dessus vous en arrouserez l'orge ci-dessus reservé.

Il faut le matin faire manger cet orge au Cheval quinze jours durant : s'il fait difficulté de le vouloir manger, il faut au commencement y mêler un peu d'avoine, & faire jeûner le Cheval afin qu'il

s'y accoûtume ; il profitera beaucoup au Cheval fortrait, & lui donnera de l'appetit.

Le remede precedent fait de farine d'orge profitera aussi beaucoup au Cheval fortrait, & joint à l'usage de l'onguent ci-dessus, qui le fera amander & guérir.

Le seigle sur lequel on aura jetté de l'eau boüillante, étant égoûté & refroidi, sera bon au Cheval fortrait au lieu d'avoine.

Une jointée de froment avant que de boire tous les jours, lui ouvrira le flanc, & lui donnera bon corps.

Le miel dans l'eau sera très-bon au Cheval fortrait, ou bien dans du son moüillé comme je l'ai enseigné.

Si pour ces remedes le Cheval n'amande point, donnez-lui du soufre-auré d'antimoine enseigné ci-devant, ou du foye d'antimoine dans le son : mais il arrive souvent que des Chevaux sont crus fortraits par leur maigreur ; & le défaut vient des vers qu'ils ont en abondance dans le corps, qui succent toute la substance qui provient de la nourriture ; & ainsi les en pêchent d'engraisser ; ces vers sont petits & courts, velus & rougeâtres, qui finalement percent l'estomac, & le font mourir, & le pire est qu'on n'en apperçoit jamais dans leur fiente : ainsi on ne peut juger asûrément si ce sont des vers qui les tiennent ainsi serrez de flanc quelque nourriture qu'ils prennent ; mais le veritable secret est dans cette incertitude de leur faire avaler une demie once de sublimé doux, dans un quarteron de beurre, mêlé avec une once de poudre cordiale, ou une once de theriaque sans beurre au défaut de la poudre cordiale ; ou quatre onces de sinabre en poudre dans une livre de beurre frais, cela fera crever tous les vers, aprés quoi le Cheval amandera. Si on propose le sinabre interieurement à quelque Medecin qui ne connoîtra pas parfaitement le temperament des Chevaux, il le desaprouvera avec raison, sçachant combien il est penetrant par la subtilité qu'il a acquise dans la sublimation avec le soufre ; en sorte que son usage pour les Hommes est fort dangereux, s'il n'est donné avec de grandes précautions : mais aux Chevaux ce n'est pas la même chose ; vous le pouvez donner sans crainte, & je réponds qu'il ne produira point de méchans effets. J'en parle après une longue experience, & si je disois que j'en ai fait manger à des Chevaux plusieurs livres dans du son, une & deux onces chaque jour mêlées avec autant de poudre cordiale, je dirois vrai, & que j'ai guéri par cette methode des Chevaux farcineux sans qu'il ait causé le moindre désordre : Je le dis seulement pour vous ôter tout le scrupule qu'on vous pourroit donner de l'usage du sinabre, car les gencives n'en souffriront point.

CHAP. CXXXI. J'expliquerai au long les remedes pour les vers dans un Chapitre exprés, si vous ne croyez pas que le Cheval ait des vers, & que vous ayez dessein de lui faire quelque chose, il faudra prendre l'un des remedes pour le Cheval courbatu, ou lui donner de la poudre pour la toux, de la poudre du Lieutenant décrite à la fin de ce Livre : le vert, si c'est au temps guérira vôtre Cheval fortrait sans autre remede : comme aussi l'orge en vert ; les févrolles données en petite quantité profiteront beaucoup en hyver, & non l'été, qu'il faut donner de l'orge écrasé au moulin, & le mêler avec un peu de son.

De l'Avant-cœur ou Anti-cœur.

CHAP. CXXXII. L'Avant-cœur ou Anti-cœur est une tumeur contre nature, causée d'une humeur sanguine & bilieuse qui se forme en la poitrine vis-à-vis du cœur.

Cette tumeur se forme aussi par fois en la membrane qui enveloppe le cœur qui est spongieuse, & à laquelle par consequent les humeurs s'attachent facilement, quand elles sont trop abondantes.

On connoît ce mal par la tumeur qui paroît au dehors, on le connoît aussi par la tristesse du Cheval qui tient la tête basse, avec battement de cœur, & fort souvent grande fiévre. Le Cheval attaqué de cè mal par fois se laisse choir à terre, ayant des défaillances de cœur.

Cette infirmité est très-dangereuse, elle fait perdre le manger, & lorsque le mal rentre dans le corps peu en rechapent, même lorsque les humeurs sont en grande abondance ou malignes, quoique le mal ne rentre pas dans le corps, les Chevaux en meurent.

Les remedes ordinaires qui font suppurer & venir en maturité servent de peu ici, car le venin contenu en cette humeur infecteroit le cœur par ses vapeurs malignes avant que les remedes eussent agi.

Il faut commencer par un lavement, fait avec deux pintes d'eau, dans laquelle vous mettrez deux poignées d'orge en hyver, & deux once de sel policreste en poudre fine : faites boüillir un quart d'heure, puis coulez, & ajoûtez une chopine d'urine de vache, ou au défaut celle d'un petit garçon sain & robuste, avec un quarteron de beurre frais, & autant d'huile de rhuë décrite ci-aprés, & en donnez une couple tous les jours & plus souvent : puis il faut bien raser le poil sur le plus bas de la tumeur, frottez l'endroit rasé avec un des retoires décrits ci-devant, deux ou trois fois tout de suite, pour faire penetrer le retoire, il en sortira des eaux rousses, & cela soulagera le Cheval, ou bien le retoire fera venir l'avant cœur à suppuration, & la matiere sortira d'elle-même, où dénotera l'endroit où il le faut per-

cer : lorſque l'avant cœur vient à ſuppuration, & que la matiere y est formée, c'eſt preſque toûjours un très-bon ſigne pour la guériſon du mal.

Si vous voulez ſuivre la methode des Marêchaux qui n'eſt pas la plus sûre, vous ferez entourer la tumeur d'une raye de feu, faire une croix au travers du cercle, & appliquer un bouton de feu au milieu, large d'un pouce, & percer le cuir, & ſept ou huit dans le cercle qui ſeront aſſez profonds pour percer le cuir ; puis graiſſer tous les jours le tout d'un onguent fait de quatre onces de baſilicum, deux onces de therebentine, faites fondre le tout enſemble, puis ajoûtez quatre onces de vieille theriaque, & deux onces d'huile de rhuë, mêlez bien le tout ſur le feu, & en frottez tous les jours à chaud : l'huile de rhuë a une grande vertu pour attirer ou reſoudre ces ſortes de tumeurs pour faire tomber l'eſcare, & faire ſortir par les ouvertures du feu les mavaiſes humeurs contenuës dans la tumeur.

Il eſt neceſſaire avant l'application du feu de ſaigner le Cheval à la veine du col du côté droit en petite quantité, environ une livre & demie, afin de ne point affoiblir la nature qui a beſoin de toutes ſes forces pour reſiſter au venin, mais ſeulement pour faire revulſion ; le lendemain s'il n'a point de fiévre ni de battement de flanc extraordinaire, on lui donnera le breuvage ſuivant.

Breuvage confortatif pour l'Avant-cœur.

Prenez bayes de laurier, de genévre, & racines de zedoaire de chacun deux onces, du galanga deux onces, gentiane & racine d'angelique de chacune deux onces, & de myrrhe une demie-once, *cubebes* une demie-once, ſaffran un ſcrupule.

Mettez le tout en poudre fine, & en donnez deux cueillerées au Cheval dans une chopine de vin d'Eſpagne, avec deux onces de conſerve de roſes, & deux dragmes de theriaque vieille, puis le promenez pendant une demie-heure, & empêchez qu'il ne mange deux heures avant, & autant après ; ce qui ſera aſſez aiſé, car les chevaux qui ont ces maux un peu violens, ne mangent guéres.

Si vous avez de la poudre theriacale, ou de l'opiate de Kermes elles tiendront lieu de cette poudre ; vous pourrez donner deux onces de l'opiate de Kermes, dans laquelle vous mêlerez une demie-once d'aſſafœtida en poudre, ou bien une once de poudre theriacale, & autant ou même le double de confection de jacinthe dans une pinte de vin. Au défaut de tout cela une once de bonne theriaque délayée dans une pinte d'eau cordiale bien faite, qui ſera de ſcabieuſe, de canelle,

de ſcorzonere, de chardon beni, le tout fera un bon effet, puis laver le pot & la corne avec encore de la même eau.

Je prefere ce dernier breuvage à tous les autres, quoique très-bons, & il eſt beſoin de le réïterer deux & trois fois en pluſieurs jours & quoique le Cheval qui a l'avant-cœur aye la fiévre ou un battement de flanc, je lui donnerois ce dernier remede, & dés le même ſoir un lavement avec une once & demie de policreſte : cela diminuëra le battement de flanc; mais pour les autres ci-deſſus, je ne voudrois pas m'en ſervir lorſque le Cheval a la fiévre ou un grand battement de flanc.

Il y en a qui pour défendre le cœur, commencent à traiter ce mal par donner le breuvage que je viens de décrire, qu'ils font preceder & ſuivre par un lavement, & ils font très-bien; on peut auſſi ſe ſervir de la methode ſuivante.

Prenez un biſtoury ou lancette: percez le cuir ſur l'avant-cœur, en huit ou dix endroits, & mettez dans les trous entre cuir & chair gros comme un ferret d'aiguillette de racine d'élebore noir ou blanc, ſi la tumeur eſt fort groſſe, & graiſſez le deſſus du mal avec les onguens d'Agrippa, d'Althea, & le Theriaque, de chacun parties égales; il faudra mêler le tout enſemble, & en frotter ſouvent la tumeur.

Cette racine d'élebore a la vertu d'attirer au dehors le venin & la malignité de l'humeur; pour cet effet elle cauſera une enflure très-grande, qui eſt l'intention pour laquelle on l'applique, afin de tirer le venin au dehors, & l'onguent fera venir en maturité cette humeur rebelle & maligne.

Le lendemain il faut donner un lavement avec deux onces de policreſte dans deux pintes de bierre boüillies un gros boüillon, ôtez du feu, & ajoûtez un quarteron d'huile de laurier, & deux heures aprés un des breuvages cordiaux.

Si le mal preſſoit beaucoup le Cheval, il lui faut encore tirer une livre de ſang, & lui donner ſouvent des lavemens, comme je les ai déja décrits.

Il faut auſſi faire cheminer de temps en temps le Cheval, afin d'exciter la chaleur naturelle à ſe débarraſſer de ce qui lui nuit, & pour donner facilité à l'humeur de ſortir.

Cette methode avec la racine d'élebore eſt bonne : le retoire vaut mieux, mais ſouvent à l'une & à l'autre, le mal ne donne pas le temps que les remedes exterieurs ayent fait leur effet; il faut ſur le tout lui donner de bons cordiaux; qui auroit de l'eſſence de vipere, une demie-once mêlée avec une chopine de vin d'Eſpagne tous les jours feroit très-bien.

Comme ce mal donne peu de relâche au Cheval, & qu'il ne mange pas, il faudra lui donner un Armand, ou un bon orge mondé, ou le traiter comme il est décrit aux Chapitres VI. & suivans. Chap. CXXXII.

Comme l'huile de rhuë est bonne, & à peu de frais, j'ai jugé à propos de vous en donner la description.

Huile de l'herbe nommée Rhuë.

Mettez une livre d'huile d'olive dans un poëlon, ajoûtez-y deux poignées de rhuë coupées menu, faites-les cuire lentement, coulez & exprimez l'huile, jettez le marc, ajoûtez-y encore deux autres poignées de la même herbe encore coupée, faites cuire comme dessus, & exprimez; réïterez encore une troisiéme fois, passez, jettez le marc, & conservez cette huile qui a la vertu d'inciser, & digerer les humeurs crasses & visqueuses: Elle est bonne pour la colique, & pour les douleurs des reins de la vessie & du ventre, mise dans les lavemens: appliquée exterieurement elle sert à beaucoup de maladies froides, elle est capable de resoudre les grosseurs dures & froides, qui ont peine à ceder aux remedes communs: comme elle est chaude, il n'en faut user qu'avec connoissance de cause, & dans les maladies où il n'y a pas à craindre d'inflammation.

Du battement du cœur.

Le battement du cœur ou palpitation, est un mouvement violent & precipité du cœur oppressé qui se veut délivrer de ce qui lui est nuisible: la cause la plus ordinaire de ce travail est une vapeur ou fumée maligne, qui procede en partie de l'humeur mélancolique, lorsqu'elle croupit dans les veines, & passe dans la grande artere, qui fait le battement de cœur: la mauvaise nourriture, & les fatigues extraordinaires, les eaux corrompuës, & tout ce qui cause chaleur ou obstruction, sont les causes de cette maladie. Chap. CXXXIII

Le battement de cœur est aisé à appercevoir, car lorsque le cœur palpite, il semble qu'à l'endroit qui est entre l'épaule & la sangle, il doit rompre les côtes pour sortir. Lorsque la palpitation est violente le cœur bat si fort contre les côtes, que l'on voit visiblement mouvoir la peau à chaque battement, & si l'on approche l'oreille des côtes, on entend dans le corps du Cheval un coup comme d'un marteau, & cela de tous les deux côtez à la fois.

En ce mal les Chevaux mangent les uns plus, les autres moins, & les flancs ne leur battent pas extraordinairement. Les remedes qui

Chap. CXXXIII fortifient le cœur, qui réjoüissent & animent les esprits, qui dissipent les vapeurs crasses, & qui resistent à leur malignité, sont propres pour cette affection.

La saignée est un souverain remede à ce mal : il la faut hardiment réïterer dans le même jour, lorsqu'on voit que le battement continuë avec violence.

Ce mal est quelquefois violent, mais les bons lavemens souvent réïterez, les saignées & les cordiaux, les guérissent presque toûjours : le mal n'est pas ordinairement mortel, s'il n'est joint à la fiévre, ce qui n'arrive pas souvent.

Pour les cordiaux vous avez la poudre cordiale, les plottes cordiales, l'opiate de Kermes, la poudre du Lieutenant, deux ou trois prises de l'une ou de l'autre, selon la grandeur du mal : que s'il y a grand battement de flanc avec la palpitation, il faut donner une pinte d'eau cordiale, de scorzonere, de scabieuse, de chardon beni, & de roses avec une once de confection d'hiacinte sans musc ni ambre, & une plotte cordiale en poudre, mêler le tout ensemble, le donner au Cheval, & rincer le pot & la corne avec un demi-septier des mêmes eaux cordiales ; les cordiaux doivent être donnez tous les jours, ou de deux jours l'un : au défaut de tout cela, on peut se servir du breuvage qui suit.

Remede pour la palpitation.

Prenez bourache, buglose, melisse, de chacune une poignée, faites-en une chopine de décoction, les faisant boüillir un demi-quart d'heure : puis les ôtant du feu, ajoûtez-y deux poignées d'ozeille, laissez refroidir & coulez le tout, étant froid il faut dissoudre dans la colature une once & demie de conserve de roses, & demie-once de confection d'hiacinte sans musc ni ambre, & dix grains de saffran : faites avaler le tout tiede au Cheval, & lui donnez deux heures aprés le lavement qui suit.

Lavement pour le battement de cœur.

Ce lavement est carminatif, ainsi il dissipe les vents, & débouche les obstructions ; ce qui donne un grand soulagement aux Chevaux oppressez de ce mal, qui ne vient que de vapeurs & de vents.

Faites trois pintes tout au plus de décoction émolliante avec une once & demie de policreste en poudre ; ajoûtez-y armoise, camomille, rhuë, & melilot de chacune deux poignées : ayant boüilli un

un demi-quart d'heure, passez & jettez le marc, remettez sur le feu avec semence de lin, & de fenu-grec concassées de chacune deux onces, faites-les boüillir environ un quart-d'heure; puis ayant coulé le tout, ajoûtez-y trois onces de bonne huile de laurier, & autant de beurre frais, & une chopine d'urine de vache, si vous en pouvez avoir.

Réïterez les lavemens de six heures en six heures, & le breuvage tous les jours: laissez peu manger le Cheval, point d'avoine, mais du son moüillé, promenez-le souvent en main au petit pas, & apparemment il guérira.

Quand il sera quitte de son battement de cœur, & qu'il sera bien remis, il est fort à propos de le purger avec une once & demie d'aloës pour un Cheval ordinaire, deux pour un trés-grand, une once d'agaric en poudre, & une once d'iris de Florence, le tout sera mêlé dans une pinte de lait dans le temps qu'on le veut donner au Cheval qui sera bridé cinq heures avant, & quatre heures après la prise; le lendemain le Cheval se purgera: il le faut promener de temps en temps, jusqu'à ce qu'il ne se purge plus.

Cette purgation ôtera la cause du mal, & bien-tôt le Cheval sera remis; il lui faut donner de l'avoine lorsqu'il ne purgera plus.

Lavement Carminatif.

Faites trois pintes de décoction émolliante ordinaire, mettez dedans trois ou quatre onces de l'huile carminatif & purgatif décrit dans la seconde espece de tranchées, ou un quarteron d'huile de laurier & deux onces de beurre, faites du tout un lavement.

Le remede precedent est universel, tant le breuvage que le lavement pour la palpitation provenante pour quelque cause que ce soit indifferemment; mais si vous connoissez que la cause provient de quelque principe certain, il faut agir comme nous le dirons.

Si c'est en été, & que vous soupçonniez de la chaleur extraordinaire en vôtre Cheval, vous lui tirerez du sang de la veine du col, & le mettrez dans l'eau jusqu'au col, si vous pouvez une heure durant, pendant ce temps vous lui preparerez ce breuvage.

Prenez eau de scorzonere, de scabieuse, de chicorée amere, & de rose, un verre ordinaire de chacune: mêlez-les ensemble, & y ajoûtez une once de crême ou cristal de tartre en poudre, & quatre onces de sirop de suc d'ozeille, ou violat au défaut: donnez-lui le tout par la bouche, ou bien une once de soufre fusible ou policreste, dans une pinte de vin, & le promenez une heure, ou moins, s'il manque de force, ensuite donnez-lui un des lavemens suivans.

Il est bon de mêler parmi sa boisson ordinaire le febrifuge que je décrirai dans la fiévre putride, & continuë.

Lavement pour battement de cœur où il y a chaleur.

Faites une décoction avec les herbes émolliantes, le policreſte en poudre une once & demie, & les racines d'ozeille & de bugloſe, avec les ſemences de concombre, de courges, de citroüilles, & de melons groſſierement concaſſées, un peu d'anis dans trois pintes, ajoûtez un quart de livre de beurre frais ſans ſel, quatre onces de caſſonade, demie-livre d'huile roſat, pour un lavement.

Autre lavement rafraîchiſſant.

Prenez deux pintes de petit lait de vache, dans lequel vous ferez boüillir les herbes émolliantes pendant un demi-quart d'heure, avec deux onces d'anis en poudre: ajoûtez à la colature ſix jaunes d'œufs, un quart de livre de beurre avec demie-livre de miel violat, & une once de ſel gemmé en poudre, ou ſel commun au défaut, pour un lavement.

Si vous jugez que le Cheval ne ſoit pas trop échauffé, & que ce ſoit en hyver, vous ne tirerez point de ſang, ſi ce n'eſt dans une grande oppreſſion, pour lors vous en ferez tirer aux ars ou au plat des cuiſſes, & vous uſerez de ce breuvage.

Partie des lavemens & breuvages pour la palpitation où il y a grande chaleur, peuvent ſervir pour rafraîchir les Chevaux fort échauffez, quoiqu'ils n'ayent pas de palpitation; mais prenez garde de ne point trop rafraîchir: je l'ai dit fort ſouvent qu'il n'en eſt pas de même aux Chevaux comme aux Hommes; vous connoîtrez qu'ils n'ont pas beſoin de rafraîchiſſement, lorſque le poil leur heriſſera par l'uſage des remedes qui ſont rafraîchiſſans, qu'ils ſe dégoûteront, ou qu'ils prendront quelque tremblement: ſi cela arrive, il faut ceſſer de rafraîchir, & leur donner des poudres cordiales, ou le breuvage cordial qui ſuit.

Breuvage cordial pour la Palpitation.

Prenez les herbes de chardon beni, de ſauge & de romarin, de chacune demi-poignée, faites une chopine de décoction faiſant boüillir les herbes demie-heure, dans trois demi-ſeptiers d'eau; puis les coulez, & y ajoûtez une chopine de vin blanc, & les poudres ſuivantes, bayes de genévre, ariſtoloche ronde, myrrhe & raclure d'yvoire de chacune une dragme, galanga, canelle & girofle de chacun un ſcrupule, & ſix grains de ſaffran: donnez-le tout tiede au Cheval, promenez une demie-heure, & deux heures aprés donnez-lui un lavement carminatif, comme nous l'avons décrit ci-devant.

Continuez à le traitter de cette methode, vous conformant au temps & à l'occasion, pour sa nourriture le son lui est bon, le foin & le pain de froment; les Chevaux ne meurent guéres de cette maladie: le mal est quelquefois fort violent, mais il disparoît bientôt pour revenir une autrefois. Chap. cxxxiii

---

De la fiévre des Chevaux.

Chap. cxxxiv.

LA fiévre des Chevaux est une chaleur étrangere & extraordinaire dans tout le corps, qui vient d'une ébulition ou fermentation violente des humeurs; cette chaleur est contraire & opposée à la chaleur naturelle, qni est affoiblie & hors d'état de faire ses fonctions; je ne puis pas mieux la comparer qu'au vin qui bout dans le tonneau: cette liqueur s'agite, se remuë, s'échauffe, s'étend, en un mot se fermente, & si elle n'a pas assez d'espace, rompt tout ce qui lui fait obstacle, elle remplit tout de fumées & de vapeurs; elle est trouble & confuse, sans y pouvoir discerner la moindre goutte de vin; mais après ce desordre, tout ce qu'il y a d'impur se separe, la lie va au fond, une certaine crasse flotte dessus, & tout autour du vin il s'y fait une croute qui s'attache au vaisseau; voilà l'idée & l'image de la fiévre. Lorsque le sang vient à boüillir & fermenter extraordinairement, par quelque cause que ce soit, il s'agite avec dereglement, il s'enfle & se dégorge souvent des vaisseaux qui ne peuvent le contenir, il séchauffe s'ensiblement, il remplit tout le corps de fumées & de vapeurs, d'où vient l'étourdissement de tête; il est si confus, qu'on ne tire souvent que de la bouë au lieu de sang, & si la nature en est maîtresse, elle separe le mauvais d'avec le bon, & le rejette comme inutile; cela étant, il ne faut pas s'étonner si dans la fiévre on sent une chaleur brûlante, s'il y a de la soif extrême, si le corps est pesant & assommé, si la respiration est difficile, si les arteres & le cœur battent avec excès, s'il s'y rencontre tant d'autres accidens qui la font aisément connoître; ce seroit une grande entreprise pleine d'ostentation, mais sans fruit, d'exagerer toutes les causes, toutes les differences, & toutes les suites de la fiévre. Mon dessein n'est pas d'entrer dans ce détail, parce que peu de gens s'en soucient, & peut-être qu'ils ont raison: je me contenterai de n'obmettre rien de ce qui est necessaire à la guérison de cette maladie, qui est très-importante dans les Chevaux, puisqu'ils en meurent pour l'ordinaire.

Les observateurs de l'urine jugent par cet échantillon de ce qui se passe dans le corps, & du progrès de la nature; mais il est diffi-

Chap. cxxxiv. cile de faire ces obſervations aux Chevaux, par la difficulté qu'il y a d'avoir de leur urine en temps dû.

Toutes ces diſtinctions de fiévres quotidienne, tierce & quarte, &c. n'ont point de lieu ici, nous en conſidererons ſeulement de trois ſortes.

Fiévre ſimple.

La premiere eſt une fiévre ſimple, ſans pourriture d'humeurs, ſans affection conſiderable d'aucune partie: Elle vient d'une legere ébulition de ſang échauffé. Comme elle eſt accompagnée de peu d'accidens, elle eſt aſſez aiſée à guérir: elle a ſouvent ſon ſiege en la propre ſubſtance du cœur, aux poulmons, à la ratte, au foye, ou au ventricule: c'eſt cette ſorte de fiévre qu'on guérit aux Chevaux; car comme il n'y a aucune pourriture pour entretenir le foyer, on la peut guérir avec des medicamens faits & appliquez à temps & à propos, & lorſqu'on y procede avec methode.

Fiévre putride & humoralle.

La ſeconde eſpece eſt une fiévre avec pourriture d'humeurs, & avec une notable affection dans quelque partie, ſoit interne, ſoit externe: Celle-ci eſt ſi violente, qu'à peine un Cheval en réchappe: Comme les Chevaux ne ſont pas fort ſujets à la fiévre, il faut croire qu'elle ne leur vient que par une cauſe fort violente: les animaux ont cela d'avantageux ſur l'homme, qu'ils ſont plus reglez dans leurs appetits naturels, leurs alimens ſont ſimples, leur boire ne trouble point leur cerveau, & leur exercice contribuë à leur bonne ſanté.

Fiévre peſtilentielle.

La troiſiéme eſpece de fiévre eſt la peſtilentielle, qui fait bien du ravage en peu de temps: elle abbat les forces en un moment, & le mal ne trouvant point de reſiſtance, n'eſt pas de longue durée: Elle vient ou par une morſure, ou piqueure de bête veneneuſe, ou pour avoir pris des alimens empoiſonnez, ou par l'infection de l'air qui eſt quelquefois ſi grande, qu'on voit mourir tous les Chevaux d'une écurie.

Des cauſes & des ſignes de la fiévre.

Chap. cxxxv. LEs cauſes ordinaires de la fiévre, ſont toutes les choſes qui peuvent contribuer à l'ébulition & fermentation des hu-

meurs, comme tout ce qui échauffe, soit exercice violent, soit l'usage d'alimens chauds, principalement en été : par exemple, tout ce qui contribuë à la plenitude, car dans une trop grande repletion la nature n'est pas maîtresse des humeurs qui lui resistent & qui croupissent, ce qui cause leur pourriture & leur ébulition : comme aussi tout ce qui bouche les passages, tant pour l'évacuation des excremens, principalement de ceux de l'habitude du corps, qui sont en trés-grande quantité, que pour le cours libre & naturel du sang qui passe tant de fois le jour du cœur aux arteres, & des arteres aux veines, & de celles-ci au cœur ; ainsi un Cheval échauffé qu'on expose à un air froid, ou qui boit de l'eau vive, pour peu de disposition qu'il y ait, est fort susceptible de la fiévre : enfin, tout ce qui peut troubler l'œconomie du corps, est capable de donner la fiévre. Chap. CXXXV.

Les signes de la fiévre, sont respiration frequente & difficile, avec de grands battemens de flanc, chaleurs à la bouche, à la langue, & par tout le corps, les lévres & les oreilles pendantes & basses, les veines enflées : De plus le Cheval chancelle en cheminant, il ne se couche que rarement. S'il se couche il se releve d'abord, ne pouvant demeurer couché, à cause qu'il a en cette posture plus de peine à respirer que lorsqu'il est debout ; il perd absolument le manger, ou ne mange que par boutade : le cœur lui flotte & bat contre les côtes : il a les yeux tristes & luisans, il chemine avec peine, il ne regarde point ceux qui approchent de lui, il ne tourne point la tête ça & là pour écouter le bruit qu'on fait prés de lui ; enfin il demeure immobile, comme un Cheval hebeté qui n'a aucun sentiment & qui ne se soucie point de lui-même, & par tout son corps on sent une chaleur acre & penetrante, & donne toutes les marques d'une grande maladie.

Les maximes generales qu'il faut observer au Cheval qui a la fiévre, sont de le nourrir fort peu ; si dans trois jours un Cheval n'en est guéri, ou s'il n'a quelque intermission, il court grand risque de mourir ; & ainsi il peut bien jeûner, ou tout au moins peu manger pendant ce temps. Hypocrate dans ses Aphorismes nous l'enseigne en ces mots : *Cum in vigore est morbus, tunc tenuissimo victu uti licet.*

C'est en quoi ceux-là péchent, qui voyant un Cheval qui n'a point voulu manger de vingt-quatre heures, quoiqu'il ait la fiévre, lui donnent du lait & des jaunes d'œufs, c'est une nourriture qui ne vaut rien au Cheval malade, & qui augmente la fiévre, outre qu'ils ne peuvent donner cette nourriture qu'avec la corne,

qui empêche la liberté de respirer, & qui agite le Cheval qui a besoin de repos : il faut donc se contenter d'essayer à lui faire manger quelque chose de lui-même, quoiqu'en petite quantité ; il vaudra mieux pour le Cheval, que tout ce que vous lui donnerez avec la corne dans le temps qu'il a la fiévre.

Une maxime trés-importante dans les fiévres, est de ne point souffrir qu'on donne au Cheval aucune medecine purgative, car dans cette confusion d'humeurs la nature ne peut évacuer les méchantes, sans les avoir separées d'avec les bonnes, ce qui ne se fait qu'avec le temps ; outre que la purgation échauffe, travaille & donne de la douleur aux intestins, qui est capable de leur causer inflammation : il faut encore observer que le Cheval soit presque toûjours au mastigadour hors du temps qui lui est necessaire pour manger quelque chose.

Remede pour la fiévre simple.

La premiere espece de fiévre, que nous avons nommée simple, ne doit point donner tant d'apprehension : on la guérit presque toûjours en cette maniere : il faut promptement saigner le Cheval du côté droit à la veine du col, & lui tirer environ trois livres de sang ; & le même jour lui donner le lavement suivant.

Lavement.

Prenez trois pintes d'eau, jettez dedans deux onces de policreste, deux poignées d'orge entier, faites-les boüillir un boüillon, puis ajoûtez-y mercuriale, blettes, feüilles de violettes & de parietaire de chacune trois poignées : faites boüillir le tout pendant un demi-quart d'heure, ôtez la décoction du feu, laissez à demi refroidir, & l'ayant coulée, ajoûtez-y lenitif fin trois onces, huile rosat un quart de livre, donnez le tout tiede.

Une heure aprés qu'il aura rendu son lavement, faites-lui mâcher une pilule gourmande, & prenez deux onces de foye d'antimoine en poudre dans une pinte de bierre ou de prisanne : cela pourra pousser par les urines sans causer aucune chaleur.

Le lendemain il faudra frotter tout le corps du Cheval avec des bouchons, afin d'ouvrir les pores du cuir, & d'obliger les fumées ou excremens de la troisiéme coction de s'évaporer, qui surchargeroient le sang qui a besoin de liberté.

Pour sa boisson il faut faire boüillir de l'eau, & y fondre dedans quatre onces de cristal mineral, ou selprunelle, & l'ayant laissé refroidir, il faut y mêler un peu de farine pour la blanchir, & en

laisser boire au Cheval tout autant qu'il en voudra ; cette boisson tempere l'ardeur des visceres : resiste à la pourriture, & ouvre les passages. De plus elle appaise ce boüillonnement ou fermentation qui est la cause ordinaire de toutes les fiévres, & l'évacuë par les urines, qui est le veritable endroit de les faire sortir.

Pour son manger, il lui faut donner des feüilles de vigne, de la chicorée, des laittuës, du chiendant, peu ou point de foin, encore moins d'avoine, elle resserre trop le ventre, & l'échauffe, & fait des excremens fort durs ; le Cheval mangera peu, mais il n'importe, pourvû que le mal ne dure pas long-temps ; s'il passe trois jours, il faut lui attacher au mastigadour un linge, avec assa fœtida & sabine concassées grossierement, de chacune le poids d'une demie-once, reglisse rapée une once, autant de sucre, & lui faire mâcher souvent : il se déchargera le cerveau, & aura envie de manger de lui-même, ce qui est le meilleur : on pourra ensuite lui donner du son moüillé avec le foye d'antimoine en poudre, ce qui le fera bien manger asûrément.

Si l'appetit ne revient point, il faut lui faire prendre avec la corne de l'orge mondé sans beurre ni sel, qui le nourrira & humectera, on fait cet orge avec de l'eau : étant cuit, on le passe, & on y met du sucre à discretion : L'orge doit cuire à feu lent.

A Paris on trouve de la farine d'orge chez les Grenetiers, il faut en prendre cinq quarts de livre, la tamiser pour ôter le gros son, & du reste avec deux pintes d'eau en faire de la boüillie, qu'il faut faire cuire jusqu'à ce qu'elle s'épaississe, lors ajoûtez deux onces de sucre, & faites avaler le tout tiede au Cheval, cela suffira pour le nourrir vingt-quatre heures, au bout de ce temps vous recommencerez.

Il est souvent necessaire de réïterer la saignée quand le mal ne diminuë pas, la continuation des frictions, & lavemens est toûjours profitable.

Il est trés-important pour guérir la fiévre, de sçavoir de quelle cause elle vient, car si c'est d'avoir souffert du froid & du serain, il faudra souvent réïterer les frictions, & tenir le Cheval couvert, lui donnant souvent des lavemens ; si son mal vient d'avoir souffert d'extrêmes fatigues, il lui faut souvent presenter à boire de l'eau qui ait boüilli, & ensuite mettre une poignée de farine d'orge, & lui donner des feüilles de vigne, si c'est au temps & qu'il en veüille, ou bien il faudra le nourrir avec des panades ou pain cuit bien clair, sans graisse, beurre, ni sel, mais seulement avec du sucre.

Chap. cxxxv. S'il a la fiévre pour avoir mangé des vivres corrompus, il ſera bon de réïterer la ſaignée, & de donner des lavemens avec une décoction émolliante, dans laquelle vous mettrez une poignée de fiente de pigeon bien pilée, une demie-livre de beurre ſalé, & une chopine de vin émetique.

Je me ſuis toûjours bien trouvé de l'uſage du vin émetique dans des lavemens, mais il n'en faut pas abuſer; comme les fiévres ſont fort dangereuſes ſouvent on accuſeroit le remede, & non pas la violence du mal.

Cette ſorte de fiévre demeurant ſimple, ſera guérie ſans doute par ces remedes; mais elle dégenere ſouvent en putride.

Remede pour la fiévre Putride.

Chap. cxxxvi. Cette fiévre eſt plus ordinaire en été qu'en autre temps, particulierement dans les pays chauds, aux jeunes Chevaux plus ſouvent qu'aux vieux, & ſur tout à ceux qui ſont vigoureux & de legere taille. On la connoît, en ce que la langue & le palais du Cheval ſont noirâtres, ſecs & arides, & qu'il a grande chaleur par tout le corps; que la tête eſt toûjours baſſe, les yeux rouges, & l'haleine chaude & acre, qu'il a grand battement de cœur, le Cheval chancelle en cheminant, à cauſe des vapeurs qui montent au cerveau, qui lui cauſent grande douleur, & demeure la tête baſſe comme tout hebeté, avec des yeux qu'il peut à peine tenir ouverts.

D'abord il faut tirer du ſang tantôt d'une partie, tantôt d'une autre; ſçavoir tantôt du col, des temples ou larmiers, tantôt des ars, des flancs & du plat des cuiſſes.

La ſaignée diminuë l'abondance des humeurs, leur donne de l'air, facilite leur mouvement, empêche la rupture de quelque vaiſſeau, diminuë en quelque ſorte l'ébulition, tempere la chaleur, & ôtant une partie de ce qui nuit, elle donne moyen à la nature de dompter le reſte.

Pour la nourriture, il ſuffit de donner au Cheval ſeulement ce qui le peut empêcher de mourir de faim; l'orge en vert ſi c'eſt au temps, le chiendant, les bouts de feüilles de vignes ſont fort propres; au défaut de cela, un peu de ſon moüillé, du pain, & trés-peu de foin.

Pour ſa boiſſon, il faut diſſoudre deux onces de tartre blanc en poudre fine, dans deux pintes d'eau qu'on fera boüillir pendant un quart d'heure, & qu'on verſera aprés dans un ſceau d'eau, avec une

une poignée de farine d'orge : on lui en donnera autant qu'il en voudra boire. Et comme dans les fiévres les Chevaux ſont toûjours fort alterez, on peut leur donner un fébrifuge dans leur boiſſon, il contribuëra beaucoup à leur guériſon ; le ſuivant eſt excellent, & à peu de frais. Chap. cxxxvi.

Fébrifuge.

Mettez dedans un cocquemar une pinte d'eau, & deux onces de ſel de tartre, faites diſſoudre á chaud, puis verſez dans un ſceau, remettez dans le même cocquemar une autre pinte d'eau avec une once de ſel armoniac en poudre, faites diſſoudre à chaud, puis verſez dans le même ſceau que vous emplirez d'eau commune, faites boire de cette eau au Cheval, & s'il la refuſe parce que le goût de l'eau ſera trop changé, mêlez parmi une jointée de farine d'orge : cela temperera l'ardeur de la fiévre, appaiſera la fermentation & boüillonnement de l'humeur, & mettra le Cheval en état d'uriner beaucoup, & d'être merveilleuſement ſoulagé : toutes les fois qu'on lui donnera à boire, il faut y mêler toûjours de ce fébrifuge. Si l'on ſe ſert de ce remede ; il ne faut pas mêler du criſtal mineral, ni autres, pour ne pas confondre les remedes, puiſque ce fébrifuge vaut mieux que l'autre.

Tenez toûjours le Cheval au maſtigadour, hors dans le temps que vous voulez lui donner quelque choſe, & avec un linge attachez à ſon maſtigadour demie-once d'aſſa-fœtida en poudre, & demie-once de ſabine en poudre, & les matins & les ſoirs donnez-lui des lavemens comme il ſuit.

Pour des remedes par la bouche aux Chevaux qui ont la fiévre, il n'y en a point d'autre que les eaux cordiales, leſquelles par leurs qualitez eſſentielles, fortifient le cœur afin qu'il puiſſe reſiſter à la malignité qui accompagne cette chaleur étrangere, qui travaille à détruire la naturelle ; & pour cela on en prend environ trois chopines, qui par leur humidité appaiſent, ou tout au moins temperent ce feu interne qui fait la fiévre. Prenez donc trois chopines d'eau de ſcabieuſe, de chardon beni, de ſcorzonere, & d'elmaria ou reine des prez, délayez parmi une once de confection d'alkermes, & faites avaler le tout au Cheval, & réïterez le lendemain s'il eſt beſoin.

Et ſur toutes choſes donnez force grands lavemens avec policreſte deux, trois & quatre tous les jours s'il eſt beſoin, rien ne leur donne plus de ſoulagement que ce remede.

Chap. cxxxvi.

Lavement pour la Fiévre.

Prenez cinq chopines de petit lait de vache, deux onces de ſcories de foye d'antimoine en poudre fine, faites boüillir deux ou trois gros boüillons, ôtez du feu, & ayant coupé menu deux pommes de coloquinte, mettez-les dans le petit lait d'abord qu'on l'ôte de deſſus le feu, laiſſez à demi refroidir, & paſſez par un linge, preſſez & jettez le marc, ajoûtez à ce qui ſera paſſé un quarteron de beurre, & donnez le tout tiede au Cheval. Comme ce lavement eſt purgatif, il évacuëra des matieres dont le Cheval ſera ſoulagé ſans l'échauffer, mais il ne faut pas ſe ſervir tous les jours de ce remede, mais bien de celui qui ſuit : on le peut donner pluſieurs fois le jour.

Autre Cliſtere pour la Fiévre,

Dans une décoction émolliante ordinaire faite avec une once & demie de policreſte mis avec les herbes, à laquelle vous ajoûterez ſemence de fenoüil concaſſée qu'on y fera encore boüillir, avec deux poignées d'orge entiere, ayant coulé, vous mêlerez l'huile roſat & violat de chacun quatre onces, & deux onces de *benedicte* laxative ou la caſſe mondée trois onces.

Ce lavement composé en cette maniere, attirera l'impureté contenuë dans les inteſtins, & ſoulagera les parties ſuperieures.

Il ſera bon au Cheval qui a la fiévre de le frotter à rebours de poil pour ouvrir les pores, & donner iſſuë aux vapeurs fuligineuſes contenuës ſous le cuir, & ainſi faire tranſpirer le corps.

Avec ces remedes j'ai vû guérir quelques Chevaux, ils ont été inutiles à d'autres : Mais lorſque j'ai connu que ſans relâche & intermiſſion un Cheval a gardé la fiévre violente pendant trois jours, je n'y prens plus d'autre peine, & n'y fais autre dépenſe que l'envoyer à la voirie : car je n'en ai vû réchapper aucun, quoiqu'ils ayent encore vêcu cinq ou ſix jours, parce que pendant le temps des trois jours qu'il a la fiévre, elle lui a brûlé & conſommé tout le foye, ce qu'on peut facilement verifier aux Chevaux qui ſont morts de la fiévre, les faiſant ouvrir.

De la fiévre Peſtilentielle.

Chap. cxxxvii

On traite cette fiévre d'une autre maniere, car il ne s'agit ici que de fortifier la nature, & de corriger la malignité du venin qui fait le deſordre : comme il a été la cauſe de la fiévre ; celui-là ceſſant: elle s'éteindra peut-être.

Pour ce faire il faut donner des lavemens frequens, des prises de plottes cordiales, d'opiate de Kermes de temps en temps, & agir à peu prés comme je l'ai ordonné aux Chevaux qui ont l'avant-cœur.

J'ai vû une grande mortalité de Chevaux en Allemagne, peu de ceux qui furent attaquez, réchapperent; à tous presque il couloit des yeux quantité d'eau, ils avoient la fiévre & un grand dégoût, le bout des oreilles froid, & des flegmes jaunes & vertes leur fluoient par les nazeaux.

Au commencement on pratiqua beaucoup de remedes en vain; mais enfin j'inventai un remede avec lequel on en guérit un grand nombre.

Remede.

D'abord qu'on s'appercevoit du mal, on tiroit du sang au Cheval, avant que de le faire boire. S'il avoit bû on attendoit au lendemain: deux ou trois heures après la saignée, on délayoit de la theriaque recente composée depuis trois mois, & de l'aloës épatique en poudre, de chacun une once, confection d'hiacinthe & d'alkermes sans musc ni ambre, de chacun demie-once, dans une pinte de décoction faite avec scabieuse, chardon beni, & veronique de chacune une bonne poignée. Quand on pouvoit avoir les eaux distillées desdites herbes elles faisoient mieux que la décoction, & on les donnoit au Cheval, l'ayant tenu bridé depuis la saignée environ deux heures, & autant aprés, & le promenant une demie-heure: le lendemain & les jours suivans l'on donnoit des lavemens, & selon que le mal pressoit on le réïteroit quelquefois, mais je faisois donner à la seconde prise seulement la moitié de la dose du theriaque, & de l'aloës, & des confections, mais on ne diminuoit pas la dose ni la quantité de la liqueur: les Chevaux guérissoient tous avec ce remede, qui peut-être ne réüssira pas en d'autres rencontres.

J'ai ordonné la theriaque composée depuis trois mois, parce qu'elle n'a pas acquis tant de chaleur qu'elle en acquiert par le temps, où toute la vertu rafraîchissante de l'opium qui entre en sa composition s'évanoüit.

Le mitridat, & l'orvietan, la theriaque diatessaron, l'opiate de Kermes, la confection d'hiacinthe & d'alkermes sans musc ni ambre, sont excellens contre les fiévres pestilentielles, comme aussi les cordiaux que j'ai ordonnez ci-devant.

Quand ce mal vient de l'air, & que vôtre écurie est infectée, il faut avoir soin de retirer promptement le reste de vos Chevaux,

& de ne les y pas remettre, sans la parfumer avec égales parties de soufre, de salpêtre, & le double d'antimoine & de la poix : On peut si on veut prendre un fagot de genévre tout vert, le faire brûler dans l'écurie, les portes & les fenêtres closes, ce sera un trés-bon parfum : il faut blanchir les murailles, laver les créches, & bien nettoyer tout. Pour les morsures des bêtes veneneuses, voyez le Chapitre de la rage. Et pour du poison avalé, il faut faire prendre beaucoup d'huile, & se servir d'orvietan & de theriaque, ou de l'opiate de Kermes. Les plottes y sont bonnes ; mais si c'est de l'arsenic qu'il ait avalé, ayant l'estomac vuide de mangeaille, & qu'il ait séjourné seulement une heure dans l'estomac du Cheval, il faut qu'il en créve, quelque remede qu'on y fasse : la raison est évidente, parce que dans ce temps-là, il se sera attaché, & aura brûlé & consommé la partie où il s'est attaché. Le seul & premier remede seroit de faire avaler au Cheval deux livres de bonne huile d'olive pour émousser & amortir l'acrimonie de l'arsenic, & au bout de deux ou trois heures en donner encore une livre.

Pour les Chevaux guéris de la fiévre.

Lorsque la fiévre travaille un Cheval, il ne lui faut pas donner de purgation, ce seroit vouloir ôter la lie du vin pendant qu'il boult, elle ne peut être utile qu'en deux façons ; pour ôter quelque matiere flottante dans l'estomac & dans les intestins, qui soulageroit à la verité un Cheval si elle étoit dehors ; mais comme elle n'est pas le siége de la fiévre, ce soulagement seroit peu considerable, en comparaison du dommage que la nature recevroit par la chaleur & par l'acrimonie du remede, & par le mouvement contraire. L'autre occasion où la purgation est inutile, est quand la nature aprés l'agitation des humeurs durant la fiévre, separe ce qu'il y a d'impur d'avec le pur, pour lors elle est necessaire ; car souvent la nature ayant appaisé le trouble, se trouve assez paresseuse ou affoiblie, pour ne pas jetter dehors son ennemi qui ne dit plus mot ; mais c'est un levain qui dans la suite se pourroit reveiller & causer une rechutte souvent plus dangereuse que la premiere maladie. Il est donc à propos quand vous voyez le calme, de songer à purger le Cheval : Les purgatifs sont des remedes pour lesquels la nature a de l'aversion ; quand ils sont dans le corps ils agissent contre les parties les plus proches, & la nature sentant cet ennemi, fait effort pour le repousser, & dans cet effort pousse tout ce qui lui nuit, comme si la medecine en operant, l'avoit reveillée & avertie de son devoir. Il ne faut pas chercher ces marques de coction & de separation des humeurs dans les urines

des Chevaux : ni dans leurs excremens, vous n'y verrez aucune marque qui vous fasse connoître la victoire de la nature : il suffit de voir le calme aprés la tempête, vous pouvez alors avec sûreté vous servir des remedes purgatifs : il est pourtant bon pendant quelques jours d'user de quelques remedes rafraîchissans, comme le policreste donné dans le vin, pour éteindre le reste du feu qui demeure dans les cendres aprés l'embrasement, & de reparer les forces par une bonne, mais legere nourriture. C'est un abus de croire que l'abondance des alimens repare la vigueur & donne la force : s'il y en a trop ils ne peuvent être digerez, sans digestion ils ne peuvent profiter, & causent un très-grand desordre. Après avoir remis un peu le Cheval, vous le pourrez purger avec un remede qui puisse moins incommoder la nature. Il en est de plusieurs façons ; mais l'experience nous doit apprendre à rejetter ceux qui ne réüssissent pas, & à nous servir de ceux qui satisfont à nos intentions. Le policreste purgera *per Epicrazim* : Je croi qu'il y auroit bien de la peine à discerner l'humeur qui péche & que ce seroit être trop scrupuleux de choisir des remedes specifiques pour la bile & pour la pituite, ou pour quelqu'autre humeur. Pour moi je me suis bien trouvé du remede suivant, que je vous propose comme un des meilleurs dont vous puissiez vous servir.

Purgation pour un Cheval guéri de la fiévre, & pour tout autre.

Prenez du tartre blanc en poudre, & du nitre fin, de chacun deux onces, mettez dans un plat de terre, & y mettez le feu avec un charbon allumé, aprés que le tout sera brûlé laissez refroidir, pilez fin & mêlez une pinte d'eau & autant de vin blanc, avec quatre onces de sené, & laissez infuser toute la nuit à froid.

Mettez dans un mortier demie-once de scamonée pour un Cheval de taille ordinaire ; s'il est fort grand, ajoûtez encore un gros de scamonée, pilez-la fort fin, puis ayant passé & bien exprimé vôtre infusion ci-dessus, mêlez dans le mortier demie-livre de miel mercurial, & avec le pilon incorporez-le bien avec la scamonée, puis mêlez l'infusion ci-dessus, avec ce miel & scamonée en remuant peu à peu avec le pilon. Finalement mêlez bien toute l'infusion, & donnez le tout au Cheval qui doit être bridé quatre heures avant la prise, & trois après.

Ne donnez au Cheval que du son moüillé au lieu d'avoine, & le promenez en main une heure, vingt-quatre heures aprés qu'il aura pris la medecine pour le faciliter à purger.

Ce remede est d'autant meilleur qu'il n'échauffe point, & il

Chap. cxxxvii évacuë puiſſamment : les infuſions ne peuvent échauffer comme font les drogues données en ſubſtance ; mais auſſi rarement font-elles évacuer un Cheval, neanmoins celle-ci fera bon effet, quoique le ſené ne ſoit pas donné en poudre ; mais la ſcamonée & le miel mercurial feront l'effet, parce que le ſel de tartre ouvre & fait penetrer la décoction dans la feüille de ſené pour en tirer le ſel eſſentiel, qui eſt ce qui purge les Chevaux.

On peut donner cette medecine aux Chevaux d'un temperament de feu, qu'on craint d'échauffer & d'enflammer, quand ils ont beaucoup fatigué, & qu'ils ont beſoin d'être purgez.

Catholicum excellent pour les clyſteres ou lavemens des Chevaux.

Chap. cxxxviii PRENEZ iris de Florence demie-livre, ſené, aloës fin, & hermodactes, de chacun quatre onces, hellebore noir & blanc de chacun deux onces, pignons d'Inde une once, concaſſez toutes ces drogues fort groſſierement, & les mettez dans un grand pot avec trois pintes d'eau, une once d'eſprit de vitriol, & quatre onces de criſtal mineral en poudre, laiſſez infuſer à froid l'eſpace de trois fois vingt quatre heures, remuant de temps en temps, coulez au travers un canevas fort épais, & jettez le marc, puis évaporez à chaleur lente avec un feu clair, en ſorte qu'il reſte environ une pinte de liqueur, ſur quoi vous ajoûterez une livre & demie de bon miel commun, & ferez cuire en conſiſtance de demi ſirop, puis vous mettrez les poudres ſuivantes bien fines & bien tamiſées toutes en ſubſtance, ſçavoir le jalap & turbith, de chacun quatre onces, coloquinte & gomme gutte, de chacun deux onces, ſcamonée une once, fenoüil & anis vert de chacun deux onces, faites cuire le tout en remuant ſans ceſſe, juſqu'à ce qu'il ſoit en conſiſtance d'électuaire.

La doſe ſera de trois onces juſqu'à trois & demie, délayée dans une décoction ordinaire de lavement ſans miel, huile ni autre choſe, & il fera un très bon effet, évacuant univerſellement toutes les humeurs peccantes & vicieuſes.

Quelques connoiſſance que j'aye des effets d'un remede purgatif, pour l'avoir mis en pratique cent fois, j'en apprehende toûjours l'iſſuë, car aſsûrément le mouvement des purgatifs eſt contraire à celui de la nature & même la détruit, & ſouvent il y a des aſpects & des oppoſitions dans les aſtres, & des conjonctions dans les temperamens qui leur font faire de ſi grands deſordres, que je les mets en uſage le moins qu'il m'eſt poſſible ; il eſt même ſouvent arrivé

que faute d'avoir bien preparé le Cheval, ou si vous voulez, bien observé le Ciel, afin d'en avoir une veritable connoissance, que des Chevaux sont devenus forbus & même sont morts par des purgatifs qu'on aura donné cent fois avec succès; mais comme la necessité ne reçoit point de precepte, on passe sur ces considerations: & on met en usage ceux ausquels on trouve moins de peril, & on observe toutes les précautions qu'on peut; mais pour le lavement, il ne faut pas avoir cette même apprehension, car les plus puissans purgatifs font peu d'effet aux Chevaux donnez par le fondement, celui-ci est un veritable catholicum, c'est-à-dire universel, propre à porter à l'Armée, où beaucoup de Chevaux meurent souvent, faute d'un lavement fait comme il faut. Chap. CXXXVIII

Du Farcin.

Le farcin est une tumeur souvent avec ulcere, qui a son principe dans la corruption du sang, il est causé par un virus, dans lequel consiste le plus ou moins de malignité, & qui rend le farcin guérissable ou incurable; il occupe plusieurs parties du corps. Quand il y a quelque partie considerable pour les fonctions de la vie, qui ne fait pas ce qu'elle doit pour n'être pas dans un bon temperament, ou pour n'avoir pas une juste conformation, il faut que l'œconomie du corps s'altere. Si elle est necessaire pour la sanguification, le sang se trouble & se gâte, & selon la mauvaise constitution de cette partie affectée, il en reçoit bien-tôt une impression qui ne peut être que nuisible; souvent même ce sang acquiert une qualité acide, chaude & corrosive, qui ronge les parties où il croupit, ce qui paroît notablement dans le farcin qui vient presque dans tout le corps, & a son origine non pas d'une corruption acide, & souvent maligne de toutes les humeurs, mais de ce virus qui en a infecté la principale qui est le sang. Ainsi la malignité de l'humeur n'est que l'effet du virus, qui fait tout ce desordre dans le sang. Pour le guérir radicalement, il faut aller à la cause, qui est de clarifier & purifier le sang; pour y parvenir, je proposerai plusieurs remedes. Van-Helmon dit que la grosse verolle aux hommes a pris son origine du farcin des Chevaux, chacun convient que pour la guérir, il faut resister à son venin qui est ce virus, & en détruire la malignité, ensuite purifier & rectifier le sang, aprés quoi tous les accidens cessent, de même qu'au farcin. Chap. CXXXIX.

Lorsque le farcin est inveteré, le sang qui est corrompu de long-temps, par le virus qui est dans icelui, acquiert une si grande

acrimonie, qu'il ulcere les poulmons ou le foye par sa trop grande chaleur & malignité: en cette maniere, lorsque le sang revient du cerveau se jetter, selon l'ordre de la circulation, dans le ventricule droit du cœur, il est poussé de là dans les poulmons par la veine arterieuse, lorsque le cœur se comprime: les poulmons étant composez d'une matiere spongieuse, de nature froide & humide, sont tellement alterez par les esprits acres & piquants, contenus dans ce sang corrompu qui a causé le farcin, qu'ils causent une chaleur étrangere dans les poulmons; de cette chaleur, il suit une corruption des parties les plus foibles, & ensuite ulcere, qui finalement détruit & consomme toute la substance d'iceux: Ce qui se verifiera si vous ouvrez un Cheval mort du farcin qu'il aura fort longtemps supporté, vous trouverez les poulmons tous pourris & lardez d'ulceres qui ont été causez par ce sang échauffé & corrompu: le foye aussi se corrompt & s'ulcere par un sang trop acre & échauffé. Il est donc de très-grande consequence de purifier le sang, le rafraîchir, & détruire ce virus qui accompagne le farcin, & qui produit tous les mauvais effets que nous voyons arriver de cette fâcheuse maladie.

Et pour expliquer en deux mots ce que c'est que ce virus, *est aura venenata*, ce sont des esprits corrompus qui penetrent les parties du corps d'un Cheval, avec la même facilité que la lumiere du soleil passe au travers d'un verre, cet esprit sert de levain qui cause la corruption de la partie, où il se jette le plus abondamment, & l'on ne peut amortir ou détruire ce virus par des purgatifs, sans l'usage de quelque specifique.

Un Cheval prend le farcin par la frequentation de celui qui en est infecté, qui lui communique la malignité de ce virus; il lui vient aussi de trop manger d'avoine, sur tout de la nouvelle; le foin nouveau étant mangé avant qu'il ait sué (qui sera environ deux mois aprés qu'il est serré dans le grenier) cause le farcin, les exercices trop violens dans les chaleurs de l'été, une seule course fort violente le peut causer, les playes faites au Cheval avec un ferrement qui n'est pas net, & la trop grande abondance de sang, peuvent causer le farcin.

Le farcin vient souvent pour vouloir trop tôt engraisser des Chevaux qui ont extrêmement fatigué, & qui sont maigres & échauffez; le trop de nourriture cause le farcin si l'on n'a le soin d'exercer mediocrement les Chevaux, & de les saigner souvent.

Le farcin le plus méchant, & le plus difficile à guérir, est celui qui fait jetter par le nez, car du moment qu'un Cheval qui a le farcin

farcin, jette par le nez, il mourra bien-tôt, particulierement s'il est dégoûté, & que ce qu'il jette soit mêlé de sang, & il en rechappe si peu, qu'on les doit tous compter pour perdus, si ce n'est qu'ils jettent leur gourme, & encore en meurent-ils. Chap. cxxxix.

Le farcin qui commence au train de derriere, près des paturons ou sur les boulets, même dans les jarrets, & qui remonte en haut & suit la cuisse, est des plus difficiles à guérir, d'autant que c'est une marque que le corps est bien infecté, & que la chaleur naturelle est fort foible, puisque les boutons paroissent dans ces extrêmitez si éloignées du cœur, de même à ceux que la goutte attaque d'abord près de l'orteil, ou de la cheville du pied, ils en sont plus incommodez que les autres ausquels elle commence plus près du cœur.

Le farcin dont les boutons ne viennent point en matiere, mais qui étant crevez poussent de la chair d'un rouge brun qui surmonte beaucoup, & quoiqu'on extirpe cette chair, en la coupant avec le feu, ou par des onguens caustics, elle repousse de nouveau; ces sortes de farcins sont fort difficiles à guérir, & si on ne travaille puissamment au dedans à détruire le virus, on ne le guérit point.

Les farcins que les Chevaux rapportent de l'Armée ont peine à guérir, ou pour mieux dire ne guérissent que trés-rarement: parce que les grandes fatigues, & le défaut ou l'excès de nourriture souvent mauvaise, corrompuë, ou gâtée, ont achevé de corrompre le sang.

Le farcin qui commence à paroître au croissant de la Lune, est plus rebelle & plus difficile à guérir que celui qui commence au declin, car les humeurs sont moins abondantes & plus foibles: la morve: & les javars encornez de même.

Le farcin qui vient à la tête, est le moins dangereux, & le plus facile à guérir de tous, hors qu'il y ait quelque bouton en forme de glande entre les deux os de la ganache qui croisse excessivement, car pour lors on aura peine à extirper ce bouton, s'il est abbreuvé d'un flegme qui vient du poulmon par la trachée artere, & il sera trois ou quatre mois à se resoudre, & la morve est bien à craindre.

Ces grosses cuisses sont difficiles à guérir, comme sont aussi les cordes dans le fourreau, lorsqu'il est enflé & dur, ou que les boutons sans venir en matiere, crevent en cul de poule avec une chair noirâtre; ceux-là ne guérissent pas facilement: mais les plus difficiles à guérir, sont les Chevaux délicats au manger, car comme

Chap. cxxxix. les remedes les dégoûtent, on a de la peine à les traiter, & ne leur pas faire perdre absolument le manger.

Ordinairement quand le premier bouton qui a paru est guéri, quoique le Cheval en ait ailleurs beaucoup, il est en voye de guérison, cette regle n'est pourtant pas generale.

Le farcin est appellé des Italiens *Verme*, & des Allemans *Vvurme*, à cause qu'il semble ronger entre cuir & chair : comme les vers rongent l'écorce des arbres. Il est très-aisé à connoître par les cordes & boutons qui se forment au long des veines, & ailleurs.

On le connoît aussi aux tumeurs & ulceres ; d'abord qu'on en apperçoit aux émunctoires, qui sont des glandes situées entre les mâchoires & le col, au poitrail, & aux cuisses près des testicules, propres à recevoir les impuretez & fluxions, on peut juger que c'est du farcin qui est plus ou moins dangereux, selon qu'il est plus ou moins attaché à la chair, & plus ou moins ulceré ; s'il est seulement dans la substance du cuir, & qu'il se puisse mouvoir facilement quand on y touche, & s'il n'a point percé & ouvert le cuir, il est aisé à guérir.

Quand on traite un Cheval du farcin, une des meilleures marques de guérison est lorsque les cordes se détachent du corps, & qu'elles deviennent mouvantes, c'est pourquoi celles qui d'elles-mêmes ne sont pas attachées, seront bien-tôt guéries, pour peu qu'on y apporte de soin.

Ordinairement le Cheval qui a le farcin, est assez gay, il boit & mange à l'ordinaire, & ses actions ne marquent point qu'il ait de mal, il est capable de travailler comme auparavant, & même il est bon de le faire travailler moderément pour aider à dissiper une partie du mal, & le pousser au dehors.

Quelques-uns admettent jusqu'à sept sortes de farcin, & même huit : mais je n'en considere que de quatre sortes, ausquelles toutes les autres se peuvent reduire.

Farcin Volant.

La premiere est le farcin qu'on appelle volant : on le connoît par certains boutons qui viennent par tout le corps, tantôt ça, tantôt là, comme des tumeurs qu'on appelle des cloux aux Hommes : On l'appelle volant, parce que les parties qui n'en avoient point, en peu de temps en sont couvertes. Ce farcin cede facilement aux remedes, parce qu'il n'a pas son siege fixé & asûré dans les émunctoires, qui est un lieu d'où il est difficile de le faire sortir, quand il y a pris racine.

Farcin Cordé.

La seconde espece est le farcin cordé, on le connoît par les grosses duretez en formes de cordes qui viennent entre cuir & chair, & sont toûjours le long des veines, particulierement de celles du plat des cuisses, de l'encolure, des ars, & le long du ventre : il se fait dans cette corde des tumeurs ou boutons qui s'ulcerent, & qui jettent du pus & de la matiere au dehors ; les bords des ulceres suivent la couleur & la qualité de l'humeur corrompuë : si le sang se maintient, ils sont rouges, s'il degenere en bile, & que le foye ne separe pas bien le fiel de la masse des humeurs, ils sont jaunes : si le flegme abonde, ils sont blancs, & ils sont noirs, si les humeurs sont brûlées, noires & mélancholiques qui est le pire de tous. Chap. CXXXIX.

Farcin à Cul de Poule.

La troisiéme espece, est celui à cul de poule, qui est très-mauvais & très-difficile à guérir : on le connoît par de grosses tumeurs & boutons, qui venans à crever & percer, il n'en sort point d'apostume : mais les bords de l'ulcere sont teints d'un noir rouge, marque du sang aduste & mélancholique : sa ressemblance lui a donné son nom, les bords des ulceres en sont presque toûjours calleux & vilains.

Farcin interieur.

La quatriéme, est le farcin interieur, qui produit des boutons entre cuir & chair, comme des clous qui attachent la peau à la chair, quoiqu'ils ne paroisse aucune tumeur ou boutons dehors ; si on n'y donne remede de bonne heure, le mal rentre & infecte les parties interieures, & cause la mort.

De cette espece il en est qui s'attache au dedans du cuir, sans être fixé contre la chair : il vient presque toûjours au devant du poitrail, & guérit très-facilement.

Remedes pour le Farcin.

Pour proceder avec ordre dans la guérison de cette maladie, il ne faut pas songer à guérir l'exterieur, sans avoir travaillé à guérir l'interieur : à quoi serviroit d'extirper ces tumeurs, & de sécher ces ulceres, si vous en laissiez la cause ? Aprés cette guérison palliée, le mal reviendroit comme auparavant, ou quelqu'autre pire, Chap. CXL.

Chap. CXL.

la source n'en étant point tarie : il faut donc autant qu'on peut corriger cette acrimonie des humeurs, en éteindre le virus qui cause la chaleur, évacuer ou extirper ce qui est corrompu, & fortifier la nature pour la remettre en état de bien faire ses fonctions.

On voit tous les jours des Chevaux guéris du farcin par des remedes dans les oreilles, des sachets pendus au crin, des racines mises sur le front, & autres choses qui ne vont aucunement à détruire la cause du mal, & n'en tarrissent pas la source ; mais ils l'arrêtent & le suspendent seulement pour un temps. Puisque la cause du farcin est presque toûjours dans ce sang corrompu & échauffé : les Chevaux guéris par ces remedes sont quittes du farcin, mais il leur vient ensuite des maux pires que le farcin même ; car ces remedes ont operé à l'égard du farcin, de même que la racine de *chinchina* agit pour les fiévres quartes, elle fixe ou suspend les esprits qui la causent, mais elles ne les consomme pas ni ne les évacuë, & la fiévre revient ensuite, si par des remedes purgatifs appropriez au mal on n'a chassé & évacué le levain ou l'humeur qui causoit la fiévre : il en est de même au farcin, ces remedes palliatifs le guérissent en apparence, mais la corruption & le virus qui l'avoit causé demeure, lequel après dégenere en morve, javars nerveux & encornez, pousse, & en quantité d'autres maladies plus difficiles à guérir que le farcin même.

On guérit aussi le farcin avec des onguens caustics, qui veritablement extirpent tout ce qu'il y a de mauvaise chair, mais que ce soit une veritable cure de farcin, c'est de quoi je douterai encore longtemps, je sçai qu'il en guérit de cette maniere, j'en mettrai ci-après deux qui l'ont fait, mais ils ne vont pas à la cause.

Je croi qu'il faut plus de foi, pour croire que par une bagatelle mise dans l'oreille, ou penduë au crin, le farcin inveteré puisse guérir radicalement, qu'il n'en faut pour croire que la poudre de Sympatie puisse guérir toutes les playes sans application prochaine & immediate ; peu de personnes pourtant croyent la verité des effets de la poudre, pourquoi donc croire plutôt les effets de la Sympatie à ces remedes qui ne touchent ni n'approchent aucunement le farcin pour le guérir ? On me dira là-dessus, que tous les jours on voit des Chevaux guéris par des sachets pendus au crin & à la queuë, & par d'autres fadaises, & qu'on se rend à l'experience ; j'avouë que j'en ai guéri moi-même, mais ce n'est pas une veritable guérison, puisque la cause n'en est pas ôtée, & que le sang demeure corrompu & échauffé : on a seulement détourné, assoupi & suspendu l'humeur qui causoit le farcin, & bien-tôt elle prendra une autre route, & fera peut-être un plus grand desordre : car le virus n'est pas ôté, qui causera outre

les maux que j'ai dit quelque abcès interieur, des crampes, des gouttes, ou d'autres maladies, ou pourrira ou ulcerera les poulmons.

Veritablement lorſqu'on a arrêté le cours & la malignité exterieure du farcin par ces remedes palliatifs, comme on les doit appeller, ſi on attaquoit le virus qui l'a cauſé par quelque bon remede ſpecifique, qui ſeroit de purifier le ſang, d'évacuer puiſſamment les humeurs peccantes, aſsûrément la guériſon en ſeroit aſsûrée : mais pour lors il ne ſera aucunement beſoin de ces remedes pendus au col & autres ; car faiſant ce que je viens de dire, on guérira radicalement le Cheval, & on le mettra en état que le mal n'aura plus de ſuite, puiſque les humeurs nuiſibles étant évacuées, & le ſang purifié, il faut que le farcin ſe guériſſe de lui-même ſans aucun remede.

Il n'y a rien qui profite davantage que la ſaignée dans les commencemens, elle empêche la corruption du ſang lui facilitant la circulation, qui donne lieu à la nature d'en produire de nouveau & de meilleur, en la place de celui qu'on a tiré ; mais il n'en faut pas abuſer, comme des demi-ſçavans que j'ai vû tirer du ſang aux Chevaux farcineux juſqu'à ce qu'ils tombaſſent en foibleſſe, qui eſt le plus terrible & déraiſonnable remede qui ſoit au monde ; car ayant tiré preſque tout le ſang d'un Cheval, vous avez ſi fort affoibli la chaleur naturelle, qu'elle demeure comme incapable de faire ſes fonctions, vous avez fait une diſſipation d'eſprits ſi étrange, que la nature n'eſt plus en état de la reparer de long-temps ; veritablement vous avez ôté partie du ſang corrompu, d'où il s'en ſuivra que les veines d'abord ſe rempliront de toutes les ſeroſitez, & autres humeurs qui étoient neceſſaires pour maintenir les parties en leur état naturel, & qui apporteint un préjudice notable à toute la maſſe du ſang. Tout homme de bon ſens jugera qu'ayant détruit le principe de la vie qui eſt dans le ſang, il n'en peut rien arriver que de pernicieux pour la ſanté du Cheval, d'où peut-être vous guérirez le farcin ; mais vous lui aurez ôté tout l'agréement qu'il avoit, & par cette extraordinaire évacuation vous l'aurez rendu incapable de bien ſervir, comme il auroit fait ſi on lui avoit fait une ſaignée.

Les ſueurs ſeules ſuffiroient pour purifier le ſang, mais nos remedes ordinaires ne ſont pas aſſez puiſſans pour les provoquer auſſi abondamment qu'il ſeroit neceſſaire en cette maladie ; car les meilleurs ſudorifiques pour les hommes ne feroient ſuer les Chevaux que mediocrement ou point du tout.

La Chimie nous en fournit quelques-uns que l'experience nous a confirmé être aſſez forts pour exciter la ſueur aux Chevaux, & pour

 leur purifier en quelque maniere le ſang : mais ils laiſſent une ſi grande impreſſion de chaleur dans les entrailles, qu'on a ſouvent plus de peine à la temperer qu'on n'en auroit à guérir le farcin.

Ayant ſaigné un Cheval, quelque remede qu'on ait deſſein de lui faire, on peut ſi on veut le purger pour preparer le corps & déboucher les obſtructions, enſuite les remedes purifieront infiniment mieux le ſang ; mais la purgation n'eſt pas abſolument neceſſaire. Les deux remedes purgatifs qui ſuivent ſont excellens, & j'ai guéri beaucoup de Chevaux farcineux en leur donnant une ſeule fois l'une de ces deux purgations ; mais il n'y avoit pas beaucoup de malignité au farcin.

Purgation pour le farcin.

Prenez aloës lucide ou ſuccotrin une once & demie, racines de jalap & ſublimé doux de chacun une demie once, une once & demie de bonne theriaque vieille, pulveriſez ce qui ſe peut reduire en poudre, & dans le temps que vous voulez donner la medecine délayez la theriaque dans le vin, & mettez le jalap, puis l'aloës ſeulement en le donnant, car pour peu qu'il ſéjourne dans le vin il durcit & va au fond du pot, & demeure ſans effet ; ayant fait avaler le tout au Cheval, rincez le pot & la corne avec un demi-ſeptier de vin, qui ſera en tout en quantité de cinq demi-ſeptiers, pinte pour le breuvage, & demi-ſeptier pour rincer.

Le Cheval doit être bridé ſix heures avant la purgation, & cinq aprés, & de ce jour, ni de deux jours aprés, il ne lui faut donner que du ſon moüillé au lieu d'avoine, & point de foin le jour avant la purgation, ni tout autant de temps qu'il purge.

Si cette purgation n'opere pas aſſez, vous pourrez vous ſervir des pilules ſuivantes. L'on ne peut avoir trop de deſcriptions de medecines purgatives pour le farcin, car ce qui profite ſouvent à un Cheval, nuit à un autre, & ce qui a bien réüſſi en un temps ne ſert pas en un autre avec la même utilité.

Pilule pour Cheval farcineux.

Prenez feüilles de ſené & racines d'hermodactes, de chacune une once, agaric trois dragmes, ſcamonée de la plus belle quatre dragmes, ſinabre une once, le tout en poudre groſſiere pour en faire des pilules, avec deux livres de lard deſſalé & rapé, y mêlant parmi pour correctif canelle & girofle de chacun une dragme, fenoüil & gingembre de chacun deux ſcrupules, & les donnez au Cheval, obſervant les mêmes précautions que pour le remede précedent.

Le Cheval étant saigné & purgé de la sorte, il sera en chemin de guérir sans lui donner autre chose par la bouche; seulement, quand les boutons sont meurs, les percer pour en faire sortir la matiere, & s'ils ne séchent & au contraire font de grosses lévres, les poudrer une fois avec du reagal en poudre fine, & en faire penetrer dedans; au bout de neuf jours l'escare tombera, & laissera une belle playe nette, qu'il faudra dessecher avec une des poudres décrites en parlant de la guérison des playes; par exemple le *Caput mortuum* qui reste dans la cornuë, quand on a tiré l'esprit de vitriol, piler ce *Caput mortuum* en poudre fine, & en poudrer les playes faites par les escares qui sont tombées des boutons.

En donner tous les jours dans du son moüillé une once de racine de chardon à cent têtes en poudre, ou deux onces si elle est fraîche: il croît beaucoup de ce chardon sur le bord des grands chemins, au Printemps lorsqu'il commence à pousser, il en faut cueillir la racine, la faire sécher à l'ombre, & la mettre en poudre: la racine d'*ulmaria* ou reine des prez cueillie en même temps, & donnée en même dose fera le même effet, ces racines sont de veritables specifiques pour le farcin.

Ce n'est pas assez de faire puissamment évacuer un Cheval par des purgatifs, quoique la plûpart des gens s'imaginent qu'avec quelques drogues qu'on purge un Cheval, pourvû qu'il purge beaucoup, cela suffit; car il est certain que lorsqu'une purgation ne sera pas bien appropriée, qu'elle ait évacué tant que vous voudrez, asûrément le farcin empirera, & en deviendra plus malin; & si c'est une grosse cuisse, elle enflera davantage au lieu de diminuer, car les purgatifs mal appropriez émuent ce qu'il n'évacuent pas, & la nature se décharge de ce fardeau sur la partie affligée: & c'est ce qui la fait enfler aprés la purgation; mais si le purgatif attaque le virus, comme font ceux qui sont bien entendus, une partie qui sera enflée par le farcin, diminuëra aprés la purgation, & c'est à cela que vous connoîtrez son bon effet, lequel vous trouverez, si vous mettez en usage les deux que j'ai ordonné ci-devant aux Chevaux qui ont besoin d'être purgez, comme sont ceux qui sont fort gras, ceux qui ordinairement travaillent peu, & qui sont plus chargez d'humeurs que les autres; mais les Chevaux maigres, ardens, pleins de feu comme les alzans, &c. ne doivent point être purgez pour les guérir du farcin.

Remede ſpecifique pour le Farcin.

CHAP. CXLI. OTEZ l'avoine au Cheval farcineux, donnez-lui du ſon moüillé, ſaignez-le, & le purgez ſi vous le jugez neceſſaire, & deux jours aprés, lorſqu'il ne purgera plus, donnez-lui trois priſes de pilules de ſinabre, un jour d'intervale, d'une priſe à l'autre; faites-lui manger tous les jours dans du ſon moüillé une once de racine de boüillon blanc, ou d'*ulmaria*, ou de chardon à cent têtes; faites ſortir la matiere des boutons qui creveront, & les ſéchez avec des poudres; le farcin guérira par cette methode; car le ſang ſera purifié, le virus éteint, & la nature rétablie.

Autre facile

Saignez le Cheval abondamment, puis lui donnez tous les matins trois chopines de vin émetique (ou de bierre émetique qu'on fait comme le vin émetique) il y a des Chevaux qui le boiront comme de l'eau, car il n'a aucun goût de vin: continuez ce vin ou la bierre juſqu'à ce que le Cheval ſoit guéri. Ce remede eſt bon aux païs où le vin ne coûte guéres, & à ceux qui ont des Chevaux qui boivent le vin, puiſque de le rendre émetique il coûte ſi peu que rien, la même raiſon eſt pour la bierre.

Le Cheval doit ſeulement manger du ſon, & on le peut travailler moderément: quand les boutons ſeront crevez, empliſſez-les avec du ſublimé en poudre, ou du regal, ou avec de la racine d'élebore, ou avec un cauſtic: ſi le Cheval a une groſſe jambe, je donnerai un onguent pour l'en frotter pendant qu'il guérira.

On peut donner ce vin (ou cette bierre) aux Chevaux avec la corne s'ils refuſent de boire d'eux-mêmes, & il faut qu'ils jeûnent avant & aprés qu'ils l'ont avalé environ deux heures.

Je crois qu'il eſt mieux de traiter le farcin par les methodes precedentes, que par le feu; mais comme beaucoup de gens veulent qu'on s'en ſerve, j'en donnerai la maniere.

Pour traiter le Farcin avec le feu.

CHAP. CXLII. LORSQUE le feu eſt accompagné de bons remedes interieurs, il réüſſit aſſez bien au farcin.

Pour le donner avec methode, il faut dès le commencement du mal, entourer les cordes & les barrer avec une raye de feu, ſans percer le cuir, & ſouvent le farcin ne paſſe pas outre.

Puis

Puis on laisse meurir les boutons ou tumeurs, s'ils sont capables de venir en matiere, pour les percer avec un bouton de feu. Vous noterez qu'en quelqu'endroit que le farcin soit situé, je n'en excepte pas même les jarrets, ni sur le nerf de la jambe de devant, vous pouvez mettre un bouton de feu aux boutons, & d'abord que vous trouverez la matiere, il faut n'aller pas plus avant & vous arrêter, & jamais vous ne ferez de mal à la partie, parce que les boutons sont des tumeurs enflées où la matiere se forme : ouvrir la tumeur jusqu'à ladite matiere, ce n'est qu'aider la nature à évacuer ce qui l'empêche ; & l'ayant ouvert avec le feu, vous donnez plutôt jour à cette matiere, qui étant évacuée, ne peut plus causer de mal.

D'abord qu'on a entouré & barré les cordes & boutons d'une raye de feu, on saigne le Cheval abondamment, puis on le purge, & le Mercure doux ou le sinabre doivent entrer dans la purgation comme nous avons enseigné.

S'il revient dans la suite de nouveaux boutons, il les faut laisser meurir ; & s'ils ne meurissent point, & que la matiere ne s'y forme pas, on peut y mettre à chacun un bouton de feu, mais l'escare étant tombée, s'il repousse de nouveau des chairs comme des champignons, c'est une marque asſûrée de trés-méchant farcin qui ne guérira que très-difficilement, & il faudra extirper ces chairs avec le feu appliqué de nouveau ou avec l'un des caustics suivans.

Quand vous avez brûlé ou mis le feu aux boutons ou tumeurs du farcin qui viennent en matiere, l'escare tombée, il faut les frotter tous les jours avec l'onguent de Portugal après les avoir bien nettoyez avec de l'urine.

Onguent de Portugal pour panser les boutons de Farcin.

Prenez vert de gris & reagal de chacun une once, orpiment deux onces, & deux dragmes de camphre, le tout en poudre fort fine, sera mêlé avec six onces d'huile d'olive; pour y proceder avec methode, il faut broyer l'orpiment fort fin dans un mortier, le vert de gris, & le camphre de même, mêler le tout ensemble, jetter parmi un peu d'huile, & broyer & remuer le tout, continuer à mettre l'huile, & à broyer & piler jusqu'à ce que les six onces d'huile soient bien incorporées; après quoi il faut ajoûter l'once de reagal en poudre trés-subtile, & broyer & remuer comme auparavant afin de bien incorporer les drogues, & le tout sera reduit en consistance de cerat ou d'onguent fort liquide.

Il faut bien nettoyer toutes les croûtes des boutons, même les laver avec de l'eau seconde ou de l'urine chaude si on veut, aprés avec un pinceau de poil de pourceau graisser tous les jours les boutons avec cet onguent tout froid, & continuer jusqu'à ce qu'ils soient secs.

Cet onguent seul a guéri bien des Chevaux du farcin, sans y avoir mis le feu, & sans autre precaution que la saignée, on peut s'en servir aprés que le feu a fait son escare, l'onguent achevera de modifier parfaitement la partie.

La saignée est utile dans le commencement du farcin & à la fin, dans le milieu elle n'est guére de bon usage; aprés avoir entouré de feu le farcin; & aprés l'avoir donné en beaucoup d'endroits, s'il y a des lieux où l'on craigne de mettre le feu, il faut se servir des caustics, lesquels font escare & le même effet que le feu.

Cautere ou caustic.

Prenez sublimé en poudre, détrempez-le avec de l'esprit de vin, & l'appliquez dans le trou ou sur l'endroit où vous voulez faire escare, ou bien reagal en poudre tout pur, quatre ou cinq jours aprés frottez avec du Basilicum pour faciliter la chûte de l'escare.

Autre.

Prenez sublimé corrosif & mercure rouge de chacun une demie once, vert de gris & calcantum de chacun une once, cantarides en poudre une demie once, orpiment une once, incorporez le tout avec quatre onces de Basilicum; si vous voulez le cautere moins brûlant, ajoûtez huit onces de Basilicum au lieu de quatre: si vous appliquez de ce caustic sur quelque partie, en vingt-quatre heures il brûlera ce qu'il touchera, & fera escare qui tombera au bout de trois ou quatre jours.

Il y a de cent sortes de caustics ou cauteres: les pierres de cauteres qu'on prend chez les Apoticaires ont la même vertu, mais elles n'ont pas assez de force pour les Chevaux, il faut quelque chose de plus fort. Ce n'est pas assez qu'un caustic fasse tomber de grandes escares, il faut qu'il n'attire pas avec lui trop de chaleur ni beaucoup d'enflure, & qu'il ne fasse pas le desordre que nous voyons tous les jours arriver des caustics mal dosez: les suivans feront leur escare, sans grande enflure & avec peu d'inflammation.

Onguent de Naples, qui seul guérit le Farcin.

Prenez une demie-livre de bonne huile de laurier pure & non mêlangée avec moitié de graisse, comme on la vend en beaucoup de Boutiques à Paris, mêlez parmi du reagal & du sublimé de chacun deux onces en poudre fine, sans le mettre sur le feu, arsenic & euforbe pilez trés-fin de chacun une once, mêlez ces deux dernieres poudres avec l'huile de laurier comme vous avez mêlé les autres, le tout à froid, & les gardez dans un pot verni.

Pour s'en servir on ouvre les boutons avec une lancette, & on introduit dans l'ouverture un peu de coton graissé de cet onguent tout froid : si le lendemain il est tombé, il faut en remettre, s'il y est demeuré, une fois suffit.

Cet onguent est fort bon aussi pour les poireaux, javars encornez, & finalement par tout où il est necessaire de faire tomber l'escare.

Un Ecuyer Italien duquel j'ai eu ce cautere comme un grand secret, s'en servoit aux Chevaux farcineux, ne mettant autre chose aux boutons ; il continuoit l'application & en guérissoit beaucoup ; je l'ai vû avec étonnement avant qu'il m'eût communiqué le remede, & s'il n'étoit pas mort, je ne l'aurois pas donné au public, lui ayant promis de le tenir secret.

Remede d'un Marêchal allemand pour le farcin.

IL est bon d'avoir plusieurs remedes pour les maladies de consequence ; car il arrive quelquefois qu'on ne les prepare pas bien, ou qu'étant bien preparez, & donnez avec tout le soin possible, ils ne guérissent pas toûjours, outre que chacun les peut choisir selon son inclination. Dans toutes les manieres qu'on entreprend la cure du farcin, il faut toûjours observer le même regime déja prescrit : il faut pareillement saigner, & purger si on le juge à propos, n'étant pas absolument necessaire, mais qu'on purge ou non, il faut commencer par la saignée : ensuite

Prenez racines d'esquine & de Salseparcille coupées menu, de chacune trois onces, racine de Benoiste concassée deux onces, feüille d'Agrimoine deux grandes poignées, *Scordium* une poignée & demie : faites cuire le tout dans quatre pintes d'eau, que vous ferez reduire en cuisant doucement à une pinte & demie, le tout doit être bien couvert en cuisant, vous le coulerez, & ajoûterez une chopine de vin blanc, puis divisez le tout en cinq prises, que vous donnerez le matin cinq jours de suite, ajoûtant à chaque prise un verre d'urine d'en-

Chap. CXLIII. sant qui soit en santé : le Cheval sera tenu bridé trois heures avant autant aprés.

Par ce remede les boutons, tumeurs & cordes se secheront, mais s'il y a de la malignité, & que les boutons reverdissent, ou que les cordes croissent & enflent, il faut recommencer à lui donner encore cinq fois de la même décoction.

Ce remede vient d'un Marêchal Allemand qui en guérissoit beaucoup par son usage, je croi que vous en aurez le même succès, si vous le faites soigneusement, j'en puis rendre un fidele témoignage, l'ayant vû très-bien réüssir.

Remede trés-bon pour le farcin.

Les Chevaux n'ont aucune maladie qui aye tant de remedes que celle-ci. Tout le monde asûre qu'il y en a un particulier, & infaillible ; beaucoup de Chevaux farcineux perissent avec tous ces secrets, par la malignité du mal, ou par la faute du choix & de l'application du remede, qui presque jamais n'attaque le virus, & la veritable cause dont j'ai parlé ci-devant : celui-ci est trés bon.

Prenez trois onces de bois de sassafras, trois onces de salsepareille, & trois onces de gayac, pilez le tout grossierement & les mêlez, puis partagez-les en trois paquets, chacun pesant trois onces, qu'on fera prendre comme il suit.

Mettez le Cheval au son moüillé, saignez-le, & deux jours après bridez-le à deux heures après midi, jusqu'au lendemain à six heures du matin, qu'il lui faut donner un des paquets dans une pinte de vin blanc, & rincer le pot & la corne avec encore un demi-sptier de vin qu'on lui fera aussi avaler, laissez-le bridé jusqu'à midi, & à midi donnez-lui du son moüillé, du foin, & à boire jusqu'à deux heures, qu'il le faut rebrider & le laisser en cet état jusqu'à six heures du matin pour lui donner encore un paquet comme le precedent, le laisser bridé jusqu'à midi, lui donner à manger & à boire, & le rebrider à deux quand il a mangé, & qu'il soit bridé jusqu'au lendemain à six heures qu'on lui donnera le troisiéme paquet, tout de même que les deux autres, & finalement il sera bridé jusqu'à midi : observant regulierement cette methode, le Cheval guérira sans doute ; que s'il ne guérit, réïterez tout ce procedé des trois paquets, & du jeûne.

Pourvû que le Cheval soit bridé seize heures avant la prise du breuvage, & six aprés, qu'il n'aye que deux heures des vingt-quatre pour manger, cela suffit, je n'ai fixé ces heures que pour la commodité d'un chacun.

Quand les boutons meuriront percez-les, ou bien ils se creveront, ayant évacué la matiere, mettez-y de l'onguent de Portugal tous les jours & continuez.

Que s'il y a quelque grosse corde qui ait peine à se fondre, & se resoudre, il la faut frotter avec l'onguent de Scarabeus. Cet onguent a la force d'attirer au dehors l'humeur en serositez, qui se durcissent comme une galle sur le cuir, laquelle étant tombée on remet dudit onguent, & on continuë jusqu'à ce que la corde soit consommée.

Si pour tous ces remedes le Cheval n'est pas en voye de guérison, tenez-le pour incurable.

On peut traiter les Chevaux farcineux encore en cette maniere : saignez-le, & le purgez si vous le jugez à propos, comme il le faut toûjours faire si c'est un Cheval fort chargé de chair, puis donnez-lui trois ou quatre prises de pilules de sinabre, elles contribuëront à la guérison du farcin, & amortiront tout le virus d'icelui : elles diminuëront & desenfleront les grosses jambes : la racine du *Sigillum Salomonis*, mêlée parmi le son guérit le farcin, la racine de *Scrofularia major*, celle du boüillon blanc, & celle d'*ulmaria* le guérissent aussi, & ces deux dernieres diminuent beaucoup par leur usage les grosses cuisses : la racine de chardon à cent têtes coupée menu, & donnée parmi l'avoine ou le son, est capable toute seule de guérir le farcin, si on continuë son usage quelque temps ; on la fait sécher & on en donne une once tous les jours : notez qu'il ne faut cueillir la plûpart des racines qu'au sortir de l'hyver, lorsqu'elles commencent à pousser, parce qu'elles sont en ce temps là dans leur force & vertu.

Comme le mercure preparé en differentes manieres est d'un grand usage pour le farcin, tant pour l'interieur que pour l'exterieur, j'ai crû que vous seriez bien aise d'en sçavoir les preparations, quoiqu'on les puisse facilement trouver dans les Livres ; les Cavaliers ne mettent guéres le nez dans ceux de Medecine, ainsi j'ai ajoûté ici les deux preparations dont on se sert le plus au farcin, seulement pour contenter les curieux qui m'en ont prié : ceux qui ne s'en soucient pas, n'auront qu'à passer par dessus sans les lire, & aller au Chapitre suivant.

Sublimé Corrosif

Ce qu'on appelle sublimé, est un poison artificiel composé des corpuscules les plus subtils de l'argent vif, du sel, & du vitriol, sublimez en forme de cristal, qui se reduit étant pilez en poudre blanche comme du sucre, & l'argent vif tout seul, ni le sel, & le

Chap. CXLIII.

vitriol à part ne sont pas des poisons, il faut qu'en sublimant, les esprits de sel & de vitriol s'y trouvent, pour décomposer le mercure ou l'argent vif, & reduire en terre séche ce qui étoit auparavant coulant comme de l'eau, ce qui arrive parce que ces deux esprits de sel & de vitriol décomposent le mercure dans sa sublimation, le tuënt en quelque maniere & le penetrent, comme si ces deux esprits étoient un poison à l'argent vif qu'ils corrompent, & le font changer de nature; ce qui se remarque trés-bien, si on le sublime tout seul; car il monte & se sublime tout tel qu'il est en sa propre nature fluïde & coulante, & de cette sorte on le peut donner au Cheval sans danger: supposé ce que je viens de dire comme veritable, il faut conclure que le sublimé corrosif est un poison trés-violent, il opere promptement dans le corps & sur le corps pour sa destruction, imitant les effets du feu, car il brûle & penetre tout ce qu'il touche, & le détruit en peu de temps.

Pour le preparer, prenez un matras, ou une fiole à long col, & mettez dedans une livre de bonne eau forte, & une livre de mercure sur un feu de sable moderé; le mercure se dissoudra & sera consommé par l'eau forte: mettez la dissolution, c'est-à-dire l'eau forte qui contient en soi tout le mercure, dans une cucurbite qui est le dessous d'un alambic de verre, & le chapiteau au dessus; le tout bien lutté, distillez la moitié de cette eau forte, laquelle vous jetterez, laissérez refroidir ce qui vous restera, & il se congelera dans la cucurbite un sel ou vitriol, lequel il faut separer & secher, mêlez ensuite ce vitriol de mercure avec une livre de sel décrepité, & une livre de vitriol calciné en rougeur, qu'on appelle colcotar, le tout mis en poudre subtile.

Mettez tout ce mêlange dans une cucurbite de verre, avec son chapiteau, & le placez au fourneau de sable, adaptez un recipient, qui est un grand matras qu'on joint au bec de l'alambic, distillez à feu trés-doux toute l'eau qui en pourra sortir, qui sera un flegme; puis augmentez le feu d'un degré pour faire monter peu à peu le mercure, qui se joindra avec autant d'esprit de sel & de vitriol qu'il lui en sera necessaire pour le sublimer. Vous verrez monter le mercure joint à ces sels & s'attacher au parois, ou aux côtez de la cucurbite. Continuez le feu durant douze ou quinze heures toûjours dans un degré mediocre, laissez refroidir les vaisseaux, vous trouverez le mercure sublimé au haut de la cucurbite, laquelle vous casserez pour separer ce qui est de cristalin, jettant la farine qui sera dans le chapiteau, & le *Caput mortuum*, qui sera au fond.

Voilà ce qu'on appelle sublimé corrosif, duquel on se sert pour

faire manger les chairs mortes, & pour plusieurs autres usages que j'ai marqué dans ce Livre: Il y a plusieurs autres manieres de preparer le sublimé corrosif; mais celle-ci suffit pour instruire le Lecteur. On en prepare peu à Paris, presque tout celui qu'on employe vient de Venise. Chap. CXLIII.

Mercure doux, ou Sublimé doux.

Du mercure sublimé que nous venons de décrire, on en fait une preparation excellente pour donner interieurement, laquelle j'ai souvent ordonné dans les medecines purgatives pour le farcin, parce qu'il est specifique pour tuer le virus: il purifie le sang, il tuë les vers; & de plus, c'est un très-puissant desobstructif: & pour lui ôter toute sa corrosion, & d'un poison en faire un bon remede, il faut en le sublimant le separer de tous les sels acres & corrosifs, ausquels il étoit joint en la precedente sublimation, ce qu'on fera comme il suit.

Broyez dans un mortier de marbre avec un pilon de verre, une livre de sublimé corrosif: & le mêlez en broyant avec neuf onces de bon mercure courant, ou argent vif, & pour cela il le faut mêler peu à peu, remuer & broyer toûjours jusqu'à ce que tout le mercure courant soit incorporé avec le sublimé, & reduit en poudre grise: Mettez cette poudre dans une fiole, que la moitié demeure vuide, placez-la au fourneau de sable, sans la boucher, & donnez le feu par degrez pendant huit heures, laissez ensuite refroidir le tout & cassez la fiole, ce qui sera au fond il le faut jetter comme inutile, au milieu de la fiole sera le mercure sublimé doux, & en haut vers le col un peu de mercure corrosif, lequel il faut separer; ce sublimé du milieu sera serré & condensé, & assez doux, si vous y touchez de la langue. Mais il le faut rebroyer de nouveau dans le mortier, & le sublimer encore deux fois, en separant chaque fois la terre, & ce qui sera au haut & au col de la fiole: Vous garderez ce sublimé doux, lequel ne doit avoir aucune acrimonie étant touché de la langue; & tous ces sels acres & mordicans qui rendoient le premier sublimé corrosif, se sont évaporez, & ont monté par le col de la fiole, qu'il faut toûjours tenir découverte en faisant l'operation, & même une partie du premier sublimé corrosif s'envole avec les sels, & il ne reste purement que le mercure doux, ou sublimé doux, qu'on gardera pour les differens usages.

Il est à remarquer que toutes les preparations de mercure peuvent se verifier & revenir en mercure courant, par le moyen de la limaille

Chap. CXLIII. de fer, ou de la chaux vive, lesquels attirent par l'action du feu, & même retiennent à elles tous les esprits qui avoient arrêté tout le mercure, & lui avoient donné la diversité des formes qu'il prend, pour être ensuite appliqué à plusieurs usages: par exemple, le sinabre qui n'est qu'un mercure sublimé avec le soufre, peut être revivifié avec la limaille de fer, & tous les autres mercures preparez, comme sont les precipitez, le turbith mineral, & plusieurs autres.

Remede pour le Farcin à cul de poule.

Chap. CXLIV. COMME le farcin à cul de poule participe fort de la mélancolie, les boutons ne viennent guéres en matieres, mais poussent de la chair qui est opiniâtre & qui cede difficilement aux remedes, & il faut apporter beaucoup de soin pour évacuer puissamment la cause du mal, qu'on domptera pourtant par les remedes suivans s'il est guérissable: l'ellebore noir étant une des principales drogues & des plus propres à ce mal, il faut le bien preparer pour corriger ce qu'il y a de mauvais.

Prenez de veritables racines d'ellebore noir la quantité que vous voudrez, lavez-les, étant essuyées mettez-les dans un vaisseau avec du vinaigre rosat, laissez infuser vingt-quatre heures, jettez le vinaigre, & séchez les racines à feu très-lent, & les gardez.

Pilules pour le Farcin.

Prenez sené une once, turbith & aloës de chacun demie-once, sel de tartre une once, ellebore noir preparé trois dragmes, rhubarbe deux dragmes, anis & fenoüil demie-dragme de chacun, sublimé doux demie-once, gingembre & noix muscade de chacun une dragme & demie: faites-en une poudre grossiere, & en formez des pilules avec une livre de beurre frais qu'on donnera au Cheval qui aura été saigné un jour auparavant, & qu'on tiendra bridé six heures avant la prise, & autant aprés; d'abord qu'il aura pris les pilules, il le faut promener une demie-heure au pas bien couvert.

On pourra purger le Cheval farcineux avec les pilules catholiques ou imperiales de Fernel, en mêlant une demie-once de sublimé doux, avec deux onces desdites pilules, puis les faisant avaler au Cheval en une seule pilule, ou en deux avec chopine de vin blanc. Quand le Cheval ne purgera plus, & qu'il aura bien recouvert l'appetit, donnez lui la ptisanne suivante,

Ptisanne

Ptisanne Allemande pour guérir le Farcin.

PRENEZ racines d'angelique, de gentiane, de valeriane, de benoiste, d'aristoloche ronde, & de guimauves, de chacune une once & demie si elles sont séches : si elles sont vertes, mettez-en le double, feüilles d'agrimoine deux poignées. Chap. CXLV.

Concassez les racines grossierement, mettez le tout dans un pot bien bouché avec trois pintes d'eau, & les faites cuire jusqu'à la consomption de la moitié, puis exprimez fortement au travers d'un linge, & ajoûtez à la colature encore chaude une once & demie de suc de reglisse pilée grossierement, ajoûtez autant de vin blanc comme il reste de la décoction, & ensuite mettez-y deux pincées de saffran de Levant en poudre.

Il faut trois jours après la purgation, c'est-à-dire, lorsque le Cheval ne se vuide plus, & qu'il a recouvré l'appetit (car s'il étoit encore dégoûté, il ne faut pas s'attacher aux trois jours précisement, mais en prendre quatre, cinq & six, jusqu'à ce qu'il mange tout comme il faisoit avant la medecine (lorsqu'il sera en cet état il faut le brider à cinq heures du matin, & à huit heures lui donner la cinquiéme partie de cette décoction, puis le tenir bridé encore trois heures après la prise, continuer cinq jours de suite.

Lorsqu'il prendra la décoction ; si le temps n'est pas trop chaud, il le faut promener au pas demie-heure l'après diné.

Aprés ces cinq prises de décoction, le Cheval doit guérir sans lui faire autre chose, & les cordes, boutons & tumeurs se sécheront.

On pourra travailler le Cheval doucement au commencement, & ensuite comme s'il n'avoit point de mal, car il amandera tous les jours.

Il faut recommencer tout ce procedé, si le farcin repousse des boutons nouveaux à la premiere Lune nouvelle, ce qui feroit juger qu'il n'est pas guéri : & le traitant une seconde fois, il ne faut pas le saigner ni le purger davantage, mais seulement réïterer la ptisanne : s'il ne guérit point à la seconde fois, n'en attendez pas de guérison : car souvent aux farcins inveterez qui ont fort long-temps resisté aux remedes, particulierement à ceux que les boutons crevent sans qu'il y paroisse matiere, & qui ne poussent que de la chair, la malignité du sang brûlant, & corrompu a tellement échauffé la substance du poulmon, qu'elle l'a ulceré en differens endroits ; d'où

Chap. CXLV. infailliblement la pourriture s'y engendre qui le détruit, il faut ensuite que le Cheval meurt, nul remede n'étant capable de rétablir une partie consommée ; vous verrez la verité de ce que j'allegue, si vous faites ouvrir les Chevaux qui meurent du farcin, vous leur trouverez presque toûjours le poulmon corrompu & pourri ; quelques-uns ont aussi le foye tout lardé d'ulceres, & en partie consommé par la pourriture. Je voudrois demander à ceux qui asfûrent qu'ils ont un remede infaillible pour le farcin, si ce remede rétablira ce foye pourri ? S'il ne le fait, le Cheval ne guérira pas, car c'est une partie noble qui corrompra & alterera toûjours le sang, & empêchera la guérison du farcin, qui ne vient que du sang corrompu ; & c'est ce qui fait voir le peu d'experience des gens qui se vantent d'avoir de pareilles receptes : car tout homme ne peut dire autre chose du farcin, sinon qu'il le guérira, s'il est guérissable, car si le foye est corrompu & ulceré, ce qui arrive souvent, même dans le commencement du farcin, duquel ce foye corrompu a été la cause, il n'est pas curable ; que si le farcin est inveteré, il aura peut-être alteré la substance du poulmon, comme j'ai déja dit : & comme quoi un remede mis au front, dans l'oreille, pendu à la queuë, ou au crin ou des onguens mis sur les boutons, guériront-ils le poulmon ulceré & gâté ? s'ils ne le guérissent, le farcin subsistera toûjours, car il a sa racine dans le poulmon, ou dans le foye corrompu. On peut conclure de ce raisonnement, que tous ceux qui parlent du farcin, ne le connoissent pas, & n'en ont guéres vû : il a beaucoup d'analogie avec la grosse verole, la lépre, & les écroüelles.

Pour le Farcin inveteré.

Chap. CXLVI. IL y a du farcin inveteré qui jette de si profondes racines, qu'il est mal-aisé de le guérir, & même il ne guérira jamais si le foye ou le poulmon est corrompu & gâté ; mais comme on n'a point de certitude de cela, on ne veut pas laisser perir un Cheval sans lui donner quelque secours, même souvent l'une de ces deux parties n'est qu'échauffée, dessechée, ou legerement ulceré, & par de bons remedes elles peuvent se rétablir & revenir dans leur premiere forme. Mais comme les medicamens ont perdu leur vertu contre cette méchante maladie, & n'ont pas éteint le virus, qui redouble la malignité du mal, & qui le rend si rebélle, il est necessaire de travailler avec soin pour en avoir contentement : & je ne conseillerois jamais à un homme, quelque épreuve qu'il ait fait de son remede, de se vanter qu'il guérira ces farcins inveterez, ces grosses cuisses, dont les boutons

poussent de la chair comme de gros champignons & autres, où plusieurs remedes n'ont pas réüssi ; car asûrément lorsqu'il croira d'en venir à son honneur, peut-être arrivera-t-il tout le contraire, particulierement si un Cheval farcineux vient à jetter par le nez & qu'il continuë, ou qu'il se glande, asûrément les remedes qu'on lui fera seront assez inutiles, & il ne guérira pas, & beaucoup de ces vieux farcins finissent par la morve : aussi dit-on que le farcin est cousin germain de la morve.

Avant de faire aucun remede, on peut essayer le suivant, qui est facile, entourez un billot de bois d'environ deux onces d'assa fœtida, & un linge par dessus pour tenir l'assa-fœtida, laissez ce billot dans la bouche du Cheval farcineux mâcher pendant vingt-quatre heures sans l'ôter, & par consequent sans lui donner à manger ni à boire pendant ce temps, il jettera une quantité prodigieuse d'ordure, & si le poulmon n'est consumé ou le foye ulceré, peut-être le Cheval guérira : Le remede paroît violent, & ne l'est pas, ce n'est pas une affaire de laisser un Cheval vingt-quatre heures sans manger. Il y en a qui remettent au bout de douze heures un second billot avec autant de nouvel assa-fœtida, ce qui ne peut nuire.

Les décoctions de gayac, de sassefras, de sassepareille, & de racine d'esquine sont propres en cette rencontre, il en faudra donner au Cheval sept ou huit jours tous les matins avant la purgation.

Par exemple, si le corps du Cheval est plein d'humeurs cruës, lentes & visqueuses, à quoi les Chevaux fort chargez de chair sont sujets, il faudra user de la décoction de gayac, qui les incisera, attenuëra & preparera pour être chassées par la nature, ou emportées par le medicament purgatif.

Si le Cheval est sec & maigre, rempli d'humeurs chaudes & bilieuses, ou mélancoliques, la décoction d'esquine les preparera sans augmenter leur ardeur : elle convient aux tabides & cachetiques, c'est à-dire fort maigres & secs, la décoction de sassepareille est moyenne entre ces deux.

La décoction de gayac est bonne pour ces gros Chevaux d'Hollande qui sont chargez de chairs & pleins d'humiditez, & de mauvaises eaux, il la faut preparer comme il suit.

Décoction de gayac.

Prenez dix onces de bois de gayac rapé (le buis peut ſervir à la place en cas de neceſſité) faites-les infuſer dans quatre pintes & demie d'eau ſur les cendres chaudes pendant douze heures, & enſuite faites les cuire à feu lent, tenant le pot bouché juſqu'à ce qu'il n'en reſte que trois pintes, puis coulez, & en donnez une pinte par jour au Cheval pendant huit jours, le tenant bridé trois heures avant la priſe, & autant après: vous le purgerez enſuite avec quelques-uns des remedes que nous avons décrits.

Décoction d'Eſquine.

Prenez racine d'eſquine coupée fort menu quatre onces, faites-les infuſer dans quatre pintes & demie d'eau, dans un vaiſſeau de verre bien couvert pendant quinze heures, puis faites-les cuire à feu lent, juſqu'à ce que la moitié ſoit conſommée, faites que rien n'hexale en cuiſant, puis coulez & en donnez le tiers au Cheval tous les matins, le tenant bridé deux heures avant la priſe, & autant aprés.

Il faut donner cette décoction tiede, & la faire tous les trois jours, car elle s'aigrit facilement: aprés huit priſes il faudra avoir recours à la purgation.

Décoction de Saſſepareille.

On prepare la décoction de ſaſſepareille comme celle d'eſquine, mais on augmente la doſe, parce qu'on la donne lorſque les humeurs ſont plus craſſes: par exemple, au lieu de quatre onces d'eſquine, il en faut ſix de ſaſſepareille.

On fera uſer de ces décoctions aux Chevaux pendant ſix ou huit jours, pour preparer les humeurs qui cauſent & fomentent le farcin, & pour purifier le ſang.

La purgation enſuite agit avec plus de facilité, & fait beaucoup plus d'évacuation: les purgations données aux Chevaux farcineux, ſans aucune preparation, ou bien celles qui ne ſont pas bien appropriées, au lieu de diminuer le farcin, l'irritent & le font croître, & même augmentent ſa malignité: après la purgation, il faut réiterer les décoctions pour deſſecher l'habitude du corps, & pour tarir la ſource de ces humeurs malignes qui entretiennent le mal.

Ce procedé eſt très-bon non-ſeulement pour le farcin, mais pour les Chevaux de caroſſe qui ont des ordures aux jambes, d'où on ne peut jamais tarir la ſource & empêcher le cours; car quand l'on les

a ſeché, trois mois après elles reviennent, & c'eſt toûjours à recommencer, & le mal va toûjours en empirant, & finalement les poireaux ſuccedent & rendent le mal incurable. Pour remedier à cette longue ſuite de maux, il faut pendant que le Cheval eſt encore jeune, & qu'on lui a vû deux ou trois fois les jambes pleines d'eaux, lui tirer environ deux livres de ſang, lui faire uſer des décoctions de gayac, ou du buis au défaut, enſuite le purger, ſecher les eaux & s'en ſervir. Si ces ordures reviennent encore après cela, il lui faut faire prendre des décoctions dix jours, le purger, & quand il ne purgera plus & aura trés-bien recouvré l'appetit, lui donner encore dix jours de ſuite les mêmes décoctions du gayac, il y a apparence que le Cheval en ſera quitte pour toûjours. CHAP. CXLVI.

On peut donner ſi on veut au lieu de décoctions du gayac, d'eſquine ou de ſaſſepareille, environ deux onces de la poudre de l'une des trois dans une pinte de vin blanc, & continuer autant de temps que ſi on donnoit des décoctions, cela feroit non pas le même effet, particulierement celles d'eſquine pour les Chevaux maigres, ſecs & bilieux, que les décoctions, mais il en fera beaucoup, & ſur tout le ſaſſefras.

Pour le Farcin qui vient à la tête des Chevaux.

CETTE recepte eſt de celles contre qui j'ai parlé au commencement de ce traité du farcin; mais je ne l'ordonne que pour le farcin qui vient à la tête, qui eſt le plus facile à guérir de tous les farcins; vous pouvez vous ſervir de ce remede dans l'aſſurance qu'il ne produira pas les étranges effets que j'ai vû ſouvent, par les receptes qui entrent dans les oreilles où l'on met des liqueurs, ou plutôt des cauſtics ſi violens, qu'ils offencent le cerveau des Chevaux, en ſorte qu'ils demeurent torticolis, d'autres ont toûjours une oreille qui panche en bas; & j'ai vû un Cheval qu'on avoit traité du farcin avec un remede dans les oreilles, ne pouvoir marcher trois pas ſans tomber comme étourdi, & il fut plus de ſix mois à revenir, comme il étoit avant l'application du remede. CHAP. CXLVII.

Prenez un demi-verre de jus d'abſinthe, dans lequel vous mettrez une once d'alun brûlé en poudre, du ſel commun en poudre deux dragmes, de l'eſprit de vitriol un ſcrupule, mettez le tout dans une fiole, & gardez le marc de l'abſinthe à part.

Bridez le Cheval à minuit, à ſix heures du matin ſans le débrider, mettez un peu de ce qui eſt dans la fiole dans l'oreille, & broyez fort l'oreille pour le faire penetrer dedans; puis mettez-

Chap. CXLVII. en encore autant, & broyez de même, & continuez jusqu'à ce que vous ayez mis la moitié de la fiole : prenez ensuite du marc reservé, & en bouchez l'oreille, & la liez en sorte que l'air n'y penetre pas, faites-en autant à l'autre oreille, le laissez bridé jusqu'à midi.

Il y en a qui observent d'y mettre un cordon de soye verte, mais la bleuë ou la jaune sont aussi bonnes.

A midi il faut rebrider le Cheval, & lui donner du son moüillé, du foin, & à boire, le laissant manger jusqu'à minuit, qu'il le faut rebrider, & le tenir ainsi jusqu'à six heures du matin, qu'il le faut saigner des deux veines du col ; & tirer trois livres de sang de chaque côté ; & le laisser ensuite bridé jusqu'à midi.

Pour lors il faut couper les cordons de soye qui entourent l'oreille, & sans autre chose le farcin guérira.

Cette recepte est particuliere pour le farcin qui vient à la tête ; elle guérit aussi celui qui vient au dedans du cuir, & ne tient point au corps, & qui naît seulement devant la poitrine ; ce n'est pas qu'elle n'ait guéri des farcins au train de derriere ; mais comme j'en ai manqué quelques-uns, je vous la donne pour assûrée au farcin qui vient à la tête & aux épaules, sans être garand du reste.

L'inconvenient de cette recepte, est qu'il reste pour toûjours une marque blanche à chaque oreille à l'endroit où la ligature a serré. Quelques-uns cousent les oreilles tout le long pour éviter cette marque, mais j'ai vû des oreilles toutes dentellées & écaillées par cette couture, ce qui étoit encore plus difforme que les marques blanches de la ligature ; aux Chevaux blancs on ne l'apprehende point: s'il y a quelques boutons dont la chair soit vilaine, ou qu'ils soient gros & ne se percent pas d'eux-mêmes, percez-les avec la lancette quand ils seront meurs, c'est-à-dire quand la matiere y sera, puis les frottez avec de l'onguent de Portugal tous les jours jusqu'à ce qu'ils soient secs.

Pour resoudre & dissiper les grosseurs & toutes les enflures causées du farcin, tant aux jambes qu'ailleurs.

Chap. CXLVIII. IL y a des Chevaux guéris du farcin, ausquels il reste une partie enflée & grosse, sçavoir la cuisse, le jarret, ou la jambe, & souvent toutes les trois, & ces parties demeurent de la sorte, manque d'avoir appliqué dans le commencement de l'enflure quelque chose de resolutif, qui auroit empêché l'humeur de se congeler & s'en-

durcir ; car étant congelées, rondes & dures, on n'en peut venir à bout, comme dans les commencemens où le moindre remede fait plus d'effet que tous les plus puissans resolutifs. Chap. CXLVIII

L'incommodité que souffre le Cheval par de pareilles enflures, se voit clairement ; la jambe enflée est plus grande, plus pesante, & plus difficile à mouvoir que les autres, elle fait broncher le Cheval, le lasse plutôt qu'il ne feroit, & finalement il en est plutôt usé ; & quand on le veut vendre, il le faut laisser pour le quart du prix qu'il seroit vendu s'il n'avoit pas cette enflure.

Les jambes où le feu a été sont plus difficiles à desenfler que les autres, & souvent ne se desenflent jamais, parce que le cuir est plus dur; & ce que le feu n'a pû resoudre, il est si fort congelé & endurci, que les medicamens n'y font que bien peu ou rien du tout.

L'onguent suivant est capable de resoudre les grosseurs, tant celles qui sont causées du farcin que les autres ; s'il ne réüssit pas n'y faites plus de dépense, car vous n'y ferez pas grande chose avec quelqu'autre remede que ce soit.

Onguent resolutif pour les grosseurs & enflures.

Prenez une livre de graisse de chapon, de poule ou de poulet, laquelle se ramasse parmi les boyaux & dans les autres entrailles du chapon, de la poule ou du poulet, à son défaut de la graisse du Cheval, ou au défaut de la graisse blanche d'un porc mâle fonduë, & passée au travers d'un linge ; prenez autant de miel commun, trois livres de feüilles de rhuë, pilez-la dans un mortier de marbre, & incorporez avec le pilon la graisse & le miel ci-dessus, le tout étant bien mêlé, prenez un poislon ou bassine, dans laquelle vous mettrez une chopine de jus de choux verts, & la graisse, le miel & la rhuë, faites boüillir à feu lent, remuant sans cesse pendant une demie-heure : coulez au travers un linge, exprimant fort, remettez la colature dans le poislon & jettez le marc : remettez encore deux livres de rhuë concassée, laissez encore boüillir le tout jusqu'à ce que la rhuë soit seche ; lors coulez & mettez la colature dans un pot neuf, jettez le marc, & laissez refroidir cette composition qui sera verte & belle, mêlez parmi à froid du sinabre, du sel armoniac, & de la gomme armoniac en poudres fort fines, de chacun quatre onces, & une livre de savon noir : mêlez bien le tout exactement avec ce que dessus qui a été mis dans le pot, & le gardez bien couvert au besoin.

Prenez une chopine du plus excellent esprit de vin, dans lequel

vous ferez dissoudre à froid une once de camphre en poudre ; gardez le tout dans une bouteille, le camphre empêchera l'esprit de vin de s'exhaler, & l'esprit de vin retiendra le camphre.

Pour resoudre toutes tumeurs froides, il faut fort échauffer la partie à force de la frotter, puis la frotter avec cet esprit de vin camphré tout froid, & ensuite l'onguent resolutif par dessus, le lendemain sans rien ôter de l'onguent qui reste sur la partie, frottez encore avec l'esprit de vin, & ensuite avec l'onguent, & continuez de la sorte jusqu'à guérison.

Si la grosseur n'est pas si dure, comme sont les louppes, & autres grosseurs, il faut seulement frotter de l'onguent, tout seul il la dissipera en continuant.

Pour les grosses jambes causées du farcin, quoique d'ailleurs on traite un Cheval farcineux, il faut tous les jours frotter de cet onguent la grosse jambe, promener le Cheval pour faire penetrer le medicament, & continuer jusqu'à ce que la jambe soit sans enflure.

Quoiqu'on met de l'onguent de Scarabeus sur une corde de farcin pour attirer au dehors l'humeur qui cause la corde, on peut appliquer de cet onguent resolutif sur les autres endroits enflez de ladite jambe.

Il vient des grosseurs sous la ganasse, & à côté d'icelle, sur les épaules & ailleurs, que je suppose n'être pas matiere de gourme, & n'ont aucune apparence de venir à suppuration ; il faut à froid les frotter avec cet onguent, elles se dissiperont : il n'est pas necessaire de frotter de cet onguent les petites grosseurs & enflures, il suffit pour les dissiper de les frotter d'un onguent fait d'althea & de populeum, de chacun deux onces, de savon noir quatre onces, & d'un demi-verre d'eau-de-vie, le tout mêlé à froid.

Souvent aprés avoir guéri des playes qu'on n'aura pas eu le soin de faire suppurer assez long-temps, il reste des grosseurs attachées seulement au cuir, & particulierement aux playes sur le grasset & sur le garrot ; en se servant de ce dernier onguent, on dissipera la grosseur, si on continuë, & plutôt si on l'applique d'abord qu'on apperçoit la grosseur.

Quand les Chevaux se sont embarrez, ou qu'ils ont eu des coups de pieds, ou autres accidens qui leur ont fait enfler les jambes, ou les jarrets, aprés qu'on les a guéris par la methode ordinaire, les jambes demeurent grosses, l'humeur s'étant endurcie & congelée, les boulets de même, & sans que le Cheval en témoigne aucune douleur en boittant, la partie reste difforme, & plus grosse que les autres

autres : il faut frotter tous les jours cette partie enflée avec cet onguent, & un mediocre exercice, on dissipera l'enflure.

Que si aprés cinq ou six jours d'application d'onguent, vous n'y voyez pas l'amandement que vous avez dû raisonnablement esperer, il faut laver la partie avec une bonne lessive cinq ou six jours deux fois le jour, puis y mettre de l'esprit de vin camphré, & ensuite de l'onguent resolutif : il y a peu d'enflures si envieillies soient-elles, qui ne cedent à cette methode.

Si vous connoissez que l'onguent soit trop fort, & qu'il attire des pustules & gales, ou qu'il fasse enfler la partie, mêlez parmi de la graisse de Chapon ou de Cheval à discretion.

Que si les enflures sont si rebelles, comme il arrive souvent pour être trop envieillies, qu'elles ne se puissent dissiper par tous ces remedes, si c'est en hyver, il ne faut pas s'en étonner, parce que les maux sont extraordinairement difficiles à vaincre, à cause du froid qui condense les pores, il faut le double du temps qu'on y employeroit en été ; mais enfin si on n'en peut venir à bout, il faut mettre le feu sur la partie bien proprement, sans percer le cuir, & n'appliquer aucun ciroine, mais frotter les endroits brûlez du feu avec de l'esprit de vin & du miel mêlez ensemble, neuf jours durant, & au bout de neuf jours il ne faut plus mettre de miel, mais l'esprit de vin tout seul, & continuer jusqu'à ce que l'escare soit tombée & sechée.

Comme le feu est le plus puissant de tous les resolutifs, il fera ce que nos onguens n'auront pû faire, mais son effet n'est pas prompt, on s'en apperçoit peu à peu, & ses effets au bout de deux mois paroîtront moins qu'au bout de trois.

On peut donner le feu sans danger sur toutes les parties du corps, même sur les nerfs, sur les tendons, & sur les veines, car jamais il n'en est arrivé de mal, si on n'a pas percé le cuir, & qu'on aye eu la main legere en l'appliquant ; pour la marque, s'il est donné promptement, il y en paroîtra très-peu ou point.

Je pourrois vous donner beaucoup d'autres receptes pour le farcin, mais j'ai crû qu'il étoit plus à propos de ne vous donner que celles que l'experience m'a fait connoître les meilleures, en voici encore deux.

Recepte pour le Farcin.

Je vous donne ici la recepte, dont un Ecuyer a guéri une infinité de Chevaux ; il ne faisoit point de difficulté d'acheterles Chevaux farcineux qu'il pouvoit rencontrer à bon marché, étant asûré à ce

qu'il disoit de les guérir ; mais il ne s'est pas vanté de tous ceux qu'il a manqué, & j'ai jugé qu'il les manqueroit, les ayant vû dans le commencement qu'il les a traitez.

Prenez racines de *Lapatum acutum*, qui est une espece d'ozeille sauvage, gros comme le doigt, & long comme deux, fendez par le milieu, & fendez le cuir en croix au front du Cheval : pour y appliquer en croix cette racine, il faut détacher le cuir avec un bâton de coudre, & y ayant bien ajusté vos racines, appliquez par dessus une emplâtre de poix noire, que vous y laisserez jusqu'à ce qu'elle tombe d'elle-même.

Prenez en été parties égales de *Lapatum acutum*, & de dent de lyon ou pissanlit, & mettez autant de racines que de feüilles, lavez, essuyez & pilez-les dans un mortier avec une pincée de sel commun : le tout étant bien mêlé, faites-en des boulettes grosses comme de grosses noix, pour en mettre une dans chaque oreille : il faut bien lier les oreilles, & vingt-quatre heures après couper la ligature, & puis laver les boutons de farcin avec le remede suivant.

Prenez deux pintes de baissiere de vin, mettez dedans beaucoup de vieux fers, les plus roüillez qu'on pourra trouver ; laissez-les tremper vingt-quatre heures, tirez les fers, & ratissez bien fort toute la roüille, que vous mettrez avec une poignée de poudre d'alun de glace pilé, & une poignée de gros sel dans cette baissiere, vous y ajoûterez une chopine ou trois demi-septiers d'eau : puis ferez boüillir jusqu'à ce que les deux tiers soient consommez, & vous frotterez les boutons du Cheval, avec un linge neuf & grossier qui soit trempé dans cette liqueur, afin d'écorcher les boutons & les faire saigner.

Si le farcin est aux cuisses & aux jambes, après les avoir bien étuvées, vous les envelopperez avec des linges qui auront trempé dans cette étuve : si elles sont enflées, il faut continuer de trois jours l'un, donnant deux jours de repos.

Lorsque les boutons vifs commencent un peu à se mortifier, vous ferez calciner de la couperose verte, & en poudrerez les boutons pour les dessécher.

Ceux qui mettent les Chevaux farcineux à l'herbe, augmentent leur mal au lieu de diminuer : l'opinion commune est fausse en cela, car l'herbe est contraire au farcin.

Remede facile pour le Farcin.

Saignez le Cheval des deux côtez du col trois livres de sang de

chaque côté : le lendemain donnez-lui un breuvage de trois chopines de vin blanc, deux onces d'aloës très-fin, & deux onces de bon theriaque fin bien mêlez, qu'il soit bridé six heures avant la prise, & autant après ; souvent on guérit le farcin dans son commencement par cette seule purgation, du moins on est asûré que c'est une très-bonne purgation pour les Chevaux farcineux, & quand on a dessein de les purger, on peut la leur donner, & les traiter ensuite comme j'ai enseigné, par exemple tous les jours sans intermission, deux onces de foye d'antimoine jusqu'à ce qu'un Cheval en aye mangé deux ou trois livres, & lorsque les boutons sont ouverts, les frotter avec l'onguent de Portugal ; si les boutons ont trop de chair baveuse & pourrie, avec celui de Naples. Chap. XCLVIII

Pour les Ebulitions de sang.

IL y a beaucoup de personnes qui ont pris des ébulitions de sang pour du farcin, & se sont fort mis en soin & en frais pour les guérir : l'ébulition arrive lorsqu'il y a surabondance de sang, & qu'il boüillonne par trop de chaleur excitée par differentes causes que j'ai déja expliquées, il s'en épanche facilement quelque partie du plus subtil dans les chairs ; ce qui fait des tumeurs au dehors par tout le corps qui ressemblent au farcin, qui ne sont pourtant qu'une ébulition ou boüillonnement de sang ; le grand repos qui empêche que le Cheval ne puisse dissiper les humeurs superfluës, contribuëra beaucoup à cette incommodité : saigner le Cheval abondamment du col une ou deux fois, fera que ces tumeurs élevées se resoudront d'elles-mêmes. Chap. CXLIX.

On distinguera ces tumeurs d'avec le farcin, en ce qu'elles viendront promptement, par exemple, dans une nuit, & ne seront point adherantes au corps, ni dures, outre que la prompte guérison vous tirera bien-tôt d'inquietude.

Souvent la saignée trop precipitée a fait rentrer toutes les tumeurs, & cette humeur rentrée a causé du desordre, & a donné la fiévre au Cheval ; quand vous vous en appercevrez, il lui faut donner un lavement, & une heure après une once ou deux de theriaque ou du diatessaron dans du vin ; il repoussera cette humeur par quelque voye, soulagera le Cheval, & le guérira ensuite.

Il y a des Chevaux qui poussent de temps en temps de petits boutons comme des demi poix en plusieurs endroits du corps : c'est une espece d'ébulition de sang, ou plutôt c'est un effet d'un sang chaud qui pousse au dehors le sang le plus subtil & plein de bile, qui for-

Chap. cxlix. me ces petites enflures, dans lesquelles une partie créve & séche ensuite, & l'autre se resout par insensible transpiration.

Le remede à toutes les ébulitions de sang, est de faire manger dans le son au Cheval des choses qui puissent purifier le sang, & le rafraîchir comme seroit le foye d'antimoine en poudre une once & demie chaque jour, ce seul remede sans risque fera dissiper tous ces boutons & purifiera le sang au Cheval, qui ne sera plus en état d'en repousser de long-temps : trois ou quatre prises de pilules de sinabre feront aussi fort bien.

Pour prevenir ce desordre aux Chevaux, il faut leur faire manger parmi le son du cristal mineral, lequel fera évacuer ces serositez bilieuses qui causent le desordre, & les poussera peut être par les urines ; & ensuite temperera la chaleur du sang & des visceres, & previendra le farcin & autres maux causez de sang échauffé. Et afin de contenter les curieux, je proposerai la methode de faire le cristal mineral, comme un bon remede, & fort propre aux Hommes & aux Chevaux.

Cristal mineral, ou Sel prunelle.

Chap. cl. LE cristal mineral ou sel prunelle n'est autre chose qu'un nitre ou salpêtre fixé par le soufre, afin qu'il ne puisse retourner en eau, qui a été sa premiere forme : pour le faire il faut prendre du salpêtre de la quatriéme fonte, c'est-à-dire du plus beau, comme je l'expliquerai ci-aprés, faites-le fondre dans un creuset, ou pot de fer plus commodement, quand il sera bien en fonte jettez dessus un peu de fleur de soufre. D'abord il se fera une assez grande flamme, laquelle étant cessée, remettez encore un peu de fleur de soufre, & en jettez peu à peu en cette maniere, une once pour livre de salpêtre, lequel doit être toûjours en fonte pendant l'operation ; prenez aprés que toute la projection sera faite, le salpêtre avec une cueillere de fer, & le vuidez dans un petit bassin de cuivre, mettez le bassin dans un sceau d'eau froide, d'abord le cristal mineral se congele au fond du bassin, vous renversez ce pain sur une table pour le laisser petiller & refroidir, continuez à jetter tout ce qui est fondu, & vous aurez un cristal mineral blanc comme neige : on prend un pot de fer plutôt qu'un creuset, afin que le salpêtre ne le puisse penetrer & le percer comme il arrive souvent, si on n'a de bons creusets d'Allemagne.

Pour expliquer ce que c'est qu'un salpêtre de la quatriéme fonte, il faut sçavoir que le salpêtre se congele en cristaux dans l'eau

qui a passé au travers le plâtre & le vieux mortier qu'on tire des démolitions des bâtimens joints avec des cendres : laquelle eau on fait boüillir ensuite jusqu'à ce qu'il se fasse au dessous une pellicule : on met cette eau dans des vaisseaux de bois en lieux frais, il se ramasse tout autour des cristaux longs, & qui sont de couleur de roüille, qui est le salpêtre de la premiere fonte ; il faut faire fondre ce salpêtre dans de l'eau nette, passer cette eau au travers d'un blanchet, laissez boüillir jusqu'à la pellicule, & refroidir, vous aurez des cristaux qui seront le salpêtre de la seconde fonte, lequel est bon pour la poudre à canon, pour faire le foye d'antimoine, & pour plusieurs operations où l'on fait enflammer le salpêtre ; s'il est trop fin & violent, il emporte avec soi une partie de l'antimoine qu'on y a mis : si on veut avoir le salpêtre plus affiné, on le fait encore fondre dans l'eau, on filtre cette eau qu'on fait boüillir jusqu'à la pellicule, on la met à la cave dans un vaisseau de bois, il se forme des cristaux qui sont le salpêtre de la troisiéme fonte, & ainsi de la quatriéme, & des autres : que si vous ne trouvez pas d'assez beau salpêtre, vous pouvez le purifier le faisant dissoudre dans l'eau, la filtrer, évaporer & cristaliser à la cave, car si le salpêtre n'est très-beau, le cristal mineral ne le peut-être. Chap. CL.

Ce cristal mineral non seulement est fixé par cette projection de soufre, mais il est purgé des esprits arsenicaux dont il étoit plein ; ainsi il ne lui reste rien d'acre ni de malin : il est capable de purifier le sang, de le rafraîchir, comme aussi les visceres, de moderer & arrêter le boüillonnement des humeurs dans les fiévres, de déboucher & desobstruer puissamment : il ouvre & incise les medicamens, pour en faire mieux extraire la teinture ; & finalement c'est un remede fort rafraîchissant, sans acrimonie ni corrosion.

On le peut donner parmi du son moüillé une once & demie, & demie-once de genévre pilé par jour, ou bien le dissoudre dans l'eau que le Cheval boit, trois ou quatre onces dans un sceau, on le peut mêler dans les medecines purgatives. Les Auteurs sont pleins des vertus de ce remede, j'ai seulement proposé ce à quoi il étoit propre aux Chevaux.

Comme le cristal mineral rafraîchit beaucoup, & qu'il est dangereux de trop rafraîchir les Chevaux, qui ne sont pas de même temperament que les Hommes, il est à propos quand on le donne avec le son moüillé, d'y mettre une demie-once de genévre pilé pour corriger sa trop grande froideur, qui souvent fait herisser le poil, dégoûte les Chevaux ; & quoiqu'il fasse de bons effets d'ailleurs, il fait quelquefois perdre l'appetit aux Chevaux, on évite tout cela en le don-

Chap. CL. nant avec le genévre, qui sert comme de correctif à sa trop grande fraîcheur.

Que si le Cheval est grand mangeur, & que le cristal mineral seul ne le dégoûte pas, il n'y a aucun danger de le donner seul; j'en ai fait manger à des Chevaux trois & quatre livres, une once aprés l'autre, sans les avoir dégoûté en aucune maniere.

Pour faire rafraîchir un Cheval qui se péle la tête & a une grande demangeaison; d'autres qui se pélent le corps, surtout le derriere des cuisses & l'encolure.

Chap. CLI. IL y a des Chevaux échauffez dans le corps, qui se pélent la tête, & partie de l'encolure, & souvent les cuisses, cette chaleur n'est pas toûjours par une intemperie des visceres, mais par la corruption qui s'est glissée dans les humeurs; cette corruption produit la chaleur, qui est celle qui est la plus dangereuse, car elle peut dégenerer en fiévre; le remede suivant sera bon pour rafraîchir ces Chevaux-là, & même generalement pour tous les Chevaux échauffez, ou qui se frottent ou se pélent la tête, on les connoît par la grande démangeaison qu'ils ont, le poil tombe dans les autres endroits, & plusieurs autres signes de chaleur interieure faciles à connoître; les causes de cette chaleur sont le travail immoderé & violent, la nourriture trop chaude, comme le sain-foin, les feverolles, &c. le temperament du Cheval trop gras ou trop ardent, ou bilieux, la toux même est precedée quelquefois par la chaleur, vous preparerez le remede suivant pour y remedier.

Ayez recours aux pilules de sinabre décrites au Chapitre CIV. & les donnez au Cheval avec les précautions que j'ai enseignées ensuite; si vous n'en voyez pas l'effet que vous devez esperer, preparez le remede qui suit.

Prenez demie-livre d'alun de roche calciné, mettez-le en poudre, l'introduisez dans une fiole à long col, nommée matras, & versez par dessus deux livres de vinaigre distillé, faites-le digerer sur les cendres chaudes, jusqu'à ce que l'alun soit dissout, lors passez ce vinaigre au travers le papier gris, ou d'un double drap, puis le mettez dans une terrine, & en faites évaporer en boüillant le tiers, mettez la terrine à la cave, il se congelera des cristaux autour de la terrine, versez le vinaigre qui restera, & separez les cristaux, puis faites encore boüillir le vinaigre versé, & consommer la moitié, remettez à la cave, il se fera encore des cristauz qu'il faut separer, & les mettre avec les premiers, qu'il faut bien sécher.

Quand vous voudrez rafraîchir un Cheval, prenez une demie-once de ces criſtaux, demie-once de criſtal mineral ci-devant, & demie-once de grains de genévre, le tout en poudre faites infuſer dans une pinte de vin blanc pendant une nuit, & le donnez le matin au Cheval, le tenant bridé deux heures avant la priſe, & autant aprés, continuez tous les jours, hors que le Cheval vint à ſe dégoûter, car il faut diſcontinuer, & même ceſſer, ſi cela lui fait heriſſer le poil & le dégoûte, car ce ſera une marque qu'il n'a pas beſoin d'être ſi fort rafraîchi. CHAP. CLI.

Le meilleur rafraîchiſſement qu'on puiſſe donner au Cheval que le remede precedent a dégoûté, eſt de lui purifier le ſang avec le foye d'antimoine, ou autre bien approprié.

Il y auroit ici matiere de parler ſur les rafraîchiſſemens que tout le monde croit qu'il faut donner aux Chevaux, mais en ayant parlé ailleurs, je crois qu'il ſuffit pour le preſent; & je conclurai ce Chapitre par l'hiſtoire d'un Cheval qui, ſans être galeux, avoit une ſi étrange démangeaiſon ſur le cuir, que cela paſſe l'imagination, je le fis ſaigner deux fois, & le mis au ſon moüillé, dans lequel je lui fis manger plus de ſix livres de policreſte, ſans qu'il ſe dégoûtât jamais, & il en mangeoit une poignée par jour, car on ne le peſoit point, cela lui donna un cours de ventre en ſorte qu'il fientoit auſſi mol que les vaches, ce qui dura vingt jours; je ne diſcontinuai pas le policreſte pendant ce temps là, quand il ne fienta plus mol, je ceſſai le policreſte, je le fis mener à la riviere pour le baigner, & ſa démangeaiſon ceſſa ſans aucune application exterieure.

De la Gras-fondure.

LEs Maréchaux & tout le monde aprés eux, diſent que cette maladie eſt cauſée par un travail violent qui a ſi fort échauffé le Cheval, que ſe trouvant trop gras, la graiſſe ſe fond dans le corps & l'étouffe; mais quoiqu'ils diſent que la graiſſe ſe fonde dans le corps d'un Cheval, il n'en eſt rien, ce ſont des humeurs viſqueuſes comme des glaires, qui étant agitées & fermentées par une bile acre & ſubtile, boüillent, s'élevent & ſe rarefient; en ſorte qu'au moyen de cette agitation, elles ne peuvent contenir dans le lieu qui leur eſt deſtiné par la nature, ſe répandent par tout, & font (comme le levain dans le pain) fermenter le reſte des humeurs, qui étant agitées & miſes en mouvement, troublent l'œconomie naturelle, en- CHAP. CLII.

voyent des vapeurs qui ofusquent le cerveau, agitent les esprits, qui excitent la fiévre, & finalement se débondent jusques dans le gros boyau où la nature les pousse pour s'en décharger d'une partie; là elles se trouvent mêlées avec la fiente, & nous font connoître que le Cheval a la maladie qu'on appelle gras-fondure : les causes ordinaires de cette maladie sont la plenitude, les Chevaux fort gras y sont plus sujets que les autres, parce qu'ils ont plus d'humeurs, le travail violent & inconsideré agite la bile, qui fait les desordres que j'ai expliqué, rencontrant un corps plein d'humeurs, comme sont les Chevaux très-gras qui ne font aucun exercice, ou trés-peu.

Cette maladie est trés-difficile à connoître, & plus difficile à guérir, si on n'y donne remede tout à l'heure; j'ai vû un Cheval qui a travaillé deux jours étant gras-fondu, & sans donner aucun signe de son mal il mourut. Il est vrai que si aprés être gras-fondu il demeure en repos, il donnera plutôt des marques de sa maladie.

Ordinairement il perd le manger, il se couche & se leve, & regarde son flanc; mais le signe le plus asfûré est, que lui mettant la main dans le fondement on en tire la fiente toute coëffée, c'est-à-dire enveloppée comme d'une membrane blanche qui a quelque ressemblance à la graisse, alors on est bien asfûré de la maladie du Cheval, qui demande des remedes sans retardement. Quoiqu'il y ait des gras-fondures plus ou moins grandes & dangereuses, j'en ai traité un qui l'avoit si grande, qu'il jettoit de cette humeur glaireuse par le fondement quand on lui avoit donné un lavement, si fort agitée qu'elle boüillonnoit sur le pavé encore fort long-temps après être sortie; ce qui est une marque de la violente fermentation qui se faisoit dans son corps : il en guérit très-bien,

Remede à la Gras-fondure recente.

Il faut d'abord qu'on soupçonne la gras-fondure, faire graisser la main & le bras d'un Marêchal avec du beurre frais, & l'introduire dans le fondement, pour vuider le gros boyau non seulemant de la fiente, mais encore de tous les glaires qu'on y trouvera; & aprés l'avoir vuidé, il faut le saigner du col, & demie-heure après lui donner un lavement fait avec deux pintes de décoction ordinaire, dans laquelle vous mettrez une chopine d'urine d'homme en bonne santé, dissoudrez deux onces de *Benedicte laxative*, & une once de sel gemmé, ou policreste, ou scories, un quarteron de miel violat, & une

une chopine de vin émetique; vous le promenerez une demie-heure au petit pas, pour l'obliger à rendre ſon lavement: aprés l'effet du lavement, qui ſera environ une heure aprés l'avoir pris, il faut donner au Cheval à peu prés une demie-chopine de jus de joubarbe, en Latin *ſemper viva major* (c'eſt une herbe qui croît ſur les murs, & reſſemble à de petits artichaux) mêlée avec une chopine de vin blanc; ce ſuc fixe le boüillonnement des humeurs, tempere la chaleur des parties interieures, nettoye le corps & le guérit, s'il eſt donné dans le temps. Il faut après ce breuvage promener une heure le Cheval au petit pas. Vous pourrez réïterer le lavement precedent, ou autre bon, & vous tâcherez par tous les moyens poſſibles à ragoûter le Cheval, ſuivant la methode que nous avons enſeignée aux Chapitres VI. & ſuivans.

On m'a aſſûré que de faire ſaigner un mouton, & en donner le ſang tout chaud au Cheval, il guériroit de la gras-fondure, on peut l'eſſayer facilement: mais j'ai eſſayé trés-ſouvent, & m'en ſuis trés-bien trouvé, de faire apporter dans l'écurie un jeune mouton ou gros agneau, ou un veau au défaut, lui couper la gorge & recevoir ſon ſang tout chaud dans une ſeringue, qu'il faut avoir auſſi chauffée, afin qu'elle ne refroidiſſe pas le ſang, & ne faſſe diſſiper les eſprits contenus en icelui, il faut donner ce ſang tout chaud & tout ſeul par le fondement en guiſe de lavement, après avoir vuidé le Cheval de ſes feces ou fiente, & enſuite le laiſſer quelque temps en repos: ce lavement ne doit être mêlé avec quoi que ce ſoit, & être donné tout chaud & tout pur, il humectera & adoucira le boyau, & la nature en fera ſi bien ſon profit, que le Cheval ne le rendra point, & il ſortira avec la premiere fiente en plottes ou grumeaux, on peut réïterer ce lavement toutes les douze heures, & n'en point donner d'autres ſi on ne veut, car celui ci en vaut une douzaine.

Une regle generale, & preſque infaillible, eſt que les Chevaux atteints de gras-fondure, & qui jettent par les nazeaux, ou avant qu'on leur ait donné des remedes, ou après en avoir pris pluſieurs, de quelque maniere qu'ils jettent, ſi c'eſt en abondance, ils en meurent preſque tous: & ſi la matiere qu'ils jettent eſt comme de l'écume, c'eſt encore pire, car c'eſt un ſigne mortel. On peut encore faire ce qui ſuit.

Il faut ſaigner le Cheval, & demie-heure aprés lui donner deux pilules puantes dans une chopine de vin, ou de bierre ſi c'eſt en été, & qu'on ſoit en lieu pour en avoir, & une heure après cette premiere priſe en donner autant, c'eſt-à-dire encore deux pilules puantes qu'on

Chap. CLII.

fait avaler toutes entieres, avec une chopine de vin ou de bierre, & une heure après réïterer la même chose, & une demie-heure après la derniere prise, il faut lui donner un lavement fait avec cinq chopines de bierre ou de petit lait au défaut, dans lequel on fera fondre deux onces de scories de foye d'antimoine en poudre fine, en faisant boüillir le tout deux ou trois gros boüillons, puis ôtant du feu on y ajoûtera un demi-quarteron de beurre frais, & on donnera le tout tiede en lavement : il y a des endrois où l'on ne peut trouver les moyens de faire un lavement, il faut dans ces occasions demie-heure aprés qu'il a pris la derniere prise de pilules, lui mettre dans le fondement un morceau de savon, pour l'obliger à jetter ce qu'on appelle graisse-fonduë. Si on voit que le mal soit violent, ce qu'il témoignera par une très-grande palpitation de cœur, avec un grand battement de flanc, que le Cheval se débatte fort, qu'il se couche & se leve fort souvent, que mettant la main dans le fondement on retire beaucoup de graisse ou des glaires blanches ; en ce cas donnez le lavement de sang de mouton chaud ; car en ce mal il faut donner des lavemens de deux en deux heures pour faire sortir l'humeur, & obliger le Cheval à la vuider ; & même lorsque le mal presse, on doit encore donner trois prises de pilules deux ou trois heures aprés la derniere prise, & par là on réchappera peut-être le Cheval : ne craignez pas la chaleur que les pilules peuvent causer, car l'antimoine qui entre en leur composition tempere cette chaleur, & fait produire les bons effets que vous verrez par l'usage, puisqu'étant plein de sel fixe, il arrête & fixe ce boüillonnement & fermentation qui fait tout le mal.

J'ai vû des Chevaux devenir gras-fondus dans l'écurie, d'autres par un si mediocre travail, qu'on ne le pourroit croire, à moins de l'avoir vû. J'en ay vû quelques-uns qui ayant des tranchées se sont si fort débatus & tourmentez qu'ils se sont gras-fondus ; tous ces maux-là de quelque cause qu'ils viennent, se traitent de même : mais les plus dangereux, & les plus mal-aisez à guérir, sont les gras-fondures qui viennent d'un travail excessif, qui a causé une extrême chaleur dans le corps du Cheval, qui est si alteré qu'il est bien mal-aisé de le rétablir.

On guérit presque tous les Chevaux gras-fondus, quand on s'apperçoit de leur mal dans le commencement, & qu'on les traite comme nous venons d'enseigner ; mais pour l'ordinaire, comme on ne s'apperçoit pas si-tôt du mal, il fait un si grand progrès en peu de temps, qu'on a peine à y donner remede.

Pilules puantes pour la Fourbure, Gras-fondure, Courbature, comme aussi pour les Tranchées.

PRENEZ de l'assa-fœtida, qui est une gomme qui vient des Indes, où il est appellé *Hingh*, le bon se cueille dans la Province *d'Utrad*, mais la plûpart de celui que nous avons en France vient de Perse, lequel est beaucoup inferieur à l'autre: la plante qui le produit est de deux sortes, l'une vient en buisson aux Indes, & a des petites feüilles à peu près comme de la rhuë; & l'autre ressemble à la rave, & son vert ressemble aux feüilles de figuier, & c'est celle qui vient en Perse: elles aime les lieux pierreux & secs. Sa gomme commence à couler vers la fin de l'été, de sorte qu'il la faut recueillir dans l'automne. Quoiqu'elle soit fort puante, les Indiens qui demeurent à *Guzarata*, s'en servent dans toutes leurs sauces, & en frottent leurs pots & leurs vases à boire: comme cette gomme est très-bonne aux Chevaux, & qu'elle purifie le sang, j'ai crû que le Lecteur n'auroit pas desagreable que je lui apprisse ces particularitez. Prenez donc de la meilleure assa-fœtida qui est rougeâtre, & de la plus nette, des bayes de laurier de Provence ou d'Italie, & du foye d'antimoine, autant de l'un que l'autre en poudre, mettez le tout dans un grand mortier pour le bien mêler ensemble, avec d'excellent vinaigre à discretion, en remuant fort avec le pilon, mettant seulement le vinaigre peu à peu, pour bien incorporer ces matieres, & toûjours piler & remuer jusqu'à ce qu'on voye qu'elles se peuvent lier & former des pilules qui doivent peser chacune quatorze dragmes, afin qu'étant séchées sur un tamis de crin renversé, elles puissent peser les deux environ trois onces & plus, qui est la prise: ce remede étant sec, se conservera aussi long-temps que vous voudrez, & sera toûjours bon & prêt à mettre en usage. CHAP. CLIII.

J'ai fait autrefois ces pilules en faisant dissoudre l'assa-fœtida dans le vinaigre, puis évaporant le tout jusqu'en consistance de miel où je mêlois les poudres: mais c'est bien prendre de la peine pour les affoiblir & diminuer de beaucoup leur vertu, , laquelle consiste en partie dans un sel volatil, qui s'exhale & se perd avec les vapeurs du vinaigre; & de ma maniere tout se conserve, & on ne souffre pas l'odeur acre qui cause des maux de tête assez violens, & une puanteur insupportable: c'étoit l'ancienne methode qui nous est venuë d'Hollande; mais j'ai de plus ajoûté le foye d'antimoine en égal poids des autres ingrediens, pour de très-bonnes raisons, car je les ai donné souvent dans les fiévres, qu'elles ont fait cesser, & auparavant cette

addition elles ne produiſoient pas cet effet: de plus elles font venir l'appetit, ce que j'attribuë en partie à l'antimoine, lequel outre cela ayant ſon effet de pouſſer par les pores, il aide la vertu trop tardive de l'aſſa-fœtida, & joints enſemble ils font de ſi bons effets, que je les puis conſeiller ſans crainte: ce qui fait que je m'en tiens à la maniere que je vous ai propoſée ci-deſſus, qui eſt la plus aiſée & la meilleure.

Je ne ſçaurois aſſez loüer ces pilules pour leurs bons effets, & je croi qu'on en doit toûjours avoir pour prevenir les grands deſordres que les gras-fondures, fourbures & fiévres d'armée qui viennent des vivres corrompus, cauſent par la ſuite. A ces maux-là, d'abord qu'on en apperçoit le moindre ſigne on tire du ſang, & demie-heure aprés on leur en donne deux avec une pinte de vin, ou de bierre, ſi c'eſt en été, puis on promene le Cheval un quart d'heure, on le couvre bien, on le remet à ſa place bridé, s'il ſuë, c'eſt d'autant mieux, mais il ne ſuë preſque jamais.

Si le mal eſt grand, une heure aprés la priſe des pilules, ſoit pour fourbure ou pour gras-fondure, donnez encore deux pilules avec une pinte de vin, une de bierre ſi c'eſt en été, tenant toûjours le Cheval couvert, & le promenant de temps à autre; ſi vous ne voyez pas aſſez d'amandement, & que les jambes du Cheval ſoient toûjours engourdies, ou qu'il ait grand battement de flanc, donnez encore une heure aprés la ſeconde priſe, une troiſiéme priſe de deux pilules, & il y aura peu de fourbure ou de gras-fondure qui ne cede à ce remede réïteré de la ſorte; on peut même le lendemain ſi le Cheval eſt fort mal, réïterer tout ce procedé hors la ſaigné; mais ſeulement les trois priſes de pilules. Notez que d'abord que vous avez tiré du ſang au Cheval il faut lui curer les pieds s'il eſt fourbu, & fondre tout boüillant dedans à ceux de devant ſeulement de vrai huile laurin, de la filaſſe par deſſus, & des cendres toutes rouges par deſſus l'huile & la filaſſe, & des écliſſes ſur le tout, & réïterer le tout de ſix heures en ſix heures, ou de quatre heures en quatre heures, juſqu'à trois fois, & vous pouvez laiſſer coucher le Cheval vingt-quatre heures aprés.

Notez qu'il ne faut pas laiſſer boire ni manger le Cheval de huit heures, c'eſt-à-dire quatre heures aprés les trois priſes, & quand il ſeroit ſans boire vingt-quatre heures, ce ſeroit d'autant mieux, & ne lui donner ni foin ni avoine de deux ou trois jours aprés; enſuite de quoi vous le traiterez à l'ordinaire.

Pour les tranchées que les Marêchaux appellent rouges, dont les Chevaux meurent preſque toûjours, ſi vous donnez deux ou trois

prises de ces pilules, comme je viens d'enseigner, peut-être ils en guériront si vous donnez ensuite le lavement avec le sang tout chaud d'un mouton ou d'un veau, le lavement contribuëra beaucoup à la guérison du Cheval.

Pour les morfondemens, pour une chaude abbreveure, assûrément ils en guériront ; enfin on peut faire fond sur ce remede comme étant très-salutaire, & produisant des effets au de-là de ce qu'on peut raisonnablement esperer.

Si le Cheval a la fiévre qui vienne de morfondement comme il arrive souvent, il suffit de lui donner une prise de pilules & le bien couvrir, le battement de flanc augmentera après la prise, mais bien-tôt aprés il diminuëra ; que s'il n'y paroissoit aucun amandement, dés le lendemain il en faut encore donner une prise, & peut être le Cheval guérira-t-il, si on lui donne frequemment des lavemens.

Enfin il est peu de remedes si universels, si portatifs & si puans, qui ayent plus d'effets, & qui coûtent moins que celui-là : je le recommande à ceux qui aiment les Chevaux.

J'avois oublié de vous donner un avis important sur le choix de l'assa-fœtida, car si elle n'est très-pure & nette, sans mêlange de bois ou de terre, la composition ne sera pas si bonne de la maniere dont je l'ai prescrit : ce mêlange d'impureté affoiblira les pilules, ce qui en empêcheroit en quelque maniere l'effet ; mais si vous ne pouvez trouver de cette assa-fœtida tirant sur le rouge, pure & nette comme je dis, il la faut dissoudre dans le vinaigre sur les cendres chaudes, puis la passer au travers un linge, jetter ce qui sera resté d'impur dans le linge, & évaporer jusqu'en consistance du miel : puis ajoûter les poudres, & s'étant frotté les mains d'huile, former des pilules de quatorze dragmes la piece, qu'on fera sécher sur un tamis renversé : la prise sera comme de celle-ci dessus, sçavoir deux par prise : Je tiens ces dernieres inferieures en vertu aux premieres, à cause du sel volatil de l'assa-fœtida qui s'exhale avec le vinaigre ; quoique ce ne soit pas le sentiment d'un Medecin, qui veut que le sel volatil soit enfermé dans la substance oleagineuse & visqueuse de l'assa-fœtida, ainsi incapable de s'évaporer avec le vinaigre : mais ce n'est pas le mien, à en parler sincerement.

De la Fourbure ou Fourboiture.

Chap. CLIV. LA fourbure eſt un veritable rhumatiſme qui eſt une fluxion contre nature, d'humeurs acres & acides parmi leſquelles ſouvent la pituite eſt mêlée, cette fluxion eſt quelquefois cauſée par un défaut de tranſpiration, & ſouvent encore par une prompte ſuppreſſion d'une grande ſueur, laquelle s'étant répanduë par toute l'habitude du corps, excite de grandes douleurs & difficulté de ſe mouvoir, en ſorte que les jambes viennent hors d'état de faire leur fonction ordinaire qu'avec une extrême peine & beaucoup de douleurs. Il y a beaucoup de fourbures, la premiere vient lorſqu'après un travail exceſſif on laiſſe refroidir un Cheval tout à coup, les pores ſe bouchent par ce froid, & rien ne peut tranſpirer : cette ſorte de fourbure eſt plus facile à guérir que la ſeconde ſorte, laquelle arrive dans l'écurie, ſans aucun travail précedent, mais ſouvent pour avoir trop mangé d'avoine.

La premiere eſt cauſée par un grand travail, & ſouvent pour avoir ſurmonté un Cheval, c'eſt-à-dire l'avoir fait travailler au de-là de ſes forces ; ce qui a ſi fort ſurmonté les humeurs, qu'il s'eſt mêlé parmi des acides, qui ont excité un boüillonnement ou fermentation qui en a rarefié & ſubtiliſé une partie, qui s'eſt inſinuée comme une vapeur au travers toute l'habitude du corps, & même dans les conduits des nerfs, quoique très-petits & inperceptibles, & le Cheval venant à ſe refroidir tout à coup, ces eſprits ou vapeurs par la froideur qui ſuccede, ſe changent en eau : cette eau à quantité de Chevaux ſe convertit & s'épaiſſit en une eſpece de gelée, qui non ſeulement bouche le paſſage des nerfs, mais les embarraſſe, de ſorte qu'ils ne ſont capables, qu'avec une douleur extrême, d'aucun mouvement, & encore avec beaucoup de peine.

Que cette humeur ſubtiliſée & rarefiée, & enſuite reduite en eau, ſe jette ſur les jambes ; ce n'eſt rien d'extraordinaire, parce que la nature qui s'en eſt chargée s'en débarraſſe & l'envoye aux parties les plus affligées, qui ſont les jambes qui ſont affoiblies par le travail.

Ces eſprits ou vapeurs ſont toûjours accompagnées, ou plutôt remplies d'un ſel acre & piquant, car les humeurs étant hors de leur lieu naturel, deviennent aigres, ce qui les rend acres & piquantes ; & ainſi la douleur ſuit la fourbure, & preſque toûjours la fiévre accompagne la douleur : & ſelon que la vapeur ou les eſprits acres ſont plus ou moins abondants, & qu'ils s'épaiſſiſſent,

la fourbure eſt plus ou moins dangereuſe & difficile à guérir. Chap. CLIV.

La ſeconde eſpece de fourbure qui vient dans l'écurie, parce qu'un Cheval mangera trop d'avoine, ou parce qu'il ſera boitteux & ſouffrira beaucoup de douleur, eſt plus difficile à guérir que la premiere, parce que les humeurs ſont ſi abondantes, que faute de tranſpiration, qui eſt excitée par le travail ordinaire, elles fermentent & cauſent le deſordre que j'ai expliqué ci-deſſus. Ce qui rend celle-ci plus difficile à guérir, c'eſt la trop grande quantité de cette vapeur acre & maligne, qui embarraſſe ſi fort les jambes, que ſans un prompt remede elle deſſoude les ſabots autour de la couronne, ou cauſe des croiſſans dans le pied ſous la ſolle, ou fait mourir le Cheval. La premiere ſorte de fourbure fait ſouvent auſſi le même deſordre ſi on n'y donne remede, & l'une & l'autre ſont dangereuſes; & ſi la fiévre y eſt jointe, & de plus la gras-fondure, ils n'en échappent que rarement.

Il y a une troiſiéme ſorte de fourbure qu'on guérit facilement, qui eſt celle que les Chevaux prennent en mangeant du bled en herbe à l'armée, cette ſorte de fourbure ſe gagne facilement & ſe guérit dans vingt-quatre heures, & ſouvent par une ſaignée ou quelque leger remede.

La fourbure eſt trés-ſouvent accompagnée de gras-fondure, & lorſque les deux maux ſont joints enſemble, ils ne ſont guéres ſans une grande fiévre, ce que les Marêchaux appellent courbature, ainſi ils ſont fourbus, gras fondus & courbatus, dont ils meurent preſque toûjours.

La fourbure arrive preſque toûjours, lorſqu'après un violent exercice qui excite une grande ſueur, les Chevaux ſe refroidiſſent tout à coup, ſoit par la fraîcheur du lieu où on les met, ſoit par le froid de la ſaiſon, ou manque de les promener en main: & comme les jambes travaillent le plus, elles en portent auſſi la peine, & reçoivent la décharge des humeurs.

C'eſt pourquoi il faut promener quelque temps au petit pas les Chevaux, après une couſe longue & violente, & même un grand travail, afin de diſſiper les humeurs qui ſe ſont jettées ſur les jambes déja affoiblies par le travail: leſdites humeurs n'étant encore qu'eſprits, la nature les peut diſſiper avant que ces eſprits par le froid ſoient condenſez en liqueur, & cette liqueur en gelée pour ainſi dire, qui cauſe les grands deſordres de la fourbûre.

Il ne faut pas s'étonner ſi les Chevaux deviennent fourbus, lorſqu'après un travail violent on les mene à l'eau: & qu'on les fait entrer le ventre bien avant dans l'eau, les faiſant paſſer d'une

Chap. CLIV.

extrêmité de chaleur, à une extrêmité de froid.

Les Chevaux mal habituez, & qui ont déja eu cette maladie, s'ils séjournent trop dans l'écurie, & s'ils mangent trop d'avoine, peuvent devenir fourbus, & même par un travail mediocre ils deviendront fourbus, ce qui n'auroit pas été s'ils n'avoient déja eu cette maladie. Ceux qui ont quelque douleur à un pied de devant qui les oblige à séjourner sur l'autre trop long-temps, sont sujets à devenir fourbus dans l'écurie, presque toûjours de trop de nourriture, ce qui fait des cruditez : ces cruditez engendrent la chaleur, qui fait boüllir & fermenter les humeurs, dont le plus subtil se change en esprits, & ces esprits en eau comme j'ai déja dit.

Les Chevaux fourbus, ou qui ont les pieds douloureux, ou les jambes fort roides, qu'on fait cheminer & faire voyage, deviennent facilement fourbus, & sont plus difficiles à guérir que les autres, à cause de la fluxion qui étoit déja sur le pied boiteux.

Je ne puis comprendre pourquoi l'on asſûre qu'un Cheval deviendra fourbu, si passant le long de l'eau ayant grand soif, on l'empêche de boire; je ne l'ai jamais vû mais bien le contraire : car aux grandes chaleurs, un Cheval ayant fort sué, si on le fait boire sur le soir dans sa chaleur, sans faire ensuite grand chemin, il vient aisément fourbu; si vous l'empêchez de boire, pour lors il ne vous en peut arriver aucun inconvenient.

Il y a de la difference entre un Cheval fourbu, & un Cheval qui n'est que refroidi; car après une grande chaleur le froid engourdit les nerfs, sans que les humeurs se fondent & coulent dessus : cette derniere incommodité pour l'ordinaire n'occupe que les jambes de devant, & se guérit assez facilement.

La fourbure la plus dangereuse, est celle qui est accompagnée de fiévre; on dit que ces Chevaux-là sont fourbus & courbatus, & en ce cas il faut donner remede au plus pressant qui est la fourbure, car quoique la fiévre ou courbature les puisse faire mourir, en soulageant la fourbure, la fiévre qui lui est accidentelle cessera, la cause cessant.

Lorsque la fourbure tombe sur les pieds, on s'en apperçoit en ce que la couronne leur enfle, elle se dessoude d'avec la corne : il faut d'abord qu'on le voit, rayer toute la couronne avec les incisions faites de haut en bas par un bistoury, & percer le cuir pour donner lieu à cette humeur de s'évacuer, qui sortira en forme d'eau rousse, & ces serositez étant évacuées appliquer là-dessus un astringeant de bol, vinaigre & blancs d'œufs, ou du blanc d'Espagne

d'Espagne, qui est de la chaux vive qui s'est amortie d'elle-même & mise en poudre, faites-en comme une pâte avec de l'eau seconde, & appliquez le tout sur la couronne ou bien avec de l'esprit de vin, qui est le plus excellent astringeant qu'on puisse employer, & continuez, puis lavez les playes avec du vinaigre & du sel; si on n'apporte cette précaution, le moins qu'il en pourra arriver sera que cette humeur acre & maligne, qui est un acide penetrant comme de l'eau forte, par l'acrimonie des sels corrosifs dont il est plein, cette humeur dessoudra les sabots & les fera tomber, ou tout au moins descendra de la jambe dans le sabot, dessoudra souvent le petit pied d'avec le sabot en pince, & fera des croissans avec le bout du petit pied, qui la plûpart du temps sont incurables; car ce qu'on appelle croissant est l'os du petit pied dessèché par cet acide corrosif, & ensuite relâché, & il faut qu'il en tombe une partie, c'est à dire ce qui est privé de nourriture: pour guérir ces maux-là il ne faut pas dessoler les Chevaux jusqu'à ce que la partie du petit pied qui n'a plus de nourriture, soit en état de le faire tomber; c'est pourquoi il ne faut dessoler qu'aprés que les croissans sont visibles, qu'ils poussent la sole, & la font crever, le sabot est desseché, alteré, plein de cercles, & le Cheval rendu inutile, ne pouvant cheminer qu'avec beaucoup de douleur; aussi les Chevaux qui sont guéris de la fourbure, s'il est tombé beaucoup d'humeur sur le pied, marchent sur le talon, le petit pied ayant souffert en pince, car c'est là où l'humeur prend son cours: lorsque la fourbure est tombée sur les pieds, & que les croissans sont formez, il ne faut dessoler que le plus tard qu'on peut, au contraire laisser toûjours la sole autant forte que l'on peut, pour contenir le petit pied en sa place, ne point ouvrir du tout le talon, percer le fer maigre en pince, brocher le talon comme à un pied de derriere & frotter la corne près de la couronne avec un quartier d'oignon tous les jours, en sorte que le suc de l'oignon penetre la corne, mais en un mot tout Cheval auquel la fourbure est tombée sur les pieds, & que les croissans paroissent, on le peut compter pour perdu, hors pour labourer en païs doux.

Pour le prevenir, je donnerai un remede qui a souvent bien réüssi, lequel vous trouverez à la fin de ce Chapitre, qu'il faut pratiquer aux Chevaux qui sont guéris de la fourbure, ausquels est resté des douleurs dans les pieds qui les empêchent de marcher fermes à leur aise, en un mot, qui ont les pieds douloureux de la fourbure.

Un bon remede à cette sorte d'infirmité est de barrer les veines

Chap. CLIV.

dans les pâturons, d'abord qu'on s'apperçoit que le mal est tombé dans les pieds, mais il faut le faire avant que les croissans soient formez, & cela facilitera la guérison.

Je donnerai ici un conseil, dont peu de personnes se voudront servir, sçavoir que la fourbure étant une fois tombé sur les pieds, quoique les sabots n'ayent pas été dessoudez, on gagne assez de donner ces Chevaux s'ils sont de bas prix, à qui en voudra, car ils coûteront plus qu'ils ne vaudront jamais, si on veut les mettre en état de pouvoir servir ailleurs qu'au labourage.

Le Cheval tout-à-fait fourbu ne peut cheminer ni reculer, il ne peut qu'à grande peine mouvoir les jambes, il n'ose appuyer les pieds à terre, il ne veut point ou peu manger, la peau est fort attachée au corps, il est triste, & souvent tous ces accidens sont accompagnez d'un grand battement de cœur & de flanc qui est une courbature..

Il y a des Chevaux seulement fourbus du train de devant, mais le mal est grand s'ils le sont des quatre jambes.

Remede pour la Fourbure.

Dans la fourbure il faut empêcher que les humeurs qui sont répanduës dans les nerfs des jambes, ne retombent sur les pieds, parce qu'elles le dessoudent, ou font des croissans, ou rendent les pieds foibles pour toûjours, & peut-être estropiez. Les Marêchaux prétendent empêcher cette chûte d'humeurs sur les pieds par des jarretieres, c'est-à-dire liant étroitement les jambes au-dessus des genoux, & des jarrets avec du ruban de fil, qu'ils serrent bien fort ; ils appellent cette operation jarreter un Cheval, qui est un des plus grands abus & une invention si fort contre la raison & le bon sens, que les plus habiles Marêchaux en ont quitté l'usage. Par cette ligature on attire plus puissamment l'humeur sur les jambes, car on lie le bras à un homme au-dessus du coude, quand on lui veut tirer du sang, & cela pour faire enfler la veine, & même le bras enfle, lorsqu'on serre beaucoup la ligature, la même chose arrive aux jambes des Chevaux jarretez : De plus on cause grande douleur par ces jarretieres ; il n'y en a que trop sans en causer davantage. En cet état les Marêchaux font promener les Chevaux, qui est encore une absurdité très-grande de faire marcher à force de coups un pauvre Cheval, qui souffre une grande douleur capable de le rendre fourbu s'il ne l'étoit pas, & de plus avec des jarretieres, cela est contre le bon sens.

Mais il faut saigner le Cheval du col d'abord qu'on apperçoit

la fourbure, recevoir son sang dans une terrine, y mêler une chopine d'eau-de-vie, & de cela charger & bien frotter les jambes jusqu'au dessus du genoüil & du jarret, lui fondre dans les pieds de l'huile de laurier toute boüillante, de la filasse & des éclisses pour tenir le tout & même en mettre autour de la couronne avec de la filasse, & un bandeau par dessus, & une demie-heure après lui faire avaler deux onces de bonne theriaque, & quatre onces de tartre en poudre, le tout avec une pinte de vin blanc ou rouge au défaut, le laisser bridé encore deux heures sans se mouvoir d'une place, puis lui donner un lavement avec deux onces de policreste, & deux heures après encore un de même, une heure après le dernier lavement le débrider, lui laisser manger du son & de la paille, & lui donner à boire de l'eau blanche, & ne le point laisser coucher de deux fois vingt-quatre heures, & réïterer l'huile de laurier dans les pieds de huit ou dix heures en dix heures: si le Cheval le lendemain n'est pas guéri, il faut réïterer le breuvage & les lavemens, & la saignée. Chap. CLIV.

Les Mores & les Turcs qui sont en Barbarie, quand leurs Chevaux sont fourbus leur tirent du sang, & ensuite leur donnent une chopine de jus d'oignon blanc avec un peu de jus d'ail mêlé ensemble, & deux jours après ils s'en servent comme auparavant. Ce remede est bon, mais il ne va pas si vîte en ce païs-ci.

Autres remedes pour Chevaux fourbus.

D'abord que vous appercevrez qu'un Cheval est tombé fourbu, menez-le au bord de la riviere, ouvrez-lui la veine du col, & lâchez la corde afin qu'il ne saigne pas, puis faites-le entrer dans l'eau jusqu'au milieu du ventre, & lors serrez la corde pour le faire saigner environ quatre livres de sang, & ensuite il faut lâcher la corde & le laisser une demie-heure dans l'eau aprés qu'il ne saigne plus, & en arrivant à l'écurie lui emplir les pieds de devant avec de l'orge boüilli tout chaud, & des éclisses pour tenir le tout, & lui faire avaler breuvage suivant. Prenez six gros oignons blancs, coupez-les par tranches, & les faites cuire un quart d'heure dans cinq demi-septiers de vin, passez & exprimez bien fort, & ajoûtez deux onces d'assa-fœtida en poudre, faites avaler le tout au Cheval, & une heure aprés un bon lavement fait avec cinq chopines de bierre, deux onces de scories de foye d'antimoine en poudre fine, qu'il faut faire boüillir un boüillon, ôter du feu & ajoûter gros comme un œuf de beurre frais, & donnez le tout tiede au Cheval, qui ayant rendu son lavement on le laissera une heure bridé pour lui en donner encore un de même; & on

Chap. CLIV.

renouvellera de l'orge boüilli chaud dans les pieds, puis on débridera le Cheval pour le laisser manger du son moüillé & de la paille, boire blanc & bonne litiere sans le laisser coucher de deux jours, on réïterera les lavemens & l'orge chaud dans les pieds de temps en temps; on peut encore proceder comme il suit.

Pour traiter un Cheval fourbu tirez-lui du sang du col, chargez-lui de son sang sur les épaules & les jambes, & demie-heure aprés faites-lui avaler une pinte d'eau, dans laquelle vous mêlerez deux livres de sel une heure aprés le lavement, & lui emplirez les pieds de devant de fiente de cochon fricassée avec de l'huile de noix, & de cela chaudement lui en mettre non seulement dans les pieds, mais encore autour de la couronne avec de la filasse & une enveloppe. Si le lendemain le Cheval n'est pas guéri, réïterez le breuvage, & sur tout n'épargnez pas les lavemens, ni les restraінctifs dedans & sur la couronne des pieds.

Le remede suivant a très-bien réüssi, on tire du sang du col en abondance, on frotte rudement les jambes de devant avec de bon vinaigre & force sel pendant une demie-heure; puis on lave avec trois chopines de vin les menstruës qui sont dans une ou deux chemises de fille ou femme, dont l'on trouve assez chez les blanchisseuses à Paris, on délaye dans le même vin un étron de petit enfant jusqu'à six ou sept ans, on fait avaler le tout au Cheval, & deux heures après un lavement avec du policreste: on lui emplit les pieds d'huile de noix boüillante, de la filasse par dessus & des éclisses, un restraіnctif autour de la couronne, & on laisse le Cheval bridé pour réïterer le lavement une couple d'heures après le premier; le lavement rendu on débride le Cheval pour le laisser manger & boire, & non se coucher de deux fois vingt-quatre-heures; on réïtere les lavemens aussi long-temps qu'il a le battement de flanc, & on renouvelle l'huile chaude dans les pieds, & le restraіnctif sur la couronne.

Il n'y a point de remede que j'estime tant que les pilules puantes, je m'en sers en cette maniere: Je fais tirer du sang à un Cheval, je lui fais frotter les quatre jambes avec son sang mêlé d'eau-de-vie, & lui fais frotter dans les pieds de devant de l'huile de laurier toute boüillante, & en mettre moderement chaude autour de la couronne avec la filasse & un bandeau, demie-heure aprés la saignée je lui fais avaler deux pilules puantes avec une pinte de vin, ou de bierre si c'est en été, une heure après encore deux pilules de même maniere, & une heure après encore deux pilules comme auparavant, & une heure après la derniere prise un lavement avec les

ſcories, ou le policreſte dans de la bierre ou du petit lait, quand il a rendu ſon lavement, je le laiſſe boire & manger & lui fais bonne litiere, ſans le laiſſer coucher qu'il ne ſoit hors d'affaire, ſi les pilules ont été donnés le matin, le ſoir il ſe trouve guéri : s'il ne l'eſt pas le lendemain je réïtere les trois priſes comme je viens de dire, ſans épargner ni les lavemens ni l'huile de laurier : finalement je continuë tous les jours juſqu'à ce que le Cheval ſoit guéri, & j'en ai donné à des Chevaux juſqu'à quinze priſes, qui ſont trente pilules en quatre jours, & ſi ils ne ſont guéris que par les trois dernieres priſes : & aprés ces grandes fourbures, les Chevaux ſont long temps étonnez, & ſont gourds & mal-adroits, mais les promenant peu à peu en main, & donnant tous les jours un ou deux lavemens avec les ſcories ou le policreſte, ils en reviennent; mais enſuite ils ſont fort ſujets à redevenir fourbus par le moindre excès. Tout Cheval qui a été guéri de la fourbure, ne doit point manger de grain de quelque temps, & juſqu'à ce qu'il ſoit bien remis, car l'avoine a fait ſouvent des rechûtes plus dangereuſes que le mal n'a été ; car ils n'en guériſſent que difficilement, ou plutôt n'en guériſſent point.

Il reſte à dire un mot pour éclaircir ce que j'ai ordonné, de faire bonne litiere au Cheval qu'on traite de la fourbure, & ne point les laiſſer coucher, à quoi bon la litiere s'ils ne ſe couchent? Elles les tient chauds en hyver, & les pieds ſont plus à leur aiſe l'été, & l'hyver ſur la litiere que ſur le pavé; mais pour les laiſſer coucher, je le fais d'abord que je vois qu'ils ſont guéris, c'eſt-à-dire qu'ils marchent facilement & beaucoup mieux qu'ils ne faiſoient, ce qui arrive quelquefois en moins de ſix heures, mais s'ils ne guériſſent pas ſi-tôt, comme il arrive aux vieilles fourbures, ou à celles où il y a fourbure & courbature, je les empêche de ſe coucher deux fois vingt-quatre heures, après cela je les laiſſe coucher ſans apprehender que cela nuiſe à la guériſon.

Mais pourquoi mettre des fagots entre les jambes des Chevaux fourbus comme les Marêchaux, c'eſt parce qu'ils l'ont vû faire, & ceux à qui ils l'ont vû faire n'avoient non plus de raiſon de le faire que de leur mettre des jarretieres comme je l'ai expliqué ci-devant.

Puiſque nous ſommes ſur les abus qui ſe commettent en traitant les Chevaux fourbus, je dirai encore que c'en eſt un trés-grand de leur tirer du ſang aux arcs & au plat des cuiſſes; car on attire l'humeur de la fourbure ſur la partie malade qui ſont les jambes, & la ſaignée ſe fait pour la détourner, comme en effet celle qui eſt faite au col la détourne.

Chap. CLIV. Ceux qui tirent du ſang à la pince aux Chevaux fourbus, font encore un plus grand mal, car ils attirent l'humeur dans le pied, & il faut l'en détourner par tous les moyens poſſibles, comme fait l'application de l'huile de laurier, de la fiente de cochon, &c.

D'une autre eſpece de fourbure qui a les mêmes ſignes que l'effet des reins.

Un rhumatiſme tombe ſur les reins d'un Cheval dans l'écurie ſans travailler, & même en travaillant le met en état de ne point faire ſuivre ſes hanches : quand on le fait cheminer ſeulement au pas, la croupe lui chancele comme s'il avoit les reins rompus, il tombe ſur le cul, il ſe croiſe les jambes de derriere en cheminant, & les boulets de derriere touchent juſqu'à terre à quelques-uns : A ceux-là leur croupe ne leur chancelle pas comme à tous les autres, & ne ſe laiſſent pas cheoir ſur le cul. Ce mal eſt de même nature, & vient de même cauſe que la fourbure, & l'humeur ſe jette ſur les reins, ſur les hanches, & à quelques-uns ſur les boulets de derriere, & tout le train de devant ne s'en reſſent pas à beaucoup prés comme celui de derriere qui eſt comme incapable de marcher. Les Chevaux qui ont été déja fourbus ſont plus ſujets à prendre ce mal que les autres, & allant par la campagne ſans être échauffez ſeulement au pas, le mal les ſurprend, & ils ne peuvent avancer ; cela n'arrive pas frequemment, & il vient aſſez ſouvent dans l'écurie ſans travailler.

Le plus sûr eſt de donner promptement remede à ce mal ; car étant envieilli, il n'eſt pas curable, & quoique le Cheval boive & mange bien, il ne guérira jamais, & ſera incapable de rendre le moindre ſervice, & j'en ai vû pluſieurs qu'on a été obligé d'aſſommer après les avoir traité pluſieurs mois ſans aucun ſoulagement. C'eſt pourquoi d'abord qu'on s'apperçoit qu'un Cheval a ce mal & qu'en marchant à la campagne, ou en le tirant de l'écurie en main, il ne peut cheminer qu'en traînant ſa croupe, croiſant les jambes de derriere, toûjours prêt à tomber ſur le cul, il faut lui tirer du ſang du col environ trois livres, lui charger les reins avec ſon ſang & de l'eau-de-vie mêlé enſemble, & demie heure aprés lui donner une priſe de pilules puantes avec trois demi-ſeptiers de vin, & continuer d'heure en heure les priſes de pilules tout comme je viens d'enſeigner pour la fourbure, & finir de même par un lavement une heure après la derniere priſe, aprés quoi on laiſſe le Cheval bridé une couple d'heures, en le bridant il eſt preſ-

que toûjours guéri quand on a pris le mal dans ſon commencement, on lui donne du ſon moüillé cinq ou ſix jours ſans avoine, on le promene en la main une heure tous les jours, & finalement on s'en ſert comme auparavant. Que s'il n'eſt pas guéri, s'il y a ſeulement de l'amandement, le lendemain il lui en faut donner encore trois priſes, & finir par le lavement comme ci-devant. CHAP. CLIV.

J'ai vû un Cheval qui fut dangereuſement malade d'un vertigo qui en guérit pour avoir été bien ſollicité, le mal ſe jetta ſur les reins & ſur les hanches, comme s'il avoit eu le mal que je viens de décrire, car il chemoit comme un Cheval qui a les reins rompus, & les boulets lui touchoient juſqu'à terre. Le Marêchal qui l'avoit traité du vertigo, le croyant ereinté, c'eſt-à-dire que ſe relevant à l'écurie il s'étoit rompu les reins, lui mit le feu ſur les reins, & perça le cuir avec des pointes de feu ſur tous les reins, un ciroine par deſſus, le ſuſpendit, & le laiſſa en cet état juſqu'à ce que les eſcares fuſſent tombées, en l'ôtant de la ſoupante, il n'y trouva aucun amandement: on me le fit voir, je lui fis tirer du ſang & prendre trois priſes de pilules puantes; mais le tout inutilement, car le Cheval fut perdu, & demeura dans l'écurie plus d'un an, aprés quoi il fallut l'aſſommer étant incapable de rendre le moindre ſervice, peut-être que ſi auſſi-tôt qu'on s'apperçut que le mal le tenoit aux reins, & au train de derriere, on l'eût traité avec les pilules puantes, il ſeroit guéri, je ne l'aſsûrerai pas, mais il y a quelque apparence.

Enfin ce mal eſt de grande conſequence, & ſi le mal eſt envieilli il ne guérit jamais, le plus ſûr à cela eſt de le traiter tout d'abord qu'on s'en apperçoit, & on les réchappe preſque tous.

Remede pour les pieds douloureux des Chevaux qui ont été Fourbus.

LEs Chevaux qui ont été fourbus, demeurent ſouvent avec des douleurs aux pieds qui les empêchent de marcher ferme, de poſer le pied plat à terre lorſqu'ils cheminent; ils n'appuyent que le talon pour ſoulager la pince, à cauſe que l'humeur qui cauſoit la fourbure a quitté la jambe, & s'eſt gliſſée entre l'os du petit pied & le ſabot, & a deſſeché le devant du pied, en ſorte que la nourriture n'y venant pas en aſſez grande quantité, manque d'aſſez de chaleur naturelle, qui eſt comme étouffée par cette humeur acre, elle durcit, rend la partie douloureuſe & foible, & par le temps les croiſſans paroiſſent, & eſtropient le Cheval, quand j'ai dit que les croiſſans paroiſſent, c'eſt-à-dire que le devant ou l'ex- CHAP. CLV.

Chap. CLV. trêmité de l'os du petit pied descend & se desseche, en sorte qu'il ne reçoit plus de nourriture, & par le temps il faut qu'il tombe & se separe de ce qui reste de bon & de sain dans l'os du petit pied, ce qui n'est pas l'ouvrage d'un jour, la nature qui est sage fait enfin son devoir, pourvû qu'on ait soin de le ferrer comme je dirai, & de l'aider & fortifier.

Lorsqu'un Cheval a le pied douloureux, & que les indices des croissans y sont, c'est-à-dire le devant du pied desseché, qui sonne clair quand on frappe dessus, ce qui fait connoître qu'il est vuide, & que le Cheval ne chemine que sur les talons, lors il faut déferrer le pied, le blanchir seulement en parant peu, puis le ferrer à pantoufle, comme j'expliquerai au Chapitre de la Ferrure des pieds encastelez, & y mettre le remede suivant, & en le ferrant, laisser toûjours la solle trés-forte, car de-là dépend la guérison & la chûte des croissans, & ce qui la facilitera sera l'usage de la boüillie qui suit.

Que si les pieds sont simplement douloureux sans apparence de croissans, il les faut parer, les ferrer fort à l'aise, & y appliquer la boüillie qui suit.

Boüillie pour les pieds douloureux d'un reste de Fourbure.

Prenez une pinte d'eau-de-vie, trois demi-septiers de bon vinaigre, une livre d'huile de l'aurier : démêlez le tout avec suffisante quantité de farine de féves, faites-en de la boüillie que vous ferez cuire à petit feu en remuant sans cesse : Quand le tout sera bien lié & cuit, comme de la boüillie assez épaisse, emplissez-en le pied toute boüillante, car elle ne sçauroit être trop chaude, de la filasse par dessus, puis des éclisses pour tenir le tout, mettez encore de cette boüillie autour de la couronne sur de la filasse, mais il ne faut pas qu'elle soit si chaude, & il faut qu'on y puisse souffrir la main, enveloppez le tout, & réïterez l'application trois fois de vingt-quatre heures en vingt-quatre heures : si le mal n'est point envieilli, asûrément le Cheval se rétablira.

Barrer les veines dans les pâturons après cette application réüssira trés-bien s'il y a des croissans, parce qu'elle fera plutôt tarir cette humeur, qui est portée en partie dans le pied avec le sang, & pour d'autres raisons déja dites.

Si le Cheval boitte si fort que les croissans soient formez, & le pied desseché en sorte que le Cheval ne puisse cheminer ni presque se soûtenir, il faut dessoler, brûler tout le bout de l'os du petit

tit pied, le laisser tomber ensuite, après quoi la sole reviendra, & le Cheval pourra guérir, si on le ferre à pantoufle, & qu'on donne le temps au pied de se fortifier, mais ce ne sera jamais un pied ni bon, ni bien fait, ni de service. CHAP. CLV.

De la galle aux Chevaux.

LA galle est un vice de cuir, qui le rend plus épais qu'à l'ordinaire, l'endurcit & le séche, & ainsi le cuir devient âpre & même ridé en beaucoup d'endroits. La galle fait tomber le poil : elle est causée par une humeur acre, brûlée & salée. Vegetius dans le Livre intitulé, *Artis Veterinariæ*, Livre III. Chapitre LXXI. définit la galle en ces termes : *Scabies jumentis difformem passionem.* Ce qui n'est pas une définition, & ne fait aucunement connoître le mal. Les mauvaises nourritures contribuent à produire ce mal, qui vient d'un acide plein d'esprits, & de sels acres & corrosifs, cet acide peut-être causé par la faim & les grandes fatigues, la frequentation des Chevaux galleux, les étrilles ou époussettes qui ont servi à des Chevaux atteints de ce mal : la galle peut venir aux Chevaux pour avoir été mal pansez, & pour n'avoir pas été saignez dans le temps. CHAP. CLVI.

On connoît la galle quand le Cheval se frotte en un endroit plus qu'aux autres : par exemple aux jointures, aux jambes, à la queüe & au crin ; pour lors il faut manier le cuir de l'endroit qui demange, ou qui est pelé, s'il est plus épais que de coûtume, ce sera une marque que le Cheval a la galle : elle est quelquefois universelle, mais bien souvent elle vient peu à peu, tantôt en un endroit, & tantôt en l'autre.

Il y en a de deux sortes, la galle vive & l'ulcerée : la galle vive ne pousse rien au dessus du cuir qu'une farine ou crasse, elle fait perdre tout le poil : cette espece est trés-difficile à guérir ; & vient ordinairement d'avoir souffert la faim & le froid.

L'autre espece se manifeste au dehors par des enlevûres & des croûtes, qui étant ôtées & emportées laissent de petites playes ; cette derniere est plus aisée à guérir que l'autre ; si ce n'est dans le crin & dans la queüe où elle s'attache extrêmement & difficilement on l'en peut déraciner, parce que le cuir en ces endroits est si épais, que les remedes ne peuvent penetrer au travers. On traite tous les deux avec les mêmes remedes.

CHAP. CLVI.

Remede pour la Galle.

Pour guérir ce mal, il faut commencer par la reparation de l'humeur qui cause cette galle : il ne faut pas oindre d'abord les Chevaux, avant que d'avoir ôté la cause interieure, qui est cette humeur que la nature pousse au dehors ; c'est la renfermer dans le corps & la mieux concentrer, ce qui échauffera les entrailles, & alterera les parties nobles : la saignée est presque toûjours necessaire pour guérir la galle, afin de diminuer la chaleur du sang en facilitant la circulation. Vegetius l'ordonne trés-à propos selon les endroits où elle vient : par exemple, si la galle est à la tête & au col, il le faut saigner du chef; s'il y en a aux épaules, poitrine & bras, des arcs ; si c'est au dos, aux flancs, aux jambes & hanches, des cuisses; mais je ne puis approuver la purgation qu'il ordonne, qui est de mêler de la racine de concombre sauvage dans son avoine, car elle laisse trop de chaleur sans beaucoup évacuer ; & c'est pourquoi on peut se tenir à sa methode pour la saignée ; & chercher d'autres voyes pour la purgation ; l'une des purgations que j'ai ordonné pour le farcin, peut trés-bien servir à tous Chevaux galleux, & je ne me sers que de celles-là.

Aprés la saignée & la purgation réiterée plus d'une fois, s'il est besoin, il faut faire avaler deux, trois ou quatre prises de pilules de sinabre deux pilules à chaque fois, elles purifieront le sang, pousseront au dehorrs toutes les serositez malignes, & facilement avec le moindre onguent ci-aprés on pourra guérir un Cheval galleux.

Si le Cheval prend la galle au Printemps, ou qu'il l'ait au sortir de l'hyver, il est necessaire de le trés-bien saigner du col, & ensuite de le mettre à l'herbe, & l'y laisser nuit & jour ; s'il ne guérit de lui-même, il le faut oindre avec des onguens décrits ci-aprés ; mais le vert est un des meilleurs remedes qu'on puisse appliquer à la galle.

Si le Cheval a la galle pendant l'été, vous lui tirerez abondamment du sang, puis vous lui ferez manger dans du son moüillé (car sans necessité il ne doit point manger d'avoine) quelques herbes hachées menuës ; sçavoir de la scabieuse, du *Lapatum acutum*, fumeterre & chicorée amere, une poignée de l'une d'icelles, & demie-once de soufre, le tout bien mêlé avec le son pendant huit jours soir & matin.

Si c'est en automne ou sur l'hyver, il faut se servir des racines des mêmes herbes : que s'il ne les vouloit manger par trop d'aver-

ſion, il faut faire une décoction avec les herbes ou racines dans trois chopines de vin blanc, puis en ayant coulé une pinte, y mêler une once de ſoufre en poudre, & la faire avaler au Cheval le matin, le tenant bridé deux heures avant & autant après; cette décoction préparera les humeurs corrompuës qui ſont dans le corps pour être évacuées comme nous allons enſeigner.

Au Printemps ſi l'on n'eſt pas en lieu pour mettre le Cheval à l'herbe, ou qu'on ait de la peine à lui faire avaler des pilules de ſinabre, il faut après l'avoir ſaigné & purgé, lui donner dans du ſon moüillé deux onces par jour de foye d'antimoine en poudre, & continuer, il fera pouſſer au dehors tout ce qu'il y a d'impur dans le corps, enſuite le moindre onguent, bain, ou eau compoſée pour ce mal, deſſechera la galle.

Le ſoufre auré d'antimoine décrit au Chapitre CXXIX. fera le même effet, en lui en donnant pendant quinze jours; tous ces remedes guériront la galle radicalement en quelque ſaiſon que ce ſoit, mais plus difficilement en hyver qu'en été.

Pilules purgatives pour les Chevaux galleux.

Prenez une livre de therebentine commune, aloës & ſené en poudre groſſiere de chacune une once, agaric deux dragmes, hermodactes cinq dragmes, élebore noir lavé dans le vinaigre deux dragmes, une once de ſinabre, le tout mis en poudre groſſiere ſera mêlé avec la livre de therebentine pour en faire des pilules; que s'il n'y a pas aſſez de poudre pour former des pilules, mêlez-y de la fine farine d'orge ſuffiſante quantité pour faire des pilules, que vous roulerez ſur de la même farine, afin qu'elles ne s'attachent pas aux doigts de celui qui les donnera au Cheval, comme on donne les autres pilules avec une pinte de vin blanc.

L'uſage de ces pilules évacuë beaucoup parmi les urines, & ne peut être propre pour les Chevaux trés-maigres, ainſi à ceux-là ſervez-vous du breuvage ſuivant.

Breuvage pour la Galle.

Faites infuſer toute la nuit dans trois chopines de petit lait, une once de criſtal mineral en poudre, quatre onces de tamarins, & deux onces de polipode concaſſé avec demie-once d'anis; & ſix clous de girofle, faites boüillir le tout au matin ſix ou ſept boüillons, coulez & ajoûtez à la colature toute chaude, demie-once ſuc de regliſſe pilé, ſené une once, mechoacam & turbith de chacun demie-once en poudre, agaric deux dragmes; caſſe mondée bien dé-

 layée deux onces, avec deux dragmes de coloquinte pilée, mêlez le tout en ſubſtance; & le matin donnez-le au Cheval, qui doit être bridé cinq heures avant, & quatre heures après la priſe.

Si cette purgation vous paroît trop embaraſſante, ſervez-vous de celle qui eſt deſtinée pour les Chevaux guéris de la fiévre Chapitre CXXXVII. qui eſt trés-bonne pour les Chevaux qu'on veut guérir de la galle.

Quand l'un de ces deux remedes purgatifs aura achevé ſon operation, il faut donner un jour de relâche, puis ſe ſervir de ce qui ſuit.

Bain pour la galle.

Faites leſſive avec de bonnes cendres de bois neuf, paſſez de cette leſſive au travers d'un linge, plein un grand pot, puis y ajoûtez pointes de genêts verts, les plus nouveaux ſont les meilleurs, une bonne quantité de racines de *Lapatum acutum*. de l'éclaire, ou *chelydonia major*, une poignée de chacun, racines d'élebore blanc demie-livre, faites enſuite boüillir le tout enſemble, puis ayant bien échauffé la galle à force de la frotter, il la faut laver avec ce bain, & frotter fort chaudement avec les herbes & racines, & continuer cinq ou ſix jours.

Si ce remede n'opere pas aſſez, il faut avoir recours au ſuivant. Ce bain eſt bon pour guérir les chiens de la galle.

On peut faire un autre bain en cette maniere: faites de la leſſive avec de bonnes cendres & en bonne quantité; ayez de l'herbe nommée *helleboraſtrum*, qui croît au long des chemins aſſez haute & forte, dont les Païſans ſe ſervent pour tuer la vermine de leurs bœufs, prenez-en une bonne quantité, coupez la longue comme le doigt, & la faites boüillir une heure dans cette leſſive, du tout étuvez la galle, elle ſera bien enracinée ſi elle ne guérit, la lavant une fois tous les jours, & continuant cinq ou ſix jours, ſuppoſé que vous ayez fait ce que nous avons preſcrit au commencement, ſçavoir la purgation aprés la ſaignée.

Autre bain & eau pour la galle des Chevaux & des Chiens.

Prenez une demie-livre de bon tabac du Breſil, détortillez-le & le démêlez comme s'il n'avoit pas été en corde, mettez-le dans un pot avec quatre pintes de trés-fort vinaigre, & une poignée de ſel, laiſſez infuſer vingt-quatre heures, & boüillir enſuite pendant un demi-quart d'heure, & aprés avoir bien frotté la galle, avec un bouchon, étuvez-la avec ce bain chaud tous les jours, aſſûrément la

galle guérira : lorſque le vinaigre diminuë, il en faut mettre de nouveau, & faire boüillir afin qu'il prenne la vertu du tabac ; ayant ſaigné & purgé le Cheval auparavant : ce même bain eſt bon pour guérir les chiens de la galle.

Si vous mettez tremper le tabac ainſi défait, comme je l'ai dit, dans de bon eſprit de vin, il fera encore plus d'effet que le précedent, & ſera bon pour frotter dans les crins & la queuë : mais il ne le faut point faire chauffer.

La galle ſe guérira très-bien avec l'eau Phagedenique, ou eau jaune, ſi après avoir ſaigné & purgé un Cheval comme je l'ai enſeigné, vous le lavez & frottez tous les jours avec l'eau de chaux, qui eſt l'eau jaune : que ſi elle n'opere pas aſſez, c'eſt-à-dire qu'elle ne deſſeche ſuffiſamment, doublez la doſe du ſublimé qui entre dans ladite eau jaune ; & aſsûrément ſi vous vous ſervez de ce remede, vous le préfererez enſuite à beaucoup d'autres ; mais il ne faut pas s'ennuyer : car il le faut long-temps pratiquer pour en avoir contentement, & ne point ceſſer juſqu'à une entiere guériſon qui ſouvent va juſqu'à quinze ou vingt jours.

Voici encore une bonne methode : prenez de la racine de brionne qui eſt la coulevrée, ou *vitis alba*, ratiſſez-en une bonne quantité, & la mettez dans du vinaigre boüillir un quart-d'heure à gros boüillons, puis du tout tiede, vinaigre & racine, frottez les endroits galleux deux ou trois jours de ſuite, aſsûrément le Cheval en guérira, ſi la ſaignée & la purgation ont precedé.

Onguent très-bon pour la galle.

Prenez une livre de tarc ou tare, puis mettez dans un mortier quatre onces de ſoufre vif en poudre, & mêlez parmi en remuant ſans ceſſe avec le pilon trois onces d'argent vif, ou mercure vif, juſqu'à ce que le mercure ſoit éteint ; c'eſt-à-dire ſi bien incorporé avec le ſoufre qu'il ne paroiſſe plus du tout : lors mettez ledit ſoufre & mercure éteint parmi le tarc, & encore une once de Mouches cantarides en poudre fine : remuez & mêlez bien le tout à froid, & gardez cet onguent pour en frotter les endroits galleux, après les avoir bien bouchonnez avec un bouchon très-dur ſi la premiere application ne guérit la galle, la ſeconde la guérira aſsûrément.

Fomentation pour guérir la galle.

Prenez du ſoufre en poudre quatre onces, élebore noir trois onces, euforbe deux onces, racines de patience ſauvage concaſſée,

Chap. CLVI. deux poignées, on l'appelle en Latin *Lapatum acutum*, elle doit être ratissée de sa premiere écorce, & la corde qui est au milieu ôtée, mettez le tout dans un sachet, & le cousez que rien ne puisse sortir, puis faites boüillir ce sachet dans trois pintes de très fort vinaigre, jusqu'à la diminution d'un tiers : prenez ensuite ce sachet avec des tenailles, & tout chaud frottez-en la galle, retrampant le sachet dans le vinaigre chaud, & refrottant les endroits galleux, toûjours avec le sachet jusqu'à ce que le tout soit bien humecté, frottez-le une seconde fois au bout de deux jours ; & la galle sera bien opiniâtre, si elle n'est guérie.

Pommade pour la galle.

On pourroit se servir de la pommade ordinaire ; mais comme elle est trop chere, prenez de la graisse blanche lavée en plusieurs eaux, & mêlez parmi du précipité rouge jusqu'à ce que la graisse soit de couleur de rose vermeille, & en frottez la galle du Cheval : ou prenez de la graisse blanche bien nette une livre, un quateron de sinabre en poudre, & mêlez bien le tout ensemble pour en frotter les endroits galleux : si vous voulez au lieu de sinabre, vous pouvez y mettre deux onces de précipité blanc, & bien mêler, ils guériront la galle. Le sinabre sera meilleur que le précipité, parce qu'outre le mercure, qui est la base de l'un & de l'autre, le sinabre est sublimé avec le soufre, qui est un specifique pour la galle.

Vous connoîtrez que le Cheval est guéri lorsque le cuir où étoit la galle est delié comme aux autres endroits, car tant que la peau sera grosse & épaisse, il y a de l'humeur qui poussera encore de la galle.

En hyver pendant le froid, on ne guérit que très-difficilement les Chevaux galleux, quelque soin qu'on y apporte ; si pour tout ce que nous avons dit le Cheval ne guérit point, ce sera un signe qu'il n'aura pas été assez purgé ; il faut donc réïterer la saignée, user des décoctions ci-devant dites huit jours durant, le purger comme nous avons enseigné, & le graisser avec l'onguent suivant.

Onguent du Bouvier pour les eaux des jambes des Chevaux, pour les playes sordides, & pour la galle.

Chap. CLVII. PRENEZ deux livres de miel dans un pot bien net, avec quatre onces de vert de gris en poudre très-fine, deux onces d'alun brûlé, deux onces de borax en poudre très-fine, & quatre onces de cou-

perose blanche, faites cuire le tout sur un feu clair, en remuant soigneusement jusqu'à ce qu'il soit lié : laissez refroidir, puis ajoûtez à la composition deux onces de bonne eau forte, & gardez l'onguent bien couvert, le remuant tous les jours six jours de suite. Pour vous en servir, une seule application ou deux guérira le mal, mais il faut empêcher le Cheval d'y porter la dent; que si la galle est à la queuë, il la faut ratisser auparavant.

Par fois cet onguent lorsqu'on en met trop, fait tomber la peau par écailles, & il paroît qu'il a écorché tout l'endroit qu'on a frotté; mais il ne s'en faut pas étonner, parce que pour grande que paroisse l'écorchure, en la frottant avec la graisse blanche l'escare tombera, & le Cheval se trouvera guéri.

Quand toute la premiere & petite peau de la partie frottée seroit tombée, avec de la graisse blanche elle y reviendra & le poil, sans qu'il y ait peu d'endroits où il en manque.

Cet onguent du Bouvier est bon, non seulement pour la galle, mais aussi pour les eaux & poireaux, pour les playes baveuses & pour les arrêtes, mules traversieres, & autres maux; mais l'application n'en est bonne qu'au cas que les jambes ne soient point gorgées, & qu'il soit seulement besoin de dessecher; car ayant desseché le mal aux jambes enflées; elles restent gorgées & pleines d'humeurs, qui creveront de quelqu'autre côté : il faut donc évacuer cette humeur par le moyen de l'emmielure blanche ou autre remede propre à cela, puis dessecher avec l'onguent du Bouvier.

Ce même onguent est bon pour des maux qui viennent au conduit de l'urine des bœufs, pour être établez salement & pour les playes des Chevaux, mais ce n'est pas sans cuisson & grande douleur qu'il les guérit. Cet onguent a le même effet, & proprement parlant c'est un égyptiac qui réüssit très-bien dans les playes sordides des pieds des Chevaux & ailleurs : il est plus fort que l'onguent de la Comtesse, mais il ne resserre pas si fort; il vaut les meilleurs egyptiacs, pour déterger & manger la chair sordide des playes.

Des démangeaisons à la queuë des Chevaux.

Les Chevaux ont des démangeaisons à la queuë, pour avoir le sang échauffé, & plein de serositez acres & mordicantes; qui font qu'ils se pélent le haut de la queuë en s'emportant le poil à force de se frotter; il faut tirer du sang de la veine du col, le lendemain lui en tirer encore sous la queuë, puis frotter la racine du poil avec du savon noir, le laisser vingt-quatre heures, ensuite bien frotter l'endroit avec de la lessive, refrotter l'endroit avec du savon, ensuite de

CHAP. CLVII. la lessive, dans cinq ou six fois le Cheval doit être guéri.

Tremper de bon tabac dans l'esprit de vin, & en frotter la racine de poil tous les jours, les démangeaisons cesseront: que si tous ces remedes ne faisoient pas assez d'effet, il faut avec un bistouri ou un rasoir fendre le dessus de la queuë jusqu'à l'os en descendant la longueur de trois doigts, laisser saigner la playe, puis mettre dessus des cendres toutes brûlantes & rouges, & le lendemain ayant lavé la playe avec de l'urine ou du vin chaud, remettre des cendres toute rouges dessus jusqu'à trois fois; après quoi la playe guérira d'elle-même, & toutes les démangeaisons cesseront, ou bien emplir de sel la fente qu'on a faite, il guérira la démangeaison & la playe se guérira toute seule.

Il vient aussi à la queuë des Chevaux une maladie assez bizarre au dessous du tronçon d'icelle, il sort de l'humidité du tronçon qui suit le poil, & le rend roux à deux doigts de sa racine, contre la racine il a sa couleur naturelle, cette humidité est acre, en sorte qu'elle pourrit le poil, lequel se casse d'abord qu'on y touche; cette incommodité n'attaque pas toute la queuë, mais seulement le milieu; & aux Chevaux qui l'ont blanche, rien n'est plus vilain que la queuë rousse & de couleur de bierre, outre qu'elle se coupe & se rompt facilement.

Les remedes à ce mal sont les mêmes que je viens d'enseigner, mais le plus assûré est de lui fendre la queuë, comme j'ai dit.

Ceux qui coupent la queuë à leurs Chevaux évitent cette maladie, mais on ne la coupe pas à tous, & un Cheval de manege n'a aucune grace quand il n'a pas de queuë, non plus que les Chevaux de main pour la guerre: ainsi il est bon d'avoir des remedes quand ces maux-là surviennent: dans un attelage de six Chevaux, trois avoient ce mal, qui en sont guéris par le remede que je viens d'enseigner, de fendre le haut de la queuë, de haut en bas quatre doigts de longueur.

Des vers qui s'engendrent dans le corps des Chevaux.

CHAP. CLVIII. NOus ne voyons point de corruption sans generation, ce que la nature perd d'un côté, elle le repare de l'autre; il n'est point de plante qui ne serve de berceau à quelque sorte d'animal, il n'est point d'animal qui dans sa corruption n'engendre de vermine, pour peu que la chaleur vitale & vivifiante soit alterée, son aliment se deregle, & ne reçoit plus ses loix; de là vient le desordre de l'œconomie naturelle;

naturelle ; de ſorte que ſi l'aliment & la nourriture des Chevaux, aussi bien que tous les vivans, n'eſt pas dans une parfaite digeſtion, il ſe fait des cruditez & des humeurs, qui ſe pourriſſent aiſément, & de cette pourriture il s'engendre divers ſortes de vers qui affligent les Chevaux.

Nous avons déja parlé de ceux qui cauſent la colique & qui donnent des tranchées violentes : l'on en voit de blancs, longs & pointus, dans la fiente des Chevaux qui ſont peu dangereux ; les petits & longs comme de groſſes aiguilles, ſont très-dangereux ; il en eſt de couleur de ſang, larges & cours, gros comme des févrolles qui donnent ordinairement des tranchées violentes, & qui font mourir les Chevaux.

Il s'engendre d'autre ſortes de vers qui ſont faits à peu prés comme des cloportes, hors qu'ils n'ont pas tant de pieds, ils ſont rougeâtres, bruns & un peu velus ſur le dos, y ayant divers plis ; ils ſéjournent dans l'eſtomac, & ſuccent toute la ſubſtance qui provient de la nourriture, & le Cheval quoique grand mangeur ne ſçauroit engraiſſer, puiſque l'eſtomac ne prepare la nourriture que pour les vers, leſquels ſouvent pour être en trop grande abondance, percent l'eſtomac en differens endroits, & font mourir le Cheval avec de très-grandes douleurs : j'en ai vû à miliers dans l'eſtomac des Chevaux qu'ils avoient fait mourir : ces ſortes de vers ne donnent point de tranchées, & on n'en trouve jamais dans la fiente, ne ſortant point de l'eſtomac : ainſi ce n'eſt que par conjecture qu'on juge que les Chevaux en ont.

Un Cheval travaillé de cette derniere ſorte de vers, devient maigre & pareſſeux, il regarde ſes flancs, ſon poil ſe heriſſe, & quelque nourriture qu'il prenne il n'engraiſſe jamais.

Quand les Chevaux ſortent de l'herbe, ils ſont ſujets à certains vers velus, gros comme des moitiez de chenilles qui paroiſſent au fondement, on les appelle moraines, ils ne ſont pas dangereux ; même on les ôte avec la main ſans autre medicament.

Remede pour les Vers.

Les remedes que nous avons dit ci devant pour tuer les vers lorſqu'ils cauſent des tranchées ſont très-bons pour toute ſorte de vers : telle eſt la poudre que nous avons communiqué pour cela.

Je prefererois à tous les remedes le mercure bien preparé ; il eſt ennemi de la vermine, la détruit & empêche qu'il ne s'en produiſe de nouvelle ; il faut donc donner le mercure doux, ſuppoſé qu'il ſoit bien preparé, ou le ſinabre avec les poudres cordiales,

Chap. CLVIII. ou les pilules de ſinabre, car la ſeule vapeur du mercure tuë les vers.

Les vers qu'on appelle des moraines, qui ſont au dedans du fondement, mourront tous, ſi dans l'avoine un peu moüillée vous mêlez une once ou deux de ſoufre en poudre, ou fleur de ſoufre, en continuant quelque temps.

Le foin moüillé avec de l'eau où on aura diſſout du ſel nitre ou ſalpêtre, eſt bon pour tuer les vers.

Les feüilles de pêcher & de ſaules toutes vertes, hachées menu parmi l'avoine, y ſont très bonnes.

La ſabine en poudre une demie-once mêlée avec l'avoine, ſi on continuë dix ou douze jours, fera mourir les vers infailliblement.

Si l'on mene un Cheval qui a des vers dans une bergerie, & ſans autre littiere que celle des moutons, on l'y laiſſe cinq ou ſix jours; tous les vers qu'il a dans le corps ſortiront infailliblement, à cauſe du nitre qui eſt contenu dans la fiente des moutons, mais la cauſe ne ceſſera pas: il faudra au ſortir de-là le purger comme nous enſeignerons, & la cauſe en ſera ôtée.

La ſemence de zedoaria pilée, & mêlée dans du ſon moüillé avec du vin, tuëra toutes ſortes de vers; & afin que vous puiſſiez commodement trouver quelque remede pour les vers, vous pouvez choiſir l'un des ſimples qui ſuivent pour le donner parmi le ſon ou l'avoine.

La ſemence de coriandre, de citrons, orange & limons, ou la ratiſſure d'ivoire, & de corne de cerf.

Les plottes pour la pouſſe décrites au Chapitre CXIX. chaſſeront tous les vers, ſi on en donne une tous les jours dans du ſon moüillé ſept ou huit jours de ſuite.

On peut aux Chevaux qui ont des vers, faire manger du ſinabre dans du ſon moüillé une once chaque fois, & une once de poudre cordiale, & continuer, ou bien lui en donner quatre onces dans une livre de beurre, & deux onces de poudre cordiale, en faire des pilules qu'on fera avaler au Cheval, avec une pinte de vin.

Le ſublimé doux ſix dragmes dans une once de theriaque, en faire deux pilules, tuëra tous les vers; le mercure ou ſublimé doux tout ſeul eſt trop froid, c'eſt pourquoi on y ajoûte la poudre cordiale ou la theriaque pour en faire des pilules: ce qu'il a d'incommode étant donné ſeul, eſt que ſouvent il émeut & ne purge pas, & ainſi il fait enfler le Cheval; mais en donnant un lavement il

ſera paſſer l'enflure : ſi on le mêle avec ces cordiaux, il n'en arrivera jamais de mal, & purge par fois comme une medecine, mais non pas toûjours, & on ne connoît ſon effet que parce que le Cheval s'engraiſſe étant délivré de cette vermine qui le conſumoit & l'empêchoit d'engraiſſer : beaucoup d'autres choſes tuent les vers, comme le foye d'antimoine, en donner deux onces tous les jours dans du ſon moüillé, & continuer ; ou ſi vous voulez, ſervez-vous de la poudre ſuivante. CHAP. CLVIII.

Poudre pour les Vers.

De tous ces ſimples vous compoſerez, ſi vous voulez, cette poudre : prenez coriandre, graines de laituës, & de raves & de choux de chacune deux onces, zedoaria une once, rapure de corne de cerf quatre onces, mêlez le tout enſemble pour en donner deux onces dans l'avoine ou dans le ſon moüillé avec du vin tous les jours, pendant une douzaine de jours, & finalement il faut purger le Cheval pour chaſſer les vers ; car après avoir bien employé des poudres, & autres drogues, on trouvera qu'il n'y a rien d'égal à la purgation pour tuer les vers, & qu'il faut preſque toûjours en venir-là.

Pilules purgatives pour tuer les vers.

IL eſt trés-bon aux Chevaux qui ont des vers de leur donner la purgation ſuivante, s'ils ne ſont pas extenuez & maigres, comme il arrive ſouvent quand ils ont des vers : car il les faudra preparer, ſi cela eſt, en les humectant avec du ſon moüillé au lieu d'avoine : ou bien pour les preparer à purger, faites diſſoudre dans une pinte de vin, une once de policreſte, & demie-once de grains de genevre concaſſé ; le matin ayant fait tiedir le vin, faites avaler au Cheval avec la corne, continuez quelques jours pourvû qu'il ne dégoûte pas le Cheval ; car s'il le dégoûtoit & lui faiſoit perdre le manger, il faut ceſſer la priſe du policreſte pour quelques jours, ou même ſi cela faiſoit heriſſer le poil, il faut abſolument ceſſer ; car on eſt aſſûré que le Cheval n'eſt pas échauffé dans le corps, & qu'on lui peut donner la purgation, pourvû qu'il ſoit en bon appetit : que s'il ne ſe dégoûte pas, il preparera admirablement bien le Cheval à la purgation, peut-être même le purgera-t-il, & tuëra les vers : quoiqu'il en ſoit, aprés cela on peut donner ces pilules, avec aſſûrance d'un fort bon ſuccés. CHAP. CLIX.

Faites cuire une livre de miel dans un poëlon, quand il commencera à s'épaiſſir, mêlez parmi deux onces d'aloës en poudre ſelon la

CHAP. CLIX. grandeur du Cheval, car si c'est un Cheval de carrosse, il en faut mettre deux & demie, & s'il est fort grand, trois onces, & une once & demie de semence contre les vers; quand le tout sera bien cuit & incorporé, il faut se graisser les mains avec de l'huile d'olive, ou d'amandes ameres si on en a, & en former des pilules, & les faire avaler au Cheval, qui sera bridé six heures avant, & autant après.

Le même jour que le Cheval aura pris ce remede, il faut lui donner un lavement avec deux pintes de lait, un quarteron de sucre, & six jaunes d'œufs, afin d'appeller les vers par cette douceur dans le fondement; il faut noter que dans tous les lavemens qu'on donne aux Chevaux, pour attirer les vers dans le gros boyau, il ne faut jamais qu'il y entre ni huile ni graisse, car tous les deux les chassent.

Si vous trouvez trop d'embarras à faire ces pilules, donnez au Cheval qui a des vers, une des purgations que j'ai ci-devant ordonné, & particulierement celle où entre le mercure doux ou sublimé doux, & assûrément vous réüssirez dans vôtre entreprise, & vous détruirez tous les vers; mais ces pilules ont souvent fait ce que tous les autres remedes n'avoient pû faire, qui est de délivrer le corps d'un Cheval entierement des vers.

On fera sortir ou mourir tous les vers par cette methode: faites boüillir environ trois pintes d'eau dans un cocquemar de terre, au fond duquel vous aurez mis une demie-livre de mercure courant, jettez cette eau dans un sceau d'eau commune, faites boire le Cheval qui a des vers de la sorte pendant quinze jours, assûrément cela détruira tous les vers, & le mercure servira la quinziéme fois comme la premiere, & vous le retirerez ensuite tout aussi bon qu'auparavant. Van-Helmond est le premier qui a proposé ce remede, je l'ai vû réüssir admirablement à des enfans pleins de vers, qui n'ayant point bû d'autre eau que celle qui avoit boüilli sur l'argent vif, en ont été absolument délivrez dans quinze jours. Et l'eau n'est pas difficile à boire, car elle ne change ni d'odeur, ni de couleur, & n'a de goût que celui de l'eau naturelle; je l'ai ajoûté ici en faveur des pauvres, qui ne peuvent trouver de remede à plus juste prix: j'en ai vû guérir une infinité de pauvres & de riches.

D'autres mettent deux ou trois livres de mercure courant au fond d'un tonneau, où ils tiennent l'eau pour abbreuver les Chevaux qui ont des vers, & la methode en est fort bonne.

Autre remede methodique pour tuer les Vers.

Prenez limaille d'acier, qu'on trouvera fort commodément chez les faiseurs d'aiguilles, donnez-en une livre au Cheval qui aura des vers, une once chaque jour dans du son moüillé, elle détruira les vers & les chassera tous du corps du Cheval; j'en ai dit la raison ailleurs que je ne repeterai pas ici, mais j'ajoûterai qu'outre l'effet ci-dessus, la limaille d'acier désobstruëra & débouchera les obstructions qui sont dans les veines, les arteres, les intestins, & particulierement dans les conduits du poulmon & ailleurs, qui peuvent, quand elles sont inveterées, causer differentes maladies, qui ensuite ne sont pas faciles à guérir.

Je croi que c'est une trés-bonne précaution au retour de l'armée de faire manger une livre de cette limaille dans du son moüillé une once chaque jour: car souvent ils ont des vers qui les empêchent d'engraisser, & on ne le sçait pas, ainsi on n'y donne aucun ordre, & le Cheval ne peut se rétablir; mais par l'usage de cette limaille on previent le tout, finalement on ne hazarde rien, car l'usage de cette poudre ne peut causer aucun mal & ne coûte guére. Ensuite de cela le plus asfûré est de purger le Cheval, car sans la purgation, on n'est jamais asfûré d'avoir fait mourir les vers. Si ce remede ne vous agrée pas, faites le suivant.

Poudre pour tuer les vers, & ôter la matiere qui les a produits.

Prenez fleurs d'*hipericum* & de fiel de terre de chacun deux onces, coral, semences de laituës & de citron, & bon aloës, de chacun demie-once, coraline, gentiane & dictame, scamonée preparée à la vapeur du soufre, & coloquinte de chacun le poids d'un écu sol, canelle & coriandre de chacun une once, sinabre quatre onces; le tout en poudre sera mêlé ensemble.

Cette poudre sera donnée au matin, le Cheval étant à jeun, dans une pinte de vin rouge, aux grands Chevaux une once & demie, & aux petits une once.

Ensuite l'on donnera un lavement avec du lait ou du boüillon de trippes, pour appeller par cette douceur les vers dans le gros boyau.

Il faut continuer sept ou huit fois à donner des prises de cette poudre, ou de deux jours d'intervalle ou consecutivement, & le Cheval guérira: quelque espece de vers qu'il ait, si après cela on le purge.

CHAP. CLIX.

Autre poudre pour les vers, & à peu de frais.

Prenez des vers de terre, desquels vous aurez telle quantité qu'il vous plaira, si vous prenez le brou, qui est l'écorce des noix vertes, & en tirez le suc l'ayant pilée, ou bien avec moins de peine faites tremper vingt quatre heures ces écorces de noix battuës ou pilées dans l'eau, & de cette eau vous en arroserez la terre dans des lieux humides & frais, où elle est bien amandée & grasse, d'abord tous les vers qui sont dans la terre sortiront, & on en prendra tant qu'on voudra.

Prenez de ces vers la quantité que vous voudrez, mettez-les dégorger dans de l'eau pure, les y laissant six heures, puis les tirant il en faut remplir un pot de terre bien couvert, le mettre dans le four lorsque les pains en sortent, & les faire si bien sécher sans se brûler, qu'ils puissent se mettre en poudre.

De cette poudre, il en faut donner tous les matins depuis une jusqu'à deux onces dans une pinte de bon vin : elle sera bonne aussi donnée dans du son ou de l'avoine moüillée avec du vin rouge, mais il y a des Chevaux qui ont de la peine à la manger dans le son & dans l'avoine ; c'est pourquoi il est plus asûré de la donner dans le vin, & continuer sept ou huit jours : comme pour achever de détruire les vers, il est bon de purger le Cheval, je vous propose une purgation dont vous pouvez vous servir si le Cheval est gras ; mais s'il est maigre toute purgation lui portera préjudice. Prenez une once & demie de bonne theriaque, autant de bon aloës, & demie-once de sublimé doux, le tout bien mêlé & incorporé ensemble, sera donné au Cheval avec une pinte de vin rouge. Il n'y a point de vers qui puissent resister à ce remede, & de plus le Cheval sera très-bien évacué, des humeurs impures qu'il pourroit avoir dans le corps. Si vous en voulez sçavoir davantage sur ce sujet, voyez le Livre intitulé, *La Gloria del Cavallo del illustre Signor Pascal Caracciollo*, il traite fort doctement toute la Medecine des Chevaux : Vegetius dans son traité, *Artis Veterinariæ, sive Molomedicæ*, au premier Livre Chapitre XLIV. parle très-bien de la guérison des Chevaux, & plusieurs autres pareillement. Je ne vous ai rien donné dans ce Chapitre que ce que l'experience m'a fait connoître ; & sans me faire de fête, je croi que vous ne trouverez rien de plus methodique ni de plus asûré ailleurs : mais comme je n'en suis pas un bon Juge étant suspect dans ma propre cause, j'ai voulu citer les Livres qui ont le mieux traité de cette matiere, afin que le Lecteur curieux puisse en juger après la lecture d'iceux ; que s'il ne trouve pas

ici un si beau stile, ni si fleuri qu'il le desireroit, je le prie de croire que je me suis attaché aux choses & non pas aux paroles, fondé sur ces deux mots, *magna pars ignorantium, ut ligno naufragus, verbis hæret.* Chap. clix.

Le seigle boüilli & donné au Cheval tous les jours environ un picotin, lui tuëra les vers, & il n'en souffrira aucun, si on continuë son usage.

Pour effort de Reins ou chûtes.

Les Chevaux tombent par fois ou avec tant de violence, ou dans une situation si extraordinaire, qu'ils s'offencent les parties, en sorte que les ligamens, tendons, & nerfs souffrent effort: ou ils se rompent les veines dans le corps, d'où le sang se dégorge dans quelque partie du bas ventre où il se congele, & venant à se corrompre, cause ensuite de fâcheux accidens. Quelquefois un Cheval tombant de sa hauteur, fera un effort de reins aussi dangereux que s'il étoit tombé de bien haut: car quand les ligamens qui tiennent l'épine du dos s'étendent & se relâchent, ils font que le Cheval ne peut avoir aucun soûtien ni force aux reins. Chap. clx.

On connoît ces maux quand on a vû une chute dangereuse, & que le Cheval jette le sang par la bouche ou par les nazeaux, qu'il a grande peine à cheminer, & tourne la croupe ça & là, ce qui denotte que les reins sont rompus ou ont souffert effort.

La plus asûrée connoissance est, lorsque les Chevaux ne peuvent reculer particulierement en montant, parce que la foiblesse des reins, & la douleur qu'ils y ressentent, les en empêche: les Mulets plus que les Chevaux sont sujets à ces efforts de reins, & ils leur arrivent plus facilement, tant parce qu'ils portent de plus grands fardeaux, que parce qu'ils ont les reins faits comme une carpe qui sont moins soûtenus des côtes que les reins d'un Cheval qui a les côtes disposées en sorte au côté des reins, qu'elles sont comme des arcs-boutans qui les empêchent de souffrir si-tôt effort, que les reins d'un Mulet qui sont élevez & vont en dos d'âne; ainsi avec la charge qui est grande, quand ils tombent les reins se cassent plus facilement n'étant pas appuyez des deux côtez des côtes comme des arcs-boutans. Pour remedier à ce mal, il faut aussi-tôt saigner le Cheval du col en mediocre quantité environ deux livres, & lui frotter ensuite les reins avec la main pour échauffer la partie, puis y appliquer deux grosses ventouses aux deux côtez des reins à l'endroit où il témoigne plus de sensibilité & de douleur; il faut legere-

Chap. CLX.

ment ſcarifier autour des ventouſes de même qu'on fait aux Hommes, afin de faire ſortir le ſang extravaſé, & appeller la chaleur naturelle en cette partie, prevenir la fluxion en détruiſant la chaleur étrangere cauſée par la rupture ou effort des reins; les ventouſes achevées, il faut mettre le Cheval dans un travail & le ſuſpendre, ou faute de travail le barrer dans l'écurie, en ſorte qu'il ne ſe puiſſe mouvoir, ni peu, ni beaucoup, le laiſſer en cet état cinq ou ſix ſemaines, afin que les remedes puiſſent agir, & la nature fortifier la partie, & faire ſon profit deſdits remedes, ce qui ne ſeroit pas s'il ſe mouvoit: toutes ces précautions priſes, frottez les reins avec ce qui ſuit. Prenez parties égales d'eſprit de vin, & d'huile de therebentine, agitez-les enſemble dans une fiole juſqu'à ce qu'elles deviennent comme du lait: & de cette compoſition frottez tous les reins avec la main pour faire penetrer le tout, enſuite appliquez chaudement ſur tous les reins l'emmielure rouge, dans laquelle il faut mettre des noix de galle en poudre, une demie-once chaque application, & la réïtirer par pluſieurs fois, ſans ôter ce qui ſera reſté d'emmielure: les reins ſeront fort enflez ſans doute, mais ils doivent être de la ſorte, après quoi frotter ou étuver les reins avec un bain de bonnes herbes, comme nous avons enſeigné pour les jambes foulées, Chapitre LXV. & y appliquer deux ſerviettes uſées moüillées dans ce bain, & une couverture par deſſus, comme il eſt décrit au même Chapitre, continuer ces bains & fomentations ſix fois, une chaque jour, voilà pour l'exterieur: Que ſi vous n'avez point d'emmielure après avoir frotté les reins avec l'huile de therebentine & eſprit de vin mêlez enſemble, appliquez deſſus de l'onguent de Montpelier deux ou trois jours de ſuite. Enſuite les bains & fomentations comme ci-devant: ayant travaillé au dehors ſi vôtre Cheval jettoit du ſang par la bouche ou par le nez, il faut donner ordre au dedans en lui donnant un lavement anodin chaque jour les quatre premiers jours, & enſuite tous les deux jours, puis tous les trois, & lui faire avaler ce qui ſuit.

Potion pour les chutes.

Vous pouvez à ces chutes dangereuſes & effort de reins, donner tous les jours une once de policreſte, & une once de grains de genévre concaſſez en poudre cordiale autant, dans une pinte de vin rouge, & continuer pendant huit jours de deux jours l'un, feront quatre fois, il fera évacuer tout le ſang extravaſé, reſiſtera à la corruption des humeurs, & tiendra le ventre libre au Cheval, chaſſant & combattant toute la chaleur étrangere qui eſt la cauſe du deſordre;

dre : & comme les lavemens anodins, sont utiles à ce mal, j'en donnerai ici la description d'un trés-bon. Chap. clx.

Lavement anodin pour chute.

Prenez une pinte de lait, & une de boüillon de trippes, ou toutes les deux pintes de boüillons de trippes faute de lait, ou même deux pintes de lait au défaut du boüillon de trippes, faites-y boüillir dedans pendant une demie-heure des feüilles de mauves & de violettes de chacune trois poignées, semence de lin, concassée une poignée, puis y ajoûtez fleurs de camomille & de melilot de chacune une poignée, ensuite coulez, & ajoûtez une demie-livre d'huile rosat, six jaunes d'œufs, & demie-livre de therebentine qu'il faut délayer avec les jaunes d'œufs, autrement elle durciroit ; le tout bien mêlé ensemble, on le donnera tiede au Cheval l'ayant vuidé de ses feces, comme nous avons enseigné parlant des lavemens.

Vous pouvez aprés avoir donné ce lavement le lendemain lui donner celui avec le sang d'un veau ou d'un mouton tout chaud comme je l'ai expliqué parlant de la gras-fondure au Chapitre CLI. sur la fin.

Notez qu'à tous les efforts de reins que le Cheval fait, il n'est pas besoin de potions, qui ne sont ordonnées qu'au cas que le Cheval ait fait une trés-grande chute, qu'il y ait quelque veine rompuë dans le corps ou autre accident de cette nature, ce qu'on connoît lorsque le sang sort par le nez ou par la bouche ; mais si le Cheval a fait un simple effort de reins, sans qu'on voye aucune apparence de rupture de veine, ou d'une grande contusion interieure ; par exemple, s'il ne jette point de sang par le nez, mais seulement en trottant que le derriere lui chancelle fort, qu'il ait peine à reculer, il n'y a qu'à lui appliquer l'huile de therebentine & eau-de-vie, & de bonne emmielure rouge, ou l'onguent de Montpelier, & ensuite de bons bains & fomentations, comme j'ai dit ci-devant, & bien-tôt le Cheval sera remis ; que si avant tout cela vous lui donnez l'une des potions que j'ai ordonnées il en sera plutôt guéri, quoiqu'elle ne soit pas absolument necessaire, non plus que de le suspendre, mais il ne le faut pas laisser coucher d'un mois ; & qu'il soit en lieu où il ne puisse se remuer du tout, ni branler d'une place.

Autre Potion pour les chutes ou efforts de Reins.

La premiere potion n'ayant pas produit l'effet interieurement que vous en attendiez, si vôtre Cheval continuë à être incom-

CHAP. CLX.

modé, il faut le faigner encore une fois, pour lui faire avaler la potion suivante.

Prenez de l'huile commune un demi-ſeptier, ſemence de naſturtium en poudre une once, ou une once & demie ſi le Cheval eſt grand, bol d'Armenie, & Mumie, de chacune demie-once, faites avaler le tout au Cheval d'abord qu'on s'apperçoit de l'effort, & lui appliquez ſur les reins les huiles & l'onguent de Montpelier, auquel il faut ajoûter des noix de gales en poudre, puis lui faites les bains & fomentations comme nous avons dit.

Il y en a qui pour un effort de reins, font ſeulement nager le Cheval dans l'eau quand c'eſt en été : mais cela n'eſt pas capable de guérir un effort de reins s'il eſt grand.

Il faut bien ſe donner de garde de travailler le Cheval d'abord qu'il eſt guéri, car quoiqu'il ne boitte plus, ſi vous ne donnez le temps aux reins de ſe raffermir, au moindre travail que vous ferez, il ſera plus mal qu'au commencement; pour éviter ce deſordre lorſqu'on le croit guéri, il faut l'envoyer à l'eau, le promener en main, & ne le monter d'un mois après ſa guériſon ſi l'effort a été grand, & pour les mediocres efforts à proportion; & tous les jours au retour de la promenade lui frotter les reins avec de bonne eau-de-vie, ou de l'eſprit de vin.

Si tous les remedes precedens n'ont pas produit l'effet que vous attendiez, comme il arrive aſſez ſouvent, il faut détacher toute la peau qui eſt ſur les reins, c'eſt-à-dire depuis le derriere de la ſelle que je ſuppoſe être petite, car une grande ſelle couvre beaucoup des reins; il faut donc par deux ou trois ouvertures de chaque côté avec une grande eſpatule de fer, détacher la peau des reins, environ un demi-pied de large de chaque côté de l'épine du dos, & juſques vis-à-vis des deux os des hanches, puis y fourrer par les ouvertures des tranches de lard épaiſſes comme une piece de trente ſols, & larges & longues de deux ou trois doigts, & en fourrer aſſez pour empêcher la peau de ſe reprendre à la chair, frotter toute cette peau détachée avec de l'onguent fait de populeum & d'athea, égales parties, y mettre ſur le tout une peau d'agneau qui couvre toute la peau détachée, le poil contre le poil, & un caparaçon ou couverture ſur le tout, remettre le Cheval qu'il ne ſe puiſſe remuer d'une place, le ſuſpendre comme j'ai déja dit, & le ſoir lui donner un lavement avec du policreſte, lequel ſera réïteré tous les jours huit jours de ſuite, & autant de fois lui donner tous les jours par la bouche au matin une once d'aſſa-fœtida en poudre dans une chopine de vin.

Au bout de deux fois vingt-quatre heures découvrez le mal,

vous trouverez le tout fort enflé, & il faut qu'il le soit pour guérir, faites sortir les tranches de lard, & écouler toutes les eaux rousses & matiere qui seroient dans la playe, remettez de nouvelles tranches de lard, & frottez tout le mal avec l'onguent fait de l'althea & populeum : couvrez le mal, & continuez de la sorte en le pansant tous les deux jours, pendant douze jours, au bout desquels ne mettez plus de tranches de lard, & frottez tout le mal avec l'onguent du Duc, couvrez-le, & le pansez tous les jours, la peau se reprendra, les playes guériront ; mais il ne faut pas manquer de le frotter d'onguent du Duc tous les jours, finalement il faut ôter la peau d'agneau au bout de dix jours aprés que vous ne mettrez plus les bandes de lard, car il doit être guéri entierement, mais il le faut laisser encore dans sa place sans le remuer autres dix jours, seront trente deux jours qu'il aura été là, aprés quoi vous verrez s'il ne boïtte plus en l'ôtant de sa place, pour le promener peu à peu en main, le mener à l'eau & l'habituer au travail peu à peu. Chap. CLX.

Vous pouvez sans détacher la peau des reins, les couvrir tous de boutons de feu, & percer le cuir à la distance d'un pouce l'un de l'autre, occupant toute la même place que vous avez occupé en détachant la peau, y mettre sur le tout un ciroine, & par dessus des feüilles de papier, suspendre & enfermer le Cheval qu'il ne bouge d'une place, & le laisser un mois de la sorte ; les escares tombées, panser les playes avec l'onguent du Duc, & se gouverner pour le reste comme je le viens de prescrire, voilà les derniers remedes qu'on fait à ces sortes de maux, quelques-uns preferent le dernier au premier, & pour moi je les trouve également bons s'ils sont bien pratiquez, mais le dernier est plus aisé à faire.

Pour effort à la hanche du Cheval.

LEs Chevaux outre les efforts de reins, en font aux autres parties, comme aux hanches & ailleurs, dont ils boittent de telle sorte qu'ils ne s'en soûtiennent point, & en demeurent estropiez. Ces efforts se font par des chutes, ou d'étendre par trop la cuisse, ce qui fait que l'os qui joint la cuisse avec le corps, sort bien souvent de sa place, ou que les ligamens & tendons s'allongent par trop, en sorte que l'humeur contenuë en cet endroit pour faciliter le mouvement, sort ou se congele, ce qui cause la douleur, & empêche le mouvement de la hanche. Chap. CLXI.

Chap. CLXI.

Si l'os de la hanche eſt fort relâché, ou bien s'il eſt hors de ſa place, on le connoît au toucher, & en cheminant on voit la place où étoit l'os, plus creuſe ; & le Cheval en boitte extrêmement & ne peut ſe ſoûtenir ſur la partie. L'ordinaire methode pour remettre l'os en ſa place eſt de faire tirer l'eſpine ; mais à moins que ce ne ſoit un homme entendu & ſage qui conduiſe cette operation, on eſtropie un Cheval pour ſa vie. Les Marêchaux y procedent en cette maniere, ils attachent une platte longue autour du pâturon par un des bouts, & l'autre ils l'attachent à un buiſſon qui ſoit flexible, puis à coups de foüet ils font marcher le Cheval & tirer de toute ſa force, afin que par cette action violente l'os ſe remette en ſa place ; mais ſi cette operation n'eſt conduite avec beaucoup de jugement & de circonſpection, & par un homme fort entendu & ſage, aſſûrément il en peut arriver de grands inconveniens : auſſi rarement réüſſit-elle quand elle eſt pratiquée par les Marêchaux qui croyent qu'il n'y a qu'à foüetter un Cheval pour le faire tirer de toute ſa force, & il vaut preſque mieux le traiter comme nous dirons en l'état qu'il eſt, ſans lui faire tirer l'eſpine.

Suppoſons que l'operation ait été bien faite & l'os remis en ſa place, ou même qu'on ne l'a pas fait du tout, & qu'on n'a point fait tirer l'eſpine, qui ne ſera pas le plus mal, il faut d'abord frotter la partie malade avec moitié d'eſſence de therebentine, & moitié eſprit de vin, & la bien frotter pour faire penetrer, & deux heures aprés frotter le tout avec de l'onguent de Montpelier, le lendemain tirer du ſang au Cheval, deux heures après la ſaignée le frotter encore avec les eſſences comme ci-devant, & enſuite avec l'onguent de Montpelier comme le jour précedent, deux heures aprés l'application des eſſences ; ſur le ſoir s'il eſt beſoin, r'appliquer encore les eſſences, & d'abord que l'on voit qu'elles ont fait leur effet, & que le Cheval ne ſe tourmente plus, couvrir la hanche malade d'un bon ciroine, qui ſera ſi on veut un de ceux que nous avons propoſé ; en y ajoûtant de la poix-reſine, du maſtic, de l'oliban & du ſoufre, avec beaucoup de poix de Bourgogne, & le tout moderement chaud ſera appliqué ſur la hanche malade, & de la bourre par deſſus, & on mettra un patin au pied qui n'a point de mal, pour l'obliger à appuyer ſur le côté malade, & ne le point laiſſer coucher ; car il faut laiſſer tomber le ciroine avant qu'il ſe doive coucher, puis étant tombé, faire un bon bain ſur la hanche.

Pour les efforts ordinaires qui ne ſont pas ſi conſiderables, il faut ſe ſervir des mêmes remedes que pour les épaules, le tout à proportion.

S'il y a ſeulement relaxation de ligamens & des muſcles, il faut commencer par la ſaignée du col, puis ſe ſervir d'eſſences, emmielures, bains & fomentations comme nous avons enſeigné parlant des Chevaux épaulez Chapitre LIV. & LVI. & je vous dirai qu'un Cheval qui avoit fait un effort à la hanche, & qui boittoit depuis long-temps, dont la hanche & la cuiſſe ſe deſſechoient manque de nourriture, fut guéri même en hyver, ce qui eſt plus mal-aiſé qu'en été, ſeulement avec l'emmielure, les bains & les fomentations que je vous propoſe, ayant eu ſoin avant la premiere application d'emmielure, de frotter la partie avec de l'eſprit de vin & de l'eſſence de therebentine mêlez enſemble, ce qui penetroit au travers des chairs, & la charge miſe par deſſus, ſervoit comme d'emplâtre pour concentrer & retenir la vertu de l'huile qu'elle ne s'évaporât. Chap. CLXI.

Si tous ces remedes ne réüſſiſſent pas, il faut donner quelque temps à la nature, pour eſſayer ſi elle ne guérira point le mal, & enſuite donner le feu, qui eſt le dernier remede qu'il faut tenter, bien loin de commencer par-là.

Quand le mal eſt à la hanche, & qu'on a tenté les remedes que j'ai propoſé, ſans avoir guéri le Cheval, il faut avoir recours au feu; mais il ne faut pas faire la faute que font pluſieurs gens qui paſſent pour habiles, & ne le ſont pas en ce point; car ils cherchent le mal à cet os qui eſt au haut de la crouppe, & il n'eſt pas aſſûrément là, puiſqu'il n'y a aucune jointure ni emboittement d'os en ce lieu là: ainſi inutilement cherchera-t-on à guérir un endroit où il n'y a point de mal; la jointe eſt à peu prés à côté du tronçon de la queuë, preſqu'au milieu de la feſſe du Cheval ſur le derriere, & quand cet os eſt remis ou relâché, on voit viſiblement quand le Cheval marche à l'endroit de cette jointe, l'endroit plus creux que de l'autre côté, même ſi on applique les deux mains ſur les deux jointes, & qu'on faſſe marcher le Cheval au pas, on ſent d'abord que la jointe de la hanche demiſe, ou ſeulement relâchée, eſt plus creuſe dans le temps que le Cheval fait le pas, qu'elle ne l'eſt de l'autre côté, ainſi on eſt aſſûré que le mal eſt en cet endroit, ſans le chercher au haut de la hanche où il n'y a jamais eu de jointe.

Pour y donner le feu, il faut marquer avec le coûteau de feu un rond tout autour de ce mouvement à peu prés de la largeur d'une grande aſſiette, le mouvement ſe trouvant au milieu comme au centre, ce rond qu'on fait tout autour ne doit que brûler le poil & peu ou point la peau, pour ſervir de marque, & entourer

Chap. clxi. l'espace qu'il faut brûler, après on mettra des pointes de feu qui perceront le cuir à un pouce l'une de l'autre, & emplir tout cet espace de ces pointes de feu, un bon ciroine par dessus, de la bourre ou tondure de drap sur le ciroine, mettre un patin à l'autre pied, pour obliger le Cheval à s'appuyer sur celui-là, & le laisser en une place sans se coucher quinze ou vingt jours, en attendant les escares tomberont, on pansera les playes avec de l'eau-de-vie, & on laissera le Cheval jusqu'à trente jours sans le sortir hors de sa place, après quoi on le promenera en main peu à peu, pour le faire marcher, & quelque temps aprés on le travaillera doucement: comme le feu est un grand resolutif, il resoudra & dissipera les humeurs qui faisoient boitter, & fortifiera la partie.

Si l'enflure de la hanche descend sur le jarret, & de là sur les jambes, il faut saigner le Cheval de la pince, & lui charger les jambes avec l'emmielure susdite; ou le frotter avec de la graisse de mulet, ou d'ours, ou de chapon: si vous le promenez doucement & qu'on le frotte de ces graisses, vous y verrez bien-tôt de l'amandement; la graisse de blereau fera le même effet, on l'appelle en Provence de la graisse de tesson; la moële de cerf, & la graisse d'oye sont très-bonnes.

Souvent le Cheval a seulement fait effort au gros nerf qui est au dedans de la cuisse, en suivant la veine, ce qu'on connoît en ce qu'on trouve le nerf gros & enflé, trés-douloureux avec chaleur: si cela est, il faut saigner le Cheval du col, charger la partie avec son sang mêlé avec de l'esprit de vin, ensuite bonnes charges & bons bains, le mal se dissipera: les graisses que j'ai ordonné ci-devant y sont bonnes, comme aussi les onguents des nerfs, & autres que j'ai ordonné pour fortifier les jambes de devant: on peut se servir de l'onguent du Baron, ou de celui d'oppodeldoc, qui est asûrément un des plus beaux remedes qui soient dans ce Livre, & peut-être aussi dans les autres qui parlent de cette matiere.

Pour enflure de Testicules.

Chap. clxii. LEs bourses enflent aux Chevaux par diverses causes: par fois elles se remplissent de serositez, qui descendent le long de la production du peritoine; d'autre fois la fluxion se jette sur cette partie, par un coup reçû d'un autre Cheval; souvent pour un effort, le boyau tombe dans les bourses, & c'est ce qu'on appelle descente de boyaux.

L'ordinaire remede, & qui se fait à peu de frais, est de mener les Chevaux à l'eau, qui par sa froideur repousse l'humeur qui se décharge dans les bourses; si elles sont pleines de vent seulement, ou qu'elles soient enflées par une legere inflammation, ils en guérissent; mais si l'inflammation est plus grande, il faudra user du cataplâme suivant. Chap. CLXII.

Cataplâme.

Prenez cire jaune, beurre frais, & huile d'olive, de chacun demie-livre, bon & fort vinaigre demi-septier, mêlez le tout, & le faites cuire ensemble jusqu'à ce que le vinaigre soit à peu prés consommé, ôtez du feu & ajoûtez à la composition une once de camphre en poudre, mêlez bien le tout & l'appliquez sur l'enflure des bourses, & quatre heures aprés remettez-en de nouvelle, sans ôter l'autre ni envelopper, & continuez de la sorte : si c'est simplement une inflammation, l'enflure cessera & la douleur diminuëra: si la douleur & la chaleur disparoissent, & que l'enflure reste, les bourses demeurant fort pendantes, il y a apparence que c'est un hydrocelle; c'est-à-dire que par la relaxation du peritoine les bourses s'emplissent d'eau, & ensuite en demeurent pleines, étant assez mal-aisé de faire évacuer cette eau au travers les pores, l'eau séjournant long-temps peut se corrompre, ulcerer & gâter le testicule, la gangrenne suivre, & faire mourir le Cheval.

Pour s'assûrer de cela, outre le remede ci-dessus, qui a ôté la chaleur ou l'inflammation, faites le suivant; que s'il ne réüssit pas & que les testicules pendent, & au toucher semblent contenir beaucoup d'eau, il faut châtrer le Cheval en pleine lune, & d'abord que l'incision sera faite il sortira une ou deux chopines d'eau rousse qui a causé le mal: du moment que cette eau est évacuée, il n'y a plus de peril s'il n'y a point d'ulcere aux testicules, & le Cheval guérit facilement de sa châtrure si elle est bien faite, & ensuite il ne paroît plus de descente ni d'hydrocelle.

Cataplâme astringeant pour resserrer les Testicules enflez.

Prenez farine d'orge & vinaigre, faites-en de la boüillie; lorsqu'elle sera presque cuite, ajoûtez-y moitié autant de crayes pilées, huile rosat & de coins, de chacune à discretion, & deux pincées de sel, appliquez ce remede chaud en sorte qu'on y puisse souffrir la main, & le liez sur la partie le mieux qu'il vous sera possible.

Autre Cataplâme resolutif.

Faites cuire des féves dans de la lie de vin de la moins épaisse jusqu'à ce qu'elles soient amollies à force de cuire, lors pilez-les pour les mettre en pâte, ajoûtez sur deux livres de ladite pâte, demie-once de castoreum en poudre fine, mêlez bien le tout & l'introduisez dans un sachet de toile capable d'envelopper les testicules, cousez l'ouverture du sachet, & ayant graissé les testicules avec de l'onguent rosat, ou avec de l'huile rosat, appliquez le sachet assez chaud pour faire son effet, c'est-à-dire qu'on le puisse souffrir sur le dos de la main, & le liez & attachez le mieux que vous pourrez : au bout de vingt-quatre heures rëiterez l'onction, & faites chauffer le sachet dans la lie où les féves ont été cuites, continuez de la sorte jusqu'à ce que l'enflure soit passée.

Remede aux Descentes ou Hernies.

J'ai connu un Ecuyer fort industrieux, qui a trouvé l'invention d'un suspensoir qu'il met aux Chevaux qui ont des descentes de boyaux, en sorte qu'ils travaillent sans recevoir d'incommodité de leur descente, & même j'ai vû des Chevaux de capriolles avec ce suspensoir sauter fort bien, & sans cela ne pouvoir pas faire un temps; & afin de vous expliquer ce que c'est que descente de boyaux, lorsque le peritoine est relâché, le boyau tombe dans les bourses, ce qui est aisé à appercevoir; alors on tâche de remettre le boyau avec la main, & l'ayant remis en sa place on y doit faire la fomentation suivante; si on ne peut remettre le boyau on abbat le Cheval en quelque lieu mol, puis on le situë sur les reins, lui tenant les deux jambes de chaque côté liées ensemble, puis on lui bassine les testicules avec de l'eau tiede, ensuite on lui remet le boyau; pendant cela on lui fait le matelas suivant, lequel sera prêt lorsque le Cheval se relevera.

Prenez racines de grande consoude, écorce de grenade & de chêne, noix de cyprés & de galles vertes qu'on prend sur les chênes, graine de sumach, & d'épine vinette, de chacun quatre onces, semence d'anis & de fenoüil de chacun deux onces, fleurs de grenade, camomille & melilot de chacune deux poignées, poudre d'alun crud une demie-livre, mettez le tout dans un sachet assez large pour envelopper les testicules, le sachet sera piqué & fait comme un matelas; on le fera boüillir avec un demi-picotin de féves dans un pot plein de vin de prunelles de buisson, ou de gros vin rouge au défaut de l'autre, deux heures entieres; puis on

on le liera dextrement, mediocrement chaud sur les testicules avec des bandes qui font le tour des flancs, & se lient sur la croupe, & vous verez bien-tôt de l'amandement : il faut toutes les vingt-quatre heures faire rechauffer le matelas dans le vin, & continuer. Ayant remis le boyau au Cheval, sans s'embarrasser des remedes, le plus sûr est de le châtrer, les bourses se retirent, & le boyau ne tombe plus dedans. CHAP. CLXII.

Le remede ci-dessus est bon pour resserrer toutes sortes d'enflures, & pour les resoudre avec ce matelas.

Les bains que nous décrirons pour le flux du ventre, seront trés-excellens aux enflures des bourses, faisant ensuite les fomentations.

Testicules meurtris, enflez ou endurcis.

SOUVENT les Chevaux se mettent dans les barres, & se débattent extraordinairement pour s'en débarrasser, le testicule se trouve foulé & meurtri, la fluxion y survient, la matiere s'y forme, & le testicule quelquefois se desseche & devient dur comme du bois, par la chaleur étrangere que la contusion a causée ; & si avec cela l'inflammation y est, ce sera encore pire, le siege du mal peut être aussi aux ligamens, la fluxion s'arrêtera sur eux, & les suites en seront fâcheuses. CHAP. CLXIII.

Le remede ordinaire qu'on pratique à ces sortes de maux, est de châtrer les Chevaux ; mais il faut avant cela ôter la douleur & la fluxion, ensuite le remede peut être bon ; mais il est fâcheux à des Chevaux de manege ; outre qu'en certains temps de l'année il n'est pas sans peril, & même si la fluxion est au ligament d'où prend le testicule, quoiqu'on châtre le Cheval, on n'ôte pas la cause ; car le ligament sera dur, plein d'inflammation, qu'il faut avoir ôtée avant d'entreprendre l'operation, à laquelle seulement il faut avoir recours lors qu'envain on a tenté tous les remedes que je vais proposer.

Remede trés-excellent.

Prenez suc de choux verts chopine, ou si vous voulez une livre, feüilles de rhuë mondées, de ses côtons une grande poignée, demie-livre de miel, autant de beurre frais, & un quarteron de savon noir, avec une livre de farine de féves ; pour composer le remede, pilez dans un mortier de marbre la rhuë, mettez ensuite le miel avec la rhuë, puis le suc de choux, le beurre fondu & le savon noir, & mêlant bien le tout à froid, faites un cataplâme avec la farine de féves,

Chap. CLXIII. que vous appliquerez froid sur la partie, avec une vessie de porc, faisant un bandage qui prenne sur le dos du Cheval, & appliquez tous les jours de nouveaux cataplâmes. Le Cheval pourra guérir, quoique le testicule fût dur & lourd; il y aura assez d'une seule composition du cataplâme pour guérir ce mal, appliqué en plusieurs fois, si le mal n'est pas grand.

Que s'il y a grande inflammation, ajoûtez à toute la composition deux dragmes de camphre en poudre, que vous ferez dissoudre dans trois pleines cueillerées d'esprit de vin; que si le mal ou inflammation n'est que dans les ligamens, c'est à-dire au dessus du testicule, frottez l'endroit avec cet esprit de vin camphré, & ensuite appliquez le cataplâme ci-dessus, & continuez.

S'il y avoit matiere formée dans le testicule, ou apparence, il faut faire sur un cuir doux un emplâtre de *Divinum* large comme la paume de la main, mettez cet emplâtre sur l'endroit où il y a quelque apparence de matiere, & le cataplâme par dessus le tout; s'il y a de la matiere formée ou à former, l'emplâtre l'attirera, & essuyant le même emplâtre, on peut le remettre sans en changer tous les jours; continuez cette methode, il ne sera aucunement besoin de châtrer le Cheval, car apparemment il guérira.

Il faut saigner le Cheval au commencement de la cure, & à la fin, ne lui donner que du son, dans lequel tous les jours vous mêlerez deux onces de cristal mineral, pour rafraîchir l'interieur du Cheval; il facilitera la guérison, appaisant ce feu étranger des entrailles, qui est causé par le consentement & voisinage du testicule, qui souffre beaucoup de douleur.

Mais comme souvent l'apostume paroît en un endroit plus haut qu'il ne faut pour la faire couler commodement, parce qu'au lieu d'être évacuée, il y a du peril qu'elle ne tombe au bas de la bourse & s'y corrompe, faute d'évacuation, l'emplâtre divin n'en ayant attiré qu'une partie, le reste coulant en bas par son propre poids, si cela est, il faut percer avec un bouton de feu tout au bas de la bourse, sans toucher le testicule, la percer pour donner lieu à la matiere de sortir, puis graisser les bourses avec du *Basilicum*, & mettre sur le tout des feüilles de poirées graissées avec du beurre, & dans le trou une tente frottée avec du *Divinum* fondu dans de l'huile rosat, ou de l'huile d'olive simple au défaut; continuer ce procedé, asûrément il guérira sans être châtré: ce remede est bon pour suppurer par tout où il y a ouverture de cuir, & qu'on est obligé de tenir la playe ouverte.

Vous vous servirez de ces remedes selon la grandeur du mal de vôtre Cheval.

Vegetius au III. Livre, Chapitre VIII. *de Tumore Testiculorum*, dit qu'il faut brûler de l'orge & le mettre en poudre, puis le mêler avec de la graisse de porc, & soir & matin en frotter les testicules enflez : il dit de plus, que le fiel d'un chien y est excellent, on peut éprouver ces remedes sans peril & sans dépence ; mais je ne m'en suis jamais servi. CHAP. CLXIII.

Du flux de ventre ou diarée des Chevaux.

LEs Chevaux ont rarement le flux de ventre qu'on nomme aussi diarée, & les Dames qui avoient de l'aversion pour ces deux termes, ont obtenu des Medecins qu'on nommeroit ce mal devoyement, j'y consens pour les Dames, & même pour les Hommes ; mais pour les Chevaux nous nous servirons du mot de flux de ventre ou diarée sans dessein de leur déplaire. Quand les Chevaux en sont attaquez, il est souvent mortel, c'est pourquoi on ne le doit jamais negliger quand il provient sans cause manifeste. Il ne faut pas s'en étonner, si en été un Cheval a bû de l'eau froide, de puits ou de neiges fonduës, comme aussi dans l'usage de l'herbe tendre, ou d'autres alimens & medicamens qui relâchent & produisent un bon effet, en ce qu'ils purgent le Cheval & évacuent partie de ce qu'il a d'impur dans le corps ; il ne doit pas surprendre ni faire qu'on le prenne pour une diarée ou flux de ventre. CHAP. CLXIV.

Le flux de ventre est causé par la foiblesse de l'estomac, qui ne peut digerer les alimens, qui passent par les intestins sans être presque alterez, & sortent par le fondement comme ils ont été pris.

Il vient aussi de corruption d'humeurs amassées dans l'estomac, ou envoyées des parties voisines ; ces humeurs qui sont à charge empêchent la digestion, & irritent la nature à les pousser au dehors.

Ces humeurs ne sont pas toûjours froides & cruës : souvent la bile regorge en grande abondance dans les intestins, & sert de lavement qui entraîne ce qui est contenu ; ce flux n'est guéres dangereux, & souvent la nature s'en trouve soulagée.

Si les alimens sortent tous entiers sans aucune marque de digestion, c'est un mal assez à craindre, car la nature ne peut reparer les forces abatuës, sans profiter de la nourriture ; elle en profite peu, puisqu'elle les rejette comme elle les prend.

Le cours de ventre, outre les causes interieures, peut arriver de ce que le Cheval mange trop, & ce mal se guérit en retranchant le vivre : il arrive aussi pour manger du foin moisi & corrompu, de l'herbe gelée, de l'avoine germée, & autre mauvaise nourriture ; le boire

trop frais, & les fatigues excessives le causent.

Le trop de repos, boire d'abord après avoir mangé grande quantité d'avoine, être trop gras contribuë au flux de ventre; la paille de seigle, aussi bien que la mauvaise disposition de tout le corps.

On peut connoître l'humeur qui cause le flux de ventre de la matiere que le Cheval vuide: si elle boüillonne étant tombée à terre, & qu'elle s'enfle, c'est une marque qu'il y a de la bile fort échauffée: si elle est blanche, c'est une marque de crudité, si les déjections sont comme de l'eau; elles dénottent grande foiblesse d'estomac.

Remede pour le flux de ventre.

Lorsque la raclure de boyau suit le flux, il est à craindre qu'il ne se fasse des ulceres aux boyaux, qui apportent ordinairement la mort, si l'on ne rafraîchit promptement les entrailles; ce qu'on fera, en faisant cuire de la racine d'althea concassée, autant pesant d'orge en grain concassé, deux onces de chacun dans trois pintes d'eau, avec une once de cristal mineral en poudre, le tout cuit & reduit à une pinte: il en faut donner une chopine deux ou trois fois tous les jours. Il appaisera l'inflammation des entrailles, adoucira l'acrimonie des humeurs, éteindra la bile & tout le feu étranger qui cause la fiévre.

Si c'est de la pituite, il faut fortifier l'estomac, évacuer les humeurs qui surabondent, & resserrer les parties par trop relâchées: ce qui se fera par des poudres cordiales ou plottes, ou de l'opiate de Kermes du theriaque, & autres choses chaudes qui ont le pouvoir de fortifier & rétablir les parties: cette sorte de flux de ventre est plus aisée à guérir que les autres.

Souvent par le cours de ventre, la nature se décharge, & se soulage d'un fardeau importun, mais s'il passe trois jours, & que le Cheval perde le manger, la suite en est dangereuse; car les Chevaux deviennent fourbus, pour garder trop long-temps ce mal; il faut donc pour le guérir, user d'une maniere de vivre reglée, & de medicamens propres.

Il faut ôter l'avoine au Cheval, lui donner du son moüillé avec du vin rouge, s'il le veut manger, l'orge desseché sur une péle au feu, puis moulu sera très-bon, il faut choisir de bon foin: pour les medicamens, il faut commencer par un lavement detersif tel qui suit.

Lavement déterſif.

Prenez du son de froment bien passé, & d'orge entier de chacun

deux poignées, roses rouges une poignée, demie-dragme de bon opium tranchée bien menu, faites boüillir le tout un quart d'heure, puis ajoûtez des feüilles de chicorée sauvage, d'agrimoine, de boüillon blanc, de poirée & de mercuriale, de chacun une poignée, faites-en une décoction dans du petit lait, ou dans l'eau ferrée, sur deux pintes vous dissoudrez six jaunes d'œufs, miel rosat & sucre rouge, de chacun quatre onces. CHAP. CLXIV.

Après que le lavement a détergé & vuidé quelques matieres corrompuës qui se rencontrent dans les intestins, vous lui donnerez le remede suivant. Deux onces de foye d'antimoine dans du son moüillé, ou bien une demie-once de soufre auré d'antimoine, comme j'ai enseigné à le donner, & continuer : il fortifiera les parties interieures, appaisera le boüillonnement ou fermentation des humeurs, & contribuëra beaucoup à la guérison du Cheval ; aprés quoi vous donnerez le lavement qui suit.

Lavement rafraîchissant & astringeant.

Prenez de l'herbe nommée renoüée, en Latin *Centinodia*, ou prenez bourse de Pasteur ; boüillon blanc, de chacune une poignée, feüilles de plantin deux poignées, de balauste une demie-poignée, semences de myrtilles deux onces, semences de laituës & de plantin deux onces de chacune, faites cuire les semences concassées dans trois pintes de bierre, avec demie-dragme de bon opium en tranches deliées, ou dans de l'eau d'orge ; & ensuite les herbes, puis une poignée de roses séches, coulez & ajoûtez-y du miel rosat demie-livre, suc rosat quatre onces, pour un lavement qu'on donnera au Cheval dans la methode ordinaire.

Potion pour le flux de ventre.

Ensuite des deux lavemens, il faut donner cette potion au cas que les prises & l'usage de l'antimoine ci-dessus n'ayent pas fait moderer le flux de ventre, & ne l'ayent appaisé en partie ; si vous ne voyez aucun amandement, servez-vous de cette potion suivante, & de temps en temps réïterez les lavemens.

Prenez huit grosses noix muscades, ou dix si elles sont trop petites, brûlez-les à la chandelle, les piquant au bout d'un coûteau, & les laissant brûler jusqu'à ce qu'elles soient en charbon, & toutes rouges de l'action du feu, jettez-les dans une pinte de vin rouge & les écrasez dedans, puis les mettez infuser toute une nuit : faites tiedir le tout, coulez & le donnez au Cheval ; le sel de ces noix muscades brûlées sera dissout dans le vin, & ce sel fera son effet pour fixer &

Chap. clxiv. appaiser ce boüillonnement, qui causoit le flux de ventre; je m'en suis servi aux Hommes fort utilement à la dissenterie, & pour les Chevaux avant que de leur donner le remede, il faut les tenir bridez deux heures avant la prise, & autant aprés.

Lavement astringeant.

Prenez trois pintes de bierre, dans laquelle vous ferez cuire de la graine de plantin si c'est en hyver, en été les feüilles valent mieux, & des roses de Provins séches autant, du tout à discretion, ajoûtez à la colature deux onces de catholicum double, de rhubarbe, & autant de terre sigillée, & le donnez au Cheval, il le resserrera moderement.

Ce remede est trés-bon pour arrêter au Cheval une superpurgation, en le donnant deux ou trois fois: ceux qui le mettront en usage, en auront satisfaction.

Autre Potion.

Prenez deux pintes de lait, éteignez dedans cinq ou six fois une bille d'acier, aprés mêlez parmi des pepins de raisins rôtis & pilez deux onces, avec une once & demie de ratissure de corne de cerf calcinée & pilée trés-fin, faites un breuvage du tout, que vous donnerez au Cheval, *servatis servandis.*

Autre remede pour le flux de ventre, de cause chaude.

Chap. clxv. PRENEZ quatre dragmes de vitriol Romain, pilez-les, & les faites dissoudre dans deux pintes & chopine d'eau de riviere, laissez rasseoir toute la nuit, au matin versez par inclination ce qui sera le plus clair, jettant le limon jaunâtre qui restera au fond, faites tiedir l'eau, (si c'est en hyver,) donnez-en chopine au Cheval avec la corne, de six heures en six heures, le tenant bridé une heure avant, & une aprés la prise, sont deux pintes en vingt-quatre heures, qui est un jour naturel. On peut mêler sur chaque pinte de cette eau de vitriol un gros d'anis, & un gros de coriandre, tous deux en poudre, elle fera infiniment plus d'effet. Si on continuë quelques jours ce remede, & s'il ne dégoûte pas le Cheval, il guérira le cours de ventre provenu de l'émotion des humeurs échauffées; mais si vous voulez avancer la cure, il faut faire un lavement avec deux pintes de cette eau de vitriol, y ajoûter demie-once de roses de Provins séches, & une dragme d'anis, faites boüillir une ondée le tout, passez au travers d'un linge, & ajoûtez au tout trois onces de conserve

de roses rouges liquide, un quarteron de beurre frais pour en donner un lavement au Cheval en même temps que vous donnez la boisson par la bouche; & au bout de douze heures, si le Cheval n'est pas bien pressé du mal; que s'il se vuide fort souvent avec des épreintes, donnez le lavement toutes les six heures en donnant la potion. Chap. CLXV.

Quand les cours de ventre viennent de causes froides & d'humeurs flegmatiques & pituiteuses, il faut aprés les lavemens précedens donner la potion suivante.

Potion pour le cours de ventre provenant de causes froides.

Prenez trois chopines de gros vin rouge, dans lequel vous éteindrez trois ou quatre fois des billes d'acier bien rouges, mêlez-y une demie-dozaine de jaunes d'œufs, & une once & demie de vieille theriaque; ensuite de quoi on réiterera les lavemens selon la necessité.

Lavement astringeant.

Dans deux pintes de vin rouge, & une d'eau de pluye, faites boüillir les racines de bistore & de tormentille pilées grossierement de chacune deux onces, puis y ajoûtez les feüilles de cyprés & de pilozelle de chacune une poignée, coulez le tout, & dissolvez dans la colature deux onces de catholicum fin, & vingt grains d'opium.

Potion pour le cours de ventre provenant de cause chaude.

Prenez des eaux de chicorée & de plantin de chacune une chopine, mêlez parmi deux onces de conserve de roses, trente grains d'opium, une demie-once de theriaque recente, faites une potion que vous donnerez aux Cheval, & lui frottez le ventre avec les bains astringeans, qui sont propres pour tous flux de ventre, de quelque cause qu'ils procedent.

Bains astringeans pour flux de ventre.

Prenez des herbes de plantin, de renoüée ou *Centinodia*, de chacune quatre poignées, des feüilles de consoude ou *symphitum*, de la préle ou *equisetum*, de chacune une poignée, des noix de gale concassées, noix de cyprés vertes, & glands de chêne, le tout concassé, & de chacun deux onces, des roses rouges, & feüilles de boüillon blanc ou *Verbascum*, de chacune trois poignées; cuisez le tout dans un grand pot, moitié vin rouge, moitié eau de pluye, premierement les noix & glands concassez, ensuite les feüilles, puis les fleurs; quand le tout sera bien cuit, ajoûtez sur la fin envi-

CHAP. CLVX. ron une chopine de vinaigre, & une demie-livre d'huile de coins. Avec ce bain ou lavement on étuvera le ventre du Cheval, & l'on fera les fomentations avec des linges usez, de même que nous avons dit parlant des efforts d'épaules; on pourra aussi oindre le ventre du Cheval avec l'huile de coins & de mirthilles, autant de l'un que de l'autre.

Ce bain peut être réïteré tant qu'on voudra, il sert à plusieurs usages, comme aux grandes enflures de ventre causées par un coup d'éperon, aux enflures des testicules, de la cuisse, & des jarrets, pourvû que ce ne soit point par picures de bête veneneuse.

Il faut oindre le ventre du Cheval avec *unguentum Commitissæ*, & le fomenter avec ce bain. De tous ces remedes vous ferez choix de ceux qui vous sembleront les plus profitables au Cheval.

Des Chevaux ausquels le fondement sort.

CHAP. CLXVI. LEs tenêmes, les flux de ventre, les hemoroïdes, d'avoir coupé la queuë, & autres maux font faire de si violens efforts, ou causent de si grandes douleurs aux Chevaux, que le fondement leur en sort, & paroît évidemment hors de sa place. Il arrive aussi pour quelque grand effort que le fondement sort à un Cheval, & le plus souvent d'avoir coupé la queuë : cette incommodité est assez considerable, car elle peut avoir des suites fâcheuses; il faut donc le frotter avec de l'huile rosat tiede, ensuite tâcher à le remettre, que si après l'avoir fait deux ou trois fois, on n'y apportoit aucun amandement, faites le remede suivant.

Prenez une demie-livre de lait de chévre, ou de vache au défaut, qui est un demi-septier, six dragmes de sel de Saturne, battez bien le tout ensemble jusqu'à ce qu'il se lie & prenne quelque consistance, ce qui se fera en cette sorte; broyez dans un mortier de marbre le sel de Saturne, puis mêlez un peu de lait, & broyez & incorporez bien ensemble, ajoûtez encore un peu de lait & broyez comme auparavant, jusqu'à ce que vous ayez reduit le tout en forme de serat liquide. S'il y a du lait de reste, il le faut jetter, car quelquefois le sel de Saturne en boit plus, d'autrefois moins, ainsi il faut se regler jusqu'à ce que le tout soit reduit en onguent fort liquide, duquel vous frotterez une tente que vous mettrez dans le fondement, & en appliquerez tout autour, le remede étant continué, fera rentrer ce qui étoit sorti, & guérira le Cheval.

Notez que les Chevaux ausquels le fondement sort pour avoir eu la queuë coupée, s'il y a grande enflure, sont en danger de mort, car c'est

c'est presque toûjours un signe de gangrene dans la queuë, qui gagne le filet des reins; le remede precedent y peut être appliqué, & s'il ne réüssit, comptez pour un Cheval perdu celui qui a ce mal. Chap clxvi.

Autre Remede.

Prenez de la poudre d'écailles d'huitres bien brûlées deux onces, l'écorce du milieu du bois de frêne toute fraîche quatre onces, un quarteron de bon miel, une demie-livre de pâte de seigle prête à mettre au four, c'est-à-dire de la pâte levée, pilée l'écorce de frêne bien exactement, puis mêlez avec la pâte & la poudre d'écaille calcinée & le miel, & du tout faites un cataplâme qu'il faut avoir bien mêlé & l'appliquer à froid, le lier le mieux qu'on pourra sur le fondement, & réïterer de douze heures en douze heures en remettant de nouveau, c'est-à-dire renouveller l'appareil.

Si vous ne pouvez avoir de l'écorce du milieu de frêne toute fraîche, prenez de la séche seulement deux onces, & la mettez en poudre pour la méler avec la pâte comme ci-devant.

Le serat refrigerant de Galien, *Album rasis*, & autres remedes Galeniques feront quelque chose à ce mal, mais les remedes precedens feront plus d'effet.

Et si le fondement ne vouloit pas rentrer par tous les remedes precedens, comme il arrive souvent, l'inflammation & la grande chaleur en étant ôtées, & ne pouvant mieux faire, on coupe ce qui sort du fondement, & qu'on ne peut remettre: on le coupe avec un coûteau de feu bien tranchant, afin d'empêcher l'émorragie, à quelques-uns il rentre d'abord qu'ils ont été un quart ou demie-heure arrêtez; mais si vous les faites trotter seulement trente pas, d'abord il sort, c'est une marque qu'il y a fistule: il faut prendre le temps qu'elle est hors du fondement, la lier avec une bonne ficelle, & la couper toute entiere avec un coûteau de feu tranchant.

Il faut ensuite graisser la playe tous les jours avec de l'*Album rasis*, jusqu'à ce que l'escare soit tombée, puis frotter la chair vive avec du *Siccativum rubrum*, bien des Chevaux sont échappez par là, & beaucoup de Marêchaux à Paris ont fait cette cure par mon ordre, qui jamais ne l'avoient vû faire, quoique d'ailleurs habiles dans leur Art, & ils ont vû guérir les Chevaux de leurs fistules.

Pour efforts de jarret, heurts & coups en icelui.

Les efforts de jarret sont les plus dangereux, à cause de la douleur que les parties nerveuses souffrent quand elles sont meurtries; le Chap. clxvii.

Cheval en séche, il devient maigre, & ensuite il lui reste tant de fâcheux maux, que s'il n'en est estropié, tout au moins il en devient difforme.

Les efforts de jarret arrivent par les mêmes causes que les efforts de hanche : on les connoît en ce que le Cheval boitte, le jarret est enflé : quand on y touche le Cheval feint, & témoigne de la douleur. Pour y donner ordre, il faut saigner le Cheval du col, lui charger tout le jarret avec son sang mêlé avec de l'eau-de-vie : quand la charge du sang sera séche, appliquer par dessus l'onguent de Montpelier, puis le même jour sans ôter l'onguent environ huit ou dix heures après qu'il sera appliqué, frotter avec de bonne eau-de-vie. Et toutes les fois que vous réitererez l'onguent de Montpelier il ne faut pas manquer d'y mettre de l'eau de-vie dans le temps que j'ai dit ; on peut essayer après cela si on veut des astringeans, tels que nous avons décrits en plusieurs endroits, on les réitere plusieurs fois, pour tâcher à repousser par tous les moyens la fluxion : les bains astringeans décrits au Chapitre precedent sont très-bons ; si tout cela n'est pas capable de resserrer l'enflure, il faut appliquer dessus le mal l'onguent du Duc, & de l'eau-de-vie, ensuite les fomentations, & continuer tous les jours : s'il y vient apostume, on l'ouvre avec un bouton de feu, puis on s'y gouverne comme aux playes simples. Si l'effort est leger, il suffira de frotter le jarret avec l'onguent de Montpelier & avec de l'eau-de-vie.

On traite les coups de pieds de même que les efforts : quand ils sont legers, une saignée & charger avec son sang suffira, puis frotter avec de l'esprit de vin ; ou bien choisissez parmi les remedes suivans celui qui vous agréera le plus.

Pour coups de pieds aux jarrets & ailleurs.

Pour des coups de pieds, des embarrures, & autres accidens, il arrive des enflures difficiles à resoudre & à dissiper : si l'humeur se congele en ces parties nerveuses, on ne la peut détruire, & l'enflure dégenere en courbes, esparvins, vessigons, ou autres maux du jarret : pour les prevenir il faut lorsqu'il ne reste plus de douleur, & qu'il n'y a que l'enflure, bassiner l'endroit & le charger avec de la lie de vin rouge bien épaisse, mêlée avec le tiers de bon vinaigre. Vous trouverez plusieurs remedes pour ces enflures au Chapitre LX. & suivans : que si le mal est envieilli, & qu'il ne veüille pas ceder à ce remede, faites le suivant, qui est fort bon.

Remede à l'enflure causée d'un coup.

Prenez une livre de graine de lin reduite en farine, démêlez-la avec du vin suffisamment pour en faire de la boüillie, faites cuire à feu clair en remuant, lorsqu'il s'épaissira ajoûtez therebentine commune quatre onces, & six onces de poix de Bourgogne qu'on aura fait fondre dans un pot à part, & quand la therebentine sera bien mêlée dans la boüillie, ajoûtez la poix de Bourgogne fonduë, ôtez du feu, & remuez la composition jusqu'à ce qu'elle soit prête à appliquer, c'est-à-dire qu'on puisse y souffrir le doigt, & lors il faut l'appliquer sur le mal avec de la filasse & l'envelopper, & réïterer l'application toutes les vingt-quatre heures.

Que s'il y avoit grande douleur au jarret, & que le Cheval boittât fort après un coup de pied violent ou grands efforts dans les barres: le plus sûr seroit d'y mettre de l'onguent du Duc pour ôter la douleur; si vous n'en avez pas, servez-vous du remede suivant.

Il faut faire tout le remede ci-dessus, & au lieu de vin rouge, y mettre du lait, ainsi il y aura de la farine de lin démêlée avec le lait, puis la therebentine & la poix de Bourgogne fonduë avant d'être mêlée; comme le lait est anodin, il ôte la douleur; mais il n'est pas resolutif comme du vin: c'est pourquoi lorsque le Cheval ne boittera plus, servez-vous du remede avec le vin, pour achever de desenfler. Si ces remedes n'ont pas le succés que vous en devez attendre, ayez recours aux bains Chapitre LXV.

Et aux autres que nous avons décrits au Chapitre précedent, où vous pourrez ajoûter une partie des herbes décrites pour les bains ordinaires au Chapitre LXV.

Ces maux ci laissent quelquefois des capelets, des esparvins ou des courbes, ausquels on est contraint de mettre le feu, ce qui réüssit par fois.

D'abord qu'un Cheval a reçû un coup de pied en quelque endroit que ce soit, il le faut saigner du col, puis le bassiner avec de l'esprit de vin cinq ou six fois tous les jours; s'il n'opere pas assez, servez-vous de l'onguent de Montpelier, & huit heures aprés frottez avec de l'eau-de-vie, & continuez de la sorte tous les jours. Je me trouve parfaitement bien à ces sortes de coups de la graisse de chapon, ou de celle de blereau, ou d'ours, en frotter tous les jours le mal, elle resout l'enflure, & guérit avec le temps.

CHAP. CLXVII.

Autre remede pour les coups de pied qui ont causé enflure.

Prenez douze ou treize blancs d'œufs, une pinte de bonne eau-de-vie, chopine de vinaigre, deux litrons de farine, battez bien les blancs d'œufs avec un gros morceau d'alun jusqu'à ce qu'ils soient reduits en grosse écume, puis mêlez l'eau-de-vie, le vinaigre & la farine, broüillez & remuez bien le tout à froid, & chargez, c'est-à-dire couvrez le mal de cette composition; de deux heures en deux heures, jusqu'à ce que l'enflure soit diminuée, ce qui se fera dans vingt-quatre heures.

Autre remede pour resserrer l'enflure d'un coup de pied.

Prenez terre-glaise, ou terre dont on fait les pots de terre, détrempez-là avec vinaigre en pâte claire, puis la faites cuire en remuant jusqu'à ce qu'elle s'épaississe & devienne ferme, ôtez du feu, & lorsqu'elle n'est plus que tiede, mêlez parmi de l'eau-de-vie pour éclaircir encore la terre, comme elle étoit avant de la faire cuire, frottez la partie avec de l'esprit de vin, puis la chargez avec cette composition de trois heures en trois heures.

Au bout de vingt-quatre heures, lavez la partie pour en ôter toute la terre, frottez avec de l'esprit de vin, & rechargez comme auparavant, le mal guérira bien-tôt.

La remolade du Bohëme décrite ci-devant en parlant des entorces, est excellente pour resoudre l'enflure d'un coup de pied, & toutes sortes d'enflures.

Pour le gros nerf du jarret étendu & forcé, & pour nerf feru.

CHAP. CLXVIII.

LEs Chevaux ont un gros nerf qui leur entoure le jarret, laissant une place vuide entre l'os où naissent les vessigons, c'est le nerf le plus gros & le plus apparent de tout le corps du Cheval, lequel par un effort dans un travail, ou en le ferrant, ou en descendant dans une pente trop rapide, ou par une chute, ou pour s'être embarrassé sous quelque chose de pesant, vient à s'étendre, même se tordre avec si grande violence le nerf qu'il est mouvant comme une corde lâche : lorsque le Cheval marche, la jambe pend au jarret, abandonnée comme si elle étoit suspenduë, car le gros nerf ne regle pas son mouvement. L'on croiroit que l'os est fracassé, tant la jambe est hors de son action naturelle; dans le temps que le Cheval pose le pied à terre, & que le jarret est étendu en son naturel, l'assiete & l'appui du pied sont bons, même on

croiroit qu'il y a peu ou point de mal; mais si vous maniez ce gros nerf, vous le trouverez plus mouvant que n'est l'autre de la jambe qui n'a point souffert & qui est fort tendu; mais pour peu que vous fassiez mouvoir le Cheval ça & là seulement de la croupe, d'abord vous voyez ce gros nerf fléchir, & se relâcher comme s'il étoit rompu ou cassé.

J'ai vû des efforts si extraordinaires & si violens, qu'il paroissoit d'abord que le mal étoit incurable, quoique le Cheval posât son pied à terre, & le situât aussi bien que s'il n'avoit point eu de mal, mais c'est au lever quand il chemine qu'on connoît qu'il a fait effort; pourtant avec les remedes suivans, presque contre toute apparence, les Chevaux se sont trouvez en état de servir comme auparavant; mais ce n'est pas l'ouvrage d'un jour.

La plûpart des gens ne croyent & ne peuvent s'imaginer que le mal soit en cet endroit, & le vont chercher à la hanche & ailleurs; même j'ai vû des Marêchaux qui passoient pour habiles, qui n'ont pû se laisser persuader que le mal fût par l'effort qu'avoit souffert ce gros nerf, disant toûjours que l'os de la hanche étoit déboité; mais le temps leur a fait voir qu'ils ne connoissoient pas ce mal, car l'ayant fait traiter comme je dirai ci-aprés, par eux-mêmes, le Cheval est trés-bien guéri.

Il faut d'abord saigner le Cheval du col, lui ôter l'avoine, & le situer dans une place comme on fait à ceux qui ont fait effort de reins, comme je l'expliquerai ci-aprés: ensuite vous preparerez le remede suivant.

Prenez racine de grande consoude, & d'*althea* ou guimauves concassées grossierement, de chacune deux onces, ou le double si elles sont fraîches, mettez-les cuire dans un pot de terre bien net avec du vin rouge; le pot étant bien couvert, quand elles s'amolissent mettez une poignez de mauves, de guimauves, d'hysope, de veronique, & de sanicle, coupez-les menu, laissez cuire le tout y mettant du vin quand il est necessaire, afin que rien ne se brûle; le tout étant amolli à force de cuire, il le faut piler dans un mortier de pierre, & le reduire en pâte, le passer par un tamis de crin, comme on passe la casse, puis le remettre chauffer, & y ajoûter de la graisse de tesson ou de blereau quatre onces, & l'appliquer tout chaudement, bien enveloppé avec de la filasse & du vieux linge, aprés avoir graissé la partie efforcée avec le remede suivant.

Prenez huile rosat deux onces, de camomille, & de genévre, de chacune une once, mettez chauffer le tout dans une écuelle de

terre, & mêlez parmi du castoreum en poudre le poids de deux écus, le tout mediocrement chaud, oignez le mal tout doucement, car il penetre extrêmement : cela est beaucoup meilleur que ce que les Marêchaux appellent essences qui sont veritablement moins cheres, mais qui brûlent le cuir.

Notez qu'il faut seulement en graisser de deux jours l'un à cause de l'inflammation qui pourroit survenir ; que si ces huiles causoient trop de chaleur, (ce qu'on connoîtra à voir le nerf plus enflé ;) oignez seulement avec de l'huile rosat chaud pendant que l'inflammation durera.

Quand on leve le cataplâme, il faut appliquer un peu de nouveau tout chaud sur le vieil, & continuer toûjours de la sorte.

Les ligatures sont difficiles en ces endroits-là, neanmoins avec des lizieres larges d'un pouce & de deux aunes de long, on les fera : ou plus à propos, il faut coudre l'enveloppe toutes les fois qu'on le panse, ce qui ne cause aucune enflure, & tient trés-bien, car avec la coûture on serre tant & si peu qu'on veut : si la coûture vous embarrasse, consultez un Chirurgien pour ce bandage que je ne puis décrire assez intelligiblement.

Il y a une étude toute particuliere pour bander chaque partie, il faudroit en cet endroit le bandage qu'ils appellent retentif, qu'ils font d'un seul chef aux Hommes, mais qu'on fait de deux chefs aux Chevaux en cette partie : il faut observer faisant ce bandage de le peu serrer, il faut plutôt le refaire souvent quand il se lâche : l'on placera au commencement du mal le Cheval en un lieu où il ne soit point tourmenté des autres, & où il ne puisse tourner la croupe ni ça ni là, que ce soit une forme de travail qu'on fait avec des barres & des piliers : même on peut le suspendre, laissant la soupante assez lâche pour empêcher seulement qu'il ne se couche, car s'il mouvoit à tout moment sa croupe, la cure en seroit plus difficile : ce même procedé guérira toute nerferure quelque dangereuse qu'elle soit, & quand le nerf seroit enflé comme le bras, je ne voudrois y faire autre chose que ce que je viens de prescrire, mais il n'y faut point de castoreum.

Notez que lorsque vous croyez le Cheval guéri, au lieu de le faire travailler, il faut lui donner le feu tout autour de ce nerf, commençant fort haut par une raye au milieu du nerf, & deux au dessous dudit nerf, depuis le dessus de la fesse jusqu'au dessous du capelet vis-à-vis de l'esparvin : puis d'une raye à l'autre en travers rayer tout cela avec le feu, les rayes n'ayant de distance qu'un doigt, sans percer le cuir toutefois, mais fort en couleur de cerise, barrer la

la veine de la cuisse avec une étoile de feu, & le bas de ladite veine avec des rayes, mettre un bon ciroine avec de la poix noire, & par dessus de la bourre ou tondure de drap : les escares tombées, laver les playes avec de bonne eau-de-vie jusqu'à ce qu'elles soient séches, ensuite promener le Cheval au pas en main quelque temps avant de le travailler. J'ai guéri par ce procedé un Cheval de douze ans, & on l'a vendu depuis cinq cens écus; c'étoit un très-beau & bon barbe, qui alloit à capriolles, & qui a trés-bien servi depuis ce temps-là. Chap. CLXVIII

On peut proceder à ce mal d'une autre maniere qui est assez bonne, & qui ne requiert pas tant de soin que la precedente.

Saignez le Cheval du col, situez-le dans une espece de travail comme je l'ai expliqué, & frottez son mal avec les huiles que j'ai dit, puis étendez sur du cuir doux, le ciroine décrit au Chap. CLXXIV. pour en envelopper tout le jarret, & des éclisses de carton aussi longues que le mal, qui seront entourées de filasse pour tenir tout le jarret en son état naturel, & particulierement ce gros nerf, & pour cela il faut placer les éclisses au long du gros nerf sur le ciroine ou emplâtre qu'on y a mis, puis lier toutes les éclisses avec trois aunes de ruban de fil large d'un pouce, & ensuite mettre encore de la filasse sur les éclisses & sur tout le jarret, & une bonne enveloppe sur le tout qu'il faut coudre avec du fil fort également par tout, laisser le Cheval en cet état pendant trente jours; faisant couler du haut de la cuisse au long du nerf de l'huile rosat & de camomille pour humecter le ciroine. Il faut au bout de dix jours le bander, & frotter le mal avec les huiles ci-devant, remettre un nouveau ciroine, des éclisses & tout le procedé de la ligature : on continuë de la sorte tous les dix jours sans mouvoir le Cheval d'une place, jusqu'à ce qu'il soit raffermi, & que le nerf ne soit plus mouvant, lors on donne le feu au Cheval comme je l'ai enseigné.

Baume admirable pour effort de jarret, escare, Cheval épointé, éhanché, nerf feru, coups, heurts, & nerfs foulez.

CE Baume est excellent pour l'effort du gros nerf du jarret : on s'en sert à la place des huiles dont j'ai ordonné de frotter le jarret, & du reste on traite le Cheval tout comme je l'ai enseigné, c'est-à-dire, le saigner, le situer dans une maniere de travail, & appliquer le cataplâme tout autour du jarret, aprés l'avoir frotté de ce Baume. Chap. CLXIX.

On ne peut faire ce Baume qu'au mois de Mai & de Juin.

Chap. clxix.

Au mois de Mai & de Juin mettez dans une fiole capable de contenir deux pintes, le plus que vous pourrez de feüilles de roses, & dans une autre aussi grande, la même quantité de fleurs d'*hipericum* ou mille-pertuis, & par dessus trois demi-septiers d'huile d'olive dans chaque fiole, exposez le tout au soleil, legerement bouché pendant les grandes chaleurs, & outre ces deux fioles dans un pot de grais capable de contenir trois chopines, mettez la mente à côte rouge, nommée baume, herbe à la reyne ou petun, du romarin feüilles & fleurs, orpin qui est une espece de joubarbe, mille feüilles, autant de l'un que de l'autre coupé menu, & une pinte d'huile d'olive, bouchez le pot avec vessie de porc ou parchemin moüillé en trois ou quatre doubles, troüez ou percez le parchemin avec une épingle, & l'exposez au soleil dans les grandes chaleurs, remuant tous les deux jours les herbes & les fleurs, & cela pendant un mois, après quoi vous verserez le tout dans une bassine, sçavoir ce qui est dans le pot & dans les deux fioles, avec une pinte de gros vin, une livre de graisse de Cheval, demie-livre de graisse de tesson si vous en pouvez avoir, au défaut de la graisse de chapon ou de poule, non de celle qu'on ramasse dans la lichefrite en rotissant, mais de celle qu'on a separé des boyaux avant que d'être cuite, & une livre de sucre, avec quatre poignées de fleurs de camomille & de melilot, faites cuire le tout à feu clair, remuant sans cesse jusqu'à ce que toute l'humidité soit consommée, & que les herbes & les fleurs soient séches: lors passez au travers l'étamine de crin, jettez le marc, remettez la liqueur passée dans la bassine, & ajoûtez deux livres de therebentine de Venise, faites cuire à petit feu, jusqu"à ce que le baume soit fait, c'est-à-dire toutes choses bien mêlées, & gardez le baume dans une fiole legerement bouchée.

On peut mêler ce baume avec l'Apostolorum, l'Egiptiac, on l'onguent du Schmit pour mondifier & empêcher que les chairs ne surmontent: on peut aussi le mêler avec quelque onguent que ce soit, il en augmentera la vertu.

Pour tous les maux que j'ai proposé où il n'y a point de chaleur ni d'enflure, il faut échauffer la partie avec la main ou avec un bouchon, & ensuite la frotter avec ce baume chaud toutes les douze heures, & continuer; il remettra bien-tôt la partie en bon état, & la guérira: si c'est un effort de hanche ou d'épaule, il faut mêler avec ce baume un quart d'essence de therebentine ou le tiers, & de cela frotter chaudement la partie. La seconde application, il faut frotter avec le baume seul sans essence, & si le Cheval boitte encore, remettre de l'essence & du baume, mêlez & appliquez comme ci-devant.

Pour

Pour les jambes foulées, les en frottant tous les jours deux fois, elles seront bien-tôt en état de servir : ce baume est trés-bon pour les encloüeures, clous de ruë, chicots, &c. car il guérira promptement. Il est bon pour toutes les douleurs froides, même aux hommes il fera très-bien, soit dit en passant. Chap. CLXIX.

On peut si on veut ne faire que la moitié de la dose, ou le quart ; mais comme il sert à beaucoup de maux, le plus qu'on en peut avoir est le meilleur, car on ne le peut faire qu'au temps des fleurs.

Pour les os de graisse & de filandres qui est la même chose, ce baume fera trés-bien ; versez-en de chaud sur le mal, il penetrera jusqu'au fond, puis il faut poudrer la filandre avec de la poudre de vert de gris preparée comme il suit. Prenez verdet en poudre, mettez-le sur une péle de fer chaude & mediocrement rouge, remuez le verdet incessamment jusqu'à ce qu'il ne fume plus, & qu'il change de couleur. Etant froid mêlez la moitié autant d'aloës en poudre que vous avez de verdet, ce sera le vert de gris preparé : par dessus cette poudre mettez un plumaceau frotté de ce baume chaud, & dans peu l'os de graisse se détachera, lors pansez le fond du mal avec l'onguent de la Comtesse jusqu'à guérison.

Un Gentilhomme à la campagne qui a des Chevaux, doit toûjours avoir de ce baume ; car il trés-excellent pour beaucoup de maux : & ceux qui ont un grand équipage à conduire à l'Armée, en doivent porter pour les accidens qui arrivent tous les jours aux Chevaux.

De la Crampe ou Grampe.

Les Chevaux ont souvent la grampe qui leur tient le jarret si roide au sortir de l'écurie, qu'ils ne le peuvent plier, & font quelquefois cinquante pas, traînant la jambe comme s'ils n'avoient point de mouvement au jarret : ce mal vient de foiblesse en cette partie, & particulierement dans les nerfs qui font le mouvement : tout le monde connoît cette maladie, & aprés y avoir cherché beaucoup de remedes, qui ont été de fortifier la partie avec de bon esprit de vin, avec le baume précedent, avec de bonnes emmielures ; enfin je n'en ai point trouvé d'autre pour faire cesser le mal dans le temps, que de prendre la jambe de derriere au Cheval, & lui faire plier le jarret, lui levant le pied comme si on le vouloit ferrer ; il faut faire quelque effort pour cela, mais d'abord que le Cheval aura plié le jarret par l'effort que vous ferez, le mal cessera pour le coup ; mais ce sera à recommencer la premiere fois que la grampe revien- Chap. CLXX.

Chap. CLXX. dra. Je ne m'étendrai pas davantage ſur ce mal, ce que j'en ai dit ſuffira pour les Curieux, n'en ayant point donné la connoiſſance, parce qu'il ne faut qu'avoir des yeux pour s'en appercevoir facilement.

Des Capelets.

Chap. CLXXI. LE capelet eſt une tumeur ordinairement ſans grande douleur, engendrée d'une matiere flegmatique & froide, qui s'endurcit par ſa viſcoſité.

Cette infirmité naît à la tête du jarret, autrement dite la pointe du jarret, & paroît en cet endroit groſſe & détachée de l'os, ſans beaucoup de douleur ; elle croît par le travail, mais elle ne devient jamais très-groſſe.

Elle vient enſuite des fatigues, ou lorſque le Cheval s'eſt frotté contre quelque choſe de dur, ce qui y appelle la fluxion.

Ce mal eſt curable dans le commencement, mais il eſt incurable lorſqu'il eſt vieil, & lorſqu'il eſt douloureux, & en cet état là c'eſt un grand mal, où il y a peu de remedes hors d'y mettre le feu, & encore le feu ne le reſoudra-t-il pas entierement, & il pourra revenir ſi le travail eſt trop violent.

Pour tenter ſa guériſon, il faut étuver le capelet avec les deux tiers d'eau-de-vie, & un tiers d'huile de noix, enſuite extrêmement frotter avec la main pour faire penetrer l'eau-de-vie.

On peut enſuite, ayant raſé le poil, appliquer deſſus le ceroüenne que nous décrirons ci-aprés, ou celui qui ſuit.

Ceroüenne reſolutif.

Prenez Galbanum une once, Ammoniac trois onces, oppoponax une once & demie, faites infuſer le tout dans une chopine de vinaigre deux jours entiers le remuant ſouvent, puis faites-le cuire juſqu'à ce que le vinaigre ſoit à moitié conſommé, & le paſſez chaud à travers un linge, remettez-le ſur le feu juſqu'à ce qu'il commence à s'épaiſſir, pour lors ajoûtez-y poix noire & poix reſine de chacune quatre onces, therebentine deux onces, mêlez le tout, & en faites emplâtre, que vous appliquerez ſur le mal, qu'il faut renouveller tous les neuf jours, juſqu'à ce que la tumeur ſoit conſommée : L'onguent reſolutif du Chapitre CXLVIII. & l'onguent de noix reſoudront les capelets, s'ils ſont continuez long-temps.

Si le mal n'eſt conſommé par ces remedes, prenez vinaigre très-fort une chopine, mettez diſſoudre dedans auprès du feu ſel nitre,

ſel amoniac, gomme amoniac de chacun une once, le tout fondu; ajoûtez quatre onces de miel, & ôtez du feu, & en baſſinez deux fois tous les jours le capelet, qui ne guérira pas s'il eſt vieil, gros & endurci; mais ce mal choque plus la vûë qu'il ne nuit au Cheval, quoique quand le Cheval les a ſupportez long-temps, & qu'ils ſont envieillis & endurcis, ils lui faſſent perdre le corps par la douleur qu'ils cauſent, & finalement ils le font boitter: & j'en ai vû d'eſtropiez, mais ce n'eſt que dans les maneges où l'on tient ſans diſcretion les Chevaux plus ſujets qu'ils ne ſont capables de le ſouffrir. Chap. CLXXI.

Tous ces remedes n'ayant rien operé, il faut avoir recours au feu, & faire une étoile avec les coûteaux de feu ſur la groſſeur ou capelet, en ſorte que toute la groſſeur en ſoit bien entourée, les rayes fort prés à prés, puis avec de l'eſprit de vitriol paſſer avec un pinceau au long des rayes pour bien en imbiber les endroits brûlez: laiſſez ſecher cela, ce qui ſera bien-tôt, & enſuite mettez de la poix noire chaude ſur les endroits brûlez, & de la bourre ou tondure de drap ſur le tout; il faut laiſſer ſécher ou imbiber l'eſprit de vitriol dans les rayes, car ſi l'endroit étoit humide la poix ne pourroit s'attacher deſſus; laiſſer tomber l'eſcare, puis frotter avec eau-de-vie tous les jours juſqu'à ce que cela ſoit ſec, le capelet peu à peu ſe diſſipera; que ſi on continuë à tenir trop le Cheval ſur les hanches aprés ſa guériſon, & plus qu'il n'eſt capable de le ſouffrir, on l'eſtropiera pour toûjours.

Des Veſſigons.

LE Veſſigon eſt une humeur froide, flegmatique & ſereuſe, ce qui fait que l'enflure eſt molle: auſſi quand on la pouſſe d'un côté elle paroît de l'autre, elle cede ſous la main. Chap. CLXXII.

Les cauſes des veſſigons ſont les fatigues exceſſives des Chevaux en leur jeune âge, le jarret mal formé, trop petit ou foible, & le trop grand ſéjour dans les écuries qui ſont fort en talus, où les Chevaux ont le devant fort élevé: les Chevaux qui ont le jarret charnu & petit, y ſont plus ſujets que les autres.

Les veſſigons paſſent par fois des deux côtez du jarret, mais quand ils commencent ils paroiſſent ſeulement en dehors; la cure des uns & des autres eſt aſſez difficile.

Ils ſont aiſez à connoître, car on voit une groſſeur comme la moitié d'une petite pomme, plus ou moins, entre le gros nerf du jarret & le bout de l'os de la cuiſſe, la tumeur eſt molle & ſans douleur; les Poulains heritent ſouvent de cette infirmité de leurs peres,

Chap. CLXXII Il y a peu de remedes aux vessigons quand ils sont fort gros & endurcis, hors d'y mettre le feu ; mais avant qu'ils soient gros, endurcis & vieux, on peut y donner remede.

Il faut raser le poil sur le vessigon, & mettre des choses dessus qui ayent la vertu d'amollir, & ensuite de resoudre la tumeur.

Pour amollir prenez racines de brionia, qui est la coulevrée, & de concombre sauvage, ou au défaut de la derniere, de l'iris commun, de chacune deux onces, concassez-les grossierement, & les faites cuire dans l'huile d'olive & graisse de porc, autant de l'une que de l'autre, jusqu'à ce qu'elles commencent à s'amollir, alors ôtez-les du feu, pilez-les jusqu'à ce qu'elles soient en pâte, passez au travers le tamis de crin, remettez-les dans l'huile & la graisse, & y ajoûtez de la therebentine quatre onces, poix-resine autant, avec demie-livre de l'onguent resumptif : le tout fondu il faut ajoûter farine de lin & fenugrec, autant de l'un que de l'autre, & en suffisante quantité pour épaissir le tout en consistance de cataplâme qu'on appliquera sur le vessigon avec de la filasse, puis on l'enveloppera, liant la partie avec une enveloppe qu'on coudra au lieu d'y faire la ligature : on le renouvellera toutes les fois vingt-quatre heures, il amollira fort cette partie ; ensuite de quoi il faut resoudre la tumeur.

On pourra sans tant de peine, mais aussi cherement, amollir les tumeurs avec les emplâtres d'oxicroceum, & de melilot mêlez ensemble, autant de l'un que de l'autre, appliquez sur le mal, & continuer.

Pour resoudre une Tumeur.

Prenez trois pintes de fort vinaigre, mettez éteindre dedans quatre ou cinq morceaux de chaux vive ; quand elle sera absolument éteinte, laissez reposer le tout deux heures, passez le vinaigre, & jettez dedans deux poignées de cendres de serment toutes chaudes, laissez-les rasseoir, puis versez par inclination dans une autre terrine ce qui sera plus clair, jettant tout le marc.

Dans une pinte de ce vinaigre, ajoûtez huile de petrole quatre onces, huile de castor autant, alun brûlé deux onces, soufre autant, & quatre onces de fiente de pigeon séche ; faites boüillir le tout ensemble un quart d'heure, & en étuvez le vessigon tous les jours ; étant continué sept ou huit jours, il pourra peut-être resoudre la tumeur, & la dissiper. Si le Cheval a le cuir tendre & delicat, ce bain cauterisera, & fera sortir des eaux rousses, sans pourtant faire tomber d'escare : que s'il a le cuir dur & sec, il fera comme une galle en cet endroit, qu'il faudra graisser ensuite pour la fai-

re tomber. L'emplâtre de noix est fort resolutif, mais il seroit mal-aisé de le lier dessus. Chap. CLXXII.

Quand la tumeur sera dissipée, il faudra barrer les veines dessus & dessous le jarret, ce qu'on peut faire aussi au commencement.

Il ne manque pas de simples qui ramolissent, qui rarefient & discutent : Si les deux remedes que je viens de proposer n'apportent pas le soulagement que vous attendez, il faudra en tenter un autre que nous allons décrire, puis y mettre le feu, s'il ne réüssit.

Autre pour guérir les Vessigons.

Il faut raser le poil & ramollir la partie avec les ramolitifs ; le vessigon étant amolli, il faut appliquer dessus l'onguent des vers, ou celui de Scarabeus : si on a difficulté de trouver l'onguent de Scarabeus, on prendra un des retoires que j'ai ordonné ci-devant, & on l'appliquera comme si c'étoit l'onguent de Scarabeus, avec les mêmes précautions de raser & d'amollir avant de s'en servir : il fera à peu près les mêmes effets, mais s'il revient dans quelque temps, comme il y a apparence, il faut avoir recours au feu, & le donner des deux côtez, quoiqu'il ne paroisse qu'en dehors, parce que si on donnoit simplement le feu d'un côté, il chasseroit d'abord le vessigon de l'autre.

Onguent du Duc de Neubourg.

METTEZ dans un mortier de marbre une once de mercure, (qui est l'argent vif) & demie once de soufre en poudre, remuez-les avec le pilon jusqu'à ce que le mercure soit éteint, c'est-à-dire incorporé avec le soufre qui deviendra noir, lors ajoûtez dans le mortier quatre onces de graisse blanche, & remuez avec le pilon jusqu'à ce que le mercure soit incorporé avec la graisse, puis mettez le tout dans un poëlon sur un feu lent, avec deux livres d'huile de lin, & demie-once d'huile d'aspic: laissez bien incorporer le tout en remuant doucement avec une espatule de bois, puis ajoûtez therebentine quatre onces, onguent de Pompholix deux onces, & deux onces écailles d'huitres brûlées & pilées fort menu, laissez cuire le tout à feu lent pendant un quart-d'heure, puis ajoûtez vert de gris quatre onces, arsenic une once, precipité rouge une once, *folium indum* demie-once, *cantarides* demie-once, que ces six drogues soient pilées & tamisées fort fin avant de les mêler, & les ayant mis dans la bassine, ôtez-la de dessus le feu, & remuez sans cesse hors du feu une heure, puis ajoûtez demie-once couperose blanche concassée, re- Chap. CLXXIII

Chap. CLXXIII

mettez ſur un très-petit feu pour tenir les drogues ſeulement en fonte, & remuez ſans ceſſe avec une eſpatule de bois, juſqu'à ce que le tout commence à ſe refroidir, ſe lier & ſe mettre en conſiſtance (ce qui ne ſera pas ſi-tôt (lors verſez le tout dans un pot pour le laiſſer refroidir, & quinze ou vingt jours aprés remuez l'onguent afin que l'huile qui ſurnage, s'incorpore avec l'onguent, couvrez-le pot, & dans un mois l'onguent ſera prêt à employer, & non plutôt, ſi on l'a remué juſqu'au fond.

Cet onguent eſt une eſpece de cauſtic : il eſt admirablement bon pour diſſiper les veſſigons, les molettes, les loupes, les ſuros, les poireaux, & les boutons de farcin, même tout ſeul il guérit le farcin, il réüſſit fort bien étant appliqué ſur les javars encornez quand la chair eſt ſurmontée ; enfin on peut l'appliquer ſur toutes les parties du corps du Cheval lorſqu'il faut conſumer quelque choſe, hors à la bouche.

On l'applique à froid en graiſſant legerement la partie tous les jours, afin qu'il ne cauſe pas d'enflure ; à un ſuros & un veſſigon on en met un emplâtre de la largeur du ſuros, & on le lie, le laiſſant deux fois vingt-quatre heures, puis on l'ôte, l'eſcare ſe fait, & graiſſant de ſain-doux elle tombe.

On le doit appliquer avec un pinceau, afin de n'en mettre que ce qu'on veut.

Il ſe garde long-temps, plus il eſt vieux, meilleur il eſt.

On pourra reſſerrer un veſſigon par le remede ſuivant ; mais il reviendra ſi le Cheval travaille beaucoup.

Prenez une pinte de fort vinaigre, mettez dedans trois onces galbanum, & autant de maſtic, faites cuire & diſſoudre ces drogues, juſqu'à ce que les deux tiers du vinaigre ſoient conſumez, puis mêlez parmi, bol fin ou de Levant une livre, & de therebentine commune autant, mêlez le tout ſur un feu lent, pour en faire une charge, c'eſt-à-dire, que cela ſoit en conſiſtance d'emmielure, appliquez-la chaude ſur le veſſigon, elle s'y attachera, & mettez du papier par deſſus.

Quand on voudra y appliquer le feu, il eſt bon d'avoir uſé de ramolitifs, afin qu'il puiſſe agir avec plus d'efficace ; il faut appliquer le feu en Lune vieille, & barrer la veine en même temps, avec le feu au haut & au bas du jarret ; quand le veſſigon eſt devenu fort gros le feu n'y réüſſit pas toûjours, il en reſſerre une partie, mais non entierement ; ainſi le plus sûr eſt dés qu'on apperçoit un veſſigon, de le rayer avec le feu au dedans & au dehors du jarret, car ſi on donne le feu ſimplement ſur l'endroit où eſt le veſſigon, qui ſe-

ra par exemple en dehors du jarret, le feu le poussera au dedans, ainsi il faut recommencer & donner le feu en dedans; le plus asŝûré est de donner toûjours le feu dedans & dehors, quelque infirmité que le Cheval ait; à plus forte raison pour le vessigon, qui naturellement passe d'un côté à l'autre du jarret. Chap. CLXXIII.

Du Jardon ou Jardé.

Le Jardon est une tumeur calleuse causée de matiere flegmatique & visqueuse qui manque de chaleur pour la resoudre, à cause de sa dureté; elle presse les nerfs & les tendons qui font le mouvement, & par ce moyen cause très-grande douleur au Cheval, en sorte qu'il en demeure maigre, souvent boitteux, & étroit de boyaux : cette incommodité est considerable, elle peut estropier le Cheval & le rendre inutile : ce mal est presque toûjours hereditaire, il vient pourtant de fatigue, & de ce que les Chevaux ayant le jarret petit & foible, on les contraint à galoper sur les hanches, & à faire d'autres actions où il faut que le jarret porte tout le corps, en montant & descendant les montagnes, comme encore les voltes & les courbettes; mais ce qui leur nuit plus que tout au jarret, sont les arrêts trop precipitez & courts au bout d'une course violente, car un seul arrêt fait mal-à-propos, peut causer un jardon ou un esparvin, l'un & l'autre estropient trés-souvent un Cheval. Chap. CLXXIV.

Le remede au jardon, est de raser le poil & appliquer dessus un ceroüenne, il le dissipera pour quelque temps si le Cheval n'en est pas boiteux; mais si le Cheval est boiteux du jardon, ou s'il a beaucoup travaillé, il reviendra; c'est pourquoi le plus asŝûré est d'appliquer le feu aprés le ceroüenne : on peut se servir du ceroüenne ci-devant ou du suivant.

Ceroüenne ou Emplâtre resolutif.

Prenez emplâtre *Diachilum magnum cum Gummis* deux onces, sinabre une once & demie, *Gummi Bdellii*, *Oppopanacis*, & *Ammoniaci* de chacun une once & demie, huile d'aspic & de therebentine de chacune une once, cire neuve autant qu'il sera besoin : il faut macerer les gommes dans du vinaigre, puis les faire cuire à feu lent, les passer par un linge, puis ajoûter le reste, & en faire une masse d'emplâtre, laquelle doit être preparée par un Apotiquaire, car il est difficile de cuire les gommes sans les brûler; & d'en donner ici le moyen, il seroit peut-être inutile si on ne le voyoit faire.

Vous étendrez de cet emplâtre sur du cuir, & l'appliquerez sur

Chap. clxxiv. le jardon, ou bien l'emplâtre de noix, l'ayant puissamment frotté avec de l'huile d'iris : il faut laisser ces emplâtres sept ou huit jours, & ensuite y appliquer le feu dextrement en forme de plume, parce que le lieu ayant été ramolli, le feu penetrera autant que s'il étoit donné rudement sans avoir ramolli auparavant, & ainsi il paroîtra moins; en mettant le feu on arrêtera la veine dessus & dessous le jarret, avec une, deux ou trois rayes de feu qui la traversera : l'on peut appliquer une raye de feu tout le long de la veine, depuis l'endroit où vous l'avez arrêtée jusqu'à l'autre.

Ce ceroüenne est bon pour dissiper toutes grosseurs qui sont restées au boulet ou ailleurs, ensuite d'un heurt, d'un coup ou d'autre chose : il resoudra le tout, si on le tient quelque temps dessus, comme le fera aussi l'onguent de noix.

Esparvin sec.

Chap. clxxv. L'Esparvin sec à la difference de l'autre, est celui où il ne paroît rien au jarret ; ce n'est autre chose qu'un mouvement dépravé & gâté, qui semble tenir quelque chose du mouvement convulsif: il procede de ce que le jarret est embarrassé par des matieres crasses & visqueuses, qui descendent des parties d'en-haut, & s'arrêtent aux muscles qui font le mouvement, elles empêchent le jarret de se mouvoir ; de sorte que le Cheval est contraint de faire tout le mouvement de la hanche, & ainsi il leve la jambe tout à coup, & la hausse plus qu'il ne seroit necessaire. Une marque de cet embarras est que la plûpart des Chevaux qui harpent, d'abord que le jarret est échauffé, c'est-à-dire quand ils ont fait cinq ou six pas, ils ne harpent plus ; arrêtez un moment que le jarret ne se refroidisse, les premiers pas que le Cheval fera, il haussera la jambe comme il avoit fait au sortir de l'écurie, qui est ce que nous appellons harper. Ce mal est connu de tous les hommes qui ont des yeux, car voyant hausser une jambe de derriere à un Cheval plus qu'il n'est necessaire pour marcher, on connoît que c'est un esparvin qui en est la cause. Ils ont ce mal par fois à tous les deux jarrets, il n'est pas toûjours douloureux, & ne porte pas un préjudice si notable que l'esparvin de bœuf ; mais si le Cheval est étroit du derriere, il en vaudra beaucoup moins, si ce n'est qu'on le mette en courbettes, auquel cas il les rabatra de plus haut, & avec plus de grace ; mais il en sera bien plutôt usé, car les esparvins quoique secs, ne sont pas toûjours sans douleur ; on dit de ces Chevaux qu'ils harpent.

Cette incommodité n'empêche pas beaucoup de gens d'acheter un

un Cheval ; mais on en doit prendre meilleur marché de beaucoup ; car c'eſt un grand défaut de quelque ſens qu'on le tourne, & finalement le Cheval en demeure eſtropié ou peu s'en manque, & il n'eſt jamais vif. Chap. CLXXV.

Je ne mettrai point ici de remedes, hors du feu pour ce mal, car je n'y en ai jamais vû pratiquer ; c'eſt pourquoi à mon égard il demeurera incurable, ſi on n'eſt reſolu d'y donner le feu.

Lorſque les Chevaux à force de harper deviennent boitteux, comme il arrive ſouvent, lors il ne faut pas heſiter d'y donner le feu, tout comme ſi c'étoit un eſparvin de bœuf, & il réüſſit quelquefois, dans deux ou trois mois les Chevaux ſe peuvent rétablir, & quoiqu'un Cheval qui harpe ne boitte pas, c'eſt une très-bonne methode d'y donner le feu, car il reſout & conſomme une partie de ces matieres craſſes & viſqueuſes, qui étant arrêtées & fixées dans les muſcles du jarret cauſent le mouvement extraordinaire qu'on appelle harper, qui enfin avec le temps fait preſque toûjours boitter le Cheval.

De l'Eſparvin de Bœuf.

L'Autre ſorte d'eſparvin, eſt celui qu'on appelle de bœuf, car les vieux bœufs en ont preſque tous : c'eſt une tumeur qui s'engendre par le concours des humeurs froides qui s'endurciſſent avec le temps, & deviennent comme l'os, ce qu'il y a de plus ſubtil dans la tumeur étant exhalé & reſout ; il eſt cauſé des mêmes accidens que le jardon & veſſigon, mais il fait boitter le Cheval : on le connoît en ce que c'eſt une groſſeur ſituée au bas & au dedans du jarret nottée dans la figure au chiffre 30. à l'endroit où la jambe joint : il paroît peu au commencement, puis il groſſit. Chap. CLXXVI.

Le Cheval boitte ſouvent des eſparvins, par fois auſſi il n'en boitte pas ; la douleur qu'ils lui cauſent, eſt ſouvent ſi grande, qu'ils en demeurent maigres, éflanquez, & ne peuvent ſupporter le travail ; les Chevaux qui ont de ces eſparvins, n'ont jamais guéres de boyaux, & pour mon particulier je n'en voudrois point pour quelque prix que ce fût.

J'ai vû beaucoup de Chevaux avec deux gros eſparvins de bœuf, leſquels ne boittoient pas, ni n'en étoient pas plus maigres, trottant en main ſur le pavé également des deux jambes de derriere, ne manquant point de boyau : ces Chevaux dans les pleines ſerviront, & il n'en meſarrivera pas ſi-tôt, mais dans un païs de montagnes pour plus de ſûreté, il ne s'en faut pas embêter.

CHAP. CLXXVI. Neanmoins les Marchands de Chevaux les plus connoiſſeurs achetent des Chevaux avec des eſparvins de bœuf, comme je les ai décrits, pourvû qu'ils ne boittent pas, & qu'ils marchent bien & également, mais ils ne les achetent pas pour s'en ſervir, car le ſervice n'en vaut rien, c'eſt pour y gagner deſſus, auſſi ils ne laiſſent pas de les revendre comme de bons Chevaux; pour mon particulier, je n'en voudrois pas, ſur tout dans les païs de montagnes, où les jarrets ont beaucoup à ſouffrir.

Ce mal eſt très-dangereux, & on eſt obligé d'en venir au dernier remede, qui eſt le feu, qui ne les guérit pas toûjours.

Quand le mal eſt hereditaire, il n'y a pas d'autre remede que le feu; pourtant dans ſon commencement on peut tenter quelques remedes topiques, c'eſt-à-dire exterieurs.

Prenez les onguens d'Agrippa, Martiatum & d'Althea, de chacun deux onces, huile d'iris une once, huile de lombris & de ſemences d'hiebles ana trois onces, mêlez le tout enſemble, & appliquez tout chaud comme un emplâtre ſur l'eſparvin, & continuez huit ou dix jours; au bout deſquels ſi vous ne voyez aucun amandement, il faut raſer le lieu, & appliquer deſſus un ceroüenne pendant cinq ou ſix jours, puis mettre le feu ſur l'eſparvin fort proprement, mais ſans le flatter: on obſervera d'arrêter la veine deſſus & deſſous le jarret avec le feu, & une raye au long de la veine, depuis l'endroit où elle eſt arrétée en haut juſqu'au bas, où elle eſt encore arrêtée demi-pied au deſſous du jarret, & un pied au deſſus, parce que cette groſſe veine, ſi elle n'eſt arrêtée, abreuve continuellement la tumeur.

Et afin qu'on n'y ſoit pas trompé, je vous donnerai avis que perſonne ne peut aſsûrer qu'il guérira & rendra droit un Cheval qui a un eſparvin, avec le feu, & pourtant il n'y a point d'autre remede, contez-là deſſus. Il en guérit beaucoup, & pluſieurs demeurent boitteux toute leur vie; ſur tout aux Chevaux qui l'ont ſupporté l'ong-temps, ils ne laiſſent pas de ſervir; mais le ſervice d'un Cheval boitteux n'a jamais été agreable ni beaucoup utile.

Des Variſſes.

CHAP. CLXXVII. AVANT de parler de la courbe, je ferai connoître une tumeur nommée variſſe, qui eſt ſouvent priſe par pluſieurs Marêchaux pour une courbe, & qui ne l'eſt point: la cauſe des variſſes eſt premierement d'avoir les veines trop groſſes au plat de la cuiſſe, enſuite le Cheval dans la jeuneſſe venant à faire un effort de jarret,

le sang se porte en cette partie avec trop d'impetuosité & en grande abondance, ainsi la veine se dilate en cet endroit sous l'os du jarret & la varisse se forme : elle vient à côté de la courbe & un peu plus bas : elle est située sous un os qui est au dedans du jarret le plus élevé & le plus apparent de tout le jarret en dedans, & la grosse veine de la cuisse passe dessous la tumeur, s'y dégorge & forme sa varisse, elle est molle, & cede sous la main lorsqu'on la touche ; on la peut comparer aux varisses des hommes, puisque c'est une dilatation de la veine en cet endroit, qui n'est point douloureuse. Le seul remede à ce mal est d'arracher un pan de veine du jarret, comme j'en enseignerai la methode au Chapitre CLXXXV. Ce mal est plus ordinaire aux Chevaux de carosse chargez de chair qu'aux autres ; il n'est pas douloureux, il ne fait pas boitter le Cheval, & ne lui nuit pas extrêmement ; mais comme les gens de peu d'experience ont peur de tout, ils croyent d'abord que c'est une courbe, ce qui n'est pas, car la courbe est dure & n'est pas située au même endroit : on peut, si on veut, frotter l'enflure avec de l'huile de laurier de temps en temps ; elle fera pousser une galle ou croûte sur l'enflure, laquelle on dissipe en lavant la partie avec de la lavûre d'écuelles, & lorsque la galle ou croûte est ôtée, il faut refrotter encore avec de l'huile de laurier, & continuer ce procedé & barrer la veine au dessus & au dessous du jarret : cela dissipera la varisse, mais elle reviendra au premier travail. CHAP. CLXXVII.

Plusieurs donnent le feu aux varisses, les Marêchaux n'y manquent jamais, mais il ne fait pas toûjours l'effet qu'on en avoit attendu, car il l'empêche souvent de croître, mais il ne la resserre pas : sur tout n'appliquez jamais sur une varisse ni onguent de Scarabeus, ni retoire ; car ils causent l'un & l'autre des desordres si grands qu'on a lieu de s'en repentir : j'y ai été attrapé, & ne le serai jamais, profitez de l'avis.

De la Courbe.

LA courbe est une tumeur faite de matiere flegmatique, grosse, dure située au dedans du jarret plus haut que l'esparvin, sur la substance du tendon, qui passe en écharpe au dedans du jarret : cette tumeur est longue comme une poire coupée en deux, plus grosse en haut qu'en bas ; quelquefois elle fait boitter le Cheval. CHAP. CLXXVIII.

Elle vient aux Chevaux de tirage plutôt qu'aux autres, à cause de l'effort que les jarrets font en tirant : ensuite duquel le gros tendon étant affoibli, toutes les humeurs y aboutissent, & y sont entretenuës par la maîtresse veine de la cuisse qui passe fort près : elle vient aussi

CHAP. CLXXVIII aux Chevaux pour avoir travaillé trop jeunes, pour avoir les jarrets foibles & petits, de même que pour les autres causes, dont nous avons parlé dans les autres maux du jarret.

Pour la cure, on peut tenter les mêmes remedes que nous avons ordonné aux esparvins, mais assez inutilement : le seul remede est le feu, & qui encore ne la guérit pas, car il la resserre peu ou point, mais ce qu'on peut esperer du feu, c'est qu'il empêche que la courbe ne grossisse davantage.

Comme le feu est très-utile pour plusieurs des maux précedens, je crois qu'il est bon de vous enseigner la maniere dont on doit le donner.

Methode pour donner le feu au Cheval.

CHAP. CLXXIX. A Moins que la necessité ne vous y oblige, il faut toûjours donner le feu à un Cheval pendant le décours de la Lune, le meilleur temps est cinq ou six jours aprés la pleine.

Dans le cours de ce Livre, nous avons expliqué une partie des endroits & des maux ausquels il faut donner le feu, mais pour ôter une difficulté qu'on propose souvent, si on peut sans peril donner le feu sur des parties nerveuses, & si l'on ne doit pas apprehender de les estropier.

Je soûtiens qu'on peut donner le feu par tout sans aucun danger pourvû qu'on ne perce pas le cuir avec les coûteaux de feu dont on se sert : pour bien donner le feu, premierement il faut avoir la main legere, c'est-à-dire qu'on n'appuye pas beaucoup avec le coûteau de feu sur les rayes qu'on fait, & que les coûteaux ne soient que simplement rouges, & non flambans, c'est la seconde observation, & qu'ils ne doivent être chauffez qu'avec du charbon de bois, voilà pour la troisiéme. Ainsi pour bien donner le feu, il faut observer trois choses, que celui qui le donne ait la main legere, qui est de ne point appuyer avec le coûteau de feu sur la raye qu'il fait, voilà la premiere ; la seconde que les coûteaux soient seulement rouges & non flambans ; la troisiéme de ne les chauffer qu'avec du charbon de bois. Etant donné de la sorte, il réüssira trés-bien par tous les endroits du corps, & les nerfs n'en peuvent être endommagez, non plus qu'aucune autte partie n'en souffrira pas le moindre préjudice. L'experience en ces occasions, qui est plus forte que tous les raisonnemens, convaincra tout le monde : y a t-il une partie plus pleine de nerfs & de ligamens, que les jarrets & le derriere du canon aux jambes de devant ? J'ai fait donner cent fois le feu en tous ces

endroits-là avec bon ſuccez, dedans, dehors, au plis, à côté, derriere, ne perçant point le cuir, & obſevant ce que j'ai dit ci-deſſus, les Chevaux en ont reçû toûjours du ſoulagement; je l'ai fait donner encore autour des boulets, devant & derriere, l'endroit eſt plein de nerfs & de ligamens, la peau fort prés des os qui font le mouvement, ſi le feu y avoit cauſé la moindre alteration, on s'en ſeroit apperçû, au contraire je n'en ai vû arriver que du ſoulagement, puiſque le feu eſt le plus grand reſolutif que nous ayons; ainſi une partie qui ſera reſtée fort enflée, nonobſtant tous les remedes, & quoique les humeurs ſe ſoient congelées, le feu reſoudra le tout, & la jambe qui étoit ronde auparavant, deviendra belle & netre, & ſervira encore long-temps; juſqu'à preſent il m'a toûjours paru que le feu donné comme je l'ai dit, a fait un fort grand effet.

Les Italiens qui ſont gens ſpirituels & fort entendus en Chevaux, ne faiſant rien à la hâte, ni ſans connoiſſance de cauſe, donnent le feu par une pure précaution aux jambes & aux jarrets, ſans qu'un Cheval entr'eux en ſoit moins eſtimé: les Turcs, les Arabes, & les Mores le donnent de même, pour conſerver les Chevaux dans les courſes violentes qu'ils font tous les jours.

Je n'entreprendrai pas de reſiſter à tous les abus que l'ignorance & le peu d'experience ont introduit parmi ceux qui ont ſoin des Chevaux, j'aurois trop affaire, quoique aſſûrément j'en aye détruit un très-grand nombre, & fort apprivoiſé, & ôté l'apprehenſion qu'on avoit du feu particulierement à Paris. Et je puis aſſûrer avec connoiſſance de cauſe que le feu m'a preſque toûjours réüſſi, & ſouvent au de-là de ce que je l'avois eſperé, & ſi je l'ai fait donner à un très-gand nombre de Chevaux: veritablement il y en a qui s'écorchent, qui léchent leurs playes, & ſont difformes & plus long-temps à guérir: ce n'eſt point la faute du remede, mais c'eſt la negligence de ceux qui ont ſoin des Chevaux; car par ce peu de ſoin le feu demeure fort marqué des grandes cicatrices que les écorchures ont fait, & non l'application du feu.

Et il eſt de trés-grande conſequence d'empêcher les Chevaux de ſe gratter, frotter, mordre, lécher & écorcher les endroits brûlez, lorſque les eſcares en ſont tombées, & que la chair eſt vive, car pour dextrement que le feu ait été donné, ſi l'on n'apporte ces precautions, la partie reſtera difforme; mais comme il eſt fort difficile de les empêcher de s'écorcher à cauſe de la grande démangeaiſon qu'ils ſouffrent lorſqu'ils commencent à guérir, il faut leur mettre des colliers comme aux Chevaux qui ont le farcin, ou les attacher en ſorte qu'ils ne ſe puiſſent lécher, & ſur les playes mettre de l'alun

brûlé en poudre, ou du vitriol calciné en rougeur, nommé colcotar, ou bien de l'eau vulneraire, parce que les playes ayant été moüillées une fois le jour avec cette eau, les Chevaux n'y souffriront aucune démangeaison de vingt-quatre heures, au défaut de l'eau vulneraire, l'eau seconde, ou l'eau jaune peuvent servir pour empêcher la démangeaison; la promenade contribuë à ôter la démangeaison.

Si on a ces soins là le feu paroîtra très-peu, & en hyver que le poil est grand, personne ne pourra s'appercevoir que le feu y ait été, & même des Chevaux ausquels j'avois fait donner le feu ont été vendus sans qu'on se soit apperçû qu'on leur eût donné le feu.

En donnant le feu, à moins d'une grande necessité, & presque jamais hors des endroits necessaires, il ne faut percer le cuir, mais le brûler peu à peu sans se presser jusqu'à ce qu'il devienne couleur de cerise.

Il faut remarquer que le feu, lorsqu'on est obligé de percer le cuir, est de difficile guérison. Il vient des clous & des tumeurs sur la ganache; que s'ils venoient ailleurs, il faudroit la tumeur étant meure, & la matiere en état d'être évacuée, percer l'endroit avec un bouton de feu pour tenir le trou ouvert; mais il s'en faut bien donner de garde sur le plat de la ganache, car il y réüssit trés-mal, & fait un ulcere difficile à guérir.

Les endroits où l'on perce le cuir sont sur les formes, sur les javars & atteintes encornées; aux efforts de hanche & d'épaule il faut percer le cuir avec des boutons de feu: on donne par fois des semences de feu, qui sont de petites pointes de feu qui percent le cuir prés à prés avec un ceroüenne par dessus. Voilà à peu près les endroits où l'on perce le cuir: car aux jarrets & autre parties nerveuses, il est fort dangereux de percer le cuir; il faut du temps pour bien donner le feu, & il réüssit infiniment mieux de le donner avec des coûteaux mediocrement chauds, & repasser plutôt cinq ou six fois sur une même raye, n'appuyant point avec le coûteau de feu, que de faire tout en un coup avec un coûteau fort chaud, ou bien de ne brûler que le poil comme beaucoup de Marêchaux font, ils appellent cette maniere de donner le feu, un feu leger, il est asûrémeut si leger qu'il ne sert à rien: la plûpart de ceux qui disent qu'il faut donner un feu leger, ont raison, quoiqu'ils n'entendent pas ce qu'ils disent, puisqu'ils croyent qu'il faut seulement brûler le poil, & toucher peu ou point à la peau, ce n'est pas cela, mais il faut que la main soit legere en donnant le feu, & le donner vivement en couleur de cerise, & également par tout sans appuyer le coûteau.

Sept ou huit jours avant de donner le feu, il faut amollir la partie, ou avec des bains, comme nous avons dit aux jambes foulées, ou avec des ramollitifs, comme dans la cure des sur-os & des vessigons, parce que ces remedes disposeront l'humeur à être facilement resoluë par le feu, qui a une singuliere proprieté pour dissiper & resoudre l'humeur, & pour resserrer la partie. Chap. CLXXIX

La partie étant ramollie, il faut donner le feu legerement & proprement, & selon le lieu; tantôt en forme de palme, de plume, d'écusson, de rose, ou autre figure telle qu'on veut.

Le feu donné proprement à une partie ramollie, penetrera au double de celui qui sera donné très-violent, sans avoir preparé la partie affectée avec les ramollitifs necessaires.

Quand on a donné le feu, on peut mettre sur les endroits brûlez de la cire jaune fonduë, & mêlez avec de la poix noire fonduë, puis de la tondure de drap pour couvrir le tout; au bout de neuf, dix ou douze jours l'escare tombera; alors il faut laver tous les jours avec de l'eau-de-vie la partie brûlée, On appelle ce qu'on applique sur les endroits où l'on a donné le feu, un ceroüenne; mais je m'en sers peu & me trouve aussi bien de n'en point mettre, mais seulement je fais frotter les endroits brûlez avec eau-de-vie & miel mêlez ensemble tous les jours, & l'escare tombée, seulement avec eau-de-vie jusqu'à guérison. Veritablement quand on a percé le cuir, il faut indispensablement y mettre un ceroüenne afin de concentrer la chaleur & l'effet du feu pour qu'il agisse plus puissamment sur la partie malade; & si l'on ne perce pas le cuir, il faut laisser le feu tel qu'il est, comme quand on le donne au farcin, parce que l'escare tombe toute seule, & il y paroît moins, au lieu qu'avec la cire, la poix, ou autre ceroüenne quel qu'il soit, il s'en va de grands morceaux qui rendent l'endroit difforme.

On doit donner le feu avec des coûteaux assez déliez de tranchant, mais ronds au lieu d'être tranchans, & toutes les fois qu'on les chauffe, les ôtant du feu, ôter la crasse qui s'y attache en les frottant contre quelque morceau de bois; car cette crasse coupe le cuir & gâte tout, & en le donnant, suivre le poil, c'est-à-dire, couler au long du pli du poil, afin que les poils qui sont auprés couvrent les rayes que le feu aura fait quand il sera guéri; par exemple, sur les nerfs des jambes de devant, les rayes de haut en bas, & commencer une raye entre le nerf & l'os de haut en bas, dedans & dehors, & trois ou quatre rayes sur le nerf en égale distance, il est mieux que de rayer en travers comme font quelques-uns, ce qui ressemble à une vive qu'on veut griller.

Chap. clxxix. Plusieurs curieux composent divers onguents dessicatifs & restrainctifs, que les Marêchaux appellent ceroüennes, & qu'ils appliquent sur le lieu qui a eu le feu, sans necessité toutefois, lorsque le cuir n'est pas percé, & qu'on craint de faire une grande cicatrice; ils sont composez de poix navalle, & poix de Bourgogne, de chacune demie-livre, therebentine & poix-resine de chacune quatre onces, du bol & terre sigillée de chacune six onces, poudre de roses une once, mêlez & incorporez le tout comme de l'onguent, puis appliquez sur le mal qui a eu le feu; ce qu'ils appellent un ceroüenne, & qui en seroit un en effet, mais n'y mettent que de la poix noire, à cause qu'elle coûte moins, & qu'elle est plutôt prête.

L'on pourra pratiquer cette methode si on veut, mais je croi qu'il est plus propre de ne rien mettre du tout, car l'escare tombant, elle n'emporte pas la piece qui est auprés, & il y reste moins de marque. Il est vrai aussi qu'il est necessaire à certaines grosseurs d'y mettre un ceroüenne, car il concentre mieux la chaleur du feu, & lui fait faire un plus grand effet, & le rend plus resolutif; mais c'est seulement lorsqu'on ne craint pas de faire une vilaine cicatrice qui difforme la partie; car enfin le feu bien donné sans ceroüenne est suffisamment resolutif, chacun à son goût, & pourra choisir ce qui lui agrée le plus. Notez que si l'on a dessein de mettre un ceroüenne, il ne faut pas que les rayes de feu soient si près à près que lorsqu'on n'en met point.

Chacun à sa methode pour donner le feu, les uns se servent de coûteaux d'argent, les autres d'une piece de quatre pistoles, quelques-uns de coûteaux de cuivre: je croi cette derniere la plus à propos, car le cuivre est fort ami des playes, il resiste à la corruption & netoye: l'or est excellent à bien des usages, mais il faut remarquer que le feu donné avec l'or, marque & fait une escare infiniment plus grande, ce qui laisse la partie difforme: je l'ai éprouvé fort souvent contre l'opinion de beaucoup de gens; il y a quelque chose de fort doux dans l'argent, & le feu en est très-bon; car il est moins acre que celui de l'or. Mais comme la dépense des coûteaux d'argent est trop grande, je me suis servi jusqu'à present de coûteaux de cuivre, & m'en suis bien trouvé, & je les prefererai toûjours à l'or & non à l'argent, & sur tout je vous recommande de ne pas beaucoup chauffer vos coûteaux, & de ne les chauffer qu'avec du feu de charbon de bois, le charbon de pierre ou de terre a quelque chose de trop acre, qui fait une trés-grande escare.

Les effets du feu ne sont pas prompts: j'ai vû des Chevaux ausquels l'effet du feu n'a paru en son plus haut point que six mois

aprés

après qu'il a été donné : c'eſt un reſolutif inſenſible, il faut du temps pour digerer & cuire l'humeur qu'on veut reſſerrer ; c'eſt en quoi toute perſonne qui fera donner le feu à un Cheval, doit s'armer de patience, & enfin il en verra réüſſir les effets, & ſi l'on donne le feu à une partie dont le Cheval boitte, il arrivera ſouvent qu'il boittera encore trois ou quatre mois après que le feu aura été donné ; & finalement il guérira. Il ne faut pourtant pas croire que le feu guériſſe tout, il y a des maux envieilis qui ne guériſſent ni par le feu, ni par autre choſe, les molettes nerveuſes envieillies ſont de ce nombre aux jambes de derriere, quand elles ſont chevillées & dures, & beaucoup d'eſparvins.

Reſte à parler du temps qu'il faut laiſſer repoſer un Cheval, auquel on fait donner le feu aux jambes, aux jarrets, ou autres parties baſſes. L'effet du feu dure vingt-ſept jours, neuf pour ſon augmentation, neuf pour l'état, neuf pour le declin ; quand on veut bien faire, on ne fait pas travailler les Chevaux pendant ce temps-là ; mais le moins qu'on leur en puiſſe donner pour en voir réüſſir de bons effets, eſt dix-huit jours, quoique pluſieurs ne les laiſſent pas tant, & je crois qu'ils font mal, & il vaut mieux ne pas faire un remede que de le faire imparfaitement : ce n'eſt pas qu'il faille laiſſer croupir le Cheval dans l'écurie, & quoiqu'il ne travaille pas, il le faut promener tous les jours une demie-heure au pas pour dégourdir la partie, & le feu ne fait plus d'effet : mais pour bien faire il ne le faut promener qu'après dix-huit jours paſſez.

Les Marêchaux qui font difficulté de donner le feu dans les parties nerveuſes, crainte d'eſtropier un Cheval, ſont des ignorans ; & je leur maintiens que s'ils ne percent point le cuir, & qu'ils ayent la main legere, en quelque endroit qu'ils le donnent, jamais il n'en arrivera de mal ; je n'excepte aucune partie, & n'avancerois pas cette propoſition, ſi je n'en avois l'experience confirmée par cent differentes operations : l'importance eſt ſi grande d'apporter les précautions que j'ai dit en donnant le feu, d'avoir la main legere, qui eſt de ne preſſer pas ſur la raye avec les coûteaux, qui doivent être ſeulement rouges, ſans les faire flamber, & au feu de charbon de bois, que j'ai vû deux Marêchaux, l'un donner le feu à une jambe de devant, l'autre à l'autre : celui qui avoit la main legere, le feu lui réüſſit trés-bien, & l'autre qui avoit appuyé & fait trop chauffer les coûteaux, fit dépoüiller toute la jambe, qui eut mille peines à guérir, & ils avoient donné même nombre de rayes l'un & l'autre.

Lorſqu'on veut que le feu penetre & reſolve une enflure dure, ſi on n'a pas eu le temps de la ramollir, il faut, le feu étant donné

Chap. CLXXIX. comme je l'ai ordonné, passer sur les rayes avec un pinceau de l'esprit de vitriol deux ou trois fois, il fera agir le feu, & concentrera sa chaleur, en sorte qu'il fera beaucoup plus d'effet qu'il ne feroit si on ne se servoit pas de cet esprit de vitriol; que si c'est un endroit où on veüille mettre un ceroüenne après le feu, il faut attendre un moment après que l'esprit de vitriol a été mis, afin de le laisser imbiber avant d'y mettre le ceroüenne, les escares tomberont plus nettes & plutôt, & le feu fera un plus grand effet.

Je crois être un de ceux qui ont mis l'usage du feu en vogue à Paris, j'ai fait perdre l'apprehension qu'on en avoit, car je l'ai fait donner à tant de Chevaux, qu'on a été desabusé, & ayant vû les bons effets qu'il a produit, on s'est rendu à l'experience, qui est la cause maîtresse des Arts, & presentement on le fait donner très-communément; en cela je crois avoir servi utilement le public: Il y a vingt-cinq ans que parler de donner le feu à un Cheval, & parler de l'envoyer à l'écorcheur, c'étoit tout de même: presentement ce n'est plus une affaire, & les gens y consentent au premier mot.

De tous les maux des jambes de derriere, du jarret en bas.

Chap. CLXXX. LEs gros Chevaux de Hollande & de Frise, étant d'un temperament flegmatique, ayant été nourris en païs humides, ont les jambes fort chargées de chair & de poil, ce qui empêche les Palfreniers & les Cochers de les pouvoir nettoyer, & la boüe qui est pleine d'un nitre, qui est une espece de corrosif, cauterise le cuir, & appelle l'humeur en ces parties, qui engendre des ulceres, & toutes les autres ordures qu'on voit aux jambes des Chevaux de carrosse.

Les jarrets gras & charnus sont plus sujets à tous ces maux que ceux qui sont secs & nerveux, car c'est comme une source d'où procedent continuellement des humeurs, pour nourrir toutes les infirmitez qui viennent en ces endroits, desquelles nous allons parler l'une après l'autre.

Il y a quelques gens qui pour prevenir les eaux & les autres ordures des jambes ausquelles les Chevaux de Hollande sont sujets, les font desargotter; ce qu'on fait en cette maniere. Tous les Chevaux ont des argots, qui est un morceau de corne tendre au derriere du boulet, il faut fendre cet argot en deux, & ensuite fendre le cuir au dessous jusqu'à la chair vive, puis décerner & détacher une chair spongieuse & glanduleuse grosse comme une noix, en partie avec la corne de chamois, partie avec le bistouri; on peut la détacher &

ôter tout à fait, car c'est à ce qu'ils disent, comme le receptacle où se forme la fluxion, qui ensuite sort en forme d'eaux, de poireaux, ou autres ordures.

Cette chair spongieuse étant ôtée, il faut remplir le trou avec de la filasse imbibée de therebentine chaude, qu'on retiendra dans le trou avec du chigros attaché aux deux lévres de la playe; & le laisser ainsi sept ou huit jours, puis l'ôter, nettoyer la playe avec du vin chaud, & remettre de la filasse frottée de therebentine chaude : l'on ne fait cette operation qu'aux jambes de derriere & je crois qu'elle ne fait ni bien ni mal.

Quelques-uns par précaution, d'abord qu'ils ont acheté des Chevaux de carrosse, leur font barrer les veines aux jambes de derriere, haut & bas du jarret, pour couper chemin aux eaux, & autres ordures qui viennent aux jambes des Chevaux; j'estime beaucoup plus cette operation que la precedente; mais la meilleure precaution qu'on puisse apporter pour prevenir les suites des méchantes eaux & autres ordures des jambes des Chevaux, est dés qu'on les a guéries plusieurs fois & qu'elles reviennent, de leur faire user des décoctions de gayac, ou de buis au défaut pendant sept ou huit jours au printemps. La methode de les faire est au Chapitre 146. & ensuite les purger; assûrément ce remede les previendra, & continuer une fois tous les ans deux années de suite : lors même qu'on traite ces vilaines jambes pourries, le seul remede pour les guérir, est de les faire user de ces décoctions & les purger ensuite, cela détournera, évacuera, ou consommera ces humeurs qui se jettent sur les jambes & les pourrissent.

Des queuës de rat, ou arrêtes

Les queuës de rat ou arrêtes, ne sont autre chose qu'une infirmité qui vient le long & au côté du nerf de la jambe, bien au dessous du jarret, environ le milieu & plus bas, & qui s'étend jusqu'au boulet, qui fait tomber le poil, & découvre des callus & grosseurs très-rudes, on les appelle queuës de rat pour leur ressemblance.

Quelques-uns appellent ces maux des arrêtes, pour ressembler assez à l'arrête d'un poisson : le remede est de couper ces grosseurs ou cals avec le feu, & appliquer dessus l'emmielure blanche que nous décrirons, il tombera une escare, on dessechera la playe avec de l'onguent de la Comtesse, ou avec les poudres dont nous avons donné la description parlant des playes.

Si les arrêtes sont humides, & qu'il n'y ait point de cal ni d'enflure; il faut appliquer dessus de l'onguent du Bouvier, ou de celui d'Oldembourg.

CHAP. CLXXX. Ce mal eſt vilain, en ce que n'y ayant point de poil à la partie il choque la vûë, mais il ne porte pas un notable préjudice au Cheval.

Des Mulles traverſieres.

Les mulles traverſieres ou traverſines viennent au plis du boulet qui eſt au derriere, elles cauteriſent cet endroit, de maniere qu'il en ſort une humeur acre & maligne, qui s'entretient par le mouvement que le Cheval fait en cheminant, qui ouvre & ferme continuellement ce pli. Ce mal eſt douloureux & ſouvent fait boitter: il y a cent ſortes de receptes pour le ſécher; mais ſi le boulet eſt enflé, faites le remede ſuivant. Prenez de bonne huile de lin bien claire, & de l'eau-de-vie, autant de l'une que l'autre, agitez-les dans une fiole juſqu'à ce qu'elles ſoient bien mêlées, & lors frottez-en le mal: continuez à frotter pendant huit jours: le Cheval peut travailler pendant ce temps-là: ſi l'enflure continuë, appliquez ſur le mal l'emmielure blanche qui deſſechera la partie, évacuant l'humeur qui cauſe l'enflure: ſi la mulle traverſine n'a point cauſé d'enflure ni de douleur qui le faſſe boitter, deſſechez-la avec l'onguent du Bouvier, ou l'onguent noir qui eſt ci-après, ou l'eau qui eſt au deſſus dudit onguent noir, ou l'onguent d'Oldembourg qui eſt le plus fort & le plus deſſicatif que j'aye propoſé dans tout ce Livre.

Des Poireaux.

Les poireaux ſont comme des verruës qui viennent aux boulets & pâturons, & juſques près des fourchettes aux pieds de derriere, & rendent de l'apoſtume quand ils ſont verts: Pour remede on doit couper tous les poireaux avec le feu juſqu'à la racine, & appliquer de l'emmiellure blanche ſur les playes, juſqu'à ce qu'elles ſoient abſolument ſechées.

On ne ſe peut appercevoir que les poireaux ayent aucunes racines: car il n'y a point d'apparence de filamens, ni de quoique ce ſoit, mais ils ſont nourris & abbreuvez par un ſuc nerveux qui les entretient, lequel cauſe cette extrême puanteur, parce que ce ſuc étant hors de ſon lieu naturel, qui eſt le nerf, il degenere d'abord en pourriture, comme c'eſt l'ordinaire, & ce ſuc abbreuvant toûjours l'endroit du poireau, en fait renaître un nouveau, ce qu'on voit en ce que le poireau étant ſauté, la place demeure ſi nette qu'on croit ville gagnée; mais bien-tôt après ils reviennent & croiſſent comme auparavant; on les peut extirper avec la pierre infernale, ou cauſtic perpetuel: l'eſcare étant tombée, en remettre de nouveau, juſ-

qu'à ce qu'on ait mangé jusqu'au fond, & que la place soit unie. C'est un fâcheux mal que les poireaux, car ils reviennent quelque temps aprés qu'ils ont été extirpez. Chap. clxxx.

Le remede suivant guérit les poireaux; mais ils reviennent trois, quatre, cinq & six mois aprés, aux uns plutôt, aux autres plus tard: les Chevaux rendent service pendant ce temps-là, puis il faut recommencer; ce qui est encore plus avantageux que de laisser croître & venir le mal à un point qu'il soit incurable. Prenez trois onces de bonne eau forte, si c'est de l'eau reagalle elle en sera meilleure, mettez-la dans une fiole, & jettez parmi une once de mercure courant, qui est l'argent vif, laissez agir l'eau-forte, elle consommera tout le mercure; que si elle ne le consommoit pas, c'est une marque qu'elle n'est pas bonne, il la faut un peu chauffer, elle le consommera: cette eau preparée de la sorte est un caustic très-bon pour les boutons de farcin, car il fait tomber une petite escare sans inflammation, il n'y a qu'à continuer quelques jours, on mettra le bouton en état de guérir. Et pour les poireaux, il faut après avoir bien nettoyé & frotté les poireaux avec un pinceau de poil de pourceau, passer de cette eau sur les poireaux pendant trois ou quatre jours, ils tomberont tous, & la place demeurera nette, que vous dessecherez avec l'onguent noir, ou autre ci-aprés.

Ou plus facilement, prenez poudre à canon pilée & autant de souffre pilé, mélez-les ensemble, puis frottez le poireau bien fort, & le couvrez de cette poudre, en faisant attacher au poireau le plus de poudre que vous pourrez, mettez-y le feu avec un fer rouge, le feu ayant brûlé le poireau appliquez dessus du blanc de poireau pilé avec du vieil oingt pour faire tomber l'escare, laquelle étant tombée, si le poireau est resté gros, faites une seconde fois ce que je viens de prescrire, & même jusqu'à trois fois; enfin jusqu'à ce que le poireau soit absolument mangé, puis dessechez le mal avec l'onguent d'Oldembourg, ou celui du Cocher, ou autre que j'ai enseigné ci-devant: ce dernier remede réüssit trés-bien aux petits poireaux, pour les gros il faut les couper avec le feu.

Onguent trés-bon pour les Poireaux.

Mettez dans un creuset trois onces de vitriol en poudre, & une once d'arsenic aussi en poudre, mettez le creuset dans le feu de charbon, & remuant par fois, évitez la fumée qui est maligne, & continuez un trés-bon feu jusqu'à ce que toute la matiere soit un peu rougeâtre, lors ôtez du feu, & laissez refroidir: cassez Chap. clxxxi.

Chap. CLXXXI. le creuset & pilez la matiere très-fine, de cette poudre pilée très-fine, prenez-en quatre onces, & la mêlez avec cinq onces d'*album rasis*, bien incorporez ensemble ; de cet onguent frottez les poireaux legerement tous les jours à froid, continuez, ils tomberont comme un cerneau sans faire enfler la jambe, mais ne frottez absolument que le poireau & point ailleurs, & que le Cheval ne travaille pas pendant qu'on le frotte, le poireau tombe de lui-même, pensez la playe avec l'onguent de la Comtesse, les poireaux seront extirpez, & tenez pour assûré que c'est-là le plus beau secret pour les poireaux qui soit au monde : il est aussi très-bon pour guérir les boutons de farcin en les frottant de même que les poireaux, tous les jours peu, seulement oindre le poireau, mais il faut continuer jusqu'à ce que les poireaux soient tombez qui ne sera pas d'un mois, & autant de temps pour guérir les playes que l'escare aura laissé, qui est souvent fort creux si les poireaux étoient gros ; j'ai guéri des poireaux par cette methode qui ne sont jamais revenus, d'autres sont revenus de même qu'auparavant.

Si tous les jours vous graissez legerement les poireaux avec l'onguent du Duc de Neubourg, ils tomberont & peut-être ne reviendront plus, peut-être aussi reviendront-ils ; le Cheval ne discontinuera point son travail ordinaire si c'est en été, mais non en hyver.

Des Crevasses.

Les crevasses viennent au plis des pâturons, l'humeur acre & maligne les fait ouvrir en évacuant, & cause de la douleur. Ce mal comme le precedent est fort puant : pour remede il faut raser les endroits qui ont les crevasses, & s'il n'y aucune enflure, il faut y appliquer l'onguent du Bouvier, ou celui du Cocher, ou celui que nous décrirons, lequel en une seule application les dessechera : s'il ne réüssit pas, il faut appliquer dessus l'emmiellure blanche, & dans peu il sera guéri. Que si la chair paroît vilaine à la crevasse, & qu'elle ait peine à se guérir, il la faut toucher avec de l'esprit de vitriol, & deux heures après appliquer dessus de l'emmiellure blanche, & ensuite la crevasse sera guérie par les réïterées applications d'emmiellure.

Quelques-uns font difficulté de couper le poil en ces endroits, disant que lorsqu'il croît, il pique ce mal & le renouvelle, mais c'est un abus ; car il n'y a rien qui puisse tenir cette partie nette, si on y laisse le poil, & mal-aisément on la pourra guérir ; mais pour éviter cette incommodité, il faut couper le poil souvent bien ras, & je croi quand on a des Chevaux sujets à ces crevasses, qu'il est bon de leur

tenir le poil continuellement rasé dans les pâturons, les coupant aussi souvent que le crin; mais il ne faut pas couper le fanon.

L'huile de chenevis (à son défaut l'huile de lin) est trés-bonne pour frotter les crevasses, elle adoucit l'acrimonie de l'humeur, & fort souvent la desseche.

Prenez parties égalles d'eau-de-vie & d'huile de lin, agitez-les ensemble dans une fiole, puis en frottez les crevasses. Si ce remede n'opere pas assez, servez-vous d'un des onguens à dessecher.

Des mauvaises eaux.

Les eaux qu'on appelle mauvaises, tant à cause du desordre qu'elles causent aux jambes, que pour leur puanteur, ne sont autre chose qu'un pus acre qui sort par les pores, & amortit la peau du pâturon, du boulet, & par fois de la jambe entiere, il est même si corrosif, qu'il détache le sabot d'avec la couronne au talon: les eaux ne font pas ouverture, mais il paroît sur le cuir comme une apostume blanche trés-infecte, ce qui marque la corruption de la matiere; ces eaux sont presque toûjours precedées de l'enflure, & accompagnées de douleur: quand on les laisse envenimer & envieillir, elles sont suivies de poireaux & de crevasses: elles naissent au commencement à côté des pâturons, puis suivent & montent jusqu'au milieu de la jambe, elles font tomber une partie du poil, & y causent bien du desordre.

Ce mal est aisé à guérir au commencement, mais quand il est envieilli, & que les humeurs ont pris cours sur une partie, elle devient l'égoût des mauvaises humeurs de tout le corps: elles s'enflent, & il s'y engendre des poireaux, des mulles & crevasses, qui se rendent difficiles à guérir.

Le meilleur remede d'abord qu'on le reconnoît, est de tirer du sang au Cheval en petite quantité, deux livres suffisent, & ensuite lui faire prendre tous les matins huit jours de suite des décoctions faites de gayac rapé, ou du buis aussi rapé, la methode de les faire & de les donner est au Chapitre CXLVI. ensuite de les purger: cette maniere de traiter les Chevaux qui ont des eaux & toutes les autres ordures qui viennent aux jambes des Chevaux de carrosse, est très-bonne; car elle va à la cause du mal, en détruisant & consommant les humeurs qui causent ce desordre, & si on renouvelle ces prises de décoctions & les purgations ensuite, une couple d'années, quand ils commencent à avoir ces maux étant jeunes, on évitera de voir tomber des Chevaux dans des incommoditez qui diminuent leur prix & leur bonté, ayant fait tout ce que dessus, ou ne l'ayant

CHAP. CLXXXI. pas fait, il faut couper le poil sans hesiter, & si la jambe n'est pas gorgée, frotter trés-bien les eaux avec un bouchon, puis les graisser avec l'onguent qui suit.

Onguent pour secher les eaux.

Prenez une livre de savon noir, un verre d'esprit de vin, mêlez parmi deux onces de sel commun en poudre menuë, & trois onces d'alun brûlé, & suffisamment de farine pour épaissir le tout, appliquez sur le mal sans l'envelopper, le lendemain il faut bien nettoyer l'endroit avec lessive neuve, & appliquer de nouveau de ce remede jusqu'à guérison, bien-tôt les eaux seront desséchées, si la jambe n'est pas gorgée.

Onguent d'Oldembourg, pour secher les eaux, arrêtes, mulles, & autres ordures des jambes des Chevaux.

CHAP. CLXXXII. METTEZ dans un pot neuf vernissé deux livres de miel commun, faites-le chauffer à très-petit feu, quand il commence à boüillir, metrez parmi le miel en ôtant du feu, vert de gris en poudre très-fine, & couperose blanche en poudre grossiere, de chacun quatre onces, mêlez & incorporez le tout dans le miel, puis remettez sur un petit feu en remuant toûjours, & ajoûtez deux onces de noix de galles en poudre très-fine, ôtez du feu & remuez bien le tout, à la fin mettez une once de sublimé en poudre très-fine, incorporez encore & mêlez le tout en remuant hors du feu jusqu'à ce qu'il soit froid, vous aurez un onguent capable de tout détacher : s'il n'est pas assez siccatif mettez parmi l'onguent quand il sera froid, quatre onces d'eau forte, il sera peut-être trop dessechant, car il pourra faire enfler la jambe, si vous en mettez trop.

Il faut mêlanger cet onguent sur un trés-petit feu : que si on voit qu'il commence à boüillir trop, ôtez d'abord du feu, car tout se repandroit & sortiroit du pot.

Cet onguent dessèche fortement, il est bon pour les vieux Chevaux, & si on en mettoit trop il feroit tomber escare au lieu de dessecher, il faut en mettre legerement sur les eaux & crevasses, & en mettre tous les jours ; même il dessechera les poireaux. Il ne faut pas apprehender d'en mettre beaucoup sur lesdits poireaux, car souvent il les fait tomber. L'onguent se garde long-temps.

Quand les autres onguens auront manqué & n'auront pas desseché les eaux, servez-vous de celui-ci, si la jambe n'est pas gorgée, en

en deux applications tout au plus, il dessechera les eaux de quelque sorte qu'elles puissent être.

Autre pour secher les eaux.

Prenez de l'eau seconde, c'est l'eau que les Orphévres & Rafineurs ont employée, qui est verte, & en frottez tous les soirs les eaux, elle les séchera : on se sert aussi d'eau-forte aux vieux Chevaux.

Mais si le mal est opiniâtre, il faut se servir de l'onguent d'Oldembourg, ou de l'onguent du Bouvier, il dessechera quelques eaux que ce soient, pourvû qu'il n'y ait plus d'enflure à la jambe : que s'il y a enflure & chaleur, on peut user de l'eau suivante qui est fort bonne, & ne fait aucun desordre.

Eau pour secher les eaux & poireaux, quoique la jambe soit gorgée.

Mettez dans un pot net & verni, quatre pintes & chopine d'eau, avec une livre & demie de couperose blanche, & une livre & demie d'alun ; faites boüillir le tout jusqu'à la consomption de la moitié, & gardez cette eau : pour l'appliquer il faut couper le poil, bien nettoyer le mal, puis tous les soirs bassiner avec cette eau jusqu'à guérison : faites cas de cette eau, car elle est un des meilleurs remedes que j'aye jamais pratiqué.

Onguent Noir, ou Onguent du Cocher, pour secher tous les maux & ordures des jambes de derriere des Chevaux.

Lorsque les eaux, les crevasses, les mulles & queuës de rat ne se peuvent dessecher par les remedes precedens, il faut se servir de l'emmielure blanche pour ôter l'acrimonie de l'humeur, car si vous avez employé l'onguent d'Oldembourg, ou celui du Bouvier, il y a peu d'esperance aux autres ; voici encore un fort bon onguent & à peu de frais pour dessecher, lorsque la jambe n'est pas gorgée.

Mettez dans un pot du miel commun, & de la couperose en poudre, de chacun une livre & demie, mêlez & faites chauffer à petit feu, remuant jusqu'à ce qu'il boüille, ôtez-le du feu, & laissez refroidir cette matiere à moitié. Quand le tout sera à demi refroidi, jettez dedans une once d'arsenic en poudre, remettez de nouveau le pot auprés du feu, & remettez cette matiere jusqu'à ce qu'elle boüille, alors ôtez-la du feu, & la laissez refroidir en remuant toûjours, humant neanmoins le moins que vous pourrez de la fumée, car le goût n'en est pas agreable.

Pour l'appliquer, il faut raser le poil, & bien frotter l'endroit avec

Chap. CLXXXII un bouchon, puis le graisser avec le doigt, prenant garde de n'en point trop mettre, car il feroit tomber escare au lieu de secher le mal; il faut en appliquer de deux jours l'un, jusqu'à guérison.

Des jambes gorgées ou enflées par les eaux & autres ordures.

Chap. CLXXXIII Les maux dont nous venons de parler, à sçavoir les arrêtes, les mulles, poireaux, crevasses & eaux, font gorger les jambes des Chevaux, il faut donner ordre à cette enflure de cette façon.

Il faut tondre le poil sur le mal, & autour, le plus ras qu'il se peut, & appliquer dessus de l'huile de lin battuë & agitée avec de l'eau-de vie, jusqu'à ce qu'elles soient bien mêlées, & chaque fois qu'on en applique mêlez les toûjours; car elles se separent d'abord qu'elles sont long-temps sans les agiter. Il faut en frotter le mal tous les jours, la jambe dessenflera & le mal guérira; que si ce remede n'opere pas assez, servez-vous de l'emmielure blanche, la renouvellant tous les jours, & à chaque fois que vous l'appliquerez, nettoyez bien l'endroit avec de la filasse, ôtant toute l'apostume qui y est survenuë, & continuez l'application de cette emmielure jusqu'à ce que les jambes soient dégorgées, & les eaux sechées, qui sera au bout de dix ou douze jours au plus tard.

Si en traitant les jambes gorgées il y a des poireaux, il faut les couper avec le feu. On peut aussi traiter les poireaux avec l'onguent ci-devant des poireaux, ou ceux que j'ai donnez pour le farcin, & differens autres dans le cours de ce Livre: mais le remede suivant est plus commode, car il fera tomber les poireaux peu à peu: on l'appelle caustic perpetuel, car il dure toûjours: mais il ne le faut manier qu'avec des gands, parce qu'il teint la peau & les ongles en couleur tannée.

Caustic perpetuel, ou Pierre infernale.

Mettez une once de bonne eau forte dans un matras, jettez demie-once de porfilure d'argent dans l'eau-forte, & mettez le matras sur les cendres chaudes, laissez dissoudre l'argent qui sera bien-tôt rongé par l'eau-forte: continuez à augmenter le feu & faites évaporer toute l'eau-forte: il restera au fond une matiere brune, qui est ce qu'on appelle caustic perpetuel, ou pierre infernale, qui se conserve en lieu clos & sec.

Cette preparation de la pierre infernale suffit pour ceux qui ne vont que le grand chemin, mais si on la veut faire beaucoup meilleure, il la faut preparer en la maniere qui suit, qui même sera trés-bonne pour les Hommes.

Porfilure d'argent n'est autre chose que du vieux passement d'argent brûlé & ensuite lavé & seché : ce qu'il y a de reste s'appelle porfilure.

Prenez deux onces d'argent de coupelle reduit en limaille, ou en lammes déliées, il est égal, faites dissoudre dans un matras ou fiole, avec cinq onces de bonne eau-forte, versez la dissolution, c'est-à-dire l'eau-forte qui a dissout l'argent dans une cucurbite de verre couverte de son alambic, adaptez-la au feu de sable ou de cendres, & faites distiller la moitié de l'eau-forte : laissez ensuite refroidir le vaisseau durant quelques heures, vous trouverez la matiere restante au fond de la cucurbite en forme de sel, que vous mettrez dans un bon creuset d'Allemagne un peu grand, à cause que la matiere en boüillant au commencement s'enfle, & pourroit verser & s'en répandre : mettez le creuset sur un petit feu jusqu'à ce que les ébullitions soient passées, & que la matiere s'abaisse jusqu'au fond, & environ ce temps-là, vous augmenterez un peu le feu, & vous verrez la matiere comme de l'huile au fond du creuset, laquelle vous verserez dans une lingotiere bien nette, & un peu chaude & frottée de suif, elle deviendra dure comme une pierre, laquelle vous garderez dans une fiole bien bouchée en lieu sec.

Il faut remarquer que l'effet de cette pierre provient des esprits corrosifs de l'eau-forte, que l'argent congele & retient, & qu'on pourroit faire une pierre semblable avec du cuivre ou du fer par le même moyen, si ce n'est qu'étant faite avec des métaux imparfaits, ils attirent d'abord l'air, & par son humidité se resolvent en liqueur qui ne laisseroit pas d'être un fort bon caustic : celle d'argent se maintient toûjours en forme solide, & peut se conserver dans une fiole. On l'appelle infernale tant à cause de sa couleur noire, que de sa qualité caustique & brûlante, qui ont quelque rapport à l'enfer.

Pour détruire les poireaux il les en faut frotter tous les jours, les nettoyer le lendemain, & les frotter de nouveau, & en faire autant tous les jours jusqu'à ce que les poireaux soient mangez absolument, il n'y faut ni feu, ni emmielure, ni poudre, ni autre chose ; mais la drogue est un peu chere.

On peut pour avancer besogne mettre en poudre les plus petits morceaux, & en poudrer les poireaux, l'escare tombera plutôt.

Le même remede peut servir aux fics, & la chair qui surmonte, & autres grosseurs qu'on veut extirper, & le caustic sert toûjours, puisqu'on ne les fait que frotter, & ayant essuyé le caustic on le garde pour une autre fois ; mais il diminue un peu.

Cette seconde maniere de faire la pierre infernale, servira fort utilement aux Hommes, qui ont été assez étourdis pour avoir attrapé des chancres, en les touchant tous les jours avec cette pierre jusqu'à

Chap. CLXXXIII.

ce qu'ils soient tombez, & ayent fait escare.

Du sabot desoudé.

Si le sabot pour la malignité des eaux, est détaché de la couronne au talon, il faut y appliquer de l'emmielure blanche, elle fera souder la partie & croître la corne: ce sabot désoudé au talon de derriere, n'est pas grand chose, car le mal ne vient que de la corne, & n'a point penetré entre le petit pied & le sabot, pour soufler au poil.

Emmiellure blanche, ou Empâtre blanc, pour les eaux, poireaux, arrêtes, mulles, crevasses, javars, & encheveſtrures.

Chap. CLXXXIV

PRENEZ mauves & guimauves de chacune dix poignées; au défaut de guimauves, le double de mauves suffira; dix-huit gros oignons de lis, lesquels vous hacherez & mettrez dans un pot, avec suffisante quantité de bierre, au moins huit pintes pour commencer. Au défaut de bierre il faut une décoction d'orge, ou du petit lait, même le petit lait lorsqu'on en peut avoir facilement me semble mieux réüssir que la bierre; quand les oignons commenceront à s'amollir & crever sous le doigt, mettez les mauves & guimauves, épluchées de toutes leurs côtes, laissez cuire le tout jusqu'à ce qu'il soit en pâte, ajoûtant de la bierre ou du petit lait à mesure qu'elle s'évaporera: lorsque le tout sera cuit, si vous voulez la bien faire, il faut passer toute la composition au travers d'un tamis renversé, comme on monde la casse, & jetter ce qui ne pourra passer, puis vous remettrez le tout dans le même pot, & le ferez chauffer pour y ajoûter une livre de graisse blanche, & autant de beurre, laissez boüillir le tout quelque temps en mouvant toûjours, aprés ôtez-le du feu, & lorsque la composition ne boüillira plus, ajoûtez y miel & therebentine commune de chacun une livre, incorporez le tout ensemble remuant extrêmement, étant tiede, mêlez avec le tout suffisamment de farine de froment pour l'épaissir, puis laissez refroidir. Notez que pour bien faire l'emmiellure blanche, il faut avant de la passer par le tamis qu'il y ait peu de boüillon, afin qu'on ne soit pas obligé de l'épaissir avec de la farine, ce qui réüssit bien mieux que d'être obligé d'y en mettre, quoiqu'elle ne laisse pas de bien faire avec la farine, mais elle fait mieux sans farine: si vous passez les herbes & les oignons quand il seront cuits, au travers d'un tamis renversé, comme on passe la casse & les poulpes, asſûrément l'emmiellure en sera mielleure, plus propre & fera plus d'effet: mais il faut observer que sur la fin de la cuisson, lorsque vous voyez que les herbes s'amollissent & se mettent en pâte, il ne faut plus augmenter la bierre ou petit lait, afin qu'il n'y ait pas trop de boüillon, , & par ce moyen il ne faudra point mettre de farine pour l'épaissir, ainsi l'em-

miellure en ſera meilleure : ce n'eſt pas qu'elle ne faſſe un trés-bon effet, quoiqu'elle ne ſoit pas paſſée au travers le tamis, & qu'on ne s'en puiſſe bien ſervir, mais elle n'eſt pas ſi propre ni ſi reſſemblante à de l'onguent ; elle ſe conſervera deux mois en lieu ſec, ſi vous avez eu ſoin qu'il ſoit peu reſté de bierre, quand elle a achevé de cuire : ſi elle eſt bien couverte elle ſe gâtera moins, & quoiqu'elle moiſiſſe par deſſus, le deſſous ne laiſſera pas d'être bon.

Si elle eſt trop épaiſſe pour l'appliquer, il faut y ajoûter de la bierre ; ſi elle eſt trop claire, il y faut de la farine.

On peut faire la compoſition avec les mauves, guimauves, beurre, graiſſe, miel & therebentine, & de la graine de lin en poudre environ une livre & un quart ſur toute la doſe, qu'on mettra dans la compoſition étant tiede, avant d'y mettre la farine de froment. On eſt obligé d'en uſer de la ſorte un certain temps de l'année qu'on ne trouve point d'oignons de lys, & la farine de lin ſupplée en quelque maniere, & ſe met à la place des oignons de lys.

Pour ſe ſervir de cette emmiellure, il faut l'appliquer toute froide, & aprés avoir raſé & nettoyé la partie où il y a des eaux, l'on fera un cataplâme avec de la filaſſe, & l'emmiellure par deſſus, pour l'appliquer ſur le mal tous les jours une fois, juſqu'à ce que le tout ſoit ſec, il faut toûjours avoir ſoin de bien nettoyer le mal, & d'ôter toute l'apoſtume que l'emplâtre attire ; il faut auſſi tenir le poil coupé, qui croîtra beaucoup pendant les applications de cet emplâtre, qu'on bandera avec le bandage que les Chirurgiens appellent expulſif, qui ſe fait avec un ſeul chef, en remontant la bande & la ſerrant aſſez fort au bas, l'on ſe ſert toûjours de ruban de fil ou de liſieres larges de drap.

Les Marêchaux ont une compoſition qu'ils nomment emplâtre blanche dont ils ſe ſervent au lieu de l'emmiellure blanche, leur remede adoucit un peu l'acrimonie de l'humeur, mais qu'il deſenfle & ôte le feu d'une jambe, c'eſt ce qui n'eſt pas. Leur emplâtre blanche eſt telle, ils prennent une meſure de farine fine de froment, c'eſt un litron, une demie livre de miel, & chopine de lait, avec cela ils font de la boüillie, qu'ils font cuire en remuant tout doucement ſur un petit feu ; quand elle commence à ſe lier & épaiſſir, ils y ajoûtent quatre onces de therebentine commune, & deux onces d'huile d'olive : ils achevent de faire cuire à petit feu remuant toûjours, le tout étant cuit ils l'appliquent comme nous avons dit pour l'emmiellure blanche : ce remede fait quelque choſe, & même réüſſit aſſez bien aux petits maux, auſſi coûte-t-il peu : ceux qui voudront l'employer le pourront facilement.

Fort ſouvent les ordures qu'un Cheval a eu aux jambes ayant été

Chap. CLXXXIV

arrêtées lorsqu'il y avoit enflure, les humeurs se sont congelées sur la chair, & se sont endurcies par le temps, en sorte qu'après une longue application d'emmiellure, on peut avoir desseché ce qu'il y a d'humide, & avoir rendu la jambe seche, ayant attiré l'humeur qui étoit en mouvement: mais elle demeure grosse & dure, sans esperance de la pouvoir remettre en son premier état, si l'on n'a quelque puissant resolutif, comme sera celui qui suit.

Onguent Mercuriel pour desenfler les jambes de derriere.

Prenez demie-livre d'argent vif ou mercure courant, mettez-le dans un mortier, & l'éteignez avec quatre onces de soufre en poudre, en remuant avec un pilon sans cesse, puis ajoûtez avec le mercure éteint une livre de graisse, mêlez & incorporez le tout, & le gardez au besoin.

Coupez le poil sur l'endroit que vous voulez desenfler, rasez-le le plus près que vous pourrez, frottez-le ensuite avec un surfais pour échauffer la partie sans l'écorcher, graissez avec l'onguent mercuriel, & presentez un fer rouge vis-à-vis: pour le faire penetrer, enveloppez le tout avec de la vessie de porc, & une enveloppe par dessus, puis liez l'appareil avec une ligature de lisiere de drap qui ne marquera pas si-tôt qu'une corde, un ruban de fil large est aussi bon pour cela,

Laissez l'appareil deux fois vingt-quatre heures, réïterez l'application sans plus frotter avec le surfais, & continuez: il y a peu d'enflures qui ne cedent à ce remede, puisque le mercure est composé de parties assez subtiles pour penetrer & resoudre les humeurs envieillies & dures, comme sont celles des grosses jambes des Chevaux qui sont demeurées enflées par les eaux, poireaux, & autres ordures qu'on a dessechées avant d'avoir desenflé les jambes.

Si c'est une jambe gorgée & dure d'un reliquat de farcin, ou la jambe gorgée & dure d'un vieux Cheval qui ait supporté long-temps son mal, & qu'il soit fort endurci, ne vous penez pas à le vouloir desenfler, car asſûrément vous n'y réüssirez pas, ni qui que ce soit qui l'entreprenne,

Le même onguent fera mourir toute sorte de vermine si on en frotte l'endroit où il y en aura: on peut même s'en servir pour frotter les joints des lits, où il s'engendre des punaises, & même pour faire baver ceux qui font le voyage.

Maniere de barrer la veine.

Chap. CLXXXV.

LA cure d'un mal seroit très-justement appellée imparfaite, s'il revenoit dans quelque temps, de sorte que pour guérir parfaitement un Cheval, aprés qu'on aura desseché les eaux, guéri les poireaux, ar-

rêtes, mulles, & autres ordures, il eſt neceſſaire de barrer les veines haut & bas du jarret, pour arrêter l'humeur qui fluë ſur la partie : ſi le Cheval eſt jeune, & s'il eſt bien bouchonné, les eaux & les autres ordures ne reviendront plus ; mais s'il eſt vieux, je ne repondrois pas que le mal ne revienne, pour lors il faut recommencer, & vous aurez cinq ou ſix mois de bon temps pour vous ſervir de vôtre Cheval. Chap. CLXXXV.

Pour barrer les veines aux Chevaux avec methode, on ne les doit jamais barrer au deſſus, ſans les barrer au deſſous, pour tous les maux de jarret & de jambe, puiſque l'opinion des Modernes, eſt ſeule conforme à la verité, qui établit la circulation du ſang, en vain l'on arrêtera le ſang par haut, puiſqu'il remonte par en bas : pour un mal de jarret, ſi vous ne barrez la veine qu'au deſſus, il ſera preſque auſſi bien nourri, & ne ſera pas deſſeché comme vous le devez eſperer, parce que le ſang remontant par l'extrémité des veines, ne laiſſe pas d'arroſer la partie comme auparavant, ce qui arrive tout au contraire, ſi vous barrez la veine au deſſous du mal & au deſſus.

La circulation du ſang n'étant plus conteſtée que par ceux qui veulent s'aveugler eux-mêmes, toutes les difficultez s'évanoüiſſent par les preuves qu'on en a : au lieu de barrer les veines au deſſus pour les maux de jarret, il les faut barrer au deſſous : mais pour n'effaroucher pas tout à fait le monde, j'ai toûjours ordonné de la barrer deſſus & deſſous, quoiqu'à le bien prendre, c'eſt ſeulement au deſſous, qu'il eſt neceſſaire de la barrer, parce que les veines rapportent le ſang au cœur, & de la circonference au centre ; & les arteres le portent du cœur à la circonference, & il ne paſſe des arteres dans les veines que le plus groſſier, & cela par les anoſtomoſes, c'eſt-à-dire par les communications que les veines ont avec les arteres : de tout cela il s'en pourroit tirer bien des concluſions contraires à ce que pratiquent bien des gens, mais je ne me ſuis jamais mêlé de trouver à dire à ce que les autres font, & il eſt plus neceſſaire en cette affaire de ſçavoir agir que de parler.

Il n'y a aucun Maréchal qui ne ſçache barrer les veines. On frotte bien l'endroit pour faire pouſſer la veine, afin de la bien diſcerner d'avec les nerfs qui ſont à côté, enſuite on fend la peau en long, & on détache la veine avec une corne de chamois, puis on la lie par un côté avec une ſoye double, & on l'ouvre en long au deſſous & au deſſus de la ligature. Par l'ouverture, on en tire le plus de ſang qu'on peut, enſuite on la lie encore plus bas ou plus haut dans la même ouverture, & on la coupe ſi on veut, au milieu des deux ligatures : quoique ce ſoit l'uſage, il eſt abſolument inutile de la couper, parce que l'endroit où elle eſt liée tombe, & les deux bouts de la veine ſe ſoudent, ainſi elle

CHAP. CLXXXV. se trouve barrée ; même la veine sera barrée en la liant en un seul endroit sans l'ouvrir, car la ligature pourrit l'endroit qu'elle a lié, & la veine se consolide par les deux bouts, ainsi elle se trouve barrée.

Il y a des Marêchaux qui ayant fait saigner le Cheval abondamment, ne lient point la veine, ils laissent arrêter le sang de lui-même, ou bien quand c'est en un endroit où l'on peut bander la playe, comme aux pâturons, il est beaucoup mieux l'ayant coupée de la laisser bien saigner, puis la bander sans la lier, parce que la guérison en sera plus prompte ; car il faut que l'endroit lié avec du fil se pourrisse, que le bout de la veine tombe, & qu'il se consolide, & il y faut bien du temps : que si vous n'êtes pas soigneux de prendre garde une couple de jours que le Cheval ne perde pas son sang, & de tenir la ligature en état, il en pourroit mesarriver, le plus asûré est de la lier : au dessous du jarret on fait de même qu'au dessus, mais la premiere ligature doit être le plus prés du pied qu'on peut, tout au contraire d'en haut, puis on fait bien saigner, & ensuite de même qu'à l'autre.

Il y a des Marêchaux habiles, qui pour de grosses jambes gorgées & charnuës, par consequent difficiles à guérir, arrachent un pan de veine, c'est-à-dire qu'ils arrachent la maîtresse veine de la cuisse, depuis un demi-pied au dessus du jarret jusqu'environ quatre doigts au dessous : l'operation est très-bonnne, mais assez mal-aisée, à qui ne la sçait pas faire. Elle desseche très-bien le jarret & produit un bon effet ; mais elle cause souvent une grande douleur au Cheval, & fait enfler le jarret & la cuisse extraordinairement. Pourtant si l'operation est faite avec adresse, elle ne cause point tant de mal, & le Cheval s'en trouve bien, cela desseche un jarret & une jambe admirablement : & si vous avez un Marêchal un peu adroit, il n'y a aucun risque à courir, & je l'ai fait & fait faire très souvent, particulierement pour les varisses qui viennent au jarret. Si elles sont fort grosses, on peut attacher un ruban au haut de la veine qu'on veut arracher ; en arrachant la veine par en bas, le ruban passe & demeure à la place de la veine, & le tirant soir & matin il sert de seton neuf jours durant, & fait dissiper l'enflure, évacuant la matiere ; mais il est à propos de bien frotter tous les jours tout le jarret avec l'onguent du Duc, pour ôter la douleur, & empêcher l'inflammation, ce qui fait très-bien.

Je ne voudrois pas conseiller cette operation aux jambes qui n'auroient aucune enflure, & qui ne seroient point gorgées, mais aux autres je n'hesiterois pas, & sur tout à celles qui ont des grosseurs à côté de la courbe, nommées varisses, qui sont des tumeurs molles

qui

qui sont abreuvées par la grosse veine qui se dégorge en cet endroit; ces tumeurs ne font point boitter le Cheval, mais elles choquent la vûë par la grosseur qui est apparente; le seul remede est d'arracher ce pan de veine, comme j'ai dit ci-dessus. Chap. CLXXXV.

Les veines étant arrêtées, comme nous avons dit, il faut appliquer de l'onguent du Duc tout autour de la jambe & de la cuisse, pour prévenir l'enflure & l'inflammation, au bout de dix jours la veine sera guérie, & le Cheval prêt à servir; & même plutôt à quelques-uns.

Il y a des Chevaux qui ayant eu la veine barrée avec des bistouris infectez & mal propres, ont pris le farcin, & le premier bouton a commencé à l'endroit où l'on avoit barré la veine. Ce desordre arrive à tous les Chevaux mal composez dans le corps, & qui ont disposition au farcin; & pour une legere blessure d'un ardillon ou autre ferrement, ils prennent le farcin.

On barre la veine en plusieurs endroits de la même methode; par exemple au pâturon pour les maux qui viennent dans la solle, pour donner une bonne forme aux pieds combles, & qui ressemblent à des écailles d'huitres, pour les Chevaux qui ont été fourbus, aux larmiers pour les maux des yeux: celle-là se peut faire sans incision, par le moyen d'une éguille courbée, comme je l'ai enseigné ci-devant.

On peut aussi barrer la veine aux deux côtez du col pour la morve & pour les fluxions sur les yeux, ce qui réüssit assez bien; il y a plusieurs autres endroits où l'on peut barrer les veines pour differens maux.

Il ne faut point barrer la veine quand les jambes sont enflées; car outre qu il est difficile de les barrer avec cette enflure, elles demeurent toûjours gorgées ou enflées, qui est la même chose; mais il ne faut barrer les veines que lorsque les jambes sont dégorgées.

Pour l'Encheveſtrure.

Les Chevaux pour avoir des démangeaisons à la tête, au col & ailleurs, se veulent gratter avec les pieds de derriere, s'embarrassent & se prennent le pied dans la longe du licol; ensuite ils se débattent & s'écorchent au dessous du pied, dans le pli du pâturon, & souvent se font des playes assez importantes. Si on n'arrive promptement pour les dégager; ils s'estropient assez souvent, quand ce sont des Chevaux vigoureux. Chap. CLXXXVI

L'accident étant arrivé, il faut prendre de l'huile de lin, & de l'eau de vie parties egales, battre & agiter le tout ensemble dans une fiole pour les mêler, & de cela graisser le mal soir & matin, ayant bien coupé le poil, & tenir le tout bien net, en continuant il guérira.

Chap. CLXXXVI J'ai eu un Cheval qui étant attaché avec deux chaînes, s'enchevestra & se prit le pied ; à force de se débattre il s'emporta le dedans du pâturon jusqu'à l'os, ce qui causa grande enflure à la jambe & à tout le pâturon, avec menace de gangrene ; je fis couper le poil tout autour du mal ; car le Cheval en avoit beaucoup, & appliquer tous les jours de l'emmiellure blanche, frotter toute la jambe avec l'onguent du Duc tous les jours : dans un mois il fut guéri, quoique ce Cheval eût été condamné par les Marêchaux à être estropié, il ne boitta plus au bout de six semaines, bien que les nerfs & les os fussent découverts ; mais ils n'étoient ni froissez, ni meurtris, & je puis dire qu'il guérit trés-promptement, contre mon esperance. Je croyois que le mal seroit plus long, parce que la couronne du pied malade étoit enflée & enflammée, en sorte que je craignois que le sabot ne se dessoudât & ne tombât ; je mis veritablement sur le plis du pâturon où étoit l'enchevestrure, de l'emmiellure blanche, mais ce fut après avoir mis sur la couronne un bon astringent fait avec de la chaux vive en poudre démêlée avec de l'eau seconde, & bien bandé le tout avec une enveloppe, & sur l'emmiellure j'ajustai une autre enveloppe ; je continuai de la sorte, la couronne se resserra très-bien, & le reste guérit ensuite, & il tomba des escares à faire peur aux novices ; finalement tout alla bien, mais ils n'en est pas toûjours de même, car plusieurs en sont demeurez estropiez.

De cette cure vous pouvez juger quel effet produit cette emmiellure blanche.

Je pourrois vous proposer d'autres remedes pour les enchevestrures, mais cet exemple suffit pour vous instruire. Si le mal est petit, sans enflure, & qu'il n'y ait qu'à dessecher, servez-vous des onguents décrits aux Chapitres CLXXXI. CLXXXII. & CLXXXIII. ou bien du savon noir avec l'esprit de vin.

Une simple enchevestrure se guérit avec l'onguent du Duc ou de l'huile & du vin parties égales cuites ensemble, jusqu'à ce que le vin soit évaporé, puis l'appliquer tous les jours sur le mal, il sera bien-tôt guéri.

De la Faim-vale.

Chap. CLXXXVII JE dirai ici un mot d'une incommodité qui n'est pas bien ordinaire aux Chevaux, de laquelle neanmoins quelques-uns sont atteints. On l'appelle communément la faim-vale, & les plus habiles connoisseurs y seront trompez, parce qu'elle ne donne aucun signe, ni même le moindre indice que le Cheval en soit atteint, hors qu'il est mai-

gre, on s'en apperçoit seulement dans le temps de l'accez : je ne m'étendrai point sur la définition ni sur les causes du mal, parce qu'il est incurable; les Chevaux qui en sont attaquez, ne sont aucunement propres pour les fatigues, quoiqu'ils soient capables d'un travail reglé & de peu de durée, parce que du moment que la chaleur naturelle a consommé fort promptement tous les alimens qui sont dans l'estomac, elle agit avec tant de violence contre elle-même, ou contre les parties voisines, que le Cheval demeure comme perclus de ses membres, & presque hors de moyen de faire un pas, ne connoissant ni carresses, ni châtimens; il demeure immobile & se laisse assommer de coups sans se mouvoir, ni même sans ressentir d'autre mal que celui qui lui est causé par l'action trop violente de la chaleur contre les parties prochaines : d'abord qu'on s'en apperçoit, il n'y a qu'à faire bien manger le Cheval, il est bien-tôt en état de rendre le service dont il est capable, il est à remarquer que les Chevaux qui ont la faim-vale, mangent le triple des autres, & de ce qu'ils mangeoient avant de l'avoir, & n'engraissent pas : on l'appelle aux Hommes la faim-canine. L'accez de la faim-vale arrive ordinairement trois ou quatre heures après que le Cheval a très-bien mangé : s'il arrive à la Campagne, il faut debrider le Cheval, le faire manger son saoul, puis le remonter, & continuer son chemin; mais si c'est en hyver qu'on ne trouve rien dans les champs, on est fort embarrassé, car d'abord que ce mal prend à un Cheval, il ne fera plus un seul pas; c'est à celui qui a une bête qui a cette incommodité, de prendre ses précautions, & de s'en débarrasser le plutôt qu'il pourra.

Les Chevaux qui sont travaillez de la faim-vale, sont ordinairement maigres, quoique grandissimes mangeurs, & il est impossible de les engraisser, ils mangent beaucoup & ne profitent pas, ils ne laissent pas d'avoir quelque vigueur, hors dans le temps de l'accez qu'ils sont insensibles : pour de remede à ce mal, afin d'en prevenir les accez, je n'en sçai point; quelque personne plus experimentée pourra poursuivre ce que j'ai ébauché, & vous donner satisfaction là dessus; j'ai toûjours fait profession de n'enseigner que ce que j'ai éprouvé, non pas une fois, mais plusieurs & diverses fois. Si je voulois vendre du mitridat, il y auroit ici un ample champ pour cela, mais à quoi sert de raisonner en vain? Lorsque je me serai étendu fort au long sur les causes de ce mal ce sera de même que les solutions des Philosophes sur leurs causes ocultes, n'y sçachant point de remede, comme quoi faudra t-il conclure? Je crois qu'il vaut mieux sincerement dire ce qu'on sçait, & ce qu'on ne sçait pas.

CHAP. CLXXXIII

Des Crapaudines.

IL survient au-devant des pieds, plus haut que la couronne, un ulcere qu'on appelle crapaudine, qui est causée par une humeur billieuse, acre & mordicante qui ronge le cuir : elle est située environ la largeur d'un petit pouce plus haut que la couronne, au milieu du pied à ceux de devant & à ceux de derriere, où souvent l'humeur est causée par des atteintes que les Chevaux se donnent en passageant sur les voltes ou autrement : on les guérit en nettoyant le mal avec du vin chaud, ou de l'urine, & s'il y a enflure ou inflammation, on y mettra de l'emmiellure blanche qui ôtera la chaleur ou l'enflure.

Elle guérira aussi par les onguents dessicatifs, décrits ci-devant, ou l'eau à dessecher les eaux, mais plus à propos on y peut mettre du savon noir avec de l'esprit de vin, & le lier sur le mal, & continuer tous les jours jusqu'à guérison.

Il y a deux sortes de crapaudines, les premieres que je viens de décrire qui sont plus difformes que dangereuses, elles ne different guéres des arrêtes, & autres maux qui viennent aux jambes de derriere : mais la seconde espece est d'une autre consequence & a des suites fâcheuses.

Les Chevaux qui ont des seymes & des quartes, ou pieds de bœuf, ont quelquefois des crapaudines de cette seconde espece ; une seyme provient de secheresse ou d'aridité de pied, la corne étant trop seche serre le petit pied, la chair qui se trouve meurtie entre le petit pied & la corne, se change en matiere qui corrompt, noircit ou infecte le tendon, la nature qui cherche à soulager & à chasser ce qui est étranger, fait crever la corne au milieu du quartier, ce qui s'appelle seyme, & il sort de la matiere au haut par la seyme prés du poil, qu'il faut traiter ce mal comme un javar encorné, parce que le tendon étant noirci ou infecté, il faut qu'il tombe, étant comme un corps étranger dans le pied.

La même chose arrive aux quartes, ou pieds de bœuf, qui ont ces mêmes accidens, & il les faut traiter de même que celle des seymes, c'est-à-dire comme un javar ou une atteinte encornée.

Ce n'est pas à dire que toutes les seymes ayent des crapaudines non plus que les quartes, mais cela arrive à quelques-unes, & malheur à ceux ausquels cela arrive, puisque le mal est long & fâcheux.

De l'étonnement du Sabot.

LE titre d'une maladie fait ordinairement concevoir une idée de l'infirmité qui afflige l'animal, mais en celui-ci l'usage a introduit cette maniere de s'exprimer, qui n'exprime point, & ne fait en aucune maniere concevoir, ce que ce peut être qu'on appelle étonnement de sabot: puisque le terme est reçû & qu'on le nomme de la sorte, je ne m'ingererai point d'en changer le nom, je tâcherai seulement à expliquer le plus nettement qu'il me sera possible, ce qu'on appelle étonnement de sabot, le moyen de le connoître, ce qui le cause, & les remedes les plus appropriez pour tâcher à le guérir, & dirai de plus qu'on ne le guérit que difficilement, & que tout au moins la cure en est longue. Chap. CLXXXIX

Premierement il faut sçavoir qu'il y a un os au milieu du sabot, qui est à peu près de la forme du pied, mais beaucoup plus petit, car il est contenu dans icelui : on l'appelle le petit pied, à cause qu'il ressemble au pied.

On dit qu'un Cheval a un étonnement de sabot, lorsque cet os du petit pied se relâche par le bout qui est vis-à-vis de la pince, & quitte sa place & sa situation naturelle: la chair qui l'entouroit & qui l'unissoit au sabot, se desseche, il reste un creux & un vuide, & comme ce petit pied est relâché par le bout, il s'abaisse, pousse la solle qui le couvroit, & paroît en forme de croissant, comme s'il étoit survenu un autre os sur celui du petit pied, & qui se produisît au dehors, ce qui n'est pas, mais ce croissant n'est autre chose que l'os du petit pied qui a quitté sa situation naturelle par le devant, & étant descendu, il excede au dessus de sa place ordinaire, & paroît en forme de croissant plus ou moins, à proportion qu'il s'est plus ou moins relâché.

Ce petit pied ne se relâche que difficilement & rarement à l'endroit du talon, parce qu'il est attaché au talon par deux gros nerfs qui le traversent en deux endroits, & qui l'attachent & l'unissent si fortement au pied, que hors de très-grands accidens, il ne descend jamais que par la pince, & cette pince en demeure vuide, par le dedans il reste un grand espace creux, qui étoit occupé par la chair, qui entouroit le petit pied, avant qu'il fut relâché, & ne faisoit par maniere de dire qu'un corps du petit pied & du sabot, parce qu'ils étoient absolument unis au lieu que l'étonnement du sabot fait demeurer un vuide le long du sabot à la pince, & ce vuide penetre plus ou moins selon que l'étonnement a été plus ou moins grand, c'est-à-dire que le petit pied s'est plus ou moins relâché.

CHAP. CLXXXIX

On connoît l'étonnement du ſabot en ce que le Cheval boitte très-fort, il n'appuye que du talon à terre en trottant, & même au pas, & nullement de la pince qui touche ſeulement la terre, & même long-temps après le talon ſans appuyer, & lorſqu'avec le brochoir on frappe ſur le devant du pied, il ſonne comme une choſe creuſe & vuide, le devant du pied ſe reſſerre par le milieu quand il a long-temps ſupporté le mal, & le pied perd ſa forme naturelle.

La cauſe ordinaire de ce mal, tient quelque choſe de la nature de la fourbure, quand elle tombe ſur les pieds, mais elle n'eſt pas ſi maligne, ni ſi difficile à guérir : veritablement les effets en ſont preſque pareils, car la fourbure en tombant ſur les pieds, fait relâcher le petit pied par le devant, & forme ce qu'on appelle des croiſſans, de même que je le viens d'expliquer à l'étonnement du ſabot ; mais les croiſſans de la fourbure ſont bien plus grands, & ſont ordinairement à tous les deux pieds, au lieu que l'étonnement du ſabot attaque rarement les deux pieds : & ces croiſſans de l'un & de l'autre mal, ſçavoir de la fourbure & de l'étonnement, ne ſont que l'os du petit pied qui s'eſt relâché, & s'eſt abaiſſé, & paroît comme un corps étranger ou un os qui s'eſt formé ſur l'os du petit pied, ce qui n'eſt pas, quoiqu'en diſent certains Marêchaux, mais c'eſt le veritable os du petit pied qui s'eſt relâché, & ayant quitté par le devant ſa ſituation ordinaire, s'eſt abaiſſé & paroît découvert de la chair qui le couvroit comme un croiſſant, & dés-lors qu'il eſt hors de ſon lieu naturel ; par le temps il eſt privé de nourriture, & devient comme un corps étranger dans le petit pied ; & pour la guériſon il faut ou le faire reſoudre, ou tomber, ou le couper.

J'ai déja expliqué pour faire mieux concevoir ce mal, non la veritable cauſe, mais plutôt l'effet de cette cauſe, je viens maintenant à la cauſe, qui procede ordinairement de ce qu'un Cheval ayant été ſurmené, c'eſt-à-dire échauffé, en ſorte que les parties interieures auront reſſenti une grande impreſſion de chaleur, les humeurs en ſont émuës & ſont irritées par d'autres plus ſubtiles qui ſe ſont inſinuées & mêlées parmi ces humeurs déja échauffées & émuës : ces dernieres étant comme étrangeres & hors du lieu naturel, & de plus étant ſubtiles, acres, & pleines d'eſprits, ont fait boüillonner & fermenter les humeurs qui ont envoyé des vapeurs d'une ſubſtance trop acre, pleines d'un ſel volatil, mordicant,qui ſe ſont inſinuées dans les parties où elles ont trouvé plus de facilité à penetrer, & venant à paſſer par les endroits où elles n'ont rencontré qu'une mediocre chaleur naturelle, & n'étant plus agitées ni ſoûtenuës par une chaleur étrangere, comme elles étoient dans leur principe, elles ſe ſont converties en eau qui eſt tombée par ſon propre poids dans le ſabot, & dans le lieu le plus capable de les recevoir, qui

eſt entre la corne & le petit pied, où il n'y a qu'une chair ſpongieuſe, & capable de les loger ; or cette eau ou liqueur retenant toute la nature des vapeurs qui l'ont formée, qui étoit acre & mordicante, & tenant beaucoup de la nature des eaux fortes, elle conſomme premierement toute cette chair qui étoit entre l'os du petit pied & le ſabot, & qui les uniſſoit enſemble, & en même temps elle deſſeche & détache une infinité de petits nerfs qui ſortent de l'os du petit pied, & qui l'uniſſent & l'attachent au ſabot, cet os n'étant plus ſoûtenu ni arrêté par la chair, ni par les petits nerfs qui le retenoient en ſa ſituation ordinaire, deſcend & s'abaiſſe par le devant, forme un croiſſant ſous la ſolle, & laiſſe le ſabot vuide & creux par le devant.

J'ai déja expliqué ailleurs comme ſe faiſoit cette fermentation des humeurs, j'en ai apporté des exemples qui la font toucher au doigt, reſte à faire voir la difference de l'humeur qui cauſe la fourbure, & de celle qui cauſe l'étonnement du ſabot, mais avant cela le Lecteur curieux me permettra de lui dire qu'il me ſemble d'entendre quelques perſonnes qui pour faire les beaux eſprits, demanderont qui m'a dit que les choſes ſe paſſent comme je l'ai expliqué, dans le corps des Chevaux ? Qu'ils voudroient ſçavoir ſi moi, ou ceux qui me l'ont dit, l'ont vû ? Je leur repondrai que quoique ni moi, ni aucun homme ne le puiſſe voir, que ceux qui ont un peu étudié la nature, ſont convaincus par les effets de leurs cauſes, que les choſes ne ſe peuvent paſſer d'autre maniere : s'ils me veulent faire la grace de me deſabuſer, & de me faire concevoir quelque choſe de plus vrai-ſemblable, & qui ſoit mieux fondé ſur les experiences qu'on en a pû faire, d'abord je leur témoignerai que je ne ſuis ni opiniâtre ni amoureux de mes penſées.

Venons à la difference de l'humeur qui cauſe la fourbure, à celle de l'étonnement du ſabot ; celle qui cauſe la fourbure vient de la fermentation des humeurs de même que l'autre, mais celle de la fourbure eſt plus ſubtile, ainſi elle s'inſinuë dans les nerfs, leur cauſe de la douleur & empêche leur mouvement, au lieu que l'humeur qui cauſe l'étonnement ſe gliſſe & paſſe par d'autres voyes qui ne nous ſont pas connuës, car elle ne cauſe point tant de deſordre ni d'accidens ; on pourra donc dire que c'eſt la même cauſe, mais qui produit de differens effets, ſelon le plus ou le moins d'eſprits pleins de ce ſel acre & mordicant.

Reſte le principal de ce Chapitre, qui eſt le moyen de guérir le Cheval qui a un étonnement du ſabot, que je vais expliquer le plus nettement qu'il me ſera poſſible. Il faut laiſſer la ſolle autant forte qu'on le pourra à la pince, afin d'eſſayer ſi par le temps la nature pourroit reſoudre ce croiſſant, fondre de l'huile de laurier de la plus pure dans le

CHAP. CLXXXIX

pied, ſans parer ni couper la ſolle, en mettre ſur la couronne, particulierement à la pince ſur de la filaſſe, afin qu'il ſéjourne là plus longtemps, & envelopper le tout, il faut ſouvent renouveller l'huile de laurier ſur la couronne, qu'on applique toute froide, mais dans le pied on la met toute boüillante, & de la filaſſe par deſſus, & des écliſſes pour tenir le tout.

Quand on a continué ce procedé quelque temps, qu'on ne voit pas grand amandement, & que le Cheval continuë à boitter bien fort, il le faut deſſoller, & ſi on trouve la pointe de l'os du petit pied ſeparée du ſabot, & qu'il reſte du vuide entre le ſabot & l'os du petit pied par le devant, il faut tout brûler cet os du petit pied qui paroît détaché, & le brûler deſſus & deſſous très-bien, afin qu'il tombe plutôt, puis on met ſur l'os brûlé de l'Egyptiac, & ſur toute la ſolle de la therebentine, du miel & du tarc mêlez & chauffez enſemble, on continuë à panſer avec de l'Egyptiac ou de l'ongent du Schmit ſur l'os brûlé juſqu'à ce qu'il ſoit tombé, lors on applique ſur l'endroit d'où le bout du petit pied s'eſt détaché, de l'onguent de Monſieur de Curty, du Chapitre XCIV. tout froid, ou de la filaſſe imbibée d'eau-de-vie ſans onguent qu'on renouvelle de deux jours en deux jours, il fera revenir la chair ſur les os, & la chair étant bien venuë la ſolle reviendra ; & pour ſe conduire à bien faire revenir la ſolle, il faut pratiquer ce qui eſt marqué au Chapitre LXXXIX. de la methode de deſſoler les Chevaux, la ſolle revenuë & ferme, on commence à promener le Cheval dans les terres douces, & peu à peu on l'habituë au travail.

Si l'étonnement du ſabot eſt mediocre, & que l'os du petit pied n'aye pas fait beaucoup de croiſſant, ce qu'on connoîtra à voir le dedans du pied, s'il n'eſt point plus comble qu'il n'étoit de ſon naturel, le plus aſsûré eſt de ne point deſſoler, ſi on peut s'en paſſer ; au contraire laiſſer la ſolle forte, fondre de l'huile de laurier toute boüillante, comme j'ai dit, & continuer de la ſorte juſqu'à guériſon.

On peut appeller un grand mal un étonnement de ſabot, long à guérir, difficile à traiter, & fort ſouvent le Cheval reſte boitteux pour un an ou plus, beaucoup de Marêchaux nomment étonnement de ſabot, des ſolbatures & autres maux de pied qui ne le ſont pas, car ils n'en ſeroient pas ſi-tôt quittes.

Fin de la premiere Partie.



TABLE DES MATIERES PRINCIPALES.

C

F

G

H

I

L

Q

R

Remede

V

Y

Fin de la Table du premier Volume.



LE PARFAIT MARESCHAL

SECONDE PARTIE.



NTRE tous les Animaux il n'en est point qui apporte tant d'utilités & de plaisirs à l'Homme que le Cheval : Il est superbe dans ses pompes, adroit & fier dans les combats les plus perilleux, & robuste dans le travail ; le Cheval est nécessaire dans toutes les grandes entreprises de Guerre : l'on n'a rien de plus utile dans le trafic, & dans l'agriculture, & rien de plus agreable dans les divertissemens : Mais tous les chevaux qu'on choisit & pour la Guerre, & pour le Manege n'y réüssissent pas, & de ceux qu'on destine au charroy beaucoup succombent sous un travail mediocre ; les Voyageurs même ne reçoivent pas toujours la commodité & le plaisir qu'ils attendent d'un Cheval de pas, tous les avantages qu'on peut retirer des Chevaux ne sont pas faciles à rencontrer ; & ce qui est de plus facheux pour ceux qui les recherchent avec soin, c'est qu'aprés avoir trouvé un beau & bon Cheval, vigoureux & adroit, souvent faute de le sçavoir gouverner, ou par la paresse du Palfrenier qui le panse mal, ou pour n'avoir pas reglé son ordinaire, ou pour l'avoir fait boire à contre-tems, ou par quelqu'autre accident, que le peu

de connoissance dans cet Art vous aura causé, il tombe dans des incommodités qui le mettent hors d'état de rendre service. Ce malheur est souvent de grande importance, & toujours dommageable; il est pourtant si ordinaire, qu'à moins d'un peu d'experience, d'un soin tout particulier, & d'une exacte précaution, on ne peut éviter de perdre des Chevaux de prix.

Pour commencer avec methode de vous instruire dans les moyens d'éviter tous ces désordres, je commencerai à vous faire connoître toutes les parties d'un Cheval, les chiffres étans marqués sur la figure comme dans le discours.

Les noms des parties qui composent le corps du Cheval.

CHAP. I.



LA tête étant le siege de la faculté animale, la source de la docilité, & du caprice, le principe du mouvement & du repos, fait sans contredit la plus belle & la plus noble partie du Cheval; elle est composée de diverses parties qui dans leur juste proportion, en forment la beauté & l'excellence; nous allons les déduire toutes, les unes après les autres avec ordre & brieveté, nous contentant le plus souvent de les désigner dans la figure qui est representée fol. 1.

Les Oreilles sont une partie assés connuë.

Le Front est marqué 1.

Les Larmiers sont les Tempes ou Temples, marqués 2.

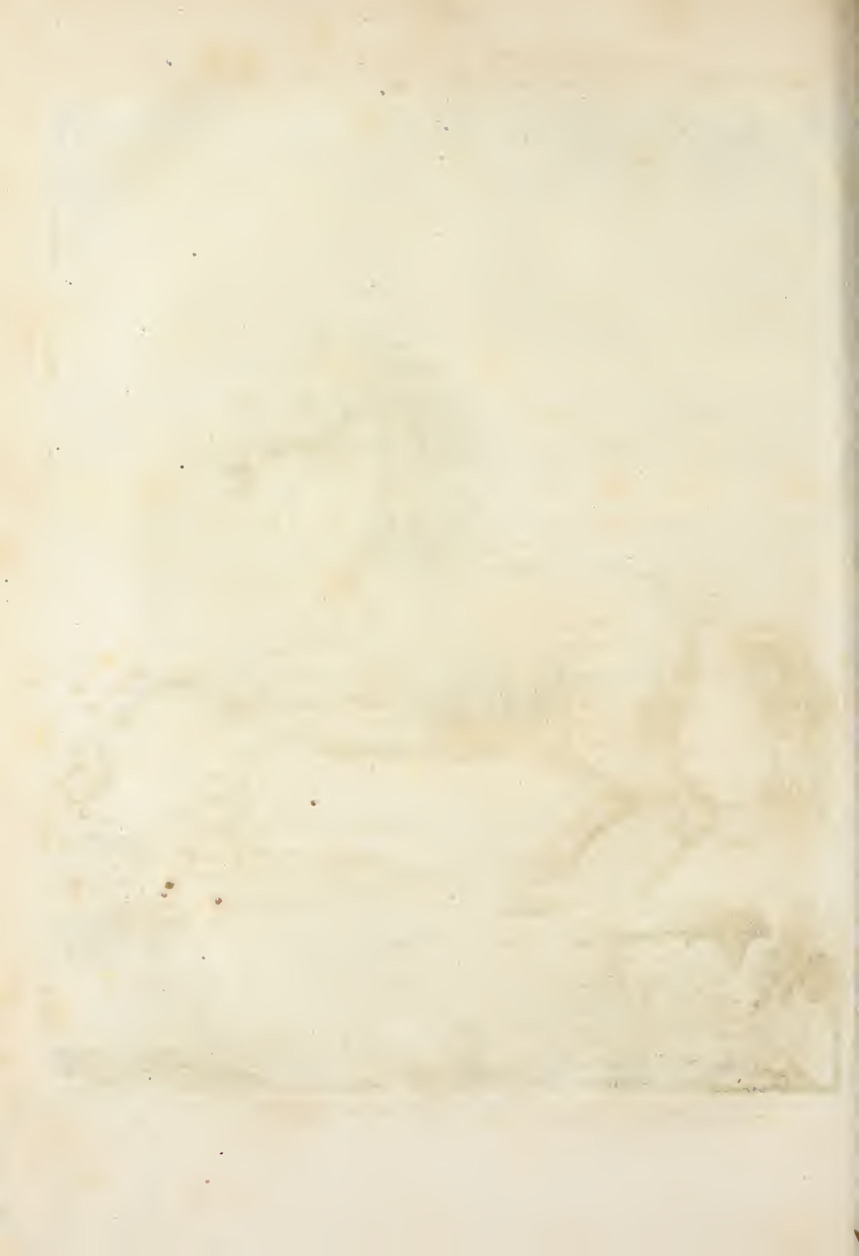
Les Salieres sont les creux au dessous des sourcils, qui étant trop enfoncées, rendent un Cheval difforme le faisant paroître vieux: elles sont marquées 3.

Les Sourcils sont audessus des yeux, & au dessous des salieres.

Les Yeux (par lesquels comme au travers d'un miroir on voit l'ardeur, le courage, la malice, la santé, & la maladie d'un Cheval) doivent être examinés avec soin. Ils contiennent deux parties, sans parler de la paupiere, qui est cette peau qui couvre l'œil, quand le Cheval dort, ou qu'il les ferme.

La premiere partie de l'œil est la vitre ou cristal transparent, qui enferme toute la substance de l'œil, lui donnant la forme d'un globe diafane. Je ne parle point des humeurs qui constituent l'œil, le discours en appartient aux Physiciens.


Fol. 2 To 2



La seconde partie est le fond de l'œil, qui est proprement la prunelle, que quelques-uns appellent la joye de l'œil. Il est de consequence de faire attention sur cette division, afin de ne point confondre ces deux parties, & bien concevoir que la vitre est ce qu'on apperçoit de l'œil, d'abord qu'on le regarde, & le fond de l'œil, ou la prunelle ne s'apperçoit qu'en y regardant de près & au travers de la vitre, & lors on voit le fond ou le dedans de l'œil.

A côté des yeux tirant vers le gozier, au derriere de la tête, est la ganache, ou ganasse, qui est cette partie de la mâchoire qui touche le gozier, ou l'encolure. Lorsque le Cheval a la tête en la posture qu'il la doit avoir, elle est mouvante, & sert au Cheval à remuer les dents, avec lesquelles il mâche les alimens : elle est marquée 4.

Les nazeaux sont les ouvertures par où le Cheval respire.

Le nez est au bout de la tête, plus bas que les nazeaux, marqué 5.

La bouche est ainsi nommée seulement à l'Homme & au Cheval, par un privilege particulier, cette partie est divisée en plusieurs autres, dont les unes sont exterieures & les autres interieures.

Les parties exterieures de la bouche sont les levres, qui sont cette grosse peau, avec laquelle les dents & les gencives du Cheval sont couvertes : on appelle cette peau les levres, quelques uns les lippes, mais improprement.

La barbe est la seconde partie exterieure de la bouche, c'est le lieu de l'appuy de la gourmette, oú elle se repose quand on tire la bride pour ramener le Cheval en sa belle posture ; marquée 6.

La troisiéme partie de la bouche est le bout du nez, qui est comme une continuation de la lévre, qui couvre les dents, & les conserve du froid, & des injures de l'air.

La quatriéme partie exterieure de la bouche, est le manton, qui est aussi une partie de la lévre de dessous, qui entoure les dents, 7.

Dans les parties exterieures de la bouche, l'on considere premierement les barres, qui sont une espece ou portion de jancives sans aucunes dents, que la nature semble avoir destinées pour fournir un lieu propre à l'appuy de la bride.

Les barres proprement sont le haut de la jancive ; car les côtez de dehors retiennent le nom de jancives.

La seconde partie est la langue.

La troisiéme, le canal qui est l'espace entre les deux barres où se loge la langue.

La quatriéme, est le palais qui est au haut de la bouche, c'est

CHAP. I. l'endroit où l'on saigne les Chevaux avec la corne, ou la lancette, l'on dit vulgairement donner un coup de corne pour rafraîchir les Chevaux & leur donner appetit.

La cinquiéme & derniere sont les dents qui sont de cinq sortes.

Les premieres sont les dents mâchelieres, qui sont au nombre de vingt-quatre, douze attachées à la machoire superieure, & douze à la machoire inferieure, nommée ganache, avec lesquelles le Cheval mâche & brise la nourriture qu'il prend, par le mouvement de la mâchoire inférieure, la superieure demeurant fixe.

Les secondes sont ces petites dents qui viennent aux Poulains, environ trois mois après leur naissance, lesquelles à trente mois commencent à leur tomber, par le même ordre qu'elles leur étoient crûës, on les appelle à cause de cela, dents de lait.

La troisiéme sorte de dents sont les crocs, que Monsieur de la Broue appelle eschalions; ce sont des dents toutes seules, placées au deffaut des barres de chaque côté du canal, & deux au palais, presque vis-à-vis de celle de dessous; les Jumens n'ont presque jamais de ces dents-là, & quand elles en ont, elles sont fort petites, & l'on croit même que c'est un deffaut.

La quatriéme sorte, sont les dents de devant avec lesquelles les Chevaux paissent l'herbe, on les nomme les pinces, les metoyennes, & les coings; les pinces sont les premieres dents qui changent à un Cheval, les metoyennes sont celles qui changent après, & les coings sont les plus proches des crocs, où l'on connoît l'âge des Chevaux; on le connoît aussi aux metoyennes, les dents de devant sont au nombre de douze, six dessous & six dessus.

De cecy l'on peut juger que les Chevaux ont quarante dents, & les Jumens trente-six.

Ayant nommé & fait connoître les parties de la tête qui tombent sous nos sens, je n'entreprendrai point de faire la description des parties internes qui nous sont cachées, comme du cerveau & des nerfs; ceux qui auront la curiosité de les vouloir apprendre, pourront se satisfaire dans l'Anatomie du sieur Ruiny, qui en a traité fort exactement.

L'encolure est ce que nous appellons aux autres animaux le col, elle est terminée ou bordée par le haut, du crin ou criniere, & par le dessous du gozier, elle est marquée 8. 8. 8.

Le garot, ou gallet, comme disent quelques-uns commence à l'endroit où se termine la criniere, & joint ou assemble les deux épaules par le haut, & sera marqué 9. 9.

Les epaules sont au dessous du garot & enferment la poitrine:

elles se terminent au devant qu'on nomme le poitrail, & descendent jusqu'à l'insertion du bras, & sont marquées 10. 10. 10. CHAP. I.

La poitrine ou le poitrail est au dessous du gozier, & au devant des épaules, marquée 11. 11.

Les reins commencent au garot, & sont proprement ce que peut couvrir une selle raisonnablement grande, marqué 12. 13.

Les roignons sont à l'endroit où finit le derriere de la selle, marqués 13. on nomme cet endroit les roignons, quoique les reins ne soient qu'une même chose dans leur propre signification.

Les côtés commencent aux reins, & entourent le coffre ou ventre marqués 14. 14.

Le ventre est assés connu, il est audessous des reins, c'est la partie où l'on donne les coups d'éperons.

Les flancs sont à l'extremité du ventre, & au défaut des côtes près des cuisses, marqués 15.

Les hanches commencent à ces deux os qui sont au haut des flancs près de la croupe, quoiqu'ordinairement on prenne pour les hanches tout le train de derriere.

La croupe est environ depuis les roignons jusqu'à la queuë, en comprenant tout cet espace en rond.

Les jambes de devant sont composées des parties suivantes.

L'épaule de laquelle nous avons parlé, nottée 10. 10. 10. elle a quelque ressemblance à une épaule de mouton, & est placée à peu près de même.

Le coude est un os au défaut de l'épaule, placé contre l'endroit du ventre où portent les sangles lorsqu'un Cheval est sellé, marqué 16. Lorsque ce coude est trop serré contre le corps du Cheval, & qu'on a peine à passer la main entre le corps & le coude, c'est une difformité qui dénotte presque toujours que le Cheval portera les pieds en dehors, la remarque est bonne à faire aux Poulains ? & quoique ce ne dût pas être ici l'endroit de la marquer, neanmoins la crainte que j'ai euë que cela ne m'échapât, faute d'avoir occasion d'en parler, me l'a fait mettre en cet endroit.

Le bras est l'endroit où finit l'épaule & commence la jambe, continuant jusqu'au genoüil, marqué 17. 17. 18.

A l'endroit où commence le bras, au dedans près de l'épaule au devant de la jambe, est une veine qu'on nomme l'ars, où l'on saigne les Chevaux pour plusieurs infirmités, marqué 18.

Le genoüil est au dessous du bras, & au plis de la jambe, marqué 19.

Le canon est cette espace de la jambe, qui est entre le genoüil

CHAP. I. & la seconde jointe près du pied, qu'on nomme boulet, ledit canon est notté 19. 20.

Le boulet est cette jointe ou mouvement dont je viens de parler, notté 20. qui est la derniere jointe, la plus près du pied.

Le paturon est l'espace depuis le boulet jusqu'à la couronne, marqué 21.

La couronne est le lieu qu'occupe le poil qui tombe sur la corne tout autour du pied, marqué 22.

Voila les noms de toutes les parties de la jambe.

Le pied comprend le sabot, qui est tout ce qu'on void de la corne, lorsque le Cheval a le pied posé à terre, notté 23. 24. 25.

Les quartiers sont les deux côtés du pied, depuis 23. jusqu'à 24.

Le talon est le derriere, ou la partie posterieure qui a deux côtés où finissent les quartiers, notté 24.

La pince est le devant du pied, marqué 25.

Il faut lever le pied de terre, pour voir les parties suivantes.

La fourchete qui est placée au milieu du pied, est un endroit plus mol, & plus élevé que le dedans du pied, laquelle aboutit au talon.

La solle est comme une semelle de corne qui est au dessous du pied, on la connoît facilement en ce que le fer ne doit point porter dessus, & n'y touche aucunement quand il est bien posé.

Le petit pied, est cet os qui sert de noyau au pied, il est entouré de la corne, fourchette & solle, on ne le voit pas même lorsqu'on a dessolé un Cheval, puisqu'il est tout couvert par dessus & à côté de chair, qui empêche de voir l'os à nud.

Il reste à nommer les parties des jambes de derriere, les principales desquelles sont les os des hanches, au haut de la croupe 26.

Le grasset nommé autrement le gros muscle, est cet endroit de la cuisse, lequel avance davantage contre le ventre quand le Cheval chemine, marqué 27. cet endroit est trés-dangereux pour le coup de pied.

Les cuisses commencent aux grasset, & contiennent tout cet espace jusqu'au plis du jarret, la cuisse contient depuis 27. jusqu'à 28.

Le jarret est le plis de la jambe de derriere, notté 29. 29. 30.

Le jarret comprend la tête qui est la pointe sur le derriere marqué 30.

Le plis du jarret où vient la solandre, notté 29.

L'esparvin est l'endroit où il vient, marqué 31. & le jardon au même endroit où il vient, marqué 32. vis-à-vis de l'esparvin, lequel est en dedans du jarret, & le jardon au dehors.

Depuis le jarret jusqu'au boulet, est la jambe, & le reste comme aux jambes de devant, le pâturon, la couronne & le sabot avec ses parties. CHAP. I.

Comme les parties d'un Cheval doivent être formées pour être belles.

AYANT simplement donné le nom des parties qui composent le Cheval, il est à propos de les representer comme elles doivent être formées, pour être parfaitement belles. CHAP. II.

La beauté en cet animal, est presque inseparable de la bonté, de sorte qu'en connoissant le beau, on commencera à connoître le bon, parce que *Omne pulchrum est etiam bonum*; & comme la définition que Ciceron donne de la beauté me semble curieuse, & qui revient fort bien à notre sujet, je la mettrai en cet endroit; *pulchritudo corporis apta compositione membrorum, cum coloris quadam suavitate movet oculos, & delectat hoc ipso, quod inter se omnes partes consentiunt.* Si ce Latin & quelqu'autres passages qui sont dans ce Livre semblent étranges à quelqu'un, qu'il se console en ce qu'il ne sera pas moindre connoisseur pour ne les pas entendre.

La tête du Cheval doit être menuë, étroite, décharnée, & seche: Tout Cheval qui a la tête grosse, peut facilement par son propre poids peser à la main, & incommoder le bras du Cavalier allant par le pays, outre qu'il ne sçauroit avoir beaucoup d'agrement, & ne peut être noble avec une grosse tête s'il n'a l'encolure fort longue & relevée, & que la tête ne se place bien, auquel cas il ne laissera pas d'être tres-beau; c'est un partie essentielle de la beauté, sans laquelle il ne peut être agreable; car quoiqu'il eût tout le reste du corps bien fait, ayant la tête trop grosse ou quarrée, il seroit défectueux, & moins à priser que s'il avoit quelqu'autre partie qui fût plus mal bâtie; pour les jambes elles sont beaucoup plus nécessaires pour la bonté que pour la beauté.

Les Chevaux qui ont la tête grosse & chargée de chair sont sujets au mal des yeux: cela ne se doit pas entendre de toutes les grosses têtes, car il peut avoir la tête grosse d'ossemens, & non de chair, qu'il ne sera pas sujet aux maux des yeux. Celles qui sont chargées de chair, sont celles que nous appellons têtes grasses.

Chaque partie de la tête ayant sa beauté particuliere, il faut les deduire par ordre.

Les oreilles doivent être petites, étroites, droites, hardies, & toute l'oreille doit être fine & déliée, c'est-à-dire avoir peu d'épais-

CHAP. I.

seur : elles doivent être bien placées, & pour le connoître, elles doivent avoir peu de distance du bas d'une oreille à l'autre, c'est-à-dire qu'elles doivent être placées au plus haut de la tête, les pointes des oreilles doivent être encore plus jointes & plus près l'une de l'autre, & lorsque le Cheval les porte en avant autant qu'il en est capable, & que s'il galope, on va le pas, il a toujours les deux pointes des oreilles avancées, c'est ce qu'on appelle avoir l'oreille hardie : quand le Cheval chemine, il doit les tenir fermes, & s'il marquoit chaque pas par un mouvement d'oreille de haut en bas, il auroit cela de commun avec les cochons ; ceux qui ont l'oreille basse, ne l'ont pas placée au haut de la tête, mais elles font leur sortie plus bas, & ordinairement ils l'ont trop large & pendante, & sont dits oreillards, ils sont presque tous bons : sur cette seule marque je ne voudrois pas acheter un Cheval, puisque c'est un défaut qui ne le rend pas meilleur.

Pline a fait une assés bonne remarque sur les oreilles d'un Cheval, car il dit que par un mouvement de ses oreilles, on peut juger de son intention & de son courage, de même qu'on le connoît par le mouvement de la queuë d'un chien. La remarque est bonne & trés-veritable : Et particulierement aux Chevaux malins & coleres ; on connoît souvent par le mouvement des oreilles s'ils ont dessein de se porter dans quelque action de désespoir, lorsqu'on leur demande ce qu'ils ne sont pas capables d'executer, ou qu'on les contraint d'obéïr avec trop de violence, & à force de les battre & tourmenter.

Le front doit être mediocrement large, quelques-uns le veulent avancé & croyent qu'un Cheval en a plus de fierté, cette partie le faisant ressembler aux beliers. J'estime que le front égal est plus beau ; les Chevaux qu'on appelle camus, ont le front un peu plus bas & enfoncé environ depuis les yeux en bas, ou porte la muscrolle de la bride, & ces sortes de Chevaux sont ordinairement travailleurs, mais assés fiers & malins.

Le devant de la tête, c'est-à-dire le front, doit être étroit, tout au contraire des Hommes ; s'ils étoient larges ce seroit une difformité.

Le Cheval doit avoir un épie ou molette au front ; s'il y en a une couple près l'une de l'autre, ou qu'ils se touchent, ce sera une bonne marque, l'épie est une espece de frisure naturelle, ou bien un retour de poil, qui se forme comme le centre où commencent les autres poils.

Il y a des personnes dans l'erreur de croire que lorsque l'épie est plus basse que les yeux, c'est une marque de foiblesse de vûë, ou du

du contraire si elle est plus haute ; mais l'experience vous fera connoître l'incertitude de cette remarque.

Si le Cheval n'est ni gris, ni blanc, ni approchant de ces poils, il doit avoir une étoille au front qu'on appelle communément une pélotte, c'est presque un défaut, & pour la beauté & pour la bonté quand il ne l'a point, comme nous dirons en son lieu.

Les salieres doivent être élevées, si elles sont enfoncées & creusses, elles sont difformes, plus elles sont enfoncées plus elles font paroître un Cheval vieux ; neanmoins les Chevaux engendrés de vieux étalons, ont ce défaut dans leur plus grande jeunesse, les uns plus, les autres moins.

Les yeux clairs, vifs, pleins de feu, & mediocrement gros, sont les plus estimés : les plus gros ne sont pas les meilleurs, ils doivent être à fleur & non hors de la tête, & avoir la prunelle grande.

De plus l'œil doit être resolu, effronté, & fier ; un Cheval pour être beau, doit regarder fixement, & superbement ce qui se presente à lui, sans en détourner la vûë, l'effronterie sied admirablement bien au Cheval ; dans l'œil se découvre son inclination, sa colere, sa malice, sa santé, & sa maladie, *profectò in oculis habitat animus.*

Les petits yeux enfoncés sont difformes, on les appelle des yeux de cochon, ils sont quelquefois bons, mais il y faut prendre garde de près.

Quand les yeux sont enfoncés, ou que les sourcils sont trop élevés & comme enflés, c'est une marque de Cheval malin & vicieux, ces sortes de Chevaux ont la rencontre triste, mais il sont ordinairement de grande fatigue.

L'œil est la partie la plus délicate du Cheval, la derniere formée dans la matrice, & la premiere qui meurt.

L'os de la ganasse depuis le haut jusqu'au bas, doit être petit & maigre : l'entre-deux des os de la ganasse doit être ouvert, bien vuidé & creux, depuis le gozier jusqu'au menton ou barbe, afin que le Cheval puisse bien placer sa tête ; si la ganasse est trop quarrée, c'est à-dire, si elle a trop de distance depuis l'œil jusqu'à l'endroit qui touche l'encolure, elle est difforme, & empêche le Cheval de se loger la tête ; si la ganasse est quarrée, & de plus serrée, lorsqu'on tirera la bride pour ramener le Cheval en sa belle posture, l'os rencontrant le col, l'empêchera de bien placer sa tête ; mais comme ce n'est pas ici l'endroit de parler des incommodités qu'on reçoit d'un Cheval qui a la ganasse trop serrée, je n'en dirai pas davantage.

Depuis l'endroit où porte la muserolle de la bride, qui est un

CHAP. II.

peu plus bas que le lieu où la ganaſſe s'étreſſit, tout le nés du Cheval doit être peu charnu, par conſéquent le plus menu qu'il ſe pourra ; & pour pouvoir faire entendre comme cette partie doit être menuë, on dit qu'un Cheval boiroit dans un verre.

Ce qui contribuëra beaucoup à rendre cette partie belle aux Poulains ſera de les faire énerver, cela déſeche merveilleuſement le bas de la tête, & empêche de groſſir l'encolure, à ce qu'on dit.

Il faut de plus que la tête pour être belle, ſoit courte ; les têtes trop longues ſont difformes, on les nomme des têtes de vieille : ce qui contribuë le plus à la belle tête, eſt lorſqu'elle eſt bien placée, ſans cela la belle paroît difforme, & la défectueuſe ſe ſouffre quand elle eſt bien placée. Un Cheval a la tête bien placée lorſqu'il l'a placée haut, & la ramene en ſa ſituation naturelle, qui doit être enſorte que le devant de la tête, c'eſt à-dire le front & le nés, tombent à plomb, & que ſi l'on pendoit un plomb au bout d'un fil, il raſât & ſuivît tout le devant de la tête

Les nazeaux doivent être bien fendus & ouverts, où l'on voye le vermeil qui eſt au dedans lorſqu'ils s'ébroüent ; les nazeaux ainſi ouverts ne contribuent pas peu à la facilité que doit avoir un Cheval pour reſpirer.

C'eſt pour cette raiſon que les Eſpagnols & beaucoup d'autres fendent les nazeaux à leurs Chevaux pour leur augmenter la facilité de ſoufler dans les courſes violentes, ce qui les fait juger pour pouſſifs quands ils ſont en France ; mais ils ne ſont jugés tels que par ceux qui ne ſont jamais ſortis de leur village, quand même ils ſeroient nés dans Paris. Les nazeaux fendus apportent une autre utilité que de donner la facilité de reſpirer aux Chevaux, car ils empêchent les Chevaux de hannir, ce qui eſt trés-commode à ceux qui vont en parti car le hanniſſement de leurs Chevaux ne les découvre pas, c'eſt pour cela qu'on leur fend les nazeaux, car rarement ils hanniſſent après cela.

En Allemagne & dans le Nort, preſque tous les Chevaux courteaux ont les nazeaux fendus, quoiqu'ils ayent l'haleine bonne. En France au contraire on ne fend les nazeaux qu'aux miſerables Chevaux outrés de pouſſe.

La bouche doit être mediocrement fenduë, lorſqu'elle l'eſt trop, il eſt mal-aiſé de bien brider un Cheval qu'il ne boive la bride. Si le Cheval a la bouche petite ou trop peu fenduë, difficilement le mords ſe pourra loger ſans qu'il faſſe froncer la levre, ou qu'il ne porte ſur les crocs ; la bouche mediocre eſt une qualité plus néceſſaire à la bonté qu'à la beauté du Cheval, ainſi des autres parties

qui ne se voyent que lorsqu'on ouvre la bouche du Cheval ; neanmoins puisqu'elles sont si essentielles à la bonté, & qu'elles servent comme de timon au vaisseau pour le conduire bien ou mal, sans m'attacher si severement à mettre chaque chose en sa place, je continuerai cette matiere qui sera une connoissance déja acquise pour emboucher les Chevaux.

La langue doit être menuë, autrement on a de la peine à empêcher qu'elle ne soit pressée par l'embouchure qui la fait déborder sur les barres & les couvrir, ce qui rend l'appui sourd, empêchant l'effet du mords, duquel la liberté n'est jamais capable de contenir ces grosses langues, nonobstant que le canal soit ample. Les Chevaux qui ont la langue trés-grosse, n'ont rarement & presque jamais la bouche bonne, car ordinairement ils ont les barres basses.

Il faut que le Cheval ait les barres tranchantes & décharnées : toute la sujetion que le Cheval souffre par la bride vient des barres, si elles n'ont ces qualités elles seront peu ou point sensibles ; ainsi un Cheval n'aura jamais bonne bouche, si la barre est basse, ronde & peu sensible, le mords n'aura aucun effet, & il sera égal de tenir le Cheval, ou par la queuë, ou par la bride.

Le canal doit être assés large, pour contenir la langue sans qu'elle soit pressée par une embouchure, laquelle aura une liberté mediocre.

Le palais doit être décharné, s'il est gras, c'est-à-dire plein & plus haut, ou tout au moins égal aux dents, la moindre hauteur qu'ait la liberté de la langue, le choquera, & si cet endroit se trouve sensible & chatoüilleux, le Cheval pour fuir la douleur qu'il reçoit de la liberté qui le choque, & le blesse en cet endroit, battra à la main, ou portera la tête si basse, qu'outre la difformité il incommodera la main du Cavalier.

Les lévres menuës contribuent à la bonté de la bouche, au contraire si elles sont grosses.

La barbe ne doit être ni platte, ni relevée, haute ou pointuë, si elle a un de ces défauts, elle est mal-faite, & on ne peut faire porter la gourmette en son lieu & place : La barbe ne doit avoir gueres de chair, mais seulement la peau & les os, sans cicatrices, duretés, ni callus : toutes ces circonstances font la bouche bonne ; que si une des susdites parties alloit dans l'excès, la bouche seroit mauvaise, pour être trop bonne ; par exemple, si les barres étoient si sensibles & si tranchantes, qu'elles ne pussent souffrir aucun appui, & que le Cheval ne pût souffrir qu'on lui fit sentir la bri-

CHAP. II. de pour le tenir en sujetion, ce seroit un grand défaut : les autres parties particulierement la barbe, ne sont gueres dans cet excès de sensibilité, quoique Monsieur le Duc de Neufcastel asseure que dans la barbe, est le principal sentiment de la bouche du Cheval.

Les qualités generalles qui font une bonne bouche, sont d'avoir l'appui égal, ferme & leger, l'arrêt aisé & ferme, de n'avoir ni callus, blessures, ni meurtissures, d'avoir la bouche fraîche & pleine d'écume ; cet écume dénotte le bon temperament du Cheval, qui ayant la bouche humectée, ne se l'échauffe pas sitôt, & le Cheval témoigne qu'il aime l'embouchure, qui le fait écumer & lui donne du plaisir.

Voila ce qui est de plus considerable & de plus nécessaire pour connoître la beauté de la tête du Cheval. Je ne m'arrêterai pas à dire le nombre des os qui la composent, ni à décrire leurs noms, cela étant absolument inutile à un Gentilhomme, & même à un Maréchal.

L'encolure doit être déchargée de chair, pour être bien faite, elle doit en sortant du garot monter droit en haut, & aller en diminuant jusqu'à la tête, prenant à peu près le tour que prend un col de cigne ; il faut qu'elle soit longue, relevée, maigre & tranchante près de la criniere, c'est-à-dire qu'il ne faut point qu'elle ait de chair près de la naissance des crins, & que toute l'encolure considérée ensemble, ne soit ni trop molle, ni trop tournée, parce que tous les deux donneroient occasion au Cheval de s'armer.

Les Barbes & les Chevaux d'Espagne qui ont l'encolure épaisse & un peu charnuë en sont meilleurs, ils ont la bouche plus assurée, l'appui meilleur, & ne sont pas si sujets à battre à la main. Pour moi j'estime bien plus un Cheval d'Espagne avec un peu d'encolure, que s'il l'avoit si efilée, outre qu'ils ne se chargent pas de chair en vieillissant, au contraire l'encolure d'un Cheval d'Espagne diminue de sa grosseur à mesure qu'il prend de l'âge.

Pour les Jumens, c'est une bonne qualité d'avoir l'encolure un peu épaisse & charnuë, car elles l'ont presque toûjours trop efilée ; & pour loüer une Jument qui a un peu d'encolure, on dit qu'elle a le col fait comme un Cheval, ce qui est une perfection ; car elle ont presque toutes ce deffaut d'avoir l'encolure trop fine ou trop mince.

Les encolures renversées, sont celles dont la chair qui devroit estre au haut, qui fait cette rondeur ou ce grand arc de la criniere, se trouve au dessous près du gozier, ce qui rend l'encolu-

re difforme, & fait porter plûtost la branche contre le poitrail. CHAP. II.

On les nomme encolures de cerf, par la ressemblance qu'elles ont à celles des cerfs.

Il y a d'autres encolures qui sont panchantes, qu'on nomme encolures renversées fort improprement, quoyque le haut de l'encolure panche & qu'elle se renverse, ce n'est pas de celles-là qu'on parle lorsqu'on dit une encolure renversée, celles-cy sont panchantes pour y avoir trop de chair prés de la criniere qui tombe d'un costé, & les autres pour en avoir trop au dessous.

Pour connoistre si l'encolure est bien faite, il luy faut ramener la teste avec la bride, & le situer en la plus belle posture dont il est capable : pour avoir l'encolure bien faite, il faut que le dessous d'icelle ne tombe pas à plomb, celles qui tombent par dessous & au long du gozier à plomb sont fausses, & celles desquelles le haut de la ganasse, est prés du gozier plus en arriere que le bas du même gozier prés du poitrail, sont ces encolures renversées dont j'ay parlé ; la bien faite doit descendre depuis la ganasse jusqu'au poitrail au long du gozier en forme de talus c'est-à-dire que le haut, prés de la ganasse, soit plus avancé que le bas : c'est ce que j'ay entendu en disant qu'elle vienne en talus, & non descendre toute droite & à plomb.

Le crin doit estre délié, long, peu épais, s'il est frisé, il sera plus beau ; les grosses & larges crinieres chargent l'encolure, & la font pancher par fois, outre qu'elles déplaisent, & sont une veritable retraite de crasse & d'ordure, à moins d'un soin extrême : ces larges crinieres engendrent la galle aux Chevaux mal pansez.

La belle encolure est encore plus necessaire pour la beauté du Cheval que la petite teste, car si un Cheval a l'encolure fort longue, bien tournée & tres-relevée, sans doute quoyqu'il ait la teste un peu grosse, s'il se ramene bien, il ne laissera pas de paroistre beau, particulierement s'il a la croupe large, sur tout estant sous l'Homme.

Jean Tacquet qui a écrit du Haras, & de la connoissance des Chevaux assez bien pour son temps, veut que l'encolure soit ronde & charnuë depuis la ganasse jusqu'aux épaules, afin, dit il, que le Cheval n'ait pas le défaut des Chevaux Turcs, qui trop facilement plient le col, mais l'ayant roide & nullement flexible, il en tourne plus facilement, à ce qu'il dit : ce raisonnement estoit bon il y a deux cens ans que ce Cavalier vivoit ; mais à present, nous tenons pour un défaut considerable, lorsque le Cheval a le col extremement roide, & qu'il ne le peut plier qu'avec difficulté. Je ren-

CHAP. II. voye ce Jean Tacquet au Duc de Neufcaſtel, qui lui fera voir que l'un des plus grands défauts qu'un Cheval puiſſe avoir, c'eſt d'avoir le col rond, roide & trop tendu.

Les Chevaux qui ont une belle encolure, quoiqu'ils ayent la ganaſſe quarrée, s'ils ſe ramenent bien, & que le devant de la tête ſoit étroit, paroîtront trés-beaux; & quoiqu'un Cheval ait la tête belle, ſi l'encolure eſt difforme, il ne paſſera jamais pour beau.

L'encolure outre l'agrement & la beauté qu'elle donne au Cheval, contribuë aux bonnes qualités qu'il doit avoir, en ce qu'elle le rend leger, ou peſant à la main, ſelon qu'elle eſt bien ou mal faite; ce n'eſt pourtant pas l'encolure ſeule qui rendra un Cheval leger, ou peſant à la main, ce ſeront les jambes, les pieds, & les reins bons ou mechans, mais l'encolure y a la principale part.

Au bas de l'encolure, c'eſt-à-dire, de la criniere à l'extremité, eſt le garot qui doit être élevé, & aſſés long, ce qui eſt une marque de force & de bon Cheval; de plus, ce garot élevé tient la ſelle en ſa place, & l'empêche de venir ſur les épaules, & ſur le col, ce qui ruine d'abord un Cheval, & ſi on le veut empêcher, la croupiere ne manquera jamais de le bleſſer.

Ce garot élevé ne doit pas être charnu, car il ſeroit bien plus ſujet à ſe bleſſer, & étant bleſſé, trés-difficile à guerir; que s'il n'a que la peau ſur les os ſans chair, il ſera comme le doit avoir un beau & bon Cheval.

La poitrine large & ouverte aux Chevaux de legere taille, eſt toujours eſtimée; mais aux Rouſſins & gros Chevaux de Frize, elle eſt preſque toujours trop large, ce qui les rend peſans; ce n'eſt pas que pour les Chevaux deſtinés au tirage, les épaules groſſes ne ſoient trés-bonnes, car ils ont plus de facilité à tirer, & les harnois les bleſſent moins; mais en échange ils ſont beaucoup plus peſans. Ayant par ce moyen les qualités d'un parfait Cheval de charette, lequel plus il eſt attaché à terre meilleur il eſt; & s'il a de la gueule il ſera admirable: tous les Chevaux qui ont méchante bouche, tirent bien la charette, mais non le caroſſe, où il les faut legers, & qu'ils ayent la bouche bonne.

Les épaules doivent être mediocres, plattes & déchargées de chair, la jointe qui eſt au potrail petite, & toute l'épaule fort mouvante: un Cheval qui eſt chargé d'épaules, ne peut être agreable à la main, il ſe laſſera plutôt qu'un autre, il chopera à tous momens. Si elles ne ſont bien mouvantes & qu'elles ſoient engourdies (ce qu'on appelle des épaules chevillées,) le Cheval n'aura jamais de ſoupleſſe, ni de gentilleſſe, ſurtout, s'il eſt chargé d'épaules, les

jambes en seront plutôt usées, si avec ce défaut il a encore l'encolure grosse, parce que le poids de l'un & de l'autre usera bientôt les jambes qui supportent tout ce fardeau continuellement dans l'écurie, comme en voyage.

Les épaules sont une des parties les plus considerables que le Cheval aye, ainsi en achetant un Cheval, il faut y faire grande attention, & ne prendre pas pour une loüange ce qu'on dit d'un Cheval qu'il est large par tout : c'est une loüange pour la croupe ; mais s'il est trop large d'épaules, c'est un trés-grand défaut.

Outre les moyens que je donnerai pour reconnoître un Cheval chargé d'épaules, il faut remarquer celui-ci : Le Cheval qui a trop de distance d'un bras à l'autre tout au haut contre les épaules, & qu'il y a plus d'un demi pied, si c'est un Cheval de selle de taille ordinaire, c'est trop, & assurément ce Cheval sera chargé d'épaules. Il peut aussi y avoir trop peu de distance, & le Cheval seroit serré d'epaules, ce qui est un notable défaut ; il faut qu'un Cheval de taille ordinaire, ait environ un petit demi pied, ou cinq pouces de distance d'ûn bras à l'autre, & que le Cheval étant planté sur les jambes, il y ait moins de distance d'un pied à l'autre qu'il n'y a au haut près des épaules.

Ceux qui cherchent les Chevaux les plus ouverts du devant (qui est avoir beaucoup de distance d'un bras à l'autre près des épaules) se trompent bien fort, ils ont presque toujours trop d'épaules ; ce n'est pas que je conseille d'en prendre de trop serrés, car ils culbutent, & tombent facilement dans les courses & même au pas, outre que la vûë en est choquée, & rend un Cheval difforme, & presque tous se croisent en marchant & s'entretaillent, nous parlerons beaucoup de la connoissance des épaules, en parlant de ce qu'il faut observer quand on achete un Cheval.

Un Cheval doit avoir les reins doubles, qui est lorsqu'il les a un peu plus élevés aux deux côtés de l'épine du dos, & passant la main tout au long d'icelle on la trouve large ; bien fournie & double par le canal qui s'y fait, que le dos soit ferme, point ensellé, depuis le garot jusqu'aux hanches, mais égal, & bâti approchant de la forme des reins de certains Mulets.

Les Chevaux qui ont des reins bas sont legers, & ont l'encolure haute, mais c'est un défaut, on les nomme ensellés : Outre qu'ils n'ont jamais grande force, ils sont difficiles à bien seller, pour que la selle ne les blesse pas ; & de plus, ils ont ordinairement le flanc avallé, ce qui les rend assés difformes.

Le tour des côtes amples & rondes, doivent prendre leur

CHAP. II. rondeur d'abord à l'épine du dos, afin que les parties qu'elles contiennent qui eſt le poulmon & autres, ayent plus d'eſpace pour ſe loger, & que les Chevaux ayent plus de boyaux & meilleur flanc.

Il faut que le ventre ſoit mediocre aux Chevaux de legere taille, mais à ceux de caroſſe le plus grand eſt le meilleur, pourvu qu'il ne ſoit pas entierement avallé, comme celui d'une Cavalle pleine, ou d'une Vache, mais qu'il ſoit épais, & comme enfermé dans les côtes, & qu'il s'étende aux côtés plutôt qu'en bas.

Les flancs doivent être pleins, & au haut deſquels il y a naturellement une épie ou mollette, de chaque côté, plus leſdites épies s'approchent l'une de l'autre par le haut des hanches c'eſt d'autant mieux, & la marque ſera meilleure ſi elles ſe voyent l'une l'autre.

De la derniere côte juſqu'à l'os de la hanche, qui eſt proprement le flanc, il y doit avoir fort peu de diſtance, les Chevaux qui en ont le moins, ſont ceux qui s'efflanquent peu ou point dans le travail, & au contraire.

La croupe doit être large & ronde, les hanches tournées enſorte que les deux os ne ſe puiſſent voir par le haut; plus leſdits os ſont eloignés l'un de l'autre, meilleure en eſt la marque, & la croupe en eſt plus large & plus belle; mais c'eſt un défaut que ces deux os ſe voyent, lorſque cela eſt, le Cheval eſt dit cornu par ceux qui ne ſont pas fort entendus, car pour moi je n'ay jamais trouvé de Chevaux cornus, parce que j'ai engraiſſé tous ceux qu'on diſoit l'être, & lorſqu'ils ont été gras, ils n'ont plus été cornus; veritablement il y en a que j'ai eu plus de peine à engraiſſer que d'autres, parce qu'ils avoient les os des hanches plus haut élevés que les autres Chevaux, & même qui ſe voyoient, mais finalement je les ay fort bien engraiſſés, & ils n'ont plus été cornus.

La croupe ne doit pas être avalée ni coupée, mais elle doit accompagner ſa rondeur juſqu'au haut de la queuë, & être ſéparée en deux par un canal au long d'icelle, où touche la croupière.

Il faut que la queuë ſoit ferme, forte, & ſans mouvement, garnie de poil, le tronçon doit être gros & ferme, qu'elle ſoit placée haute, ceux qui l'ont trop baſſe rarement ont les reins bons, & n'ont jamais la croupe belle: il y a des Chevaux qui l'ont trop haute, ce qui leur rend la croupe pointuë, & en forme de prune, ce qui eſt difforme. Les Chevaux qui ont peu de poil à la queuë, ſont appellés queuë de rat, ils paſſent pour bons, cette marque ſeule ne ſuffit pas pour acheter un Cheval, pour la bonté il en faut bien d'autres

d'autres ; après avoir suivi tout le corps du Cheval, il faut venir aux jambes de devant. CHAP. II.

Les jambes de devant ont differentes parties, chacune à sa beauté, le bras doit être large & nerveux, & le muscle qui est au dessous des arcs, marqué 17. hors de la jambe, est gros, nerveux & charnu d'autant mieux. Quoique le canon soit menu, si le bras est fort, & que ce muscle soit fort gros, il suppléera en quelque maniere au défaut du canon.

Une autre observation pour le bras, est qu'il faut qu'il soit long, les Chevaux se lassent moins ; car comme la plus grande force de la jambe est au bras, la foiblesse est au canon & au reste, il est à presumer que la partie la plus foible étant la plus courte, il sera plus en état de resister au travail, mais il n'aura pas un si beau mouvement, c'est-à-dire un si beau plis de la jambe au galop & au pas ; ce grand mouvement est ce qui fait lasser plutôt les Chevaux qu'on destine à courir ou à marcher le pas, mais c'est ce qui les fait estimer pour le Manege.

Pour les Chevaux de Manege tout au contraire, le bras le plus court est le meilleur, puisqu'une des plus belles parties du Cheval est d'avoir un beau mouvement en cheminant ; plus le bras est court, plus il y a de mouvement, qui est une chose fort à remarquer, quand on achete des Poulins, ou des Barbes au debarquer, lesquels on destine au Manege, puisque tout Cheval qui n'a pas ce beau mouvement ; ne peut jamais avoir de brillant, ni donner dans la vûë.

Il faut un grand art, joint à une patience extréme pour leur former un air, la plupart n'en ayant point du tout de naturel : les Chevaux sans mouvement, quoique dressés, sont trés-difficiles à tenir en école, c'est-à-dire bien manians.

La jambe du Cheval la plus large & la plus platte est la meilleure, on le connoîtra lorsque le nerf est fort détaché & éloigné de l'os, qu'il n'y a aucune humeur entre ledit nerf & l'os qui fasse paroître la jambe ronde : les Chevaux qui ont le nerf de la jambe petit, l'ont presque toujours près de l'os, & sont sujets à s'arrondir la jambe : on appelle ces jambes-là des jambes de bœuf, par la ressemblance qu'elles ont à celles du bœuf.

Le genoüil doit être plat & large, sans aucune grosseur ni rondeur au dessus, le canon plat, court & large, & où l'on voiye la séparation du gros os, & du nerf ; & près du boulet on doit voir le petit os qui est entre les deux, mais cela se voit rarement, hors aux Chevaux de legere taille, comme Barbes & Chevaux d'Espagne ;

CHAP. II. le gros nerf de la jambe doit être gros & ferme ſans être dur. C'eſt une des parties les plus conſiderables d'un Cheval que le nerf de la jambe ; les gros ſans être enflés ſont les meilleurs ; toutes les jambes qui ont le nerf menu ſeront bien-tôt ruinées ; le Cheval bronchera facilement, & par le moindre travail les jambes paroîtront rondes ; ce qui eſt contre la beauté, encore plus contre la bonté.

Le boulet gros, pour ſa taille, plat, & large ſans enflure, couronne, ni groſſeur, ayant un toupet de poil au derriere qu'on appelle le fanon.

Le pâturon court, ſurtout aux Chevaux de legere taille ; les pâturons trop longs ſont foibles ; on les appelle longs-jointés, & ne reſiſtent pas au travail ; les trop courts aux Chevaux épais font qu'ils ſont bien buttés, s'ils ont avec cela le talon fort haut ; les Chevaux Normands ſont fort ſujets à ſe bouleter, car ils ſont preſque tous trop court-jointés.

Il y a des Barbes & des Chevaux échappés qui ſont exceſſivement longs-jointés, de ſorte qu'en cheminant ils portent le boulet preſque juſqu'à terre, qui eſt une grande marque de foibleſſe, en cette partie tout au moins, ſi elle n'eſt point univerſelle.

Ce défaut des Chevaux longs-jointés eſt contre la beauté, mais plus eſſentiel contre la bonté. Il provient preſque toujours de l'éſtalon qui a ce défaut, ainſi il ne faut jâmais choiſir d'étalon de legere taille long-jointé.

La couronne ne doit pas être plus haute que le ſabot, ni faire comme un rebord élevé tout autour ; ce ſeroit une marque ou que le pied ſeroit déſéché, ou que la couronne ſeroit pleine d'humeurs ; ce qui engendre les peignes & autres maux qui viennent en cet endroit.

Le ſabot doit avoir la corne luiſante, haute & unie, la blanche eſt ordinairement caſſante : elle doit être de la couleur de celle d'un bouc pour être excellente, & tout le ſabot doit avoir une figure comme ronde, un peu plus large en bas qu'en haut : il faut ſuivre les parties du pied l'une après l'autre.

Le talon haut & large, & l'un des quartiers du talon ne doit pas être plus élevé que l'autre, c'eſt-à-dire qu'il ne monte pas plus haut dans le pâturon.

La fourchette bien nourrie quoique menuë : elle l'eſt trop aux Chevaux encâtelés, car elle eſt trop déſéchée ; c'eſt un défaut de l'avoir trop petite, comme c'en eſt un de l'avoir trop groſſe aux Chevaux qui ont le talon bas.

La ſolle forte & épaiſſe, & tout le le pied creux.

Il faut de plus, qu'un Cheval ſe plante bien ſur ſes membres, ce qui fait partie de ſa beauté, & lorſqu'il eſt arrêté en une place, qu'il y ait plus de diſtance de l'un à l'autre des bras au haut qu'aux deux pieds, c'eſt-à-dire que les deux jambes ſe doivent élargir plus en haut qu'en bas; de cette ſorte le Cheval en eſt plus aſſuré ſur ſes membres, & beaucoup plus beau.

Ayant veu les jambes de devant, paſſons à celles de derriere, nous avons déja parlé de la beauté de la croupe, reſte à examiner les autres parties du train de derriere.

Les cuiſſes doivent être longues & charnuës, & tout le muſcle qui eſt au dehors de la cuiſſe, gros, épais & charnu : C'eſt un défaut eſſentiel contre la beauté des chevaux, lorſque les cuiſſes ne ſont pas bien fournies de chair, & quoique la croupe ſoit admirablement belle, ſi les cuiſſes manquent de chair & ſont ſeches, un Cheval paroîtra ſerré de derriere, on dit qu'il n'eſt pas bien gigotté, on le connoît lorſqu'on voit une croupe large, mais en deſcendant en bas les cuiſſes n'accompagnent pas & manquant de chair, font paroître le derriere mal formé; c'eſt preſque toujours une marque de foibleſſe au train de derriere. Les Chevaux qui harpent ſont fort ſujets à ce défaut, lequel me ſemble conſiderable.

Les jarrets grands & amples, étendus, point pliés, ſecs, larges, décharnés, nerveux & ſouples : Toutes leſquelles qualités ſont autant pour faire de bons jarrets, que pour les avoir beaux.

La jambe de derriere ſera large & plate, qui deſcendra à plomb du jarret au boulet; les jambes de derriere qui ne tombent pas à plomb, lorſque le Cheval eſt arrêté dans ſa ſituation naturelle, dénottent qu'il y a foibleſſe dans les reins ou dans les jarrets; & le reſte doit être conſideré comme aux jambes de devant; aux unes & aux autres le moins de poil qu'il y peut avoir, eſt le meilleur, hors aux Chevaux de legere taille auquels un toupet de poil au derriere du boulet ſied trés-bien, on appelle ce toupet le fanon.

Un Cheval qui a les pieds de devant bons, ceux de derriere le ſont toujours, hors d'accident; c'eſt pourquoi on ne les regarde que ſuperficiellement & en paſſant.

Communement les pieds de derriere des Chevaux ſont bons, quoi que ceux de devant ſoient foibles, les ſoyes ou pieds de bœuf, ſont preſque le ſeul défaut qu'on y remarque hors des peignes à la couronne, des fics au dedans des pieds & d'avoir la corne caſſante.

Il nous reſte un défaut à conſiderer aſſés viſible, lorſque les Che-

CHAP. II. vaux ſont trop élevés ſur les jambes, c'eſt-à-dire qu'ils ont les jambes plus hautes qu'ils ne doivent avoir pour leur taille; leur beauté en eſt diminuée, & ſont moins capables de bon ſervice.

Les anciens y ont déterminé une meſure, quoiqu'à mon ſens il ne faut point d'autre meſure que celle qui ſe juge à l'œil puiſque toute perſonne qui aura un peu d'habitude à voir les Chevaux, jugera facilement s'il eſt haut monté : afin de ſatisfaire les curieux ſur ce point, on peut prendre une ficelle & meſurer depuis le garot juſqu'au coude, il y doit avoir la même diſtance depuis le coude juſqu'au bas du talon, s'il y en a davantage le Cheval aura les jambes trop longues. Bien des gens meſurent les Poulains à l'âge d'un an, prenant la diſtance qu'il y a du bas du talon au coude, & diſent qu'ils croiſſent du corps juſqu'à ce qu'ils ſoient autant élevés audeſſus du coude comme il y a de diſtance du coude au talon; parce qu'à un an les Poulains ont crû en hauteur de jambes ce qu'ils croîtront jamais; c'eſt ce que je n'ay pas trouvé toujours veritable, quoiqu'il le ſoit à quelques-uns.

Remarques curieuſes ſur les Chevaux repreſentés en Relief, ou en platte peinture.

CHAP. III. AVANT de commencer un autre Chapitre où je traiterai de la connoiſſance des Chevaux & des moyens qu'il faut tenir pour devenir ce qu'on appelle connoiſſeur, je donnerai quelques avis qui pourront ſatisfaire les Lecteurs qui aiment les Chevaux, car ils jugeront mieux d'un Cheval peint ou repreſenté en ronde boſſe, c'eſt-à-dire en ſculpture, qu'ils ne feroient s'ils n'avoient pas les lumieres que je leur donnerai.

Celui qui n'aura aucune connoiſſance du deſſein, & qui n'aura pas le goût de ces ſortes de curioſités, peut obmettre la lecture du Chapitre III & paſſer au ſuivant qui eſt le IV.

Premierement c'eſt une choſe certaine que tous les bons Peintres & les Sculpteurs celebres n'ont rien tant à cœur que d'imiter l'Antique; ils ſont tous fort perſuadés qu'on ne leur peut faire connoître qu'ils ayent manqué, s'ils alleguent qu'on voit le défaut duquel on les reprend dans quelque piece antique de ces excellens Maîtres ſi celebres : Par exemple, dans le Cheval de l'Empereur Marc-Aurelle, & autres qui ſont à Rome & ailleurs. J'avouë avec eux que ceux qui ne ſuivent pas l'antique n'ont pas le bon goût particulierement pour ce qui regarde le corps humain; mais en matiere de Chevaux, quoique les Anciens ayent obſervé les proportions

en beaucoup de parties, ils ont manqué en quelques-unes ? Et pour en donner quelques idées, je parlerai de l'attitude ou de la situation, ce qui est proprement la posture en laquelle ils ont placé les Chevaux qu'ils ont representés ; & je dis que la plûpart des attitudes qu'ils ont donné aux Chevaux ne doivent pas être imitées au tems où nous sommes. Les Chevaux des Anciens n'avoient aucune école, & même trés-peu d'obéïssance, ils étoient plus étrangement bridés que les Cravattes, & les Turcs ne le sont en leur païs, & toutes les actions qu'ils faisoient sous l'Homme, approchoient des mouvemens de rage & de furie, parce que le Cavalier ne sçavoit ce qu'il demandoit à son Cheval, qui plein de fougue & de désespoir, faisoit des actions plus capables de faire remarquer son emportement qu'aucune marque d'obéïssance & de sujetion aux volontés du Cavalier : les brides mal ordonnées capables de désesperer un Cheval, pouvoient beaucoup y contribuer, les Cavaliers n'étans pas Hommes de Cheval ; leur Chevaux sans selles, seulement couverts d'une housse, les incommodoient, ensorte qu'ils ne pouvoient se tenir dessus, & se tenant des éperons ils faisoient faire à de trés-braves Chevaux des actions qui nous paroîtroient presentement si étranges & si extravagantes, qu'on ne pourroit souffrir longtems la vûë de pareils désordres, & si fort contre toutes les regles de l'art.

CHAP. III.

Les Peintres & les Sculpteurs modernes s'attachent à imiter ces méchantes & épouvantables postures, parceque les Anciens les ont representées ; il étoient pardonnables, car ils n'en voyoient point de meilleures, ni qui fissent paroître leurs Chevaux plus vifs & plus pleins de cœur ; mais presentement que l'art de monter à Cheval s'est si fort perfectionné, & qu'on a trouvé les moyens faciles de reduire & de maintenir les Chevaux dans une entiere & parfaite obéïssance, & à n'avoir d'autre volonté que celle du Maître qui les monte : on a vû & on connoît de plus en plus que les actions d'obéïssance dont le Cheval est recherché, lui font faire des postures & beaucoup plus belles & infiniment plus agréables à la vûë, & on trouve dans ses actions tant de grace & de beauté, que tout ce qu'ils font au contraire, déplaît, & ne se peut souffrir. De plus, comme l'art d'emboucher les Chevaux s'est tout à fait perfectionné, les brides dont on se sert aujourd'hui outre qu'elles placent la tête du Cheval, & logent l'encolure dans la plus belle posture dont le Cheval est capable, sans faire ouvrir la bouche comme les mords des Anciens, qui déchiroient les barres & ne servoient qu'à leur faire faire les forces, & ouvrir une gueule épouvantable : car du moment qu'un Cheval ouvre la bouche, l'action en est si déplaisan-

CHAP. III. te, & choque si fort, qu'on dit qu'il ouvre la gueule par dérision & par moquerie; Et pourtant tous les Chevaux peints ou en sculpture des Anciens, l'ouvrent d'une si étrange maniere, que c'est la chose du monde la plus horrible & la plus choquante, & enfin la plus méchante qu'un Cheval puisse faire sous l'Homme.

Tout cela supposé, je demande à tout Homme de bon sens, si l'on doit imiter les Anciens en ce quils ont fait de mal? S'ils n'ont peint que des Chevaux dans des postures de rage, & de désespoir, ils n'ont pû faire autrement, ils n'en voyoient point d'autres; mais presentement de representer sous un Roi, un grand Prince, ou un General d'Armée, un Cheval dans ces actions de furie & d'emportement, ce seroit faire croire aux Spectateurs que celui qui est à Cheval ou ne le peut faire obéïr, on n'a pas eu un Cheval obéïssant; ce qui seroit ridicule à penser au tems où nous sommes, puisque les personnes de cette condition ne montent que sur des Chevaux parfaitement bien ajustés, & qui sont dans une entiere obéïssance, avec la tête, & l'encolure placée dans la plus belle posture dont le Cheval est capable, faisant quelque belle posade, ou un beau passage qui fait paroître le Cheval fier & superbe, sans se démentir de la parfaite obéïssance qu'il doit rendre à celui qui le monte.

On me dira là-dessus qu'un Cheval peint dans ces regles d'obéïssance, n'aura aucune grace, & paroîtra mort si on ne le represente faisant quelqu'action extraordinaire qui témoigne son nerf, & qui marque son courage, il y a difference de representer, c'est à-dire, de placer un Cheval dans une attitude qui le fasse paroître plein de courage, qui témoigne qu'il est extremement nerveux: avec une grande liaison dans ses mouvemens, & de le peindre dans le désespoir & dans la rage, comme ont fait les Anciens; & je crois, & il y a àpparence que je ne me trompe pas, que si on le fait piaffer, ou qu'on le place bien sur les hanches faisant une belle courbette avec une action des bras, qui témoigne qu'il a un beau mouvement; avec cela si on marque les muscles, les nerfs & les veines, chacun en sa place, il sera mille fois plus animé, plus beau & plus agreable que ceux des Anciens avec leurs actions extravagantes, la bouche ouverte, ou faisant les forces, & l'encolure renversée.

Les Anciens ont mal placé la tête d'une partie des Chevaux qu'ils nous ont laissé en peinture ou en relief; il faut que la tête tombe à plomb par le devant, quelque posture qu'on donne au corps du Cheval sous l'Homme. De lui faire étendre le nés en courant, ou autrement, comme ils ont fait, c'est un défaut considerable: il faut

que l'encolure prenne par en haut, c'eſt à-dire au long de la criniere, le même tour qu'un col de cigne, qu'elle ſoit tranchante près du crin, & que le gozier vienne en talus juſqu'au poitrail, c'eſt-à-dire que le gozier qui eſt audeſſous de l'encolure, ſoit pour le moins quatre doigts plus avancé près de la ganaſſe, qu'il ne l'eſt près du poitrail, & c'eſt un défaut s'il tombe à plomb, & l'encolure eſt fauſſe; que s'il eſt plus en arriere en haut qu'en bas, c'eſt une encolure renverſée ou encolure de cerf, que les Anciens ont preſque tous donnée à leurs Chevaux peints ou gravés, & fort mal; comme auſſi de faire la criniere, c'eſt-à-dire l'endroit d'où le crin ſort fort large, & particulierement entre les deux oreilles, où l'encolure ſera trop épaiſſe par en haut, ce qui eſt un défaut, il la faut plate aux deux côtés de la criniere en deſcendant, & qu'il y ait peu de chair.

Pour les oreilles, veritablement c'eſt une belle action de les faire ſerrer par la pointe plus qu'elles ne ſont vers le bas, pour rendre l'oreille plus hardie; mais ſi on les ſerre trop, comme beaucoup de Peintres font, le Cheval ſera orillar; ce que je ferois voir s'il n'étoit ennuyeux de s'attacher à ſi peu de choſe: Il faut que la racine ou naiſſance des oreilles ſoit au plus haut de la tète, & le plus près qu'on pourra l'une de l'autre.

Pour les épaules c'eſt la grande difficulté, les Sculpteurs diſent que les groſſes épaules ſont les plus belles: Ce ſont les meilleures pour les Chevaux de tirage; mais tout Cheval de ſelle qui auroit les épaules larges, charnuës, groſſes & rondes, comme ils affectent de les repreſenter, ſeroit un parfait Cheval de charrete, car il ſeroit peſant, attaché à la terre, & ce qui s'appelle une grande carogne. Ils diſent ſur cela qu'il faut que les muſcles paroiſſent pour animer un Cheval, & s'ils ne ſont fort gros aux épaules, la jointe de devant fort avancée, un Cheval n'aura aucune action & paroîtra ſans force; & je dis tout au contraire qu'une épaule fort chargée de chair ne fera paroître que peu ou point de muſcles; en paroît-il à un Homme fort gras? Il en paroîtra auſſi peu à ces groſſes épaules fort charnuës, & aſſurément à une épaule plate avec peu de chair, qui n'aura par maniere de dire que la peau ſur les os, qui eſt comme l'épaule d'un beau Cheval doit être, les muſcles & les nerfs paroîtront tous, & ils ſeront naturels: que ſi l'on fait des muſcles & des nerfs à cette épaule ronde, ils ſeront contre nature, & peut être mal placés, puiſqu'on ne peut les appercevoir à un Cheval qui a l'épaule ſi charnuë.

De plus, faiſant ces groſſes épaules avec la jointe qui touche le

CHAP. III. poitrail de la selle, fort avancée; il y a tant de distance & tant de largeur par le devant du Cheval, qu'il est aussi large d'épaules que de croupe, & c'est encore la suite de l'erreur des Peintes & des Sculpteurs; car quoiqu'un Cheval pour être beau doive être ouvert devant, s'il l'est trop, il est défectueux, & sent son Cheval de charrete: Le devant des épaules du Cheval, c'est-à-dire la distance qu'il y a de l'une à l'autre, doit être seulement un peu plus de la moitié de la largeur du derriere ou des hanches: Quand on veut parler d'un beau Cheval, on dit large de croupe, & point d'épaules; c'est-à-dire les épaules avec peu de largeur de l'une à l'autre; c'est pourquoi on compare les épaules d'un beau Cheval à celles d'un liévre: Jugés presentement si les Peintres ont raison de faire de si monstreuses épaules quand ils ont dessein de faire un beau & brave Cheval.

Ce muscle qui est à côté du bras au dessous de l'épaule ne peut être representé trop charnu, c'est une beauté trés-grande, le reste du bras fort large, & les nerfs & muscles bien placés, les genoüils grands & à peu près plats: Les Peintres y font des muscles, j'en ai vû à des Chevaux en relief jusqu'à trois placés sur le plat du genoüil, ce qui est contre nature, car ils n'y en ont jamais; les boullets des jambes de devant ils les font ordinairement trop gros, on diroit à les voir qu'ils sont enflés, & les pâturons trop longs, avec tout cela un pied trop gros, & qui est plus large que la jambe, ce qui est défectueux entierement. Pour les cuisses il les font trop charnuës, vous verrés à leurs Chevaux une croupe large, des fesses charnuës, ce qui est trés-bien, & des cuisses maigres & minces, ce qui est mal; le muscle qui est à côté doit être gros & charnu, la cuisse bien fournie de chair; il ne faut pas aller bien-loin pour voir ce défaut à un Cheval representé en relief, dont l'on fait grand cas & avec raison, car il est de la main d'un excellent Ouvrier, ce défaut de la cuisse & du genoüil qne j'ai marqué, y sont tous visibles.

Lorsque le Cheval est sur les hanches, qu'il fait une courbette ou poussade, tout le poids du corps s'appuye sur les jarrets; assurément en cet état tous les nerfs, muscles & veines doivent paroître; mais comme les Chevaux ne restent pas longtems dans cette action, les Peintres au lieu de placer les grosseurs & les enfoncemens où ils doivent être selon la nature, en font trop, & representent un jarret plein de courbes, de jardons, ou d'esparvins, & même font de gros plis au jarret, à l'endroit de la solandre jusqu'à deux & trois, ce qui est absolument contre l'ordre: Car ces gros plis sont nommés des bourlets qui sont des marques visibles qu'un Cheval est usé; &

si

ſi un Cheval avoit ces groſſeurs au plis du jarret, il ne ſeroit pas aſſés ſain & entier pour être repreſenté en relief, & s'il eſt aſſés beau pour cela, au moins il ne faudroit pas imiter ces défauts, qui ſont les bourlets qu'il a au plis du jarret: Il faut qu'un jarret ſoit large, ample, décharné & bien vuidé; ſi on y fait des groſſeurs où il n'y en doit pas avoir, au lieu de faire un beau Cheval on en fera un eſtropiat.

Pour le boulet des jambes de derriere aux Chevaux que les Peintres repreſentent ſur les hanches, ils font ce boulet, & la jambe de derriere tout d'une venuë, & le pâturon de même, comme ſi le Cheval n'avoit point de plis au boulet, ce qui ne peut être; tout Cheval qui fait quelqu'action ſur les hanches, par exemple, une courbette, comme le boulet de la jambe de derriere peîne fort, & que tout le poids du corps eſt deſſus, il faut qu'il plie, & qu'il plie ſi bien que le derriere du boulet touche preſqu'à terre, ce qu'on peut voir tous les jours, & les Sculpteurs ne manquent jamais de faire les jambes de derriere, le boulet & le pâturon tout d'une piece comme la jambe d'un chien, ce qui eſt ridicule; preſque tous les Chevaux que j'ai vûs en ma vie peints ou en ſculpture, avoient ce défaut.

Les Peintres auront à me repartir que dans le naturel aux Hommes ils aident à la lettre pour ainſi dire, parce que les corps les plus parfaits qu'ils choiſiſſent pour leur ſervir de modele, ont des endroits, que ſi on les repreſentoit comme le naturel, ils ne ſeroient pas trouvés agreables, & on les croiroit défectueux. J'avouë qu'il eſt vrai, mais ils le font parce que les Hommes parfaitement bien formés ont les parties comme ils les repreſentent; les Chevaux de même ſe trouve rarement bien formés, & les plus beaux ne le ſont pas dans toutes leurs parties, ainſi il ne faut imiter que la belle nature & non pas ce qu'elle a de mal formé, & c'eſt ce que font les Peintres & les Sculpteurs, de groſſir les épaules à un Cheval, & de lui faire des muſcles qu'il ne peut avoir; c'eſt le rendre horrible, & d'un beau Cheval en faire un Cheval de Charrete. Si ces Meſſieurs les Peintres & les Sculpteurs liſent ceci, je crois qu'ils avouëront qu'il faut ſeulement copier l'antique en ce qu'elle a de bon & non pas en ce qu'elle a de défectueux, car il ne l'eſt pas moins pour être antique; beaucoup d'habiles gens de leur art auquels j'ai deduit ces raiſons, ſont tombés d'accord avec moi de ce que j'ai dit. Je ſai trés-bien que ce que les Grecs ont laiſſé de bas reliefs & de monumens, ſont des modeles parfaits pour la Sculpture & pour la Peinture, mais pour les attitu des des Chevaux, ce n'eſt

CHAP. III. pas cela : celui que Monsieur Mignar a peint sous le Roi, l'année qu'il prit Maëstric, & qui est dans une des Salles de Versailles, est le plus beau, le mieux désigné, & le mieux fait, qui ait paru jusqu'à present ; car il est placé dans les regles de l'Art de la Cavalerie, & il est dans la pure verité comme il doit être ; car il est conforme à la belle nature, & tout en est si beau, que celui-là peut servir à jamais de modele à tous les Peintres pour étudier comment un beau Cheval doit être fait ; qu'on l'examine à la rigueur sans prévention, ni entêtement, on avoüera qu'on n'en a point vû de plus parfait.

La disgression est un peu grande pour un Lecteur impatient & inquiet, qui ne se met guére en soin que les Chevaux soient bien ou mal peints, pourveu qu'il en ait de bons il lui suffit, peut-être qu'il a raison, & que le fil du discours m'a entraîné, je le prie de considerer l'intention que j'ai euë, & si cela ne le contente, je lui dirai que j'ai eu plus de peine à l'écrire que lui à le lire, particulierement personne ne l'obligeant à cette lecture l'en ayant averti, ainsi nous voilà quittes.

Nous allons parler de la bonté du Cheval & de ses défauts, j'ose esperer que tout homme qui saura ce que nous en écrirons, pourra se dire connoisseur en cette maniere : l'experience lui fera voir qu'avec facilité on y peut parvenir, s'il s'attache avec soin d'apprendre ce qui est contenu dans les Chapitres suivans, ce n'est pas assés de les lire une ou deux fois, il les faut savoir, même après l'avoir lû, visiter les Chevaux, & suivre tous les articles qui vous auront été marqués ; il faut du soin & de l'application à ceci ; il y a de la peine à ceux qui ne l'aiment pas, lesquels peuvent s'assurer que difficilement ils deviendront bons connoisseurs s'ils n'aiment les Chevaux.

La parfaite connoissance des défauts du Cheval, ou ce qu'il faut observer quand on les achete pour n'être point trompé.

CHAP. IV. AYANT à traiter de la bonté des Chevaux, la principale chose où l'on doit s'attacher, consiste à bien examiner si le Cheval que vous destinés à votre usage, a quelque défaut, & s'il sera propre pour cet usage, car il faut d'autres qualités à un Cheval de pas, qu'à celui qu'on destine pour courre à la chasse, les qualités d'un Cheval de manege sont differentes de celle d'un Cheval de voyage ; il est donc de la prudence (outre les défauts particuliers de chaque Cheval) de considerer s'il est propre à l'usage où vous le desti-

nez. Il eſt trés-difficile de donner des preceptes par écrit qui puiſſent enſeigner à connoître autre choſe que ce qui s'appelle l'entiereté ; car pour acquerir une parfaite connoiſſance du fond, ou de la reſource du nerf & d'une certaine liaiſon dans les mouvemens, de l'agilité, de la bouche, de la force, & de la gentilleſſe d'un Cheval, s'il ſera pour un Maiſtre, ou ſi ce ne ſera qu'un Cheval de valet ; peu de gens ſont capables de cette delicateſſe, & c'eſt ce qui fait diſcerner un bon connoiſſeur d'avec un mediocre : tous les deux peuvent juger de l'entiereté, c'eſt-à-dire que le moindre défaut ne leur échapera, ny à l'un ny à l'autre : mais l'un jugera de l'agréement, de la gentilleſſe, de la force liante qui ſe trouve dans les mouvemens, ou d'une force rude & noüée ; enfin l'un diſcernera qu'un Cheval ſera pour le ſervice du Prince, ou d'un grand Seigneur ; & l'autre jugera ſeulement que le Cheval eſt bon & ſans défaut, & ne pourra penetrer le reſte ; & c'eſt ce que l'on ne peut que difficilement mettre par écrit : il faut une longue habitude, & avoir le goût fin ; je vous en diray tout ce que j'en ſçay, qui eſt peu de choſes ; mais il eſt difficile de parvenir à cette délicateſſe de connoiſſance, ſans être Homme de Cheval, avoir une grande experience, & avoir monté une infinité de Chevaux : neanmoins afin d'y proceder avec methode, quand vous aurez jetté l'œil ſur quelque Cheval qui vous agrée, & dont la taille répond à vôtre deſſein ou à vôtre humeur ; car les uns veulent de grands Chevaux, les autres de petits ; quelques-uns les veulent longs, d'autres les veulent courts & ragots ; les uns épais, les autres de legere taille ; & cet amour qu'on a pour les differentes tailles doit être conforme à l'uſage qu'on en veut faire ; par exemple, un Cheval pour aller ſur le pavé doit être large prés de terre, ce qu'on appelle écaché : un Cheval de cette taille ne ſeroit pas propre à courre à la chaſſe ; car il auroit aſſurément trop d'épaules, & trop peu d'haleine pour aller loin ; & trés-peu de vîteſſe : Vous devez entrer au détail, & avec ordre conſiderer chaque partie en particulier, qui vous donnera une aſſurée connoiſſance de la bonté du Cheval que vous voulez choiſir, afin qu'il ſoit propre à l'uſage où vous le deſtinez : ce qui eſt le ſuperfin de la connoiſſance des Chevaux, puiſqu'il va au neceſſaire. CHAP. IV.

Pour connoître l'âge des Chevaux.

POUR commencer, il faut examiner l'âge ; & prendre l'une des branches de la bride avec la main gauche, crainte qu'il ne vous bleſſe avec les pieds de devant, laquelle vous hauſſerez & de l'au- CHAP. V.

CHAP. V. tre main luy ouvrirez la bouche, lui prenant le manton, pour voir l'âge qu'il a, ce que vous connoîtrez en cette sorte assez facilement.

Le cheval a quatre sortes de dents, on connoît son âge à quelques unes, les autres servent à mâcher les alimens, dont il se subsistente; les premieres qui leur viennent, sont les dents de lait, qu'il met bien-tost aprés qu'il est né, ce sont de petites dents fort blanches, qui ne sont point creuses & qui sont faciles à discerner des autres: les secondes sont les crochets, & les troisiémes sont les dents qui croissent à la place des dents de lait; desquelles celles des coins nous font connoître l'âge: les coins sont placez prés des crochets, & aux deux côtez des dents de devant; quelques-uns s'arrestent à regarder aux dents de dessous, mais c'est seulement dans l'âge avancé lorsqu'on ne connoît plus rien aux autres.

Peu de tems avant que le Cheval ait atteint environ trente mois, qui est deux ans & demy, il a encore douze dents de lait au devant de la bouche, six dessus, & six dessous (je ne parle point des dents mâchalieres) à trente mois, ou peu de temps aprés les trente mois, il en tombe quatre, deux dessus & deux dessous; à quelques chevaux elles ne tombent qu'à trois ans, il n'est pas si juste ny si reglé qu'elles tombent ou se déchaussent à trente mois: il vient à la place de ces quatre dents de lait qui sont tombées, quatre autres qu'on appelle les pinces, qui sont les dents du milieu, ce sont celles avec lesquelles ils paissent l'herbe; vous notterez que les dents qui viennent à la place des dents de lait, sont beaucoup plus grandes, plus fortes & plus larges, aussi ce sont celles que les Chevaux gardent le reste de leur vie, n'en ayant jamais d'autres en cet endroit.

Lorsqu'un Cheval n'a mis, c'est-à-dire n'a changé que deux dents dessus & deux dessous, ces dents qu'il a poussé à la place de celles de lait, on les nomme les pinces, il est certain que le Cheval n'a que trois ans tout au plus, & ordinairement il n'a que trente mois, qui est deux ans & demi.

A trois ans & demi, rarement à quatre, il tombe encore quatre autres dents de lait, deux dessus & deux dessous à côté des pinces, il en revient à leur place quatre autres, aussi grosses, aussi larges, & aussi fortes que les pinces ou à peu prés, que l'on nomme les dents mitoyennes, parce qu'entre les dents du coin & les pinces, elles sont mitoyennes; lorsqu'un Cheval a changé quatre dents dessus & quatre dessous, on peut dire qu'il a trois ans & demi, & fort souvent quatre.

Il reste en cet état au Cheval seulement quatre dents de lait aux

quatre coins, lesquels il change à quatre ans & demi, & c'est le plus ordinaire : vous voyez à présent par quel ordre les dents changent aux Chevaux, sçavoir à deux ans & demi, qui est à trente mois, quatre dents, qui sont les pinces ; à trois ans & demi, celles d'auprés les pinces, qui sont les dents mitoyennes entre les coins & les pinces ; à quatre ans & demi celles des coins : il est donc nécessaire pour bien commencer à connoître l'âge des Chevaux par les dents, de se mettre fortement dans la mémoire, deux ans & demi, trois ans & demi, quatre ans & demi ; c'est à-dire, quand ils ont mis seulement deux dents dessus & autant dessous, qu'ils n'ont que deux ans & demi ; s'ils en ont mis quatre dessus, & autant dessous qu'ils ont trois ans & demi : s'ils en ont mis six dessus, & autant dessous ; qui est avoir tout mis, qu'ils ont quatre ans & demi. CHAP. V.

Il est à notter que les deux dents des coins poussent à la mâchoire d'en haut avant qu'à celle de dessous, & que les crochets poussent & sont hors de la jancive de dessous, avant que ceux de dessus, & souvent les Chevaux sont fort malades lorsque les crochets de dessus leur percent, & jamais ne le sont lorsque ceux de dessous percent ; il y a des Chevaux qui n'ont plus de dents de lait, & n'ont pas encore percé leurs crochets d'en haut, quoiqu'ils ayent mis les coins, (qui sont celles qui reviennent à la place des dernieres dents de lait,) & où l'on connoît l'âge des Chevaux.

Il reste à parler des crochets ou crocs, qui ne sont pas comme les autres dents ; car ils ne sont pas précédez par les dents de lait, ils viennent tout d'abord environ à trois ans & demi, c'est une des plus assurées, remarques que celle qu'on fait aux crochets pour l'âge des Chevaux : Nous en parlerons en son lieu.

Du moment que les pinces & les mitoyennes sont déchausées ou sorties de la jancive, elles font toute leur croissance en quinze jours ; mais les dents des coins ne croissent pas en si peu de tems ; ce n'est pas que dès leur naissance, elles n'ayent autant de largeur que les autres ; mais elles n'ont de hauteur qu'environ l'épaisseur d'un écu blanc & sont tranchantes ; il peut arriver que les coins paroîtront presque en même tems que les crochets, quelquefois avant, presque toujours aprés, car le plus ordinaire est que les crochets viennent avant les coins.

J'ai vû en Allemagne, la guerre ayant consommé beaucoup de Chevaux, que les Maquignons leur arrachoient les dents de lait dès trois ans, pour obliger la nature à pousser les grosses plutôt ; & comme un Cheval de trois ans n'est pas propre à la guerre, mais qu'à quatre & cinq on commence à s'en servir : eux afin de les ven-

CHAP. V. dre usoient de cette adresse, pour les faire paroître de l'âge de quatre & cinq ans, qui est un âge où les Chevaux d'Allemagne sont aussi bons & aussi capables de servir, que s'ils avoient huit ans, mais ce n'est pas de même en France, car les Chevaux de quatre ans servent mal à la guerre.

Il est assez rare qu'une Cavalle ait des crochets: lorsqu'elle en a, ils sont beaucoup plus petits que ceux d'un Cheval, ils ne servent pas à faire connoître son âge, il y a même des gens qui estiment moins une Cavalle lorsqu'elle a des crochets, & je suis de leur sentiment.

Les Chevaux qui mangent du grain dès leur jeunesse, c'est-à-dire à deux ans, ou à deux ans & demi, ou même de la paille, paroissent à la dent plus âgez qu'ils ne le sont; car outre qu'ils mettent plutôt bas les dents de lait, ils se changent en d'autres dents qui s'usent, & par ce moyen, la marque s'efface comme nous expliquerons ci-après.

Lorsque le Cheval n'a plus de dents de lait, & que ses coins commencent seulement à pousser, il est dans les cinq ans, c'est à-dire qu'il en a environ quatre & demi, & mange dans les cinq comme on dit: & c'est une commune façon de parler receuë de tout le monde, lorsqu'on dit les coins étans poussez que le Cheval a cinq ans, & ils disent toujours qu'il n'a que cinq ans, jusqu'à ce que la dent soit aussi haute dedans que dehors, comme je l'expliquerai.

Lorsque les coins poussent, il semble que la dent ne fasse que border la jancive, aprés elle croît peu à peu, & à cinq ans faits, elle est hors de la jancive, comme je l'expliquerai; & la différence de cette dent aux autres qui sont auprés, est qu'elle est comme tranchante, & le dedans est encore tout plein de chair, ensuite à mesure que la dent croît, la chair qui étoit dedans se retire, & il reste à la place un creux qui tient tout le dedans de la dent, laquelle n'est point plate encore par le haut, c'est-à-dire qu'elle n'est pas si haute par dedans que par le dehors, comme elle est un an ou environ aprés que le coin a poussé.

Je récapitulerai le tout pour le faire entendre clairement: un Cheval qui a poussé les coins, d'abord la dent borde seulement la jancive par dehors, & le dedans est garni de chair jusqu'à cinq ans; ainsi lorsque la dent du coin est poussée, & que tout le dedans est plein de chair, dites assurément qu'il n'a pas encore cinq ans, parce qu'à cinq ans la chair qui étoit au dedans de la dent, est toute retirée; de cinq à cinq & demi la dent du coin demeure toute creuse par le dedans, & cet espace où étoit la chair demeure vui-

de, elle sera de la sorte jusqu'à cinq ans & demi ; de cinq & demi à six, ce creux qui étoit au dedans s'emplit, la dent croît, & est toute égale par le haut, dedans comme dehors, & plate, il ne reste qu'un creux au milieu, & elle est aussi haute par le dedans que par le dehors : On remarque le creux audessus de la dent, qui est formé comme le germe d'une féve seche, & lors on dit que le Cheval entre dans les six ans : Car tout aussi longtems que la dent du coin n'est pas aussi haute par le dedans comme par le dehors, on dit qu'il n'a que cinq ans, quoiqu'il en ait cinq & demi & souvent six.

Comme la chose est de consequence, souvenés-vous qu'à deux ans & demi les pinces viennent, à trois ans & demi les dents mitoyennes, & à quatre ans & demi les coins, qui sont pleins de chair par le dedans, & sont seulement de l'épaisseur d'un écu blanc hors de la jancive, & cela dure de la sorte jusqu'à cinq ans ; de cinq ans à cinq & demi, la dent du coin reste toute creuse par le dedans, c'est-à-dire, que le dedans, n'est pas si haut que le dehors qui se trouve hors de la jancive environ l'épaisseur de deux écus blancs ; de cinq ans & demi à six, ce creux qui étoit dedans se perd, & la dent se trouve égale par le haut à six ans, c'est-à-dire, aussi haute par le dedans que par le dehors, & demeure seulement creuse par le milieu ; ce creux ressemble au germe d'une féve seche, & la dent est hors de la jancive l'épaisseur du petit doigt : Voila l'âge expliqué fort clairement jusqu'à six ans, & peut-être trop au long.

Depuis que le Cheval est parvenu à cet âge, on ne regarde qu'aux coins, aux mitoyennes & aux crochets, pour connoître si un Cheval marque parce que les premieres dents qui viennent à un Cheval après les dents de lait sont les pinces ; comme ce sont les premieres venuës, ce sont celles dont la marque s'use & s'éface plutôt, ensuite viennent les dents mitoyennes à côté des pinces, & celle-là s'usent aussi & la marque s'éface ; les dernieres qui viennent sont les coins, & c'est donc seulement à celles là qu'on regarde si le Cheval marque, on n'a rien ou fort peu à voir aux autres, puisque la marque en est usée & effacée, hors que le Cheval fût begut, comme je l'expliquerai ci-après.

Un Cheval est dit marquer, lorsque les coins sont creux & noirs dans le milieu : Ce n'est pas assés qu'il soient noirs, il faut qu'ils soient creux de l'épaisseur environ d'un double & plus, & le noir est au fond du creux.

Le Cheval à six ans, marque de la façon que nous avons dit, & ladite dent du coin est hors de la jancive de l'épaisseur du petit doigt à quelques-uns d'avantage, mais peu.

CHAP. V.

A six ans complets le Cheval aura les coins, le travers du petit doigt hors de la jancive, & le creux noir sera diminué & le crochet sera long autant qu'il le peut être ; à sept ans la dent sera encore plus longue, environ comme le second doigt, c'est-à-dire le doigt annulaire, & le creux bien fort diminué ou usé.

Et à huit ans le Cheval aura razé, c'est-à-dire que la dent n'aura plus de creux noir, & sera toute unie, ce qu'on appelle razé ; & sera l'épaisseur du troisiéme doigt hors de la jancive : Il faut donc depuis que la dent du coin a poussé, remarquer sa hauteur hors de la jancive pour bien discerner l'âge, outre le creux noir qui doit toujours être au milieu de la dent, & vous ferés cette observation en cette sorte.

A quatre ans & demi jusqu'à cinq, la dent du coin sera hors de la jancive l'épaisseur d'un écu blanc : de cinq à cinq & demi, elle sera haute hors de la jancive environ l'épaisseur de deux écus blans ; & à six ans de l'épaisseur du petit doigt ; à sept ans de l'épaisseur du second doigt ; à huit ans de l'épaisseur du troisiéme doigt ; ces épaisseurs sont ainsi distinguées pour servir de memoire locale à ceux qui veulent s'instruire : Quand je dis épaisseur ou hauteur de la dent, c'est-à-dire longueur ; & quand je parle des doigts, j'entends les doigts de la main d'un Homme de taille ordinaire.

Quelque demi savant dira que voilà bien des fois repeter une même chose, & qu'il suffisoit de l'avoir dit une ; que l'âge n'est pas une chose si difficile à savoir pour qu'il faille le dire & redire si souvent : Je repondrai à ce Docteur, que je n'ai pas écrit pour lui, que celui qui l'aura lû à dessein d'en profiter, n'y trouvera pas à dire ; au contraire il s'en trouvera soulagé & éclairci.

C'est une opinion commune & reçûë de tout le monde, que les Chevaux ont absolument razé à huit ans, mais j'en ai vû grand nombre qui n'ont point encore razé à neuf, lesquels selon la methode ordinaire, passent pour n'en avoir que sept, mais cela importe peu, pourveu qu'on les croye jeunes, puisque la jeunesse ou vieillesse des Chevaux consiste un peu dans l'opinion, quoiqu'en France elle fasse partie de la valeur & du prix ; car audessus de huit ans, ils sont dans leur force & bonté, & en état de bien servir, & trés-souvent ils ne le font point avant, surtout les Chevaux de Bresse, d'Auvergne & de Limosin ; & c'est lorsqu'on n'en veut plus en France, quand ils commencent à être bons, pourveu qu'ils n'ayent point été usés dans leur jeunesse.

Aux Chevaux de Manége & aux Chevaux de Guerre, on ne s'attache pas si fort à l'âge qu'on en fasse une partie de leur prix : parce qu'il

qu'il faut longtems pour rendre un Cheval adroit, ſouple, & aiſé, lorſqu'on ne le veut pas uſer en le dreſſant, & qu'on lui veut conſerver ſa gentilleſſe : il eſt mal-aiſé qu'on les puiſſe trouver à ſix en l'état qu'ils doivent être pour être confirmés & capables de pouvoir donner du plaiſir dans un Manége, ou pour ſervir dans l'occaſion à la guerre ; ainſi quoique les Chevaux ayent huit ou neuf, même dix ans, s'ils ont toutes les qualités d'un bon & brave Cheval, on ne s'arrête pas à ce qu'ils ne marquent plus, & on les achete fort cher, ſans faire conſiſter une partie de leur valeur à cet âge de ſix ans : comme on fait aux Coureurs & autres Chevaux.

Au compte des François, qui n'eſtiment que les Chevaux de ſix ans, un Cheval ne ſeroit bon qu'un an, voyés je vous prie s'il n'eſt pas ridicule de ſe ſoumettre à une opinion ſi mal fondée, que de n'eſtimer un Cheval que pendant un an ; adieu tous les Chevaux de Breſſe, d'Auvergne, de Limoſin, & autres qui ne ſont dans leur bonté qu'à huit ans ; ſi nous ne les eſtimons qu'à ſix, jamais nous n'en aurons de bons : peut-on s'imaginer une plus grande ſottiſe que celle-là, de ne vouloir les Chevaux que lorſqu'ils ne valent rien, & les rebuter lorſqu'ils ſont bons & propres à ſervir ?

C'eſt un aſſés grand abus de s'attacher ſi fort à n'acheter pour ſon ſervice que de jeunes Chevaux : car outre que la jeuneſſe fait une partie du prix, ſouvent quoiqu'ils ſoient bien formés, & qu'on doive attendre qu'ils ſerviront longtems ſans s'uſer, nous en voyons qui s'uſent les jambes dans un an de ſervice, qui s'eſtropient les jarrets, & qui ne peuvent réſiſter au travail, & même qui deviennent aveugles, quoiqu'on les ait achetés avec de trés-bons yeux, & ainſi ou on perd abſolument la valeur, ou on les revend avec perte ; mais lorſqu'on achete des Chevaux à neuf ou à dix ans, qui ne ſont pas uſés, avec les jambes bonnes, le flanc & les autres parties de même, on eſt aſſuré que puiſqu'ils ſe ſont conſervés juſque-là ſans être ruinés, qu'ils ſont bons, & dureront longtems, étant dans leur bonté & force ; & ce que j'y trouve de meilleur, c'eſt qu'on achete ces ſortes de Chevaux un tiers & la moitié meilleur marché que les jeunes, & ſouvent ils ſervent plus longtems, ainſi le riſque n'en eſt pas ſi grand que d'acheter de jeunes Chevaux, dont vous eſſuyés toute l'incommodité & le méchant ſervice, pendant qu'ils ſont jeunes, incertain que vous êtes s'ils réüſſiront ; néanmoins comme c'eſt le paneau dans lequel toutes les perſonnes peu ſavantes en ce metier donnent facilement, je conſens qu'ils achettent de jeunes Chevaux fort chers, qu'ils ne les gardent qu'un an, & qu'ils y perdent

CHAP. V. la moitié, & souvent même tout le prix, puisqu'il leur agrée de la sorte : après ce que j'en ai dit, je laisse chacun vivre à sa mode.

Je dirai encore qu'il en est des Chevaux tout au contraire des Hommes : les jeunes gens travaillent & supportent incomparablement mieux la fatigue que les vieux, les Chevaux tout au contraire travaillent mieux vieux que jeunes ; les Hommes dans la jeunesse mangent & dorment mieux que les gens dans l'âge, les Chevaux tout au contraire mangent incomparablement davantage étant vieux que dans la jeunesse, & se reposent mieux, & finalement il faut faire son compte que toute la fatigue de la guerre ne se fait qu'avec des Chevaux de moyen âge, & qu'on n'en voit gueres mourir de vieillesse à la guerre, mais toujours par des accidens qui seroient aussi bien arrivés à des jeunes.

Il faut remarquer que les dents s'usent à l'endroit de la marque, qui est comme nous avons dit ce creux noir, comme étant le lieu qui a beaucoup de peine, puisque c'est de là que le Cheval paît l'herbe, qu'il tire le foin & la paille du ratelier ; neanmoins elles ne laissent pas de croître insensiblement : Et comme avec le tems la jancive se décharne, elle les fait paroître plus longues ; il est certain que plus la dent est longue plus le Cheval est vieux ; dans cet âge avancé, elles amassent de la roüille, & deviennent jaunes : Il y a pourtant de vieux Chevaux qui ont la dent courte & blanche, on dit d'eux qu'ils ont belle bouche pour leur âge : Il faut encore remarquer qu'il y en a qui auront une marque noire fort longtems après les huit ou neuf ans ; mais elle n'est point creuse ; c'est pourquoi on ne doit pas s'y arrêter, quoique souvent les Marchands la débitent pour bonne marque disant qu'ils ne l'ont pas faite, & qu'elle est naturelle ; mais quoiqu'elle ne soit pas artificielle, on ne doit pas s'y arrêter ; car quoique les Chevaux ayent cette marque noire sans être creuse, & qu'elle soit naturelle ; elle ne signifie rien pour l'âge, & les Chevaux n'en sont pas plus jeunes.

Pour connoître l'âge d'un Cheval qui ne marque plus, & celui qu'on appelle bégut, comme aussi ceux qui sont contre-marqués.

CHAP. VI. NOUS avons suffisamment expliqué la connoissance de l'âge par les dents qui marquent, il faut s'attacher à quelques autres observations que je déduirai le plus clairement qu'il me sera possible, que si j'ai été trop prolixe sur cette matiere, peut-être n'en est-il pas plus mal pour ceux qui le liront.

Lorsqu'un Cheval a razé, que les Italiens appellent *Cavallo ser-*

vado : on ne peut juger de l'âge qu'à la longueur des dents, ou au crochet, premierement à celui de dessus, lequel est presque vis-à-vis de celui de dessous, il faut y toucher avec le doigt; s'il se trouve tout usé & égal au palais, le Cheval a dix ans du moins : il n'est pourtant pas si assuré qu'il ne manque quelquefois, principalement si le Cheval dans sa jeunesse a porté une plus grosse embouchure qu'il ne lui convenoit, qui peut avoir usé le croc, ou crochet avant le tems ; je n'ai vû cette remarque manquer que rarement.

On fait aussi une fort bonne remarque au crochet de dessous ; les jeunes Chevaux l'ont pointu ou aigu, médiocrement grand, tranchant des deux côtez, n'y ont aucune crasse ; en vieillissant les crochets grandissent, s'émoussent, s'arondissent, & deviennent crasseux, & aux vieux Chevaux ils deviennent fort gros & ronds, & finalement ils paroissent tout usez & jaunes.

Le crochet de dessus dénotte aussi la jeunesse : car si le Cheval n'a que six ans, il sera un peu canellé par le dedans, & creux en quelque maniere: lorsqu'il passe six ans, il s'arondit par le dedans : cette remarque est si bonne, qu'elle n'a jamais manqué, ou trés-rarement.

Il faut donc s'attacher extrêmement à connoître les crochets, c'est une des plus assurées marques qu'on puisse avoir aux Chevaux pour connoître leur âge, & avec cette remarque, jointe à la dent du coin, il sera mal-aisé qu'on ne juge fort bien de l'âge du Cheval.

La dent & les crochets sont les plus assurées marques pour connoître l'âge des Chevaux ; on peut même connoître si un Cheval est fort vieux, en levant sa lévre de dessus : s'il a les dents excessivement longues, c'est une grande vieillesse : on remarque tout d'un tems si elles sont usées dans le milieu ; ce qui feroit connoître que le Cheval a le tiq, qui est un défaut : & hors de voir manger un Cheval on ne le peut connoître ; que si on apperçoit les dents dont il appuye contre la mangeoire pour tiquer, usées & pourtant longues aux deux côtez, on conclud avec assurance que le Cheval est ticqueur & vieux.

Les autres remarques sont presque incertaines, comme est d'avoir recours au nœud de la queuë, d'autres au plis de la lévre de dessous, & d'autres à différentes remarques, ausquelles je n'ai jamais trouvé beaucoup de certitude. A la queuë il descend ou tombe un nœud à dix ou douze jours ; un autre second tombe ou descend à quatorze ; on le connoît en passant la main au long du tronçon, depuis l'endroit où porte la croupiere en bas ; ceux ausquels cette remarque agréera, peuvent s'en servir, pour moi je l'estime peu.

Pour la connoissance qui se tire de la lévre de dessous j'ai vû un

CHAP. VI. Gentilhomme qui rencontroit assez heureusement l'âge par cette marque. Il s'y prenoit en cette maniere, il regardoit combien le Cheval a de plis, ou de rides à la lévre de dessous, quand on la pousse avec la main en haut, & autant qu'on en remarquoit, autant d'années il donnoit au Cheval, qui voudra s'étudier à cette sorte de connoissance, il lui sera permis.

En mon particulier, j'ai recours aux jambes lorsqu'un Cheval ne marque plus, pour voir si elles sont belles & bonnes : au flanc s'il est troussé & non avalé, s'il est frais, sans altération, & aux pieds s'ils ne sont point ruïnez ; & finalement si le Cheval mange bien, & s'il marche en la maniere que nous expliquerons ci-aprés : voilà les signes de jeunesse où je m'attache : mais comme en Chevaux plus qu'en toutes autres affaires, chacun a son humeur & sa pensée ; je vais déduire les plus assurées remarques qu'on peut faire pour connoître l'âge des Chevaux qui ne marquent plus.

Lorsque les salieres sont excessivement creuses, c'est presque toujours une marque assurée de vieillesse, quoique les Chevaux engendrez de vieux estalons ayent les salieres creuses dès l'âge de quatre ou cinq ans, comme aussi les yeux ridez & enfoncez.

Lorsque l'os de la ganache, trois ou quatre doigts plus haut que la barbe, tirant en haut, est tranchant, c'est-à-dire qu'en passant la main dessus on le trouve aigu, c'est une marque assurée de vieillesse ; que s'il est rond c'est une marque de jeunesse : il est constant qu'aux jeunes Chevaux cet os est toujours rond, & aux vieux il est tranchant ; lorsqu'on y a un peu d'habitude avant de jamais ouvrir la bouche d'un Cheval, on juge à peu prés de son âge en maniant cet os de la ganache : la remarque en est trés-bonne.

On tire la peau sur la ganache avec deux doigts, ou sur l'épaule & lorsqu'elle demeure long-tems sans reprendre sa place, c'est une marque que le Cheval n'est pas jeune, plus elle demeure à s'en retourner plus il a d'âge : il ne faut pas faire un grand fond sur cette observation, car la peau d'un Cheval maigre quoique jeune sera plus long-tems à se remettre en sa place que d'un vieux qui sera bien gras. Mais pour la suivante elle est trés-bonne : Les pinces de dessous, quand le Cheval vieillit, vont en avant, & dans l'extrême vieillesse, elles vont tout droit en avant, au lieu qu'en la jeunesse elles relevent & font un creux sous la langue ; en sorte qu'elles sont égales à celles de dessus ; il arrive quelquefois que ce sont les dents de dessus qui poussent en avant, mais il est plus ordinaire que ce soient celles de dessous : cette remarque est trés-bonne pour les Chevaux extrêmement vieux.

Une remarque asseurée de vieillesse est lorsqu'un Cheval sille ; c'est-à-dire qu'à l'endroit du sourcil il y vient la largeur d'un double plus ou moins de poil blanc mêlés avec son poil naturel. Un Cheval ne sille jamais avant la quatorziéme année, & tout au plus tard qu'à la quinze ou seiziéme. Les Chevaux alzans, rubicans, & les noirs sillent plutôt que les autres : on peut pourtant faire fond qu'un Cheval ne sille ordinairement qu'à quatorze ou quinze ans. Comme il est facile de voir qu'un Cheval sille, même sans être connoisseur, les Marchands arrachent le poil blanc avec des pincettes, aimant mieux qu'un Cheval paroisse pelé que sillé ; & lorsqu'il y à trop de poils blancs, & qu'on ne les peut arracher sans difformité, ils peignent ou barboüillent les sourcils, afin de cacher cette marque de vieillesse. CHAP. VI.

On peut juger de l'âge des Chevaux en voyant le palais, car à mesure qu'ils vieillissent il se décharne, & commence à se dessecher par le milieu : ces sillons qui sont fort élevez & charnus aux jeunes Chevaux, s'abaissent peu à peu à mesure qu'ils augmentent en âge ; par exemple à six ans le palais est plus charnu, & les sillons plus élevez qu'à huit, & à dix, douze & treize il sera encore plus décharné qu'à huit ou neuf ans, & enfin le palais demeure aux vieux Chevaux avec la seule peau sur l'os. Cette remarque est fort bonne, & est utile particulierement aux Jumens lesquelles n'ont point de crochets.

En Espagne on a plus de certitude pour l'âge des Chevaux, car tous ceux qui ont de bons Haras où il y a des Chevaux qui témoignent qu'ils vaudront un jour quelque chose, s'en vont chez les Notaires en présence de témoins, prendre une attestation de l'âge de leurs Chevaux dans un tems où l'on en peut juger avec sûreté (qui est lorsqu'ils ont encore les dents de lait) le Notaire atteste qu'un tel Cheval, d'un tel poil, de telle marque, de telle taille, de telle haras, marqué de telle façon, a eu quatre ou cinq ans en tel tems, & le signe avec ses témoins, pour le remettre en main au Maître du Cheval, lequel le voulant vendre, produit son attestation pour justifier son âge ; si on observoit cette méthode en France, on n'y contremarqueroit point tant de Chevaux, & les finesses de la Place-Maubert seroient inutiles.

Les Chevaux gris deviennent blancs en vieillissant, & à proportion qu'ils sont plus vieux, ils blanchissent par tout le corps : ce n'est pas qu'ils ne naisse des Chevaux blancs, quoiqu'assez rarement, mais on remarque ceux qui ont été gris à quelques extrêmitez, qui le sont encore, comme aux genoüils & aux jarrets.

Il y a des Chevaux ausquels les dents demeurent belles & blanches, & aussi courtes que s'ils n'avoient que six ans, qui souvent

CHAP. VI. en ont plus de douze; si ces Chevaux passent par les mains de frippons, ils les contre-marquent toujours & les débitent comme âgez de six ans.

Pour donc s'empêcher d'y être attrapé & le connoître; il faut sçavoir premierement qu'un Cheval est dit contre-marqué, lorsqu'avec un burin on lui a creusé la dent du coin, & noirci ce creux: pour imiter le plus qu'il se peut, la marque naturelle, on noircit le creux d'abord qu'on l'a fait, en y mettant de l'ancre double dedans, & la laissant sécher, il dure autant que le creux: ceux qui rafinent davantage, brûlent avec un fer rouge un grain de seigle dans le creux de la dent, qui la noircit parfaitement; car il sort de ce grain une huile qui s'attache fort à la dent creusée de nouveau. Il y a d'autres moyens pour contre-marquer un Cheval, mais un homme d'honneur ne doit jamais les mettre en pratique. Il suffit d'avoir dit ce qui est nécessaire pour s'empêcher d'y être trompé.

Vous connoîtrez un Cheval qui est contre-marqué, à voir le creux de la dent qui n'imitera jamais si bien le naturel qu'avec un peu de pratique on n'en connoisse la fausseté: de plus, il échappe toujours quelque trait du burin qui raye la dent, parce que le Cheval ne donne point la patience qu'il faut: la dent est dure, & la main échappe, & donne à côté quelque coup de burin; quand on remarque ces rayes à côté du creux, il est contre-marqué; outre qu'il faut aussi voir au crochet d'en haut, qui doit être canellé, c'est-à-dire, que par le dedans depuis le palais jusqu'à la pointe, il doit être creux avant l'âge de sept ans: outre que les dents de dessus seront trop longues, inégales à celles de dessous, & jaunes, la ganasse par dessous tranchante, les crochets de dessous usez, gros, crasseux, au lieu que s'il n'avoit que six ans, les crochets de dessous seront petits, pointus, & tranchans des deux côtez.

Si le Cheval a plusieurs signes de vieillesse, il y a apparence qu'il est contre-marqué; vous le connoîtrez aussi en ce que la fausse marque n'est jamais si bien imitée, qu'avec un peu d'expérience vous n'en découvrirez la fabrique, outre que la dent sera plus longue bien souvent qu'elle ne doit être, & le creux artificiel plus noir que le naturel. Il faut un peu de pratique pour connoître les Chevaux contre-marquez, & avoir pris garde exactement comme un Cheval marqué de bonne marque a la dent faite; aprés on ne peut guéres s'y méprendre.

De croire qu'on lime ou qu'on scie les dents, pour les accourcir, c'est ce que je n'ai pû voir encore reüssir, quoique j'aye apporté tout le soin possible pour sçavoir si cela étoit faisable; quelques-uns le

pratiquent aux Hommes : Mais je n'ay vû personne qui l'ait pratiqué avec succès aux Chevaux, c'est une chose assurée qu'on ne contre marque que ceux qui ont la dent belle & jeune, c'est-à-dire, courte & blanche ; tous ceux qui ont voulu entreprendre de scier les dents aux Chevaux, & les leur accourcir, n'en ont eu que de la confusion, & je ne crois pas qu'une même personne l'aye fait faire deux fois en sa vie ; car si l'on lime ou si l'on scie seulement les dents de dessous qui sont celles où l'on regarde l'âge, on peut remarquer que celles de dessus restent plus longues que les autres qui ont été accourcies ; que si on a limé ou scié celles de dessus & celles de dessous, il arrive que les dents mâchelieres étant longues comme elles le doivent être, les pinces ni toutes les dents qu'on a accourcies, ne se peuvent joindre, ce qui fait voir manifestement la tromperie ; car la bouche du Cheval étant fermée, les dents de devant seront éloignées l'une de l'autre de l'épaisseur de ce qu'on a ôté ; les Chevaux ausquels on a fait cette operation, sont longtems sans pouvoir manger à leur aise ; & ne peuvent tirer le foin ni la paille du ratelier.

Les Chevaux ausquels on a accourci les dents, sont aisés à connoître, non seulement parce que j'ai dit, mais aux crochets, qui ne sont pas faits comme nous les avons dépeints aux jeunes Chevaux, c'est pourquoi je ne conseille à qui que ce soit de le faire, non seulement parce qu'il est préjudiciable au Cheval mais encore parce que ces sortes de tours de quelque maniere qu'on les nomme, sont en verité indignes d'un Homme de probité.

Il y a certains Chevaux qui ont les dents trop longues & qui marquent, on les appelle beguts, qui marquent toute leur vie, au moins une partie, il arrive plus souvent aux Hongres qu'à ceux qui sont entiers, encore plus souvent aux Cavalles ; la plûpart des Hongrois, Polonois, Cravates & Transilvains que j'ai vûs étoient beguts.

Vous le connoîtrés en ce qu'un Cheval begut marque à toutes les dents, aussi bien qu'aux coins & à la dent d'auprès ; & même aux pinces ; on le jugera par les mêmes signes que nous avons donné pour les contre-marqués, comme sont la longueur des dents, les crochets usés, la mâchoire tranchante & autres décrits ci-devant.

Les Chevaux mettent les pinces les premieres, & dès l'âge de trente mois le creux des pinces s'use, & lorsque les dents mitoyennes viennent, la marque des pinces est à demi usée, finalement à six ans le creux des pinces est tout-à-fait usé, ainsi elles ne marquent plus ; celles d'auprès qui sont les mitoyennes ont le creux à demi usé en ce tems-là mais aux Chevaux beguts les dents ne s'usent point ; & la marque leur reste aussi bien aux pinces comme aux autres dents.

CHAP. VI.

ce qui fait que lorſqu'on voit que les pinces marquent encore ; & les deux d'auprès auſſi, on conclud que le Cheval eſt begut, & d'autant mieux lorſque les dents ſont trop longues, & plus qu'elles ne doivent être à ſix ans avec les autres remarques que nous avons dit.

Il eſt ſans doute que les Chevaux beguts ont eu une fois en leur vie, cinq & ſix ans, & qu'à l'âge de cinq ou de ſix ans, ils ont marqué de bonne marque, & s'ils ne laiſſoient pas de marquer de plus à toutes les dents, & il ne falloit pas conclure, les voyant marquer également à toutes les dents qu'ils fuſſent vieux, quoique beguts, parce qu'ils avoient les autres ſignes de jeuneſſe, comme eſt la dent courte, les crochets petits, pointus, & tranchants &c. c'eſt à quoi il faut faire attention avant de décider.

Ce n'eſt pas qu'il n'y ait auſſi des Chevaux beguts qui marquent toute leur vie, & qui ne marquent pas à toutes les dents : Mais à ceux là on le connoît à la longueur des dents & aux crochets, & autres remarques de vieilleſſe que j'ai dit ci-devant.

Je crois que ſi on s'attache exactement à remarquer tout ce que j'ai dit pour connoître l'âge, & qu'on le pratique, prenant ſoin de voir quantité de Chevaux à la bouche, & d'en remarquer les differences, ſans doute on ne s'y trompera jamais ; ſurtout, il faut s'attacher à reconnoître les bonnes jambes, le bon pied, & le bon flanc : Si vous croyés que cette connoiſſance vous arrive par la ſimple lecture de ce Livre, c'eſt ce qui vous trompe, vous devés vous confirmer par l'uſage & l'experience. Bien des perſonnes ſe ſont étonnées de ce que l'ayant lû & relû, ils ne ſe trouvent pas bons connoiſſeurs tout au moins de l'âge, & s'ils n'en avoient ſouvent oüi faire eſtime, ils l'auroient accuſé d'avoir mal enſeigné, puiſqu'il avoit ſi mal réüſſi à leur égard : Je répond avec ſincerité à ces Meſſieurs, que la connoiſſance des Chevaux ne s'acquiert pas ſur une ſimple lecture, il faut ſavoir la théorie, mais il faut pratiquer ce qu'on a lû, voir des Chevaux, examiner les circonſtances, & s'y attacher fortement juſqu'à ce qu'on le ſache, & qu'on le poſſede. Les moindres ſiences ne s'acquierent pas ſur une ſimple lecture, il faut les étudier, & les ruminer; & celle-ci qui eſt plus de pratique que de ſpeculative: A plus forte raiſon, ſi vous ne pratiqués, & par votre ſoin vous ne joignés la theorie à la pratique, en vain aurés-vous un Livre, je ne dis pas ſeulement celui-ci, mais le plus excellent qui ſe puiſſe faire en cette matiere ; ſi donc ces Meſſieurs ne ſont pas connoiſſeurs par la ſeule lecture ſans aucun uſage, qu'ils n'en accuſent qu'eux-mêmes : Car ſi on les interroge des défauts qui y ſont ſpécifiés, ils ne pourront rendre raiſon

raiſon d'aucun : Il faut premierement comprendre le ſens, l'apprendre, enſorte qu'il ſoit ſi familier, que tout d'abord qu'on nomme un défaut, on le puiſſe définir & dire l'endroit où il vient, enſuite le réduire en pratique : Voila trois choſes pour devenir connoiſſeur, comprendre, apprendre & pratiquer ; & ſans pratique un miſerable valet d'étable vous fera voir qu'il en ſait plus que vous. CHAP. VI.

Ayant expliqué tout ce qui concernoit l'âge, il faut ſuivre les autres défauts, je ſuppoſe qu'on s'eſt rendu certain de l'âge autant qu'il eſt poſſible, laiſſés fermer la bouche au Cheval, & cherchés les autres défauts, tenant pour maxime infaillible que lorſqu'on apperçoit une tarre ou un défaut, il faut vous y attacher avec toute votre attention pour le découvrir juſqu'au bout ; & l'ayant découvert, n'y plus ſonger, mais s'attacher à un autre, & ainſi proceder par ordre à chaque défaut en particulier. Je ne parle pas ici pour un connoiſſeur, qui dans un clin d'œil voit tous les défauts ; & d'abord qu'il regarde s'il y a quelque choſe d'imparfait ou quelque défaut, c'eſt la premiere choſe qui lui tombe ſous la vûë, & il ſemble qu'il n'a des yeux que pour voir ce défaut : Les novices ſeuls en faveur deſquels j'écris, n'en font pas de même, il leur faudra plus de tems à éplucher un Cheval & à le ſuivre depuis la tête juſqu'aux pieds, qu'il n'en faudra à un connoiſſeur pour en viſiter quatre : Car il lui ſuffit pour viſiter un Cheval d'en faire le tour lentement & au petit pas, il voit dans ce tems-là tout ce qui s'y peut voir.

De la connoiſſance des Chevaux.

APRES avoir connu l'âge, il faut voir les yeux, dont la connoiſſance eſt aſſés difficile, & demande une fort grande & aſſiduë pratique, ſans ſe rebuter : Au commencement qu'on les regarde, les bons & méchans paroiſſent égaux ; mais ſi l'on s'obſtine à regarder & à les conſiderer attentivement, on verra la troiſiéme fois ce qu'on n'appercevoit pas la premiere, & la vingtiéme fois on verra ce qu'on n'avoit pas encore vû ; & finalement à force de regarder on ouvre les yeux, ce ſemble, pour appercevoir clairement ce qui ne ſembloit au commencement qu'obſcurité & trouble. Ainſi ne vous ennuyés pas, perſiſtés conſtamment & vous y réüſſirés aſſurément. Pour bien voir les yeux il les faut bien ſituer : On a plus de facilité à bien connoître les yeux, quand on fait ſortir un Cheval d'un lieu obſcur pour venir en un lieu clair : Par exemple, en ſortant de l'écurie, d'abord qu'il met la tête dehors, il faut voir les yeux & CHAP. VII.

CHAP. VII. les considerer tout au travers ; & non vis-à-vis ; car au travers vous appercevrés jusqu'au fond.

Que si vous êtes en pleine campagne, dans un marché, on dans une foire, il est mal-aisé de connoître des yeux au Soleil, il faut toujours chercher l'ombre, & même afin de les mieux discerner, mettre la main audessus de l'œil pour rabattre le grand jour : au Soleil tous les yeux paroissent plus beaux qu'ils ne sont en effet.

Qui voudra apprendre à connoître, & à juger des yeux d'un Cheval, qu'il les regarde premierement la nuit avec une fort petite bougie, il verra au fond de l'œil jusqu'à la moindre tache : Mais il faut que l'œil du Cheval soit situé entre-vous & la lumiere ; lorsqu'on les connoîtra bien avec la bougie, on les connoîtra plus facilement au jour : Quoiqu'on voye parfaitement, ce semble, les yeux à la chandelle ou avec la bougie, je ne voudrois pas acheter un Cheval à cette condition, car j'y serois trompé; je ne vous donne pas ce moyen pour connoître parfaitement les yeux des Chevaux, mais pour vous donner facilité d'apprendre à les connoître.

On peut bien apprendre à situer le Cheval pour lui voir les yeux, si on fait réflexion qu'étant monté dessus & se baissant, on verra trés-bien les yeux ; on les voit encore mieux pardevant

Ayant bien situé le Cheval, pour pouvoir commodément voir les yeux nous considererons ses parties, *qui bene distinguit, bene docet*; afin d'éviter la confusion, nous dirons qu'il y a deux parties à considerer aux yeux, la vitre & le fond de l'œil ; la vitre est cette rondeur qu'on apperçoit d'abord, & qui est la partie la plus apparente ; elle doit être très claire & transparente ainsi que du cristal de roche, ensorte qu'on puisse voir au travers, & qu'elle ne soit couverte d'aucun nuage, obscurité, tache, ni blancheur ; car si la vitre paroît trouble, obscure, & que vous ne puissiés voir au travers, c'est une marque que l'œil n'est pas bon : Il ne faut pas non plus qu'il y ait aucun cercle blanc autour de l'œil ; il y a neanmoins des Chevaux qui ont le cercle, & ont bons yeux, mais il vaut mieux qu'il n'y soit point. De la consideration exacte de la vitre dépend la connoissance de l'œil, il faut donc faire votre possible pour reconnoître si elle est transparente : Quoique les premieres fois qu'on y regarde on ne puisse pas s'en appercevoir, il ne faut pas se rebuter, mais y regarder continuellement jusqu'à ce qu'on la connoisse : Peu à peu vous vous désillerés les yeux & verrés clair. Ce qui est cause que bien des gens ne parviennent pas à la connoissance des yeux, c'est qu'ils se rebutent d'abord, disant, je ne puis rien voir à ces yeux, ils me semblent tous égaux, bons & mauvais, quoique vous soyés huit & quinze jours

à ne rien discerner, & que tout vous semble confus, ne vous rebutez pas, continuez à regarder avec soin & attention, enfin vous l'emporterez.

Le Cheval peut avoir sur l'œil, c'est-à-dire sur la vitre, une blancheur provenuë & restée d'un coup qui ne le rend pas borgne, mais il est besoin d'un peu d'expérience pour le discerner; non point tant pour le discerner, car facilement on l'apperçoit; mais pour sçavoir si cette blancheur peut nuire ou non à son œil : aux novices tout fait peur, & souvent un petit malheur paroît un défaut considerable, & un grand défaut leur échappe sans le voir; on appelle ces novices dans la connoissance des Chevaux des demi-connoisseurs, lesquels pour trop éplucher un Cheval sont incapables d'en acheter, car ils veulent trouver toutes les parties d'un Cheval de cinquante écus, aussi parfaites & aussi bien faites que celles d'un qui coûteroit cinquante pistoles, sans faire reflexion qu'il y a de la marchandise à tout prix, & que hors des défauts essentiels, il ne faut pas s'attacher à tant de particularitez pour des Chevaux d'un bas prix.

La vitre rougeâtre est une mauvaise marque, qui dénotte que l'œil est échauffé, ou qu'il tient de la Lune.

La vitre feüille morte par le bas, & trouble par le haut, est une marque infaillible de la Lune; mais c'est seulement dans le tems que la fluxion occupe actuellement l'œil, car la fluxion étant passée, la couleur feüille-morte se dissipe aussi; c'estpourquoi aux Chevaux lunatiques, en vain vous chercherez cette remarque dans un tems où la fluxion ne sera pas sur l'œil; vous connoîtrez que la fluxion y est, en ce que les yeux seront enflez, & jetteront beaucoup d'eau claire & fort chaude : ce mal est de si grande consequence, que le Cheval devient aveugle de l'œil sur lequel vient la Lune; & de tous les deux, si la Lune les gouverne tous deux : c'est la remarque la plus assurée pour connoître les Chevaux lunatiques, que celle des yeux couleur de feüille-morte ou rougeâtre, comme si l'œil étoit plein d'eau sanglante : mais nottez que c'est seulement dans le tems de la fluxion, & que le Cheval ne voit point de cet œil dans le tems que la fluxion y est: Pour connoître un œil lunatique lorsque la fluxion n'y est pas actuellement; considerez que s'il y a un œil atteint, il sera plus petit que l'autre, & la vitre sera trouble, le fond de l'œil noir & brun; on connoît mieux la Lune à la vitre trouble qu'à toute autre remarque.

La seconde partie de l'œil qu'il faut considerer est le fond qui est proprement la prunelle, qui doit être large : il faut qu'on l'apperçoive sans aucun empêchement, afin de pouvoir considerer s'il n'y

CHAP. VII. a aucun dragon, qui eſt une tache blanche au fond de l'œil, qui fait le Cheval borgne, ou qui le fera devenir bientôt ; car un dragon dans ſa naiſſance eſt ſouvent petit, & ne paroît pas plus gros qu'un grain de millet, mais il croît & couvrira toute la prunelle, & même ſans trouver de remede, puiſqu'on ne peut en porter ſur le mal : le moyen de faire penetrer un medicamment dans la ſubſtance de l'œil où le dragon eſt ſitué ? Il ne faut pas s'en rapporter à ce que diſent les Marêchaux qui ſe vantent de les guerir ; car ils ſont incurables, & jamais on n'a gueri de dragon du moment qu'il eſt formé.

Si toute la prunelle eſt blanche d'un blanc verdâtre tranſparent, cela dénotte que la prunelle n'eſt pas naturelle, & cette prunelle un peu tranſparente eſt ce qu'on appelle un cul de verre : le Cheval n'en eſt pas borgne, il voit encore un peu ; mais je n'en voudrois pas avec ce défaut que pour un prix fort modique, les Chevaux d'école ne laiſſent pas de rendre auſſi bon & auſſi agreable ſervice que s'ils n'avoient point de cul de verre ; le prix en eſt doux, & la perte mediocre quand il en meſarrive.

Il faut prendre garde que quelquefois on regarde les yeux vis-à-vis d'une muraille blanche, la reflexion fait paroiſtre le fond de l'œil blanchâtre tirant un peu ſur le verd comme un cul de verre, quoi qu'il ſoit bon ; quand on s'en apperçoit, il faut le regarder en un autre endroit, pour remarquer ſi dans pluſieurs ſituations on appercevra la même choſe.

Avant que de paſſer aux autres défauts, il faut remarquer ſi on appercevra fort clairement audeſſus de la prunelle comme deux grains de ſuye de cheminée qui y ſont arrétés car quand on les voit bien clairement, c'eſt une marque que non ſeulement la vitre eſt claire, mais on commence à bien voir les yeux : Et ſi on continuë à s'y attacher, on les connoîtra par le tems ; car pour ces grains de ſuye qu'on voit, ce n'eſt à dire que l'œil ſoit bon : Il faut voir de plus ſi on voit bien à plein le fond de l'œil, ſans aucune tache ni blancheur, & l'œil ſera bon.

Ceux qui pour bien connoître un œil, regardent s'ils ſe verront bien repreſentés dans l'œil, comme s'ils ſe regardoient dans un miroir, & ſi leur viſage paroît bien net dedans, ils jugent que l'œil eſt bon, ces Meſſieurs là ſont fort trompés ; car cette connoiſſance ne vaut rien, & un méchant œil trouble, repréſentera plus naturellement votre viſage qu'un bon.

On doit auſſi prendre garde ſi un œil qui eſt trouble & fort brun, eſt plus petit que l'autre, car le petit eſt perdu ſans reſſource, puiſ-

qu'il se desseche, & que la nature manque en cette partie, ce qui le rend plus petit, & ordinairement ces sortes d'œils se sont perdus par la fluxion ou Lune; il est trés-dangereux que par le tems ce qui a perdu l'un ne perde l'autre; mais il faut considerer soigneusement qu'un œil peut paroître plus petit que l'autre par accident, & n'être pas perdu; aussi ne sera-t'il trouble ni brun: par exemple, la paupiere aura été coupée ou fenduë par une morsure ou coup, ou un heurt, & l'œil n'en sera pas endommagé, la paupiere venant à se rejoindre, elle peut demeurer plus serrée, ce qui feroit paroître l'œil plus petit, quoiqu'en effet il ne le fût, mais seulement l'exterieur de l'œil je l'ai vû arriver plusieurs fois.

Il y a quantité d'autres remarques generales qu'on peut faire pour connoître les yeux; par exemple, la démarche d'un Cheval aveugle est toujours incertaine, n'osant mettre les pieds à terre quand il est mené en main; que s'il est monté par un Homme vigoureux & que le Cheval le soit aussi, la crainte des éperons le fera marcher résolument & délibérément, sans qu'on puisse s'appercevoir s'il est aveugle.

Une autre remarque pour ceux qui sont absolument aveugles, est qu'en entrant dans une écurie, voyant les oreilles d'un Cheval se dresser & tourner d'un côté & d'autre, lorsqu'il entend quelqu'un derriere lui, est un témoignage qu'il a perdu les yeux, parce qu'un Cheval vigoureux qui a ce défaut, se défie de tout, & est continuellement en allarme au moindre bruit qu'il entend; ce qu'il donne à connoître par ce mouvement d'oreilles. Il faut être cent fois moins que demi-connoisseur; pour avoir besoin de ces remarques; car les yeux qui ont perdu l'usage de la vûë sont si aisez à connoître, que d'abord on le juge sans grande expérience.

Les divers poils peuvent aussi donner de trés-grands indices de bonne ou mauvaise vûë; ceux qui sont sujets à ce défaut, sont les gris-sales, les gris étorneau, ober ou fleur de pécher, & le rouhan assez souvent: J'ubliois à dire que les yeux pleurans, ou enflez dessous, ou l'un & l'autre sont une marque de fluxion; si actuellement elle est sur l'œil, il faut appliquer la main dessus, on le trouvera trés-chaud, quoique cette chaleur puisse venir de coup ou morsure, donnant le même signe: mais dans l'incertitude de quelle cause elle peut provenir, on ne doit point prendre le Cheval qu'on ne vous garantisse l'œil bon, en présence de témoins.

Lorsque les Chevaux jettent leur gourme, ou qu'ils poussent des dents, c'est-à-dire qu'ils changent les dents de lait, & même lorsqu'ils poussent les crochets d'en haut, pour lors quelques-uns ont la

CHAP. VII. vûë trouble, & on les croiroit borgnes ou aveugles, & quelquefois ils le deviennent : à d'autres la gourme étant jettée & les dents gueries, la vûë s'éclaircit ; il arrivera plutôt au changement des dents des coins que des autres.

J'ai vû souvent des Chevaux qui pour avoir jetté imparfaitement leur gourme, sont devenus aveugles : c'étoit des Chevaux d'Espagne, Barbes, & autres Chevaux nez dans les pays Méridionaux.

Il y a des personnes qui pour connoître les bons ou mauvais yeux des Chevaux passent la main ou le doigt devant, & s'ils clignent ou ferment les yeux, ils les jugent bons ; s'ils les tiennent ouverts, ils disent qu'ils n'y voyent pas : d'autres avec un doigt font semblant de le repousser dans l'œil pour voir s'il le fermera ; d'abord qu'une personne fait de pareilles grimaces, on peut s'assurer qu'il ne sçait ce qu'il cherche, & qu'il ne s'y connoît pas. Cette remarque m'a attiré une fois un grand reproche de la part d'une personne, qui me dit que pour n'avoir osé passer la main devant les yeux d'un Cheval (crainte qu'on ne le crût pas connoisseur) il en avoit troqué un qui étoit presque aveugle : je lui dis que ce n'étoit pas la remarque que j'en avois fait, qui en étoit la cause ; mais son peu de connoissance & sa vanité de vouloir passer pour ce qu'il n'étoit pas ; car quoiqu'il eût passé la main devant les yeux, il n'en auroit pas été moins attrapé ; qu'il étudiât donc & qu'il n'accusât que lui-même : & non le Livre, de ce qu'il étoit dupé faute de connoître les yeux, & de vouloir faire croire qu'il les connoissoit. J'ai fait lire cet article à celui même qui a été cause que je l'ai fait, il m'avoüa qu'il étoit fait fort à propos, il est devenu bon connoisseur depuis. Il y a bien des gens qui ne se soucient pas d'être connoisseurs, pourvû qu'à force de jaser on les croye fort habiles il leur suffit ; pour moi je suis d'un autre goût, j'aimerois mieux être bon connoisseur & passer pour ignorant, j'en ferois bien mieux mes affaires, que si je passois pour connoisseur & que je ne le fusse pas.

Ceux qui commencent depuis peu, & souvent ceux qui ont commencé il y a long-tems, à connoître les yeux des Chevaux ayant consideré l'œil de bien prés ; c'est-à-dire, autant exactement qu'ils le pourront, encore ni connoîtront-ils guéres, mais surtout ils se doivent défier des petits yeux enfoncez ou noirs, & examiner si la vitre est bien claire & transparente, & qui vous permette de bien voir au travers : remarquez bien ensuite le fond de l'œil, & sur-tout si la prunelle est grande : à tous les yeux les petites prunelles étroites & longues courent plus de risque de se perdre que les autres. Si les petits yeux ont tout ce que j'ai dit, ils sont bons. J'ai dit au Chapitre II. un mot

des qualités d'un bon œil, que je ne repeterai point ici, c'est en parlant de la maniere dont les parties doivent être formées, pour être belles. CHAP. VII.

Suite de la connoissance des défauts d'un Cheval, & ce qu'il faut observer quand on l'achete.

CHAP. VIII.

POUR continuer dans l'ordre que nous avons commencé, il faut s'appliquer à connoître la ganache, les épaules, les jambes, & l'allure des Chevaux, qui est une qualité essentielle pour le service qu'on en espere.

Après avoir consideré l'âge & les yeux, il faut passer la main entre les deux os de la ganache près du gozier, pour sentir si cela est assés ouvert pour que le Cheval puisse se ramener: Ces os étant bien vuidés & ouverts depuis le haut de la ganache jusqu'au menton, contribueront beaucoup à la bonté de la bouche.

Ensuite il faut remarquer si entre lesdits deux os, il n'y a aucune grosseur, dureté, ou glande mouvante, qui seroit un signe si le Cheval est jeune, qu'il n'a pas jetté la gourme, ou qu'il l'a jettée imparfaitement: S'il est plus âgé, pourveu que les grosseurs ne soient pas plus grosses qu'un gros pois, quoiqu'il y en ait plusieurs, elles ne sont d'aucune conséquence, parce que le travail & les sueurs les dissipent avec le tems; si néanmoins le Cheval a passé six ans, il est plus à craindre, quoiqu'elles ne doivent pas empêcher d'acheter un Cheval quand il agrée; d'aileurs les glandes mouvantes peuvent venir de morfondement, ou de reste de gourme, qui aura laissé les grosseurs à l'endroit par où la nature s'est déchargée de ses impuretés, & d'où se sont évacuées les mauvaises humeurs qui lui étoient à charge, souvent par la faute de ceux qui ont traité ces Chevaux, n'ayant pas essayé à faire resoudre ces grosseurs & duretés. S'il y a une glande fixe, douloureuse & attachée à la ganache, c'est presque toujours un signe de morve, le Cheval ayant passé sept ans. Que si c'est audessous de six années, ce peut être la gourme, surtout s'il n'y a point de toux conjointe, car ordinairement la toux est un effet de la gourme: si neanmoins il y a la moindre apparence de morve, il ne faut pas s'en charger, puisqu'elle ne guerit presque jamais, quoiqu'en promettent les secrets, tant de Livres imprimés qu'autres sur ce sujet. Le morfondement peut causer une glande attachée à la ganache, de même que sont celles qui ont leur cause de la morve, mais elle cede aux remedes & se resout par une deüe application; si le mal est négligé, il dégenere en morve presque toujours;

CHAP. VIII. Le moyen de dissiper & resoudre une pareille glande se trouvera à la premiere partie, qui réüssira presque toujours s'il n'y a point de principe de pourriture dans le poulmon, ou point de malignité dans la cause.

Il y a des Chevaux qui ont de grosses duretés fixes, c'est-à-dire attachées au dedans de l'un des os de la ganache, qui ne sont pas morve : Ce sont des fics qui ne tirent à aucune consequence, on les extirpe avec le razoir, puis on mange la racine, avec des poudres & plus proprement en les serrant dans leur racine, avec de la soye cramoisi dans le déclin de la Lune, & les frottant tous les jours avec du jus de pourpier : Ces fics ne signifient rien, & ne donnnent aucun indice que le Cheval ait la morve.

Puisque nous en sommes si avant sur les glandes fixes, je dirai ce que j'ai vû à un Cheval, qui ayant razé & passé neuf ans, en faisant un voyage, il lui survint une grosse glande fixe ; il jettoit par les nazeaux, & fut condamné par deux Marêchaux d'Amiens qui se disoient âgés chacun de 60. & tant d'années dans leur certificat, où ils le condamnoient comme morveux quoiqu'il jettât peu par les nazeaux. On le fit séjourner, & dans quinze jours il guerit presque de lui-même, par trois lavemens communs sans autre remede. La glande se fondit & il ne jetta plus, & n'eut delà en avant aucune apparence de morve. Sans doute les lavemens n'étant pas suffisans pour le guerir de cette maladie, il falloit que la nature seule eût produit cette guerison ; ce qui me fit mieux connoître que ce n'étoit que morfondement, fut que son mal lui tomba sur les jambes, lesquelles enflerent extremément.

Quand vous voyés des glandes mouvantes ou autres, il faut avec la main serrer les nazeaux du Cheval, pour voir si ayant été longtems sans prendre haleine par le nés, il ne fera point un effort pour se moucher quand vous le lâcherés, & on verra si le nés lui fluë, & s'il jette de l'humeur comme glaire d'œufs cruds : Ce qui n'est pas à craindre quand elle est en petite quantité ; que s'il jette ou en abondance ou de la maniere d'apostume, il est à craindre, particulierement si la matiere qu'il jette est gluante & s'attache aux nazeaux, dans lesquels il faut regarder si la matiere n'a point fait ulcere : Ce qui est une marque de grande malignité, puisqu'outre le soupçon que ce soit morve, il est dangereux que ce mal ne se communique aux autres, principalement si le Cheval a huit ans, il ne faut point l'acheter, quoiqu'il puisse venir de morfondement. Et quand on voit une glande fixe, que le Cheval ne veut pas souffrir qu'on manie par la douleur qu'il y souffre, qu'il jette par un seul

nazeau

nazeau ; ou encore que la glande ne seroit pas douloureuse, si elle est extrêmement dure, quoique le Cheval n'ait que six ans, s'il ne tousse pas du tout, je croirois avec beaucoup d'apparence qu'il est morveux. CHAP. VIII.

Pour connoître les Epaules bien faites.

APRES avoir parcouru tout ce que je viens de dire, il faut venir aux épaules, si elles sont grosses, chargées de chair & rondes, ce sera un défaut considerable : Vous le connoîtrés si l'endroit qui est au haut des deux épaules qu'on appelle le garot est fort large, alors il faut au Cheval une selle plus ouverte d'arçon qu'aux autres : Ce discours doit sembler ridicule à bien des gens ; qu'il faut aux Chevaux qui ont beaucoup d'épaules une selle plus large du devant qu'aux autres : puisqu'on le voit sans le dire ; c'est afin qu'on conçoive qu'étant besoin d'avoir une selle fort large du devant, il est sans doute que les épaules sont plus larges qu'à l'ordinaire, & par conséquent qu'il y a beaucoup plus de chair qu'il ne faut : Vous verrés de plus si depuis le garot jusqu'au bas de l'épaule, il y a beaucoup de chair, si elle a une forme ronde, si la jointe de l'épaule où porte le poitrail est fort grosse & plus avancée qu'à l'ordinaire, ce qu'on connoît facilement en considerant la distance qu'il y a depuis le garot jusqu'à cette jointe sur laquelle porte le poitrail, & cette jointe grosse & avancée fait d'abord juger l'épaule difforme : Tout ce que dessus dénotte de grosses & vilaines épaules, qui est un des plus notables défauts aux Chevaux François, car pour les Barbes & Chevaux d'Espagne ils n'en sont pas moins à estimer, si d'ailleurs ils ont les qualités qu'on leur demande : même j'ai vû peu de Barbes & de Chevaux d'Espagne avoir beaucoup d'épaules qu'ils ne fussent trés-bons : Sur cette remarque je ne voudrois pas les acheter, mais je ne les rebuterois pas aussi. CHAP. IX.

Au Chapitre II. parlant de la beauté des parties d'un Cheval, j'ai dit quelque chose des épaules, assés nécessaire à sçavoir, je vous y renvoye crainte d'user de redites.

En cheminant il faudra considerer si le Cheval a l'épaule mouvante : S'il a les épaules grosses, chargées de chair, & peu mouvantes, jamais il ne sera agréable : Si c'est un Cheval de pas, il bronchera ; si c'est un coureur il n'ira gueres loin, ayant trop de peine à galoper : Si c'est un Cheval destiné pour le Manége, il ne peut jamais réüssir à aucun bel air, car ses mouvemens seront toujours contraints, qui est un défaut trés-notable : que s'il a de grosses épaules, & qu'il

les ait fort déliberées & mouvantes, le défaut n'est pas grand, mais il choque la vûë des connoisseurs plus qu'autre chose ; si au contraire le Cheval n'a point d'épaules & qu'il ne les puisse mouvoir les ayant toutes engourdies, il faut le rejetter, hors que le prix en soit fort modique.

Un Cheval chargé d'épaules n'est propre qu'au tirage : C'est-à-dire, au carosse ou à la charette ; il en sera moins sujet à être écorché du colier, du harnois, ou des bricolles, que s'il n'avoit que la peau & les os sur l'épaule ; mais il n'en trottera pas si legerement à la campagne, & sera plutôt harrassé.

La raison pourquoi un Cheval qui n'a pas l'épaule déliberée, & qui n'a aucun mouvement, ne peut marcher agréablement, mais se lasse d'abord pour vigoureux qu'il soit, vient de ce qu'il fait tout le mouvement avec la jambe, ce qui lui donne beaucoup de peine à la hausser, quoiqu'il la hausse peu ; & s'il n'a de grands reins, il heurtera facilement aux mottes, gazons & pierres, faute de ce mouvement.

Si les épaules sont grosses, quoique mouvantes, & que l'encolure en même tems soit fort chargée de chair, leur poids extraordinaire étant toujours supporté par les jambes soit qu'il marche, soit qu'il s'arrête, fera qu'elles seront plutôt usées & travaillées, que si elles étoient déchargées de ce fardeau ; ces sortes de Chevaux pesent à la main en voyage, ils marchent sans grace ; quand ils sont las il bronchent au commencement, & tombent à la fin de la journée.

Enfin je crois que ce n'est pas une partie à négliger, & qu'on doit fort s'attacher à connoître les épaules bien ou mal bâties ; car quoi qu'on en puisse dire, l'experience fera voir que de là & de l'encolure, dépend en partie la gentillesse d'un Cheval : ce n'est pas qu'on ne puisse dégourdire des épaules liées & gourdes, & les rendres libres à certains Chevaux, par l'art & l'exercice bien reglé ; mais comme c'est une chose qui n'est pas faite, un Cheval doit être moins acheté : Je ne voudrois pas d'un Cheval de païs avec les épaules chevillées, c'est-a-dire, qui n'ont aucun mouvement, parce qu'ils ne sont jamais agréables & tombent facilement.

Il y des Chevaux qui n'ont aucun mouvement à l'épaule, qui levent la jambe plus haute que ceux qui l'ont déliberée : Les ignorans prennent cette action pour une marque d'épaule dénoüée, quoique le mouvement des jambes puisse être sans celui de l'épaule. Certains Chevaux ayant l'épaule fort libre, trousseront aussi leurs jambes jusqu'au ventre ; car l'un trousse beaucoup, c'est-à-dire, qu'il plie extrêmement la jambe sans qu'il ait l'épaule libre, & l'autre a le

même mouvement avec l'épaule libre: l'un ne renferme pas l'autre; c'est pourquoi il faut de l'experience pour connoître si l'épaule est libre, dégagée & mouvante : pour le mouvement des jambes tout le monde s'en apperçoit facilement : le mouvement aux jambes de devant d'un Cheval, est une partie qui lui donne toute la grace s'il est destiné au Manége, quoique souvent on trouve des Chevaux qui ont un beau mouvement, & n'ont pas un grand fond de force. CHAP. IX.

Il y a des Chevaux qui ont trop d'épaules, il y en a qui en ont trop peu, c'est-à-dire, qu'ils sont si serrez du devant, que les deux jambes au-dessous des épaules & au haut des jambes se touchent; ces Chevaux ordinairement ne valent guéres, car ils ont le devant foible, en marchant ils se croisent en danger de s'estropier, & dans la course ils se mêlent les jambes, & sont fort sujets à culbuter. J'aimerois mieux un Cheval qui auroit trop d'épaules, que s'il avoit ce défaut.

Il faut donc qu'un bon Cheval ait les épaules plates, petites, décharnées & mouvantes : mais il est bon que les Chevaux de carrosse ayent un peu d'épaules, afin qu'ils puissent donner plus librement dans le trait, & qu'ils ne se blessent pas si-tôt.

La méthode pour connoître les jambes d'un Cheval.

AYANT observé exactement l'épaule, il faut venir aux jambes, qui sont les piliers & les fondemens de l'édifice; elles sont assez faciles à connoître si on s'y prend avec ordre, & qu'on s'y attache avec soin & exactitude. CHAP. X.

Les jambes de devant sont sujettes à beaucoup de maux & de foiblesses, qui les font rebuter avec raison à ceux qui les connoissent. C'est la partie de tout le corps qui souffre le plus, & c'est souvent la plus menuë & la plus foible; suivons-la avec ordre en toutes ses parties: Premierement une marque de mauvaises jambes, c'est-à-dire, usées & travaillées, sera si elles sont droites.

On dit qu'un Cheval est droit sur ses membres, quand il a les parties toutes droites, c'est-à-dire, depuis le genoüil jusqu'à la couronne: par le devant, le genoüil, le canon, le boulet, & la couronne descendent à plomb, & qu'il semble que le boulet soit plus, ou tout au moins aussi avancé que le reste. On peut comparer ces jambes à celles de chévres, & lorsqu'il est ainsi droit sur les membres, il est sujet à choper & à tomber, & par le tems le boulet se pousse absolument hors de sa place en avant, & le Cheval en demeure estropié; en cet état on l'appelle bouleté: il faut pour bien concevoir le défaut d'être droit sur ses membres, que j'explique quels Chevaux y sont sujets, & à quoi on le connoîtra.

CHAP. X. Les Chevaux de terre ou court-jointez sont sujets à se bouleter, c'est-à-dire, à devenir droits sur leurs membres, particulierement si on leur laisse le talon trop haut, il faut donc avoir soin de le faire abattre souvent ; les longs-jointez au contraire plient si fort le boulet en arriere, qu'ils ne sont pas sujets à devenir droits. Pour qu'une jambe soit bien plantée, il faut que le devant du boulet soit placé environ deux doigts plus en arriere que la couronne, c'est-à-dire, que si l'on tiroit une ligne droite depuis le devant du genoüil jusqu'au devant de la couronne, le devant du boulet devroit être éloigné de cette ligne d'environ deux doigts, plus ou moins selon la taille du Cheval : au lieu qu'à un Cheval bouleté ou droit sur ses membres, le boulet seroit placé sur cette ligne.

Les Chevaux droits sur les jambes sont les contraires de ceux qui sont trop long-jointez, c'est-à dire, qui ont le pâturon si long & si flexible, que le Cheval en marchant porte le boulet jusqu'à terre plus ou moins, ce qui est un grand défaut, plus à craindre que le précédent, auquel on peut apporter du remede ; mais à celui-ci il n'y en a point : au contraire, c'est un signe de peu ou point de force, & ils ne sont en aucune façon bons au travail.

Les Barbes & les Chevaux de legere taille, y sont plus sujets que les autres, & surtout les échappez de Barbe ; mais de quelque race qu'ils puissent être, s'ils ont ce défaut de porter le boulet jusqu'à terre en cheminant, ils en valent moins, & ne fatigueront point.

Il y a des Chevaux long-jointez, c'est-à-dire, qui ont le pâturon trop long, qui ne portent point le boulet bas en cheminant, mais le tiennent en la posture qu'il doit être sans le trop plier ; ces sortes de Chevaux peuvent servir, car ils sont nerveux, puisque ce n'est que la force & la vigueur du nerf qui soûtient le boulet & l'empêche de trop plier ; ce défaut de pâturon long en cette occasion, choquera plutôt la veuë du Cavalier qu'il ne portera préjudice au Cheval.

Les Chevaux qui ont la jointe courte & roide, c'est-à-dire, nullement pliante ou flexible, sont peu propres au Manége, parce qu'ils n'ont aucune gentillesse : La jointe flexible est une des qualitez d'un brave Cheval de Manége, pourvû qu'elle ne soit pas trop longue.

Si la jointe est longue & fort flexible, outre qu'il ne sera aucunement bon au travail, il sera bien-tôt molleté : il y a même des Chevaux qui ne sont point trop long-jointez, mais qui ont le boulet si menu & si flexible, qu'ils n'ont pas fait deux journées qu'ils sont hors d'état de travailler, parce que les boulets leur enflent extraordinairement, ensuite il leur reste des mollettes.

C'est donc une des remarques qu'il faut faire, de voir si le bou-

let n'eſt point trop menu ou trop roide, ou bien s'il n'eſt point trop pliant ; & tout ce que nous avons dit de la jambe droite, c'eſt-à-dire, d'un Cheval droit ſur ſes membres, dépend de l'obſervation du boulet.

Les Chevaux Anglois qui ont des reins, c'eſt-à-dire, qui ont de la force, s'ils ont la jointe un peu plus longue qu'un connoiſſeur ne ſouhaiteroit, pourvû que le boulet ou la jointe ne ſoit pas trop flexible, courra plus commodément pour le Cavalier qu'un Cheval court jointé. Ce ſont des Chevaux propres aux grands Seigneurs âgez qui ont dequoi chercher leur aiſe, & l'agréement à un Cheval. Véritablement ils ne fourniront pas ſi long-tems à la chaſſe que s'ils n'avoient pas ce défaut ; mais un grand Seigneur qui en a pluſieurs à changer, ne le doit point rebuter pour ce ſeul défaut, s'il y cherche ſon aiſe ; ces ſortes de Chevaux peuvent être comparez en quelque maniere aux Caroſſes qui ont des reſſorts qui les rendent infiniment plus doux.

Ce défaut de plier trop le boulet, ſe doit auſſi bien remarquer derriere comme devant, & même il y en a qui plient trop le boulet derriere ſeulement, & non pas devant ; ce qui dénotte qu'ils ont le derriere fort foible, qui eſt un trés-grand défaut à quelque uſage qu'on les veüille mettre : s'il leur vient des mollettes, elles ſeront plus dangereuſes derriere que devant ; car elles deviennent nerveuſes par le travail : de plus, ſi vous les deſtinez au caroſſe, ils ne pourront reculer ni retenir dans les deſcentes, ainſi ils ne ſeront pas propres à cet uſage.

Le troiſiéme défaut eſt des jambes arquées ; le Cheval étant en ſa ſituation ordinaire, le genoüil demeure plié en avant, & la jambe prend la forme d'un arc plus ou moins : ce mal leur vient par un travail exceſſif, qui a fait que les nerfs ſe ſont retirez, en ſorte que les jambes ſont arquées, & leur tremblent quand on les arreſte aprés avoir cheminé. Ces ſortes de Chevaux ne ſont pas abſolument inutiles, puiſqu'ils peuvent encore travailler, mais je n'en voudrois pas pour quelque prix que ce fût, s'ils n'ont de grands reins, car ils peuvent encore bien ſervir ; mais ce ne ſont pas des Chevaux de Maîtres ; quoiqu'il y en ait qui ont ſervi long-tems avec les jambes arquées, ils choquent la veuë, & on ne peut jamais eſperer de s'en défaire, car peu de gens ſont d'humeur à les achepter quelque bonté qu'ils ayent.

Les Chevaux d'Eſpagne ſont la plûpart arquez, peu ou beaucoup, à proportion de ce qu'ils ſont ſortis vieux d'Eſpagne, parce qu'ils les entravent dans les écuries : ce qui contraint le Cheval à mal ſi-

CHAP. X. tuer sa jambe, & avec le tems elle devient arquée, quoique d'ailleurs elle soit saine & entiere; l'usage des entraves leur plaît fort, afin que les Chevaux puissent demeurer paisibles, & qu'ils ne s'embarrent ou ne se donnent des coups de pied, & ils en mettent derriere comme devant à quelques Chevaux turbulans, quoique differamment : car derriere elles sont séparées, & ne sont pas assemblées par une chaîne comme celles de devant.

En Barbarie, à Tunis, à Alger & ailleurs, leurs Chevaux sont attachez par des entravons qu'ils ont aux pâturons devant & derriere, & arrestez à des picquets plantez exprés auprés de leurs jambes en terre, & ne sont presque jamais attachez par la tête, car ils n'ont pas souvent de licol ni dans l'écurie, ni dans les prez.

Il y a des Chevaux qui naissent avec les jambes arquées, & qui n'en valent guéres moins pour le service; on les appelle Brassicours : j'en ai veu plusieurs qui nonobstant ce défaut, étoient bons & vigoureux, & travailloient bien par la campagne, ayant la jambe aussi fidelle que s'ils l'eussent eu bien formée ; mais à moins que l'on n'en diminuë beaucoup du prix, je ne conseillerois jamais d'achepter des Chevaux brassicours: encore faut il être assuré qu'ils le sont, & qu'ils n'ont pas la jambe arquée, j'ai vû des Chevaux de carosse brassicours servir trés-bien & long tems.

Une personne qui sçait fort bien ce que c'est que des Chevaux & qui en connoît le fort & le foible, m'a assuré que les Poulains qui ont les veines des jambes fort grosses, sont moins bons, & d'un moindre service que les autres, parce que ces veines se remplissent d'un sang superflu, lequel par l'agitation que lui cause le travail, dégénere en pourriture, ou engendre quelque sorte de corruption, trés-capable de nuire aux jambes en beaucoup de manieres : je ne me suis pas encore attaché à cette remarque, quoique depuis l'avis donné, je l'aye trouvé dans les Oeuvres de Xénophon, qui a bien écrit des Chevaux selon le tems qu'il a vêcu.

Ayant remarqué les trois défauts précédens; sçavoir, droits, longjointez & arquez, (ce qui se verra dans un clin d'œil) il faut passer la main au long du nerf au derriere de la jambe de devant, depuis le pli du genoüil jusqu'au boulet; vous sentirez si le nerf est gros, ferme & détaché de l'os; si en coulant la main au long d'icelui, il n'y a point de dureté qui vous arreste; si entre le nerf & l'os vous ne rencontrez point de glaires mouvantes qui vous échappent sous le doigt, car tout ce qui empêche le mouvement du nerf porte préjudice au Cheval, plus ou moins, selon la quantité qu'il y en a; plus le nerf est éloigné de l'os, plus la jambe en est large, & c'est ce qu'il

faut chercher, puisque les jambes plattes & larges sont les meilleures; au dire de tous les connoisseurs, avoir la jambe large & platte, c'est avoir le nerf fort éloigné & séparé de l'os. CHAP. X.

Il y a des Chevaux qui ont le nerf détaché de l'os, mais si petit & si peu éloigné dudit os, que par un médiocre travail la jambe s'arrondit fort facilement, parce que pour peu d'humeur qui tombe sur cette partie, si elle y reste & qu'elle durcisse, aussi-tôt la jambe est ronde : ce qui n'est pas, lorsque le nerf est fort éloigné de l'os; comme il y a grand espace, l'humeur se dissipe, & se resout facilement, la raison est trop sensible pour l'expliquer plus au long. Je dirai seulement que ces jambes qui ont le nerf peu éloigné de l'os, quoique détaché, sont appellées jambes de bœuf ou de veau, ausquels le nerf est toujours trop petit pour la grosseur de la jambe : tout ce que dessus, merite une serieuse reflexion.

Vous prendrés garde ensuite si le nerf n'est point failli justement audessus du plis du genoüil, ce qu'on apperçoit en ce que le gros nerf qui fait tout le mouvement de la jambe audessous du pli diminuë un peu de sa grosseur : Car dans la plûpart des jambes, quoique le nerf soit gros & ferme ailleurs, à savoir au long du bras & du canon, il diminuë audessous du pli du genoüil, mais à quelques-uns trop notablement; assurément le nerf ne peut être si gros au plis du genoüil qu'au milieu du canon, mais il diminuë si notablement à quelques-uns, qu'il n'est pas si gros que le pouce en cet endroit, ou bien il est si attaché à l'os qu'on le voit trés-petit; c'est un défaut auquel trés-peu de personnes prennent garde, qui pourtant diminuë la force d'une jambe, & les Chevaux qui ont le nerf si menu au droit de ce plis, sont fort sujets à broncher, ou tout au moins à butter.

A côté des boulets, dedans & dehors il vient une grosseur molle comme un demi œuf de pigeon plus ou moins, & quand on la touche on s'apperçoit qu'elle est pleine d'eau; on appelle cette grosseur une mollette, qui est située entre le nerf & l'os du boulet.

On connoît trés-bien les mollettes à les voir sans y toucher, c'est un signe que les Chevaux ont beaucoup travaillé; elles ne leur portent pas un grand préjudice, car elles ne sont pas douloureuses ni endurciës : mais c'est beaucoup que la mollete nous fasse connoître que la jambe a trop travaillé, & que sa force est diminuée, puisque cet amas d'eau qui forme la mollette dénotte foiblesse dans la partie; que si les mollettes sont endurcies, elles estropieront bientôt un Cheval. Il vient souvent aux Chevaux des mollettes dans un voyage, qui se perdent dans le séjour, ce ne sont que des petites mollet-

CHAP. X. tes ; de quelque façon qu'elles ſoient venuës, elles ne ſont pas agréables à la vûë ; on dit qu'ils ſont molletés : Elles font connoître qu'une jambe eſt travaillée ; mais toutes les jambes travaillées & uſées ne ſont pas molletées, ce ſont les jambes menuës & long-jointées qui le ſont plutôt que les autres : Quelques-uns de ceux qui ſe mêlent de connoître les Chevaux appellent les mollettes des eaux, à cauſe que c'eſt une eau enfermée dans une veſſie entre cuir & chair, mais improprement ; car les eaux ſont une autre ſorte de défaut, duquel nous parlerons en ſon lieu.

Des gens ſavent reſſerrer des mollettes pour un tems, afin qu'elles n'empêchent pas la vente des Chevaux, puiſqu'il faut être moins que demi connoiſſeur pour ne pas connoître une mollette ; & tout Homme conclud d'abord en la voyant, que le Cheval a la jambe travaillée, & conclud bien : Ceux qui vendent des Chevaux tâchent par tous moyens de les reſſerrer pour un tems : Il faut tâcher de le remarquer par le poil, qui eſt plus uni en cet endroit qu'ailleurs, & par la jambe qu'on trouvera travaillée d'ailleurs, quoique ſans mollettes, il n'y a point de meilleure remarque ; j'ai vû reſſerrer des mollettes pour un tems ſeulement, que les fins connoiſſeurs n'auroient pû reconnoître.

Reprenons à préſent tout ce que nous avons dit du nerf de la jambe ; il faut qu'il ſoit gros, ſans enflure, ferme ſans être roide, & fort détaché de l'os : ceux qui ont le nerf petit, ſont bientôt uſés, & au moindre travail la jambe paroît travaillée ou ronde : & jamais une jambe ne peut être large & platte avec un petit nerf ; le nerf bien-fait, eſt ſans dureté ni enflure ; quand on le preſſe avec la main, il faut que le Cheval témoigne de n'y ſentir aucune douleur.

J'ai vû des mollettes à des Chevaux de legere taille qui les faiſoient boitter quand on voyageoit dans la neige, & dans les grands froids, d'autres qui groſſiſſent & couvrent le nerf, enſorte qu'il n'y a jamais eu d'autre remede que le feu à ces dernieres : ainſi il ne ſe faut gueres fier aux Chevaux molletés, puiſqu'il en arrive aſſés ſouvent accident, & c'eſt des jambes de devant que je parle, car il n'eſt pas extraordinaire qu'un Cheval ſoit eſtropié des mollettes aux jambes de derriere.

En tournant la main vous manierés tout au long du canon, depuis le genoüil en bas au long de l'os, pour ſavoir s'il n'a aucuns ſur-os, oſſelets, fuſée, ou ſur-os chevillés.

Il faut expliquer ces quatre défauts : Premierement le ſur-os, comme le plus ordinaire, eſt une groſſeur ou calus attaché à l'os qui vient ordinairement au dedans du canon ; S'il eſt auſſi au dehors, on les appellera

appellera chevillés ; car étant vis-à-vis l'un de l'autre, ils traversent la jambe comme une cheville, & sont trés-dangereux.

Les sur-os qui sont simplement attachés à l'os éloignés du genoüil sans toucher au nerf, ne sont pas beaucoup dangereux, ceux qui sont situés ensorte qu'ils touchent le nerf, font boitter avec le tems ; neanmoins les sur-os par un long & grand travail montent au genoüil ; & s'ils en sont proches, on a sujet de les apprehender.

Quelques-uns disent que le sur-os ne monte pas, mais qu'il s'allonge, & s'étend jusqu'au genoüil, ensorte qu'il empêche le mouvement de la jambe ; d'une maniere ou d'autre un sur-os dans le genoüil estropie un Cheval.

Tout Cheval qui a un sur-os doit valoir quelque chose de moins, s'il en a deux à proportion : C'est un défaut, quoique la plûpart des gens en veüillent dire, & qu'ils n'en fassent aucun capital ; veritablement pour un Cheval de carrosse il n'est pas si considerable qu'à un Cheval de selle.

Les Chevaux ont au même endroit où viennent les sur-os des fusées, qui n'est autre chose que deux sur-os joints ensemble audessus l'un de l'autre ; les fusées sont plus dangereuses que les sur-os, je n'acheterois pas un Cheval avec une fusée.

Il y a des Chevaux qui ont des osselets aux genoüils, c'est un défaut qu'on voit rarement, il est d'autant plus difficile à connoître qu'il semble que c'est la même substance du genoüil ; pour s'en appercevoir, il faut être averti que l'osselet est comme un trés-gros sur-os qui seroit dans le genoüil, & à moins que d'avoir un peu d'experience, il semble que ce soit la substance de l'os du genoüil qui descende plus bas d'un côté que de l'autre, deux doigts environ : Il faut voyant cette difformité qui choque la vûë, conclure que c'est un osselet, car on n'a jamais vû de genoüil dont la substance descende au long du canon plus d'un côté que de l'autre ; ils viennent presque toujours en dedans, & presque jamais en dehors : Il y a des Chevaux qui en ont deux, un à chaque jambe ; quand on me rabattroit la moitié du juste prix avec ce défaut, je n'en acheterois point : J'ai vû un Cheval avec des osselets qui n'en a jamais boitté, qui étoit bon, vigoureux & de service, le risque y est pourtant assés grand.

Dans le traité des maladies, premiere partie, Chapitre LXIX. j'ai expliqué l'origine, la matiere & l'humeur qui cause les sur-os, où vous pourés avoir recours, si vous désirés être pleinement instruit sur cette matiere.

Voilà comme on peut connoître un sur-os, & combien il y en a

CHAP. X.

de sortes : Le premier est le sur-os simple attaché simplement à l'os, qui ne touche & ne tient point au nerf, & qui est éloigné du genoüil : Le second est le sur-os chevillé vis-à-vis l'un de l'autre ; en dedans & en dehors ; le sur-os dans le genoüil qui estropie le Cheval presque toujours ; la fusée sont deux sur-os joints, & les osselets : hors du simple sur-os, toutes les autres ne valent rien, & diminuent de beaucoup, & souvent de tout le prix d'un Cheval : Il me semble entendre gronder quelque Misantrope de ces repetitions si frequentes sur le sujet des sur-os & des autres défauts ; si cela le chagrine, de bonne amitié je lui conseille de ne pas lire davantage ce Livre, car il trouvera souvent des redites ; ce défaut n'est pas le seul, le mal pour lui est qu'apparemment je ne m'en corrigerai pas, car en vieillissant on aime les redites.

Il vient au plis du genoüil une crevasse qu'on appelle Malandre, souvent elle rend la jambe roide & engourdie au sortir de l'écurie, quelquefois elle est si douloureuse qu'elle fait boitter ; & aux vieux Chevaux elle leur tient toujours la jambe roide ; les Marchands croyent donner une grande loüange à un Cheval, de dire qu'il a des malandres : Ils ont raison en un point, car l'humeur acre & mauvaise s'évacuë par cet égoût qui feroit grand dommage au Cheval, si elle prenoit cours sur le nerf ; mais ils sont ridicules, en ce qu'il vaudroit beaucoup mieux qu'il n'eût pas l'humeur qui cause la malandre, & ainsi il en seroit exempt, Tout Cheval de prix qui a une malandre en doit être moins estimé, & un Cheval devenant vieux en a la jambe bien plus douloureuse, & en boitte au sortir de l'écurie.

Quoique j'aye déja parlé du boulet, en décrivant les jambes arquées, je crois qu'il est nécessaire d'en dire ici un mot. C'est une partie fort considerable de la jambe, pour nous faire connoître si elle est usée : Car outre les molettes qui viennent à côté & qui sont fort visibles, il faut remarquer s'il n'est point enflé ; & s'il paroît plus gros qu'il ne faut, ce sera une marque de jambes fort travaillées.

Le boulet est aussi par fois couronné, c'est-à-dire que sans écorchure ni blessure il y a une grosseur, comme un cercle sous la peau large d'un demi doigt : L'humeur s'y est ramassée par le travail, & s'y est congelée en forme de cercle sous la peau qui dénotte que le Cheval a la jambe usée.

Il vient au côté du boulet en dedans ou en dehors & même au devant une grosseur comme une demi noix qui est molle, & cede sous le doigt quand on la presse, qui ne fait point boitter : On ne l'ap-

pelle point mollete, & ce n'en eſt pas une; car elle n'eſt point ſituée entre le nerf & l'os; mais ſur le boulet. Elle n'eſt pas non plus pleine d'eau comme la mollete, elle eſt pleine d'une matiere glaireuſe : il ne la faut pas confondre avec la mollete, mais il faut ſçavoir que c'eſt une marque que la jambe eſt travaillée, & partie de l'humeur s'eſt ramaſsée au boulet qui a formé cette groſſeur ; ſi vous trouvez un Cheval qui ait cette groſſeur, ne l'acheptez pas dans l'eſpérance de la diſſiper, car vous auriez peine d'en venir à bout ſans le feu, ce qui marqueroit le boulet, j'ai donné des remedes réſolutifs pour diſſiper cette groſſeur dans la premiere partie de ce Livre, je ne réponds pas poſitivement qu'il la diſſipe entierement : ce n'eſt pas que cette groſſeur nuiſe beaucoup, car j'en ai eu qui ont ſervi deux ou trois ans, ſans que la groſſeur leur ait incommodé la jambe, ni qu'elle ſoit augmentée, mais elle nuit à la vente ; & comme tout fait peur aux demi-connoiſſeurs, ils l'apprehendent, quoique d'elle-même ce ne ſoit autre choſe qu'une marque que la jambe eſt travaillée.

J'ajoûterai encore ici de prendre garde ſoigneuſement de ne point achepter de ces Chevaux qui ont les boulets trop petits, car ils ne ſont pas capables de beaucoup travailler ; les boulets étant foibles, le Cheval ſe laſſe tout d'abord par le peu de force qui eſt en cette partie.

Au deſſous du boulet dans le pâturon, il faut manier s'il n'y vient point de forme, qui eſt une groſſeur ſituée ſur la ſubſtance du pâturon, & non au cuir ; car il ne s'y faut pas méprendre : on trouve des groſſeurs ou duretez attachées au cuir ſeulement, leſquelles ne ſont aucunement des formes, mais ſont ou un bouton de farcin, ou autre groſſeur peu conſiderable, puiſqu'elle n'eſt point attachée.

La forme eſt toute autre choſe, c'eſt un défaut conſiderable, qui l'eſtropie ſi l'on n'y remédie de bonne heure ; & outre que par le tems elle fait boitter un Cheval, je crois que ce défaut doit abſolument le faire rebuter, quelque beauté & bonté qu'il ait d'ailleurs : les formes viennent aux jambes de devant, comme auſſi à celles de derriere, car quoique le défaut ne ſoit pas ordinaire, il eſt de conſequence, & pour tout remede il n'y a que le feu & deſſoler, & le feu s'y donne extraordinairement & avec difficulté & péril. Pour être inſtruit entierement, & connoître à fond une forme, voyez le Chapitre LXXXII. de la premiere partie, où il eſt traité de leur gueriſon.

Il y a d'autres remarques pour connoître ſi un Cheval a les jam-

CHAP. X. bes usées : Premierement, il faut voir si étant arresté il ne peut demeurer sur les jambes également planté, & s'il en avance tantôt l'une, tantôt l'autre pour se soulager ; d'autre fois étant à l'écurie, il en avance une, & demeure en cette posture, ce qu'on appelle montrer le chemin de saint Jacques.

Ce n'est pas qu'il n'y ait des Chevaux qui sont tantôt sur une jambe, tantôt sur une autre, qui les ont trés-bonnes : si c'est par inquiétude & par ardeur, & que ce ne soit point pour le soulager, comme font ceux qui les ont foulées, on ne peut rien conclure de cette posture, car il y a des Chevaux comme des Hommes, qui ne se situent jamais bien, quoiqu'ils ne soient ni foulez ni lassez. Ces sortes de Chevaux montrent toujours le chemin de saint Jacques ; il faut donc outre cette remarque observer les autres que j'ai dit ci-devant, & non sur cette seule se fonder absolument pour juger si un Cheval est foulé & usé. J'en ai vû plusieurs se situer fort mal d'abord qu'ils sont arrestez, c'est-à-dire, qui soulagent une jambe de devant, l'avançant plus que l'autre, qui avoient la jambe fidelle, ne mettant jamais le pied en faute, ce qui est digne de considération ; & quand on voit faire cette action, il faut soigneusement observer toutes choses pour voir s'il a les jambes foulées, usées ou travaillées, qui est à peu près la même chose.

D'autres se reposent sur trois jambes, sans qu'ils ayent les jambes travaillées ni usées, c'est pour soulager une de celles de derriere, s'appuyant seulement sur la pince, qui peut être une marque de lassitude : que s'il tenoit en l'air une de celles de devant, ce seroit un trés-mauvais signe, & les jambes lui feroient douleur ; mais faisant cette posture sur trois jambes, c'est une marque que le Cheval peut être las : sans aucune mauvaise consequence pour le derriere.

Comme il faut connoître si un Cheval est bien situé ou bien planté, & s'il marche bien.

CHAP. XI. AYANT considéré toutes ces particularitez, qui sont trés-nécessaires à bien & soigneusement examiner, il faut tâcher à connoître l'allure, comme une des pieces les plus importantes, & des plus nécessaires ; car on achepte les Chevaux seulement pour aller : c'est la fin pourquoi on les veut avoir, le reste n'étant que les moyens pour venir à cette fin. Mais avant de faire marcher un Cheval il faut remarquer s'il est bien planté sur ses jambes, lorsqu'il est arrêté ; car de leur bonne ou méchante maniere de se situer étant arrêtez, dépend non entierement, mais en partie la bonne ou mé-

chante allure & démarche : mais la situation naturelle des jambes doit être plus large en haut qu'en bas pour le devant, c'est-à-dire, que la distance qu'il y aura d'un pied à l'autre, doit être un peu moindre que celle qu'il y aura d'un bras à l'autre, en dedans, & tout au haut contre les épaules : les genoüils ne doivent point être serrez l'un contre l'autre, mais la jambe doit aller en ligne droite jusqu'au boulet : les pieds étant posez à terre ne doivent être tournez ni en dedans, ni en dehors, mais plantez les pinces directement en avant, étant situé de cette sorte il le sera trés-bien, & on peut fort bien l'observer quand il est dans l'écurie en repos.

Pour le derriere, les jarrets ne doivent point être serrez, s'ils le sont, ce sera ce qu'on appelle un Cheval crochu : en termes de Maquignon ils disent qu'il est un peu clos, la jambe de derriere doit tomber à plomb du jarret au boulet ; si elle va en avant sous le ventre, c'est une mauvaise situation : si les jambes viennent en arriere (comme les Chevaux sont campez, lorsqu'ils veulent uriner) la situation n'en est pas mauvaise, mais souvent ils ont les hanches trop longues, ce qui est un défaut pour le manége, car ils ont grand peine à s'assembler & se mettre sur les hanches, mais ils vont toujours bien le pas, quoique le devant se ruine plutôt : tout au contraire, les Chevaux qui ont les hanches, les jarrets & les jambes toutes droites, c'est-à-dire, que le jarret ne va pas assez en arriere quand il est arrêté, ces sortes de Chevaux ne peuvent que mal-aisément marcher bien le pas : de plus, si le boulet de derriere se situë comme s'il étoit déboëté en dehors ou en avant, ces situations ne valent rien ; il faut en outre qu'ils posent les pieds plats, & non sur la pince, comme font les Chevaux rampins. Il faut encore observer s'il se situë les pieds fort en dehors, ce qui est un défaut considerable, en ce que dans les descentes ils n'ont aucune force aux hanches, & s'ils sont destinez au carosse, ils ne le sçauroient retenir du tout ; & pour vous assurer davantage, faites reculer en main le Cheval qui se situë de la sorte, s'il porte les pieds de derriere en dehors en reculant, ce ne sera qu'avec peine qu'il reculera, ainsi il ne sera pas d'un grand service, & plus il les portera en dehors, plus vous aurez droit de conclure que c'est un méchant Cheval, quelques qualitez qu'il ait d'ailleurs.

Voilà pour la situation en laquelle un Cheval doit être étant arrêté ; suivons à présent le reste, & voyons sa démarche : il faut faire marcher le Cheval pour voir s'il n'est point boiteux, car il est inutile de l'examiner davantage, puisqu'on n'achepte guéres de Chevaux boiteux.

CHAP. XI. Il faut faire chéminer le Cheval au pas, pour avoir le temps de considerer non-seulement s'il va bien, mais encore si les jambes font l'action qu'elles doivent faire : pour qu'un Cheval marche bien, il faut que son pas soit tride, c'est-à-dire, qu'il ne fasse point de grands pas degingandez, mais qu'il remue souvent les jambes ; & fasse deux temps, ou beaucoup de Chevaux n'ent font qu'un ; il en marchera plus commodement, & il se fatiguera moins, & l'homme en sera soulagé : aprés cette veuë generale, il faut remarquer que pour bien cheminer il doit avoir le hausser, ou lever de la jambe, le soûtien & l'appuy bon ; je veux expliquer le tout en détail, parce que c'est un langage qui n'est pas connu de tout le monde. Le hausser, ou le lever de la jambe quand il marche, sera bon, lorsqu'il le fera avec facilité & hardiesse, qu'il ne croisera point les jambes l'une sur l'autre, sans porter le pied, ny en dehors ny en dedans, & qu'il pliera le genoüil autant qu'il doit, & qu'il en est capable ; voilà pour le hausser.

Le soûtien est bon, lorsque la jambe étant levée, il la soûtient en l'air le temps qu'il faut, le reste du corps & de la tête demeurant en bonne posture ; on connoist que le Cheval n'a pas le soûtien de la jambe bon ; lorsqu'il laisse promptement tomber son pied à terre pour soulager l'autre jambe, à la quelle il sent de la douleur, ou parce qu'elle est foible : il semble même que quelques uns vont tomber sur le nés ; & lors on peut dire que le soûtien ne vaut rien, & que les jambes sont foibles ou douloureuses ; voila pour le soûtien qui est la seconde partie de la démarche du Cheval.

En troisiéme & dernier lieu, il faut considerer l'appuy de la jambe, ou plutôt du pied à terre ; pour être bon il faut qu'il soit ferme, nerveux & droit, sans appuyer le pied plus d'un côté que d'autre, la pince ou le talon l'un avant l'autre, mais tout d'un temps, & que le pied étant assis à terre ne soit ni en dedans ni en dehors, mais droit, & que le boulet ne porte point trop bas, ou demeure trop roide ; car outre que le premier est une marque de foiblesse dans cette partie, le Cheval se lasse plutôt, & est fort sujet aux molettes, s'il le tient trop roide il sera bien tost bouleté ; & s'il y a tout ce que j'ay dit, l'appuy sera dans les regles.

Si le Cheval fait bien ces trois actions, la tête demeurant ferme & élevée, c'est une marque qu'il a les jambes bonnes & qu'il marche bien.

Ce discours du lever, du soûtien, & de l'appuy de la jambe, est un jargon peu connu ; je suis l'inventeur de cette façon de s'énoncer, laquelle exprime assez bien les differens temps qu'il faut ob-

ſerver dans l'allure du Cheval: juſqu'à préſent on diſoit ſeulement un Cheval marche droit, il eſt plus clairement expliqué par le lever, le ſoûtien, & l'appui de la jambe : Je crois que ceux qui veulent devenir connoiſſeurs doivent faire une particuliere reflexion ſur ces trois actions, puiſque delà dépend la veritable connoiſſance de la bonne ou méchante allure, & même de ſa force. Dans ces trois actions il faut obſerver ſi le Cheval croiſe les jambes de devant l'une ſur l'autre en levant & baiſſant la jambe, ce qui eſt fort dangereux, non ſeulement pour ſe heurter, mais encore pour tomber & culbuter dans la courſe. De plus ſi le Cheval poſe le talon à terre le premier, & que la pince n'appuye que quelque tems aprés, c'eſt une marque qu'il a été forbu : S'il poſe la pince la premiere, il a tiré la charette ; il faut donc pour que l'appui ſoit bon, que tout le pied appuye à terre en même tems, & également. CHAP. XI.

Il y a des Chevaux qui ont le lever, le ſoûtien, & l'appui de la jambe bons, & qui ne vont pas bien le pas, c'eſt pourquoi ce n'eſt pas le tout de conſiderer ce que deſſus, il faut voir s'il va le pas legerement, ſeurement, promptement, & commodément : Voila quatre adverbes qui expriment tout ce que les plus difficiles peuvent ſouhaiter au pas, & je vais expliquer le tout en faveur de ceux qui deſirent d'apprendre : Car les Sçavans n'en ont que faire.

Aller promptement, c'eſt-à-dire avancer extrêmement à ſon pas: chacun eſt juge competant pour voir ſi un Cheval eſt diligent, ou s'il avance ; c'eſt pourquoi je n'en dirai pas davantage.

Pour aller legerement le pas, il faut qu'il ſoit leger à la main, c'eſt-à-dire, qu'il n'appuye point ſur le mords, mais qu'il mâche continuellement ſa bride, tienne la tête haute, & qu'il remuë l'épaule : On ne pourra pas dire de celui qui marche de la ſorte qu'il ſoit ſur les épaules, car il eſt impoſſible qu'il ne ſoit ſur les hanches, s'il marche comme je viens de dire : Outre tout cela ſi le Cheval n'a du mouvement aux épaules, & qu'il en ſoit entrepris, jamais il n'ira legerement, ni commodément, & ſera peſant & mal adroit, quoique les Chevaux vigoureux qui ont l'épaule froide, c'eſt-à-dire qui l'ont engourdie, levent ſouvent la jambe aſſés haute, & la plient beaucoup ce ne ſont pas ces ſortes de Chevaux qui vont bien le pas, car ils ne durent gueres, & ce n'eſt pas proprement, ni commodément, ils ont tous une démarche trés-dure & incommode, provenant de ce qu'ils trouſſent les jambes avec quelque violence ; & de plus ils ſe laſſent bientôt par la raiſon que j'ai dit ci-devant, parlant des épaules liées, & laſſent fort l'Homme qui eſt deſſus. Dans ces quatre qualités que j'ai ſouhaitées au Cheval, d'aller legerement, ſeu-

CHAP. XI.

rement, promptement & commodément, il faut que son pas soit tride, afin qu'il aille legerement & commodément; car il n'ira jamais legerement ni commodément, si c'est au pas alongé & étendu, il faut qu'il remuë souvent les jambes sans trépigner & battre la poudre, car aller tride est bien different de trépigner.

J'ai oublié à dire parlant du lever, & du soûtien de la jambe, que les Chevaux qui levent le plus haut la jambe, & qui la soûtiennent plus longtems en l'air, ne sont pas les meilleurs pour aller le pas : ni ceux qui vont le mieux ; car au contraire ils vont ordinairement mal, lentement & rudement : on appelle ces Chevaux-là des piaffeurs, en Espagne pissadors ; c'est assurément une belle action pour un Cheval de Roi, de Prince, ou de General d'Armée qui se montre aux peuples ou à ses Soldats un jour de pompe & de parade ; car il semble par ce soûtien de jambe du Cheval, qu'il soit fier de porter son Maître, & qu'il soûtienne son pas, afin de donner le tems aux spectateurs de le considerer : Ces sortes de Chevaux sont aussi fort bons pour le Manege, ils sont brillants, leur galop & leur air sont beaux, ils sont admirables pour une entrée ou un carousel ; mais pour l'usage d'un particulier qui ne demande à son Cheval autre chose que d'aller bien le pas, ils sont incommodes : Un Cheval qui leve si haut la jambe, pose ensuite le pied à terre avec plus de violence sur le dur, ou sur le pavé, & s'étonne & se ruine plutôt le pied ou le nerf de la jambe ; ainsi il devient inutile : Il en arrive encore un autre inconvenient, tenant le pied longtems en l'air, avec des fers assés pesans pour l'ordinaire, le nerf se ressent de ce poids, & les jambes se foulent plutôt.

Le Cheval ira commodément s'il est uni, c'est à-dire, si le train de devant & celui de derriere ne sont qu'un en marchant ; & si les deux pour ainsi parler, ne font qu'un même mouvement. Il y a des Chevaux dont le devant va bien, mais la croupe balance çà & là en cheminant, ce qui s'appelle se bercer ; on connoît trés-bien ce défaut quand le Cheval trotte ; car le trot est comme à deux reprises, parce que le derriere se berce, comme je viens d'expliquer. C'est une marque que le Chevál n'a pas grands reins ; car à chaque pas un des os des hanches baisse & l'autre se leve comme le fleau d'une balance, ces sortes de Chevaux ordinairement n'ont pas de force.

Pour aller commodément, il faut que le Cheval ne cause aucun faux mouvement au Cavalier qui est dessus ; on l'apperçoit quand le Cheval coule païs sans que l'Homme qui le monte, soit tant soit peu ébranlé ; quoiqu'il ne soit pas fort bon Homme de Cheval, & qu'il ne se serve gueres de ses cuisses, pour se tenir ferme & sans mouvement.

Il

Il reste à voir comme il faut que le Cheval aille pour marcher seurement, il faut qu'il leve la jambe médiocrement haute : S'il ne la plioit pas assés, il seroit froid, ou auroit les allures froides, qui lui feroient rencontrer les pierres & le gazon : Cette allure froide est le plus souvent une marque que les Chevaux ont les jambes ruinées, quoiqu'il y ait des Poulains qui ont les allures froides avant d'avoir travaillé ; les Barbes en sont fort accusés, & c'est un des plus grands défauts qu'un Cheval de Manége puisse avoir, car il n'a point d'air, c'est le travail le plus ingrat qu'un Homme de Cheval puisse entreprendre, que de dresser des Chevaux qui n'ont point de mouvement, ni aucun air : Si un Homme n'est pas assés savant pour former un air à son Cheval, assurément il y échoüera. Revenons au sujet & disons que pour aller par le païs il n'y a aucune seureté à ces allures froides, deplus il faut pour aller seurement qu'il ait l'appui du pied bon & seur, & ainsi il ne bronchera point, & ira seurement.

Pout avoir ces quatre qualités, d'aller promptement, seurement, commodément, & legerement, il faut que le Cheval soit un peu long, car les courts, quoiqu'ils ayent meilleure force, & soient bons à autre chose, ils ont le mouvement du pas plus dur, parce que les mouvemens, se font presque sous la selle, & ainsi étant si près du Cavalier, ils l'incommodent ; au contraire des Chevaux longs qui donnent lieu & place au Cavalier de n'être point assis sur aucun des trains, ni sur celui de devant, ni sur celui de derriere ; mais entre les deux, & assés éloigné de l'un & de l'autre, il ressentira moins le mouvement d'iceux.

De plus, un Cheval long dans un tems qu'il fait au galop, avance plus qu'un court en deux tems, & fait le double de chemin sans se peîner davantage, puisqu'ils ne font que le même mouvement ; neanmoins les Chevaux longs ont presque toujours moins de force, & s'éflanquent plus facilement : enfin comme ils sont plus commodes que les courts, on peut dire que ce sont Chevaux de grands Seigneurs.

L'opinion de la plûpart des personnes est admirable, en ce qu'ils veulent connoître si un Cheval ira bien le pas, lorsque posant le pied de derriere à terre, il avance un grand espace plus ou moins que l'endroit où il avoit posé le pied de devant : ce qui est un abus trés-ridicule, qu'il faut mettre avec celui de passer la main devant les yeux des Chevaux, pour connoître s'ils ont la veüe bonne.

La plûpart des Chevaux qui avancent de la sorte le pied de derriere plus avant que l'endroit où ils avoient posé celui de devant,

CHAP. XI. s'ils l'avancent notablement, ils tournent la croupe çà & là en marchant, & se bercent, qui est contraire à ce que nous avons dit des conditions de bien aller le pas : deplus, ces sortes de Chevaux forgent, c'est-à-dire que des fers de derriere ils attrapent ceux de devant, ils se déferrent en chemin, & n'ont point de reins, voila ce que c'est que forger, & les qualités de ceux qui forgent, ainsi vous voyés que c'est une assés mauvaise remarque pour connoître si un Cheval va bien le pas.

Ce n'est pas que je veüille dire qu'un Cheval qui avance les pieds de la sorte, ne puisse aller le pas avec diligence ; mais rarement aura-t'il de bons reins, & il ne se trouvera gueres qu'il aille commodément, parce qu'ils n'ira jamais un pas tride, mais un pas allongé & étendu fort abandonné sur les épaules, qui sera sujet à broncher, n'étant point soûtenu sur les reins.

Cette observation de ce que le Cheval en marchant pose à terre le pied de derriere beaucoup plus avant qu'il n'avoit posé celui de devant, est autant bonne pour connoître ceux qui vont trés-bien l'amble, qu'elle est mauvaise pour ceux qui vont bien le pas ; car il est trés-assuré qu'un Cheval n'ira jamais bien l'amble sur les hanches & ne le peut aller, si lorsqu'il amble, il ne porte à terre le pied de derriere un pied ou un pied & demi plus avant qu'il n'a posé à terre le pied de devant, & plus il le posera plus avant, & mieux il ira l'amble, tout au contraire du pas : aussi la maniere de remuer les jambes est bien differente; car à l'amble il les leve toutes deux d'un même côté, & les a toutes deux en l'air en même tems ; & au pas il les leve en croix de saint André : Par exemple il leve la jambe du montoir devant, & celle hors du montoir derriere, & les tient en l'air en même tems, & posant ces deux là à terre, il leve les deux autres en l'air & toujours alternativement de la sorte. Voilà le vrai mouvement des jambes du Cheval au pas, qui est le même que celui du trot, quoique ce ne soit pas la même allure.

Le Cheval allant le pas, ne doit point porter les jarrets en dehors à chaque pas qu'il fait, ce seroit un signe de foiblesse, qui arrive plus souvent aux Chevaux d'amble qu'à ceux de pas, & n'est pas moins un défaut aux uns qu'aux autres. Tout Cheval qu'on destine à courre, ou au Manége, s'il a ce défaut en courrant de porter les jarrets en dehors, n'y réüssira jamais, car il ne pourra souffrir d'être assis sur les hanches, & s'il n'est sur les hanches, il ne peut être que trés-désagreable.

Deplus, il ne doit point se frotter les jarrets en cheminant, comme font les Chevaux crochus, qui est l'action contraire à la prece-

dente: Les Chevaux crochus ſont vifs & bons à ce qu'on dit mais dans les païs de montagnes ils ſont fort incommodes, & pour le manege ils ſont tout à fait déſagreables. CHAP. XI.

Voilà toutes les conditions d'un Cheval de pas, qui ne ſont pas les mêmes que d'un Cheval qui galope, car allant le pas il doit poſer le pied ferme à terre, ſans le poſer rudement, & tout au contraire un Cheval qui galope, doit preſque ne pas toucher terre, c'eſt-à-dire, galoper ſi legerement, qu'il ſemble dédaigner de la toucher, & ſans doute ce ſera une marque qu'il ira loin au galop, car il ne ſe peinera pas beaucoup : ceux qui galopent peſamment, poſent les pieds trés-rudement à terre ; ceux qui ſont ſur les épaules de même, mais ceux qui courrent ſur les hanches, ne touchent preſque pas des pieds de devant à terre. Il n'en eſt pas de même du Cheval de pas, car ceux qui ont la meilleure jambe & la plus nerveuſe, ſont ceux qui poſent le pied à terre, ferme, & font aſſez de bruit ; il ne faut pourtant pas qu'ils appuyent le pied rudement & peſamment à peu prés comme un Cheval de caroſſe, ce qui eſt aiſé à connoître, & mal-aiſé à bien expliquer. En voilà aſſez ſur la démarche, il faut ſuivre tous les autres défauts ; ce que nous ferons au Chapitre ſuivant, où j'eſſayerai à faire connoître ſi le Cheval a de bons pieds : s'il n'avoit pas cette partie bonne, il ſeroit bien-tôt uſé, & ſon ſervice ne ſeroit pas de durée.

Il y a des Chevaux qui ont les hanches trop longues, qui vont ordinairement bien le pas, mais le devant ſe ruine facilement, car le derriere pouſſe avec trop de force, & le devant ne peut réſiſter : Ils ſont admirables pour monter les montagnes, ils grimpent comme des bœufs ; en échange à la deſcente il n'y a pas trop de ſeureté, ils ont peine à plier les jarrets ; c'en eſt une marque de ce qu'ils ne galoppent qu'à toutes jambes, ne le pouvant lentement, à cauſe que ne pliant point les hanches ſous eux, ils ne peuvent aller au galop écouté : c'eſt la pierre d'achopement pour les Chevaux qui ont la hanche trop longue que le Manége, car quelques reins qu'ils ayent, ont a grande peine à les aſſeoir ſur les hanches ; & ſi un Ecuyer n'eſt trés-ſçavant, qu'il ne l'entreprenne pas ; s'il y réüſſit ce ſera par hazard, & une fois en toute ſa vie, ou il ſera deux ans à ce qu'il feroit à un autre Cheval en trois mois.

Vous connoîtrez que la hanche eſt trop longue, en ce qu'étant ſituée à l'écurie, les pieds ſont campez plus en arriere que l'ordinaire, & le haut de la queuë, ou la naiſſance d'icelle, ne tombe pas à plomb ſur le bout ou la tête des jarrets, comme aux Chevaux qui ont la hanche de juſte longeur.

CHAP. XII.

Suite des défauts d'un Cheval, qu'il faut obſerver en l'acheptant.

DANS ce chapitre nous enſeignerons à connoître les pieds avec leurs dépendances, enſuite le bon ou mauvais flanc, & tout ce qui appartient à cette connoiſſance. Dans les chapitres precedens nous avons veu quelques deffauts par ordre; mon deſſein n'eſt pas de parler icy du galop, de l'amble, & de la bonne ou mauvaiſe bouche, & des moyens de connoître tout le reſte que l'on doit conſiderer dans la démarche du Cheval, comme eſt la vîteſſe & autres qualitez: ce qui m'oblige d'en uſer de la ſorte, eſt que je vois preſque toûjours que l'on conſidere les défauts que nous allons ſuivre, avant que de faire courre & galoper un Cheval, car ce ſeroit peine perduë d'en venir là, ſi on y appercevoit des défauts qui empêchaſſent de l'achepter: & pourveu que je le faſſe comprendre au Lecteur, il n'importe pas en quel endroit de ce Livre. Il y a quatre marques à tous les Chevaux dont peu d'Auteurs ont parlé, elles ſont ſituées au deſſus des genoux en dedans de la jambe; & au deſſous des jarrets preſque ſur le derriere de la jambe toûjours en dedans; c'eſt un petit endroit d'une eſpece de corne ſans poil, dur & ſec, de la forme & du nom d'une chaſteigne, les Grecs nomment cette partie *lochines*, & nous qui ſommes François l'appelons chaſteigne à cauſe de la reſſemblance: plus petite elle eſt, meilleure eſt la marque; puiſque c'eſt une marque que la jambe eſt plus ſéche & nerveuſe. Il y en a auſquels cette partie croît en vieilliſſant, & devient dure comme la ſolle; on la coupe de tems à autre, & ſi on l'arrachoit, le ſang en viendroit, & il y reſteroit une playe. Ces chaſteignes ne viennent que d'humidité, il ſe trouve des Chevaux qui les ont ſi petites qu'à peine on les apperçoit; ce ſont les meilleures.

Cette partie eſt de peu de conſéquence, mais il faut tout ſçavoir: la nature n'a rien fait d'inutile, les Chevaux ont des ergots aux boulets de devant, & à ceux de derriere, c'eſt une eſpece de corne tendre, groſſe comme une noiſette, que preſque tous les Chevaux ont au derriere du boulet; le poil de la jambe qu'on appelle le fanon, les couvre; ces ergots ou argots ſont de même nature que les chaſteignes, dont je viens de parler; mais la chaſteigne eſt ordinairement plus ſéche, & par conſéquent plus dure.

Les Chevaux ſont ſujets aux peignes, qui ſont comme une gratelle farineuſe qui vient au pâturon prés de la couronne, & tient le poil hériſſé & déſuni ſur la couronne qui eſt enflée, il y en a de deux for-

tes : quelques-unes ſont humides qui font ſuinter au travers des pores des ſeroſités, celles-là croiſſent & montent quelquefois juſqu'au boulet faiſant tomber une partie du poil de l'endroit où elles ſont, lorſque l'humeur eſt trop acre ; que ſi le Cheval travaille dans les païs ſecs, elles ſéchent à quelques-uns en Eſté ; de ſorte qu'on y connoît plus d'humidité, mais ſi le poil eſt tombé la partie reſte pelée & vilaine, cette derniere ſorte de peignes qui font tomber le poil, ne ſe voyent qu'à de vieux Chevaux de carroſſe, rarement aux jeunes.

L'autre ſorte eſt ſeche & ne jette jamais d'humidité, mais pouſſe cette gratelle farineuſe, fait hériſſer le poil, & tient la couronne enflée : je ne voudrois pas d'un Cheval qui auroit l'un de ces défauts, ſi l'on ne diminuoit beaucoup du prix, quoiqu'il ne l'empêche pas de travailler ; & pour un Cheval de prix il le faut abſolument rebutter & ne le point acheter avec des peignes. L'on connoît ce mal principalement à ce que la couronne eſt preſque toujours enflée, & pleine d'humeur que cauſent les peignes ; on apperçoit cette enflure en ce que la couronne eſt plus groſſe & élevée que la corne, un Cheval de caroſſe avec des peignes ne vaut rien dans une Ville.

Ce mal eſt auſſi fâcheux qu'aucun que puiſſe avoir le Cheval : premierement ils n'en gueriſſent preſque jamais, & de plus beaucoup de perſonnes les rebuttent ; ainſi vous êtes le dernier maître d'un Cheval. Lorſque les Marchands en ont, ils vous diſent que leurs Chevaux ont marché dans les terres fortes, ce qui leur a fait hériſſer le poil ſur la couronne : Je croi qu'il ne faut pas achepter ces ſortes de Chevaux au-deſſus de cent livres.

Il faut voir enſuite ſi le Cheval que vous voulez achepter, n'a point de forme ; ce défaut n'eſt pas ordinaire, & on le voit rarement aux Chevaux de campagne, mais ſeulement à ceux de manége & de caroſſe : comme il eſt de trés-grande conſéquence, il le faut connoître, j'en ai déja parlé ; & je crois que la redite ne ſera pas tout à fait inutile, puiſque tout Cheval qui a des formes peut être compté pour un Cheval qui court grand riſque d'être eſtropié ; la forme eſt une groſſeur qui vient au pâturon des jambes de devant, & à celles de derriere au-deſſus des quartiers au dedans & au dehors, dure comme le reſte de la ſubſtance du pâturon, & même comme l'os, & cette groſſeur n'eſt pas ſur le cuir ni attachée à la peau, mais attachée à la ſubſtance du pâturon : elle fait boitter le Cheval, & enfin l'eſtropie ; dans ces commencemens elle n'excede pas la groſſeur d'un demi-œuf de pigeon, le travail la fait croître avec le tems, juſqu'à la groſſeur d'un demi-œuf de poule ; & plus la forme eſt prés de la couronne, plus elle eſt dangereuſe.

Le moyen de connoître les pieds des Chevaux.

LEs pieds ſont à conſidérer comme une partie eſſentielle du bon Cheval, ſans laquelle il eſt inutile & ne peut ſervir. Et quoiqu'on ait des Chevaux avec de trés-bons pieds, il faut ſouvent les laiſſer de ſéjour pour faire croître les pieds, afin de les pouvoir ferrer : s'ils ont marché nuds pieds, & qu'ils ſe le ſoient usé ou que la corne ſe ſoit caſsée, c'eſt l'endroit du corps qui ſouffre davantage ; & un Cheval qui ne les a pas bons, à quoi peut-il être propre, ſur tout en pays de montagnes, dans les pays rudes & parmi les pierres ? Il n'eſt propre qu'au labourage, ou dans les pays où il n'y a point de pierres, où il pourra ſervir de tems en tems & fort médiocrement ; & auſſi pour les confiner dans une école telle qu'elle, où le terrain ſera extrêmement doux : c'eſt toujours à bon marché qu'on achepte les Chevaux avec les pieds foibles ou défectueux, & l'on fait encore un méchant marché aſſez ſouvent : quoiqu'à dire le vrai il ſe trouve des choſes aſſez bizarres en matiere de pieds, on voit des pieds qui paroiſſent foibles, qui ſont bons ; & le peu de corne qu'ils ont, eſt doux & liant capable de ſervir. On en voit qui paroiſſent bons & ſont douloureux pour être gras & pleins de chair : le plus ſûr eſt de les prendre d'une forme, où on n'ait rien à ſe reprocher ; & avec la méthode de les bien ferrer, on amende ceux qui ſont mauvais & on maintient les bons en état.

Il faut être bien connoiſſeur pour bien juger de certains pieds, ſurtout aux Chevaux qui viennent d'Hollande à l'âge de quatre ou cinq ans, car on a peine à juger ſi des pieds qui paroiſſent bons à bien des gens, ne deviendront point méchans avec le tems, comme cela arrive tous les jours, ou par la faute du pied, ou du Marêchal qui le ferre, ou de tous les deux ; ainſi le plus ſûr eſt de les choiſir comme nous allons dire.

Commençons par le ſabot, qui doit être d'une forme à peu prés comme ronde, en s'éloignant de la longue, particulierement vers le talon ; car les pieds longs ne valent rien : la corne doit être douce & liante, haute, unie & brune, s'il ſe peut ſans aucuns cercles. L'on reconnoîtra la caſſante, lorſque le Cheval ayant été ſouvent déferré, s'eſt ruïné les pieds ; ou il manque beaucoup de morceaux de corne autour du pied, & la corne eſt ébrechée en beaucoup d'endroits prés du fer, ainſi elle ne ſuit pas la rondeur du fer ; les cornes caſſantes éclatent à l'endroit où les clouds ſont rivez, qui emportent la piece de la corne : on la connoît auſſi en levant le pied,

si on voit un fer forgé exprès, c'est-à-dire, qu'il soit percé extraordinairement, & dans les endroits où il n'a pas accoûtumé de l'être pour pouvoir ferrer le Cheval, puisqu'il n'y avoit plus de corne à prendre aux endroits où l'on doit brocher les cloux; ainsi on est contraint de les percer aux talons, quoique ce soit aux pieds de devant, ne pouvant faire mieux; ordinairement on ne met point de cloux aux talons des pieds de devant, & quand il y en a, il faut que la pince soit si fort éclatée & rompuë qu'on n'y en puisse plus mettre.

Les cercles aux pieds des Chevaux les font connoître pour être alterés, ils les font boitter s'ils entourent le pied, & qu'ils soient plus haut que le reste de la corne: ils sont comme si on avoit mis exprès un cercle de corne pour lier le pied. Lorsqu'on voit un pied cerclé, quoique le cercle ne le fasse point boitter, ni feindre sur le pavé, ou il est alteré, ou la nature de la corne n'est pas bonne: c'est pourquoi il le faut considérer bien-fort, & remarquer toutes les autres circonstances; premierement si la corne est épaisse, puisque les Chevaux qui ont la corne mince sont ceux desquels on dit qu'ils ont les pieds gras, on ne peut s'en appercevoir qu'en voyant parer le pied; car non seulement la corne sera mince, mais la solle le sera aussi & aura fort peu d'épaisseur: ces sortes de Chevaux boittent & feignent longtems aprés qu'ils ont été ferrés avant que le pied soit raffermi, & on est contraint de les laisser séjourner quelques jours, lorsqu'ils ont été ferrés de nouveau.

C'est une des choses les plus difficiles de la connoissance, que de connoître les pieds gras, & je crois que peu de personnes en peuvent juger avec seureté, puisque la forme est aussi belle que d'un autre pied, & la corne a la plus belle apparence du monde, hors qu'ils ont le sabot plus gros que l'ordinaire, & qu'un Cheval de la taille dont ils sont ne doit avoir.

Il faut outre cela prendre garde qu'il n'y ait au pied aucune avalure, ce qui arrive lorsque le Cheval a fait quartier neuf, la corne nouvelle venant à croître, est raboteuse, difforme, plus grosse & plus molle que le reste du pied, si l'avalure est notable & qu'elle tienne un quart du pied, elle doit empêcher d'acheter un Cheval.

Il y a des Chevaux qui ont des atteintes d'un crampon sur la couronne, qui en guerissant font une avalure, le trou descend à mésure que la corne croît, on le voit sur le sabot, il ne nuit point au Cheval quand il n'est resté aucune grosseur sur la couronnne.

Il y a des avalures assés dangereuses, lorsque les Marêchaux ont donné le feu sur la couronne, & qu'ils ont brulé la corne, il se fait une avalure ou un canal au long de la corne, qui la rend difforme,

& dure tant que le pied dure, & lui porte un notable préjudice; parce qu'ordinairement elle fait retreſſir le pied, & le déſeche en cet endroit: Il n'eſt aucunement dangereux de donner des rayes de feu ſur la corne, pourveu qu'on ne brûle pas la couronne, mais ſeulement le ſabot, & bien loin d'être dangereux, il eſt fort utile en beaucoup d'occaſions de le faire: Par exemple, lorſqu'un quartier ou un talon eſt ſi ſerré que la corne preſſe le petit pied, on peut avec utilité, au lieu de renetter le pied, y donner des rayes de feu, de la maniere que j'ai enſeigné dans la premiere Partie; c'eſt pourquoi lorſqu'on les verra ſur un pied il ne faut pas trop s'en ſcandaliſer, mais on peut conclure qu'il étoit ſerré, & qu'on a donné ces rayes pour le faire ouvrir.

Il faut enſuite lever le pied, le talon doit être haut, large, ouvert & ample, c'eſt-à-dire, ſans être encaſtellé, qui eſt ſans l'avoir trop ſerré comme nous allons dire; vous conſiderés en même tems ſi la fourchette eſt d'une largeur proportionnée au pied, ſi elle eſt trop petite & trop ſéche c'eſt un défaut, c'en eſt un auſſi ſi elle eſt trop large & trop groſſe; les trop petites & trop déſéchées ſont le partage des Chevaux encaſtellés, parce que les talons en ſe rétreſſiſſant, empêchent que la fourchete ne ſoit nourrie, ainſi elle demeure petite & affamée, la fourchete trop groſſe eſt plus haute que la corne des talons; c'eſt toujours une marque de trés-méchant pied.

La plûpart des Chevaux qui ont le talon bas, ont la fourchette graſſe, il ne ſauroient marcher ſans qu'elle touche contre terre, & ſouvent les fait boitter: ce qui doit être remarqué fort ſoigneuſement, parceque la plûpart des perſonnes qui entendent la ferrure, font abattre le talon à leurs Chevaux pour leur conſerver le nerf de la jambe, ou pour d'autres raiſons, dont nous parlerons ci après: les ignorans voyant un talon abattu & coupé de la ſorte diſent tout franc que le Cheval n'en a point, mais il faut prendre garde à la fourchette qui étant médiocre, mal-aiſément le Cheval a t'il le talon bas: le tour de la corne fait auſſi connoître les talons bas à ceux qui ont un peu d'experience.

Vous prendrés garde enſuite faiſant toujours tenir le pied levé, ſi la ſolle eſt forte, & tout le pied creux, & éloigné du fer; le pied creux eſt une bonne remarque pour les Chevaux de caroſſe: il faut ſur ce notter que ceux qui vendent les Chevaux, pour leur faire paroître le pied bon, le font creuſer par le Marêchal le plus qu'ils peuvent, & laiſſe la ſolle trop foible, & là-deſſus on ne ſe peut tromper, car le pied doit être creux ſans que la ſolle ſoit trop affoiblie: pour

loüer

loüer un pied, on dit qu'il tiendroit dedans un demi-septier de vin, pour faire connoître qu'il est bien creux.

Lorsque la solle est plus haute que la corne, & que tout le pied est plein par le dessous, & qu'au lieu que le pied soit creux, il est rond en quelque maniere, on nomme cela un pied comble ; ces sortes de pieds sont toujours par le dessus en forme d'écailles d'huitres, c'est-à-dire, plats & difformes ; & presque toujours les pieds faits de cette maniere, ont le talon, quoique bas, serré près du fer, & se rendent par le tems absolument inutiles, ne pouvant leur arracher des fers que fort mal-aisément ni brocher les cloux que fort loin des talons, mais seulement à la pince : ils ne sont bons qu'au labourage. Ce n'est pas que par la bonne ferrure, le soin & le tems, ces pieds combles ne puissent en quelque maniere se remettre, & même leur donner une passablement bonne forme, s'ils ont les talons serrés seulement près du fer, comme ils les ont presque tous, & qu'ils n'ayent pas la fourchette trop grosse & le talon bas : à ces derniers il y a peu ou point de moyens de les retablir, mais pour les premiers desquels la corne du talon se serre seulement près du fer, quoique bas, la maniere de ferrer les peut retablir. Nous l'enseignerons parlant de la ferrure, mais on n'achete pas ce qui est à faire ; & comme il vient assés de maux aux Chevaux ; je crois qu'il faut s'attacher à choisir les meilleurs pieds, puisque c'est le fondement de l'édifice, surtout pour ces grands & gros Chevaux de Hollande & de Frise, leur voyant peu de talon, & la sole haute, c'est-à-dire, prête à toucher le fer, ou la fourchette grosse & grasse, jamais il n'en faut acheter, car assurément on en reçoit du déplaisir les pieds venant à muër, puisque c'est une chose assurée que ces Chevaux muënt & changent de pied étant en France, & de bons deviennent méchans, & s'ils sont méchans auparavant, en muant ils deviendront absolument inutiles.

Il y a des pieds qu'on nomme foibles, parce qu'ils ont premierement mediocrement de talon, & ont peu d'épaisseur de pied, c'est-à-dire que vis-à-vis le bout de la fourchette audessous, jusqu'à la corne audessus du pied, il y a trés-peu d'épaisseur ; & quoiqu'ils ayent le dedans du pied, c'est-à-dire la solle creuse, ils ont si peu de force au pied, que facilement ils boittent, ils s'échauffent le pied sur le dur, qui ensuite étant douloureux les fait boitter : souvent ces sortes de Chevaux sont sur la litiere, il faut y prendre garde, surtout à ceux de carrosse.

Tenant toujours le pied levé, vous pourrés voir s'il est encastelé, ce qui arrive plutôt aux Chevaux de legere taille, comme Bar-

CHAP. XIII. bes ; & Chevaux d'Espagne, qu'aux autres, surtout à ceux qui ont le talon haut avec la corne déséchée.

On connoît l'encastellure à ce que les talons ne prennent pas leur tour en rond, mais s'étressissent auprès de la fente de la fourchette, & de chaque côté de ladite fente, il n'y a pas un doigt de large, & en tout le talon il n'y a pas plus d'un doigt ; au lieu qu'un Cheval en doit avoir quatre de largeur au talon, mais c'est toujours selon sa taille & selon la grandeur de son pied.

Il y a des Chevaux encastellés qui ont le talon haut ; mais si foible, qu'en pressant les deux côtés du talon l'un contre l'autre, ils obéïssent & branlent, & c'est une marque de foiblesse de pied ; quand il ne seroit pas encastellé, si le talon est branlant il est foible.

Certains Chevaux encastellés n'ont pas le talon haut, au contraire ils l'ont assés bas, mais l'endroit où l'on fait porter le fer aux talons tout au bas de la corne, est beaucoup plus étroit qu'au haut vers le poil, & c'est cela qui les fait encasteller. A ces derniers les fers à pentouffle réüssissent trés-bien.

Il y a des Chevaux qui ont le derriere du pâturon vers le talon, comme en appointant, & par ce moyen ont le pied trop long ; car il outrepasse au talon sa rondeur ordinaire, & s'allonge trop en arriere, ordinairement ils ont trés-méchans pieds, & sont presque toujours encastellés, ils ont cet endroit du pâturon trop charnu & sujet aux formes, c'est un défaut capable de faire rebutter un Cheval, & de ne le point acheter. Il faut vous regler là-dessus pour la forme du pied, qui doit être la plus approchante de la ronde qu'il se pourra, & ceux dont le pâturon s'allonge & qui ont le pied presqu'en ovalle, ont une méchante forme de pied pour le service.

Outre l'encastellure aux Chevaux de legere taille, ils sont sujets à avoir dans le pâturon un des côtés du talon plus haut d'un pouce que l'autre : ce défaut est notable, mais il ne l'est pas tant que l'encastellure ; car outre que l'encastellure fait souvent boitter, c'est une marque de grande secheresse de pied. La mauvaise ferrure peut causer ce talon trop haut d'un côté : le défaut est curable, mais il faut faire de la dépense pour le guerir ; il vient en partie d'arridité & séchereffe de pied ; le moyen de l'empêcher est de ferrer & parer ces pieds tous les mois, afin de les empêcher de prendre cette mauvaise forme ; ce mal est seulement pour les Chevaux de legere taille, qui ont le talon étroit, & qui ne vont jamais dans les lieux frais & humides, & ne s'humectent point le pied ; je crois qu'on ne doit

pas achepter un Cheval de prix avec ce défaut. CHAP. XIII.

Les Chevaux qui s'encastellent, sont sujets à avoir des seymes : ces deux défauts viennent de même cause intérieure, qui est la sécheresse ou arridité de pied ; la cause extérieure vient de ce que les Chevaux vont sur le dur, ou sur le terrain gelé, ou appuyent trop rudement le pied à terre, comme font les Chevaux ruïnez qui trotent sur le pavé ; ceux qui sautent sur un terrain dur, & souvent ceux qui galopent trop de haut, ou qui ont trop de mouvement ; il est aisé de s'appercevoir de ce défaut à la démarche, car ils n'appuyent plus le pied ferme à terre, & ainsi l'appui du pied n'est pas tel que nous l'avons décrit ci-devant, car ils en boittent presque toujours ; un pied bien formé & bien nourri ne sera pas sujet à avoir des seymes, & rarement voit-on des sabots bien ronds, bien unis, & bien nourris qui en ayent.

L'on connoît les seymes en regardant les quartiers de dedans qui sont fendus depuis le poil jusqu'au fer, tout au travers de la corne, & ces quartiers-là sont presque toujours serrez, quelques seymes ne vont pas jusqu'au poil, & ne sont pas si mauvaises ; c'est un trés-grand défaut quoiqu'il se puisse guerir, mais il est encore plus grand à des pieds gras qui ont la corne mince, où souvent les seymes font un javar encorné, parce que la matiere qui s'y forme, gâte le tendon & le corrompt, & ainsi cause un javar encorné : La différence qu'il y a de ces sortes de seymes, d'avec celles dont je viens de parler (qui sont plus ordinaires,) est qu'il se forme de la matiere à celle-là, & qu'il ne s'en forme point à celles-ci ; on connoît que la matiere s'est formée à une seyme, en ce qu'au haut prés du poil il en sort de la matiere qui a son origine dans le tendon, & en ce que le Cheval en boitte fort bas : ces seymes sont aussi difficiles à guerir qu'un javar encorné, car il faut les traiter de même maniere. Quoique les Chevaux n'ayent que des seymes ordinaires, ils ne peuvent servir que sur le velours : car sur le pavé ni sur le dur, ils ne font que tâtonner, & souvent le sang sort par la seyme quand ils cheminent. Les seymes sont toujours un signe assuré du pied dessseché & d'une mauvaise température. Une seyme est capable de faire rebutter un Cheval de campagne, & encore plus de carosse, & je croi que le défaut est assez grand pour empêcher de l'achepter, hors dans les écoles où l'on peut les rétablir ; mais on les doit achepter à meilleur compte.

L'ongle se fend aux pieds de derriere depuis le poil jusqu'au fer tout au milieu du sabot à la pince : cette incommodité n'est pas ordinaire, mais elle est fort incommode, elle fait boitter un Cheval ;

CHAP. XIII. on les appelle des pieds de bœuf, parce qu'ils ſont fendus de même : cette maladie arrive plus ſouvent aux Mulets qu'aux Chevaux, elle doit empêcher de les achepter, particulierement ſi la fente eſt large, parce que le ſable s'y mêle avec la bouë, & fait boitter le Cheval par la douleur qu'il lui cauſe.

Il y a un autre mal qui tient de la corne & de la couronne, qu'on nomme crapaudine, c'eſt une eſpece d'ulcere ou poireau qui vient au deſſus de la couronne, il en ſort une humeur ou pus, qui par ſon acrimonie deſſeche la corne ; au deſſus de la crapaudine il ſe fait comme un canal au long de la corne juſqu'au fer, & il ſemble qu'elle ſe retreſſit en cet endroit par cette humeur, qui, au lieu d'humecter la corne comme elle devroit faire, change de nature par la corruption qu'elle reçoit de la crapaudine, & cauſe ce déſordre.

Les Chevaux de manége qui en paſſageant ne croiſent pas aſſez les jambes comme ils le devroient, donnant ſouvent des atteintes en un même endroit, peuvent faire venir ces crapaudines, les Chevaux en boittent, ſi on n'a pas le ſoin de les tenir nettes ; c'eſt un mal de petite conſéquence, qui vient plutôt aux pieds de derriere qu'à ceux de devant.

C'eſt un grand défaut que d'avoir les pieds trop gros ou trop grands, ou de les avoir trop petits ; ceux qui les ont trop gros & trop larges ſont preſque tous peſans, & rarement ils ſont legers avec ces gros & grands pieds, ils ſont ſujets à ſe déferrer, & ne rendent pas un ſervice agréable.

A Paris l'on débite ſouvent des Chevaux pour la ſelle, qu'on nomme Flandrins, du nom de leur pays de Flandre, à cauſe qu'ils ſont de belle taille, & qu'ils font bien leur montre, quoique dans le fond les bons ſoient rares, c'eſt pourquoi on les fait paſſer pour Chevaux Normands ; & nous n'avons point de plus aſſurée marque pour connoître ces Flandrins que leurs gros & larges pieds ; car aprés dans le ſervice on les reconnoît trop pour ce qu'ils ſont : car la plûpart au moindre travail trottent, quand on leur appuye les deux. Les trop petits pieds ſont beaucoup à craindre, parce qu'ils ſont ſouvent douloureux & ſujets aux ſeymes, & autres défauts dont nous venons de parler ; les trop gros pieds donnent auſſi grande peine aux Chevaux à cheminer dans les pays mols & boüeux, & ne ſupportent pas la fatigue, la plûpart des Chevaux qui ont ces gros pieds bronchent ſouvent, & s'ils ont la jambe foible, & la jointe trop longue, ils n'auront jamais grande force.

Il y a d'autres pieds dont la forme eſt extraordinaire, parce qu'ils ont été forbus, le pied vers le milieu du ſabot au-deſſus de la pince

est serré ; il y a plusieurs cercles dans tout le pied, il paroît trés-altéré & sec, & le talon est tout cerclé : le Cheval qui a ces sortes de pieds qui empirent tous les jours, pose le pied à terre, le talon le premier en trottant, ayant le sabot plus serré au milieu qu'ailleurs, & le dedans du pied plein & approchant de la forme des pieds combles : il y a même de grandes forbures tombées dans les pieds, qui les rendent si extraordinaires, que ce qui devroit être sur le pied, est au dessous, & les pieds sont renversez, tous ces sortes de pieds doivent être rebutez. CHAP. XIII.

Pour connoître si un Cheval a assez de corps.

AYANT bien consideré le pied du Cheval que vous voulez achepter, il faut voir s'il a bon corps, ou assez de flanc, ou s'il manque de boyau, le tout ne signifie que la même chose : mais pour parler correctement, il faut se servir seulement de ces termes ; un Cheval manque de corps, ou il n'a pas assez de flanc, car de dire qu'il n'a point de boyau, est une maniere de parler qui n'est pas receuë, quoiqu'on puisse dire qu'un Cheval n'a pas de ventre : pour me rendre plus intelligible à tout le monde, je m'en servirai quelquefois sans conséquence. CHAP. XIV.

Ce défaut peut venir de plusieurs causes qu'il faudra examiner pour en mieux juger, & se donner de garde d'y être attrapé. Premierement, si la derniere côte est fort éloignée de l'os de la hanche, ce qu'on connoît par l'espace vuide, qui reste depuis l'os de la hanche jusqu'à la derniere côte ; quoique ces Chevaux ayent assez de corps, venant à travailler ils le perdent absolument, & ce sont ces Chevaux là proprement qui n'ont point de flanc.

Un Cheval manque aussi de flanc lorsque les côtes sont trop serrées : on s'en appercevra facilement si l'on fait comparaison de la hauteur des côtes avec les os des hanches ; car elles doivent être aussi hautes, ou avec peu de différence lorsqu'un Cheval est bien en chair : car lorsqu'il est maigre, & qu'il n'a point de chair sur les côtes, elles ne peuvent paroître aussi hautes que l'os de la hanche.

Les défauts des côtes serrées, outre qu'il empêchent le Cheval d'avoir assez de corps, la respiration n'en est jamais bien libre, à cause que la derniere côte serre & comprime trop les parties.

Si les Chevaux qui ont la côte serrée sont grands mangeurs le flanc s'avallera, & le ventre ne pouvant contenir dans les côtes tombera en bas, & fera un ventre de vache, ce qui est fort déplaisant :

CHAP. XIV. de plus ces Chevaux qui ont les côtes serrées, sont difficiles à seller; il faut des selles exprès pour eux, ils manquent d'haleine & sont sujets à la toux; mais ils ont presque tous des reins.

Si le manque de ventre vient de maigreur, ou d'avoir beaucoup fatigué; il n'est pas si fort à craindre, si la côte est bien tournée; le repos le peut retablir en le nourrissant, rafraîchissant & l'humectant: les Chevaux qui naturellement n'ont point de flanc, quoiqu'assés gras d'ailleurs, ne supportent pas de grandes fatigues: la précaution qu'on y apporte, est de voir s'ils mangent bien le foin & l'avoine, & s'ils boivent bien; alors il n'y a rien à craindre. Si vous destinés ce Cheval à courre, il sera plus leger & meilleur qu'avec un grand ventre.

Ce n'est pas une consequence que tous les Chevaux maigres soient étroits de boyaux, il s'en voit beaucoup ausquels la maigreur cause ce désordre; mais il s'en voit quantité qui deviennent maigres, & ont du flanc & du corps autant qu'il en faut.

Le veritable moyen pour connoître un Cheval, lequel ne peut que difficilement avoir du corps, est lorsque vous le voyés gras avec beaucoup de chair sur les côtes, & point de flanc, de ceux-là on peut dire que naturellement ils n'ont point de flanc, & mal-aisément leur peut-on faire venir du corps, puisqu'ils ont pris de la graisse & de la chair suffisamment, sans avoir pris de ventre.

S'il est serré de flanc pour avoir les côtes mal tournées, trop serrées qui ne donnent pas lieu au ventre d'avoir place suffisante pour se loger, c'est un défaut notable, on leur voit le flanc étroit, & les côtes près des flancs fort serrées: si les Chevaux qui ont ce défaut, mangent bien le foin & l'avoine, & boivent bien, ils sont aussi bons que les autres pour la selle, s'ils n'ont point d'ardeur; mais pour le carrosse je n'en voudrois point; la plûpart de Chevaux qui ont les côtes serrées, ont de bons reins, il n'y a qu'à voir les Mulets qui ont les reins les mieux faits, ils ont les côtes fort serrées près des flancs; & tous les Chevaux qui ont les reins fort élevés ont la côte serrée de même, ils n'ont pas la croupe si belle, car elle est toujours pointue, mais ont en échange les reins bons.

Que si le Cheval est serré de flanc naturellement, quoiqu'il ait les côtes amples & bien tournées, s'il mange comme nous venons de dire, il servira sans doute, s'il a le derriere large & bien ouvert, & qu'il soit sans ardeur: C'est une maxime infaillible, qu'on ne doit jamais prendre de Chevaux qui manquent de corps & qui ont de l'ardeur; car ils se ruinent en un moment.

Si le Cheval qui manque de flanc a la côte trop courte, quoique

vous lui ayez fait venir du corps, il le perdra au moindre travail; on connoît la côte courte en ce qu'on ne la voit pas defcendre fi bas qu'ordinairement elle defcend.

Il faut remarquer avec foin fi le Cheval qui manque de flanc a de l'ardeur, car s'il en a, quoiqu'il mange bien, il ne prendra jamais de flanc: je le répete parce que cela eft de conféquence.

Beaucoup de gens confondent mal à propos l'ardeur avec la vigueur: L'ardeur eft un defir violent & immodéré d'aller en avant, les Chevaux qui en font poffedez, s'inquietent, trépignent, danfent & fe mettent tout en eau, par ce defir qu'ils ont de courir; ils ne fçauroient fouffrir qu'un Cheval marche ou qu'il galoppe devant eux, & ils fe tourmentent jufqu'à ce qu'ils l'ayent devancé, enfin ils ne font propres qu'à fatiguer le Cavalier mal à propos, & à fe laffer eux-mêmes fans fruit. Les jeunes gens étourdis & fans expérience, eftiment leurs Chevaux d'avoir de l'ardeur, ils difent à deffein de loüer leurs Chevaux qu'ils ont un grand cœur & beaucoup de feu, & c'eft juftement dire qu'ils ne font bons à rien, & les loüer de ce qui doit les faire rebutter: la vigueur ne confifte pas à avoir ce feu, & cette action turbulente; un Cheval vigoureux doit avoir beaucoup de fenfibilité, craindre fort l'éperon, être froid dans fes actions, & n'avoir de feu que ce qu'on lui en donne: en un mot un Cheval vigoureux eft un Cheval froid, qui a l'éperon fin, c'eft-à-dire, les côtes fort fenfibles. Ce n'eft pas que les Chevaux ardens ne foient la plûpart vigoureux; mais le mal eft qu'ils le font avec ardeur.

Les Chevaux qui ont quelque douleur au train de derriere, ordinairement font étroits de boyaux, l'expérience nous fait voir tous les jours que pour un javar qu'ils auront aux jambes de derriere, ils deviendront efflanquez extraordinairement; à plus forte raifon lorfqu'ils auront douleurs aux jarrets, par des éparvins, des jardons, ou des capelets, qui font fituez fur des parties nerveufes fort fenfibles, & où par conféquent ces infirmitez caufent une douleur exceffive, c'eft pourquoi quand on vous préfente un Cheval étroit de flanc & fans corps, regardez d'abord aux jarrrets, infailliblement il aura un des trois défauts que je viens de dire, ou tout au moins quelque chofe de douloureux dans le train de derriere, c'eft-à-dire, en quelqu'une des parties. Ce n'eft pas qu'il n'y ait des Chevaux étroits de boyaux, qui n'ont point de mal aux jarrets, mais il n'y en a point qui ayent un de ces trois défauts qui ne foit étroit de boyaux; ces fortes de Chevaux ne réfiftent pas à la fatigue ni à la felle, encore moins au caroffe: fi la douleur qui eft au train de derriere, qui eft caufe de cette perte de flanc, provient d'une caufe qu'on puiffe guerir

CHAP. XIV.

facilement & en peu de tems, elle ne doit pas empêcher d'acheter un Cheval ; par exemple, un javar au train de derriere efflanquera quelquefois beaucoup un Cheval : on peut néanmoins le guerir facilement : il en est de même des autres.

Si le javar est sur le nerf à la jambe de derriere plus haut que le boulet, quoiqu'on vous dise que ce n'est rien, c'est une des plus fâcheuses maladies qu'un Cheval puisse avoir ; j'ai vû des Chevaux en être malades pendant six, huit & dix mois, d'autres en être estropiez & d'autres enfin en sont morts.

La raison pourquoi un Cheval est trés-efflanqué quand il a des maux de jarrêts, outre ceux que nous venons de dire, est que les jarrets sont tous composez de nerfs, ligamens, & tendons ; ainsi le moindre corps étranger, qui est en cet endroit, causera de rudes symptomes, qui lui font perdre le flanc, & souvent l'appetit. Puisqu'il est ici question de l'achapt des Chevaux, je dirai que tout Cheval étroit de boyaux, par des maux de jarrets incurables, doit être rejetté comme inutile, & dont je ne voudrois pour quelque prix que ce fût ; non parce qu'il est étroit de boyaux, mais parce que ce manque de flanc est l'indice de la grande douleur des jarrets : Il y a certains Chevaux avec des maux de jarret qui n'en sont pas efflanquez, comme j'ai vû cent fois un ou deux gros esparvins de bœuf qui n'avoient pas diminué le flanc aux Chevaux, c'est une marque ou que le Cheval n'est pas sensible, ou que les esparvins ne sont point douloureux : nonobstant cela je n'en voudrois point avec leurs esparvins ; j'en parlerai en son lieu, & dirai encore qu'il y a des Chevaux moins susceptibles des effets de la douleur que d'autres.

Il y a un défaut assez ordinaire aux Chevaux dans les Provinces où l'on fait trop manger de foin & trop peu de grain ; en sorte qu'on leur fait grossir le ventre, & on leur donne la forme de celui d'une vache pleine, ce qui est non-seulement difforme, mais de plus les Chevaux ne sont jamais si legers, n'y n'ont pas tant d'haleine, comme aussi lorsqu'on veut engraisser un Cheval fort défait & maigre, & que l'on lui laisse manger beaucoup de foin, sans quoi il aura peine à engraisser, le ventre s'avale, & puis par le tems il passe à la croupe & se perd, & une partie des Chevaux maigres commencent à s'engraisser seulement lorsqu'ils prennent du ventre : pour remédier à ces ventres avallez & pendans, les Anglois se servent d'une trés-bonne méthode, qui est de faire coudre quelques surfais ensemble, & en faire une sangle large d'un pied & demi, ayant soin d'ajoûter des coussinets aux deux côtez des côtes, afin que le dos n'en soit pas écorché, de laquelle ils serrent le ventre

avalé

avalé d'un Cheval en continuant quelque temps, & de temps en temps serrer les surfais d'un point, on voit ce ventre passer à la croupe bien plûtost : mesme il y a des Chevaux qui ont beaucoup de ventre & ont la croupe pointuë, l'usage de ce surfais ou sangle fait trés-bien à ces sortes de Chevaux : avant d'en avoir veu l'épreuve j'avois eu peine à le croire, mais j'en suis convaincu par mon experience, je l'ay voulu ajoûter icy en faveur des curieux. Revenons aux flancs. CHAP. XIV.

Des Chevaux alterez de flanc.

SI le Cheval a assez de flanc, il faut prendre garde qu'il n'y ait du défaut dans l'excez : car s'il a le flanc trop avalé, c'est-à-dire, si au droit de la cuisse & du grasset ou muscle marqué 27. dans la figure cy-devant, il descend trop bas, c'est un grand acheminement à la pousse, si le Cheval n'est pas jeune. CHAP. XV.

S'il fait la corde en respirant, qui est lorsque tirant son haleine par l'aspiration, il retire la peau du ventre à soy au défaut des côtes, en sorte qu'il se fait-là comme une corde, ou plûtost un vuide comme un canal au long des côtes ; cette imperfection est un commencement de flanc alteré, ou tout au moins un signe d'un Cheval fort échauffé dans le corps, qui a été malade, ou qui le sera bien-tost. La corde paroist souvent aux Chevaux fort vigoureux qui ont été poussez indiscretement, elle paroistra aux Chevaux qui ont fait de grands voyages, & ce sera signe non de pousse actuellement, mais par le temps ils y pourroient venir, c'est tout au moins signe d'une grande chaleur causée par la fatigue precedente, & mal-aisée à éteindre, & sur tout aux vieux Chevaux.

La pousse est un défaut assez considerable au Cheval pour empêcher de l'acheter. Lorsque le Cheval est outré il est facile de le connoistre ; dans son commencement il est facile de s'y méprendre, la précaution dont on doit se servir pour ne s'y pas méprendre, doit estre telle : Il faut remarquer l'âge, car les jeunes Chevaux sont rarement poussifs ; voir si le flanc est fort avalé, c'est-à-dire, s'il descend prés du grasset ou muscle fort bas, il faut se défier du ventre, c'est ainsi que les Marchands de Chevaux ou Maquignons parlent ; ils disent aussi, il y a affaire au ventre, c'est-à-dire qu'il n'a pas le flanc frais, & qu'il y a commencement de pousse ; pour mieux s'en assurer, il faut serrer le gozier prés de la ganasse & le faire tousser, ce qui se fait assez facilement & écouter le son de la toux : si elle est séche, elle ne vaut rien ; si elle est séche & souvent réïterée, elle vaut encore moins ; mais si elle est hu-

CHAP. XV.

mide, il n'y a pas beaucoup à craindre ; s'il pette en toussant, il est presque toûjours poussif: pour asseoir un jugement certain s'il a quelque ressentiment de pousse, il faut le considerer à l'écurie quand il n'a fait aucun exercice violent, & si on peut aprés qu'il a bû, ou en mangeant l'avoine: Je parle icy en faveur des gens qui n'ont pas une grande experience, car lorsqu'un homme est connoisseur, que le Cheval soit échauffé, ou qu'il ait couru, il le connoistra tout aussi-bien qu'à froid: Pour ceux qui n'ont pas cette experience, le plus seur est de le prendre à froid, car quand il a couru & cheminé, ou qu'il n'a point bû, on ne le peut bien juger, lorsqu'il mange l'herbe non plus, elle est tres-contraire à la pousse, quoyqu'elle semble l'avoir gueri pendant qu'il en mange ; d'abord qu'il sera remis au foin & à l'avoine, il sera beaucoup plus mal qu'auparavant, car il sera prest à crever, si fort il sera oppressé, ne pouvant avoir son haleine. C'est pourtant l'abus ordinaire des Provinces, d'abord qu'ils ont des Chevaux alterez de flanc, de les mettre à l'herbe, & toûjours on en a du déplaisir. Je ne prétens pas de reformer tous les abus, mais je donne avis à ceux qui ont des Chevaux poussifs, que l'herbe leur est contraire absolument, parce qu'elle rafraîchit trop le Cheval, & incrasse & épaissit les flegmes, qui bouchent les conduits & les veines qui aboutissent au poulmon ; ainsi elle augmente & la difficulté de respirer, & la toux ; c'est où bien des gens sont trompez, qui ayant des Chevaux poussifs, ne songent qu'à les rafraîchir, & la pousse empire toûjours. Quoyque ce ne devroit pas estre le lieu d'en parler icy, j'ay crû devoir le dire, s'en chagrinera, & en profitera qui voudra.

Toute la connoissance de la pousse consiste à voir si le flanc redouble au Cheval, lorsqu'ayant aspiré & tiré son flanc à luy, il le relâche tout à coup, & dans l'instant & de la mesme respiration, il redouble encore comme s'il respiroit une seconde fois d'une mesme haleine. Il faut remarquer aussi quand le Cheval tire son haleine à luy, si le mouvement paroist au haut des côtes, c'est une marque qu'il a le flanc alteré, & encore plus si le flanc luy bat jusqu'auprés de l'épine du dos, car ce sera un signe assuré du pousse, comme aussi quand il luy bat jusqu'au plat de la cuisse; puisque le redoublement du flanc dans les commencemens est difficile à observer, il faut s'attacher à ces petites remarques.

Le redoublement ne se peut remarquer qu'avec beaucoup d'attention, le Cheval ne remuant point du tout d'une place : vous avez les autres marques qui precedent, qui vous font connoistre qu'il a le flanc interessé ; sçavoir aux vieux Chevaux qui ont le flanc avalé,

le ventre grand, & la toux de temps à autre : voilà les principaux indices ; sur tout il faut se défier des grands mangeurs, & de Chevaux qui touſſent. De ces derniers, quoyqu'avec le flanc frais, il n'en faut jamais prendre s'ils sont vieux. CHAP. XV.

Si les Chevaux sont outrez, la toux est infaillible, mais une toux séche, souvent reïterée ; & pour lors ils sont incurables ; quoyqu'on vous promette des receptes, je vous assure que vous n'en trouverez point ; s'il y en avoit, j'en aurois, car je n'ay manqué ni de curiosité ny de soin pour en avoir, & jamais je n'ay vû guerir Cheval pouſſif outré, non pas meſme des pouſſifs formez : Mettez cette maladie avec la morve, & tenez toutes les deux pour incurables, quoyqu'on vous promette le contraire. On m'a dit mille histoires là-dessus de Chevaux gueris de la pouſſe ou de la morve, & toutes sont de brides à veau ; si les Chevaux en sont gueris, ils n'étoient ny outrez, ny veritablement morveux : quand je dis morveux, j'entends de ces morves où les parties interieures sont offensées & ulcerées ; de la pouſſe de meſme, lorsque le poulmon est deſſeché ou attaché aux côtes.

Les Chevaux qu'il y a long-temps qui sont outrez, prennent vent par le fondement, & meſme on leur fait un trou pour leur faciliter la respiration, ceux-là sont rebutez de toute la terre.

Il y en a de si fort pouſſifs & outrez, que le flanc leur bat jusques sur la croupe, & fait une partie du meſme mouvement que fait le flanc ; ils ne valent pas leur nourriture, quoyqu'ils travaillent un peu.

La pluſpart de ceux qui acheptent des Chevaux des Marchands, ne regardent point si le flanc est bon ; car ils sont obligez de le garantir, & sont contraints par Justice de les reprendre dans les neuf jours : mais si le Cheval n'est pas pouſſif déclaré, & qu'il soit seulement en chemin de le devenir, vous ne ſçauriez obliger un Marchand de le reprendre, & vous en serez la duppe ; ou si vous avez eu le Cheval par un troc, ou qu'on n'ait pas garanti le flanc, ou autre défaut, vous serez mocqué nonobſtant la Loy de la Redhibitoire, *& quanto minoris*, qui oblige dans deux mois le vendeur à rendre le prix en rendant la beste, ou en rabbattant une partie, si l'achepteur consent à la garder ; mais sans doute le monde est plus fin & meilleur connoiſſeur qu'autrefois, puisqu'on n'y a plus d'égard ; le plus seur est de ne point tant se fier sur la garantie du Marchand, qu'on ne regarde avec le plus de précaution qu'on peut avant de donner son argent ; lorsqu'il est touché, il y a bien des affaires pour le ravoir, c'est le plus souvent un procés, qui paſſe dans mon esprit pour une grande affaire.

Il faut regarder ensuite si le Cheval est courbatu, ce qu'on connoist par les mesmes signes que la pousse : toute la difference qu'on y peut mettre, est que la courbature vient aux jeunes Chevaux comme aux vieux, & la pousse n'arrive gueres aux Chevaux avant six ans : tout au moins c'est une chose tres-rare, qui arrive seulement lorsque les Poulains ont la pousse en heritage de l'étalon ou de la mere.

La courbature peut provenir de cruditez d'estomac ou d'autres infirmitez, qui ont causé obstruction aux conduits du poulmon ; d'où vient qu'il s'altere en sorte qu'on le croit poussif, quoyqu'il ne le soit pas ; la difference de la courbature est qu'il y a esperance de guerison, & non à la pousse : l'herbe & beaucoup de rafraîchissemens guerissent la courbature & augmentent la pousse.

Les Chevaux malades battent du flanc comme s'ils estoient poussifs, mais on n'achepte point de chevaux malades, ou on n'en doit point achepter, ainsi je ne m'étendray pas plus au long sur ce point.

Dans le Traité des maladies j'ay expliqué au long ce que c'est que pousse & courbature, il y a deux Chapitres exprés. Et pour en estre bien instruit, il n'est pas mal à propos de les lire ; j'ay connu de jeunes gens qui avoient grande envie de devenir connoisseurs, ausquels ayant conseillé de lire dans le Traité des maladies le Chapitre qui traitoit du défaut dont ils vouloient s'instruire, ils m'ont dit qu'ils ne cherchoient pas le remede à ce défaut, mais seulement la connoissance ; neanmoins leur ayant fait connoistre leur erreur, & que le seul moyen de s'en bien instruire étoit de lire le Chapitre entier où il étoit traité de sa guerison, parce que les signes y étoient décrits bien plus au long, & plus particulierement que dans ce Traité, ils ont suivi mon avis, & m'ont avoüé que d'avoir lû bien attentivement le Traité des maladies, ils avoient acquis autant de lumiere pour la connoissance que dans celuy-cy ; revenons à nostre sujet. Aprés qu'on a reconnu que le flanc du Cheval est bon, il faut voir s'il n'est point souffleur ou chiffleur ; ce qui est tres-different de la pousse ; celuy qui sera souffleur en le galopant ou trottant peu de temps, soufflera extrémement & jusques-là qu'il fait peur ; mais si on l'arreste & qu'on luy considere le flanc, on le trouve fort peu agité, & presque comme un cheval le doit avoir ; retrottez ou galopez quelque temps, vous voyez le Cheval souffler furieusement comme s'il alloit crever, arrestez-le, vous luy voyez le flanc battre naturellement, en sorte qu'il n'y a point d'apparence que ce soit le flanc du Cheval qui souffloit si fort il n'y a qu'un moment : ces souffleurs, ou comme quelques-uns les appellent chiffleurs, ne manquent pas autrement d'haleine ; car si le défaut venoit du manque d'haleine, le flanc se-

roit émû & furieusement agité aprés le travail ; mais cela ne'st pas : ils ont le flanc à peu prés comme les autres Chevaux qui l'ont bon, & fournissent quasi autant que s'ils n'avoient pas cette incommodité ; mais ils soufflent d'une telle force & d'une si grande violence, que ces sortes de chevaux ne durent pas si long-temps que les autres, & on croiroit qu'ils vont crever sur la place, & ce soufflement fait peur & mesme déplaist à tout le monde, qui disent qu'ils sont poussifs. Ce défaut d'estre souffleur ne vient d'aucun vice du poulmon ny des parties qui en dépendent, mais des conduits de la respiration qui aboutissent aux nazeaux qui sont trop étroits ; ce n'est pas la peau des nazeaux qui est trop étroite, car il n'y auroit qu'à les couper & les fendre, mais cela ne le soulageroit point ; ce sont les os de la teste où passe l'air qu'ils respirent, qui sont trop étroits, & ces conduits ne se peuvent élargir, c'est ce qui fait les Chevaux souffleurs ou chiffleurs, qui est un défaut dont les Marchands ne sont pas garands ; car il ne tient qu'à celuy qui achepte de le voir, en les faisant trotter ou galoper, & ceux qui ont jugé les souffleurs, des Chevaux poussifs, ont mal jugé, car ils ne le sont pas, & je connois un Gentilhomme qui a un caractere pour estre juge de pareils differens, s'il veut bien l'estre, qui a jugé fort mal à propos un Cheval souffleur pour estre poussif qui ne l'estoit pas, & cela plûtôt par ignorance que par malice. CHAP. XV.

Il y a d'autres chevaux qui sont gros d'haleine & qui soufflent en travaillant, un peu moins que les souffleurs ; mais ils soufflent beaucoup, & quoyque le flanc ne leur redouble pas comme à un Cheval poussif, il n'est pas émû ny plus agité que celuy d'un souffleur ; ny l'un ny l'autre n'est pas agreable, ny de bon service ; en un mot un Cheval gros d'haleine est celuy qui a la respiration un peu plus libre que le souffleur, mais qui souffle beaucoup en travaillant, & l'un & l'autre ne doivent pas estre acheptez chers, mais on peut s'y méprendre, parce qu'ayant esté long-temps de séjour dans l'écurie sans estre exercé, il manquera d'haleine quoyqu'il ne soit pas souffleur.

Il y a des Chevaux souffleurs, qui grommellent en galopant comme s'ils avoient quelque chose qui leur empêchât les conduits de la respiration, cet embarras va & vient, ce sont des flegmes qui ne dénotent pas qu'un Cheval soit poussif, car il ne redoublera pas du flanc, & n'aura pas mesme la toux ; ainsi ne sera pas poussif, mais seulement souffleur : on voit dans les écoles de ces sortes de Chevaux qui servent ; mais le prix en doit estre moindre si on les achepte.

Je croy qu'on ne doit pas se charger des Chevaux souffleurs ny de gros d'haleine, autant qu'on le peut ; car quoyqu'ils servent passable-

CHAP. XV. ment, ils sont déplaisans, & avec justice beaucoup de gens les appréhendent. Quand on achepte des Chevaux, il est fort à propos d'y faire attention : car ils soufflent extrémement en courant, ils ne sont aucunement propres pour la chasse, ny à courre long-temps, il semble qu'ils doivent crever à chaque pas lorsqu'on les court ; pour les Chevaux de campagne, une des plus belles qualitez qu'ils puissent avoir, c'est d'avoir bonne haleine, c'est-à-dire, qu'ils travaillent sans beaucoup souffler, parce qu'ils font les choses avec plus de plaisir & pour l'Homme & pour eux-mesmes, & un Cheval qui n'a pas d'haleine, ne peut jamais avoir d'agréement en son manege : j'ay vû des Chevaux de manege gros d'haleine, qui chiffloient : on appelle chiffler ceux qui ayant peine à respirer rallent en quelque maniere, & ces chiffleurs avoient un grand fond de force, & fournissoient leur manege tres-long-temps, & tres-bien, quoyqu'il semblât qu'ils deussent crever au bout de la reprise, ils n'en avoient pas le flanc extraordinairement émû, mais il est rare d'en voir de la sorte, & ce chifflement me feroit toûjours rebuter un Cheval.

Pour les Chevaux de carosse on y est souvent attrapé, lorsqu'on ne les voit pas tirer avant de les payer, car il y en a qui sur la montre trottent bien ensemble, les épaules libres avec un beau mouvement de jambes, situent bien les pieds à terre, la teste haute & ferme : ces mesmes Chevaux étant attelez à un carosse, d'abord qu'ils ont un peu trotté, chifflent ou soufflent comme des bœufs, c'est-à-dire qu'ils sont souffleurs : on ne peut faire reprendre ces Chevaux aux Marchands, puisqu'ils ne sont pas poussifs ; c'est pourquoy avant de payer des Chevaux, voyez-les toûjours tirer au carosse, pour connoistre non seulement cela, mais aussi s'ils tirent bien. Tout Cheval destiné pour le carosse, doit baisser les hanches en tirant, lever l'encolure & la teste, & il tirera bien ; mais s'il leve les hanches & baisse la teste, il tirera mal.

Continuation de connoissance des défauts du Cheval, & particulierement de ceux qui viennent au train de derriere.

CHAP. XVI. CE qui reste à examiner n'est gueres de moindre importance que ce qui a precedé, en ce que les petits défauts croissent par le grand travail ou par la negligence ; c'est pourquoy je m'assujettiray à les suivre fort exactement dans ce Chapitre, enseignant tous les défauts du train de derriere, parce que ce sont des parties essentielles à la bonté, qui sans ces parties bien formées ne peuvent bien servir, puisqu'ordinairement on voit finir par là les bons Chevaux,

& particulierement ceux de chaſſe & de manege, je croy qu'il eſt d'un parfait connoiſſeur de les connoiſtre tous juſqu'aux moindres. CHAP. XVI.

Premierement il faut jetter l'œil ſur la croupe, qui doit eſtre large, ronde, point coupée, ny avalée, la queuë placée haut : ceux qui l'ont ſituée baſſe, ont ordinairement peu de force, & ont la croupe avalée ou coupée.

Enſuite il faut lever la queuë, pour voir ſi elle eſt ferme ; car quoy que ce ne ſoit pas toûjours un ſigne de force, c'en eſt un de vigueur preſque toûjours ; les Chevaux vigoureux ſerrent la queuë quand on les preſſe : il y en a qui portent la queuë droite en arriere, ou pliée en trompe, ce ſont de bonnes marques. Ayant levé la queuë, il faut voir ſi les cuiſſes ſont ſuffiſamment éloignées l'une de l'autre, car c'eſt un défaut & manque de force de les avoir trop ſerrées ; on le connoiſt en ce qu'il n'y a aucune diſtance d'une cuiſſe à l'autre, & qu'elles ſe preſſent trop ou ſe joignent extrémement.

Si les cuiſſes ſont maigres & décharnées, quoyque d'ailleurs le Cheval ſoit gras, c'eſt un défaut conſiderable, il choque la veuë, on croit la croupe large & meſme bien formée qui ſe ſerre tout à coup aux cuiſſes, manque de chair en cette partie, ce qui marque foibleſſe au train de derriere ; on dit de ces Chevaux qu'ils ſont mal gigotez ; ceux qui harpent, c'eſt-à-dire qui ont des eſparvins ſecs, ſont ſujets à ce défaut ; le muſcle de la cuiſſe qui doit toûjours eſtre fort charnu, n'a point de groſſeur ; ce muſcle eſt ſitué au devant de la cuiſſe, & le derriere d'icelle vis-à-vis de ce muſcle eſt tranchant, au lieu qu'il doit eſtre fort épais : les cuiſſes pleines de chair, & les épaules déchargées & maigres ſont les bonnes.

Il faut auſſi remarquer ſi le Cheval eſt crochu, quoyqu'ordinairement les Chevaux crochus ſoient bons, c'eſt un défaut aſſez incommode dans un païs de montagnes, car dans les deſcentes, ils ſe frottent les jarrets l'un contre l'autre : outre cela, ils ont le derriere un peu foible, car comme un homme qui joindroit les genoux, ne leveroit pas de terre un fardeau ſi peſant que s'il écartoit un peu les jambes, de meſme un Cheval crochu a le derriere foible par la meſme raiſon.

Il y a des Chevaux de manege un peu ſerrez de jarret qui ſont bons & bien manians, ils ſeroient encore meilleurs s'ils ne l'étoient pas.

Les Marchands de Chevaux pour exprimer qu'un Cheval eſt crochu, diſent qu'il eſt clos par derriere, croyant de diminuer ce défaut en adouciſſant le terme. Les Chevaux de manege qui ſont crochus ne peuvent faire aucune belle action ſur les hanches, tout leur

CHAP. XVI. manege déplaiſt à ceux qui les regardent, & à eux-meſmes par la difficulté qu'ils ont à le faire.

Il eſt tres-facile de connoiſtre ce défaut, les jarets ſont plus prés l'un de l'autre que les pieds, & particulierement les pointes des jarrets & les jambes vont en élargiſſant juſqu'en bas de meſme qu'aux Hommes qui ſont caigneux, qui ont les jambes comme un y grec renversé.

Il faut enſuite conſiderer les jarrets comme une des plus importantes parties où il n'y a point de petits défauts, auſquels peu de perſonnes s'attachent, & meſme ont peine à ſe perſuader que tels défauts ſoient veritables; dans ſes interests chacun ſe flatte aiſément, ils ſe perſuadent que le défaut qu'on leur montre, ne ſubſiſte ailleurs que dans l'imagination de celuy qui le découvre. J'avois oublié de dire icy, quoyque j'en aye touché quelque choſe ailleurs, qu'il y a un défaut contraire à celuy d'eſtre crochu; en marchant s'ils portent les jarrets en dehors, il vient de foibleſſe, & on ne peut aſſujettir ces ſortes de Chevaux ſur les hanches, car la foibleſſe les empêche de pouvoir s'y tenir, puiſqu'en pliant les jarrets, ils les tournent en dehors, & ſont hors de force pour ſoûtenir les hanches: j'aimerois mieux un Cheval crochu que s'il avoit ce défaut: les Chevaux d'amble y ſont plus ſujets que les autres, & ceux qui l'ont, n'ont point de force. Pour garder un bon ordre dans la connoiſſance, conſiderez premierement la forme & la maniere dont le jarret eſt fait: il doit eſtre grand & ample, les petits jarrets ne peuvent avoir aucune force: il doit eſtre nerveux & ſec, ceux qui ſont charnus & enflez ſont défectueux, ils ſont ſujets aux défauts que nous expliquerons.

Pour commencer la déduction du jarret, vous devez conſiderer la pointe; s'il a des capelets, c'eſt un défaut qu'on connoiſt à ce que la pointe du jarret eſt mouvante & groſſe, plus que l'ordinaire; quand le capelet eſt petit, il nuit peu au Cheval, il ne l'empêche preſque pas de travailler, & hors qu'il eſt à craindre qu'il ne croiſſe, ce ſeroit le moindre des défauts du jarret. Mais quand il eſt gros, il eſt douloureux, & par conſequent il fait perdre le corps, & lors il doit empêcher d'achepter un Cheval; j'oubliois à dire que quoyque le capelet ſoit petit, s'il eſt douloureux (ce qu'on connoiſtra s'il fait perdre le corps au Cheval) il eſt auſſi dangereux qu'un gros. Souvent des Chevaux de caroſſe nouvellement arrivez de Hollande ont des petits capelets, leſquels enſuite ſe diſſipent par le repos; la longueur du chemin leur a causé ces incommoditez.

Il faut conſiderer tout d'un temps ſi le Cheval a des veſſigons, c'eſt une groſſeur comme une demy-pomme; plus ou moins com-

posée

posée d'une chair spongieuse & molle, croissant entre cuir & chair, placée entre le gros nerf & l'os du jarret, au dessous du capelet, un peu au dessus du ply du jarret; le vessigon ne paroist que lorsque le Cheval s'appuye également sur les pieds de derriere, car lorsqu'il plie le jarret, il ne paroist nullement; il ne fait pas souvent boiter un Cheval, mais il grossit par le temps, & empêche le jarret de se mouvoir si facilement: il vient au dedans & au dehors du jarret, & quelquefois il ne vient que d'un seul costé; il est marqué 28. dans la figure. Les Vessigons qui sont situez plus bas que l'endroit marqué 28. dans la figure, ne sont pas dangereux, & j'ay remarqué que lorsque les jeunes Chevaux de carosse en arrivant de Hollande en ont de situez bas de cette sorte, le temps & un mediocre travail les dissipent. CHAP. XVI.

J'ay veu des Vessigons d'une si prodigieuse grosseur, qu'ils rendoient un Cheval incapable de service & de vente, mais ils sont rares.

Il vient au dedans du jarret un peu plus bas que le vessigon, une tumeur qu'on appelle courbe, laquelle est plus à craindre que le vessigon, & fait boiter par fois le Cheval; il en porte toute la jambe roide, parce que le ply du jarret en est empêché; & par consequent le mouvement interrompu, ou fait avec douleur: ce défaut est incurable, & pour tout remede on y donne le feu. Qui voudra voir plus au long ce que c'est que courbe & vessigon, qu'il aye recours au Traité des maladies, Chapitre CLXXVIII. & suivans de la premiere Partie, où il verra au long la définition & les causes de ce mal. Les ignorans n'estiment pas moins les Chevaux qui ont des courbes, & ceux qui se mêlent de parler des maux du jarret sans en avoir beaucoup de connoissance, nomment tous les défauts du jarret des courbes; la courbe est fâcheuse en ce que le feu ne la resserre gueres, c'est pourquoy on dit que les courbes se mocquent du feu, comme en effet il est vray; & j'ay toûjours veu peu d'amendement aux courbes pour y avoir mis le feu; veritablement elles ne croissent pas davantage, mais il y avoit peu de diminution de leur grosseur.

Au dedans du jarret à costé de la courbe, il y a un os fort élevé, lequel est à tous les jarrets, aux uns plus élevé, aux autres moins, & cette élevation est naturelle; & au dessous de cet os, la partie enfle par un dégorgement qui s'y fait de la grosse veine, qui s'élargit en cet endroit & forme une grosseur molle qui s'appelle varisse, de mesme qu'on en voit aux Hommes; cette grosseur ou varisse choque la veuë, & ne fait point boiter le Cheval, mais elle

CHAP. XVI. nuit à la vente, & par fois elle croist beaucoup, aux autres elle diminuë, l'enflure est toûjours molle : on peut estre aisément pris à ce défaut, car le repos le fait resserrer si on le frotte avec de l'esprit de vin tous les jours, & je le donne aux plus raffinez d'y connoistre quelque chose lorsqu'il est resserré.

Plus bas que la courbe toûjours au dedans & au dessous de la varisse & au défaut du jarret contre le plat de la jambe à l'endroit où elle commence, il se forme des esparvins, nottez 31. en la figure cy-devant, qui sont de tres-fâcheux maux, qui enfin estropient les Chevaux. L'esparvin est de deux sortes, sçavoir le sec, & l'esparvin de bœuf; celuy-cy est une tumeur calleuse, dure comme l'os, si douloureuse qu'elle fait perdre le boyau au Cheval ; on le connoist à la grosseur qui est au haut du plat de la jambe au dedans où commence à naître le jarret ; & cette grosseur ou enflure endurcie est grosse comme le pouce, quelquefois davantage, souvent elle fait boiter le Cheval ; & comme j'ay dit, la douleur que cause l'esparvin fait sécher le Cheval, & perdre le flanc ; que si par le repos vous le remettez, dans une journée de travail il sera si extraque que vous l'enfilerez avec une éguille, ayant le flanc comme celuy d'un lévrier ; il est assuré que tout Cheval avec un ou deux esparvins de bœuf ne servira jamais bien à quelque usage qu'on le mette ; & particulierement si l'esparvin outre la grosseur est douloureux, ensorte qu'il fasse boiter le Cheval quand il trotte. Il y en a qui boitent seulement au sortir de l'écurie dans le commencement qu'ils les ont. On appelle esparvin de bœuf, car ordinairement les vieux bœufs en ont de tres-gros, mais ils ne leur portent point de préjudice, & aux Chevaux ils les estropient. J'ay veu des Chevaux qui ont des esparvins de bœuf, gros ou petits, qui ne leur font point perdre le flanc, & par consequent qui ne sont pas douloureux, qui trottent également & ne boitent point : on vendoit ces sortes de Chevaux tout de mesme que s'il n'avoient point eu des esparvins, & personne ne s'en appercevoit, car les maniant on les voyoit durs comme l'os ; je ne conseillerois jamais à personne d'en prendre, puisque tost ou tard ils font un mauvais tour à leur Maistre ; & beaucoup de demy-connoisseurs sont d'avis contraire, qui disent que ces enflures ne sont pas des esparvins, mais les os qui sont plus gros aux uns qu'aux autres. Chacun a son sentiment ; le mien aprés un grand soin & une grande experience que j'en ay, est que c'est un tres-grand défaut. Lorsque les esparvins de bœuf viennent aux Chevaux, ils sont plus difficiles à remarquer, en ce qu'ils ne s'élevent pas beaucoup plus haut que la jambe, mais ils font presque toûjours boiter quand ils percent,

puis l'enflure ou la grosseur de l'esparvin survenant quelquefois, ne font plus boiter ; mais rarement viennent-ils à tous les deux jarrets égaux à la fois, ainsi on en voit l'un plus gros que l'autre, ce qui fait remarquer beaucoup mieux le défaut, lequel l'homme ou le connoisseur apperçoit plûtost étant situé devant le Cheval à costé de l'épaule, qu'étant derriere ; car dans les commencemens l'esparvin est plus gros prés du ply du jarret qu'au derriere d'iceluy, ensuite ce mesme esparvin croist peu à peu & estropie enfin le cheval. CHAP. XVI.

Le second est l'esparvin sec, qui est un défaut que les plus ignorans connoissent, car quand le Cheval en cheminant hausse la jambe de derriere plus haut qne l'ordinaire par un mouvement violent qu'il fait, il est dit avoir un esparvin, & il en a par fois aux deux jambes : les Chevaux qui ont ces maux ne font ce mouvement extraordinaire des jambes que de temps en temps, & non toujours, seulement au sortir de l'écurie, lorsqu'ils ne sont pas encore dégourdis, & mesme en campagne aprés qu'on les a tenus arrestez en une place ; les premiers pas qu'ils font, ils harpent, mais si on se sert de ces Chevaux au manege, ils harperont tous les temps, parce qu'on les assujettit sur les jarrets.

La raison de ce mouvement si précipité que les Chevaux font, attirant la jambe en haut, vient de ce qu'ils n'ont pas le mouvement du jarret libre & aisé, ainsi ils sont contraints de le faire tout de la cuisse ou avec la hanche, c'est pourquoy le mouvement en est plus violent & précipité.

Ce défaut n'est pas si à craindre que l'autre ; mais s'il a le train de derriere serré, en bon François s'il est crochu, & qu'il ait des esparvains secs, je n'en voudrois point du tout pour quelque prix que ce fût, sinon pour le dresser à courbettes s'il en étoit capable ; car ces esparvins le feroient mieux rabattre, encore il faudroit qu'il ne fût pas crochu : les esparvins secs donnent connoissance qu'il y a de la foiblesse au jarret ; quoyqu'on n'estime pas ce défaut pour estre grand, je le croy considerable : Il y a beaucoup d'Escuyers qui estiment fort les Chevaux pour le manege lorsqu'ils ont des esparvins secs, pourveu aussi qu'ils ayent les autres qualitez ; il est vray que ce mouvement est beau dans les airs, ils rabattent plus ferme, mais en échange ils sont bien-tost usez, & ne resistent gueres au travail quoyque mediocre, dans les écoles bien reglées. La foiblesse qu'ont tous ceux qui ont des esparvins dans ces parties, est la cause qu'ils sont bien-tost à bout : si avec des esparvins ils ont les cuisses décharnées & séches, c'est ce qu'on appelle estre mal gigottez, je n'en voudrois pour rien du monde, car ils seront bien-tost ruinez,

CHAP. XVI. hors qu'avec ces esparvins ils eussent les hanches excellentes, & fussent capables d'estre bien assis sur les hanches; avec ces qualitez ils orneroient bien un manege, puisque leurs courbettes paroissent des balottades, s'ils ont un beau mouvement aux jambes de devant.

Les esparvins secs empêchent un Cheval d'avoir de la vîtesse, & dans ce seul point sont peu estimez pour la guerre; car comme ils harpent en courant, ils perdent ce temps qu'ils sont à harper, & ne le peuvent employer à fournir la course. Les esparvins secs dégenerent souvent en esparvins de bœuf; ainsi les Chevaux ont deux sortes de maux de mesme nom, quoyque differens en espece : ils sont aisez à connoistre, & infailliblement ils estropient bien tost le Cheval : il ne faut pas hesiter à y mettre le feu le plûtost qu'on le peut, parce que mal sur mal n'est pas santé, & le feu ne les guerit pas toûjours.

Si au dehors du jarret, au dessous du vessigon, il y a une grosseur plus qu'à l'ordinaire, dure comme l'esparvin, presque à la mesme place que l'esparvin tient au dedans, hors que celuy-cy monte jusqu'au dessous de la place où naissent les vessigons, & l'esparvin ne prend pas si haut; cette grosseur s'appelle jardon ou jarde : c'est un défaut autant ou plus à craindre que l'esparvin : peu de personnes le remarquent, quoyqu'il soit aussi douloureux que l'esparvin, & qu'il rende le Cheval étroit de boyaux, luy tenant le jarret roide, & le faisant presque toûjours boiter, au moins quand il est harrasé; c'est un défaut avec lequel je ne voudrois point d'un Cheval, mais on voit peu de Chevaux qui ayent des jardons; & comme il n'est pas ordinaire d'en voir, peu de gens le connoissent : il est dur comme l'os, & estropie le Cheval : il n'y a pas d'autre remede que le feu, qui n'y réüssit pas toûjours quand ils les ont long-temps supporté.

On connoist ce défaut seulement à voir cette grosseur extraordinaire que nous venons de dire, particulierement au bas, marqué 32. dans la figure.

Si depuis le bas de l'esparvin jusqu'au bas du jardon, sur le nerf de la jambe prenant depuis l'esparvin au dedans du jarret, & le jardon au dehors, il y a comme un cercle tout de mesme que si le jardon & l'esparvin se joignoient & entouroient le nerf de la jambe, ce sera un défaut notable, auquel les Chevaux sont peu sujets, mais quand ils l'ont il est incurable. Je n'en ay veu qu'une demy-douzaine qui eussent ce défaut, qui avoient tous acquis cette maladie pour avoir esté tenus trop sujets sur les hanches; jamais je n'ay

veu ce cercle ſans jardon ou eſparvin conjoints, mais j'ay ſouvent veu les eſparvins & les jardons tout ſeuls ; un Cheval qui a cela, eſt ruiné ſans reſſource. CHAP. XVI.

Il faut conſiderer encore au jarret ſi le ply eſt enflé : ce qui ſeroit un défaut conſiderable à un Cheval de caroſſe ; car c'eſt une ſource qui fait une continuelle décharge ſur les jambes, qui cauſe pourriture, comme poireaux, & autres vilainies auſquelles les Chevaux de caroſſe ſont ſujets ; cela ſeul doit empêcher d'achepter un Cheval de caroſſe : mais comme tout le jarret enflé peut provenir par accident pour s'eſtre embarré ou bien encheveſtré, on le peut guerir ; & pour lors il n'y a rien à craindre. Il faut que le Marchand garantiſſe qu'il en guerira, ou qu'il reprendra ſon Cheval ; car j'ay veu de pareilles enflures plus que d'une, où il a fallu mettre le feu, quoyque ce fuſſent des Chevaux de legere taille.

A l'endroit de cette enflure au ply du jarret, il y a quelquefois une crevaſſe (comme une malandre aux jambes de devant) qu'on appelle ſolandre ; il vaut mieux qu'elle y ſoit, l'enflure y étant, parce que c'eſt l'égouſt par où s'évacuera l'humeur qui fait cette enflure ; mais il vaudroit encore mieux que cette humeur n'y fuſt point du tout, puiſqu'il ne faudroit point de ſolandre pour l'évacuer.

Outre les raiſons que nous avons dites pour faire connoiſtre qu'il n'y a aucun endroit au corps du Cheval auquel il faille s'attacher davantage qu'au jarret, on remarquera que cette partie porte la plus grande charge du corps, quand il fait quelque belle action dans le manege ou à la chaſſe ; de ſorte que le Cheval ajoûtera à ces incommoditez de nouvelles tares, ſi on continuë à le faire manier ou à courre ; & ſi on luy demande autre choſe que le pas, ſentant de la douleur aux jarrets, & ne les mouvant qu'avec peine, il tâchera à ſe ſoulager, en s'appuyant le plus qu'il pourra ſur les jambes de devant pour épargner le train de derriere ; de maniere que celles de devant ſeront bien-toſt usées, & le Cheval deviendra abſolument inutile, n'ayant ny jambes ny jarrets ; outre que ne marchant que ſur les épaules, à cauſe de la douleur des jarrets, il ſe trouvera que ce ne pourra eſtre qu'une beſte de bagage, ou tout au moins déplaiſante à la ſelle ; ce qui s'appelle un miſerable Cheval de ſuite, duquel le plus ſeur eſt de ſe débeſter bien-toſt, puiſque l'on n'en peut avoir aucun bon ſervice, & le Cheval deviendra tous les jours plus carogne.

C'eſt une regle infaillible où il faut s'attacher quand on veut achepter un Cheval, que lorſqu'un des trains eſt plus foible que l'au-

CHAP. XVI. tre il sera bien-tost ruiné, & ne durera gueres: quand je dis un train, j'entends les deux jambes de derriere ou de devant: & cette foiblesse est toûjours plûtost aux jambes de devant qu'à celles de derriere. Un grand indice pour connoistre si le devant est foible, est lorsque le Cheval n'a que peu ou point de mouvement à la jambe de devant, & que si on le pousse il forme de bons arrests sur les hanches, ce qui sera une marque que le derriere est bon & qu'il a des reins; de sçavoir si la foiblesse est naturelle ou accidentelle, c'est ce qu'on a bien de la peine à démêler, c'est assez de connoistre le défaut pour un demy-sçavant, sans penetrer la cause.

Si la foiblesse vient du train de derriere, il sera crochu, serré, ou tout au contraire portera les jarrets en dehors; ou bien il aura des défauts considerables aux jarrets, comme esparvins, courbes, jardons, ou autres; si c'est de devant; il aura les jambes ruinées, ayant les jambes rondes, les nerfs foulez, ferus, des molettes, des sur-os, & autres.

Si de plus il y a une jambe foible, les trois autres portant toute la charge pour soulager celle-là, se ruineront bien-tost. Si un train est foible, par exemple celuy de devant, celuy derriere ne durera gueres, car il supportera tout le fardeau; ainsi il sera bien-tost autant ruiné que celuy de devant, excepté aux Chevaux de manege, qui avec le devant foible, quand le train de derriere est excellent, durent encore long-temps, pourveu qu'on ajuste l'air auquel on les fait travailler, à leur foiblesse, & à la bonté & force du train de derriere; mais le devant n'aura aucun mouvement, & le Cheval maniera fort prés du tapis: quoyqu'il soit assis sur les hanches, il semblera estre sur les épaules, manque de plier les jambes de devant; si les deux trains se trouvent égaux en souplesse, force & bonté, c'est pour durer long-temps.

Pour les Chevaux qu'on destine au manege, c'est une imprudence d'en prendre avec la moindre incommodité aux jarrets; car que peut-on esperer de beau d'un Cheval qu'on ne peut asseoir sur les hanches? crainte de le ruiner d'abord, en augmentant le défaut qu'il y a déja, qui seroit tel, qu'il luy causeroit si grande douleur, qu'il se rendroit sec & étique, & ainsi tromperoit fort l'attente qu'on auroit qu'il pût réüssir à quelque chose de beau.

Enfin je ne conseillerois point à ceux qui demeurent ou qui doivent souvent estre dans le pays des montagnes, d'avoir des Chevaux ausquels il y eust quelque chose à redire aux jarrets, car ils n'y durent gueres, les montées & les descentes les ruinent bien-tost.

Il y a de jeunes Chevaux qui étant travaillez sans discretion &

avec excés dans les commencemens, ont les jarrets enflez ; un peu de soin & beaucoup de repos rétablit ce desordre, comme nous avons enseigné à la premiere Partie parlant des maladies du jarret. Je suis assuré que bien des gens qui croyent estre connoisseurs, diront, ou tout au moins le penseront, que c'est faire un long discours pour debiter deux ou trois défauts imaginaires, car ils parlent dans ce style des choses qu ils ne connoissent pas : qu'ils les croyent imaginaires ou réels, ce n'est pas mon soin ; j'en ay dit ce que mon devoir m'obligeoit d'en dire, & je persiste dans le sentiment, que les maux du jarret sont les plus considerables du train de derriere, & je tâcheray toûjours d'en persuader l'importance à tous mes amis. Je ne suis pas si injuste, ni si amoureux de ma pensée, que d'obliger qui que ce soit à croire là-dessus que ce qu'il luy plaira. CHAP. XVI.

Les esparvins & les jardons sont maux hereditaires, c'est-à-dire que les Etalons ou les Jumens poulinieres ayant eu ces maux, leurs poulains ont la mesme incommodité, qu'on pourra nommer incurable, puisqu'elle a son principe trop bien cimenté pour la déraciner ; mais le plus habile connoisseur prendra son escrime à juger si le Cheval a ces maux de naissance ou par accident, & jamais il ne les discernera : les esparvins & les jardons sont plus à craindre aux jeunes Chevaux qu'aux vieux ; parce qu'aux jeunes le travail les fait croistre, & à ceux qui ont passé sept ou huit ans, lorsque l'esparvin n'est gueres gros, pourveu qu'ils n'en boitent ny n'en feignent, & qu'ils ayent du corps & du flanc, il n'y a pas tant à appréhender qu'aux jeunes, puisqu'ils ne croissent pas si-tost ; mais aux uns & aux autres ils estropient enfin le Cheval.

Des défauts des jambes de derriere, du jarret en bas, où sont expliquez les maux des jambes des Chevaux de carosse.

DU jarret il faut passer à ce qui reste de la jambe de derriere, laquelle doit estre séche & large ; lorsque le Cheval est tranquille & arresté, pour que la jambe soit bien située, il faut qu'elle soit ensorte, que depuis la pointe du jarret jusqu'au fanon qui est au derriere du boulet, le nerf tombe à plomb, c'est-à-dire, que si l'on tiroit une perpendiculaire de la pointe du jarret à terre, le fanon du boulet ne devroit estre placé ny au deçà, ni au delà de la ligne, mais justement sur la ligne. CHAP. XVII.

Il vient le long du nerf de la jambe des queuës de rat, autrement nommées arrestes, à cause qu'elles ressemblent à une arreste de poisson ; quelques-uns les appellent des grappes, mais improprement.

CHAP. XVII. On connoiſt ce mal en ce que l'endroit où il eſt (qui eſt de la longueur d'un demy-pied, c'eſt-à-dire depuis deux ou trois doigts au deſſous du genoüil ou du jarret, juſqu'à la naiſſance du boulet) eſt ſans poil : il eſt quelquefois ſec, & ſouvent humide, mais toûjours avec des croûtes ou calus aſſez durs & élevez plus que le reſte de la jambe, quelquefois de l'épaiſſeur d'un demy-doigt, & quelquefois moins. Quand les arreſtes ou queuës de rat ſont humides, elles rendent plus ou moins d'humeurs acres : il y a des Chevaux qui ont des arreſtes aux jambes de devant, & n'en ont point aux jambes de derriere, mais rarement. Ce mal n'arrive gueres aux gros Chevaux de caroſſe qui ont les jambes chargées de chair & de poil & de mauvaiſes humeurs. A Paris les Chevaux de caroſſe de temperamment humide & pleins d'humeurs, y ſont fort ſujets, parce que le ſel âcre & mordicant des bouës de Paris y contribuë beaucoup, particulierement ſi les cochers ſont negligens.

Tout le monde ſçait qu'on appelle le Cheval queuë de rat, qui a peu de poil à la queuë, ce qui ne peut paſſer que pour une difformité peu notable : quoyqu'un Auteur depuis peu dans ſon Livre ait voulu faire paſſer cette difformité pour une maladie, il s'eſt mépris ; les queuës de rat quand c'eſt un défaut, viennent aux jambes, & ne ſont pas des Chevaux nommez queuës de rat, qui ordinairement ſont tres-bons, nonobſtant cette difformité qui leur vient manque de poil à la queuë qui reſte pelée : j'en ay vû qui avoient ſi peu de poil à la queuë en leur vieilleſſe, qu'il ne leur en reſtoit preſque point, & cette queuë ſans poil ne reſſembloit point trop mal à la queuë d'un rat, quoyqu'avec peu de rapport pour la taille.

Les incommoditez ſuivantes ne ſont que pour les Chevaux de caroſſe qui viennent de Hollande, Nort-Hollande, Friſe, Holdembourg & autres ſemblables pays au Nord de la France & fort bas & mareſcageux : ils ont le corps plein d'humeurs causées par cette nourriture humide, qui leur tombent ſur les jambes ; ce qui n'arrive pas aux Chevaux de legere taille, ny aux Rouſſins nourris dans les montagnes, bien qu'ils ayent du poil aux jambes, ny meſme aux Chevaux gouſſeaux ou ragots, pourveu qu'ils ayent la jambe platte & le jarret ſec. Les poireaux viennent au boulet & au pâturon, & croiſſent en forme de teſte de poireau, d'où ils ont pris leur nom ; mais ils ont encore plus de rapport à une groſſe verruë. Ils ſont plus hauts que la peau d'environ demy-doigt, plus ou moins, quelquefois d'un pouce, jettent du pus fort puant, & gagnent la jambe inſenſiblement, s'élargiſſant par le grand nombre qui en ſort depuis que la jambe eſt infectée : ils ſont mal-aiſez à guerir, car ils ont des racines

cines imperceptibles, & qui tirent leur nourriture du nerf, ayant aussi séché le dehors, mesme consommé tout ce qui paroist exterieurement du poireau, tant par des caustics que par le feu : ces racines qui attirent ce suc nerveux, les font paluller : les poireaux qui font au dedans des pâturons sont cachez sous le poil; il y en a de si malins, que le poil tombe tout autour, & ils croissent comme des noix; il y a des poireaux qui sont peu élevez sur le cuir, & sont plus dangereux que les plus gros & élevez : ce défaut est aisé à remarquer lorsqu'on achette un Cheval; car on voit une quantité de poireaux qui se touchent tous, il n'y a aucun poil pardessus; ils sont souvent humides, & rendent de l'humeur, quoyqu'on les puisse dessecher pour un temps.

Il vient aussi quelquefois des poireaux, ou plûtost des fics dans la fourchette; ce qui est aisé à connoistre, car ils en sont détachez, & jettent de l'eau puante, paroissent clairement au milieu de la fourchette vers le talon, qui est plein de pus; ils excedent souvent la hauteur ordinaire de la fourchette, & sont plûtost des fics que des poireaux, quoyqu'on les appelle des poireaux, parce qu'ils sont nourris & abreuvez du mesme suc nerveux que les poireaux.

Les fics viennent aussi à costé de la fourchette, quelquefois sous la solle; & s'ils sont fort élevez sur la fourchette, & qu'ils portent contre terre quand il chemine, ils font boiter quelquefois tout bas.

Les fics ont la forme exterieure des poireaux qui viennent aux pâturons, excepté qu'ils ne jettent pas du pus au commencement comme les poireaux : ces fics sont d'une telle consequence, qu'il ne faut pas achetter les Chevaux qui les ont; car la cure en est longue & ennuyeuse, & celuy qui les sçait bien traiter peut dire qu'il fait ce que peu de gens sçavent bien faire, quoyqu'on s'y soit rendu habile depuis quelque temps.

L'on peut connoistre qu'un Cheval a eu des fics, & qu'il en a esté gueri, particulierement lorsqu'il les a suportez quelque temps, à ce que ce pied est plus grand que les autres, & toûjours il reste de la sorte, quoyque d'ailleurs il soit bien gueri, & que le Cheval rende bon service.

J'ay vû un beau Cheval de carosse qu'il a fallu jetter pour avoir negligé des fics qu'il avoit dans les pieds de derriere, lesquels les ont si bien pourris, que l'os du petit pied étoit tout découvert, & on le touchoit facilement avec la sonde au travers de la pourriture que les fics avoient causée sur le petit pied; le Cheval en cet état cheminoit encore assez mal à son aise, & ses pieds étoient larges au double des autres, aussi le fallut-il jetter.

CHAP. XVII. Il vient aussi quelquefois par tout le corps du Cheval des fics en grand nombre, mais ils ne font aucun dommage; & comme ils ont la racine plus menuë que le corps des fics, on y attache de la ficelle qu'on resserre tous les jours, & avec le temps ils sechent & tombent, pourvû qu'on commence à les resserrer passé le plein de la lune, & dans le decours, & qu'on les frotte tous les jours avec du jus de pourpier, ou du lait que les figues vertes rendent quand on les rompt. Il n'y a gueres de ces fics que l'on n'extirpe dans un declin de lune; il faut resserrer la ficelle de trois jours en trois jours; d'autres fois ils tombent tout seuls, & le Cheval en est délivré, si ce n'est certains gros fics qui sont larges par la racine comme des écus blancs & plus. Ils paroissent d'abord à fleur de peau; la place est vive, & jette des eaux puantes: si on neglige ces fics, ils grossissent comme des demy oranges, & sont fort vilains; on les desseche avec de l'eau jaune, en les touchant tous les jours, & les poudrant avec l'os de seche pilé, & continuant on les amortit ensorte qu'ils ne paroissent plus: ils viennent au col à l'endroit de la saignée, souvent par une saignée faite avec lancette ou flamme qui ne sera pas nette; il en vient aussi au plat des jambes de derriere dans le milieu. Le meilleur remede que j'aye trouvé aux uns & aux autres, est l'eau jaune, ou l'eau vulneraire decrite au Chapitre CVII. de la premiere Partie. Il faut tous les jours laver le fics avec de l'urine, puis le toucher avec l'eau vulneraire, & par dessus de la poudre d'os de seche; en continuant dans un mois le fics sera desseché, & comme il n'a point de racines, il ne reviendra plus. Il peut arriver que le fics aura fait une espece d'ulcere qui sera longue à dessecher & à guerir; mais si l'on continuë jusqu'au bout elle l'extirpera. Enfin quoyque ce ne soit pas ici l'endroit où l'on doive voir les remedes, j'ay toutefois ajoûté celuy-cy, parce qu'il est facile, & qu'il ne vaut pas la peine d'en faire un Chapitre exprés.

Les mulles traversieres sont des crevasses qui entourent le derriere du boulet à l'endroit du ply d'iceluy, & souvent au dessus de ce ply, où est la crevasse, il s'en forme quelqu'autre: on appelle ce mal mulles traversieres, ou mulles traversines. Cette incommodité est plus douloureuse que la précedente; car lorsque le cheval chemine, ce ply qui est au boulet s'ouvre & se ferme par le mouvement que fait le boulet, & ainsi lui cause de la douleur. Difficilement ce mal se peut secher, par la raison du mouvement qui le tient ouvert, & qui entretient l'humeur qui le nourrit. Ceux qui ne connoissent pas ce mal le nomment une crevasse; c'est une crevasse en effet, qui se nomme une mulle traversiere.

Ce deffaut ne peut empêcher d'acheter un Cheval, si la jambe n'est pas gorgée ou enflée, quoyqu'aux Chevaux de carrosse les moindres maux de jambes soient à craindre par la suite fâcheuse qu'ils ont : souvent ce mal fait boiter jusqu'à ce qu'on en ait ôté l'acrimonie, la chaleur & l'enflure. CHAP. XVII.

Outre les queuës de rat, les poireaux & les mulles, il vient des eaux qu'on appelle de mauvaises eaux ; elles ne viennent presque jamais aux jambes de devant, mais plûtôt à celles de derriere ; ces eaux sont comme du pus ou de l'humeur puante, qui sortant au travers des pores du cuir, l'amortissent & le rendent blanchastre : elles n'ulcerent point si ce n'est au ply qui est dans le pâturon, ou à celui du boulet. Cette infirmité est aisée à connoître en levant les pieds de derriere, & foüillant dans le pâturon : on trouve d'abord l'humidité sous le poil qui est trés-puante, & croît autour du pâturon & du boulet, & quelquefois jusqu'au jarret. Il faut remarquer que l'on seche ces eaux pour un tems, & assez facilement ; mais elles reviennent ensuite. Il est aisé à connoître lorsqu'elles ont été dessechées ; car on trouve dans les pâturons des ordures que les drogues qu'on avoit mises pour dessecher ont ramassé.

Les mauvaises eaux ne sont pas grande chose au commencement, parce que facilement on en arrête le cours ; elles font enfler le boulet & le pâturon assez souvent, tiennent les jambes roides, amaigrissent les Chevaux, & font separer la chair ou le vif d'avec la corne au long de la couronne sur le talon. Presque tous les maux des jambes commencent par des eaux : ainsi elles sont l'origine des poireaux, queuës de rat, arrêtes, mulles & autres maux qui font perir les chevaux par les jambes. Depuis que l'enflure a croupi long-temps aux jambes de derriere, on y est attrapé lorsqu'on espere de les desenfler : ces maux ne cedent pas facilement aux remedes, l'humeur est trop endurcie & congelée ; c'est pourquoy dans l'incertitude si le mal est récent, je croi qu'on ne doit point acheter des chevaux de carrosse avec les jambes gorgées & dures, hors que le prix en fût doux.

Je ne laisserois pas d'acheter un jeune Cheval avec quelques eaux dans le pâturon, pourvû que le jarret fût sec, & le ply de même, & que la jambe ne fût point gorgée, c'est-à-dire enflée. Les Marchands de Chevaux ne sont pas si grossiers de mettre en vente des Chevaux qui ont des eaux ; car ils les dessechent du soir au matin lorsqu'il n'y a point d'enflure ; mais lorsque les jambes sont gorgées, quelque chose qu'ils vous disent, il n'en faut pas prendre ; car ils sont empêchez à les dégorger ne bougeant de l'écurie, & sur tout lorsque les Chevaux ne se couchent pas.

CHAP. XVII. Les maux des jambes de derriere sont très-dangereux aux Chevaux de carrosse, sur tout à ceux qui ont les jambes fort chargées de poil, parce qu'ils travaillent dans les Villes où il y a de la bouë pleine de nitre ou de sel fort acre, à moins que d'un soin trés-exact pour les tenir nettes; les bouës envenimeut tellement cette partie, qu'elle se rend sujette à des maux rebelles aux remedes, ensorte qu'on ne peut les guerir; même les Chevaux qui ont beaucoup de poil aux jambes, si on y laisse séjourner la bouë & la crasse qui s'y ramasse, les cauterissent, & l'ouverture étant faite, la fluxion se jette dessus, qui entretient un égout de toute l'impureté du corps, qui pourrit la jambe du Cheval, & lui cause tous les maux que nous venons de dire; c'est pourquoi ceux qui achetteront des Chevaux avec beaucoup de poil aux jambes, qu'ils fassent en même temps provision d'un Cocher ou d'un Palfrenier qui les tienne bien nettes, & qui n'épargne ni le temps ni sa peine pour en sortir à son honneur & au profit de son Maître. Avec tout cela si la jambe est chargée de chair & le jarret charnu, vous n'en aurez jamais de satisfaction.

En achettant un Cheval de carrosse, la plus assurée remarque pour sçavoir s'il sera sujet aux maux de jambes qui les font perdre & qui les ruinent davantage, c'est de les choisir autant qu'il se peut avec peu de poil, tant pour le soulagement de vôtre Cocher, que pour vôtre satisfaction; quoique ce ne soit pas le poil seul qui fait venir les maux comme nous avons expliqué; mais il y aide & est comme une cause ajointe. Il faut sur tout qu'ils ayent les jarrets secs, c'est-à-dire bien vuidez, sans chair, point de vesigons, ni de varisses, ni d'autres deffauts notables, la jambe plate, nerveuse & déchargée de chair, sans enflure au boulet & hors d'accident, ils n'auront point de maux aux jambes. J'aimerois mieux pour mon compte que le Cheval de Carosse eût beaucoup de poil aux jambes que des jarrets gras & enflez; car avec ce dernier deffaut, il aura beaucoup plus de maux aux jambes qu'avec l'autre, supposé qu'on tienne les jambes bien propres, & que le bouchon jouë son jeu.

Si vous entreprenez la cure de ces maux en hyver, elle vous donnera beaucoup de peine; mais dans le beau temps d'été l'emmiellure blanche produira des effets que vous n'auriez osé esperer.

Il faut voir outre ce que dessus si les boulets ne sont point enflez ou couronnez comme ceux de devant, s'il n'y a point de mollette, si le Cheval étant arrêté, loge son boulet à côté, le deboitant comme s'il avoit une entorse, ou en avant, ou s'il le porte si bas qu'il rende la jambe difforme; il y a des Chevaux qui ont cette foiblesse au derriere & ne l'ont pas au devant.

Remarquez aussi si la mollette tient du nerf, car c'est un des plus grands deffauts d'un Cheval. Ces mollettes qu'on appelle nerveuses estropient les Chevaux; il n'y a point d'autre remede que le feu. Une mollette nerveuse seule doit empêcher d'acheter un Cheval. CHAP. XVII.

Ensuite il faut voir si le Cheval est rampin, ce que vous connoistrez levant le pied; car ils ne marchent que sur la pince, & le fer est tout usé; le nerf de la jambe se retire, & tant plus le Cheval vieillit, c'est toûjours en empirant. On remedie à ces maux par la ferrure quand les Chevaux sont jeunes.

Du reste il faut faire les mêmes observations que j'ai fait faire aux jambes de devant pour les crapaudines, javarts & autres maux qui leur sont communs.

Aprés avoir consideré tout ce que je viens de dire, il faut encore voir si le Cheval est droit, c'est-à-dire, s'il ne boite point; vous le connoîtrez au pas & au trot, car au galop on y connoit peu, sur tout au devant, à moins d'avoir une longue expérience, & encore moins s'il est galopé par un homme de Cheval.

Le meilleur pour connoître si un Cheval boite, est de se servir de la méthode dont on use pour les Chevaux de carrosse, qui est de les faire troter en main sur le pavé; c'est là qu'on ne sçauroit déguiser un Cheval quand il boite, & c'est la véritable pierre de touche pour n'y être pas trompé à toutes sortes de Chevaux, non seulement pour voir s'ils boitent; mais pour remarquer leur force & leurs reins.

Quand un Cheval trote en main, il faut observer le lever, le soûtient, & l'appuy de la jambe, comme j'ai dit ci-devant parlant du pas, Chapitre XI. s'il tient les reins droits sans les baisser & sans se bercer, la tête haute sans la branler; car s'il boite, il marquera tous les temps du trot avec la tête. Lorsqu'un Cheval se berce, ce que j'ai expliqué parlant du pas, c'est lorsque la hanche d'un côté se panche, puis de l'autre, tous les temps qu'il fait au trot; car il faut que sa croupe ne balance pas de la sorte, ou il témoigne qu'il n'a pas grande force.

Les Marchands de Chevaux sont obligez à les garantir des défauts suivants, de pousse, morve, droit, chaud & froid; c'est-à-dire, que le Cheval ne doit non plus boiter étant échauffé, que sortant à froid de l'écurie. Pour ces trois maux ou défauts, on leur fait reprendre un Cheval dans les neuf jours à Paris, & presque par tout.

Pour les autres défauts que nous avons expliqué dans les Chapitres précedens, il faut avoir les yeux les plus clair-voyans qu'on

CHAP. XVII. peut ; car les Marchands, que le Monde appelle Maquignons, n'en sont point garands, non pas même des yeux ; car on suppose que vous l'avez pû regarder & vous en appercevoir. Mais si vous achetez un Cheval d'un Gentilhomme ou d'un Bourgeois qui vous specifie par exprés qu'il ne le garantit pas, vous devez avoir recours à beaucoup de soin pour tâcher d'en découvrir tous les defauts ; lorsqu'un Cheval est payé, il est difficile de le faire reprendre.

Quand on achete un Cheval à Paris, il est bon de sçavoir de qui, crainte qu'il n'ait été dérobé, puisqu'il est permis à celui qui a perdu son Cheval de le reprendre où il le trouvera, & on est à courre sans sçavoir où pour, trouver son vendeur, & si vous ne le trouvez, le prix est perdu pour vous. Il en est de même des Chevaux qu'on achete dans les Marchez ; mais lorsqu'on les achete en pleine foire, on n'est pas sujet à ces recherches.

Il faut voir en outre si un Cheval dans l'écurie se plante & se situë bien, ayant la pince des pieds du derriere posée droit en avant, ne tournant pas la pince en dehors ni en dedans, ou avançant les deux pieds de derriere jusques sous le ventre, qui est la plus méchante de toutes les situations. On dit que le Cheval a les deux bouts ensemble en cette posture, c'est une marque de méchant Cheval, ou qu'il est bien harrassé ; qu'il cherche les moyens de soulager son devant, avançant les deux jambes de derriere pour leur faire soûtenir une partie du poids du corps.

Aprés avoir bien examiné vôtre Cheval de tout ce que dessus, en un clin d'œil, lorsque vous aurez un peu de pratique, s'il a un défaut, c'est la premiere chose qui vous tombera sous la vûë & qui vous choquera d'abord ; il faut sçavoir ensuite s'il a la bouche bonne.

De la bouche d'un Cheval, le moyen de connoître si elle est bonne & loyalle.

CHAP. XVIII. UN Cheval pour avoir bonne bouche doit avoir l'encolure relevée; que s'il l'a large & épaisse, il faut qu'il l'ait tout au moins bien tournée, les reins bons & bien faits, les jambes & les pieds aussi; s'il a tout cela, sans doute à moins d'accident il aura bonne bouche : voyez, ou plûtôt touchez l'os de la ganache, qui est proche de l'endroit d'où on tire les avives, un peu plus bas, & vous sentirez s'il est suffisamment ouvert, afin que le Cheval puisse bien ramener sa tête ; que si cet os est serré, & qu'il ait l'encolure fort roide & charnuë, ne se pouvant ramener, il seroit fort inutile qu'il eût bonne bouche ; car

vous ne pourriez vous en ſervir, & cet uſage de la bouche eſt ſeulement agreable lorſque la tête eſt ramenée en ſa bonne poſture; parce que nous n'en uſons pas comme les Cravates qui font porter leurs Chevaux le nez au vent, mais ils ſont fort ſujets à tomber: quand ils ſont en ce pays ici, les pierres les font broncher frequemment.

Vous avez des remarques particulieres pour voir ſi la bouche eſt bonne, au ſecond Chapitre de ce Traité, où je vous renvoye pour éviter les redites. Mettez le doigt dans la bouche du Cheval, & appuyez fortement ſur la barre: ſi vous remarquez que cela lui cauſe de la douleur, c'eſt une marque que la barre eſt ſenſible, & par conſéquent que la bouche eſt bonne; & ſi au contraire la barre n'eſt pas ſenſible, la bouche eſt mauvaiſe; car la bouche n'eſt bonne qu'entant que le Cheval y a plus ou moins de ſentiment, quoique le trop la rende mauvaiſe, comme nous dirons.

Paſſez les doigts au long des barres pour voir ſi elles ſont hautes, ſi elles n'ont point eſté rompuës ou bleſſées; ce que vous connoîtrez ou à la playe qui y ſera, ou aux cicatrices, leſquelles ſont preſque autant à craindre qu'une mauvaiſe bouche; car quoique la playe puiſſe guerir, la cicatrice enſuite n'a jamais le ſentiment que la barre auroit, ſi elle en étoit exempte; & cette playe ou cicatrice n'a eſté faite que par quelque cauſe qui peut dénotter une mauvaiſe bouche: elle peut provenir de la main rude du Cavalier, ou d'une méchante bride. Le plus fâcheux qu'il y a de ces grandes playes des barres, eſt qu'il en tombe des eſquilles d'os, où il demeure un creux, lequel quoyque couvert de la cicatrice, outre qu'elle n'eſt pas ſi ſenſible qu'auparavant, le mords ne peut que porter inégalement.

Si la barre de même eſt bleſſée, on peut inférer, ou que le Cheval a la bouche mauvaiſe, ou qu'elle s'appuye trop ſur la main en voyage, ou que le Cavalier a la main rude, la gourmette mal faite, comme ſont ou les menuës ou les quarrées, ou la barre fort tendre; mais il faut quand on les achepte conclure toûjours contr'eux, & croire qu'il a eu la barre bleſſée pour avoir eu la bouche trop ferme & peu ſenſible.

Enfin pour connoître avec une entiere certitude la bouche du Cheval, il le faut faire partir de la main & le faire arrêter; au partir vous verrez s'il ne begaye point, c'eſt-à dire, s'il ne bat point à la main; lorſqu'ils ont la bouche trop ſenſible & chatoüilleuſe, ne pouvant ſouffrir l'appuy, ils battent à la main, ſur tout en partant; à l'arrêt vous verrez s'il arrête facilement au moindre mouvement de main, avec la tête ferme & en bon lieu.

CHAP. XVIII.

Il faut partir & arrester tout court deux ou trois fois; s'il s'en acquite bien, ce sera une marque non seulement de bonne bouche, mais de bonne vigueur; si le partir est prompt, & les arrests justes, avec la teste ferme, c'est une trés-bonne marque, & qu'il a des reins, car aprés une action violente comme est la course où le Cheval étend son corps, s'il arreste autant court qu'on veut, c'est une marque assurée de bonne bouche, qui par sa sensibilité oblige le Cheval à rassembler dans un instant toutes ses forces étenduës & allongées par la course pour se mettre sur le cul; s'il repart d'abord promptement sans hesiter & s'arreste tout court, il se pourra inferer aprés deux ou trois fois de ces partis & arrests, que le Cheval a trés-bonne vigueur, & bonne bouche & des reins. Il est bien vrai que si c'est sous un bon homme de Cheval, & que le Cheval soit dressé, ou tout au moins qu'on lui ait appris à former de bons arrests, autant qu'il en est capable, l'homme de Cheval le menagera, en sorte que plus facilement il fournira à ce que nous venons de dire; mais s'il part & arreste tout court deux ou trois fois sous un homme ordinaire, je croi qu'on peut dire que le Cheval a bonne vigueur, de la force & bonne bouche, puisqu'il est parti avec vîtesse, & a fourni des arrests trés-violents & fort contraints par un mouvement de main sans violence.

Remarquez, s'il vous plaist, qu'il ne faut pas se persuader que les arrests les plus courts soient les meilleurs, au contraire ce sont les moindres & les plus dangereux; si on n'en use modestement & rarement, on aura bien-tost ruiné les jarrets d'un Cheval, & mis en desordre la bouche. Il ne faut qu'un mauvais arrest pour gâter un Cheval, & lui faire faire quelque effort, duquel il vaudra moins tout le tems de sa vie; mais quand on veut achetter un Cheval, on fait comme quand on achette une arme à feu, qu'on charge plus extraordinairement au premier coup que jamais on ne fera; de mesme on se sert de cette méthode des arrests courts, qui est trés-mechante & fausse en toute autre occasion. Il faut outre ce que j'ai dit de la bouche, qu'elle soit pleine d'écume, ce qui sera s'il a ce qu'on appelle action de bouche, c'est-à-dire, s'il mâche continuellement son mords, ou se joüant avec la bride, qui est une marque de bon Cheval, & peu de méchans Chevaux ont cette action. Il ne faut pas estre connoisseur pour juger si la bouche est bonne; il faut seulement sentir si on arreste facilement un Cheval aprés une course violente; soit dit pour les Chevaux communs, sur quoy on va par pays.

Les Chevaux qui n'ont pas la bouche écumante & fraîche peuvent

vent être mal composez dans le corps, avec le foye trop chaud & sec, qui consument toute cette humidité, laquelle par l'agitation de la langue se change en écume. CHAP. XVIII.

On peut remarquer si cette écume est trop coulante & fluide, ou pâle, grise, ou jaunâtre, ce qui signifieroit un cerveau mal temperé; si elle est blanche & épaisse, s'attachant aux levres & à la branche, il faut croire que la bouche est bonne, & que le Cheval est bien composé, & bien sain dans le corps. Cette derniere remarque de la bouche écumante, & de la différence de l'écume ne plaira pas à tout le monde, & si on la juge mauvaise, ce qu'on n'oseroit faire, tout au moins on la croira inutile; mais comme j'ai entrepris de ne rien obmettre de ce qui regarde le Cheval, je prie le Lecteur de recevoir les avis que je lui donne dans le même esprit que je les lui offre.

On peut ensuite prendre garde si la bride qu'il a dans la bouche n'est point si rude qu'elle puisse par ses violens effets obliger le Cheval à former ses arrests si courts & si contraints, ce qui pourtant est mal-aisé à cacher; car avec une bride si rude le Cheval fera grimace, il begayera ou ouvrira la bouche, ou fera les forces: que s'il ne le fait point, il aura la bouche en sang, blessée, ou fort écorchée, ce qui sera une marque infaillible ou de la mauvaise bouche, ou de bride trop rude, ou du Cavalier, ou de tous les trois.

Pour juger de la vigueur & de l'agilité d'un Cheval.

IL est trés-difficile de donner des regles certaines pour juger de la vigueur, de l'agrément, & de la force d'un Cheval: outre ce que j'en ai dit, le plus facile moyen pour connoistre en particulier sa vigueur, sera de pincer avec les éperons en une place, sans lui faire peur des jambes, ni l'intimider en aucune façon d'ailleurs, il faut étant arrêté approcher les éperons au poil seulement, qui est ce qu'on appelle pincer. Si vous voyez que le Cheval se tremousse fort, c'est un signe qu'il a l'éperon fin; que s'il ne se remuë point trop pour le pincer, je croi assez à propos de faire appuyer vertement les deux talons, & de tenir la main, le contraignant de ne bouger d'une place. Si le Cheval se met ensemble, & tâche à échapper de la main avec action du pied témoignant inquietude, sans tendre le nez, & mâchant son mords, ce sera une marque de vigueur & de cœur. En un mot on appelle un Cheval vigoureux celui qui a l'éperon fin, c'est-à-dire, qui est sensible à l'éperon. Il y a des Chevaux qui témoignent grande vigueur en les pinçant; mais ils CHAP. XIX.

CHAP. XIX. en perdent d'abord la mémoire, & sont d'un naturel si paresseux & si écoutant, que quoiqu'ils ayent l'éperon fin à cause qu'ils ont le cuir sensible, ils ne sont jamais agreables, n'employant pas leur force si l'on n'a continuellement l'éperon au poil. Les Chevaux de cette sorte sont plûtôt chatoüilleux que véritablement sensibles, & quand ils seroient fort sensibles, s'ils sont si paresseux qu'ils oublient d'abord le coup, comme il arrive fort souvent, on peut dire que le Cheval est vigoureux, mais paresseux, & conclure qu'il n'aura jamais d'agréement, ni au manege, s'il en est capable, ni à la campagne.

Il est à remarquer que la vigueur est trés-différente de l'ardeur: un Cheval vigoureux doit estre estimé, & un Cheval ardent n'est bon à rien; un Cheval pour estre vigoureux, doit estre froid, marcher sans inquietude, & ne marquer qu'il a de la vigueur que lorsqu'on le recherche; un Cheval ardent, quoiqu'il témoigne & donne tous les signes que le Cheval vigoureux donne, & comme en effet il le peut estre, est néanmoins fort incommode, parce qu'il ne se sert de sa vigueur que pour incommoder & déplaire à l'Homme qui le monte, & non pas pour le servir en ce qu'il lui est nécessaire. Le desir excessif qu'il a d'aller en avant turbulemment, & à contre-temps, & lorsqu'on ne le veut pas, lui fait prendre tant d'inquietude, qu'il est souvent prest de forcer la main, & de se jetter sur les talons sans obéïssance. Peu de gens sçavent faire la différence qu'il y a de la vigueur à l'ardeur, & la plûpart pour loüer leurs Chevaux, disent qu'ils ont la plus grande ardeur du monde; & cela s'appelle parmi les connoisseurs, blâmer un Cheval au lieu de le loüer. Pour exprimer cette ardeur, ils disent encore que leur Cheval a le plus grand feu du monde, c'est-à dire, qu'il n'est bon que pour des jeunes étourdis qui ne sçavent pas ce qu'ils souhaitent. J'ai donné cet avis ailleurs, c'est une méthode que je garde d'avertir souvent des choses de conséquence, afin que si on n'y a pas fait réflexion la premiere fois, on s'y attache la seconde, & je crois que la méthode est bonne, particulierement pour tous les jeunes gens.

Il ne faut pas traiter de la sorte les Chevaux de force & d'échine, ni les Chevaux nobles; à la moindre action que le Cavalier fait, comme s'il serre le gras des jambes, ils feront quelque action de vigueur, voulant partir, ou sautant en une place; que s'ils sentent tant soit peu le fer, ils doubleront des reins en une place, ou iront en avant en noüant l'éguillette une couple de fois, pour avertir celui qui est dessus de serrer les cuisses; mais comme ces sortes de Chevaux ne sont pas propres pour tout le monde, les gens qui les marchandent les con-

noiſſent aſſez ; c'eſt pourquoi je n'en dis pas davantage, n'étant pas à propos de vouloir preſcrire des leçons ſur la connoiſſance des Chevaux à ceux qui continuellement les dreſſent, & qui en doivent connoiſtre le fond.

Il y a des Carognes qui n'ont autre défenſe quand on leur appuye les éperons que de ruer juſqu'au bout : un bon Bourgeois qui ſera incommodé par de pareilles ruades, dira que ce Cheval a grande force, & qu'il ſeroit bon pour faire un ſauteur dans un manege ; mais, ſauf meilleur avis, je tiens que la plûpart des Chevaux qui ruent nous font voir leur poltronnerie, eſperant par-là de fuir le travail. Tout Cheval qui ne fait que ruer a plus de méchanceté que de force, & tout Cavalier qui laiſſe ruer un Cheval ſous lui, peut eſtre homme ſçavant, ce qu'on appelle un grand clerc ; mais ſur ma parole, il eſt mauvais homme de Cheval, puiſque c'eſt toûjours la faute du Cavalier quand le Cheval ruë ſous lui plus d'une fois. Les Hommes de Cheval ſçavent ſi je dis vrai.

Il y a des Chevaux à qui donnant des éperons, ils ne les veulent ſouffrir ni avancer ; mais s'y attachant ils ruent & reculent, & ſe font battre ſans vouloir aller en avant ; que ſi on les preſſe trop, ils piſſent ſans vouloir paſſer outre. On appelle ces ſortes de Chevaux ramingues ; ſi c'eſt un hongre, mal-aiſément perdra-t-il cette humeur, & ſur l'eſperance de le réduire je ne l'acheterois pas. Les Chevaux hongres quand ils ont pris un vice, mal-aiſément le perdront-ils, lorſque l'habitude eſt contractée & le mal envieilli : ſi c'eſt un Cheval entier, il le perdra peut-eſtre pour un temps, s'il eſt ſous la main d'un bon homme de Cheval ; mais s'il a ſeulement une fois gagné ſous quelqu'un, ce ſera à recommencer de plus belle. On appelle ces ſortes de Chevaux ramingues, qui reſiſtent & s'attachent aux éperons, au lieu qu'un bon Cheval doit fuir pour les éperons. Ce n'eſt pas que les hongres ne ſe puiſſent aſſez facilement réduire à l'obéïſſance, quand ils n'ont pas vielli dans quelqu'autre défaut que celui d'être attaché aux éperons, particulierement s'ils ſont ſous un bon Homme de Cheval ; mais s'ils ſont montez par quelque beneſt, ils ſeront bien-tôt pires qu'auparavant ; en un mot tout cheval hongre, entier, ou Jument, s'il ne fuit pour les éperons, & qu'il s'y attache avec opiniâtreté, n'eſt pas recevable, on doit les croire Chevaux de méchante nature, incapables de ſervir agreablement.

Quand vous montez un Cheval pour l'eſſayer, s'il veut aller où il lui plaiſt, & refuſe d'aller où vous voulez, & ſe défend de toutes les manieres qu'il peut pour ne point vous obéïr, il faut le rebuter comme un Cheval retif le doit eſtre ; car il faut acheter des Chevaux

CHAP. XIX. qui n'ayent point d'autre volonté que celle de celui qui le monte; mais il ne faut pas confondre le défaut d'estre ramingue, avec celui d'estre retif; car le Cheval ramingue est celui qui s'attache aux éperons, qui y resiste, & qui au lieu de fuir quand on lui donne des éperons, s'arreste, ruë, saute, recule, & fait son possible pour n'y point obéir. Ces sortes de Chevaux ne perdent jamais entierement ce vice; les Chevaux retifs veulent aller où il leur plaît, & quand il leur plaît, resistent au Cavalier, & se deffendent pour ne pas obeir; il ne faut point prendre de ces sortes de Bestes.

Enfin sans ennuyer davantage le Lecteur, je croy que la meilleure regle est de choisir les Chevaux quand on le peut, qui apprehendent fort les coups, & craignent jusqu'au moindre signe du coup, qui au seul serrer de la jambe, ou plûtôt des cuisses sont en allarme & en crainte, & le tout sans ardeur, c'est à-dire, qui ne prennent du feu que ce qu'on leur en veut donner. Voilà comme je les cherche quand ils ont bonne bouche, & je croy que tout le monde sera de mon sentiment. Un Cheval sans défaut notable, qui va le pas déliberément & seurement, & sans se faire trop solliciter, & qui du pas se met au galop sans ardeur, du galop se remet au pas sans inquietude, mâchant son mords, qui trotte avec liberté d'épaules, galoppe aisément en s'ébroüant: s'il galoppe aisément, il galoppera long-temps & plaisamment, puisqu'il a de l'haleine; s'il est bien assis, & qu'il témoigne avoir des reins & du nerf, ayant la carriere vive & unie, & l'arrest leger & juste, la teste ferme, l'appuy de la bouche égal & fidele, il peut avec ces qualitez estre acheté sans y plaindre l'argent; car on trouve de la marchandise à tout prix: on n'achete pas les Chevaux au poids ni à la grosseur comme les Bœufs; la taille, la vigueur, l'agreement, la souplesse, la legereté, & la force sont choses rares, on les paye cherement.

Bien des gens voudroient trouver toutes les bonnes qualitez à un Cheval, & en donner peu d'argent; il ne se peut, ou celui qui le vend avec toutes les qualitez ci-dessus à trés-bon marché, est un médiocre connoisseur, ou bien le Cheval ne lui coûte rien, lui ayant été donné, ou l'ayant volé.

Je donne un conseil à mes amis sur l'achat des Chevaux, de ne les jamais acheter chers, s'ils n'ont l'éperon fin; il ne faut pas estre connoisseur pour s'en appercevoir, car on sent facilement si un Cheval répond aux éperons: il n'en faut pas non plus acheter de chers s'ils n'ont bonne bouche, ce que tout homme le moins connoissant du monde peut facilement juger. Ayant poussé un Cheval, il est aisé à juger si on le peut arrester facilement. Quelques bonnes qualitez qu'un Cheval

ait, s'il n'a pas ces deux-là, que tout homme eſt capable de juger, je ne croy pas qu'on doive l'acheter cher, & jamais il ne peut paſſer trente-piſtoles, de quelle taille qu'il ſoit. CHAP. XIX.

En Eſpagne ſi on achete des Poulains dans les Haras, le prix eſt reglé pour chaque Haras: on ſçait le prix qu'on vend ceux de deux ans, de trois ou de quatre; vous y choiſirez des Poulains de l'âge qu'il vous plaiſt, & vous les payez au prix que ceux de cet âge ſont taxez: ainſi vous eſtes aſſuré de n'eſtre pas attrapé pour le prix; mais depuis qu'ils ont eſté montez, & qu'on les a nourris dans les écuries, ils augmentent infiniment de prix, lequel n'eſt plus reglé que ſelon le caprice de celui qui les vend, & toûjours fort chers.

De quelle maniere il faut monter un Cheval qu'on veut acheter.

APrés avoir vû le Cheval ſous un autre, il eſt à propos de le monter, pour ſentir & connoiſtre vous-même ſi ſon allure vous agréera; un homme de Cheval jugera d'abord par tous ſes mouvemens s'il a de la force, de la legereté, & s'il eſt agreable; mais on ne le peut enſeigner, il faut s'eſtre appliqué long-temps & avec ſoin à cela: je croy que la meilleure methode pour connoiſtre le fond de la vigueur, de la bonté & de l'agréement d'un Cheval, eſt celle-ci. CHAP. XX.

Prenez le Cheval au ſortir de l'écurie, qu'il n'ait point eſté monté ce jour-là, s'il ſe peut, & ſans l'animer, ni lui faire peur ni des jambes, ni de la gaule, lui lâcher quatre doigts de bride plus qu'il ne faut pour le tenir dans l'appuy de la main, le laiſſant aller le pas à ſa fantaiſie & ſur ſa foy, la teſte baſſe s'il le veut, ſans lui faire aucune peur; ſi vous avez patience un quart-d'heure pour le laiſſer aller dans cette négligence, s'il doit broncher, il bronchera plus d'une fois, & peut eſtre donnera du nez en terre s'il y eſt ſujet; s'il eſt peſant à la main, il ira entierement ſur le mords, & chargera la main; s'il eſt pareſſeux, il diminuera inſenſiblement ſon train, & s'arreſtera enfin; pour le chaſſer en avant il faut branler le corps & les jambes, meſme les bras comme font les Valets quand ils vont à l'abrevoir, infailliblement vous connoiſtrez mieux voſtre Cheval en demi-heure qu'en une demi-journée; ſi aprés cette épreuve vous le faites marcher un pas averti, & qu'il ſoit dans la crainte des talons, il mettra tout ce qu'il a de force & de vigueur enſemble pour vous ſatisfaire, au lieu que ſi vous le laiſſiez toûjours aller negligemment & ſur ſa foy, il ne s'aidera gueres à vendre, puiſqu'ordinairement les Chevaux dans les cent premiers pas qu'ils font témoignent

CHAP. XX. de la vigueur, à cause qu'ils ont encore la mémoire des coups reçûs ; mais si étant dessous vous, ils ont une fois perdu cette apprehension par la négligence que vous apporterez à les chasser, & par la mollesse de vos cuisses & de vos jambes, & que nonobstant ils marchent la teste levée, mâchans leurs mords, le pas hardi & relevé, sans broncher, ni rencontrer les pierres, sans doute ces sortes de Chevaux seront vigoureux & bien allans ; ce sont ceux-là que l'on peut acheter cherement, car il y en a peu de cette fabrique.

Pour les Chevaux d'amble, il faut qu'ils aillent rondement & uniment, c'est-à-dire que le derriere suive bien le devant, non point comme ceux qui vont de deux pieces, & sur tout vous devez remarquer si celui qui est dessus est sans mouvement ; ce qui sera une marque assurée qu'il va bien, non seulement pour l'amble, mais aussi pour le pas.

Il faut en outre qu'ils aillent de même cadence, c'est-à-dire tous les temps de même mesure, non point comme aucuns en trois temps vistes, & trois doucement, la teste & l'encolure haute, & les hanches basses, parce que les hacnées qui vont les hanches hautes & roides, sont rudes à leur train, se fatiguent extrémement, & lassent l'homme. Il y a des Chevaux d'amble qui secouënt la croupe à tous les pas qu'ils font : ensorte que leur croupe va comme la Mer par ondes, se haussant, & se baissant incessamment. C'est une fort mechante allure qui lasse les Chevaux, & les empêche d'aller bien loin ; parce qu'ils ne marchent pas les hanches basses & pliées. Tout Cheval d'amble qui ne va pas de la sorte, n'est jamais agreable ; il faut de plus qu'il ait du mouvement suffisamment aux jambes de devant.

La meilleure remarque aux Chevaux d'amble pour connoistre s'ils vont bien, est de remarquer si en allant l'amble, ils posent le pied de derriere à terre, un pied & demi ou deux plus avant qu'ils n'ont posé le pied de devant, & plus ils avanceront le pied de derriere en avant, & le poseront à terre au-delà de l'endroit où ils avoient posé le pied de devant, & mieux ils iront l'amble ; au contraire, parce qu'ils ne sçauroient beaucoup avancer le pied de derriere pour le poser bien avant au-delà de l'endroit où ils ont mis le pied de devant à terre, sans plier les hanches, qui est la perfection de l'amble.

Si on n'a pas pris garde de prés au mouvement des jambes des Chevaux à l'amble, on sera surpris comme il se peut que les Chevaux d'amble qui levent le pied de devant & de derriere d'un même côté & en même temps en l'air, pendant que les autres deux de l'autre costé, sçavoir de devant & de derriere sont à terre ; & ainsi alter-

nativement ; comment ces deux pieds d'un même côté se peuvent-ils poser à terre l'un aprés l'autre ; c'est une affaire de fait, observez-le, vous trouverez que le pied de devant se pose à terre le premier ; ensuite, mais assez prestement, le pied de derriere se met à terre aussi-tost que celui de devant est levé, & cela d'un même côté, & ces deux-ci étant à terre, les autres deux pieds de l'autre côté, font la même action, & ainsi alternativement. CHAP. XX.

Il y a beaucoup de Chevaux de pas qui ont les hanches si roides, qu'en cheminant ils ne les plient point, & sont si rudes qu'ils fatiguent furieusement les reins du Cavalier allant le pas ; ce qui arrive sur tout aux Chevaux qui sont à demi ruinez à force de porter la malle ; quand ils n'ont plus de malle ils marchent avec les hanches roides, & incommodent trés-fort celui qui les monte ; que si vous les chargez, leur mettant une malle assez pesante, ils marchent agreablement ; car ils sont obligez à plier les hanches ; le remede est bon, mais il est un peu violent à en user à la longue. Tous les Chevaux qui ont le derriere roide, marchent mal, ils ne se sont pas tous enroidis à porter la valise, il y en a qui ne l'ont jamais portée ; mais cela peut estre causé ou par le travail, ou pour avoir les hanches trop courtes. Les hanches trop courtes sont celles qui descendent à plomb depuis l'os de la hanche jusqu'au boulet ; comme ces Chevaux ne plient qu'avec peine le jarret en cheminant, il faut qu'ils marchent roides derriere sans estre ruinez de travail ; car quoyque poulains ils marcheront de la sorte, & divertiront celui qui les montera.

Enfin quelque train que le Cheval aille, s'il est sur les hanches, il en sera plus agreable : il y a certains Chevaux qui au sortir de l'écurie plient fort les hanches, & vont le cul fort bas, ils ne peuvent gueres durer à ce train, parce que c'est un mouvement trop contraint. Le Cheval met toutes ses forces ensemble pour soulager ses mauvaises jambes de devant. Et comme toute action violente ne peut durer, il ne peut long-temps continuer celle-ci, & reprenant son train ordinaire, il va secoüant la croupe à chaque pas, & marche fort desagreablement tout le reste du temps.

Il y a pourtant des Chevaux qui ayant de trés-bons reins, plient fort les hanches d'abord qu'ils sont hors de l'écurie : c'est à ceux-là une marque de reins & de force, puisque s'ils sont montez par un Homme de Cheval, il leur fera continuer leur train, sans intermission avec les hanches basses, ce qu'ils ne pourroient faire sans avoir outre les reins bons, beaucoup de souplesse & la bouche trés-bonne : ces sortes de Chevaux sont rares & fort chers.

CHAP. XX.

Presentement il nous reste à parler des Chevaux qui aubinent, ou qui vont l'entre-pas, ou bien le traquenart, & autres trains rompus, qui ne valent rien, parlant generalement; car comme ces allures sont mêlées de l'amble & du pas, qui est ce qu'on appelle l'entre-pas, ou de l'amble & du galop, qu'on appelle l'aubin, ils ne peuvent durer. Ordinairement ces Chevaux ont de l'ardeur, ce qui les oblige au sortir de l'écurie de prendre cette allure; quelquefois aussi c'est par foiblesse de reins ou de jambes: que si un Cheval n'est jamais allé l'entre-pas, & qu'il s'y mette de lui-même, c'est presque toûjours une marque qu'il a les jambes usées, ou qu'il a peu de force, & croit se soulager par cette sorte d'allure. Les Malliers dans les Messageries, qui son ceux qui portent les paniers, prennent ce train en portant le bast, & apprennent à marcher l'amble, à mesure qu'ils se ruinent.

Quelques ambles forcez, c'est-à-dire, les Chevaux qui ont appris à aller l'amble avec des cordages sans y avoir aucune disposition, ne sont pas agréables: ils n'ont au sortir de l'écurie qu'un quart-d'heure d'amble au plus, aprés quoi ils reprennent leurs vieilles allures, ou vont un petit pas, ou un méchant trot racourci. Veritablement la plus grande partie des Chevaux Anglois, vont un amble qui ne leur est pas naturel, & qu'on leur a appris; & il n'y a point de Chevaux au monde qui aillent mieux l'amble. L'on leur forme leur amble avec beaucoup d'art, & à d'autres à deux ans, ils leur mettent des cordes ou entraves, dans les herbages: on leur laisse ces entraves jour & nuit jusqu'à quatre ans, qui est environ le temps qu'on commence à les faire cheminer sous l'Homme. Par cette longue habitude, ils contractent une seconde nature, & vont l'amble quand on les presse, & leur pas naturel, quand on les laisse aller lentement.

Je me suis voulu mêler d'en mettre à l'amble avec les cordes & sans cordes. Ces Chevaux ne sont jamais venus à la perfection de quantité que je vois venir d'Angleterre, quoique j'en eusse appris la méthode d'un des plus habiles qui se soit mêlé d'en dresser; car en quinze jours sans cordes, il apprenoit & confirmoit un Cheval à l'amble. Mais ce qui est arrivé aux Chevaux que j'ay voulu dresser, est qu'ils se sont usé les jambes, & à force de les faire marcher cette allure contrainte, souvent ils se sont estropiez; & enfin pour la plus grande partie ils ont esté en un état qu'ils étoient bons à tromper, mais non pas à servir utilement. Si quelqu'un a ce dessein, je ne lui conseille pas de se servir d'autre méthode que de celle des Anglois.

Lorsqu'un

Lorſqu'un Cheval a naturellement un train rompu, & qu'il marche quelque temps l'amble, & enſuite de trot ou de pas, il eſt fort à propos de luy mettre les entraves ou cordages afin d'aider la nature à luy regler un train aſſuré ; ce qui réüſſira fort bien pour le faire aller un bon amble, & qu'il continuera long-temps : & ſi on ne luy mettoit point les entraves, ce qui en arriveroit de mieux, ſeroit qu'il iroit le traquenar, qui eſt une mechante allure.

Quand un Cheval a inclination à l'amble, la methode Angloiſe l'y fait très-bien réüſſir. Le mouvement du pas eſt aſſez opposé au mouvement du galop, & les qualitez que doit avoir un Cheval pour bien aller le pas, ſont differentes de celles qu'un Cheval doit avoir pour bien courre à la chaſſe, & même elles ſont en quelque maniere toutes contraires ; car pour bien aller le pas, il doit appuyer le pied ferme à terre, au lieu que pour bien galoper à peine doit-il toucher la terre, qui eſt une maniere de parler dont on ſe ſert, pour faire connoître qu'il doit galoper legerement & facilement ; de-là vient que les Chevaux qui vont fort bien le pas, ordinairement ne galopent pas dans la perfection ; & de même ceux qui galopent trés-bien, ordinairement ne vont pas ſi bien le pas ; il s'en rencontre pourtant qui marchent bien le pas & qui ont un beau galop ; mais cela eſt rare ; celuy qui n'ira point le pas, courra le mieux s'il a de la vigueur.

Il faut qu'un Cheval de chaſſe ſoit vigoureux, qu'il raſe le tapis avec les hanches (c'eſt-à-dire qu'il galope aſſis ſur les hanches) qu'il ne leve pas trop haut les jambes de devant, & le tout ſans ſe peiner beaucoup ; la teſte & l'encolure haute, ſans charger la main, qu'il s'ébrouë tous les temps, & s'il s'ébrouë il fera de grandes haleines. Lorſqu'on l'eſſaye, il faut remarquer s'il fournit toûjours également pendant le temps qu'on le monte, & à la fin le faire partir pour connoître à l'arrêt s'il a encore de la force, ce qu'on appelle reſſource, & s'il a l'éperon fin.

Voila ce que je vous avois promis de vous dire touchant les deffauts des Chevaux : ſi vous avez bien remarqué tout ce que j'ay dit, & ſi avec attention vous les ſuivez l'un aprés l'autre, certainement vous ne ſerez point trompé. Si vous n'êtes pas encore aſſez connoiſſeur, prenez garde à ceux que vous choiſirez pour vous aider à les achepter, car il ſe faut défier de ceux *quibus præter lucrum nihil eſt dulce*. Il eſt temps de finir ce Traité, qui ne peut être long pour ſon utilité : ſi quelqu'un le veut augmenter, il me fera un trés-grand plaiſir. J'ai encore à faire remarquer quelques circonſtances neceſſaires pour l'achapt des Chevaux, comme les poils, les baſanes, les

espics & autres que je décriray aux Chapitres suivans, qui sont assez curieux & recherchez avec soin.

Le Manege bien reglé ne peut user, ni ruiner les Chevaux ; comme quelques gens veulent dire.

CHAP. XXI.

QUOY que ce soit ma profession d'enseigner à monter à cheval à la Noblesse, & que bien des gens de qualité & de merite soient persuadez (tout au moins ils me l'ont fait croire) que je m'en suis acquitté jusqu'à present avec honneur, je ne me suis point mêlé d'écrire du manege ; j'ajoûterai pourtant icy un mot pour repondre à ces Messieurs, qui n'en ont qu'une mediocre teinture, & qui disent que le manege use & ruine les Chevaux ; ils tâchent de le persuader à tous ceux qui veulent les écouter : ils croyent que s'ils peuvent decrier & detruire les bons effets qui pourroient venir d'un manege bien reglé & bien entendu, ils éviteront la honte & la confusion qu'ils ont de n'y sçavoir que peu de chose, & de vouloir passer pour sçavans ; c'est pourquoy souvent contre leur propre connoissance ils blâment la bonne école, quoyqu'ils en ayent vû réüssir de trés-bons effets, seulement parce qu'ils ignorent les moyens de la mettre en usage. Pour ceux qui ne sçavent rien du tout, on ne doit pas s'étonner de ce qu'ils decrient le manege, parce qu'ils en parlent comme des aveugles des couleurs, sans sçavoir pourquoy : car à moins que d'être prevenu de cette mechante maxime de blâmer tout ce qu'on ne sçait pas, on ne peut croire qu'un manege bien entendu puisse ruiner un Cheval. Qu'on nous fasse voir des Chevaux employez à quelque usage que ce soit, servir vingt-cinq ans, comme on en voit trés grand nombre avoir servi ce temps-là avec force & vigueur dans des écoles : qu'on considere & examine les jambes, le flanc & la bouche des uns & des autres, on trouvera celles des Chevaux de manege belles & nettes, & des autres ou molettées, arquées, rondes ou droites, le flanc alteré & avalé, & la bouche ruinée, parce que tout le but du manege est d'assouplir les Chevaux & de les asseoir sur les hanches. Un Cheval souple & adroit se peinera & se fatiguera moins que s'il étoit mal adroit, gourd & lié d'épaules & de hanches ; s'il se peine moins, il durera plus long-temps, & s'usera moins. De plus comme les Chevaux finissent presque tous par les jambes de devant, s'ils sont bien assis sur les hanches, les reins & le derriere porteront toute la peine ; ainsi ils se conserveront saine & entiere la partie la plus foible, & qui se ruine la premiere, qui est le devant : en outre

qu'est-ce qui donne la souplesse & l'adresse aux Chevaux, qui les oblige de marcher & courre sur les hanches, que le manege bien reglé ? Même pour le pas on peut éprouver si un jeune Cheval qu'on aura trotté quelque temps dans les regles, n'ira pas la moitié mieux qu'auparavant, plus vîte, plus legerement, & plus agréablement : c'est une affaire de fait qui ne reçoit point de replique, que j'ay éprouvée cent fois ; & même j'ay eu des Chevaux de dix ans qui n'avoient jamais été le pas depuis qu'on s'en servoit ; je les ai fait aller trés-bien le pas. Veritablement ils avoient l'éperon fin & la bouche passable, non pas un, mais quantité ; cela se peut-il faire sans manege & sans art ? Est-ce gâter un Cheval s'il n'a point de pas de luy en donner ? & qui fait cela que l'école bien réglée ? Est-ce gâter un coureur Anglois ou François de le faire courre sur les hanches, d'abandonné sur les épaules qu'il étoit ? fera-t'on cela sans art & sans être homme de cheval ? Non assurement. Messieurs du bel air diront que cela se fera à force de courre, je le veux encore ; mais à force de courre, sera-t'il sur les hanches ? Il y sera peut-être lorsqu'il sera ruiné & n'aura plus de jambes. Pour le flanc personne ne doute que la trop grande quantité de foin ne contribuë à rendre les Chevaux poussifs ; au manege on ne leur en donne que ce qu'il en faut pour les faire boire ; à la campagne on les en créve, pour retablir par cette grande nourriture les esprits & la graisse que le travail a consommé. Une marque que le manege ne les peine & ne les travaille pas, est qu'on y entretient les Chevaux gras à pleine peau, avec la moitié moins de nourriture que ce qu'on donne aux Chevaux de campagne. Je croy qu'on peut conclure ce discours par une maxime veritable, qui est que le manege bien entendu, est au Cheval, ce que l'art du Lapidaire est au diamant brut, puisque d'une maniere de caillou, il devient par l'art de l'ouvrier un ornement digne des Rois ; & le sçavant Ecuyer par son art donne la souplesse & augmente la gentillesse au Cheval, lui facilitant les moyens d'employer agreablement sa force & son nerf, & le met en état de servir aux Rois, de les tirer des plus grands perils, & de les faire admirer dans les pompes & dans les carousels ; ce qui n'auroit pas été sans le secours du manege, comme le diamant seroit demeuré une espece de caillou sans l'art du Diamantaire. Il y auroit bien des choses à dire sur cette matiere, si je ne sortois pas des limites que je me suis prescrit : si quelqu'un y prend goût, & que sa curiosité le pousse à en sçavoir davantage, qu'il lise l'ouvrage de Monsieur de la Brouë, & celuy du Duc de Nieucastel qui est plus recent, il verra qu'il y a autant de difference d'un Cheval monté dans sa jeunesse par un Hom-

me de Cheval, à un autre qui ne l'a pas été, qu'il y en a d'un Maître à danser à un Crocheteur. Et de plus le Cheval qui aura été pris dans les bonnes regles, durera & se conservera au double de ce qu'il auroit fait.

Les noms de divers poils, avec les instructions qu'on en peut tirer.

CHAP. XXII.

COmme le poil des Chevaux donne assez de connoissance de leur temperament, & de leur constitution naturelle, il est trés-à-propos de déclarer ce que l'experience m'en a fait connoître, puisque sans doute du temperament & de la constitution du Cheval, depend sa bonté & son prix : Il faut donc commencer par les noms des poils, par leurs differences, & ensuite deduire ce qu'ils ont de bon & de mauvais.

Quoique l'on dise communément & veritablement de tous poils bons Chevaux, & de toutes marques bons levriers, il y a néanmoins beaucoup à considerer : il faut premierement sçavoir que pour parler en termes propres, on dit de quel poil est un Cheval, & non point de quelle couleur : Le plus ordinaire de tous les poils est le bay, dont il y a de plusieurs sortes; il n'y a personne qui ne sçache, qu'un Cheval bay est celuy qui est de la couleur d'une châtaigne, plus ou moins claire ou obscure, & c'est ce que le peuple dit être rouge.

Il y a des bais clairs; il y a des bais dorez qui tirent sur le jaune : les bais châtains approchent le plus de la couleur de la châtaigne; quelques uns sont bais à miroir, c'est-à-dire, qui ont des marques plus brunes sur la croupe, qui rendent la croupe pommelée : on dit seulement pommelé au gris, & pour les bais, on dit à miroir, ou miroüetté.

Bay brun est celui qui est presque noir, hors qu'il a du feu au flanc & au bout du nez; ce feu n'est autre chose que des poils tirans sur le roux aux flancs & au bout du nez; on les appelle bay-brun, ou brun-bay.

Tous ces bais, & même les bais clairs, ont toutes les extremitez & les crins noirs, & jamais il n'y a eu Cheval bay qu'il n'eût les extremitez, les crins & la queue noires.

Le poil noir est connu de tout le monde; il y en a de deux sortes, noir-morte, qui est le plus beau, c'est un noir fort vif; noir mal teint, qui s'explique de soy-même.

Il y a plusieurs façons de gris : le gris étant un poil mêlé de noir & de blanc, les uns en ont plus, les autres moins, & differemment placé, ce qui en fait la difference; gris tisonné ou charbonné, est celuy qui a des marques toutes noires, éparses çà & là sur le poil

blanc, qui sont larges comme la main ou environ. CHAP. XXII.

Gris pommelé est un poil trés-commun ; les Chevaux ont sur la croupe, ou sur le corps du noir & du blanc mêlé comme des roüelles.

Gris argenté, est un grif vif & beau, où il y a peu de noir mêlé, & seulement assez pour le distiguer du blanc.

Gris tourdille, est un gris pommelé, car le mot de tourdille est tiré de l'Espagnol, qui signifie gris pommelé.

Gris-sale, est un poil gris mêlé presque tout de noir ; c'est un poil assez beau quand les crins sont blancs : gris brun est le même qui a beaucoup de noir & peu de blanc ; gris rouge, celuy où il y a bay mêlé avec le noir, qui est trés-bon.

Des Chevaux pies, il y en a de noirs, de bais, & d'alzans ; leur nom vient de la ressemblance qu'ils ont avec les pies ; ils ont du blanc jusqu'au dessus du jarret, ou du genoüil, d'autres en ont en d'autres endroits du corps : le moins de blanc qu'ils ayent, c'est le mieux pour la bonté.

Rouhan est un poil assez bon & plus que les precedens : il y en a de plusieurs façons, à sçavoir :

Rouhan vineux, qui a la couleur approchante de celle du vin.

Rouhan cavesse de maure, est celuy qui a la tête & les extremitez noires ; quelques-uns les appellent cap de maure.

Le poil d'Etourneau approche du gris brun ou du noir, hors des poils blancs qui sont parsemez dru & menu par le corps du Cheval, qui l'empêchent d'être noir ; on l'appelle poil d'étourneau, à la ressemblance que son poil a avec le plumage d'un étourneau.

Auber, mille-fleur, ou fleur de pescher, est presque la même chose ; ce sont des poils rarement sensibles, mais ils sont beaux & plaisent, ils aprochent de la couleur des fleurs de pescher.

Alzan est un bay tirant sur le roux, c'est comme rousseau aux hommes, avec cette difference qu'il y a peu d'Alzans qui ne soient bons, sur tout ceux qui ont les extremitez noires, sçavoir queuë, crin & jambes.

Il y a plusieurs sortes d'Alzans, & la difference se tire particulierement des crins & de la queuë, dont le poil est different du corps.

Alzan poil de vache, avec les crins blancs, ou avec le crin de même couleur.

Alzan clair a ordinairement les crins blancs, & ne vaut gueres.

Alzan ordinaire, qui n'est ni brun ni clair, c'est celuy qu'on nomme alzan sans faire autre distinction.

Alzan brulé est un alzan fort brun, il doit avoir les extremitez &

CHAP. XXII. les crins noirs, rarement les voit-on autrement, le poil eſt bon & beau.

Preſque tous les alzans, hors ceux qui ont les flancs lavez & les extremitez blanches, ont l'éperon fin, c'eſt-à-dire, qu'ils ſont trés-ſenſibles, & ils ſont preſque tous coleres.

Il y a d'autres poils mêlez comme de rubican, qui eſt lorſqu'un Cheval noir ou alzan, a du poil blanc ſemé çà & là, ſur tout aux flancs; on l'appelle rubican.

Poil de ſouris, s'explique aſſez de luy-même, il y en a avec la raye noire ſur le dos, d'autres ont les jambes & les jarrets rayez comme certains Mulets, & les crins & queuës noires, d'autres non, quelques-uns clairs, & les autres obſcurs: ces derniers qui ont les extremitez noires, ſont de grand ſervice.

Louvet eſt un poil de loup, il eſt clair aux uns, & brun aux autres; & s'ils ſont fort clairs, ils approchent des Iſabelles, ils ont preſque toûjours la raye au long du dos, ou la doivent avoir, & les extremitez noires; ils ſont ordinairement bons,

Tigres, ce ſont les tiſonnez cy-devant, hors que les taches ſont moins larges.

Il y a certains Chevaux qu'on nomme porcelaine, pour avoir le corps blanc couvert de taches bizarres, comme on en voit ſur les vaſes de porcelaine, ces ſortes de poils ſont rares, & ſont propres pour paroître dans les jours de pompe & d'éclat, ſi le Cheval a les autres qualitez pour ſe faire remarquer.

Du mélange de divers poils, il s'en fait de pluſieurs façons, mais on les nomme du poil avec lequel ils ont le plus de rapport, & qu'ils approchent de plus prés en couleur.

Ayant donné les noms & la couleur du poil, il faut tirer des indices pour juger du temperament du Cheval, & de l'humeur qui domine; ce qui fera connoître s'il a du feu, s'il eſt peſant, ou s'il eſt vigoureux; par ce moyen connoiſſant bien le poil, on pourra avec plus de certitude achepter un Cheval, faiſant toûjours fond ſur les remarques précedentes, & l'on pourra mieux ſe gouverner à purger & à traiter les Chevaux, ſi on eſt aſſez malheureux pour en avoir de malades, bien que Monſieur le Duc de Nieufcaſtel traite de ridicules ceux qui s'attachent aux poils, & aux marques, pour tirer quelque connoiſſance de leur bonté. Je le croy ſeul dans cette penſée, quoyque d'ailleurs fort entendu aux Chevaux. Il ſe mocque encore de ceux qui diſent que les Chevaux ſont compoſez & entretenus par les quatre Elemens; il dit qu'on eſt entretenu par le boire & par le manger; il eſt vrai, mais le boire & le manger ſont compoſez des quatre Elemens.

Les Chevaux ſont composez des mêmes humeurs que les Hommes, par un certain rapport aux Elemens; les Medecins en font de quatre ſortes, ſur leſquels ils reglent les temperamens, qu'ils appellent ſanguins, bilieux, pituiteux, & melancoliques. Nous en parlerons plus au long en traitant de la purgation à la fin de cette ſeconde partie : il ſuffit preſentement de dire que le ſang a du rapport à l'air, la bile au feu, la pituite ou flegme à l'eau, & la melancolie à la terre; de ſorte que pour proceder à la connoiſſance de l'humeur qui domine, vous ne vous contenterez pas de remarquer la couleur du poil, vous ajoûterez à cette remarque la conſideration des actions principales, & ſi vous trouvez qu'elles conviennent avec le poil, vous pourrez conclure avec certitude du veritable temperament du Cheval. CHAP. XXII.

Suppoſé cette conformité ou rapport des Elemens avec les humeurs, il faut ſçavoir les poils où ces humeurs dominent, ce que je vais déduire, ſans neanmoins m'en rendre abſolument garand, car cette obſervation pouvant manquer en diverſes rencontres, je ne prétends pas la faire paſſer pour une démonſtration infaillible, ni en établir une ſcience aſſurée, j'en parle ſelon l'experience que j'en ay, qui ne m'a gueres trompé; mais puiſqu'il y peut avoir de l'exception, vous en uſerez diſcrettement. Les quatre poils principaux qui ont du rapport aux quatre humeurs, & de la conformité aux Elemens, ſont les ſuivans: Le noir eſt ordinairement melancolique, c'eſt-à-dire, que la melancolie domine dans le corps du Cheval de ce poil, & prevaut ſur les autres humeurs; ſi le Cheval noir a une pelotte au front, & quelque pied blanc, c'eſt une bonne marque, ces Chevaux ont de la force & du cœur. S'il eſt noir zain, c'eſt-à-dire, ſans aucune marque blanche, il ſera melancolique, & par conſequent terreſtre, peſant, & ſouvent de deux cœurs, c'eſt-à-dire, qu'il aura la volonté double, une d'obéïr, ne pouvant reſiſter, ayant été gagné par les regles de l'art, & l'autre de repugner à l'obéïſſance. Les Hongrois tiennent pour une choſe aſſurée, que le Cavalier monté ſur un Cheval noir, eſt plus heureux à la guerre que ſur un Cheval d'un autre poil, quoique le Cheval fût zain : je crois qu'ils ſe fondent ſur ce que les Chevaux noirs ſont trés-rares en leur pays, & qu'on les voit moins de loin.

Les Eſpagnols font un ſi grand cas d'un Cheval zain, qu'ils ont un Proverbe qui dit, *Morſillo ſin ſennal, muchos loquieren, y pocos lo han*, voulant eſtimer bien heureux ceux qui ont un Cheval zain.

En France on tient pour malheureux les Chevaux zains, & l'on croit que tout Cheval qui n'eſt pas marqué en tête eſt défectueux, & ce n'eſt pas ſans raiſon.

CHAP. XXII. L'alzan est bilieux, & a du rapport avec le feu : il sera donc colere, ardent, leger, & aura de la disposition à sauter.

Les alzans clairs & obscurs sont bilieux, plus ou moins à proportion du poil ; s'ils ont des marques blanches, c'est un bon signe, parce que le blanc est une marque de flegme, qui tempere par sa froideur l'ardeur de la bile, & rend le Cheval excellent.

S'il est alzan obscur, il a de la melancolie mêlée, & d'autant mieux, parce que par sa pesanteur elle fixe la bile, & rend le Cheval capable de concevoir ce qu'on luy veut enseigner, & fait qu'il a ordinairement la memoire bonne.

Le Cheval blanc est flegmatique & pituiteux, & par consequent paresseux & mol : Les Chevaux de ce poil ont rarement de la disposition, & se chargent de chair devenant fort gras. Il ne faut pas sur cette observation condamner tous les Chevaux blancs, car il en naît peu de ce poil. J'ai vû beaucoup de chevaux blancs grands sauteurs, fort dispos & agiles ; mais ils avoient été gris & sont devenus blancs en vieillissant, comme il arrive presque toûjours. Les Chevaux blancs mouchetez à la tête & au col, & aux épaules sont trés-bons, s'il le sont par tout le corps encore meilleurs, mais si le train de derriere l'est, & non celuy de devant, ils ne seront que trés-rarement bons.

Le poil blanc où il y a du noir mêlé, fait une bonne disposition, comme nous avons dit.

Le poil de cerf s'explique assez par la ressemblance à celuy d'un cerf ; s'il a les extremitez noires, sçavoir crin, queuë & jambes, il sera bon ; & s'il a la raye noire, encore meilleur.

Les Chevaux bais sont sanguins, qui est un trés-bon temperament, ils sont ordinairement gais, ils mangent avec ardeur, & marchent deliberément.

Si un Cheval se trouve avec une juste proportion participer de tous les Elemens ensemble, il sera parfait. Je vais décrire les meilleurs de ceux qui participent de ce melange de temperament.

Le bay châtain bien vif & bien coloré, tient du sang son principal temperament, qui est le plus excellent : ils ont toûjours les extremitez noires, ce qui signifie qu'il y a de la melancolie : cette vivacité du poil vient de la bile ; la pelotte au front dénote le flegme : Ainsi si vous voyez que les quatre humeurs se trouvent assemblées avec un juste temperament dans le Cheval, il ne peut manquer d'être excellent, sur tout le sang prédominant comme il fait icy.

Avec un peu d'experience & de bon jugement il est facile de tirer

rer les mêmes consequences des autres melanges que je pourrois mettre icy : mais il seroit long à expliquer, & peut-être peu utile, il suffit de rapporter quels sont les meilleurs poils en general. CHAP. XXII.

Le gris pommelé est excellent.

Le poil d'étourneau qui a les yeux bons, ne peut manquer d'être bon.

Le Rouhan cavesse de more, ou cap de more, est trés-excellent, fier & hardy.

L'alzan obscur, qu'on dit alzan bruslé, n'a jamais manqué.

Voilà un abregé des plus excellens poils, qui sont les mieux temperez & les plus estimez. Aprés ceux-là, ceux qui en approchent le plus sont les meilleurs, bien que de tous poils il se trouve de bons Chevaux.

Ce raisonnement avec un peu d'experience vous fera connoistre que les Chevaux qui ont trop de blanc, sont ordinairement foibles, c'est un poil que nous avons obmis, dont la couleur s'explique d'elle même.

Les fleurs de pescher, mille-fleurs, ou auber & ceux qui les approchent, sont peu sensibles, & souvent de peu de valeur, quoyque leur poil soit beau.

La raison pourquoy le gris pommelé est excellent, vient selon nôtre raisonnement, de ce que son flegme est animé par la colere aduste, ou bile bruslée, & ainsi il est moins pesant ; & de ce melange de bile & de flegme il resulte un excellent temperamment, plein de cœur & de force, quoyque peu sensible aux éperons pour l'ordinaire.

Il y auroit ici ample matiere pour faire croître ce volume sur les differens poils, & sur leurs proprietez, on pourroit facilement faire ici l'habile homme, & le grand diseur ; mais le Lecteur tirera assez d'éclaircissement de ce discours, pour estre satisfait sur cette matiere, que nous quitterons pour expliquer les balzanes.

Des marques blanches que les Chevaux ont aux jambes, qu'on appelle balzanes.

IL y a des connoisseurs qui font grand fondement sur les balzanes des Chevaux, & croyent ces marques si indubitables, que sur une bonne balzane, ils achepteront un Cheval, sans s'attacher aux autres remarques beaucoup plus essentielles. Les Espagnols quoiqu'ils n'ayent pas d'estime pour les Chevaux arzels, ne font pas tout CHAP. XXIII.

CHAP. XXIII.

leur fondement sur les balzanes, car ils disent en proverbe que la bonté est plus à priser que les bonnes marques, *bondad vince sennal.*

Tout le fondement & toute l'assurance qu'on prend des balzanes, vient de la seule experience qui nous guide en cette rencontre. Cette experience est fondée sur le raisonnement, en quelque maniere, car les marques blanches temperent par leur flegme le feu de la colere, & la subtilité du sang, & ainsi des autres; mais pour ce qui est de leur situation, c'est la remarque qu'on a fait, que les Chevaux avec une telle marque située en un tel endroit ont été fort bons, le long usage l'a confirmé, la judiciaire dont bien des gens sont entêtez n'a pas un fondement plus assuré que les balzanes Quelques-uns nomment le pied droit ou gauche d'un Cheval, quelqu'autres disent le pied de la lance ou de la main de la bride: nous dirons le pied du montoir ou hors du montoir, comme le plus commun & le plus connu: tous les termes sont bons, pourvû qu'on s'entende; & comme je n'ai autre but que d'être intelligible à tout le monde, j'ay choisi le plus usité: pour exprimer les pieds de devant, l'on dit les mains du Cheval, mais je ne me serviray point de ce terme, quoiqu'il ait été autrefois usité dans le métier par quelques-uns.

Ce mot de balzan est emprunté de l'Italien pour exprimer un pied blanc: le balzan du pied hors du montoir de derriere, quoique le Cheval ait d'ailleurs de bonnes qualitez, & qu'il soit tenu pour bon par les actions qu'il nous fait remarquer, est rarement une bonne marque; on le tient malheureux pour un jour de bataille: que si le Cheval a la pelotte au front, ou le chanfrain blanc (qui est la face) elle diminuera son peu de valeur: on nomme ces Chevaux arsels, *cavallo arzel, guardaze del*, dit le proverbe Espagnol, & j'ai connu de trés-habiles connoisseurs qui n'auroient pas achepté un Cheval de prix qui auroit été arzel, je ne m'arroîterois pas en si beau chemin, quitte pour ne le mener point à la bataille; si l'on a cette superstition qu'il y soit malheureux, du moins on le garderoit pour la paix: que si c'étoit un Cheval d'un prix ordinaire qui auroit toutes les bonnes qualitez d'ailleurs, je l'achepterois, sans songer seulement qu'il est arzel.

Le chanfrain blanc est un vieux mot fort en usage, pour signifier que la pelotte ou l'étoile qui est au milieu du front s'alonge jusqu'auprés du nez, sans toucher aux sourcils, ni aller à l'extremité du nez; on l'appelle belle face; & la marque est passablement bonne; que si le blanc touche aux sourcils ou continue jusqu'au bout du nez, ce sera une mechante marque. L'on dit commune-

ment que l'étoile boit ou que le Cheval boit dans son blanc, ce qui est mal parler.

Le balzan du pied du montoir seul est bon, & s'il a la pelotte au front, ce sera la meilleure de toutes les marques ; trés-rarement l'on l'a vû manquer, pour moi j'ai vû trés-peu de mechans chevaux avec cette marque. En Allemagne ils font une telle estime de cette marque, qu'elle fera encherir de beaucoup un Cheval ; s'il trousse fort haut les jambes en trottant, c'est-à-dire, qu'il ait du mouvement avec cette marque, il doublera de prix dans les Foires, mais je n'en donnerois pas une pistole davantage s'il n'a tout ce qu'on luy doit souhaiter d'ailleurs. Quand un Cheval trousse fort haut les jambes en trottant, on dit qu'il a un beau mouvement, qui est la plus belle action qu'on puisse souhaiter pour le manege, elle est d'un mediocre usage pour le service.

Le balzan des deux pieds de devant tout seuls, est une mechante marque, & qui est assez rare ; j'ai vû fort peu de Chevaux l'avoir, & ils ne valoient gueres, on les croit malheureux ; s'ils avoient les deux pieds de devant blancs & un de derriere, avec la pelotte au front, elle diminueroit en quelque façon sa mauvaise marque, mais non pas entierement. Ceux qui ont trop de blanc à la tête, on dit qu'ils ont le cerveau trop humide, & par consequent qu'ils ont une source de beaucoup d'infirmitez, sur tout de celles qui proviennent de froid & d'humidité.

C'est une maxine generale pour les balzanes, que tout Cheval qui aura plus de blanc devant que derriere, sera mal marqué & defectueux en ce point.

Le Cheval qui a les deux pieds de derriere blancs, est bien marqué, on le doit placer entre les bons, & le tenir pour heureux, particulierement lorsqu'il a la pelotte au front. S'il a la face ou le chanfrain blanc, il sera passable ; si avec cela il avoit les testicules petits, il seroit trés-bon.

Le balzan des deux pieds de derriere & d'un de devant sans être marqué en tête, sera mal marqué, mais s'il est marqué en tête, c'est-à-dire, qu'il ait la pelotte ou le chanfrain blanc, il pourra passer pour bon.

De ces balzans de trois, marquez en tête, l'Italien les appelle Cheval du Roy, je ne sçai pourquoi, car je ne vois pas qu'ils soient meilleurs que les autres : peut-être qu'il dit Cheval de Roy, parce que dans les écuries des Roys, les Chevaux travaillent peu, & que le balzan de trois étant de médiocre travail sera bon pour un Roy.

CHAP. XXIII.

Il y a des Chevaux qui ont des balzanes, qu'on appelle travat, d'autres traſtravat, nous expliquerons le tout.

Le balzan du pied hors du montoir de devant, & hors du montoir de derriere, qui eſt de même côté, s'appelle travat, parce que les deux pieds de ce même côté ſont blancs, qui eſt une mauvaiſe marque, & ces Chevaux, outre qu'ils ſont ſujets à ſe laiſſer tomber fort aiſément, ne ſont pas tenus pour bons.

Le balzan du pied du montoir de devant & hors du montoir de derriere eſt dit traſtravat, à cauſe que les balzanes traverſent ; il eſt pire que l'arzel, & quoiqu'il ait la pelotte au front, il ne vaudra gueres mieux.

Le balzan du pied hors du montoir de devant, & du pied du montoir de derriere eſt encore traſtravat, car il traverſe auſſi-bien que le precedent, il n'eſt gueres meilleur que l'autre ; beaucoup de perſonnes croyent que la marque eſt trés-bonne ; ſur tout ſi les chevaux ont la pelotte au front ; mais j'ai vû le contraire dans tous ceux qui ſont traſtravats de la ſorte, la marque en tête diminue un peu de la mauvaiſe marque, & non du tout.

Le balzan des quatre pieds, c'eſt-à-dire, qui a les quatre pieds blancs, eſt loyal & de bonne nature ; mais il a peu de force, & les pieds de devant ſont caſſans à cauſe de la corne blanche.

C'eſt une maxime que plus le balzan monte haut dans la jambe du Cheval, moins il vaut, car il approche plus de la pie, deſquelles il s'en trouve peu de bonnes, & on dit que ces Chevaux ſont chauſſez trop haut ; la raiſon pourquoi les pies & les balzans chauſſez trop haut ſont defectueux, vient de ce que le flegme dénotté par le poil blanc domine trop, ce qui rend les Chevaux foibles.

Si les balzanes finiſſent par le haut en dentelles, ou bien qu'elles ſoient mouchetées de noir ; ſi la balzane eſt bonne marque, la moucheture la perfectionne ; que ſi la balzane eſtoit mauvaiſe marque, la moucheture la rendra moins mauvaiſe ; la raiſon peut venir de ce que la pituite ne domine pas ſeule, & qu'elle eſt corrigée par quelqu'autre humeur qui luy donne de la vigueur : mais la raiſon de la bonté ou de la défectuoſité dans toutes ces marques eſt fort obſcure, le meilleur eſt de s'en rapporter à nos anceſtres, ou d'en croire ce qu'on voudra.

Les balzans herminez ſont ceux qui ſur le balzane ont des taches noires autour de la couronne. La marque eſt excellente : ſi la balzane eſt bonne, elle la perfectionne ; ſi elle eſt défectueuſe, elle la corrige ; ſi elle eſt mediocre, l'hermine la rend bonne : enfin je puis aſſurer que tous les Chevaux herminez que j'ai vû, ont réüſſi.

S'il y a quelque raison pour le travat ou trastravat, qui nous fasse connoître son peu de valeur, c'est que les deux pieds voisins ne sont pas d'égale force. Il y en a qui vont plus loin, & qui disent que les deux pieds blancs qui rendent le Cheval travat, sont joints ensemble dans le ventre de la Cavalle, quand le Poulain y est: si vous avez la curiosité d'en sçavoir la verité, il faut voir une Cavalle qui soit morte étant pleine; ces deux pieds blancs étant joints ensemble dans le ventre de la mere, par l'inclination & sympathie qu'ont ces deux parties à se rejoindre, le Cheval se mêle les jambes & s'embarrasse plus facilement lorsqu'il court avec beaucoup de violence & de furie. Si cette raison vaut pour le travat, elle est encore plus forte pour le trastravat, où les pieds se croisent: ce qui fait que dans la course il s'embarasse, & s'abat plus facilement. Cette raison pour ces deux sortes de balzanes est tirée de quelques Italiens, il y a même des Allemans qui ont écrit sur cette matiere, & qui conviennent en ce point, elle vous paroîtra sans doute un peu délicate aussi bien qu'à moy. CHAP. XXIII.

L'étoile ou pelotte au front étant seule, passe pour trés-bonne marque.

Un, deux, ou trois, ou deux en croix, est une maniere de parler assez estimée dont on se sert fort souvent pour exprimer en peu de mots toutes les bonnes marques d'un Cheval: un, signifie la pelotte au front qui est une bonne marque; deux, la pelotte & le pied du montoir de derriere blanc, c'est encore une trés-bonne marque; trois, veut dire la pelotte au front, & les deux pieds de derriere blancs qui est une bonne marque; & deux en croix, est le trastravat, duquel le pied du montoir de derriere, & le pied hors du montoir de devant sont blancs: lorsque vous aurez lû cet article, & qu'on vous dira pour les marques, un, deux, ou trois; ou deux en croix, vous le sçaurez peut-être mieux que celui qui vous le dira.

Le chanfrain blanc ou belle face est de même; si la marque blanche est discontinuée dans le milieu de la face, le Cheval sera peut-estre bizarre & fantasque.

Si la marque est interrompuë, & le pied de derriere du montoir blanc, ce sera une bonne marque, qui amendera la precedente.

Les Chevaux mouchetez de blanc sur le noir, si c'est par tout le corps, sont bons; si c'est seulement aux flancs, à la croupe & au col, c'est un signe indifferent; cette moucheture n'estant nullement naturelle, mais seulement causée par les mouches, lorsque le Pou-

CHAP. XXIII. lain étant encore jeune & foible, ne se pouvant deffendre de leurs atteintes, dans les endroits où paroissent les mouchetures, de sorte que par leurs picqueures elles lui ont entamé le cuir, & fait venir ces taches blanches.

Cette remarque est seulement bonne pour les Chevaux nez aux pays chauds, comme en Espagne, Barbarie, Italie, Turquie & autres pays Meridionaux; car pour ceux de la France Septentrionale, les mouches n'y sont pas si vigoureuses. Le Cheval blanc tout moucheté de noir est trés-excellent, de grande fatigue, & dure longtemps: celui qui est moucheté d'alzan ou de bay, est aussi bon que le precedent.

Le Cheval qui sera seulement moucheté sur la machoire & sur le nez, ou autres endroits de la tête, sera fier, superbe, & souvent traître à ce qu'on dit.

Les Chevaux zains sont ainsi appellez lorsqu'ils sont tout d'un poil, & n'ont aucune marque sur le corps; j'entends ici des poils obscurs, car un Cheval blanc n'est pas dit zain pour n'avoir point de noir, mais de tout autre poil que blanc, & approchant de ce poil: ceux qui n'ont aucune marque blanche naturelle sont dits zains.

Plus le Cheval zain est de poil obscur, plus il est défectueux & moindre en valeur: on dit communément que les zains sont tous bons ou tous mauvais.

Les Chevaux alzans ou de poil tirant sur le roux, ou qui dénottent une complexion bilieuse, quand ils sont zains, ils sont beaucoup coleres ou trés-ardents: parce que la nature du feu étant legere & volatile, s'il n'y a quelque flegme pour la fixer, dénotté par la Balzane, ou marque blanche pour en moderer l'ardeur, cette bile luy altere le sang; & le Cheval de sa nature étant de complexion chaude & séche, si la bile vient à exceder sans aucun frein, elle rendra un Cheval ardent, fier & malin, & qui par un trop grand desir d'aller en avant, pourra manquer de bouche.

Les Chevaux de Hollande, de Frize, & autres, qui sont destinez pour tirer, se rencontrant zains, les Maquignons de ce pays-là font une étoile ou pelotte artificielle, afin qu'on les puisse mieux appareiller avec ceux qui ont la pelotte au front: mais il est aisé de remarquer qu'on a usé d'artifice, en ce qu'au milieu de la pelotte il y a un espace sans poil, & les poils blancs qui composent la pelotte ou étoile, sont plus longs de beaucoup que les autres.

Je pourrois ajoûter icy la maniere de la faire, mais j'ay jugé plus à propos de vous la donner à la fin de cette seconde Partie; pour en parler sincerement elle m'a manqué plus souvent qu'elle ne m'a

réüssi ; il n'y a que les Hollandois qui sçachent le tour de main pour bien faire une pelotte. CHAP. XXIII.

Aprés avoir discouru des indices qui se tirent des differens poils, & de la diversité de leur mélange, ensuite des balzanes bonnes & mauvaises, il faut parler de la conjecture que les épics nous pourront donner.

Des épics ordinaires, & de ceux qui sont extraordinaires aux Chevaux.

UN épic sur un Cheval n'est autre chose qu'un certain retour de poil fait presque à la façon d'un petit œillet : il y en a qui sont communs à tous les Chevaux ; il y en a d'autres qui sont extraordinaires & particuliers, & c'est de ceux-cy dont je veux parler. Ces épics ou retours de poil sont causez par abondance de chaleur ou de froid ; si c'est par abondance de chaleur, le poil monte en haut ; si c'est par abondance de froid, le poil tourne en bas. CHAP. XXIV.

Tous les épics qui naissent extraordinairement avec le Cheval quand il ne les peut voir, sont de trés-bonnes marques ; que s'ils sont situez aux endroits où il les puisse voir pliant le col, par exemple sur le cœur, c'est un mauvais signe ; de raison à cela je n'en sçay point.

Si le Cheval a sur le front deux ou trois épics separez ou joints ensemble (ce qui auroit la forme de l'épée Romaine, de laquelle nous parlerons incontinent) il aura une trés-bonne marque, & trés-heureuse, qui seule est capable de corriger toutes les autres mauvaises marques qu'il pourroit avoir ; la derniere est meilleure encore que la premiere ; celui qui portera cette marque, sera loyal & fidele à son Maître.

Si une pareille marque est à l'endroit du ply de la cuisse par derriere environ le lieu où l'extrémité du tronc de la queuë peut aboutir, la marque sera trés-bonne ; & si comme à la précédente, il avoit quelques mauvaises marques d'ailleurs, elle les pourroit corriger.

L'épée Romaine est la meilleure de toutes les marques, c'est un épic qui s'allonge tout au long du col contre le haut de l'encolure prés de la criniere ; s'il y en a une de chaque côté de l'encolure, la marque en est d'autant meilleure.

Il y a des Chevaux Turcs, Barbes, & d'Espagne, qui ont le coup de lance, tout le monde fait grand cas de cette marque ; & les Chevaux qui l'ont, sont extrémement estimez, elle est située à

CHAP. XXIV. l'épaule ou à l'encolure, aux uns plus haute, aux autres plus basse, qui est l'endroit où l'on dit que l'estalon l'a reçûë autrefois : & tant pour la satisfaction des curieux, que pour l'explication de cette marque, j'en rapporteray l'histoire qu'on estime veritable ; mais qu'elle le soit, ou fabuleuse, comme il y a beaucoup d'apparence, en voici la teneur.

Un Cheval Turc des plus excellents du pays, sous un General d'Armée, quelques-uns disent que c'étoit un Barbe sous un Roy de Thunis, reçut dans une bataille un coup de lance à l'épaule ; étant estropié du coup on le mit au haras pour en avoir race, comme d'un trés-excellent estalon, tous les poulains qui en sont provenus ont eu la même marque du coup, qui a passé à tous ses fils & petits-fils, & la marque a depuis passé pour avantageuse.

L'on connoît ce coup à l'épaule ou au col où il y a un creux sans aucune apparence de cicatrice, il semble qu'il y ait eu grande playe, à cause de la cavité qui est restée ; le coup se voit quelquefois au devant de l'épaule, quelquefois au bas de l'épaule, & quelquefois à l'encolure : il y en a qui assurent que le coup traversa. Voila ce que j'ai appris du coup de lance, & je l'ai vû à des Barbes, à des Turcs & à des Chevaux d'Espagne, tous tres-excellens.

En voila suffisamment pour l'instruction des poils, balzanes & épics : il semble que nous ayons fait ici une longue digression, je crois pourtant que cette connoissance est necessaire, ou tout au moins curieuse à celui qui veut achepter un Cheval, comme aussi à ceux qui les aiment, ou du moins qui en veulent discourir.

Pour connoître si le Cheval qu'on veut achetter mange bien, & s'il a le ticq.

CHAP. XXV. QUAND sur toutes les remarques que nous venons de décrire, vous aurez consideré un Cheval en gros & en detail, avant que de conclure le marché, il faut voir s'il mange bien, car de là dépend le bon travail ; ce n'est pas qu'il n'y ait de grands mangeurs qui travaillent mediocrement, d'autres qui ne travaillent point ; mais il y a trés-peu de grands travailleurs qui ne mangent fort bien.

On peut en quelque façon juger à voir le Cheval bien gras & avec un bon ventre, qu'il mange bien, mais il s'y faut peu fier, on s'y trompe facilement : un Cheval peut être empâte depuis long-temps par un trés-grand soin, dans un long sejour à l'écurie un Cheval engraissera, qui d'abord se dégoûtera par le moindre travail : mais si luy ayant donné une bonne mesure d'avoine, il la mange continuellement

lement sans intermission, & sans jamais lever le nez de dessus qu'elle ne soit achevée, ce sera un signe qu'il mange bien l'avoine, ce qui est beaucoup. CHAP. XXV.

Il y en a qui en mangeant l'avoine, levent la tête hors de la mangeoire pour la mâcher, & continuent sans interruption à la manger toute: ceux-là mangent bien; mais en levant la tête hors de la mangeoire, ils répandent beaucoup d'avoine, & font souvent cette action d'inquietude, sur tout s'ils regardent derriere eux: mais pour bien manger comme un Cheval doit faire, il faut depuis qu'il a mis le nez sur l'avoine, qu'il ne l'en retire point qu'elle ne soit mangée: quelque avidité qu'un Cheval témoigne en mangeant son avoine, s'il la quitte pour manger du foin, je suppose que l'avoine ne soit pas puante, assurément on peut juger qu'il ne mange pas bien.

Si le Cheval a peu de corps ou de flanc, on ne le doit prendre qu'à condition de le retenir une nuit dans l'écurie, pour avoir le temps de connoître s'il mange bien le foin, & lui en donner environ quinze ou vingt livres; s'il n'en reste point le lendemain, il mange bien: il faut outre cela prendre garde s'il boit bien.

Les Chevaux étroits de flanc, quoiqu'ils mangent bien l'avoine en voyage, ils mangent peu de foin pour la plûpart, & ne boivent pas: il est bon d'y prendre garde en les acheptant; car ils ont grande peine à subsister en voyage, puisqu'avec l'avoine seule on les échauffe trop, quand on est obligé de leur en donner beaucoup, afin qu'elle supplée au peu de foin qu'ils mangent. Si le Cheval étroit de boyaux a de l'ardeur, jamais il ne prendra de corps, quoiqu'il mange & boive bien, & quoiqu'il ait la côte courte, c'est encore pire.

Il faut avant de conclure le marché, voir si le Cheval n'est point tiqueur, c'est-à-dire, s'il n'a point le tiq; ce qui se voit s'il a les dents de dessus ou de dessous usées; & encore mieux le voyant manger; car il appuyera le haut des dents contre la mangeoire, & fera comme un rot du gozier, c'est ce qu'on appelle le tiq, & avec ce défaut je ne voudrois pas d'un Cheval pour beaucoup de raisons. Premierement un Cheval tiqueur perd une partie de son avoine en la mangeant, car il tique continuellement & ouvrant la bouche perd son avoine; voilà le premier inconvenient. Le second est qu'à force de tiquer, il se remplit le corps de vent, qui souvent lui cause des tranchées qui le peuvent faire crever.

En troisiéme lieu, un Cheval tiqueur étant devenu maigre, mal-

CHAP. XXV.

aisément le peut-on engraisser, & ordinairement ils ont peu de corps.

Et finalement ce mal se communique, non par contagion, mais les Chevaux, sur tout les jeunes, l'apprennent les uns des autres : le tiq a souvent été causé pour avoir fait manger les Chevaux dans des mangeoires trop hautes ; étant jeunes.

Il y a des Chevaux qui tiquent avec les dents d'en haut qu'ils appuyent sur la mangeoire ; ils les auront toutes usées.

Les autres tiquent avec les dents de dessous qu'ils s'usent pareillement.

Les autres tiquent appuyant le menton contre la mangeoire, ayant la bouche fermée ; ceux-là ne perdent point d'avoine, & on ne le peut connoître, qu'à les voir tiquer, car ils ne s'usent point les dents.

Les autres tiquent sur la longe du licol, la prenant avec les dents, & la tiquant de la sorte ; on ne le connoît point aux dents, mais à les voir tiquer, ce qui ne se voit point hors de l'écurie ; d'autres tiquent en l'air sans s'appuyer sur quoi que ce soit : quelques Chevaux tiquent bridez, comme il arrive souvent à ceux de carrosse qui tiquent sur le timon étant attelez au carrosse.

De ceux qui tiquent avec les dents de dessus ou de dessous, les uns tiquent dans le fond de la mangeoire ou creche, & ne perdent point d'avoine ; d'autres tiquent sur le derriere de la créche & en perdent peu : les troisiémes tiquent sur le devant de la mangeoire ; c'est en cet endroit que la plûpart tiquent & perdent toute leur avoine, comme nous avons dit, & cette derniere maniere est la plus mauvaise.

Il y a des Chevaux qui tiquent plus les uns que les autres ; plus ils tiquent, tant pis c'est : en mon particulier je n'acheterai jamais de Cheval tiqueur, il est desagreable de voir roter une bête continuellement, quand on va la voir dans l'écurie. J'ai vû des Chevaux qui sont gueris de cette infirmité, avec un peu de soin.

Aprés avoir bien recherché la raison pourquoi un Cheval tique, & quel soulagement il trouve dans ce rottement, je me suis imaginé que c'étoit une pure fantaisie aux Chevaux, qui leur donne une même satisfaction que les Hommes en trouvent à prendre du tabac en fumée.

Ensuite de ces considerations l'on doit se regler sur le prix, hors des défauts notables que j'ai remarquez cy-devant, qui doivent absolument empêcher d'achepter un Cheval. Il y en a qui n'étant pas considerables, ne doivent pas faire apprehender ; car ils ne laissent

pas de rendre bon ſervice, & on les a à meilleur marché que s'ils n'avoient rien à redire ; & beaucoup de perſonnes ne laiſſent pas de les achepter : je croi cette maxime bonne pour un Cheval au deſſous de vingt piſtoles, mais lorſqu'il eſt de prix, il y vient aſſez de défauts, ſans les acheter défectueux. CHAP. XXV.

Je croi que la meilleure methode qu'on puiſſe pratiquer acheptant un Cheval, eſt de n'en pas devenir amoureux : parce que du moment qu'on s'eſt mis cette paſſion dans l'eſprit, on n'eſt plus en état de juger de ſes défauts, & quoiqu'on les voye & remarque, l'envie qu'on a d'avoir le Cheval fait qu'on ſe perſuade, ou que les défauts qu'on voit, n'y ſont pas, ou qu'on les guerira facilement; je vous donne cet avis, comme l'ayant experimenté à mes dépens.

Avant que d'achepter un Cheval, il faut ſe former un ſujet de haine contre luy, afin d'être juge ſevere de tous ſes manquemens ; & deſlors que vous l'aurez achepté, il le faut aimer s'il en vaut la peine ; car ſi vous n'aimez pas vos Chevaux, les mazettes vous ſeront égalles aux meilleurs : Ceux qui ne demandent des Chevaux que pour le ſervice bon ou méchant, agréable ou déplaiſant, ſans les aimer, ny en avoir ſoin, & qui s'en rapportent à leurs valets ; qui ne ſe mettent point en ſoin de lire, ni d'apprendre ce que j'ai écrit cy-devant, ou de l'apprendre d'ailleurs par la frequentation de ceux qui le ſçavent ; les mazettes & les carognes leur ſeront plus propres que de choiſir d'excellens Chevaux, qui ſeroient bien-tôt bêtes bleuës en leurs mains.

En troc on eſt ſouvent attrapé, comme je dirai, il eſt important de s'en donner de garde : ſi vous êtes las d'avoir un Cheval, ou s'il ne vaut gueres, & vous déplaiſt, prenez garde que la paſſion que vous avez de vous en defaire, ne vous en faſſe prendre un plus méchant, parce que le deſir qu'on a d'être défait d'une méchante bête, & le plaiſir que l'on conçoit d'en pouvoir embêter un autre, fait qu'on n'eſt pas capable de voir les défauts du Cheval qu'on veut prendre en troc, & bien ſouvent on change ſon Cheval borgne contre un Cheval aveugle.

De plus, ſi vous avez un Cheval qui ait quelque défaut ; par exemple, qui ſoit pouſſif, on s'empêche le plus qu'on peut de regarder le flanc du Cheval qu'on veut troquer, de peur qu'on ne regarde le vôtre, & ainſi on prend ſouvent coque pour coque, ceux qui ont des Chevaux & qui troquent ſouvent, ſçavent ſi l'avis eſt neceſſaire ou non.

Aprés tout ce que deſſus, il reſte à prendre le meilleur marché

CHAP. XXV. qu'on peut, de conserver le Cheval, de le faire bien nourrir, & panser sans negligence ny de la ferrure, ny de le bien seller & brider : nous en dirons les regles cy-aprés.

Tout ce que j'ai dit, paroît long à observer ; mais tout Homme qui veut devenir bon connoisseur, le doit sçavoir sur peine d'être trompé, & ensuite mocqué.

La vraye methode pour entretenir les Chevaux sains & gaillards en voyage.

CHAP. XXVI. LA plûpart de ceux qui voyagent avec de bons Chevaux prennent beaucoup de soin pour les bien entretenir, & les conserver sains & entiers ; & neanmoins il y réüssissent souvent trés mal, faute d'experience & de reflexion sur ce qui leur est arrivé par le passé, ou manque des avis suivans, qui seront trés-utiles & fort faciles à pratiquer, n'avançant aucune chose que je n'aye éprouvée, & qui ne m'ait réüssi dans divers voyages que j'ai été obligé de faire, où les Chevaux, avec de petites précautions & à peu de frais, au lieu d'être ruinez aprés deux ou trois cens lieuës de marche, ont été gras, frais, & les jambes aussi belles que le jour du départ.

L'on a vû même de grands Chevaux, Barbes, Chevaux d'Espagne & autres de légere taille, dont l'on se sert dans les occasions, aprés quatre & cinq campagnes, avoir les jambes aussi saines que la premiere, & le tout par le soin & par les précautons que j'enseignerai.

Avant que de parler de ce qu'on doit observer pendant le voyage, je donnerai quelques avis pour s'y préparer, afin qu'on n'ait pas l'incommodité & la dépense qu'ont ceux qui les negligent.

Je donne particulierement cet avis à ceux qui commandent ou qui ont soin d'un équipage ; car manque de les avoir bien sellez avant que de partir, ils seront blessez, & même en état d'en mourir : ceux qui ont fait la guerre en Italie & en Catalogne, ont éprouvé à leurs dépens cette verité, & ont appris que c'est une des choses les plus necessaires aux Chevaux qu'on mene à la guerre, que d'être bien sellez : la même raison est pour ceux qui font de longs voyages ; car c'est une incommodité qui ne se peut exprimer, d'avoir des Chevaux blessez sous la selle. Je dirai la methode exacte non seulement de cela, mais de tout ce qui concerne le voyage.

Il faut faire ferrer vôtre Cheval qu'il soit à son aise, que les fers ne serrent ni ne contraignent le pied, suivant les maximes que

nous donnerons cy-aprés pour la ferrure, obſervant que les fers ſoient forgez de vieilles déferres, ou d'autre fer ſi doux qu'il ne ſe caſſe point.

Si c'eſt en eſté, & que le Cheval ſoit fort ſenſible aux mouches, il eſt à propos que les fers de derriere ayent un bec au milieu de la pince, qu'on appelle un pinçon ; ce n'eſt autre choſe qu'un petit retour de fer qui ſe rabat ſur la pince, qui eſt de trés-bon uſage ; il n'eſt point de Mareſchaux, pour peu experimentez qu'ils ſoient, qui ne le ſçachent : à Paris on ferre avec un pinçon tous les Chevaux neufs de carroſſe quand ils commencent à trotter ſur le pavé.

On ſe ſert de ce bec ou pinçon, parce que le Cheval portant à tous momens les pieds de derriere au ventre pour en chaſſer les mouches, & poſant les pieds à terre, aprés cette action violente avec beaucoup de force, ils ſe deffendent à tous momens & ſe ruinent bien-tôt les pieds.

Le même pinçon eſt le ſouverain remede pour empêcher de déferrer les Chevaux, qui pour des démangeaiſons ou d'autres choſes battent rudement des pieds contre terre dans l'écurie, & qui ſe déferrent trés-ſouvent, & le pinçon tient le fer droit & en ſon aſſiete.

Il eſt vrai qu'il n'eſt pas ſi dangereux aux Chevaux de marcher pour un temps à la campagne déferrez du derriere que du devant ; neanmoins ſi c'eſt dans un pays pierreux, on leur ruineroit enfin le pied à force de les ferrer & referrer ; outre que le pied s'uſe ſi fort que le Mareſchal n'a plus de place pour brocher les cloux, & le Cheval peut reſter inutile manque d'être ferré.

Le Cheval étant ferré comme nous venons de dire, il faut qu'il ſoit bien bridé. Je ſuppoſe d'abord qu'il a l'embouchure qui luy convient le mieux, ſelon les regles que je donnerai ci-aprés ; enſuite de quoi il faut voir ſi la bride porte un demi-doigt au-deſſus du crochet, & ſi elle ne fait point froncer la lévre, ſi la gourmette porte en ſa place, qui eſt ſur la barbe au défaut du manton, & qu'elle ne l'offenſe point écorchant la place où elle s'appuye ; ſi cela eſt, il faut la garnir de cuir gras.

Je croy qu'il eſt aſſez important de prendre ſoin que tous les Chevaux, & ſur tout ceux qui voyagent, ayent des mords qui les brident bien & ſoient aſſez legers ; car ceux qui ont tant de fer, comme ceux qu'on fait en Allemagne, lorſque le Cheval commencera à ſe laſſer, ou que ſon inclination naturelle lui fera porter la teſte baſſe comme il arrive trop ſouvent, ſans doute le mords trop peſant contribuera beaucoup à le faire charger la main, qui eſt ce

CHAP. XXVI. qu'on appelle chercher la cinquiéme jambe ; ce qui eſt ſi incommode à tout le monde, qu'un Cavalier allant de Paris à Orleans ſur un Cheval aſſez peſant à la main, rencontrant un de ſes amis qui lui demanda où il alloit, répondit forr ſpirituellement, qu'il alloit porter la tête de ſon Cheval à Orleans.

La têtiere & les reſnes doivent être de bon cuir, & ſur tout que les porte-mords ne ſoient point uſez ni brûlez ; quelques-uns les mettent de cuir de Hongrie pour plus de précaution, quoiqu'ils ne ſoient pas ſi beaux : les autres mettent les porte-mords doubles, ce qui n'eſt pas mauvais.

Pour la guerre on fait mettre dans les reſnes des chenettes de fer : quoique cette précaution de la bride ſemble de peu de conſequence, j'ai vû perdre des Chevaux faute d'avoir une bonne teſtiere ; & ſi vous êtes obligé de l'attacher en campagne (ce qu'il faut s'empêcher de faire autant qu'on peut) ſi un oiſeau, ou quelqu'autre choſe vient à le ſurprendre inopinément, il ne manquera pas de tirer en arriere, & rompre ſa bride, & enſuite gagnera la campagne, ce qu'on éviteroit ſi on avoit une bonne teſtiere, de bonnes reſnes, & ſur tout de bons porte-mords, qui ſe moüillant ſouvent & conſervant long-temps l'humidité en ce qu'ils touchent le fer ſont plus ſujets à ſe rompre. Il y a peu de teſtieres à l'épreuve d'un Cheval qui tire contre ſa bride, hors de celles qui ſont de cuir de Hongrie & larges ; c'eſt pourquoi ſi on attache un Cheval, que ce ſoit avec le licol.

Ce qu'il faut obſerver pour bien ſeller un Cheval avant d'aller à l'armée ou en voyage.

CHAP. XXVII. IL faut aprés ces obſervations pour les fers, & pour la bride, voir s'il eſt bien ſellé, en ſorte qu'elle ne le puiſſe bleſſer.

Ce n'eſt pas aſſez que la ſelle ſoit juſte au Cheval, il faut qu'elle ſoit commode au Cavalier ; ſi un Homme n'eſt pas à ſon aiſe ſur une ſelle, il ne ſera jamais également aſſis ſur le milieu, & quoiqu'elle ſoit juſte au Cheval, le chargeant plus en un endroit qu'en l'autre, elle le bleſſera à la longue, ou tout au moins laſſera plus le Cheval, que ſi l'Homme étoit droit au milieu de la ſelle.

Il faut qu'une ſelle pour ne point bleſſer un Cheval, porte par tout également, c'eſt-à-dire, qu'elle ne preſſe point plus en un endroit qu'en l'autre, ſans toucher ni au garot, ni aux roignons, ni au long de l'épine du dos, qu'on appelle ſur la longe.

Pour connoître ſi elle porte bien par tout, il faut faire monter

un Homme dessus, car c'est seulement lorsque la selle est chargée qu'on le connoît. Si elle doit blesser le cheval en quelque endroit, on s'en appercevra bien-tost, parce qu'en cet endroit elle pressera plus qu'ailleurs; puisqu'elle doit porter également par tout; par exemple, si la pointe des arçons presse trop les palerons, elle sera vuide aux mammelles, & n'y portera pas assez; ainsi l'arçon de devant sera trop étroit de pointes, & peut faire boitter le Cheval: que si l'arçon est trop large de la pointe, il ne portera point en cet endroit, & ne pressera qu'aux mammelles, qui est l'endroit au défaut du garot, & pressera les épaules, ou fera venir des corps en cet endroit, qui sont longs à guerir.

La selle aura le même défaut si l'arçon de derriere ne prend le même tour que le corps, & s'il le presse plus en un endroit qu'en l'autre; car il pressera ou à la pointe, auquel cas il ne portera pas assez au haut: s'il porte trop en haut, il ne portera point sur la pointe, & blessera bien-tôt le Cheval à l'endroit que la selle portera trop.

Il y a des Chevaux ausquels les selles vont bien devant, & mal sur le derriere; il faut que les deux arçons portent également par tout.

Quand on aura remarqué que les deux arçons sont propres & justes au Cheval, en ce qu'ils portent également devant & derriere, il faut qu'il y ait assez de bourre dans les panneaux, pour que la selle ne porte pas sur le garot, sur le roignon, ni au long de la longe.

Il n'en faut pas trop, comme la plûpart des Selliers des petites Villes font, y mettant autant de bourre que dans un bast: il faut qu'ils n'ayent au plus que deux doigts d'épaisseur, & qu'elle soit de cerf, ou y mettre du crin, qui à la sueur s'endurcit moins que celle de bœuf: la toile des panneaux doit être déliée, la grosse prend plus de sueur, & s'endurcit d'abord; la coutouline ou toile de coton bleuë est trés-bonne pour faire des panneaux aux selles riches. En Angleterre ils font des panneaux de velours aux belles selles, ce qui est assez inutile: il y a des personnes qui font rembourrer les panneaux de leurs selles avec de la mousse qu'ils font bien sécher avant de la mettre en œuvre, & disent qu'elle est d'un bon usage & qu'elle ne s'endurcit pas.

La selle doit être placée justement au milieu du corps, ni trop en avant, ni trop en arriere; si elle est trop en arriere, & que le Cheval soit étroit de boyaux, les sangles d'abord vont toucher au fourreau; si elle est trop en avant, le Cheval pourra mal-aisément marcher agréablement le pas; il faut afin qu'elle soit bien en sa pla-

CHAP. XXVII. ce, que l'arçon de devant soit placé au défaut des épaules en un endroit qui paroît plus creux particulierement aux Chevaux maigres: quelques Selliers appellent cet endroit les salieres.

Vous connoîtrez encore que la selle est trop en avant, en ce que la peau & la chair des épaules paroîtra grosse au droit du bout des arçons, sur tout quand le Cheval chemine: la même chose arrivera si elle est trop étroite devant, & si l'arçon est trop serré.

Enfin il faut tenir pour une maxime infaillible, qu'une selle ne blessera jamais un Cheval que dans le seul endroit où elle le pressera trop; il n'y a donc qu'à prendre garde à cet endroit, & empêcher qu'il ne continue à le presser en ce lieu, en changeant l'arçon, ou par quelqu'autre moyen.

Les Polonois & Cravates se servent de selles où il n'y a aucuns panneaux, elles sont toutes de bois par dessous, mais ils ont des couvertures de laine qu'ils doublent en trois tout au long, ou en quatre, & les ajustent entre la selle & le corps du Cheval, en sorte que ces couvertures servent de panneaux & leurs Chevaux étant dessellez, ils les en couvrent quelque temps, & s'en couvrent eux-mêmes dans le froid, elles ne s'endurcissent jamais comme les panneaux des selles, l'usage en est excellent, leurs Chevaux ne sont blessez que rarement. En esté la couverture échauffe un peu les Chevaux.

En Allemagne, toute la Cavalerie avoit pris cette methode, non de selles de bois, mais de mettre des couvertures sous la selle, nonobstant les panneaux qu'ils ont comme en France, & leur methode est bonne: ces couvertures empêchoient les panneaux de durcir, & le meuble est bon contre le froid en hyver.

Une autre invention pour les Chevaux qui ont le cuir delicat & qui se blessent facilement, nonobstant les soins qu'on y peut apporter, est d'avoir une peau de chevreüil ou de biche, selon la taille du Cheval, bien pelüë, & habillée en poil, autrement elle seroit trop rude. Il faut ajuster cette peau sous les panneaux, & l'y coudre proprement, ensorte que le poil soit contre le poil du Cheval: elle ne durcit point à la sueur, & empêche extremement de blesser un Cheval & de le fouler. Cet usage de peau de chevreüil réussit admirablement aux Chevaux qui sont gueris des blessures depuis peu; car ils sont sujets à se blesser de nouveau, la peau étant encore tendre, & sans poil, elle est facile à s'écorcher & se blesser de nouveau; la methode est aussi fort bonne pour les Chevaux qui suent beaucoup & se foulent aisément: cette maniere de mettre des

peaux de chevreüil est fort en usage dans la Cavalerie d'Allemagne.

Ayant examiné comme la selle doit être pour le Cheval, il ne faut pas vous ennuyer davantage, puisqu'à present il y a tant d'habiles Selliers dans Paris, & ailleurs qui ont si bien imité les selles qui viennent d'Angleterre, qu'on peut se fier à eux pour faire des selles qui soient commodes pour le Cavalier. Ils vous serviront avec plus de soin, voyant que vous êtes capable de connoître leurs défauts, si vous sçavez ce que vous lirez bien-tôt: il reste à voir que le Cavalier soit à son aise, ce que la plûpart des personnes ne sçavent pas chercher, & hors des grandes Villes, l'on voit peu de selles commodes & bien faites, & les Selliers du commun sçavent rarement bien faire une selle qui soit prés du Cheval; & sur tout à la campagne, où assurément les Selliers ne sçavent pas mieux accommoder une selle pour qu'elle ne blesse point le Cheval, que dans les Villes; mais pour mettre un Homme à son aise, c'est à quoi ils ne sont pas encore parvenus.

Une selle pour être commode au Cavalier, doit être prés du Cheval, c'est-à dire, qu'entre le corps du Cheval & les cuisses du Cavalier, il y ait peu d'épaisseur. Une selle pour être commode ne doit gueres être plus haute sur le devant que sur le derriere: pour cet effet il faut que les arçons de devant n'ayent point de colet, & que le garot de la selle soit peu élevé; s'il est deux ou trois doigts au dessus du garot du Cheval, il suffit, c'est-à-dire, qu'il faut que l'arcade de la selle soit élevée seulement deux ou trois doigts au dessus du garot du Cheval; si elles sont plus élevées, elles le sont trop; car si l'Homme est sur une selle trop élevée du devant, c'est-à-dire, d'où l'arcade de la selle est excessivement haute, il ne peut être à son aise, & en est trés-fatigué, & de plus il fatigue lui-même le Cheval, ses mouvemens sont éloignez, ainsi en sont plus grands & par consequent incommodes.

Le Cavalier étant éloigné du corps du Cheval, comme il est lorsque la selle a beaucoup d'épaisseur, & que le garot de la selle est beaucoup élevé, il faut que le mouvement de l'Homme soit plus incommode, puisqu'il est plus grand; cette incommodité lassera & fatiguera notablement le Cheval, ce qu'il faut éviter autant que l'on peut; c'est en quoi ceux qui font faire des selles avec l'arcade ou le garot élevé d'un demi pied, & quatre doigts de colet à leurs arçons de devant, se trompent extrémement, c'est une erreur si vieille & si inveterée dans les Provinces, que je ne prétends point la détruire. On s'en est absolument défait dans les bonnes Villes:

CHAP. XXVII. & tout Homme de bon sens connoîtra la verité de ce que j'avance, & en fera aisément l'épreuve, pour ensuite s'en prévaloir s'il en est convaincu.

Mon dessein n'est pas de conseiller des selles dont l'arcade du garot porte à vif; au contraire il faut qu'elle en soit toûjours éloignée de deux ou trois doigts, & lorsqu'on voit qu'elle est trop prés du vif, il faut y donner ordre, en faisant rembourrer & garnir les panneaux à l'endroit des mammelles; que le garot de la selle soit élevé environ de deux ou trois doigts seulement, il ne blessera non plus d'une façon que d'autre; le premier aura ses incommoditez qui sont grandes, & le dernier aura des commoditez bien considerables.

Afin qu'une selle soit commode pour le Cavalier & pour le cheval, il la faut basse devant presque comme derriere, c'est-à-dire, qu'elle ne s'éleve gueres plus sur le devant que sur le derriere: si ce n'est que la selle soit à l'Escossoise, qui est une trés-bonne maniere de faire les selles; le devant en est fait comme celuy d'une selle à picquer, mais les bastes n'en sont pas si hautes, elles sont plates du côté du siége: & le devant de la selle est plat sur le derriere du côté du siége, comme les selles à picquer, ainsi le garot de la selle se trouve élevé sur le garot du Cheval, & l'Homme n'en est point incommodé, car le siege est tout plat sans être élevé devant; il aboutit à l'arçon de devant comme celui d'une selle à piquer: l'usage de ces selles à l'Escossoise me semble meilleur que d'aucunes que j'ai jamais monté, & si elles sont de bonne tenuë à cause des bastes & de tout le devant qui est élevé, elles sont longues sur bande si on le veut, & prés du Cheval, qui sont les qualitez d'une bonne selle.

La raison pourquoi on fait les selles commodes longues sur bande, est afin d'être assis entre les deux arçons & que les fesses ne soient point assises sur celui de derriere, comme il arrive aux selles courtes où l'on est toûjours durement, puisqu'on est sur le bois: il faut de plus que la selle soit prés du Cheval, & le siege bien molet. Il sera difficile de le persuader à ceux qui n'ont jamais eu d'autres selles, que celles qui ont été faites au Village; mais qui voudra demeurer dans son erreur, en verité je serois plus fou que lui de m'y opposer, car il est permis aux gens de souffrir de l'incommodité pour leur plaisir & sans fruit.

Pour avoir une selle basse devant qui ne puisse blesser le Cheval sur le garot, il dépend de l'arçon en partie, qui outre qu'il ne doit point avoir l'arcade élevée sur le garot plus de deux ou trois doigts,

il ne doit avoir qu'un pouce de collet, qui est l'épaisseur qui est au CHAP. XXVII.
dessus de l'arçade, entre ledit garot & le pomeau ; mais il ne suffit pas entierement, car si la selle est trop haussée de laine, de bourre ou de feutre, elle incommodera de même le Cavalier, quoi que l'arçon de devant ne soit pas trop élevé de garot, & qu'il n'ait point de collet.

Si vous voulez qu'une selle soit prés du Cheval, il faut que le Sellier en mettant les arçons sur les bandes, soit qu'elles soient de fer ou de bois, prenne garde qu'elles soient prés l'une de l'autre au haut de l'arçon de devant, c'est-à-dire qu'elles soient placées assez prés du garot, & que ce soit raisonnablement ; car si elles sont attachées trop bas, & éloignées l'une de l'autre, jamais on ne sera prés du Cheval, parce que voulant serrer les cuisses, on rencontrera les bandes, & elles blesseront l'Homme, & l'éloigneront du corps du Cheval, qui est ce que nous apprehendons. Il faut de plus, que le Sellier avant que de nerver ses arçons s'ils ne sont bien dressez, prenne la râpe, pour râper les bandes (qui sont de bois) à l'endroit où porte la cuisse, afin qu'elle la rencontre platte, & non en tranchant par le haut, comme il arrive souvent ; car avec le peu d'épaisseur de la selle, l'Homme seroit incommodé. Que si les bandes sont bien dressées & bien tournées, il ne sera pas besoin de les râper, car le Charpenteur l'aura déja fait ; & à Paris les Selliers n'ont pas ce soin, les Charpenteurs sont habiles pour la plûpart, quand on veut les bien payer.

C'est un abus trés-grand qui s'est glissé en France, que les Charpenteurs d'arçons ; c'est ainsi qu'on appelle ceux qui les font ; car ne faisant jamais les selles, comment peuvent-ils sçavoir de quelle maniere il les faut pour être commodes ? Les Selliers devroient charpenter eux-mêmes leurs arçons, comme j'en connois quantité qui le font. Les Selliers peuvent bien dire au Charpenteur le défaut des arçons, mais il en faudroit payer davantage, & quelques Selliers ne cherchent pas les Charpenteurs qui sçavent trés-bien leur métier, mais le bon marché.

Les Charpenteurs d'arçons, qui les sçavent bien tourner, entre lesquels les Anglois surpassent tous les autres du monde pour les selles rases, donnent un tour aux bandes ; en sorte que l'arcade ne peut presque blesser un Cheval sur le garot.

Les selles Angloises étant posées sur le corps du Cheval, semblent d'abord porter à vif sur le garot, neanmoins quand l'Homme est assis dessus, la charge étant au milieu fait élever la selle sur le devant, en sorte qu'il est trés-mal-aisé qu'elle puisse porter sur le ga-

CHAP. XXVII. rot & blesser le Cheval, à cause des bandes bien tournées. Nos Selliers François se sont étudiez pour en faire de même, mais jusqu'à present peu y sont parvenus. Il y en a pourtant à Paris qui sont trés-experts pour faire des selles rases commodes; & assurément les Anglois n'en font gueres de mieux; car leurs selles sont prés du Cheval & fort molettes, qui est tout ce qu'on peut desirer à une rase: Mais ce n'est pas à ceux qui ne font que des carrosses ausquels il faut s'adresser pour bien seller un Cheval; car si vous leur commandez une selle, ils la font faire aux autres, n'ayant ni l'usage, ni les choses necessaires pour y bien réüssir. Il faut pour estre bien servy s'adresser aux Selliers qui ne font que des selles & qui les font bien.

Ceux qui ont habitué l'usage des selles Angloises, ont pourtant de la peine à se servir de nos selles, quoique bien faites; & l'on peut dire en faveur des bons Selliers Anglois, qu'ils font les selles rases plus prés du Cheval, plus legeres & plus commodes que qui que ce soit, & tout Homme qui s'en est servy quelque temps, ne peut s'accommoder des autres, sans grande incommodité; car quoique la plûpart soient dures & petites, on se tient mieux qu'avec les autres, à cause qu'on est plus prés du Cheval, en courant à la chasse & même la poste; ceux qui ont accoutumé ces selles ne s'écorchent jamais, comme ils feroient s'ils couroient sur des selles Françoises, parce que les grands sieges rembourrez de laine, de plume, ou de crin s'échauffent, & ensuite échauffent les fesses, & les cuisses de l'Homme; la peau étant échauffée s'écorche bien-tôt: mais peu de personnes sont de ce sentiment, quoyque veritable, s'ils n'ont un long usage des selles Angloises: veritablement de la maniere qu'on les contrefait presentement à Paris, les plus delicats ont peine à les connoître, particulierement celles qui ont le siege rembourré & mollet; chacun son goût en cette matiere comme en toute autre.

On trouve fort dures au commencement quelques-unes de ces selles Angloises, sur tout celles à Basque, & jusqu'à ce qu'on y soit accoûtumé on a de la peine, & les fesses patissent; mais l'habitude gagnée & le cul endurcy, jamais on ne les quitte, excepté les gens fort maigres, qui ont la chair prés des os, ou ceux qui n'ont pas habitude à monter à Cheval.

Voyez tous les Marchands de Chevaux, qui sont fermes & vigoureux à Cheval, jamais ils ne se servent d'autres selles que des Angloises.

Pour les personnes qui ne s'en peuvent pas servir, je leur conseille pour le voyage les demy Angloises, qui étant rembourrées &

molles du siege, basses devant presque comme derriere, bien-faites prés du Cheval, quoiqu'elles soient sur des coussinets, & bien étoffées, ont la commodité des Angloises sans en voir l'incommodité pour ceux qui ont la fesse molle & tendre ; on les fait merveilleusement bien à present. CHAP. XXVII.

Quelques-uns pour leur incommodité veulent les selles fort longues sur les bandes, mais je croi qu'on doit les proportionner à la taille du Cheval & du Cavalier ; parce qu'un Cavalier ventru doit avoir la selle plus longue sur bande, & un autre moindre à proportion de la grosseur du ventre & de ses fesses : ce n'est pas que generalement parlant, les selles longues sur bandes, ne soient commodes pour toutes sortes de personnes, & sur tout quand il faut courre, par les raisons que nous avons déduites ci-devant.

Ces grandes selles fort hautes devant qu'on appelle à la Royalle, ou comme il vous plaira ; avec un gros siege bien haut, & garni de plume, qui vous éloigne les cuisses d'un demi-pied de chaque côté du corps du Cheval, sont trés-incommodes, & ne valent rien pour l'usage, c'est pourtant la mode de la Province ; elles sont incommodes, en ce qu'étant fort hautes devant, elles font qu'un homme est assis entierement sur le croupion, ce qui le lasse étrangement, & cause grande douleur aux reins, au lieu qu'aux selles basses devant & prés du Cheval, on est assis sur les cuisses, les reins ne peinent point, on marche à son aise, & quand le Cheval rueroit, il n'incommoderoit point le Cavalier.

Avec les selles hautes devant, quand un Cheval remue la queuë, il jette d'abord un Homme sur le nez, & quand on a fait une journée sur ces grandes selles, qu'on doit appeller des chaises percées, l'Homme se trouvant las & trés-incommodé, croit le plus souvent que cela vient faute d'habitude à voyager, ou de foiblesse de reins ; mais c'est presque toûjours de la selle mal faite ; neanmoins l'abus y est si grand, qu'on ne croit pas avoir une bonne selle, si elle n'est un demi pied trop haute sur le devant bien éloignée du Cheval, un siege bien large & toute la selle pesant cinquante & soixante livres, ces selles sont de vrays bâts & non pas des selles, propres à lasser un Cheval & à fort fatiguer un Cavalier ; quelque selle qu'on ait choisie, pourvû qu'elle porte également, ne pressant en aucun endroit plus qu'en l'autre, car l'endroit pressé se fouleroit, & ensuite il s'entameroit ; il n'importe qu'elle soit Angloise ou Suedoise, pourvû qu'on en soit content.

On fait presentement des selles qu'on nomme à l'Hollandoise, qui ont un petit troussequin derriere qui semble un boulet tout autour

CHAP. XXVII. du ſiege, ces ſelles ſont bonnes pour ceux qui veulent être mollement : car on n'eſt jamais aſſis ſur l'arçon de derriere à cauſe du trouſſequin, le ſiege étant bien garni on eſt fort commodement : de plus elles ſont aiſées pour attacher ſon manteau derriere à la mode des Allemans, pour porter une valize qui s'attache ferme contre le trouſſequin ; & pour ceux qui ont le cul lourd & ont peine à monter à Cheval, ils prennent l'arçon derriere pour les aider, ce qui leur eſt un grand ſoulagement. Les ſelles Angloiſes qu'en Angleterre on nomme à l'Eſcoſſoiſe, ſont les plus commodes de toutes les ſelles, il arrive rarement qu'elles bleſſent les Chevaux, & le Cavalier eſt fort à l'aiſe deſſus ; l'uſage en eſt fort introduit, & il y a apparence qu'à la Cour & à Paris, on ne ſe ſervira plus d'autres ſelles que de celles-là, car dés à preſent on rebutte toutes les autres.

Des appartenances de la ſelle, comme poitrail, croupiere, ſangles, ſurfais, & étrivieres.

CHAP. XXVIII. LA ſelle étant propre au Cheval & commode au Cavalier, il faut ajuſter les autres pieces, comme la croupiere, qui ne doit être ni trop tirante ni trop lâche : ſi c'eſt une croupiere à boucle ſimple, il faut avoir ſoin que la bouche ne porte pas ſur le roignon ; car en cheminant elle bleſſeroit le Cheval en un endroit trés-dangereux ; que ſi elle coupe quelques poils, il faut ajuſter un morceau de peau de veau ou de chevreüil au deſſous de la boucle, le poil contre le poil du Cheval, il ne ſe bleſſera pas.

Les croupieres de chaſſe ſont celles qui n'ont que deux crampons de cuir pour les attacher à la ſelle, elles ſont preferables à celles à boucle, elles n'en ont pas l'incommodité, pourvû que les crampons ne ſoient pas trop gros, & qu'ils ſoient bien attachez : les croupieres de chaſſe ne ſont plus du tout en uſage.

On ne ſe ſert que des croupieres à l'Angloiſe : elles ſont meilleures que celles de chaſſe, la boucle eſt au milieu de la croupiere, & celle qui eſt attachée à la ſelle dans laquelle elle paſſe, n'a point d'ardillons : elles ont cela de commode qu'on les accourcit & allonge trés-facilement & c'eſt la meilleure façon de toutes, ainſi elles ont banny toutes les autres & on ne ſe ſert plus des autres du tout, & de cent ſelles qu'on fait à Paris, il n'y a pas une croupiere de chaſſe, elles ſont toutes à l'Angloiſe.

Les croupieres qui ont deux boucles diſtantes de ſept ou huit pouces l'une de l'autre à la vieille mode, c'eſt-à-dire, chaque boucle

éloignée de quatre pouces de l'endroit où l'on met ordinairement la croupiere, sont trés-bonnes, & tiennent mieux une selle en raison qu'aucune sorte de croupiere pour les Jumens qui sont basses devant; cette façon est trés-peu en usage, & fort vilaine, quoique trés-bonne. CHAP. XXVIII.

Le culeron de la croupiere doit être plus gros que petit, si la selle est haute derriere, & basse devant, comme il peut arriver quand l'arçon de devant se trouve trop large, ou que les panneaux sont trop rembourrez derriere, sans doute le Cheval s'écorchera sous la queuë.

Et si le Cheval est bas devant, toutes les croupieres l'écorcheront bien-tôt, sur tout en pays de montagnes, si on n'a le soin d'y donner ordre mettant pied à terre aux descentes.

Les Jumens sont plus sujettes que les Chevaux à s'écorcher la queuë, car elles sont pour l'ordinaire basses devant, mais aussi elles ont avantage à grimper les montagne; pour empêcher ce desordre lequel est trés incommode, particulierement aux bêtes qui sont chatoüilleuses, il faut avoir une selle plus haute devant qu'à l'ordinaire, pour suppléer par cette hauteur au défaut de la Cavalle, & mettre peu de bourre aux panneaux sur le derriere de la selle, avec une croupiere à deux boucles, comme nous venons de dire; car elle tiendra la selle beaucoup mieux, & ne fera point de force au droit du tronçon de la queuë, où les Chevaux se blessent: pour la même incommodité, on se sert d'une invention commune, qui est de coudre une grosse chandelle dans le culeron de la croupiere, le suif fondant adoucit le cuir, & le mal: je croi qu'il est tout aussi bon de graisser tous les jours le culeron de la croupiere, & de laver souvent le mal avec de l'eau-de-vie, ou de l'eau avec du sel, pour guerir le mal sous la queuë, duquel on reçoit beaucoup d'incommodité en voyage.

Que si vôtre Cheval étoit fort blessé sous la queuë, & qu'il ne pût souffrir de croupiere, il faut avoir recours à la croupiere basse, de même que certains Medecins en ont à leurs Mules.

Lorsque vous êtes de sejour, pour guerir le mal de dessous la queuë, il faut bien nettoyer toutes les croustes avec du vin chaud mêlé avec le quart d'huile d'olive ou de beurre, & ensuite jetter du charbon pilé dessus, & continuer jusqu'à guerison, ou bassiner souvent avec de bonne eau-de-vie qui est le plus souverain remede, au cas que le Cheval veüille le souffrir.

L'usage des croupieres à l'Angloise qu'on accourcit & allonge comme on veut, est commun à present par tout; même dans les éco-

CHAP. XXVIII.

les on n'en voit point d'autres, on a connu la commodité qu'il y a dans leur usage, & l'incommodité des autres.

Le poitrail n'est gueres de moindre consequence ; il faut qu'il soit de juste longueur, que les potences ne soient ni trop longues ni trop courtes ; étant trop longues le poitrail descendroit plus bas que le mouvement de l'épaule, & incommoderoit le Cheval à cheminer ; étant aussi trop courtes, le poitrail banderoit trop, & couperoit le poil en plusieurs endroits.

Il arrive ordinairement que le poil se coupe à l'endroit des porte-pistolets, à cause de leur pesanteur ; pour l'éviter il faut mettre au dessous un morceau de cuir de chevreüil ou de veau, comme nous avons dit, à la boucle de la croupiere, ou bien fourrer cet endroit avec du cuir fort doux, & de la laine dedans ; il faut particulierement avoir ce soin aux Chevaux de guerre. Depuis qu'en France on a l'usage des pistolets courts, les Chevaux en sont soulagez ; car cy-devant on avoit des pistolets aussi longs que des carabines, qui blessoient souvent au poitrail.

Il faut de plus que les boucles qui tiennent le poitrail attaché à la selle soient posées en sorte qu'elles ne coupent pas le poil, & ne puissent blesser ; que si elles étoient trop avant, il faudroit ou les reculer entre l'arçon & le panneau, ou sur l'arçon, si l'on ne pouvoit mieux faire ; on mettra au dessous un morceau de peau de veau ou de chevreüil, avec le poil contre le poil du Cheval.

Il faut visiter ensuite toutes les autres parties de la selle ; à sçavoir les sangles, & voir si elles sont larges & fortes, si elles ont des nœuds (comme les Palfreniers font pour les accourcir, quand elles sont trop longues) ce qui foule & blesse le Cheval ; il faut les ôter.

Il faut, s'il se peut, quelles ayent des boucles à l'Angloise ; ce sont les meilleures de toutes, elles ne déchirent jamais la botte avec les ardillons.

Les courte-sanglaux doivent être bons & de cuir de Hongrie, qu'il y en ait deux à chaque côté d'arçon, un bon sur-fais bien large ; ceux de chasse sont trés-bons, & sanglent bien ; ils ont deux boucles, dont l'une n'a point d'ardillon, & l'usage en est ordinaire dans les équipages.

Une belle & longue paire d'étrivieres, celles de cuir de Hongrie sont les meilleures ; & des étriers bien forts à barre ou à grille par le bas, & bien larges, pour s'en dégager facilement en cas de chûte.

Quelquefois ceux qui courent à la chasse, ou qui branlent les jambes allant par pays, blessent bien-tôt avec l'étriviere les côtes du Cheval s'il est maigre, & l'écorchent au défaut de la selle ; pour l'em-

pêcher

pecher, il faut mettre une courroye, ou un vieux fourreau d'épée, depuis le bout d'un arçon à l'autre, & laisser tomber l'étriviere dessus, il empêchera ce desordre. CHAP. XXVIII.

Les bons étriers doivent être grands & forts, étamez, ronds par tout, legers & à barre par le bas ; car on tient les pieds plus fermes dessus ; il faut qu'ils soient attachez aux étrivieres : sans touret, car ils s'usent & passent au travers, hors ceux d'Angleterre ; chacun a son goût pour les étriers. J'ai dit ce qui me semble de plus raisonnable, pourvû qu'on entre & sorte le pied facilement dans un étrier, quand il seroit fait d'un sabot, comme en Espagne à leurs bourriques, ou de bois simple d'une seule piece comme en Suéde ; il ne m'importe pourvû qu'on ne m'oblige pas de m'en servir.

Les étriers Anglois sont jolis & legers, les petits sont bons pour une course ou pour une promenade, quelques-uns les éprouvent pour l'usage continuel, & je trouve qu'ils ont raison. Comme on les fait présentement mediocrement grands, tous ronds, étamez & avec des grilles au dessous, je les crois les plus excellens de tous pour toute sorte d'usage, & ils sont à bon marché.

Comment il faut menager les Chevaux dans le commencement des Voyages.

NOUS avons employé le Chapitre precedent aux parties accidentelles du Cheval, comme sont la ferme, la selle, la bride, & autres : presentement il reste à considerer avant que de faire voyage, les circonstances trés-necessaires, & comme essentielles ; qui sont que le Cheval soit bon, & de fatigue, tel que nous l'avons décrit. S'il est fort gras, & qu'il ne soit point en haleine, c'est-à-dire, qu'il n'ait travaillé depuis long-temps, il faut l'y mettre en cette sorte. CHAP. XXIX.

Il faut le premier jour faire faire à vôtre Cheval une promenade d'une petite lieuë, le lendemain d'une & demie, puis le laisser reposer un jour ou deux ; aprés vous le ferez recommencer une lieuë en forme de promenade, au second jour deux, puis trois, aprés cela vous lui donnerez un jour de repos, & le Cheval sera de cette façon en état de partir quand on voudra, & d'aller bien loin, ayant les soins que nous dirons ; & cecy doit particulierement servir à ceux qui ont des équipages à conduire, qui ont sejourné des hyvers entiers sans travailler.

Car il est trés-dangereux pour un Cheval de commencer un voya-

CHAP. XXIX. ge sans qu'il soit en haleine, n'étant pas habitué à la fatigue, si c'est en Esté dés la premiere journée il perdra le manger, ou aura les avives, & quelquefois il deviendra forbu ou gras-fondu, ou tous les deux ensemble ; ainsi il est de consequence de le mettre en haleine avant que de partir : Si ceux qui ont des équipages à conduire, n'apportent ces précautions, assurément ils en auront du déplaisir dans les premieres journées.

Si le Cheval étoit trop fatigué, las & maigre, ce seroit encore pis ; car les Chevaux ne coûtent rien pour amaigrir, & coûtent de la peine & de la dépense pour engraisser ; ainsi je ne voudrois pas commencer un voyage avec un Cheval fort fatigué & maigre, sans avoir tâché à le remettre, & si je n'y avois pas réüssi, en achepter un autre.

Ayant observé cette précaution, il faut commencer par de petites journées, & aprés peu à peu les augmenter : par exemple, le premier jour on peut faire six lieuës de France, le second huit : & aprés dix ou douze, & même quatorze s'il est necessaire : Si c'est en païs où les lieuës soient plus grandes qu'elles ne sont autour de Paris, le premier jour quatre lieuës suffisent, le second six, & ainsi vous augmenterez jusqu'à neuf ou dix ; que si vous avez le temps, il est trés-bon, particulierement pour conserver tout un équipage, de séjourner le trois ou quatriéme jour du voyage ; car les Chevaux reprennent force & vigueur en ce jour, & comme on dit on recule pour mieux sauter; & en suite les Chevaux ayant reprisc œur & force, feront voyage plus gayement ; parce que si on ne séjourne, on laissera quelques Chevaux en chemin, ou on les mettra hors de service. Chacun peut bien juger que dans un nombre de Chevaux, il est difficile qu'il n'y en ait quelques-uns qui ne soient pas en état de marcher dans les commencemens.

Le long de la journée, passé six ou sept heures aux grands jours de l'Esté, & en Hyver passé huit ou neuf, vous laisserez boire vôtre Cheval dans la premiere bonne eau que vous rencontrerez : nous appellons bonne eau celle qui n'est point trop vive & trop fraîche, & celle qui n'est point bourbeuse & corrompuë : hors que vous eussiez dessein d'aller long-temps au galop aprés avoir fait boire, quoi que ce soit l'usage des Anglois de courre leurs Chevaux aprés qu'ils ont bû, je croi cette methode capable de rendre les Chevaux poussifs, comme lorsqu'on leur fait faire manege, aprés qu'ils ont bû : pour les mettre en haleine disent-ils, qui est la plus pernicieuse, & la plus nuisible aux Chevaux qu'on puisse imaginer. Ils en sont si fort entestez quoyque la plûpart de leurs Chevaux deviennent poussifs

par cette methode, qu'on ne leur peut persuader que cela ne vaut rien, & qu'ils gâtent leurs Chevaux. Le mal que je vois à cela, est que les ayant mis en chemin de devenir poussifs, ils nous les vendent pour bons; & ils deviennent poussifs entre nos mains; ainsi ils font les folies, & nous les payons. Il faut pendant que le Cheval boit, lui rompre souvent l'eau, ne le laissant pas boire tout à coup, mais lui lever la tête cinq ou six fois, pendant le temps qu'il met à boire: si un Cheval avoit chaud, & qu'il fût fort en sueur, pourvû qu'il ne soit pas hors d'haleine, & qu'il ait encore beaucoup de chemin à faire avant que d'arriver au lieu destiné pour débrider, par exemple, une lieuë ou deux, assurement il s'en portera mieux de boire, que de ne point boire: il est vrai que si le Cheval a chaud, & qu'on le fasse boire, au sortir de l'eau il faut un peu doubler le pas, ou prendre le petit trot quelque temps pour échauffer l'eau qu'il vient de prendre.

Il faut laisser boire ainsi le Cheval le long de la journée; parce qu'étant arrivé, s'il a chaud, il faut être long-temps avant de le pouvoir laisser boire; sans un danger évident de sa vie; & même l'ayant débridé, la soif l'empêche long-temps de manger; desorte qu'une heure ou deux s'écoulent, qui est le temps qu'il faut employer pour la dînée; de repartir en cet état, sans que le Cheval ait mangé ni bû, il ne seroit gueres en état de travailler: Et le bon sens conclura pour moi que le plus assuré est avant d'arriver au logis, qu'il ait bû en chemin comme j'ai dit.

Dans les pays étrangers, où je ne sçai si l'air, l'eau ou le climat contribuent, j'ai vû pratiquer le contraire: car en Hollande les chartiers qui menent les gens d'un lieu à l'autre dans leurs chariots, attelez de bons Chevaux, portent un sceau & les font boire par tout où ils rencontrent de l'eau, qu'ils ayent chaud ou froid, cela leur est égal, & même d'abord qu'ils sont arrivez, quoique leurs chevaux soient tous en écume de sueur, & même hors d'haleine, ils les font boire avant de les mettre à l'écurie: je croi qu'en France tous nos Chevaux en mourroient.

On est obligé de faire boire les Chevaux de carrosse avant que de partir, car aprés en chemin étant attelez, difficilement peuvent-ils boire; on les fait boire souvent avant quatre heures du matin, ils n'en valent pas mieux; & on ne peut pas mieux faire, si en commençant un voyage, c'est-à-dire, les premieres journées, on donne peu d'avoine à un Cheval, on s'en trouvera trés-bien; quatre ou cinq petits picotins suffisent: car si on en donne trop, on les dégoûtera d'abord, & quand ils sont une fois en haleine, ils en peuvent man-

CHAP. XXIX. ger jusqu'à huit picotins sans se faire dommage, au contraire, ils n'en valent que mieux.

Que si vous voyez que vôtre Cheval à la premiere & seconde journée, tâtonne son avoine, & ne le mange que grain à grain, il la luy faut oster absolument pour ce repas, & lui donner du son moüillé, ou quatre on cinq livres de pain bis, cuit de long temps, si vous en avez, & si le Cheval en veut manger à l'autre repas vous lui donnerez de l'avoine.

On peut aux Chevaux qui perdent l'appetit, & se dégoûtent d'avoine, leur donner une once de theriaque délayée dans du vin ou de l'orvietan en même quantité; que si vôtre Cheval est ardent & que vous le jugiez fort échauffé, une prise (qui est deux onces) de poudre imperiale dans une pinte de vin, la poudre imperiale est le foye d'antimoine; les tenir bridez une heure ensuite: en les débridant ils auront recouvré l'appetit.

Un des plus sensibles déplaisirs qu'un Cavalier puisse avoir en campagne, est de voir son Cheval à l'écurie sans manger, & qu'il ne veut ni foin, ni avoine, ni son, & sans avoir d'autre maladie que le dégoût, il demeure la teste basse sans vouloir manger: j'ai cherché toutes les voyes de leur pouvoir donner de l'appetit, j'ai trouvé des pilules que j'ai nommées gourmandes décrites à la premiere partie, lesquelles sont portatives, on en met une à un Cheval attachée à son mords avec un linge, on le tient bridé deux heures, en le débridant assurément il mange: on en peut attacher à sa bride une le matin avant partir, en arrivant à sa dînée comme il l'aura rongée tout au long du chemin, assurément il aura bon appetit: on peut les réiterer plusieurs fois, elles ne peuvent que bien faire aux Chevaux.

Il est bon de cheminer fort doucement un quart ou demi heure, avant que d'arriver à l'hostellerie, afin que le Cheval ne soit point échauffé, ni hors d'haleine quand on le mettra à l'écurie, pendant ce temps que vous irez fort doucement il reprendra haleine, comme si on le promenoit exprés, & par ce moyen aprés vôtre arrivée, le Cheval ne battant point du flanc vous le pourrez débrider, s'il n'a pas chaud.

Que si vous êtes en compagnie de gens qui ne soient pas d'humeur à avoir cette patience, & qui ayent plus de soin d'arriver promptement pour boire, que de rafraîchir leurs Chevaux, par cette promenade, comme il arrive ordinairement, ou si d'ailleurs vous êtes pressé d'arriver pour d'autres raisons, il faut lorsque vous serez arrivé, faire promener vôtre Cheval en main au petit pas, pour

lui laisser reprendre haleine, & passer doucement sa chaleur ; s'il fait bien froid, il faut le promener bien couvert à l'abry du vent ; & si vous n'avez aucun endroit pour le promener à l'abri, il faut le mettre dans l'écurie, car le froid violent le perdroit, s'il a chaud, & le mouvement qu'il fait dans la promenade, quoyqu'on lui eût mis une couverture, ne seroit pas suffisant pour l'empêcher de se morfondre, & devenir forbu ; c'est pourquoi il faut le mettre à l'écurie, & le bien essuyer avec de la paille, ou avec un couteau de chaleur si vous en avez un.

La raison pourquoi il ne faut pas si-tôt mettre à l'écurie les Chevaux qui ont eu grand chaud, qui sont hors d'haleine, est que les humeurs venant à se refroidir tout à coup, & se congeler par le repos qui succede au mouvement violent, tombent sur les jambes ou sur quelque partie, & rendent le Cheval forbu, lui causent les avives, ou un si grand dégoût qu'il en vaut moins trés-long-temps, ce qui n'arrive pas quand par une promenade en main au petit-pas, on lui donne le temps de se refroidir peu à peu, & d'appaiser le battement de flanc que la chaleur & la fatigue lui auroient causé, ou au pis aller qu'on l'essuye bien & qu'on le frotte exactement par tout le corps.

Il y a des Chevaux de carrosse fort gras ou gros d'haleine, même des souffleurs qui dans les grandes chaleurs de l'Eté, ont le flanc si ému & si agité, qu'on croiroit qu'ils vont crever, quand ils arrivent à l'écurie quoiqu'on les ait menez doucement, mais comme ils sont fort gras, ou qu'ils craignent la chaleur, ils se mettent si fort hors d'haleine, qu'ils sont souvent une heure avec ce battement de flanc avant que d'avoir repris haleine : il ne faut pas s'en étonner, les promener au petit pas une demie-heure, puis les débridant leur donner du son moüillé, & bonne litiere, d'abord qu'ils auront pissé, ils seront beaucoup soulagez, & seront prests à travailler comme les autres ; il vient aux uns de foiblesse pour ne pouvoir resister à celui qui tire à côté d'eux, ou presque toûjours de trop d'ardeur donnant trop dans le trait, ou bien de craindre trop la chaleur, ce qui se voit souvent à certains Chevaux gras, épais, pesans, ou goussauts, chargez de cuisine, lesquels sont bons, dans la Ville, mais ils ne sont pas assez legers pour la campagne.

Quand vous arrivez à l'Hostellerie, si vôtre Cheval n'a gueres de chaud, & que vous soyez seulement allé à son train ordinaire, il faut l'attacher au ratelier sans le débrider qu'il n'ait repris haleine, & ne soit sec en partie, à moins que le Cheval ne soit accoûtumé à toûjours suer, en attendant vous le dessanglerez, lui ôte-

CHAP. XXIX. rez la croupiere, & lâcherez le poitrail, & mettrez de la paille sous les panneaux entre le Cheval & la selle, pour le rafraîchir & le soulager.

Faites-lui bonne litiere de paille fraîche pour l'obliger à uriner, la plufpart des bons Chevaux urinent en arrivant à l'écurie lorsqu'ils trouvent de la litiere : je donnerai un avis en passant qui semblera un peu extraordinaire, quoique bon. Le long de la journée il faut laisser uriner un Cheval toutes les fois qu'il témoigne en avoir envie, il faut même l'y convier ; tout au contraire des Jumens ; lesquelles il faut empêcher de pisser pendant la journée, car en pissant elles diminuent de viguéur & de force : ceux qui ont des Jumens, peuvent en faire l'épreuve, ils en reconnoîtront la verité, qu'il faut laisser pisser les Chevaux en chemin, & en empêcher les Jumens, elles ne s'en trouveront pas mal & rendront meilleur service à leur Maître ; je n'allegue pas cette experience sans connoissance de cause.

Ostez le viel foin du ratelier, nettoyez bien la creche devant lui de toutes ordure, terre, ou fiante de poulle, prenant garde si la mangeoire est percée, ce qui est presque dans toutes les Hôtelleries, afin que l'avoine qui y passe, soit la nourriture de leur volaille, que si la creche est trop sale on la fait laver avec de l'eau chaude.

Une autre methode pour les Chevaux qui sont pleins de feu & d'ardeur & qui valent la peine d'être soignez, est qu'arrivant au logis lorsqu'on a couru, ou que le Cheval a grand chaud, il faut d'abord en arrivant le desseller & lui abattre l'eau par tout le corps avec un morceau de faux, qu'on appelle un couteau de chaleur, aprés lui bien essuyer la tête avec une époussette, & suivre par tout le corps avec de la paille fraiche, lui mettre une couverture ou caparasson, & remettre la selle par-dessus, puis le promener environ une demi-heure au petit pas avant que de le mettre à l'écurie. Cette methode est bonne pour ceux qui menent avec eux des Palfreniers qui doivent entendre à abattre l'eau & à sécher un Cheval ; car pour les valets d'Hôtelleries ils sont assez habiles à demander & ne sçavent faire autre chose, on se pourra servir de l'autre maniere. Si on avoit une couple de pilules puantes, les faire avaler au Cheval, ou bien une chopine d'eau-de vie, s'il a beaucoup couru, & qu'on craigne qu'il ne devienne malade, cela arresteroit & couperoit tout accident & autres suites fâcheuses. J'en dirai un mot cy-aprés.

Si à un quart ou demi quart d'heure avant d'arriver à l'Hôtellerie, on rencontre de l'eau où il y ait un beau gué, il est bon de

le faire passer & repasser deux ou trois fois dedans sans lui moüiller le ventre, ni le laisser boire ; lorsque j'ai dit moüiller le ventre, c'est-à-dire qu'il ne faut pas faire entrer le Cheval si avant dans l'eau que le ventre soit dedans : car d'empêcher que les jambes ne fassent réjaillir de l'eau contre le ventre & le moüiller, cela ne se peut, & même n'est pas de consequence : outre que l'eau leur nettoye les jambes de la boüë, étant froide, leur resserre les humeurs & empêche que ce qui est émeu par le travail de toute la journée, ne tombe sur les jambes : comme étant la partie la plus basse du corps, & la plus capable de la recevoir : ce qui les fait devenir roides, causant des obstructions dans les nerfs, & enfin les ruine. CHAP. XXIX.

Comment il faut traiter les Chevaux à la dînée ou à la couchée faisant voyage.

SI c'est en Esté que les eaux sont chaudes, en arrivant à l'Hôtellerie, le Cheval n'ayant pas chaud, il est bon de le gayer sans le laisser boire ni moüiller le ventre, & même il est bon à certains Chevaux qui ont les jambes déja un peu travaillées ou charnuës & susceptibles d'humeurs, lorsqu'on n'a point de gay pour leur moüiller les jambes, avant que d'arriver au logis ou à l'Hôtellerie, de les mener un petit quart d'heure en main pour abattre la chaleur, puis arrivant, leur laver ou bassiner les jambes avec de l'eau de puy, comme elle vient d'être tirée elle empêche la chute des humeurs sur les jambes : cette methode est bonne particulierement aux Chevaux qui ont eu quelque coup aux jambes, aux jarrets, qui ne manquent jamais de s'enfler par le repos qu'ils ont à la dînee ou au soir. CHAP. XXX.

Il y avoit un Ecuyer Italien qui aprés son manege, que les Chevaux eussent chaud, ou non, les faisoit d'abord passer & repasser à la nage une riviere grande comme est la Seine devant le Louvre à Paris, & ensuite leur faisoit bien abattre l'eau par le corps, & les bien couvrir dans son écurie, ne les laissant manger d'une heure : Il l'a fait toute sa vie, & jamais Cheval ne luy est mort de tranchées, ni d'avives, & toûjours ils avoient les plus belles jambes du monde. Je croi que cet exemple, quoyque trés-veritable, ne persuadera personne d'en user de la sorte.

Vôtre Cheval étant attaché au ratelier, & en partie séché de la sueur ou moiteur qu'il avoit en arrivant au logis ; quoyque bridé, s'il commence à tirer le foin, & qu'il ne batte plus du flanc, il le faut débrider, & laver son mords dans un sceau pour le prendre

CHAP. XXX. l'ayant essuyé & nettoyé, & ensuite vous luy laisserez manger du foin à son aise.

Ceux qui d'abord qu'ils sont arrivez à l'Hôtellerie laissent débrider leurs Chevaux par des valets d'étable comme c'est l'ordinaire, se trompent en ce qu'ils mangent un demy quart d'heure, puis ne mangent plus du tout, au lieu que s'ils ont demeuré quelque temps bridez quand il ne leur arriveroit autre commodité, que celle qu'ils mangent mieux aprés.

On dira qu'ils ont été assez long-temps bridez au long de la journée sans les laisser encore à l'écurie inutilement sans manger, à quoy je réponds outre ce que je viens de dire, qu'il y a beaucoup de Chevaux ausquels il est necessaire de laisser venir l'écume à la bouche par le moyen de la bride, qui les oblige de mouvoir la langue, & par ce moyen ils humectent la bouche pour avoir plus de goût à ce qu'ils mangent, & s'ils n'avoient la bouche fraîche de la sorte ils ne mangeroient gueres long-temps; ainsi on gagne du temps au lieu de le perdre, contre la maxime des valets d'Hôtellerie. Nottez que si le Cheval a eu grand chaud & que vous ne l'ayez pû faire boire au long de la journée, étant débridé il ne voudra gueres manger, quoique vous y ayez apporté les précautions que nous avons dit, parce qu'il sera pressé de la soif; lors on lui peut donner l'avoine la quantité que vous jugerez, pourtant moindre que s'il n'en mangeoit pas aprés avoir bû.

Quelques personnes croyent qu'on gâte les Chevaux de leur donner l'avoine avant que de boire, & que l'eau fait couler l'avoine hors de l'estomac sans digerer; je croi que l'avoine est bonne avant, & meilleure aprés boire, quoique la coutume la plus ordinaire soit de ne la donner qu'aprés boire. Les Messagers & Cochers sur les grandes routes la donnent toûjours avant & aprés boire. Ce n'est pas toutefois sans apparence de raison qu'on donne l'avoine aprés boire, parce que l'eau ne séjourne pas si long-temps dans l'estomac, se distribuë plûtôt, ainsi il n'en est aucunement affoibli: & l'avoine qui est spongieuse retient plus long-temps l'humidité de l'eau: Voila la seule raison qui fait donner l'avoine aux Chevaux aprés avoir bû, laquelle n'est pas assez forte pour empêcher de faire manger de l'avoine aux Chevaux qui ont fort sué avant de les faire boire, & ils s'en trouveront beaucoup mieux & sans danger d'en estre malades.

Lorsqu'on voyage en carrosse avec des relais, & qu'on court & fait diligence, les Chevaux étans arrivez tout en sueur & hors d'haleine, il faut leur abattre l'eau ou la sueur, comme nous avons dit, & les bien sécher, les couvrir, puis promener une demi-heure pour leur

leur laisser reprendre haleine : pendant ce temps on leur doit preparer à chacun un demy-boisseau de son de froment, plus ou moins, qu'on moüille trés-bien ; on le met devant eux dans la créche, on les débride ensuite, on les laisse barbotter à leur aise dans la créche ou mangeoire, pour leur rafraîchir la bouche, qui est desséchée par la poudre & le sable, qui souvent penetrent jusqu'au gozier, ce son détache cette poudre, qui est sur la langue, & dans la bouche ; & quoique les Chevaux ayent chaud, il leur arrive rarement du mal par cette methode. CHAP. XXX.

Cette poussiere & ce sable desséchent si fort la langue, le palais & le gozier des Chevaux, qu'ils en perdent souvent le goût ; parce que la langue devient aride & séche, particulierement aux Chevaux qui laissent pendre la langue hors de la bouche en cheminant dans les grandes chaleurs ; à ceux-là il faut donner du son en arrivant, ou avec une éponge leur laver bien la langue & la bouche pour les obliger à manger.

On se sert de la même chose pour les coureurs de chasse, & pour tous les Chevaux, qui ayant couru sont hors d'haleine, & particulierement s'ils sont fort gras ; le son moüillé leur fait trés-bien, il fait gagner temps, puis on débride plûtôt, & les Chevaux sont bien-tôt en état de manger : dans les lieux où l'on trouve du son, la methode est bonne ; hors de France on n'en trouve gueres, & en Hollande d'abord que les Chevaux arrivent, quoiqu'ils ayent chaud, ils les font boire sans craindre qu'ils prennent du mal, comme j'ai remarqué cy-devant que c'étoit l'usage des Fourmans, c'est-à-dire, de ceux qui conduisent des chariots, mais leurs eaux ne sont pas vives ; étant toutes reposées & chaudes, ainsi elles ne peuvent pas facilement nuire ; & les Chevaux ne laissent pas d'en mourir en France avant que d'avoir habitué cette maniere de vie si dangereuse, qui ne sera jamais pratiquée par moy assurément.

On doit bien prendre garde aux eaux que les Chevaux boivent, & particulierement en voyage, car de là dépend la conservation de leur vie, ou leur destruction. L'eau la moins vive est la meilleure, s'il y a une riviere elle est préferable aux fontaines, & les fontaines aux puits : quand on est contraint de faire boire de ces eaux vives, il la faut tirer long-temps auparavant, la mettre au Soleil, ou en faire chauffer pour mêler parmy ; c'est plûtôt fait d'y mettre du son, ou du pain rompu & émié, à faute de quoi on corrige un peu la crudité de l'eau en y trempant la main, ou en y mettant une poignée de foin. Si l'eau est extrémement vive, ni la main ni le foin n'empêcheront pas un Cheval de prendre les avi-

CHAP. XXX. ves, il faut ou de l'eau chaude ou du son mêlé parmi.

Il arrive souvent qu'on pousse si fort les Chevaux & plus qu'il ne faut, qu'on les créve, & qu'on les fait mourir ou devenir forbus, si on n'y apporte les remedes convenables : par exemple, on sera à la chasse du cerf, on manque les relais parce que le cerf se forlonge. On est échauffé dans l'ardeur de la chasse, on ne songe point à son Cheval, & on le pousse jusqu'au bout : s'il n'est pas en haleine & n'a pas accoûtumé de faire ces grandes courses, on les créve trés-bien ; mais tous les bons Chasseurs aimeront mieux tuer leurs Chevaux à force de courre que de manquer d'être à la queuë des chiens. Si à la chasse ou autrement, vous avez été obligé de faire une grande diligence avec péril de crever un Cheval, quand il sera arrivé, faites-le accommoder comme j'ai dit, lui abbattant l'eau & l'essuyant, puis le promenant au petit pas, & demi-heure aprés son arrivée, donnez-lui deux pilules puantes que nous avons décrit au Chapitre CLIII. premiere Partie, avec une pinte de vin rouge, ou bien sans lui donner des pilules, une chopine d'eau-de-vie, ou une pinte de bon vin avec une couple de muscades rapées, puis le mettez à l'écurie bien couvert, & bonne litiere, & une heure aprés un lavement, demi-heure aprés le lavement le débridez, & lui donnez du son moüillé, assurément si le Cheval n'est outré, vous empêcherez tous les accidens de forbure, qui lui arriveroient autrement.

La même chose se peut observer aux Chevaux de carrosse, quand ils ont fait des courses au-delà de leur haleine & de leur force : mais il faut prendre garde de ne pas donner les pilules, ni le vin & les muscades au défaut, que les Chevaux n'ayent repris leur haleine, c'est-à-dire, demi-heure ou trois quarts d'heure au plus aprés leur arrivée, plus ou moins aux uns qu'aux autres.

Il ne faut point frotter les jambes des Chevaux qui arrivent, quoi que ce soit l'usage ordinaire.

CHAP. XXXI. LA plûpart de ceux qui font un voyage, observent la methode de faire frotter les jambes à leurs Chevaux avec de la paille, d'abord qu'ils sont arrivez à l'écurie, & pretendent par ce frottement de les délasser, de leur déroidir les jambes, & ainsi de les soulager beaucoup : mais c'est un des plus grands abus qui se puisse pratiquer ; puisque cette action ne peut produire autre effet, que d'attirer sur les jambes les humeurs qui sont émuës par le travail de la journée : car en frottant les nerfs, on les échauffe, & par consequent on les débouche, ce qui fait exhaler les esprits, & donner lieu aux

humeurs émuës le long de la journée, de se décharger dessus par leur pente naturelle, occuper les conduits insensibles qu'occupoient les esprits, & à y faire des obstructions, & ainsi les priver du mouvement, ce qui s'appelle rendre les jambes d'un Cheval absolument roides & inutiles; car les jambes étans l'endroit le plus bas de tout le corps, elles en sont comme l'égoût, particulierement si on y attire les humeurs par la friction qui se fait avec la paille, outre que cette partie déja fatiguée est plus capable de les recevoir. L'humeur étant tombée ne remonte plus; de la resoudre il est difficile, car l'endroit n'a pas assez de chaleur, l'humeur s'épaissit, & on gâte le Cheval; & je m'étonne qu'on n'ait point fait de reflexion là-dessus avant que j'en eusse parlé. On pourra dire contre, que l'humeur qui tombe est dissipée par insensible transpiration, & par les pores qui sont ouverts dans les frottemens des jambes: je réponds que l'humeur veritablement se rarefie en quelque maniere, mais elle ne se peut dissiper ayant trop de corps pour cela; l'humeur s'insinuë dans les nerfs comme une vapeur, qui est ensuite reduite en eau par le froid: cette eau en boüillie & glaires, lesquelles ne peuvent être dissipées par aucun frottement, car ce frottement dans le temps que toutes les humeurs sont émuës les appelle, & au lieu de soulager, nuit extremement.

Ce frottement de jambes qu'on fait en arrivant, est cause que le lendemain on leur trouve les jambes roides, & quand on ne s'en appercevroit pas si-tôt, on s'en appercevra dans peu, parce qu'il se formera des obstructions dans les nerfs, qui empêcheront le passage des esprits, qui sont la cause du mouvement, qui par le temps rendront le mouvement de la jambe si difficile & si penible au Cheval, que toute sa force ne suffira pas pour s'en bien aider; ainsi les Chevaux chopent, bronchent & souvent tombent, & par cette methode on prend bien de la peine pour ruiner son Cheval, & lui détruire les jambes. Ceux qui ne se voudront pas rendre à des raisons si palpables, qu'ils en fassent l'experience: & assûrément ils seront convaincus, comme quantité l'ont déja été, qui ne font plus frotter leurs Chevaux en arrivant, mais seulement quand ils sont absolument refroidis & reposez.

Vous éviterez tous ces inconveniens, pratiquant ce que je conseille, à sçavoir de mener un Cheval à l'eau au lieu de le frotter en arrivant; ou de lui bien laver les jambes avec de l'eau froide, pour empêcher la chûte des humeurs, qui est le contraire de ce que pratiquent tous les jours la plûpart des gens, lesquels n'ont jamais fait reflexion sur ce que je viens de dire.

CHAP. XXXI. Ce n'eſt pas que je deſaprouve qu'on frotte les jambes des Chevaux, au contraire je l'approuve, le conſeille & m'en ſers, mais c'eſt ſeulement lorſque les Chevaux ſont refroidis, & que les humeurs que le travail de la journée a émuës, ſont raſſiſes; par exemple, ſi le ſoir avant que de vous coucher vous faites frotter une heure entiere les jambes à vôtre Cheval, il en ſera ſoulagé, ou bien ſi le matin l'ayant fait panſer vous faites divertir vôtre Palfrenier avec un bon bouchon, autant de temps qu'il vous plaira, il ouvrira les pores de la jambe, donnera lieu aux humeurs encores ſubtiles qui ſont tombées depuis peu ſur le nerf, de s'évaporer, & étant rarefiées par la friction, de ſe reſoudre, ainſi la jambe ſe rendra plus ſouple, & vous ferez un effet contraire à celui qu'il feroit ſi vous le faiſiez frotter à vôtre arrivée.

Vous pourrez encore dire que tout le monde le fait, & que les plus entendus en Chevaux le pratiquent; il eſt vrai que beaucoup de gens le font, mais les entendus ne le pratiquent pas: Si ces raiſons ne peuvent vous ſatisfaire, je m'en rapporte à l'experience, qui eſt la maîtreſſe des Arts: & finalement, comme je ne ſuis pas ſi amoureux de ma penſée, que je veüille obliger tout le monde de s'y rendre, je conſens qu'on ne me croye pas, & qu'on ruine par plaiſir ſon Cheval plûtôt que de ſe rendre à la raiſon.

Charge pour conſerver les jambes des Chevaux, & empêcher qu'elles ne s'uſent en voyage ni à la chaſſe.

CHAP. XXXII. SI vous avez un Cheval qui en vaille le ſoin & la peine, pour lui conſerver les jambes aprés le travail, du moment qu'on le mettra à l'écurie, il faut demêler de la fiante de vache, ou de bœuf avec du vinaigre, en ſorte qu'elle ſoit comme une boüillie aſſez claire, y ajoûter une poignée de ſel bien menu, & lui en faire charger les jambes de devant, les jarrets & celles de derriere, en le frottant à poil & à contre poil, pour faire entrer le remede & s'attacher, enſorte que toutes les parties en ſoient bien couvertes, & le laiſſer ainſi ſans lui moüiller les jambes, ni le ſortir hors de la place juſqu'au lendemain, le faiſant boire au ſceau.

Le jour ſuivant on le mene à la riviere, s'il y en a une, pour lui laver les jambes, ou bien on les lui décrotte avec un bouchon, ou on les lave au puits, ce qui eſt encore trés-bon. Ce remede eſt à peu de frais, & eſt trés-bon, il eſt aſtringeant & fortifie la partie: eſtant continué il conſervera les jambes ſi belles & entieres, qu'à la fin d'un long voyage il ſemblera que le Cheval ne ſoit pas ſorti de

l'écurie. Il sera mal aisé de faire croire à certaines gens que si peu de chose puisse produire un pareil effet, car ce remede est facile : tous ceux à qui je l'ai conseillé, s'en sont trés-bien trouvez : non seulement cette charge délasse le Cheval, mais elle resserre les enflures : elle vaut mieux que beaucoup de charges que les Mareschaux vendent bien cherement ; lorsqu'on n'y met point de sel elle n'est pas si bonne, mais elle ne laisse pas de faire un bon effet, souvent même que je n'ai point eu de vinaigre, je me suis servi d'eau à la place, & la charge a assez bien operé. CHAP. XXXII.

La methode de charger les jambes de cette maniere a été trouvée par un pur raisonnement, & les premieres fois que je m'en servis, elle réüssit encore mieux que je n'avois crû.

Si vous avez de grands Chevaux à conduire pendant un long voyage, soit en main ou autrement, il faut se servir de ce remede, qui est aisé & à peu de frais, il n'y faut qu'un peu de soin ; & vous connoîtrez à la fin de vôtre voyage combien il est utile.

Il faut graisser les pieds de devant aux Chevaux qui les auront cassans & la corne séche & éclatante, & cela en arrivant, quand ce ne seroit qu'avec du beurre sans sel, de l'huile, de la graisse douce, de l'onguent rosat encore mieux, afin que la fiante de vache leur tombant sur les pieds ne les desséche pas : car assurément contre l'opinion de bien des gens, la fiante de vache gâte le pied d'un Cheval, elle humecte la solle, mais elle desséche la corne, qui est de different nature que la solle ; si vous l'observez, vous vous en trouverez trés-bien. Ceux qui pour rétablir les pieds de leurs Chevaux font un trou qu'ils emplissent de fiante de vache moüillée, & les tiennent un mois plus ou moins le pied dans ce trou, font trés-mal, car quoique l'humidité continuelle qui est parmi la fiante fasse croître la corne, elle se desséche si fort etant hors de là qu'elle éclatte & casse comme du verre, & ensuite le pied se resserre ; enfin la fiante de vache est bonne pour la solle, mais elle altere, brûle & gâte la corne en la desséchant trop. Pour rétablir les pieds d'un Cheval, il faut au lieu de fiante de vache emplir un trou de terre glaise moüillée, & obliger le Cheval d'y tenir les pieds de devant pendant environ un mois.

Je ne veux pas obmettre un autre remede, qui délasse & desenfie la jambe, qui la déroidit & la rend belle : Il suffit de le pratiquer de fois à autre, c'est-à-dire, de trois ou quatre jours l'un : mais pour la charge, quand on la pratiqueroit tous les jours en voyage, on ne perdroit pas son temps assurément.

Les bains dont nous avons parlé à la premiere partie, avec de la

CHAP. XXXII. lie de vin, & de bonnes herbes & du miel, délassent & déroidissent beaucoup les jambes des Chevaux.

Comme aussi de les frotter en arrivant avec du vinaigre & du sel, ou de l'eau-de-vie; ou même du vin chaud, où l'on aura mis un peu de vieux oingt, tout cela délasse & déroidit les jambes des Chevaux: si elles sont enflées ou gorgées, comme il arrive aux jambes de derriere des Chevaux fatiguez, qui ont les jambes gorgées en arrivant, il faut les laver d'eau froide, & une heure aprés les frotter avec du miel, & dans le moment que le miel y est, les frotter avec de l'eau-de-vie trés-bien sans ôter le miel & continuer tous les jours de la sorte, on desenflera & fortifiera les jambes en travaillant.

Vous délasserez fort vôtre Cheval, si vous lui chargez les jambes avec de la lie de vin toute froide; le remede est bon & à peu de frais.

Pour desenfler les jambes d'un Cheval, & le délasser avec la cendrée.

CHAP. XXXIII. IL faut faire boüillir de l'eau dans un chaudron, & prendre des cendres du feu toutes rouges, faites du meilleur bois que vous pourrez avoir, comme du sarment, du noyer, du chesne, du hestre, les cendres de bois blanc ne sont point bonnes pour ceci, non plus que celles de bois flotté, si neanmoins vous n'en avez pas d'autres, il faut y mêler une demi-livre de cendres gravelées ou soude (on la trouve chez les Epiciers ou chez les Blanchisseurs) jettez ces cendres toutes rouges dans l'eau boüillante, plus vous en jetterez, tant mieux, & les laisserez boüillir jusqu'à ce qu'il ne reste que le tiers de l'eau, ôtez de dessus le feu ayant écumé les charbons.

On ne met la cendre gravelée ou soude, que lorsqu'on ne trouve que des cendres de bois blanc, ou de bois flotté, & non autrement au contraire elle porteroit préjudice.

De cette eau plus que tiede, frottez bien fort avec la main les jambes de devant & de derriere & les jarrets, puis chargez-lui le tout avec les cendres, & les y laissez jusqu'au lendemain sans le mener à l'eau, ni le sortir de sa place; dés la premiere fois que vous ferez ce remede, assurément vous vous appercevrez de l'effet, & vôtre Cheval le lendemain aura les jambes plus souples, & plus belles que vous ne les avez vûës de long-temps, il sera plus gai qu'il n'étoit le jour precedent; il faut continuer à en user de temps en temps pour en avoir l'entier contentement.

Voici encore une methode trés-bonne: prenez deux pintes de vi-

naigre, mettez-les dans un poëlon ou pot sur le feu : d'abord qu'il commence à fumer, jettez parmi quatre pleines pellées de cendres toutes rouges qui soient de bois neuf, faites-les boüillir un demi quart d'heure, puis ôtez du feu & laissez refroidir ; la matiere étant tiede, lavez-en les jambes de vos Chevaux devant & derriere ; si vous le faites de quatre jours l'un, assurément vous conserverez vos Chevaux sains & entiers dans les grandes fatigues des voyages.

Si vous n'avez qu'un Cheval, une pinte de vinaigre suffit ; ce remede dissipe les humeurs par resolution, il empêche leur chûte, il maintient les jambes belles & nettes, sans grosseur ni enflure.

Au retour d'un voyage, ce remede peut être pratiqué avec succés s'en servant de quatre jours en quatre jours, ce bain délassera le Cheval & lui rétablira les jambes.

Quand on a extrémement couru un Cheval & qu'on craint qu'il ne devienne forbu, le meilleur est le mettant à l'écurie, l'ayant promené, & traité interieurement ainsi que nous avons dit, de prendre deux pintes de vinaigre, & deux livres de sel ; mêler le tout ensemble, & à froid en frotter toute la jambe du Cheval devant & derriere, environ une demi-heure, lui fondre dans les pieds de devant l'huile de laurier toute boüillante, sur l'huile des cendres chaudes, & de la filasse avec des éclisses par dessus la cendre pour arrêter le tout & concentrer la chaleur : que si vous ne trouvez pas d'huile de laurier, prenez de l'huile de noix, l'huile de navette, ou de poisson, mais celle de laurier est la meilleure.

Cette même recepte est bonne au Cheval lassé, les precedentes sont meilleures : ces remedes sont pour les Chevaux de prix, comme sont les Barbes, Turcs, Chevaux d'Espagne, les Coureurs de consequence, les Hacquenées & Chevaux Anglois : l'on n'auroit gueres d'affaire de prendre ce soin pour les mazettes, & toute la fiante des vaches de Flandres n'y suffiroit pas ; encore moins les cendres, particulierement en Beausse, & si les mazettes & les Bidets sont ceux qui font les fatigues & les voyages, témoins les Messageries & les Postes, on n'y prend pas tant de soin, & on n'y cherche pas ces precautions, & si on les cherchoit ils dureroient trop long-temps : mais les grand Chevaux sont bien-tôt usez si on n'en a du soin ; c'est pourquoi on dit communément que les grands Chevaux n'aiment pas le grand chemin, pour faire connoître que si on leur fait faire voyage, ils seront bien-tôt ruinez ; car en effet, ce n'est pas leur métier, ce sont les Gentils-Hommes des Chevaux.

J'ai vû un Cheval de prix qui ayant éte poussé extraordinairement de Paris à Fontainebleau, on eut en arrivant tous les soins possibles

CHAP. XXXIII. de le promener, & de l'essuyer plus de deux heures entieres, mais on ne lui mit rien dans les pieds, & on ne lui donna aucunes pilules, eau-de-vie, vin, muscades, ni lavement, il ne s'en sentit pas pour le coup, même il fut monté au pas trois jours aprés seulement une lieuë, au bout de huit jours il fit deux petites journées au pas, & se portoit trés-bien en arrivant, le troisiéme jour aprés l'arrivée, on le mena à la forge pour le ferrer, & on lui trouva les pieds de devant en quelque maniere combles, depuis le bout de la fourchette, & la solle si haute à l'endroit que j'ai dit jusqu'à la pince, qu'on ne lui put ajuster que des fers voutez; quoi qu'il eût assez bon pied auparavant, ne se pouvant presque soûtenir, comme un Cheval auquel la forbure étoit tombée sur les pieds & qui avoit des croissans. On lui fit barrer les veines dans les pâturons, comme j'enseignerai parlant de la ferrure, & on le ferra à pentouffle, qui est la methode des fers que j'enseignerai; le Cheval dans six mois fut remis en état de servir, il n'eut jamais le pied aussi bon qu'auparavant: mais on s'en servoit: si on avoit apporté les precautions que j'ai dit, de lui fondre de l'huile de laurier toute chaude dans les pieds, & de lui donner interieurement quelque chose, on en auroit été quitte à meilleur compte, & cette humeur qui lui tomba dans le pied, se seroit dissipée ailleurs.

Continuation des preceptes pour conserver les Chevaux en voyage.

CHAP. XXXIV. AYANT mis vôtre Cheval dans l'écurie, & l'ayant débridé nous continuerons à prescrire ce qu'il faut faire ensuite pour le traiter methodiquement. Si vous voyagez en Esté il faut l'ayant débridé le desseller d'abord, & le frotter trés-bien sous la selle avec du foin ou de la paille, il vaut mieux desseller le Cheval, quoique ce ne soit qu'une dînée, & que peu de gens le pratiquent, pour n'avoir pas la peine de le resseller.

Si c'est en Hyver, il ne faut pas le desseller si-tôt, mais seulement lorsqu'il est sec, & quand il a bien mangé, & le frotter de même sous la selle.

Quand vous avez ôté la selle à vôtre Cheval, il faut la mettre au Soleil, afin que les panneaux se sechent, puis les battre avec une gaule, pour empêcher qu'ils ne durcissent, & ne blessent le Cheval. Ceux qui se servent des couvertures en double, & qui les mettent sous la selle, ne courrent pas ces risques, & la methode en est trés-bonne.

Si c'eſt en hyver qu'on n'a gueres ſouvent le Soleil propre, & que vôtre Cheval ait beaucoup ſué, ſa ſelle étant moüillée au deſſous, il la faut ſecher au feu, plûtôt que de la mettre le lendemain toute moüillée.

J'obliois à dire que vôtre Cheval étant deſſellé il le faut manier par tout ſous la ſelle, pour voir s'il n'eſt point foulé ou bleſſé : s'il l'eſt, il y faut donner remede, à la ſelle & au mal ; à la ſelle, en ôtant de la bourre à l'endroit qu'elle le bleſſe ou foule, ou bien en la chambrant, il faut être mauvais ſellier pour ne le ſçavoir pas faire, & dans tous les Villages ils le ſçavent ; & au mal, en le traittant comme il a été dit.

Quand le Cheval aura été une heure ou deux deſſellé, on connoîtra mieux les endroits où il aura été foulé ; car étant refroidi la partie foulée s'enflera, au lieu que dans le temps qu'on ôte la ſelle, la chaleur avoit empêché d'enfler.

Que ſi vôtre Cheval eſt enflé ſans être entamé, ſeulement pour avoir été foulé de la ſelle, il eſt bon d'y remedier le plûtôt que vous pourrez ; car pour negliger l'enflure il s'y forme une dureté qu'on appelle un cours, lequel tombe avec le temps, & il reſte une grande playe, ce qu'on peut éviter par le remede ſuivant ; & ne jugeant pas à propos de renvoyer au traité des maladies pour ſi peu de choſe, vous ferez le reſtrainctif ſuivant.

Reſtrainctif pour reſſerrer une enflure.

Prenez trois, quatre, cinq, ou ſix blancs d'œufs, ſelon la grandeur de l'enflure, mettez les blancs d'œufs dans un plat, & les battez avec un gros morceau d'alun, juſqu'à ce que le tout ſoit reduit en groſſe écume, ce qui ſe fera dans un demi-quart d'heure, en battant toûjours ; prenez cette groſſe écume qui eſt fort épaiſſe, & en frottez l'enflure bien fort, & en mettez deſſus le plus que vous pourrez frottant & refrottant pour faire entrer l'écume, laiſſez-le de la ſorte juſqu'au lendemain, & infailliblement l'enflure ſera reſſerrée ; j'ai éprouvé ce remede mille fois : il y a pluſieurs autres moyens, mais celui-ci eſt le plus prompt & le plus facile, ſi neanmoins vous en ſouhaitez d'autres, ayez recours au Chapitre des Playes. Vous pouvez avoir continuellement un morceau d'alun avec vous, car il ſert toûjours, le remede eſt facile & trés-bon.

Autre pour le même.

Frottez fort l'endroit enflé avec de bonne eau-de-vie, encore

meilleur avec de l'esprit de vin ; quand vous l'aurez bien frotté, mettez le feu avec un papier allumé à l'eau de-vie qui est restée sur le poil, elle flambera aussi long-temps qu'il y aura une goute d'eau-de-vie, & lorsque le feu disparoîtra, l'enflure disparoîtra aussi.

Ou bien ayant frotté extremement la grosseur avec de l'eau-de-vie, frottez d'abord l'endroit avec du savon noir, pour faire venir en écume, qu'il faut laisser secher sur la partie enflée, ce qui dissipera assurément l'enflure, s'il n'y a point de matiere ; ce dernier remede est parfaitement bon pour les Chevaux de carrosse que les harnois ont foulé ; si on ne trouve point de savon noir, prenez du savon ordinaire.

La plupart des Chevaux voyageant deviennent maigres, particulierement les grands Chevaux qu'on conduit avec des équipages, comme ils ne font qu'une traite, ils sont bridez si long-temps qu'ils amaigrissent, & la selle qui portoit fort également par tout quand on a commencé le voyage, se trouve trop large à cause de cette maigreur.

Et le Cheval peut amaigrir en sorte que la selle portera sur le garot ou sur le roignon, ce qui causeroit de fâcheux accidens. Il faut donc quand vous appercevrez que les pointes des arçons ne touchent point contre le corps du Cheval, & que la selle semble trop large, faire rembourrer les pointes, sur la longe, & aux mammelles avec de la bourre de cerf ou de crin, s'il est besoin ; quelquefois il est même fort necessaire de faire feutrer les bouts des arçons au cas que la maigreur fût trés-grande, & que le Cheval fût fort diminué de corps.

Lorsque vous avez donné l'avoine au Cheval, il est bon de le laisser seul, afin qu'il mange moins avidement & sans inquiétude ; un Cheval vigoureux quand on est derriere lui pendant qu'il mange, ne manque pas de regarder l'Homme de temps à autre, & ainsi il perdra beaucoup de son avoine qui tombera à terre ; pour l'éviter, il faut le laisser seul, pourvû que vous soyez en un lieu où on ne derobe point son avoine, ce qui arrive souvent en certaines maisons, où quoi que les Maîtres soient gens de bien, les valets se derobent l'avoine les uns aux autres, & en font galanterie ensuite & s'en raillent.

On doit prendre garde avant que de se retirer, que le Cheval soit attaché, en sorte qu'il se puisse coucher à son aise, & que sa longe ne soit attachée, ni trop longue, ni trop courte.

Si vôtre Cheval a beaucoup sué le long de la journée, & qu'il soit bien sec, aprés avoir mangé son avoine, il est trés-à-propos de le

faire étriller un quart d'heure, afin de lui détacher le poil que la sueur a collé l'un avec l'autre : ce qui lui rend le corps roide & l'empêche de bien reposer, outre qu'il bouche & constipe les pores, & durant la nuit les vapeurs & fumées, qu'on appelle excremens de la troisiéme coction, qui devroient s'évaporer, sont retenus dans son corps, au grand préjudice de sa santé, car les Chevaux produisent beaucoup de ces vapeurs qui doivent transpirer & s'évacuer insensiblement au travers des pores, sur tout la nuit, ce qui est trés-évident par la quantité de crasse qui se trouve sur le cuir du Cheval, & qu'on lui ôte tous les jours avec l'étrille ; que si vous empêchez cette transpiration qui se fait la nuit, vous lui nuisez, sur tout quand il a beaucoup travaillé & fatigué le long de la journée. Je concluerai donc que le Cheval qui a sué & qui est sec, vaudra beaucoup mieux d'être étrillé un quart-d'heure ou demi-heure le soir, ou s'il n'est pas sec, lui bien frotter le corps avec la paille autant de temps.

Je mettrai ici une remarque pour les Curieux, & ceux qui veulent être instruits des moindres particularitez de ce qui concerne les Chevaux, celle-cy leur servira quand ils sont malades, ou qu'ils sont maigres, & qu'on les veut rétablir ; elle peut aussi beaucoup servir dans un grand voyage, afin de couper chemin à toutes les incommoditez qui pourroient empêcher vôtre Cheval d'achever gayement son voyage.

Il faut donc prendre garde à la fiante de vôtre Cheval, pour juger de son interieur, afin de prevenir les maux qui lui peuvent arriver ; s'il fiante trop clair, ce peut être une marque que l'eau qu'il a bûë, est trop froide, ou qu'il l'a bûë trop avidement : s'il y a parmi la fiante des grains d'avoine tous entiers, peut-être le Cheval ne la mâche pas, ou qu'il y a de la foiblesse d'estomac ; si la fiante est noire, & séche ou fort menuë, il est fort échauffé dans le corps. Selon ce que vous aurez jugé par ces remarques, vous employerez ce que vous croirez être necessaire, qui vous est enseigné en beaucoup d'endroits de ce Livre : les Anciens en usoient de la sorte, car j'ai lû dans un fort vieux Auteur, *Galenus, Veneti, & Prasini studiosi spectatores equorum, stercora, quò intelligant quemadmodum alimenta concoxerint odorantur tanquam ex eo omnem eorum bonam habitudinem cognituri*. Par ce mot *odorantur*, il veut dire, comme je croi qu'ils regardoient attentivement & soigneusement, & non qu'ils sentoient la fiante ; car s'ils la flairoient c'étoit de vilaines gens, quoi que curieux.

Lorsque les Chevaux sont attachez au ratelier, avant que de les débrider, quand on est arrivé à l'Hôtellerie, il leur faut faire le-

CHAP. XXXIV. ver les quatre pieds, & voir s'il ne manque rien aux fers, s'ils ne portent point sur la solle, & ôter avec un couteau ou autre chose, la terre & le gravier qui est dans le pied, entre le fer & la solle, y mettre de la fiante de vache, quand le Cheval en vaut la peine, comme j'ai dit ci-devant, ou que le Maître est assez soigneux pour cela.

Si vous les abreuvez dehors, au retour de la riviere, si on leur emplit le pied de fiante de vache, elle leur ôtera la douleur, & tout l'étonnement du pied que leur pourroit avoir causé le terrain trop dur, ou les pierres; si c'est au soir la fiante de vache séjourne toute la nuit dans le pied, & elle le lui tiendra doux & bon, & en ôte la chaleur.

Il y a beaucoup de Chevaux qui d'abord qu'ils sont débridez se couchent au lieu de manger, à cause de la grande douleur qu'ils sentent aux pieds, on croiroit qu'ils sont malades, ou qu'ils sont harassez, mais si on leur regarde l'œil, on verra qu'ils l'ont bon, & si vous leur representez à manger étant couchez, ils mangeront volontiers; si vous leur maniez les pieds, vous les trouverez extremement chauds, ce qui fera connoître qu'ils souffrent en cette partie; c'est pourquoi il faut voir si le fer porte sur la solle, ce qui est assez difficile à connoître sans le desferrer; que si vous les desferrez, regardez le dedans du fer, vous verrez que l'endroit où il porte sur la solle, est plus poli & luisant, qu'il n'est aux autres endroits; il faut faire parer le pied en cet endroit, & rattacher le fer, lui graisser le pied avec de l'onguent rosat ou autre, & lui emplir le dedans du pied ou le creux avec de la poix noire fonduë toute chaude, ou du tarc, gaudron, ou brai, qui est la même chose, & laisser refroidir avant que de laisser aller le pied à terre, cette poix ou tarc nourrira la solle, ôtera la douleur, & affermira tout le pied. A Paris on trouve du tarc qui n'est que du gaudron dequoi on poisse les batteaux. Il raffermit plûtôt un pied qu'autre chose appliqué chaudement, on le fait avec de la vieille huile, de la vieille graisse, & de la poix, on fait fondre le tout ensemble & on le garde pour s'en servir.

Les Chevaux qui ont le pied foible, sont ordinairement ceux qui se couchent bien-tôt aprés qu'ils sont arrivez à l'écurie, à cause de la douleur du pied; j'entends ceux qui ont le talon bas, ou qui ont peu de fond de pied, c'est-à-dire, peu d'épaisseur depuis la solle jusqu'au haut de la corne environ deux doigts ou moins au dessus de la pince ou extremité du pied; ceux aussi qui ont le pied trop petit, ou ceux qui ont des seymes, ou les encastellez, les pieds cerclez, ou finalement les pieds plats.

Lorſqu'on voyage dans un temps chaud & ſec, les pieds s'alterent ſouvent, & ſe deſſéchent, & faute d'humeur, la corne s'éclatte & ſe rompt, ainſi on eſt ſouvent en danger de perdre les fers des Chevaux; il faut à ceux-là avant que d'aller à l'eau, leur graiſſer les pieds de devant un pouce autour de la couronne, avec de l'onguent roſat, ou de l'onguent de pied, dont nous avons donné la deſcription dans la premiere Partie; quelquefois quand le pied eſt fort alteré, il faut auſſi graiſſer à midi, & c'eſt à ces Chevaux auſquels il faut beaucoup de ſoin (puiſqu'ils ont la corne ſi éclatante) quand on voyage en pays chaud, qu'on a grande peine à les tenir ferrez.

Il y a des Chevaux de ſomme leſquels étans enflez ſous la ſelle, on les laiſſe coucher avec le baſt, de peur que pendant la nuit le froid ne faſſe enfler les parties foulées, & le lendemain on ne les pourroit bâter: on leur laiſſe auſſi quelquefois le baſt afin de preſſer contre l'enflure ou playe le remede qu'on a mis deſſus; c'eſt une aſſez mauvaiſe invention, de laiſſer coucher un Cheval ſous un baſt, ou ſous la ſelle, il eſt bien plus à propos d'emplir un ſac de bon crotin bien chaud, & de le lier ſur l'enflure, non-ſeulement il empêchera d'enfler davantage, mais de plus il diſſipera peut-être toute l'enflure.

Les Cocquetiers qui viennent de Normandie à Paris, ne débaſtent jamais leurs Chevaux la nuit, mais auſſi ils les ſuſpendent.

Il y a peu de Chevaux qui dans un grand voyage ne ſe coupent: on y pourra donner remede d'abord qu'on s'en appercevra, comme nous enſeignerons parlant de la ferrure.

Le matin avant que de ſeller un Cheval il faut manier les arçons pour voir s'ils ſont décollez ou rompus, remarquer ſi la bande du garot eſt déclouée ou rompuë en deux, ſi les grandes bandes ſont déclouées & rompuës, ſi la toile des panneaux eſt trop roide, ou s'ils ſont détachez des arçons: quand on a tant ſoit peu d'habitude au tout, on le parcoure en un clein d'œil, aprés quoi on mettra la ſelle ſur le dos du Cheval, ce qu'il faut faire d'abord qu'il eſt étrillé long-temps avant l'heure du départ, parce qu'ordinairement, quand les Chevaux un peu âgez ſon ſellez, ils ſe hâtent davantage de manger.

Avant que de le brider, on peut de même viſiter les porte-mords, s'ils ſont pourris ou rompus. Les Chevaux doivent toûjours manger de l'avoine avant que de partir. Celui qui a le ventre vuide n'eſt gueres en état de faire grande fatigue; car comme ils ſont d'un temperamment chaud & ſec, ſi la chaleur naturelle ne trouve rien ſur quoi elle puiſſe agir, elle s'en prend à ſa propre ſubſtance, ce qui amaigrit bientôt le Cheval, ou tout au moins l'échauffe beaucoup interieurement.

Il y a beaucoup de perſonnes plus curieuſes de faire bonne chere que

CHAP. XXXIV. de la faire faire à leurs Chevaux, & qui pourvû qu'ils ayent le ventre plein, se mettent fort peu en peine d'autre chose; ceux-là particuliement, & plusieurs autres indignes de monter sur un Cheval, ayant lû ou oüi lire toutes ces particularitez, ont dit qu'il faudroit n'avoir autre chose à faire pour observer toutes ces circonstances, & qu'ils aiment mieux user leurs Chevaux que de prendre tant de soin & de peine. Il est vrai qu'il n'est pas toûjours besoin d'observer le tout, mais seulement le plus necessaire; si vous avez un peu d'habitude, vous le ferez sans peine, & même sans attention. Je consens de bon cœur que ceux qui n'en voudront rien faire du tout, suivent leur inclination, j'écris seulement pour ceux qui sont bien intentionnez, & me soucie peu de ce que les autres feront ou diront sur ce sujet. Voilà ce qu'il faut observer avant & pendant le voyage; presentement il ne reste qu'à dire quelque chose de ce qu'il faut faire aprés le voyage, & lorsqu'on est arrivé.

Ce qu'il faut observer quand on est arrivé de voyage.

CHAP. XXXV. LORSQUE vous êtes arrivé de voyage, il faut d'abord ôter deux cloux du talon de chaque pied de devant; si c'est un grand fer, il faut en ôter quatre, & deux ou trois jours aprés l'arrivée, le saigner du col, lui donner seulement du son moüillé, pendant dix ou douze jours, sans avoine, & lui tenir bonne litiere tout le long de la journée. La raison pourquoi on ôte les cloux des talons aprés un long voyage, est que les pieds leur enflent, & si on ne lâchoit les cloux, le fer les presseroit & contraindroit trop. Il est bon de les leur emplir avec de la fiante de vache, il y en a qui les font desferer entierement & mal; c'est aussi une mauvaise methode de leur parer les pieds; car vous y attirez la fluxion.

Aprés avoir saigné le Cheval, il faut le lendemain lui appliquer une emmielure décrite au Chapitre LVII. premiere Partie, & l'étendre & appliquer sur les quatre jambes, dans les pieds de devant & sur les épaules, ou bien se servir de la fiante de vache, qui coûte moins que l'autre, ou de la cendrée, ou autre.

Si vous appliquez l'emmielure, il faut vingt-quatre heures aprés son application la réiterer de même, & continuer toutes les vingt-quatre heures sans ôter la vieille, jusqu'à ce que vous en ayez appliqué trois ou quatre fois: au bout de ce temps, préparez un bain comme nous l'avons enseigné au Chapitre LXV. de la premiere Partie, avec de la lie de vin, & sans ôter la charge ou emmielure, frottez tous les endroits chargez avec ce bain, de vingt-quatre heures en

vingt-quatre heures, jusqu'à trois & quatre fois : si vôtre Cheval pour fatigué qu'il puisse être, n'est remis, il faut le laisser reposer : de lui même il se remettra, sans davantage lui faire de remede. CHAP. XXXV.

Le Cheval délassé, il lui faut faire parer les pieds, le referrer & le mener tous les jours à l'eau courante une demi-heure le matin, autant le soir, si c'est en Esté ; si c'est en Hyver, il suffit de l'y laisser sejourner le temps qu'il faut pour boire.

S'il n'est pas beaucoup lassé, comme il ne le sera gueres si vous en avez eu soin par les chemins, il suffira de le saigner, ayant ôté les clouds du talon aux pieds de devant, & recevoir son sang dans un vaisseau, & remuer toûjours le sang de peur qu'il ne se fige, ensuite sur trois livres de sang, qui est la quantité qu'on doit tirer, ajoûtez une chopine d'excellent esprit de vin, mêlez le tout ensemble, & chargez à froid les jambes du Cheval & les épaules ; laissez le sang deux fois vingt quatre heures dessus, aprés quoi vous lui ferez un bain décrit au Chapitre LXV. de la premiere Partie, avec lequel vous ôterez le sang qui étoit en forme de charge sur les épaules & jambes.

Diverses manieres pour délasser un Cheval qui vient de voyage.

Vous délasserez extrémement vôtre Cheval si vous lui chargez les jambes en la maniere suivante : prenez une livre de sel commun, mettez-le dans une poële de fer, fricassez-le jusqu'à ce qu'il soit sec, & ne petille plus, pour parler en termes j'eusse dit, decrepitez du sel, & le jettez tout chaud dans un grand mortier & le pilez fort fin, ajoûtez deux livres de miel, mêlez bien le tout ensemble avec le pilon, & en chargez les jambes, quoi qu'il y ait enflure, il la dissipera, & la resoudra, ôtera la douleur, & l'étonnement des nerfs que le voyage peut avoir causé : la methode est facile & à peu de frais.

Les bains délassent merveilleusement un Cheval, & même desenflent les jambes ; si vous les frottez aussi avec de bonne eau-de-vie, ou avec de l'esprit de vin.

Si vous mêlez deux parties d'eau-de-vie, & une partie d'huile de noix, battant bien le tout ensemble, & que vous en frottiez les jambes de vôtre Cheval, c'est un excellent remede, je suppose toûjours que la saignée ait precedé.

Pour délasser vôtre Cheval à peu de frais, vous pourrez, aprés l'avoir saigné, faire chauffer de la lie de vin jusqu'à ce que la chaleur l'ait toute penetrée, & mêler du miel environ une ou deux livres, puis de la farine de froment, & peu à peu en remuant toû-

CHAP. XXXV.

jours la lie, jusqu'à ce qu'elle commence à s'épaissir l'ôter du feu, & en charger les jambes du Cheval toutes les vingt-quatre heures, sans ôter la vieille, le remede est trés excellent & réüssit toûjours.

La lie de vin fort épaisse, mise toute froide est trés-excellente, il en faut charger la jambe & réïterer souvent, ce remede réüssit mieux qu'un plus composé; si on y mêle le tiers de vinaigre avec les deux tiers de lie, il desenflera une jambe, & ôtera toute la chaleur & la fluxion qui y seroit survenuë par la fatigue du voyage.

Un remede assez facile pour délasser un Cheval sans autre charge, ni ingrediens, le vinaigre & les cendres chaudes, il resoudra & fondra toutes les humeurs capables de resolution qui incommodoient la jambe & empêchoient son action. J'ay enseigné la methode de faire ce remede cy-devant.

Si vôtre Cheval est si fatigué qu'aucune de ces receptes ne le puisse remettre, ayez recours au Chapitre LX. premiere Partie, où il est amplement parlé des jambes usées, & du moyen de les remettre: Si tous les remedes que vous y aurez fait n'agissent point, mon avis seroit de le laisser en repos; la nature fait souvent plus que tous les remedes; ayez toûjours soin de lui faire bien frotter les jambes avec un bouchon, & bien panser le reste du corps; peut-être que les remedes qui n'ont pas fait leur effet dans le temps de leur application, le feront dans la suite, & que le repos achevra l'ouvrage.

Du moins vous pouvez pratiquer tous les remedes precedens, avec assurance qu'ils ne peuvent alterer la jambe, quand il n'en recevroit aucun soulagement, ce qui est impossible.

Il y a des remedes qui ramolissent si fort le nerf de la jambe à force de l'humecter, qu'ils le font long-temps broncher, & quoiqu'ils ayent ôté la douleur, pour avoir trop amolli le nerf, ils font broncher & fléchir la jambe. ensuite il faût plus de temps pour rétablir les nerfs, qu'il n'en auroit fallu pour les délasser & les remettre absolument, si on avoit employé des remedes methodiques, comme ceux que j'ai proposez.

De la ferrure des Chevaux.

CHAP. XXXVI.

ON doit être persuadé qu'un Ecuyer ou un Gentil-homme, ou autre personne qui a de beaux & de bons Chevaux, ne doit pas ignorer l'ordre & la methode qu'il faut tenir pour les bien ferrer, afin que s'il ne peut pas avoir commodement un bon Mareschal, il puisse tout au moins ordonner de quelle maniere ils doivent être ferrez pour le bien être: Je crois qu'il faut distinguer deux metho-

des de ferrer, la premiere & la plus considérable est de ferrer pour le profit du pied, & selon sa nature & sa forme, lui ajuster des fers qui le rendent meilleur qu'il n'est; & s'il est bon, qui le maintiennent & l'empêchent de se ruiner; la seconde, est celle qui déguise le pied, & qui le fait paroître bon, quoi qu'il ne le soit pas, & cette derniere est la plus recherchée par les Marchands de Chevaux; car quoi que cette derniere ferrure ruine absolument les pieds par le temps, ceux qui ne cherchent qu'à le vendre, ne s'en embarassent pas, pourvû qu'ils paroissent bons, c'est assez pour eux. CHAP. XXXVI.

Je vous enseignerai la premiere methode, c'est-à-dire, celle de faire ferrer un Cheval pour le profit du pied seulement, & quoique beaucoup de gens courrent & s'empressent pour les faire ferrer de la seconde maniere, c'est-à-dire, pour déguiser le pied & le faire paroître bon, quoiqu'il ne le soit pas, par cette sorte de ferrure, enfin ils ruineront les pieds de leurs Chevaux, & c'est ce que je n'entreprends pas de montrer. Pour s'empêcher de tomber dans cet abus, il ne faut pas negliger d'apprendre la bonne maniere de ferrer, pour le profit & l'utilité d'un pied. On a vû de nôtre temps des Roys sçavoir forger un fer de Cheval, il est peu de personnes de qualité qui ne sçachent brocher des cloux, pour s'en servir dans la necessité; c'est une maxime, qu'on ne peut enseigner ce qu'on ne sçait pas, & sur cela j'ai essayé à sçavoir un peu forger un fer, & lui bien donner la forme qu'il doit avoir, & souvent que les Mareschaux ne l'ont pas forgé ni donné la tournure que je voulois, j'ai pris la tenaille & le ferretier en main, & je lui ai donné le tour ou la forme que je desirois: il n'y a pas à present un valet d'étable qui ne veüille ordonner sur la ferrure du Cheval, dont il tient le pied; tous les Cochers en font des leçons à leurs Maîtres, & ensuite au garçon Mareschal, & toutes ces leçons sont fort à contre-temps le plus souvent, parce qu'ils font ruiner, affoiblir & gâter les pieds des Chevaux. Pour n'en courrir pas le risque, j'ai établi des maximes les plus utiles & les plus intelligibles qu'il m'a été possible, qui serviront comme de guides pour se conduire dans la ferrure.

Cette partie est absolument necessaire, & faute de la sçavoir, on laisse devenir des Chevaux de prix absolument inutiles, & on est reduit presque toûjours à la discretion d'un garçon Mareschal, qui vous fera croire tout ce qu'il voudra, & qui vous persuadera qu'il fait trés-bien, lorsqu'il ruine peut-être les pieds de vôtre Cheval.

Comme la ferrure est un métier qui semble n'être qu'une pure pratique, ou plûtôt une certaine routine que les garçons Mareschaux apprennent chez leurs Maîtres, qui n'ayant pas les verita-

CHAP. XXXVI.

bles maximes qu'il faut observer pour bien menager un pied, ils ne peuvent pas les enseigner ; & quand ils tombent chez des Maîtres habiles qui veulent leur montrer à ferrer pour le profit du pied, ils alleguent pour raison qu'ils ont été dans telle & telle Boutique la plus employée qui soit à Paris, & qu'on n'y ferre pas de la sorte ; & leur entêtement pour leur routine est si grand, que souvent ils se rendent incapables d'être mis dans le bon chemin. Pour moi je me suis attaché à la recherche des moyens de bien ferrer par la necessité que j'en ai eu, pour maintenir des méchans pieds en état de servir, & pour n'avoir pas le deplaisir de voir des Chevaux vigoureux & gentils, demeurer inutiles faute d'avoir été bien ferrez dans les commencemens, & on ne pouvoit plus les ferrer sans boitter à la fin.

Je parlerai non-seulement des Chevaux de selles, mais aussi des Chevaux de carosse, qui requierent un grand soin : car de bons pieds, ou tout au moins de passables & en état de bien servir qu'ils avoient en arrivant des Pays bas, si le Mareschal ne l'entend, dans six mois ou un an ils auront les pieds combles, les talons serrez ou si plats & difformes, qu'ils ne pourront servir qu'avec difficulté ; parce que dans le temps que les Chevaux muent de pied, si la ferrure ne leur donne une bonne forme, assurement le pied deviendra hors d'état de service.

Je vois tous les jours aussi par la même ignorance, des pieds encastellez, alterez & secs, des jambes arquées, des Chevaux rampins, & cent autres accidens qui arrivent aux Chevaux par le défaut de ferrure, & pour ne sçavoir pas ferrer pour le profit du pied.

Il y a quatre maximes ou regles principales, qu'il faut necessairement sçavoir pour bien ferrer toutes sortes de pieds.

La premiere comprend ce precepte general : pince devant, & talon derriere.

Pince devant, c'est-à-dire, que quoi que la pince des pieds de devant soit bonne & forte, capable de supporter les cloux qu'on y veut brocher, le talon a moins d'épaisseur de corne, ainsi on n'y doit point brocher, sur peine d'enclouër un Cheval, & rencontrer d'abord le vif ; vous devez donc entendre quand on dit pince devant, qu'on peut hardiment brocher les cloux à la pince des pieds de devant ; car il y a beaucoup de corne à prendre, & non au talon.

Talon derriere, que le Cheval a les talons des pieds de derriere forts ; c'est-à-dire, la corne épaisse & capable de supporter les cloux, parce qu'il y a beaucoup de corne ; mais à la pince de derriere, on rencontre d'abord le vif, puisqu'il y a peu de corne, même les

Marefchaux ne doivent point mettre du tout de cloux à la pince des pieds de derriere.

Il y a beaucoup de Marefchaux dans les petits lieux qui ont peine à fuivre cette maxime, qui brochent mal-à-propos aux pieds de derriere comme à ceux de devant.

Brocher un clou, eft mettre un clou au pied d'un Cheval pour tenir le fer : le marteau dont les Marefchaux cognent les cloux dans la corne pour tenir le fer, s'appelle un brochoir ; de fçavoir d'où vient ce mot de brocher ; c'eft ce que je ne fçai pas & qu'il importe peu de fçavoir.

Il faut donc pour la premiere maxime fe reffouvenir que le talon des pieds de devant eft foible, & la pince des pieds de derriere de même, parce qu'il y a peu de corne, & qu'on eft bien-tôt au vif ; de forte qu'en brochant un peu trop haut en ces endroits on ferre & preffe facilement une veine qui entoure le pied, ce qui fait boitter le Cheval, & on dit lorfque le Cheval eft encloüé ; & fi on n'a le foin de chercher l'endroit bleffé & encloüé ; la matiere s'y forme, & il s'enfuit de fâcheux accidens ; il en eft de même quand on touche le vif qui eft la chair qui entoure le petit pied entre la folle & le fabot.

On encloüe les Chevaux en deux manieres, ou quand on rencontre le vif, ou quand on ferre la veine, & ordinairement il arrive feulement aux talons des pieds de devant, & à la pince de ceux de derriere, j'ai donné les remedes fort au long aux Chapitre LXXIX. de la premiere Partie.

La feconde maxime eft, de n'ouvrir jamais les talons aux Chevaux, c'eft le plus grand de tous les abus, & qui ruine le plus les pieds : On appelle ouvrir les talons, lorfque le Marefchal en parant le pied coupe le talon prés de la fourchette, & l'emporte jufqu'au haut à un doigt de la couronne, enforte qu'il fepare les quartiers du talon, & par ce moyen il affame le pied & le fait ferrer ; ce qu'ils appellent ouvrir un talon, eft proprement le faire ferrer, car la rondeur ou circonference du pied étant occupée, en faifant ce qu'ils appellent ouvrir les talons, qui eft le couper abfolument, ils ne font plus foûtenus de rien, ainfi il faut neceffairement, s'il y a quelque foibleffe dans le pied, qu'ils fe ferrent & s'étreffiffent, & fi les Marefchaux étoient foigneux de leur reputation & de leur devoir, ils devroient faire un des principaux points de leurs Statuts de cette maxime.

La troifiéme maxime eft d'employer les cloux les plus déliez de lame, puifque ce font les meilleurs ; les cloux épais de lame font un

Chap. XXXVI.

grand trou, non-seulement en les brochant, mais lorsqu'on les rive, étant roides il font éclatter la corne, & l'emportent avec eux, d'où vient que le Cheval mettant le pied entre deux pierres, ou en un endroit où il faille faire violence pour l'en retirer, le fer sans doute y restera, avec une partie de la corne, à sçavoir tout ce qui est au dessous des cloux : Il arrive d'autant plus facilement, que tous les trous que les gros cloux ont fait, tant en brochant qu'en rivant, ont déja affoibli & comme tout coupé en rond le sabot à l'endroit où ils sont brochez ; outre que l'on ne peut que difficilement ferrer un pied foible sans l'encloüer avec ces gros cloux, particulierement s'il y a peu de corne où l'on puisse prendre de quoi brocher. Pour éviter cela les Mareschaux estampent maigre leur fer, ce qui est la ruine d'un pied par le temps.

Les cloux de Limoges & ceux d'Argentines, excellent par dessus les autres, ceux de Limoges ne sont doux que parce qu'on les forge avec du charbon de châteigner, qui a une onctuosité qui adoucit le fer & le rend tel que nous l'éprouvons en nous servant desdits cloux, car le fer dont on se sert à Limoges n'est pas meilleur qu'ailleurs, c'est le charbon qui le rend bon, & de plus ils sont bien forgez, car ils sont fort déliez de lame : mais parce qu'ils sont assez longs, si ceux qui les brochent n'ont la main assurée, & que le pied soit un peu dur, il les font couder à tous momens. Les Mareschaux ignorans déclament fort contre ces sortes de cloux, parce qu'ils ne sçavent pas les employer : ceux qui ont le coup de brochoir assuré & qui les sçavent bien affiler ne les coudent presque jamais, & les brochent aussi bien que ces gros cloux courts, qui ne valent rien du tout.

Les gros fers pesans, comme sont ceux des Chevaux de carrosse & de charette, ne sçauroient être supportez par des cloux déliez, comme je les conseille, car il faut de la proportion à tout ; j'avoüe qu'aux grands pieds il faut de grands & gros cloux plus forts qu'aux petits, mais toûjours les plus déliez en chaque sorte sont les meilleurs ; cette exception ne détruit pas nostre maxime qui est toûjours vraye, & plus particulierement pour les Chevaux de legere taille, & pour les pieds foibles.

La quatriéme maxime est de faire les fers les plus legers qu'on peut selon le pied & la taille du Cheval, parce qu'outre que les fers pesans aux pieds, foulent les nerfs, & lassent le Cheval ; en faisant voyage il a presque toûjours les pieds en l'air, car le temps qu'il demeure posé en terre n'est pas considerable ; desorte qu'il lui faut toûjours soûtenir ce poids inutile, où la pesanteur des fers étant grande, fait

bien-tôt lâcher les cloux au moindre heurt contre les pierres ; de plus, lorsque le Cheval forge, c'est-à-dire, qu'avec les pieds de derriere il rencontre ceux de devant, les fers se perdent plûtôt étant pesans ; & le Cheval demeurant nuds pieds en campagne, court risque de se perdre avant qu'on ait trouvé un Mareschal pour le referrer : & ceux qui croyent épargner de faire ferrer peu souvent & de gros fers, les Chevaux de selle perdent plus qu'ils ne gagnent ; car les Chevaux se foulent le nerf, & perdent plus facilement leurs fers, que s'ils étoient legers, outre que les fers qui ne se cassent pas, durent toûjours assez en pays doux, où il y a un peu de pierres. CHAP. XXXVI.

Pour bien parer les pieds, ajuster les fers & brocher les cloux.

VOILA ce que je croi necessaire à observer pour la ferrure en general ; voyons maintenant ce qui s'y doit pratiquer quand le Mareschal pare les pieds : il ne doit point sur peine de gâter les pieds, creuser dans les quartiers avec le bouttoir ni couper les talons, ce qu'ils appellent ouvrir les talons. Le bouttoir est l'instrument avec lequel on pare le pied, si on fait creuser les quartiers & si on les ouvre, on les affoiblit, car le rond du sabot étant coupé & ôté, les talons ne sont soûtenus de rien, & par consequent se serreront, estant serrez ils seront fort affoiblis, & viendront bien-tôt à l'encastellure, particulierement si le talon est haut, & tant soit peu alteré, c'est-à-dire, desséché, il faut laisser les talons des pieds de devant forts, & tout le pied aussi, parce que venant à se deferrer en campagne, ils se gâtent les pieds par le chemin, & avant que de trouver l'occasion de les referrer, si on avoit affoibli le pied jusqu'au vif, comme quelques personnes font pour épargner de ferrer si souvent les pieds qui croisent plus que l'ordinaire, ils seroient tous mangez & ruinez. Que si l'on connoît que la corne soit douce & liante, on peut inferer de là qu'il ne perdra pas ses fers ; ainsi on lui peut avec sûreté parer les pieds raisonnablement. CHAP. XXXVII.

Le pied étant bien paré, il faut ajuster un fer qui soit à demi à l'Angloise, c'est-à-dire, qu'il ne soit ni trop couvert, ni trop découvert, qui ne doit avoir l'éponge gueres plus longue que le talon, & seulement accompagner justement toute la rondeur du pied jusqu'auprés de la fourchette, les éponges ne doivent pas déborder beaucoup en dehors au talon, comme les Mareschaux qui veulent passer pour habiles tâchent de nous persuader qu'il le faut, disant que cela garnit & soûtient le talon, c'est une imagination mal fondée que cette prétenduë garniture & ce soutien ; mais sans la Philoso-

CHAP. XXXVII. phie, il faut que le milieu de l'éponge soit posé justement sur le milieu du bout du quartier, qu'on appelle le talon qui touche la fourchette ; supposé qu'on n'ait point coupé les talons comme il ne faut jamais les couper, ce que les Mareschaux appellent ouvrir, & ce qui se devroit nommer fermer, & non ouvrir, le milieu de l'éponge étant posé sur l'extremité du quartier qui forme le talon & touche presque la fourchette, il faut que l'éponge ne soit pas plus longue ; & le Cheval sera serré pour être à son aise & pour le profit du pied, car il ne s'encastellera jamais, & ne sçauroit forger, qui est lorsqu'il attrape des pieds de derriere les fers de ceux de devant : la meilleure & la plus sensible raison que je puisse donner, est qu'un Cheval n'est jamais si bien à son aise, que lorsqu'il est sur la litiere sans fers. Pour le maintenir dans cette aisance, faites-lui appliquer des fers qui suivent le rond de son pied, & non pas qui débordent en dehors au talon, pour le garnir comme ils disent, car ce n'est point imiter la nature qui est nôtre guide, & qui est plus sage que nous, mais c'est vouloir la contrecarrer & la contraindre ; par exemple.

Les Espagnols ne sont-ils pas chaussez plus commodément que nous, parce que leurs souliers suivent la forme & la figure de leurs pieds, & sont faits sur le modelle de leurs pieds ; & les François font des souliers desquels il faut que leurs pieds prennent la forme & s'y accommodent, qu'ils les incommodent ou non, il ne leur importe pourvû qu'ils soient à la mode ; appliquez cette comparaison pour les fers des Chevaux ; elle sera assez juste.

Ceux qui font forger à leurs Chevaux des fers avec ces éponges trop longues, outre qu'ils les font lasser & fatiguer, & même on leur donne lieu de s'attraper, leur ruine le pied ou les encastellent, les trop courtes les font marcher mal à leur aise, mais elles ne seront jamais trop courtes si elles suivent tout le rond du pied jusqu'au bout du talon prés de la fourchette ; on appelle l'éponge cette partie du fer qui touche au talon du Cheval, quand le fer est appliqué.

Il faut que le fer ne porte point sur la solle, mais il doit porter de la largeur d'un demi-doigt tout autour du pied, justement sur la corne & également, prenant garde que si le fer est bordé par dedans, c'est-à-dire, s'il est rebattu à froid sur la bigorne, & que l'on n'applatisse pas cette bordure, pour tenir le bout du fer tout uni, & qu'il soit posé en sorte que cette bordure porte sur la corne, il la ruinera sans doute, car comme la bordure est plus haute que le reste du fer, il n'y aura que cela qui portera & ruinera le pied ; la

corne autour du pied n'eſt large tout au plus que d'un travers de doigt, & c'eſt l'épaiſſeur qu'a ordinairement le ſabot. CHAP. XXXVII.

Si le fer appuyoit ailleurs que ſur la corne, il feroit boitter le Cheval, & il faudroit le defferrer d'abord, comme il arrive ſouvent quand il porte ſur la ſolle, particulierement ſi la ſolle eſt mince ou foible; mais ſi la ſolle eſt forte & épaiſſe, quoyque le fer porte en quelques endroits, le Cheval n'en boittera pas, comme on le pourra remarquer aux fers à pantoufſle décrits cy-aprés, leſquels portent preſque toûjours ſur la ſolle ou ſur la fouchette, qui étant fortes, les Chevaux n'en boittent que rarement.

Ayant ainſi ajuſté le fer, vous y mettrez des cloux, & laiſſerez aller le pied à terre pour connoître ſi le fer eſt bien aſſis en la place qu'il doit être; puis vous brocherez les cloux également, non pas les uns plus haut que les autres, qui eſt brocher en muſique; mais il faut brocher rondement, obſervant neanmoins que les cloux des talons ſoient brochez aſſez bas, parce que d'abord on rencontre le vif, & tout au contraire aux pieds de derriere.

Les cloux étant brochez, avant que de les river lorſqu'on les a coupez avec les triquoiſes, c'eſt-à-dire, avec la tenaille, il faut prendre le roigne pied, qui eſt un morceau d'acier, long environ d'un demi-pied, tranchant d'un côté, & un dos épais d'un ou de deux écus blanc, avec quoi l'on coupe la corne qui paſſe au-delà du fer, quand il eſt broché; en frappant avec le brochoir ſur le dos du roigne-pied, juſqu'à ce qu'on aye coupé ce qu'on veut de corne, les cloux étant brochez & coupez, avant de les river prenez le roigne-pied, & coupez le peu de corne que le clou a fait éclatter au deſſous, afin que les rivets ſoient unis avec la corne; outre la beauté, les cloux tiennent mieux, ſans que jamais le Cheval ſe puiſſe couper avec les rivets, ce qui arrive trés-ſouvent, ſi on n'obſerve cette façon de faire, ſur tout au dedans du pied, particulierement ſi les cloux ſont gros & épais de lame, les rivets étant trop élevez ſur la corne font toûjours couper un Cheval, & il eſt de grande conſequence de bien river les cloux, pour les raiſons que nous avons dit.

A meſure que le fer s'uſe, les cloux s'enfoncent dans le fer; ainſi les rivets ſont plus grands, ſi on n'a le ſoin de les couper, ils eſtropieront un Cheval; ainſi il faut beaucoup prendre garde aux Chevaux vieux ferrez, qu'ils ne ſe coupent avec ces grands rivets.

Il y a des perſonnes qui obſervent de ferrer en nouvelle Lune, ce qui eſt bon quand ils ont la corne douce, liante & bonne, & qu'il n'y a autre choſe à deſirer, ſinon que la corne croiſſe; car de

CHAP. XXXVII. ferrer aprés le trois ou quatriéme jour de la nouvelle Lune, elle fait croître le pied ; il est vrai aussi qu'il n'en a pas tant de fermeté. Ceux qui ont le pied beau & bon, se doivent ferrer au plein de la Lune, la corne se tient unie, luisante & belle ; mais elle ne la fait gueres croître ; aux bons pieds je n'observe gueres la Lune, quand ils en ont besoin je les fais ferrer, parce que la necessité de ferrer est au dessus de l'observation de la Lune ; un Cheval étant pied nud, il le faut toûjours referrer : mais si la Lune est bonne, on peut parer le pied non autrement.

Pour les pieds cassans, & qui s'éclattent aisément, il faut les ferrer, autant qu'on le peut, depuis le plein de la Lune jusqu'à la fin, même au dernier quartier ; la pratique vous en fera voir le bon effet, étant vrai que les pieds ne croissent que trés-peu, ferrez en vieille Lune, mais ils se raffermissent, & ne sont pas sujets à se casser. C'est à quoi peu de gens s'attachent, croyant que c'est assez pourvû qu'ils fassent ferrer leurs Chevaux en nouvelle Lune ; s'ils sont cassans, il ne les faut jamais parer en nouvelle Lune, mais toûjours passé le plein, c'est-à-dire, au decours : qui s'attachera à cette remarque, assurément il rétablira les pieds, & quoique cassans la corne deviendra douce, à quoi vous aidera beaucoup la composition suivante'

Prenez miel commun, graisse blanche, & tarc autant de l'un que de l'autre mêlez à froid, & vous en servez pour graisser les pieds cassans de deux jours l'un, il tiendra le pied humecté & l'adoucira ; si neanmoins il ne fait pas l'effet que vous en attendez, ayez recours aux onguens de pied, décrits au Chapitre LXXXV. premiere Partie.

Les Chevaux qui ont les pieds trop durs, ausquels on ne peut brocher un clou sans qu'il coude, à cause de leur dureté, il faut les ferrer en nouvelle Lune, si la corne n'est pas cassante avec cette dureté, ce qui est presque toûjours ; si elle est dure & cassante, il faut les ferrer aprés le plein de la Lune, & leur humecter la solle par de bonnes remolades, & la corne par des onguens de pied, ou leur pousser leur fiente sous les pieds de devant, & la moüiller, & leur tenir les pieds dedans au long de la journée, & continuer ; cela profitera à quelque nature de corne plus que la remolade, mais non pas à toutes.

Aprés avoir parlé en general de la ferrure, sans m'être attaché à aucun défaut particulier, il faut à present particulariser briévement tous les differens pieds.

Des

Des talons bas, des pieds foibles, & autres pieds défectueux.

AUx Chevaux qui ont les talons bas, en leur parant le pied, il faut seulement couper la pince sans toucher en aucune façon au talon, & même il est bon de ne point toucher à la fourchette, à moins qu'elle ne se pourrisse, lors on la pare toute platte, il faut ôter de la pince avec le roigne-pied seulement, & non avec le boutoir. CHAP. XXXVIII.

On se sert du boutoir seulement pour faire porter le fer quand on a coupé la pince avec le roigne-pied de la longueur, par exemple d'un doigt ou d'un pouce ; si le pied est fort long en pince, il faut percer le fer maigre en pince, crainte d'enclouër, & posant le fer de cette maniere, on contraindra le trop de nourriture qui se jette à la pince de fortifier le talon, & en deux ou trois ferrures le pied prendra une bonne forme, & dans le temps qu'on resserrera la pince en la coupant, le talon se fortifiera. Ces sortes de pieds ne poussant qu'en pince, toute la nourriture du pied se jette là, & le talon diminue de plus en plus, & devient tous les jours plus foible ; mais si vous observez ce que j'ai dit de couper la pince avec le roigne-pied, ayant seulement blanchi la solle superficiellement avec le boutoir, & reculer ou plûtôt poser le fer plus en arriere de l'épaisseur d'un doigt en pince, & quelquefois d'un pouce, selon que la pince est trop longue, & qu'on la coupe, assurement le pied reprendra toute une autre forme, qui sera beaucoup meilleure, & les talons se retabliront.

Que s'il a les talons bas, sans les avoir serrez, & que la fourchetre soit grasse, assez mal-aisement empêchera-t'on la fourchette de porter à terre, & le Cheval sera en danger de boitter, sur tout lorsqu'il cheminera sur le dur.

Pour l'empêcher, je croi qu'il n'y a point d'autre remede que de faire des crampons en oreille de lievre, renversant les éponges de toute leur largeur, & les mettre en guise de crampons, ils ne font pas grand dommage au pied, & il se tient plus ferme sur le pavé, & sur le terrain glissant ; l'on empêche par ce moyen la fourchette grasse de porter à terre : ce n'est pas que j'approuve les crampons, de quelque maniere qu'ils soient faits, les gros crampons sont les plus mechans & ceux qui ruinent plus le pied, mais ceux en oreille de liévre sont les moins dangereux, & si on pouvoit s'en passer, on feroit toûjours trés-bien.

Que si le Cheval qui a les talons bas, les a serrez prés du fer, c'est-à-dire, tout au bas du talon, quoiqu'il ait la fourchette grasse (ce qui n'est pas ordinaire) il ne lui faut point de crampons en oreille

CHAP. XXXVIII. de lievre ni d'autres ; mais il le faut ferrer à pantoufle l'éponge étroite & fort épaisse en dedans ; c'est-à-dire, qu'elle aille extremement en talus, & poser les pantoufles sur le talon, en sorte que l'épaisseur de l'éponge entre dans le dedans du talon pour le pousser au dehors quand il viendra à croître, retrancher la pince avec le roigne-pied peu ou beaucoup selon le besoin, & aprés qu'il sera ferré, lui tenir les pieds dans sa fiente bien moüillée jusqu'à ce qu'il ne boitte plus ; car il aura quelques jours de la douleur aux pieds jusqu'à ce qu'ils soient faits à porter ces fers, ensuite on le fera travailler, & il n'aura pas porté long-temps ces fers qu'il y sera habitué, & dans trois ferrures les talons & tout le pied auront repris une bonne forme.

Les Marchands de Chevaux pour couvrir ce défaut de talon bas, font grossir & font épaissir les éponges pour y suppléer ; mais c'est une fort bonne invention pour achever de ruiner les talons, elle n'est bonne qu'en ce point, que les ignorans achettent un Cheval sans prendre garde qu'il a le talon bas. Les Maquignons n'ont pas d'autre dessein quand ils les font ferrer de la sorte ; il est assez bon à ceux qui ont le talon un peu bas de rabattre les bouts des éponges avec le brochoir, pour les épaissir & quarrer par le dessous, il leur haussera le talon & les fera mieux marcher sur le pavé pour un temps que le fer sera neuf, mais cela ne donnera pas une bonne forme au pied. En un mot les talons bas avec la fourchette fort grasse, sont des pieds qu'on ne peut rétablir par la ferrure, & je les juge les plus mechans de tous les pieds ; car on n'y peut apporter aucun remede.

Des pieds plats, & des pieds combles.

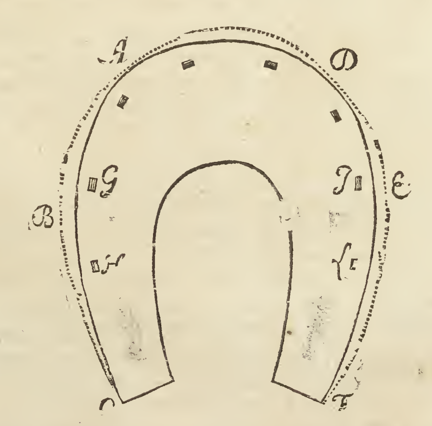
CHAP. XXXIX. CEUX qui ont les pieds plats, s'ils sont jeunes, ils s'élargiront toûjours & seront en danger de devenir difformes ; ils doivent être ferrez de la methode suivante pour leur resserrer le pied insensiblement, si le Cheval en vaut la peine. Avant toutes choses s'ils ont les pieds fort plats, il leur faut barrer les veines dans les pâturons. Cette operation est bonne ; mais elle n'est pas absolument necessaire, à moins que le Cheval n'ait le pied comble ; ce n'est pas que si on la veut faire aux pieds plats, elle ne contribuë beaucoup à les retablir. Pour la faire il faut sçavoir que dans le pâturon il y a deux veines, au dessous du boulet, à coté ; l'une au dedans, l'autre au dehors, qu'il faut arrêter, afin de couper chemin à la nourriture superfluë qui va au-dessous du pied, & qui fait pousser la solle & même le petit pied ; ce qui par le temps le fait devenir comble, les veines arrêtées en quatre endroits, & les playes commençant à se consolider,

qui ſera ſept ou huit jours aprés qu'on a barré la veine, il faut faire ce qui ſuit.

Pour bien barrer les veines des pâturons, il les faut ſeulement lier par le haut avec un fil fort délié, afin de moins retarder la gueriſon; un peu de ſoye fait trés-bien à cela, puis couper la veine au-deſſous & la laiſſer ſaigner; ſi elle ſaigne trop long-temps, on peut lier l'ouverture avec une bande large & une compreſſe.

Si vous avez fait barrer la veine, vous viendrez plûtôt à bout de rétablir le pied plat, que ſi vous ne le faites pas: ce n'eſt pas que la methode ſuivante ne ſoit trés-bonne, quoi que vous n'ayez pas fait barrer la veine.

Il faut faire forger, ſelon la figure ſuivante des fers, A. C. D. F. fort droits aux quartiers, & qui n'aillent point en rond; ne ſuivant point la forme des quartiers du pied, mais qu'ils ayent les branches toutes droites, depuis la pince, A. D. juſqu'à l'éponge C. F. & les faire percer fort maigre, G. H. I. L. c'eſt-à-dire percer prés du bord du fer; il faut de plus que ces fers ſoient poſez en ſorte qu'on roigne avec le roigne-pied, de l'épaiſſeur de deux écus blancs la pince A. D. & étant tous droits de branche, ſans doute qu'il y aura beaucoup de corne à roigner aux mammelles avec le roigne-pied, en cet eſpace A. B. C. & D. E. F. retranchée de la forme ordinaire du fer.



Ayant donc un fer forgé de cette maniere, tout plat avec les branches à peu prés droites, faites peu parer le pied, & ajuſtez le fer deſ-

CHAP. XXXIX. ſus ; quoiqu'il porte un peu ſur la ſolle, il n'importe, car abſolument il ne le faut point voûter, & ferrez avec des cloux fort déliez de lame, prenant peu de corne, crainte de ſerrer la veine, ou de toucher au vif : étant ferré avec le fer que je viens d'ordonner, mettez un reſtrainctif dans le pied, fait avec ſuye de cheminée, & therebentine cuits enſemble à trés-petit feu, & remuant ſans ceſſe juſqu'à ce que le tout ſoit lié, & appliquez chaud de la filaſſe par deſſus. Et comme à des fers qui ne ſeront point voûtez, on ne pourra y appliquer des écliſſes pour tenir le reſtrainctif, parce que le fer touchera preſque la ſolle, il faut mettre de la filaſſe ſur le reſtrainctif, & un bandeau pour tenir le tout ſous le pied ; ce reſtrainctif aidera à reſſerrer le deſſous du pied, & contribuera extremement avec ce qu'on a barré les veines dans les pâturons, à couper chemin à toute la nourriture ſuperfluë qui venoit à la ſolle, & au petit pied. Mettez ſur la couronne une maniere d'emplâtre faite avec de l'onguent de pied ſur de la filaſſe, appliquez le tout ſur la corne & ſur la couronne pour faire croître le pied, & renouvellez l'onguent ſur le vieux tous les quatre jours, ce qui fait un bien meilleur effet que de ſimplement graiſſer le pied tous les jours, puiſque l'onguent ſéjournant ſur la corne, a plus de temps d'humecter & de faire croître, que de ſimplement l'en frotter.

Il ne faut point travailler le Cheval de cinq ou ſix jours pour lui laiſſer accoûtumer ſes fers, qui preſſent le pied dans le commencement; ſi aprés il feignoit encore, il faut le laiſſer encore quelques jours ſe raffermir tout-à-fait : s'il boitte trop, il ne peut être encloué, à quoi il faut donner remede, comme nous avons enſeigné à la premiere Partie; il faut continuer à le ferrer de cette maniere toutes les nouvelles Lunes, retreſſiſſant toûjours le fer, non pas beaucoup par les quartiers, mais particulierement par la pince A D. qu'il faut reſſerrer & retrancher par toutes ſortes de moyens, comme vous voyez marqué au dedans du fer par la ligne circulaire A D. marquée avec des points ; dans trois ou quatre ferrures vôtre Cheval aura changé la forme de ſon pied qui étoit déplaiſante, en une aſſez bonne : c'eſt une maxime aſſurée qu'il faut pratiquer cette ferrure toûjours le trois ou quatre de la Lune, afin de faire croître la corne, qui eſt ce que nous cherchons.

Si les pieds qui pouſſent trop vers la ſolle, ſe reſſerrent les talons par en bas vers le fer, il ne faut pas leur retreſſir les mammelles, comme j'ai enſeigné ci-devant ; mais il faut les ferrer à pantoufle pour élargir les talons, ce qui fera qu'outre que le talon s'ouvrira, la ſolle ne pouſſera point ſi fort en bas, & le pied prendra une meilleure forme : il faut quand on ferre à pantoufle, que le fer accompagne la rondeur du pied, & que les branches ne ſoient pas droites, & laiſſer la ſol-

le la plus forte ſans en rien ôter, autrement le Cheval boitteroit, ainſi il ne faut pas preſque ôter de la ſolle aux talons ni ailleurs en le ferrant, & ſeulement ôter la croûte, ou celle qui ſe creve & ſe leve comme des écailles, & toûjours racourcir la pince en la coupant avec le roigne-pied, peu ou beaucoup ſelon que vous verrez : faites le fer tout plat ſans le voûter, quoi qu'il porte un peu ſur la ſolle il n'importe ; car il faut la contraindre à ſe reſſerrer : mettre les pieds de devant étant ferrez, dans ſa fiente moüillée tout le jour, ne les point faire travailler de huit ou dix jours, juſques à ce que les pieds ſoient habituez à cette ferrure, enſuite on les promene peu à peu ſur la terre pour leur faire raffermir les pieds. CHAP. XXXIX.

La raiſon pourquoi le pied reprend ſa forme étant contraint & ferré de la ſorte, vient de ce que les Chevaux qui ont le pied plat ou comble, ont trop de nourriture au deſſous du pied, & particulierement à la pince, & trop peu en haut, les veines des pâturons fourniſſoient cette nourriture ſuperfluë, ce qui paroît évidemment lorſqu'on deſſolle un Cheval ; car pour arrêter le ſang qui coule du dedans du pied en trop grande abondance, on lie le pâturon avec une corde, c'eſt-à-dire, on preſſe les deux veines que j'ai ordonné ci-devant de barrer, & cette compreſſion arrête d'abord le ſang ; qui étant arrêté, & n'ayant plus de paſſage pour aller au deſſous du pied qu'il nourriſſoit & humectoit trop, il faut ſans doute que la ſolle ſe reſſerre & ſe deſſéche ; à quoi contribuera auſſi le fer à pantouffle, lequel ouvrant le talon par le bas, contraindra la nourriture ſuperfluë qui ſe jettoit ſous la ſolle & à la pince, de s'arrêter en haut pour nourrir le talon qui étoit deſſéché, & par le moyen de l'onguent de pied, on l'humecte, & on y retient la nourriture, qui eſt ce que nous avons intention de faire, & en même temps le talon s'élargit, & la pince & la ſolle ſe reſſerrent. Cette methode eſt bonne encore pour les pieds qui muënt aux Chevaux de Hollande, elle donne une bonne forme au pied ; mais ſi elle eſt déja mauvaiſe, il y faut proceder autrement.

S'il a le pied comble ayant la ſolle plus haute que la corne, ce qui arrive plus aux uns qu'aux autres ; en ſorte qu'à quelques-uns, le pied croît ſi difforme qu'il reſſemble à une écaille d'huitre, & il eſt renverſé, cela fait qu'on ne le ſçauroit ferrer qu'en voûtant les fers pour le faire marcher à ſon aiſe : enfin par ſucceſſion de temps le pied croît au deſſus comme une boule, qui eſt proprement ce qu'on appelle pied comble.

Le plus ſûr & le plus court eſt de barrer les veines dans les pâ-

Chap. XXXIX. turons ; ſept ou huit jours aprés l'operation faite, il faut faire forger des fers à pantouffle, les éponges étroites & fort épaiſſes en dedans, & le fer tout plat par tout ailleurs ; car il faut remarquer que preſque tous les pieds combles ſe ſerrent les talons par en bas auprés des talons, & les Mareſchaux croyant de faire marcher ces ſortes de Chevaux à leur aiſe, leur font des fers voûtez qui portent ſur la corne au dehors du talon, & par ce moyen font ſerrer le talon par cette contrainte du fer toûjours de plus en plus ; le petit pied qui eſt trop ſerré, pouſſe en bas vers la ſolle & à la pince, ainſi le pied devient comble, le talon ſe ſerre, la pince s'allonge, & les pieds deviennent difformes & ſont hors de ſervice. Pour donner ordre à tout cela, les fers à pantouffles étant forgez & percez maigre en pince, comme je l'ai dit, il faut couper avec le roigne-pied plus ou moins de la pince, puis ajuſter bien les fers ; que le talus de l'éponge entre dans le coin du talon, & étant plat à la pince, qu'il porte ſur la corne & même ſur la ſolle, il n'importe pas, & brocher avec des cloux déliez de lame, mettre dans les pieds un reſtrinctif avec ſuye de cheminée, & therebentine cuits enſemble, & de l'onguent de pied ſur la couronne avec de la filaſſe, & une enveloppe ſur le tout, lui laiſſer raffermir les pieds, & ceſſer la douleur que cette nouvelle ſorte de ferrure lui a cauſée, & cela pendant une douzaine de jours ou plus, juſqu'à ce qu'il ne boitte plus, & le faire travailler peu à peu ; dans trois ou quatre ferrures, ſi le Cheval n'eſt pas vieil, il aura repris une bonne forme de pied : Ce n'eſt pas par ſpeculation ce que j'en dis, cela eſt fondé ſur une infinité d'experiences.

C'eſt un grand abus de voûter les fers quand on peut s'en paſſer (& on s'en peut preſque toûjours paſſer) parce que le pied étant cloué au fer, il croît & en prend la forme ; la nature trouvant ce chemin ouvert par la diſpoſition qu'elle a de fournir une nourriture ſuperfluë à ce deſſous de ſolle, pouſſe toûjours, & eſt aidée par ce fer voûté à donner cette forme ronde au pied : ce qui rend le Cheval inutile pour ſervir ſur le pavé & ſur le dur, on eſt obligé de les envoyer au labourage, qui ſans cette incommodité ſeroient bons & ſerviroient bien au carroſſe.

Il arrive auſſi qu'ayant les fers voûtez en cheminant, il n'appuye que ſur le milieu du fer, car le fer ne peut porter à plat puiſqu'il eſt rond, ce qui l'empêche de cheminer avec ſûreté, & ce qui le fait gliſſer continuellement.

La meilleure methode eſt d'y donner ordre dans le commencement, & particulierement dans le temps que les Chevaux muënt

de pied, qui eſt dans les ſix premiers mois qu'ils ſont à Paris ou en France.

Supposé que le Cheval ait encore les pieds en état de ſe pouvoir remettre, il faut les reſſerrer au deſſous comme nous avons dit aux pieds plats, ou s'ils ont les talons ſerrez, les ferrer à pantouffle, & de la même methode ſans voûter le fer, il faut lui parer fort peu le pied & laiſſer la ſolle forte, accourcir la pince & y mettre des fers à pantouffle : ſi le talon ſe ſerre prés du fer, il faut mettre ſous le pied le reſtrainctif que j'ai proposé ci-devant, ou bien tenir les pieds ferrez de la methode que je viens de dire, dans de la fiente de Cheval bien moüillée, afin qu'elle ne s'échauffe pas, & continuer à les y tenir juſqu'à ce qu'il ne boitte plus, & toûjours bien moüiller la fiente, ſur laquelle le Cheval aura les pieds. Appliquez en même temps autour du pied une emmiellure ou remolade, mediocrement chaude, ou de l'onguent de pied comme je l'ai ordonné, il faut réïterer deux ou trois fois l'application de cet adſtringeant, & de l'emmiellure ou de longuent de pied, continuant à le ferrer de la ſorte ; ſi le pied eſt trop comble aprés la ferrure, il faut le laiſſer huit ou dix jours ſur la litiere.

Si le Cheval n'avoit le pied qu'un peu comble, & qu'il ne fût pas encore abſolument rond par deſſous, dans deux ou trois ferrures il ſera remis ; mais plus il ſera mal formé, & plus il faudra de temps pour retablir cette mechante forme. Il eſt à noter que les pieds plats, du moins la plus grande partie ont les talons ſerrez par en bas prés des fers ; en ſorte que les Mareſchaux en voûtant extremement les fers, les font porter ſur le dehors du talon, ainſi les font ſerrer davantage, & tout au contraire de cette methode, il faut les ferrer à pantouffles, parce que faiſant élargir le talon, on contribuera à faire reſſerrer la ſolle & le pied, par le bas, comme j'ai dit, & ne le puis trop dire.

Pour les Chevaux qui ont le pied extraordinairement comble, il faut ſans heſiter leur barrer les veines dans les pâturons, ce qui ſera l'unique moyen de redonner une bonne forme à ces pieds tout plats ; ſans cette operation les ſuivantes ne produiront pas grand effet ; car tout le but eſt de couper chemin à cette nourriture ſuperfluë qui va au deſſous du pied, & d'obliger la nature à fournir & donner cette nourriture au haut, la ſeule ferrure à pantouffle ſans retreſſir le pied par les côtez fera cet effet, ſi on coupe la pince avec le roigne-pied, ſi vous laiſſez toute la ſolle ſans en rien ôter, afin qu'ayant des fers qui ne ſoient point voûtez, quoiqu'ils portent un peu ſur la ſolle, ils ne feront pas boitter fort long-temps le Cheval

 avec la ferrure à pantouffle : Aprés ajustez-y le fer, pourvû qu'il ne soit pas absolument sur la solle, c'est assez, puisqu'on a laissé la solle forte exprés pour cela, & le ferrer avec des cloux bien déliez. Quand il sera ferré, vous lui emplirez les pieds avec le tarc ou l'astringeant ci-devant, ou le mettre sur la fiente moüillée.

C'est garder un Cheval long-temps sans en tirer aucun service, mais manque de ce séjour & de ce soin, il deviendra inutile, comme j'en ai vû quantité, faute d'y avoir mis ordre quand il étoit temps ; il en est quelques-uns qui peuvent encore servir, mais selon leur besoin on y a apporté plus ou moins de soin.

Les Mareschaux ausquels j'ai fait ferrer quelques Chevaux de cette methode, l'ont fait dans le commencement par pure complaisance, croyant qu'il étoit permis à chacun de gâter son Cheval, & de lui ruiner les pieds ; mais ayant vû réüssir cette methode de ferrer à pantouffle, & barrer la veine dans le pâturon, ils m'ont avoüé que la seule experience les a convaincus. Le meilleur est de prevenir le mal, & d'empêcher les Chevaux d'avoir les pieds combles d ns le commencement, parce que les Chevaux nourris dans les pays humides & marécageux, & plus que les autres, ceux qui viennent d'Hollande, Frise, Oldembourg, & autres pays circonvoisins, sont fort sujets à se ruiner les pieds dans le temps qu'ils muent : car outre le naturel de la corne, les Marchands de Chevaux à Paris & ailleurs leur brûlent tout le pied avec quantité de fiente de vache. Pour empêcher donc que les pieds ne deviennent combles, il faut y donner remede, & ce n'est pas le tout de les achepter avec de bons pieds quand ils arrivent en France, il faut les conserver bons.

La premiere ferrure des Chevaux de carrosse est de consequence : il ne leur faut abbattre que la corne toute platte, ne point toucher à la solle que seulement pour la blanchir, parce qu'on leur avoit trop creusé le pied, ferrer juste & percer gras, mais brocher bas, parce que si on perce maigre, le clou éclatera la corne qui a été trop affoiblie par le Marchand, qui n'a autre dessein que de faire paroître le pied de son Cheval creux : Il faut donc percer gras, afin que les cloux ne fassent pas éclater le pied ; mais crainte de les encloüer, il faut brocher plus bas qu'on ne fait à l'ordinaire, & faire un poinçon au bout du fer, afin qu'il demeure plus long-temps ferré sans s'ébranler, & reste droit au milieu du pied ; ne point du tout couper des mammelles, c'est-à-dire, des quartiers d'un pied neuf, ne point du tout ouvrir les talons, & que le fer suive le rond du pied, & par cette methode on conservera les pieds, & ils seront toûjours bons.

Les Mareschaux qui pensent mettre ces Chevaux à leur aise, en

leur élargissant les fers ou les voûtant un peu, insensiblement leur ruinent les pieds ; car ils prennent la forme du fer, & se rendent difformes ; plus vous élargissez un fer, à l'autre ferrure il le faudra encore élargir davantage. C'est le chemin de les perdre bien-tôt : car de leur remettre les pieds en bonne forme, il est bien plus mal aisé que de les maintenir dans le commencement que la corne muë & se change, qui est alors capable de recevoir la forme qu'on lui voudra donner. Les Chevaux qui ont le pied grand & ample, quoi qu'il soit haut, sont plus sujets à se perdre les pieds que d'aucune autre sorte, si on n'a le soin de les leur resserrer à toutes les ferrures, jusqu'à ce qu'ils ayent mué ; voilà ce que je croi necessaire & bon de pratiquer pour ces pieds deffectueux : dans le Chapitre suivant nous continuerons à parler des méchans pieds d'une autre espece que ceux-ci. CHAP. XXXIX.

Ceux qui ont de l'emploi pour des Chevaux à la charruë, & qui sont dans les pays doux, c'est-à-dire, où il y a peu de cailloux, doivent achepter sûrement de ces Chevaux, s'ils sont jeunes, qui ont les pieds si combles, qu'on ne peut plus s'en servir sur le pavé de Paris, particulierement s'ils portent coup étant rétablis, car j'en ai vû donner pour vingt écus ; s'ils eussent eu des pieds, ils auroient valu six fois davantage. Ils n'ont qu'à faire barrer les veines aux pâturons, les ferrer comme j'ai dit, leur laissant seulement un mois se raffermir le pied sans travailler, & guerir des playes qu'on leur a fait à barrer les veines, ensuite leur tenant les pieds graissez, ils travailleront & gagneront leur dépense, & dans six mois ou un an, se rétabliront si bien les pieds, qu'ils seront en état de servir à tous usages ; assurément ces Chevaux dans un an auront le pied beau par cette methode ; il y a presentement à Paris plusieurs Chevaux, ausquels j'ai rétabli les pieds par cette ferrure qui servent trés bien, & travaillent tous les jours au carrosse sur le pavé, & ont les pieds bons & bien formez, de trés-méchans qu'ils avoient ; car ils étoient faits en écaille d'huitres.

Comme il faut ferrer les Chevaux qui sont encastellez ou qui ont les talons serrez.

NOus commencerons ce Chapitre par les pieds encastellez, qui est le défaut des Chevaux de legere taille, comme des Barbes Turcs, Chevaux d'Espagne, d'Italie, & d'Angleterre, des Roussins, & Chevaux de pays, il y en a aussi d'encastellez, mais plus rarement. CHAP. XL.

CHAP. XL.

Nous avons déja enseigné qu'un Cheval encastellé est celui dont les talons pressent si fort le petit pied, qu'ils font ou boitter le Cheval, ou du moins l'empêchent de cheminer à son aise; pour y remedier l'on dessolle le Cheval, & on lui fend la fourchette, de quoi il a été traité au Chapitre LXXXVIII. premiere Partie, ou bien par le moyen de la ferrure l'on le soulage: mais quand l'encastellure est grande, souvent on gagne du temps à dessoler un Cheval lorsqu'on fend la fourchette pour le guerir, les gens ont de la peine à s'y resoudre dans les commencemens.

La cause de ce mal est diverse, les Chevaux qui ont la forme du pied mal faite, & le pied trop long sont sujets à s'encasteller; ordinairement ils s'encastellent pour avoir les pieds trop arides & trop secs, destituez d'humeurs qui maintiennent la corne; ou la ferrure n'étant pas ordonnée comme il faut, les talons se serrent, & le Cheval devient encastellé; aprés quoi ils ne marchent plus ferme, le talon leur faisant douleur, ils se soulagent le plus qu'il peuvent, & ne vont que de la pince, le nerf se racourcit, & la jambe se rend arquée ou boutée; si on n'y donne ordre ils boitteront bien-tôt tout bas: il est parlé amplement de la guerison des pieds encastellez au Chapitre LXXXVIII. de la premiere Partie.

Pour empêher & pour prevenir cette infirmité, il faut en les ferrant abattre bien les talons sans creuser les quartiers, & parer la fourchette platte, parce que tout Cheval auquel on tiendra le talon abattu fort bas, non-seulement ne s'encastellera point, mais encore il n'aura aucunes bleymes, & le nerf de la jambe se conservera, supposé que ce soit un Cheval de manege qui danse sur le velours.

Il faut outre cette précaution ne point du tout ouvrir les talons avec le bouttoir, comme font les Mareschaux qui affoiblissent les quartiers en poussant le bouttoir tout droit, ils coupent tout le bout dudit quartier, & le coupent jusqu'au bout à un pouce prés du poil, & appellent cela ouvrir les talons; bien loin de cela ils ôtent toute la force du pied, & il la faut laisser toute entiere; ce qui se fera si on n'ouvre point les talons, & qu'avec le bouttoir on ne creuse pas, laissant la solle forte & toute sa rondeur au talon.

J'aurai bien des gens contre moi d'avoir avancé cette proposition, car tout le monde dit, au moins tous les Mareschaux, qu'il faut ouvrir les talons; ce qu'ils appellent ouvrir est justement ôter la force du talon, l'affoiblir & le mettre en état d'être bien-tôt encastellé: Mais je demanderai à ces Messieurs si leurs Chevaux ferrez de leur methode ne s'encastellent point; car j'en vois tous les jours d'encastellez, ausquels on a toûjours fort ouvert les talons, & je soû-

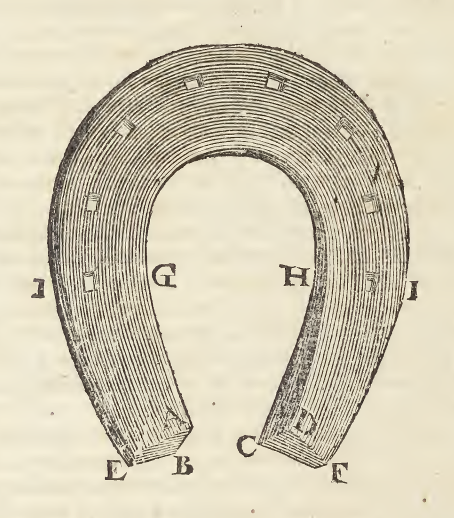
tiens que de tous ceux à qui j'ai fait abattre raisonnablement du talon, & qu'on a ferré en suivant avec le fer la rondeur du pied jusques prés de la fouchette, laissant la solle forte, pas un ne s'est encastellé. L'épreuve en est aisée, & si vous vous en trouvez mal, reprenez vostre vieille methode, mais je suis sur que vous continuerez cette maniere. Ce que j'avance est fondé sur la raison, car la corne prend sa forme du fer, puisqu'il est plus solide que ladite corne, & que le fer la contraint de prendre sa forme quand elle croît. Que s'il y a quelque apparence que le talon se veüille serrer, le plus sûr est de le ferrer à demi pantouffle, qui est de tourner la branche du fer en dedans, comme il est expliqué au Chap. suivant XLI. parce que ce fer lui tiendra les quartiers en état de s'élargir, la corne croissant le talon s'ouvre, & il ne peut se serrer ; le pied demeure bien formé, parce que le fer que vous lui appliquez dessus fera élargir le talon, ou le pied ne croîtra point, ou le talon s'élargira ; car il faut que l'éponge du fer suive le rond du talon, & finisse au bout du quartier: Puis donc que le fer donne la forme au sabot, comme il est indubitable, le fer ne prenant point de forme que celle qu'il a, n'étant point flexible, & la corne étant susceptible de forme par sa flexibilité, pour ainsi dire, il s'ensuit necessairement que le fer étant en demi pantouffle il chasse la corne au dehors & élargit le talon ; comme je l'expliquerai dans le Chapitre suivant: mais sur tout il faut prendre garde, quand on ferre de cette methode, c'est-à-dire à demi pantouffle, de laisser la solle forte. CHAP. XL.

Quelques-uns disent qu'il ne faut point du tout couper de la fourchette, parce qu'étant dans son entier, elle soûtient les quartiers, & empêche qu'ils ne se puissent serrer ; veritablement il ne faut pas creuser entre le quartier, & ladite fourchette, mais il faut seulement couper le haut avec le bouttoir en le tenant tout plat, ce qui s'appelle parer la fourchette platte : il en arriveroit cet inconvenient, si on ne coupoit point du tout la fourchette, qu'elle se pourriroit & deviendroit fort puante, ce qui engendre les teignes, & il ne revient aucun bien de la laisser si haute & hors d'œuvre par maniere de dire : il faut donc conclure que toutes les fois qu'on pare le pied, il faut abattre les talons tout plats sans creuser, & que pour peu que le talon se serre, il faut tourner les éponges à demi pantouffle, comme il est expliqué ci-aprés au Chapitre XLI. à la troisiéme figure, & les talons bien loin de se serrer s'ouvriront infailliblement.

Pour les Chevaux qui ont le talon serré, aprés que vous aurez fait parer les pieds serrez & laissé la solle extremement forte au talon, il faut avoir des fers à pantouffle, comme vous en verrez en la figu-

CHAP. XL. re ſuivante, qui ſont (à ce que je croi) de l'invention de Monſieur de le Broüe, l'un des plus habiles Ecuyers que nous ayons eu en France, dans le temps que l'exercice de monter à Cheval s'y eſt étably, comme on le peut juger par le Livre qu'il nous a laiſſé de la methode de dreſſer les Chevaux, & par le rapport avantageux que la tradition en a laiſſé.

J'ay nommé ce fer à pantouffle, afin de le diſtinguer d'avec les autres.



Pour forger un fer à pantouffle, il faut faire le dedans de l'éponge B A E. C D F. plus épais que le dehors I E. L F. enſorte que depuis A. G. ou D. H il y ait deux ou trois fois plus d'épaiſſeur qu'en I. E. ou L F. comme on peut le voir par la groſſeur de l'éponge A B. DC. ainſi il ſe trouve que le fer va en talus depuis G. A. juſqu'à I. E. & le fer ſe trouve plus épais au dedans de l'éponge qu'au dehors, même l'épaiſſeur du dedans A. B. eſt trois fois plus épaiſſe que n'eſt E. c'eſt le dedans du fer, & ce qui touche le pied que nous voyons ici, prenant garde neanmoins que ladite épaiſſeur A B. C D. de l'éponge aille toûjours en diminuant juſqu'à G. H. comme on le voit en la figure, & tout le reſte du fer I. L. G. H. eſt plat comme le dedans des autres fers juſqu'à la pince, afin que le pied du Cheval ſoit à ſon aiſe. La figure du fer que je vous repreſente n'eſt

que le dedans du fer, & les éponges doivent être étroites, afin qu'elles portent peu sur la fourchette, & le dehors doit être plat & uni comme un autre fer; & vous aurez une pantouffle pour un Cheval. CHAP. XL.

Il est necessaire appliquant les éponges justement sur le bout du talon où finit le quartier, que ledit quartier porte au milieu de A E. ou D F. qui est l'éponge en talus, sans que pour cela le dedans de l'éponge A G. avec son épaisseur doive porter à plein sur la solle, quoiqu'on l'ait laissé forte; ce qu'il faut toûjours faire quand on se sert de ces fers, car quoiqu'on doive éviter autant qu'on le peut de faire porter les fers sur la solle, on est quelquefois obligé d'y faire porter un peu ceux-ci aux talons, & même le dedans de l'éponge touche presque toûjours la fourchette, c'est pourquoi il faut le plus qu'on peut laisser la solle forte, sur tout aux talons; graissez ensuite les pieds du Cheval ferré de cette maniere, avec l'onguent décrit au Chapitre LXXXV. de la premiere Partie, & tenez les pieds de devant dans leur fiente moüillée. Si vous continuez de la sorte, infailliblement les talons s'ouvriront; le Cheval au commencement peut feindre avec ces fers, si vous avez trop affoibli la solle, mais il se raffermira avec le temps & le repos; ces fers ne s'ajustent pas sans temps & sans soin, & il ne faut pas que le Mareschal soit paresseux de remettre le fer au feu pour l'ouvrir & le serrer selon la necessité; car cela ne se fait pas du premier coup; il n'y a point de Mareschal qui puisse poser deux fers de cette maniere en moins d'une heure, car le fer doit suivre justement la rondeur du pied au talon comme à la pince. Et quoique le dedans de l'éponge n'entre dans le talon que de l'épaisseur de deux écus blancs, il n'importe, dans un mois le talon en s'élargissant la couvrira toute; quand les fers à pantouffle sont forgez & ajustez, & prêts à les poser, ils paroissent aux ignorans fort étroits du talon, car ils suivent la forme du pied, & semblent ridicules à ceux qui n'en connoissent pas la bonté.

La raison pourquoi l'usage de ces fers ouvre les talons, & les desencastelle, est que le talon croissant est poussé en dehors par le fer, à cause que l'éponge qui est plus épaisse en dedans empêche qu'il n'y pousse, & au contraire le rejette en dehors; ainsi il faut que le pied ne croisse point, ou que les talons s'ouvrent, si ces fers sont bien ajustez.

Il faut continuer la ferrure de cette maniere jusqu'à ce que les talons soient beaux & larges; ce qui arrivera infailliblement dans deux ou trois ferrures, faites-les à la nouvelle Lune environ le quatre ou cinquiéme jour: l'usage de ces fers est admirable en ce qu'il ne varie jamais au pied, & demeure ferme en sa place, étant ar-

CHAP. XL. resté en sa situation par l'épaisseur du dedans qui est à l'éponge.

Le Cheval ferré de cette façon souvent ne peut servir de quelques jours, ce temps lui étant necessaire pour se raffermir & rassurer les pieds dans la fiente moüillée.

On ne doit pas entreprendre de faire voyage avec ces fers, dans le commencement qu'un Cheval les porte, & avant qu'il les ait habitué, car comme ils contraignent le pied ils le feroient boitter : mais on peut s'en servir pour la promenade, pour le manege, ou pour un mediocre travail, sur un terrain qui ne soit pas dur ; quand le Cheval aura les pieds accoûtumez à ces fers, il les portera sans boitter, quoiqu'il fasse voyage ; car j'ai fait faire de longs voyages sans incommodité à des Chevaux qui en portoient : je me suis aussi servi de cette methode pour des Mulets qui avoient les talons fort serrez, & qui s'en sont bien trouvez ; car quoi qu'ils portassent des planches (comme on appelle leurs fers quand ils sont sans ouverture au talon) je les faisois forger en sorte que la planche alloit en talus & ouvroit les talons du Mulet.

Si vous avez un voyage à faire avec un Cheval encastellé qui ne boitte pas encore, il ne lui faut point abattre ni abaisser les talons en le ferrant, quoique le l'aye prescrit ci-devant, mais au contraire il faut laisser les talons forts autant qu'on le peut, & brocher seulement en pince ; comme le talon sera haut il ne souffrira pas, & le Cheval pourra fournir le chemin qu'on lui demande ; veritablement ce ne sera pas le moyen de le desencasteller, au contraire il empirera, mais c'est seulement pour faire son voyage.

Si vôtre Cheval est si fort encastellé qu'il en boitte tout bas, le meilleur & le plus prompt remede est de le dessoller, & de lui mettre des fers longs d'éponge, la methode de dessoller, est au Chap. LXXXIX. de la premiere Partie : ce n'est pas que ces fers ne le guerissent, & ne lui remettent les talons avec le temps, mais ce seroit dans quatre ou cinq mois ; & en le dessolant il sera gueri dans trois semaines ou un mois, pourvû que vous preniez soin de lui élargir les talons quand il sera dessollé, en lui fendant la fourchette, ou en lui appliquant une éclisse de fer qui sera faite d'un vieux coûteau d'étrille, en sorte que cette éclisse tienne les talons plus élargis qu'ils n'étoient, avant d'être dessollez, de plus de deux pouces, ou environ, & cela en bandant cette éclisse contre les deux quartiers approchant du talon, parce que la fourchette qui est plus molle, cedera & s'ouvrira, & fera qu'on pourra élargir les talons. Il est plûtôt fait de donner un coup de bistouri pour fendre & ouvrir le milieu de la fourchette jusques dans la pâturon, afin que cette

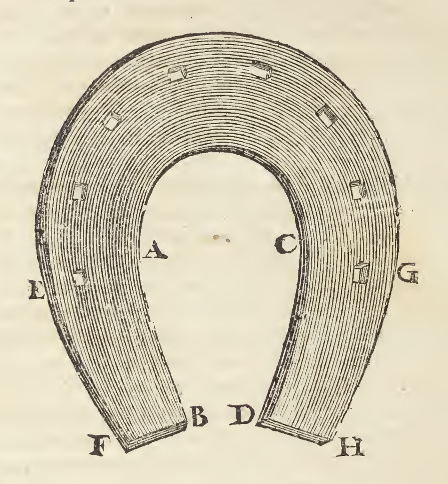
ouverture donne facilité de mettre force plumaceaux dans la fente de la fourchette pour la tenir fort ouverte : la ſolle reviendra, qui appuyera les quartiers, le fer qui ſera forgé large pour convenir au pied élargi de cette façon, le maintiendra en état, & en croiſſant les talons ne ſe ſerreront plus s'il eſt bien ferré ; ce que je vous propoſe eſt fondé ſur pluſieurs experiences que j'ai faites qui m'ont trés-bien réüſſi, puiſque la ſolle venant à croître, elle ſoûtiendra les talons, & s'il eſt beſoin on le ferre enſuite à demi pantouffle. CHAP. XL.

Il y a des Chevaux ſi fort encaſtellez, que quoi qu'on ait deſſollé, on ne peut faire élargir les talons pour y poſer cette écliſſe de fer, qui les doit tenir larges. A ces ſortes de pieds il faut, la ſolle étant levée, faire force avec les triquoiſes pour ouvrir la corne des talons, en ſorte qu'à force de la tirer en dehors on les élargiſſe trés-bien, mais il faut prendre garde qu'en tirant de la ſorte on ne ſepare pas la corne d'avec le talon, car on feroit faire quartier neuf, mais ayant ouvert les talons avec les triquoiſes par force, on poſe cette écliſſe qui bande les talons, & les tient ouverts juſqu'à ce que la ſolle ſoit revenuë & les ſoûtienne. C'eſt un chemin bien plus court de fendre la fourchette juſques dans le pâturon d'abord qu'on a deſſollé, & quand on a mis le fer à demeurer, & l'appareil ſur la ſolle, on garnit extremement cette fente de fourchette avec quantité de plumaceaux, poſez & mis dans la fente par le dedans du pâturon, & enſuite un bandeau autour du pied pour tenir le tout en état, & continuer à tenir cette fente de fourchette fort ouverte, juſqu'à ce que la ſolle ſoit abſolument revenuë, aprés quoi en ferrant le Cheval à demi pantouffle, on lui rendra le talon trés-large & trés-bon, ce qui eſt plûtôt fait qu'avec l'écliſſe, quoi que la methode de l'écliſſe ſoit trés-bonne.

Comment il faut ferrer les Chevaux qui ont des ſeymes.

POUR les Chevaux qui ont des ſeymes, que nous avons ci-devant enſeigné à connoître, il faut faire forger des fers d'une maniere que j'ai nommé à demi pantouffle ; l'uſage en étant bon, j'ai crû qu'il étoit à propos de le propoſer ; la methode peut ſervir auſſi aux Chevaux qui commencent à ſe ſerrer les talons, elle revient à la methode des fers à pantouffle ; parce que la branche eſt tournée en dedans, qui fait le même talus des pantouffles ; mais le dehors du fer n'eſt pas de même, parce qu'il n'y a qu'un côté de l'éponge qui eſt celui de dehors qui porte à terre ; ces fers ne con- CHAP. XLI.

CHAP. XLI. traignent pas tant le pied qu'une pantouffle, & sont bons pour commencer à rétablir le pied.



Le fer ici representé E F. G H est cette demi pantouffle qui est pour appliquer sur le pied d'un Cheval qui aura une ou plusieurs seymes, & qui a par consequent les talons serrez ; il faut particulierement faire forger toute la branche, & même les éponges F B. D H. plus fortes que l'ordinaire, puis le tourner en sorte que le dedans A B. C D. soit plus haut que le dehors E F. G H. ainsi il se trouvera que depuis A B. jusqu'à E F. cela ira en talus, de même depuis C D. jusqu'à G H. & le reste du fer E F. G H. sera tout uni comme le dedans de tous les fers ordinaires ; car je vous represente ici le dedans du fer ; pour le dehors de ce fer E F. G H. il doit porter contre terre dans tout l'espace E F. G H. les deux éponges feront tout le contraire d'un fer que l'on voûte ; car celui-ci sera élevé en dedans, au lieu que les fers voûtez sont élevez en dehors.

Les fers pour l'encastellure ont le dedans de l'éponge plus épais que le dehors, ceux-ci l'ont égal, mais l'adresse est de tourner l'éponge pour y former un talus, & faire comme s'ils étoient voûtez au dedans.

Pour l'application des fers à demi pantouffle, il faut faire parer le pied laissant la solle forte aux talons, & ajuster les fers en sorte que

que le milieu du talon, qui fait l'extremité du quartier, soit appliqué justement sur l'éponge F B. D H. prenant garde toutefois que le dedans desdites éponges ne porte pas tout à plein sur la solle, & quoi qu'il y porte un peu, il n'importe; puis brocher les cloux delicatement avec des cloux bien déliez. CHAP. XLI.

Quand le fer sera posé à demeurer, c'est-à-dire broché & rivé, il faut fondre dans le pied sur la solle de la graisse & de la poix fonduës ensemble, de la filasse & des éclisses pour tenir le tout; & si l'on a de l'huile laurier, il sera tres-à-propos de la mettre toute seule bien chaude dans le pied, de la filasse & des éclisses pour la retenir, car elle est telle qu'il nous la faut pour penetrer, resoudre & fortifier la solle, qu'on veut contraindre par le fer precedent à s'étendre; ou bien emplir le pied de tare chaud, ou bien sans tout cela lui tenir les pieds dans sa fiente moüillée, & laisser reposer le Cheval toûjours dans sa fiente moüillée, jusqu'à ce qu'il ne boitte plus, qui sera dans cinq ou six jours, plus ou moins, & toûjours pendant ce temps lui graisser les pieds prés de la couronne; & bien qu'il fût boitteux auparavant par la douleur que lui faisoit la seyme, ou le talon serré, cette maniere de demi pantouffle l'empêchera de boitter delà en avant, & la seyme se soudra au poil, le Cheval en guerira; que si cette ferrure n'est pas suffisante, ayez recours au Chapitre LXXXVII. de la premiere Partie, où il est traité de la guerison des seymes.

Il y a des Chevaux, particulierement de legere taille, qui ont les talons inegaux, en ce qu'ils ont un côté qui hausse plus que l'autre; ce qui s'apperçoit en regardant les talons à l'endroit du pâturon: il n'y a point d'autre remede que de se servir de cette maniere de ferrure à demi pantouffle, ou dessoler & couper toute la fourchette jusqu'au fond, afin de la tenir égalle quand elle reviendra.

Quand les Chevaux condamnez au Manége pour leur vie, ou ceux qu'on dresse sur un terrain fort doux & mol, ont des seymes, selon la vieille routine on leur coupe le fer jusqu'au premier trou, & on retranche toute l'éponge; mais de faire travailler à la campagne un Cheval ferré de la sorte, il ne se peut, ni à la ville hors du Manége.

Aux Chevaux de Manége qui sont encastellez, on leur fait porter de même des fers à lunette; ce qui est encore le vieux stile, ils ont les deux éponges coupées jusqu'au premier clou; on pratique aussi de les faire travailler sans fers; tout cela fait un peu plus que rien, les Chevaux qui n'ont point de fers n'ont aucun mouvement:

CHAP. XLI. il est donc mieux de les ferrer à demi pantouffle, parce que le pied venant à croître, prend une meilleure forme, & en le parant de cette maniere on peut le rétablir. Pour ceux qui pretendent de ne point faire ferrer les Chevaux de Manége, j'en vois si peu qui ayent eu cette pensée que je ne la crois pas soûtenable : Il est donc à propos de ferrer les Chevaux dans les Manéges, & ceux qui ne l'ont pas fait, pour une trés-mediocre épargne, s'en sont mal trouvez ; je crois qu'il ne faut déferrer un Cheval pour toûjours, que lorsqu'on l'envoye à la voirie. J'ai connu un Homme de qualité qui vouloit que tous ses Chevaux de chasse courussent sans fers, assurant que les pieds leur durciroient, en sorte qu'ils alloient tout comme ceux qui étoient ferrez : mais les uns étoient sur la litiere, ne se pouvoient soûtenir sur les pieds par la douleur qu'ils y ressentoient ; les autres avoient les jambes ruinées, voilà où aboutissoit la fantaisie du Cavalier : Veritablement en Allemagne, dans les pays où il n'y a pas la moindre pierre, les Chevaux des Paysans ne sont pas ferrez, mais je crois qu'ils n'en valent pas mieux & qu'ils serviroient mieux s'ils l'étoient ; car ils ont les pieds tout de travers, parce que le Cheval en marchant pose souvent les pieds en dehors, les autres en dedans, selon qu'ils appuyent le pied plus d'un côté que de l'autre ; ce qui les fait devenir difformes par le temps, mais les paysans n'y sont pas difficiles ; pourvû que les Chevaux marchent le petit pas, ce leur est assez.

Des Chevaux droits sur leurs membres.

CHAP. XLII. IL y a des Chevaux droits sur leurs membres, ausquels il faut donner ordre dans le moyen de la ferrure, ou comme nous dirons cy-aprés ; ce qui se fait en abattant les talons fort bas jusqu'au vif sans creuser dans les quartiers, afin de contraindre le nerf à s'étendre, & le boulet à se retirer en arriere pour se remettre en la place où il doit être ; si en abattant les talons la jambe ne se remet pas assez, & que le Cheval continue à porter son boulet en avant, il faut faire déborder les fers à la pince d'un demi doigt, & les faire plus épais en cet endroit que par tout ailleurs ; & en même temps que vous lui ferez cette ferrure, lui graisser le nerf de la jambe avec l'onguent de Montpellier décrit à la premiere Partie, pour le faciliter à s'étendre, & à se remettre en l'état qu'il doit être ; les Chevaux qui ont beaucoup de talon y sont plus sujets que les autres.

Des Chevaux bouttez ou boulletez.

Le Cheval est boutté, lorsque l'os du boulet sort de sa place & se pousse trop avant, il faut lui abattre le talon jusqu'au vif, sans l'ouvrir, lui ajuster un fer qui déborde de deux doigts autour de la pince, comme on ferre les Mulets, & lui graisser les nerfs de la jambe avec l'onguent de Montpellier; car cette ferrure contraint le nerf, ce qui se fouleroit, & feroit quelque enflure, s'il n'étoit adouci par un onguent anodin & ramollitif; & même au commencement qu'il portera ces fers, il est à propos de le promener seulement en main, pour donner lieu à la jointe de retrouver sa place, & ne le point faire cheminer dans les montagnes; car en montant le nerf s'étend si fort qu'assurément le Cheval boitteroit pour s'être étendu le nerf trop à coup; il faut au commencement laisser étendre le nerf peu à peu dans la plaine, & en partie à l'écurie; que si le Cheval est absolument boutté, & que la jointe soit tout-à fait avancée, mal-aisement en pourra-t'il guerir, si ce n'est en lui coupant le nerf un peu plus bas que les ars, comme j'enseignerai ci-aprés. CHAP. XLII.

On pratique cette invention de ferrure, non-seulement aux Mulets, mais aussi aux Chevaux de basts, particulierement dans les pays de montagnes; parce qu'étant beaucoup chargez en descendant les montagnes, ils seroient fort sujets à se boutter ou boulleter sans cette aide du fer qui avance extremement & plus que le pied, ce qui tient le nerf étendu & le boulet en sa place, le contraignant à se plier en arriere beaucoup plus qu'il ne feroit: on fait déborder le fer de la sorte à la pince, aux uns plus, aux autres moins.

Il y a une autre raison pourquoi en pays de plaines, aussi-bien qu'aux pays de montagnes, on fait si fort déborder les fers à la pince des Mulets; ils ont le talon fort haut, & le pied assez foible; de sorte qu'on n'oseroit le leur abattre, parce que toute la force de leur pied y consiste; le talon demeurant donc extremement haut, s'ils n'étoient ferrez de cette façon, ils seroient bouttez dans quatre jours, & le talon haut feroit racourcir le nerf, & sortir l'os de la jointe du boulet en avant.

Je dirai en passant qu'aux Mulets qui ont bon pied, on leur met des fers à la Florentine; à ceux qui l'ont plus foible, on met des planches.

Les Chevaux droits sur leurs membres, & même ceux qui sont déja boulletez, s'ils ne se rétablissent par la methode de les ferrer comme j'ai dit, il faut avoir recours à une operation de la main, qui paroît perilleuse, & qui ne l'est point. Pour la bien faire il faut re-

CHAP. XLII.

marquer que les Chevaux extremement droits ſur leurs membres ont un nerf qui eſt plûtôt un muſcle aux ars, au deſſous de la veine où on tire du ſang aux ars, juſtement dans l'inſertion du bras avec l'épaule : ce nerf ou muſcle eſt gros environ comme le petit doigt, fort tendu & roide, & va de haut en bas ; c'eſt ce muſcle ou nerf qui fait le mouvement du boulet, & étant tendu de la ſorte, il tient le boulet avancé, & l'empêche d'être en ſa ſituation ordinaire ; une marque aſſurée de cela, eſt qu'aux Chevaux qui ne ſont pas droits ſur leurs membres, ni en état d'être bouttez, ce muſcle ou nerf ne ſe trouve pas tendu, mais profond, en ſorte qu'on a peine à le trouver ; mais à ceux-ci d'abord on le rencontre au toucher, & il paroît trés-évidemment qu'il eſt trop tendu, & qu'il n'eſt pas dans ſon naturel. Ayant trouvé ce nerf ou muſcle, ce qui eſt trés-facile, il faut avec un biſtouri ouvrir la peau en long, quatre doigts plus bas que la veine des ars ; puis couper ce muſcle ou nerf en travers, non tout d'un coup, mais peu à peu, il faut tourner le biſtouri de l'autre côté, & achever de le couper toûjours peu à peu, non tout d'un coup, mais il le faut tout couper ; aprés quoi il faut laver la playe avec de l'eau-de-vie, & y mettre du ſel dedans, & travailler le Cheval dés qu'il n'y aura plus d'enflure où l'on a coupé, & que la playe ſera guerie : le boulet reprendra ſa place naturelle peu à peu, & ſi l'operation a été bien faite, le Cheval ſaignera trés-peu, & la playe ſe guerira d'elle-même : il y a des Chevaux ſenſibles leſquels ſont huit ou dix jours ſans ſe coucher aprés qu'on a fait l'operation ; mais il ne faut pas s'en étonner, puiſqu'il n'en meſarrivera pas : quelquefois en faiſant cette operation on coupe par mégard la veine des ars, quand on la fait trop prés de la veine, & le Cheval ſaigne beaucoup ; mais il n'y aucun riſque à courre, laiſſez ſaigner abondamment : puis il faut arrêter le ſang, empliſſant l'ouverture avec du poil de liévre ou de lapin, enſuite coudre la peau avec une éguille & du fil en deux endroits, il s'y fera un petit amas de matiere, en graiſſant la partie dans huit ou dix jours le Cheval ſera gueri, & plûtôt fort ſouvent : avant de faire cette operation aux ars, il faut fort abattre les talons, & ferrer avec des fers qui débordent en pince comme aux Mulets, & leur faire porter ces fers trois ou quatre jours, & même cheminer avec eux pour les habituer, enſuite on fera l'operation. Et pour plus de ſûreté & ne pas couper la veine des ars, il faut faire l'operation quatre doigts plus bas que les ars ; elle fera un meilleur effet pour le boulet, & on ne coupera pas la veine des ars, dans huit ou dix jours le Cheval ſera rétabli & la playe guerie, & il ſera en état de travailler mieux qu'auparavant.

L'on fait cette même operation aux Chevaux absolument boulletez quatre doigts au dessus du genoüil sur le devant, on coupe la peau sur le nerf qui est fort tendu & roide au devant de la jambe, on détache le nerf avec une corne de chamois, & on la passe par dessous ledit nerf, puis on le coupe sur la corne de chamois avec le bistouri, qu'il n'y reste rien. On emplit le trou avec du sel & de la filasse imbibée de therebentine chaude par dessus, & empêcher que le Cheval n'y porte la dent ; pour faire tenir l'appareil on le bande avec une enveloppe qu'il faut coudre, afin de ne point trop serrer la jambe, ce qui la feroit enfler ; le laisser de la sorte, & ne le panser de quelques jours, lui tirant du sang le lendemain, & chargeant tout le bras dés que l'operation est faite avec de l'onguent du Duc, & continuer à lui charger le bras pendant huit jours ; le Cheval marchera, & le boulet se remettra en sa place d'abord que la playe sera guerie : cette operation est plus difficile que l'autre, & réüssit bien aux Chevaux qui sont tout-à-fait boulletez, c'est-à-dire, qui ont le boulet fort avancé, & comme hors de sa place ; ce qui rend le nerf si tendu, qu'il est tout détaché du bras, & s'avance bien fort ; elle se fait sans peine & sans peril : mais si un Cheval n'est que droit sur ses membres, & que le nerf de question ne soit pas bien détaché de l'os & ne soit pas trop tendu, il en pourra mésarriver, comme je l'ai vû à un Cheval qui étoit boulleté d'un côté, & droit sur l'autre ; le côté boulleté réüssit admirablement, car le nerf étoit fort détaché ; mais pour le côté qui étoit seulement droit, le nerf n'étoit pas tout-à-fait détaché du bras, le Cheval fut deux mois à en guerir. CHAP. XLII.

On ne court pas ce risque faisant l'operation quatre doigts au dessus des ars ; car il n'en peut point du tout mesarriver, quoique le nerf soit peu avancé & détaché ; ainsi hors d'un Cheval boulleté, je ne conseillerois pas de couper le nerf au dessus du genoüil : en voilà assez sur cette matiere.

Des Jambes arquées.

AUx Chevaux qui ont les jambes arquées, on peut couper le nerf tout comme à ceux qui sont droits sur les membres, & commençant par la ferrure, comme je l'avois décrit, la chose réüssira trés-bien ; car aprés tout cela, il faudra voir comme les jambes seront belles, en les comparant à ce qu'elles étoient auparavant : il faut commencer par la ferrure, & on ne peut en les ferrant trop abattre le talon, afin d'obliger & de contraindre les nerfs à s'éten- CHAP. XLIII.

CHAP. XLIII. dre : au commencement que vous pratiquerez cette invention, le Cheval en pourra boitter ; il faut frotter le nerf avec quelque ramollitif & anodin, comme sera l'onguent de Montpellier décrit à la premiere Partie, qui facilitera cette extension, duquel vous frotterez le nerf de la jambe trois fois la semaine, l'ayant bien échauffé auparavant avec la main à force de le frotter : ce remede adoucira le nerf, & ôtera la douleur.

Si pour avoir abattu le talon, comme nous venons de dire, la jambe n'est pas de la maniere que vous le pouvez souhaiter, comme étant beaucoup arquée, il faut faire forger un fer qui déborde en pince de deux ou trois doigts, & qui monte en haut, comme un fer de Mulet, le lui appliquer, puis frotter le nerf avec l'onguent susdit ; le laisser de la sorte, le promenant seulement en main une heure tous les jours au petit pas : dans peu vous en verrez un bon effet.

Si neanmoins il ne produit pas ce que vous en pouvez attendre, faites-lui couper les nerfs au dessous des ars, comme je l'ai enseigné ci-devant, & si cela fait enfler les jambes, comme il arrive quelquefois, il ne s'en faut pas étonner ; mais graisser avec un onguent fait de populeum, miel & savon noir, égales parties bien mêlées à froid, & un verre d'eau-de-vie ; & continuer en promenant tous les jours le Cheval au petit pas en main : mais il faut considerer qu'il ne faut jamais couper ces nerfs, qu'auparavant on n'ait fort abattu le talon du pied du Cheval, & ferré avec des fers débordans en pince, comme les Mulets.

Des Chevaux rampins.

CHAP. XLIV. LES Chevaux rampins sont ceux qui marchent seulement sur la pince des pieds de derriere, & n'appuyent point le talon à terre ; ce mal n'est pas ordinaire aux jeunes Chevaux, mais aux vieux : cette incommodité se rend incurable par le temps, il y faut pratiquer une partie du remede des Chevaux bouttez, mais c'est aux jambes de derriere que ce mal vient ; on commence de leur abattre les talons, leur faire les fers un peu plus longs en pince que le pied, leur graisser le nerf de la jambe de derriere, le Cheval se remettra dans peu de temps ; il faut continuer à lui abattre toûjours extremement les talons, & à lui laisser la pince fort longue ; même s'il est necessaire, il faut faire déborder les fers ; c'est le plus assuré de leur faire déborder les fers à la pince d'un pouce ou de deux.

Il est de consequence que l'écurie où vous établerez les Chevaux rampins, soit bien unie sur le derriere sans aucun creux, car s'il y

a un trou, d'abord le Cheval aura les pieds de derriere dedans, & ce sera toûjours à recommencer : cela est de plus grande importance qu'on ne croit, car de jeunes Chevaux pour avoir été établez dans des écuries désunies, où ils plaçoient mal leurs pieds continuellement, se sont enfin rendus le derriere si difforme, qu'ils sembloient estropiez : Il y a des gens qui voyant un Cheval rampin, disent qu'il est uché. CHAP. XLIV.

Pour les Chevaux qui bronchent.

Pour ferrer un Cheval qui bronche, il le faut ferrer tout au contraire d'un Cheval rampin, lui fort abattre la pince & la lui accourcir, afin qu'il ne rencontre pas les gazons ni les pierres.

Mais si ces Chevaux qui bronchent, ont le nerf foulé, les jambes travaillées, ou les épaules foibles, il ne faut avoir recours à autre chose qu'à la ferrure ; ce qu'on verra au Chapitre XL. de la premiere Partie, & suivans, où vous trouverez des remedes qui sont trés-bons.

Si le Cheval forge, il faut le ferrer, que l'éponge suive le rond du pied comme je l'ai ordonné cy-devant : c'est ordinairement une marque de foiblesse quand les Chevaux forgent, c'est-à-dire, que des pieds de derriere ils attrapent ceux de devant.

D'autres à la mode d'Espagne genestent les fers, comme nous avons dit en pays de montagnes ; aux Chevaux de bast l'invention n'en est pas mauvaise, car ils se déferrent moins en forgeant ; il est certain qu'un Cheval forge souvent par la faute du Cavalier, qui avec la main, & la peur des talons, ne sçait pas tenir son Cheval ensemble & sous lui : veritablement les choses contraintes ne peuvent durer, & encore moins le long d'une journée, quand la lassitude arrive ; mais on doit avertir un Cheval de temps à autre ; si cela l'empêche de forger, on peut dire qu'il manque de reins & de force, ou qu'il est ruiné.

De la ferrure des Chevaux qui ont été forbus.

IL y a peu de Chevaux qui ayent été forbus plus d'une fois, sans qu'il soit tombé sur les pieds quelque partie de l'humeur qui a causé la forbure, aux uns plus, aux autres moins, c'est pourquoi il est à propos de les faire ferrer dans l'ordre, afin de leur rétablir les pieds autant qu'ils sont capables de l'être. CHAP. XLV.

J'ai parlé fort au long de la fourbure dans la premiere partie de cet Ouvrage, où les remedes y sont amplement décrits ; mais j'en ai ob-

CHAP. XLV. mis un par mégard qui eſt autant bon qu'il eſt aiſé, & toute la vertu de ce remede conſiſte au poil & à la peau d'une Hermine, qui eſt un petit animal tout blanc, hors qu'il a le bout de la queuë noire; il eſt fait comme une belette, hors la couleur du poil; on prend la peau de ces animaux qu'on fait ſécher ſans les faire habiller ni apprêter; d'abord qu'un Cheval eſt forbu, on prend de la peau & du poil environ la largeur d'un double tout au plus: on coupe cela en cinq ou ſix morceaux, & on le fait avaller au Cheval avec du vin, de la bierre, ou autre liqueur. On tient le Cheval bridé trois ou quatre heures aprés, & ſouvent par une ſeule priſe le Cheval ſe trouve gueri; même lorſque les Chevaux ont beaucoup fatigué & qu'on apprehende la forbure, il faut dans le ſon, ou dans l'avoine moüillée, qu'on donnera au Cheval en le débridant, lui faire manger une douzaine de poils d'une peau d'Hermine ſéche, & cela le garantira & previendra le mal.

Mais il eſt à remarquer que la peau d'Hermine priſe en France n'a pas grande vertu; il faut des peaux d'Hermine qui viennent de Moſcovie ſans habillage; on les connoît en ce qu'elles ſont fort longues, & plus longues que les nôtres: celles d'Allemagne ſont meilleures que celles de France, mais non pas ſi bonnes que celles de Moſcovie, & plus les Hermines ſont priſes vers le Nord, meilleures ſont leurs peaux pour guerir les Chevaux forbus. Et ſouvent quoiqu'on ait de bons remedes, s'ils ne ſont appliquez à temps, & que la forbure ait attaqué le Cheval long-temps avant qu'on l'ait traité, il eſt mal aiſé que par une pente naturelle l'humeur qui cauſoit la forbure, ne ſoit tombée, ou quelque portion d'icelle, ſur les pieds, plus ou moins ſelon l'intervalle du temps que le Cheval a été forbu juſqu'à ce qu'on l'ait traité; quelquefois même les remedes mal ordonnez n'ont point fait d'effet, & toute la forbure eſt tombée ſur les pieds.

Les pieds dans leſquels la forbure eſt tombée, ſont difformes, parce que la pointe ou la partie la plus avancée de l'os du petit pied s'abaiſſe, & pouſſe la ſolle, & le milieu du ſabot au deſſus de la pince ſe reſſerre & s'étreſſit, car il eſt vuide; & lorſque l'os du petit pied eſt deſcendu de la ſorte, & a pouſſé la ſolle, on dit que le Cheval a des croiſſans; quoique ces croiſſans ſoient veritablement l'os du petit pied qui s'eſt pouſſé & a deſcendu, & le deſſous du pied en pince paroît comble, & le ſabot au deſſus reſſerré, & il ne peut être autrement, car il eſt creux & vuide: l'os du petit pied étant deſcendu par le devant a laiſſé l'eſpace qu'il occupoit vuide, étant vuide, la corne n'eſt plus ſoûtenuë en pince & ſe reſſerre.

La même choſe arrive aux Chevaux qui ont eu un grand étonnement

ment de ſabot ; & les cauſes de ce dernier mal ſont preſque les mêmes que la forbure, du moins ils donnent les mêmes ſignes qui ſont les croiſſans ; les Chevaux n'appuyent que ſur les talons, en cheminant la pince vient long-temps aprés le talon, enfin leur démarche fait connoître que la pince eſt tout-à-fait affoiblie & ſans nourriture ; il n'y a que ſur le talon où ils puiſſent s'appuyer, & encore aſſez foiblement : j'en ai raiſonné amplement à la premiere partie de ce Livre. CHAP. XLV.

A toutes ces ſortes de maux, quand la forbure eſt tombée ſur les pieds, ou qu'il y a étonnement de ſabot, s'il eſt grand, les Chevaux ſont long-temps à ſe rétablir, & un an n'y apporte gueres de ſoulagement ; le plus ſûr eſt de les donner ſi on ne les peut vendre : mais j'écris ici pour ceux qui n'ont pas été ſi mal menez de la forbure : on les ferrera en cette maniere.

On ne doit jamais gueres parer la ſolle à la pince des Chevaux qui ont été forbus, il faut toûjours la laiſſer trés-forte, afin que s'il y a apparence de croiſſant il ne puiſſe pouſſer, & qu'il ſoit reſous par la nature, ce qui ne ſera pas ſi-tôt ; & il ne faut auſſi abattre les talons que mediocrement, car toute la force de ces ſortes de pieds eſt aux talons ; & auſſi-tôt que le Cheval eſt ferré, lui verſer dans les pieds de l'huile de laurier toute pure, & toute boüillante, de la filaſſe par deſſus & des écliſſes pour tenir le tout, & continuer ſept ou huit fois de deux jours l'un à lui fondre dans les pieds de ladite huile de laurier.

Les Chevaux qui ont eu ces grandes forbures tombées ſur les pieds, ne doivent aucunement être deſſolez de plus de trois mois aprés la forbure : & quand on les a deſſolez, il faut brûler tout le croiſſant, c'eſt-à-dire, brûler toute la pointe de l'os du petit pied qui s'eſt relâchée afin de le faire tomber, mais je crois bien plus à propos de ne les point deſſoler, laiſſer toûjours la ſolle forte, & y fondre l'huile de laurier ; prenant ſoin d'achepter de veritable huile de laurier, celle que l'on vend à Paris preſque par tout ne vaut rien.

Des Crampons.

IL y a des Villes en France dont le pavé eſt ſi rude, que tous les Chevaux qui tirent, ne ſçauroient s'y tenir à moins que d'être cramponnez ; en Allemagne ils le ſont tous, ſans en excepter même les Chevaux de manege ; auſſi bien à la campagne que dans les Villes : un Allemand ne ſouffriroit pas un Cheval en ſon écurie qui ne fût cramponné, comme un François n'en ſouffrira pas un qui le ſoit, CHAP. XLVI.

CHAP. XLVI. Si vous êtes obligé de cramponner vos Chevaux par la rudesse du pavé, ou par quelqu'autre motif, comme j'ai dit parlant des talons bas, il faut pour faire les crampons, tourner & renverser sur le coin de l'enclume l'éponge, & en faire un crampon en oreille de liévre; les gros crampons quarrez foulent étrangement un pied, & lui font venir des bleymes, au lieu que ceux ci en oreille de liévre, si on a le soin d'un peu abattre de la corne au talon, incommoderont moins: l'usage en est assez passable, quand on est obligé de se servir des crampons, car il faut de deux maux choisir le moindre.

L'opinion semble problematique, quoiqu'elle ne le soit pas: ceux qui veulent cramponner les Chevaux, disent que quand ils marchent dans un pays tant soit peu glissant, comme sont les pays gras, sur tout lorsqu'il a plû, ils se peînent & se fatiguent extrémement pour s'empêcher de glisser, quand ils sont ferrez tout unis, & employent tout ce qu'ils ont de nerfs & de reins pour cela; & qu'un Cheval qui ne suera point pour un travail médiocre, si lentement qu'on le puisse mener dans les pays glissans pendant l'Esté, étant ferré tout uni, il suera plûtôt pour avoir cheminé une heure, qu'il ne feroit pour en marcher trois dans un pays où il ne seroit point en danger de glisser, ce qui est une marque assurée qu'il se travaille beaucoup.

Que si le Cheval avoit des crampons, il sueroit peut-être moins à ce qu'ils disent, parce qu'il seroit hors de l'apprehension de glisser, & ainsi il ne seroit pas obligé à se peîner si fort, & le Cavalier & le Cheval s'en porteroient bien mieux: ceux qui deffendent les crampons, croyent cette raison invincible; je la crois foible.

Il est hors de doute qu'il faut cramponner les Chevaux lorsqu'il gele, sans considerer s'il nuira à la jambe ou aux pieds, car necessité n'a point de loix: il vaut mieux que le Cheval s'use les jambes, que si le Cavalier étoit en péril continuel de casser les siennes.

Ceux qui tiennent le bon parti, qui n'est pas celui des crampons, & qui les improuvent, soûtiennent qu'ils foulent les pieds & les ruinent: & ils ont raison selon moi, outre qu'ils racourcissent le nerf de la jambe, qu'ils rendent les Chevaux droits sur leurs membres, bouttez & rampins, qu'ils les font broncher & tomber; ils disent encore fort veritablement que les Chevaux n'en vont point si bien à leur aise: ils assurent que les crampons étonnent le pied quand il n'est pas fort, que tout au moins ils causent des bleymes, qu'ils travaillent & foulent les nerfs, & qu'ils ruinent un Cheval: C'est aussi la pensée du sieur Cesar Fieschi, Gentil-homme Ferrarois, dans son Traité des Chevaux, qui improuve toutes sortes de crampons. Mon sentiment est que les crampons ruinent les pieds, & foulent les ta-

ſons & les nerfs, neanmoins en hyver & pendant les gelées & ſur la neige, les crampons ſont utiles aux Chevaux qui n'ont aucuns défauts aux jambes, ni aux pieds.

Dans les bons & méchans pays, dans les plouſes ou dans les montagnes, je ne m'en voudrois pas ſervir.

Aux Chevaux de manege ou d'école, on ne doit point parler des crampons, ſi on ne veut ſe rendre ridicule.

Les Chevaux de manege ne doivent pas être ferrez comme ceux de voyage, on leur met ordinairement des fers plus que demi-Anglois, qui ſont meilleurs que les fers François, trop couverts & trop lourds, ils chargent moins les jambes, & la terre ne s'amaſſe pas dans le pied qui les deſſéche beaucoup; outre que les fers demi-Anglois ne ſont pas ſi ſujets à porter ſur la ſolle, ni à cauſer des bleymes comme les autres.

On doit abattre le talon juſqu'au vif, ſans creuſer dans les quartiers à tous les Chevaux qui ſervent actuellement au manege quand on les ferre; que ſi le pied eſt ſi alteré qu'il ſoit fort dur, comme il arrive preſque toûjours, il le faut humecter avec de la fiente de Cheval moüillée, ou une bonne remollade.

Dans Paris, dans les grandes Villes, & aux pays pierreux, on ferre les Chevaux avec des fers aſſez couverts, à cauſe du tracas des Villes, des cloux de ruës, & des pierres qui foulent le pied; & même dans Paris on feroit les fers tout couverts aux Chevaux de carroſſe, pour éviter les grands accidens qui arrivent des cloux de ruë; mais le gravier & le ſable s'enfermeroient entre le fer & la ſolle ſans qu'on les pût nettoyer, outre que la ſolle & la fourchette ſe pourriroient, faute d'air, & pour être trop enfermées.

Pour empêcher de prendre des cloux de ruë, ou plûtôt des chicots, il y a des gens qui ne font jamais parer les pieds des Chevaux, & laiſſent croître la ſolle autant forte qu'elle peut l'être, afin que cette dureté reſiſte aux cloux de ruë, mais beaucoup mieux aux chicots, que les Chevaux prennent dans les nouvelles tailles, quand ils courrent à la chaſſe; & pour parvenir à cela on ne pare jamais la ſolle & on n'en ôte point du tout, le Mareſchal n'ayant autre ſoin que d'ôter un peu du pied pour faire porter le fer & le bien ajuſter ſur la corne ſans toucher à la ſolle.

Mais lorſqu'ils voyent que la ſolle créve & qu'elle s'écaille, parce qu'il ſe forme une nouvelle ſolle au deſſous de la vieille, comme auſſi une nouvelle fourchette, lors il faut neceſſairement parer le pied pour ôter ce qui ſe ſepare de lui-même, & jamais autrement, & par ce moyen ils pretendent empêcher que rien ne puiſſe penetrer dans le

CHAP. XLVI. pied. Quelques chasseurs se servent fort de cette methode, qui n'est pas mauvaise à certains Chevaux ; mais elle peut bien causer des bleymes, qu'on a plus de difficulté à guerir souvent qu'un chicot, & laissant trop de pied à un Cheval, il se peîne fort, & peut broncher facilement: on pourra essayer si on veut cette methode.

On ne fait point de planches aux Chevaux de carrosse comme aux Mulets, parce que la planche est un fer tout couvert, qui n'a qu'une ouverture comme un écu blanc au milieu ; avec la planche on pourroit éviter beaucoup de cloux de ruë, par où tant de Chevaux se perdent tous les jours : mais la difference est grande, en ce que les Mulets ont leur plus grande force du pied au talon, au lieu qu'aux Chevaux c'est à la pince (parlant des pieds de devant) de sorte qu'on ne peut laisser les talons si haut d'un Cheval, comme on feroit ceux d'un Mulet ; outre qu'on laisse un espace ouvert entre le fer & la pince aux Mulets, qu'on appelle un sifflet, par où l'eau s'écoule, ce qui ne se peut faire aux Chevaux, car on leur affoibliroit toute la force du pied ; puisqu'elle n'est pas au talon, mais seulement à la pince, au contraire de ceux-là : la principale raison pourquoi on ne couvre pas tout le fer aux Chevaux de carrosse, est que le pied des Chevaux est plus humide que celui des Mulets ; ainsi il se pourriroit en hyver, & se dessécheroit trop en Esté, s'il n'avoit point d'air, étant tout couvert.

Et de plus la planche conserve veritablement le pied, mais elle ruine la jambe, & la Florantine conserve la jambe & ruine le pied : ceci soit dit en passant à l'occasion des Mulets.

Les fers à l'Angloise, sont legers & trés-bons aux Chevaux qui ont le pied foible, mais sur le pavé ces fers se cassent bien-tôt, & dans les pays pierreux les cailloux foulent la solle, & causent des meurtrisseures, assurément les habiles Mareschaux Anglois forgent à merveille un fer délié : il ne se peut rien de mieux, ni de plus uni, & les font trés-excellens, parce que leur fer est meilleur que le nôtre: dans leur pays où le terrain est doux & sans pierre, ces fers étroits sont bons, mais en ce pays-ci il n'y a pas d'apparence. Un Mareschal Anglois tient le pied lui-même, le pare, ajuste son fer, & le broche sans aide de personne ; il tient le pied du Cheval entre ses deux genoux, le déferre & le referre tout seul ; c'est une affaire de fait que personne de ceux qui ont été en Angleterre n'ignore.

Les Turcs surpassent toutes les Nations du monde pour la ferrure, ils battent & forgent leur fer sans ouverture & presque à froid, comme on fait l'argent ; les quatre fers d'un Cheval ne pesent pas plus qu'un des nôtres, & durent presque autant ; le fer qu'ils em-

ployent contribue beaucoup à cela, & le pays où les Chevaux cheminent qui est doux.

De la ferrure des Chevaux qui se coupent.

C'Est une incommodité assez notable quand un Cheval se coupe, ou qu'il s'entretaille, c'est-à-dire, qu'il s'écorche & remporte le boulet. Les Marchands de Chevaux de Paris disent qu'un Cheval déchire ses chausses, qu'il gâte son bas de soye; il est necessaire de sçavoir les moyens d'y remedier. Avant de donner les remedes qu'on peut pratiquer pour les Chevaux qui se coupent, j'ai remarqué qu'en acheptant des Chevaux, s'ils croisent fort les jambes en cheminant, on concluera qu'ils seront sujets à se couper. Cela est vrai-semblable, mais il y a encore quelque chose de plus considerable: c'est que ces sortes de Chevaux s'attrapent d'une jambe à l'autre en differends endroits, ce qui fait qu'on ne peut remarquer s'ils se coupent quand ils se sont heurtez de la sorte; si c'est un endroit douloureux & sensible, ils bronchent le pas qu'ils font aprés le coup, par le ressentiment de la douleur; on croit que le Cheval a les jambes usées, quoiqu'il les ait excellentes; mais la douleur qu'il se fait en s'attrapant de la sorte, le fait broncher. Et cette maniere de s'attraper est pire que s'ils se coupoient, car il n'y a pas de remede à celle-là, & à celle-ci il y en peut avoir: pour s'empêcher d'y être attrapé, il ne faut point achepter des Chevaux qui croisent de la sorte, quoiqu'on vous fasse voir qu'ils ne se sont point coupez, car étant las peut-être ils s'attraperont, broncheront ensuite, ou peut-être culbuteront si c'est dans la course. CH XLV

La ferrure est presque l'unique moyen pour empêcher ceux qui se coupent; il est aisé d'y donner ordre s'ils sont jeunes, & qu'ils se coupent pour ne pas sçavoir marcher.

Il y a quatre choses qui font que les Chevaux se coupent: premierement la lassitude; secondement la foiblesse des reins; en troisiéme lieu, mal porter les jambes en cheminant; en quatriéme lieu, & finalement pour n'être pas encore habituez à cheminer, ni assurez dans leur allure: on guérit ceux-là, ou plûtôt on les empêche de se couper; l'on y pourroit ajoûter la mauvaise ou trop vieille ferrure, mais je suppose que le Cheval soit bien ferré à l'ordinaire; il se peut donc couper de ces quatre facons, mais plus souvent aux jambes de derriere qu'à celles de devant.

S'ils se coupent par lassitude, je ne sçache point de meilleur remede que de les laisser reposer, & de les bien nourrir. Les Barbes qu'on

CHAP. XLVII. mene en main, s'attrapent trés-aisément, & ils se coupent presque toûjours, parce qu'ils marchent fort froidement, & avec negligence ; c'est le contraire de certains Chevaux qui se coupent parce qu'ils levent trop les jambes en cheminant, ce qui les lasse & les fatigue bien-tôt, ensuite ils se coupent.

Quand on voit un Cheval qui se coupe, il ne faut pas d'abord l'accuser, sans avoir vû si ce n'est point quelque rivet, ou que le fer déborde par trop.

Aprés un long voyage tout Cheval qui ne s'est point coupé, donne une favorable marque de sa bonté ; il en est peu qui aprés de longs voyages, ne se soient coupez peu ou beaucoup.

Ce défaut est aisé à connoître ; car on voit premierement le poil coupé au dedans du boulet, & l'endroit écorché souvent jusqu'à l'os, & quelquefois le Cheval en boitter & avoir le boulet enflé.

Si le Cheval s'est coupé aux jambes de devant, il le faut déferrer des deux pieds, & abattre fort le quartier de dehors de chaque pied, & ferrer l'éponge fort en dedans, afin qu'elle suive le rond du pied, sans aller au-delà du talon, comme aux autres fers, & couper ladite éponge aussi courte que le talon ; river les cloux dans la corne si justes, qu'ils ne paroissent point au dehors ; ou bien l'on peut pour le mieux river dans la corne, brûler un peu avec un fer chaud, au dessous des trous, & les river dedans.

Si le Cheval aprés cette ferrure continuë à se couper, il faut grossir les éponges par le dedans au double de celles de dehors, & toûjours abattre les quartiers en dehors jusqu'au vif, & sans toucher à ceux de dedans, river les cloux fort juste

S'il se coupe aux jambes de derriere, il faut de même déferrer & abattre les quartiers de dehors jusqu'au vif, lui mettre des crampons en dedans, & les tourner en sorte qu'ils suivent le rond du pied sans déborder ; & sur tout bien river les cloux, car un seul rivet fera un grand desordre.

Les grands Mulets qui se coupent derriere, ne valent rien, & on les croit éreintez, & incapables de rendre bon service, hors que ce fût par une grande jeunesse qu'ils se coupassent.

Les crampons en dedans aux pieds de derriere, universellement parlant, sont plus utiles, de meilleur service, & de meilleure grace qu'en dehors, comme tous les mettent, & fort mal à propos, excépté aux Chevaux qui portent mal les pieds & usent trop leurs fers en dehors : un crampon en dedans fait marcher un Cheval plus ouvert, mieux à son aise, & la jambe a son assiete plus naturelle, hors, comme j'ai dit, que vous remarquiez que vôtre Cheval use fort les

fers en dehors, car les crampons en dedans ne vaudroient rien, j'entends aux pieds de derriere. CHAP. XLVII.

Pour les Chevaux de manege, on ne leur met point du tout de crampons ni devant ni derriere ; parce que comme on voudroit les faire passager sur les voltes, s'ils étoient turbulens, ou qu'ils fussent sous des personnes qui ne seroient pas extrémement sçavantes, en croisant les jambes, il se donneroient infailliblement des atteintes, ce qui feroit enfin naître quelque crapaudine ou javar encorné.

Si nonobstant toutes ces précautions, le Cheval se coupe encore, si c'est par exemple un jeune Cheval de carrosse, il faut faire tout ce que nous avons dit, abattre le quartier de dehors, mettre un crampon dedans, ferrer fort juste en dedans, & ne mettre point du tout de cloux au dedans du pied, mais un poinçon à la pince pour tenir le fer en état, continuer quelque temps de la sorte, le Cheval apprendra à marcher & ne se coupera plus, quoiqu'on le ferre à l'ordinaire aprés : ou bien le repos, s'il est fatigué le remettra, & pour derniere resource, il faut le ferrer à la Turque. Si vous êtes en voyage, aprés l'avoir ferré de cette maniere, il faut avoir recours à l'invention des Messagers de Normandie, qui mettent une botte de cuir, ou de feutre autour du boulet, & l'y attachent pour garantir cette partie ; la piece de feutre est coupée plus étroite par le haut que par le bas, & on l'attache seulement en haut ; les Chevaux ont d'abord de la peine à cheminer, mais dans peu de temps ils peuvent s'y accoûtumer, quoique ce soit une trés-vilaine invention, qui souvent fait enfler le boulet, & du moins fait cheminer le Cheval de mauvaise grace.

Si vous avez des Chevaux de main qui se coupent, il faut leur entourer les boulets avec de la peau de mouton ou d'agneau, le poil contre poil, quand elle sera usée, en mettre une nouvelle.

Les Chevaux qui ont les pieds délicats, & qui par malheur viennent à se déferrer en campagne, éloignez des Mareschaux, courent fortune de se perdre & se gâter le pied, il faut envelopper le dessous du pied du Cheval avec une piece de chapeau pour le mener en main, jusqu'à ce qu'on ait trouvé le moyen de le ferrer.

Il y a une invention de fers à tous pieds qui se posent sans cloux, avec une bordure qui lie & entoure la corne tout autour, puis avec une vis on le serre en sorte que le pied se trouve enclos là dedans comme dans une boëte ; ces fers ne sont d'aucun service pour la campagne ni pour la Ville : & le sieur Frederic Grison en son Livre de Cavalerie en a donné le dessein, quoique fort imparfait, & où il y a bien à reformer & à ajoûter.

CHAP. XLVII. Un Homme de campagne voyant son Cheval déferré, crainte qu'il ne s'usât le pied, tira sa botte, mit le pied de son Cheval dedans, & fit son entrée de la sorte dans une grande Ville. J'ai vû un Cheval dans une des bonnes écoles de France porter des souliers dans le manege; il n'avoit pas la corne assez bonne pour porter des fers. Les François ont negligé de traiter de cette matiere, qui pourtant n'est pas à mépriser; les Italiens en ont écrit sçavamment : si vous en êtes curieux, vous pouvez voir le Livre intitulé, *Il Trattato del Ferrare : Cavalli, coni ferri in desegno di Cesare Fiaschi nobile Ferrarese*, mais selon mon sens il en dit trop, il en dit trop peu : J'espere que le peu que j'en ai dit, suffira pour vôtre usage, si vous prenez le soin de le lire & d'en sçavoir les methodes : beaucoup de gens voudroient de bon cœur sçavoir les choses, mais il y en a peu qui se veulent donner le soin de les apprendre.

Pour éviter le soin que donne un méchant pied à le ferrer dans l'ordre, il faut l'achepter avec de bons pieds, & si bons que vôtre Mareschal, quoique fort ignorant, ne lui puisse ruiner les pieds.

Comme on doit nourrir & panser les grands Chevaux dans le séjour.

CHAP. XLVIII. CEUX qui cherchent le secret d'engraisser les Chevaux avec peu de noûrriture, les maintenir en bon corps, leur tenir le poil bon, & leur conserver, & même augmenter la vigueur, ont raison, puisque cela est possible, s'ils ne travaillent gueres; ce n'est que la methode de les bien nourrir dans les heures, & de les bien panser qui les engraisse, & non pas l'abondance de la nourriture, ni le seul repos, qui maintiennent le Cheval gras & en cœur; on ne doit pas se mettre beaucoup en peine pour recouvrer certaine poudre qu'on croit pouvoir engraisser les Chevaux toute seule, sans autre précaution que d'en donner, & la rendre usuelle, sur ma parole, il n'est point d'autre secret ni d'autre poudre que d'avoir une methode bien assurée, il n'est pas besoin d'en chercher de nouvelles; & comme il y a beaucoup de personnes qui la pratiquent avec satisfaction, il seroit inutile de la proposer ici, si je ne croyois faire tort à ceux qui commencent; c'est donc pour eux seulement que je décris la maniere dont il faut gouverner & nourrir les Chevaux de prix, comme sont les Chevaux de manege & les beaux Coureurs, où il faut apporter plus de précaution que pour les communs, ausquels il ne faut pas tant de soin; on retranchera tout ce qu'on voudra, & on ajoûtera de même.

Vous notterez que les Chevaux maigres ont besoin d'une plus grande nourriture que ceux qui sont gras depuis long-temps, outre les précautions que je dirai ; mais depuis qu'ils sont une fois bien pleins & bien agrenez, on les nourrit pour la moitié, même les deux tiers de nourriture moins, qu'en les engraissant, pourvû toutefois qu'ils travaillent peu, car assurément le grand travail consume tout. CHAP. XLVIII.

La nourriture des Chevaux de manege est en moindre quantité que de tous les autres Chevaux ; ils n'ont qu'un travail mediocre, & qui n'est pas de durée quoique violent, mais plus le travail est grand, plus grand doit être l'ordinaire d'avoine & de foin, & le travail des Chevaux de manege, s'il est dans l'ordre, n'est pas un travail, mais un exercice pour dissiper les mauvaises humeurs & donner appetit.

Avant que d'en venir aux particularitez, j'établirai quatre maximes, qu'il est necessaire de sçavoir pour l'intelligence de tout le reste.

La premiere est que le foin gâte ordinairement les Chevaux qui en mangent trop, quand ils ont passé six ans, mais avant les six ans, un Cheval ne valut jamais gueres moins de manger du foin à son aise, pourvû qu'il ne soit pas trop gras, & qu'il ne se charge pas trop de chair, on ne doit point apprehender que le foin les rende poussifs, ni qu'il leur altere le flanc.

Il y a des Chevaux fort gourmands, qui le long du jour mangent leur litiere, c'est à-dire, la paille qu'on met sous eux, il faut absolument l'empêcher, lorsque la litiere a servi plus de deux jours ; elle leur gâte l'haleine, & les fait fort suer, & si l'on avoit à faire quelque travail extraordinaire, ils deviendroient poussifs ; il est aisé de les empêcher.

L'autre maxime est qu'à tout Cheval qui est gras, & qui est de séjour, c'est-à-dire, qui ne travaille point ou trés-peu, la paille de froment qu'on appelle la gerbée fraîche battuë, lui est meilleure que le foin, l'haleine s'en maintient mieux, le Cheval ne s'altere point le flanc, & la graisse de paille est toûjours plus ferme que celle de foin, & de plus de durée ; on dit aussi (Cheval de paille, Cheval de bataille.) Enfin un Cheval sera un an dans une écurie de séjour, ne mangeant que de la paille, & de l'avoine ou du son, sans se gâter : que s'il avoit mangé du foin, il s'envieilliroit & se rendroit trés-lourd & pesant en trois mois de séjour.

Quelques personnes qui n'auront qu'un Cheval à l'écurie, diront qu'ils l'empêcheront bien de séjourner, & de demeurer si long-temps sans rien faire ; mais s'il devient boiteux ou blessé, ils y seront bien

contraints; & ceux qui ont de grandes écuries, sçavent bien que le plus souvent, sur tout au retour de la campagne, où ils ont été fatiguez, il faut les laisser de séjour pour se remettre, & bien longtemps.

Les Chevaux étroits de boyaux qui n'ont point le flanc alteré, valent mieux de manger du foin que de la paille, aussi sont-ils exceptez de la regle precedente, parce que le foin les fait boire, & l'abondance d'eau tempere ce feu qui les consume, les empêche de prendre du flanc; le foin consideré comme foin, sembleroit devoir plûtôt ôter du boyau qu'en donner: car par sa chaleur il causeroit plus de mal que la paille qui n'en a pas tant, mais comme il oblige le Cheval a beaucoup boire, à cause qu'il est plein d'un sel nitre qui provoque la soif, la quantité de boisson éteint le feu, pour grand qu'il soit, ainsi un Cheval qui n'est plus devoré par ce feu qui lui ôtoit le boyau, est capable d'avoir du flanc suffisamment, c'est pourquoi on ne doit faire aucune difficulté de donner du foin à ces Chevaux, & tout Cheval maigre qui mange bien, s'il boit beaucoup, il sera bien-tôt gras & plein.

Pour les maigres vous ne les engraisserez pas promptement avec de la paille, le foin leur est beaucoup meilleur, s'ils n'ont point le flanc alteré; car s'ils ont quelque sentiment de pousse, le foin ne leur vaut rien, pour des raisons que j'ai déduit fort au long parlant de la pousse: car quoiqu'on dise fort à propos, ce Cheval a le flanc alteré lorsqu'il a ressentiment de pousse, il ne faut pas croire que cette alteration vienne de chaleur, puisque la chaleur n'est qu'un accident à la pousse; & sa cause essentielle vient d'un principe froid, qui sont des flegmes visqueux, lents & pesants, qui obstruent & bouchent non-seulement les conduits de la respiration, mais les passages par où le sang coule pour rafraîchir & nourrir le poulmon, & cela dans la circulation perpetuelle qu'il fait, parce qu'entre la veine arterieuse & l'artere veneuse, il y a dans la paranchime du poulmon des anastomoses des veines aux arteres, qui souvent étant bouchées, causent cette chaleur accidentelle au poulmon par la chaleur que le sang leur communique.

Les Chevaux qui sont sujets à se charger d'encolure, ne doivent pas trop manger de paille, puisqu'elle l'augmente; vous le connoîtrez par experience, mais hors de ces exceptions, nôtre maxime subsiste, excepté aux Chevaux d'Espagne, lesquels vieillissant l'encolure diminue, tout au contraire des autres Chevaux; aussi je crois qu'un Cheval d'Espagne qui a l'encolure épaisse & bien formée, est meilleur que s'il n'en avoit pas: car la bouche en est plus assurée &

ferme, il n'eſt pas ſi ſujet à abattre à la main, & par conſequent l'appui en eſt meilleur. CHAP. XLVIII.

La paille de languedoc eſt trés-excellente, parce qu'étant foulée ſous les pieds, en la battant elle eſt hachée, & adoucie par conſequent, ainſi elle eſt plus appetiſſante ; ce n'eſt pas qu'on ne la puiſſe couper auſſi menuë, mais on ne pourroit ſans une peine extrême l'adoucir comme elle eſt.

Il ne faut pourtant pas bannir abſolument le foin, il en faut un peu aux Chevaux avant boire pour les y inciter, & ſans foin avec la paille ſeule on a de la peine à maintenir certains Chevaux bien gras, je croi qu'il leur en faut tous les jours ſix ou huit livres, hors qu'il y eût des raiſons pour n'en point donner du tout.

La troiſiéme maxime pour l'entretien des Chevaux, eſt de ne leur faire jamais boire de l'eau trop vive ou trop froide, comme nous avons remarqué en parlant de ce qu'il faut obſerver en voyage, parce que cette eau ſi vive leur affoiblit l'eſtomac, engendre des cruditez, & cauſent des obſtructions dans le foye ; c'eſt de là d'où proviennent ſouvent les tranchées, & maux de ventre ; l'eau vive empêche le Cheval d'engraiſſer lorſqu'il eſt maigre, & étant gras le fait amaigrir : en un mot, elle lui eſt trés-contraire. L'eau des grandes rivieres eſt trés-bonne pour la boiſſon des Chevaux ; quoi que celles qui ſont trop rapides ne ſoient pas ſi excellentes, l'eau des fontaines vaut mieux que celles des puits, quoiqu'on ſoit contraint de s'en ſervir en beaucoup d'endroits, ne pouvant mieux faire. L'eau repoſée & tirée du puits ou de la fontaine de long-temps, eſt meilleure que celle qui vient d'être puiſée, hors dans le grand froid où l'eau étant puiſée eſt chaude, & ainſi elle eſt meilleure pour la boiſſon des Chevaux, que ſi elle s'étoit refroidie étant puiſée depuis long-temps.

Aſſurément la bonne eau contribuë à tenir un Cheval gras : l'eau de la Seine eſt ſi excellente pour les Chevaux, qu'à Paris on voit peu de Chevaux maigres, & dans les pays de montagnes, où les eaux ſont vives, on en voit peu de gras ; ce n'eſt pas que l'eau ſeule les engraiſſe à Paris, comme bien des gens croyent, mais elle ne les fait pas amaigrir, de plus c'eſt qu'on n'y peut ſouffrir des Chevaux maigres ; on n'y en amene point pour vendre, car on ſçait que le débit ne s'y trouve que des Chevaux gras. Je connois un homme qui dépenſe dix écus tous les mois en eau de Seine pour faire boire ſes Chevaux.

La quatriéme maxime eſt de maintenir le Cheval gras, car étant maigre, il ne peut être ſi beau, on n'en doit rien attendre de

CHAP. XLVIII. parfait, soit pour le manege, soit pour le service. Il est vrai qu'il y a des Chevaux maigres qui fatiguent plus que ne sçauroient faire des gras, dont il y en a quelques-uns qui ne valent gueres, & bien souvent rien du tout pour le service: mais si ces maigres étoient gras, ils seroient encore meilleurs, & fatigueroient avec plus de vigueur; & si ces Chevaux gras qui ne valent gueres étoient maigres, ce seroit encore pire.

Cette maxime a quelques exceptions; il y a des Cravates qui fatiguent mieux étant maigres qu'étant gras, mais ils sont en petit nombre.

Je ne prétends pas que les Chevaux trop gras soient meilleurs que les autres, au contraire ils sont moindres & incommodes, sur tout dans les chaleurs, ils se lassent d'abord, se dégoutent facilement, sont sujets à la forbure, gras-fondure, & sont peu capables de rendre du service; il valent toûjours mieux que les maigres, ils ne coûtent rien à amaigrir, & on n'engraisse pas les Chevaux quand on veut.

On peut donc recevoir ces quatre maximes pour veritables, non seulement pour les grands Chevaux, mais encore pour tous les autres, jusqu'aux moindres mazettes: Vous remarquerez qu'un Cheval fort gras, & agrené depuis long-temps, & qui ne fera qu'un travail mediocre & reglé, s'entretiendra avec si peu de nourriture, que ceux qui ne l'ont pas vû, auront peine à se le persuader. J'ai vû les plus grands Chevaux de carrosse ne manger tous les jours chacun qu'une botte de foin, une botte de paille, & les deux tiers d'un boisseau d'avoine, & être gras à pleine peau, avant que je les eusse reglé à cet ordinaire ils étoient toûjours malades par trop de nourriture, & depuis ils se sont trés-bien portez.

De croire que sur ce pied on puisse nourrir de grands Chevaux de carrosse qui fatigueront beaucoup, ou qui ne seroient pas extremement gras & agrenez depuis long-temps, c'est se tromper bien fort; ainsi il faut bien prendre ses mesures avant de rien determiner là-dessus.

De la necessité qu'il y a d'étriller & panser les Chevaux.

CHAP. XLIX. APRE'S avoir parlé de la nourriture des Chevaux, il faut enseigner la maniere de les bien panser, cette partie n'est gueres moins necessaire pour leur entretenement que la precedente, ce que pourtant beaucoup de personnes ne sçauroient se persuader pourquoi il est necessaire & d'une si grande utilité de bien panser les

Chevaux ; ils croyent pourvû qu'on les nourriſſe bien & amplement que c'eſt aſſez, ſans s'attacher ſi regulierement à les tant étriller, & à les panſer tous les jours ; la raiſon en eſt neanmoins aſſez claire, & ſi on prend la peine de l'examiner avec attention, je croi qu'on ſera de mon ſentiment, & qu'un Cheval avec moins de nourriture diſtribuée methodiquement, bien panſé & bien étrillé, s'entretiendra plus gras, plus beau, & plus agreable, qu'avec beaucoup plus de nourriture, s'il n'eſt pas bien panſé. CHAP. XLIX.

Van-Helmon qui s'eſt rendu celebre par ſa methode de traiter les malades, recommande preferablement à la nourriture, de bien panſer, & d'étriller les âneſſes dont il ordonnoit le lait à ceux qui avoient quelque affection de poitrine, aſſurant qu'on connoiſſoit au goût du lait, ſi l'âneſſe n'avoit point été étrillée ce jour-là. Si cela eſt, il faut que l'uſage de l'étrille faſſe un notable changement dans les humeurs, voici ſes paroles, *Aſina pectenda eſt inſtar equorum, quia ex lactis guſta dignoſci poteſt, an aſina pexa fuerit iſto mane an non.*

Pour expliquer la neceſſité de l'étrille, & combien il eſt important de bien panſer un Cheval, je commencerai un peu de loin, mais l'on ne ſera pas fâché de voir ici en abregé l'œconomie naturelle qui ſe paſſe dans l'interieur des Chevaux. Le Cheval comme tout vivant, tient de la nature du feu, *habet enim acidum innatum*, qui a beſoin d'aliment pour ſon entretien, faute de nourriture il ſe diſſipe par un écoulement continuel, il ſe perd & s'éteint enrierement ; la nourriture du Cheval conſiſte dans ſon boire & dans ſon manger, aprés avoir mâché fortement les alimens ſolides, & les avoir paîtris par le moyen de la ſalive qui tombe de deux petits canaux, qui prennent leur origine entre les glandes parotides, & s'inſerent entre les deux machoires au deſſous du muſcle, crotafite, d'où par le mouvement, l'humeur tombe peu à peu dans la bouche, & ſe mêlant avec l'aliment, par l'aide de la langue, il les avale, & ce qu'il prend par la bouche va au fond de l'eſtomac, qui eſt comme la marmite du corps, où par la chaleur des entrailles, & particulierement du foye, & par le ſecours d'une humeur acide, penetrante & diſſolvante, ſe fait la premiere coction qui digere les alimens, & les change en une matiere blanche comme du lait, que les Medecins appellent chile.

Que ce ſuc acide ſoit la principale cauſe de la coction des alimens, il eſt manifeſte ; car nous voyons que ceux auſquels il abonde le plus, ont plûtôt digeré, & ſont plus grands mangeurs que les autres ; l'exemple aux Hommes melancoliques eſt clair, en ce qu'on les voit plus grands mangeurs que les autres, & même en quelques-uns ce

CHAP. XLIX. ſuc eſt ſi abondant qu'il ſort de l'eſtomach, & dés-lors il eſt nuiſible, car il eſt hors de ſon lieu naturel, ainſi il trouble les autres digeſtions, il les empêche de faire leurs fonctions & ainſi d'engraiſſer ; cela ſe voit même dans les oiſeaux & à la volaille, où ce ſuc acide eſt ſi penetrant, & diſſout de telle maniere le grain qu'ils avalent, que dans fort peu de temps il eſt digeré ; ce qui ſeroit impoſſible à la chaleur naturelle toute ſeule ſans l'aide de ce ſuc. Cela ſe confirme en ce que vous voyez que la volaille (par un inſtinct naturel que l'Auteur de toutes choſes leur a imprimé) avale trés-ſouvent du gravier, & de petites pierres, lorſqu'il ne trouve pas ſuffiſamment de quoi remplir leur eſtomach, pour émouſſer & affoiblir ce ſuc par ces matieres dures, afin de l'arrêter, qu'il ne ſorte de l'eſtomach manque de matiere ſur quoi agir, ce qui empêcheroit les autres digeſtions, & les amaigriroit.

Selon la quantité & qualité des alimens ; & ſelon la diſpoſition de l'eſtomach, & l'abondance ou le défaut de ce ſuc acide, cette coction s'acheve, ou plûtôt, ou plus tard ; quand elle eſt parfaite l'eſtomac s'ouvre par en bas, cette matiere digerée & blanche, paſſe peu à peu le long des boyaux qui ſont pleins de plis & de replis, afin de donner temps à de petits canaux qui y ſont attachez en grand nombre, qu'on nomme veines lactées, d'en ſuccer le plus ſubtil & le mieux préparé : ces veines par leur blancheur ſont nommées lactées ; elles ſont repanduës dans tout le meſentere, portant cette ſubſtance blanche dans deux reſervoirs qui ſont de la groſſeur d'en petit œuf, ſituez au milieu du même meſentere, entre les deux productions du diaphragme, & couchez ſur les vertebres des lombes ; de ces reſervoirs ſortent deux canaux qu'on appelle thoracides à cauſe de leur ſituation, ou chylidocques à cauſe de leur uſage, l'un eſt au côté droit & l'autre au côté gauche ; ils ſont auſſi gros comme une bonne plume de Cigne, & ſont couchez ſur le corps des tertebres du dos, le long de la grande artere, & montant juſqu'aux ſouclavieres, y laiſſent couler le chile parmi le ſang, qui revient ſe jetter ſelon l'ordre de la circulation, dans le ventricule droit du cœur pout être changé en ſang. Cette matiere blanche eſt portée par des canaux qu'on appelle veines lactées, juſques dans un tronc plus ſpacieux, qui s'étend depuis les reins le long de l'épine du dos, juſqu'au haut de la poitrine, & ſe dégorge par pluſieurs ouvertures dans les rameaux de la groſſe veine, où elle ſe fourche pour ſe diſtribuer dans le col, & dans les épaules.

Ces canaux ont été heureuſement trouvez il y a prés de ſix-vingt ans par Barthelemy Euſtache, Venitien, dans l'anatomie d'un Che-

val; ce n'eſt pas un petit avantage au Cheval d'avoir contribué le premier à trouver une partie inconnuë aux Anciens, & qui eſt ſi neceſſaire pour ſçavoir la juſte & legitime diſpenſation des humeurs dans nôtre corps. Entre les modernes Thomas Bartholin eſt le premier qui a trouvé ces canaux dans les Hommes. Olaus Rudbek eſt le premier qui l'a trouvé dans les chiens, & Jean Pequet eſt le premier qui en a écrit : mais il n'y en a pas un qui rapporte la gloire de cette découverte à ſon veritable Inventeur, qui pourrant merite bien qu'à ſa conſideration on nomme ce vaiſſeau Euſtachien, qu'on appelloit juſqu'à preſent aux Hommes, Thoraciques ou Chylidocques : mais aux Chevaux ils doivent porter le nom de cet illuſtre Anatomiſte de Chevaux.

Le Chyle ou cette liqueur blanche monte par les canaux Euſtachiens, & ſe décharge dans les veines, & ſe mêle peu à peu avec le ſang, qui ſuivant l'ordre de la circulation découverte dans ce ſiecle par Harveus Anglois, deſcend & ſe porte dans le cœur pour y être changé en ſang, d'où enſuite il eſt pouſſé par le ſiſtole dans les poulmons, au travers de la veine arterieuſe; des poulmons il eſt rapporté au ventricule gauche par l'artere veneuſe, qui a des anaſtomoſes, c'eſt-à-dire, des communications avec la veine arterieuſe, là il eſt élaboré & rendu plus parfait, puis envoyé en la groſſe artere, d'où il coule par toutes les parties du corps afin de les nourrir, où il rentre par les anaſtomoſes dans les veines, qui le rapportent par divers chemins au cœur ; & par une ſuite continuelle & réiterée de tours & de retours, ſe perfectionne ; ainſi le ſang ſe purifie de pluſieurs parties ſuperfluës & inutiles que la nature ſepare & rejette, & le ſang bien purifié & ſubtiliſé, fournit des eſprits qui ſont les premiers miniſtres de la vie, & les inſtrumens principaux de toutes les actions.

Il n'y a pas d'apparence que ce blanc paſſe tout entier dans les veines, & qu'il ſe tourne tout en ſang qui eſt rouge, parce que les Chevaux ſont compoſez de pluſieurs parties blanches, qui ont beſoin pour leur nourriture d'un aliment qui leur ſoit ſemblable. Ce ſeroit bien travailler en vain de changer de la matiere blanche en rouge, pour derechef la faire devenir blanche, la nature n'a pas accoûtumé de ſe former de tels embarras ; Par exemple dans la generation du lait aux Jumens, lequel vient du chyle directement, ſans avoir été ſang, comme les Anciens ont crû que c'étoit du ſang blanchi par la vertu des mammelles, ce qu'on a bien reconnu n'être pas, & que le lait ſe formoit du chyle : quoiqu'il en ſoit, la perfection du ſang paſſe pour la ſeconde coction.

CHAP. XLIX.

La troisiéme coction que nous devons considerer, se fait dans chaque partie du corps, qui change l'humeur qui lui est la plus conforme en sa propre substance, pour reparer ce qu'elle perd à chaque moment; cette coction s'appelle assimilation, qui est proprement la nutrition.

Chaque coction a ses excremens particuliers; ceux de la premiere sont la fiente; ceux de la seconde, sont l'urine qui s'écoule dans les reins & se porte dans la vessie; l'on ajoûte la bile ou le fiel qui se separe dans le foye, & se dégorge dans les intestins. L'on doute de quelle coction est la pituite ou flegme qui flotte quelquefois dans l'estomach, & toûjours dans les boyaux; l'on n'est pas mieux assuré de la melancolie, qu'on dit être rejettée dans la ratte: En effet, dans les corps bien sains on ne voit aucune excretion sensible & cönsiderable de ces trois dernieres humeurs.

Les excremens de la troisiéme coction, à l'occasion desquels j'ai fait ce discours trop long pour quelques-uns, & trop court pour les curieux, sont de deux sortes, les uns subtils qui s'éxalent & s'en vont par insensible transpiration; & les autres plus crasses & plus épais, qui s'attachent & s'arrêtent sur la peau du Cheval; & comme ils sont sallez naturellement, ils acquierent une nouvelle acrimonie par le séjour qu'ils y font, ce qui tient les Chevaux de cœur inquiets & tristes, si l'on n'a le soin d'ôter soigneusement tous les jours cette crasse qu'on emporte avec l'étrille, & qu'on lui ôte de dessus le cuir; cet excrement de la troisiéme coction, quoiqu'insensible, abonde extremement dans tous les animaux, & particulierement dans les Chevaux.

C'est ce qui a obligé les Anciens, qui n'avoient pas l'usage du linge, de se servir tous les jours du bain, & même pour se décrasser, ils se servoient d'un instrument que les Romains appelloient Strigil, qui a donné le nom à nos étrilles: En effet, si nous considerons combien il sort d'humeurs par le cuir, nous en trouverons une prodigieuse abondance, la supputation en est facile.

Pesez le foin, l'avoine, l'eau, enfin tout ce qu'un Cheval avale en vingt-quatre heures, pesez pareillement les excremens du ventre & l'urine qui sortent dans le même temps, vous trouverez qu'il sort insensiblement plus de 25. livres par jour, dont une partie sort par la respiration, & l'autre par le cuir, le calcul est fort aisé, cependant peu de personnes y font reflexion, aussi la nature a été fort prévoyante de faire le cuir des Chevaux beaucoup plus ouvert que ceux des autres animaux à quatre pieds, afin de donner facilité aux exhalaisons de transpirer & de sortir hors du corps.

Ceux

Ceux qui apprêtent le cuir du Cheval, le trouvent si poreux & si court, qu'il ne vaut du tout rien pour l'usage des harnois. CHAP. XLIX.

Lorsque cette crasse séjourne trop long-temps sur le cuir, elle bouches les pores, & empêche les autres vapeurs acres de s'exaler, & ainsi ces superfluitez qui restent parmi le sang, l'alterent & le corrompent, qui étant corrompu, est mal propre à bien nourrir un Cheval, qui sans doute en deviendra maigre, du tout au moins n'engraissera pas, & il n'en faut chercher aucune autre cause que celle-cy, ce qui s'évite par les soins qu'on apporte à les faire bien panser; si ces raisons ne sont pas capables de persuader la necessité de l'étrille à certaines gens, qui ne songent qu'à crever des Chevaux avec force foin, je consens volontiers qu'ils demeurent dans leurs erreurs.

Sans cela vous ne sçauriez avoir plaisir ni service d'un Cheval: j'ai donc résolu d'expliquer ici jusqu'aux moindres choses qui appartiennent à cette partie; ceux qui la sçavent ne trouveront pas mauvais que j'instruise ceux qui n'en ont aucune teinture, & qui ne le sçavent pas.

J'ai expliqué ci-devant la coction des alimens, & leur formation en sang, selon l'opinion des Modernes, qui est assurément la plus probable, & la mieux appuyée de raisonnement & d'experience; mais si quelqu'un est si fort attaché aux Anciens, qu'il rejette tout ce qui est nouveau, je proposerai pour sa satisfaction l'opinion de Galien, qui avoit passé jusqu'à présent pour la plus probable, parce qu'on n'avoit pas les connoissances de l'anatomie qu'on a présentement; & les anciens Anatomistes s'étoient reglez sur celles qu'ils avoient fait sur des singes & des cochons, comme ayant les parties disposées à peu prés comme les Hommes; les Modernes ayant trouvé le chemin frayé ont penetré plus avant, comme il se voit par les experiences journalieres.

Galien sur Hippocrate, a dit que le ventricule ou l'estomach fait la premiere coction, par son moyen & par la chaleur naturelle, & par cette vertu qu'il a de cuire les alimens qui sont contenus en icelui, comme dans son lieu; car par tout ailleurs où cette grande chaleur se trouve, elle est l'origine des maladies, parce que hors du ventricule elle est le principe de la corruption & de la chaleur étrangere: cette faculté coctrice, aidée de sa chaleur naturelle, les cuit & les réduit en chyle, & aprés qu'il a rassasié sa faim animalle, le pilore ou orifice inferieur de l'estomach s'ouvre & le jette dans les intestins, dont il est succé & porté par les veines mesaraiques au foye qui le change en sang, & aprés s'en être nourri,

Chap. xlix. pousse le reste dans la veine cave, d'où il est distribué dans les autres parties du corps pour leur nourriture : Vous remarquerez trois coctions, la premiere dans le ventricule, d'où les excremens font la fiente; la seconde dans le foye, où le sang prend sa forme & couleur, ses excremens sont la bile qui est reçüë dans la vessie du fiel; & la troisiéme coction se fait dans chaque partie pour la nutrition de la partie, qui a ses excremens qui sont des vapeurs ou fuligines, qui doivent s'exhaler au travers les pores par insensible transpiration, & comme il y en a de crasses, ils s'arrêtent & s'attachent sur le cuir & bouchent les pores, empêchant la transpiration desdites vapeurs, qui étant acres & salées alterent le sang & l'empêchent de nourrir les parties, même le détruisent & l'échauffent : ainsi si par l'usage de l'étrille tous les jours on ne débouche & desobstruë les pores, quelque nourriture que le Cheval prenne, il ne peut s'engraisser; au contraire, quand un Cheval est bien pansé, bien nettoyé de toute sa crasse, avec moins de nourriture & d'alimens, il sera plus gras & plein, parce que le sang étant bien separé de ses excremens, qui sont les vapeurs & fuligines, il sera plus en état, quoiqu'en moindre quantité de servir de nourriture aux parties.

Les curieux seront bien-aise de voir ici une nouvelle opinion, laquelle me semble belle si elle n'est probable, quoique je croye qu'elle a plus de subtilité que de solidité. Nous avons parlé ci-devant des emonctoires ou glandes qui sont situées en differens endroits du Cheval, lesquelles servent comme d'une maniere d'éponge pour attirer les humiditez superfluës des parties voisines.

Depuis peu un nommé Warton Anglois, dit qu'elles sont composées de veines, de nerfs, d'arteres, & de vaisseaux limphatiques, & qu'elles ont une correspondance trés-particuliere avec les nerfs, au service desquels elles sont particulierement employées : Il ajoûte de plus, qu'on peut aisement juger par leur substance rare & spongieuse, qu'elles servent à filtrer & épurer quelque matiere, leur couleur blanche fait voir que cette matiere n'est pas un sang fourni par les veines & les arteres; & comme les nerfs se joignent avec elles, il y a apparence que leur nourriture en procede, & que cette nourriture vient immediatement du chyle, qui de sa plus pure & plus subtile partie leur fournit un suc exquis pour la nourriture des nerfs; ce suc se purifie dans ces glandes, passant au travers de leur chair comme au travers un tamis, & y laisse ce qu'il y a de plus impur, & de plus grossier, & de moins propre à la nourriture des parties nerveuses.

Le même Auteur dit que ce suc nerveux est employé aux plus

belles fonctions du corps : cette opinion qui est aujourd'hui reçûë generalement de tous les Anglois, qui en sont les Inventeurs, roule toute sur ce principe trés-veritable, que comme il y a dans le corps humain deux sortes de parties, il faut qu'il y ait deux sortes de nourritures, le sang pour les parties rouges, & ce suc nerveux pour les parties blanches. CHAP. XLIX.

Je n'ennuyerai pas plus long-temps le Lecteur sur cette matiere : s'il est curieux de voir au long cette opinion, qu'il voye le Livre intitulé, *Andenographia, seu glandularum humani Corporis descriptio, Authore Thoma VVartono Noviomagi.*

Comment il faut panser les Chevaux.

REVENONS à nôtre matiere, & disons que necessairement il faut panser les Chevaux, & que pour le bien faire un Palfrenier n'en peut panser que six : si on desire qu'il en ait bien du soin, il ne lui en faut pas davantage, car assurément il s'en acquitteroit mal, encore ne doit-il avoir aucune autre chose à faire dans le logis, afin qu'il soit toûjours dans son écurie. CHAP. L.

Un Palfrenier doit être dispos, adroit, souple, nerveux, & hardi ; qu'il aime les Chevaux, & qu'il ait volonté de bien faire : quand on en trouve avec ces qualitez on les doit bien conserver ; cette marchandise, quoique grossiere, est assez difficile à trouver hors de Paris.

Il doit se lever de bon matin, & d'abord nettoyer la mangeoire devant ses Chevaux, & donner à chacun un bon picotin, ou une mesure d'avoine qui tient à peu prés autant que la coupe d'un grand chapeau, qui est deux picotins, dans le cabaret.

Il faut qu'il leve la litiere avec une fourche de bois, separer la paille nette, la mettre à part pour le soir, & jetter celle qui est sale sur le fumier ; aprés il faut balayer & nettoyer bien toute l'écurie, & tout le long de la journée tenir la place nette avec la pelle & le balay ; car il n'est pas séant de voir de la fiente sous un Cheval pendant le jour.

En hyver dans les grandes gelées, il est trés-bon de remettre la litiere aux Chevaux, & la laisser le long du jour : le soir venu la lever comme le matin, bien nettoyer la place, separer la paille qui est salie, & refaire la litiere comme le matin ; elle tient les Chevaux plus chauds le long de la journée, & leur poil se conserve plus beau dans la rigueur du froid.

Le Cheval ayant mangé son avoine, on lui mettra un filet ou un

CHAP. I.

mastigadour ; & le tirant de l'écurie, si le lieu le permet, où on l'attachera entre deux piliers pour l'étriller ; dans l'écurie la poussiere va sur les autres Chevaux, s'ils ne sont pas couverts, mais lorsqu'on ne peut mieux faire, on les étrille dedans.

Prenant l'étrille de la main droite, & la queuë de la main gauche prés de la croupe, il faut étriller legerement au long du corps devant & derriere, & continuer jusqu'à ce que l'étrille n'amene plus de crasse ; il ne faut pas peser avec l'étrille rudement sur le corps, mais à l'aise & legerement ; ce n'est pas la force qui tire la poudre & la crasse, c'est seulement l'adresse avec laquelle on mene l'étrille qui fait la netteté.

La crasse étant ainsi tirée de dessous le poil, il faut prendre une époussette, qui est une demi aulne de toile ou une de drap, & la prenant d'un bout, épousseter tout le corps pour faire voler toute la poudre qui est restée sur le poil, & ensuite avec la même époussette nettoyer les oreilles dedans & dehors, sous la ganache, entre les jambes de devant & entre les cuisses, & par tous les endroits où l'étrille ni la brosse ne peuvent aller ; ensuite le Palfrenier prendra la brosse, & poussant la têtiere du filet le plus qu'il pourra en arriere sur le crin, ou s'il n'a que le licol il le lui ôtera absolument, & prenant avec la main gauche le dessous du menton, il lui brossera bien fort la tête, commençant par le front, aura soin des yeux & des sourcils, car en cet endroit la crasse s'y attache étrangement, & continuera par toute la tête, unissant toûjours le poil à la fin, puis il le brossera par tout le corps, même aux jambes quand le poil le permet, continuera ainsi, en nettoyant la brosse avec l'étrille, jusqu'à ce qu'il ne voye plus de crasse, poudre, ni ordure sur le corps du Cheval.

Deplus il faut brosser les crins dessus, dessous & dedans, pour ôter la crasse qui s'y attache, aprés il faut prendre le bouchon qui est de la paillée tortillée, dure, grosse comme le bras, & longue d'un pied qu'on humectera un peu avec de l'eau, les bouchons de foin sont meilleurs pour les Chevaux qui ont le poil fin ; puis il faut le passer & repasser sur tout le corps & sur les jambes ; c'est en cet endroit où il faut demeurer un quart ou demi-heure à passer le temps, & frotter les nerfs des jambes dessus, dessous le poil, dans le pâturon, aux jointes, en sorte qu'il n'y reste aucune crasse, & que le poil des jambes demeure aussi luisant que le crin ; il faut avec un autre bouchon si le premier est usé, frotter le nerf des jambes, de haut en bas, & de bas en haut, pour le rendre souple, le desopiler, & donner facilité pour le passage des esprits animaux, qui font

le mouvement ; ainsi on ne sçauroit trop les frotter au matin, & le bouchon est le bon meuble de l'écurie: Le foin des bouchons qui ont servi quelque temps, si on le défait & qu'on le fasse bien sécher, donnera appetit aux Chevaux dégoûtez, à cause du sel de la crasse qui s'est attaché au foin, & qui l'a penetré ; je m'en sers fort souvent, pourvû que le bouchon ne sente pas le pourri ni le relant. Il y a des Palfreniers qui ne veulent pas se servir du bouchon, comme en Allemagne, où il n'est point en usage, mais c'est bien panser le corps, & mal panser les jambes ; & le corps sans les jambes est de mediocre usage.

Quelques-uns ensuite ont une piece de frise verte, qu'ils humectent avec de l'eau, puis la passent & repassent le long du corps, pour bien unir le poil, & le rendre plus luisant ; cela est bon, neanmoins peu de François s'en servent ; les Allemans en ont introduit la methode qui en est trés-bonne. Les Anglois ont des époussettes de crin, qui sont trés-bonnes, elles sont tissuës d'un fil de crin comme de la grosse bure l'est de laine. On en essuye les Chevaux, elles emportent la crasse, nettoyent trés-bien entre les jambes, entre les cuisses, & tous les endroits où l'étrille ni la brosse ne peuvent atteindre. On les lave aprés dans un sceau, & on les laisse sécher : Je suis étonné que l'usage n'en soit pas en France, puisqu'il est bon, & à peu de frais : il est commun en Angleterre.

Il y a des Chevaux si sensibles & si chatoüilleux, qu'ils ne veulent point souffrir l'étrille, à peine souffrent-ils la brosse : ceux-là veulent être pansez avec la main, qu'on tient un peu humide ; & qu'on passe toute platte sur le corps du Cheval, comme si on le brossoit ; quand la main est bien crasseuse, on la lave & on l'essuye à demi, continuant à la passer à contre-poil, & au long du poil, jusqu'à ce qu'elle ne tire plus de crasse, & sur la fin il faut toûjours unir le poil.

Cette maniere de panser un Cheval est longue, mais bonne, elle rend le poil trés-beau, & tient le corps fort net : Il n'y en a pas de meilleure, & ceux qui ont des Chevaux qui ont le poil fort fin ne doivent jamais les faire panser autrement.

Aux grand Chevaux qui ont le poil bien uni, il faut plus s'attacher à les faire panser de la brosse, & avec la main qu'avec l'étrille ; car comme ils ont le cuir délicat, elle les marque & écorche, ils se débattent & se tourmentent, & sans fruit, & avec un peu plus de temps la brosse & la main, comme nous avons dit, les tiendront plus nets qui si vous les tourmentiez avec l'étrille.

Quand le Cheval est pansé de cette maniere, l'eau en sort fort

CHAP. L. claire ; quand il ſuë ſi on le panſe trés bien une fois avec la main, le lendemain on n'a preſque rien à faire ; mais la premiere fois qu'on le panſe de cette ſorte, il faut trois heures pour le bien nettoyer, enſuite une heure par jour ſuffit.

Aprés le Palfrenier doit le peigner, & démêler les crins bien doucement ; commençant toûjours par le bas, & non par la racine, enſuite il prendra la queuë à poignée un pied prés du bout à pleine main, & démêlera doucement avec le peigne en montant en haut juſqu'à ce qu'elle ſoit bien démêlée. Il y a des gens qui ne laiſſent jamais peigner la queuë à leurs Chevaux ; crainte qu'on ne l'arrache en la peignant.

Le peigne étant craſſeux on le lave, & tout Palfrenier en panſant ſes Chevaux doit avoir un ſceau plein d'eau prés de lui, aprés on prend l'éponge de la main gauche & le peigne de la droite, & on commence par la racine à peigner les crins, & moüiller avec l'éponge à chaque coup de peigne, enſuite on peigne la queuë commençant de même par la racine, & uniſſant avec l'éponge le poil en haut ; puis il faut eſſuyer les crins & la queuë, avec une épouſſette ſéche pour en ôter l'humidité ſuperfluë.

Lorſque la queuë eſt ſalle, ce qui arrive ordinairement aux Chevaux blancs, on la trempe dans un ſceau d'eau, & avec les deux mains on la frotte par tout, il y en a même qui ſe ſervent de ſavon noir, ou de l'autre à ſon défaut ; quelques-uns font laver tous les jours la queuë de leurs Chevaux, puis ils la trouſſent afin qu'elle demeure nette allant en ville ou à la campagne : ſi c'eſt en Eſté on lave les quatre jambes du Cheval avec un éponge bien exactement.

On fait faire des broſſes larges de quatre doigts, & longues d'un demi pied & plus, pour laver les jambes des Chevaux, & les bien nettoyer de toute la craſſe qui s'y attache, il faut que ces ſortes de broſſes ſoient de poil de ſanglier, & bien poiſſées par deſſus, afin que l'eau ne pourriſſe la ficelle qui attache le poil au bois, & ceux qui ne veulent pas faire cette dépenſe quoyque modique prennent la moitié d'une vieille broſſe dont ils ſe ſervent comme de l'autre, en cette maniere on lave bien les jambes d'un Cheval, & avec cette broſſe moüillée on les broſſe trempant à tout moment la broſſe dans le ſceau : l'eau qui ſort de la jambe en paſſant la broſſe eſt au commencement blanche comme du lait, il faut continuer de même juſqu'à ce que l'eau ſorte toute claire, lors la jambe ſera bien nette. Cette invention eſt trés-bonne l'Eſté, mais non l'hyver : car l'eau froide morfond les Chevaux de legere taille, qui ſont plus délicats que les autres : ceux qui ont de bons Chevaux & qui les aiment, doivent ſe ſervir de cette invention.

Le Cheval étant pansé de la sorte, on lui met son caparasson ou couverture avec la criniere s'il en a une, on le sangle avec un surfais large qui a deux coussinets environ gros comme le poing attachez à demi pied l'un de l'autre, & posez à côté de l'épine du dos : ces deux coussinets donnent la facilité au Cheval pour avoir son haleine avec commodité sans être serré du surfais, aprés vous remettrez le Cheval à la mangeoire, & lui donnerez du foin, qu'il faut avoir bien secoué pour en faire sortir la poussiere, & le bien démêler avant que de le mettre devant le Cheval. CHAP. L.

Si l'on ne fait tomber la terre ou la poudre qui s'est attachée à l'herbe dans le pré quand l'eau est débordée, & qu'elle passe par dessus pendant qu'elle est en pied & debout; & que le Cheval mange de cette herbe réduite en foin sans avoir été bien secouée, il le fera fort tousser, & lui nuira aux poulmons, comme encore si l'eau vient à déborder dans les prairies lorsque le foin est coupé; cette sorte de foin qui a été couvert en partie de limon par les eaux debordées, & puis séché; quoiqu'exactement secoué, est trés-nuisible aux Chevaux, & plus nuisible que le premier. Il faut laisser manger le Cheval depuis qu'il est pansé jusqu'à neuf heures, & les derniers jusqu'à dix.

Quelques-uns au matin d'abord que les Chevaux ont mangé l'avoine, les mettent au filet jusqu'à neuf heures, & cela est fort à propos aux Chevaux fort gras; mais à ceux qui ont besoin d'engraisser, on peut faire comme nous venons de dire, qui est de les laisser manger tout le matin, hors le temps qu'on employe à les panser.

A dix heures ou dix heures & demie on mene les Chevaux à la riviere, en Esté depuis les huit heures passées on peut les y mener, si on est en lieu commode, cela égaye fort les Chevaux de boire dehors.

Si on ne peut mieux faire, on les fait boire dedans, si c'est en Hyver, il faut ayant tiré de l'eau remarquer si elle est chaude, & mettre la main dedans pour en être assuré, & aprés y mettre du son, ce qui est trés-à-propos, & trés-sain; si c'est en Esté qu'on soit obligé de faire boire de l'eau de puits aux Chevaux, il faut la tirer long-temps avant que de faire boire, & la mettre au Soleil dans des tonneaux deffoncez & nets, pour corriger par la chaleur du Soleil, la grande crudité de l'eau, qui leur est trés-nuisible.

Generalement parlant, l'eau de riviere n'est pas si bonne l'hyver que l'eau de puits, parce qu'elle est trop froide, & si le puits est bon,

CHAP. L. en la tirant on la trouve chaude, & par consequent meilleure que celle de riviere.

Quand on les mene à la riviere pour boire, il faut y aller doucement au pas, & si ce sont des Chevaux de carrosse revenir au petit trot, & même au pas si on veut.

Les Anglois au sortir de l'eau, courrent leurs Chevaux une demi-heure d'une haleine & à toutes jambes pour les maintenir en course ; la methode est bonne pour eux, mais la course aprés le boire, ne peut que nuire, & si bien nuire que les Chevaux deviennent tôt ou tard poussifs par cette belle methode, sur laquelle les Anglois ne veulent point entendre de raison contraire.

Il ne faut pas s'étonner si j'apporte tant de précautions pour le boire ; car si vous observez de prés & attentivement, vous connoîtrez qu'une partie des maladies des Chevaux viennent de boire de mauvaises eaux, ou hors de temps. La raison est que la chaleur des entrailles attire avec avidité, & promptement la liqueur qu'on boit : s'il se rencontre que l'eau soit chargée de quelque mineral acre, comme de l'alun ou bitume, ou autre, sans doute que cette boisson laissera quelque intemperie au dedans, avec impression de chaleur étrangere.

Si les eaux sont vives ou trop cruës, elles laissent des obstructions ou des cruditez capables d'empêcher les fonctions necessaires pour cuire & perfectionner le sang, qui par ce moyen donne occasion à plusieurs sortes de maladies.

Au retour de la riviere, il faut avaller l'eau avec les deux mains à chaque jambe, & ensuite lui essuyer avec de la paille pour faire tomber l'eau.

Quelques-uns d'abord au retour de l'eau, donnent l'avoine ; je croi que cela n'est pas à propos ; car comme un Palfrenier, qui aura six Chevaux ne les peut mener boire qu'en trois fois, s'ils étoient habituez de manger de l'avoine d'abord au retour de l'eau, ils s'impatienteroient attendant les autres, se mordroient, se battroient, & ne mangeroient point de foin pendant ce temps.

Les Marchands de Chevaux entendus dans leur métier, comme leur principal but est de faire paroître les Chevaux pleins, ronds, & ayant du flanc, les font boire en Esté dés les sept heures du matin, & ne les font point boire le soir, afin que le matin ils boivent mieux, ayant été long-temps sans boire, aprés quoi sans doute ils mangent mieux & paroissent ronds & pleins toute la matinée, puis ayant bû à deux heures aprés midi ils mangent, & paroissent pleins & ronds l'aprés dinée ; & comme ils ne les montrent point la nuit, ils

ils ne se soucient pas qu'ils soient pleins, & les laissent avoir soif, afin que le matin ils boivent mieux ; cela est bon pour faire paroître des Chevaux à ceux qui n'ont autre but que les vendre ; mais à ceux qui les nourrissent pour s'en servir, assurément la methode que nous avons prescrite est meilleure. CHAP. L.

Au retour de l'eau on leur donne du foin frais, & on les laisse manger jusqu'à onze heures ou onze heures & demie, ou midi, qu'on nettoye bien la mangeoire, puis on leur donne l'avoine bien criblée, environ deux picotins, & on les laisse manger en repos ; d'autres donnent deux picotins combles de son de froment moüillé : la methode est bonne pour les Chevaux de manége, car cela les rafraichit aprés leur travail violent ; les grands Chevaux ont besoin d'être humectez, étant d'un temperament chaud & plein de feu.

Aprés qu'ils ont mangé l'avoine ou le son, on les tourne au filet ou au mastigadour, le cul à la mangoire, jusqu'à quatre heures du soir qu'ils demeurent sans manger : non-seulement on tourne les Chevaux au filet, (ou au mastigadour, ce qui est plus à propos) pour les empêcher de manger, mais encore pour leur décharger le cerveau, leur faisant vuider quantité d'eaux qui ne leur peuvent que nuire, & c'est une chose digne de remarque : car nonobstant qu'il y ait eu anciennement de si habiles Anatomistes, ils n'ont jamais découvert jusqu'à present les Vaisseaux par où la salive vient dans la bouche : la salive tombe de deux petits canaux, qui prennent leur origine entre les glandes parotides, & s'inserent entre les deux mâchoires, au dessous du muscle crotaphite, d'où par le mouvement l'humeur tombe peu à peu dans la bouche. Pas un Auteur n'a encore parlé de ces Vaisseaux ou canaux salivaux : la découverte en a été faite depuis peu à Paris.

Cet espace de temps que les Chevaux demeurent au filet, fait un trés bon effet, il fait bien digerer les alimens qui sont dans l'estomac souvent en trop grande abondance, étant pris avec avidité, & donnent de l'appetit aux Chevaux qui en manquent.

Si le Palfrenier en tournant les Chevaux au filet, voit qu'ils n'ayent pas mangé toute leur avoine sans aucune cause manifeste, c'est une marque qu'ils sont dégoûtez, ou qu'ils sont malades, il faut mettre ceux-là au mastigadour, au lieu de les mettre au filet. Ce mastigadour est un filet qui a deux grands pas d'âne, l'un plus court que l'autre, qu'on met dans la bouche pour le faire écumer, & lui décharger le cerveau : nous en donnerions la figure, si ce n'étoit une chose triviale, & tous les Esperonniers en sont fournis.

CHAP. L.

Si le Cheval qui n'a point mangé ſon avoine eſt ſimplement dégoûté, ſans apparence de maladie, & qu'il ait la tête chargée, les yeux enflez, ou la bouche baveuſe, qui diſtile des filets de bave ou de pituite, qui coulent juſqu'à terre, il faut prendre de l'aſſa fœtida demi-once, & l'envelopper dans un linge, puis l'attacher au milieu du maſtigadour; il fera jetter des eaux au Cheval, & lui donnera bon appetit: à quatre heures ou quatre heures & demie, tournez vôtre Cheval à la mangeoire, lui laiſſant manger du foin juſqu'à ſix heures ou ſix heures & demie, qu'on le menera boire comme au matin: à ſept heures vous lui donnerez deux autres picotins, ou trois, comme vous voudrez, & ſelon le beſoin que le Cheval en a. Aprés que l'avoine eſt mangée, donnez-lui de la gerbée ou de la paille de froment à manger tant qu'il voudra juſqu'au lendemain, obſervant de lui donner toûjours l'avoine, & de l'abbreuver tant que vous pourrez à même heure, car la regle profite extremement.

A neuf heures du ſoir faites-lui bonne litiere, l'avançant extremement vers les pieds de devant; car les Chevaux la nuit la pouſſent toûjours trop en arriere avec les pieds.

On donne de la paille aux Chevaux la nuit plûtôt qu'au long de la journée, afin que quand ils ont mangé les épics, & ce qu'il y a de meilleur, en jettant la paille ſous eux, elle leur ſerve de litiere; ſi c'étoit dans le jour on ne ſçauroit tenir les Chevaux proprement, y ayant inceſſamment de la paille ſous eux, de plus la fraicheur de la nuit les oblige à la mieux manger; le foin qu'ils mangent pendant le jour les fait mieux boire, c'eſt pourquoi il leur en faut un peu pour les tenir gras; quoique les Chevaux d'Eſpagne en leur pays n'en goûtent point; leur paille eſt plus douce & plus ſucculente, ou l'orge qu'ils mangent ſupplée au défaut d'un peu de foin qu'on doit leur donner en France, quand ce ne ſeroit que ſix ou huit livres par jour, aux uns plus, aux autres moins. Je parle des Chevaux d'Eſpagne, Barbes, Turcs, & autres Chevaux de manege de legere taille. Et je ne ſçai pourquoi bien des gens donnent de la paille le jour, & du foin la nuit; car outre ce que j'ai dit, il ſeroit aſſurément fort à ſouhaiter que les Chevaux dormiſſent la nuit, ce qu'ils ne feront pas ſi-tôt ſi on leur donne de bon foin, duquel ils ſont plus avides que de la paille: s'ils en mangent trop, ce ne ſera pas le mieux: veritablement des Chevaux en voyage ſeroient mal regalez ayant cheminé tout le jour, ſi on ne leur donnoit que de la paille la nuit au lieu de bon foin. Et ce n'eſt pas pour ces ſortes de Chevaux que j'écris ce Chapitre, c'eſt pour les grands Chevaux & beaux courreurs qui travaillent peu & ſeulement pour le plaiſir.

Pour les Chevaux de carrosse qui sont tout le jour sur le pavé & devant une porte, comme ils n'ont le temps de manger du foin que la nuit, étant bridez une partie du jour, il est à propos de leur donner du foin la nuit & de la paille le jour. CHAP. L.

Attachez le Cheval la nuit à deux longes, afin qu'il ne puisse se battre avec celui qui est auprés de lui, il faut qu'elles soient assez longues, pour qu'il puisse se coucher : les barres qui sont entre les Chevaux doivent être de bonne hauteur, c'est-à-dire, un peu plus hautes que le jarret du Cheval, avec une corde qu'on puisse lâcher quand il est embarré sans le couper ; si c'est une écurie d'importance, on laisse une lampe allumée toute la nuit : en voilà assez pour les Chevaux qui sont gras, & en bon point ; mais pour les harassez, les maigres & étroits de boyaux, il faut observer quelques particularitez que nous allons proposer.

De la nourriture des Chevaux maigres, fatiguez & étroits de boyaux.

DANS le Traité des maladies à la premiere Partie, vous trouverez des remedes pour les Chevaux malades d'avoir trop souffert, n'étant ici question que de la nourriture. Quand on revient avec une grande écurie d'un long voyage, ou de l'armée, ou qu'on a achepté des Chevaux maigres, harassez, & étroits de boyaux, il faut les panser comme nous avons dit des autres : mais pour leur nourriture, il faut observer premierement qu'il y a des Chevaux (même les plus vigoureux) qui sont si maigres que la peau en est attachée aux côtes, ils ont beau manger, ils ne se remettent point ; pour les engraisser il faut leur donner seulement du son moüillé, & donner chaque jour deux lavemens, comme nous avons dit au Chap. CLXXXXV. de la premiere Partie & suivans, un le matin & un le soir. Aprés leur faire des bains décrits au Chapitte LXV. de la premiere Partie, non seulement aux jambes, mais tout autour du corps, aux épaules, côtes, croupe, & cuisses, les étuvant long-temps avec ledit bain tiede, qui est à proprement parler, leur faire une fomentation : étant bien bassinez & étuvez, on doit les couvrir avec un drap moüillé dans le bain bien chaud, & mettre par dessus une couple de couvertures, qui conserveront long-temps la chaleur. Il le faut laisser de la sorte jusqu'au lendemain qu'il faut recommencer, & continuer jusqu'à six ou sept fois ; il faut cependant bien nourrir vôtre Cheval, le tenir en lieu chaud, si c'est en hyver, & en esté en lieu temperé, & il y aura de l'amendement. Au bout de sept ou huit jours, il faut discon- CHAP. LI.

CHAP. LI.

tinuer les bains & les lavemens, continuer à les nourrir de son moüillé, de bon foin & de bonne paille, leur ôter une couverture des deux qu'ils avoient; cinq ou six jours aprés leur ôter l'autre couverture, & en remettre une plus legere, afin que le cuir qui a été fort attendri par les bains reprenne sa constitution naturelle; car si on n'apportoit cette précaution, un Cheval se morfondroit d'abord: pendant qu'on pratique les bains il ne faut point étriller le Cheval; mais seulement le bouchonner avec un bouchon de foin, humecté dans le bain tiede pendant un quart d'heure avant de le frotter avec le bain; si vous voulez pendant cet usage du bain lui faire manger tous les jours deux onces de foye d'antimoine en poudre dans du son moüillé, assurément il lui profitera & rejoüira l'interieur, & même ouvrira les pores du cuir, pour mieux faire penetrer le bain: voilà la methode de détacher la peau des os aux Chevaux, & pendant qu'ils l'auront attachée, jamais ils n'engraisseront.

Si c'est au Printemps, l'orge en vert est admirable aux jeunes Chevaux qui sont harassez, maigres, & qui ont le flanc encore bon, quoi qu'ils soient avieillis par le trop grand travail.

Nottez qu'il y a de deux sortes d'orge en vert; celui qu'on seme avant l'hyver, qu'on appelle esturgeon, qui est prêt à manger dés la fin d'Avril, & l'orge qu'on seme au mois de Mars, & qui n'est propre à manger que vers la fin de May; ou plûtôt si la saison est avancée: on ne donne ni l'un ni l'autre que lorsqu'il commence à être en fourreau, c'est-à-dire, qu'il nouë, car les Chevaux en mangeroient trop, & il leur passeroit trop vîte par le corps quand il est si tendre.

L'esturgeon engraisse plûtôt les Chevaux que l'orge, mais ce dernier les purge mieux, & leur fait un corps neuf, comme on dit.

D'abord que cet orge sera en fourreau, & en état de couper, saignez vôtre Cheval, & lui en donnez tant qu'il en voudra, observant de la couper quand la rosée est dessus: Par exemple avant le Soleil levé, pour toute la journée, & aprés le Soleil couché, pour lui donner la nuit: il en faut donner peu & souvent, car les Chevaux l'ayant soufflé n'en veulent plus, il le faut moüiller avec de l'eau à chaque fois que vous en donnez, si la rosée en est ôtée.

On seme l'orge en differens temps, afin de l'avoir aussi tendre à la fin du mois que dans le commencement, car d'abord qu'il est épié il ne profite plus: il est donc à propos de partager vôtre champ en quatre, & de huit jours en huit jours en semer une quatriéme partie, parce que le premier sera prêt à manger quand le dernier ne fera que paroître; ou seulement en trois, si vous n'en donnez que trois

semaines, ce qui suffit à quelques-uns ; mais il le faut semer extremement épais & trois fois plus que l'ordinaire, l'orge qu'on veut faire manger en vert ne peut être semé trop épais. CHAP. LI.

Il y en a qui ne veulent point étriller les Chevaux, ni leur changer de litiere quand ils mangent l'orge en vert, & les laissent dans leur urine & fiente huit jours entiers ; & ce procedé est assez bon pour ceux qui ont la peau attachée aux os, ou qui l'ont trop desséchée, car cette ordure débouche les pores du cuir, & ensuite le corps transpire mieux ; mais passé huit jours il les faut nettoyer, leur relever tous les jours la litiere, & les trés-bien panser, car j'en ai vû plusieurs ausquels le cuir a été cauterisé pour avoir été trop long-temps dans leur fiente & dans leur urine ; même si on est en lieu commode pour les envoyer à la riviere une fois le jour, il sera trés-bon. Les Palfreniers ne seront pas de ce sentiment, car ils sont bien aises d'avoir autant de bon temps sans panser leurs Chevaux, n'ayant autre soin que de leur donner à manger.

La maniere d'engraisser les Chevaux avec l'herbe, ou de l'orge en vert.

QUAND on veut engraisser les jeunes Chevaux fort défaits avec l'orge en vert, premierement, il faut leur donner du son sec deux fois le jour ; mais s'ils sont passablement gras, il n'est nullement besoin d'en donner deux fois ; une fois suffit environ à midi. Et comme souvent les Chevaux en mangeant l'orge s'agacent les dents, j'ai trouvé une methode qui les fera bien manger, les rafraîchira, leur purifiera le sang, & resistera à la corruption qui engendre des vers dans le corps des Chevaux qui sont au vert : il faut chaque fois qu'on leur donne du son, y mêler deux onces de foye d'antimoine en poudre, supposé qu'on ait moüillé le son avant d'y mettre la poudre, afin qu'elle n'aille pas au fond ; & ainsi le Cheval ne la mangeroit pas, & supposé encore que le Cheval soit jeune : continuez de la sorte à en faire manger tout aussi long-temps que vôtre Cheval mangera du vert ou de l'orge, il amandera plus en un mois qu'il ne feroit en six. CHAP. LII.

La maniere de faire le foye d'antimoine en poudre imperialle, est au Chapitre CXXV. de la premiere Partie.

Ne craignez pas ce remede qui fait tant de peur aux gens, car il n'est aucunement purgatif aux Chevaux, il est cordial, & quelquefois diuretique, & fait presque toûjours ses effets par insensible transpiration ; j'en connois si bien les effets, l'ayant donné de tant de fa-

CHAP. LII. çons, que je vous puis assurer que vous en recevrez beaucoup de satisfaction. Je ne m'étendrai pas ici sur le bon usage de l'antimoine aux Chevaux suivant les differentes preparations, j'en ai parlé au long ci-devant, je suis le premier qui l'ai mis en usage pour les Chevaux, & qui ai découvert l'utilité qu'il leur apporte.

Il faut saigner les Chevaux qui ont mangé l'orge quand on les remet au sec, c'est-à-dire, au foin & à l'avoine.

Je donnerai ici avis à ceux qui font manger à leurs Chevaux de l'esturgeon en vert, qu'il y a des années où il vient des bises froides qui sont des vents du Nord pendant qu'ils mangent le vert, & que si on n'a le soin de les bien couvrir, & de bien fermer l'écurie, ils deviennent forbus : s'il vous en tombe de forbus en mangeant le vert, saignez-les d'abord, puis les traitez avec les pilules puantes du Chapitre CLV. de la premiere Partie, & ne discontinuez pas de leur donner le vert, car assurément ils gueriront & se rétabliront ensuite : ce que j'ai éprouvé plusieurs fois.

J'ai vû des années qu'il y en a eu plus de cinquante de forbus dans un seul Village nommé la Vilette, où l'on donne le vert aux Chevaux prés de Paris, & cela par un vent froid qui survint dans l'herbe aprés ce temps-là.

Si vous êtes en lieu pour herber vos Chevaux, ils en profitent extremement s'ils sont jeunes, il y en a même qui se trouvent bien aprés l'herbe de prendre l'orge.

A Paris qu'on a de l'esturgeon, on en peut donner avant l'herbe, car il est beaucoup plus avancé ; mais quand on n'a point d'autre orge que celui qui se seme au Printemps, l'herbe est souvent en état d'être donnée avant l orge, car il vient plus tard.

Pour bien donner l'herbe à un jeune Cheval jusqu'à sept ou huit ans, il faut le saigner, & l'y mettre deux jours aprés la saignée, & prendre son temps que l'herbe soit assez grande pour que le Cheval la puisse paître : vous l'y laisserez nuit & jour sans le panser ni étriller pendant un mois ou davantage ; ne lui donnant autre nourriture que de l'herbe.

L'herbe chargée de rosée purge le Cheval, & évacuë toutes les mauvaises humeurs qu'il peut avoir dans le corps, & l'engraisse ensuite ; la rosée outre cela contribuë à remettre les jambes, dessé-chant tout ce qu'il y peut avoir de superflu ; & si le Cheval a quelques démangeaisons, ou galles, l'herbe le guerira : enfin il y a peu de maux ausquels l'herbe ne soit un souverain remede pour les jeunes Chevaux, hors au farcin, à la morve & à la pousse, ausquels elle est fort contraire, comme l'experience vous le fera connoître con-

tre l'opinion de plusieurs. L'herbe profite aux jeunes Chevaux, elle morfond les vieux. CHAP. LII.

Quand le Cheval mange de l'herbe, il le faut faire boire à midi, & au soir.

D'abord que les chaleurs sont grandes, l'herbe devient dure, & n'est plus profitable, & dans les pays chauds, les mouches les importunent si fort dans les prez, qu'ils n'y peuvent demeurer; on ne laisse pas de donner de l'herbe à l'armée, mais on ne peut mieux faire, outre que l'avoine avec l'herbe, est une assez bonne nourriture.

Le reguain ou seconde herbe ne vaut rien pour les Chevaux, ni vert ni sec, ceux qui leur en donnent font mal, & même il leur en peut arriver accident; c'est une vieille maxime, qui dit que la rosée de May engraisse le Cheval, & amaigrit le bœuf; & la rosée d'Aoust engraisse le bœuf, & amaigrit le Cheval.

Tout Cheval qui a mangé le vert en orge ou en herbe, doit manger du grain & du foin une douzaine de jours, avant que de recommencer à le faire travailler rudement; il faut en sortant les Chevaux de l'herbe les saigner, puis les mettre en haleine tout doucement. Aprés l'herbe je trouverois fort à propos de leur donner dans une livre de beurre frais, demi-once de bon Mercure doux ou sublimé doux en poudre, & deux onces de poudre cordiale, petrir le tout, & en former des pilules, puis leur faire avaller avec une pinte de vin rouge, pour leur chasser les vers que le vert engendre souvent, & laisse aprés soi : si vous ne trouvez pas facilement du sublimé doux, ou qu'il soit trop cher, donnez-lui avec une livre de beurre, quatre onces de sinabre en poudre, & de la poudre cordiale, faites-en des pilules que vous ferez avaller avec une pinte de vin, cela donnera la chasse à toute la vermine qu'il aura dans le corps.

Continuation de la methode pour rétablir les Chevaux défaits & maigres aprés un long voyage.

LA plûpart des Chevaux fatiguez, harassez & maigres, ont le flanc alteré sans être poussifs, particulierement aux Chevaux vigoureux qu'on a trop travaillez, sur tout les Cravates y sont sujets. Il n'y a point de meilleur moyen pour les guerir que de leur donner au matin demie-livre de miel dans du son chaud; quand ils mangeront bien la demie-livre, leur en donner une livre l'autre fois, & puis deux livres tous les jours, jusqu'à ce qu'à force d'en manger long-temps, vous voïez vôtre Cheval bien purger & vuider; lors- CHAP. LIII.

CHAP. LIII. qu'il ne vuidera plus du tout, cessez le miel, & non plûtôt ; ou si vous ne leur voulez pas donner du miel, donnez-leur de la reglisse pilée dans du son long-temps ; l'on peut leur donner trois ou quatre lavemens pour leur rafraîchir le sang, & pour évacuer les mauvaises humeurs contenuës dans les intestins, ce qui leur donnera de l'appetit.

Si le sang ne se remet pas, faites-leur prendre une poudre pour les Chevaux poussifs, décrite au Chapitre CXVII. de la premiere Partie ; tous les Chevaux ne doivent pas être mis au filet, mais il les faut laisser manger plus que les autres, & lorsqu'ils cessent de manger, il leur faut mettre le mastigadour, & le leur laisser pendant une heure, puis les remettre à manger.

Quand le Palfrenier va se coucher au soir, il est bon de donner aux Chevaux fort maigres deux picotins de son moüillé, outre leur ordinaire d'avoine.

Il est trés-bon à ces Chevaux si maigres de leur donner parmi leur avoine, de la poudre décrite au Chapitre CXX. de la premiere Partie ; aux Chevaux qui sont étroits de boyaux, il faut donner une jointée de froment avant que de boire au matin, & continuer pendant quelques jours, leur donnant du foin nuit & jour, & peu ou point de paille de froment ; l'herbe est trés-bonne à ces sortes de Chevaux.

Si c'est une Cavale qui soit étroite de flanc, il lui faut faire porter un Poulain, si elle n'a jamais porté il lui élargira le flanc.

Enfin pour tous Chevaux qu'on veut engraisser, il faut leur donner davantage d'avoine qu'à ceux qui sont gras & en bon point.

Quelques-uns disent que c'est une trés-bonne recepte pour engraisser un Cheval que de lui frotter la queuë deux fois le jour de l'avoine qui reste devant lui dans la mangeoire ; mais entre l'excés & le défaut, tant à la nourriture qu'au travail, il y a un milieu qui vaut mieux que les extremitez qui sont toûjours vicieuses.

Quelquefois pour vouloir trop nourrir un Cheval, on lui fait plus de mal que de bien, & on le voit sans travail ni aucune cause manifeste suer dans l'écurie, particulierement en dormant, quoique l'écurie ne soit point trop chaude, & que le Cheval ne soit point couvert : si vous voyez que cela arrive à vos Chevaux, ce sera une marque assurée qu'ils mangent trop : il en est de même qu'aux Hommes, selon Hyppocrate dans ses Aphorismes : *Sudor multus ex somno, citrà manifestam causam ciens, corpus multo alimento uti significat.* Si aprés la nourriture retranchée, il continue encore à suer, il a besoin d'estre purgé, suivant le même Aphorisme : *Si verò cibum non capienti hoc fiat,*

fiat, significat quod evacuatione opus habet. Vous purgerez donc & repurgerez, aprés quoi il profitera plus en quinze jours qu'en un mois, s'il n'avoit point été purgé. CHAP. LIII.

Quoique j'apporte de grandes difficultez pour purger les Chevaux sans necessité, neanmoins quand on connoît évidemment qu'il est necessaire, il faut passer sur ces considerations, & les purger avec les precautions que nous donnerons ci-aprés, parlant de la purgation.

Vous notterez que les Chevaux maigres, fatiguez & harassez qu'on veut trop tôt engraisser, leur donnant à manger excessivement sans ordre ni aucune regle, sont sujets à devenir farcineux : pour l'éviter il ne leur faut pas tant donner à manger tout à coup & les saigner quelquefois.

Il est à notter que tout Cheval qui boit beaucoup sera plûtôt rétably, & amandera plus que celui qui boit peu ; & lorsque le Cheval commence à bien boire, c'est un signe assuré qu'il sera bien-tôt remis.

Le meilleur moyen aux Chevaux qui mangent trop avidement est de leur étendre l'avoine, & de la faire écarter dans la mangeoire, car ayant peine à la ramasser, ils ne sçauroient si fort se hâter, ni avaler l'avoine sans la mâcher.

La paille coupée menu est une invention dont on se sert beaucoup en Allemagne, qui est trés-bonne ; ils ont en leur pays des gens qui n'ont point d'autre métier que de couper de la paille pour la vendre au boisseau comme de l'avoine dans les boutiques.

La paille coupée mêlée parmi l'avoine, est trés-bonne pour empêcher le Cheval de la manger trop avidement ; de plus comme la paille est une bonne nourriture, elle leur profite.

Pour engraisser un Cheval qui auroit un peu le flanc alteré, il faut sur un boisseau de paille coupée, mêler une poignée d'avoine, humecter & moüiller un peu le tout, & de la sorte la donner au Cheval, cette avoine lui fera manger la paille, & ainsi il s'engraissera sans se farcir le ventre de foin. Il y a plusieurs sortes d'inventions pour couper cette paille, c'est pourquoi chacun en peut user à sa mode, mais la paille coupée la plus menuë est la meilleure.

De la nourriture des Chevaux de Manege.

OUTRE ce que nous avons déja dit de la nourriture des grands Chevaux, qui sont proprement les Chevaux de Manege, il y a encore quelque chose à observer lorsqu'ils travaillent actuellement, & qu'ils font manege tous les jours. CHAP. LIV.

CHAP. LIV.

La plûpart des Chefs d'Academie ne donnent point d'avoine le matin à leurs Chevaux avant le manege, & la donnent seulement en deux fois, à midi & au soir, la methode est bonne, elle épargne la bourse, un Cheval a plus de gentillesse, à ce qu'ils disent, quand il n'a point le ventre plein. Pour moi j'y trouve le contraire, particulierement à ceux qui sont obligez de travailler jusqu'à midi; car pendant un si long intervalle, la chaleur naturelle consume les Chevaux qui ne peuvent être gras comme il faut qu'ils le soient, pour être excellens & beaux, & je croi qu'il est trés-à-propos de leur en donner le matin. Cette maniere de donner l'avoine en deux fois est supportable pour des Chevaux ou qui travaillent peu dans le manege, ou qui ne vont jamais à la campagne; mais à ceux qui sont obligez de faire voyage ou suivre l'Armée, on la doit donner en trois fois, puisqu'elle leur fait plus de profit, se digerant mieux, & les dégoûte moins. Il est vrai que dans la suite il y a cet inconvenient, qu'ayant appris par habitude d'en avoir trois fois, lorsqu'ils vont au manege, n'en ayant point eu le matin, ils ont toute leur attention sur l'avoine, ainsi ils ont l'imagination divertie ailleurs qu'à ce qu'on leur veut enseigner; de plus ils sont trop vuides pour pouvoir fournir à cet exercice violent: ceux qui n'en donnent point le matin font une épargne trés-peu revenante, suivant la maxime des Marchands: qu'à bien nourrir on ne gagne gueres, & à mal nourrir on perd tout.

C'est pourquoi je trouve fort à propos à toutes sortes de Chevaux de la leur donner à trois reprises, mais il faut que la premiere fois soit dès quatre heures du matin, si on a dessein de les faire travailler à six, & dés les trois, si on veut les faire travailler à cinq, afin que pendant ces deux heures d'intervalle, l'avoine soit à demi passée.

Enfin toutes sortes de Chevaux veulent avoir une nourriture reglée, les grands Chevaux comme les plus nobles & les plus délicats, requierent plus de soin. Il n'y a rien qui amaigrisse tant un Cheval, que d'être long-temps sans manger; cela lui diminue la vigueur, la chaleur naturelle n'est jamais oisive, elle agit contre les propres parties du corps, elle les desséche, en dissipe la substance, & en détruit le juste temperament, quand elle n'a aucun sujet sur lequel elle puisse agir.

C'est un inconvenient que souffrent ceux qui ne font qu'une traite en voyage, comme on l'observe quand on conduit une grande écurie, ou un grand équipage; mais ce qu'il faut faire en cette rencontre, c'est d'être seulement six ou sept heures en campagne, quand on le peut pratiquer de la sorte.

Ayant mangé de l'avoine le matin, il faut les panser legerement;

leur ôtant seulement la grosse crasse qu'ils ont sur le poil, avec la brosse & l'épousette : que si neanmoins le Palfrenier en a le temps, il est trés-bon de les panser entierement, aprés quoi on les selle promptement, prenant garde que la pointe de l'arçon de devant tombe à plomb sur le coude du Cheval, qui est placé au défaut de l'épaule contre le ventre.

On doit toûjours mettre les selles à picquer plus avant que les selles razes, parce que si elles sont trop en arriere comme les selles razes, l'arçon des selles à picquer qui est grand & qui embarasse fort le Cheval empêche le mouvement de l'épaule ; le Cheval étant sellé on le bride, prenant garde de n'arracher pas le crin du toupet, comme les Palfreniers mal adroits ont de coûtume ; & lorsque vôtre Cheval aura travaillé, s'il sue beaucoup, il le faut d'abord ramener à l'écurie, si vous en êtes prés ; que si vous en êtes éloigné, il faut le mettre à l'abri du vent pendant quelque temps, & lui bien abattre la sueur.

Que si vous êtes prés de l'écurie, tournez d'abord vôtre Cheval au filet, ou plûtôt au mastigadour, & lui ayant ôté la selle, prenez un coûteau de chaleur, pour lui abattre la sueur tout au long du corps, suivant toûjours le poil, tenant le coûteau à deux mains, & prendre garde de ne le point couper.

Lui ayant bien abattu l'eau, essuyez-lui bien la tête avec une grande épousette dessus & dessous ; parce que restant humide elle est souvent l'origine des fluxions ; essuyez aussi entre les jambes de devant, entre celles de derriere, puis avec de la paille frottez avec soin par tout le corps, & particulierement sous le ventre ; aprés couvrez-le trés-bien, & le laissez jusqu'à ce qu'il soit entierement sec au filet : Ceux qui aiment fort leurs Chevaux, les font toûjours frotter avec de la paille jusqu'à ce qu'ils soient secs, & la methode en est bonne.

Le Cheval qui a beaucoup sué par un travail excessif, étant bien couvert & essuyé, si l'allée de l'écurie est assez large, promenez-le un quart d'heure au petit pas ; & si c'est en Esté, on le peut promener hors de l'écurie, que si vous n'avez aucun endroit qui soit temperé, laissez le secher à sa place.

Les Chevaux de manege qui ont extrémement sué, ne doivent boire qu'aprés avoir mangé l'avoine ; j'en ai vû beaucoup, qui pour avoir bû trop-tôt, ou en sont morts, ou ont été trés-malades.

La plûpart des Palfreniers croyent que leurs Chevaux ont la même impatience de boire qu'eux-mêmes, c'est pourquoi ils ont toûjours hâte de leur en donner ; mais il faut se tenir à cette maxime, qu'un Cheval ne sera jamais malade d'attendre un demi jour à boire, &

mourra pour boire une heure trop tôt, comme j'ai souvent dit, & ne le puis trop dire.

De la nourriture & entretien des Chevaux de carrosse.

CHAP. LV.

ON ne nourrit pas les Chevaux de carrosse comme on nourrit les Chevaux dont nous venons de parler, car ils ne sont que trop long-temps au filet, quand ils sont sept ou huit heures devant une porte; c'est pourquoi il est difficile de regler leur nourriture, qui doit être bonne, & en abondance de foin & d'avoine, comme nous dirons ci-aprés.

Il y a dans Paris & aux carrosses ordinaires des grandes routes des Chevaux qui ne mangent pas cent livres de foin dans un mois, qui vivent seulement d'avoine; c'est une verité dont il est fort aisé de s'éclaircir; ces sortes de Chevaux ne durent pas long-temps, car ils deviennent poussifs, galeux, ou meurent du farcin: les Chevaux des Laboureurs de France, de Brie & de Beausse ne mangent point de foin dés lors que les bleds sont semez jusqu'au Printemps, mais ils ont des cossas de vesse, des menuës de la paille de froment, & de plus ils leur donnent toûjours du bled une jointée avant boire, soit seigle, froment ou méteil, ils n'y regardent pas, & l'avoine aprés boire, & leurs Chevaux travaillent, sont gras & ont le poil bon; mais ils sont sujets à la galle causée par cette nourriture trop chaude, & même au farcin.

La plus grande precaution qu'il faut avoir pour les Chevaux de carrosse, est de leur tenir les jambes nettes: pour y proceder avec methode, il faut au retour de la Ville leur laver les jambes jusqu'à ce que l'eau en sorte toute claire: ce n'est pas assez de les mener à la riviere pour leur laver les jambes, & pour en ôter la bouë qu'ils ont amassée pendant le jour, mais il faut étant au logis les leur laver de rechef, pour ôter celle qu'ils ont amassée depuis la riviere jusqu'au logis, leur bien essuyer les jambes avec de la paille; je suppose qu'au matin on les a pansez avec l'étrille, la brosse & le bouchon fort long-temps, qu'on leur a nettoyé dessus & dessous le poil, & qu'on leur a frotté extremement les jambes pour dissiper les humeurs superfluës qui s'accumulent en ces endroits; & du moment qu'on voit la moindre crevasse, y donner remede, parce que les grands maux commencent par une petite crevasse, à laquelle si on coupe chemin, on les évite tous.

La raison pourquoi il faut apporter tant de soin aux jambes des Chevaux de carrosse, est qu'ils perissent presque tous par-là, les bouës

croupiſſantes ſous le poil, comme elles ſont acres & mordicantes (ſur tout à Paris) elles brûlent & cauteriſent le cuir comme feroient des veſſicatoires : cette peau corrompuë étant au plus bas endroit du corps, où toutes les humeurs aboutiſſent, les Chevaux de carroſſe étant preſque tous d'un temperament flegmatique, ayant été nourris en pays aquatiques, étant fort chargez de chair, font un égoût ſur ces parties mal affectées, le mal croiſſant par la negligence, perd enfin & ruine les jambes du Cheval.

CHAP. LV.

L'humeur qui fluë ordinairement ſur les jambes, qu'on appelle des eaux, ſont aſſez acres d'elles-mêmes, puiſqu'elles rongent la peau ou le cuir, elles augmentent leur acrimonie par celles des bouës, & enfin cauſent de ſi mauvais effets, que les jambes en ſeront pourries ; & s'ils ſe trouvent avoir le corps impur, cette impureté trouvant plus de foibleſſe dans ces parties, & enſuite moins de reſiſtance, y prend ſon cours & ſa pente avec tant d'opiniâtreté, qui eſt mal-aiſé de la divertir & d'en faire revulſion ; c'eſt ce qui produit ces gros vilains poireaux, qui ſont preſque toûjours incurables, & tous les autres maux des jambes.

Les Chevaux qui ne vont point dans les bouës, s'ils ont les jarrets gras & charnus, quoique dans les pays ſecs, ne laiſſent pas d'avoir des maux aux jambes ; mais s'ils alloient dans les bouës, les maux en ſeroient plus grands.

Vous trouverez dans les Chapitres CLXXXII. CLXXXIII. & CLXXXIV. de la premiere Partie, les remedes convenables pour guerir ces maladies ; mais afin de n'avoir point beſoin de ces remedes, il faut apporter les precautions que nous avons dit, de bien frotter & bouchonner les jambes des Chevaux de carroſſe, & les tenir bien nettes.

De la quantité de nourriture qu'on doit donner aux Chevaux.

CHAP. LV

IL reſte à voir l'ordinaire qu'on doit donner à toutes ſortes de Chevaux pendant un jour naturel, qui eſt de vingt-quatre heures, nous reglant ſur la botte de foin qui peſe dix à douze livres, & ſur celle de gerbée ou paille de froment, qui eſt de huit à neuf livres, le picotin ou meſure d'avoine, qui peſe deux ou trois livres ou environ, & le ſeptier de Paris a environ ſix-vingt picotins, puiſqu'il a vingt boiſſeaux, à ſix picotins le grand boiſſeau, dont il y en a vingt au ſeptier, & vingt-quatre des boiſſeaux du Chandelier ou du Grenetier.

Un Cheval de manege doit avoir pour ſon ordinaire une botte de

CHAP. LVI. foin de Seine, c'eſt-à-dire, du foin qui croît au long de la riviere de Seine, dans les prairies de Nogent; car une botte de ce foin nourrit mieux que deux de foin menu, qui paſſe trop promptement par le corps des Chevaux; ceux qui ſont éloignez des rivages de la Seine, doivent chercher le gros foin pour les Chevaux, pourvû que ce ne ſoit ni jonc, ni leſche, qui ſont de mechantes herbes, mais la ternuë & le roſelet ſont les meilleures herbes, c'eſt-à-dire, le petit roſeau, qui eſt ce qu'on appelle roſelet, une botte de paille, & trois meſures d'avoine, dont il y en a ſix au boiſſeau, & deux picotins combles de ſon à midi, pour toutes choſes, & la paille qu'il ne mangera pas, ſuffira pour ſa litiere.

Un Courreur ou Cheval de ſelle de bonne taille mangera plus de foin; quoique ſon travail ne ſoit pas ſi violent, il eſt plus long, & les Chevaux pour aller à la chaſſe ou à la campagne, étant plus long-temps ſans être débridez, il faut plus de nourriture pour les rétablir; on leur donne une botte & demi de foin, une botte de paille, & quatre picotins d'avoine.

Un double Bidet, deux bottes de foin en trois jours, & tous les jours une botte de paille, deux picotins d'avoine, & de plus un picotin de ſon à midi.

Un Bidet, en trois jours deux bottes de foin & autant de paille, mais deux meſures d'avoine ſuffiſent le jour, données en trois fois.

Comme les Chevaux de carroſſe ſont plus grands, il leur faut plus grand ordinaire; s'ils ſont trés grands, cinq bottes de foin pour les deux, trois bottes de paille, & ſix picotins d'avoine à chacun, c'eſt-à-dire, le ſeptier doit durer dix jours aux deux, je compte ſur le ſeptier comme il eſt preſentement en l'année 1680. car il étoit plus petit autrefois, & les bottes de foin auſſi; & preſentement les moindres ſont de dix à douze livres vers la fin de Juin, & neuf à dix à la Chandeleur, s'ils travaillent ordinairement: ſi ce ſont des Chevaux mediocres, quatre bottes de foin, trois de paille, & cinq meſures d'avoine pour chacun; quelques-uns n'en donnent que quatre, & c'eſt trop peu s'ils travaillent beaucoup.

Enfin je croi que c'eſt une trés-bonne maxime de bien nourrir les Chevaux qui travaillent, & même qui ne travaillent pas; car le Proverbe eſt veritable, qu'il n'y a rien de tel que de l'avoine repoſée.

Les plus grands Chevaux de carroſſe qui travaillent beaucoup, un ſeptier d'avoine durera dix jours à deux; s'ils ne travaillent gueres, il durera douze jours: aux Chevaux ordinaires le ſeptier dure douze jours à deux, & aux petits Chevaux de carroſſe il en dure quatorze, il faut ſe regler auſſi ſur le travail grand, mediocre, ou petit pour diſtribuer la nourriture.

Du moment que les Chevaux ſont trés-gras, & bien agrenez depuis long-temps, ils ſe nourriſſent & s'entretiennent en cet état pour peu de choſe ; par exemple, j'ai vû à Paris de trés-grands Chevaux de carroſſe qui ne mangent toutes les vingt-quatre heures que chacun une botte de foin & une botte de paille, le ſeptier d'avoine duroit quatorze jours pour les deux, cependant ils étoient trés gras & beaux ; veritablement leur travail étoit mediocre, & il étoit ſouvent interrompu, c'eſt-à dire, qu'ils avoient des jours de repos ; & avant qu'on les eût réduit à ce petit ordinaire ils étoient malades à tous momens, & preſentement ils ne le ſont jamais : Si quelqu'un vouloit regler ſes Chevaux ſur ce pied, ſans conſiderer qu'ils ne ſont pas encore gras ni agrenez depuis long-temps, aſſurément il ſeroit attrapé ; car il n'y a que ceux qui ſont trés gras qui puiſſent s'entretenir de ſi peu de nourriture, & ſi il ne faut pas qu'ils travaillent rudement.

Le ſon ne ſe doit pas compter pour nourriture aux Chevaux de carroſſe, hors de ceux qui manquent de boyaux, ou qui ſont trés-jeunes, ou bien exceſſivement échauffez dans le corps, ce que vous connoîtrez, quand leur fiente eſt dure & noire.

La paille coupée leur eſt bonne donnée parmi leur avoine ; du reſte comme aux autres.

Toute perſonne qui a de bons Chevaux doit en avoir grand ſoin, puiſqu'ils en valent la peine ; pour cet effet, ſi on peut choiſir une écurie, il la faut bien aërée, point humide, l'humidité eſt ennemie des Chevaux, & leur cauſe beaucoup d'incommoditez, c'eſt pourquoi hors dans un fond ſabloneux les écuries baſſes ſeront humides, & ainſi ils ne vaudront rien ; les fenêtres du côté de biſe, s'il ſe peut, l'écurie bien fermée, & qui pourtant ne ſoit point étouffée, & c'eſt en quoi les voûtes trop baſſes ſont mal ſaines, car elles ſont chaudes comme des fours ; la mangeoire haute d'environ trois ou quatre pieds, large d'un pied & demi, & profonde d'autant, au cas que la créche ſoit haute de quatre pieds, qui eſt la plus haute qu'on doive faire pour les grands Chevaux de carroſſe ; pour les tailles ordinaires trois pieds & demi ſuffiſent ; & pour les Bidets trois pieds : dans cette proportion la mangeoire eſt cenſée être fort profonde. Cela allonge l'encolure aux Chevaux qui en vont chercher le fond pour manger ; un ratelier poſé tout droit & à plomb, car aux autres la graine de foin gâte le crin & le haut de la tête. Aux écuries où il y a nombre de Chevaux, le plus certain eſt de n'y avoir point de ratelier, & les Palfreniers qui doivent inceſſamment être derriere, leur donnent le foin peu à peu, parce qu'on le ſecouë, ayant délié la botte pour en ôter la poudre, ce qui ne ſe fait pas ordinairement, car les Co-

CHAP. LVI. chers & Palfreniers jettent les bottes de foin toutes liées dans le ratelier, ce qui est trés-mal; car si vous le secoüez bien, & le faites donner peu à peu, il leur profitera davantage que de leur donner tout à coup, comme font les Palfreniers faineans.

Les mesures & dimensions de l'écurie sont de dix-huit ou vingt pieds dans œuvre, pour écurie à un rang; sçavoir, dix pieds pour les places des Chevaux, & huit ou dix pour l'allée. A proportion pour une à deux rangs: il faut sept pieds & demi pour la largeur de deux places de Cheval, le reste dépend de la fantaisie de ceux qui les veulent bâtir. Ils ne manqueront pas de beaux modeles en France, comme celles de Merlou en Picardie, maison de plaisance des Connestables de Montmorency; de la grande & petite écurie du Roi, les écuries de Monsieur le Cardinal Mazarin, celles de Chilly, maison de Monsieur Deffiat, celles de Maisons qui sont d'une maniere fort extraordinaire & bizarre, & plusieurs autres desquelles on prendra ce qui agréera: Voilà de trés-beaux modeles; mais il est permis à peu de gens de les imiter par la trop grande dépense qu'il y a à faire.

Les meubles de vôtre écurie doivent être une étrille d'Angleterre pour les Chevaux de selle qui soit forte & legere, avec un marteau au bout d'en haut, une brosse de poil de sanglier, un peigne de buys ou de corne, une grosse éponge, une brosse à laver les jambes, une grande épousette de toile, une petite de frise verte, un coûteau de chaleur, un filet, un mastigadour, un caparasson, une criniere, un surfais, un sceau, une fourche, un balet, une pelle, bon foin, bonne avoine, bonne paille, bon Palfrenier, & l'œil du Maître, sans lequel tous ces meubles seront presque inutiles.

Pourquoi il faut couvrir les Chevaux dans l'écurie.

CHAP. LVII. AVANT que de finir ce Traité, je mettrai ici quelques raisons pour faire voir l'utilité qu'on retire de tenir les Chevaux couverts douze mois de l'année, & sur tout en hyver: personne ne doute que ce ne soit pour les garantir de la poudre & leur tenir le poil uni: mais on couvre en hyver les Chevaux pour les deffendre du froid qui est leur ennemi, aussi-bien que de l'Homme; de plus le Cheval étant couvert a plus de chaleur pour digerer les alimens qu'il prend, parce que la chaleur exterieure aide la chaleur naturelle.

Le froid condense le cuir, ferme les pores, & empêche la transpiration des vapeurs, qui sont les excremens de la troisiéme coction, comme nous avons déja expliqué.

Le grand froid engourdit la chaleur interne, & fait herisser le poil,

ce qui rend un Cheval difforme, quelque agréement qu'il ait d'ailleurs; une couverture tient le poil du Cheval uni & beau. CHAP. LVII.

Pour garantir un Cheval du froid, on bouche tout dans une écurie, ce qui la rend mal saine, car le froid & l'agitation de l'air sont propres à la purifier; s'il y a donc quelque malignité, elle y croupit, ce qu'on évite si en couvrant un Cheval on lui donne assez d'air pour n'être point étouffé. De plus, s'il y a quelque Cheval qui ait les yeux foibles, les écuries chaudes acheveront de les lui gâter.

On couvre les Chevaux de prix en Esté avec un caparasson d'une espece de toile croisée, qu'on appelle du treillis à Paris, pour les deffendre seulement de l'importunité des mouches & de la poudre.

Les Anglois en hyver, aux Chevaux de prix, mettent un drap & une couverture par-dessus, & les laissent coucher ainsi: je trouve qu'ils font trés bien; mais comme on doit fermer une écurie plus exactement la nuit que le jour, je crois qu'il leur faut ôter leur couverture quand ils ne sont point malades, & le jour les bien couvrir; comme la nuit l'écurie est chaude étant bien fermée, & que les Chevaux dorment, leur corps transpire mieux que s'ils en étoient empêchez par le froid; la methode des Anglois ne nuit pas à cela, & il semble que la toile qu'ils mettent sur les Chevaux, & ensuite une couverture par dessus contribuë à cette transpiration, & fait évaporer les fuligines, dont les Chevaux abondent extremement.

S'il y a beaucoup de Chevaux dans une écurie, il les faut couvrir legerement pendant le jour, à cause que la quantité de Chevaux échauffe le lieu, pour lors la couverture ne fait que coucher le poil & le tenir uni. Le Proverbe Latin dit, *Pili frigore rigescunt.* Pour preuve de cela, qu'on n'étrille que mediocrement un Cheval en hyver, & qu'on le couvre bien, il aura le poil uni, quoique sale; mais qu'on l'étrille deux heures tous les jours, s'il n'est point couvert, & que son écurie soit froide, il aura le poil herissé & droit; ce qu'on appelle avoir le poil planté: les hongres l'ont plûtôt que les Chevaux entiers: dans les écoles bien reglées on ne voit jamais de Chevaux avoir le poil long & herissé, & quoiqu'il y ait quelques hongres, mais en petit nombre, & le moindre qu'il se peut, ils ont toûjours le poil beau & uni, parce qu'ils sont bien pansez & bien couverts.

Voilà ce que j'avois à dire sur la maniere de gouverner les Chevaux pendant qu'ils sont en santé & en état de servir: ceux qui ont le desir de s'instruire, y trouveront des remarques utiles & necessaires pour tous ceux qui ont des Chevaux: on les suivra & on y fera attention si on veut, & si on veut s'en servir, leur pratique ne sçauroit nuire; si on les neglige, il en peut arriver beaucoup d'acc-

CHAP. LVII. dens ; ces regles ou preceptes sont fondez sur l'experience que j'en ai.

Il y a dans ce Livre des passages Latins qui ont embarassé des gens qui ne les entendent pas ; mais sans s'y arrêter il faut lire la suite, le sens n'en est pas moins clair, ils sont pour les curieux, & sans s'attacher aux paroles Latines, il n'y a qu'à lire comme s'ils n'y étoient pas.

De la purgation des Chevaux.

CHAP. LVIII.

DANS toutes les choses où l'on peut bien agir ou mal faire, il est necessaire d'avoir des regles pour nous conduire, il faut connoitre le bien pour le mettre en pratique, & le mal pour l'éviter ; sans preceptes l'on agit en aveugle : & comme les fautes dans la purgation des Chevaux sont trés-considerables, l'on ne peut apporter trop de soin pour faire prendre au Cheval une medecine à propos, il faut de l'adresse pour la bien faire avaler au Cheval, & de la science pour connoître s'il en a besoin, pour sçavoir quel medicament lui est convenable, & pour en regler la quantité, pour en choisir la forme, pour prendre le temps plus commode, & finalement pour observer toutes les circonstances qu'il faut pratiquer.

Il est certain que le moins qu'on pourra purger un Cheval, ce sera toûjours le meilleur parti à prendre, jamais il ne le faut entreprendre sans grande necessité, parce qu'ils sont faciles à s'enflamer, d'autant plus qu'il leur faut donner une trés-grande quantité de medicamens pour les purger, il ne se peut qu'on n'imprime dans leur corps une chaleur étrangere, qui trouvant de la disposition dans les parties & dans les humeurs, dégenere souvent en fiévre, ou laisse une grande impression de chaleur qui ne s'éteint pas si-tôt.

La seconde raison pourquoi il ne faut point purger les Chevaux sans une extreme necessité, est que les medicamens sont ordinairement vingt-quatre heures sans operer, pendant ce temps ils échauffent & alterent toûjours quelque partie, puisqu'ils ne demeurent point sans agir, sans échauffer, ou sans irriter la nature. Si l'on pouvoit agir sur les Chevaux conformement à la doctrine de ceux qui blâment la purgation, assurément on éviteroit bien des desordres ; car quelque précaution qu'on puisse apporter pour les y preparer, on remarque souvent aprés son effet de si notables desordres, qu'assûrément on peut conclure que la nature souffre beaucoup en cette évacuation. Si nous pouvions trouver des remedes avec lesquels on pût tellement fortifier & redresser la nature, qu'elle se déchargeât d'elle-même par les conduits ordinaires, de ce qui lui est nui-

ſible, & qu'elle pût abattre & détruire les humeurs malignes, ou leur ôter la malignité, ou les fixer, aſſurément on ſeroit exempt de les purger; pour moi quelque ſoin & quelque diligence que j'y aye apporté, je n'ai pas encore découvert ces remedes: que ſi quelques-uns font une partie de l'effet, ils ne le font pas tout entier, & laiſſent des reſtes d'humeurs plus difficiles à évacuer & plus attachées que l'humeur toute entiere ne l'auroit été. CHAP. LVIII.

La neceſſité ne reçoit point de precepte, on eſt ſouvent obligé de purger les Chevaux, mais il le faut faire en obſervant le climat, la ſaiſon, les differens aſpects des planettes, la maladie, le temperament, l'âge, & s'il ſe peut le propre naturel du Cheval, qui étant privé de raiſon & de la parole, ne peut nous dire ſon mal, ni moins ſon beſoin.

La troiſiéme raiſon qui nous doit faire obſerver de grandes precautions pour la purgation, vient de la difficulté de connoître l'état de la maladie, & de la diſpoſition des humeurs, qui étant cuites & digérées par la nature, ſont faciles à évacuer, mais étant cruës ſont rebelles & n'obéïſſent point au remede: & comme il y en a de diverſes ſortes, il eſt trés-à-propos d'en donner ici une legere teinture.

La diviſion qu'Hippocrate fait des parties de l'homme ſe doit obſerver dans tous les animaux; il établit des parties ſolides, comme les os & la chair; & des parties liquides, comme le ſang & les humeurs: & des parties ſpiritueuſes, qui ſont la ſource de la vie, le principal organe des actions, & le premier reſſort de tous les mouvemens.

Les parties liquides ſont les humeurs qui n'ont point de conſiſtance fixe & ſtable; elles s'engendrent des alimens que l'on prend & aprés diverſes préparations, une portion ſe convertit en la propre ſubſtance des parties ſolides, ce qui s'appelle nourriture ou nutrition: une autre portion repare la perte & la diſſipation des eſprits, le reſte eſt rejetté comme inutile: ſi les alimens ſont convenables, bien choiſis, pris dans le temps & dans la quantité neceſſaire, ſi la preparation s'en fait comme il faut, & que toutes les parties qui concourent à la digeſtion s'acquitent de leur devoir, & ſi la portion inutile & ſuperfluë eſt jettée dehors par des voyes ordinaires dans le temps propre, & dans la juſte quantité, il ſe forme une ſanté parfaite, qui eſt rare dans les Hommes, parce que les paſſions & le dereglement du corps & de leur eſprit produit bien du deſordre, duquel les Chevaux ſont exempts, & je crois que les paſſions & les deſirs dereglez des Hommes ſont en partie cauſe qu'ils n'ont pas une ſanté

ſi bien établie ; & même beaucoup de Chevaux ſans avoir des paſſions par les travaux immoderez à contre-temps, & par la mauvaiſe nourriture, ne ſont pas dans un parfait état de ſanté, comme nous avons vû dans la premiere Partie de ce Livre.

S'il arrive que les alimens ſoient mal-propres, alterez & corrompus, & pris à contre-temps, en trop grande ou trop petite quantité, ſi la digeſtion eſt détraquée, & ſi les excretions ſont en deſordre, l'œconomie du corps eſt pervertie, les forces ſe diminuënt & les maladies s'accumulent : dans ce deſordre il s'engendre des humeurs qui dégenerent de la bonté du ſang, & pour en faciliter l'intelligence ſelon les diverſes comparaiſons, l'on en fait pluſieurs ſortes de diviſions : Les uns les comparent au lait, & diſent que le ſang pur, pris dans l'integrité de ſa maſſe, repond à l'entiere ſubſtance du lait, & qu'il y a trois parties qui le compoſent ; la bile repond au beurre, la melancolie au fromage, & la pituite au petit lait. Ceux qui comparent les humeurs aux élemens & aux ſaiſons de l'année, diſent que le ſang répond au Printemps & à l'air, & lui donnent les qualitez de chaud & d'humide ; que la bile répond à l'Eſté, & lui donnent les qualitez de chaude & de ſéche, non formellement, mais virtuellement ; que la pituite a du rapport à l'eau ; elle eſt froide & humide, ainſi elle a de la conformité avec l'Hyver & la Lune : que la melancolie eſt froide & ſeche, & ainſi approche de la nature de la terre, à cauſe du froid qui lui eſt eſſentiel.

Les Chimiques ont voulu trouver de la conformité entre les humeurs & leurs principes ; mais comme ils n'en ſont pas bien d'accord entr'eux, il eſt difficile d'établir rien de ſolide ſur des principes conteſtez : c'eſt pourquoi nous n'y aurons point d'égard, nous nous arrêterons à ce qui eſt de plus conforme aux fins de la purgation.

Il ne faut pas ſonger à purger le ſang, conſideré comme ſang, s'il eſt en trop grande quantité, il demande la ſaignée ; s'il eſt trop échauffé, de même, pour donner jour & faciliter le mouvement des eſprits ; & enſuite il ſe peut clarifier & purifier par des remedes bien appropriez, deſquels j'ai parlé amplement en traitant des maladies qui ont leur origine dans la corruption du ſang ; car s'il eſt alteré dans ſes qualitez & corrompu dans ſa ſubſtance, il dégenere en quelqu'autre humeur ; de ſorte qu'à conſiderer les humeurs qui ſe doivent purger, l'on a obſervé les évacuations que la nature a procurées au ſoulagement des maladies.

L'on en remarque de quatre ſortes, ſans parler de l'évacuation du ſang : la premiere eſt lorſqu'il ſort du corps des humeurs bilieuſes,

jaunes, vertes, acres & ameres, piquantes & brûlantes; la seconde est lorsqu'il sort des humeurs pituiteuses, gluantes & épaisses comme des blancs d'œufs; souvent insipides, quelquefois aigres ou salées; la troisiéme est lorsqu'il sort des humeurs noires, qui sont aigres & aspres, & souvent si mordicantes qu'elles ressemblent à l'eau forte; la quatriéme sorte d'évacuation qui se peut rapporter à la seconde, se fait quand il sort des humeurs claires & liquides, qu'on appelle serositez.

L'experience a fait connoître qu'il y a des remedes, qui purgent les humeurs, & même qui ont cette proprieté d'en faire sortir plûtôt de certaines que d'autres, d'où vient qu'on en fait de quatre classes; il y a des purgatifs destinez pour évacuer la bile, d'autres pour la pituite, & selon que l'on connoît l'humeur prédominante, l'on ordonne des remédes proportionnez à l'humeur qui cause le mal: il seroit fort inutile de rechercher la raison pourquoi un remede purge, & comment se fait cette évacuation; car soit qu'il attire les humeurs du corps comme l'aymant attire le fer, soit qu'il irrite la nature par son acrimonie & par sa malignité, qui sentant quelque chose d'odieux qui lui fait peine, fait effort de le pousser dehors, à quoi il y a quelque apparence; il importe peu pourvû qu'on sçache qu'en donnant un remede, il en arrive l'effet qu'on en attend, il suffit pour ceux qui ne recherchent que la guerison de leurs Chevaux, & non le fond du raisonnement de la Medecine, peu utile à bien des gens.

Pour ordonner une medecine purgative à propos, & pour y proceder avec methode, il faut connoître le sujet, & si le Cheval est ou trop jeune ou trop vieux, s'il n'est point trop fatigué, pour lors il auroit plus besoin de se reparer que d'être purgé; & s'il porte avec facilité la purgation.

Il faut connoître la nature du mal; par exemple, dans l'ardeur de la fievre, & dans les douleurs de la colique, il ne seroit pas bon de donner une purgation, car on auroit en l'un & en l'autre bientôt gueri un Cheval de tous-maux.

L'on doit aussi s'attacher à bien connoître l'humeur qui peche; si elle est en abondance, il faut un remede plus violent; si elle est dans les premieres voyes, elle est plus facile à évacuer: si elle trop acre, elle a besoin d'être adoucie; si elle est trop gluante & crasse, il faut l'attenuer; si les passages sont bouchez, il faut les ouvrir; enfin les humeurs ont besoin d'être préparées pour obéir au remede: nous avons suffisamment parlé de la nature des maladies dans tout le cours de cet Ouvrage, & nous avons indiqué les occasions où il

est necessaire de purger, & le peu que nous avons dit de la nature des humeurs, suffira pour en donner une connoissance raisonnable ; il est temps de parler des purgatifs.

On appelle un remede purgatif, celui qui étant pris interieurement, a la faculté de faire sortir les humeurs qu'il rencontre par les voyes ordinaires du ventre ; il y en a qui purgent seulement en lenissant & adoucissant, comme sont les huiles, les graisses, & le beurre, qui en humectant & graissant la superficie interieure des intestins, facilitent la descente & évacuation des excremens & autres humeurs : il y en a qui par abondance d'humidité détrempent les humeurs, & font couler tout ce qui se trouve contenu dans les boyaux, comme le petit lait, les décoctions de bettes, de parietaire, de choux, d'espinars, & autres : ainsi les herbes au mois de May purgent les Chevaux, en détrempant & faisant par leur humidité couler les matieres.

Toutes les choses acres & picquantes irritent pareillement, & excitent la faculté expultrice, comme presque tous les sels, la semence d'orties & beaucoup d'autres, tous ces remedes sont plûtôt laxatifs & detersifs, que veritables purgatifs.

Les remedes qui ont la faculté de purger selon l'humeur qu'ils évacuënt sont de quatre sortes : l'on appelle Cholagogues, ceux qui purgent la bile ou la colere.

Phlegmagogues, ceux qui purgent le phlegme & la pituite.

Melanagogues, ceux qui purgent la mélancholie, & la bile brûlée.

Hydragogues, ceux qui purgent les eaux & serositez superfluës de tout le corps.

Il ne faut pas croire que les remedes d'une classe ne purgent qu'une seule humeur ; quelque simple que soit un medicament, il en purgera de toutes sortes : le sené, par exemple, est si universel, qu'il n'est point de medecine où il ne puisse entrer, & point d'humeur qu'il n'évacuë ; ceux qui disent que les purgatifs agissent par similitude de substance, ont bien de la peine à faire voir cette ressemblance d'une drogue si simple, avec des humeurs si differentes : ce que l'on doit principalement considerer dans un remede purgatif, est la force, ou la foiblesse qu'il a.

Dans un grand besoin, il ne faut pas croire qu'un remede leger fasse une grande operation ; aussi dans une legere occasion, il ne seroit pas à propos de se servir d'un remede violent ; s'il y a à manquer, il vaut mieux donner un remede trop foible qu'un trop fort ; & comme tous les purgatifs ont de la malignité, il est necessaire de les corri-

ger : l'on doit encore sçavoir qu'un remede donné en substance, par exemple en poudre, doit être mis en moindre quantité, que lorsqu'on le fait infuser dans quelque liqueur, & qu'on en rejette la substance. CHAP. LVIII.

Universellement parlant l'infusion ne purgera point un Cheval de quelque drogue qu'elle soit faite, il faut donner les remedes en substance, parce que l'infusion passe trop tôt, & ne s'arrête pas assez long temps dans le corps d'un Cheval pour le purger; il est si difficile à émouvoir, qu'une drogue donnée en substance sera vingt-quatre heures dans son corps avant que de le purger, & l'infusion qui n'est qu'une liqueur, passe dans cinq ou six heures; ainsi elle ne fait aucune operation; veritablement on peut se servir d'une infusion comme on se sert d'une décoction pour mêler les drogues qui peuvent purger un Cheval, & donner le tout ensemble pour augmenter en quelque maniere leur vertu & non autrement.

Des remedes qui purgent la bile ou colere.

LA casse seule n'auroit pas assez de force pour purger un Cheval quand on lui en donneroit trois livres; on la doit mêler avec d'autres medicamens plus forts, elle tempere & humecte les parties trop échauffées, on la peut donner aux affections de reins, & de la vessie, on la corrige avec de la semence d'anis ou de fenoüil étant flateuse. CHAP. LIX.

La mane est pareillement trop benigne; on ne s'en sert aux Chevaux que lorsqu'ils ont la toux, & on la doit mêler avec d'autres remedes plus violents.

Le suc de roses pâles est trop foible, il purge les serositez bilieuses, on se sert de l'électuaire du suc de roses, qui est plus puissant, à cause du diagrede qui entre en sa composition.

Les Tamarins adoucissent la bile & la font couler, on ne les donne jamais seuls aux Chevaux; mais lorsqu'il faut rafraîchir, comme ils sont froids, on les y employe.

La rhubarbe est une racine qui purge la bile en resserrant; elle fortifie extremement; & est bonne au cours de ventre, la dose sera de quatre à cinq onces, mais ordinairement elle est trop chere, ainsi sans necessité on n'en donne gueres aux Chevaux, & on doit aussi la mêler avec d'autres medicamens, car elle est foible.

L'aloës est un des medicamens le plus en usage parmi les Chevaux, il ouvre & débouche, il purge la bile & pituite, il nettoye l'estomac & les intestins seulement; il est bon pour la tête, pour les yeux &

CHAP. LIX. pour ſle foye, par la correſpondance que ces parties ont avec l'eſtomac ; il eſt bon pour tuer les vers, auſſi eſt-il fort amer, il le faut corriger, à cauſe qu'il ouvre l'orifice des veines, avec la noix muſcade, les cloux de girofle & la canelle ; mais la meilleure preparation qu'on lui puiſſe donner pour le bien corriger, c'eſt de l'imbiber avec du ſuc de roſes, & le faire ſécher pluſieurs fois ; le ſuc de bugloſe, de bourache, de chardon-beni, & autres ſont auſſi trés-propres, comme nous avons enſeigné à la fin du Chapitre XXXIV. de la premiere Partie, on en donne de deux à trois onces, c'eſt un des bons purgatifs que nous ayons pour les Chevaux, car il reſiſte fort à la corruption.

Les Mirabolans ſont de cinq ſortes *Citrinæ*, *Chebulæ*, *Indæ*, *Emblicæ & Bellericæ*, ils ſont foibles & n'échauffent pas, ils purgent en reſſerrant, on les donne dans de l'huile ou dans du beurre : mais on s'en ſert trés-peu aux Chevaux, car il en faudroit trois ou quatre livres, mais on les peut méler avec d'autres medicamens, pour reſſerrer aux flux de ventre.

La ſcamonée ſe corrige à la vapeur du ſoulfre, qui eſt la meilleure preparation, comme nous l'avons enſeigné au Chapitre XXVII. de la premiere Partie, elle purge la bile des parties les plus éloignées, l'on crie fort contre ſa malignité & ſa violence, mais étant bien préparée & donnée dans quelque choſe graſſe, qui adouciſſe ſon acrimonie, qui l'empêche d'adherer aux inteſtins, c'eſt un trés-bon purgatif pour les Chevaux : il m'a toûjours trés-bien réüſſi : on le donnera en ſubſtance, depuis cinq dragmes juſqu'à ſix & demie ; il faut choiſir toûjours la plus belle & la plus claire ; on ſe défait ſi bien de l'averſion qu'on avoit pour la ſcamonée, qu'on l'ordonne tous les jours aux Hommes, préparée de cette ſorte : car il n'y a rien de plus commun que la poudre de Cornachine, dont elle eſt la baſe.

Si vous avez deſſein de compoſer un purgatif pour la bile, vous le pourrez faire en cette maniere : prenez aloës deux onces & demie, fleurs de violettes, roſes pâles, & de mille-pertuis, de chacune une dragme, poudre de triaſantali, maſtic & canelle, de chacun demi ſcrupule, ſcamonée préparée à la vapeur du ſoulfre deux dragmes, pilez le tout en poudre paſſée par le tamis de crin, qu'il faudra méler avec une demie-livre de beurre, & en faire des pilules : l'on trouve dans les boutiques d'Apotiquaires les électuaires, dits le Diaprunis ſolutif, l'électuaire du ſuc de roſes, dont l'on donnera de quatre à ſix onces, & la purgation réüſſira trés-bien pour évacuer la bile.

L'antimoine cru n'eſt pas un purgatif, étant préparé comme nous

nous l'avons enseigné ny autrement, il ne l'est pas non plus ; mais il ne laisse pas d'être un excellent remede, lequel ne peut se ranger parmi les purgatifs aux Chevaux, puisqu'il agit par insensible transpiration, & par sa vertu astralle, qui consume les mauvaises humeurs du corps du Cheval, resiste à la corruption, rectifie le sang, le clarifie, & leur donne fort bon appetit, faisant manger les plus dégoûtez ; il pousse quelquefois par les urines, mais assez rarement ; il débouche, rafraîchit les parties interieures trop brûlantes, détruit les eaux, qui sont la source de tous les maux, & agit de si bonne sorte, qu'il rétablit un Cheval languissant & debile, & le remet en cœur & en corps. Dans la premiere Partie de ce Livre, j'ai enseigné diverses préparations sur l'antimoine ; j'en ai donné l'usage & les bons effets, je vous y renvoye pour éviter les redites, & finis en avertissant les curieux que l'antimoine de quelque façon qu'il soit preparé, n'est aucunement cataretique ; c'est-à-dire, purgatif aux Chevaux, il ne fait pas connoître ses effets, mais il agit de sorte que c'est un des plus grands remedes que nous ayons, & le plus ami du temperament des Chevaux. CHAP. LIX.

Des remedes qui purgent le Flegme ou la Pituite.

LE Carthamus est la graine dont on nourrit les perroquets, l'on en prend la moëlle qui purge le flegme & les eaux, elle est bonne aux poulmons, on la corrige avec l'anis, la canelle, & le galanga ; seule elle est foible, la composition du diachartami est trés-bonne, on en pourroit donner à un Cheval six ou sept onces si elle n'étoit trop chere. CHAP. LX.

L'agaric attenuë, débouche & purge la pituite crasse, & même la bile, il attire du cerveau, des nerfs & des muscles, on peut dire que ce seroit un des meilleurs medicamens que nous ayons pour les Chevaux, s'il étoit assez purgatif ; on en fait des trochisques qui le corrigent, on en donnera de quatre à cinq onces qui ne purgeront pas beaucoup ; ce qu'il y a de mal en ce remede, s'il n'est pas preparé en trochisques, est qu'il est trop leger.

Le turbith purge foiblement la pituite crasse, visqueuse, & pourrie, il attire des parties éloignées, on le corrige avec du gingembre, on en peut donner jusqu'à quatre onces au plus.

Les Hermodactes sont une espece de bulbe, ils purgent foiblement la pituite, & les humeurs visqueuses, & tirent puissamment des jointures : on les corrige avec le spica nardi & la canelle, on en donne de trois à quatre onces.

Chap. lx.

Le Mechoacan purge la pituite & les eaux, il est bon à la vieille toux, à la colique & au farcin : on le corrige avec la canelle, l'anis & le mastic, sa dose est de quatre onces.

La coloquinte est un fruit fort leger, qui purge la pituite & les autres humeurs crasses & gluantes des parties les plus éloignées, comme du cerveau, des nerfs, des muscles, des jointures, & des poulmons, elle est excellente, pour emporter cette pituite vitrée, qui s'attache au dedans des boyaux, & cause des coliques extremes ; elle est ennemie de l'estomac & des intestins quand elle s'y attache ; on la corrige en faisant des trochisques qu'on appelle Dalandal, ou avec l'huile d'amandes douces, & la gomme adrangan.

C'est ici le purgatif ordinaire des Marechaux, il ne coûte gueres & opere beaucoup ; j'ai proposé une bonne preparation pour la coloquinte, comme vous pourrez voir au Chapitre XLVI. de la premiere Partie.

La dose est de quatre à six dragmes tout au plus, dans du beurre ou de la graisse de porc.

L'oppoponax purge la pituite visqueuse des parties les plus éloignées comme des jointures, il est pourtant de foible operation, on le corrige avec le spica, gingembre, canelle, ou de la racine d'enula campana.

La dose est de quatre onces.

Le Sagapenum est comme le précedent, plûtôt pour incifer & preparer, que pour purger.

L'Euforbe est un suc d'un arbre, qui purge la pituite crasse, & les eaux, mais avec tant de violence que je n'en conseille point l'usage interieurement par son excessive chaleur, si ce n'est mêlé avec la casse ; par exemple dans quatre onces de casse deux dragmes d'euforbe preparé.

Pour le corriger, il faut le dissoudre dans du vinaigre distilé, ou du suc de limons au bain-marie, puis tout chaud passer la liqueur par un double linge, & l'évaporer jusqu'à siccité : la dose est de deux ou trois dragmes, quand il est préparé de la sorte.

Pour composer un remede qui purge la pituite, vous pouvez prendre du diachartami une once, agaric trochisque deux dragmes, turbith & hermodactes de chacun une once, spica nardi, canelle & gingembre de chacun une dragme, coloquinte une dragme & demie, mettez le tout en poudre, & le mêlez avec une pinte de vin blanc, & le donnez au Cheval.

On peut user des pilules qu'on trouve toutes préparées chez les Apotiquaires, en donnant une once & demie jusqu'à deux, les pi-

ſules qui purgent les flegmes ſont *cocciæ*, *fœtidæ majores Meſue*, *de agarico*, *de hiera cum agarico*, *de ſarcocolla*, *de colochintide*. Si vôtre Cheval eſt maigre, il ſera plus à propos de lui donner les électuaires, que les pillules : les électuaires ſont le *diaphenic*, le *diacartame*, *benedicta laxativa Nicolai*, *hiera piera Galeni*, *electuarium indum majus Meſue* : la doſe eſt de quatre à ſix onces ; de tout ce que deſſus, on pourra compoſer des medicamens purgatifs, y mêlant des pillules ou des électuaires, & d'autres medicamens ſolides, le tout ſelon les doſes & le jugement de celui qui l'ordonnera. CHAP. LX.

Des Medicamens qui purgent la melancolie.

LE ſené tient le premier lieu entre les ſimples purgatifs, c'eſt un petit Panchimagogue ; les Medecins en ſont ſi entêtez qu'ils le font entrer dans tous les medicamens purgatifs. Fernel Medecin de Paris des plus ſçavans depuis Galien, en parle en cette maniere au Livre V. de ſa Methode, Chapitre X. Le ſené purge l'humeur melancolique brûlée, la bile & la groſſe pituite trés-commodement, non pas d'abord des parties éloignées ; mais principalement de la ratte, & auſſi des autres viſceres, des hypocondres & du meſantere, qui eſt le vrai cloaque de toutes les ordures du corps ; car il n'y a aucun autre remede qui tire ſi bien les humeurs pourries ou corrompuës de ces parties-là, ou qui entrant juſques dedans les petites veines, emportent leurs vieilles obſtructions ; on le corrige avec le ſpica, le gingembre, les clouds de girofle, &c. CHAP. LXI.

La doſe ſera de quatre onces au plus.

Le Polypode eſt plûtôt un preparatif qu'un purgatif ; on le corrige avec de la regliſſe, & pour aider ſa vertu tardive, avec gingembre, anis & fenoüil, on en donne huit à dix onces, mais on ne le donne jamais ſeul, car il ne purgeroit pas un Cheval.

L'élebore noir eſt une racine qui purge la melancolie, & les autres humeurs brûlées qui ſont opiniâtres, il eſt excellent aux melancoliques, on le corrige en le lavant bien avec de l'eau, puis le faiſant infuſer quatre heures dans du vinaigre, aprés on le deſſéche à feu lent.

La doſe eſt de ſix dragmes juſqu'à une once ; on y peut ajoûter de la canelle, de l'anis & du fenoüil.

Le lapis Armenus, eſt une pierre qui ſe trouve dans les mines d'argent en Allemagne & en Armenie, d'où elle a pris ſon nom : les Peintres s'en ſervent ; l'on broye & on lave cette pierre avec eau de roſe & de bugloſe.

La dose est de quatre à cinq onces.

Chap. LXI. Le lapis lazuli est presque le même dont nous venons de parler, & a les mêmes vertus.

Pour composer une medecine qui purge l'humeur noire, prenez feüilles de sene une once & demie, élebore noir lavé dans le vinaigre deux dragmes, cristal de tartre demi-once, lapis armenus lavé six dragmes, anis, fenoüil & canelle, de chacun une dragme & demie; pilez le tout grossierement, & faites un breuvage dans une pinte de décoction de bourache, buglose & fumeterre.

Les pilulles & les compositions qu'on trouve chez les Apotiquaires propres pour purger la melancolie sont, *Pilulæ, Indæ, de lapide lazuli, & lapide armeno*, la dose sera une jusqu'à deux onces, les électuaires *diasena*, la confection *hamec* quatre à cinq onces, tous ces medicamens composez seront plus commodes, mais ils coûteront davantage.

La melancolie est une humeur fort opiniâtre, qui ne cede pas facilement aux remedes purgatifs, si ce n'est par une grande irritation de la nature; & j'ai vû par experience depuis quelque temps que les diuretics, c'est-à-dire, les remedes qui poussent par les urines, évacuent plus agreablement la melancolie aux Chevaux; ils en reçoivent moins de trouble dans toute l'œconomie de la nature, & en sont fort soulagez.

Des Medicamens qui purgent les eaux.

Chap. LXII. Le sureau & les hiebles sont purgatifs legers, on en peut prendre au Printemps les boutons pour en faire la décoction, & y mêler d'autres drogues.

La graine d'hyeble purge aussi fort les eaux, étant mêlée avec quelque purgatif solide, qui augmente sa vertu tardive & lente, on en peut donner jusqu'à deux onces pilées & mises dans du vin blanc; si elle passe une année aprés être cueillie, elle n'a plus de vertu; demi-once infusée dans du vin blanc, puis passée & exprimée, purgera bien un Homme.

La soldanelle est une plante marine, qui tire les eaux puissamment & la bile: on la corrige avec canelle & gingembre, la dose est de trois à quatre onces.

Le suc de la racine d'iris tire puissamment les eaux, il se corrige avec la canelle; il ne purgera pas étant donné seul.

L'élaterium est le suc de concombre sauvage, épaissi & mis en petites roüelles; on le corrige en le faisant tremper dans du lait avec de la canelle.

La dose est de deux dragmes à trois, on se sert peu de ce remede, car il est trop violent. Mais la racine séchée à l'ombre se trouve fort bonne, il faut la reduire en poudre grossiere, & en donner une once dans une décoction, ou dans du vin blanc : elle purgera assez bien le Cheval : mais le remede en vieillissant perd sa vertu, & ne dure que deux ans tout au plus, au bout du temps il n'a plus d'effet : mais comme on en peut trouver avec assez de facilité, & qu'il ne lui faut aucune preparation que de la sécher à l'ombre, la perte n'en est pas considerable. CHAP. LXII.

Le Jalap est une racine qui purge les eaux, on le corrige avec la canelle ; la dose est de deux onces.

L'esula est une espece de tithymale, qui purge les eaux, on en fait des extraits ; mais je ne conseillerois à personne de s'en servir, car il y a quelque chose de fort veneneux & ennemi de la nature des Chevaux.

La gomme gutte ou de cambodie, purge puissamment les eaux ; on la corrige avec le vinaigre, comme nous avons dit de l'euforbe ; la dose est de six dragmes, son usage est bon aux Chevaux, car elle se peut donner en petite quantité, qui est un grand avantage.

Pour en faire une medecine, prenez deux onces de Jalap en poudre, & deux dragmes de gomme gutte, que vous mettrez dans une pinte de décoction de sureau & de racine d'iris, c'est une des plus commodes, & des meilleures purgations que nous ayons ; l'usage vous en fera connoître la bonté, & l'utilité que vôtre Cheval en recevra, sera grande.

Pour donner une Medecine à un Cheval, & en quel temps.

LORSQUE la necessité le requiert, & qu'il est absolument necessaire de purger un Cheval aprés avoir découvert la nature, les qualitez, la quantité & le lieu de l'humeur qui péche, remarqué la nature de la maladie, & connu le temperament du Cheval, tant par ses actions, que par son poil ; il faut parcourir la liste de vos remedes purgatifs, & choisir ceux qui pourront satisfaire à vôtre intention. CHAP. LXIII.

De plus, il faut observer le temps de la purgation, car de là en partie dépend le bon ou le mauvais succés d'icelle, c'est ce que peu ou point de ceux qui traitent les Chevaux observent, quoique j'ai remarqué souvent que la même purgation donnée au même Cheval en differens temps, fait des effets si differens l'un de l'autre, qu'il semble que c'est un autre medicament, & un autre Cheval.

CHAP. LXIII. Il faut purger tant qu'on le peut au declin de la Lune, parce que la nature ne repugne pas si fort en ce temps-là, qu'au croissant à ceder les humeurs & en souffrir l'évacuation ; elles se détachent avec moins de violence, puisque nous voyons dans les animaux qu'ils ont moins de moëlle dans les os au declin, qu'en croissant, il en est de même des humeurs, lesquelles diminuant & cedant à la Lune, pour peu que le remede agisse conjointement avec cet astre, facilement & heureusement on purge les Chevaux.

Non seulement il faut purger au declin de la Lune : mais il faut choisir un jour pour son effet où elle soit dans un Signe d'eau, sçavoir dans le Cancer, le Scorpion, ou les Poissons, qui sont Signes froids & humides, & cela tout autant que vous le pourrez. Remarquez soigneusement ensuite que le purgatif ces jours-là, causera moins de foiblesse, moins de dégoût, & fera une meilleure évacuation ; le contraire arrivera si vous la donnez dans le croissant, & dans un signe de feu chaud & sec, comme le Belier, le Sagitaire, & le Lion.

Outre cela, il y a des temps de l'année pendant lesquels il ne faut pas purger les Chevaux, sçavoir dans les Equinoxes & dans les Solstices ; les Equinoxes sont environ le 21. Mars & le 21. Septembre : les Solstices le 22. Juin & le 22. Decembre, un jour ou deux plus ou moins : Il ne faut point purger ni saigner sans une grande necessité, deux jours avant & deux jours aprés lesdits temps, parce que ce sont comme des jours critiques, où la nature fait un effort pour repousser ce qui lui nuit ; & si on lui fait faire un mouvement contraire au sien par un medicament purgatif, on l'empêchera de faire ce à quoi elle étoit préparée, & ce ne sera pas sans nuire & porter du préjudice au temperament, & à la santé de l'animal ; il faut donc s'abstenir de purger non seulement ces jours-là, mais quelques jours avant & aprés, sçavoir, depuis le 18. Mars jusqu'au 25. dudit, & depuis le 18. Septembre jusqu'au 25. dudit, qui sont les temps des deux Equinoxes, & depuis le 18. Juin jusqu'au 26. dudit, depuis le 18. Decembre jusqu'au 26. dudit, qui sont les deux Solstices.

Outre ces observations vous pouvez encore si vous avez quelque connoissance des Ephemerides, ne point purger lorsque la Lune est en conjonction ny opposition au quarré du Soleil ; & de même de Mars & de Saturne, desquels elle est ennemie : par consequent la Lune qui agit sur les corps des Chevaux par sa qualité influencielle étant affoiblie par ces autres Planettes, ne manquera pas de faire un grand ravage dans le corps des Chevaux, & rendra la purgation plus nuisible que profitable.

Mais si vous voulez avoir un bon succés de la purgation quand vous êtes le maître de choisir le temps, prenez le lorsque la Lune est conjointe avec Jupiter ou avec Venus, & qu'elle est en son sextil, ou en son trin, parce qu'étant amie de ces deux Planettes, elle fortifiera la nature par sa qualité influencielle, & non par sa qualité élementaire qui n'a pas un grand pouvoir sur les corps, & même quoique la Lune fût en opposition avec Jupiter ou avec Venus, elle ne laissera pas d'être favorable : ceux qui pourront se servir de ces observations y trouveront de la satisfaction même pour les Hommes : ceux qui ne connoissent pas ce langage feront comme ils l'entendront, mais je crois qu'on ne peut apporter trop de précaution pour la purgation des Chevaux, & quand je dirois des Hommes je dirois vrai.

Voilà ce que j'ai observé de plus remarquable pour le temps qu'il faut purger les Chevaux avec moins de peril, & plus d'utilité; ceux qui les mettront en usage reconnoîtront que c'est avec connoissance de cause que j'ai donné ces avis.

L'on est souvent obligé avant que de purger un Cheval, de preparer l'humeur qu'on veut évacuer, parce qu'étant cruë & mêlée avec les bonnes humeurs, qu'on doit conserver pour le soûtien de l'animal, il seroit presque impossible de la faire sortir sans beaucoup de travail, sans un grand desordre & beaucoup d'agitation.

C'est pourquoi il ne faut presque jamais purger un Cheval au commencement du mal; car l'humeur qui n'obéït pas au remede, s'échauffe, se fermente & augmente le mal, au lieu de le diminuer : & comme aux Chevaux nous ne pouvons observer aucun signe de coction, & de separation des mauvaises humeurs qui causent le mal, car les urines sont presque toûjours troubles, & peu dissemblables les unes des autres, les déjections du ventre à peu prés égales; l'on est donc obligé d'attendre que le Cheval soit gueri, ce qui se doit entendre dans les maladies violentes; quand le mal relâche, pour lors l'humeur qui causoit le mal est cuite, puisqu'elle ne cause plus aucun symptome. Et dautant que la nature neglige souvent de rejetter l'humeur qu'elle a dompté: il faut l'évacuer par la purgation, de peur qu'il ne reverdisse & ne fasse une rechutte; de sorte que dans les fiévres & autres maux violens, on ne doit point purger un Cheval, ni au commencement, ni même dans l'ardeur du mal.

Aprés avoir bien consideré toutes ces choses, il faut choisir vos remedes, & les proportionner à vos intentions; étant souvent obligé d'en prendre de diverses sortes, parce que rarement une seule humeur fait le mal. Dans les maladies les plus bilieuses, il s'engendre

CHAP. LXIII. toûjours des cruditez & des flegmes dans les corps les plus pituiteux, il y a toûjours du sel & du soulfre ; quand vous employez plusieurs drogues, il en faut diminuer la dose à proportion du nombre dont vous vous servez. Par exemple, si vous prenez trois purgatifs, il ne faut que le tiers de la dose que je vous ai donnée de chacun, & il se trouvera que les trois feront une veritable prise : n'oubliez pas leurs correctifs propres, environ jusqu'au quart du poids de toute la composition.

Vous trouverez que les medecines purgatives que j'ai ordonnées, sont presque toutes foibles, parce que les temperamens des Chevaux sont differens, ainsi j'ai crû qu'il valoit mieux purger à deux fois, que de trop évacuer ; la premiere servira comme de preparation pour la seconde, & vous pouvez augmenter la dose à la seconde ; & augmenter toûjours la drogue qui est en moindre quantité, parce qu'elle est presque toûjours la plus forte de toutes, & peut pousser & faire agir les autres medicamens qui sont plus tardifs.

Par exemple, à la fin des medicamens qui purgent la bile, il y a une medecine pour l'évacuer ; où il entre deux onces & demie d'Aloës, & deux gros de scamonée : si avec cette medecine le Cheval n'a pas assez purgé, il faudra l'autre fois donner trois gros de scamonée.

Parmi ceux qui purgent le flegme, il y a une purgation où il y a une once de diacarthami, agaric trochisque deux dragmes, turbit & hermodactes de chacun une once, coloquinte une dragme & demie : Si ce remede n'opere pas assez, il faut augmenter la moindre dose, qui est la coloquinte, & en donner deux dragmes, ou deux & demie.

Et ainsi des autres : car on ne fait point de petites erreurs en donnant des purgatifs trop violens ; depuis qu'il est dans le corps d'un Cheval, on n'en est plus le maître ; il agit souvent avec tant de desordre, que s'il ne tuë le Cheval, il laisse une si grande intemperie dans les parties, qu'on ne peut de long-temps le retablir : c'est ce qui m'a fait reduire les doses, en sorte qu'on ne puisse faire de desordre : que si vôtre Cheval n'a pas évacué pour la medecine que vous lui avez donnée, il n'y a rien de perdu, elle a disposé l'humeur, & en redonnant la purgation plus forte, quelques jours aprés, vous en aurez un bon succez.

Ayant la quantité des drogues, il les faut concasser grossierement : si c'est pour des pilules, mêlez-les avec deux livres de gras de lard dessalé, ou avec autant de beurre, & ayant bien pilé le lard, le tout sera mêlé ensemble dans le même mortier ; formez-en des pilulles grosses

grosses comme des balles de jeu de paume, pour les faire avaller au Cheval. CHAP. LXIII.

Si c'est pour faire un breuvage, il faut les concasser grossierement, & les mêler parmi une décoction, ou dans du vin, & les laissant tremper un quart-d'heure, au matin on fait avaller le tout au Cheval avec la corne.

Si c'est pour en faire une simple infusion, qui ne réüssit gueres pour les Chevaux, les medicamens ayant infusé dés le soir, on les coule le lendemain, puis dans la colature on délaye quelque électuaire ou poudre, en assez grande quantité pour le purger, selon que vous aurez déterminé, & ayant avallé le breuvage, il faut rincer la corne avec la décoction, ou du vin, & ensuite lui rincer la bouche pour lui ôter le mauvais goût.

Si c'est des pilulles, quand elles sont avallées, on donne du vin blanc pour les faire descendre dans l'estomac, les détremper, & pour nettoyer la bouche, & en ôter toute l'amertume.

Il faut que le Cheval qu'on veut purger, soit quatre, cinq, ou six heures avant la prise de la purgation sans manger, & autant aprés ; vous lui donnerez un lavement pour plus de précaution le soir du jour avant la purgation, que vous composerez selon la nature du mal.

Quand le Cheval commencera à purger, il faut le promener de deux heures en deux heures, une demi-heure, & faire cela pendant une demie journée pour l'aider à vuider.

Il faut éviter autant qu'il est possible, de purger dans les rigueurs du froid, & dans les grandes chaleurs ; si pourtant l'on est obligé de le faire, & que ce soit en hyver, il faut tenir le Cheval bien couvert, & le mettre dans une écurie bien chaude, dont il ne sorte point, parce que le froid empêche l'action du medicament ; & si c'est en Esté, il faut le tenir dans un lieu temperé & frais.

Quand le Cheval aura purgé, on lui peut donner un lavement si on veut, pour achever d'évacuer ce que le medicament a ébranslé, aprés quoi on nourrit le Cheval à l'ordinaire.

Il est à propos que le Cheval depuis qu'il a pris sa purgation, jusqu'à ce qu'il ait achevé de la rendre, ne mange point de foin, mais seulement du son moüillé : ce qui sera environ pendant quarante heures, ayant soin de le débrider de quatre heures en quatre heures, pour manger deux picotins de son moüillé.

Ayant ordonné quantité de purgations dans la suite de ce Livre, vous pouvez y avoir recours, j'en ai experimenté la plus grande partie ; & celles qui ne l'ont pas été sont composées methodiquement,

CHAP. LXIII. & dans les regles ; on peut avec sûreté les donner ; car elles ne causeront aucune superpurgation, étant presque toutes foibles : & pour vous en faciliter la recherche, j'en ferai ici comme une table : Par exemple, vous trouverez une purgation pour le mal de tête, Chapitre XXVI. Pilulles pour les Chevaux lunatiques, Chapitre XXXIV. Une excellente huile purgative au Chapitre XLVI. Vous trouverez le policreste qui prépare un corps à la purgation ; & au Chap. CXXVIII. il y a le moyen de lâcher le ventre d'un Cheval maigre & harassé, & ensuite la purgation ; il y a au Chap. CXXIX. un breuvage purgatif & confortatif pour un Cheval trop fatigué ; vous trouverez au Chap. CXXXVIII. un purgatif universel pour les lavemens, que j'appelle Catholicum, qui vaut mieux que tous ceux dont on se sert pour les Hommes, il est propre pour tous les temperamens des Chevaux. Au Chapitre CXL. il y a des breuvages & des pilulles purgatives pour le farcin, qui sont trés bien appropriées pour le farcin à cul de poule. Au Chapitre CXLIV. il y a de trés-bonnes pillules purgatives ; & au Chapitre CLVI. il ya des pilulles purgatives pour la galle, & encore au Chapitre CLIX on trouvera des pilulles purgatives pour tuer les vers qui sont dans le corps des Chevaux : en chaque classe des purgatifs, on trouvera une medecine toute composée pour évacuer l'humeur à laquelle le purgatif est distiné.

Pour preparer les humeurs des Chevaux qu'on veut purger.

CHAP. LXIV. EN beaucoup de maladies, on est obligé de purger les Chevaux sans que la nature ait apporté aucune coction aux humeurs, comme au farcin, à la galle & à plusieurs autres : si l'on veut purger par précaution, par exemple aux Chevaux qui ont été avec des Chevaux malades, ou au retour de l'armée, ou en des lieux infectez. Avant que de l'entreprendre, il est à propos de preparer les humeurs, afin que le médicament altere moins le corps, & que la medecine fasse meilleure operation.

Il ne seroit pas raisonnable de tirer l'apostume d'une tumeur avant qu'elle soit cuite & loüable ; il en est de même des humeurs qui causent & entretiennent les maux dans le corps.

Cette preparation ou coction se fera en la maniere suivante, & nous appellerons les simples qui ont la faculté de préparer les humeurs, des digestifs, puisque c'est digerer une humeur, que de la preparer & rendre capable d'être évacuée, & commencerons par la bile.

Digestif de la Bile.

Quelques-uns disent que la bile étant subtile, & obligeant par son actrimonie un corps à l'excretion, s'évacuë assez d'elle-même, sans aucune preparation, puisque par le moindre medicament d'abord elle cede ; il est vrai qu'elle n'a pas besoin d'être préparée pour la peine qu'elle a à sortir ; mais à cause de son feu, de peur qu'elle n'enflame les boyaux, il est bon de la rafraîchir & humecter, & de peur d'une trop grande purgation, il est bon de l'incrasser & épaissir.

Ces raisons sont sans replique : & les medecines *nomine tenus*, qui disent qu'elle n'a besoin d'aucune preparation, n'ont rien à y répondre, particulierement ayant égard au temperament des Chevaux, qui est facile à s'enflamer.

Les simples qui encrassent & qui rafraîchissent, sont la buglose, le plantin, les laituës, la joubarbe, les semences froides, & celles de plantin, psilium, les fleurs de nymphea, de violettes, & de mauves, les herbes de capilaire, l'endive, & les chicorées.

De tous ces simples, ou de quelques-uns, vous ferez une décoction d'environ trois chopines, que vous donnerez tous les matins aux Chevaux ausquels vous voulez purger la bile ; c'est à sçavoir aux Chevaux ardents, coleres, qui sont d'un poil alzan vif : pendant ce temps-là il ne doit point manger d'avoine, mais seulement du son moüillé : le Cheval demeurera deux heures à jeun devant que de prendre la décoction, & autant aprés ; il en usera pendant huit jours, puis vous le purgerez selon le besoin que vous jugerez qu'il en a ; si vous ne voulez point tant prendre de soin, ou que vôtre Cheval ne soit pas de grande consequence, il faut donner quelques-uns des simples précedens en bonne quantité, hachez menu dans du son moüillé.

Le plus excellent digestif pour la bile, c'est le policreste décrit à la premiere partie, en donnant deux onces sept ou huit jours de suite dans une pinte de vin chaque jour, il preparera l'humeur, temperera sa chaleur, & souvent même purgera & évacuëra l'humeur, sans autre medecine purgative.

Digestif de la Pituite ou Flegme.

Il est hors de doute que la pituite a besoin de preparation pour être évacuée : comme elle est froide & humide, elle a besoin d'être preparée avec des simples qui échauffent mediocrement & dessêchent, puisqu'elle est crasse, lente & gluante, il la faut attenuer, subtiliser & inciser : comme cette humeur ne cede pas facilement aux remedes, il faut la préparer par l'usage des simples suivans.

CHAP. LXIV.

Les racines aperitives, le pouliot, le calament, la marjolaine, la mente, l'hyſope, la ſariette, les ſemences d'anis, de fenoüil, de chervis, & le ſpica-nardi, les racines d'ariſtoloche, d'enula-campana, d'eſquine, de galanga, d'iris de ſalſepareille, de valeriane, de zedoaria, les feüilles d'abſynthe, d'agrimoine, betoine, chamedris, fenoüil hyperycum, laurier, meliſſe, origan, romarin, rhuë, ſauge, ſerpolet, & les quatre ſemences chaudes grandes & petites, avec celles de chardon-beni, de coriandre, les bayes de laurier & de genevre.

Si vous avez un Cheval peſant, tardif, mol, de poil lavé, ou approchant, qui vous donne indice d'être flegmatique, & qu'il y ait neceſſité de le purger, il faut faire des décoctions avec quelques-uns de ces ſimples, environ trois demi ſeptiers, & les faire avaller au Cheval pendant dix jours, l'ayant tenu bridé une heure ou une heure & demie avant, & autant aprés la priſe; puis vous lui donnerez la purgation comme nous l'avons enſeigné, qui réüſſira trés-heureuſement. Si vous jugez que la pituite ſoit ſallée, il la faut préparer comme la bile, y ajoûtant quelque aperitif & inciſif.

On peut de même hacher les ſimples, & les mêler dans ſon avoine moüillée, quoiqu'avec moins d'effet.

Digeſtif de la Melancolie & Attrabile.

La melancolie a autant & plus de beſoin de préparation que le phlegme, parce qu'elle eſt trés-adherante, opiniâtre & fâcheuſe à évacuer.

Si vous jugez vôtre Cheval melancolique par ſon poil noir, par ſes actions, & autres remarques triſtes & bizarres, vous vous ſervirez des remedes ſuivans pour le preparer à la purgation.

Quelque rapport qu'on faſſe de la melancolie à la terre & à l'Automne, il ne faut pas croire qu'elle ſoit ſi froide, qu'elle ait beſoin de grande chaleur; ſi c'eſt la cendre des humeurs, c'eſt une cendre où il y a bien du ſel, & ſouvent fort corroſif; ſi elle eſt la lie du ſang, c'eſt une lie bien acre, c'eſt un fromage bien fort, un acide bien piquant & qui n'eſt pas moins violent quelquefois que l'eau forte: cette humeur ſe doit menager, les petits remedes benins ne l'ébranlent pas: les plus violens ne font que l'irriter: les remedes chauds redoublent ſa violence, les froids entretiennent ſon opiniâtreté, auſſi a-t'elle toûjours paſſé pour le fleau des Medecins auſſi-bien que des malades. Vous ne pouvez pas manquer ſi vous vous ſervez des ſimples moderement chauds, humectans & attenuans, comme ſont les racines de polypode, de ſatyrion, de regliſſe, de l'écorce du milieu de freſne, du ſureau, & du fiel de terre ou petite centaurée: les feüilles de boura-

che, buglose, ceterac, fumeterre, melisse, scolopandre: les quatre semences chaudes, celles d'agnus-castus, de chardon beni, & les quatre fleurs cordiales; sçavoir bourache, buglose, roses & violettes, & autres de cette qualité qui sont en grand nombre. CHAP. LXIV.

Vous en ferez une pinte de décoction, que vous donnerez pendant huit jours tous les matins, le Cheval ayant été bridé deux heures avant & autant aprés, le faisant manger seulement du son pendant les huit jours qui précederont la purgation.

Vous pouvez pareillement donner les simples bien hachez ou pilez dans du son, ensuite vous donnerez une purgation convenable.

Il y a des personnes qui ne plaignent rien pour leurs Chevaux, & qui ne regardent pas la dépense, pourvû qu'ils n'ayent aucun soin; ils pourront prendre dans les boutiques des Apoticaires ce qui suit.

Digestifs de la Bile.

Pour preparer la bile quand il la faut épaissir, prenez poudre de diatragant froid, & de diapenidion, ou du policreste.

De la Pituite.

Pour preparer la pituite, les poudres d'aromaticum rosatum, & diarrhodon abbatis.

De la Melancolie & Attrabile.

Pour preparer la melancolie, les poudres de Lætificans Galeni, les Trochisques d'Absynthio, Dialacca, d'Eupatorio: Voilà les poudres que vous donnerez au Cheval dans du son ou de l'avoine; si c'est pour le phlegme, pendant huit ou dix jours avant la purgation; ou bien vous les donnerez dans les décoctions des simples que nous venons de proposer.

Voilà ce que j'ai crû necessaire pour preparer les humeurs à la purgation, de peur qu'elle ne soit nuisible au Cheval qui a tant de repugnance aux remedes purgatifs, que s'il n'est bien préparé, il en reçoit souvent de grands dommages.

J'ai mis ici un mot de ces purgations, qui avant moi jamais n'ont été traitées, afin qu'on en pût retirer de l'utilité, & par cet échantillon donner lieu aux curieux de plus approfondir qu'on n'a fait jusqu'à present la medecine des Chevaux; laquelle est extremement negligée par ceux qui en sont capables, puisqu'ils s'en fient absolument à des gens, qui à peine sçavent lire dans leurs Heures: & aussi perdent-ils souvent des Chevaux par leur negligence, & faute d'un peu de reflexion & d'étude.

CHAP. LXV.

Des Lavemens & Clisteres.

CLISTERE est un mot tiré du Grec, qui signifie laver, d'où nous disons lavement, parce que le bas ventre est lavé par l'injection qu'on fait dans les intestins : il est propre pour provoquer l'excretion & la sortie des excremens, ou pour en amollir la dureté, ou pour corriger quelque intemperie, pour appaiser une douleur ou un grand battement de flanc, chasser les vents, arrêter le cours de ventre immoderé, & pour tuer les vers contenus dans les intestins.

Le lavement produit une infinité d'autres bons effets, parce qu'il n'y a presque aucune partie qui ne reçoive quelque soulagement d'un clystere, par la correspondance que toutes les parties ont avec le bas ventre, lequel étant dégagé de ses impuretez donne la liberté aux autres parties de se décharger des humeurs qui leur sont inutiles.

L'on en compose de differentes manieres, comme nous avons dit parlant des maladies, selon qu'on veut traiter un Cheval ; ceux qui viennent le plus souvent en usage sont les ramollitifs, qu'on appelle des lavemens ordinaires : on fait une décoction avec mauve, guimauve, violettes, mercurialle, parietaire, & branca ursina, faisant boüillir deux ou trois poignées de chacune des herbes susdites dans trois pintes & demie d'eau, avec deux onces d'anis concassé en hyver ; si c'est en Esté on y peut ajoûter pour rafraîchir les semences de concombres, citrouilles, courges & melons, & une once ou deux de policreste ; l'on coule le tout, & selon l'intention que l'on a, l'on ajoûte quelque électuaire, particulierement le catholicum pour les Chevaux, qui est décrit au Chapitre CXXXVIII. de la premiere Partie, ou miel, ou autres choses.

La biere est une décoction toute faite, dans laquelle on peut faire boüillir deux onces scories de foye d'antimoine en poudre, ou bien si on veut des purgatifs, comme la coloquinte, le séné, ou autre, selon qu'on aura dessein de purger ; & aprés avoir coulé le tout, l'on dissoudra dedans des électuaires, ou ce qu'on jugera à propos.

Nous donnerons ici des modeles de toutes sortes de lavemens, pour la facilité de ceux qui ignorent ces compositions.

Clistere carminatif.

Pour chasser les vents du corps d'un Cheval, on fait des clisteres carminatifs, avec quelques herbes émolliantes, ausquelles on ajoûte de l'origan, du colament, des fleurs de melilot, & de camomille, de chacune deux poignées, avec une once & demie de policreste en

poudre : on fait cinq chopines de décoction, on la coule, puis on y ajoûte un quarteron de bonne huile laurier, & si on veut au lieu de l'huile laurier, deux onces de catholicum pour les Chevaux, ou de l'électuaire de bayes de laurier une once & demie, on compose du tout un lavement qu'on donne au Cheval : & au lieu de l'électuaire de Baccis, on peut prendre deux onces d'huile d'anet, ou bien une chopine de vin émetique, au lieu de l'un & de l'autre.

Il y a plusieurs autres manieres de composer des clisteres carminatifs, desquels nous avons déja donné la description dans diverses maladies, ausquelles ils sont propres, particulierement où il est traité des tranchées causées des vents.

Lavement purgatif.

Faites une décoction ordinaire avec les herbes émolliantes, & le policreste, dissolvez dans deux pintes de colature, & chopine d'urine de vache, du catholicum pour les Chevaux deux onces ; demie livre de miel mercuriel, & si vous voulez augmenter sa vertu purgative, mettez parmi une chopine d'infusion de foye d'antimoine, comme nous l'avons enseigné : ce qu'on appelle vin émetique.

Composition du Miel Mercuriel.

Comme ce miel est trés-necessaire pour purger les Chevaux avec les lavemens, & qu'il entre dans beaucoup d'ordonnances, nous en enseignerons ici la composition ; prenez trois livres de suc de mercuriale épuré, & quatre livres de miel, mêlez & faites cuire le tout en écumant, jusqu'à ce qu'il devienne en consistance de syrop, il détergera & purgera mis dans les lavemens, & l'on en met demie livre, ou plus si on le juge à propos. Les Livres sont pleins des vertus du miel mercuriel qui sont en nombre, lisez du Renould, Baudron, la Framboisiere, &c.

Vous notterez que quand on veut bien purger un Cheval par des lavemens, il n'y faut rien ajoûter de gras, car les huiles & graisses s'attachent aux parois des intestins, & empêchent l'effet des purgatifs ; au contraire on y ajoûte du sel commun, du sel gemmé, du policreste, & de l'urine toute chaude, le tout picotte & irrite la faculté expultrice ; c'est pourquoi les Mareschaux de Village font des lavemens avec de l'eau où on a dessallé la moruë, ou les harans, qui ne coûte gueres & est salée, a usi fait beaucoup vuider ; on peut pour rendre un lavement purgatif faire infuser dans la décoction toute la nuit une once de sené, ou bien une ou deux pommes de coloquinte coupées fort menu, & faire prendre à ces drogues un boüillon avant

CHAP. LXV. de couler le tout qui sera pour un lavement.

Lavement pour appaiser un grand battement de flanc.

Il faut prendre les herbes ordinaires des décoctions, mettre parmi une ou deux onces de policreste en poudre, & dans deux pintes de decoction y ajoûter une demie livre de miel violat, & deux, trois ou quatre onces de catholicum des Chevaux, pour les lavemens du Chapitre CXXXVIII. de la premiere Partie, & donner le tout tiede au Cheval.

Clystere astringeant.

Prenez une pinte & demie de l'eau où les Forgerons trempent leur fer chaud, faites boüillir dedans deux poignées de plantin, de *centinodium*, de *tapsus barbatus*, coulez cette décoction, mêlez parmi une pinte & demie de lait, dans lequel vous aurez éteint six ou sept fois de petits cailloux ardens, puis y ajoûtez bol fin, & amidon de chacun deux onces, & demie douzaine de jaunes d'œufs; on peut se servir des graines d'ozeille & de pavot blanc, de l'huile rosat, & de l'huile de coings, & plusieurs autres, & du tout faire un lavement plus ou moins fort, selon l'intention que vous avez.

Clystere anodin.

Le lavement anodin est celui qui appaise la douleur par une temperature familiere qu'il a avec la nature des parties.

Prenez trois chopines de lait & une pinte d'eau, mêlez parmi une livre de farine de lin, qu'il faut bien délayer, & la mie d'un pain blanc d'un sol, avec fleurs de camomille & de melilot; faites boüillir le tout cinq ou six boüillons, passez par un double linge, & l'exprimez bien fort, dissolvez-y une demie douzaine de jaunes d'œufs, quatre onces d'huile rosat ou violat, demie livre de beurre; & si vous avez de la moëlle de cerf à la place du beurre, elle sera meilleure, ou graisse de canard, d'oye ou de poule.

On pourra faire un lavement anodin avec du boüillon de tripes, y ajoûtant les herbes & dissolvant les anodins ci-devant dits.

Lavement Diuretique.

On appelle diuretique ce qui fait vuider les eaux & serositez contenuës dans le corps par les urines, vous ferez boüillir les cinq racines aperitives: sçavoir d'ache, de fenoüil, d'asperge, de persil & de ressort, & de l'orge à poule, avec les herbes émolliantes, & puis passerez le tout & mettrez fondre dedans deux onces de selprunelle,

autrement

autrement cristal mineral, ou plus à propos une once & demie de policreste en poudre, demie livre de therebentine, qu'il faut démêler avec trois jaunes d'œufs, puis vous ajoûterez un électuaire; comme le catholicum ou diaprunis environ trois ou quatre onces, & chopine de vin émetique, qui fera plus pisser que tous les diuretiques Galeniques. CHAP. LXV.

On pourra composer plusieurs autres lavemens par la connoissance que nous avons donnée des simples, & de la maniere de s'en servir: par exemple lorsqu'on veut purger la bile, on met dans les lavemens les électuaires qui purgent la bile, & ainsi des autres pour purger les autres humeurs, tant des simples que des électuaires, mis en lieu & ordre.

Vous trouverez à la premiere Partie dans le Chapitre de la seconde espéce de tranchées, une huile carminative & purgative pour mettre dans les lavemens, laquelle est excellente, & un Catholicum fait exprés pour les Chevaux, décrit à la premiere Partie.

La maniere de donner un lavement à un Cheval.

LES Maréchaux ne donnent aux Chevaux qu'une pinte ou trois chopines de décoction pour un lavement, aussi ne font-ils pas grand effet, car outre qu'ils sont en trop petite quantité de liqueur, ils épargnent les drogues, & n'y mettent ordinairement que de l'eau & du sel, du miel & de l'huile; ce n'est pas que si on les vouloit payer comme ils le desirent, ils ne les fissent peut-être bons; mon sentiment est qu'il y faut jusqu'à deux & trois pintes de décoction, à moins de cela, ils lavent & humectent peu, car comme un Cheval boit dix fois plus qu'un Homme, & qu'on luy donne pour purgatif vingt fois la dose d'un Homme, il s'ensuit qu'aux lavemens il faut augmenter à proportion. CHAP. LXVI.

Le lavement préparé de la sorte ne se doit donner qu'aprés avoir fait vuider la fiente du Cheval; en fourrant la main bien grasse dans le fondement, prenant bien garde de ne point offenser le boyau avec les ongles: ou bien y mettre gros comme un œuf de poule, de savon, le frottant d'huile pour le faire entrer dans le fondement, une demie heure aprés le Cheval se vuidera sans lui mettre la main dans le fondement: ayant tiré ou fait vuider les excremens comme j'ay dit, on situë le Cheval la tête en bas & la croupe en haut, on introduit la corne dans le fondement, puis on jette petit à petit le lavement par la corne, prenant garde qu'il ne soit que tiede quand le Cheval le reçoit; si le lavement demeure dans la corne sans vouloir entrer, on fait remuer la langue au Cheval, & on frappe sur le roignon doucement avec la

CHAP. LXVI. main platte ; puis on remet le Cheval bridé à l'écurie sans le mouvoir, contre la pratique ordinaire ; car ils promenent les Chevaux avec un lavement dans le ventre.

Il est encore à propos avant que de donner un lavement à un Cheval qu'il n'ait mangé de deux heures, & qu'il ne mange qu'aprés l'avoir rendu, ou une heure aprés la prise.

On doit donner les lavemens aux Chevaux autant qu'on le peut avec une siringue comme aux Hommes, mais il faut qu'elle soit capable de les contenir, & que la canule ait un trou gros comme le doigt: cette methode est meilleure qu'avec la corne, car l'on expedie plus promptement, & le Cheval le reçoit mieux & sans bouger de l'écurie: comme il s'agite moins aprés l'avoir receu, il a moins d'occasions de le vuider trop tôt ; & cette methode est fort en usage présentement, & avec raison, puisque c'est la seule qui soit bonne.

Ceux qui font promener un Cheval aprés avoir pris un lavement, l'obligent à le rendre trop promptement, contre l'intention qu'on doit avoir de le faire garder assez long-temps. Il sert de peu de boucher le derriere avec du foin, car il ne l'empêcheroit pas de le rendre si le Cheval en a envie, & s'il le pouvoit garder une heure entiere, ce seroit d'autant mieux.

Les purgatifs ordinaires qui entrent dans les lavemens, sont le Diaprunis solutif, l'Elect. Psillo, le Diafenic, la Benedicte laxative.

L'on ne met que deux onces de ces électuaires dans un lavement, au plus quatre, & il le purgera trés-peu ; si vous avez intention de le purger, il en faut sept ou huit onces, ce que les Apoticaires ne donneront pas avec peu d'argent, à moins que ce ne soient des drogues éventées, ou composées peu fidellement ; c'est pourquoy il est bon d'ajoûter au lavement, quand on a dessein d'évacuer, une chopine de vin émetique : ce qui fera plus d'effet & moins de dépense ; ou du sel policreste, ou des scories de foye d'antimoine, de l'urine d'un Homme en santé, ou d'une vache si on est en un lieu commode ; ou comme j'ay déja dit, mettre infuser une once de sené dans la decoction, comme aussi une pomme ou deux de coloquinte coupée menu, & une once & demie de policreste ou des scories autant.

Outre les lavemens que je viens de prescrire, il y en a nombre d'autres dans ce Livre, appropriez aux diverses maladies, vous y pourrez avoir recours si vous en avez besoin. Je ne repeteray point icy les endroits où l'on les trouvera, car il est si facile d'en composer qu'il ne vaut pas le soin de les aller chercher.

Les lavemens sont d'une si grande utilité pour conserver la santé aux Chevaux, & les guerir de leurs maladies, que nous n'avons au-

cun remede qui les égale ; car un lavement dans de certains momens sauvera la vie à un Cheval, mais il les faut au moins de deux pintes, la fiévre & le grand battement de flanc ne reçoivent gueres de soulagement que par les bons lavemens souvent réiterez, au moins on est assuré que s'il ne profite pas sensiblement, il soulage; & jamais lavement fait dans l'ordre n'a fait de mal, étant donné à un Cheval. CHAP. LXVI.

De la saignée des Chevaux, &c. de son utilité.

CHAP. LXVII.

LA nature se trouvant oppressée d'un mal violent, souvent sans autre secours que de ses propres forces, se décharge du fardeau qui luy est nuisible, tantôt par le flux de ventre, tantôt par le flux d'urine, quelquefois par les sueurs, d'autres fois peu à peu par insensible transpiration; mais il arrive aussi qu'elle se délivre de son mal par une grande perte de sang; c'est ce qui oblige les Medecins de suivre pas à pas les traces de la nature, & de procurer tantôt une évacuation, tantôt une autre, selon la qualité de l'humeur qui péche, & selon le lieu où elle croupit. Il est certain qu'il n'est point d'évacuation si présente, si facile, si agreable, & si fructueuse que la saignée, elle se fait par une incision de veine, qui donne passage libre au sang de sortir. Nous n'entendons pas icy par ce mot de sang cette quatriéme humeur choisie & temperée: comme la lancette ne choisit pas, il faut entendre toute la masse du sang qui est contenuë dans les veines & dans les arteres, cette masse se conserve quelquefois dans cet état qui fait le temperament sanguin sans dégenerer en bile, pituite ou melancolie, & ne laisse pas de pécher en quantité, & d'être sujette à l'inflammation & à la pourriture, & de couler trop lentement, ou de se porter avec précipitation sur une partie, & la surcharger, c'est de-là d'où se prennent toutes les raisons & indications de la saignée.

Avant de dire les raisons qui nous obligent à la saignée, j'expliqueray icy en peu de paroles comme se fait le sang dans le corps des animaux, selon la plus probable & la plus belle opinion, quoyqu'appellée nouvelle par beaucoup de vieux Medecins, j'ay crû satisfaire à la curiosité de bien des gens en inserant dans cet endroit cette opinion, laquelle est fondée sur beaucoup d'experiences les plus convaincantes du monde. Pour comprendre comme se fait le sang, il faut être instruit que la substance du corps du Cheval est sujette à une continuelle dissipation, à cause de la chaleur naturelle qui agit sans cesse contre son humide radical; c'est pourquoy la nature pour reparer cette diminution de sa propre substance, a donné aux animaux

CHAP. LXVII.

un appetit naturel qui excite l'appetit animal; car dans la faim les parties s'entresuçant & tirant leur aliment les unes des autres, il se fait une divulsion, & par conséquent un sentiment qui ne leur donne point de repos, que cet appetit ne soit assouvy : dans cet état ils prennent des alimens, ils les coupent, ils les mâchent avec les dents, puis ils les petrissent par le moyen de la salive, & les jettent avec la langue dans le ventricule, pour y être cuits & convertis en une liqueur blanche appellée chyle. La faim animale étant rassasiée, & les bréches étant reparées, qui étoient faites par l'abstinence, l'orifice inférieur de l'estomac s'ouvre & laisse couler le chyle dans les menus boyaux, d'où il est succé par une infinité de veines blanches, pour leur blancheur dites lactées, qui sont répanduës dans tout le mesantere, portant le chyle dans deux reservoirs de la grosseur d'un œuf de poule, scituez au milieu du même mesantere entre les deux productions du diaphragme, & couchez sur les vertebres des lombes : de ces reservoirs sortent deux canaux qui s'appellent toraciques, à cause de leur situation, ou Chilidoques à cause de leur usage, l'un est au côté droit, l'autre au côté gauche, & gros comme une grosse plume à écrire, ils sont le long de la grande artere couchez sur le corps des vertebres du dos, & montant jusqu'aux souclaviers, y laissent couler le chyle parmy le sang, qui revient du cerveau se jetter selon l'ordre de la circulation dans le ventricule droit du cœur pour y être changé en sang, d'où ensuite il est poussé dans les poumons par la veine arterieuse; lorsque le cœur se comprime des poulmons, il est rapporté au ventricule gauche, par l'artere veneneuse qui a des anastomoses avec la veine arterieuse, là il est élabouré & rendu plus parfait, puis envoyé en la grosse artere, d'où il coule dans toutes les parties du corps afin de les nourrir : Voilà succintement la déduction de la nouvelle opinion de la sanguification, venons maintenant aux raisons qui peuvent nous obliger à la saignée.

La premiere raison qui nous oblige à saigner un Cheval, est la plenitude, qui n'est autre chose qu'une quantité de sang immoderée & excessive : il y en a de deux sortes; l'une lorsque les vaisseaux sont si pleins de sang, qu'à peine peuvent-ils le contenir sans se crever : l'autre est, lorsqu'il y a plus de sang qu'il ne faut pour l'entretien des parties, & que si la nature ne se peut regir, *omne enim nimium naturæ inimicum:* quoiqu'il n'y ait pas de crainte de rupture de veine, il ne laisse pas d'oppresser le corps, & de l'échauffer.

La seconde raison, est la chaleur du sang, qui petille dans les veines; la saignée le rafraîchit, & en appaise le boüillonnement.

La troisiéme raison qui nous oblige à saigner, c'est pour ôter les

humeurs corrompuës dans les veines, qui par leur pourriture ne peuvent produire que de mauvais effets, la nature étant soulagée par cette évacuation, digere plus facilement le reste. CHAP. LXVII.

La quatriéme raison, est lorsque le sang n'a pas la liberté de couler & de se porter librement dans ses canaux, la saignée luy donne du jour, & facilite son mouvement.

La cinquiéme raison, est pour faire revulsion en détournant ce qui coule d'une partie à l'autre avec impetuosité, & en trop grande abondance, l'on tâche d'en suspendre le cours, ou d'en procurer un tout contraire.

La sixiéme & derniere raison de la saignée, est de soulager une partie qui se trouve chargée de sang, ce qui se fait en saignant la partie affectée.

Encore que la masse du sang, qui comprend tout ce qui est contenu dans les veines, dégenere en bile, pituite ou melancolie, on ne laisse pas de tirer du sang; car s'il est bilieux, il a besoin de rafraîchissement; pour lors on en tire peu & souvent.

Si les veines étoient pleines d'un sang melancolique, il est besoin de saigner en petite quantité, & rarement pour faciliter le cours du sang trop épais.

Si le sang est pituiteux, crud, lent & froid, il faut moins tirer de sang qu'en aucune autre disposition.

La saignée a aussi ses incommoditez quand elle est faite mal à propos, car elle fait résolution des esprits, qui sont la source de la force & de la chaleur naturelle, elle ôte aussi l'aliment ordonné pour la nourriture des parties, d'où vient qu'il faut consulter les forces pour sçavoir si elles peuvent supporter la saignée, & voir si le Cheval est fort extenué, pour lors il auroit plus de besoin de se réparer que de perdre son sang.

La saignée est trés-necessaire pour la précaution à tous les Chevaux qu'on nourrit bien & qu'on travaille peu : on la fera deux fois l'année pour les garantir des maladies qui viennent de cette plenitude qui leur est à charge.

La saignée est fort profitable pour la guerison des fiévres, pour le farcin, pour la galle, les heurts, les coups, les fluxions sur les parties, excepté en celles des yeux, pour la forbure, vertige, maux de tête, & pour une infinité d'autres maladies.

Il y a quelques Auteurs qui n'approuvent pas la saignée par précaution, disant que si on l'obmettoit dans le temps qu'on a de coûtume, on causeroit quelque maladie au Cheval, & disent qu'il ne faut tirer du sang au Cheval par précaution que du palais. *Philippe*

Chap. LXVII. *Scacco* dans son Traité *di Mescalzia*, est de ce sentiment.

Puisque la saignée guerit plusieurs maladies, l'on ne peut douter qu'elle ne soit utile pour préserver des mêmes maladies : si vous l'obmettez dans un temps accoûtumé, vous avez tort de le f ire, si le Cheval est pesant, trop nourry, & peu en exercice, autrement vous n'y êtes pas obligé.

En quel temps il faut saigner un Cheval.

Chap. LXVIII. PERSONNE ne revoque en doute qu'il n'y ait des temps dans l'année où une humeur domine plus qu'en un autre : par exemple, chacun convient qu'au printemps c'est le sang qui domine, en été la bile, en automne la melancolie, & en hyver la pituite : ce qui se fait dans le cours d'une année, se renouvelle de six heures en six heures, qui est le temps qu'il faut pour faire la circulation du sang, comme une infinité d'experiences ont fait connoître. Et pour l'expliquer briévement, on a remarqué que le cœur bat environ quatre mille fois en une heure : ce mouvement ou battement de cœur est nommé diastole, & sistole ; comme qui diroit dilatation & compression. Pour chaque diastole le cœur attire à peu prés demie dragme de sang des veines, & par chaque sistole il en renvoye autant dans les arteres ; le tout bien calculé le Cheval aura environ cinquante livres de sang, lequel passera par les deux ventricules du cœur environ dans six heures, en coulant de ses veines dans les ventricules, & des ventricules dans la grosse artere, & en chaque tour ou circulation que le sang fera, l'une des humeurs sera prédominante, en la maniere que j'expliqueray tout à l'heure.

Depuis la minuit jusqu'à six heures au matin, c'est le sang qui domine; depuis six heures jusqu'à midy, c'est le flegme ; depuis midy jusqu'à six heures au soir, c'est la bile ; depuis six heures du soir jusqu'à minuit, c'est la melancolie : ce que je viens d'avancer semble un vain discours sans fondement ; mais vous pouvez vous en éclaircir par une experience facile en cette maniere.

Tâchez à reconnoître le temperament de vôtre Cheval, & supposons qu'il soit bilieux, tirez-luy du sang depuis midy jusqu'à six heures du soir, c'est-à-dire, environ les quatre heures du soir, vous reconnoîtrez que comme vous avez fait l'évacuation dans un temps où la bile prédominoit, vous aurez évacué beaucoup de bile, qui vous fera connoître la verité de ce que j'avance, car ce sera presque pure bile : que si vous tiriez du sang au même Cheval environ à quatre heu-

res du matin qui sera le temps où le sang prédomine, vous trouverez son sang beau & peu mêlé avec la bile, & ainsi des autres humeurs.

Ce changement dans le sang est une marque assurée de sa circulation, & en effet s'il n'avoit ce mouvement il se corromproit de même que les eaux qui ne coulent pas, & qui sont arrêtées dans quelque parties du corps, qui sont cause par leur corruption de l'origine de beaucoup de maladies; le sang se corromproit d'autant plus facilement, qu'il a en soy les principes de corruption, la chaleur & l'humidité.

Posé ce fondement, n'est-il pas fort avantageux d'évacuer l'humeur qui nuit, ou cause quelque maladie au Cheval; on le fera sans doute par cette observation, en saignant dans le temps que l'humeur qu'on veut évacuer domine en plus grande abondance dans les veines; & tout au contraire la saignée luy nuira si on la fait dans un autre temps; parce qu'on évacuera une humeur qui ne pêchera pas en qualité ny en quantité: il est donc de la derniere conséquence de bien observer le temps & l'heure à laquelle il faut tirer du sang à un Cheval.

Il est à notter que la circulation n'étant pas réglément de six heures, à cause du principal temperament du Cheval, qui peut-être sera flegmatique, & en ce cas elle excedera six heures, s'il est bilieux elle sera faite à moins de six heures, & ainsi des autres. Pour donc empêcher qu'on ne s'y trompe, j'ay ordonné la saignée quatre heures aprés que l'humeur qui doit dominer dans la circulation aura changé: par exemple, au bilieux à quatre heures du soir, & cela afin de n'y être point trompé, & faire une saignée qui soit utile au Cheval.

Je pose donc pour une régle infaillible que le Cheval sanguin doit être saigné à quatre heures du matin, le flegmatique ou pituiteux à dix heures du matin, le bilieux ou plein de feu à quatre heures du soir, & le melancolique à dix heures du soir; & si jusqu'à présent vous avez fait faire souvent des saignées qui ont produit de méchans effets, c'est manque d'avoir sceu ces observations.

La saignée se doit faire au croissant de la lune, & jamais lorsque la lune est dans le signe du Lion ♌ ou de Taurus ♉, lorsque la saignée se fait au col, si c'est en un autre endroit, jamais il ne faut saigner la partie qui est dediée à quelque signe, lorsque la lune est dans ce signe; par exemple aux ars lorsque la lune est en Gemini. ♊

La saignée se doit faire un jour clair & serein, sans nuages ny broüillards, car les veines étant vuidées par la saignée, attirent d'abord dans leur capacité l'air qui est cet esprit universel: s'il est pur & net, il ne sera pas en danger qu'il altere le flanc, au contraire il le remplira d'atomes purs qui le rectifieront; au contraire s'il est humide, ce sera mettre dans le sang des serositez nuisibles, desquelles souvent les

CHAP. LXVIII. veines abondent : de plûs que la lune ne ſoit pas oppoſée au ſoleil, c'eſt-à-dire pleine lune, ny conjointe, qui eſt nouvelle lune, ny en quarré, qui eſt un quartier ; dans ces temps la ſaignée eſt nuiſible.

Sans vouloir faire le capable, je puis vous aſſeurer qu'avant d'avoir fait ces obſervations, j'ay tiré du ſang à des Chevaux qui ont failly à perdre la vie par une ſeule ſaignée, & que depuis j'ay fait faire des ſaignées qui leur ont manifeſtement ſauvé la vie pour les avoir fait faire dans le temps qui étoit néceſſaire.

J'eſpere qu'ayant ouvert ce chemin, quelque Curieux pénetrera plus avant, & que fondé ſur la véritable opinion qui tient pour la circulation du ſang, il découvrira au Public des ſecrets qui ont été ignorez juſqu'à préſent.

J'oubliois à dire qu'il ne faut jamais tirer du ſang dans les Solſtices, ny dans les Equinoxes ; ce ſont des temps où la nature eſt comme ſouffrante, & attendant quelque criſe ou quelque effet extraordinaire ; il ne la faut point troubler, car il en peut arriver de grands accidens, non ſeulement le propre jour, mais deux jours avant & aprés. Que ſi vous connoiſſez bien le temperament de vôtre Cheval, obſervez de le ſaigner s'il eſt ſanguin, quand la lune ſera dans les ſignes de terre, qui ſont le Taureau ♉, la Vierge ♍, & le Capricorne ♑ ; s'il eſt colerique, ſaignez-le lorſque la lune eſt dans un ſigne d'eau, tel que le Cancer ♋, le Scorpion ♏, ou les Poiſſons ♓ ; s'il eſt melancolique, ſaignez-le la lune étant dans un ſigne Aërien ; tel que ſont Gemini ♊, Libra ♎, & Aquarius ♒, les Gemeaux, la Balance & le Verſe-eau ; s'il eſt flegmatique, ſaignez-le la lune étant dans un ſigne de feu, qui ſont le Belier ♈, le Lion ♌, & le Sagitaire ♐. J'ay ajoûté cette circonſtance pour les Curieux qui s'en trouveront fort bien.

Des endroits où l'on ſaigne le Cheval.

CHAP. LXIX. QUAND on ſaigne les Chevaux par précaution, il faut ſi l'on peut ſaigner les jeunes au quatre ou au cinquiéme de la lune, & les vieux au-delà du plein de la lune.

Il ne faut ſaigner les jeunes Chevaux que le moins qu'on peut, non plus que les vieux : J'en dis de même des Chevaux qui rendent les alimens ſans être cuits & digerez, comme ſont ceux qui ont beaucoup d'avoine entiere dans leur fiente, ſi ce n'eſt que le Cheval avalle l'avoine ſans la mâcher, comme ſouvent il arrive à beaucoup de Chevaux,

Il ne faut pas ſaigner les Chevaux froids & pleins de flegmes, ny ceux qui travaillent en pays trés-froid, non plus que dans les grandes chaleurs & dans les grands froids, parce qu'en ce temps, les corps ont plus beſoin d'être fortifiez que d'être affoiblis. CHAP. LXIX.

Il y en a qui obſervent exactement, & font trés-bien lorſqu'on eſt maître du temps, & que c'eſt par précaution, de ne vouloir pas ſaigner un des membres dedié à un des ſignes du Ciel, lorſque la Lune y entre, parce qu'en ce temps-là cette partie abonde en humidité, ce qui luy pourroit cauſer quelque fluxion : & pour ſçavoir quels membres ſont dediez à certains ſignes, le Belier qui eſt notté de cette façon dans l'Almanach & ailleurs ♈ gouverne la tête ; le Taureau ♉ gouverne le col & le goſier ; les Gemeaux ♊ gouvernent les bras & les canons ; le Cancer ♋ gouverne le poitrail ; le Lion ♌ gouverne le cœur ; la Vierge ♍ gouverne le ventre & les boyaux ; la Balance ♎ gouverne & eſt dediée au dos & aux roignons ; le Scorpion ♏ eſt dedié à la nature des Chevaux ou Cavales ; le Sagittaire ♐ eſt dedié aux cuiſſes ; le Capricorne ♑ eſt dedié aux genoüils & aux jarrets ; le Verſeau ♒ eſt dedié aux os des jambes & canons ; les Poiſſons ♓ ſont dediez aux pieds de devant & de derriere.

Sans avoir égard à ces obſervations dont les fondemens peuvent être conteſtez, lorſqu'il y a neceſſité on ne laiſſe pas d'agir ſans conſulter les Conſtellations, quoique ſans une preſſante neceſſité il ne faille pas le faire.

Les Chevaux ont grand nombre de veines par tout le corps, comme on pourra voir dans l'Anatomie *del Segnior Carolo Ruini* imprimée à Veniſe.

Mais l'on ſaigne ordinairement aux veines jugulaires, qui ſont aux deux côtez du col prés du gozier, on y ſaigne par précaution, & jamais ce ne doit être que quand la Lune eſt en Taurus ; avec cette obſervation autant qu'on la peut faire, on peut y ſaigner pour pluſieurs maladies, comme nous avons dit, ſçavoir pour le farcin, la galle, les maux de repletion, & pour pluſieurs autres.

L'on ſaigne aux temples ou larmiers pour les maux des yeux cauſez par accident, ſi la Lune n'eſt pas dans Aries, il faut que ces maux ſoient des coups, morſures & heurts, on doit ſaigner en cet endroit avec la lancette

Sous la langue pour les maux de tête, Chevaux dégoûtez & échauffez de travail, pour tranchées & avives ; on a une petite lancette exprés pour ſaigner en cet endroit.

On ſaigne au travers des nazeaux ſans s'attacher à rencontrer la veine, en les perçant avec un poinçon ou une haleine, pour les tran-

CHAP. LXIX. chées & avives, & pour un Cheval fort échauffé d'avoir excessivement couru.

Au milieu du palais entre les cros d'enhaut, lorsqu'un Cheval est dégoûté, on saigne en cet endroit avec la lancette plus proprement qu'avec la corne ; on dit communément donner un coup de corne : elle est bonne pour les Chevaux tristes, harassez & échauffez.

Cette saignée au palais est pratiquée avec beaucoup de succez par des personnes qui ne sçavent pas pourquoy ils la font ; tous les premiers Mardis de la Lune, ils donnent à leurs Chevaux un coup de corne, & font recevoir le sang dans une mesure de son, que le Cheval mange, & on voit ces Chevaux-là profiter à merveille ; je n'en sçay point de raison, la seule experience m'a fait voir que la methode est assez bonne, quoyque j'en ignore la cause.

S'il arrive que le Cheval perde trop de sang par cette saignée, il faut lever la tête au Cheval, attachant une corne aux pinces, comme pour donner un breuvage, d'abord le sang s'arrêtera de luy-même.

J'ay veu mourir un Cheval d'un coup de corne, auquel on ne put arrêter le sang, ny avec du vitriol, ny avec un bouton de feu, ny avec quoyque ce soit ; le Cheval perdit tout son sang & mourut : j'ay appris depuis un remede qui l'auroit sauvé, & qui n'est qu'une bagatelle ; prenez la moitié d'une coque de noix, & appliquez sur l'ouverture de la saignée le vuide de la noix, pressez-la avec le doigt, & le tenez fortement contre le mal un quart d heure, la coquille s'y attachera, & asseurément le sang s'arrêtera, ce que tous les remedes n'auront pû faire.

On saigne aux ars pour les efforts d'épaules trés-rarement, & même quand la galle est en ces parties-là, pourveu que la Lune ne soit pas dans les signes des Gemeaux ♊, & de Cancer ♋ ; en autre temps quand on pratique cette saignée, c'est avec les flammes.

Aux pâturons pour les entorses, maux de jarret & de genoüil, prenant garde que la Lune ne soit dans le Verseau ♒, on saigne en ces endroits-là avec une flamme ou lancette si on veut.

On saigne en pince pour les solbatures, maux de jambes, enflures de jambes, & nerfs foulez ; si la Lune n'est pas dans les Poissons ♓, on saigne icy avec le boutoir & la renette.

Aux flancs pour tranchées, maux de ventre, & par fois pour le farcin, observant que la Lune ne soit pas dans la Vierge ♍, on saigne en cet endroit avec la lancette.

Au plat des cuisses, pour heurts & efforts des hanches, prenant garde que la Lune ne soit pas dans le Sagitaire ♐, on y saigne avec les flammes.

A la queuë, pour la fiévre & la pousse, mais il faut observer que la Lune ne soit pas dans le Scorpion ♏, on saigne icy avec une longue lancette. CHAP. LXIX.

Quand on saigne un Cheval, il faut faire une grande ouverture à la veine, afin d'évacuer le sang le plus épais & terrestre ; quand elle est petite, il ne sort que le plus subtil, & la saignée nuit plus qu'elle ne profite.

J'ay fait ces observations des signes qui sont bonnes, au cas que le mal vous donne le temps de choisir le moment que vous voulez pour la saignée ; mais si le mal presse, il n'y a ny signe ny constellation qui doive empêcher la saignée.

Des précautions qu'on doit observer pour la saignée.

LE jour qu'on veut saigner le Cheval, on doit non seulement encore le laisser en repos, mais le jour auparavant & le jour d'aprés. CHAP. LXX.

Le jour de la saignée doit être beau & serain, comme je l'ay dit, & dans le croissant de la Lune, s'il est jeune, & passé le plein s'il est vieux : & en outre avoir eu le soin que vôtre Cheval soir bridé dés le matin, & sans boire, & même sans l'étriller, de crainte de remuer & d'agiter trop les esprits ; aprés on tire avec des flammes qui doivent être fort larges, environ trois livres de sang, & on le laisse bridé deux heures aprés.

Les Allemans font courir leurs Chevaux avant la saignée, pour faire, disent-ils, mêler le mauvais sang, qui est comme la lie, & le tirer pêle mêle avec le bon ; mais ils se trompent, parce que le sang est rempli d'esprits, qui agitez & émûs par cette course, d'abord qu'on ouvre la veine sortent en abondance, avec le sang le plus subtil, & la saignée faite de cette maniere est plus nuisible que profitable.

Si ceux qui pratiquent de faire courir leurs Chevaux avant la saignée étoient persuadez de la circulation du sang, ils ne seroient pas dans cette erreur, de croire que le sang est dans les veines avec la même tranquillité que le vin qui est dans un tonneau, duquel la lie est au fond, & seroient assurez que toute la masse du sang circule, aussi-bien le subtil comme le plus épais ; puisque le sang le plus épais sort comme le subtil, sans qu'il soit besoin d'agitation pour l'y obliger, & au contraire comme nous l'avons expliqué.

Ceux qui aiment les Chevaux les font manger du son le jour avant la saignée, le jour d'icelle, & celuy d'aprés, & ils doivent ces trois

CHAP. LXX. jours demeurer en repos, ou tout au moins celuy de la saignée & manger du son ce jour-là.

En tirant du sang vous devez en regler la quantité, selon que le Cheval est grand mangeur, & selon que les veines sont pleines & tenduës, & selon l'impetuosité qu'il sort, ayant égard à la grandeur de la maladie, aux forces, à l'âge & à la saison.

C'est une maxime generale, que sans de trés pressantes raisons il ne faut point faire de grandes évacuations, parce qu'il se fait une trop grande dissipation d'esprits dont le Cheval est affoibly; & les fonctions ne se font pas si bien, & il se forme des cruditez qui sont la racine de plusieurs sortes de maladies.

Pour juger de la quantité & de la qualité du sang.

CHAP. LXXI. QUOIQUE ce ne soit pas la pratique ordinaire des Maréchaux, de recevoir le sang du Cheval dans quelque vaisseau, quand on luy ouvre la veine, il est pourtant trés-necessaire, afin qu'on puisse juger de sa quantité, & ensuite de sa qualité.

Quand on a ouvert la veine au Cheval, au lieu de laisser tomber le sang à terre, il faut le recevoir dans un vaisseau propre, duquel on aura mesuré la contenuë auparavant, pour sçavoir combien il contient de livres d'eau, pour tirer autant de livres de sang dans le même espace; par exemple, on voit l'espace qu'occupent deux pintes d'eau, le même espace sera remply par quatre livres de sang, car une chopine d'eau pese une livre; ayant tiré la quantité de sang qu'on a dessein d'évacuer, on le laissera figer pour juger de sa qualité: quoique le sang soit plus leger que l'eau, la différence est de si petite conséquence, qu'il ne faut pas s'y arrêter.

On observera en saignant si le sang fluë doucement & lentement sans aucune impetuosité; & s'il adhere aux doigts en le maniant, c'est un signe qu'il est visqueux & propre à engendrer des obstructions: il faut souvent saigner le Cheval, car ce sang est une marque de repletion.

Le sang qui écume fort, receu dans une distance mediocre, témoigne chaleur & agitation d'esprits, & l'on infere de-là qu'il est échauffé ou de nourriture superfluë, ou de travail violent, ou que le Cheval est d'un temperament vigoureux; à ces Chevaux on doit réiterer la saignée, pour le moins deux fois l'année par précaution.

Quand le sang se congele tôt & facilement aprés être tiré, y ayant grande quantité de fibres, c'est un signe que la substance en est crasse & terrestre.

S'il a peine à se congeler, elle est plus tenuë & subtile.

Si le sang est fort sereux, c'est-à-dire, plein d'eaux, il signifie l'imbecillité des roignons, ou obstructions dans les veines, ou bien que les pores du cuir sont bouchez par quelque crasse faute d'être bien pansé, ce qui empêche l'insensible transpiration & évaporation des fumées, qui sont les excremens de la derniere coction qui se fait dans l'habitude des parties.

Le sang qui est jaune en sa superficie, & noir au-dessous, témoigne être échauffé, & que la bile prédomine.

Le sang plein de flegme & d'eau, dénotte un Cheval de complexion froide & humide, & qu'il ne doit gueres être saigné sans necessité.

Le sang plombé & de couleur de terre, dénotte que le Cheval est melancolique, & qu'il faut saigner. Le sang des Asnes est de la sorte.

En un mot, si le sang est bien rouge, il signifie qu'il est bon; s'il est jaune, qu'il est bilieux; s'il est pâle & blanchâtre, qu'il n'est pas cuit, & qu'il est plein de pituite; mais s'il est livide & verdâtre, qu'il est melancolique & terrestre.

Pour bien juger du sang étant reçû dans un vaisseau, il doit être mis en lieu où le soleil ne le desséche point, sans être exposé ny à la fumée, ny au vent, ny à la poussiere, ny à quoi que ce soit qui en puisse ôter le discernement.

Si le sang ne se peut cailler & congeler, il témoigne que le Cheval est plein de mauvaises humeurs, & qu'il a besoin de réiterer la saignée en petite quantité, & d'être purgé pour ôter la cacochyme, c'est-à-dire, les humeurs corrompuës, qui par la putrefaction échauffent le sang des veines, & causent toutes sortes de maladies, c'est le pire de tous; & il ne faut pas saigner abondament ces Chevaux-là, mais peu à peu, & purifier le sang aprés avoir fait préceder les purgatifs.

Quand le sang est gluant & épais, & que le rompant avec les doigts, d'abord il se rejoint & demeure ferme avec bonne couleur, il dénotte plenitude, & ainsi qu'il faut souvent saigner.

Si l'on vouloit goûter le sang, le doux est le meilleur & le plus naturel; s'il est insipide, il sera pituiteux & flegmatique; s'il est amer, il est bilieux & colerique; s'il est acide ou stiptique, il est terrestre & mélancolique; mais s'il est salé, il dénotte une pituite salée.

Il est bon de remarquer lorsque les Chevaux ont un égal besoin de la saignée & de la purgation, qu'il est plus à propos de commencer par la saignée, parce qu'elle rafraîchit, & peut empêcher que la purgation qui échauffe n'enflamme les humeurs.

CHAP. LXXI. Le plus souvent un médicament purgatif émeut les humeurs qu'il n'évacue pas, & si vous saignez d'abord dans cette agitation d'humeurs ébranlées, les vaisseaux attirent d'abord dans leur capacité cette mauvaise humeur ébranlée & non évacuée, qui étant dans les veines, est capable de gâter le bon sang.

La saignée contribuë beaucoup à faire connoître un Cheval, car elle découvre son tempérament, & l'humeur qui prédomine, plus assurément que par un autre indice, ny de poils, ny d'autres choses; même l'on peut juger de sa santé intérieure, & de sa vigueur.

Methode pour maintenir les Chevaux en santé.

CHAP. LXXII. CE n'est pas assez que de guerir un Cheval malade, il seroit plus glorieux & plus utile de l'empêcher de tomber malade; ce que Vegetius dit trés bien, *melius est diligenti studio custodire sanitatem, quam ægritudinibus præstare remedia*; c'est-à-dire, qu'il est plus à propos d'entretenir avec soin la santé des Chevaux, que de les guerir lorsqu'ils sont malades.

Nous avons parlé de l'entretien des Chevaux en voyage, ou quand on est de séjour, des précautions necessaires; mais pour les médicamens dont il faut user pour prévenir les maux, nous n'en avons dit que peu de chose.

Ce même Auteur employe les Chapitres LVII. LVIII. LIX. & LX. à ordonner des breuvages pour donner dans le printemps, dans l'été, dans l'automne, & dans l'hyver, pour conserver en santé les Chevaux toute l'année; mais comme cela est importun, je n'ay pas tenté ny éprouvé ces remedes.

Aprés avoir bien feüilleté les Livres, aprés avoir bien tenté des remedes de diverses façons, je n'en ay point trouvé de meilleur que celuy que je vous propose, il m'a été communiqué par un Lieutenant de Cavallerie Allemande, ce qui m'a obligé de donner son nom à cette poudre. Il étoit si versé dans la cure des Chevaux, qu'il en achettoit de desesperez, où il réüssissoit contre l'esperance des plus experts. Depuis mon retour d'Allemagne, j'ay trouvé le moyen de me servir de l'antimoine preparé pour les Chevaux, avec lequel non seulement j'ay prévenu les maladies, mais je les ay engraissez en peu de temps contre toute apparence, la peau étant attachée aux os: si vous leur faites manger tous les matins dans du son moüillé deux onces de foye d'antimoine en poudre, fait comme je l'ay enseigné cy-devant, pendant une quainzaine de jours, vous préviendrez les ma-

ladies, & mettrez vos Chevaux en état de supporter les plus grandes fatigues, par les raisons que j'ay expliquées au long, parlant de sa composition. Je ne veux pas exagerer les utilitez de cette poudre, mais je puis répondre qu'elle ne m'a jamais trompé, & que c'est le meilleur remede le plus efficace que j'aye vû pratiquer, pour prévenir les maladies des Chevaux, & même pour en guerir un grand nombre : ce sont les veritables moyens pour préserver les Chevaux des maux de tête, ceux qui en ont pris ont été heureusement préservez.

La préparation de la poudre du Lieutenant est difficile ; c'est pourquoy il faut s'adresser à un Apoticaire intelligent & fidele qui la compose, sans y épargner ny peine ny diligence, si vous souhaitez qu'elle soit bien faite, ou faites-la vous-même, ou voyez-la faire, ou soyez certain que celuy auquel vous vous confiez, est fidele. La poudre est telle.

Poudre du Lieutenant préservative & curative de plusieurs maladies.

Cette poudre se doit faire plûtôt en Esté qu'en Hyver : prenez feüilles de sauge & de chardon beni séchées à l'ombre, de chacune trois onces, racine d'aristoloche longue, & feüilles de veronique de chacune deux onces, aussi séchées à l'ombre, mettez-les en poudre assez grossiere, & mettez le tout bien mêlé dans une terrine de grais, ou de terre vernissée, vous les imbiberez avec de bon esprit de vin, & remettrez sur la terrine une autre pour la couvrir, luttez bien les jointures : mettez ces deux terrines au soleil si c'est en été, & en hyver en lieu chaud, comme est la chaleur d'un poësle, ou au four lorsqu'on a tiré le pain.

Quand la poudre sera seche il faudra la reimbiber, avec de nouvel esprit de vin jusqu'à trois fois, & la faire sécher toûjours bien couverte, comme nous venons de dire : en même temps il faut preparer l'autre comme il suit.

Prenez suc de reglisse, racine d'enula campana, & du guy de chêne, ou la zedoire à sa place, de chacune trois onces, de gentiane quatre onces, bayes ou grains de laurier, anis & commin, de chacun deux onces, racine d'angelique de Boheme, deux onces de cruciata, ou morsus Diaboli, si l'on ne trouve l'une de ces deux, prenez de la racine d'esquine deux onces, pilez & mêlez le tout bien en poudre, & le mettez dans une terrine de même que la précedente, pour l'imbiber avec la décoction suivante.

Prenez guy de poirier, de pommier, ou de chêne, & des racines

CHAP. LXXII. de mauves concassées, autant de l'un que de l'autre; puis la moitié autant de l'herbe nommée pulmonaire, ou celle de pas-d'asne fraîche, s'il se peut, faites du tout une décoction avec vin blanc vieil, faites cuire pendant une demie-heure les racines avant les feüilles, puis ayant coulé le tout, imbibez-en vos poudres, en sorte qu'elles soient toutes moittes, puis couvrez la terrine avec une autre bien juste, & luttez les jointures, mettez cette terrine au grand soleil, ou à une chaleur moderée de fourneau, jusqu'à ce qu'elle soit desséchée, ou au four à la sortie du pain, rehumectez-la une seconde fois avec la même décoction, & les laissez sécher de rechef, le tout bien couvert & lutté; à la troisiéme fois imbibez cette poudre avec de l'esprit de vin, puis la laissez sécher toûjours entre deux terrines, & mêlez la premiere poudre de l'autre terrine avec celle-cy; le tout bien sec, sera pilé & gardé dans une fiole ou un sac de cuir, la poudre bien pressée comme une chose précieuse & excellente.

L'usage de la poudre du Lieutenant.

Lorsque l'on veut préserver un Cheval des incommoditez qui luy pourroient survenir, il faut de trois mois en trois mois, ou de six mois en six mois au plus tard, donner au Cheval dans deux mesures de son deux cueillerées, ou une once & demie, poids de marc, de cette poudre, ayant moüillé le son avec de l'eau, afin qu'elle s'y attache, & le laisser ensuite deux heures sans manger, & continuer cinq ou six jours; elle coupera chemin à beaucoup de maladies.

Si un Cheval est dégoûté, donnez-luy une prise de cette poudre en la maniere suivante: faites-le jeûner six heures, & mêlez deux cueillerées, ou une once & demie de la poudre, avec demy-septier de vin blanc, & autant d'urine d'enfant sain, donnez-les au Cheval, qui doit être encore six heures sans manger.

Si le Cheval a l'œil mauvais, le poil herissé, & qu'il ne soit point guay contre son ordinaire, donnez-luy une prise de cette poudre.

Elle est excellente pour toutes tranchées, pour les avives, & pour les douleurs de ventre, en donnant une prise quand on s'apperçoit du mal.

Elle est bonne pour les Chevaux morfondus, qui jettent, & qui toussent.

Pour les rhumes, vrayes & fausses gourmes.

Pour les maux de tête, elle les guerit infailliblement, si elle est prise tout dans le commencement du mal, d'abord qu'on connoît que le Cheval perd le manger.

Pour

Pour les Chevaux qui ont beaucoup souffert à l'armée, ou qui ne peuvent s'engraisser, elle leur fera des merveilles. CHAP. LXXII.

Finalement pour tous les maux qui viennent de cause froide, de cruditez & d'indigestions.

On la donne dans l'avoine, dans le son, ou plus à propos dans du vin blanc, & de l'urine d'enfant, comme nous avons dit : cette poudre a plusieurs autres vertus, que vous découvrirez par son usage.

Des noms & vertus des Onguents, Emplâtres, Huiles & Eaux, desquels communément on se sert aux Chevaux.

LES quatre Onguents chauds, sont l'onguent Aregon, le Martiatum, l'Althea, & l'Agrippa. CHAP. LXXIII.

Les quatre Onguents chauds.

L'onguent Aregon a pris son nom de son effet, car Aregon signifie en Arabie auxiliaire : ses vertus sont d'échauffer, d'attenuer & digerer ; il est trés-bon aux maladies froides des nerfs.

Le Martiatum porte le nom de celui qui l'a inventé ; il est bon pour le cerveau refroidi, & particulierement à ramollir les tumeurs dures, & aux affections froides des nerfs & jointures.

L'Althea a pris son nom de la base, qui est la guimauve ; il échauffe, humecte, lenit, digere, chasse l'intemperie froide, profite aux nerfs endurcis, corrige ce qui est trop sec, & remedie aux humeurs cruës contenuës dans les muscles.

L'Agrippa a pris son nom du Roi de Judée ; il est propre à amollir, il attenuë, & incise puissamment, discute les tumeurs œdemateuses, il est propre à toutes les vieilles douleurs des nerfs.

Les quatre Onguents froids.

Les quatre onguents froids, sont l'Album Rhasis, le Rosat de Mesué, le Populeum, & le Refrigerant de Galien.

L'Album Rhasis est propre pour les échauffures & excoriations, & enlevures de cuir, au frottement & ulceres par chaleur, intemperie, & trop de chaleur d'une partie, & autres vices de cuir.

L'onguent Rosat appaise les inflammations & les heresipelles.

Le Populeum ne dure qu'un an en sa bonté, car sa vertu rafraîchissante se perd par le temps, & la chaleur de la graisse qui entre, surmonte la fraîcheur des autres ingrediens, il provoque le sommeil, profite aux fiévreux, aux douleurs de tête causées de chaleur, si on en frotte le front & les tempes : il est trés-bon dans les lavemens pour rafraîchir : depuis deux onces jusqu'à quatre.

L'onguent Refrigerant de Galien rafraîchit puissamment.

Il y a encore des emplâtres & des onguents fort en usage parmi les Chevaux, à sçavoir le Diachylum Magnum, qui amollit les dure-

CHAP. LXXIII. tez, resout les enflures, ou les amene à suppuration : le Nutritum, autrement Tripharmacum, lequel est propre aux vices du cuir, & à dessécher les ulceres ; l'Unguentum de Bolo, lequel rafraîchit, astreint, & corrobore, il est bon au commencement des fluxions chaudes, sur tout aux heresipelles : le Pompholix pour les encloüeures & cloux de ruë, & outre cela il desseche les ulceres ; l'onguent Stiptic, pour les Chevaux, auquel le fondement sort par la violence de quelque effort.

Des autres Onguents & Emplâtres pour les Chevaux.

CHAP. LXXIV. L'EMPLASTRE de Melilot ramollit toute dureté, & discute les vents.

Le Basilicum, qui fait suppurer en détergeant.

L'Unguentum Rubrum incarne, appaise la douleur, & fait guerir les playes.

L'Egyptiac, qui déterge les ulceres & les fistulles, ôte la pourriture, & mange la chair morte plus puissamment que l'Apostolorum, & desséche les playes.

L'Emplâtre divin est bon pour les ulceres malins, il consume leur pourriture, & avance la maturité aux tumeurs.

Je vous enseignerai ici un emplâtre pour ôter la douleur que causent les cors des pieds aux Hommes, que j'ai vû toûjours trés-bien réüssir ; prenez trois gros d'emplâtre divin, faites-le fondre dans une cuilliere à pot de cuivre, avec plein une petite cuilliere de bouche d'huile d'olive, afin que l'emplâtre ne se brûle pas en fondant ; étant fondu ôtez du feu, remuez jusqu'à ce qu'il se lie en refroidissant, lors ajoûtez un gros de bon sublimé doux en poudre fine, & remuez hors du feu jusqu'à ce que le tout soit froid, faites un petit emplâtre que vous lierez sur le cors ; au bout de vingt-quatre heures, ayant ôté l'emplâtre, vous ôterez avec l'ongle ce que vous pourrez ôter du cors, & remetrez le même emplâtre, assurément le second jour vous n'aurez plus de douleur : au bout de quatre jours, remettez un nouvel emplâtre, & continuez à le gratter avec l'ongle toutes les vingt-quatre heures, à la fin vous l'ôterez entierement, & dés le second jour vous n'aurez plus de douleur.

L'emplâtre Oxicreum amollit les duretez, dissipe les douleurs de la cause froide.

L'Aureum pour aglutiner & incarner, & pour appaiser la douleur, comme aussi pour faire croître la corne des pieds.

Emplastrum de Bethonica, il est propre aux playes & ulceres de la tête.

Le Diapalma, que les Apotiquaires appellent Diachalciteos, un grand mot pour étourdir les gens; il arrête les fluxions, & guerit les ulceres. CHAP. LXXIV.

L'onguent de Montpellier, pour les grosseurs, & pour fortifier.

L'onguent du Duc, pour inflammations avec chaleur, & pour les enflures.

L'onguent Oppodeldoc, pour les épaules desséchées, & Cheval entr'ouvert.

Onguent de l'Hermite, admirable pour les playes des Chevaux.

L'emplâtre de Monsieur Curty, pour les encloüeures, cloux de ruë, &c.

Onguent de plantin pour la corne cassante, & faire croître le pied.

Ces six dernieres compositions sont le plus en usage pour les Chevaux, & sont décrites à la premiere Partie de ce Livre, comme on pourra voir à la Table Alphabetique, qui est à la fin de ladite premiere Partie.

Je mettrai ici le savon noir, quoiqu'il ne soit pas au rang, ni des onguents, ni des emplâtres; mais comme c'est un puissant resolutif pour les enflures & tumeurs, & même qui est excellent pour sécher les eaux des jambes des Chevaux, j'ai crû qu'il devoit avoir ici une place.

Il y a plusieurs autres onguents & emplâtres, dans la premiere Partie de ce Livre, qui sont presque tous de mon invention; il y a une infinité de descriptions d'huiles, d'onguents, d'emplâtres, & autres, dans Baudron, du Renou, Scroderus, dans les Oeuvres de la Framboisiere, & dans le nouveau Dispensaire de Zwelfer & plusieurs autres, qui enseignent leur composition, & les vertus qu'ils contiennent.

Des Huiles desquelles on se sert aux Chevaux.

L'Huile de violettes ôte les inflammations, tempere la chaleur d'une apostume, & appaise les douleurs. CHAP. LXXV.

L'huile de lys échauffe & resout, & digere les humeurs qui excitent les douleurs.

L'huile d'iris appaise les douleurs froides, & aide à la suppuration des tumeurs, il penetre plus puissamment, resout mieux que l'huile de lys, mais il est moins anodin.

L'huile rosat est bonne aux inflammations, elle arrête les fluxions, & est bonne pour arrêter l'impetueux mouvement des humeurs.

L'huile rosat Omphecin, rafraîchit plus que la precedente, elle est

excellent aux douleurs de cause chaude, & fortifie l'estomac & les visceres, & est astringeant.

L'huile de Campomille & de Melilot, échauffe & resout mediocrement, appaise les douleurs de cause froide, & fortifie merveilleusement les nerfs.

L'huile d'Hippericum, que nous appellons Mille-Pertuis, est le vrai baume des parties nerveuses, il guerit les brûlures, & les enclöüeures, & est anodin & fait pisser.

L'huile de laurier de la veritable, & non de celle qu'on vend à Paris, où il n'y a que le quart d'huile laurier, & les trois quarts de graisse de pourceau, & lui donnent la couleur verte avec un peu de vert de gris en poudre; ce n'est pas de celle-là que je parle, mais de la vraye huile laurier, qui resout puissamment & qui soulage les indispositions froides de toutes les parties, & particulierement des nerfs & des jointures.

L'huile de semences d Hiebles, appaise toutes les douleurs des jointures, & dissipe la pituite crasse.

L'huile de lumbris est bonne pour les nerfs & pour toutes douleurs de jointures, il est anodin.

L'huile de Rhuë est resolutif, il échauffe & attenuë les humeurs crasses, chasse les vents, il est propre pour la colique & convulsion.

L'huile de Marjolaine, pour les nerfs & affections froides du cerveau.

L'huile de Gabian est un suc huileux ou plûtôt un Bithume qui sort avec l'eau d'une source prés de Besiers en Languedoc, il est chaud comme sont toutes les petrolles, desquelles Dioscoride discourt amplement: celui-ci est bon pour les enclöüeures, cloux de rue, &c. il fortifie, resout & attenuë les humeurs visqueuses & crasses; il est bon pour les nerfs & toutes douleurs froides.

L'huile de Petrolle est plus penetrante que le Gabian, elle a les mêmes effets: mais elle cause plus d'inflammation & d'enflure; elle est bonne pour les efforts d'épaule, de hanche, & autres parties charnuës, où il faut penetrer les chairs & dissiper les humeurs qui sont ramassées.

Loleo Dysasso, est une sorte de Petrolle claire, comme de l'essence, il se trouve dans les Etats du Duc de Modene, on le vend aussi communément à Parme comme à Modene; c'est une sorte de Petrolle qui est rare en France; mais il est aussi penetrant qu'aucun, étant composé de parties fort subtiles: il est admirable pour toutes douleurs froides, il resout puissamment, mais il en faut user avec discretion, car il est fort chaud.

L'essence de Therebentine est excellente aux parties nerveuses, aux efforts de jointures ; mais il n'en faut pas appliquer plusieurs fois en un endroit, car elle brûleroit tout le cuir, & le feroit tomber par pieces. CHAP. LXXV.

Il y a plusieurs autres sortes d'huiles, mais comme il seroit ennuyeux d'écrire ici toutes les vertus, si vous desirez les sçavoir, & de plus les composer, voyez la table de la premiere Partie de ce Livre, ou bien lisez les Auteurs que je vous ai citez, ou Joubert, Rondelet, & quelques autres.

Les eaux distilées pour guerir les Chevaux.

POUR les maux des yeux, on se sert des eaux d'éclaire, d'euphraise, de fenoüil, de roses, & de chevre-feüille. CHAP. LXXVI.

Pour la poitrine & les poulmons, de celles de bardana, de camomille, d'énula-campana, de pas-d'asnes, & de violettes.

Les eaux cordiales, sont celles de chardon beni, de bouroche, buglose, roses & violettes, qui sont les quatre fleurs cordiales.

Comme aussi les eaux de scorsonere d'Espagne, d'*Ulmaria* ou Reine des prez, de scabieuse, & autres dont l'usage est admirable dans les fiévres des Chevaux.

Les eaux pour le foye, sont celles d'agrimoine, & de lapatum acutum.

Les eaux qui font uriner, sont celles de racines de persil, de ressort, de graines de geniévre, de parietaire, & de grenil.

Celles qui provoquent les sueurs, sont celles de chardon beni, d'ulmaire, & de petasites.

L'eau vulneraire & l'eau seconde, pour les playes baveuses, car elles ôtent la demangeaison.

Voilà sommairement les onguents, emplâtres, huiles & eaux desquelles on se sert plus communément aux Chevaux, comme nous avons enseigné, & celles qui sont exprés appropriées au temperament des Chevaux, comme vous l'avez vû, ou vous l'avez pû voir dans la premiere partie de ce Livre.

Pour peindre les queuës & crins des Chevaux en couleur de feu, qui conserveront leur couleur fort long-temps.

DEPUIS la troisiéme impression de ce Livre on a commencé à peindre les queuës & les crins des Chevaux en couleur de feu, comme le pratiquent les Hongrois, les Polonois & Cravattes, cette CHAP. LXXVII.

CHAP. LXXVII.

couleur rouge fait un assez bel effet sur le blanc. J'ai crû que le Lecteur n'aura pas desagréable d'en trouver ici la methode facile, laquelle j'ai souvent experimentée & à peu de frais. Il faut notter qu'ils n'y a que les crins blancs qui puissent prendre cette couleur, & de quelque poil que soit le Cheval, il n'importe; s'il a la queuë blanche, elle prendra la couleur, mais les poils noirs demeureront noirs, & ne prendront aucune couleur que la naturelle ; le secret est tel.

Prenez deux onces d'une racine qu'on trouve chez les Epiciers, nommée Rubea Tinctorum, concassez-la grossierement, & la mettez dans un pot de terre neuf, avec trois demi-septiers de vin rouge, & un petit verre d'huile d'olive ou de noix, mettez la queuë ou le crin du Cheval dans le pot, & bouchez bien le haut avec des torchons, afin que rien n'exhale, mettez un réchaud plein de braise sous le pot, soufflez & tenez-la jusqu'à ce que la liqueur ait boüilli un quart-d'heure, & afin que le Cheval ne ressente pas la chaleur du feu, il faut tenir un aix entre les cuisses du Cheval ; & le réchaud ou la terrine, & prendre garde qu'il n'y ait que le poil de la queuë dans l'eau & nullement le tronçon : quand le tout aura boüilly un quart-d'heure, ôtez le crin ou la queuë, & tout d'abord lavez-la dans un grand sceau d'eau, elle sera d'une belle couleur de feu ; que si elle n'est pas assez haute en couleur, vous pouvez la remettre dans le même pot, & faire boüillir encore un quart-d'heure, puis laver comme auparavant, cette couleur tiendra aussi long-temps que le poil durera, quoiqu'on lave la queuë tous les jours.

Je croi que la racine d'orcanette feroit le même effet : je ne l'ai pas éprouvé ; mais comme elle a la faculté de teindre en rouge tout comme le Rubea Tinctorum, il y a apparence qu'elle reüssiroit ; il est aisé d'en faire l'épreuve.

Pour teindre le crin & la queuë en couleur d'or ou jaune.

Il y a une racine nommée Terra Merita, laquelle étant mise en usage comme la precedente, teindroit en jaune comme il y a apparence ; neanmoins je ne l'assurerai pas, ne l'ayant pas mis en pratique, l'essai n'en coûtera guéres, si vous le pratiquez de même que la precedente recepte avec le vin & l'huile.

J'avois promis dans ce Livre de donner une invention pour faire une pelote au front, ou une marque blanche : mais j'ai vû qu'elle réüssissoit si mal, que je ne vous conseille pas d'en chercher des methodes ; car les Hollandois qui les pratiquent tous les jours pour rendre pareils leurs Chevaux Zains, avec ceux qui ont la pelote, gâtent

fort ſouvent leurs Chevaux, plus qu'ils ne les embelliſſent : ainſi ſans être garand de quoi que ce ſoit, ſi vous avez ce deſſein, je vous dirai qu'ils font cuire un gros oignon ſous la braiſe, étant preſque cuit ils le fendent, le trempent dans de l'huile de noix boüillante, & l'appliquent tout à l'heure du côté qui eſt plat, ſur l'endroit où ils veulent faire la pelote, ils laiſſent l oignon une demie-heure, puis ils l'ôtent & graiſſent l'endroit avec de l'onguent roſat, l'eſcarre tombe, il revient quelques poils blancs, mais la cicatrice reſte au milieu ſans poil, comme on le peut voir à tous ceux qu'on a voulu marquer de la ſorte. CHAP. LXXVII.

DISCOURS DU HARAS,

Et la maniere d'élever de beaux Poulains.

C'EST une choſe connuë de tout le monde, que la bonté des Chevaux dépend en partie d'une bonne race, & de la bonne nourriture qu'ils prennent dans leur jeuneſſe ; on fera une bonne race avec de beaux & bons Eſtallons, & des Jumens poulinieres de même : la bonne nourriture dépend de l'endroit où ils ſont nourris, & de la maniere dont ils le ſont, & comme quoi ils ſont gouvernez dans leur jeuneſſe. CHAP. LXXVIII.

Ces circonſtances ſont fondées en partie ſur le raiſonnement, mais l'experience eſt la grande maîtreſſe, qui ſeule peut appuyer le raiſonnement, & ſans ce fond d'experience toute la ſcience y eſt aſſez infructueuſe, elle ne peut être poſſedée que par ceux qui ont des Haras, ou qui en ont gouverné ; des uns ni des autres peu ou point, ont pris le ſoin d'en laiſſer quelque choſe au public, pour moi j'en ſçai ce que la curioſité de m'en informer m'en a enſeigné, dans les endroits où il y a eu des Haras, j'ai auſſi fait quelques remarques des Poulains que j'ai vû élever, mais cette connoiſſance n'étant pas aſſez entiere pour la donner au public, j'ai recherché avec ſoin les Auteurs qui en ont écrit en nôtre langue, entre leſquels il n'y en a aucun qui inſtruiſe plus particulierement que Monſieur le Duc de Newcaſtle, l'un des plus accomplis Seigneurs d'Angleterre, lequel a toûjours eu une trés-belle écurie, dans laquelle on a veu des Chevaux parfaitement manier à tous les plus beaux airs ; depuis fort long-temps il a eu tout le ſoin imaginable pour avoir dans ſes Haras des Chevaux excellens & capables de réüſſir ; & comme il en faiſoit ſon principal divertiſſement, il n'a pas oublié d'y apporter toutes les

CHAP. LXXVIII.

précautions qui pouvoient lui donner ce plaisir, & d'autant plus facilement qu'il n'a épargné ni dépense ni soin pour y réüssir ; il avoit par son experience la connoissance des moyens pour y parvenir ; aussi a-t'on vû sortir de ses Haras de trés beaux Chevaux, non-seulement pour fournir ses écuries, mais encore pour en gratifier ses amis ; il est donc à presumer que ce qu'il en a donné au public ne peut manquer d'être excellent : mais comme son Livre est rare, & que difficilement le peut-on recouvrer, tant à cause du prix excessif qu'il se vend, qu'à cause qu'il s'en est tiré trés-peu d'exemplaires dans son impression, & que pour un petit discours qui sera necessaire à ceux qui ont la curiosité d'avoir un Haras, tout le monde n'est pas d'humeur d'achepter un gros Volume qui traite de beaucoup de belles choses pour un Escuyer, mais peu necessaires à un particulier ; j'ai crû servir utilement le public, si je lui donnois ce qu'il nous en a écrit, comme une trés-bonne chose, fondée sur une experience de longues années.

Jean Tacquet a écrit assez bien du Haras, où il a donné de trés-bonnes remarques, la plûpart tirées des anciens Auteurs, comme d'Aristote, Pline, Xenophon, &c. Mais cet ancien usage s'est perfectionné, comme on verra, parce que je rapporterai fidelement ce qu'en a écrit Monsieur le Duc de NeWcastle, & vous expliquerai l'ordre qu'il tient pour instruire son Lecteur, declarant que je ne pretends aucunement m'attribuer la gloire de ce qu'il en a dit, crainte de tomber dans le défaut d'un Autheur Moderne, qui ayant été blâmé de ce qu'il avoit donné au public un Traité tiré mot à mot d'un de nos Auteurs, sans avoir dit le nom dudit Auteur, ni dans quel Livre il l'avoit pris, pour s'excuser, il a voulu dire que j'en avois fait autant du Traité du Haras de Monsieur le Marquis de NeWcastle ; mais le Lecteur pourra discerner facilement la difference qu'il y a de nommer de bonne foi l'Auteur dont l'on a tiré ce qu'on a dit, & de lui en rapporter tout l'honneur, ou de donner un Traité sans en nommer l'Auteur pour se l'attribuer ; & le débiter comme une chose à nous : mais pour finir cette digression.

Monsieur le Duc de NeWcastle commence par le choix du bon Estalon, comme le fondement du Haras & auquel beaucoup de gens manquent, en ce qu'ils ne les cherchent ni bons ni beaux, mais seulement à bon marché, sans considerer s'il est trop vieux, ou trop jeune ; c'est se tromper soi-même d'achepter quelque vieille rosse qui n'en peut plus ; car aprés avoir attendu quatre ou cinq années le Poulain qui en est venu, on connoît qu'il ne vaut pas la nourriture, puisqu'un méchant Cheval coûte à nourrir tout comme un bon. C'est

le

le temps & la nourriture qui sont considerables, on perd l'un & l'autre, achetant un méchant Estalon, duquel la dépense étant faite pour une fois, on en retire son argent avec plaisir & usure. *On a trés-bien reconnu cette verité depuis quelque temps, & nôtre invincible Monarque, duquel les soins s'étendent sur tout, a fait distribuer de beaux & bons Estalons dans tous les endroits où il y a moyen d'élever des Poulains, afin qu'ayant par ce moyen peuplé son Etat de bons Chevaux, il ne soit pas obligé d'envoyer chercher dans les pays étrangers des Chevaux qu'on peut fort bien élever en France, pourveu qu'on eût de bons Estalons, & c'est à quoy il a amplement pourveu.*

Par exemple, il sort de la basse Bretagne tous les ans huit à dix mille Chevaux assez communs; mais les meilleurs viennent de ces trois Evêchez TRIGUIER, LEON, CORNOÜAILLE, *sur tout Triguier est la pepiniere, car on tient pour assuré qu'il y a plus de vingt mille Cavalles dans ce seul Evêché; jugez de cela que si on avoit eu de beaux & bons Estalons, au lieu des Chevaux qui servent pour des chasse-marées & pour des fourgons, on y éleveroit des Chevaux propres pour servir à la guerre, à la chasse, & aux équipages des grands Seigneurs, desquels le particulier & le public tireroit un notable avantage, & au triple de celuy qu'il en a eu jusqu'à présent.*

Pour parvenir audit choix de l'Estalon, il nous explique la diversité des poils, & des marques des Chevaux, & déclame extrémement contre toutes les conjectures qu'on en peut tirer les faisant passer pour une petite rêverie, & une grande absurdité. Il conseille toutefois de prendre l'Estalon & la Jument Pouliniere de bon poil, & de bonne marque, approuvant en ce point ce qu'il condamne si fort s'attachant seulement à la connoissance qu'on peut avoir d'un bon Cheval en le montant souvent, & le faisant monter. Il est vrai qu'on se tromperoit bien fort, & sur la conjecture seule du poil & des bonnes marques, si on acheptoit un Estalon, sans autre connoissance de cause, & sans l'avoir essayé : mais aussi de le choisir tel qu'on le peut souhaiter par sa vigueur, en le montant & l'essayant, sans qu'il ait le bon poil & bonnes marques, c'est ce qu'il ne conseille pas. Il faut donc conclure qu'aprés avoir bien déclamé (par une humeur particuliere de paroître singulier & plus entendu que les autres) contre les poils & les marques, il est enfin obligé de conseiller qu'on prenne un beau & bon Estalon, de bon poil & de bonnes marques, pour donner bonne teinture au Haras; si le poil n'y faisoit rien, pourquoi chercher cette bonne teinture.

Vous verrez ce qu'il en dit aux discours suivans, lesquels quoique d'un assez mauvais langage, étant traduits de l'Anglois, où il a été

CHAP. LXXVIII. composé par un Valon qui a fait beaucoup de fautes contre la diction Françoise, j'ay seulement changé quelques mots pour le rendre plus intelligible, & ay ôté ceux que j'ay jugé superflus, n'étant que des répetitions inutiles, & le tout d'une maniere qu'asseurément M. le Duc luy-même le lisant, avoüeroit que j'ay eu raison de le faire, n'ayant nullement changé le sens du discours, ny la force de la phrase : il y a des endroits où j'ay ajoûté des remarques que j'ay crû utiles au Lecteur, elles sont en lettres italiques, afin qu'on puisse distinguer ce qui est de moy, & ce qui est de l'Auteur : il commence en cette maniere.

De la diversité du poil, & des marques des Chevaux.

CHAP. LXXIX. PLUSIEURS Cavaliers qui ont écrit sur cette matiere, ont plus broüillé de papier à montrer leur Philosophie naturelle qu'à montrer leur art en la Cavalerie, enseignant le poil & les marques des Chevaux (afin de connoître par icelles leur temperament & disposition) étant composez de quatre Elemens ; ils veulent que celuy qui a un tel poil, joint à une telle marque participe plus de la terre, de l'eau, de l'air, ou du feu ; mais comme il y a des Philosophes qui dénient l'existence du feu élementaire dans ce monde sublunaire, il ne resteroit que trois Elemens ; ainsi le fondement qu'on a fait de la correspondance qu'il y a des poils aux quatre Elemens, demeureroit fort embarassé ; les autres disent que tout le monde n'est qu'une matiere mise dans le mouvement, ainsi le mouvement fait tout : les Philosophes anciens disent que nôtre vie est maintenuë par la composition des quatre Elemens ; pour moy je croy que nôtre vie est maintenuë par le boire & par le manger : si à ce boire & à ce manger les quatre Elemens contribuent, certes je le leur laisse à disputer ; les Chimiques disent que toutes choses sont composées de sel, de souffre, & de mercure ; mais comme mon dessein est d'écrire des Chevaux, je laisseray la Philosophie naturelle, puisque dans toute ma longue experience, j'ay trouvé leurs regles aussi trompeuses que les prognostics des Almanachs, qui dans le circuit de l'année se trouvent aussi souvent faux que véritables ; car je prends justement le contraire de tout ce qu'ils ont dit, & il se trouve que j'ay aussi souvent raison qu'eux : ce ne sont donc que de pures bagatelles & fausses conjectures, d'où je conclus qu'il faut qu'un Cavalier monte un Cheval plusieurs fois, & j'oseray dire qu'il pourra en donner un meilleur jugement que celuy qui raisonne en Philosophe par le poil, & par les Elemens, dautant que c'est proprement faire le charlatan. *S'il m'est*

permis de dire mon avis sur ce qu'il dit des poils & des marques, je croy que la conjecture qu'on peut tirer d'iceux, jointe à ce qu'il prescrit pour connoître le Cheval, en donnera assurément une plus entiere connoissance; & pour un Estalon, il se faut indispensablement attacher à l'un & à l'autre. CHAP. LXXIX.

Les marques des Chevaux, soit étoile, soit épie, soit tout ce qu'on voudra, ne sont qu'autant d'absurditez, comme encore de ce qu'on dit qu'il y a quatre bonnes marques, & sept mauvaises aux Chevaux qui ont les pieds blancs: la premiere est de celuy qui a le pied hors du montoir de devant blanc, qui est bonne; la seconde bonne marque est de celuy qui a le pied du montoir de derriere blanc, & les autres trop ennuyeuses à décrire, puisque cela semble une espece de conjuration ou de sortilege, mais trés-ridicule & trés-fausse; si ces marques succedent par hazard, ce n'est pas le pied blanc qui en est la cause, mais l'abondance d'esprit qui est au Cheval. *M. le Duc a raison de dire que ce n'est pas le pied blanc qui a fait réüssir le Cheval, mais ce pied blanc par une longue experience nous a fait connoître que ceux qui l'avoient ont trés-souvent fort bien réüssi.* La meilleure régle donc est de le monter & éprouver plusieurs fois avant qu'en donner son jugement, parce que le meilleur Cavalier du monde, s'il n'a une experience consommée, peut être trompé, en voyant un autre monter à Cheval: qui plus est, il peut y être trompé en le montant luy-même, particulierement si c'est un jeune Cheval, dautant que sa force & ses esprits se changent extrémement avec l'âge; tout de même que fait un Garçon lorsqu'il devient Homme, excepté que le Cheval est plûtôt parvenu à la perfection de sa taille qu'un Homme, aussi est-il plûtôt détruit.

Considerons quelles sont les meilleurs, ou pour le moins les plus belles diversitez du poil; car on doit être trés-soigneux du poil d'Estalon pour donner bonne teinture au Haras: les opinions du poil d'un Cheval different autant qu'il y a de differens esprits; il s'en trouve pourtant quelques-uns qui plaisent à la plûpart des Hommes; comme par exemple le Bay clair, avec le crin, la queuë, les jambes & la raye noire, & ont outre cela l'étoile au front: le Bay châtain, ou comme on dit, le Bay écarlatte, ou Bay cerisé, avec les deux pieds de derriere blancs, & la porte au front; le Rouhan bien marqué, & encore mieux le Rouhan Cavesse de Maure: le gris pommellé fort obscur, lequel ne deviendra point si-tôt blanc: le noir marqué en tête: j'ay vû un Isabelle au crin, queuë, jambes, & raye noire bien marqué en tête, qui paroissoit gentil, & un Isabelle aux crins & queuë blancs bien marqué, qui étoient tous deux trés-bons, & trés-braves Chevaux: l'Alzan n'est pas un mauvais poil, pourveu qu'il

CHAP. LXXIX. soit bien marqué, & ait les crins, la queuë & les jambes noires: *l'Alzan brûlé est le meilleur de tous les poils:* les Pieds ne me plaisent pas; une véritable Pie doit être blanche & noire: j'ay vû de trés-beaux Chevaux blancs qui avoient les yeux & les narrines noires: le gris cendré n'est pas un mauvais poil: le gris moucheté est trés-beau: *le gris truitte est excellent.* Il y en a peu de ces poils jusqu'à ce qu'ils viennent sur l'âge. J'ay vû de beaux Chevaux gris de fer, quoyque le poil ne soit pas excellent: le gris rouge est trés-bon: le fauve n'est pas un mauvais poil, pourvû qu'il soit bien marqué, avec le crin, la queuë & les jambes noire. J'ai vû des Chevaux bien mêlez de poil blanc, qu'on appelle *Rubicans*, & le crin mêlé de même, avec le crin & la queuë noire, qui sont trés-bons; le jugement du poil est selon la pensée des Hommes, parce que de tous poils il y a de bons Chevaux, comme aussi de toutes marques, & des méchans tout de même, tellement que le seul moyen de les connoître, c'est de les éprouver.

Personne en France de ceux qui connoissent les Chevaux n'a jamais douté que le bon poil ne soit un préjugé de la bonté d'un Cheval, l'experience nous fait voir cette verité tous les jours; mais comme il peut être trompeur, il faut la joindre avec les autres choses qui nous font juger de la bonté d'un Cheval, & sur l'un & sur l'autre on pourra donner un jugement plus certain, que si on consideroit tous les poils également bons.

Quelques-uns disent qu'il n'y eut jamais bon Cheval de mauvais poil, voulant dire qu'il importe peu du poil, pourvû que le Cheval soit bon; mais il est certain qu'un bon Cheval peut être de mauvais poil: car on peut avoir un bon habit de velours qui sera de mauvaise couleur: mais enfin je conclus que le poil n'est pas grande chose: je desirois pourtant qu'on choisît pour Estalon une des premieres sortes de poils; *savoir le bay clair, avec le crin, la queuë, les jambes, la raye noir, & la plotte au front: le bay écarlatte, ou bay cerise, ou bay châtain à miroüer, avec la jambe du derriere du montoir blanche, ou toutes les deux de derriere, & l'étoille au front: le Rouhan Cavesse de Maure, ou Cap de Maure, le noir marqué en tête; le gris pomelé trés-brun, le gris rouge (pour mettre avec des Cavalles grises ou blanches seulement) l'alzan brûlé avec la plotte au front, l'izabelle aux crins, queuë, jambes & raye noire, avec la plotte au front, peuvent passer pour un excellent poil d'Estalon; les autres Chevaux sont bons, mais j'estime ceux-cy les meilleurs pour l'excellence du poil: Je défere infiniment au sentiment de Monsieur le Duc; mais j'ay toûjours oüy estimer les Chevaux du poil que je viens de dire pour Estalons.*

De la taille du Cheval, & des Chevaux de divers pays.

LA taille parfaite d'un Cheval, comme plusieurs Autheurs nous l'ont décrite, est si difficile à trouver, qu'elle ne peut être, étant une chimere, puisqu'ils prennent chaque partie des Chevaux de divers pays, & les mettent toutes ensemble, pour en faire un Cheval parfaitement bien fait, de sorte qu'ils le composent à leur mode, & font un Cheval de leur façon, & non comme la nature l'a fait : Les barbes sont d'une sorte de taille, & des autres, les Napolitains ont une taille ; les Frisons & Roussins differens de tous ceux-ci : Neanmoins les Chevaux de tous ces divers pays sont parfaitement bien faits chacun dans sa taille, & selon son espece : combien qu'il y en ait de diverse taille en toutes ces especes differentes ; je jugerai d'abord si un Cheval est Barbe, s'il est Cheval d'Espagne, ou s'il est Turc, Napolitain, ou Roussin. Plusieurs m'ont demandé quel étoit le meilleur & le plus beau Cheval du monde. Je leur ai répondu que jusqu'à ce qu'ils m'eussent dit pour quel usage ils le veulent, je ne pouvois leur donner de réponse ; parce que la plûpart des Chevaux de tous ces differens pays, sont beaux & bons dans leur taille, & peuvent être appliquez selon leur espece à l'usage qu'ils sont propres. Voyons donc en particulier les bonnes & mauvaises qualitez qu'ils ont : je n'ai gueres vû de Chevaux Turcs, mais il en est de diverses races, dautant que les terres du Grand Seigneur sont fort grandes & spacieuses ; le Turc est haut de terre ayant la taille inégale, il est trés beau, viste, & de bonne haleine, mais il a la bouche rarement assurée.

Quoyque les Terres du Grand-Seigneur soient fort differentes, non seulement pour le climat, mais pour la situation, & d'une extrême étenduë, les Chevaux Turcs que nous voyons en ce pays, sont peu differens des Barbes, j'en ay veu quelques-uns en Allemagne & ailleurs, mais d'une taille comme eux, & les moins nobles, comme les Chevaux d'Espagne des Montagnes, tous vigoureux & bons; mais comme a fort bien remarqué Monsieur le Duc, avec la bouche chatoüilleuse ou soupçonneuse, & souvent difficile à assurer, à cause des brides à la geneste, qu'ils ont porté en Turquie.

Les Chevaux Turcs vivent long temps, & ce n'est pas une chose extraordinaire en ce pays-là, de voir des Chevaux âgez de trente ans, être vigoureux, dispos, sains & nets de tous leurs membres : le Gouverneur de Bude, nommé Alibascha, que le Grand-Seigneur fit mourir pour avoir été soupçonné d'intelligence avec les Nostres, avoit les deux meilleurs Chevaux de son écurie, dont le plus jeune étoit âgé de trente-six ans, &

n'en montoit d'autres dans l'occasion, quoyqu'il en eût bon nombre de plus jeunes.

On peut remarquer principalement de trois sortes de Chevaux qu'on nomme Turcs fort excellens, & desquels peu parviennent jusqu'à nous; au rang desquels les Persans seront, la plûpart viennent de Medie, où est Campus Nizeus, d'où Herodote dit qu'il vient de grands Chevaux effrontez, larges de croupe, & qui ont force & vigueur, vîtes & grands travailleurs, lesquels ne se trouvent que dans les écuries des seuls Bassas & Grands de Turquie, & jamais parmi les simples Cavaliers, car ils se vendent un prix fort grand.

Aprés ceux-là sont ceux d'Armenie & d'Arabie, qui sont de race de Perse, leurs bons Estalons étant Persans, & de ceux que je viens de parler, & n'étant distants les uns des autres que du Golphe Persique : ceux-cy sont plus petits, & n'ont pas la taille si noble, mais plus larges de jambes, moins fiers & coleres; mais pour leur bonté, elle est incomparable, & à cause de cela leur prix est excessif en Turquie; ce sont encore Chevaux pour les seuls Grands de Turquie.

Les troisiémes sont les Maurisques vers le Midy de l'Affrique, ils sont de taille mediocre, fort vîtes, supportant admirablement bien le travail: s'ils avoient la taille & la fierté des Persans, ce seroient des Chevaux parfaits : nous voyons de ceux-là quelques-uns en France, mais ils craignent si fort le froid que l'hyver les détruit, si l'on n'en a grand soin.

Voilà ce que j'ay appris de plus assuré des Chevaux Turcs : pour les deux premieres sortes, j'avouë que c'est par oüy dire, & que je n'en ay jamais veu : Pour la troisiéme sorte, j'en ay veu beaucoup de fort bons.

Et generalement parlant, les Chevaux de Perse sont les meilleurs du monde, & sont bien fort recherchez en Turquie, & dans l'Indostan, desquels on en trouve quelques-uns à Babylone, qui viennent avec les Caravanes d'Hispahan.

Mais ce sont ordinairement des Chevaux d'amble qu'ils nomment Alascia, qui sont les Chevaux du monde qui font le plus de diligence, qui se conservent plus long-temps sains & entiers, & qui fatiguent moins le Cavalier : ce n'est pas de ceux-là que j'entends de parler, quoyque dans l'Europe nous n'en ayons point de pareils, ny qui puissent supporter la fatigue comme eux : venons aux autres.

J'ay oüy faire grande estime des Napolitains, en effet ce sont de braves Chevaux : ceux que j'ay veu, étoient de grande taille, toute-fois de bonne force, & avoient beaucoup d'esprits.

Il y a de differens Haras dans le Royaume de Naples, quelques-uns ont une grande réputation : il y en a pour tous usages, pour la guerre, pour le manége par haut comme capriolle, &c. pour la campagne, des Haquenées dans le Haras de Gravine, & plusieurs autres.

Presentement les Haras du Regne sont si fort abatardis, que ce n'est plus rien qui vaille, j'ay veu beaucoup de Chevaux qu'on a fait venir de ce pays-là, & qu'on a choisi dans les meilleurs Haras du Royaume, qui n'avoient rien d'approchant des qualitez que les Auteurs leur attribuent dans leurs écrits, de grosses têtes, des Chevaux fiers & malins, la plûpart plus propres à rompre un colier qu'une lance.

J'ay vû des Chevaux d'Espagne, & même j'en ay eu quelques-uns, ils sont extrémement beaux, & les plus propres de tous à être portraits d'un pinceau curieux, ou pour la monture d'un Roy, lorsqu'en sa gloire & sa Majesté, il se veut montrer aux Peuples; car ils ne sont ny si deliez que les Barbes, ny si gros que les Napolitains, mais ils ont la perfection entre les deux: le Genet a un pas superbe & hardy, le trot relevé, le galop admirable, la carriere trés-vîte; ils ne sont pas trés grands pour la plûpart, ny excessivement traversez; s'ils sont bien choisis, il ne se trouvera peut-être aucun Cheval plus noble qu'eux: j'ay oüy dire des Histoires remarquables pour leur courage, car on en a veu par la quantité de blessures, leurs boyaux pendre dehors du ventre, & perdre tout leur sang, & nonobstant cela avoir remporté celuy qui les montoit sain & sauve, avec le même courage & la même fierté qu'ils l'avoient apporté, & crevoient ensuite ayant moins de vie que de courage: les meilleures races sont à Andalousie, & specialement la race que le Roy d'Espagne a dans Cordouë, est la meilleure; celle de Cardone est trés excellente, comme aussi les Molina.

Quant aux Barbes, il faut que je confesse qu'ils sont mes favoris, c'est peut-être que j'en ay plus eu & veu que d'autres Chevaux: je n'ay jamais connu leurs pareils pour l'excellence de leur taille, de leur pure & nerveuse force, de leur gentil naturel & docilité; on dit que les Barbes meurent, mais qu'ils ne vieillissent jamais, parce qu'ils conservent toûjours leur nerf, & leur vigueur; il est vray qu'ils n'ont ny le pas, ny le trot, ny le galop si beau que les Genets; mais lorsqu'ils sont bien recherchez, je n'ay jamais veu Chevaux aller comme ils font à toutes sortes d'airs, tant pour le manége du Soldat, passades terre à terre, que par haut; & ce sont les seuls bons Chevaux pour Estalon, pourveu qu'ils soient cour-joîntez. Un vieux Seigneur qui étoit Soldat sous Henry IV. m'a dit en France, qu'il a veu plusieurs fois des Barbes, renverser au choc de grands Chevaux de Flandres: prenez l'os de la jambe d'un Barbe, ce que j'ay éprouvé, vous trouverez que c'est tout os, & qu'il n'y a de vuide au milieu qu'un petit trou où une paille ne sçauroit entrer, & l'os de la jambe d'un Cheval de Hollande a un trou, où vous mettriez presque le doigt.

CHAP. LXXX. Les Barbes sont trés-nerveux, fort vîtes, & ont trés-bonne haleine; quelques-uns sont mornes & mélancoliques même à la campagne, jusqu'à ce qu'on les reveille, ou qu'on leur demande quelque chose. Le Barbe des Montagnes est le meilleur, il est de grand courage, & plusieurs portent des marques de blessures qu'ils ont receuës des Lions. *Il est certain que le courage des Barbes est remarquable, car à la guerre, ils vont toûjours jusqu'à ce qu'ils ayent les os cassez, ou qu'il leur reste une goutte de sang dans le corps; ils retirent leur Maître d'une mêlée, où sans doute il seroit peri sans le courage de son Cheval; ainsi on ne les peut acheter trop, pour s'en servir un jour d'occasion: quoyque d'ailleurs si on leur fait justice, hors de cela & du manége, assurément ils n'aiment pas le grand chemin, & peu sont capables de faire un voyage sous l'Homme.*

J'ay appris d'un Gentilhommme, qui a cherché dans les deux Royaumes de Tunis & d'Alger, tous les endroits où on nourrit des Chevaux, & qui a veu tout ce qu'il y en a de bons dans tous ces pays, ayant parcouru toutes les contrées les plus éloignées de ces deux Royaumes, où il acheta environ trente Chevaux, n'en ayant pas acheté un au Marché, qui se tient toutes les semaines à Tunis: il m'a dit que tous les Chevaux sont gras en ce pays-là, & marchent tous sans fers, leur nourriture est l'orge deux fois le jour, & un peu de paille, ils les font boire seulement une fois le jour & peu. Il avoit acheté un petit Cheval de quatre ans, avec lequel il faisoit des quatre & cinq journées, trente lieuës tous les jours pour le moins, sans faire boire ny manger son Cheval par chemin, que le matin & le soir; il luy donnoit de l'orge, & à boire la moitié son saoul le soir; au retour d'un voyage son Cheval étoit gay & vigoureux, sans témoigner d'être fatigué; il a amené ce même Cheval en France, qui n'est pas capable de faire dix lieuës sans être trés-fatigué; en sorte que le lendemain il n'est pas en état d'en faire autant; il faut que le climat & la nourriture d'Affrique fasse ce changement extraordinaire; ils montent tous leurs Chevaux à dix-huit mois, au plus tard à deux ans; & la premiere fois qu'ils les montent, ils les courrent & les fatiguent des huit & dix jours de suite exprés, jusqu'à les morfondre, les faire jetter & tousser, en sorte que quelques-uns en meurent; s'ils réchappent, tant plus ils ont jetté & toussé, plus les estiment-ils, disant qu'ils sont à toutes épreuves aprés cela.

Ils ne se servent pas de la methode d'attacher les Chevaux par la tête, ils sont seulement attachez par les quatre pieds: les Chevaux & les Jumens sont pêle mêle, sans qu'ils se disent mot à l'écurie, & on voit venir des Maures dans les Foires ou dans les Marchez de Chevaux, qui mettent pied à terre au milieu du Marché, abaissent les rênes, & leurs Chevaux demeu-

ceront des trois heures arrêtez sans se mouvoir d'une place, quoyque d'autres Chevaux courrent devant & derriere eux.

Ils estiment infiniment plus les Jumens que les Chevaux, tant à cause de leur vîtesse, que parce qu'elles sont trois jours sans boire, à ce qu'ils disent, & un Cheval n'en peut être qu'un : quand leurs Chevaux sont malades, ils n'ont point d'autre remede que le feu qu'ils donnent eux-mêmes : s'ils ont par exemple des tranchées, ils mettent le feu sur le ventre ; ont-ils les avives, ils le mettent au défaut de la ganasse ; enfin à tous les maux, toûjours le feu ; ils s'en servent pour eux-mêmes aussi ; s'ils ont mal à la tête, ils se brûlent le front, & par tout ailleurs de même, à une sciatique la hanche & la fesse, & disent qu'ils en sont soulagez.

Les gens de qualité tiennent leurs Chevaux à l'écurie, & les nourrissent d'un peu de paille d'orge ou de froment, & de l'orge deux fois le jour, les gens du commun ne prennent aucun soin pour faire couvrir les Jumens, ils les laissent avec les Chevaux au hazard dans les pâturages, où leurs Chevaux sont presque toute l'année, car quoyqu'ils ne coupent point de foin, ils ont de bons pâturages en plusieurs endroits du pays, ils élevent même beaucoup de Mulets en Barbarie, où ils sont trés-chers & de grand service ; ce sont les Maures chassez de l'Andalousie qui élevent des Mulets, & ils sont dans un trés-bon pays.

Chaque famille est soigneuse d'avoir un bon Cheval à l'écurie, tant à cause des guerres qu'ils ont souvent entr'eux, que pour les courses qu'ils ont accoûtumé de faire aux mariages & autres fêtes de réjoüissance ; ils ne ferrent point leurs Chevaux, & ce Gentilhomme dit que depuis qu'il fut arrivé en France, il remarquoit visiblement que tous les jours les pieds de ses Chevaux se ferroient & s'encasteloient, quelque soin qu'il prît pour cela, ce qui est d'autant plus étonnant, que l'air & le terrain y sont plus chauds & secs qu'en France.

Ce qui est cause qu'il ne vient plus de si beaux Chevaux d'Affrique, c'est que ceux qui nous les amenent de Barbarie sont des Matelots qui prennent indifferemment tout ce que les Maures leur amenent : pourveu qu'ils soient à bon marché, c'est assez pour eux : mais si c'étoit des connoisseurs qui les allassent chercher dans les endroits des Royaumes de Tunis & d'Alger, & aux lieux où l'on en nourrit de beaux, on auroit de trés-beaux Chevaux ; mais comme il faut aller trois ou quatre journées dans le pays, loger dans les tentes Arabes, qui campent en pleine campagne au hazard d'être assommez, ou tout au moins pillez, peu de connoisseurs veulent prendre cette peine, & courre ces risques, comme a fait ce Gentilhomme, qui a amené les plus beaux Chevaux qui soient passez depuis cent ans en France.

CHAP. LXXX.

Pour ce qui eſt des Friſons & des Rouſſins, j'en ai vû de trés-beaux dans leur taille, & qui alloient à toutes ſortes d'airs, auſſi-bien qu'aucuns autres, & qui avoient, ce ſemble, plus de diſpoſition à ſauter, puiſqu'ils plioient extremement les bras en ſautant, qui eſt la plus belle action qu'un Cheval puiſſe jamais avoir à toutes ſortes d'airs, laquelle les Chevaux de legere taille ont rarement.

Mais ils ſont contraires aux Barbes en une choſe, c'eſt qu'ils vieilliſſent bien-tôt, & ſont long-temps avant que de mourir; de ſorte qu'ils ſont furieuſement à charge à leur Maître en cet état-là, au lieu que les Barbes meurent & ne vieilliſſent jamais.

Vous trouverez mille Rouſſins propres pour le tirage, avant que d'en trouver un bon pour le manége: vous pouvez voir à préſent combien la choſe eſt ridicule de repréſenter la taille parfaite d'un Cheval, c'eſt tout de même comme qui voudroit repréſenter celle d'un chien, car aſſurément la taille parfaite d'un lévrier n'eſt pas celle d'un mâtin, ni celle d'un épagneul, ni celle d'un chien courant, quoyque les uns & les autres ſoient trés-bien faits dans leur eſpece; il en eſt de même du Cheval, car pourvû qu'un Cheval ait le col bien proportionné & bien placé, & le reſte ſelon la taille du pays où il aura été nourry, cela ſuffit; on doit regarder ſur tout que les pieds ſoient bons, dautant que c'eſt le fondement, ou bien tout l'édifice ſe renverſera; ſi les pâturons ſont courts & roides, le Cheval ne ſera point agile; s'ils ſont longs & foibles, le Cheval ſera défectueux en ce point, & ne peut bien travailler. Les Italiens diſent que ces Chevaux-là vont à huit pieds; mais les pâturons doivent être courts & flexibles, parce que les Chevaux ſeront communément agiles & forts. *Et ſeront bons pour faire de bons Eſtalons, car un Barbe long-jointé ne vaudroit rien pour le Haras, non plus que celuy qui a le pied trop large & trop gras.*

Car ce ſeroit un travail ſans fin que d'écrire des Chevaux mêlez, puiſqu'il en eſt de pluſieurs ſortes, & il s'en trouve de trés-bons: les Chevaux courts de reins ſemblent être les meilleurs pour le manége, dautant que nous tâchons par l'art à les racourcir; car nous les arrêtons, reculons, & mettons enſemble pour les aſſeoir ſur les hanches: lors un Cheval court eſt plûtôt mis enſemble qu'un long, j'ay neanmoins eu beaucoup de Chevaux longs auſſi bons que des courts; tellement qu'à ceux qui ont un peu d'art, cela n'y fait rien. Pluſieurs diſent qu'un Cheval chargé de devant, c'eſt-à-dire, qui a la tête, le col & les épaules groſſes, eſt peſant à la main, quoyqu'il ſoit de taille déliée; car il s'appuyera ſur la main, comme ſur

une cinquiéme jambe, de même qu'un boiteux s'appuye sur un bâton ou sur des bequilles; en ce cas-là c'est le Maréchal qui doit l'aider, & l'air du Cavalier y est inutile, s'il n'entend la Maréchallerie: d'autres disent qu'un Cheval chargé du devant, quoyqu'extremement sain, doit necessairement peser à la main, & qu'au contraire un Cheval déchargé du devant doit être leger à la main; mais ce n'est pas une régle assurée que cela, car j'ay veu des Chevaux presque aussi pesans du devant comme des Taureaux, qui étoient plus legers à la main que ceux qui l'avoient extrémement déchargé; ce sont les reins forts ou foibles qui font la bonne bouche ou la méchante.

Cela donc ne consiste pas toûjours à avoir le devant gros ou delié, mais en la seule force & bonté des reins; car la principale chose en nôtre art de Cavalerie est de mettre un Cheval sur les hanches; & celui qui a les reins bons, le peut endurer, par même moyen il sera leger à la main; s'il a les reins mauvais, il souffre & peine si fort d'être mis sur les hanches, qu'il pesera sans doute à la main pour s'en défendre, ou on luy ruinera les jarrets; ainsi on peut voir que c'est les bons ou les mauvais reins qui rendent un Cheval leger ou pesant, & non le devant peu ou beaucoup charnu.

Il me semble entendre quelque ignorant qui dit que tant plus un Cheval est ferme de reins, tant plus il est difficile à mettre sur les hanches; il est difficile en effet à un Cavalier ignorant, mais à celui qui sçait, il sera trés-aisé, dautant que la nature nous fournit en de tels Chevaux de quoy travailler, au lieu qu'aux autres nous n'avons rien du tout: lorsqu'on a de la matiere de quoy travailler, ce n'est pas la faute du Cheval, mais la pure ignorance & le manque d'art du Cavalier s'il ne réüssit.

Il est trés-assuré que les Chevaux de grands reins qui ont leur force liée, & qui sont roides & entrepris, sont trés-difficiles à dresser, c'est-à-dire, à assembler & à mettre sur les hanches, parce qu'ils se deffendent de leur force, & on ne peut les assouplir qu'avec un grand espace de temps; mais s'ils le sont une fois, comme assurément celuy qui aura bien compris les leçons de Monsieur le Duc, en viendra à bout par sa methode, s'il la met bien en pratique, il fera de ces Chevaux-là quelque chose d'admirable, parce qu'ils ont le fond & la ressource, & pourveu qu'ils ayent de l'haleine, on peut dire que c'est une bonne étoffe, il ne faut que la bien mettre en usage.

Il est vray que quelques Chevaux sont tellement disposez, qu'ils

CHAP. LXXX. veulent toûjours sauter, alors le Cavalier doit suivre leur disposition; mais s'il ne les met sur les hanches, jamais ils n'iront juste comme un Cheval doit aller, & l'air n'en sera jamais si beau, & ne paroîtra point tant.

Quelques uns croyent qu'un Cheval qui a le crin épais & la queuë touffuë, est d'ordinaire lourd & pesant; neanmoins j'ay eu des Chevaux qui avoient le crin & la queuë épaisse & longue, qui étoient aussi vigoureux & pleins d'esprits que j'aye jamais veu: tellement que leur regle est aussi fausse comme les conjectures qu'on tire du poil, & des marques des Chevaux.

Monsieur le Duc ne peut approuver aucune conjecture ny aucun indice qui fasse connoître la bonté, la legereté, ou la gentillesse du Cheval, & disant qu'il a eu un Cheval avec une méchante marque qui étoit trés-bon, il veut que nous soyons absolument persuadez du contraire de ce que l'expérience nous fait voir; & de même il veut qu'ayant eu un Cheval bien marqué qui ne valoit rien, on ne songe pas seulement à toutes les conjectures & remarques qui ont passé jusqu'à présent pour trés-bonnes, parce qu'elles ne sont pas infaillibles; je tombe d'accord qu'elles manquent & peuvent faillir; mais qu'il ne faille point s'y arrêter, c'est ce que je n'avouë pas, puisque ces remarques avec les moyens qu'il donne pour bien connoître un Cheval, nous en font avoir une plus entiere connoissance.

Du bon Estalon, & comme il le faut traiter: quelles Cavalles sont les meilleures, & comme on doit les mettre avec l'Estalon.

CHAP. LXXXI. ON ne sçauroit trouver un meilleur Cheval pour Estalon qu'un beau & bon Barbe, de beau poil & bien marqué: au défaut du Barbe, un beau & bon Cheval d'Espagne, de bon poil, & bien marqué, qui puisse donner bonne teinture à vôtre Haras: il ne sçauroit être trop vigoureux ny trop courageux; car assurément les Poulains qu'il engendrera degenereront plûtôt que d'augmenter: il faut outre le poil, prendre garde qu'il n'ait aucuns des maux qu'on nomme hereditaires, c'est-à-dire, dont les Poulains peuvent heriter de luy: car la race se ressent aussi-tôt des imperfections, comme des bonnes qualitez des Estalons: les maux hereditaires sont les maux des yeux, qui sont fluxions, la lune, &c. les maux de jarret, sçavoir les esparvins, jardons, vessigons,

courbes, &c. *J'ajoûteray à ces deux précedens les maux de flanc, comme pousse, courbatare, & les pieds foibles, de mauvaise forme, ou encastelez, avec cette distinction, que les maux & imperfections survenuës par accident ne sont point sensez hereditaires.* De plus, on doit prendre garde que l'Estalon soit de bonne nature, & qu'il soit docile en toutes choses, où sa race luy ressemblera : ce que j'ay éprouvé trés-souvent. CHAP. LXXXI.

Les Barbes & les Chevaux d'Espagne sont les meilleurs, pour avoir des Chevaux de toutes façons, tant pour vôtre usage que pour vôtre plaisir, si ce n'est pour la charette, dont il en est déja grand nombre. *Ce qu'il y a à dire contre les Chevaux d'Espagne, est qu'ils font des Poulains plus petits qu'eux, & les Jumens ne retiennent pas si-tôt que des Barbes, & de dix Jumens couvertes d'un Cheval d'Espagne, la moitié ne seront pas pleines : ce qui est considerable dans un Haras, & des Barbes elles retiennent mieux, pourveu qu'ils ayent pour le moins six ans : étant plus jeunes ils trompent les Jumens.*

Quelques-uns veulent dire que les Barbes & Genets engendrent les Poulains trop petits, dautant que la nature déchoit & s'enviellit tous les jours : premierement, vous ne devez pas craindre en Angleterre d'avoir des Chevaux trop petits, dautant que la froideur & l'humidité du climat, jointes aux herbes fort nourrissantes, font que les Haras produisent de grands Chevaux.

Quant à ce qu'on dit que la nature déchoit, je croy que le soleil est aussi chaud que dans l'instant de sa création, & la terre aussi fertile : si la nature avoit toûjours décheu depuis la création, nous serions plus petits que des fourmis, & depuis long-temps les pauvres fourmis seroient reduits à rien : c'est pourquoy je conclus pour les Barbes & pour les Chevaux d'Espagne, comme les meilleurs pour Estalons. *Il faut se donner de garde de faire couvrir de grandes Cavalles avec un Estalon beaucoup plus petit qu'elles, sur l'opinion cy-dessus que le Barbe fera un assez gros Cheval étant accouplé avec de grandes Jumens : il est vray que les Chevaux seront grands, mais leur grandeur sera seulement aux jambes, qui seront trop élevées sur terre, & le corps fort petit ; ce qui s'est vû par experience, & sur tout que vôtre Barbe pour tirer race, ait le pâturon court, c'est-à-dire, qu'il soit court-jointé, & le pied bien fait, & proportionné à sa taille.*

Quant aux Cavalles, je voudrois que vous choisissiez de belles Cavalles d'Espagne pour faire race, ou quelques-unes du Royaume de Naples qui soient bien faites ; mais si vous ne pouvez avoir aisément de celles-cy, choisissez de belles Cavalles Angloises, lesquelles seront aussi bonnes qu'aucunes autres, pourveu qu'elles

CHAP. LXXXI. soient de poil & bien marquées : ce qui est aussi necessaire pour donner bonne teinture à vôtre Haras, comme le bon poil de l'Estalon.

Pour ce qui est de donner l'Estalon aux Cavalles, je n'approuve en aucune maniere de les faire couvrir en main, les liant & garottant, comme si on les vouloit forcer : cette action de la nature se doit faire avec franchise & amour, & non avec repugnance, & contre leur volonté.

Je n'approuve pas non plus les observations des Astres, comme de la lune & des autres corps celestes ; sçavoir si la lune est en son décours ou dans son croissant, ou si les autres corps celestes sont en telle ou telle conjonction, comme si les Poulains doivent être engendrez par l'Astronomie ou l'Almanach.

Comme aussi d'observer de quel côté le vent soufle pour avoir un mâle ou une femelle, ou d'attacher le testicule gauche pour avoir un mâle, & le droit pour une femelle, ou de mettre un drap de telle couleur devant la Cavalle, afin qu'elle conçoive un Poulain de la même couleur : tout cela est faux, & ne sont que des tours de Godeno, pour amuser les credules & le simple peuple, leur faisant croire qu'il y a quelque mystere caché là-dessous, en se faisant admirer comme de grands Philosophes, au lieu qu'ils ne sont que joueurs de tours de passe-passe.

La nature est trés-sage en ses propres ouvrages, entre lesquels le plus grand est l'acte de la generation, par lequel elle préserve chaque espéce, & la continuë jusques à la fin du monde : & nous voyons que cette sage nature est si circonspecte en cet acte, que combien qu'elle souffre que deux espéces differentes se mêlent par la generation, toutefois ce qui en provient, n'engendre point par aprés, ny ne produit en aucune façon, parce que les espéces se perdroient : suivons en cela les loix de la nature, qui est la plus sage au fait de la generation, puisque c'est elle qui les impose, & non l'art.

Lorsque vôtre Estalon est bien préparé, trois mois pour le moins avant le temps qu'il doit couvrir, ayant été nourry de bonne avoine, ou bons pois, bonnes féves, ou de gros pain, avec peu de foin & beaucoup de paille de froment, menez-le deux fois le jour à l'abreuvoir ; & au sortir de-là promenez-le une heure sans le faire suër, afin de le mettre en haleine, qui sera environ deux heures tous les jours, qu'on le promenera en quelque beau lieu, où il prenne plaisir. Si l'Estalon n'est pas mis en haleine de la sorte avant que de le

faire couvrir, ou il deviendra pouſſif, ou il en courra grand riſque; s'il n'eſt bien nourry, il n'achevera pas ſa tâche, & trompera vos Cavalles, ou tout au moins les Poulains ſeront miſerables & trés-foibles; car quoyque vous le nourriſſiez trés-bien, vous le retirerez toûjours aſſez maigre; ſi vous luy donnez beaucoup de Cavalles, il ne vous ſervira pas ſi long-temps, & ſon crin & ſa queuë luy tomberont de miſere, & même vous aurez bien de la peine à le pouvoir rétablir & mettre en bon état pour l'année ſuivante; vous devez luy donner des Cavalles ſelon ſes forces, douze ou quinze, au plus vingt.

Vous devez en Angleterre faire couvrir vos Cavalles au commencement de Juin, afin que vos Poulains viennent en May, lorſqu'il y a grande abondance d'herbes, & en ce temps-là les Cavalles ont beaucoup plus de lait pour bien nourrir leurs Poulains: *Les Cavalles portent le Poulain onze mois & autant de jours qu'elles ont d'années; par exemple, une Cavalle de neuf ans, portera ſon Poulain onze mois & neuf jours, & une de ſix ans, onze mois & ſix jours; on peut ſe regler là-deſſus pour faire couvrir les Cavalles, afin que les Poulains viennent au monde dans le temps qu'il y a abondance d'herbes dans le pays où vous voulez faire un Haras.*

Il arrive quelquefois que les Cavalles tuënt leurs Poulains par mégarde, ou s'étant embaraſſées dans l'écurie dans leurs longes, ou par la difficulté de pouliner: puiſque vous pouvez ſçavoir le jour qu'elle doit faire ſon Poulain, faites tenir un Homme prés d'elle pour l'aider en cas de beſoin, lequel remarquera ſi c'eſt manque de force ou de courage que la Jument ne puiſſe pouſſer le Poulain au dehors, ſerrez-luy les narrines, elle fera un effort pour avoir ſon haleine, & poulinera dans ce temps-là: ou bien verſez-luy dans les nazeaux du vin boüilly avec du fenoüil & de l'huile, cela l'aidera auſſi à faire ſon Poulain.

Mais ſi par malheur il étoit mort dans le ventre de la mere, il faut tâcher à faire jetter le Poulain mort, & conſerver la mere par le remede ſuivant: prenez du lait de Jument ou d'Aſneſſe, ou au défaut de Chévre, quatre livres, qui eſt deux pintes de Paris; trois livres de leſſive forte; huile d'olive deux livres, jus d'oignon blanc une livre, faites tiedir le tout, & le faites avaller à la Jument en deux fois, une heure ou deux d'intervalle d'une priſe à l'autre.

Si ce remede ne fait pas aſſez d'effet, une perſonne adroite s'oindra le bras avec un peu d'huile, & tâchera à tirer le Poulain ou entier ou par pieces. S'il ne peut l'avoir, liez au Poulain une forte & groſſe ficelle attachée au menton, & l'arrachez le moins mal que vous pourrez.

Quelquefois les Poulains viennent les pieds les premiers, il les faut re-

CHAP. LXXXI. *mettre d'abord dedans, & tâcher avec la main de faire sortir la tête, ou tout au moins les narrines, afin de faciliter à la Jument sa délivrance: j'ay eu ces remedes d'un vieux Cavalier, qui les a souvent pratiquez dans les Haras qu'il a gouverné, c'est à vous de vous en prévaloir dans la necessité, c'est un Homme de bonne foy, qui m'a même assuré qu'il avoit conservé des Jumens par cette methode, ausquelles ayant arraché des Poulains morts, elles n'ont pas laissé que d'en faire de fort beaux ensuite.*

Vous devez dans la saison qu'il y a abondance d'herbes, mettre toutes vos Cavalles dans un clos bien palissé, ou enfermé de murs, capables de les bien nourrir tout le temps que l'Estalon est avec elles, & qu'elles seront en chaleur, dans lequel herbage toutes les Cavalles doivent être, tant celles qui sont steriles que les autres, puis amenez vôtre Estalon, luy ayant ôté seulement les fers de derriere, crainte qu'il ne blesse les Cavalles en ruant, & que les fers de devant qu'on luy laisse, luy conservent les pieds: faites-luy avant que de le lâcher parmy les Cavalles, en couvrir une deux fois pour le rendre plus sage, & d'abord luy ôtant la bride, laissez-le aller librement aux autres Cavalles, il deviendra si familier avec elles, & les carressera en telle sorte, qu'à la fin elles luy feront l'amour, si bien qu'aucune Cavalle ne sera montée qu'en sa chaleur; lorsqu'il les aura toutes servies, il les éprouvera encore l'une aprés l'autre, & couvrira celles qui voudront le recevoir: il connoît lorsqu'elles ne veulent plus de luy, & qu'il a parachevé son ouvrage, tellement qu'il se met à battre la palissade pour s'en aller; alors il faut l'ôter, & changer vos Cavalles en un herbage nouveau.

Ce sont-là les sages moyens dont se sert la nature, & assurément de vingt Cavalles, il n'y en aura pas trois qui manquent, au lieu qu'il ne s'en trouvera pas la moitié de pleines, si vous les faites couvrir en main. Il faut qu'il y ait dans l'herbage où l'Estalon sera avec les Cavalles une loge pour le retirer, & préserver contre la chaleur, dans laquelle il y aura une mangeoire pour luy donner de l'avoine, des pois, des féves mouluës, du pain, ou ce qu'il trouvera le plus à son goût, & l'on aura toûjours ce soin pendant qu'il sera avec les Cavalles, qui sera six ou sept semaines. Il faut non seulement pour ce soin-là, mais afin qu'on vous rende compte comme vos Cavalles ont été servies, qu'il y ait un Homme nuit & jour avec elles, auquel il faut bâtir une petite hutte ou loge dans l'enclos où elles seront; il doit outre cela prendre garde qu'il n'entre aucun autre Cheval avec elles, ny d'autres Cavalles avec

l'Estalon

l'Estalon, & vous avertir s'il arrivoit quelque chose d'extraordinaire, & sur tout avoir soin pendant la chaleur & le grand Soleil du jour, de retirer l'Estalon dans sa loge.

Il faut prendre garde lorsqu'on a fait couvrir des Cavalles en main ou autrement que l'Estalon & la Cavalle mangent tout de même ; par exemple, si l'Estalon est au foin & à l'avoine, qu'on appelle manger sec, il faut que la Cavalle mange sec, ou elle ne retiendra pas si-tôt ; de même s'il mange de l'herbe, que tous les deux en mangent, & ce sera un moyen facile de les faire retenir. Il faut notter aussi que les Cavalles fort grasses ont bien de la peine à retenir, les mediocrement grasses conçoivent plus facilement.

Les Cavalles retiennent beaucoup mieux quand elles sont en chaleur, cette chaleur excite le Cheval, qui de son côté y va avec plus d'ardeur & de vigueur quand on la fait couvrir en main, afin qu'elle retienne plus seurement ; avant de la faire couvrir, qu'on place la Cavalle en lieu d'où elle soit veuë du Cheval, & qu'elle le voye, qu'on lui tienne quelque temps, cela anime tous les deux, & la generation ne manquera pas.

Pour faire entrer une Cavalle en chaleur & retenir, il faut lui faire manger de la graine de chanvre, autrement du chenevis, huit jours durant avant de la mener au Cheval, un picotin le soir & autant au matin ; si elle refuse la graine, mêlez-là avec du son ou de l'avoine, ou la faites jeûner ; elle la mangera ensuite trés-bien toute seule, & si l'Estalon en mange cela contribuera beaucoup à la generation.

Pour l'âge de l'Estalon, on ne le doit pas faire couvrir avant six ans, ni passé quinze, vous devez vous regler en cela à sa force, & à sa vigueur. *Il faut remarquer que les jeunes Barbes trompent les Cavalles, & qu'elles ne retiennent pas, il faut qu'ils ayent six ou sept ans avant que d'être en état de servir pour Estalon ;* pour l'âge des Cavalles, il ne faut pas les faire couvrir avant trois ans, ni aprés quinze : la bonté des Cavalles, & les Poulains qu'elles apporteront vous y doit regler. *C'est un maxime qu'il ne faut pas faire couvrir une Cavalle pendant qu'elle nourrit son Poulain, parce que le Poulain qu'elle nourrit de lait, & celui qu'elle porte, en vaudront moins, & la Cavalle sera beaucoup plûtôt perduë ; si on lui fait porter tous les ans un Poulain, on croira de faire un manege, & les choses bien supputées, il y aura plus à perdre qu'à gagner. Comme c'est l'usage ordinaire en France, si vous avez dessein de faire couvrir la Jument, il ne faut pas que ce soit avant sept ou huit jours aprés qu'elle aura poulainé, afin de lui donner temps de se bien purger, & même s'il se peut,*

CHAP. LXXXI. *ne lui faut pas donner l'Estalon qu'elle ne le desire, & lui faire naître cette envie par tous les moyens possibles, en la nourrissant bien, tout au moins le Poulain qu'elle allaite en vaudra mieux, & prendra assez de force pour suivre sa mere dans les herbes, & la Jument concevra plus facilement étant en amour.*

Ceux qui veulent avoir des mâles, quoique Monsieur le Duc n'en tombe pas d'accord, pourront pratiquer ce qui suit, que vous pouvez experimenter avec d'autres animaux, comme des Vaches, Chévres, Brebis, &c. Il faut que la Cavalle soit bien en chaleur, la faire couvrir au matin toute la premiere, & que ce soit depuis le quatriéme jour de la Lune jusqu'au plein d'icelle, & jamais au déclin, elle ne manquera pas de concevoir un mâle, l'experience vous le fera connoître.

Vous pouvez fournir vôtre Haras des Poulaines qui en proviendront, comme elles seront de bonne & belle race, elles feront de plus beaux Poulains que les autres, d'autant qu'elles seront engendrées d'un bel Estalon, puisque le même qui les couvrira, les a mis au monde. *De plus elles seront faites à la nature de l'herbe, à l'air & au climat du pays, où sera situé vôtre Haras :* mais il ne faut point prendre de vos Poulains pour Estalon, parce qu'il sera bien éloigné des vrais Barbes, & si vous vous servez toûjours de l'un à l'autre, ils deviendront enfin semblables à la race du pays où ils seront, & vous n'auriez que faire de prendre tant de soin pour avoir de beaux Poulains, puisque la source qui est l'Estalon, en feroit un Cheval du pays. On doit dire autant de toutes les Creatures du monde, même aussi des Hommes ; car qu'un François demeure en Allemagne, son petit-fils sera vrai Allemand ; tout de même qu'un Allemand vive en France, son petit-fils sera François, en esprit & en agilité ; le climat, l'air & la terre operent de la sorte sur tous les animaux ; c'est pourquoi je voudrois que vous n'eussiez jamais d'Estalon de vôtre propre Haras, mais plûtôt que vous le changeassiez en un beau Barbe ; ou au défaut du Barbe, en un beau Cheval d'Espagne, ainsi vous auriez toûjours une bonne & belle race de Chevaux : choisissez toûjours les plus belles Cavalles de vôtre Haras pour en tirer race ; *& sur tout n'épargnez, quelque somme que ce puisse être, pour l'achat d'un brave Estalon ; il n'y a point d'argent qui revienne mieux que celui-ci, & quand il coûteroit cent cinquante pistoles s'il est bon & beau, il sera à bon marché ; c'est l'unique & le premier moyen d'avoir de bons Chevaux, & sans celui-là tous les autres seront inutiles.*

En quel temps les Poulains doivent être sevrez & ôtez d'avec leur mere, & comme on doit les gouverner.

VOUS devez avoir une loge assez spacieuse pour contenir vos Cavalles dans l'herbage où vous les changerez, comme aussi en toutes celles où vous les nourrirez, afin de les deffendre contre l'injure du temps; car il n'y a aucun animal à qui le froid soit plus contraire qu'aux Chevaux; ils ont aussi beaucoup de peine à supporter l'ardeur du Soleil; vous devez aussi avoir bonne provision de foin pour les nourrir l'hyver dans les écuries : plusieurs sont d'avis de faire tetter les Poulains jusqu'à ce qu'ils ayent un an ou deux, mais ils s'abusent grandement, d'autant que cela les rend molasses, & mal faits, & davantage, vous fait perdre ce temps-là pour la fertilité de vos Cavalles. CHAP. LXXXII.

Vous devez sévrer vos Poulains au commencement de l'hyver lorsqu'il commence à faire froid, environ la saint Martin, qui est sur le milieu du mois de Novembre, & les sévrer trois jours avant la pleine Lune, & pendre au col du Poulain un morceau de corne de bœuf, ou du plus vieil Cerf qu'on pourra recouvrer, & alors les amener tant les mâles que les femelles dans une écurie chaude & nette, où il y aura des mangeoires & des rateliers assez bas : *Ce qui est cause que la plûpart des Poulains sont si tardifs à venir, & qu'ils ne peuvent rendre service, qu'ils n'ayent six ou sept ans, est qu'ils n'ont pas tetté assez long-temps, cela se voit sensiblement dans l'Evêché de Triguier en basse Bretagne, où ils sévrent leurs Poulains comme l'ordonne Monsieur le Duc, aussi leurs Chevaux ne sont de bon service qu'à huit ans; que s'ils avoient tetté jusqu'aux herbes, c'est-à-dire tout l'hyver, dés l'âge de quatre ou cinq ans ils seroient aussi bons qu'ils le sont à huit, jugez de cela si c'est être bon ménager de sévrer si-tôt les Poulains : ce que Monsieur le Duc ordonne ensuite aprés les avoir sévré, est trés-bon.* Il faut avoir soin que l'écurie des Poulains soit toûjours nette, & que vos Poulains ayent bonne litiere, les laissant détachez; il faut les toucher le moins qu'on pourra, pendant le temps qu'ils sont si jeunes, de peur de les blesser, ou de les empêcher de croître; il faut les nourrir de bon foin & de bon son, ce qui les fera bien boire, & par même moyen ils auront le corps bon; donnez-leur aussi de

l'avoine, car ce n'eſt qu'une folie de dire que l'avoine faſſe devenir les Poulains aveugles, ou faſſe devenir les dents crochuës. *Je croi que l'avoine leur uſeroit les dents, & les leur feroit plûtôt changer & razer. Le plus à propos eſt de leur faire moudre l'avoine, car faiſant effort avec les machoires pour la caſſer & mâcher, ils s'étendent & ſe font groſſir les veines du larmier, & de la ganaſſe, ce qui attire du ſang & des humeurs en ſi grande abondance dans ces veines que la nature n'en peut être la maîtreſſe, ces humeurs tombent ſur les yeux, & ſouvent les font perdre : ainſi ce n'eſt pas l'avoine par ſes qualitez de trop nourrir & de trop échauffer, comme on croit, mais par la difficulté qu'ils ont à la mâcher.*

Il faut en outre remarquer que les Poulains nourris de grain, comme je viens de dire, ne croiſſent point ſi élevez ſur jambes, mais deviennent plus larges, & plus épais que s'ils n'avoient mangé que du foin, auſſi ſont-ils plus robuſtes au travail, & de meilleur ſervice.

Lorſqu'il fait beau temps, faites-les mettre au Soleil & à l'air dans quelque cour, ou en quelque lieu fermé, afin qu'ils puiſſent ſe réjoüir & s'ébattre : mettez-les à l'herbe ſur la fin de May, & d'abord qu'il y en a ſuffiſamment pour les nourrir dans quelque clos, qui ſoit capable d'entretenir les Poulains d'un an, dans lequel il y aura une grande loge, capable de les contenir pour les défendre contre la chaleur du Soleil, la porte de laquelle doit être fort large, afin qu'ils ne ſe bleſſent en entrant ou en ſortant.

Il y a des Poulains au deſſus de ſix mois, qui quoyque leur mere ait beaucoup de lait déperiſſent tous les jours ; & même prennent la toux par des pellicules qui s'engendrent dans leur eſtomac, ce qui leur empêche la reſpiraion, & finalement les perd abſolument ; le remede ſera d'avoir la pellicule dans laquelle le Poulain eſt ſorti du corps de ſa mere, la faire ſécher, lui en donner dans du lait ce qu'on en peut prendre avec trois doigts, cela le guerira & le rendra ſain & gaillard, & ce remede eſt bon à tous les maux qui leur arrivent au deſſous de ſix mois ; que ſi vous ne pouvez avoir de cette pellicule, faites ſécher les poulmons d'un jeune Renard, & vous en ſervez à la place de la poudre cy-deſſus.

Au bout d'un an, en la même ſaiſon, qui eſt environ à la Saint Martin, vous devez ôter derechef vos Poulains, qui auront un an & demi, & les mener en l'écurie, *leur tondant toute la queuë afin de la faire revenir plus belle & plus touffuë, & ſi on ſe donnoit le ſoin de la tondre encore deux ou trois fois pendant qu'ils*

ſont jeunes, elle deviendroit plus forte & plus belle, reſiſtant mieux au peigne, les accommoder, attacher & ajuſter comme le reſte des Chevaux, & les rendre plus aiſez & autant familiers qu'on le peut; l'Eſté en ſuivant qu'ils auront deux ans, vous pourrez encore les mettre dehors en quelque herbage, où il y aura toûjours une loge aſſez ſpacieuſe pour les retirer pendant la chaleur du jour, ou les bien garder toûjours en l'écurie, pour les rendre capables de ſouffrir d'être montez : mais il ne faut jamais les monter qu'ils n'ayent trois ans pour le moins.

Comme à deux ans, ou à deux ans & demi les Poulains commencent à s'échauffer aprés les Poulines, il eſt à propos de les ſeparer, car ils ſe gâtent enſemble. Il y a des Poulains qui ayant été bien nourris juſqu'à l'âge d'un an, commencent à vouloir couvrir les Jumens : ſi l'on s'en apperçoit il faut d'abord les ſéparer, car ils ſe gâteroient, il arrive rarement à un an, mais fort ſouvent à un an & demi, d'autres à deux, deux & demi ; ſelon leur naturel, & qu'ils ont été bien ou mal nourris.

Il eſt bon de retirer tous les hyvers les Poulains dans les écuries, & tous les étez les mettre à l'herbe à la campagne, juſqu'à ce qu'ils ayent trois ans paſſez, car ils en ſeront plus fermes pour endurer la fatigue : il n'importe comme ſoit leur pâturage, pourveu qu'il ſoit ſec, & qu'il y ait dedans un abreuvoir, s'ils rempliſſent leur ventre une fois en vingt-quatre heures, c'eſt aſſez ; il n'eſt point neceſſaire que vous ayez tant de raretez, comme ſont rochers, montagnes, prairies, ou beaux herbages, pourveu que vous ſépariez les Poulains d'un an, d'avec ceux de deux ans, & ceux de deux d'avec ceux de trois, & ainſi des autres, vous les nourrirez où il vous plaira : on peut nourrir un trés-beau Cheval dans ſa cour ; car qui fait que les Barbes, les Turcs, les Napolitains, les Genets ſont ſi polis, ſi nerveux, ſi déchargez de chair ſuperfluë, & d'une taille ſi belle, & ſi bien proportionnée, ſi ce n'eſt qu'ils ſont élevez dans un pays ſec, & conſéquemment avec une nourriture ſéche : le ſecret donc de nourrir les Chevaux dans les pays froids, ne conſiſte qu'à les garder chaudement en hyver, & leur donner de la nourriture ſéche, & l'été les mettre dans des herbages ſecs.

Prenez deux Poulains également bien faits, de deux meres également belles, & du même Cheval, faites-en tenir un chaudement l'hyver, & le nourriſſez de choſes ſéches juſqu'à l'âge de trois ans, & j'aſſureray qu'il aura les jambes auſſi belles, & ſera

CHAP. LXXXII. aussi nerveux, aussi déchargé, & aussi bien fait que son pere, que je suppose être Barbe ou Cheval d'Espagne; laissez courre l'autre dans les champs sans l'enfermer l'hyver, jusqu'à l'âge de trois ans, il aura la tête & le col gros, les épaules charnuës; & sera pour la taille un trés-lourd & trés-parfait Cheval de charette, d'où vous pouvez voir l'effet de la nourriture séche, & des écuries chaudes, & comme l'une & l'autre contribuent à la beauté des Poulains.

Monsieur le Duc a oublié de dire que la temperature de l'air y fait beaucoup, joint au reste qu'il a observé; car on n'a jamais pû en France élever de si grands Chevaux qu'il en vient d'Hollande, non-seulement à cause des herbages humides, gras & abondans qu'ils ont en ce pays-là (puisqu'il y en a en Normandie quantité d'aussi bons, & avec les mêmes qualitez, où les Chevaux ne deviennent point si grands) mais à cause de l'humidité de l'air du lieu où ils sont nourris, & enfin du climat de ce pays-là.

Avant de finir ce Traité, je vous donnerai un remede pour fortifier les jambes menuës d'un Poulain contre le travail qu'il aura à supporter, il le faut pratiquer avant qu'on le monte: prenez une livre d'huile d'olive, un quart de livre Axungiæ Vitri, qui n'est autre chose que ce qui reste au fond du pot où les Verriers mettent la matiere pour faire les verres, c'est le plus épais de ce sel qui fait la matiere du verre, on le vend chez les Droguistes, sous le nom de sel de verre, il est à bon marché; prenez aussi demi-once de sang de Dragon, quatre onces Castoreum bien sec, pilez l'Axungiæ Vitri, & mêlez le tout bien pilé, puis y ajoûtez esprit de vin une pinte, laissez reposer une nuit le tout à froid; ajoûtez ensuite une pinte fort vinaigre, & une pinte d'urine d'un Homme bûvant du vin pur, faites boüillir le tout pendant une heure, & de ce bain fort chaud, frottez les jambes foibles ou menuës de haut en bas bien fort depuis l'épaule jusqu'à la corne, & depuis le grasset jusqu'au pied de derriere, & frotter & refrotter avec la main pour faire penetrer, un quart-d'heure deux fois tous les jours, & continuer pendant huit ou dix jours.

Moyennant ce remede, ces parties basses prendront assez de forces pour résister au travail, sinon le continuer deux fois en un an, avant qu'on le mette au travail, une fois au Printemps, & autant en Automne; & faire cela depuis deux ans jusqu'à quatre, on aura des Chevaux qui ne finiront jamais par les jambes.

Quant aux jeunes Cavalles qu'on appelle pouliches, vous les pouvez laisser courre dehors jusqu'à l'âge de trois ans, parce

qu'elles ne ſont pas ſi ſujettes à devenir charnuës (principalement du devant) comme ſont les Chevaux. Si vous pouvez pourtant l'hyver mettre les Poulines auſſi bien que les Poulins à couvert, ce ſera pour le mieux, mais je crains que la charge ne ſoit trop grande pour un particulier, s'il y a nombre de Jumens Poulinieres dans ſon Haras ; je ſçai bien par ma propre experience que cette méthode de nourrir les Chevaux eſt la meilleure ; car j'ai éprouvé toutes ſortes de manieres, avec la plûpart des Chevaux & Cavalles, qu'on peut avoir de divers pays ; il faut faire monter & promener vos jeunes Cavalles, quelque temps avant de les faire couvrir ; ou bien elles ſeront ſi farouches qu'elles ſeront en danger de ſe gâter & leurs poulains auſſi ; mais étant montées tout doucement & renduës dociles & familieres, vous éviterez ce deſordre.

Les fort grands Poulains, & toute ſorte de grands Chevaux, c'eſt à-dire, qui ſont beaucoup élevez ſur les jambes, ſe les ruinent & foulent extremement en paiſſant l'herbe, ou tout au moins ils ſe tournent les pieds en dehors pour pouvoir atteindre à l'herbe, & à la paître avec plus de facilité, particulierement s'ils ont l'encolure courte : on peut faire prendre le vert à ces Chevaux-là dans l'écurie, ſi on veut leur donner l'herbe & les conſerver.

Sans pretendre contredire Monſieur le Duc, j'ai éprouvé que pour avoir ſevré des Poulains dans le temps qu'il l'a ordonné, & les avoir ôté tout à fait d'avec la mere à l'entrée de l'hyver, en un temps où ils changent leur nourriture de vert au ſec, & du tendre au dur ; car ils ſont tirez des herbes pour vivre dans l'écurie, & ſont en même temps ſevrez de la mamelle, ce grand changement & la privation du lait leur a fait un ſi notable dommage, & ils étoient ſi amaigris, que l'Eſté ſuivant ils ont eu peine à ſe remettre ; il me ſemble plus à propos (puiſqu'on ne doit faire couvrir les meres qu'au printemps) de laiſſer tetter les Poulains tout le reſte de l'hyver : aſſurément ils en vaudront mieux, puiſqu'ayant la bouche encore tendre, ils ont peine à manger le foin, & en mangent peu : il eſt vrai que pour ſuppléer à cela, il ordonne de leur donner du ſon & de l'avoine, ce qu'il prétend ſuppléer au défaut de la mamelle ; mais puiſque la Jument Pouliniere eſt inutile tout l'hyver (car je ſuppoſe qu'on ne s'en ſert ni au charoi ni à aucun uſage, que pour en avoir race) n'eſt-il pas plus à propos de laiſſer tetter le Poulain juſqu'à ce qu'il ſoit accoûtume à la nourriture ſeche & dure ; je m'en

CHAP. LXXXII. soûmets à vôtre jugement, c'est à vous à faire le choix de ce qu'il vous semblera le mieux, afin de parvenir à vos fins.

Voilà ce que j'ay tiré du Livre de Monsieur le Duc de Newcastel, je souhaite qu'il vous soit fort utile, & qu'en France, où l'on peut élever d'aussi beaux & bons Chevaux qu'en lieu du monde, on prenne envie de travailler à cela, afin qu'on rétablisse les Haras ruinez par les desordres des temps, & que sans aller querir des Chevaux avec des frais excessifs dans les pays étrangers, on en éleve en ce pays: puis qu'assurément les bons Coureurs François sont préferez à tous les Chevaux du monde, quand ils sont bien choisis, puisqu'ils ont plus de ressource, plus de force, & durent plus long-temps que tous les Chevaux étrangers. Avant l'année 1600. on ne se servoit point en France de Chevaux Anglois, l'usage étoit des courtaux entiers, & le Roy Henry le Grand s'en servoit à la guerre, à la chasse, & pour tous ses usages, jusqu'à ce qu'un nommé Quinterot Anglois de Nation, amena des Chevaux de son pays à la Cour, où plus qu'en lieu du monde, on aime ce qui est nouveau, l'usage s'en est introduit, en sorte que les personnes de qualité ne se croyent pas bien montées s'ils ne sont sur des Anglois, parce qu'ils ne trouvent pas des Chevaux François assez beaux, ny assez fins pour leur service, & cela par la ruïne des Haras de France: en Angleterre ils en ont grand soin, & les François leur payent ce soin en achetant cherement leurs Chevaux, parmy lesquels il y a bien des carognes comme ailleurs, quoyqu'à dire les choses dans la verité, des Chevaux Anglois il y en a d'excellens, & qui sont agreables, mais non pas tous.

Je me suis acquitté de ce que j'avois promis dans le commencement de ce Livre, & comme il est facile d'ajoûter aux choses inventées, je ne doute point qu'on ne fasse mieux que je n'ay fait, & qu'on ne donne d'orenavant au Public des Volumes entiers, sur toutes les matieres que j'ay seulement ébauchées, veu la necessité que nous en avons en France, où il y a les plus beaux Livres du monde, & les plus profonds sur toutes les sciences; il n'y a que pour les pauvres Chevaux, qui sont si utiles pour le plaisir, & si necessaires pour le bien public, qu'on n'a rien écrit, puisque jusqu'à présent on voit peu de choses mises au jour où il y ait quelque methode; j'auray l'honneur d'être de ceux qui auront commencé, je souhaite qu'on poursuive, & que ceux qui ont ce talent ne l'enfoüissent pas, & qu'ils prennent la peine de le mettre au jour. Adieu.

Quis autem noſce curas equorum erubeſcendum putet, cùm optima Jumenta habere glorioſum ſit? quis vituperationi det, id poſſe curare, quod laudi ducitur poſſidere? quia notitia curationis non ſolum honeſtiſſimis, ſed etiam diſertiſſimis convenit. CHAP. LXXXII.

Preceptes pour Emboucher les Chevaux.

EMBOUCHER un Cheval, eſt lui donner la bride qui eſt la plus convenable pour pouvoir gagner ſon conſentement aux actions qu'on demande de lui; ſans ce conſentement les Chevaux ne peuvent rien d'agreable, puiſqu'ils repugneront toûjours à l'obeïſſance; & ſi la crainte du châtiment les empêche de ſe deffendre, on remarquera à la poſture contrainte de leurs corps qu'ils n'obeïſſent qu'avec repugnance: mais ſi on peut par les bonnes leçons jointes à la bonne bride gagner le conſentement, on arrivera à la fin qu'on s'eſt propoſée, qui eſt d'aſſurer & reſoudre les bouches trop ſenſibles ou égarées, éveiller ou allegerir les lourdes & peſantes, ramener & aſſujetir celles qui ſont trop fortes. CHAP. LXXXIII.

Pour acquerir cette connoiſſance, il faut ſçavoir quelques principes, & ſur iceux on ſe determine à donner une Embouchure plûtôt qu'une autre, & une branche d'une façon plûtôt que d'une autre, qui ſera differente: Ces principes ſont ce quon appelle theorie, laquelle jointe à un peu de pratique vous ouvrira le chemin, en ſorte que vous pourrez emboucher vos Chevaux ſans conſeil ni aide de perſonne, & parvenir à la fin que d'abord nous avons propoſée. Pour parvenir à cette fin il faut non-ſeulement connoître la bouche & les reins d'un Cheval, mais encore ſes jambes & ſes pieds bons ou mauvais, & même s'il ſe peut ſon inclination naturelle.

L'Embouchure des Chevaux, ou comme la nomment quelques-uns, la ſcience d'emboucher les Chevaux, ſe diviſera en trois parties: ſçavoir en celle qui conſidere ce qui ſe met ou ſe place dans la bouche du Cheval que nous appellons l'Embouchure ou le mors.

La ſeconde, eſt celle qui conſidere la branche, qui eſt cette partie la plus longue de la bride que nous voyons exterieurement.

La troiſiéme, eſt la Gourmette, qui eſt une eſpece de chaiſne attachée à la branche & placée ſur la barbe du Cheval.

CHAP. LXXXIII. L'Embouchure nous donne ou produit l'appui de la main, duquel dérive l'obeïssance qu'on peut retirer d'un Cheval.

La branche a son effet de faire agir l'embouchure & de placer la tête & l'encolure du Cheval.

La Gourmette est cette chaisne, sans laquelle la branche n'auroit aucun effet.

Ainsi vous voyez que ces trois parties ont tant de liaisons que l'Embouchure n'agit que par le moyen de la branche, & la branche n'a d'effet que par la Gourmette.

L'Embouchure se proportionne aux parties interieures de la bouche : elle est composée de ses côtez, des chaperons, des olives, des fonceaux, & de la liberté de la langue.

La branche se proportionne à l'encolure, & au dessein qu'on a de ramener ou de relever : elle est composée de l'œil, du banquet, du coude, de la barbe, du pli du banquet, du jarret, du bas de la branche ou touret.

La Gourmette se proportionne au dessein qu'on a de ramener ou de relever : elle est composée de deux longs crochets qui tiennent à l'œil, de mailles & de grosses esses.

Comme nous avons dit que l'embouchure avoit ses côtez : ils sont faits de canons, d'escaches, d'olives, de berges, de tambours, campanelles, poires, balottes, melons, annelets, roüelles, pantenostres, & plusieurs autres hors d'usage.

Entre les deux côtez de l'Embouchure il y a presque toujours liberté de langue, qui est une ouverture ou espace au milieu de l'embouchure, tant pour donner place à la langue, que pour fortifier l'embouchure.

La liberté est faite par un Montant, une gorge de Pigeon, un Piston, un col d'Oye, un pied de Chat, une Pignatelle, une Basculle ; une Arcade, un Pas-d'Asne, un Arçon, & plusieurs autres, qui presque toûjours donnent le nom au mors.

Les branchez sont de differentes façons, & la forme du bas de la branche leur donne la dénomination ; les plus en usage sont les Françoises, demi Françoises, les Connestables, les Gigottes ou bas ronds, les cuisses de Chapon, & celles à Pistolet & plusieurs autres que nous avons renvoyées en Italie & en Allemagne.

Des Embouchures.

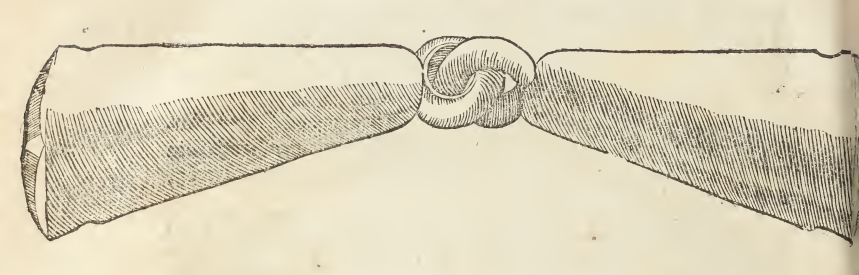
IL faut ſçavoir que parlant d'un Mors on doit entendre non-ſeulement l'Embouchure, mais la Branche, la Gourmette, Chaînettes, & tout ce qui rend un mors complet, & en état de ſervir au Cheval. CHAP. LXXXIV.

Je commencerai à faire l'anatomie de ce mors par l'Embouchure, & en déduirai tous les effets le plus briévement qu'il me ſera poſſible: enſuite je viendrai à la branche, puis à la Gourmette, & à tout ce qui en dépend.

La plus douce & la meilleure de toutes les Embouchures eſt un ſimple canon qu'on appelle un canon à couplet, plus il ſera gros prés du fonceau, plus doux il ſera, car il ſera moins capable de contraindre un Cheval.

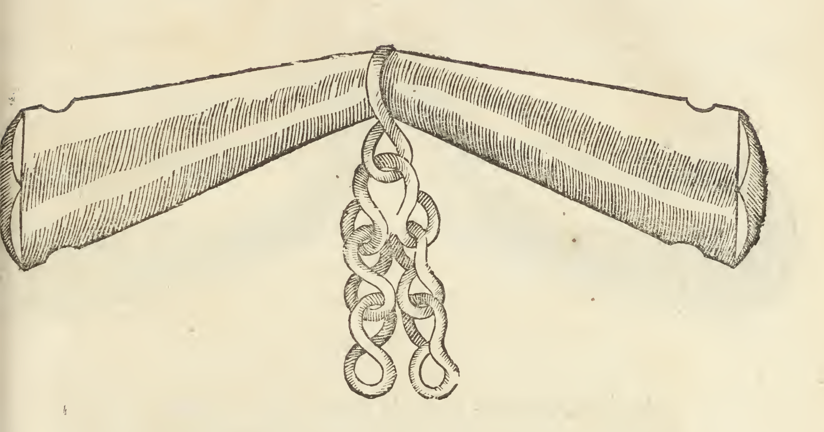
Dans les Eſcoles bien reglées on ne voit peu ou point d'autres brides, ils conſervent toûjours la bouche des Chevaux ſaine & entiere; & quoique la langue en ſupporte tout l'effort, la partie n'eſt pas ſi ſenſible que les barres, leſquelles ont ce ſentiment ſi fin qu'au travers de la langue elles ſentent la compreſſion du mors, & rendent de l'obéïſſance aux moindres mouvemens de la main: Si donc le mors appuyoit ſur les barres, ce ſeroit le moyen de bientôt deſeſperer une bouche. Enfin, il faut tenir pour une maxime aſſurée que tout autant qu'on le peut donner, c'eſt-à-dire, que ſi on peut retirer d'un Cheval toute l'obéïſſance dont il eſt capable avec un ſimple canon, c'eſt en vain qu'on ſe peînera de lui donner une autre bride, car celle-ci eſt la meilleure de toutes: Vous en voyez ici la figure, vous le pouvez faire faire plus gros ou plus menu, ſelon la fente de la bouche du Cheval, auquel vous le voulez ordonner.

Un simple Canon. 1.



Le canon à Trompe vient aprés, il est propre à assurer les bouches qui battent à la main pour être trop sensibles, chatoüilleuses, ou foibles : ces trois sortes de bouches ont peine à souffrir l'appui, & pour défense ces Chevaux battent à la main : ce mors assurera ces bouches, en ce qu'il porte toûjours sur le même endroit. Ainsi il endort cette partie, il en fait perdre l'apprehension au Cheval, lequel par le temps goûte mieux cette embouchure qu'un simple canon, lequel comme il plie dans le milieu porte inégalement, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, ce qui fait que ces bouches égarées n'y prennent pas tant de créance qu'à la trompe, laquelle pourtant est plus rude, puisqu'elle ne plie point dans le milieu ; la plus grande finesse en forgeant le canon à trompe est de jetter le milieu dudit canon un peu en avant pour donner un peu plus de jeu à la langue, & le faire porter sur les gencives plûtôt que sur les barres.

Canon à Trompe. 2.

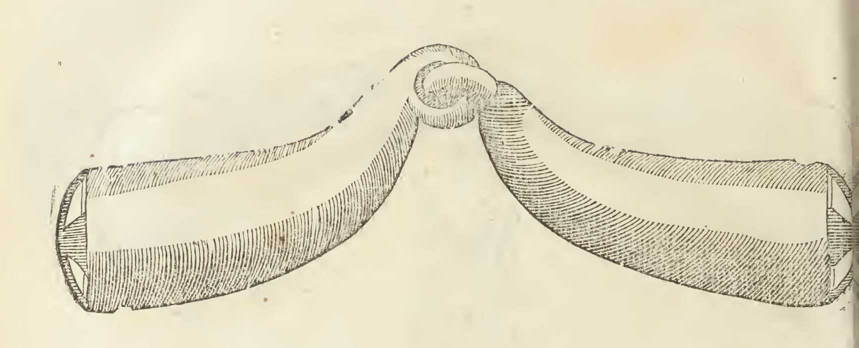


Lorſque les deux Canons précedens ne ſont pas capables de tenir aſſez ſujet un Cheval, qui a pourtant les barres fort ſenſibles & hautes, cela vient preſque toûjours de ce qu'il a la langue trop groſſe; ainſi elle ſoûtient trop par ſon épaiſſeur le mors, en ſorte qu'il ne peut faire aſſez d'effet ſur les barres: en ce cas là on lui pourra donner une gorge de Pigeon, comme vous la voyez ici figurée; ſa liberté dégagera un peu la langue, & l'Embouchure rencontrera & appuyera ſur la gencive, ce qui rendra le Cheval plus leger à la main.

Cette Embouchure eſt pour un Cheval qui a la bouche trés-bonne, mais qui pour avoir la langue un peu groſſe, a l'appui ſourd: ce mors eſt bon pour ceux qui ſe ſervent d'une reſne; car ſans crainte de bleſſer la barre au Cheval, on la peut tirer, & plier le col au Cheval; ce n'eſt pas avec les autres libertez, car les talons bleſſent & emportent la barre, & cette ſeule commodité doit faire rechercher cette Embouchure.

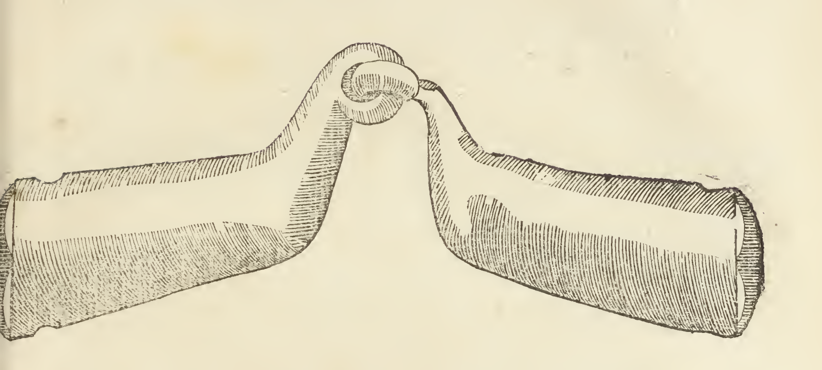
CHAP. LXXXIV.

Gorge de Pigeon. 3.



Aprés le mors à la gorge de Pigeon, nous metrons le Canon montant, lequel eſt pour un Cheval qui a l'appui fin, & par conſequent la bouche excellente, avec la langue un peu groſſette; car la liberté donne quelque eſpace pour la loger : ſon effet ſe fait ſur les lévres & ſur la gencive; & comme la langue eſt dégagée, ce mors peut tenir le Cheval qui a les barres hautes & ſenſibles en quelque legereté, l'uſage en eſt excellent; & s'il eſt bien fait, jamais il ne peut bleſſer la bouche du Cheval.

Canon montant. 4.



Comme le canon à Piston ne differe du precedent, qu'en ce qu'il y a des annelets à côté de la liberté de la langue, on le donne à un Cheval indifferemment l'un ou l'autre ; & comme on se le peut aisement figurer voyant le précedent, je n'en ai pas mis ici le dessein, il suffit de le connoître ; ce qui sera en connoissant le canon montant, & on en sçaura l'effet, car il est à peu prés comme le précedent, hors qu'on donne celui-ci aux Chevaux qui ont la bouche seche, car les annelets donnent quelque mouvement à la langue qui divertit les Chevaux, & leur rend la bouche fraîche.

Ce mors comme le précedent, sera pour un Cheval qui a la bouche bonne, l'appui, les barres hautes, & la langue un peu grossette.

Le canon à pied de chat, est celui duquel la liberté est quarrée par le haut : on pratique peu cette embouchure aux Chevaux de selle, ce n'est pas qu'il ne soit de bon usage pour celui qui a l'appui fin, la bouche bonne, la langue assez grosse, comme la liberté est grande, il y aura suffisamment de la place pour

CHAP. LXXXIV. la loger, le mors par ce moyen appuyera sur les barres, ce qui en éveillera l'appui, elles seront soulagées par les lévres, lorsque le canon est plus gros prés du fonceaux qu'aux talons : en un mot ce canon tient déja les Chevaux sujets ; ainsi il faut avoir la main bonne, ou que les bouches ne soient pas si fines, comme on en trouve aux braves Chevaux.

Vient ensuite le col d'Oye duquel la liberté va en rond en forme du col d'un Oye, cette liberté est grande, ainsi elle dégage puissamment la langue, qui ne sera supportée que par les barres : ce mors sera propre au Cheval qui a la bouche bonne, l'appui mediocre, & qu'il faut commencer à tenir. Je n'en donnerai point ici le dessein, car il étoit fort aisé de se figurer le mors que c'est, sans embarasser ce papier en vain.

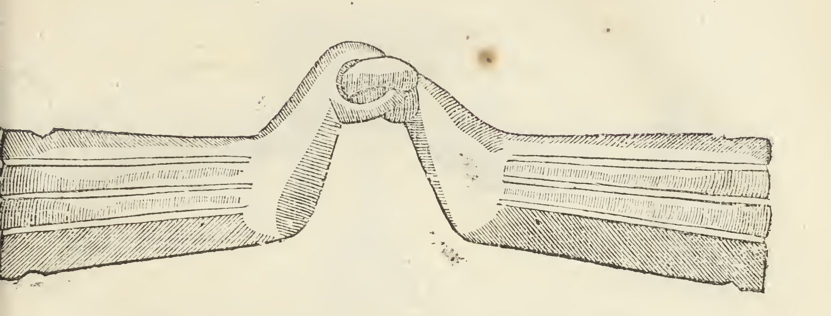
Comme mon dessein est de suivre une partie des mors qui sont à present en usage, je les mets dans leur ordre, c'est-à-dire, selon leur force ou foiblesse. Aprés ces canons qui plient je viens aux Escaches qui plient, car un mors qui plie dans le milieu, est plus doux que celui qui ne plie point. Et de mettre ici les canons à Pignatelle, comme ils tiennent de l'entier ce seroit faire faute.

Ce n'est pas que les Escaches ne soient plus rudes que les canons, car elles approchent plus du tranchant ; mais cette rudesse n'est pas si grande, qu'un canon à Pignatelle ne soit plus rude qu'une Escache montante.

L'Escache montante sera propre pour un Cheval qui a la bouche bonne, la langue un peu grossette, & l'appui à pleine main, qui est celui qu'on veut pour la guerre, lequel est capable de souffrir un coup de main, & lequel pourtant ne s'abandonne pas par la liberté d'icelle.

L'Escache est preferable au canon, en ce que les fonceaux du canon n'étant pas bien rivez échapent, & vous êtes reduit à la discretion du Cheval, mais l'Escache ne peut échapper : ainsi elle est plus sûre quand on a des Chevaux méchans.

Escache montante. 5.



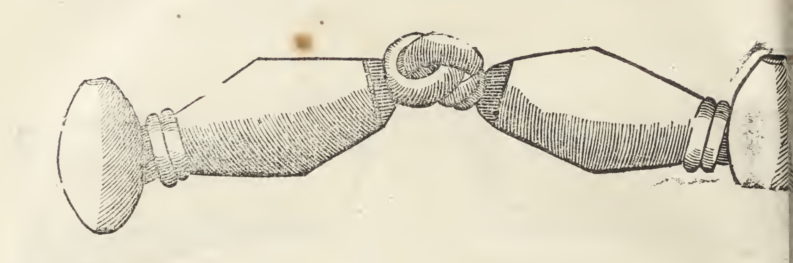
L'Escache à Piston est peu differente en ses effets & en sa forme de la précedente, hors en ce qu'il y a des annelets à côté de la liberté, & à l'autre il n'y en a point, comme nous avons dit ci-devant du canon Montant, & du canon à Piston.

Cette Escache ne peut gâter la bouche d'un Cheval, les talons étant bien arondis : elle porte assez à vif sur les barres pour contraindre le Cheval qui a l'appui à pleine main, d'obéïr avec facilité, s'il a la franchise qu'on souhaite aux bons Chevaux.

Les Olives à couplet viennent ensuite, elles sont peu en usage: ce sont des Olives qui sont assemblées comme un canon simple; elles sont bonnes pour les Chevaux qui ont la bouche peu fenduë, & qui l'ont bonne, ce qui est assez rare; c'est le contraire des femmes, celles qui l'ont petite l'ont bien faite, & aux Chevaux ceux qui l'ont petite l'ont mal faite. Or comme les petites bouches ont souvent les lévres grosses, il les faut desarmer; ce mors les desarmera, logera assez commodement la langue, & donnera quelque plaisir au Cheval qui a l'appui à pleine main; car quoiqu'elles le tiennent sujet, le roulement desdits Olives l'égayera.

CHAP. LXXXIV.

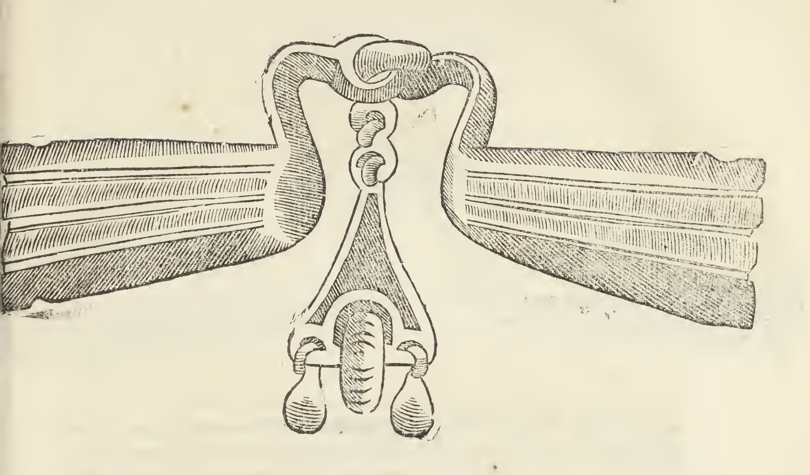
Olives à Couplet. 6.



Le ſeul défaut que je ſçache à ces petites Olives, eſt qu'elles ſerrent trop les gencives, & que cela peut faire faire quelque grimace au Cheval; mais comme il eſt difficile de trouver des brides qui ne rempliſſent point trop la bouche aux Chevaux qui l'ont peu fenduë, j'ai paſſé ſur ce défaut, qui n'eſt pas ſi conſiderable que d'avoir un mors doux & menu, pour le pouvoir loger dans ces petites bouches.

L'Eſcache & col d'Oye viendra enſuite : elle ſera propre au Cheval qui a la bouche bonne, la langue groſſe, & l'appui à pleine main; comme cette Eſcache va en diminuant, elle ne portera que ſur la gencive, quoique la langue ſoit bien fort dégagée dans cette grande liberté, & que la lévre ſoit aſſez occupée à faire ce grand tour du banquet, ainſi la barre ſe trouve deſarmée; & pourtant le mors ne le preſſera point trop, par la raiſon que je viens de dire, que l'eſcache eſt beaucoup plus menuë au talon qu'au banquet; elle tiendra pourtant le Cheval leger, qui aura l'appui bien à pleine main.

Escache à Bavette. 7.



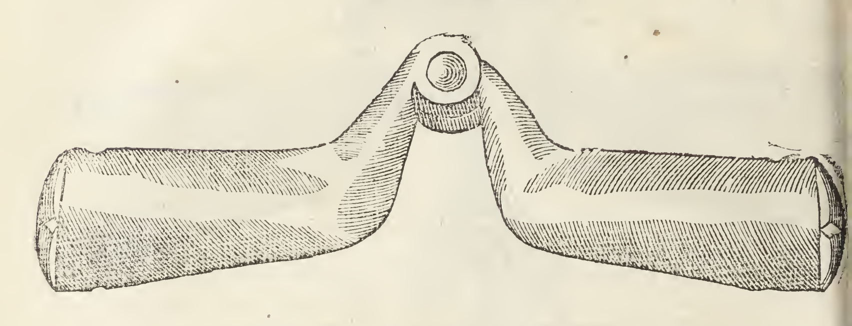
Estant consideré avec une bavette, elle sera pour un Cheval qui a la langue serpentine, & qui la passe sur le mors, ce qui est déplaisant à voir : cette roüe qui est au bas de la bavette lui chatoüille la langue, il se plaît à cela l'ayant serpentine & fretillante, & trouvant une grande liberté où elle est logée sans incommodité, elle y demeure logée plûtôt que par beaucoup d'autres remedes plus violens, qui produisent souvent moins de fruit que celui-ci.

Le canon à compas montant est peu en usage, quoique trés-bon, on l'a nommé à compas, parce que le haut de la liberté est assemblé comme un compas par une charniere laquelle se peut casser plus facilement que le couplet ordinaire des autres brides : hors cela la bride est trés-bonne.

Les commoditez qui s'en retirent sont plus considerables que ce petit manquement, car il sera propre au Cheval qui a la bouche bonne, la langue grossette, l'appui à pleine main, il tient assez sujet, car il approche de l'entier ; ce qui est encore plaisant à ce mors est que le Cheval s'y peut joüer, quoiqu'il le tienne assez sujet.

CHAP. LXXXIV. La liberté étant trop grande pour être uſée, ou autrement, en ſerrant les chaînettes on étreſſit le mors ; & ſi elle eſt trop étroite, en les élargiſſant on l'ouvre, ce qui ne ſe peut bien faire aux autres embouchures.

Canon à Compas. 8.



Ce canon à arcade eſt le premier mors entier que nous ayons décrit, il eſt different du Pas-d'Aſne qui eſt plus haut que celui-cy, & la liberté plus grande ; celui-ci eſt bon aux Chevaux qui ont la bouche ſoupçonneuſe, c'eſt-à dire, qui donnent trop ou trop peu dans la bride, & battent à la main eſtant preſſez d'obéïr : ces Chevaux-là ſont difficiles à emboucher hors avec ce mors, lequel l'aſſurera, puiſqu'ayant peu de liberté, il tient du canon à Trompe ; il fait ſon effet toûjours au même endroit, lequel s'endort & s'aſſoupit ; le Cheval perd l'apprehenſion que la bride lui cauſoit : de plus il le tient ſujet lorſqu'il donne trop, car il tient du pas-d'Aſne ; ainſi il eſt capable de tenir, mais avec tous ces avantages, ſans la bonne main & la ſage conduite du Cavalier, la bride ſera aſſez inutile.

Je n'en donne pas le deſſein, car ce mors eſt le plus commun du monde.

Le canon à Pignatelle eſt connu de tout le monde : il eſt pour un Cheval qui a l'appui à pleine main, la langue groſſe, & la barre ronde ; comme ce mors tient de l'entier, le Cheval demeurera dans le reſpect : de plus, comme il approche de la ligne, il portera fort à vif ſur les barres, & quoiqu'elles ſoient rondes, elles ſeront éveillées, puiſqu'il n'eſt point ſupporté de la

langue, mais ſeulement un peu des lévres : il faut avec de pareils mors ne ſe point ſervir d'une reſne, car on emporteroit abſolument & ruineroit la barre. Ces mors ſont trés en uſage à preſent, on les donne indifferemment à toutes ſortes de Chevaux, mais fort mal à propos; car comptez combien de mors nous avons décrit cy-devant, tous plus doux que celui-ci, car j'ai commencé par le plus doux, & toûjours en augmentant de force : Ce ſera donc un abus étrange d'abord de débuter par celui-cy, ſi le Cheval a l'appui fin, & qu'il ait la barre tranchante : car aſſurément les mors entiers, au nombre deſquels ſont les Pignatelles, ne ſont nullement deſtinez pour les barres tranchantes, mais ſeulement pour les barres rondes, quoique hautes, & toutes les fois qu'on en donnera, on gâtera la bouche d'un Cheval, ou on le fera battre à la main.

Je me ſuis ſervi d'un canon à Pignatelle haute, c'eſt-à-dire, que la Pignatelle monte environ deux ou trois doigts de haut pour les Chevaux qui ont inclination à laiſſer pendre la langue hors de la bouche; car comme un Cheval n'a jamais tiré la langue avec un maſtigadour, cela a donné la penſée de faire de pareils pas-d'Aſne, pour leur ôter cette imperfection de tirer la langue. Mais comme cela leur importune la bouche, je me ſuis ſervi de cette Pignatelle haute : Si vous l'approuvez vous vous en ſervirez, mais l'uſage en eſt trés-bon.

Le canon à miroüer ou à double Pas-d'Aſne, eſt la ſeule invention que les Eſpronniers ont, qnand ils ont un Cheval qui tire la langue, mais le mors ne vaut rien; & jamais on ne s'en trouvera bien, & l'invention ne peut bien réüſſir.

Pour un Cheval qui tire la langue, s'il eſt bien embouché, ſans changer ſon mors, vous pouvez attacher un Pas-d'Aſne de gros fil d'archal, comme eſt celui d'un maſtigadour, haut d'environ demi-pied à la tranchefil du mors, en bridant le Cheval mettre ce Pas-d'Aſne dans la bouche en haut, & aſſurément tout le temps qu'on s'en ſervira il ne tirera point la langue. Et comme tous Chevaux ne s'accommodent pas d'une pignatelle, & moins d'une haute, comme eſt celle que nous venons de décrire, puiſqu'il y a beaucoup de Chevaux qui ont les barres hautes, tranchantes & qui tirent la langue, cette invention a cela de commode, qu'elle s'ajuſte à toute ſorte de mors, pour doux qu'ils puiſſent être.

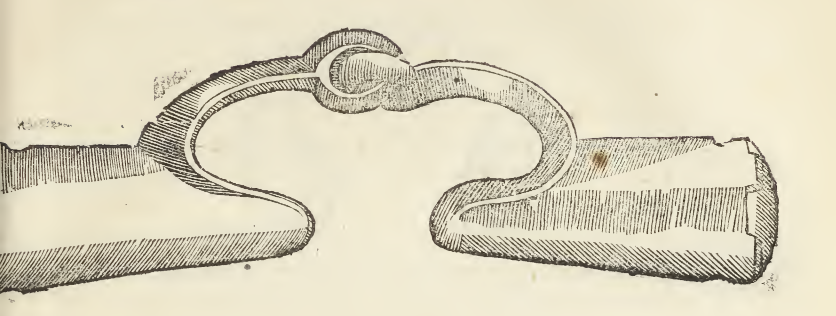
Je n'approuve ni ne deſaprouve l'invention des Marchands, leſquels coupent la langue à tous les Chevaux qui la laiſſent pen-

Chap. lxxxiv. dre. Et Monsieur le Duc de Newcastelle, qui d'ailleurs a bien écrit du Manege, se mocque de toutes les inventions qui empêchent de tirer la langue, & ne conseille autre chose que de la couper.

Le canon secret à Arçon, est un chef-d'œuvre dans l'épronnerie, à cause de cet Arçon qui tourne autour du canon, étant ajusté dessus comme un Arçon l'est sur le dos d'un Cheval, il est attaché par dedans avant de river les fonceaux, c'est de quoi on l'appelle secret: il est bon pour un Cheval qui a la bouche assez bonne, qui a la barre ronde, la langue trés grosse, & le palais gras; car comme il faut dégager cette grosse langue, si on faisoit la liberté fort haute, elle choqueroit le palais; ce qui tout au moins feroit battre le Cheval à la main, ou l'obligeroit à porter trop bas, pour peu qu'il y eût d'inclination; il a fallu avoir recours à cet Arçon qui gagne beaucoup de place sans monter bien haut, & de cette maniere le mors porte à vif sur les barres, sans être empêché de la langue; il sera bon pour un Cheval qui aura l'appui plus qu'à pleine main, & qu'il faudra tenir sujet.

Ce Canon à col d'Oye gagne ou trouve sa liberté dans les talons d'icelle: je l'ai inventé pour suppléer à la place du canon cy-devant à Arçon, lequel étoit trop cher, & celui-ci fera son même effet: & de plus il donnera plus de plaisir au Cheval, lequel pourra se joüer avec cette embouchure, puisqu'elle plie dans le milieu: Il est propre au Cheval qui a la bouche mediocre, l'appui au delà de la pleine main, la langue excessivement grosse, & qui a inclination à porter bas, comme la liberté est gagnée dans les talons, il y a de la place suffisante pour loger la langue sans que la liberté soit trop élevée; ce qui chatoüilleroit le palais & feroit porter bas, ou battre à la main; de plus le mors portera à vif sur les barres, ainsi sera capable de tenir le Cheval sujet qui les aura rondes, & qui aura l'appui un peu endormi.

Canon à col d'Oye, la liberté gagnée. 9.



Je ne prétends tirer aucune vanité de l'invention de cette embouchure, mais assurément elle épargne bien de la dépense à faire faire le précedent mors, & donne plaisir au Cheval, quoi qu'elle le tienne sujet.

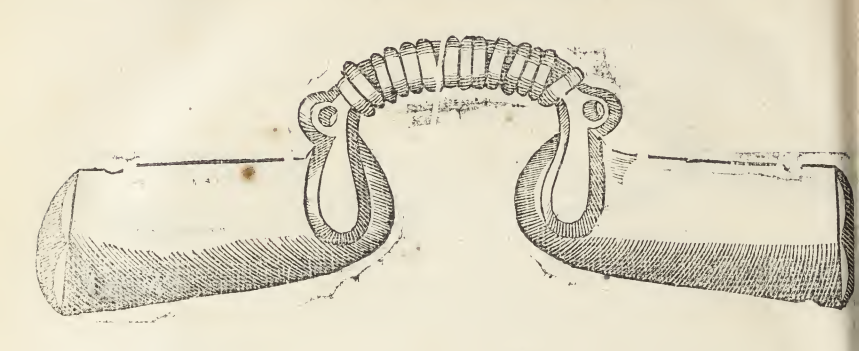
Le canon à basculle est different de la Pignatelle, celle-ci culbute en avant & en arriere, & celle-là seulement en arriere ; ce mors sera pour un Cheval qui aura la langue trés grosse, la bouche mediocre, & l'appui plus qu'à pleine main.

Ces bascules sont destinées pour les Chevaux qui ont le palais chatoüilleux, car comme ils culbuttent facilement, elles ne font point battre à la main.

Cette bride est assez ferme : comme elle dégage absolument la langue, elle portera fort à vif sur les barres. C'est pourquoi elle ne sera bonne qu'aux barres rondes, car quoique les lévres le supportent, ce n'est pas assez pour empêcher que le Cheval n'en soit fort assujetti.

CHAP. LXXXIV.

Canon à Bascule. 10.



Les Escaches à Pignatelle sont si communes, qu'il seroit bien superflu d'en donner ici le dessein, les Boutiques sont pleines de ces mors, les Espronniers embouchent toutes sortes de Chevaux indifferemment avec ces mors; mais fort à contre-temps trés-souvent, comme j'ai expliqué au Canon à Pignatelle: car à plus forte raison l'Escache qui est plus rude ne doit être donnée qu'aux Chevaux qui ont les barres rondes, la langue grosse, l'appui au de-là de pleine main, & la bouche mediocrement bonne.

Aux écoles bien reglées on a banni l'escache à Pignatelle aux Chevaux qui ont les barres hautes, car avec ce mors on leur desespere la barre en peu de temps; on a recours aux bonnes leçons & à l'art pour tenir les Chevaux sujets, & non à des brides plus rudes qu'il ne convient.

L'Escache à bascule a presque le même effet que celle à Pignatelle, elle sera bonne pour un Cheval qui aura la bouche mediocrement bonne, les barres rondes & hautes, la langue grosse & le palais gras; finalement qui a l'appui au de-là de pleine main: Comme cette bascule culbutte facilement en arriere, le palais gras n'en sera point importuné, & n'aura aucun sujet de battre à la main, pour en être choqué; le mors portera sur les barres, ainsi il tiendra le Cheval dans le respect.

Le canon montant d'une piece est justement fait comme un montant

montant qui ne plieroit point, mais qui feroit d'une piece, il a le même effet que le canon à arcade cy-devant, c'eſt-à-dire, pour une bouche ſoupçonneuſe, qui donne trop ou trop peu dans la main; elle donne trop étant plus contrainte qu'elle ne veut, le Cheval donne trop peu lorſqu'on luy laiſſe un peu de liberté: il y a différence de celuy-ci au canon à arcade, en ce qu'elle eſt beaucoup plus ferme que l'autre. CHAP. LXXXIV.

Elle aſſurera ces bouches ſoupçonneuſes & fauſſes, qui ſont mal-aiſées à brider, car elle tient de la Trompe & du pas-d'Aſne, mais beaucoup plus de ce dernier que du premier. Ce mors ne laiſſera pas d'être bon aux bouches mediocres qui ont l'appuy au-delà de pleine main, la langue groſſe, & lequel a beſoin d'être tenu ſujet.

Le Canon à pas-d'Aſne eſt fort en uſage depuis qu'on a connu ſes effets, & je croy avoir un peu contribué à la mettre en vogue, comme auſſi les Eſcaches à pas-d'Aſne: il eſt pour un Cheval qui a les barres rondes & hautes, la langue fort groſſe, & la bouche mediocre, l'appuy au-delà de la pleine main: cette bride tient un Cheval ſujet, elle porte à vif ſur les barres, la langue eſt dégagée abſolument; ainſi ſans ruiner la bouche à un Cheval, on le tient ſujet tant qu'on veut, il faut tenir le pas-d'Aſne bas, ainſi il ne fera point battre le Cheval à la main, en luy choquant le palais.

Si les talons ſont bien arondis, cette bride fera de trés-bons effets, & on connoîtra que c'eſt une des bonnes qu'on puiſſe pratiquer aux bouches mediocrement bonnes.

Il y a enſuite le canon à pas-d'Aſne à l'antique, c'eſt-à-dire, lequel au haut du pas d'Aſne a des anneaux pour egayer la bouche aux Chevaux qui l'ont ſéche; du reſte il a le même effet que le précedent: on ſe ſert de ces Canons aux Chevaux qui ont les barres baſſes, au lieu qu'autrefois on ſe ſervoit pour les tenir de brides étranges, on n'en a gueres d'autres à préſent que des pas-d'Aſne, lequel quoiqu'il ne ſoit pas au-deſſous de la ligne, va chercher les barres, parce que n'étant ſoûtenu que des lévres, elles cedent; ainſi le mors va chercher les barres, & fait autant que les mors les plus rudes, pourvû qu'il ſoit entre les mains d'un homme qui ait de la ſcience & de la ſageſſe.

Les Eſcaches à pas-d'Aſne ſont un peu plus rudes que les Canons: comme nous avons dit que l'Eſcache approchoit plus du tranchant, le ſervice en eſt plus aſſuré, en ce que les chaperons n'échapent pas comme font les fonceaux aux Canons.

CHAP. LXXXIV. Ce mors sera bon au Cheval qui a la bouche mediocrement bonne, les barres rondes, la langue grosse & tout l'appuy au-delà de la pleine main : il faut avoir soin qu'on ne fasse point le pas-d'Asne trop haut, de peur de choquer le palais, & faire battre à la main, pourveu qu'il y ait une place suffisante pour loger la langue, le reste seroit trés-inutile.

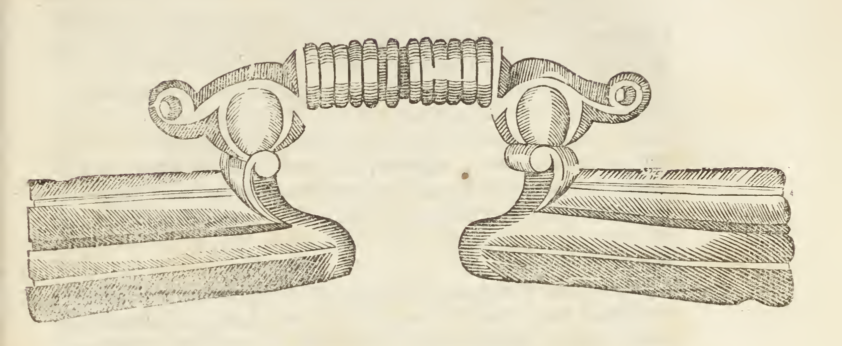
Vous pouvez aux canons & escaches, mais bien plus commodément aux derniers, faire desarmer la lévre en cette maniere : il faut faire le banquet fort large, & faire diminuer le mors selon la largeur de la bouche à l'endroit de l'appuy comme la lévre sera contrainte d'entourer ce gros banquet, elle ne pourra armer, la barre ne pouvant être en deux endroits ; ainsi elle le desarmera comme par accident, car il y a des mors exprés pour desarmer, comme sont les canons coupez, tambours & autres ; mais comme ils sont trop rudes, ils desesperent les bouches qui sont bonnes ; ainsi il n'y a point de meilleur moyen que de leur desarmer la lévre, comme je viens de proposer.

Cette escache paroît extraordinaire, elle l'est en effet : je croi en être l'Inventeur, aussi-bien que des canons à col-d'oye, cy-devant, dont la liberté est gagnée dans l'épaisseur des talons, & ayant trouvé l'une, il n'est pas difficile de trouver l'autre, la difficulté est de les forger, mais nous en parlerons ailleurs.

On pourra dire là-dessus que cette escache étant si menuë, & y manquant beaucoup de fer au-dessus de l'endroit où se fait l'appuy vis-à-vis de la pignatelle, elle peut facilement blesser un Cheval ; mais toute personne qui aura la moindre teinture d'embouchure, jugera d'abord que l'endroit qui porte sur l'appuy, quoiqu'il ait moins d'un demy pouce d'épais, qu'il importe peu, pourveu que l'endroit qui touche la barre soit formé & figuré de même que s'il avoit un pouce d'épais, & qu'il ne blessera point plûtôt.

Ce qu'il y a à observer à ces embouchures, soit à Pignatelle ou à pas-d'Asne, car il s'en fait de même à pas-d'Asne, est que l'ouverture du bas de la liberté entre les deux talons soit moins ouverte qu'aux autres embouchures, afin qu'elle ne vienne point si tôt à rencontrer les barres au cas qu'on tirât une rêne, comme on y peut être obligé par la deffense du Cheval ; outre que l'embouchure en est plus ferme, & asseurement il y a suffisamment de liberté pour placer les grosses langues, sans s'attendre à cette ouverture entre les deux talons, petite ou grande.

Escache à Pignatelle la liberté gagnée. II.



Cette embouchure est pour un Cheval qui a la bouche mediocrement bonne, la barre ronde & charnuë, la langue trop grosse, le palais gras, & l'appuy plus qu'à pleine main, assurément elle tiendra le Cheval sujet, car la langue étant dégagée, l'embouchure fera tout son effet sur les barres, ainsi toute la sensibilité y sera éveillée.

Elle sera bonne aussi pour le Cheval qui a les qualitez susdites, & avec cela inclination à porter bas; ainsi on n'oseroit hausser la liberté crainte de luy chatoüiller le palais, ce qui le feroit porter encore plus bas; cette embouchure luy logera la langue, & la liberté sera basse: cet avantage ne s'étoit trouvé jusqu'à present qu'aux canons à arçon.

Celuy-cy a donc les qualitez de l'arçon, & n'en a pas les incommoditez, qui étoient de coûter beaucoup, & de plus l'on avoit peine à trouver des Ouvriers capables de les faire.

Cette escache à pas-d'Asne, est jettée sur les talons, c'est-à dire, que la liberté au lieu d'aller en haut, se jette sur les talons, pour conserver toûjours la même liberté, & ne point hausser les pas-d'Asne. Avant que j'eusse l'usage de la précedente escache, je me servois souvent de celle-cy comme trés-bonne; mais si la précedente n'est pas assez ferme, j'ay recours à un escache à pas-d'Asne, dont la liberté est de même gagnée sur les talons, comme elle est à la pignatelle cy-devant.

CHAP. LXXXIV. Cette embouchure est pour un Cheval qui a la bouche un peu gaillarde, & qui commence à perdre la qualité de bonne bouche, qui a les barres rondes, la langue trés grosse & inclination à s'armer ou à porter bas : comme le pas-d'Asne est fort jetté sur les talons, il ne touchera que difficilement au palais, & par ainsi n'obligera pas le Cheval à porter bas, & si la langue sera logée, ce qui rendroit l'appuy sourd au Cheval.

Les Campanelles à col d'oye ou autrement ont bien perdu de leur crédit ; & les Epronniers ne sçavent de quoi on leur parle quand on leur nomme une Campanelle. Quelque vieux Ecuyer qui ne voudra point se départir de la methode ancienne, la deffendra comme une bonne bride ; mais ceux qui ont goûté les brides modernes, laisseront en paix les Campanelles : elles ont de bons effets, mais de grands deffauts, qui les ont fait abandonner.

L'usage des Campanelles étoit pour les Chevaux qui avoient les lévres fort épaisses, & qui s'en armoient, & asseurément aux Chevaux qui ont les barres hautes, & qui s'arment de la lévre, la Campanelle est trés bonne, & fait un bon effet ; mais comme elle a servi, elle s'use à l'endroit de l'appuy prés des talons, ensuite cela coupe la barre comme un razoir ; on les a quittez à cause de cela, & on quittera les olives pour la même raison.

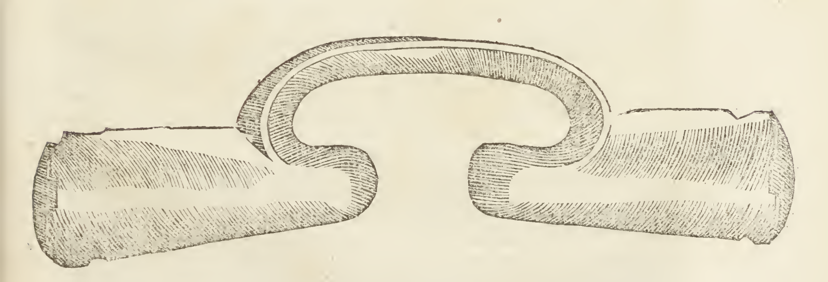
Les olives à pignatelle sont bonnes, & sont pour des Chevaux qui ont la bouche entre-deux, la langue grosse, les barres assez hautes, mais peu sensibles, l'appuy au-delà de pleine main, & même tirant plus à la main qu'il ne convient, on les donne particulierement pour ceux qui s'arment de la lévre ; comme cette embouchure roule, elle est assez plaisante dans la bouche d'un Cheval, mais elle a le défaut des Campanelles ; on s'en sert aux Chevaux de carosse.

J'en trouve l'usage bon aux bouches fausses, c'est-à-dire, qui ayant les barres hautes, les ont peu sensibles ; car si on donne à ces bouces-là des mors au-dessous de la ligne, ils desespereront les barres, & on n'en retirera gueres plus d'obéissance que de ces olives qui sont plaisantes à cause qu'elles roulent. Anciennement on étoit persuadé que les olives à cause qu'elles roulent, étoient plus douces que les canons ; ce qui n'est pas, sans démentir l'antiquité, car elles desarment la lévre, elles sont au-dessous de la ligne des barres, & degagent la langue, avec tout cela elles ne peuvent être aussi douces que les canons.

Le canon à pas-d'Asne qui a la liberté gagnée dans l'épaisseur CHAP. LXXXIV.
du talon, est de la même invention que les deux précedens: vous voyez qu'il s'en peut faire de cette methode six; sçavoir trois Canons & trois Escaches: le premier canon que nous avons proposé est à col-d'oye, on peut faire l'escache de même; le second est un escache à pignatelle, on peut faire le canon de même, & de celuy-cy on peut faire l'escache de même.

L'usage de ce canon est bon pour les Chevaux qui ont la bouche qui n'est pas mauvaise, mais qui ne peut porter le nom de bonne, lesquels ont la langue trés-grosse, en sorte qu'avec une liberté ordinaire ils en couvrent les barres; ainsi la bride ne portant que sur la langue, ne peut produire qu'un appuy fort endormi: on a de la peine à emboucher ces Chevaux-là, s'ils ont inclination à porter bas, à s'armer, ou qui ont le palais chatoüilleux, il n'y a que cette seule invention; car avant il falloit se servir des escaches jettées sur les talons, qui n'avoient point tant d'effet, & avoient de grandes incommoditez; car on est contraint en ce qu'on ne peut élever la liberté pour donner place à la langue, crainte que si elle chatoüille le palais, elle ne fasse porter plus bas. Il faut donc avoir recours à ces mors, qui assurément tiennent un Cheval trés-sujet, & plus que beaucoup d'autres brides plus rudes.

Canon à Pas-d'Asne la liberté gagnée. 14.



La difficulté de cette bride est qu'il faut la faire forger sans soudure; si le pas-d'Asne est soudé, il ne vaut rien, mais il y a un biais pour le forger à qui le sçait prendre, ou il n'y a rien de plus aisé.

CHAP. LXXXIV.

Cette eſcache à pas-d'Aſne eſt de la même invention que le canon, elle eſt même plus facile à forger, elle eſt pour le même uſage, mais plus ferme de beaucoup ; elle ſera pour un Cheval qui n'a plus ce qu'on appelle bonne bouche, mais qui l'a trop ferme, un appuy qui tire à la main, ou qui peſe à la main pour avoir les barres rondes & la langue groſſe : de plus elle deſarmera celuy qui s'arme de la lévre ; elle eſt fort capable de tenir un Cheval ſujet : il faut voir le canon précedent, c'eſt à peu prés le même effet.

Juſques icy nous avons parlé de toutes les brides qui peuvent ſe donner aux Chevaux qui ont des bouches qu'on nomme bonnes, quoique les trois ou quatre dernieres ſoient plûtôt pour ceux qui l'ont mauvaiſe ; neanmoins comme il faut ſouffrir quelque choſe aux Chevaux, & n'être pas ſi exact à les condamner, paſſons tout ce que nous avons vû pour bonnes bouches, & venons aux méchantes, qui ſont celles qui donnent le plus de peine ; car aſſurément hors des bouches égarées qui battent à la main par trop de ſenſibilité, pour être chatoüilleuſes, ſoupçonneuſes ou foibles, les autres ſont aiſées à emboucher, car on peut retirer de l'obéiſſance de ces Chevaux-là ; mais ceux qui ſeront condamnez à porter les brides que nous allons décrire, ſont aſſez inſuportables ; car quoique ces Chevaux d'abord rendent quelque obéiſſance à ces mors rudes, d'abord qu'ils ſont endormis ſur icelles, c'eſt tout comme avec les plus douces ; auſſi je ne conſeille preſque jamais des brides rudes, je ſuis toûjours pour les plus aiſées qu'on peut avoir. Mais comme il ſe rencontre plus de méchans Chevaux que de bons, plus de mauvaiſes bouches que de bonnes : il eſt neceſſaire de connoître tous les mors que nous allons décrire, afin de ſçavoir le bon & le mauvais dans cette ſcience.

Du temps de Monſieur de la Broüe & de Monſieur de Pluvinel on n'étoit pas ſi circonſpect, pour ne pas donner des brides rudes aux Chevaux ; car on voyoit en ce temps-là dans les Manéges, des poires, des balottes, des melons & même des genettes ; ces Meſſieurs ne manquoient point d'art pour tenir les Chevaux dans le reſpect avec les bonnes leçons ; mais leurs branches étoient ſi flacques, qu'ils étoient contraints d'avoir ces embouchures rudes, pour tenir un peu les Chevaux dans la ſujetion ; mais à preſent on a changé de methode, car on a abandonné toutes ces branches flacques, comme étant trop foibles pour pouvoir produire aucun bon effet, & on a fait des branches hardies avec des

embouchures douces, on ne voit plus de branches flacques, tout est hardy, aussi ne voit-on plus d'embouchure rude comme autrefois, on ne passe gueres le canon & l'escache aux bons Chevaux : ce qu'il y a à dire en ces derniers temps qu'on fortifie la bride par le moyen de la branche, est que la barre pâtit beaucoup, car il faut que la gourmette agisse avec plus de force; mais il est plus juste de conserver le dedans de la bouche, qui est bien plus facile à blesser, & à être entamée que la barbe, qui est couverte de peau plus capable de souffrir que la barre, outre qu'on peut bourrer les gourmettes, & se servir en un besoin de la chanterelle.

J'ay dit ces deux mots avant de passer aux brides rudes, afin qu'on ne fût point étonné quand on verra le Livre de M. de Pluvinel, & les écrits de M. de la Brouë, lesquels ont tous deux écrit fort bien de cette science, mais le dernier beaucoup plus au long. Venons au reste de nos embouchures.

Le Canon à pas-d'Asne roulant est peu en usage, mais bon aux Chevaux qui ont la bouche assez mauvaise; pour avoir les barres charnuës, rondes, quoiqu'assez hautes, & qui ont outre cela la langue serpentine, c'est-à-dire, qui la passent par-dessus l'embouchure, ou à côté, ce qui tout ensemble leur donne un appuy qui tire à la main; & comme la langue serpentine cherche à passer sur l'embouchure, le pas-d'Asne les empêche, & trouvant cette grande liberté de langue, ils la tiennent là contre leur inclination : outre cela cette bride tient un Cheval sujet, lorsqu'il a la bouche ferme, & la liberté quoique grande, comme elle roule, n'offensera pas le palais, & ne fera point batrre le Cheval à la main.

Ce qu'il y a à redire à ces pas-d'Asne roulans, est que l'endroit qui roule est justement mis sur le lieu de l'appuy; car quoiqu'on le fasse le plus égal au canon qu'on le peut; neanmoins comme il s'use, la barre se met là-dedans, & se trouve emportée par le moindre rude mouvement de la main; c'est pourquoy il faudra plûtôt mettre en usage le Canon suivant, auquel on ne trouve pas les incommoditez de celuy-cy.

Le Canon à pas-d'Asne secret est pour le même usage que le précedent, il n'a pas le deffaut de couper les barres comme l'autre, mais comme il est secret, assurément il coûtera cher : celuy qui en voudra faire la dépense, trouvera qu'il est propre aux Chevaux qui ont la bouche assez mauvaise, qui les oblige à tirer ou peser à la main, ayant outre cela la langue serpentine, qu'ils

CHAP. LXXXIV. passent à côté du mors ; on peut lire l'effet du précedent mors, car ce qui est bon pour l'un est bon pour l'autre.

L'Escache à pas-d'Asne quarrée est un peu usitée, il y a un trebuchet attaché au haut du pas-d'Asne, qui est la raison pourquoy on la fait quarrée : ledit trebuchet est attaché au pas-d'Asne par un ply, & il culbute quand il rencontre le palais.

Si on considere l'embouchure sans trebuchet, elle sera propre au Cheval qui a la bouche assez mauvaise, pour avoir les barres rondes, charnuës, peu sensibles, & la langue trés-grosse, avec tout cela la bouche excessivement fenduë ; ce qui fera tout ensemble tirer à la main, ou y peser dans un grand voyage.

Le trebuchet est à deux usages, pour les Chevaux cy-devant qui passent la langue par dessus le mors, il les arrête, & quoique serpentine, elle ne peut trouver de passage.

Le second usage est pour les encolures fausses, renversées, & ganasses serrées, ausquelles si vous donnez une branche hardie, avec l'œil haut pour les ramener, vous les mettez dans le desespoir par la trop grande contrainte, puisque la nature s'oppose à l'obéissance que vous leur demandez : il faut donc avoir recours à quelque chose qui puisse leur chatoüiller le palais sans les fâcher, ce trebuchet est destiné pour cela ; il l'importunera seulement avec cette rouë qui est au haut, & le Cheval pour se deffaire de cette importunité, baissera le nez, & viendra chercher l'appuy, qui est ce que nous demandons ; ainsi on obtiendra sans le fâcher & sans violence, le but qu'on s'étoit proposé, qui étoit de luy placer la tête au plus bel endroit où il la puisse avoir.

Les Tambours à col d'oye & toutes sortes de Tambours, sont des embouchures, qui parmi les brides rudes m'ont semblé les plus raisonnables préferablement à bien d'autres, autant que la nature de la bouche que j'ay eu à brider, l'a pu permettre : les Tambours ont ces trois bonnes qualitez, ils sont gros, roulans, & ronds : ces trois choses les rendent plaisans dans la bouche d'un Cheval.

Venons au particulier, ceux-cy seront pour une mauvaise bouche, quoique trés-fenduë, la langue grosse, s'armant de la lévre, les barres rondes pleines de chair & peu sensibles, ce qui produira un appuy qui tirera à la main, ou y pesera & la chargera allant par pays.

Or comme cette bride portera à vif sur le haut de la barre sans aucun empêchement, sinon que ployant au milieu, elle falsifiera

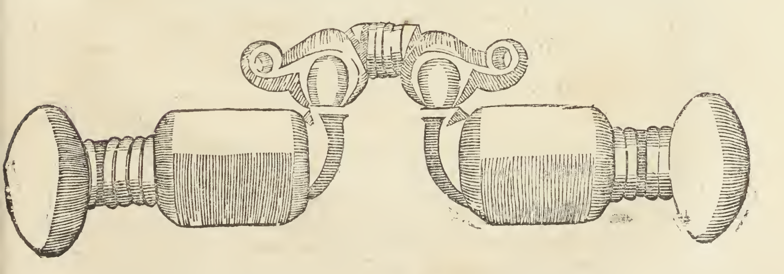
l'appui fort ſouvent, cela fera trouver quelque legereté au Cheval qu'il n'auroit point eu avec les autres brides, pourvû qu'il n'ait aucune debilité des membres ; car ſi les jambes, les pieds, ou les reins ſont fort foibles, uſez ou fatiguez, ce qui empêchera le Cheval d'obéir aux effets de la bride, il ne faut pas eſperer ni s'attendre qu'elle puiſſe rétablir tout cela.

Ces Tambours à pignatelle au premier clin d'œil ſe jugent plus rudes que les precedens ; ainſi le Cheval qu'on ne pourra conduire ni tenir avec l'autre, ſera leger avec celle-ci : même ſi le Cheval allant par pays peſoit à la main, cette embouchure pourra pour quelque temps le tenir plus averti : cette bride ſera pour une bouche mauvaiſe, quoique bien fenduë, & l'appui tirant ou peſant à la main.

Preſentement on ne fait plus gueres de gros Tambours, comme on faiſoit autrefois, on s'eſt réduit aux Olives Tambours, l'uſage en eſt bon, car les coins des autres peuvent toucher les barres ; & ceux-ci étant rabattus, ne peuvent que difficilement les bleſſer.

Ces Olives Tambours à pignatelle, ſeront pour un Cheval qui aura la bouche aſſez mauvaiſe, la barre ronde & charnuë, la langue groſſe, les lévres dont il s'arme, & toute la bouche peu ſenſible, ce qui produira un appui tirant à la main.

Olives Tambours à Pignatelle. 13.



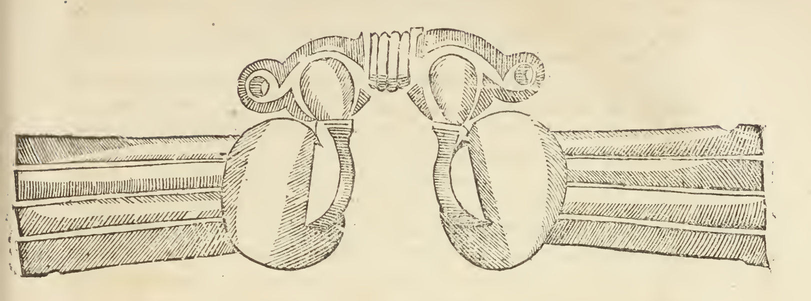
Cette embouchure étant plus menuë que les précedentes, ſera plus rude, ainſi elle éveillera plus le ſentiment du Cheval, c'eſt à dire de la bouche : il eſt vrai qu'il faut prendre garde que la li-

CHAP. LXXXIV. berté ne soit point trop grande, & que l'embouchure ne plie pas dans le milieu, autrement le biais qui est à l'extremité des Tambours prés l'appui, porteroit sur les gencives, & fuiroit le haut de la barre: ce qui rendroit l'embouchure plus foible & dimi-nueroit son effet.

Les poires droites à pas-d'Asne ou autrement, sont fort aban-données, à cause de l'incommodité qui leur est commune avec les Campanelles, car elles en ont un peu la forme, hors que celles-ci ne desarment pas si exactement. Cette embouchure sera pour un Cheval qui aura la bouche fausse, c'est-à-dire, qui aura les barres hautes, sans sentiment, contre tout ordre, ce qui s'appelle bouche fausse; si à ces Chevaux vous donnez quelque chose qui soit au dessous de la ligne, l'œil montera si haut que la Gour-mette ne portera pas, outre que sans doute cela fera battre le Cheval à la main; mais ces poires droites cherchent l'appui sans l'offenser, desarment la lévre, logent la langue, & pour donner quelque gayeté à la bouche, elles tournent & roulent, ce qui diminuë en quelque façon de leur rudesse, & seroient bonnes & excellentes aux bouches fausses, hors du manquement que j'ai expliqué aux Campanelles, sçavoir qu'étant un peu usées, elles tranchent les barres comme un razoir.

Les Escaches à bouton, ou à melon, ou à balottes sont la même chose, les boutons sont les plus petits, les melons plus gros, & les balottes encore plus grosses; cette Embouchure est trés-bonne pour un Cheval qui a les barres rondes, charnuës, & peu sen-sibles, les lévres menuës toutefois, & la langue grosse, l'appui tirant ou chargeant la main, & la bouche mauvaise.

Escache à Bouton. 14.



Si un Cheval avoit les levres fort épaisses, cette bride ne seroit pas bonne pour lui, car les lévres soûtiendroient une partie du faix de la bride, ainsi les barres en seroient soulagées, & ne preteroient pas l'obéïssance qu'on espere de trouver dans le sentiment qu'on croit d'éveiller par le moyen des boutons ou melons qui se logent sur l'appui.

Cette bride sera bonne aux Chevaux qui ayant les défauts cidessus, pesent à la main par païs; car si vous jugez ces boutons qui sont contre la liberté, trop petits, il les faut grossir pour mieux chercher les barres basses & peu sensibles.

Si cette escache est trop large de banquet, pour la fente de la bouche que vous voulez emboucher, il la faut faire forger plus menuë, & les lévres la soutiendront moins; par consequent elle portera plus à vif sur les barres, & tiendra davantage le Cheval dans le respect: Les Espronniers n'aiment pas cette embouchure, car elle est difficile à bien ajuster, mais elle est bonne dans l'usage.

Ce que bien des gens estiment en cette escache à bouton, est que ceux qui font les fins, & ceux-mêmes qui le sont, voulant acheter ou troquer un Cheval, regardent l'Embouchure qu'ils portent, & ne la voyant que prés des banquets ou chaperons, la jugent un Escache, & par ainsi concluent que le Cheval a bonne bouche: ce qui n'est pas, quoiqu'ils rendent toute l'obeïssance possible à cette bride.

Le canon coupé à Pignatelle est ferme, & peut tenir les Chevaux sujets: c'est une invention moderne, & depuis quelque

CHAP. LXXXIV. temps en uſage : elle eſt bonne parmi les rudes, en ce que rarement elle bleſſe les Chevaux quand elle eſt bien faite.

Elle eſt propre au Cheval qui a la bouche mauvaiſe ou méchante, les barres rondes & charnuës, qui s'arme de la lévre, (car c'eſt le propre de ces mors de deſarmer la lévre,) qui a la langue trés-groſſe, & par conſéquent qui a un appui qui tire aujourd'hui à la main, & demain la veut forcer : la commodité qu'il y a en ce mors, eſt que l'on fait la liberté aſſez grande pour loger les plus groſſes langues, en reculant les pl s qui tiennent la Pignatelle ; l'embouchure deſcend fort au deſſous de la ligne, ainſi elle contraint beaucoup le Cheval, & cherche une partie du ſentiment dont la bouche eſt capable ; & ſouvent quoique le Cheval peſe à la main, il ſera trouvé leger en portant cette bride.

J'ai ſouvent parlé de tirer & de peſer à la main ſans l'avoir expliqué, & peut-être que bien des gens n'entendent pas la difference de ces termes.

Un Cheval tire à la main, lorſque, ou par ardeur, ou par un deſir exceſſif qu'il a d'aller en avant, il donne trop dans la main ; cela arrive auſſi manque de reins, lorſqu'on le veut obliger à demeurer ſur les hanches, & que ſes reins ne ſont pas baſtans de ſouffrir cette poſture contrainte, en ce cas, le Cheval croyant de fuir cette ſujection, va en avant, & tire à la main.

Peſer à la main, c'eſt lorſqu'un Cheval ſans ardeur, mais par ſa propre peſanteur, peſe ſur la main, s'y appuye, & cherche comme on dit la cinquiéme jambe ; cela arrive auſſi manque de jambes, de pieds ou de force.

Les Chevaux ne tirent ni ne peſent gueres à la main, quand ils ont la bouche exceſſivement fine, ils y battront bien plûtôt que d'y tirer.

Il ſe voit peu d'eſcaches coupées, il s'en peut faire comme Canons : cette embouchure eſt pour un Cheval qui a la bouche fort mauvaiſe, les barres baſſes, la langue groſſe, qui s'arme de la lévre, avec tout cela la bouche aſſez fenduë, ce qui tout enſemble produit un appui qui force la main, ſi on le recherche de quelque choſe, ou peſe à la main quand on va par païs.

Quoique ce mors ſoit plus rude que le précedent, qu'il aille chercher la barre, & en éveille le ſentiment, preſque autant qu'il ſe peut, je ne vous promets pas avec ce mors, de rendre un Cheval leger à la main par païs, s'il y a quelque empêchement pour cela ; par exemple s'il eſt fort fatigué, vous le tiendrez pour quelque

temps leger, mais ensuite le repos seul fortifiera vôtre embouchure ; si les jambes sont usees, & qu'il y ait foiblesse, assurément il cherchera la cinquiéme jambe, qui est la bride, pour soulager la partie foible, qui sont les jambes ; ainsi il y a peu d'esperance aux Chevaux qui ont ces défauts, de trouver des brides qui les tiennent long-temps legers & obéïssans.

La Berge à Pignatelle est le mors des chasseurs ; Monsieur le Marquis de Newcastle l'approuve, & conseille dans son Livre de Cavalerie, de remplir le moins qu'on peut la bouche aux Chevaux, & de leur mettre peu de fer dedans ; quoiqu'il soit excellent Homme de Cheval, il est un peu heretique pour l'embouchure, se fiant si fort à son art de dresser les Chevaux, qu'il meprise fort l'étude d'ajuster avec soin la bride qu'il convient aux Chevaux : pour son Manege je suis de son avis, mais pour l'embouchure, je n'en serai jamais, ou je changerai bien de sentiment.

La Berge sera bonne pour un Cheval qui a la bouche peu fenduë, & consequemment fort méchante, la langue grosse, les barres basses, & l'appui qui force, étant recherché, ou charge le bras allant par pays : je suis fort persuadé que ces mors ne valent rien, que pour ruiner la bouche des Chevaux ; comme elles sont menuës, les Chasseurs les aiment, parce qu'elles n'empêchent pas les Chevaux de prendre haleine par la bouche, lorsque la longueur de la course les oblige à cela, au lieu qu'un mors qui emplit fort la bouche d'un Cheval ne lui donne pas cette commodité.

Pour cette même raison les Anglois ne donnent à leurs Chevaux que de petits filets, que nous nommons filets à l'Angloise.

Ce n'est pas qu'un Homme sage ne se puisse bien servir de cette bride, sans ruiner la bouche à son Cheval ; mais si elle tombe en la main d'une tête legere, adieu la bouche du pauvre Cheval, particulierement si c'est une berge à Pas-d'Asne, de laquelle nous parlerons cy-aprés.

Les poires renversées sont rudes, nous allons toûjours de plus en plus dans les méchantes brides, & les Chevaux ausquels on est obligé d'ordonner celles qui suivent, en verité ne sont propres que pour des Valets, quelques bonnes qualitez qu'ils ayent d'ailleurs, assurément avec de pareilles bouches, ils n'auront rien de plaisant.

Ces poires sont roulantes, ce qui en adoucit l'effet, elles sont grosses, & ne tranchent point si-tôt la barre, mais elles sont

CHAP. LXXXIV.

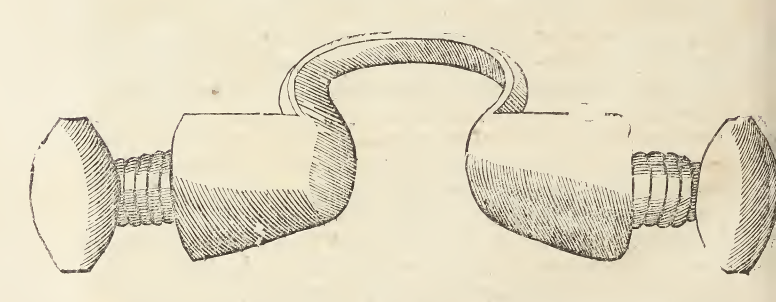
pourtant rudes, car elles vont fort chercher la barre, pour basse qu'elle soit ; ainsi elles seront propres au Cheval qui a fort méchante bouche, les barres basses, la langue grosse, & qui s'arme de la lévre, avec un appui qui force la main.

Ces barres basses ont ordinairement si peu de sentiment, qu'à moins d'avoir des brides qui portent dessus fort à vif, & qui les aillent chercher, sans doute on n'y trouvera jamais beaucoup de legereté.

Ce Canon coupé à Pas-d'Asne est pour une fort méchante bouche & fausse, ayant les barres assez hautes, mais point sensibles, la langue grosse, & qui s'arme de la lévre, ayant beaucoup d'inclination à porter bas.

Comme ce Pas-d'Asne est peu élevé, il ne l'obligera point à porter bas, & il y aura de la place suffisamment pour loger la langue, comme aussi pour désarmer les lévres ; enfin pour tenir le Cheval en quelque sujection extraordinaire, lequel voudroit forcer la main.

Canon coupé à Pas-d Asne. 15.



Un avertissement que j'ai à donner à ceux qui ont la demangeaison de donner des brides rudes à certains Chevaux, dont ils ne sont pas bien les maîtres ; par exemple, s'il vous force la main pour avoir une ardeur enragée, donnez-vous de garde de lui donner une bride rude, elle ne produiroit autre effet que de lui ruiner la bouche, ayez recours aux bonnes leçons sagement pratiquées, & aux brides douces, où les Chevaux prennent plaisir, & vous en aurez plus de satisfaction.

Ceux qui achetent un Cheval avec une méchante bouche,

ſous eſperance de trouver une bride pour les bien emboucher, ſont ſouvent & preſque toûjours attrapez, car cette bride ne ſe trouve pas, & le Cheval qui eſt acheté force la main du Cavalier huit jours aprés qu'il a porté une bride, pour rude qu'elle puiſſe être.

Les Annelets eſt le mors des ignorans; d'abord qu'ils ont une méchante bouche, cette bride ne leur manque pas: la ſeule raiſon qui les peut obliger à cela, eſt qu'à une méchante bouche ils donnent une méchante bride: je dis méchante avec raiſon, car outre ſes méchans effets, à la conſiderer en elle-même, dans trois jours tout eſt détendu, la bride n'a plus d'effet reglé, & tous ſes effets ſont deſordonnez.

Cette bride étant donnée à un Cheval qui aura la bouche bonne, l'aura bien-tôt ruinée avec icelle, car elle porte par tout, pince par tout; enfin je ne ſçache gueres plus de méchante embouchure, quoique fort en uſage chez les Marchands de Chevaux.

Quand les gens fins qui font trafic de Chevaux, en ont qui ont méchante bouche, ils les montent le matin avec des Annelets, les pouſſent & arrêtent ſouvent, & leur font ſi bien reſſentir les violens effets de cette bride, que le Cheval demeure en quelque ſoupçon extraordinaire des maux qu'on lui a fait ſouffrir; étant vendu ſi on le pouſſe avec une bride ordinaire, Canon, ou Eſcache, il paroît pendant que l'apprehenſion des Annelets dure, avoir quelque legereté, & qu'il ſe doive laiſſer conduire, mais à quelque temps de-là, qu'on le tienne ou par la teſte ou par la queuë, cela eſt égal. Je vous découvre cette groſſiere fineſſe, non pour en uſer, mais pour empêcher qu'on ne vous en donne par-là.

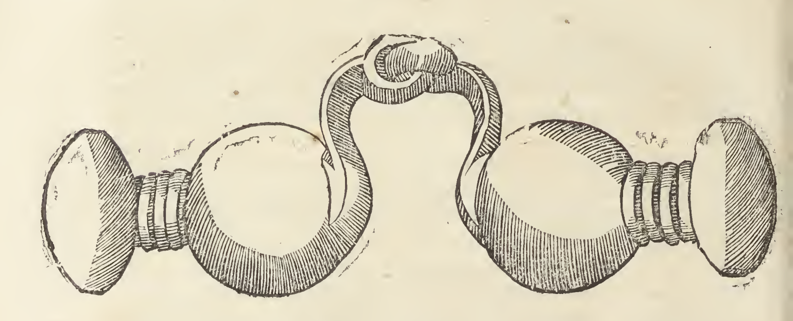
Les Berges à Pas-d'Aſne ſont aſſurément les brides les plus propres que je ſçache à gâter la bouche d'un Cheval; que Meſſieurs les Chaſſeurs s'en offencent, & qu'ils diſent que c'eſt l'unique bride pour des Coureurs, je perſiſte, & dis que c'eſt l'unique bride pour ruiner la bouche d'un Cheval.

Ce mors étant menu, coupe la barre, étant plus gros au droit de l'appui il la cherche, il dégage la langue & la lévre, il eſt entier; ſi la main ſe trouve rude avec cela, faites vôtre compte que le Cheval qui la portera aura bien-tôt des trous dans les barres.

Les Balottes à col d'Oye parmi les brides rudes me plaiſent aſſez, elles portent de biais ſur la gencive, elles roulent & ſont

CHAP. LXXXIV. grosses, ainsi elles ne sont point si méchantes qu'on les juge d'abord. Les Eproniers les nomment des Melons, fort mal à propos, car la figure des melons est fort differente, car ils sont canelez; les Balottes sont fort en usage pour les Chevaux de carrosse, pour les Maliers, & avec raison, car elles ne gâtent pas la bouche d'un Cheval, & si elles le tiennent fort sujet, & lui donnent quelque plaisir étant roulantes.

Balottes à Col-d'Oye. 16.



Elles sont propres aux barres basses, charnuës, peu sensibles qui ont la langue grosse, & les lévres épaisses, desquelles ils s'arment, c'est-à-dire, aux Chevaux qui ont une fort méchante bouche, & un appui qui force la main ou qui charge le bras allant pas païs, qui sont des qualitez peu recherchées.

Les Tambours à Pas-d'Asne sont des brides rudes & fermes, mais ils ont cela de doux qu'ils sont gros, ronds, & roulans; l'embouchure sera bonne pour une fort méchante bouche, qui a la langue fort grosse, les barres fort basses, les lévres fort épaisses, & l'appui à forcer la main du Cavalier : comme ils sont beaucoup au dessous de la ligne, ils iront chercher le sentiment de la barre pour basse qu'elle soit, la langue ne les empêchera pas, car elle est absolument dégagée par la grande liberté; à present on ne fait plus les Tambours si gros qu'on les faisoit autrefois : premierement, comme on fait l'œil plus haut, si on faisoit les Tambours si gros avec cette hauteur d'œil, cela le feroit monter encore plus haut, ainsi la gourmette en seroit déplacée.

Les

Les Poires renverſées roulantes à Pignatelle ſont d'aſſez bonnes brides parmi les rudes, & le ſont moins que les culs de baſſin ; elles ſont bonnes aux barres baſſes, car elles éveillent & tirent tout ce qu'elles peuvent fournir de ſentiment. CHAP. LXXXIV.

Ces Poires ſont données aux Chevaux qui ont la bouche fort mauvaiſe, les barres baſſes, & peu ſenſibles, la langue groſſette, & le palais gras, ſur tout des lévres dont ils s'arment ; avec un appui à forcer la main, ou tout au moins à la trés-bien charger par pays.

Comme ces Poires roulent, elles bleſſeront moins la bouche que d'autres ; mais étant infiniment au deſſous de la ligne, elles feront tout autant d'effet qu'aucune bride puiſſe faire.

Le Canon coupé avec un Pas-d'Aſne exceſſivement haut, ſera pour un Cheval qui n'ayant plus de ſentiment ſur les barres, il faut chercher un nouvel appui ailleurs, puiſque leſdites barres n'en fourniſſent pas de ſuffiſant pour retirer quelque obéïſſance du Cheval ; ce nouvel appui ſe fera avec le haut d'un grandiſſime Pas-d'Aſne, qui en rencontrant le palais, en tirera quelque ſentiment, & obligera le Cheval à obéir en quelque maniere.

On voit l'uſage de pareilles brides aux Mulets, leſquels ayant la bouche ſans ſentiment, on ſe ſert des hauts Pas-d'Aſne pour les arrêter, leſquels en choquant le palais, les obligent à baiſſer le nez, & à rendre l'obéïſſance qu'on leur demande.

L'inconvenient qui arrivera de cette bride, eſt que ſi les branches ne ſont pas hardies, le mors n'aura pas l'effet que nous ſouhaitons qu'il ait contre le palais ; ſi elles ſont fort hardies, le Cheval ouvrira la bouche au lieu de ceder & de baiſſer le nez, auquel cas il faut fort ſerrer la muſerolle, afin de lui ôter le moyen d'ouvrir la bouche.

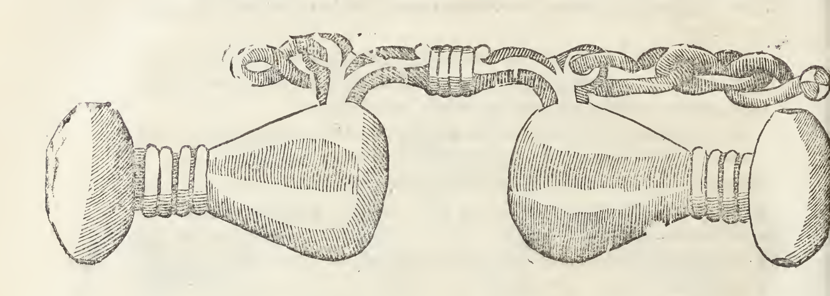
Il peut auſſi arriver que la muſerolle étant fort ſerrée, les branches demeurent trop avancées, ce qui feroit une action fort meſſeante ; mais il y a un remede à cela, qui eſt de renverſer un peu le Pas-d'Aſne en arriere : veritablement il ne ſera point ſi ferme, mais il ne cauſera pas les déſordres que nous avons dit : on ne peut les renverſer qu'en les forgeant, car à froid on les romproit.

Les Poires ſecrettes ſont une des plus belles embouchures qu'on puiſſe voir, elles ſont admirables pour les méchantes bouches, & pour les Chevaux qui ont la langue groſſe, & inclination à porter bas.

Celles-cy, comme vous les voyez figurées, ſeront pour une

CHAP. LXXXIV. mauvaiſe, & trés-mauvaiſe bouche, qui aura une exceſſive langue, les lévres dures & épaiſſes, les barres baſſes, & trés-peu de ſentiment, & avec cela l'appuy à forcer la main, quand il ſera recherché, & pour ſurcroît, lequel a grande inclination à porter bas.

Poires ſecrettes. 17.



Ces poires ſont nommées ſecrettes, parce qu'elles culbutent en arriere, c'eſt-à-dire, le Pas-d'Aſne qui les aſſemble rencontrant le palais, au lieu de le choquer, tombe en arriere, ce qui fait un trés-bon effet, afin de ne point chatoüiller ledit palais: ce qui feroit ou battre à la main le Cheval, ou porter bas, afin de ſe deffaire de l'importunité que cela lui cauſe.

Du reſte le mors eſt rude & tient un Cheval ſujet; on trouve peu de ces mors tout faits, mais ils ſont bons; & quoi qu'ils coûtent, quand ils embouchent bien un Cheval, ils ſont à bon marché.

Les Poires à cul de baſſin à pignatelle ſont rudes, elles ont une commodité conſiderable, qui eſt que l'on donne un trés-grand eſpace à la langue, en reculant le pli de la pignatelle juſqu'au milieu des poires: cela ne gâte point la forme du mors, & augmente infiniment la liberté.

Elles ſeront pour des Chevaux qui ont des bouches deteſtables, les barres pleines de chair, dépourveuës de ſenſibilité, la langue groſſe, s'armant de la lévre, un appui que nous appellons deſeſpéré, c'eſt-à-dire, ſans eſperance de le rendre leger.

Ces poires ſont fort en uſage pour les gros Rouſſins, lorſqu'ils ont les belles qualitez à la bouche que j'ai expliquées, pour leur

effet il a été si souvent repeté, que le Lecteur en doit être pleinement informé, & de plus presque aussi ennuyé de le lire comme je le suis de l'écrire.

L'invention des balottes secrettes est presque d'un même effet que les poires secrettes cy-devant : toutes les deux sont bonnes & rudes.

Ces balottes sont pour une méchante bouche, le palais gras, les barres basses, la langue grosse, les lévres de même : comme le Pas-d'Asne lui peut chatoüiller le palais, s'il est gras, il le fera porter bas ou batre à la main ; c'est pourquoi on se sert des balottes comme on s'est servi des poires, puisque toutes les deux sont pour un même effet, mais celles-ci sont plus rudes.

Les poires à Pas-d'Asne sont les dernieres des Poires & les plus rudes, si elles sont à cul de bassin particulierement ; car on peut faire des poires à Pas-d'Asne roulantes qui ne seront pas si rudes, car le roulement les adoucit : tous ces mors vont puissamment chercher la barre, ils ne valent que pour les barres basses, charnuës & peu sensibles : car si on donnoit ces poires à des Chevaux qui eussent les barres hautes, quoique fausses, c'est-à-dire insensibles, cela n'empêcheroit pas que l'œil ne montât trop haut, à moins qu'on n'eût le soin de le faire plus bas.

C'est assurément un petit martyre pour des braves Chevaux ausquels on donne des poires, quoiqu'ils ayent la bouche bonne, s'ils ont de l'ardeur, ou qu'ils ne sçachent pas arrêter, plûtôt par ignorance que manque de bouche, d'abord on leur donne des poires, ce qui leur desespere bien-tôt la bouche.

Il y a des sortes de poires qu'on appelle vuidées, elles sont fort differentes des autres, car elles sont vuidées prés du ventre, & leur situation fait juger qu'elles ne sont point faites pour être logées sur les barres, puisqu'elles sont éloignées l'une de l'autre plus de deux pouces ; ce qui est contre toute bonne methode, puisque tout ce qui doit loger sur les barres ne doit être éloigné que d'un pouce & demi au plus.

Cette embouchure a été inventée pour les Chevaux qui n'ont plus de sentiment sur la barre, pour l'avoir ou mal formée, ou pour les cals qui y sont faits, ou pour avoir eu l'os rompu : il faut donc chercher un nouvel appui au fond des gencives où commence la lévre ; comme cet endroit n'a jamais été endurci par aucun appui, assurément ce mors trouvera là quelque sensibilité qu'on n'a jamais trouvé sur une barre desesperée.

Il est facile à juger que ce mors n'est pas pour une bonne bouche,

CHAP. LXXXIV. puiſque nous le deſtinons à celle qui n'a plus de ſentiment ſur la barre, & qu'il le faut chercher au fond de la gencive : la difficulté eſt de bien ajuſter l'embouchure, en ſorte qu'elle ſe place bien à l'endroit où l'on l'a deſtinée, faiſant la liberté plus grande que je n'ai dit, au cas que le canal ſoit plus large qu'à l'ordinaire.

Monſieur de la Brouë nous a donné l'idée de cette bride, & même il dit s'en être ſervi d'une qui étoit bien plus étrange ; car au lieu de poires c'étoit des rouelles, & s'en eſt ſervi pour un Cheval qui n'avoit point d'appui, & ne pouvoit rien ſouffrir ſur les barres ni ailleurs. Les Chevaux que nous avons aujourd'hui auroient peine à goûter un pareil mors, j'entends ceux qui ont la bouche ſi delicate, qu'ils ne peuvent ſouffrir aucun appui.

Les poires renverſées canellées ne ſont bonnes qu'à ruiner & perdre la bouche d'un Cheval, les melons en ſont de même ; ainſi tout ce qu'on peut dire de ces brides-là, eſt que les Chevaux qu'on ne pourra plus gouverner avec aucune embouchure, qu'on leur donne l'une de ces deux brides, on les mettra bientôt en état de n'être plus bons qu'à la charette : ainſi je n'en conſeillerai de ma vie l'uſage, chacun en cela en peut uſer ſelon ſon goût.

L'Arçon ou l'Arcelet paſſe pour un chef-d'œuvre parmi les Eſpronniers, & ſi on ne s'en ſert pas aujourd'hui, Monſieur de Pluvinel s'en ſervoit, & l'a mis dans les deſſeins des mors qu'il nous a laiſſez, c'eſt ce qui me fait l'eſtimer & croire qu'il eſt fort propre pour les Chevaux qui ont les barres baſſes, la langue groſſe, le palais gras, & l'appui deſeſperé, qui procede d'une trés-méchante bouche : comme cette piece qu'on nomme Arcelet tourne, elle culbûtte en arriere d'abord qu'elle rencontre le palais, & par ce moyen elle ne bleſſe point : les poires n'étant ſoutenuës de rien, vont chercher la barre & en éveillent le ſentiment pour endormi qu'il ſoit.

Et comme elles roulent, cela en adoucit de beaucoup l'effet : ce qu'il y a contre ce mors eſt qu'il eſt trop cher, & qu'il y a peu d'Eſpronniers capables de le dreſſer ni forger.

Reſte à parler des genettes, leſquelles étoient fort abolies en France ; mais depuis quelque temps elles ſont à la mode, & à la Cour quelques uns s'en ſervent : on voit encore quelques genettes bâtardes, dont la branche eſt ſelon nôtre uſage ; encore s'en voit-il ſi peu, que peu d'Eſpronniers en ſçavent faire : on s'en

ſervoit fort du temps de Monſieur de Pluvinel & de Monſieur de la Broüe, & je les croi fort bonnes, mais fort difficiles à ajuſter à un Cheval : elles n'ont point de gourmettes à l'œil de la branche comme les autres mors, mais il eſt au haut de la liberté où la gourmette eſt attachée toute d'une piece, laquelle ſortant de la bouche ſe place ſur la barbe.

Ces mors tiennent fort ſujets les Chevaux, & on s'en ſert plus en Turquie qu'en ces pays-ci ; car comme ces gens-là manquent d'art pour tenir leurs Chevaux dans l'obéïſſance par le moyen des bonnes leçons, ils ont recours aux brides rudes, entre leſquelles la Genette, quoique bâtarde, peut tenir le premier rang.

Voilà ſommairement l'effet de toutes les embouchures à preſent en uſage, & encore les dernieres comme les plus rudes le ſont bien peu ; car on ne donne gueres aux Chevaux de mors plus rudes que les canons & eſcaches ; & tout Ecuyer lequel ne dreſſera pas un Cheval avec un Canon ou Eſcache, ne le dreſſera pas avec d'autres brides plus rudes.

Il eſt à notter que j'ai propoſé les mors dans cet écrit ſelon leur degré de rudeſſe, ayant placé & dit l'effet des mors les plus doux les premiers, & enſuite des autres ſelon leur rang, & là-deſſus on pourra juger de la force ou foibleſſe d'une bride, en conſiderant l'endroit où elle eſt placée.

Toutes les Embouchures cy-devant décrites ſuffiſent, ſans en rechercher une infinité d'autres pratiquées par les Allemans & Italiens, qui ne ſervent qu'à ruiner la bouche des Chevaux : car les brides recherchées avec tant d'artifice marquent aſſez que le Cavalier a peu d'art pour reduire ſon Cheval dans l'obéïſſance.

Une des plus grandes fineſſes pour tenir les Chevaux legers à la main, c'eſt de leur rendre & lâcher ſouvent la bride, parce que lorſqu'on la tient long-temps ferme, le mors appuye ſur les barres & fait retirer le ſang & les eſprits qui font le ſentiment : que ſi on rend la main, la bride n'appuyant plus ſur la barre, d'abord le ſentiment y reviendra, au lieu que ſi on tenoit toûjours la bride ferme le lieu ſeroit demeuré ſans ſentiment, & on tirera la bride tant & ſi long-temps qu'on voudra, cela n'obligera pas le Cheval à obéir.

Au lieu que l'ayant lâché, le ſentiment y étant revenu, quand on tire la bride enſuite, on l'oblige à obéir autant qu'il en eſt capable : & ainſi il en demeure & plus leger, & la bouche plus fraîche ; que ſi on tient toûjours la bride ferme, le contraire ar-

CHAP. LXXXIV. rivera: il faut donc rendre la main à toutes ſortes de Chevaux le plus ſouvent qu'on le peut, & par ce moyen on tirera partie d'un Cheval, & ceux qui s'attacheront à la bride n'en tireront rien du tout.

Ce qu'il faut obſerver exactement eſt de conſerver le plus qu'on peut les barres aux Chevaux, parce qu'elles ſont compoſées de l'os de la mâchoire qui eſt tranchant, & de la chair qui couvre ledit os, laquelle ſe trouvant preſſée entre deux choſes dures ſera bien-tôt coupée & rompuë, car le mors & l'os la preſſent entr'eux deux, ſi la main n'eſt extrémement douce: veritablement les Chevaux qui ont les barres charnuës & rondes ne ſont point ſujets à cela.

De la Branche.

CHAP. LXXXV. LA Branche eſt la ſeconde partie de la diviſion que nous avons faite tout au commencement, où nous avons dit que ſon effet étoit de placer le col & la tête du Cheval, & qu'elle ſe proportionnoit au deſſein qu'on avoit de ramener ou de relever.

La Branche n'eſt pas la premiere cauſe qui agit pour placer la tête & l'encolure, ce n'eſt qu'une ſeconde cauſe, ou un aide à l'embouchure; car comme la bride n'a d'action que par le moyen du ſentiment qui eſt dans la bouche du Cheval, & que ce ſentiment ne s'éveille qu'avec l'embouchure, il s'enſuit que pour ſe ſervir de ce ſentiment, il faut que la Branche agiſſe conjointement avec l'embouchure, & comme ſeconde cauſe ſeulement, pour pouvoir produire les effets que nous voyons qu'elle produit, en donnant une ſi belle poſture aux Chevaux, & les obligeant à porter au plus beau lieu dont la nature les ait rendus capables.

La ligne du banquet fait juger des effets de la Branche, & fait connoître ſa force ou ſa foibleſſe.

La Branche hardie eſt celle qui a le trou du touret au de là de la ligne du banquet; & la flaque celle qui l'a au deçà de ladite ligne.

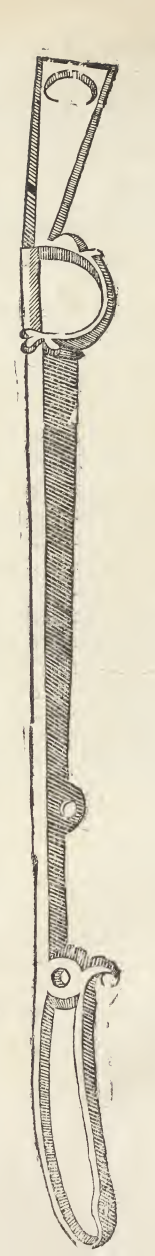
La Branche hardie ramenera à proportion de ce qu'elle ſera peu ou beaucoup hardie, & la flaque ne peut agir que par foibleſſe, en diminuant l'effet de l'embouchure, ou faiſant donner plus librement le Cheval dans l'appui qui auroit peine d'y venir.

Les ordinaires effets de la branche sont de ramener, c'est l'action qui lui est la plus naturelle, car tant plus elle sera éloignée, tant plus elle aura de force à tirer ; ainsi celle qui sera la plus hardie ramenera davantage, pourvû qu'elle soit entre les mains d'une personne qui s'en sçache servir. CHAP. LXXXV.

La Branche peut relever, mais ce ne sera jamais que du jarret au touret qu'elle aura cette action, par la tournure qu'on lui donnera : car ce n'est pas le nom qui fera ramener ou relever la Branche, mais son tour seulement.

Les Branches courtes sont plus rudes que les longues, si elles ont le même tour ; car comme une longue vient de loin, elle ne contraint pas si à coup que celle qui est courte, laquelle outre sa contrainte, déplaît aux Chevaux. Nous donnerons le dessein de toutes les Branches qui sont necessaires pour emboucher les Chevaux ; & en expliquant l'effet de chacune de ces Branches en particulier, nous parlerons de toutes les parties de la Branche sans prendre chaque partie en particulier, & en faire un grand discours, lequel est souvent aussi ennuyeux qu'inutile.

Il est assez mal-aisé aux commencemens d'ordonner une Branche, il l'est bien plus que d'ordonner l'embouchure, car l'embouchure se voit à l'œil & se touche au doigt : on a une mesure assurée pour sa largeur ; mais la Branche n'en est pas de même, car elle se doit proportionner à la longueur de l'encolure, neanmoins on peut plûtôt faillir, ordonnant la Branche trop courte, que trop longue : Sur les modeles que nous allons ordonner, il me semble qu'on ne peut faillir, & que d'abord qu'on verra une Branche, on dira elle est pour une telle encolure ; & en voyant l'encolure d'abord, on dira, c'est une telle Branche qu'il faut à cette encolure.



Branche droite à Pistolet. I.

Branche droite à Pistolet. I.

Cette branche se nomme à Pistolet, ou à la Calabroise, c'est la forme du bas d'icelle qui luy donne cette dénomination : elle est nommée droite à cause qu'elle est sans coude, on s'en sert aux jeunes Chevaux, & c'est la premiere qu'on leur donne pour leur former la bouche, & leur faire goûter la bride.

Cette façon de branche droite contraint beaucoup moins qu'avec un coude, c'est l'ordre qu'il faut observer commençant un jeune Cheval, de le peu contraindre, afin de ne luy donner aucune occasion de resister à l'obéïssance, pour fuir la contrainte qui luy déplaist ; car de tous les châtimens & remedes que l'art nous fournit, il n'y en a point de moins naturels que les effets de la bride, & par conséquent trés-difficiles à comprendre pour les Chevaux.

On fait ordinairement pour cette même raison les branches longues, afin premierement qu'elles ne donnent aucun déplaisir au Cheval : & de plus, parce que la branche longue & foible comme est celle-cy, résout le Cheval qui a la bouche trop fine au ferme appuy de la main, & même luy soûtient l'action de l'arrest, sans luy précipiter les forces, à cause qu'elle arrive facilement à la poitrine, & la bouche & barres en sont soulagées.

Cette branche pourra servir à ramener & relever un Cheval, selon qu'on accourcira ou allongera la gourmette : ces deux effets ne seront point faits avec la même facilité, ny avec l'avantage que produisent les branches, dont la tournure & le coude sont destinées à cela.

Mais comme cette branche est celle qui doit faire gagner le consentement avec facilité & plaisir pour le Cheval, on ne se sert pas des autres, que celle-cy ne luy ait un peu gagné l'habitude ; on ajuste cette branche avec un simple canon : comme c'est la plus douce de toutes les embouchures, on la joint à cette branche, laquelle, comme nous avons dit, est aussi trés-douce : que si vôtre Cheval pour avoir la bouche trop sensible, chatoüilleuse ou foible, ne vouloit pas donner le simple canon, à cause de l'incertitude de l'appuy, qui rend ces Chevaux-là incertains ; il faut joindre cette branche à l'embouchure à Trompe, laquelle résoudra le Cheval au ferme appuy de la main, étant secouruë par une bonne main, & la sage conduite du Cavalier.



Branche à la Conneſtable. 2.

Branche à la Conneſtable. 2.

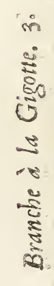
Cette ſeconde branche eſt ronde, comme le veulent ceux qui ne connoiſſent rien à l'ouvrage, car il n'y a point de lime dans une branche ronde comme on les fait à preſent, & l'Ouvrier ne montre pas ce qu'il ſçait faire : il eſt permis à chacun de ſe ſatisfaire ; pour mon chef, les branches rondes me ſemblent trés-ridicules.

Celle-cy eſt ſur la ligne du banquet, ainſi elle ſera propre pour un Cheval qui naturellement porte la teſte en bonne poſture, & autant belle qu'il en eſt capable ; car ſans beaucoup de Philoſophie, tout Cheval qui porte en beau lieu, il faut luy donner une branche ſur la ligne : car il eſt inutile de l'aſſujettir par le moyen d'une branche ferme, ſi avec une plus foible il vous donne d'abord ce que vous pouvez deſirer.

Cette branche ſe peut ajuſter avec quelque embouchure que vous voudrez ; mais comme elle eſt pour maintenir le Cheval en ſa belle poſture naturelle, il y a apparence qu'il a la bouche bonne, ainſi on ne luy donnera qu'un canon ou une eſcache : Ce n'eſt pas qu'étant obligé pour des raiſons de donner une embouchure rude à un Cheval, vous ne puiſſiez y joindre cette branche, ſeulement dans l'intention d'affoiblir ou diminuer la force de l'embouchure, car c'eſt une maxime, qu'on peut fortifier ou affoiblir l'embouchure par le moyen de la branche.

D'où il ſuit que ſans intention de ramener ny de relever, je puis donner à un Cheval une branche hardie ou flaque.

Ce que j'ay dit icy je ne le repeteray plus, pour n'abuſer point du loiſir du Lecteur, ainſi on l'appliquera à toutes branches.



Branche à la Gigotte. 3.

Branche à la Gigotte. 3.

La branche eſt ſur la ligne, mais comme elle eſt hardie du jarret d'un pouce & de quatre lignes de plus, qu'elle eſt même briſée en avant avec un faux jarret, elle ſera propre pour les Chevaux qui portent en belle poſture naturellement; mais comme bien ſouvent ou la foibleſſe des reins, ou la laſſitude peuvent obliger les Chevaux à ſe relâcher de cette belle poſture, & même en ce qu'elle eſt ſur la ligne, ce qui eſt capable de les maintenir en belle poſture, de plus ce faux jarret hardy comme nous l'avons dit, les relevera, au cas qu'ils ayent des défauts que nous avons dit cy-deſſus.

Je croi même qu'on ne peut pas faire de faute pour un Cheval qui naturellement portera en beau lieu, de luy donner cette branche, que nous nommons à la Gigotte, parce que la laſſitude peut ſurvenir, & d'abord le Cheval ſera en danger de porter bas; mais ayant cette branche, elle pourra l'obliger à demeurer en belle poſture: cette branche peut s'ajuſter à une embouchure douce, par les mêmes raiſons que nous avons dit à la précedente: ordinairement on les met aux canons & eſcaches.

Ce n'eſt pas qu'il n'y ait des Chevaux qui ont naturellement une aſſez belle poſture de col & de tête, & neanmoins ont une méchante bouche, dure, & qui requiert une bride ferme pour les arêter & les conduire; en ce cas il ne faut pas heſiter, & faut donner l'embouchure, conformément à l'interieur de la bouche & à l'humeur du Cheval, lequel pourra témoigner mauvaiſe bouche par ardeur, & par un deſir exceſſif d'aller en avant: à ce Cheval une embouchure rude ne gagnera autre choſe que de luy ruiner la bouche.

Branche à Genoüil. 4.

Branche à genoüil. 4.

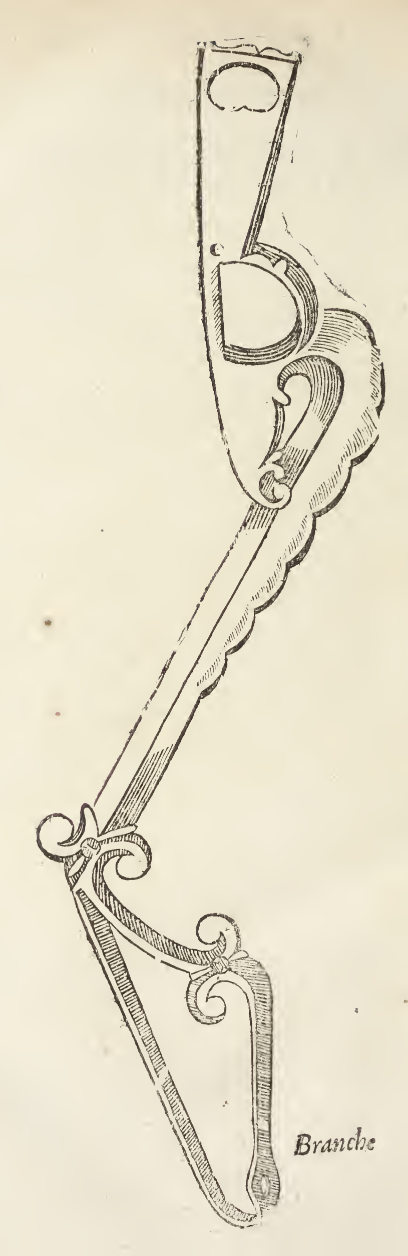
Cette branche eſt le modele de celles qui relevent, & eſt propre pour les Chevaux qui s'arment ; je croi ne vous pouvoir conſeiller une meilleure branche, elle ſemble d'abord ridicule, étant d'une forme extraordinaire ; mais elle eſt la ſeule qui nous a fait connoiſtre qu'on ne ſçauroit relever un Cheval que par le moyen de la branche hardie, quoique ce ne ſoit que depuis le jarret au touret qu'elle releve, le touret étant placé au-delà de la ligne du banquet, il s'enſuit que la branche eſt hardie, & néanmoins elle releve.

Cette branche eſt hardie ſeulement de quelques lignes au bas de la branche, mais elle l'eſt de trois pouces au jarret, & cela pour donner la force au bas de relever: elle eſt propre au Cheval qui s'arme de l'une des façons que j'expliquerai ci-deſſous : le plus ſouvent les Chevaux s'arment pour avoir l'encolure trop mole & trop ſouple, de laquelle ils ſe ſervent pour fuir la ſujection du mors, ramenant ſi fort leur tête, que le bas de la branche porte contre le poitrail, & rend l'effet que la bride pourroit faire dans leur bouche abſolument inutile, parce qu'il n'y a nulle action de la bride qui pouſſe directement le nez du Cheval en avant, & toutes les peuvent ramener.

Juſqu'à preſent il ne s'eſt rien trouvé de meilleur uſage pour les Chevaux qui s'arment de la branche à genoüil, je diſtinguerai deux façons ou manieres de s'armer : la premiere eſt, que les Chevaux qui s'arment en portant, comme nous avons dit les branches contre la poitrine, l'uſage ordinaire eſt de donner à ces Chevaux-là une branche courte, laquelle les contraint davantage, & les oblige à s'armer encore plus qu'ils ne faiſoient ; ſi on leur en donne une longue, vous ne les pouvez tenir non plus qu'avec une flaque, il faut donc avoir recours à la branche à genoüil, laquelle quoique longue, eſt tournée, en ſorte qu'elle n'arrivera pas ſi-tôt contre le poitrail qu'une branche qui n'aura que ſix pouces de longueur, meſurant depuis le bas de l'embouchure juſqu'au touret, parce qu'au lieu de tirer en bas comme font les autres branches, elle les releve, & ſi elle eſt de dix pouces de longueur, par ainſi elle devroit plûtôt joindre la poitrine.

La ſeconde façon de s'armer eſt de ceux qui tournent ſi fort le col d'abord qu'on les veut contraindre, qu'ils touchent du menton contre le gozier, & ceux-là rendent l'effet de toutes les branches inutile ; à cela il n'y a point d'autre remede que de leur placer une boule ſous la ganache, paſſée dans la ſous-gorge : c'eſt l'invention que M. de la Broüe nous a donnée, laquelle eſt aſſurément le ſeul remede qu'on puiſſe apporter à cette incommodité.

La groſſeur de cette boule ſe doit proportionner ſelon l'échancrure de la plus haute diſtance des mâchoires, parce qu'étant trop petite, elle demeureroit du tout encloſe & inutile entre les deux os de la mâchoire : ſi elle eſt trop groſſe, outre qu'elle ſeroit trop apparente, elle tourneroit de côté & d'autre, délogeant de ſa place, mais étant ajuſtée, en ſorte que la moitié de la boule entre dans le creux que font les deux os des mâchoires, & que le gozier rencontre l'autre moitié, elle demeurera en cette place, à cauſe que les deux os des mâchoires ſont faits en étreſſiſſant par bas, ainſi elle ne pourra ſe déplacer, & de plus elle empêchera tout Cheval de s'armer.



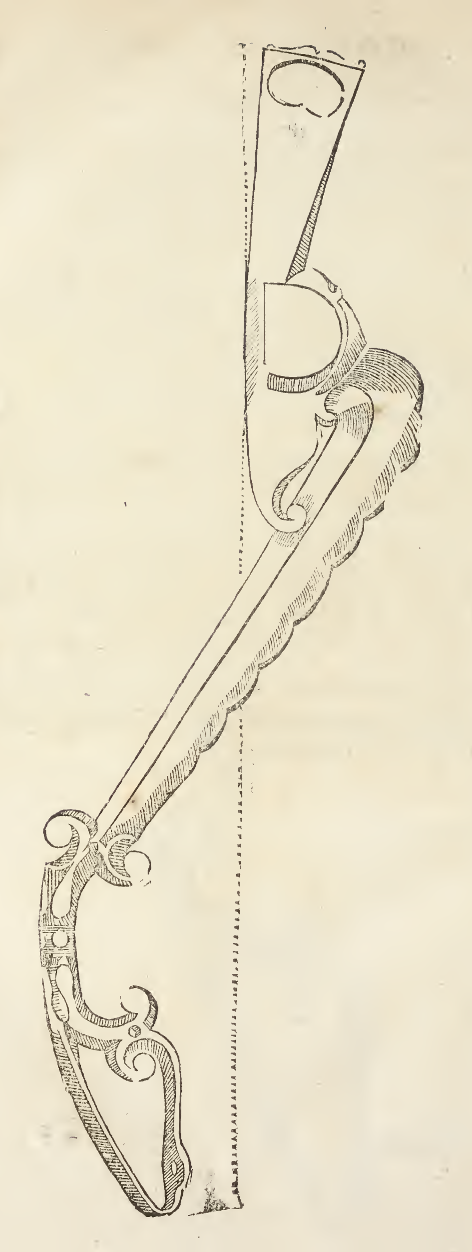
Branche Françoise. 5.

Branche Françoise. 5.

Tous les Chevaux ne s'arment pas & beaucoup portent bas, c'eſt une choſe des plus difficiles que nous ayons que de relever un Cheval, on en ramenera cent quand on en relevera un ; néanmoins les deux Branches que nous allons propoſer l'une aprés l'autre feront cet effet, l'une plus, l'autre moins.

La premiere eſt la Branche Françoiſe, qui eſt hardie du touret environ quatre lignes, & du jarret d'un pouce & demy, & trois lignes au-delà, l'œil un peu plus haut que la meſure ordinaire, pour donner quelque force à la Branche, qui eſt peu hardie : elle ſera bonne pour relever le Cheval qui porteroit bas, car le touret revenant en arriere a emprunté aſſez de force du jarret fort hardy pour relever.

Cette Philoſophie ne ſera pas approuvée de tout le monde, car elle a été peu connuë juſqu'à préſent, & on avoit de la peine à ſe figurer qu'une branche hardie pût relever ; mais comme c'eſt une choſe de fait à laquelle la raiſon eſt conforme, & quand elle ne le ſeroit point, il ne faut pas diſputer des choſes de fait, néanmoins j'expliqueray comme quoy cela ſe peut : le plus grand & le notable effet d'une branche eſt du coude au jarret, du jarret au touret, l'effet eſt moindre ; en cette branche le coude a aſſez de force de luy ; & encore davantage, elle en prend juſqu'au jarret, & le bas ſe ſert avantageuſement de cette force, pour relever en revenant en arriere, où il demeure pourtant hardy ; & nôtre propoſition ſubſiſte, que les branches hardies relevent.



Branche à la Conneſtable 6.

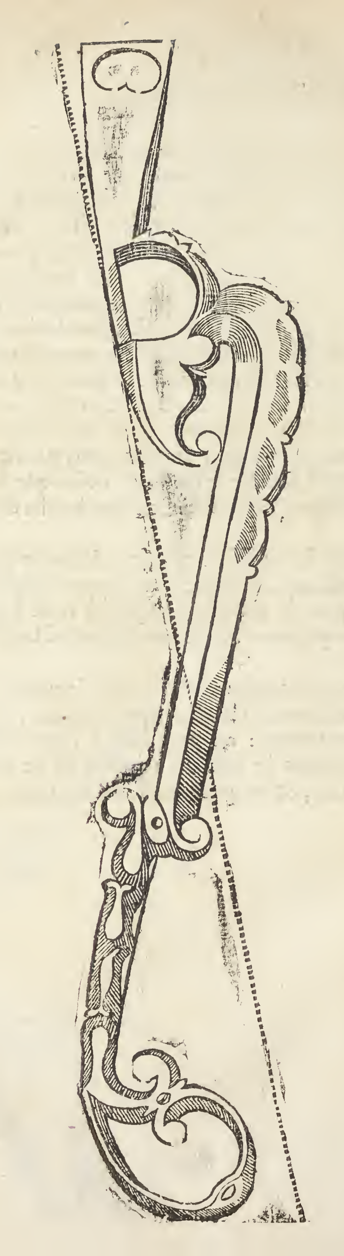
Branche à la Conneſtable. 6.

Les Chevaux portent en différentes manieres leur teſte, & par conſequent la poſture de leur col auſſi : j'ay propoſé cy-devant la Branche Françoiſe qui a ſon effet de relever, mais de peu, puiſqu'elle n'eſt hardie que de quatre lignes, celle-cy eſt de huit, & environ de deux pouces au jarret ; ainſi elle ſera propre pour relever un Cheval qui portera fort bas, le faux jarret ou briſure luy donnera un grand avantage, puiſqu'il augmente la force du bas de la Branche, l'œil qui eſt de bonne hauteur donne de la force à la Branche pour ſon effet, le coude qui eſt proportionné, en ſorte qu'il ne contraint point trop, aidera à la Branche à relever.

Et comme il eſt tres-difficile de relever la teſte à un Cheval qui a inclination à porter bas, j'ay propoſé ces trois Branches : la premiere eſt la Gigotte marquée 3. laquelle quoyqu'elle ne ſoit que ſur la ligne, & qu'il ſemble qu'elle ne doive que maintenir un Cheval en belle poſture, comme elle eſt fort hardie du jarret, elle peut relever.

La ſeconde eſt la Françoiſe marquée 5. laquelle releve davantage que la précedente, puiſque ſon propre effet eſt celui-là, neanmoins avec peu de force, puiſqu'elle n'eſt hardie que de quatre lignes, quoyque ces autres parties ſoient bien proportionnées.

Il y a celle que nous venons de décrire, laquelle relevera davantage, puiſqu'obſervant ſes autres proportions, elle eſt hardie de huit lignes au touret : on pourroit la faire relever encore davantage en avançant le jarret au double de ce qu'on la rendra hardie du touret, & on peut en faire de même à la précedente.



Branche à la Gigotte. 7.

Branche à la Gigotte. 7.

Comme les Chevaux ont différentes façons de porter le col & la teste, il faut aussi différentes tournures de branches pour remedier à tous ces défauts : celle-cy est hardie du touret environ huit lignes, avec un faux jarret, c'est-à-dire qu'elle est brisée en avant, l'endroit le plus avancé de cette branche est environ un pouce & neuf lignes.

Le principal effet de cette branche est de ramener, étant hardie jusqu'au bas, le faux jarret luy augmente sa force, le bas qui revient en arriere releve peu, ainsi elle sera bonne pour un col étendu droit en avant, qui a peine à revenir en la belle posture où il doit estre.

Cette branche ramene beaucoup & releve peu, c'est ce qu'il faut à ces cols étendus, car les ramenant beaucoup on les oblige à tourner le col étendu & droit en forme d'arc ; mais comme il y auroit du danger de les ramener trop & de leur tirer la teste entre les jambes, on a tourné cette sorte de bas qui revient en arriere, & les releve en la plus belle posture de laquelle ces encolures soient capables.

Ce n'est pas que ces branches ne puissent estre employées à des Chevaux qui tendront le nez, comme j'expliqueray à la suivante.

Branche Françoise. 8.

Branches Françoises. 8.

Nous avons parcouru une partie des encolures différentes, & des Branches qu'il faut aux actions que ces encolures font faire à la teste des Chevaux, reste à voir l'effet de cette Branche Françoise : elle est hardie d'environ un pouce & deux lignes, qui est quatorze lignes ; son principal effet est de ramener, étant hardie du jarret, & du bas de la Branche presque également ; elle sera propre pour les Chevaux lesquels portent l'encolure assez haute, & tendent le nez ; comme il n'y a qu'à ramener, elle aura assez de force pour cela, ramenant extrémement si on se sert bien des jambes, il n'y a point de Cheval que l'on n'oblige à baisser le nez.

Ce n'est pas que la précedente Branche à la Gigotte, ne puisse être propre pour faire le même effet ; quoique le bas revienne en arriere, & qu'elle ne soit pas purement hardie, puis releve, cela n'empêche pas son effet de ramener, il y a seulement à dire qu'elle est plus foible, & moins capable de contraindre que celle-cy.

Voilà toutes les manieres différentes de porter l'encolure aux Chevaux expliquées. La premiere Branche est pour toutes les encolures & pour les Chevaux qui commencent : elle peut être fort bonne en particulier, pour les Chevaux qui ont l'encolure trop molle, ou qui ont difficulté à vouloir donner dans la main.

La seconde est pour un Cheval, lequel natutellement porte beau.

La troisiéme, pour un qui porre beau, mais qui a inclination manque de force, ou par mauvaise habitude, à porter bas.

La quatriéme, pour les Chevaux qui s'arment contre la poitrine.

La cinquiéme, pour les Chevaux qui portent bas.

La sixiéme, pour ceux qui portent encore plus bas que les précedens.

La septiéme, pour les encolures étenduës droit en avant.

Et la huitiéme, pour les Chevaux qui portent l'encolure assez haute, mais qui tendent le nez comme les Cravates.

Voilà toutes les différentes manieres de porter l'encolure & la teste, & quelles branches sont propres à ces Chevaux-là.

Reste les encolures trop molles, & qui ne veulent pas donner dans la main : Nous avons dit que la premiere branche est propre

CHAP. LXXXV. à cela, mais comme on ne veut pas de ces branches droites aux Chevaux de campagne, on peut en ce cas-là prendre la 2. à la connestable, & la rendre flaque de demy pouce au touret, elle sera propre pour ces Chevaux-là, car elle n'aura aucune force, qui est ce que nous cherchons. Pour la longueur il faut, comme je l'ay dit ci-devant, la proportionner à la longueur de l'encolure, & au dessein que vous avez de peu ou beaucoup contraindre. Je les ay dessignées d'une longueur assez raisonnable, on pourra en augmenter & diminuer selon le besoin; pour les tournures de même; car on peut les rendre plus fortes ou plus foibles selon qu'on avancera & rendra la branche hardie & plus foible en les reculant.

Pour ordonner l'Embouchure.

CHAP. LXXXVI. SUPPOSE' la connoissance de l'effet des embouchures & des branches que nous avons proposé, il est assez aisé d'ordonner une bride à un Cheval.

On met au Cheval qu'on veut emboucher une bride à la bouche, car sans cela on ne peut juger de l'embouchure qui luy est la plus convenable, & luy faut mettre celle qu'on a jugé qui luy est la plus propre; que si vous en avez plusieurs, il luy faut mettre plûtôt une douce qu'une rude, la bien placer dans la bouche, prenant garde qu'elle ne soit ny trop haute, ce qui feroit froncer la lévre, ny trop basse, ce qui feroit porter la bride sur le crochet.

Un Homme étant monté sur un Cheval doit ajuster ses resnes dans sa main; puis essayer à faire reculer le Cheval deux ou trois pas en arriere; vous connoistrez en ce reculement si la bouche est ferme, & si le Cheval a de la franchise, ou s'il obéït avec répugnance, afin de luy donner une bride qui aide à gagner son consentement, sans le fâcher, ni le blesser dans la bouche.

Si allant en arriere il ramene sa teste en belle posture, c'est-à-dire que son front tombe à plomb, quand il auroit étendu le nez jusques alors, c'est la faute de celuy qui l'a monté, s'il ne luy a placé la teste en cet état-là, car puisqu'il s'est ramené une fois, il le peut, ainsi il n'y a qu'à luy gagner l'habitude.

Faites ensuite cheminer le pas, que le Cavalier sente son Cheval dans la main pour l'obliger à placer sa teste dans la plus belle posture de laquelle il est capable avec cette bride.

Il

Il faut d'abord s'attacher à connoître s'il a trop ou trop peu de fer dans la bouche, le trop en ce que la lévre froncera, & en même temps le crochet la pressera; le trop peu en ce qu'il boira sa bride. CHAP. LXXXVI.

Jugez ensuite de la longueur de la branche, ce qui se connoît avec un peu d'experience; si elle est trop longue ou trop courte, & cela avec un peu de raisonnement, car si c'est un Cheval que vous connoissiez qu'il faille beaucoup contraindre, il la faut plus courte; s'il le faut peu contraindre, il la faut plus longue, & particulierement s'il bat à la main, ou bien s'il a l'encolure trop molle, car en ce cas il la faut fort longue, parce que venant de loin elle étonnera moins la barbe, les épaules & les jambes du Cheval.

Faites encore marcher le Cheval au pas, au galop, partir & arrêter, vous jugerez lui voyant faire ces actions, s'il a la bouche bonne ou mediocre: si vous jugez par les arrêts faciles qu'il ait la bouche trés-fine, donnez-lui un canon simple, car quand on peut bien se servir d'un Cheval avec un canon simple, il ne faut rien chercher de meilleur.

Ouvrez ensuite la bouche à vôtre Cheval, laissant l'embouchure en sa place, vous connoîtrez s'il a la langue grosse, & s'il a besoin d'avoir une pareille ou plus grande liberté que celle qu'il a, ce que vous aurez pû remarquer s'il a l'appui un peu sourd, car en ce cas il faut dégager la langue; s'il s'arme de la lévre de même; car s'il avoit les barres hautes & tranchantes, & qu'il eût l'appui sourd pour s'armer de la lévre, il la faut desarmer, mais seulement par accident, comme nous avons dit.

Si le Cheval a inclination à porter bas, il ne lui faut pas donner de liberté de langue qui puisse monter trop haut, car cela lui feroit venir la tête entre les jambes en lui chatoüillant le palais.

Vous manierez les barres pour voir comme elles sont formées, car c'est en partie elles qui font la bonne ou méchante bouche, si elles sont tranchantes il faut des mors doux, & ne jamais parler seulement de Pignatelle, laquelle n'est que pour les barres rondes

Si le Cheval les a fort charnuës & basses, il faut avoir recours aux mors qui vont chercher la barre.

Si vôtre Cheval a les barres hautes & point du tout sensibles, c'est ce qui s'appelle bouche fausse, en ce cas vous lui pouvez donner des embouchures à Pignatelles, ou à Pas d'asne, car pour

les mors qui sont au dessous de la ligne aux bouches fausses, ils font une méchante grimace, & un plus méchant effet.

Aprés avoir remarqué ce que dessus, il faut encore faire marcher vôtre Cheval, partir & arrêter, reculer, repartir ensuite, aller le pas, pour juger s'il a des reins, s'il a des jambes & des pieds, si le train de derriere est plus fort que celui de devant.

Car vôtre Cheval pour avoir fourni de méchans arrêts par ignorance, mauvaise habitude, ou par ardeur, souvent manque de reins, ou pour avoir les jarrets foibles ou douloureux, ce n'est pas la bride rude qui donnera remede à ces défauts-là, ce sera les bonnes leçons bien pratiquées; & la bride rude produira plus de desordre & de confusion que de bons effets, car presque toûjours le fond de la bouche est bon, mais les mors rudes la ruinent.

Il peut arriver que le Cheval que vous voulez emboucher a fait du désordre avec la bride qu'il porte, parce qu'elle est trop rude, il est aisé de lui en donner une plus douce.

Si le Cheval bat à la main, il faut tâcher à découvrir le motif qui l'oblige à cela; le remede universel à ces Chevaux est le Canon à trompe, pourvû que le mal ne vienne pas du Cavalier, qui ait la main trop rude, ou qu'il s'attache trop à la bride.

Lorsque vous voulez emboucher un Cheval que vous n'avez vû qu'un moment, & que vous ne pouvez sçavoir ses défauts, il faut s'en informer; sçavoir s'il pese à la main, s'il échauffe la bouche, s'il est retenu ou ramingue, s'il a de l'ardeur & du feu, afin que selon cela vous puissiez prendre vos mesures.

Si vôtre Cheval est foible du devant, il faut une bride qui le tienne plus sujet qu'on ne feroit; s'il a le derriere foible avec quelques défauts, comme jardons, esparvins, &c. il faut une bride qui le contraigne moins qu'on ne feroit, s'il n'avoit ces défauts là.

De tout ce que dessus, & de la connoissance de l'effet des embouchures ci-devant décrites, vous ferez vôtre projet pour lui ordonner une embouchure.

Venons à present à la branche; je suppose même que vous avez connoissance de divers effets des Branches, comme nous l'avons enseigné, & selon cela il faut considerer de la maniere d'où il porte l'encolure, afin de vous déterminer à la Branche que vous lui voulez donner.

Il faut notter que l'embouchure, c'est-à-dire, ce que vous avez

dessein de lui mettre dans la bouche, vous doit regler en partie par la bouche, car l'embouchure se peut fortifier ou affoiblir par la Branche ; ainsi il faut que vous sçachiez si vous avez dessein de contraindre vôtre Cheval par le moyen de l'embouchure ou de la Branche, car on peut ordonner une Branche hardie au Cheval qui se ramene assez ; on peut donner à un Cheval qui n'a pas besoin de relever une Branche qui releve, & cela pour fortifier ou affoiblir l'embouchure. CHAP. LXXXVI.

La maniere d'emboucher moderne est fort-differente de l'ancienne ; car autrefois on ne tenoit les Chevaux sujets qu'avec des brides rudes, mais à present on ne met en usage que des embouchures douces, en échange les branches sont plus fortes, car autrefois elles étoient presque toutes flaques, & à present on n'en voit plus de celles-là : on les a fortifiées non-seulement du touret, mais aussi de l'œil & du jarret ; veritablement la barbe pâtit un peu, mais on y peut plûtôt donner remede qu'au dedans de la bouche.

Si vôtre Cheval porte beau, une Gigotte ou demi-Françoise sur la ligne le maintiendroit en cette posture.

S'il porte bas, une Connestable hardie de jarret extrémement, laquelle demeure avancée au-delà de la ligne du touret environ un pouce plus ou moins.

S'il tend le nez, une branche simplement hardie.

S'il s'arme, la branche à Genoüil.

S'il porte l'encolure droite en avant, une Gigotte qui ramene beaucoup & releve peu.

Enfin je croi avoir expliqué si clairement l'effet des branches, que ce que j'en dirois, ne seroit que des repetitions inutiles.

Il faut particulierement prendre garde que le mors que vous ferez faire ne soit point trop large, car cela fait faire l'aîle aux branches, & que la gourmette porte en sa place, car sans cela le mors n'aura pas l'effet que vous deviez attendre.

La liberté de la langue ne doit avoir qu'un pouce de large entre les deux talons de l'embouchure : ce n'est pas un pouce de douze lignes, mais un pouce ordinaire qui est environ neuf ou dix lignes.

L'œil ne doit avoir au dessus de l'embouchure que trois pointes de doigt au plus, ou vingt-deux lignes.

Le banquet doit tomber à plomb ; s'il revient en arriere, comme c'est l'usage des ignorans, il vous diminuera l'effet de vôtre

CHAP. LXXXVI. branche de plus de la moitié : quand il ne viendroit en arriere que d'une ligne, cela portera bien loin.

Le coude ne doit jamais prendre sa naissance plus haut que le banquet.

Et ne doit avoir de tour que la hauteur de l'œil pour les plus hardis.

Les grosses gourmettes étant rondes sont les plus douces ; la plus grande partie des gens qui ont des Chevaux croyent qu'il n'y a point de plus grande finesse pour les emboucher que d'essayer toûjours des brides jusqu'à ce qu'ils ayent trouvé celle qu'ils cherchent, c'est la methode la plus certaine, disent-ils.

Je croi qu'il est avantageux d'avoir beaucoup de mors tout faits chez soi, à ceux qui n'ont pas une grande experience dans l'embouchure, pour s'en servir comme je vais dire : lorsque vous voulez emboucher un Cheval, mettez-lui celui de vos mors que vous aurez jugé lui mieux convenir, aprés avoir observé exactement ce que nous venons de dire, & sur celui-là vous prendrez des mesures trés-certaines de la bride qu'il lui faut, car vous verrez ce qu'il y a de trop ou trop peu dans la bouche ; ce qu'il y a à dire à la tournure de la branche, si elle est trop longue ou trop courte, si l'œil, le coude, ou le touret, ont les proportions qui leur conviennent, & ensuite vous faites faire une bride convenable.

Mais sans connoissance, d'essayer des brides d'une rude à une douce, d'une courte à une longue, & ainsi sauter de branche en branche sans dessein & sans connoissance, comme qui chercheroit à yeux clos, c'est falsifier la bouche de son Cheval ; s'il l'a delicate, c'est le rendre incertain, & souvent on lui met la bouche en desordre, au lieu de l'accommoder.

Ce n'est pas qu'aux fort bonnes bouches, comme sont les appuis à pleine main, le remede ne réüssisse par fois, & ceux qui n'en ont point de meilleur, ne font point trop de mal de s'en servir, mais je croi que c'est le remede de ceux qui n'ont aucune teinture en cet art, auquel assûrement il faut beaucoup d'application & un peu de pratique : Mais l'affaire n'est pas si difficile, avec un peu d'étude, puisque dans Paris on voit une infinité de personnes qui embouchent à merveille des Chevaux, disent-ils, & ils ne sçavent ce que c'est que d'un Cheval, n'ont aucune connoissance de ses qualitez, & n'ont jamais monté à Cheval en quelque maniere que ce soit : & si ces Messieurs-là ont si bien réüssi sans

monter, ni connoître les Chevaux, les Cavaliers en faveur desquels j'écris ces lignes, peuvent esperer qu'ils y réüssiront, puisqu'il semble qu'on ne peut avec certitude ordonner une bride selon les regles, si on ne connoît les jambes, les pieds, les reins, la vigueur, & la legereté du Cheval. C'est une connoissance que les Hommes de Cheval ont, qui les fera bien plûtôt réüssir, que ces Messieurs qui ne connoissent que la barre & la ganasse du Cheval, pour l'avoir manié dans l'instant. CHAP. LXXXVI.

Methode pour nourrir & preparer les Chevaux, en sorte qu'ils puissent fournir des courses extraordinaires.

EN Angleterre ils ont des Chevaux destinez seulement pour faire de grandes courses, ils sont si curieux de ce divertissement, qu'ils les nourrissent exprés pour cela, & leurs Chevaux qui sont naturellement de grande haleine, & qui ont une extrême vîtesse sont mis en un tel état par cette sorte de préparation qu'ils fournissent & font des courses incroyables, non pas au petit & au grand galop comme les nôtres, mais à toutes jambes ; ensorte que ceux qui ne l'ont jamais vû, ont peine à se persuader comme un Cheval peut resister à la violence de leurs courses pendant cinq & six milles, & on en voit beaucoup en ce païs-là fournir des carrieres de cette longueur. CHAP. LXXXVII.

Je n'ai jamais mis en pratique cette methode, je l'ai inserée à la fin de ce Livre, sur la bonne foi d'un brave Cavalier, qui m'a assuré l'avoir eu en Angleterre d'un Homme qui ne faisoit autre profession que de preparer & entretenir des Chevaux de course, lesquels ne sont point chargez de graisse, ni de trop de chair, mais sont si vigoureux & si pleins de cœur qu'on n'en voit point de pareils : si la curiosité vous pousse à l'éprouver, j'espere qu'observant exactement ce qui suit vous en aurez du contentement.

Pour choisir un Cheval de course, il le faut long de corps, nerveux, de grande resource, & fort vif, lequel outre la bonne haleine doit avoir l'esperon fin, & être grand mangeur. Le Cheval avec tout cela doit être Anglois, barbe, ou au moins de legere taille, la jambe assez menuë, mais le nerf détaché de l'os, court-

CHAP. LXXXVII. jointé & le pied bien fait, les pieds larges n'ont jamais réüssi à ce métier.

Pour preparer le Cheval de course, il ne lui faut point donner d'avoine ni de foin ; mais lui faire faire du pain moitié orge, moitié féves, le faisant bien cuire en forme de gâteau plat, & n'en donner jamais au Cheval qu'il ne soit rassis, & plûtôt dur que tendre ; trois livres à midi & trois livres au soir suffisent pour son ordinaire, & cela au lieu d'avoine, de la gerbée de froment au lieu de foin, de l'eau tiede à boire, où vous mettrez sur un sceau une jointée de farine de féves & d'orge, le tenir bien couvert avec un drap & une couverture, dans une écurie où il n'y ait aucun jour, bonne litiere nuit & jour, & toûjours couvert & l'ayant nourri quatre jours de la sorte, le cinquiéme au matin l'ayant tenu bridé trois heures, donnez-lui des pilulles composées d'une livre de beurre frais qui n'ait pas été lavé, c'est-à-dire, d'abord que la crême est changée en beurre, sans le laver ; mêlez parmi vingt-cinq ou trente gousses d'ail concassées, du tout faites des pilulles grosses comme des grosses noix, que vous ferez avaller au Cheval avec une pinte de vin blanc, puis le tenir trois heures bridé la tête fort haute, ensuite le traiter à l'ordinaire avec son pain, son eau, & de la paille mediocrement, car il ne le faut pas engraisser, mais au contraire en l'amaigrissant lui augmenter l'haleine & la vigueur.

Le septiéme jour, c'est-à-dire un jour franc aprés la prise des pilulles, promenez le au matin une heure avant le Soleil levé & une heure au soir aprés le Soleil couché, au pas & au galop. Si le Cheval demeuroit trop gras, il le faut promener une heure aprés Soleil levé, & une heure avant Soleil couché, puis le ramener à l'écurie, l'essuyer & le bien couvrir, & le nourrir à son ordinaire, & continuer à le promener tous les jours, & lui donner tous les cinquiémes jours des pilulles de beurre, observant le jour de la prise ni le lendemain de ne le point promener.

Quand il aura pris trois prises de pilulles, c'est-à-dire, quinze jours aprés qu'on l'a commencé, il le faut promener au matin deux heures, & autant au soir au galop, à toute bride, & au pas, pour lui laisser reprendre haleine de temps en temps, observant toûjours de ne le point courre les jours de pilulles, ni le lendemain ; il le faut ramener en main au petit pas bien couvert, le bien essuyer le frottant jusqu'à ce qu'il soit sec, l'attacher la tête haute, le laisser bridé trois heures, puis lui donner à boire de son eau plus

que tiede, puis le nourrir à l'ordinaire : il le faut nourrir un mois entier de cette methode : prenant les pilulles toûjours aprés les quatre jours, & les cinq ou six derniers jours du mois le courre tant qu'on juge que son haleine peut fournir, le galopant pour le laisser souffler, ne le travaillant neanmoins que deux heures au matin, & deux heures au soir, le ramenant au petit pas en main bien couvert d'un drap & d'une couverture, puis l'essuyant & le faisant boire, comme j'ai enseigné.

Au bout de tout ce temps si la fiente est encore gluante ou humide, il n'est pas bien preparé, il faut continuer jusqu'à ce que la fiente s'émie sans aucune humidité, lors le Cheval sera en état de faire les courses que vous voudrez.

Un jour avant de faire la course, il sera bridé toute la nuit : à deux heures au matin lui faire avaler trois chopines de vin d'Espagne dans lequel on aura délayé vingt ou vingt cinq jaunes d'œufs, le rebrider deux heures entieres aprés la prise, puis le monter au petit galop d'abord ; puis à toute bride autant que son haleine pourra fournir, ensuite au petit galop pour prendre haleine, & aprés à toute bride, & cela pendant trois heures, le bien couvrir, le ramener au petit pas, le bien essuyer, puis le laisser trois heures bridé la tête haute, & aprés lui donner son eau, mais il la faut la plus chaude qu'il la pourra boire, puis le traitter à l'ordinaire.

Le jour de la course, il faut qu'il ait avalé le vin d'Espagne & les jaunes d'œufs deux heures avant la course, & qu'il ait été bridé six heures avant de prendre du vin d'Espagne.

Vous notterez que le jour avant la course, & le jour d'icelle, il ne doit manger que la moitié de son pain à chaque repas, & la moitié de la paille qu'on avoit coûtume de lui donner.

Les jours que les Chevaux ne font pas les courses, & lorsqu'on ne s'en sert pas à cela, il les faut toûjours nourrir & promener comme j'ai dit, hors que depuis qu'ils sont preparez, on ne donne les pilulles qu'au bout de huit jours seulement.

Si le Cheval étoit dégoûté & fort resserré pendant cette preparation ou aprés, il faut lui donner de bons lavemens avec deux pintes de lait & une chopine d'huile d'olive, le tout tiede.

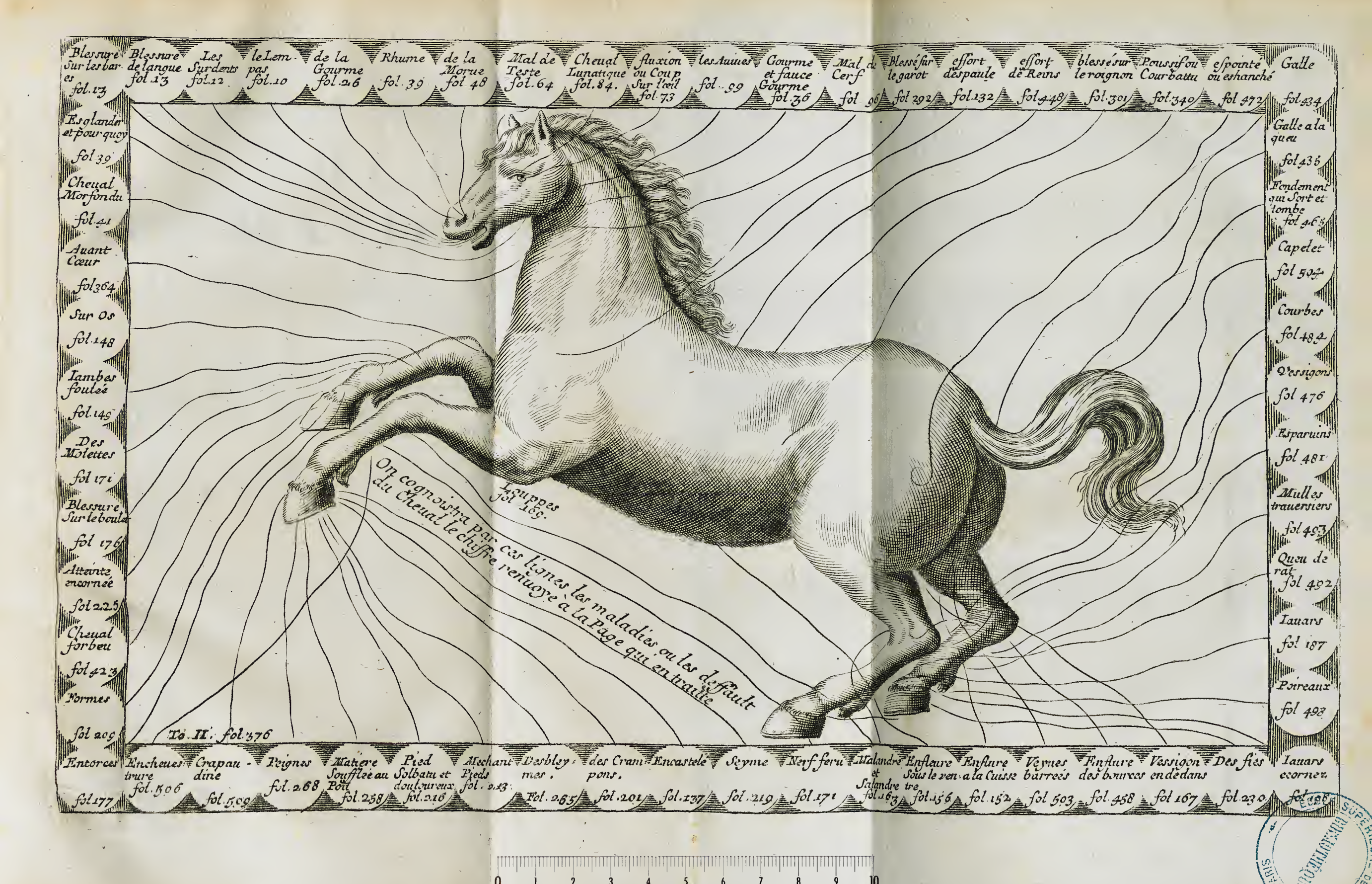
On ne doit courre ces Chevaux qu'avec des filets fort menus, afin de ne leur ôter l'haleine, comme feroit un de nos mors ; se courber sur le col en courant pour empêcher que le vent ne vous

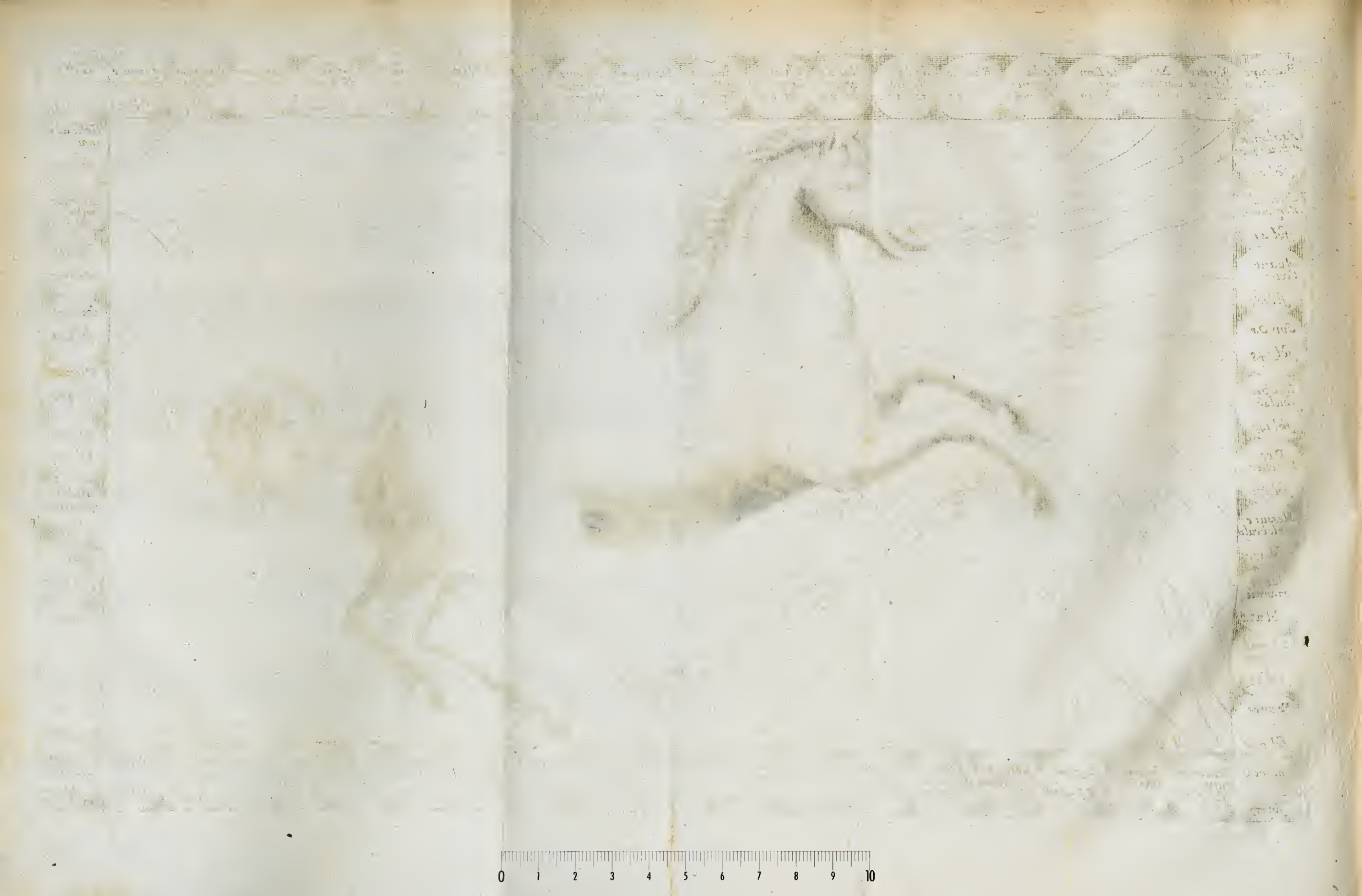
CHAP. LXXXVII. prenne, avoir des habits fort joints au corps; point de casaque volante, un bonnet au lieu de chapeau, de petits éperons fort aigus, & picoter le Cheval aux flancs, les grands coups arrêtent les Chevaux & ne les font pas courre, point de croupiere ni de poitrail, une selle fort legere, & le Cavalier aussi.

Voilà ce que ce Cavalier m'a appris de la course des Chevaux Anglois. En voilà assez pour satisfaire la curiosité de ceux qui auront envie de preparer des Chevaux comme on le pratique en Angleterre; pour moi j'aime mieux dresser un Cheval pour la Guerre ou pour le Manege, que de le preparer à de pareilles courses, où le soin & la peine sont plus grands que le plaisir qu'on en retire. Adieu.

Fin de la seconde Partie.




Blessure Sur les bares fol.13
Blessure de langue fol.13
Les Surdents fol.12
le Lempas fol.10
de la Gourme fol.26
Rhume fol.39
de la Morue fol.48
Mal de Teste fol.64
Cheual Lunatique fol.84
fluxion ou Coup Sur l'œil fol.73
les Auiues fol.99
Gourme et fauce Gourme fol.36
Mal de Cerf fol.96
Blessé sur le garot fol.292
effort d'espaule fol.132
effort de Reins fol.448
blessé sur le roignon fol.301
Poussif ou Courbattu fol.340
espointé ou eshanché fol.472
Galle fol.434
Esglander et pour quoy fol.39
Cheual Morfondu fol.41
Auant Cœur fol.364
Sur Os fol.148
Iambes foulée fol.149
Des Molettes fol.171
Blessure Sur le boulet fol.176
Atteinte encornée fol.225
Cheual forbeu fol.423
Formes fol.209
Galle a la queu fol.436
Fondement qui Sort et tombe fol.465
Capelet fol.504
Courbes fol.484
Vessigons fol.476
Esparuins fol.481
Mulles trauersiers fol.493
Queu de rat fol.492
Iauars fol.187
Poireaux fol.498
On cognoistra par ces lignes les maladies ou les deffault du Cheual le chiffre renuoye à la Page qui en traitte
Louppes fol.169.
To. II. fol.376
Entorces fol.177
Encheuestrure fol.506
Crapaudine fol.509
Peignes fol.268
Matiere Soufflée au Poil fol.258
Pied Solbatu et douloureux fol.216
Mechant Pieds fol.213
Desbleymes. Fol.265
des Crampons. fol.201
Encastelé fol.137
Seyme fol.219
Nerf feru fol.171
Malandre et Salandre fol.163
Enfleure Sous le ventre fol.156
Enflure a la Cuisse fol.152
Veynes barrées fol.503
Enflure des bources fol.458
Vessigon en dedans fol.167
Des fies fol.230
Iauars ecornez



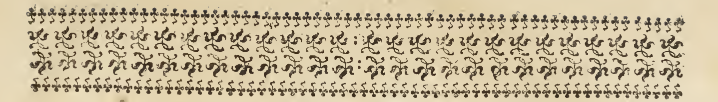


TABLE DES MATIERES GENERALES.

A.

B

C

G

H

I

L

M

Q

R

Fin de la Table du second Volume.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre: A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maitres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Nôtre cher & bien amé Jean Mariette Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il desireroit faire imprimer plusieurs Livres intitulez, *Hesichii Lexicon Græcum; Cours d'Architecture de Daviler; le Parfait Maréchal de Solleysel; Institution du Droit François par le Sieur Argou; Education des Filles; la Vie des Peres des Deserts d'Orient & d'Oc-*

cident, par le Sieur de Villefort; l'Imitation de Jesus-Christ, par le Sieur Gouri; Pseaumes de la Pénitence avec des Reflexions, par le Pere Martineau; Chemin du Ciel du Cardinal Bona; mais qu'il ne le peut faire sans s'engager à une trés-grande dépense s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires. A CES CAUSES, Nous voulant favoriser le zele dudit Mariette, & lui donner les moyens d'executer cet Ouvrage, voulant en même temps encourager les Libraires & Imprimeurs à entreprendre des Editions de Livres utiles au Public, pour l'avancement des Sciences & des belles Lettres qui ont toûjours été florissantes en nôtre Royaume, soûtenir en même temps l'Imprimerie qui a été cultivée par nos Sujets avec tant de réputation & de succez, & récompenser ceux qui se distinguent dans cette Profession par les Editions de bons Livres, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes de faire imprimer lesdits Livres en un ou plusieurs volumes, en telle forme, marge, caracteres, conjointement ou separément, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout nôtre Royaume pendant le temps de vingt années consécutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes; Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obéïssance, & à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire lesdits Livres en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque pretexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans le consentement par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires, de six mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impression desdits Livres sera faite dans nôtre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie, & qu'avant de les exposer en vente il en sera mis deux Exemplaires de chacun dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre trés-cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur Voisin Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Présentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie desdites Presentes qui sera imprimée au commencement ou à la fin desdits Livres soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent de faire pour l'expedition d'icelles tous Actes requis & nécessaires sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel est nôtre plaisir. Donné à Versailles le vingtiéme jour du mois de Mars l'an de grace mil sept cens quinze, & de nôtre Regne le soixante douziéme. Par le Roi en son Conseil, FOUQUET.

*Je soussigné, reconnois que la moitié dans le Privilége de l'*Institution au Droit François, par Monsienr Argou, *& le tiers dans celui* du Parfait Marêchal de Solleysel, *appartient à Mr. Emery le pere. Fait à Paris ce* 15. *May* 1715. MARIETTE.

Registré, ensemble la Cession, sur le Registre No. 3. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris page 940. No. 1206. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrêt du Conseil du 13. Août 1703. A Paris le 17. Mai 1715. *Signé*, ROBUSTEL, Syndic.

